REVUE

DES

DEUX MONDES

XCII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME ONZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1922

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

ONZIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1er Septembre

Pages.

Cardénio, deuxième partie, par M. Louis BERTRAND. 5

Le souvenir d'Albert Sorel, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. 46

Comédies et proverbes. — L'eau qui dort, par M. Albert SOREL. 55

Sur les chemins de l'Albanie. — I, par Mme Noëlle ROGER 89

Lettres d'un chef a ses fils. — II (août 1915 — octobre 1919), par le Général HUMBERT. 113

La terre tourne-t-elle? par M. Charles NORDMANN. 140

Un romancier californien. — Jack London, par Mme E. Sainte-Marie PERRIN. 171

Points obscurs de la vie de Lamennais, par M. Victor GIRAUD. 192

Comment l'Allemagne a su se faire payer. — *Lille et les contributions de guerre*, par M. LEWANDOWSKI. 200

Revue littéraire. — *Jeunes romanciers*, par M. André BEAUNIER. . . 217

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 229

Livraison du 15 Septembre

Autour du continent latin. — I, *Tanger et les îles Canaries*, par M. le Général MANGIN. 241

Cardénio, dernière partie, par M. Louis BERTRAND. 266

L'Impératrice Eugénie et le Tsar Alexandre II, par M. le Comte PRIMOLI. . 295

La crise de la paix aux États-Unis, par M. Firmin ROZ 307

Ames de Port-Royal, par M. Georges GOYAU, de l'Académie française . . . 329

A la recherche de la patrie. — I, *Avec l'armée volontaire*, par M. Boris SOUVORINE. 350

Le Livre de raison. — III, *Machine a battre*, par M. Joseph de PESQUIDOUX. 371

Pages.

Un évêque musicien, par M. Camille BELLAIGUE. 389
Poésies, par M. Émile RIPERT. 414
Sur les chemins de l'Albanie. — *Fin*, par Mme Noëlle ROGER 420
Littératures étrangères. — *La vraie histoire de Gœthe et Bettina*, par M. Louis GILLET. 443
Revue scientifique. — *Spiritisme, Métapsychique et Ectoplasme*, par par M. Charles NORDMANN. 458
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON 470

Livraison du 1er Octobre

Mon grand père, par M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française 481
Souvenirs d'un officier de la grande armée. — I, *D'Austerlitz a Friedland*, par J.-B. BARRÈS 493
La dernière flamme. — *Pièce en un acte*, par M. Henry BORDEAUX, de l'Académie française. 528
Autour du continent latin. — II, *Le Guatemala. — Panama*, par M. le Général MANGIN. 569
Les prisons du bossu de la Fronde, par M. le duc de la FORCE 580
Notes sur l'Italie nouvelle. — II, *Dans l'Italie du Nord*, par M. Paul HAZARD. 605
Léon Bonnat et le portrait, par M. R. de LA SIZERANNE. 643
Un programme de rénovation navale, par M. René LA BRUYÈRE. 658
L'Historien du Canada, par M. Henri LORIN. 674
Images de la France meurtrie, par Pierre TROYON. 689
Revue littéraire. — *Sur les dangers de la littérature*, par M. André BEAUNIER. 697
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . 709

Livraison du 15 Octobre

Fragilité, première partie, par M. Marcel DUPONT 721
Lettres a H. Taine et a sa famille, *publiées par M. Raymond de Vogüé*, E.-M. de VOGÜÉ 756
Dans la Chine d'aujourd'hui. — I, *Pékin*, par M. Abel BONNARD 780
Souvenirs d'un officier de la grande armée. — II, *Les héros de l'épopée deviennent « les brigands de la Loire*, par J.-B. BARRÈS. 806
En Allemagne. — *Les grands travaux de navigation intérieure*, par M. Georges G.-TOUDOUZE. 848
Canova, par M. André MICHEL, de l'Institut. 873
A la recherche de la patrie. — II, *La mort de Korniloff*, par M. Boris SOUVORINE. 895
Littératures étrangères. — *L'auteur de Cavalleria Rusticana*, par M. Louis GILLET. 916
Revue scientifique. — *Les grands médiums a ectoplasme*, par M. Charles NORDMANN 930
Revue dramatique. — *L'Avocat*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 942
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON. . 947

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 56365.

CARDÉNIO

DEUXIÈME PARTIE (1)

Dans la maison de l'alcade de Quintanapalla, dans cette pauvre chambre de paysans, où venait d'être célébrée la messe de son mariage, et qu'on avait débarrassée en toute hâte, le Roi, éperdu d'angoisse, fut, deux heures durant, au chevet de la Reine.

L'évanouissement de la jeune souveraine, attribué à la fatigue et aux émotions bien naturelles en un pareil jour, avait peu duré. En l'absence de tout médecin, la nourrice de Sa Majesté, la Quentin, fut mandée d'urgence. Elle proposa l'élixir du sieur Chicoyneau, illustre médecin de la Faculté de Montpellier, qui, déjà, à Saint-Jean de Luz, avait fait merveille. D'abord, la malade refusa d'en boire, puis, sur les instances, les supplications répétées du Roi, elle finit par consentir à en avaler quelques gorgées.

Elle se laissait dorloter par lui, qui, comme une âme en peine, errait par la chambre, à la recherche du verre contenant la potion et que, dans son trouble, il ne voyait pas. Puis les yeux hagards, ses grosses lèvres tremblantes d'on ne savait quel émoi, il revenait se pencher sur l'oreiller de la petite Reine dolente, en balbutiant avec douceur :

— *Mi Reina! Mi Reina!...* Ma Reine! Ma Reine!

Il n'osait plus la toucher, pas même lui prendre la main ou le bout des doigts. Depuis qu'il l'avait vue s'écrouler à ses

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

pieds, sous le poids du manteau royal, elle était, pour lui, un être encore plus précieux et infiniment fragile. Il la contemplait avec un tel air d'extase, et, à de certains moments, avec une expression si douloureuse, que, lorsqu'elle ouvrait les yeux, elle en était tout attendrie. Il y avait si longtemps qu'elle était privée d'affection, si longtemps surtout qu'on ne lui avait parlé sur ce ton ! Elle regardait à la dérobée ce pâle et long visage lunaire qui se penchait vers elle. Et voici qu'elle le trouvait moins laid que tout à l'heure !... Dans l'exagération presque grotesque de tous ses traits, il y avait un extraordinaire affinement aristocratique, et, dans la détresse de ce regard vide, une douleur muette et inexprimable, — la sombre désespérance des races finissantes, — quelque chose enfin, qui était la majesté de ce Monarque à la triste figure. Et puis autre chose encore, que cette fille des Rois avait perçu tout de suite. Malgré la hideur, la bêtise écrite en lettres majuscules sur ce front déprimé, malgré le bredouillement et la rusticité de ce pauvre garçon infirme et débile, elle sentait qu'il était *le Roi* et qu'il en avait conscience, — qu'il se savait l'incarnation vivante d'une puissance émanée de Dieu, l'aboutissement d'une œuvre séculaire et gigantesque...

Peu à peu, elle concevait de la fierté d'être la femme d'un tel époux. Maintenant qu'elle reprenait ses sens, elle se soulevait à demi pour l'écouter, l'air humble et déférent. Elle ne comprenait presque rien de ses paroles, mais elle y trouvait un accent si affectueux que, désormais, elle n'avait plus peur... Non, elle ne craignait plus, malgré le ruban couleur de feu qu'elle voyait attaché à la coquille de l'épée royale. A présent, elle le reconnaissait avec certitude : c'était bien le ruban que Cardénio lui avait donné et qu'elle croyait perdu !... Du moment que le Roi lui parlait sans colère, — et même avec amour, — c'est donc qu'il ne savait rien. Ou bien il fallait supposer en lui un tel pouvoir de dissimulation que cela devenait à peine croyable.

Cette pensée lui fut un si grand soulagement, que, vers quatre heures, elle se trouva même mieux. Elle alla si bien que le Roi la décida à se lever et qu'elle était presque joyeuse, lorsqu'elle monta en voiture pour aller coucher à Burgos, où devait se consommer le mariage. Elle passerait la nuit avec le Roi : la Camarera le lui avait signifié en une phrase brutale et sans équivoque possible.

***

Il faisait très froid dans les hautes salles voûtées et sans feu de l'Archevêché, qui servait toujours de Palais royal. Pour se réchauffer, la Reine se mit au lit en arrivant, et, dans la belle chambre archiépiscopale, où l'on avait allumé toutes les bougies des girandoles, elle attendait en proie à de vagues appréhensions. Les personnages des hautes tapisseries, qui semblaient bouger aux vacillements de la flamme, prenaient, à ses yeux encore brouillés par la fièvre, des aspects étranges et hallucinants. Elle n'osait pas lever ses regards vers les caissons des lambris, où les ténèbres s'amoncelaient, pleines de fantômes menaçants. Encore une fois, — dans le sentiment qu'elle avait d'un danger permanent épandu autour d'elle et que les propos de l'ambassadeur de France avaient encore surexcité, — elle était reprise par toute espèce de terreurs....

Enfin, comme la petite pendule allemande venait de sonner dix heures, on frappa à la porte, et, avant qu'elle eût répondu d'entrer, une ridicule et donquichottesque apparition surgit devant elle : un homme en pantoufles et en manteau couleur de muraille, qui, d'une main, tenait une lanterne sourde, de l'autre une épée nue, et qui avait le bras gauche passé dans la courroie d'un « broquel, » un bouclier rond dont on se servait pour les carrousels; au bras droit pendait un vase, dont la forme ne laissait aucun doute sur sa destination... C'était le Roi en costume nuptial, et dans tout l'attirail réglé par l'étiquette pour ces sortes d'expéditions.

A ce spectacle, après un instant de surprise et d'affolement, la petite Reine, dès qu'elle reconnut le Roi, fut prise d'un accès de fou rire incoercible, un fou rire tel qu'en peut subir une malheureuse qui, depuis un mois, n'a pas ri. Au même moment, deux petits chiens griffons, qui s'étaient blottis sous le lit de leur maîtresse, se réveillèrent tout à coup et s'élancèrent, en jappant, contre ce spectre en robe de chambre. Le Roi, sa chandelle et son épée à la main, était furieux. Il donnait des coups de pied à droite et à gauche, en vociférant :

— *Fuera!... Fuera, perros franceses!...* Dehors !... Dehors, les chiens français !

Alors, la Reine, décidément apprivoisée par cet incident burlesque, sauta à bas de son lit, pour défendre ses chiens, —

et, moins par tendresse que pour se faire pardonner toute sorte de choses dont elle eut subitement conscience, — elle se jeta au cou du Roi, qui, désarmé par cette caresse, se mit à rire, lui aussi, assez niaisement...

La suite de cette rencontre, qui intéressait deux grandes nations, fut ce qu'elle devait être, la Reine ayant apporté à l'accomplissement de ses devoirs toute la bonne volonté exigée d'elle, et le Roi, toute la passion dont il était capable.

A partir de cette nuit-là, l'amie très faible et très légère de Cardénio n'eut plus envie de mourir.

***

Les plaisirs et les cérémonies du lendemain achevèrent de l'étourdir.

Pour lui permettre de faire une entrée solennelle à Burgos, on l'envoya, sitôt après son lever, dans un fameux couvent des environs, à Santa Maria la Real de las Huelgas, — monastère de bénédictines où n'étaient admises que les filles des plus grandes familles du royaume. Sa Majesté, ayant reçu les hommages des religieuses, dînerait au couvent.

On lui servit un dîner excellent qui acheva de la réconforter et qui lui apparut d'abord comme le commencement d'une existence nouvelle, pleine de félicités, égayée des perspectives les plus consolantes. Par une attention aimable, la préparation des mets avait été confiée à une sœur française qui remplissait les fonctions de cuisinière et qui reçut l'ordre de ne confectionner que des plats français. La sœur tint à se distinguer en cette occasion solennelle, et elle y mit tout son art, tout son naïf amour pour la fille de ses Rois. Ce fut admirable : il y eut, entre autres choses succulentes et merveilleuses, une tourte à l'anguille, dont la Reine reprit trois fois, et, après un défilé de volailles de toute sorte, des blancs-mangers à la confiture de framboise, des frangipanes, des nougats, des massepains, et même, — ô surprise! — des pets-de-nonne!... La Reine, tout à la joie de se décarêmer, se régala si bien de ces lourdes pâtisseries, qu'on redouta pour elle une indigestion.

Heureusement, il n'en fut rien. A trois heures, elle quitta toutes ces délices pour monter à cheval. A la voir sauter en selle si lestement, on ne se serait pas douté qu'elle sortait de table, à l'instant même.

Vêtue à l'espagnole, montée sur un très beau cheval andalou, elle fit dans l'antique capitale de la monarchie une entrée des plus pompeuses et des plus magnifiques. Le Roi y assista dans le palais du duc de Velasco, la célèbre *Casa del Cordon*, — dissimulé derrière le grillage doré d'un mirador. Lorsque la Reine passa, la jalousie fut levée de deux doigts, et le jeune monarque, s'inclinant devant elle, porta son mouchoir à son front, à ses yeux et à son cœur, salutation que l'on considérait alors comme du dernier galant et qui était un héritage des Maures, lesquels l'avaient reçue des Romains.

Après cela, ce furent des cavalcades, des courses de taureaux, des comédies, des dîners sans fin. Au milieu de toutes ces réjouissances, la peur que son intrigue avec Cardénio fût découverte ne hantait plus la Reine. Elle avait, pourtant, un autre motif d'inquiétude qui l'assombrissait. Pendant le voyage, depuis Fontainebleau jusqu'à Vittoria, l'imprudente avait fait des dettes de jeu. Quand on s'ennuyait trop en carrosse, pendant les longues étapes monotones et surtout le soir, en arrivant dans des bourgades désolées, quelqu'un tirait un paquet de cartes, et, souvent jusqu'à l'aube, on taillait des lansquenets enragés. C'est ainsi que la Reine avait perdu mille pistoles contre le prince et la princesse d'Harcourt, sans parler des autres personnes attachées à leur suite. Comme elle n'avait pas d'argent, elle évitait d'en parler. Elle finit même par se persuader que ses partenaires oublieraient de lui réclamer sa dette, ou qu'ils n'oseraient pas. Mais la princesse d'Harcourt, qui était une brelandière frénétique et, en toutes choses, une terrible femme, cette princesse frémissait déjà à la pensée que les Espagnols, toujours très gênés, ne rembourseraient point, à son mari et à elle, leurs frais de voyage. C'est pourquoi, en une allusion trop claire, elle manifesta à la Reine le vif désir qu'ils avaient tous deux de toucher les pistoles gagnées. Celle-ci, après bien des hésitations, se décida à confier au Roi son embarras. La figure du monarque se rembrunit. Il ne dit rien. Néanmoins, le soir même, il fit tenir au prince et à la princesse d'Harcourt une bourse qui contenait les mille pistoles.

Le même soir, sans doute piqué d'honneur par les réclamations de ces Français, il chargea son majordome, le duc de Frias, de remettre au Prince et à la Princesse à chacun une boîte avec son portrait entouré de diamants, — d'une valeur,

disait-on, de trois mille pistoles. La maréchale de Clérembault, gouvernante de la Reine, et Mlle de Grancey, sa dame d'atour, reçurent un pareil cadeau, mais d'une valeur un peu moindre. Cette dernière eut, en plus, la promesse d'une pension de deux mille écus. Après quoi, on les congédia avec leur suite, et on leur fit reprendre au plus vite la route de France, assez mécontents et désappointés : car les boîtes de diamants, estimées par des usuriers de Burgos, ne représentèrent plus que la moitié de leur prétendue valeur, et la pension promise à Mlle de Grancey ne fut jamais payée. Comme elle le répétait plus tard, non sans amertume, à ses amis de Paris, ce voyage si coûteux et si fatigant ne lui avait rapporté qu'un château en Espagne.

La Reine les laissa partir sans trop de chagrin. Elle se disait que, peut-être, ils avaient deviné l'amour de Cardénio pour elle : ils pourraient causer. Elle avait hâte de rompre toute attache avec ce passé périlleux. Aussi éprouva-t-elle comme un sentiment de délivrance, lorsqu'elle remonta dans le grand carrosse à la mode de Charles-Quint, qui allait la conduire à Madrid. Seule avec ce débile époux dont elle sentait déjà qu'elle ferait tout ce qu'elle voudrait, elle goûtait une sécurité et même un bien-être qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

Pourtant, le froid était cruel, dans ce pesant véhicule, dépourvu de glaces, où l'on n'avait, pour s'abriter contre la pluie et la neige, que des rideaux de cuir glissant sur une tringle. La malheureuse petite Reine grelottait sous ses habits de parade. Comme toutes les Françaises, elle avait quitté Paris, convaincue que l'Espagne est un pays brûlant et qu'il y luit un soleil perpétuel. Et ainsi elle n'avait emporté aucun vêtement d'hiver. Par bonheur, le temps s'était remis au beau. On voyageait à petites étapes, en profitant des heures chaudes ou sereines de la journée. Et puis la joie toute neuve d'être Reine la faisait passer sans trop de peine sur les inconvénients et les menues souffrances de la route. Après le long jeûne de ces dernières semaines, la nature prenait sa revanche. La Reine Catholique mangeait avec un appétit bourbonien, qui scandalisait le Roi. Cependant celui-ci s'émerveillait de la voir si gracieuse à cheval, lorsqu'on entrait dans les villes. La fille d'Henriette d'Angleterre était une écuyère accomplie. Elle ravissait son timide époux par sa beauté irrégulière et piquante, l'élégance toujours imprévue de ses ajustements, et la tournure légère et délicate qu'elle savait

donner, même à ses costumes espagnols, si pesants et si empesés. Quand ils étaient seuls, dans le grand carrosse de cuir, le Roi lui disait, en l'embrassant :

— Ma Reine, vous êtes la perfection du monde entier!...

Et il fallait que son admiration et sa ferveur fussent grandes pour lui inspirer une phrase pareille, la plus longue en ce genre, et, si l'on ose dire, la plus lyrique qu'il ait jamais prononcée de sa vie.

Mais ce garçon apathique, sans culture ni politesse, ne pouvait se maintenir longtemps à un tel diapason. Pour charmer la longueur du tête-à-tête, il réclamait des cartes. Les deux époux se disputaient pendant des heures un enjeu d'une pistole. Ou bien, ils faisaient monter à côté d'eux les deux nains flamands, qui savaient le français et qui leur servaient d'interprètes. Ces deux avortons divertissaient le couple par leurs facéties un peu grosses, ou, — ce qui arrivait la plupart du temps, — ils soutenaient à eux seuls toute la conversation, en vérité fort difficile entre des personnes qui ne parlent point la même langue.

La Camarera, toujours aux aguets, ne laissait point de remarquer la passion grandissante du Roi pour sa femme. Elle s'effrayait à la pensée qu'elle pût prendre un ascendant quelconque sur lui. C'est pourquoi, chaque fois qu'elle l'entretenait en particulier, elle ne manquait point de lui glisser des insinuations perfides contre la jeune Reine. Tous les soirs, elle lui faisait un rapport très minutieux et toujours malveillant sur la conduite de l'imprudente princesse et aussi sur les déportements et les moindres propos de ses servantes françaises, contre lesquelles elle s'employait de son mieux à attiser la haine de Charles d'Autriche, ennemi furieux de la France et de tout ce qui en venait. Elle retournait contre sa maîtresse les confidences qu'elle avait su lui dérober, les paroles inconsidérées qui échappaient à cette folle enfant. Et elle tirait également un merveilleux et odieux parti de toutes les particularités qu'elle avait pu apprendre sur l'enfance et la jeunesse de la Reine par les indiscrétions de Mlle de Grancey ou de la maréchale de Clérembault, bavardes redoutables. Tout devenait poison entre ses mains.

Un soir, à Guadalajara, comme le Roi s'était habillé en grand costume pour un festin offert par le duc de l'Infantado, elle remarqua le ruban couleur de feu qu'il avait noué à la

coquille de son épée. Elle lui dit, d'un ton sarcastique, en montrant le ruban :

— Ah ! c'est une couleur fort à la mode à la Cour de France ! Sa Majesté la Reine, lorsqu'elle n'était que Mademoiselle d'Orléans, donnait, paraît-il, à tous ses amis des rubans de ce genre...

Le Roi, quoiqu'il eût l'esprit très lent, ne laissa point d'entrevoir ce qui était sous-entendu dans ces paroles fielleuses. Il bouda la Reine durant tout le repas. Le lendemain, à force de caresses, elle l'avait reconquis. Comme elle se doutait de quelque chose, elle voulut savoir ce qui avait motivé la mauvaise humeur de ce mari si passionné : il finit par le lui avouer, en répétant les propos de la Camarera... Elle haussa les épaules et lui ferma la bouche d'un baiser. Cette fois, elle en était quitte pour la peur. Mais cette première alerte lui donna beaucoup à réfléchir...

Ces menus incidents, avec les fêtes, les festins, les réceptions d'apparat, variaient un peu la monotonie du voyage. Les routes étaient si mauvaises qu'ils mirent plus de huit jours pour aller de Burgos à Madrid.

A Torrejon, à quelques lieues de la capitale, ils se rencontrèrent avec la Reine-mère qui était venue au-devant de sa bru. Déjà prévenue contre elle par la duchesse de Terranova et par ses filles d'honneur, que celle-ci avait enrôlées dans sa cabale, la jeune Reine s'épouvanta à la vue de cette belle-mère qui avait l'air d'une supérieure de couvent. La veuve de Philippe IV portait une robe tout unie, serrée à la taille par une cordelière, un voile, un frontal et une guimpe comme une religieuse. A force d'avoir pleuré, elle avait les yeux rouges, le bout du nez enflé, et, sur sa molle figure aux joues pendantes, une expression morose et dédaigneuse, qui semblait écarter non seulement toute tendresse, mais toute familiarité.

A la grande surprise de sa bru, la Reine-mère fut charmante. L'altière Marie-Anne d'Autriche embrassa avec effusion cette jeune Française, et, comme la pauvrette était transie de froid dans ce carrosse de cuir ouvert à tous les vents, — avec un joli geste d'affection maternelle, elle lui tendit son propre manchon qui était garni d'un gros nœud de diamants. En échange, elle ne voulut de sa belle-fille qu'un ruban rose, qu'elle lui prit dans les cheveux. Puis, comme si elle ne pouvait assez payer un tel butin, elle détacha de son poignet un magnifique bracelet, d'un

très grand prix, qu'elle agrafa elle-même au bras de la jeune femme.

La Camarera vit tout cela de très mauvais œil. Par tous les moyens, il lui fallait empêcher l'alliance de la belle-mère et de la bru. Dans le carrosse des Reines, où elle avait le droit de monter, le nez à la portière, pendant toute la durée du trajet de Torrejon à Madrid, en apparence indifférente à la conversation de ces deux femmes, elle ne cessa de méditer contre elles de sombres desseins.

***

L'entrée solennelle dans la capitale ne devait avoir lieu qu'un mois et demi plus tard. La municipalité se faisait prier pour consentir les sommes nécessaires aux réjouissances et à la décoration de la ville. C'est à peine si les premiers travaux étaient commencés. D'ailleurs, tout allait si lentement, dans une telle insouciance, un tel assoupissement de routine et de paresse que, peut-être, l'entrée de la jeune Reine en serait différée plus longtemps encore.

En attendant le bon plaisir de ces messieurs du Corps de ville, le Majordome major avait décidé que la Cour séjournerait au Retiro, qui était alors une véritable maison de campagne, aux portes de Madrid.

D'habitude, les souverains y passaient l'été. Le palais avait d'ailleurs été aménagé pour servir de résidence estivale. Or, on était au mois de décembre. Chaque matin, le givre emperlait les herbes sèches des hauts plateaux madrilènes. Les femmes de chambre françaises, qui accompagnaient la Reine, et qui connaissaient maintenant par expérience l'incommodité des maisons espagnoles, s'épouvantaient déjà à la pensée de la gelée qu'il leur faudrait subir dans les chambres hautes de ce grand logis sans feu. Mais la Reine avait eu le temps de s'accoutumer aux frimas castillans dans le carrosse de cuir noir, où elle voyageait avec son lugubre époux. D'ailleurs, brisée par la fatigue de ce long trajet et les émotions de toute sorte qu'elle venait d'éprouver, il lui tardait d'arriver enfin, — de se reposer n'importe où...

Le premier aspect du Retiro, il faut bien l'avouer, n'avait rien de séduisant pour une jeune personne accoutumée aux splendeurs neuves de Versailles et de Saint-Cloud. Cette maison

de plaisance était une oasis dans un désert pierreux, à l'aspect revêche et désolé. Séparé de la ville uniquement par le Prado, — le Prado déjà planté d'arbres et transformé en promenade, mais qui n'était que le lit profondément raviné d'un torrent, — un torrent toujours capable de déborder, en hiver, et de causer de terribles inondations, — le domaine royal du Retiro, quoique bâti en face de la rue d'Alcala, pouvait passer pour un lieu de retraite et de solitude. En somme, il n'était que l'annexe du couvent des Hiéronymites, dont l'église et les bâtiments plus anciens touchaient à ses murailles. Le palais semblait une excroissance du monastère. Et lui-même avait un aspect conventuel, un extérieur austère, qui glaçait dès le premier abord. Ses dépendances enfin étaient peuplées d'ermitages, dont les clochetons pointus dépassaient les charmilles des jardins, ou les clôtures en pierres sèches des potagers.

La petite Reine fut un peu effrayée à la vue de ces lourds carrés de maçonnerie, aux formes géométriques, aux grandes surfaces nues, sans autre ornement que les rangées régulières des fenêtres. Quatre tours, également carrées, marquaient les quatre angles du principal corps de logis entièrement couvert en ardoise. Les charpentes qui surmontaient les tours étaient pareillement habillées d'ardoise : c'étaient ces clochers de physionomie si particulière, qu'on rencontre dans tout Madrid et dans toute l'Espagne, voire dans tous les pays de domination espagnole, en Lorraine, en Franche-Comté, en Flandre, et qui se composent essentiellement d'une carapace écailleuse en manière de jupe ou de basquine, ronde ou à quadruple arête, laquelle soutient une lanterne, qui supporte elle-même une longue flèche, terminée enfin par une boule et une croix en fer forgé et quelquefois doré.

Ces croix, ces clochers, ces ardoises grises, ces portails massifs s'ouvrant sur des cours de cloître plantées de buis et de fusains, — tout cela avait un air funèbre, qui surprit péniblement la jeune souveraine, lorsqu'elle pénétra dans son palais. Ce n'est pas ainsi qu'elle s'imaginait un château, une maison de campagne. En passant devant les guichets et sous les voûtes du grand portail, elle crut qu'elle entrait au couvent.

Et puis cette impression triste se dissipa bien vite, tant elle avait hâte d'être chez elle. L'intérieur du palais lui fut une autre surprise, celle-ci des plus agréables. Si, au dehors, le Retiro

sentait toujours le couvent, ses salles, ses galeries et ses jardins avaient été ordonnés et décorés avec une frivolité toute mondaine, un luxe et une magnificence extraordinaires, par son fondateur, le comte-duc Olivarès, et son premier occupant, le roi Philippe IV, qui, tous deux, avaient le goût de la galanterie et de la volupté italienne. Il y avait là des tapisseries et des collections de tableaux, comme il n'en existait nulle part au monde, des tapis d'Orient, des tables de marbre et des meubles d'un prix inestimable. Et dans toutes les chambres, ce n'étaient que tentures de velours ou de damas cramoisi, braseros d'argent, lustres et miroirs de Venise...

De sa fenêtre, Marie-Louise aperçut les bosquets et les charmilles des jardins, les allées couvertes, les bassins aux vasques étagées, la grande pièce d'eau, modèle de celle de Versailles, — tout au fond, les volières, les salons de fraîcheur et de conversation, le Colisée, le jeu de pelote, la salle de comédie. Que de plaisirs ces beaux lieux semblaient promettre ! A ce spectacle, toutes les amertumes, les angoisses de son voyage furent oubliées, — tout, jusqu'à la blessure encore vive de son amour malheureux. Avec l'extrême facilité qu'elle avait à écarter de sa pensée ce qui pouvait lui donner du chagrin, — et cette promptitude de la jeunesse à espérer et à croire au bonheur, — elle se persuadait presque qu'elle entrait dans un monde enchanté.

Une chose la ravit tout de suite, lorsqu'elle entra dans sa chambre : un cabinet d'ébène, présent du Roi, qui avait été commandé à un artiste napolitain par le vice-roi de Palerme. Cela représentait une manière de temple avec des colonnes d'agate à chapiteaux dorés, des miniatures sur émail enchâssées tout le long de la corniche, une infinité de tiroirs et de petites armoires aux volets peints, à l'intérieur, d'exquises figures mythologiques. Au centre, une abside octogonale, à colonnade de cristal de roche, supportait un balcon orné de petits pots de fleurs en or. Ces architectures de poupée se déployaient autour d'un jet d'eau, encadré de statues, — et toutes ces minuscules merveilles se reflétaient dans des glaces, disposées entre les colonnes, où, par un jeu ingénieux de la perspective, on voyait fuir à l'infini les allées d'un jardin de rêve. En haut, dans la niche de l'abside, sur un fond de paysage idyllique, se détachait la nudité de l'Amour adolescent, un Amour déjà grand et fort comme un homme, qui, d'un élan éperdu, son arc

bandé à la main, courait vers on ne savait quel but invisible...

Dès qu'elle le vit, la Reine s'éprit de ce charmant objet. Elle lui donna son amitié, comme à un être vivant et cher. Il symbolisait pour elle une foule de sentiments confus, doux et mélancoliques, dont son cœur était toujours blessé.

Ce cadeau de son époux lui fut, pour son arrivée, comme une salutation de bienvenue, qui dissipa tout ce qui lui restait d'inquiétudes et d'humeurs chagrines. Elle était si contente que, le soir même, malgré les admonestations de la Camarera mayor, elle voulut s'habiller à la française. Elle mit une robe de velours couleur de rose broché d'argent, et se fit coiffer en papillotes, sans autre ornement qu'un bandeau dans ses cheveux et un collier de perles sur sa belle gorge nue. Elle se trouvait tellement irrésistible qu'elle ne se lassait pas de se contempler dans un miroir de Murano, pendu au mur, et dont l'ovale était soutenu par les serres d'un aigle héraldique, l'aigle bicéphale d'Autriche aux grandes ailes déployées. Pour se voir de plus près, elle décrocha le miroir, s'approcha de la fenêtre, et penchée sur la glace cristalline et un peu verdâtre, comme sur l'onde d'une fontaine, elle semblait vouloir baiser le reflet de son joli visage. Quel souvenir, ou quel pressentiment fit trembler ses mains, lorsqu'elle aperçut son cou fragile, son corps délicat de petite princesse serré entre les griffes de l'oiseau rapace?... Brusquement, le miroir lui échappa, tomba sur l'épais tapis qui amortit sa chute. Mais, quand les femmes de chambre l'eurent ramassé, elles constatèrent qu'il était fendu par le milieu, d'une longue fente rigide et presque rectiligne.

La Reine en fut consternée. La Camarera l'en réprimanda aigrement, non sans insister, avec intention, sur la signification sinistre d'un tel accident. Briser un miroir, le premier jour, en entrant dans sa chambre, c'était bien débuter vraiment, et cela promettait!...

Cependant la duchesse de Terranova, tout en gourmandant sa jeune maîtresse et en prétendant la régenter comme une petite pensionnaire, ne laissait pas non plus de la flatter et de la ménager, en haine de la Reine-mère, dont les attentions pour sa bru lui inspiraient les craintes les plus vives. Encore une fois, il fallait empêcher à tout prix leur bonne entente, et, d'autre part, exciter la défiance du Roi à l'égard de l'une et de l'autre. La duchesse s'évertuait, selon la maxime célèbre, à

diviser pour régner. Aussi, tout en dénonçant sous cape au triste et soupçonneux monarque les moindres incartades de sa jeune femme, elle affectait de traiter celle-ci toujours avec plus de douceur et elle s'efforçait de gagner sa confiance.

Néanmoins, si indulgente que tâchât de paraître la Camarera, la Reine eut beaucoup de peine, au début, à s'accommoder de son nouveau genre de vie au Retiro. Dans cette maison de plaisance, tout était défendu. Elle ne pouvait ni monter à cheval, — et c'était une de ses passions, — ni jouer de la harpe, ni toucher du clavecin, ni causer avec qui elle voulait. Dès que ses femmes françaises avaient fini leur service, on les congédiait impitoyablement, et on les surveillait tout le temps qu'elles étaient avec elle. Impossible de descendre aux volières, de se promener dans le parc, ou d'aller patiner sur l'étang, sinon accompagnée de toute une escorte ennuyeuse de vieilles *señoras de honor* en costumes de veuves. L'infortunée s'en consolait comme elle pouvait, en contemplant, dans les glaces de son beau cabinet d'ébène, les allées d'un jardin imaginaire...

Contre son sort, contre le rapace cruel qui l'étreignait dans ses serres, elle se débattait avec une énergie désespérée. En dépit de tout, elle voulait être heureuse. Reine malgré elle, dédaigneuse du pouvoir, insoucieuse de toute influence, elle voulait au moins goûter les plaisirs de ce métier délicieux, qu'on lui avait tant vanté. Et, comme le Roi était décidément le moins aimable des hommes, comme elle n'avait personne autour d'elle, à qui donner son amour, et qu'elle n'osait plus penser à Cardénio, — à Cardénio mort pour elle, du moins elle le croyait, — elle se mit peu à peu à s'aimer elle-même passionnément.

***

Elle prenait la vie comme elle venait. Ne pouvant pas sortir à son gré, elle restait au lit le plus longtemps possible. Souvent même, elle ne se levait qu'à cinq heures, pour goûter. Elle soupait un peu plus tard et, dès huit heures, la Camarera l'obligeait à s'aller coucher. Aussi, à mener cette existence paresseuse, ne tarda-t-elle point à engraisser. Sa gorge, si belle, s'épaississait. Tout le monde le remarqua. De jour en jour, son embonpoint augmentait, — et cela d'autant plus qu'elle mangeait avec excès, n'ayant guère d'autres jouissances que celles de la table.

Elle supportait très bien qu'on lui servît de la viande quatre fois par jour, au scandale de ses femmes espagnoles et du Roi lui-même. Elle se livrait à des orgies d'oranges, de blancs-mangers, de chocolat surtout. Elle déjeunait, mangeait ensuite une collation, dînait, goûtait, soupait, et, quand elle ne pouvait pas dormir, — ce qui arrivait très souvent, — vers une heure, ou deux heures du matin, elle faisait *medianoche*, toute seule, dans son lit.

C'était doña Manuela de Velasco, sa dame d'honneur, qui lui passait les plats et qui les tâtait, comme toujours, avant elle-même, en y trempant un croûton de pain.

Faute d'une société plus agréable, la Reine finit par se prendre d'affection pour cette grosse fille noiraude, rougeaude et moustachue, qui, en somme, risquait sa vie pour elle, au cas où les mets, qu'elle goûtait si résolument, eussent été empoisonnés. Comme si ce n'était pas assez de l'éclat naturel de son teint, doña Manuela se couvrait de rouge, selon la mode espagnole, — et il n'était jamais, pour ses jupes, de couleurs assez éclatantes. Il lui fallait des soies cramoisies, des velours vermillons, nacarats ou incarnadins. Et ainsi, avec son fard, ses joues luisantes et empourprées, les étoffes voyantes que ballonnait sa courte rotondité, elle flambait comme un piment, elle s'épanouissait comme une tomate présomptueuse, que la baguette d'un enchanteur eût changée en citrouille. Elle-même avait l'air d'une fée maritorne, une de ces fées brouillonnes, qui sont la terreur des cuisinières, qui s'amusent à décrocher les casseroles et les écumoires, qui font tourner les sauces dans les saucières et s'aigrir les confitures dans les placards.

La Reine, qui s'était habituée à la longue à ses manières brusques et à sa voix rauque, s'amusait extrêmement de l'extravagance de ses accoutrements. Elle en faisait des gorges chaudes avec ses femmes françaises. Elle l'appelait : « sa Fée Truitonne, » — et, quand la grosse fille la servait, il lui arrivait de lui dire à mi-voix, en clignant de l'œil vers les Françaises qui, par hasard, étaient là :

— Ma Truitonne !...

Un soir, doña Manuela parut dans un tel équipage, tellement barbouillée de rouge, avec une robe d'un satin cerise tellement agressif et flamboyant, que la Reine ne put s'empêcher de rire et de s'exclamer :

— Ma Truitonne vermeille, ma charmante, ma toute belle, je vous aime de tout mon cœur !...

Doña Manuela, un peu piquée, demanda à la Reine ce que cela voulait dire.

— C'est, répartit la Reine, le plus grand compliment qu'un galant français puisse faire à une dame !

Cependant l'énorme créature, à voir la mine moqueuse de la souveraine, n'était qu'à demi convaincue. Elle se promit d'interroger, à ce sujet, la Quentin, la nourrice de Sa Majesté et de savoir le fin mot de cette plaisanterie française, dont le sens lui échappait. Ainsi la Reine, toujours imprudente, fournissait contre elle-même, pour l'avenir, des motifs de brouilles et de rancunes implacables.

En attendant, elle était en grande amitié avec sa dame d'honneur, qui faisait à peu près son unique distraction et qui lui apprenait l'espagnol. Bientôt, la Reine, qui s'y était mise avant son départ de Fontainebleau, le sut assez bien pour soutenir fort convenablement une conversation. Elle causait volontiers avec doña Manuela qui, peu à peu conquise par le charme de la jeune souveraine et, d'ailleurs, se défiant de ses compagnes, en vint à la prendre pour confidente. Doña Manuela ne tarda point à lui laisser deviner qu'elle avait sinon des peines de cœur, du moins un amour en tête. La Reine, dont la curiosité s'excita soudain, voulut en savoir davantage. Elle ne put en croire ses oreilles, lorsque cette grosse fille ridicule, ce monstre en jupons, lui avoua qu'elle avait effectivement un galant, — un amoureux passionné et platonique, qui, tous les jours, trouvait le moyen de l'entretenir de sa flamme, et qui la comblait de cadeaux : les bijoux, les magnifiques étoffes qu'elle portait, la robe somptueuse en satin cerise qui avait tant diverti Sa Majesté, — tout cela, c'étaient des trophées de l'amour !...

L'épouse de Charles d'Autriche n'eut aucune envie de rire de ces propos étranges et quelque peu bouffons. Cela remuait en elle une foule de sentiments dont la douleur était mal assoupie. Elle avait eu un grand battement de cœur à ce mot d'amant, que sa grotesque Truitonne prononçait avec un air d'extase. Après un silence lourd et prolongé, la Reine, comme sortant d'un rêve, demanda :

— Comment faites-vous, mademoiselle, pour cacher un tel secret au milieu d'une Cour, où l'on ne peut risquer

un pas, sans être espionné par cent yeux toujours ouverts?

A cette question, la fée Truitonne eut un sourire de malice, qui plissa, en une grimace impayable, ses grosses joues empâtées de fard :

— Mais, madame, dit-elle, il n'y a pas de secret. Toutes mes compagnes savent que j'ai un amoureux. Chacune d'elles a le sien. Je m'étonne que Votre Majesté soit seule à ignorer ce que tout le monde connaît...

La pauvre Majesté fut abasourdie d'une telle révélation. Trompée par les dehors austères de cette Cour et d'ailleurs occupée uniquement d'elle-même, elle n'avait rien remarqué. A l'extrême de la surprise, elle dit à sa dame d'honneur :

— En vérité, mademoiselle, cela est à peine croyable. Jamais un homme n'entre ici. Si, par hasard, les devoirs de leurs charges obligent une dame et un officier de la Cour à se rencontrer, jamais une parole n'est échangée entre eux...

— C'est bien inutile! dit la grosse fille, d'un air réticent et de plus en plus malicieux.

Pressée par la Reine, elle lui apprit, sans trop se faire prier, que non seulement la Cour était pleine de galants, mais que ces cavaliers trouvaient mille moyens pour correspondre avec la dame de leurs pensées. Les caméristes du palais ne servaient guère à autre chose qu'à porter des messages d'amour, des lettres d'un tour admirable, des poésies brûlantes de passion, éblouissantes d'esprit... Et puis il y avait le langage des doigts, dont tout le monde usait publiquement!

— Le langage des doigts? fit la Reine, qui ne comprenait pas.

— Eh bien, oui! On se parle par signes!.. Comment! Votre Majesté ne connait pas le langage des doigts? Il faudra que je lui apprenne encore cette langue-là! D'ailleurs nulle personne de qualité ne peut se dispenser de la savoir. On la parle en tous lieux, jusque dans la chapelle. Votre Majesté n'a donc pas vu, pendant les offices, tous ces doigts qui travaillent et qui se disent des tendresses, en ayant l'air d'égrener des chapelets?..

En effet, la Reine, qui assistait, tous les jours, et pendant de longues heures, aux offices du couvent attenant au Retiro, ne s'était, jusqu'alors, doutée de rien. Enfermée dans sa loge, derrière une grille dorée, l'imagination absente, obsédée de mille souvenirs nostalgiques, elle n'avait pas observé, ni même

pu distinguer ces mains en mouvement sur les rosaires ou les feutres empanachés, et elle n'avait pas perçu cette sourde rumeur d'amour qui, de tous les coins de la chapelle, montait vers sa prison dorée et se mêlait aux psalmodies des moines.

Ce même soir, elle y fit attention, et elle rentra de Complies toute troublée de ce qu'elle avait vu et encore plus scandalisée. Elle n'avait jamais été dévote, et même, dès son arrivée en Espagne, elle avait conçu de l'aversion pour la piété espagnole, qu'elle estimait tout extérieure et tout ostentatoire. Maintenant elle n'y trouvait plus qu'hypocrisie. Eh quoi! tant de démonstrations, tant de grands gestes et de signes de croix pour cacher une mimique galante! Et puis ce mélange d'amour profane, — de luxure peut-être, — et de dévotion! La petite Française honnête et raisonnable qu'elle était ne pouvait admettre cette façon sacrilège de mêler la religion à la galanterie, d'unir des choses qui paraissaient si contradictoires...

Elle en jugeait comme tous les Français qui, aujourd'hui encore, voient dans le catholicisme espagnol une survivance chrétienne de l'Islam, — l'Islam fanatique et dédaigneux de ce qui n'est pas lui, formaliste et voluptueux, affectant une austérité excessive et lâchant la bride à la sensualité, — alors qu'il continue, en réalité, le vieux catholicisme africain, celui des Tertullien, des Cyprien et des Augustin, cette foi exaltée et si profondément réaliste, qui veut rendre sensibles jusqu'aux plus insaisissables abstractions du dogme, et qui pousse le mépris de la matière et des sens, jusqu'à l'ascétisme le plus effrayant et jusqu'à la soif du martyre. Le sérieux de cette piété intransigeante échappait à la fille frivole de Monsieur et de Madame Henriette.

Bientôt, elle en jugea autrement. Les conversations de doña Manuela lui apprirent que presque tous ces galants, dont le palais était rempli, ces hommes mariés ou non, étaient des amoureux platoniques. La plupart n'avaient aucune espérance d'épouser jamais ou même seulement d'approcher l'objet de leur amour. Ces adorateurs ne pouvaient contempler leur idole et lui parler ouvertement que deux ou trois fois dans l'année, — le mercredi, le jeudi et le vendredi saints, — et, deux ou trois autres fois encore, il arrivait qu'ils pussent se rencontrer : à l'occasion d'une fête ou d'une cérémonie extraordinaire, pour une victoire, ou la naissance d'un Infant, ou bien lorsque la

Cour allait à Aranjuez ou à l'Escorial. Le visage masqué, ou le sombrero rabattu sur les yeux, afin de conserver un semblant d'incognito, ces amoureux contemplatifs étaient autorisés à galoper devant la portière de leurs dames...

— Et voilà tous leurs plaisirs! dit la Reine, en riant. Vraiment, ce n'est pas la peine!

— Comment, madame, fit, d'un air froissé, la grosse fille sentimentale... Mais l'amour, madame, l'amour, le comptez-vous pour rien?... Ainsi moi, quand je serai mariée, je n'aurai plus d'autre occupation que mon mari et mes enfants. Je ne sortirai plus. Je ne verrai plus que d'autres dames mariées comme moi. C'est pourquoi, maintenant que je suis fille, je profite de ma liberté. Après cela, madame, je ne saurai plus ce que c'est que l'amour!..

L'amour! Toujours ce mot! La Reine en était excédée et malade... Et quel son étrange il rendait, quel sens bizarre il prenait sur ces lèvres espagnoles! Le bel amour, en vérité, qui ne se nourrissait que de privations!.. Pourtant, il fallait bien qu'il recélât des délices secrètes, des jouissances inexprimables, pour avoir des dévots en si grand nombre et tout brûlants d'une telle ferveur!.. Car doña Manuela ne laissa point ignorer à sa maîtresse que beaucoup de ces galants se ruinaient pour parer la divinité, objet de leur culte. Ils affamaient, au logis, femme et enfants, pour déposer à ses pieds un collier de dix mille pistoles!.. D'autres se suppliciaient pour elle. En cagoules et robes de pénitents, ils se flagellaient jusqu'au sang sous les fenêtres de leurs belles... Et tout cela *pour rien*, comme disait la Reine, — sans espoir de récompense, uniquement pour l'amour!

En écoutant ces discours, Marie-Louise d'Orléans songeait par contraste, à la Cour du Roi, son oncle, où la galanterie, certes beaucoup moins dédaigneuse des réalités, s'étalait ouvertement et même cyniquement. Elle ne comprenait pas quelle victoire l'âme religieuse de l'Espagne avait remportée sur les instincts d'un peuple éperdu de luxure, en lui imposant et en lui faisant chérir une telle contrainte de chasteté, et en purifiant la passion charnelle jusqu'à la rapprocher de l'amour divin. Elle ne sentait dans tout cela que la folie d'érotisme mystique. Et elle se disait : « Est-ce possible? Une telle abnégation, un tel appétit de souffrance? » Et voici qu'elle pensa tout

à coup à Cardénio! Lui, il avait fait mieux que de se flageller pour celle qu'il aimait. Il lui avait donné sa vie! Il la lui donnerait encore, s'il vivait! Ne le lui avait-il pas dit dans sa lettre suprême : « Toujours à vos côtés! toujours! même sans espoir!.. Jusqu'au bout, jusqu'à mon dernier soupir!.. »

A cette pensée, des larmes montèrent à ses yeux. Elle dut faire un grand effort pour ne pas éclater en sanglots. Cependant, afin de prolonger cette conversation à la fois déchirante et délicieuse, pour arrêter plus longtemps son esprit sur des idées qui l'affolaient et qui la transportaient, elle ajouta, avec un scepticisme feint :

— Non! je ne puis pas croire ces choses! Ces hommes qui se donnent la discipline, en costume de pénitents...

— Mais, madame, dit impétueusement la grosse fille, si Votre Majesté pouvait regarder aux fenêtres de son palais, elle verrait, tous les soirs, dans les jardins du Retiro, des envoûtés d'amour qui se frappent jusqu'au sang pour l'une d'entre nous, au son des guitares et des mandores, parmi les chansons des poètes!... Tenez! il me semble qu'en ce moment... Oh! madame, écoutez!...

Il faisait nuit, il était à peine cinq heures du soir. Les ménines de service n'avaient pas encore allumé les bougies. Dans les demi-ténèbres de la haute chambre palatiale, la Reine prêta l'oreille... Elle perçut un bruit étouffé d'instrument, auquel se mêlait la mélopée traînante d'une romance espagnole. De l'autre côté, dans la chapelle du couvent, l'orgue grondait, soutenant la psalmodie des moines qui chantaient l'office du soir. Et, par delà les charmilles dénudées, jusqu'à la limite des jardins royaux, un chant pareil s'élevait de tous les ermitages, qui montaient la garde autour de la maison des Rois. Puis, les notes aiguës des guitares amoureuses déchiraient l'ombre, tout à coup, comme le cri d'un homme blessé à mort...

C'en était trop! La Reine ne pouvait plus soutenir le flot d'émotions qui passait sur elle. Elle défaillait dans cette atmosphère trop lourde, trop capiteuse, dans cette ruche d'amour, toute pleine d'une ferveur secrète et silencieuse, d'un bourdonnement de passion continu. Elle avait besoin de changer d'air.

Ce même soir, lorsqu'elle fut seule avec le Roi, elle le sup-

plia de la laisser s'entretenir plus longuement avec ses femmes françaises : autrement, disait-elle, elle allait tomber malade, elle mourrait, cela était sûr !..

Le Roi finit par y consentir, de très mauvaise grâce, et, au grand étonnement de la jeune femme, la Camarera mayor ne s'y opposa point.

***

Elle avait ses raisons pour cela.

Depuis quelque temps, elle s'alarmait fort des visites réitérées de la Reine-mère à sa bru, d'autant plus que celle-là se montrait on ne peut plus aimable et caressante pour celle-ci. L'union des deux Reines, en vue de dominer le Roi, c'était la grande terreur de la duchesse, — ce qu'elle s'était préoccupée d'empêcher, dès que la jeune souveraine fut en son pouvoir.

Comme elle craignait de lui laisser trop deviner son jeu, elle s'avisa de faire dénigrer la Reine-mère et de la rendre odieuse à sa belle-fille, en chargeant de ce soin les femmes françaises, qui avaient la confiance de Sa Majesté. La Quentin, circonvenue par elle, se prêta d'autant mieux à cette combinaison qu'elle-même était jalouse de toute influence qui pût contrebalancer la sienne dans l'esprit de sa maîtresse. Elle savait, en outre, quel personnage important était la Camarera, et, en personne qui a l'usage des Cours et qui prévoit de loin l'avenir, elle estimait prudent de se concilier les bonnes grâces de la terrible duchesse, en lui rendant ce service.

La Camarera témoigna sa satisfaction, en traitant avec plus de tolérance et de douceur les caméristes de la Reine, qui, d'ailleurs, étaient enchantées de leur séjour au Retiro. Comme leur maîtresse, après ce long voyage, où elles avaient enduré de réelles privations, les femmes de chambre s'étaient décarêmées en arrivant au palais. Enfin, elles avaient pu manger à leur faim ! Elles trouvaient même le régime beaucoup plus abondant et succulent qu'elles n'avaient osé l'espérer. Grâce aux fermes du Domaine, aux potagers d'Aranjuez, de l'Escorial et du Palais de Madrid, les cuisines royales regorgeaient de légumes, de fruits, de volailles et de viandes de boucherie. Ces dames, outre un ordinaire des plus plantureux, se régalaient, elles aussi, d'oranges et de chocolat. Et, quand elles étaient souffrantes, la Reine leur faisait porter à l'infirmerie, du poulet et des plats

doux. Tel était l'usage de la Cour Catholique pour les domestiques malades.

Tout cela plaisait fort à la Quentin qui était gourmande. Mais surtout elle avait entrevu, dès son arrivée, tout le profit qu'elle pourrait tirer de la faveur de la Reine. Des gens de toute qualité étaient déjà venus lui demander son appui auprès de la souveraine, — naturellement contre belles espèces sonnantes. Des gentilshommes, qui briguaient de hautes fonctions dans le Gouvernement des Indes, n'avaient point dédaigné de recourir à ses bons offices. Quel que fût son mépris de l'Espagne et des Espagnols, malgré l'hostilité plus ou moins ouverte dont elle se sentait entourée, elle pensait que la place était bonne et qu'il valait la peine de se résigner à quelques avanies, pour se maintenir à la source de tous les bénéfices.

C'est pourquoi, tout en disant à sa maîtresse pis que pendre de la Reine, sa belle-mère, elle essayait de l'apprivoiser avec son nouveau genre de vie et avec la coutume espagnole. D'ailleurs, la Camarera, depuis leur accommodement, s'était beaucoup relâchée de sa sévérité, tant à l'égard des femmes françaises qu'à l'égard de la Reine elle-même. Maintenant, celle-ci pouvait causer librement avec ses femmes, et, — chose inouïe, — elle avait la permission de regarder, quelquefois, par la fenêtre.

La nouvelle d'un tel événement se répandit à travers Madrid avec une extrême rapidité. Sitôt qu'elle fut sue, les Français, qui étaient fort nombreux dans la capitale, — pour la plupart, il est vrai, gens de peine et de petits métiers, — tout ce petit monde, comme sur un mot d'ordre, prit l'habitude de se réunir, matin et soir, autour de la fontaine du Prado, pour acclamer une fille de France devenue reine d'Espagne. Il leur était difficile de s'approcher du palais, défendu par tout un système de clôtures et environné d'une foule de bâtisses. Ils ne voyaient que de très loin la fenêtre de la Reine. Mais cela leur suffisait. Dès qu'une figure de femme apparaissait derrière les vitres, ils ne se demandaient point si c'était la souveraine en personne, ou une de ses dames d'honneur, ou tout simplement une femme de chambre : aussitôt, guitares et accordéons faisaient rage. Les chansons s'élevaient, saluant la fugitive apparition. Comme des cavaliers servants sous le balcon de leur dame, ces gueux, pour réjouir le cœur de la petite princesse exilée, lui jouaient ou lui chantaient des airs de son pays...

Celle-ci se montrait rarement. Elle savait combien ces manifestations déplaisaient aux Espagnols et surtout au Roi. Mais, à l'heure habituelle de ces aubades et de ces sérénades, elle faisait ouvrir la fenêtre de sa chambre, et, dès qu'elle entendait ces musiques et ces chansons de « là-bas, » elle ne pouvait retenir ses larmes.

Un soir, ils étaient si nombreux autour de la fontaine, qu'elle distingua les paroles du refrain chanté en chœur par toute une foule. C'était la chanson des mousquetaires du Roi, alors dans toute sa vogue de nouveauté :

Auprès de ma brune,
Qu'il fait bon, fait bon,
Auprès de ma brune,
Qu'il fait bon dormir !...

La chanson, il est vrai, disait : « Auprès de ma blonde, » mais par galanterie sans doute pour la Reine, qui était brune, ils avaient un peu changé les paroles !... Malgré sa trivialité, ce refrain soldatesque et gaillard, qu'elle avait souvent entendu fredonner par les pages, à Versailles et à Saint-Cloud, cet air de France émut si profondément la Reine, qu'elle accourut au balcon. La Quentin s'y trouvait déjà, ainsi que les caméristes françaises. Ces filles avaient certainement des galants parmi ces pauvres diables d'Auvergnats et de Languedociens, qui, là-bas, sur le Prado, s'égosillaient à chanter, autant pour elles que pour leur maîtresse. La Reine vit que presque toutes parlaient des doigts... Avec qui ? elle ne pouvait le deviner. Ces hommes étaient beaucoup trop loin du Palais, pour qu'on pût rien discerner de leurs traits ou de leurs gestes.

Cependant, sous le mur d'enceinte du couvent, il y avait un groupe de gentilshommes masqués, dont l'un pinçait une guitare. La Reine le regarda longuement, avec un air de trouble et d'angoisse. Alors, la Quentin, qui épiait le jeu de sa physionomie, s'approcha d'elle. Désirant rester à Madrid, dans cette cour où elle trouvait son profit, elle s'ingéniait, par tous les moyens, à combattre les nostalgies de sa maîtresse. Comme la Reine regardait toujours le gratteur de guitare, elle lui dit avec un sourire malicieux :

— Madame, n'en doutez pas, c'est *lui !*

— *Lui*?... Qui ?...

— Votre Majesté sait bien !...

C'était une allusion à Cardénio. La Reine, qui n'avait pas de secrets pour sa nourrice, s'épouvanta à la pensée que celle-ci, sans le vouloir peut-être, pourrait la trahir. Elle lui lança un regard courroucé :

— Tais-toi ! Jamais un mot sur ce sujet !

Et après un silence, sans quitter des yeux le gentilhomme masqué :

— Tu sais bien qu'ils l'ont tué !...

— On ne sait jamais, madame ! dit la nourrice, astucieusement. Peut-être qu'il reviendra !...

A ces mots, la Reine quitta précipitamment le balcon et, s'étant étendue par terre, sur des coussins, elle commanda qu'on la laissât seule.

Mais, le lendemain, tandis que la Quentin la coiffait, elle lui déclara brusquement :

— J'étouffe dans cette cour, dans ce pays, au milieu de tous ces Espagnols ! Je ne puis plus vivre comme cela ! Il faut que je voie des Français !

La Quentin, qui semblait ne guetter que cette occasion, s'empressa de répondre :

— Votre Majesté sait bien que ce n'est pas facile ! Mme la duchesse s'oppose à ce que personne voie Votre Majesté avant son entrée solennelle !... Et puis, il n'y a pas beaucoup de Françaises de qualité à voir dans Madrid... à part Mme la connétable Colonne !... Mais Votre Majesté ne peut pas recevoir Mme la connétable Colonne, qui a quitté son mari et ses enfants pour courir les aventures et qui est, à présent, enfermée au couvent de Santo Domingo...

A ce nom romanesque, la Reine tressaillit :

— C'est, n'est-ce pas, Mlle de Mancini?... cette nièce de M. le Cardinal, qui, autrefois, dit-on, aima le Roi mon oncle ?

— C'est elle-même ! dit la Quentin. Mais il n'y faut point songer : ce serait un trop gros scandale !... Toutefois, après Mme la connétable Colonne, comme Française de qualité, il ne reste plus que Mme la marquise de Villars, l'ambassadrice de France.

— Son mari me déplaît ! fit sèchement la Reine.

La nourrice se tut un instant. Ce n'était point sans intention qu'elle avait mis en avant le nom de l'ambassadrice. Depuis

plus de huit jours, celle-ci travaillait la Quentin, pour qu'elle lui ménageât une entrevue avec la souveraine.

De son air le plus innocent, la Quentin reprit :

— Foin du mari ! Mais la femme est charmante !. . La marquise est gaie, enjouée, spirituelle, sachant comme personne conter un trait ou une anecdote. Nul doute que son entretien ne divertisse extrêmement Votre Majesté !

— Tu crois? fit d'un air boudeur la Reine, qui, dans son désir de rompre sa solitude, eût reçu n'importe qui.

Sentant que les préventions de sa maîtresse allaient céder, la Quentin renchérit avec enthousiasme sur l'éloge de l'ambassadrice : c'était une maîtresse femme, qui, partie de rien, était parvenue à la condition la plus brillante, qui, sans en avoir l'air, dirigeait son nigaud de mari !... Rien que son mariage avec celui-ci, — avec Pierre de Villars, le bel Orondate, comme on l'appelait autrefois, dans les ruelles, — rien que ce mariage était un chef-d'œuvre de diplomatie...

Et, pour achever de dérider la Reine, la nourrice lui rappela une vieille histoire qui, à Paris, continuait à courir les salons :

— Votre Majesté, dit-elle, s'en souvient peut-être? Cette ambassadrice était une Gigault de Bellefonds... Marie Gigault, comme on l'appelait tout simplement. Orpheline, laide, sans dot (ces Bellefonds n'ont jamais eu le sou), elle s'était juré d'épouser le beau Villars, célèbre par ses bonnes fortunes retentissantes, entretenu richement par plusieurs personnes de qualité!... Et le plus fort, c'est que ce laideron y arriva!... Elle fréquentait beaucoup chez deux précieuses fieffées, qui, en ce temps-là, tenaient bureau d'esprit à l'Arsenal et qu'on appelait *les Divines*. Mme de Choisy, la mère de l'abbé, que Votre Majesté connaît bien, se trouvant, un jour, en visite, chez ces dames, fut prise d'une envie soudaine. Elle monta, pour la satisfaire, chez l'une des *Divines*, qui avait sa chambre et sa chaise au premier étage... Et voilà qu'elle tombe sur Villars-Orondate en conversation des plus intimes avec Marie Gigault! Vous pensez si Mme de Choisy, étant redescendue chez les *Divines*, se priva de conter l'aventure, qui fit grand bruit, tant et si bien que cette Gigault, se prétendant compromise par Orondate, lui demanda le mariage... Et voilà comment elle est aujourd'hui marquise de Villars et ambassadrice de France! De sorte que, sans l'envie de Mme de Choisy...

La Reine éclata de rire. Elle parut très amusée de ce récit, et finit par se rendre aux instances de la Quentin.

— Eh bien! dit-elle : j'y consens; qu'on m'amène cette fine mouche!...

La Quentin ne demandait que cela. Mais comment faire pour vaincre les résistances de la Camarera?...

Sur ces entrefaites, la Reine-mère parut, conduite par la Camarera mayor elle-même.

Dès qu'elles furent seules, la jeune reine lui fit part de son désir de voir l'ambassadrice de France. Marie-Anne d'Autriche, qui recherchait toutes les occasions d'être agréable à sa bru et de gagner son amitié, promit d'en parler au Roi.

Rentrée chez elle, au palais d'Uzéda, où elle habitait, cette altière princesse envoya un homme de confiance, dire à l'ambassadrice qu'elle souhaitait l'entretenir le plus tôt possible.

***

Mme de Villars fut aux anges de cette glorieuse invitation. Elle l'avait d'ailleurs provoquée par toute espèce de manèges subtils et souterrains, de même que, par la Quentin, elle avait fait suggérer à la jeune Reine le désir de la voir.

Dès son arrivée à Madrid, cette femme de tête, toujours soucieuse de l'avancement de son mari, avait conçu tout un plan, dont elle espérait les plus grands avantages pour le service du Roi et pour la fortune de M. de Villars. Celui-ci était censé ignorer les intrigues de sa femme. Il avait reçu, en quittant Saint-Germain, les instructions les plus précises touchant la conduite à tenir dans son ambassade. Il devait, jusqu'à nouvel ordre, observer une attitude expectante, se bornant à surveiller les partis en présence. Mme de Villars, sitôt qu'elle eut mis le pied à la Cour Catholique et qu'elle y eut pris le vent, persuada à son mari de former un triumvirat avec les deux Reines pour gouverner le débile Charles II. L'ambassadeur approuva fort le projet, mais en chargeant sa femme de l'exécution. En cas de réussite, il se glorifierait de l'avoir conçu et mené à bien. Dans le cas contraire, il arrêterait au plus vite les agissements de l'ambassadrice, et au besoin, il la désavouerait.

Aussi, lorsqu'elle reçut le message de la Reine-mère, était-il assez concevable que Mme de Villars en fût enchantée. Cette Allemande, cette princesse si fière faisait donc les premiers pas!...

Marie-Anne d'Autriche accueillit l'ambassadrice de France avec la plus flatteuse politesse et les plus grandes démonstrations d'amitié. Et, quand elle lui eut dit que la jeune Reine désirait la voir, celle-ci se confondit en actions de grâces. Après quoi, elle ajouta, non sans intention :

— Convenez d'ailleurs, madame, qu'il était bien étrange que l'ambassadrice de France ne pût voir la nièce du Roi son maître! Lorsque Votre Majesté arriva en cette Cour, Elle voyait à sa guise l'ambassadrice d'Allemagne et elle avait la liberté de s'entretenir en allemand avec cette dame... Monsieur l'ambassadeur et moi nous ne demandons point autre chose que le même privilège, pour le service et le plus grand avantage de vos deux Majestés!...

Elle insista sur ces derniers mots et les prononça de telle façon que la Reine-mère, déjà pressentie par des intermédiaires, n'eut plus aucun doute sur l'alliance proposée. Elle y acquiesça en paroles couvertes et prudentes, surtout après que l'ambassadrice lui eut fait comprendre que le Roi Très Chrétien était prêt à la soutenir contre ses ennemis, et cela par son argent autant que par sa politique.

L'accord entre elles deux alla si bon train et chacun y marcha d'un tel cœur que, dès le lendemain, Mme de Villars était mandée au Retiro pour saluer la jeune Reine.

L'ambassadrice, en grand émoi, s'y rendit aussi mystérieusement qu'elle le put. Cette réception n'avait rien d'officiel. C'était une pure faveur, puisque la Reine, qui n'avait pas encore fait son entrée solennelle, ne pouvait recevoir aucun ambassadeur, ni même aucun grand personnage de l'État. Mme de Villars se doutait bien qu'une telle dérogation serait commentée défavorablement par les ministres des autres Puissances, et tout spécialement par celui d'Allemagne. Elle avait aussi, étant donné ses projets, les plus sérieux motifs de discrétion. C'est pourquoi elle aurait bien voulu que sa visite au palais passât inaperçue. Elle s'habilla à l'espagnole, se couvrit la tête d'une épaisse mantille et se fit porter au Retiro dans une simple chaise. A cinq heures du soir, en cette fin de décembre, il était déjà nuit close. Peut-être que personne ne la verrait...

Mais on ne trompait point l'œil perçant de la Camarera mayor. Celle-ci, outrée de cette faveur accordée à l'ambassadrice de France et sachant que la Reine-mère l'avait arrachée au Roi,

sentait renaître, plus vives que jamais, toutes ses craintes. Cependant elle sut se dominer pour remplir les devoirs de sa charge.

Elle attendait l'ambassadrice au bas du grand escalier.

Avec une dédaigneuse courtoisie, elle lui tendit le bout de ses doigts, et, la tenant par la main, elle la conduisit, à travers un dédale de couloirs et de passages, jusqu'aux appartements royaux. Le contact de cette main pâle et glacée, le regard, jailli en éclair, de dessous la coiffe funèbre, tout cela fit une telle impression sur Mme de Villars qu'elle n'osa pas articuler une seule parole tout le temps que dura le trajet.

Elle fut plus intimidée encore, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit devant elle. Dans sa pensée, c'était une audience toute privée que la Reine lui accordait. Elle escomptait le tête-à-tête, l'intimité la plus complète avec la jeune souveraine. Et voici qu'elle se trouvait devant le Roi, assis dans un grand fauteuil doré, l'épée au côté et la Toison au cou. A droite et à gauche de Sa Majesté Catholique, les deux Reines assises sur des carreaux, — et toute la chambre pleine de caméristes et de dames d'honneur!... Cet éclat donné à une simple visite fit soupçonner à l'ambassadrice que la Camarera avait voulu lui jouer un tour de sa façon.

Interdite, — et toujours conduite, du bout des doigts, par l'effrayante vieille, — la marquise de Villars, fort empêtrée dans sa jupe à l'espagnole, s'avança vers la famille royale. Elle tremblait de peur. La Camarera la fit approcher du Roi jusqu'à lui toucher les genoux. Elle voulait sans doute l'obliger à s'agenouiller devant le malgracieux monarque et à lui baiser la main. Mais cette Française se refusa à donner à un souverain étranger des marques de respect qu'elle ne donnait point au Roi de France. Elle se borna à lui faire une grande révérence. Le Roi, assez grossier de son naturel et d'ailleurs fort mal élevé, ne lui rendit point son salut. Et même, pendant toute la visite de l'ambassadrice, il ne bougea ni ne desserra les dents. Du moment qu'il ne disait rien, les Reines ne parlaient pas non plus. Comme d'habitude, c'était le nain Luisito qui, à lui seul, faisait à peu près tous les frais de la conversation.

Cependant, la jeune Reine, à la dérobée, considérait l'ambassadrice de France, engoncée dans sa jupe espagnole. Toute menue, toute petite, n'ayant pour ainsi dire point de chair sur

les os, l'épouse du bel Orondate paraissait un esprit sans corps, une extraordinaire créature faite uniquement d'intelligence, de grâce et de malice. Elle s'obstinait à rester debout, bien que la Camarera l'eût invitée à s'asseoir sur un coussin, sans doute par crainte de disparaître toute vive dans son monstrueux garde-infant. La Reine s'amusait fort de l'attitude embarrassée de l'ambassadrice, et, en même temps, elle éprouvait pour cette spirituelle petite femme, un attrait qu'elle avait toutes les peines du monde à cacher... Enfin, comme pour mettre un terme à cette gêne, on apporta une collation qui fut servie à genoux aux deux Reines par leurs dames d'honneur. La jeune but un bouillon et mangea un blanc de poulet. La vieille prit du chocolat. Quant au Roi, il ne prit rien, l'air ennuyé et absent, comme toujours.

La collation terminée, Leurs Majestés se levèrent, et, en grande pompe, se dirigèrent vers une galerie, qui s'ouvrait à l'autre extrémité de la chambre... L'ambassadrice, consternée et toujours sans le moindre salut du Roi, les regarda partir, croyant, à son grand désespoir, que l'audience était finie et qu'elle allait s'en retourner sans avoir pu causer avec la Reine...

Mais celle-ci, qui avait reconduit le Roi et sa belle-mère jusqu'au seuil de la galerie, prit congé d'eux, et, se mettant à courir, comme une écolière en récréation, se précipita vers l'ambassadrice qui était demeurée toute seule, au milieu du salon, dans son raide costume espagnol. Elle lui donna la main, lui fit mille politesses, et l'entraîna dans la galerie, toute resplendissante de tentures et de bougies. Mme de Villars s'aperçut que les femmes de la Reine, y compris la Camarera, avaient disparu. Il ne restait plus là qu'une vieille dame en deuil, qui, à demi dissimulée par le socle d'une statue, gardait une attitude discrète et méditative.

D'un geste affectueux, la Reine, prenant l'ambassadrice par la taille, lui dit, à mi-voix :

— Ah ! madame, sans cette vieille qui nous regarde, je vous embrasserais bien ! C'est une joie extrême pour moi que de voir une Française !

Et, se reculant un peu, avec un regard ironique sur le garde-infant de Mme de Villars :

— J'aurais mieux aimé vous voir habillée à la mode de France qu'à celle de l'Espagne !

— Mais, madame, dit l'ambassadrice, c'est un sacrifice que j'ai fait au respect que j'ai pour Votre Majesté !

— Dites plutôt que la rigidité de la Duchesse vous a effrayée ! Vous avez voulu plaire à la Camarera mayor !...

La Reine sourit encore avec un clignement d'yeux pleins de malice vers l'appartement de la Camarera qui s'ouvrait sur la galerie... Puis tout à coup, se rapprochant de l'ambassadrice, d'un air mystérieux :

— Avez-vous reçu des lettres de France?... Moi, je viens d'en recevoir une de Madame, de ma chère princesse Palatine, qui m'aime autant que si elle était ma vraie mère... Mais vous, madame, quand vous en recevrez, il faudra me les envoyer. Ou plutôt, vous viendrez me les lire, vous me conterez les nouvelles. On dit que vous contez si bien !

— Madame, dit l'ambassadrice, en s'inclinant, de telles nouvelles sont bien indignes de l'attention d'une grande Reine...

— Ah ! mon Dieu, madame ! reprit la Reine, en levant les yeux d'une façon charmante, je ne regarderai jamais avec indifférence ce qui peut venir d'un pays qui m'est si cher...

Ces propos inquiétaient fort l'ambassadrice, qui trouvait la jeune souveraine on ne peut plus mal disposée à tenir le rôle qu'elle voulait lui voir jouer. Avant tout, il importait que la Reine oubliât la France et tous les souvenirs qu'elle y avait laissés ! C'est pourquoi Mme de Villars prit prétexte de ses dernières paroles, pour lui glisser un petit sermon. Elle y montra plus d'adresse que son mari, et, tout en insinuant à la Reine d'utiles vérités, elle sut flatter son amour-propre et sa coquetterie. Elle lui vanta la gloire de sa condition nouvelle, l'éclat qui en rejaillissait sur sa famille et jusque sur le trône de France. Elle l'assura que le Roi son époux l'adorait, que la Reine sa belle-mère lui tendait les bras, lui offrait son amour. L'union de deux princesses si grandes et si accomplies ne pouvait que tourner à la satisfaction de chacune d'elles et au bien de l'État. Elle conclut, en souriant :

— Vous verrez, madame, comme tout sera facile à Votre Majesté, avec un peu de complaisance ! Les sacrifices seront peu de chose, eu égard à la beauté du succès. Vous deviendrez la plus heureuse et la plus glorieuse des reines...

— Je n'en demande pas tant ! dit la Reine, qui avait très bien saisi à quoi tendait ce discours artificieux... Je ne vous

demande que de venir me conter les nouvelles de France et rire un peu avec moi ! Croyez que j'en ai bien besoin !...

Là-dessus, sans plus se soucier ni de l'étiquette ni des yeux qui l'épiaient, dans un élan spontané et tout cordial, elle embrassa l'ambassadrice.

M[me] de Villars, en se dégageant de cette étreinte affectueuse, lança un regard prudent du côté de la vieille dame en noir, qui assistait à l'entretien, à demi dissimulée par un socle de statue. Elle était toujours là, dans la même attitude de génie gardant le secret de la tombe...

***

L'ambassadrice de France venait à peine de rentrer à son hôtel, qu'un individu aux allures et au costume bizarres était introduit dans le cabinet du marquis de Grana, ambassadeur d'Allemagne.

Celui-ci habitait, dans la montée Saint-Dominique, proche l'Alcazar, un antique logis, d'aspect sombre et maussade, qui avait l'air d'une prison ou d'un couvent, avec ses étroites fenêtres munies de gros barreaux de fer, son portail bas et trapu comme un guichet, sa porte en cœur de chêne toute hérissée de clous et de ferrures. La maison était triste et incommode, la rue montante et raboteuse, d'un accès difficile aux carrosses. Néanmoins, l'ambassadeur l'avait louée, préférant à des avantages plus brillants ou plus agréables celui de résider à proximité du Palais, où il était *persona grata*, de pouvoir y entrer à toute heure et d'en faire surveiller très facilement les abords.

Il était environ huit heures du soir, lorsque l'individu en question souleva le heurtoir de la grande porte bardée de fer. Sans doute qu'il était connu du suisse de garde et des valets de la maison. Car personne ne s'étonna de l'étrangeté de sa mise. Il portait des socques et des houseaux, une vaste houppelande de drap brun, un manchon suspendu à son cou par un cordon. Une calotte de loutre lui descendait jusqu'aux yeux, d'ailleurs dissimulés derrière des lunettes de corne, et presque tout son visage disparaissait dans une immense barbe d'une couleur roussâtre. Le dos rond, la mine modeste et débonnaire, il avait tout à fait l'apparence d'un honnête négociant de Leipzig ou de Nuremberg, venu à Madrid pour acheter des tableaux ou des tapisseries

Il trouva l'ambassadeur à son bureau, qu'éclairait une girandole de bougies. Ce gros homme, très frileux, était à demi enfoui dans un amas de fourrures. Il faisait d'ailleurs très froid, ce soir de décembre. Le vent du Guadarrama, qui soufflait avec violence, semblait tout chargé de neige.

Au bruit que fit le visiteur nocturne, en entrant dans la pièce, M. de Grana releva la tête, repoussa quelques paperasses, et, sans manifester la moindre surprise, il prononça simplement :

— C'est toi, Vilane!

— Oui, monseigneur!

C'était en effet Vilane, l'homme de confiance, le fidèle serviteur de l'ambassadeur de France, celui qui passait pour le page de son écurie et qui était en réalité le chef de son espionnage. Ce Provençal matiné de Levantin, né il ne savait trop dans quel bouge de Marseille, ce subtil coquin trahissait son maître, sans le moindre scrupule, attendu que l'ambassadeur de Sa Majesté Césaréenne le payait impérialement de ses mauvais services.

— Monseigneur, dit-il, d'un ton emphatique, comme pour faire mieux valoir la promptitude et l'importance de son renseignement, — madame la marquise de Villars sort à l'instant même du Retiro, où elle s'est entretenue pendant près d'une heure avec Sa Majesté la Reine!...

— Je le savais! prononça froidement l'ambassadeur.

M. de Grana n'en savait rien. Mais un ambassadeur doit toujours tout savoir. Et puis enfin il ne faut pas que messieurs les espions prennent une trop bonne opinion d'eux-mêmes. Vilane en fut consterné :

— Monseigneur, dit-il, c'est impossible. Madame la Marquise est rentrée en chaise sans être vue de personne...

— Je te répète que je le sais! reprit M. de Grana, d'un air qui n'admettait pas de réplique... Je sais même ce qui s'est dit pendant cette heure de conversation...

Et, en même temps, il montrait, sur son bureau, une feuille de papier dépliée et couverte d'une écriture très menue.

Vilane, décidément abasourdi, ne pouvait prendre son parti d'avoir été gagné de vitesse par un concurrent plus zélé. Debout devant l'ambassadeur, il paraissait tout décontenancé, embarrassé de sa barbe, de ses lunettes et de tout son déguisement. M. de Grana le dévisageait, d'un œil ironique :

— C'est tout ce que tu as à m'apprendre?...

— Pardon, monseigneur!... Une sœur allemande est arrivée, hier, chez les Carmélites de la Puerta del Sol... Vous savez? chez les *Descalzas reales*, comme on les appelle!...

— Je le savais aussi, dit l'ambassadeur. C'est même moi qui l'ai fait venir...

Pour le coup, Vilane était désespéré. Il laissa retomber ses bras, comme un homme accablé. L'ambassadeur, éclatant de rire, lui dit :

— Parle-moi plutôt de ton maître!... Comment va ce cher marquis?

Sur ce chapitre, le triste personnage prit sa revanche. Il conta à M. de Grana les nouveaux embarras domestiques de M. de Villars. Le marquis et la marquise, toujours à court d'argent, se querellaient souvent pour des notes de fournisseurs. L'ambassadeur ne cessait de crier que sa maison et ses gens le dévoraient. En outre, il ne se passait pas de jour qu'il n'eût maille à partir avec les habitants de son quartier, ou les autorités espagnoles. On lui assommait ses laquais. On coupait les traits de ses chevaux, quand il se risquait à sortir, et on lapidait son carrosse...

— Tout cela est fort bien! interrompit M. de Grana. Mais il faut absolument répandre le bruit par toute la ville, que ton maître abrite, dans les sous-sols de l'ambassade, des recéleurs et des faux-monnayeurs, qu'il hospitalise des Juifs et des Huguenots, que lui-même et sa femme sont des hérétiques... Bien appuyer surtout sur ce dernier point !... Tu m'as compris?

— Oui, monseigneur, mais je dois avertir Votre Excellence que les gitanes qu'Elle emploie pour attaquer les gens de l'ambassadeur ne valent rien du tout. Il serait préférable de recruter d'anciens soldats. Justement, il vient d'arriver de Flandre une compagnie de grenadiers, qui n'ont pas touché leur solde depuis un an, qui en sont réduits à mendier dans les rues... Ce sont des sacripants qui n'ont peur de rien!

— Va pour tes grenadiers! dit le marquis, d'un air bonhomme.

— Et, après un silence, il reprit, en s'animant :

— Et Cardénio? Que sais-tu de Cardénio?

— Vous n'ignorez pas, monseigneur, qu'il est ici depuis deux semaines! Les Capucins l'ont vitement guéri de sa blessure!...

— Il importe, dit l'ambassadeur, qu'on l'abouche au plus tôt avec la Quentin !...

— Monseigneur, la Quentin n'est pas sûre. Elle aime trop sa maîtresse. J'ai songé à une fille de la Reine, qu'on appelle la Martin, une Provençale comme moi, et qui me veut du bien, soit dit sans me vanter !

— Je me renseignerai sur cette Martin, dit M. de Grana, d'un ton sévère... Et Mme la connétable Colonne ?... N'est-elle pas retournée en visite chez ta maîtresse ?...

— Non, monseigneur ! Mme la connétable Colonne, après s'être sauvée de son couvent, est toujours enfermée chez son beau-frère, M. le marquis de los Balbases...

— Il faut qu'elle voie la Reine !... J'y songerai de mon côté ! Toi, fais en sorte, par ta Martin ou toute autre, que la Reine désire voir Mme la connétable Colonne !...

— Rien n'est plus facile, monseigneur, que de donner cette envie à la Reine ! Mais, vous le savez, il est à peu près impossible, pour Mme la connétable, d'être reçue ou visitée par Sa Majesté !...

— Cela s'arrangera ! dit péremptoirement l'ambassadeur... Fais que la Martin parle à Cardénio et à la Reine !... Et surtout pense à mes Huguenots et à mes Juifs !...

Là-dessus, il montra la porte à Vilane, qui, reprenant son rôle de bon Allemand marchand de tableaux, sortit à reculons, en pliant l'échine, l'air humble et obséquieux.

***

Le lendemain matin, vers onze heures, un père Jésuite, très barbu et très gros, faisait antichambre chez M. le marquis de Villars, ambassadeur de France.

Enveloppé dans les plis d'une ample douillette, le bonnet carré enfoncé jusqu'aux oreilles, ce bon religieux se dégourdissait les doigts devant un superbe brasero de cuivre, où des noyaux d'olive, semés sur un lit de charbons, donnaient une petite flamme douce et bleuâtre. Il faisait toujours très froid au dehors. Pendant la nuit, il était tombé un peu de neige, qui avait durci en touchant le sol, de sorte que les rues de Madrid étaient couvertes d'une espèce de verglas.

La chaleur agréable qui régnait dans l'antichambre de

M. l'ambassadeur eut tôt fait de ragaillardir le bon Père tout transi par la bise et le gel. Il promenait un regard de satisfaction sur les tapis moelleux qui recouvraient le dallage de la pièce, sur les tentures des murailles et des portes et surtout sur ce bienheureux brasero qui donnait une petite flamme si gaie, si discrète ! Toute sa physionomie, épanouie et rubiconde, exprimait une joie débordante et comme une perpétuelle action de grâce au Créateur pour avoir créé un univers si plein de consolations. Le bonhomme se frottait doucement les mains au-dessus des charbons ardents, lorsqu'une portière se souleva... Une dame parut, petite et mince, en coiffe matinale, qui portait à la main un sac assez volumineux. C'était la marquise de Villars en personne. Elle dévisagea le bon Père en passant, parut satisfaite de cet examen rapide, et, sans s'arrêter, sans même saluer le béat religieux, elle entra incontinent dans le cabinet de l'ambassadeur.

Lorsque le jésuite y fut introduit par un valet, la dame était encore là. Elle puisait dans son sac des poignées de noyaux d'olives, qu'elle répandait sur le brasero étalé au milieu du cabinet et tout pareil à celui de l'antichambre. La marquise, toujours inquiète pour la santé de son cher Orondate, ne cédait à personne le soin de veiller à ses petites commodités. C'était elle qui entretenait son feu et qui faisait réchauffer ses tisanes. Quand le bon Père entra, elle échangea un imperceptible sourire avec son mari, et, tout de suite, elle disparut, son sac à la main, par une porte masquée d'un épais rideau de velours. Toutefois, celui qui entrait soupçonna que la dame s'était tout simplement cachée derrière le rideau.

L'ambassadeur achevait son premier déjeuner, composé frugalement d'une petite tasse de chocolat et d'un biscuit. Sans se lever de son fauteuil, en reposant la tasse sur le plateau, il interpella joyeusement le bon Père :

— Te voilà, Évrard !

— Oui, Excellence, pour vous servir !

Ce pieux déguisement cachait, en effet, le Franc-Comtois Évrard, le valet de chambre de M. le marquis de Grana, ambassadeur d'Allemagne. M. de Villars l'avait enrôlé depuis peu dans son service d'espionnage. Et, de même que Vilane trahissait son maître auprès de M. de Grana, Évrard trahissait le sien auprès de M. de Villars. Les deux espions s'étaient depuis long-

temps repérés, ils se provoquaient mutuellement à des indiscrétions, se communiquaient même, à l'occasion, quelques nouvelles sans importance. Mais ils ne se trahissaient point entre eux.

— Eh bien! Quoi de nouveau? dit l'ambassadeur, d'un ton toujours jovial.

Comme s'il n'attendait que cette invitation, Évrard se lâcha soudain en un flux de paroles :

— D'abord, Votre Excellence saura que Mme la marquise de Grana a visité, hier, secrètement, Mme la connétable Colonne, chez le marquis de los Balbases...

— Je le savais! dit l'ambassadeur, triomphant.

Un peu piqué, Évrard poursuivit :

— Votre Excellence sait-elle aussi qu'une sœur allemande est arrivée hier chez les Carmélites de la Puerta del Sol, mandée d'Ingolstadt par les soins de M. l'ambassadeur lui-même, et qu'enfin M. l'ambassadeur lui a déjà fait tenir un message?...

— Je le savais également, dit M. de Villars, en éclatant de rire.

— S'il en est ainsi, riposta Évrard, décidément froissé, je n'ai plus qu'à quitter le service de Votre Excellence...

M. de Villars eut l'air de ne pas entendre. Il reprit, en affectant une bonhomie toute cordiale :

— Et Cardénio?... Parle-moi de Cardénio!

— Votre Excellence n'ignore point qu'il est à Madrid, toujours insaisissable... Je crains qu'il n'échappe longtemps aux sbires de Votre Excellence qui tâchent de s'emparer de lui et de le conduire de l'autre côté de la frontière... Toutefois, il a été reconnu par un de mes amis, il y a huit jours, dans un groupe de gentilshommes français, qui s'en viennent, masqués, donner des sérénades à Sa Majesté la Reine, sous les fenêtres du Retiro... J'ajoute que mon maître cherche les moyens de le faire joindre par un émissaire...

M. de Villars eut un léger battement de paupières, en entendant ces derniers mots. Néanmoins, il se donna l'air de n'y attacher aucune importance, et, brusquement, il détourna l'entretien sur son collègue d'Allemagne :

— Ce cher marquis! dit-il. J'espère qu'il se porte bien!

Évrard, baissant la voix et prenant un air contrit, déclara que, malheureusement, il n'en était rien. M. de Grana souffrait

d'un asthme que son embonpoint rendait encore plus pénible. A de certains moments, il étouffait, au point qu'on craignait qu'il ne passât dans une de ces quintes de toux. De plus, les médecins redoutaient pour lui l'hydropisie... Mais ces médecins espagnols étaient des ânes!... Malgré ses infirmités trop réelles, l'ambassadeur ne laissait point de continuer une vie des plus galantes...

Et, baissant de plus en plus la voix, Évrard conta à M. de Villars que ce gros marquis de Grana entretenait une comédienne, qui lui dévorait la majeure partie de ses revenus et de ses pensions et qui d'ailleurs le trompait avec un capitaine de chamberges. Mme de Grana était au courant de cette liaison. Il en résultait, tous les jours, des scènes affreuses entre les deux époux!...

Ces commérages paraissaient divertir extrêmement M. l'Ambassadeur de France. Il se promettait de conter cette petite histoire dans la prochaine lettre confidentielle qu'allait emporter la valise diplomatique. Le Roi se montrait toujours si friand de cette sorte d'anecdotes!... Puis, tout à coup, il songea au parti qu'il en pourrait tirer :

— Mais, dis-moi!... cette comédienne, comment se nomme-t-elle? Ne serait-il pas possible?...

Dans le même moment, la portière de l'antichambre se souleva, et un valet annonça que son Excellence M. le marquis de Grana, ambassadeur de Sa Majesté Césaréenne, demandait à M. l'ambassadeur de France de lui faire l'honneur de le recevoir...

A ce coup de théâtre, une panique s'empara de l'ambassadeur et du pseudo-jésuite. Tous deux se levèrent précipitamment. Mais déjà, l'énorme M. de Grana franchissait le seuil du cabinet.

M. de Villars poussa le prétendu religieux vers l'autre porte de sortie, celle par où avait disparu la marquise, et, en s'inclinant devant lui, il prononça très haut :

— Bon voyage, mon Père! Quand vous serez à Paris, ne manquez pas d'aller saluer de ma part vos Pères de la rue Saint-Antoine et tout particulièrement le Père Bourdaloue!...

Après quoi, la main tendue, il s'avança à la rencontre de M. l'ambassadeur d'Allemagne.

***

Quelques jours après, le marquis et la marquise de Grana, nouvellement arrivés à Madrid, vinrent rendre à M. et à Mme de Villars leur visite officielle.

Le couple fut charmant, — autant que peuvent l'être un Gênois uniquement occupé de gain et d'intrigues et une Allemande pleine de morgue et de pédantisme.

Malgré sa grosseur prodigieuse, ses sueurs, son asthme et sa toux, l'ambassadeur de Sa Majesté Césaréenne se piquait d'être un gentilhomme du plus bel air, et de parler le français comme à Paris ou à Versailles. Il est vrai qu'il parlait un français correct, toutefois un peu empanaché de gascon, car ces étrangers ne savent rien faire avec mesure. Quant à sa femme, née Marie-Thérèse d'Arenberg et comtesse d'Erbstein, c'était une grande et osseuse personne, à la chevelure blondasse et au teint de soupe au lait, sachant son monde, certes, mais cérémonieuse à l'excès. Vêtue pompeusement à l'espagnole, pour flatter la Cour et le peuple de Madrid, elle fit quatre ou cinq révérences, avant de donner la main à l'ambassadrice de France et de consentir à s'asseoir.

M. l'ambassadeur d'Allemagne, au contraire, affecta tout de suite une gaîté exubérante, un ton d'ironie et de causticité, une pétulance enfin qui firent que M. de Villars se tint aussitôt sur ses gardes. Voulait-il tendre un piège à son collègue de France, en l'amenant à dénigrer la politique et les gens du pays? D'abord, il gémit sur l'avilissement de la monnaie, les ennuis et les pertes du change. M. de Villars avoua qu'en effet c'était une calamité désastreuse. M. de Grana déplora incontinent la mauvaise qualité des vivres, la difficulté de se les procurer, la turbulence et la malhonnêteté des Madrilènes, la corruption des officiers de la Ville et de l'État, la misère de tout le royaume.

— Et quels hommes ont-ils, fit impétueusement M. de Grana, pour remédier à un tel état de choses?.. On dit que Médina-Céli va être premier ministre?... C'est un imbécile!...

— Ses capacités sont ordinaires, concéda M. de Villars, mais il a de grands biens, l'usage du monde, et il est brillant cavalier!

— Et don Jeronimo d'Eguya, le secrétaire d'État!... Quel âne! Quel mulet rétif!

— C'est un génie sans éclat! prononça, d'un air pénétré, l'ambassadeur de France.

— Enfin, mon cher ambassadeur, vous conviendrez qu'Astorga, le grand majordome de la Reine, outre qu'il est abîmé dans la paresse et la crapule...

— Il est un peu incommodé dans ses biens, interrompit M. de Villars, mais je l'ai toujours trouvé fort bon homme et de sens assez rassis...

L'ambassadeur d'Allemagne n'en voulait point démordre. Des hommes d'État, il passa à l'État lui-même. Il prédisait la ruine de l'Espagne, la fin de la dynastie. Jamais il n'avait vu l'une et l'autre à un tel degré d'abaissement. Il conclut, en assenant à M. de Villars cet étrange compliment :

— Enfin, mon cher marquis, il n'y a qu'un ambassadeur de France qui puisse se plaire ici!

— Que voulez-vous dire, monsieur? reprit M. de Villars, un peu piqué. Croyez-vous que le Roi mon maître ait besoin du malheur et de la ruine d'autrui pour asseoir sa propre prospérité?...

— Je ne dis point cela, — s'empressa de corriger M. de Grana, — mais avouez que votre Roi sait profiter à merveille des embarras de l'Espagne... C'est un très grand prince, qui possède, au plus haut degré, le sens de la famille. Voyez comme il sait revendiquer l'héritage de sa femme, fût-ce aux dépens de son beau-frère... Ce pauvre Roi d'Espagne! Il ne lui laissera bientôt plus que les deux yeux pour pleurer!.. Mais quel grand Roi! quel politique, quel capitaine! Je suis dans la plus extrême admiration pour un monarque qui, d'un petit pays, en somme, comme la France, va faire un grand Empire...

Tandis que l'ambassadeur d'Allemagne célébrait ainsi la gloire du Roi de France, la marquise, sa femme, confiait à Mme de Villars combien elle avait de peine à se faire entendre de ses domestiques basques ou asturiens...

— Vous parlez l'espagnol, madame? demanda négligemment Mme de Villars.

L'ambassadrice d'Allemagne la regarda d'un air de pitié :

— Mon Dieu! madame, je parle six langues!... Vous pensez bien que pour l'espagnole...

— Oh! madame! Comme je vais paraître petite fille auprès de vous! fit Mme de Villars. Moi, je ne sais que baragouiner quelques mots...

— Madame, reprit d'un ton doctoral la marquise de Grana, une Française n'a pas besoin d'être si savante : avant même d'avoir ouvert la bouche, elle a déjà conquis tous les cœurs...

Et elle se lança dans un tel éloge, et si accablant, des Françaises et de leurs qualités, que Mme de Villars, au supplice, se leva brusquement sous prétexte de lui montrer les portraits de ses enfants.

L'ambassadrice les admira. Elle voulut ensuite visiter la maison dans ses moindres recoins. Quand ce fut fini, elle serra avec effusion les mains de Mme de Villars :

— Chère madame, dit-elle, je vous en supplie, venez me voir souvent. Vous m'aiderez à supporter la compagnie des dames espagnoles, créatures ignorantes et stupides, de nulle conversation!... Et je vous montrerai des velours admirables que j'ai achetés, en passant à Milan, et des bas de soie, madame, à un écu la paire!...

M. de Grana renchérit sur les politesses de sa femme. Puis, se tournant vers M. de Villars :

— Monsieur, dit-il, les ambassadeurs de deux grands monarques, comme sont les nôtres, devraient se voir tous les jours...

Enfin, ils partirent, après deux heures de visite, ayant dirigé contre le mari et la femme un assaut de louanges et de flatteries tellement vigoureux et persévérant, que M. et Mme de Villars, pris d'inquiétude, se demandaient quelles machinations ténébreuses pouvaient bien se cacher derrière des civilités si assommantes.

***

Une semaine ne s'était pas écoulée qu'ils savaient à quoi s'en tenir.

En effet, le jour même où Sa Majesté la Reine catholique faisait son entrée solennelle à Madrid, comme toutes les forces de police étaient massées sur le passage de la souveraine, une bande de malfaiteurs, soutenue par la populace du quartier, faillit mettre le feu à l'ambassade de France, après avoir roué de coups les laquais de l'ambassadeur, dont un mourut, le lendemain, de ses blessures.

Le motif de cette sauvage agression était que M. de Villars cachait dans sa maison un Huguenot faux-monnayeur. Or l'indi-

vidu en question était un page de l'ambassadeur de Venise, que celui-ci avait dû congédier à la suite de quelques friponneries. L'homme se réfugia d'abord chez les Récollets, voisins de M. de Villars, en emportant sa livrée avec son petit bagage. L'ambassadeur de Venise, homme avare et colérique, fit réclamer la livrée au misérable. Celui-ci, se croyant en sûreté chez les religieux, renvoya bien sa défroque, mais en ayant soin de découper le fond de ses chausses, de façon à les rendre inutilisables.

Le caractère emporté et la ladrerie de l'ambassadeur de Venise firent que cette ridicule affaire de fond de culotte tourna incontinent au tragique. Ses gens, armés de bâtons et de colichemardes, s'en furent chez les Récollets, sommer ces religieux de leur livrer mort ou vif ce pendard de valet. Celui-ci, par miracle, réussit à s'esquiver et vint chercher asile chez l'ambassadeur de France, alléguant qu'il était sujet français, en sa qualité de Piémontais, natif des environs de Pignerol. Il n'en fallut pas davantage pour ameuter tout le quartier contre l'ambassadeur, d'ailleurs absent de son logis, puisqu'il assistait officiellement, ce jour-là, à l'entrée de la Reine. Sans les estafiers de l'ambassade de Portugal, qui avaient l'habitude de prêter main-forte à ceux de France, le logis de M. de Villars eût été réduit en cendres et la demi-douzaine de laquais, qui gardaient la maison, fort proprement égorgés.

Les Portugais agirent si vigoureusement que, non seulement, ils repoussèrent les agresseurs, mais qu'ils capturèrent une dizaine d'entre eux parmi les plus forcenés.

M. de Villars, en récompense, fit administrer à chacun de ceux-ci cent coups de bâton, dont la plupart ne se relevèrent point.

Le soir même, il écrivait au Roi : « Sire, ne pouvant espérer des Espagnols la justice qui est due à un ambassadeur de Votre Majesté, j'ai pris le parti de me la rendre à moi-même. Je crois d'ailleurs qu'une personne de ma qualité peut sans scrupule faire donner cent coups de bâton, sur un attentat comme celui-là, — et ma modération sera beaucoup louée en un pays où l'on est plus chaud et plus violent... »

On était à peine remis de cette alerte, à l'ambassade de France, que Mme de Villars apprit par la Quentin, la nourrice de la Reine, la singulière circonstance que voici.

Le lendemain de son entrée solennelle, Sa Majesté avait passé

la journée chez les Carmélites de la Puerta del Sol, où Elle avait fait ses dévotions, dîné et pris une collation. Or, en se mettant au lit, Elle avait trouvé dans une de ses poches, une lettre portant en suscription : *pour la Reine seule*, — et qui était ainsi conçue :

Madame,

L'élévation suprême de Votre Majesté et l'éloignement qui est entre nous, n'ont pu arracher de mon cœur la passion que vos admirables qualités y ont fait naître. Je vous adore, ma Reine, je meurs en vous adorant. Et j'ose dire que je ne suis pas indigne de vous adorer. Je vous vois, je soupire auprès de vous. Vous n'entendez point mes soupirs, vous ne connaissez point mes secrètes langueurs, vous ne tournez pas même vos beaux yeux sur moi!... Ah! Madame, que l'on est malheureux d'être né sujet, quand on se sent les inclinations du plus grand Roi du monde!...

LOUIS BERTRAND.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LE SOUVENIR

D'ALBERT SOREL

J'ai passé ma vie côte à côte avec Albert Sorel pendant plus de trente ans. Durant ce long espace de temps, à peine nous nous sommes quittés.

En 1877, j'entrais, pour la première fois, dans le bâtiment des Archives des Affaires étrangères, cette construction qui, en retour de l'Esplanade des Invalides, borde de sa masse aveugle le coin de la rue de l'Université. Par le porche qui s'ouvre sur cette rue, on abordait un escalier sombre et on pénétrait ainsi, à l'entresol, dans l'antre du secret diplomatique, dont le cerbère était, en ce temps-là, M. Pierre Faugère. Quand j'eus montré patte blanche, on me conduisit, par d'autres escaliers non moins obscurs, vers un appartement dissimulé entre le grand bâtiment et les portiques. Une porte s'ouvrit sur une salle basse occupée en son milieu par une immense table sur laquelle était tendu un tapis vert. Là, un homme de forte carrure et à la moustache mérovingienne travaillait seul. Je pris une chaise et m'assis en face de lui; on m'apporta les registres que je venais consulter, et je me mis, à mon tour, au travail. Nous rencontrant là à peu près tous les jours et vivant en silence l'un près de l'autre pendant de longues heures, nous finîmes par nous connaître, nous lier, nous aimer tendrement. C'était Albert Sorel.

A la sortie, congestionnés l'un et l'autre par l'absorbant labeur des copies et des notes, nous nous habituâmes à aller

prendre l'air en déambulant sur les trottoirs du boulevard Saint-Germain qui venait d'être achevé. Nous causions à l'infini. Nos deux vies se développèrent parallèlement. Je rencontrai Albert Sorel partout : chez Gaston Paris, chez Taine, chez Delaroche-Vernet, chez Boutmy, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue historique*, à la *Revue Critique*, au Sénat, au ministère des Affaires étrangères, et nous reprenions à perte de vue nos conversations à peine interrompues.

Nous parlions de nos études, lui de la Révolution française, moi de Richelieu. Il me récitait ses pastiches de Victor Hugo, si pénétrants et si bouffons. Il se perdait en conjectures sur les détours de la politique, depuis l'aventure du 16 mai jusqu'au temps de Jules Ferry et de M. Méline. Un jour, je fus chargé, par Gambetta, d'offrir à Albert Sorel la direction politique au ministère des Affaires étrangères : il déclina l'offre si honorable, entendant se consacrer uniquement à son œuvre historique et à son enseignement. Il fut, toute sa vie, l'homme d'un seul livre. Il resta penché sur son sillon et mourut à la peine. Et comme il avait raison ! Quelle vie fut supérieure à la sienne et quels résultats plus durables que le monument qu'il laisse?

Aux portes de l'Académie, quand l'heure vint de m'y présenter, je trouvai Albert Sorel. Et, à l'issue de chaque séance, nous reprenions nos déambulations le long des quais. Il ne tarissait pas sur un sujet toujours le même et qui devenait sa hantise au fur et à mesure que nous avancions en âge : la France. Les vieillards ne pensent qu'à l'avenir. Peu à peu, je vis ses forces décliner: il ne se plaignait pas, mais se savait atteint. Sa pensée s'élargissait encore. Il ne regardait plus seulement en avant, mais au delà. Son œuvre s'achevait; nous célébrâmes la dernière page du dernier volume en un banquet où j'eus l'honneur de parler au nom des amis de Sorel, et quelques mois après, à l'issue d'une admirable conférence qu'il fit, sur Corneille, dans son cher Rouen, il tomba.

Albert Sorel est toujours près de moi. Son souvenir est là; son œuvre est là. On me demande ce qu'il eût pensé de la guerre, ce qu'il eût pensé de la paix qui a suivi la guerre. Qu'eût-il dit de cette nouvelle Europe, de cette Europe libérée, mais dissociée et si terriblement menacée, que l'on nous a faite?...

* * *

Albert Sorel, c'était « la sage Normandie. » Pensant à lui, j'associe à mon souvenir, cette parole de Napoléon qu'il m'avait lui-même apprise : « Tout ici est consolant et beau à voir, et j'aime vraiment cette belle et bonne Normandie ; c'est la véritable France. » La qualité normande de ce Normand, c'était la judiciaire. Peser le pour et le contre, se contenir, ne se prononcer qu'à bon escient, mettre perpétuellement son sens propre à l'épreuve, ne pas se précipiter, réserver le geste, attendre : telle était sa manière. Sa rectitude d'esprit était incomparable, mais avec une tendance à la procrastination. La volonté de l'action ne le fouaillait pas. En historien qu'il était, il laissait du temps au temps.

Je n'ai pas à dire ici le mérite de ces hommes d'après la guerre de 1870 : ils auront leur tour devant l'équitable histoire. Sous les auspices de M. Thiers, ils avaient la volonté de refaire la France et de la remettre à son rang, même s'il fallait consacrer à cette tâche, dans l'abnégation et le silence, une ou plusieurs générations. Sérieux, décidés aux longues patiences, nombre d'entre eux se consacrèrent aux profondes et ingrates études de l'érudition et de l'histoire, comprenant qu'il fallait reprendre l'édifice par les fondations et l'arbre par la racine, résolus à réparer l'erreur de tout un siècle et à ramener vers la France vaincue, je ne dis pas l'estime, mais la confiance du monde. Dois-je citer des noms? Fustel de Coulanges, Taine, Vandal, Sorel.

Albert Sorel côtoyait Taine dans les recherches sur l'histoire de la Révolution française ; mais l'un s'attachant de préférence à la politique intérieure, et l'autre à la politique extérieure. Ces études renouvelaient cette histoire. On jugeait à la lumière des événements récents; on s'arrachait à la polémique et à la légende ; on gardait son sang-froid, on voulait voir les choses au vrai. Les Archives nationales et les Archives des Affaires Étrangères venaient de s'ouvrir à ces loyales recherches. Je puis bien dire qu'aux Archives des Affaires Étrangères, — là-bas au détour de l'escalier, — c'est bien Sorel et moi qui avions enfoncé les portes.

C'était donc, enfin, l'Histoire, l'Histoire de France, dans son plus intime et secret développement, qui se dévoilait, l'Histoire

de France telle qu'elle avait été conçue et réalisée par ses maîtres : Henri IV, Richelieu, Vergennes, Danton, Napoléon ; « elle secouait la poussière des Archives... » Or, ces chercheurs s'aperçurent tout de suite d'une chose : c'est qu'à ses différentes époques et dans la suite de ses révolutions, l'Histoire de France était toujours la même, se développant avec une logique parfaite, — traditionnelle et novatrice, obéissant aux lois de la nature et aux lois de la raison, non pas l'Histoire de tel ou tel siècle, de tel ou tel régime, de telle ou telle dynastie, mais l'Histoire de France.

Cela, Tocqueville l'avait déjà indiqué. Mais ce fut la tâche de cette génération de le prouver et de dégager les conséquences : puiser l'avenir dans le passé et le relèvement dans la tradition, tel fut le programme. La France survivrait certainement puisqu'elle avait survécu à tout : il n'y avait qu'à s'y remettre et à continuer. Ces études furent une école de persévérance et d'optimisme : optimisme que ne partageaient peut-être pas toujours ceux qui regardaient surtout le dedans, mais dont ceux qui regardaient le dehors étaient férus jusqu'à l'âme. Nous nous répétions, les uns aux autres, le mot de Joseph de Maistre : « Qu'arriverait-il de l'Europe, s'il n'y avait plus la France ? »

***

Mais, j'ai hâte d'en venir au jugement de Sorel sur les choses de son temps et sur le prochain avenir.

Quoique le poids de l'œuvre bismarckienne eût pesé si fortement sur lui, il ne croyait pas à la durée de l'Allemagne impériale et prussienne. Son doute portait seulement sur la question de savoir par où elle fléchirait. S'attachant à scruter les tendances séparatistes, naturelles sur ce vaste territoire, il tenait compte aussi du sentiment confus, mais ardent, qui avait poussé les « tribus germaniques » vers l'unité. Bismarck n'avait pas créé ce sentiment ; il l'avait trouvé vagissant dans les langes de 1848. Sorel se demandait si l'on devait s'attendre à une évolution libérale qui rendrait la vie supportable à l'Europe ; mais, comment s'accomplirait-elle sous le joug prussien avec la devise : « Par le fer et par le sang ? » Il voyait bien grandir le socialisme marxiste : mais cet étatisme forcené ne lui inspirait que de la terreur. Je crois bien me souvenir que ce sur quoi il comptait, ce qu'il attendait avec la patience de l'homme à

l'affût, c'était une crise dans la famille des Hohenzollern : soit minorité, soit déchéance individuelle, la succession appelant au trône un incapable ou un enfant : « Cela finira bien par leur arriver comme aux autres, disait-il; un Picrochole serait la suite naturelle d'un Bismarck; l'Allemagne déclarerait la guerre à l'Univers. Et alors? Bismarck ne durera pas toujours. L'heure des imprudences sonnera. Attendons! Démence ou décadence, ce régime et cette dynastie ne tiendront pas. »

***

Je suis tout à fait certain que Sorel voyait le danger venir du côté des Balkans : le tournant, pour la paix de l'Europe, ce serait la crise autrichienne. Il disait : « Il y a deux hommes malades, le Turc et l'Autrichien; à celui-ci on ne pense pas assez. Qu'arrivera-t-il à la mort de François-Joseph? » Il ne supposait pas que les choses iraient si vite et que la sénilité serait plus tragique que la mort. Voyez, dans son livre, l'importance qu'il attache à ce qu'il appelle « l'incohérence de la monarchie autrichienne. »

S'il pensait que la France devait attendre son heure, l'heure où, par son relèvement, elle aurait redressé l'opinion du monde à son sujet, il pensait aussi qu'elle devait être prête, à tout instant, pour « le coup de tonnerre qui éclaterait dans un ciel serein. »

Je dois dire que Sorel, quoique fils des hommes de la mer, avait une sorte d'appréhension au sujet des entreprises coloniales; il craignait que cela ne donnât barre chez nous à quelque coup de l'interventionnisme britannique. « Il y a toujours eu un parti anglais en France, » c'était une de ses phrases habituelles. Il comprenait la grandeur du problème; il savait que, si nous ne nous hâtions pas, nous laisserions les autres se partager les bons morceaux et qu'après, il serait trop tard. Mais avions-nous les forces, le loisir, le temps? C'était un continuel sujet d'alarme pour lui.

L'autorité de Jules Ferry, pourtant, l'avait ébranlé. Quand il fallut, vers 1890, reprendre l'œuvre interrompue et *boucler*, comme on dit, en Tunisie, à Madagascar, en Indo-Chine, à Obock, en Afrique du Nord, combien de fois nous sommes-nous arrêtés dans nos promenades, aux écoutes, l'oreille tendue vers l'Est! Je travaillais alors, contre vents et marées, parmi

nos amis qui ne voyaient que l'Europe. Que d'heures d'angoisse! L'affaire d'Égypte était, pour Sorel, un casse-tête dont il ne voyait pas la fin. Il fallait agir, cependant; le temps pressait. Nous avancions, la sonde à la main; — et nous construisions, cependant, le canon de 75. Notre empire colonial, malgré ces sombres pronostics, s'est fait à temps; mais il n'était que temps!

***

Il en revenait toujours à la politique européenne. C'était *son sujet*. Quelle devait être notre attitude quand l'heure sonnerait? Et comment les choses s'arrangeraient-elles *après?*

Car, si la guerre venait à éclater, il avait une confiance absolue : tel était son optimisme. Il connaissait le soldat de France, ses vertus, son endurance, sa solidité, étant lui-même grognard jusqu'au fond de l'âme. Je n'ai pas assez dit sa race, à ce Normand. J'y reviens. Son jugement si juste, ce sens pratique et sûr que j'appelais, tout à l'heure, sa *judiciaire*, cette prudence à la fois naturelle et voulue, fille de ses origines et fille des circonstances, était dominée, entraînée, animée en lui, par un sentiment toujours actif et qui était sa race même, celui de la foi dans la discipline nationale, ce qu'il appelait le tronc de l'arbre. Ce Viking était fort; il suffisait de le voir. Rien ne devait être permis contre le corps et l'âme de la patrie; rien ne devait attenter à sa puissance amassée et exercée par les siècles. Si la France était appelée à lutter, elle vaincrait par son unité! Il ne savait rien de l'internationalisme : mot qui ne lui venait pas sur les lèvres, rêve qui n'effleurait pas sa pensée. Il croyait à la volonté de puissance. Au fond, jacobin tempéré, bonapartiste d'avant Bonaparte, soldat de Valmy et de Jemmapes, luttant pour une France bien constituée, complétée et ramassée sur elle-même, toujours prête à se défendre parce que toujours menacée.

Aucun impérialisme : il savait trop ce que cela nous avait coûté; son système, vigoureusement défensif, se tenait entre la force et la raison. Comment dirai-je cela en des termes compréhensibles à notre âge exacerbé? La politique de Sorel était cartésienne ; il admirait et citait avec ferveur la parole qui sert de titre au premier chapitre du *Testament politique* du cardinal de Richelieu : « *Succincte narration de toutes les grandes actions du Roi, jusqu'à la paix faite en l'an...*, » et le chiffre en

blanc, comme une pierre d'attente. Il déclamait la phrase avec une emphase à la Flaubert et il ajoutait : « La guerre, oui, s'il le faut, mais pour la paix. » Il voulait, dans la politique, une parfaite mesure, une grande sagesse, une tranquille domination sur soi-même. Il se référait aux déclarations de Vergennes disant de la France : « Son désintéressement fera sa grandeur. » Son examen de nos traditions aboutissait, en somme, à cette phrase célèbre des Instructions que Talleyrand s'était données à lui-même en vue du Congrès de Vienne : « La France, y lit-on, est un État si puissant que les autres peuples ne peuvent être rassurés que par l'idée de sa modération, idée qu'ils prendront d'autant plus fortement qu'elle leur en a donné une plus grande de sa justice. Elle est dans l'heureuse situation de n'avoir point à désirer que la justice et l'utilité soient divisées et à chercher son utilité particulière hors de la justice et de l'utilité de tous. »

Mais Talleyrand, quand il écrivait cette phrase, partait en vaincu pour le Congrès de Vienne, et Albert Sorel est mort sous l'impression de la défaite de 1871 : ces hommes étaient payés pour être raisonnables et prudents. Que dirait Sorel, que penserait-il de ce qui s'est passé, la victoire obtenue?

***

Sorel, malgré toute son application et sa perspicacité, n'avait pu, évidemment, deviner qu'après une guerre terrible et accablante où toutes les forces du monde seraient engagées, le vainqueur aurait plus souffert en ses hommes et en son territoire que le vaincu; il n'avait pu deviner que, par un paradoxe unique dans l'histoire, le vaincu pourrait tenter, une fois la paix signée, de dicter la loi au vainqueur; il n'eût pas deviné les conséquences de l'intervention d'amis lointains et dévoués, mais ignorants et désintéressés des choses européennes. Assurément, ce qui l'eût étonné le plus, c'est que la victoire s'abstiendrait de régler le statut politique de l'Allemagne, cause de toute guerre européenne depuis le Congrès de Vienne. Avant que les arbitres ne se prononçassent, il eût dû les renvoyer à son propre ouvrage : mais les arbitres ont peu de temps pour lire et s'instruire.

Eût-il renoncé au principe des « limites naturelles » qui est comme l'arbre de couche de son système? Non, assurément. Au

nom de la sécurité française et européenne, au nom de la politique défensive et modérée qui était la sienne, il se fût placé énergiquement derrière la revendication du maréchal Foch. Il eût trouvé peut-être, dans l'organisation immédiate et définitive des provinces rhénanes, la base la plus solide de l'organisation de la paix. Ce problème, il l'eût abordé franchement. Les arbitres se sont dérobés et ils se sont renfermés dans la doctrine des nationalités sans lui faire rendre, d'ailleurs, tout ce qu'elle contenait.

Or cette doctrine ne l'enthousiasmait pas. Il n'y voyait guère qu'une aspiration, un sentiment, — un sentiment obscur et mal défini, instable, précaire, impétueux; il y trouvait je ne sais quel relent bonapartiste et propagandiste : il voulait une Europe régie le moins possible par l'élément passionnel ; il pensait que la paix et la guerre elle-même doivent être soumises à la raison.

Il eût été heureux de la reconstitution de la Pologne : car l'opération diplomatique qui avait consisté à découper froidement une nation constituée depuis des siècles était, à ses yeux, « le plus grand crime de l'histoire. » Il en rougissait en tant qu'historien, et pensait que c'était une tâche propre à l'idéalisme français de contribuer à le réparer. Il comptait bien que ce serait, un jour, l'un des effets les plus heureux de l'alliance franco-russe.

Il ne voulait pas des Russes à Constantinople et me mettait sans cesse en garde à ce sujet. Il accueillait avec joie la confidence que je lui fis de la déclaration du prince Lobanoff : « Nous n'irons pas à Constantinople. »

Quel règlement entrevoyait-il pour le problème balkanique, pour le problème autrichien? Je ne sais. De telles questions ne se posaient pas encore dans leur acuité. Il ne croyait pas à la destruction *hic et nunc* de l'Empire ottoman; il rappelait la phrase fameuse de Chateaubriand : « C'est un décret de la divine Providence... » L'assaut livré à la vieille Europe par les jeunes États des Balkans l'étonnait. Il songeait à mettre dans tout cela un peu d'ordre et de discipline. « Il nous a fallu mille ans pour accomplir notre destinée, disait-il. Ils sont bien pressés! » Il cherchait les moyens de consolider une Autriche capable de faire contrepoids à l'Allemagne. Peut-être songeait-il à quelque confédération balkanique sous l'égide de la Russie, à quelque confédéra-

tion danubienne sous l'égide de l'Autriche. Nous avons ensemble appelé de nos vœux cet accord de Muersteg qui mit une pause dans la querelle de la Russie et de l'Autriche d'où devaient surgir les grands événements. Pourquoi cette pause n'a-t-elle pas duré?...

Mais, dites-vous, comment Sorel jugerait-il ce qui vient de se passer, ce qui s'est fait et ce qui se fait de jour en jour? Quelle serait son opinion sur cette nouvelle Europe, bâclée à la diable et si impétueusement? Comment cet historien du Congrès de Vienne eût-il apprécié la paix de Versailles?... Sûrement, Albert Sorel eût gardé son optimisme fondamental et, plus que jamais, après la victoire; sûrement, il eût prononcé avec joie le *Nunc dimittis* puisqu'il eût vu le retour de l'Alsace-Lorraine au giron; sûrement, sa raison satisfaite eût pris une confiance plus entière encore, si possible, en la grandeur et la *nécessité* de la France.

Après cela, comment se fussent traduites ces impressions, comment Albert Sorel se fût-il rangé, lui et ses traditions, aux nécessités d'un temps nouveau et à l'alignement de circonstances imprévisibles? Comment cet homme d'un autre âge se fût-il adapté à l'âge nouveau? Comment sa connaissance du passé se fût-elle pliée aux exigences du présent et de l'avenir? Qui peut dire?... Laissons le silence aux morts.

GABRIEL HANOTAUX.

L'EAU QUI DORT (1)

PERSONNAGES :

JEAN MAUBRAY, 25 ans.
JULIETTE DAUTHIER, sa cousine, 21 ans.
MADAME DAUTHIER, belle-mère de Juliette, 46 ans.
L'ABBÉ BRUNET, 72 ans.
FERNAND DE MARLIAC, 30 ans.

La scène est au château de Juliette Dauthier, en Normandie.

I

UN SALON, AVEC DES FENÊTRES S'OUVRANT SUR UNE TERRASSE QUI DONNE SUR LE PARC

MADAME DAUTHIER, L'ABBÉ

L'abbé est assis en face de Mme Dauthier, et tient sur ses mains un écheveau de laine qu'elle achève de dévider.

MADAME DAUTHIER. — Allons, voilà qui est fait. Je vous remercie, l'abbé, et vous rends votre liberté. Là, j'en étais sûre, vous courez à la fenêtre. A quoi bon, vous dis-je ? Jean ne peut pas être ici avant une demi-heure.

L'ABBÉ. — Je le sais, madame ; mais, que voulez-vous ? l'impatience, l'inquiétude, quelque chose de tout à fait extraor-

(1) Albert Sorel avait songé d'abord à la littérature d'imagination. *L'Eau qui dort* fut ébauchée à Honfleur en 1865, en même temps qu'un roman de mœurs normandes. En 1868, après avoir corrigé une dernière fois son manuscrit et celui d'une autre nouvelle, — *l'Aventure de Lucie*, — Sorel écrit à son ami Albert Eynaud : « C'est par eux que je voudrais commencer... » Les circonstances en ont décidé autrement. La *Revue*, qui a publié l'œuvre historique d'Albert Sorel, est heureuse d'accueillir aujourd'hui la Nouvelle dialoguée par laquelle l'écrivain de vingt-six ans, grand admirateur de Musset, comme H. Taine, avait peut-être souhaité d'y faire ses débuts, et qui était restée inédite.

dinaire qui se passe en moi... J'ai la poitrine oppressée. Cette fenêtre m'attire, et il me semble que je vais hâter la marche du temps.

MADAME DAUTHIER. — Quel enfantillage !

L'ABBÉ. — Si Jean avait manqué le train, s'il était survenu quelque accident...

MADAME DAUTHIER. — Savez-vous que pour un homme qui craint si fort les tracas de l'existence, vous me paraissez vous agiter singulièrement, l'abbé!

L'ABBÉ. — Certes, madame, je redoute les tribulations, et je les fuirais jusqu'au bout du monde. L'inquiétude est un poison de l'âme, mais voilà plus d'une année que Jean est parti, il m'a laissé tout un mois sans me donner de ses nouvelles, et sa dernière lettre, celle qui annonce son retour, est datée de Moscou.

MADAME DAUTHIER. — Le fait est qu'il aurait dû nous renseigner plus exactement. Il a été la cause de toute sorte d'ennuis pour Juliette.

L'ABBÉ. — Ç'a été bien malgré lui, madame, et il en aura, j'en suis sûr, un regret profond. Il ne pouvait se douter de rien; il sera surpris, très surpris de la nouvelle de ce mariage.

MADAME DAUTHIER. — A qui la faute? Il ne peut rien faire comme tout le monde. Que n'avait-il arrêté un itinéraire? On aurait pu lui écrire. Il a bien fallu se passer de lui. Juliette ne pouvait pas s'exposer à manquer un mariage qui nous convenait à tant d'égards. Elle a de l'affection pour son cousin, je le comprends, c'est son seul parent; mais elle a trop de bon sens pour s'en rapporter, en une aussi grave affaire, au jugement d'un jeune homme qui n'a aucune expérience de la vie et du monde. Entre nous, si elle insistait tant pour le consulter, c'est qu'elle savait qu'il était loin et qu'en l'attendant, elle se donnerait le temps de réfléchir. Ses réflexions sont faites. M. de Marliac lui plaît, et je l'ai autorisé à venir ce soir même lui faire officiellement sa cour.

L'ABBÉ. — Ah! M. de Marliac viendra ce soir!

MADAME DAUTHIER. — Jean pourra de la sorte faire, dès son arrivée, connaissance avec lui, et tout ira le mieux du monde.

L'ABBÉ. — Je le souhaite, madame.

MADAME DAUTHIER. — Et moi, j'en suis sûre...

L'Abbé. — Vous avez, madame, une grande sérénité, je vous en félicite sincèrement. Pour moi, je suis fort heureux de mon incompétence ; elle m'a permis de décliner le périlleux honneur de donner mon avis à Mlle Juliette. Je n'aurais pu le donner avec une présence d'esprit suffisante... Je ne connais nullement M. de Marliac et, d'ailleurs, vous le savez, j'avais formé, j'avais caressé d'autres idées... En voyant ces deux enfants, isolés dans le monde et si tendrement attachés l'un à l'autre, je m'étais dit, j'avais pensé... c'était mon rêve, madame.

Madame Dauthier. — Un songe creux, l'abbé. Il est grand temps d'y renoncer. Vous m'avez affirmé, d'ailleurs, que Jean ne vous avait jamais rien dit qui pût encourager en vous ces illusions...

L'Abbé. — Oh ! pas un traître mot, madame ; et le songe creux, comme vous le qualifiez, est bien mon œuvre propre. Je ne l'en regrette pas moins.

Madame Dauthier. — Vous avez tort, mon cher abbé. Juliette est une jeune fille sérieuse et qui a sur la vie des idées très sensées; elle aime le monde, elle est faite pour y vivre, et ce n'est pas un homme comme Jean qu'il lui fallait pour mari...

L'Abbé. — Je reconnais que Jean n'est pas riche et que de nos jours...

Madame Dauthier. — Ce n'est pas précisément cela; mais c'est le caractère, les goûts, la carrière, ce qui est essentiel enfin et ce qui fait le fond de la vie. Jean peut être très bon et très intelligent; vous l'assurez, je vous crois ; mais sous prétexte de développer, comme vous dites, son esprit en toute liberté, il s'est habitué à vivre à part et à ne s'occuper que de lui-même. Savez-vous où cela conduit, l'abbé? à l'égoïsme, tout simplement. Je crains bien que votre élève n'accommode sa vie comme il a jusqu'à présent arrangé ses voyages, qu'il n'ait pas de but fixe, qu'il ne se perde dans des détours, ne se déroute et finalement n'arrive partout trop tard.

L'Abbé. — Je vous avoue, madame, que je vois les choses tout autrement. Je vous trouve sévère, plus que sévère, même...

Madame Dauthier. — Égoïste... Injuste... Dites le mot. Vous ne me blesserez pas. D'ailleurs, je voudrais me tromper, dans l'intérêt même de Jean. Qui sait? Ce long séjour en Russie

l'aura peut-être modifié. La société russe est charmante et il n'y en a pas de plus propre à former un jeune homme. Savez-vous que si Jean était autre qu'il n'est, je ne serais pas embarrassée d'expliquer ce silence qui vous préoccupe si fort; mais non, il est trop raisonnable, sous ce rapport, et, s'il fait des folies, ce n'est pas l'amour qui les lui fera jamais faire.

L'Abbé. — Les gens que l'on juge les plus raisonnables sont pourtant ceux que... cette passion étreint le plus au cœur et qui en sont le plus durement secoués.

Madame Dauthier. — Comme vous en parlez, l'abbé!

L'Abbé. — J'en parle pertinemment, madame; mais ce n'est pas le cas de nous étendre sur ce sujet délicat. Pour d'autres motifs, je suis de votre avis; ce ne sont pas des écarts de ce genre que je redoutais, quand je me montrais inquiet des suites de ce voyage en Russie. Ces philosophes slaves sont, dit-on, si séduisants...

Jean (entrant par la terrasse). — Ils ne m'ont pas séduit, l'abbé, et je me porte fort bien.

Il se jette au cou de l'abbé.

L'Abbé. — Ah! mon enfant, mon cher enfant!

Jean. — Excusez-moi, madame. C'est mon plus vieil ami, c'est mon maître.

Madame Dauthier. — Par où êtes-vous donc arrivé? Je n'ai pas entendu les grelots de la voiture. Je suis confuse qu'il ne se soit trouvé personne pour vous introduire.

Jean. — La faute en est à moi seul. J'ai laissé la voiture au pied de la côte, j'ai pris par les bois et j'ai traversé le parc. Je voulais respirer à mon aise l'air du pays, et j'espérais surprendre Juliette dans le kiosque où d'habitude elle va lire à cette heure.

Madame Dauthier. — Vous allez la voir dans un instant. Elle est à sa toilette.

Elle sonne et dit quelques mots bas à un domestique.

Jean. — La coquette! qu'avait-elle besoin de se parer pour me recevoir?

L'Abbé. — Ah! ce n'est pas...

Madame Dauthier. — Vous n'êtes pas trop fatigué? D'où arrivez-vous de la sorte?

JEAN. — De Moscou.

MADAME DAUTHIER. — Et vous avez voyagé tout d'une traite?

JEAN. — Je ne me suis arrêté que cette nuit à Paris, et la nuit m'a paru bien longue. Comme Juliette est lente! Quelle toilette fait-elle donc? Je vais l'appeler.

MADAME DAUTHIER. — Elle est prévenue, maintenant.

L'ABBÉ. — C'est que tu ne sais pas...

JEAN. — Quoi?

MADAME DAUTHIER. — Une nouvelle qui vous fera grand plaisir et que Juliette tient à vous apprendre elle-même.

JEAN. — Ah!

Silence.

MADAME DAUTHIER. — Comment avez-vous passé votre temps, là-bas? Vous êtes-vous amusé? Et que trouvez-vous de la société russe?

JEAN. — Je suis devenu docteur, madame, et j'ai fait une thèse sur les évolutions du néant.

L'ABBÉ. — Peste! voilà un sujet bien hasardeux! Et quelle est ta conclusion?

JEAN. — Elle est très conservatrice, l'abbé. C'est qu'après avoir suivi le néant dans toutes ses évolutions, l'homme s'aperçoit qu'il s'est roulé sur lui-même et qu'il a fait un mauvais rêve...

L'ABBÉ. — Il y a une idée là-dessous. Nous la discuterons.

JEAN. — Sans doute, et bien d'autres encore!

Juliette entre. Jean lui tend les bras. Ils restent un instant silencieux.

MADAME DAUTHIER. — Laissons-les ensemble. Je ne voudrais pas avoir l'air... Vous comprenez...

L'ABBÉ. — Quoi donc, madame?

MADAME DAUTHIER. — Aidez-moi, je vous prie, à porter ce vase sur la terrasse...

L'ABBÉ. — Volontiers, madame.

MADAME DAUTHIER. — Votre élève est un pédant qui veut se moquer du monde.

Ils se retirent sur la terrasse; Mme Dauthier dispose les fleurs et parle vivement à l'abbé. L'abbé répond par des monosyllabes et se détourne à tout instant du côté de Jean et de Juliette qui sont restés dans le salon.

JEAN. — Voici un collier que je te rapporte; il n'est ni très beau, ni très précieux, mais il vient de très loin et te prouve que j'ai pensé à toi.

JULIETTE. — Mais il est merveilleux et d'une originalité! Tu as un goût exquis. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

JEAN. — Tu te trompes. Ne te souviens-tu pas de ce tableau qui t'avait tant frappée, au Salon, il y a deux ans? Il représentait je ne sais plus quelle scène de l'histoire de Pologne; l'héroïne avait un collier pareil à celui-ci, et pendant huit jours tu ne parlas que de ce bijou qui était introuvable à Paris.

JULIETTE. — C'est vrai.

JEAN. — J'ai cherché, là-bas, et j'ai trouvé, dans un village, un ouvrier, un véritable artiste qui a su refaire, pour toi, cette vieille parure des femmes de son pays. Sur chacun des anneaux ton chiffre est gravé avec une devise qui veut dire : « Sur moi, le bonheur soit enchaîné! » Rends-moi donc le collier, Juliette, et laisse-moi l'attacher autour de ton cou. Tu le veux bien, n'est-ce pas?

JULIETTE. — Si je le veux!

Elle s'approche, Jean lui attache le collier autour du cou.

Merci! Jean. Tu m'aimes beaucoup, je le sais depuis longtemps... Aussi, je t'attendais avec une impatience extrême... Il faut que ton collier me serve de talisman et que ta devise ne mente pas... Sans toi je ne pouvais me décider...

JEAN. — Tu te maries?...

JULIETTE. — C'est-à-dire qu'il est question d'un mariage... Les choses sont même très avancées... je ne savais où tu étais, et je ne pouvais pas t'écrire...

JEAN. — C'est ma faute. Pardonne-moi.

JULIETTE. — D'ailleurs, j'aimais mieux causer avec toi.

A Mme Dauthier et à l'Abbé, qui rentrent.

Voyez le cadeau que je viens de recevoir : n'est-ce pas délicieux?

MADAME DAUTHIER. — C'est assez bien choisi pour un philosophe. Vous avez trouvé cela en Russie?

JULIETTE. — C'est toute une histoire.

JEAN. — L'histoire n'est pas curieuse.

MADAME DAUTHIER. — Il me semble que j'entends une voiture. Ce doit être M. de Marliac, il est l'exactitude même.

Elle s'approche de la fenêtre.

L'Abbé (la suivant). — Il est certain que ce jeune homme est très bien élevé.

Madame Dauthier. — Voyez son équipage. Tout cela est du meilleur ton.

Jean (bas à Juliette). — Est-ce que ta parole est donnée?

Juliette. — Pas précisément... nous en parlerons longuement demain matin et tout à l'aise.

Jean. — Mais qui est-il?

Juliette. — Chut! Le voici. Tu me donneras ton avis. Moi, je le trouve très bien.

Un domestique. — Monsieur le vicomte de Marliac.

Fernand salue Mme Dauthier et Juliette, qui lui donnent la main. Il donne également une poignée de main à l'abbé.

Juliette (à Jean). — M. de Marliac. (A Fernand.) M. Maubray, mon cousin, de qui je vous ai souvent parlé.

Ils se saluent.

Fernand. — Vous arrivez de Russie, monsieur?

Jean. — Oui, monsieur.

Fernand. — Je serais ravi de causer avec vous de votre voyage. C'est un pays bien intéressant. On ne s'occupe pas assez en France des questions étrangères. Je les suis de très près et m'y intéresse beaucoup. Il y a, en ce moment, cette affaire du nihilisme qui est bien curieuse, mais bien difficile à expliquer, au moins pour nous autres...

Jean. — C'est en effet fort obscur, et il faut connaître à fond la Russie... J'avais un maître qui assurait que cette maladie leur était venue d'Allemagne.

L'Abbé. — Ce serait curieux.

Fernand. — Mais, j'ai peine à le croire.

L'Abbé. — Et pourquoi?

Fernand. — C'est qu'avant d'empoisonner leurs voisins, les Allemands auraient commencé par s'empoisonner eux-mêmes.

Jean. — Ce n'est pas une raison. Voyez le phylloxera qui nous vient d'Amérique; il tue nos vignes, et celles des Américains n'en meurent pas.

Un domestique. — Madame est servie.

MADAME DAUTHIER. — Votre bras, l'abbé. M. de Marliac, offrez votre bras à Juliette.

JULIETTE. — Eh bien ! mon pauvre Jean, te voilà seul.

L'ABBÉ. — *Tarde venientibus ossa.*

MADAME DAUTHIER. — Que marmottez-vous là ?

JEAN. — Il se moque de moi, madame, et il a bien raison.

Ils sortent.

II

LE PARC, LE MATIN

JEAN. — J'ai rêvé bien souvent d'un parc semblable à celui-ci. C'est là que se sont passés les plus heureux moments de ma vie. Voici les vastes pelouses avec les massifs de sapins et d'ébéniers; là-bas, le clocher de la petite église, l'étang sur lequel voltige encore le nuage léger des vapeurs du matin ; ces collines boisées, ce rideau de verdure qui ferment l'horizon et semblent dire : restez, le bonheur est ici ! Fraîche solitude que nos rêves ont si souvent peuplée, aspect doux et calme que mon imagination aimait à se représenter, vous étiez mon refuge dans les heures de découragement et d'inquiétude. Je vous retrouve, rien de vous n'a changé, rien... et que vous manque-t-il pourtant?...

Elle a donc sonné, cette heure tant désirée du retour. Quel pressentiment singulier m'est venu serrer le cœur à mesure que j'approchais; et comment n'ai-je pu sans tristesse quitter ce pays étranger où je croyais laisser si peu de moi-même? Hélas! j'y laissais le meilleur de mon âme, j'y laissais l'espérance... Comment ai-je pu me figurer que Juliette m'aimerait un jour? et que son cœur devinerait de si loin le secret que je renfermais au plus profond de mon cœur? Je l'aimais! et s'il me plaisait d'aimer cette fleur, devrais-je la maudire et me désespérer parce qu'elle ne m'aime pas? Oui, sans doute, dans une heure d'abandon et de souffrance, elle s'est réfugiée dans ma tendresse, j'étais son seul ami, j'étais toute sa famille et j'ai bâti tout un roman sur cette illusion d'un instant. J'ai emmené avec moi un fantôme qui avait ses traits et qui ne vivait que de ma fantaisie. Un souffle l'avait fait naître, créature idéale et charmante, un souffle l'a dissipée et j'ai été assez fou

gémir, comme un enfant qui s'éveille... A quoi bon? Elle sera heureuse, et je repartirai. Mais quel voyage entreprendre quand le regret est le seul compagnon de route?

JULIETTE. — Bonjour, Jean!

JEAN. — Ah! c'est toi, Juliette.

JULIETTE. — Hé! oui, c'est moi. Voyons, Jean, où es-tu? à quoi penses-tu? Voilà plus d'une heure que je te vois te promener dans le parc d'un air sentimental. Serais-tu amoureux, Jean, et aurais-tu laissé là-bas quelque morceau de ton cœur?

JEAN. — Amoureux? moi!

JULIETTE. — Tu rougis... J'ai deviné juste... Tu me raconteras ton roman... Je gage qu'elle ressemble à la Nilsonn, qu'elle parle comme les héroïnes de Madame Gréville et s'appelle Raïssa.

JEAN. — Elle ne ressemble à personne, elle parle comme tout le monde et ne s'appelle pas Raïssa.

JULIETTE. — Tu confesses donc qu'elle existe.

JEAN. — Elle n'est pas grande, mais sa taille est d'une admirable souplesse; elle est à la fois sérieuse et enjouée; nullement rêveuse, mais la grâce même et le meilleur cœur du monde; ses grands yeux bruns ont autant de douceur que d'éclat; son sourire est légèrement railleur; ses cheveux sont d'un noir de jais et son teint est un peu pâle; avec cela, des mains de reine... Elle te ressemble beaucoup, Juliette.

JULIETTE. — Tu aurais pu choisir plus mal... Et a-t-elle de l'esprit?

JEAN. — Beaucoup; la preuve est qu'elle se soucie de moi comme de ceci, et qu'elle se marie.

JULIETTE. — Pauvre Jean!

JEAN. — Avec un certain vicomte qui me paraît lui plaire infiniment.

JULIETTE. — Tu es insupportable! On ne sait jamais si tu parles sérieusement ou si tu te moques.

JEAN. — Je ne me moque jamais que d'un pauvre diable qui ne me quitte pas et qui s'ennuie mortellement dans ma compagnie. La vérité est que je n'ai que lui au monde et que je n'aime que toi, Juliette.

JULIETTE. — Je t'aime aussi, Jean : n'es-tu pas mon frère?

JEAN. — Parlons de ton mariage.

JULIETTE. — A la bonne heure! Sincèrement, M. de Marliac [illegible]ait-il, et que penses-tu de lui?

JEAN. — Que veux-tu que je pense d'un homme que je n'ai fait qu'entrevoir? Il me paraît très distingué, c'est tout ce que je puis dire.

JULIETTE. — Quand tu le connaîtras mieux, je suis sûre qu'il te plaira.

JEAN. — Je ne sais. Nous devons avoir bien peu d'idées communes.

JULIETTE. — Toi, d'abord, tu as des idées comme personne n'en a.

JEAN. — Il importe peu; et pourvu que tu sois heureuse...

JULIETTE. — Crois-tu donc que je pourrais l'être, si tu n'approuvais pas mon mariage et si nous ne conservions pas notre bonne amitié d'enfance?

JEAN. — Cette amitié a donc quelque prix pour toi, Juliette?

JULIETTE. — Tu le sais aussi bien que moi, ce ne sont pas là des choses qu'il faille se dire. Écoute-moi un instant et ne sois pas distrait.

JEAN. — Est-ce donc un roman?

JULIETTE. — Fi! quelle idée, et pour qui me prends-tu? Cet hiver, tu le sais, nous sommes allés beaucoup dans le monde. Nous avions rencontré souvent M. de Marliac, il se fit présenter à nous et vint à nos mardis. J'eus l'occasion de le mieux connaître. Bien qu'il soit un peu frivole en apparence, il est au fond très sérieux et très instruit. Il m'a parlé de ses goûts et de ses idées sur la vie; elles s'accordaient parfaitement avec les miennes, et tu juges que je n'ai pas été très surprise quand Mme Dauthier, en me parlant de mariage, prononça son nom. Il est de bonne famille, il a une fortune très indépendante, de très belles relations, tout le monde dit de lui le plus grand bien et l'on assure qu'il a un avenir politique. Ses parents, que je connais, ont nos sentiments et nos habitudes; nous avons beaucoup d'amis communs. Bref, toutes les convenances semblent réunies... On me pressait de donner une réponse définitive. J'étais presque décidée, et cependant, je reculais toujours le moment où je devais me prononcer.

JEAN. — Qui t'arrêtait?

JULIETTE. — Rien, en réalité, absolument rien; je ne pouvais m'expliquer mes hésitations, ni dominer l'incertitude inexplicable qui s'était emparée de mon esprit. J'étais toute changée, je devenais presque mélancolique. C'est une chose ter-

rible que de disposer de sa vie : je n'y avais jamais sérieusement songé. Si l'on se trompait! Je me trouvais alors bien isolée; je cherchais quelqu'un à qui parler à cœur ouvert, un ami en qui je puisse avoir toute confiance. Tu ne sauras jamais combien j'ai alors regretté ton absence...

JEAN. — Que n'ai-je su? J'aurais tout quitté!

JULIETTE. — On t'attendait tous les jours. Et puis, c'était moins de tes conseils que j'avais besoin que de ta présence, parce que... parce que j'étais très tourmentée... Enfin, la tranquilité de notre vie de campagne m'a rétablie. Tous nos amis se montraient ravis de ce mariage. Hésiter plus longtemps eût été sans raison, et j'ai consenti à recevoir M. de Marliac. Voilà mon histoire.

JEAN. — Ce sera une histoire charmante si la fin en est heureuse, et tout annonce qu'elle le sera.

JULIETTE. — Ainsi tu m'approuves ?

JEAN. — Il serait trop tard pour te blâmer. Mais, du reste, que pourrais-je te dire? C'est à toi d'interroger ton cœur. Aimes-tu M. de Marliac?

JULIETTE. — Qu'entends-tu par aimer?

JEAN. — Ta question me surprend, et je n'y saurais répondre. Voici une fleur, as tu besoin de connaître son nom et son espèce pour savoir qu'elle embaume? Parle-moi donc à cœur ouvert : aimes-tu M. de Marliac?

JULIETTE. — Encore une fois, qu'entends-tu par ce mot et que veux-tu savoir? Que je l'aime comme on aime à l'Opéra et dans les romans, que je soupire après sa présence, que je languis quand il est loin de moi, que je tressaille quand il s'approche, que je mourrais, si ce mariage manquait? Non, vraiment, je ne suis ni romanesque ni sentimentale; un homme qui passerait sa vie à mes genoux me paraîtrait faire une sotte figure, je ne demande au mariage que ce qu'il peut me donner. Ni ma raison ni ma vie ne sont en danger. Te voilà rassuré, maintenant, je l'espère?

JEAN. — Oui et non.

JULIETTE. — Explique-toi donc, car, en vérité, je ne te comprends pas.

JEAN. — Comme tu t'animes, Juliette! On dirait que ce sont là des choses dont il ne te plaît point de parler.

JULIETTE. — Non, mais je m'étonne de ton insistance et je

n'entends rien à tes subtilités. Je ne suis pas philosophe, et je dis tout bonnement ce que je pense. Fais de même et parle-moi clairement.

JEAN. — A quoi bon? Nous ne nous entendrions pas. Un mot seulement. Es-tu bien sûre de toi?

JULIETTE. — Qui peut t'en faire douter?

JEAN. — Moi?... rien.

JULIETTE. — Tu es un singulier garçon, Jean.

JEAN. — Tiens, brisons là. Toute cette discussion, au fond, n'a pas le sens commun. Querelle de mots et pas autre chose. Tu te maries comme tu désirais le faire et tu seras heureuse à ta manière. Cela me suffit.

JULIETTE. — Ah! Dans quelles colères tu me pourrais mettre si je m'y prêtais un peu!... Mais je n'insiste plus. Je t'ai choisi pour être mon témoin; le mariage ne tardera pas beaucoup maintenant, et, d'ici là, tu ne dois pas nous quitter.

JEAN. — Mais!...

JULIETTE. — Pas de mais! Voilà comment je te ferai taire, si tu parles encore de partir.

Elle l'embrasse et se sauve en riant.

III

LE PARC, LE SOIR

JEAN ET JULIETTE

JEAN. — Ainsi, tu ne m'oublieras pas?

JULIETTE. — Et pourquoi, méchant garçon, veux-tu que je t'oublie?

JEAN. — Je ne sais.

JULIETTE. — Tu ne parles plus que par énigmes, et je suis sûre que tu nous caches quelque chose. Tu es rêveur et soucieux, depuis ton retour. T'ennuies-tu déjà parmi nous?

JEAN. — Écoute, Juliette, j'ai beaucoup réfléchi à notre entretien de l'autre jour, et je voudrais te parler en toute liberté. Asseyons-nous sur ce banc, veux-tu? La soirée est douce comme une matinée de printemps, et voici la lune qui se lève. Causons de bonne amitié, comme nous faisions quand nous étions enfants. Ce sera la dernière fois, peut-être.

JULIETTE. — Tu as, en vérité, la manie des adieux, et tu en arriverais à me faire rêver creux, à ta manière. Il semblerait à

t'entendre que l'un de nous va mourir. Crois-tu donc que le mariage brise tous les liens du cœur ?

JEAN. — Ce n'est pas le mariage même, mais le temps, la vie que l'on mène et le monde qui vous entoure. Qu'importe, d'ailleurs ? Il ne s'agit pas de moi, et je ne t'ennuierai plus de ma personne. Une promesse seulement, ce sera la dernière. Si jamais tu te sentais malheureuse, si tu avais le moindre sujet de tristesse, tu penserais à moi, n'est-ce pas, et tu m'appellerais ?

JULIETTE. — Sans doute. Je te connais bien, et je sais que tu es l'ami des mauvais jours. Mais, en vérité, je n'ai pas besoin d'être consolée, et tu ferais mieux de te persuader que je n'en aurai jamais besoin.

JEAN. — Que veux-tu ? J'ai peur.

JULIETTE. — Mais, de quoi ? Tu ne crois pas aux fantômes, j'imagine ?

JEAN. — Tu vas rire de moi, Juliette, c'est pour ton cœur que je tremble, en ce moment.

JULIETTE. — Mon cœur ? Il est bien tranquille, je te jure.

JEAN. — Qu'en sais-tu ? Les pires orages sont ceux qui couvent à l'horizon, les jours où le ciel est pur et la terre silencieuse. Non, Juliette, tu n'es pas sûre de toi. Ne me dis rien. Je le sais. Tu as réfléchi, penses-tu ; mais tu n'as que vingt ans et tu n'as aperçu de la vie que la surface. Tu as traversé le monde comme les princesses qui voyagent traversent les royaumes : tu n'as entendu que des chants, tu n'as vu que des jardins en fleur et des villes illuminées. C'était un éblouissement, n'est-ce pas, et un charme sans égal. Tu n'es pas rêveuse et tu n'es pas de ces âmes qui se replient volontiers sur elles-mêmes. Tu te laissais emporter ; on te disait que ces gens étaient heureux, et tu le croyais sans peine ; on t'assurait qu'il n'y avait point d'envers à ce merveilleux décor qui se déroulait devant toi, et tu te plaisais à le croire. Le mariage t'apparaissait de loin, voilé d'une ombre légère et lumineuse, et tu n'y pensais guère que comme on pense, au théâtre, pendant l'acte le plus attrayant de la pièce, à la surprise heureuse qui fera le dénouement. Tu te figurais qu'il s'agissait d'une autre que de toi-même, et tu ne te troublais pas.

Juliette, qui a écouté d'abord en souriant, est devenue peu à peu attentive et recueillie. Jean continue :

Mais, le jour où, pour la première fois, forcée de fermer les yeux aux choses du dehors et de descendre au fond de ton âme, tu compris que c'était bien toi, toi seule, ton bonheur, ton existence entière qui étaient en jeu, et que tout cet avenir mystérieux et inconnu que tu n'avais jamais sondé même du regard, un mot de toi, un mot irrémissible allait à la fois le dévoiler à tes yeux et le fixer pour toujours, ce jour-là, le tourbillon s'arrêta et tu sentis le vertige. De là cette mélancolie qui s'empara de toi, cet isolement qui t'accablait et qui te faisait appeler avec une anxiété si grande le seul ami que tu eusses au monde. C'est que tu te demandais si le bonheur était bien où tu l'avais placé, si tu ne te trompais pas, et s'il n'y avait pas autre chose sur terre que le spectacle qui jusqu'alors t'avait enchantée.

JULIETTE. — Sans doute, et je te l'ai dit.

JEAN. — Pauvre enfant qui te croyais sans illusions et qui avais la pire de toutes; tu croyais que l'on peut être heureux sans aimer ! Mais tu l'as entendu, n'est-ce pas, l'appel doux et irrésistible du cœur, tu as senti s'éveiller en toi cette soif de tendresse et de pitié, ce besoin d'être soutenue et de consoler à ton tour, tu as compris enfin qu'il est une heure décisive dans la vie où tout paraît vain, froid, et inutile, hormis une âme droite et qui aime sincèrement. Ah! ne crains pas d'aimer, Juliette; il y a des flammes que l'on n'éteint pas, et celle-là, si tu l'étouffais, consumerait ton cœur... Mais, je suis fou. Tu aimes, j'en suis sûr. Le seul mot d'amour t'effrayait et tu l'entendais mal. Tes doutes sont apaisés maintenant. Le sourire d'autrefois a reparu sur tes lèvres. Tu aimes Fernand, te dis-je; sinon, tu ne l'épouserais pas.

JULIETTE. — Voilà bien des paroles, Jean. Est-ce la nuit qui t'inspire? Il doit être tard. On sera inquiet de nous. Rentrons.

Elle se lève.

JEAN. — Un instant encore! Que t'ai-je dit? Je ne sais plus. Je suis si heureux de causer ainsi avec toi! Ces heures sont si rares et cette nuit est si belle! Mes paroles se sont perdues dans l'air... oublie-les, mais reste, je t'en supplie.

Juliette demeure debout, appuyée contre un tronc d'arbre.

JEAN. — Penses-tu quelquefois au temps de notre enfance, comme nous avons grandi côte à côte et comme nous partagions nos jeux d'alors, puis nos lectures?... Te souviens-tu, — pardonne-

moi ce souvenir, il ne peut être amer quand la vie te sourit et que tu te sens heureuse, — te souviens-tu de ce jour, où nous avons reçu la nouvelle foudroyante de la mort de ton père?... J'accourus près de toi, et je te vois encore, seule, dans son cabinet de travail, affaissée dans son grand fauteuil, toute pâle et altérée, n'ayant pas même la force de pleurer... J'entrai, tu te jetas dans mes bras. Te rappelles-tu cela, Juliette?

JULIETTE. — Si je me rappelle, Jean? Et comment oublierais-je jamais tes fermes paroles et tes douces consolations? Tu me rendis le courage. Tu écartas de mon chemin toutes ces misères navrantes que la mort traîne après elle. Grâce à toi, rien ne troubla ma douleur et je sentis que je n'étais pas seule au monde. Non, Jean, je n'ai rien oublié de ces choses, et je sais ce que vaut ta tendresse.

JEAN. — Ce que tu n'as pu deviner, Juliette, c'est le bonheur étrange que j'éprouvais à me consacrer à toi. Ce que j'avais été pour toi en ces heures de trouble et d'épreuve, je jurai de l'être toujours. Sais-tu quelle place tu as occupée dans ma vie, et de quel prix est pour moi ton bonheur? Écoute. Lorsque j'étais enfant, j'avais une compagne : c'était toi, Juliette. Tu étais délicate et frêle, j'étais grand et fort; et que j'en étais fier! Il me semblait que je pourrais te défendre contre les monstres et les fantômes dont mon imagination peuplait nos solitudes. Je t'emportais, tu étais si légère, tu entourais mon cou de tes petits bras nus, puis, je t'asseyais sur quelque banc comme celui-ci et je racontais les interminables histoires que j'inventais pour toi... Vint le collège; ce furent les premières larmes. Ah! les dures années! J'y aurais succombé, si je n'avais eu l'espoir de te revoir chaque dimanche. J'étais triste et sans courage, la vie m'épouvantait, je me sentais faible et seul : tu fus ma sœur et mon amie. Plus tard, quand arriva l'âge des vagues inquiétudes et des longues rêveries, c'était toi qui peuplais ma pensée; je rêvais de me dévouer pour toi, et quand l'ambition me saisit et que je songeai à la gloire, c'était pour toi encore que je rêvais de la conquérir... Je te quittai, je quittai la France : le mal du pays me prit, un mal horrible, des nuits sans sommeil, une fièvre ardente et froide et toutes les anxiétés lugubres de la solitude. Mais je songeais à toi, je songeais au retour et l'angoisse disparaissait... Tu vas être heureuse : que me faut-il de plus? Ton bonheur est le mien et c'est toute la raison d'être de ma vie.

Une place dans ton cœur, la moindre, me suffit et je ne demande rien de plus. Est-il une douleur qu'un de tes sourires ne pourrait calmer? Est-il une consolation plus grande que de sécher tes larmes? C'est un sentiment étrange que celui qui m'attache à toi. Comment le nommer? Je ne sais, mais il est d'une douceur infinie et il remplit toute mon âme.

Jean a pris les deux mains de Juliette, il l'attire doucement à lui, la contemple un instant, et dépose un baiser sur son front. En ce moment, on entend sonner la cloche de l'église. Juliette se dégage vivement :

JULIETTE. — Il est dix heures! Bonsoir, Jean...

Elle s'enfuit.

IV

LA CHAMBRE DE L'ABBÉ. LE SOIR

L'Abbé est assis devant une table couverte de livres et éclairée par deux bougies avec des abat-jour verts. Il lit :

« Il est pénible de quitter ses habitudes; mais il est plus pénible encore d'aller contre sa volonté. »

Le Sage a raison, et voilà une parole profonde. Quoi de plus charmant, par exemple, après un repas sain et délicat, que de respirer l'air frais du soir en devisant avec des amis?

On frappe.

Entrez!

JEAN, *un rouleau de papier à la main.* — Voici la fin du sermon que vous m'aviez demandé.

L'ABBÉ. — Ah! merci, cher enfant! Vingt pages! ce sera parfait. J'aurais pu le composer, sans doute, mais réfuter le panthéisme, tu connais mieux que moi la matière, et d'ailleurs cela t'exerce.

JEAN. — Dites-moi, l'abbé, vous avez encore ces papiers que je vous avais confiés, il y a deux ans?...

L'ABBÉ. — Quels papiers?

JEAN. — Vous savez, au moment de mon départ... une grande enveloppe cachetée que je vous priai de garder avec soin, de brûler dans le cas où je mourrais...

L'ABBÉ. — Et de placer en lieu sûr pour le cas où moi-

même je viendrais à mourir... N'aie crainte, mon enfant, j'avais pris mes précautions et fait mon testament en bonne forme. Les papiers sont ici...

JEAN. — Voudriez-vous me les rendre?

L'ABBÉ. — Ils sont dans le secrétaire. Voici la clef, cherche toi-même. Et puis, si tu n'as rien de plus à me dire, laisse-moi reprendre la méditation que tu as interrompue... Le sujet en était grave...

JEAN. — Méditez, l'abbé.

L'abbé demeure un instant pensif, puis sa figure se rassérène tout à coup, et il se met à feuilleter ses livres avec ardeur. Jean, cependant, a ouvert le secrétaire. Il en retire l'enveloppe cachetée.

JEAN. — On se résout aisément au sacrifice. Il porte en lui une grandeur qui exalte. L'âme s'élève au-dessus d'elle-même ; elle n'en est que plus meurtrie quand elle retombe sur terre et que l'œuvre doit s'accomplir. C'est alors qu'apparaissent les réalités navrantes et tous ces apprêts du supplice devant lesquels le cœur défaille... Ainsi, dans un instant, il ne restera plus rien de la plus chère espérance de ma vie. Il fallait en finir. Demeurer ici plus longtemps était impossible, et, partant, j'aurais été lâche de laisser derrière moi ces vestiges d'un passé qu'il faut oublier à jamais... Ah! qu'il est dur à étouffer, le dernier battement du cœur! Es-tu donc rivé si fortement à notre être, misérable souci du bonheur, qu'il n'y ait point de désintéressement sans réserve ni de renoncement sans amertume? Pourquoi ces regrets qui m'oppressent? D'où vient ce désir de reconnaissance? Je fais mon devoir, rien que mon devoir, et cette action est la plus simple du monde...

Il brise le cachet et ouvre la lettre.

L'amour est un mal étrange : quand on en souffre, on n'en veut point guérir; quand on en est guéri, on regrette de n'en plus souffrir... Avez-vous jamais aimé, l'abbé?

L'ABBÉ. — Aimé? Il y a bien des sortes d'amour. J'ai aimé Dieu, la Vierge, les saints ; j'ai aimé la vertu, j'ai aimé mon repos, hélas! je l'ai trop aimé. J'ai aimé aussi des créatures de Dieu... j'ai aimé ta grand mère qui fut ma meilleure amie, j'ai aimé ta mère, âme céleste qui s'est envolée dans mes bras pour retourner au ciel... je t'ai aimé aussi, toi, Jean, mon cher fils.

JEAN. — Je vous demande si vous avez aimé d'amour...

Quand vous étiez jeune, vous avez été soldat, m'avez-vous dit... Aimé.., j'entends avec le cœur, avec des larmes...

L'Abbé. — Oui, mon enfant...

Jean. — Alors, vous savez ce que déchire en nous une espérance qui se brise et les regrets cuisants que laisse un rêve disparu. Vous le savez, n'est-ce pas? Hé bien ! lisez ceci. J'ai tort. J'aurais dû vous cacher toujours ce secret; mon âme n'est pas assez forte... Lisez, et lisez haut, je vous en prie.

L'abbé prend la lettre que lui donne Jean, le considère avec étonnement, et sur un geste qu'il lui fait, se met à lire.

Paris, novembre 1859.

« A mon neveu Jean Maubray,

« Quand tu liras cet écrit, Jean, j'aurai cessé de vivre. J'ai été très coupable envers toi, et le remords de la faute que j'avais commise a désolé ma vie. Voici ma confession :

« Nous avions, ton père et moi, épousé deux sœurs jumelles : elles moururent la même année, l'une au printemps, l'autre à l'automne, nous laissant chacune un enfant, seuls témoignages du bonheur qu'elles nous avaient donné. Ce fut un lien de plus entre ton père et moi. Il dirigeait alors à Nantes, avec autant de sagesse que de probité, une grande maison de banque. J'étais plus ardent, l'ambition m'avait mordu au cœur et je m'étais lancé dans de vastes spéculations. Un jour, au commencement de l'année 1848, j'essuyai un désastre. J'espérais m'en relever, mais il me fallait, et du jour au lendemain, une somme considérable, deux millions. J'allai trouver ton père; il me gronda doucement, puis il se laissa toucher. Il m'avança les deux millions et ne me demanda pas d'autre garantie que ma signature. Cela se passait le 24 février. Le lendemain, la nouvelle de la Révolution éclata sur nous comme un coup de foudre. Il y eut une panique. La banque fut assiégée. Ton père réclama ses millions. Je ne les avais plus. « Cherchez! » me dit-il, et il s'enferma dans son cabinet. A trois heures, à la stupéfaction générale, la banque suspendit ses paiements. Le soir, ton père n'avait pas reparu : on entra chez lui, on le trouva mort dans son fauteuil. J'accourus. Tous les soins furent inutiles. Les médecins se retirèrent et je restai seul avec lui... C'était donc moi qui avais tué cet homme de bien. Il était resté à la même place, les traits calmes, il semblait dormir... Sans échapper aux

idées accablantes qui me poursuivaient, je me mis à feuilleter les livres et les papiers épars sur le bureau. Tout à coup, j'eus un éblouissement : le reçu que j'avais signé deux jours auparavant était dans mes mains. Je ne puis dire ce qui se passa en moi : ce fut une sorte de vertige. Ce papier me fascinait... J'étais seul, tout le monde ignorait ce qui s'était passé entre ton père et moi... Je crus entendre marcher dans la pièce voisine... Je cachai précipitamment le reçu dans mon portefeuille... Je m'étais trompé, personne ne parut, mais alors la peur me saisit et je m'enfuis.

« Le lendemain, on mit partout les scellés. Les biens de ton père suffirent à payer toutes les dettes; l'honneur fut sauf, mais il ne te resta que quelques milliers de francs. Je me jurai de te rendre ce que j'avais usurpé en même temps que je rétablirais ma propre fortune, et comme un témoignage toujours présent du serment que je prêtais, je conservai ce déplorable reçu. Je réussis; on a dit que j'étais habile, je fus heureux. Mais j'avais compté sans la fièvre du succès et sans les éblouissements de la richesse. C'est une ivresse qui empoisonne, et à mesure que le devoir m'apparaissait plus pressant et plus impérieux, j'en reculais davantage l'accomplissement : mon âme s'amollissait dans le bonheur factice dont je me grisais et ma conscience devenait chaque jour plus lâche et plus servile aux capitulations...

« J'attendis, et j'en vins à ce point que cette restitution inexplicable au monde eût été pour moi une sorte de honte et peut-être un danger. Puis, si riche que je fusse devenu, ce que je te devais représentait le plus clair de ma fortune ; je songeais à ma fille, au luxe dans lequel je l'avais élevée, et le peu de courage que j'avais conservé défaillait en moi à la pensée de Juliette. Ce fut cette pensée pourtant qui me rendit un peu de calme et d'espérance. Tu avais grandi à mes côtés, presque sous mes yeux, et en considérant combien tu aimais Juliette, combien elle paraissait t'aimer, je me disais que, malgré ma faute et ma faiblesse plus coupable peut-être encore, le ciel avait eu pitié de moi et que vous seriez un jour, dans la pureté de votre tendresse, la réparation du crime que vous deviez toujours ignorer...

« Je n'essaierai pas de te peindre ma vie. Tu as une âme droite et un cœur simple. Tu ne comprendrais ni ces étourdissements de la passion, ni ces épouvantables dégoûts du réveil, ni cette existence emportée dans un orage incessant qui étourdit

et énerve à la fois. La mort peut me surprendre, et je ne veux pas paraître devant mon juge sans m'être déchargé en partie du fardeau qui m'accable. J'écris donc ceci. Je joins à cet écrit les titres incontestables qui établissent tes droits. Et, maintenant, Jean, pardonne, si tu le peux, à ma mémoire. Tu as entre les mains l'honneur de mon nom et la fortune de ma fille. C'est à toi de juger ce que tu dois faire.

« PHILIPPE DAUTHIER. »

L'ABBÉ. — Dieu juste! qui l'eût cru? Es-tu donc si riche, Jean? Et la liste des titres est là?

JEAN. — Oui, la voici.

Il déplie un papier jauni, le considère un instant, puis l'approche vivement de la bougie, et le jette tout enflammé dans la cheminée.

L'ABBÉ. — Malheureux! que fais-tu là?

JEAN. — Vous le voyez, je brûle ce vieux papier.

L'ABBÉ. — Mais, c'est ta fortune que tu anéantis là!

JEAN. — Ma fortune?... si vous le voulez... A la lettre, maintenant... Donnez-la-moi, je vous prie. Mon oncle a été très bon pour moi, et je trouve sa faute suffisamment expiée.

Il brûle la lettre.

Qu'aurais-je fait de cet argent? La richesse ne donne pas le bonheur. Les philosophes ont écrit là-dessus de très belles choses. Nous les lirons ensemble. Mais, il est tard, vous étiez en train de méditer. Méditez bien, l'abbé, et dormez de même. Je vais en faire autant.

Il s'éloigne.

L'ABBÉ. — Jean.

JEAN. — Qu'avez-vous?

L'ABBÉ. — Jean, ta main est brûlante, ta voix tremble et tes yeux sont pleins de larmes. Tu ne m'as pas tout dit, mon enfant... Tu aimes ta cousine?

JEAN. — Hé bien! oui. Je l'aime, et après?

L'ABBÉ. — Mais, malheureux! puisque tu l'aimes, puisque c'était le vœu de son père... Oh! si j'avais su...

JEAN. — Vous auriez fait de la belle besogne, assurément!

L'ABBÉ. — Comment n'as-tu pas essayé... tu aurais pu au au moins lui faire connaître...

JEAN. — La vérité? L'abbé, vous n'y songez pas... Je serai sincère; la tentation m'a saisi, mais elle a été courte, et je l'ai

réprimée pour toujours. Je ne vous ai pas dit comment cette lettre était venue dans mes mains. C'est Juliette qui me l'a remise, le jour même de la mort de son père. La nuit tombait, nous étions seuls dans le grand cabinet de mon oncle... je m'approchai de la fenêtre pour lire ces papiers, je les lus deux fois, et, je dois le confesser, mon premier mouvement fut un mouvement de joie! J'adorais Juliette et il me semblait que la fortune seule me séparait d'elle... Je la regardai... Elle était à quelques pas de là, toute pâle, la tête appuyée sur sa main et elle pleurait... Elle pleurait son père, entendez-vous, l'abbé... Je l'aimais. Mais, si elle ne m'aimait pas?... Dès cet instant, ma décision fut prise. Si Juliette m'aime, me dis-je, elle m'aimera librement et se donnera sans arrière-pensée... Quoi qu'elle décide, elle ignorera toujours la vérité, je respecterai la sérénité de son âme et le repos de sa vie. Hé bien! l'abbé, elle ne m'aime pas, elle se marie, et j'ai brûlé la lettre. N'ai-je pas fait mon devoir?

L'ABBÉ. — Sans doute... mais que ne restais-tu près d'elle, que ne cherchais-tu à te faire mieux connaître?..

JEAN. — Je suis resté, en effet, et aussi longtemps que j'ai pu... Il a bien fallu me rendre à la vérité. Elle ne m'aimait pas, elle ne m'aurait jamais aimé. J'étais son frère, et je le devais rester toujours. Je partis; aussi bien le séjour auprès d'elle m'était intolérable... Elle était riche, j'étais pauvre. Si j'avais paru la rechercher, qu'aurait-elle pensé de moi?.. Il y a des situations inextricables. Je suis parti, vous voyez que j'ai bien fait. Je n'aurais pas su la rendre heureuse; elle le sera autrement, et je suivrai mon chemin comme je pourrai.

L'ABBÉ. — Mais que vas-tu devenir?

JEAN. — Ne me demandez rien, l'abbé. Quand on aime sincèrement, on se sacrifie à ce que l'on aime, mais la vie est désenchantée.

L'ABBÉ. — Mon pauvre enfant!

JEAN. — Encore un service, l'abbé. Aussi longtemps que je vivrai, pas un mot à qui que ce soit, de ce qui s'est passé entre nous. Vous me le promettez? Et maintenant, embrassez-moi, mon vieil ami. Bonsoir, et ne m'en veuillez pas de vous avoir ainsi agité.

Il sort. L'Abbé reste longtemps immobile, la tête enfouie dans ses mains. L'horloge sonne.

L'ABBÉ. — Minuit! Grand Dieu, et mon bréviaire!

V

LA CHAMBRE DE JULIETTE

JULIETTE, seule. — Comme cet abbé tarde à venir! Ma pendule avance sans doute... Cette incertitude est insupportable; je ne me reconnais plus; tout me pèse et m'ennuie... Partir, partir ainsi brusquement, sans une parole, sans un adieu! Un billet de quelques lignes, vague et incompréhensible, annonçant qu'une affaire pressante l'appelle au Havre... puis, deux jours après un télégramme nous apprenant qu'il s'est embarqué sur l'*Atlanta*... pour l'Amérique... Jean n'avait point d'affaires! il n'a jamais parlé de l'Amérique... Il nous a surpris bien des fois par les étrangetés de sa conduite, mais celle-là, en vérité, dépasse la mesure... Et partir ce soir-là, justement, après cette promenade dans le parc... Il est allé chez l'abbé, en me quittant... l'abbé avait toute sa confiance... Il faut qu'il parle. Cette anxiété est trop cruelle...

UN DOMESTIQUE, avec un bouquet. — M. le vicomte prie mademoiselle de vouloir bien accepter ce bouquet. Il est au jardin avec Madame.

JULIETTE. — C'est bien! Dites que je descendrai dans un instant. Posez les fleurs sur cette table.

Le domestique sort.

L'abbé ne viendra pas. C'est décidé. Je l'attendrai encore dix minutes... Que pourrai-je dire pour m'excuser de me faire attendre ainsi?... Je n'ai pas dormi, j'ai les yeux battus, je suis laide à faire peur et je n'ai aucun goût à causer... Voici un beau bouquet... Il ne sent rien... M. de Marliac m'aime-t-il?... C'est un homme accompli, je l'estime infiniment, nous nous entendons à merveille, tout le monde me fait son éloge. Et cependant... il lui manque quelque chose; je n'ai jamais senti cela comme aujourd'hui. Je le connais trop peu sans doute et je suis trop timide... je n'oserai jamais, non jamais, lui avouer ce qui me trouble en ce moment... A Jean, au contraire, il me semble que je pourrais tout dire. Je n'aurais pas honte de pleurer devant lui. Il ne se moquerait pas de moi... C'est qu'il est mon ami d'enfance, mon frère... Ah! qu'il est triste d'être seule, et la cruelle chose que de n'avoir pas de mère!... Suis-je folle? Je vais me marier, l'avenir me sourit... Me marier! Cette idée m'effraie à présent, tous les doutes qui m'avaient agitée m'as-

siègent de nouveau, plus pressants et plus troublants encore... Si j'allais n'être point heureuse?... Et puis, en vérité, je ne puis rien décider aussi longtemps que je serai dans cette incertitude sur le sort de Jean et sur le motif de son départ... Il me parlait sans cesse d'adieux et d'oubli ; de mon bonheur, jamais du sien. Et le dernier soir, dans le parc, tout était étrange en lui. Jamais il ne m'avait parlé comme il l'a fait... Sa main était brûlante, et, plus tard, je ne me suis pas trompée, ce sont bien des larmes qui de ses yeux sont tombées sur mes joues!...

M'aimerait-il? Pourquoi ne pas le dire? Il ne l'osait pas, peut-être. Il a vu mon mariage décidé... Mais non.... il ne pouvait pas m'aimer. Il était le premier à le reconnaître : nos caractères, nos goûts ne s'accordent pas. Nous n'aurions jamais été heureux ensemble. C'est insensé vraiment. Et d'ailleurs, qu'il m'aime ou non, est-ce que je l'aime moi? Je sais ce que je veux; mes idées sont bien arrêtées, et ce n'est pas une impression passagère et l'effet de quelques paroles exaltées qui pourraient les modifier. La nuit, la solitude, les souvenirs qu'il évoquait m'avaient agitée et énervée sans doute...

Mais, s'il ne m'aime pas, pourquoi est-il parti? Il aime une autre femme, cela est certain et tout s'explique le plus simplement du monde... Je l'ai toujours cru et jamais il ne l'a nié nettement... Je voudrais en être sûre; je serais tranquille, alors... Quelle peut être cette femme? Est-ce une jeune fille?... Il lui parlera donc comme il m'a parlé, il sera tendre et dévoué pour elle comme il l'était pour moi, il l'aimera davantage même... Que m'importe? Il faut bien qu'il se marie à son tour et je ne puis avoir la prétention qu'il ne vive que pour moi seule... Il sera aimé : il est si bon, si noble, si généreux!... Mais cette femme le rendra-t-elle heureux? Il faut le connaître et depuis longtemps pour l'apprécier à sa valeur. Il est nécessaire avec lui de deviner beaucoup de choses. Saura-t-elle pénétrer ce cœur qui se voile et se dérobe? elle s'y trompera peut-être; il en souffrira cruellement, et elle ne le comprendra pas comme je...

L'Abbé, du dehors. — Puis-je entrer, mademoiselle?

Juliette. — Ah! c'est vous... (Il entre.)

L'Abbé. — Vous m'avez fait prier de vous venir voir, mademoiselle. Je suis en retard, excusez-moi. Je suis à vos ordres.

Juliette. — Oui, je désirais vous voir... causer avec vous...

mais nous serons plus libres ce soir... Madame Dauthier m'attend au parc.

L'Abbé. — Je vous demande bien pardon, mademoiselle; mais, ce soir, je voudrais me retirer de bonne heure et travailler. Il s'agit donc d'une affaire bien compliquée?...

Juliette. — Non... rien de particulier... je voulais seulement, je vous le répète, causer avec vous.

L'Abbé. — Hé bien! ma chère enfant, causons.

Il s'assied.

Juliette, debout. — Avez-vous reçu des nouvelles de Jean?

L'Abbé. — Vous savez bien que nous n'en pouvons recevoir. Jean est maintenant en pleine mer.

Juliette. — Je ne saurais vous dire combien ce départ m'a fait de peine. Jean m'a gâté ainsi tous mes projets. Pensez-vous qu'il revienne bientôt?

L'Abbé. — Hélas! mademoiselle, son départ m'afflige bien plus que vous encore... mais de ses projets je ne sais absolument rien.

Juliette. — Vous ignorez même la cause de son départ?... Vous étiez son confident, son ami... C'est avec vous qu'il a passé sa dernière soirée... Cette résolution est si étrange!... Vraiment, vous ne savez rien?... Ah! je ne lui pardonnerai pas, il peut en être sûr; mais si je pensais qu'il pût revenir bientôt, je différerais jusque-là mon mariage.

L'Abbé. — Je crois que ce serait inutile.

Juliette. — Il savait combien je tenais à sa présence et, d'ailleurs, il approuvait ce mariage, il vous l'a dit, n'est-ce pas?

L'Abbé. — Sans doute.

Juliette. — Il en paraissait heureux?

L'Abbé. — Certainement.

Juliette. — Il vous a dit qu'il en était heureux?

L'Abbé. — Mais il a dû vous le dire à vous-même, mademoiselle, puisque vous l'avez consulté?

Juliette. — Vous avez raison... L'heure avance. Il faut que je descende au jardin. Venez-vous avec moi?

L'Abbé. — Volontiers, mademoiselle, très volontiers.

Il se lève.

Juliette. — A propos... une idée qui m'est venue ce matin en lisant ce roman anglais... le connaissez-vous?

L'Abbé. — Nullement.

Juliette. — Est-ce une faute grave que de reprendre une promesse que l'on a donnée!

L'Abbé. — La question est délicate, et il faut distinguer...

Juliette. — J'entends une simple promesse, qui n'a rien de solennel ni de sacré... une affaire du monde, par exemple, mais une affaire grave, qui n'est pas encore conclue et dans laquelle on s'aperçoit que l'on s'est engagé... imprudemment...

L'Abbé. — Je vous entends... Encore faut-il considérer les circonstances... Tenez, je prendrai un exemple, fort inopportun, je l'avoue... mais il me vient à l'esprit et me fera bien comprendre. Si vous vouliez — l'exemple sera d'autant plus probant qu'il est plus invraisemblable, — si vous vouliez rompre votre mariage avec M. de Marliac... Cette idée, je vous assure, est aussi éloignée de mon esprit que du vôtre.

Juliette. — Oui, oui, l'abbé... mais continuez.

L'Abbé. — Hé bien! mademoiselle, vous pourriez parfaitement, en l'état des choses, reprendre votre parole. Le monde pourrait vous blâmer, mais votre conscience n'aurait rien à vous reprocher. Je parle ici, bien entendu, en homme d'Église, et je ne considère que les choses du cœur...

Juliette. — C'est bien, l'abbé. Je ne vous en demandais pas tant, et me voilà fort édifiée. Venez-vous?

L'Abbé. — Encore une fois, mademoiselle, l'exemple était...

Ils sortent.

VI

LE PARC

MADAME DAUTHIER, FERNAND, assis sous un berceau, près de la pelouse.

Fernand. — Vous comprenez vous-même, madame, que cet état de choses ne peut se prolonger davantage. Tous mes amis m'écrivent pour me féliciter de mon mariage, ma mère l'a annoncé officiellement, elle m'envoie lettres sur lettres pour me presser d'en fixer le jour, et voilà que Mlle Juliette veut le reculer encore... Savez-vous, madame, que si vous ne m'aviez assuré le contraire, j'aurais lieu de craindre...

Madame Dauthier. — Mais non, c'est un pur caprice.

FERNAND. — Je vous assure, madame, que je saurais entendre à demi-mot.

MADAME DAUTHIER. — Je n'en doute pas, mais il n'y a, Dieu merci ! rien à entendre. Je me rends très bien compte de l'embarras où vous êtes. J'en fais mon affaire et, dès ce soir, je parlerai sérieusement à Juliette.

FERNAND. — Vous m'obligerez beaucoup. Depuis huit jours M[lle] Juliette n'est plus la même ; et ce changement n'a pu vous échapper.

MADAME DAUTHIER. — Caprice d'enfant gâtée, et rien de plus, je vous le répète... C'est le départ de son cousin qui l'a contrariée; dans une semaine, elle n'y pensera plus.

FERNAND. — Ce départ en effet est incompréhensible.

MADAME DAUTHIER. —Jean n'en a jamais fait d'autres. Mais que voulez-vous? Juliette voulait absolument l'avoir pour témoin. Elle est coiffée de lui. Elle tenait cela de son père qui, je ne sais pourquoi, adorait cet original. Moi, je n'ai jamais pu le souffrir.

FERNAND. — Le fait est qu'il n'a guère montré de tact.

MADAME DAUTHIER. — Il n'a pas le sens commun...

FERNAND. — Voici M[lle] Juliette avec l'abbé.

MADAME DAUTHIER. — Il y a une heure qne nous vous attendons.

JULIETTE. — J'étais avec l'abbé, nous discutions de théologie.

FERNAND. — Vous êtes pâle, mademoiselle, seriez-vous souffrante ?

JULIETTE. — Je vous remercie. Je ne souffre point. Un peu de migraine seulement, le grand air la dissipera. Votre bouquet était charmant.

FERNAND. — Vous pensez que l'air vous soulagera? Voulez-vous prendre mon bras et faire le tour de la pelouse?

JULIETTE. — Avec plaisir.

Ils sortent.

MADAME DAUTHIER. — Hé bien ! l'abbé, vous ne vous asseyez pas?

L'ABBÉ. — Mon Dieu ! madame, l'air est léger, le soleil indulgent, et n'était la galanterie qui me retient à vos côtés, je profiterais volontiers, je l'avoue, du répit que me donne ma sciatique, pour faire aussi un tour de promenade.

MADAME DAUTHIER. — Puisque votre sciatique est si gracieuse, que votre galanterie m'accompagne, l'abbé. Je ne tiens pas du tout à demeurer sous ce berceau.

Ils sortent.

FERNAND, revenant avec Juliette. — Vous ne quittez plus ce collier.

JULIETTE. — Il me plaît et je le porte volontiers.

FERNAND. — C'est un goût singulier. Quelle rare beauté trouvez-vous à ce bijou exotique?

JULIETTE. — Je ne sais s'il est beau ou laid : c'est un souvenir.

FERNAND. — C'est un présent de votre cousin, je crois.

JULIETTE. — Vous le savez bien, vous étiez ici le jour où il me l'a donné.

FERNAND. — C'est faire à M. Maubray plus d'honneur qu'il n'en mérite, car il ne paraît guère se soucier de vous. N'est-il pas parti, sans même vous dire adieu?

JULIETTE. — Jean est un homme à part, et les hommes de son mérite ont de ces traits bizarres... D'ailleurs, avec les gens que j'aime, je ne saurais compter.

FERNAND. — Je ne dois pas désirer que M. Maubray revienne de sitôt, et je pourrais, à bon droit, me montrer un peu jaloux.

JULIETTE. — Vous m'avez assurée que vous n'aviez pas ce vilain défaut.

FERNAND. — Je le croyais avant de vous aimer.

Ils sortent.

MADAME DAUTHIER. — Avouez que ce départ est inexplicable.

L'ABBÉ. — Je l'avoue, madame.

MADAME DAUTHIER. — Que c'est l'acte d'un écervelé!

L'ABBÉ. — Je suis de votre avis.

MADAME DAUTHIER. — D'un homme malappris.

L'ABBÉ. — J'en tombe d'accord.

MADAME DAUTHIER. — Et qu'un garçon comme celui-là ne vaut pas qu'on le regrette.

L'ABBÉ. — La chose est évidente.

MADAME DAUTHIER. — Vous êtes distrait, l'abbé, et ne pensez pas à ce que vous dites.

L'ABBÉ. — Je le confesse, madame.

MADAME DAUTHIER. — On dit que tous les gens d'esprit sont

distraits. Il faut croire que je n'ai point d'esprit, car je ne suis jamais distraite.

Ils sortent.

FERNAND. — Pourquoi refusez-vous de m'écouter? Je suis sincère, je vous le jure, quand je vous dis que je vous aime.

JULIETTE. — Vous avez beaucoup d'esprit et vous savez que je ne suis pas romanesque. Parlez-moi sérieusement et ne me traitez pas en pensionnaire, je vous en prie.

FERNAND. — Votre scepticisme me fait sourire, Juliette. Avez-vous donc tant éprouvé la vie et voudriez-vous tirer vanité de vos illusions perdues?

JULIETTE. — Si j'avais des illusions, je serais trop heureuse de les perdre. Que voulez-vous, je suis ainsi faite et je prends la vie telle qu'elle est.

FERNAND. — Vous êtes une enfant, Juliette.

JULIETTE. — Suis-je donc la première femme à qui vous dites que vous l'aimez?

FERNAND. — C'est la première fois que j'aime avec cette tendresse et que je le dis en toute vérité.

JULIETTE. — Cette phrase-là... ces mêmes mots avec ce même accent de vérité et le serment que vous me prêteriez, si je vous pressais un peu... est-ce la première fois que vous les prononcez?

FERNAND. — Vous ignorez la vie, et vous parlez d'un monde que vous ne connaissez pas.

JULIETTE. — Je ne suis pas méchante et je n'abuserai point... (en riant :) Parlons de l'Italie.

Ils sortent.

MADAME DAUTHIER. — Il faut vous expliquer nettement, Monsieur l'abbé. Il ne vous est plus permis de vous taire après de telles insinuations, et ce ne sont pas là des choses que l'on puisse laisser dans le vague.

UN DOMESTIQUE. — Madame de Bonneval est au salon.

MADAME DAUTHIER. — J'y vais, prévenez Mademoiselle. A tout à l'heure, Monsieur l'abbé. Nous reprendrons notre conversation en un autre lieu et tout à notre aise.

Elle sort.

L'ABBÉ. — A notre aise... c'est à son aise, qu'il faudrait dire. Le silence est d'or. Je n'ai jamais mieux apprécié la vérité

de ce proverbe: mais l'or est subtil et il glisse dans les mains...

FERNAND. — Un mot, s'il vous plaît, Monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. — Je suis à votre service, Monsieur.

FERNAND. — C'est un service que je viens vous demander. Il est d'une nature assez délicate; mais vous avez l'expérience du monde, et vous me comprendrez. Vous savez avec quelle ardeur j'ai recherché la main de Mlle Dauthier... Je souhaite de me tromper, mais je crois remarquer en elle quelque irrésolution. Je sais qu'elle met en vous une juste confiance et donne un grand prix à vos conseils... Êtes-vous de mes amis, Monsieur l'abbé, et approuvez-vous notre mariage?

L'ABBÉ. — Certainement, monsieur, je suis de vos amis et j'approuve un mariage qui réunit, comme on dit, toutes les convenances. Mais les conseils que je donne sont de l'ordre spirituel, et j'ai toujours eu grand souci de ne me point mêler des affaires qui ne sont pas de ma compétence.

FERNAND. — Personne plus que moi n'apprécie votre réserve et ne respecte votre caractère. Mais il s'agit de Mlle Juliette; je suis trop honnête homme pour vouloir assurer mon bonheur aux dépens du sien... Le cœur a d'étranges surprises et prend parfois de singuliers détours pour se révéler à lui-même... Croyez-vous que Mlle Dauthier ait aimé son cousin?

L'ABBÉ. — Je ne suis point le confident de Mlle Juliette. Je ne sais qu'une chose, monsieur, c'est qu'elle vous a promis sa main.

FERNAND. — Mais M. Maubray aimait-il sa cousine? Il y a de ces romans enfantins qui laissent dans la vie plus de trace qu'on ne l'imagine...

L'ABBÉ. — Sans nul doute, monsieur; mais c'est là votre affaire et non la mienne. M. Maubray est parti, voilà qui doit vous rassurer pour le présent. De l'avenir, je ne sais rien de plus que vous; et quant au passé, si je savais quelque chose, vous êtes un galant homme, Monsieur, et vous ne me le demanderiez pas.

FERNAND. — Je vous remercie, Monsieur l'abbé, et vous prie de me pardonner une indiscrétion que mon amour pour Mlle Dauthier doit excuser à vos yeux.

L'ABBÉ. — L'excuse était inutile.

FERNAND. — A bientôt, Monsieur l'abbé. Je vais rejoindre ces dames.

L'ABBÉ. — La peste soit de son amour avec sa discrétion!

Que de tribulations, Seigneur ! et que d'inquiétudes de toute sorte ! Ah ! misérable cœur, je te reconnais bien là, et qu'avais-tu besoin, en vérité, de te lancer dans ce tourbillon ?... Puis-je me taire plus longtemps ? Ce vicomte me circonvient, M[me] Dauthier m'investit, et Juliette elle-même me tend des pièges... J'ai été dupe, un instant, de sa casuistique, mais je vois bien maintenant qu'ils sont tous traversés du même doute et que le même vent a soufflé sur eux... Non ! je ne puis plus me taire, et il faut que la lumière se fasse. Si Juliette aimait Jean, si d'un mot je pouvais assurer le bonheur de ces deux enfants... Mais Jean est bien loin et le terrain autour de moi est hérissé d'obstacles... Il faudrait déployer la plus fine diplomatie. Allons ! un peu de présence d'esprit, rassemblons nos idées et tâchons de trouver un plan de campagne. C'est pour la bonne cause.

Il s'éloigne en méditant.

VII

LE SALON

Madame Dauthier, *seule*. — M. de Marliac n'arrive pas... Je suis dans une agitation... Ce Jean ! je vous le demande un peu, s'embarquer pour l'Amérique, à la veille du mariage de sa cousine... Le pauvre garçon ! Dieu sait que je ne lui voulais pas de mal, mais tous nos projets vont être bouleversés. Juliette voudra porter un deuil rigoureux. Qui sait d'ailleurs? C'est une fille si singulière... je ne la reconnais plus... Nous avons une chance, c'est que les journaux se soient trompés.

A l'abbé, qui entre.

Hé bien ! l'abbé, pas de nouvelles ?

L'Abbé. — Rien, madame, absolument rien. C'est une anxiété mortelle. Je ne vis plus depuis hier. Mon pauvre Jean !... Ce n'est pas possible, madame. Je suis si vieux et il est si jeune ! Dieu est bon ! Ce serait injuste, et je me dis que c'est impossible.

Madame Dauthier. — Du calme ! l'abbé, du calme. Il y a quelque espoir, encore.

L'Abbé. — Si peu, madame ! J'ai lu cent fois ces mots sinistres : *L'* Atlanta *a sombré en pleine mer !...* Je croyais m'être trompé... Je recourais à la dépêche de Jean, c'était bien

sur l'*Atlanta*, qu'il s'était embarqué... L'horrible nuit! Je suis un vieillard, mais je puis dire que jusqu'ici je n'avais pas vécu.

MADAME DAUTHIER. — Avez-vous vu Juliette?

L'ABBÉ. — Elle est restée dans sa chambre. Je tremblais qu'elle ne me fît demander. Vous croyez qu'elle ne se doute de rien?

MADAME DAUTHIER. — Elle ne lit jamais les journaux, et je n'ai pas voulu l'inquiéter avant d'avoir une certitude.

L'ABBÉ. — Comment lui apprendre?...

MADAME DAUTHIER. — C'est votre affaire, l'abbé.... Vous êtes son ami... son directeur... vous connaissez le fond de sa pensée. Ces affaires-là sont de votre ministère.

L'ABBÉ. — Mais, madame...

MADAME DAUTHIER. — Voici M. de Marliac.

Fernand, un télégramme à la main :

Les journaux ont dit trop vrai. Voici la réponse que je reçois du Havre : « M. Maubray était à bord de l'*Atlanta* et l'*Atlanta a péri corps et biens.* »

MADAME DAUTHIER. — Corps et biens!

L'ABBÉ. — Ayez pitié de nous, mon Dieu!

Il s'affaisse.

MADAME DAUTHIER, à Fernand. — Soutenez-le. Il se trouve mal.

Fernand soutient l'Abbé et l'aide à s'asseoir.

L'ABBÉ. — Ce n'est rien... madame... je tremble, voilà tout... Les voies du ciel sont profondes.

Il se cache la tête dans ses mains en sanglotant.

MADAME DAUTHIER. — Pauvre homme! il l'aimait beaucoup.

FERNAND. — C'est un événement affreux,

MADAME DAUTHIER. — Mourir si jeune... et de cette manière horrible...

FERNAND. — Croyez que j'en suis tout pénétré. Je connaissais à peine M. Maubray, nous ne nous ressemblions guère, mais je l'estimais infiniment.

MADAME DAUTHIER. — C'était un original; mais au fond un excellent garçon...

FERNAND. — Mademoiselle Juliette aura beaucoup de chagrin.

MADAME DAUTHIER. — Jean était son seul parent. Ce sera une perte pour elle.

L'Abbé, se relevant tout à coup et un peu égaré.

C'est une perte pour le monde. Je vous le dis en vérité. Les hommes de cette sorte sont rares, et Dieu les rappelle à lui. Que feraient-ils parmi nous?... Jean était une âme d'élite, noble et délicate; ces âmes-là se brisent quand elles se heurtent à la réalité. Pour vivre, il faut être fort et se barder de fer... *Robur et aes triplex*.. Vous ne le connaissiez pas; personne ne le connaissait, pas même moi qui l'avais vu naître. Je puis bien vous révéler son secret maintenant. Oui, vraiment, je le puis. Hélas! c'est nous qui sommes le plus à plaindre. Savez-vous pourquoi il est parti? Il aimait Juliette.

MADAME DAUTHIER. — Lui!

Juliette soulève la portière du salon; en entendant les dernières paroles de l'Abbé, elle s'arrête et écoute.

L'ABBÉ. — Il l'aimait, et cet amour était toute sa jeunesse... un amour né dans la tendresse et les larmes, comme les fleurs qui éclosent sous la rosée du ciel et s'épanouissent au premier rayon du matin... C'est seulement la veille de son départ qu'il m'a ouvert son cœur et confié son secret. C'est une histoire étrange; je ne puis vous en rapporter les détails en ce moment... excusez-moi... mes yeux sont obscurcis, ma mémoire est troublée, je n'ai pas l'habitude de ces épouvantables secousses... Ce qui est certain, c'est que le père de Juliette avait commis une grande faute et que sa fortune appartenait à Jean.

MADAME DAUTHIER. — C'est impossible! (Bas à Fernand.) Le pauvre homme divague.

L'ABBÉ. — Je me rappelle maintenant... Autrefois, avant la révolution de février, M. Dauthier avait fait un emprunt au père de Jean. La révolution éclata. M. Maubray fut ruiné, et M. Dauthier bouleversé lui-même, égaré, menacé de ruine, dissimula, — ce fut une bien coupable aberration de sa part et il s'en est cruellement repenti, — dissimula le reçu qu'il avait donné à M. Maubray. Il s'était promis de restituer cet argent lorsqu'il l'aurait gagné; il le regagna, mais c'était presque toute sa fortune... L'ambition l'aveugla, il manqua de courage... mais il voulut se mettre en règle avant de mourir et il écrivit à Jean une lettre qui était sa confession...

MADAME DAUTHIER. — Ma tête se perd...

FERNAND. — Vous avez vu cette lettre?

L'ABBÉ. — Je l'ai tenue dans mes mains et l'ai lue de mes yeux. Mais personne ne la lira plus, rassurez-vous, et ce secret sera pour toujours enseveli entre nous... L'honneur du nom! Jean était un honnête homme et il aimait Juliette. Si elle l'avait aimé, la réparation eût été facile, un mot aurait tout effacé, — c'était le dernier vœu de ce malheureux père, — et il imaginait qu'en bénissant les deux enfants, le prêtre l'aurait absous de son crime et aurait rendu le repos à son âme... Mais Dieu en avait décidé autrement. Jean m'avait confié ses papiers avant de partir pour la Russie, il me les a redemandés...

MADAME DAUTHIER. — Et...

L'ABBÉ. — Et il les a brûlés, madame, tout simplement, comme cela... « Juliette ne m'aime pas. Elle se marie. Rien ne doit troubler la sérénité de son cœur et le repos de sa vie. » Il a beaucoup pleuré, le pauvre enfant! Vous voyez à quel point il l'aimait.

Juliette entre brusquement.

JULIETTE. — Jean a fait cela, dites-vous... Je comprends tout maintenant. Mais il est revenu, il est ici... ne me cachez rien, je suis forte, je pourrai le voir... je veux le voir...

Silence.

Répondez-moi, l'abbé... Vous pleurez! Il lui est arrivé malheur! Où est-il? Mais répondez-moi donc!

Elle aperçoit la dépêche que Fernand a gardée dans sa main, elle la saisit, la lit et tombe évanouie.

MADAME DAUTHIER. — Du secours! Du secours!

On s'empresse autour de Juliette

L'ABBÉ. — Revenez à vous... C'est moi, c'est votre vieil ami...

Juliette revient lentement à elle, regarde l'Abbé, se révèle, tombe dans ses bras et fond en larmes.

JULIETTE. — Jean! mon fidèle Jean! mon frère bien-aimé! Ah! que j'avais raison de pleurer et de me sentir troublée jusqu'au fond du cœur... Il m'aimait, et je l'ai méconnu... Je souffre. Ce collier m'étouffe.

Mme Dauthier avance la main pour le détacher. Juliette la prévient, saisit le collier et l'arrache violemment de son cou.

N'y touchez pas! C'est lui qui l'avait attaché autour de mon cou. Il y avait une devise qui disait : « Sur moi, le bonheur soit enchaîné! »... Qu'avec toi donc aussi le bonheur se brise...

Elle jette le collier loin d'elle.

Il me fait horreur maintenant.

MADAME DAUTHIER. — Juliette! Juliette!

JULIETTE. — Il n'y a plus rien au monde pour moi, rien qu'un regret qui me fera mourir... Qui m'aimerait comme Jean, qui me connaîtrait comme lui, qui me parlerait jamais comme il m'a parlé? Jean, mon bien-aimé, ton dernier baiser est resté sur mon front, aucune bouche humaine n'en effacera la trace. On peut être fidèle à un souvenir, n'est-ce pas?... Je hais le monde, tout y est vain... Venez, l'abbé, conduisez-moi en Bretagne dans ce village où nous avons été élevés ensemble... C'est là que reposent nos morts, c'est là que nous pleurerons sur sa tombe vide... Cet air me pèse, je veux partir.

L'ABBÉ. — Ah! malheureuse enfant!

JULIETTE. — Partons, vous dis-je, emmenez-moi, je le veux.

MADAME DAUTHIER. — Mais, c'est de l'égarement, Juliette.

JULIETTE. — L'égarement! il est passé, je vous le jure, et pour toujours. Venez!

FERNAND, lui prenant la main. — Mais moi, Juliette, m'abandonnerez-vous ainsi? Ne suis-je plus rien pour vous?

JULIETTE, détournant les yeux et l'écartant. — Que me voulez-vous? Je ne vous aime pas.

Elle sort avec l'Abbé.

ALBERT SOREL.

SUR
LES CHEMINS DE L'ALBANIE

PREMIERS CONTACTS : DURAZZO

Terre que je découvre et que je crois revoir...

Penchés à l'avant du navire, dans le rougeoiement de l'aube, nous l'avons vue venir à nous, l'Albanie. La longue silhouette des montagnes bleues se précisait sur un ciel de plus en plus vif, tandis que la lune, à l'Occident, tombait dans la mer comme une fleur fanée, comme cette claire nuit d'août déjà finie, qui semblait bue par l'étendue des eaux.

Aride, escarpée, désertique, une chaîne de calcaire surplombe le rivage comme une forteresse démesurée qui défend les terres invisibles. Une seule fois, elle s'interrompt pour laisser paraître une ville, serrée dans ses vieilles murailles, bloc doré sans arbres, soutenue par des roches, où des grottes profondes mettent les uniques points d'ombre : Dulcigno, qui fut terre albanaise et arrachée à l'Albanie. Une vallée se déploie; des minarets en arrière ont rayé l'écharpe grise d'un bois d'oliviers.

Aussitôt recommence la succession des croupes pelées où s'accrochent à peine quelques broussailles semblables à un lichen obstiné. Et lorsque le navire s'éloigne de la côte, on voit se lever, au-dessus de cette première marche, d'autres chaînes, d'un blanc plus sec et plus léger que le blanc de la neige, un entassement infini de rochers.

Nos yeux ne se lassent pas de cette désolation magnifique, de ces espaces abrupts, vierges de toute trace humaine, où seule règne la lumière qui baigne ces durs reliefs d'une sorte de douceur immatérielle.

Cependant, ces solitudes deviennent de plus en plus inexorables. Comment un arbre même pourrait-il s'agripper à ces escarpements?

Le navire jette l'ancre. Nous sommes dans la baie de Saint-Jean de Medua. Et le regard cherche, le long de l'étroite bande de terre entre la nappe bleue du golfe et la haute barrière de rochers.

La ville? Où donc est la ville? cette ville dont les journaux ont fait retentir le nom dans tout le monde, lorsqu'ils annonçaient le bombardement de Saint-Jean de Medua.

Au revers de la pointe, où les broussailles moins clairsemées donnent l'illusion d'un maquis très maigre, on distingue les assises d'un long bâtiment rasé, quelques ruines posées à de grandes distances, deux ou trois constructions neuves à l'aspect de casernes, et de pauvres cabanes tapies le long du rivage, de la même couleur que le sol dont elles se distinguent à peine. C'est tout... A flanc de colline, ces murs blancs sont des ouvrages de défense, et l'on distingue sur la grève, et grimpant les premières rampes, des taillis de fils barbelés. Une série de bateaux qui rentrent, les uns derrière les autres, rappellent que nous sommes dans un port... des dragueurs de mines ayant achevé leur dangereux travail quotidien. Saint-Jean de Medua, enfermé au pied de cet amphithéâtre hostile, quelle vision de solitude!

On comprend un peu l'impression de ces voyageurs qui débarquèrent ici, il y a quelques années, dans l'intention d'exploiter les forêts à l'intérieur du pays.

— C'est ça, l'Albanie!

A peine descendus à terre, ils ont hélé leur barque; en hâte, ils se firent reconduire au vapeur... et ils retournèrent en Occident.

— C'est ça, l'Albanie...

Mes yeux évoquent au delà du chaos de rochers la coupée du Drin que va rejoindre la route unique de Saint-Jean de Medua, le Drin lent et gris, en marche vers Scutari étalée dans sa plaine, sous le triangle aigu de son Tarabosh; je revois le lac, immense et pâle entre ses montagnes dont nous avons salué les

cimes en passant. Un dédale de sommets aux lignes sèches et précises, se haussant les uns derrière les autres, et portant les noms des clans qui les revendiquent.

Oui, c'est cela, l'Albanie. Une terre mystérieuse et difficile d'accès, étroitement gardée par ses montagnes comme par des bastions, un pays qui fut scellé pendant des siècles sous la jalouse tutelle des Turcs, un jardin clos demeuré tel quel, une âme qui n'est pas diminuée et affaiblie au contact de la vie moderne. — N'est-ce pas là ce que nous allons chercher?

Le soleil s'attarde au flanc des âpres pentes qui s'empourprent comme si elles eussent soudain fleuri. Et voici le crépuscule. Le golfe du Drin s'assombrit lentement. Les petites maisons de pêcheurs se sont anéanties; on les croirait aspirées par la terre.

C'est l'heure où s'éveillent les essaims innombrables de moustiques, porteurs de la malaria.

* * *

Une tache claire se dessine contre une colline basse et pelée, dominant un vaste golfe : c'est Durazzo. La rive s'infléchit et l'on aperçoit au loin une plaine immense. Les chaînes de montagnes se poursuivent très en arrière, houleuses, superposant leurs sommités comme des vagues immobiles.

Toute la lumière d'Orient semble venir à la rencontre du navire sur les eaux d'un bleu allègre. Cependant, la nappe d'azur est trouée en trois endroits. Des sommets de mâts émergent, un morceau de bastingage, une cheminée morte : trois navires qui furent coulés en rade de Durazzo pendant la guerre.

Voici les minarets, la tour de l'horloge, les verdures discrètes, noyant les maisons musulmanes. Et, tout au bord de l'eau, ces larges ruines, ces murs spacieux percés de trous, c'est le palais du prince de Wied que les obus autrichiens ont effondré. Tout au bord de l'eau... comme si le Roi inquiet eût à peine osé poser le pied sur le sol de son royaume.

Une barque nous emporte à travers la baie qui fut témoin de tant de naufrages...

Sur l'embarcadère sont groupés des hommes immobiles dont les vêtements de laine blanche soutachée de noir, les fez blancs semblent refléter l'ardente lumière. Ils ont de beaux

visages maigres et couleur de bronze. Graves, ils saluent au passage les étrangers.

Le long des rues, aux maisons basses qui descendent vers la mer, sur la place bordée d'échoppes à la mode turque, à chaque pas on retrouve le souvenir des heures troubles que Durazzo vient de traverser. Ici, il y avait des arbres, des jardins... Les Autrichiens les ont détruits. Au pied de la vieille muraille vénitienne qui grimpe la colline, on a dû creuser des abris pour mettre en sûreté les habitants, lors des bombardements.

Durazzo, clef de la vaste plaine de la Mysakja, et, le long de cette inaccessible côte adriatique, seule ouverture donnant accès à l'intérieur de la Péninsule, commandant la route de Monastir et de Constantinople, a, depuis l'antiquité, déchaîné de terribles convoitises. Durazzo, la Dyrrachium romaine, était le point de départ de cette fameuse via Egnatia, qui, à travers toute la Péninsule, faisait communiquer Rome avec Byzance.

Cette colline, qui fut une île naguère, où César assiégea Pompée, où l'on dit que saint Paul a prêché, vit maintes fois aux prises l'Orient et l'Occident, assista au débarquement des Croisés, vit triompher les Normands, puis les Vénitiens succédant aux retours de Byzance, puis les mandataires des ducs d'Anjou, et enfin ce Philippe de Tarente, un prince français, qui, au XIV[e] siècle, résida en Albanie et essaya de l'unifier. L'Orient fut victorieux avec l'invasion turque, qui eut raison de la résistance désespérée des Albanais. Et ils viennent enfin de trouver leur unité dans leur volonté d'indépendance, après des siècles d'oppression ottomane.

Aujourd'hui, les souvenirs des luttes de l'antiquité et du moyen âge sont oubliés. Les paysans ramassent sur leur champ des médailles romaines. Et de rares Européens vont contempler, à une dizaine de kilomètres de Durazzo, ces ruines inviolées qu'on appelle l'arc romain, à cause d'une porte cintrée s'ouvrant dans la longue muraille qui descend vers la mer. Les lignes régulières de briques encastrées entre les rangs de pierres attestent le soin de cette construction magnifique. Autour, c'est le désert. La chaîne des collines s'abaisse. Une plage s'élargit au pied des murailles envahies de chardons. Et de l'autre côté se développe, entre ses lagunes sans fin, la plaine fertile et marécageuse qui attend des bras pour l'assainir, et transformer en moissons ces pâtis où les troupeaux errent en liberté.

Ironie du destin... Après tant de bouleversements, après avoir vu passer des héros formidables, Durazzo voit désormais son nom attaché au nom du dernier venu, qui n'avait rien d'un héros, la figure falote du prince de Wied dont la médiocre aventure devait avoir pour l'Albanie des conséquences tragiques.

Sans doute, des fenêtres de son palais, contemplait-il chaque jour cette rive étroite où l'on installe aujourd'hui un jardin public, des arbres grêles qui ont de la peine à s'enraciner. En face de la sérénité radieuse de cette baie, il ne songeait qu'à l'évasion possible... au cas où il n'arriverait point à transplanter dans son royaume les coutumes de sa principauté allemande.

Il n'a pas essayé d'imposer la souveraineté de l'Albanie reconnue par six Puissances. Chance désormais perdue... Il ne tâcha point de gagner la confiance de ce peuple dont le loyalisme est cependant un des traits essentiels. Il demeura défiant, distant, inquiet toujours.

— Non, il n'a pas compris..., disait amèrement un bey qui vécut à la cour du « mbret. » Il avait de bonnes intentions cependant...

Il n'a pas su s'avancer au cœur du pays entouré d'une brillante escorte de cavaliers, selon la coutume des valis. Un bateau l'a mené jusqu'à Valona. Et il s'est contenté de se rendre à Tirana... en automobile, avec la Reine et les dames d'honneur en grand décolleté.

Le peuple, habitué à la tenue sévère des musulmanes, les prenait pour des chanteuses...

Il y eut à la préfecture de Tirana une réception solennelle et la présentation des chefs albanais. Les dames allemandes riaient de leur costume et faisaient entre elles des signes et des grimaces de moquerie; le Roi fumait et ne s'apercevait pas de cette inconvenance, qui froissait gravement tous ces hommes silencieux.

Il s'entoura d'étrangers qui le conseillaient mal et tournaient en ridicule les mœurs du pays. L'un d'eux traita les seigneurs albanais de bachi-bouzoucks dans des vers qu'on répéta à voix trop haute.

— Tout cela faisait mauvais effet, soupire le narrateur. Un jour, la Reine, que j'accompagnais dans une promenade sur les

collines, me dit : « J'ai reçu une lettre de ma tante, la reine de Roumanie. Elle nous conseille de ne pas trop fréquenter les étrangers... et de voir les Albanais davantage... » J'ai répondu : « Majesté, je crois qu'elle a raison. »

La Reine était plus intelligente que le Roi. Peut-être se rendit-elle compte de tout le tact, de l'ingéniosité, de la sensibilité ethnographique que déploya Carmen Sylva pour se faire aimer de son peuple oriental... Et puis, Carmen Sylva était un poète. Et le poète a servi la Reine...

Il y eut une première alerte à Durazzo, des coups de fusil tirés. Le couple royal s'affola. Ce n'était pas une manifestation contre le Roi, cependant; s'il eût fait face au peuple, personne ne l'eût menacé. Et son autorité aurait grandi. Il écouta les conseils intéressés de ceux qui proposaient la fuite. Il s'embarqua avec la Reine. Puis, voyant que tout était calme, il revint au palais. Ce faux départ acheva de ruiner son prestige.

Malgré ses fautes, il eut des partisans dévoués. Il lui en reste quelques-uns.

— C'était notre Roi... disent sobrement ces Albanais. Lorsque nous épousons une femme sans l'avoir jamais vue, nous la gardons, même si elle nous déplaît : nous lui avons promis protection et fidélité. Nous tenons notre parole. Nous avions promis obéissance à notre Roi : nous devions tenir notre parole, même s'il ne répondait pas à nos espérances...

Tel est le raisonnement que nous avons entendu formuler.

TIRANA, LA CAPITALE

Au milieu de sa plaine, dans son amphithéâtre de montagnes désertes, Tirana élance ses minarets et ses cyprès séculaires qui apparaissent de très loin, émergeant d'une nappe de verdure arrêtée net, comme un tapis jeté sur l'étendue rasée.

Autour du bazar à arcades blanches, neuf, reconstruit par Essad Pacha, les rues se taisent entre leurs hautes murailles et semblent fraiches, en dépit du soleil torride, à cause des eaux courantes qui les habitent. Alimentées par deux rivières divisées en canaux étroits, les eaux se hâtent le long du pavé et leur rumeur occupe seule le silence : elles font plus de bruit que les

passants muets. De toute la cité s'élève un clapotis d'eaux pressées. Les enfants, dix fois par jour, viennent tremper leurs pieds nus; les femmes n'ont qu'à se baisser pour jeter sur leur seuil de grands seaux d'eau pure. Et la ville continuellement lavée est d'une propreté que bien des villes occidentales pourraient lui envier.

Au sortir des cités italiennes bruissantes de voix, de rires, de cris, pavoisées de hardes éclatantes qui mettent hors des fenêtres toute l'intimité des alcôves, des rues où la presque totalité des actes de la vie se poursuit sans vergogne, avec une bonhomie désarmante, on est saisi par le contraste de ces rues albanaises, secrètes et chastes, par la dignité grave des gens du peuple, en vêtements blancs, par le silence des femmes qui ne sont pas toutes voilées. Les maisons crépies à la chaux, un peu en retrait dans leur cour, dérobées par un mur, entourées d'arbres et de fleurs, ont toujours l'air de se garder, avec leur rez-de-chaussée aveugle, et leur étage en surplomb. Parfois ce sont les fenêtres médianes qui avancent, formant une sorte d'étroite véranda fermée. Nombreuses et rapprochées, les fenêtres apparaissent sévèrement closes par le moucharabieh.

Beaucoup de maisons sont anciennes et fort belles, décorées de peintures comme celle de la famille Toptani; la maison d'Essad, contiguë et entièrement détruite, se donnait l'apparence d'un château fort derrière ses épaisses murailles. Et ces pierres agressives surprennent dans cette ville, presque la seule de toutes les villes albanaises qui soit dénuée de forteresse.

Tirana, avec sa physionomie pudiquement réservée, défendue contre les regards indiscrets par ses murs, ses jardins, ses moucharabieh, entourée de son passé aux aguets sous les sycomores géants et les cyprès rangés à quelque distance, comme des sentinelles noires autour du « lieu de prière, » semble continuer une méditation ancienne. Elle se souvient qu'elle eut pour origine la mosquée de Suléïman. L'histoire ne dit rien de ce Suléïman bey qui, il y a trois siècles, dans cette campagne déserte, au bord d'une rivière et non loin du sauvage défilé où passe la route de Dibra, fit édifier cette ample coupole et son haut minaret. Il construisit aussi une maison de bains qui existe encore et un four où l'on cuisait le pain des

pèlerins. Pour un parat ils obtenaient un pain qui devenait si volumineux qu'on devait l'emporter sur l'épaule...

Dans la maison des tombeaux, contiguë à sa mosquée, sous une coupole peinte, entouré de ses fils, Suléïman repose. Il est couché dans une sorte de catafalque en bois, drapé d'étoffe verte, sur lequel des mains pieuses ont disposé des tissus brodés. Auprès de lui son drapeau surmonté du croissant. A pas discrets, une femme va et vient entre les cercueils, époussette les dalles, fait le ménage des morts. Et, les musulmans, lorsqu'ils disent leurs prières, ne manquent pas d'adresser une pensée reconnaissante à Suléïman bey endormi au fond de sa maison soignée, qui songea dans sa sollicitude ingénieuse aux besoins de leur âme, sans oublier les corps, leur nourriture et le bain qui les purifie.

Sans doute, ce fut Suléïman qui planta devant la mosquée et en face d'elle ces cyprès, aujourd'hui si touffus et si sombres. Ainsi régla-t-il l'ordonnance de cette place, qui est le cœur même de Tirana, et où l'on ne passe jamais sans s'arrêter, saisi par sa grandeur mystérieuse : dans le cadre puissant des cyprès, les vieux tombeaux, entourés d'une arcade, à ciel ouvert pour que la bonté de Dieu descende sur l'occupant, la longue façade basse du séminaire et, de l'autre côté, la mosquée et la maison des tombeaux dont les murailles sont décorées de fleurs peintes, d'arabesques, de fruits, de paysages. Des stèles peuplent tous les espaces libres.

Lorsqu'on les mène au cimetière en dehors de la ville, les morts, une dernière fois, traversent cette place. On les dépose sur cet autel au pied des cyprès, pendant la prière. Autour d'eux se poursuit le dialogue muet des pierres tombales, qui portent, en caractères sculptés, un verset du Coran.

Tandis qu'ils sont là, couchés dans l'ombre étroite, les perspectives de la vie les enveloppent-elles encore une fois? Sont-ils encore sensibles à la grâce mystique de leur cité, à son clapotis d'eau courante, à l'ombre douce de ses vieux arbres?

« Celui qui pardonne tout... » disent les vieilles pierres.

« Oh quelle douleur que cette mort !... » reprend le chœur des hommes.

« Celui qui est le Créateur éternel...

« Que sa place soit dans le paradis de l'Éden... »

Et le mort, réconforté, s'éloigne, balancé sur l'épaule de ses amis.

La mosquée d'Hadji Edden bey, toute proche du bazar, est aussi décorée de peintures anciennes : corbeilles de roses, nœuds Louis XVI, guirlandes de fleurs et de fruits enlaçant des paysages naïfs. Ces palais, ces jardins féeriques, ces cours d'eau, ces navires, bien plutôt qu'une copie de la réalité, sont le rêve de quelque peintre exilé qui avait la nostalgie de Stamboul et de la Corne d'Or.

Les peintres de Tirana ont constamment sous les yeux ces thèmes d'une grâce vieillotte, et ils s'en ressouviennent, lorsqu'ils ornent de fleurs et de nœuds éclatants, sertis dans des arabesques, les coffres de mariage et ces berceaux légers que les femmes transportent sur leur dos pendant les longs trajets.

Dans les échoppes rapprochées, on regarde travailler les artisans méditatifs. Ils ne s'interrompent pas, et ne se hâtent pas non plus. Ils savent que le temps leur est pleinement dispensé et qu'ils peuvent achever à loisir la peinture minutieuse, l'aiguière qu'ils martellent, le fin travail d'argent, la broderie d'or commencée sur le bolero de gros drap. Tourneurs de porte-cigarettes, malaxeurs de tabacs, ceux qui confectionnent les fez ou les « opings, » cette chaussure basse en cuir souple, dont l'extrémité se recourbe, tous ils ont la même aisance sérieuse, et ce grave sourire lorsqu'on admire leur travail. Et celui-ci, qui avait mis tremper une rose dans un verre en face de lui, a retiré la rose et me l'a offerte.

Lorsque le chant du muezzin tombe du minaret, les musulmans interrompent leur besogne et s'en vont à la mosquée, après avoir lavé dans le ruisseau leurs pieds et leurs mains. Le vendredi après-midi, le bazar se ferme. Et il se ferme l'après-midi du dimanche. Ainsi l'on a résolu un délicat problème et donné satisfaction à Jésus et à Mahomet. Tirana, qui compte 15000 musulmans et 2000 chrétiens, ménage exactement la foi des uns et la foi des autres.

Le jeudi, jour du marché, la ville change de physionomie. Dès l'aube, les pavés ont retenti sous le fer des chevaux, longues caravanes, descendues des montagnes, et qui apportent les marchandises confectionnées dans les lointains villages. Pièces de grosse laine tissée, couvertures en poils de moutons, nattes et tapis, cotonnades faites au métier, transparents tissus de

soie, et aussi les costumes anciens, les velours chamarrés, les manchettes soutachées et brodées d'or, toutes ces étoffes prennent possession de la rue, s'amoncellent devant les femmes immobiles en jupes sombres, assises sur leurs talons, voilées de blanc ou de noir et, quelques-unes, le visage découvert.

Parallèle à ce marché des étoffes, le marché des grains envahit une place entière. Les hommes se tiennent accroupis entre les sacs de blé. Des femmes tziganes se fraient un passage, portant sur leur dos des peaux d'animaux toutes raides. Devant la mosquée, les potiers ont installé leurs cruches poreuses au col d'amphore.

Vêtements blancs et noirs, visages bronzés, draperies flottantes... Ce qui étonne nos oreilles occidentales, c'est le silence de cette foule. Il semble que ce soit le soleil qui fasse tout le tapage, exaltant les tons vifs des colonnades, les rouges, les ors, le brillant des soies, les couleurs ardentes des fruits, les tas d'aubergines et de tomates écroulés à même le pavé... et ce blanc surtout, ces laines blanches, ces fez, les chausses blanches des hommes dans le cadre éclatant des façades passées à la chaux. On a l'impression d'une lumière bruyante... mais les voix humaines demeurent assourdies.

Silencieux et dignes comme le paysan turc, ils n'ont rien de son fatalisme et de sa nonchalance rêveuse, ces durs montagnards qui se sont toujours insurgés contre leur destin. Ils ont gardé intact leur type de grands Illyriens au crâne hyperbrachycéphale, une des races les plus anciennes et les plus belles de l'Europe. Avec leurs visages accentués, leur long nez aquilin, leurs yeux gris ou noirs qui étincellent tout à coup sous les sourcils foncés, ils ont une noblesse rude. Ils semblent des aristocrates d'un autre âge, enfermant une passion secrète. On dirait des hommes très anciens, oubliés par la course des siècles, restés en marge, et retrouvés par miracle, avec leur âme indemne, fière et fermée, leurs coutumes archaïques, leur culte de l'honneur, leur force que n'ont point entamée les avatars de la civilisation.

Ou s'étonne de voir les femmes souvent petites et menues à côté d'eux. Mariées très jeunes, avant leur complet développement, elles ont des maternités nombreuses, et partagent aux champs toutes les besognes de l'homme. Leurs beaux yeux

vous sourient entre leurs voiles. Comme on voudrait connaître leur pensée !

Parfois, en écoutant raconter quelque trait de leur vie, on a l'impression qu'une fenêtre s'entr'ouvre, laissant pénétrer, sur l'inconnu de ces âmes, une étroite et brève clarté...

Dans la chambre blanche, vide, d'une maison chrétienne, toute pareille à la maison musulmane, une très jeune femme m'a reçue, et, maintenant, assises sur les nattes, nous causons, et le petit frère, debout en face de nous, traduit dans un français approximatif les lentes phrases échangées. Mais il n'est pas toujours besoin de paroles. Je sais pourquoi cette robe noire emprisonne un corps qui semble avoir fondu, et pourquoi ce visage de recluse adolescente est si creusé et si pâle, depuis deux mois, privé de grand air, dans l'étroite chambre blanche. Elle pleure son mari, tué en combattant au pied des montagnes mirdites. Et je sais aussi que cette veuve de vingt ans, suivant la coutume du pays, ne se remariera pas.

Détournant ses yeux pleins de larmes, pudiquement retenues, elle m'offre ce qu'elle a de mieux à me donner, la photographie du mort, en uniforme de sous-officier : une figure quelconque, jeune et pleine, qui sourit devant l'objectif.

Je regarde au passage les mains frêles et tremblantes, des mains qui ne connaissent que les travaux d'aiguille, — ces mains qui ont tué...

Elle fut aimée par un autre, un ami du mari, et celui-là, c'était un héros de grande allure, un audacieux, vénéré de tous les patriotes parce que, d'un coup de fusil, il avait supprimé un traître. Dans ce pays de mœurs très chastes, lui savait bien que son amour était sans espoir. Il employa le guet-apens. Il attira la jeune femme jusqu'à un village où elle croyait que son mari l'attendait. Et il l'enferma dans une maison complice. Elle ne perdit point la tête, sut résister, gagner du temps et parvint à s'enfuir. De retour chez elle, un soir qu'elle était seule, elle entendit contre le mur un bruit insolite. Cette femme, presque enfant, qui n'était pas romanesque et ne cherchait pas les sensations rares et les remords pervers, et ne revendiquait pas son droit au plaisir, se souvint seulement qu'elle était la femme d'un autre... Elle se pencha à la fenêtre, aperçut l'échelle et l'ombre qui montait. Elle se retourna, vit au mur les pistolets

de son mari, en saisit un et fit feu dans le noir. L'homme, atteint à bout portant, fut tué net.

Les juges ont acquitté l'épouse irréprochable.

Je regarde les doigts fragiles qui tremblent tandis qu'elle glisse dans une enveloppe la photographie, en prononçant quelques mots incertains.

— Elle a été chez les Mirdites, traduit le petit frère, mais elle n'a pu trouver la tombe...

J'essaie d'apercevoir le douloureux visage détourné. Peut-être songe-t-elle à la rigueur du destin, plus vindicatif que les juges... à la condamnation mystérieuse qui veut que l'on paie œil pour œil, dent pour dent... Peut-être offre-t-elle au mort bien-aimé, comme une couronne sanglante, sa fidélité intacte, et cette offrande devient sa seule consolation.

Dans la rue déserte et noire où le petit frère m'accompagnait, j'ai pensé à voix haute sans m'en apercevoir :

— A vingt ans... c'est dur...

Et j'entendis l'adolescent qui me remettait sévèrement à ma place :

— Ça... ce n'est pas notre affaire... c'est Dieu...

L'ALBANIE EN FACE DE L'EUROPE

Peu à peu, dans la maison à moucharabieh d'où l'on assiste à la vie paisible de la cité, dans la chambre blanche au long divan bas, où s'asseyaient tour à tour les membres du Parlement, les prêtres, les notables, au cours des conversations lentes, à mi-voix, traduites mot à mot, ponctuées par la tasse de café et la cigarette traditionnelles, nous avons vu se préciser le visage de l'Albanie.

Une sourde angoisse d'abord, qui s'exprimait en termes mesurés et poignants : quelle solution l'Europe va-t-elle donner à la question des frontières? L'Albanie pourra-t-elle vivre? N'a-t-elle point assez souffert? Est-elle condamnée à disparaître, livrée aux convoitises de voisins trop avides?

— Cela, nous ne l'accepterons jamais... Nous lutterons jusqu'à la fin... Nous sommes prêts à mourir...

Cette parole, nous l'avons entendue prononcer par les ministres et par les paysans. Et ce n'était pas là une vaine figure...

A cette heure si grave, les Albanais ont prononcé entre eux la « bessa » (serment), une sorte d'union sacrée : ils ont juré de remettre à plus tard tous leurs différends, d'abandonner leurs vendettas. Tous ensemble ils font face au danger.

Ils ont été à tel point déçus, trompés, toutes ces dernières années !

Les diplomates dans leurs marchandages disposaient de leur sol, et les armées le piétinaient à l'envi...

— Depuis dix ans, nous sommes obligés de nous battre ou de subir la guerre des autres !

Dix ans... Depuis l'année 1912 où l'Albanie se révolta définitivement contre le joug des Turcs et obtint son autonomie. Elle n'eut pas le temps de se réjouir de cette victoire... Peut-être ce premier ébranlement donné à l'Empire encouragea-t-il ceux qu'on appelait alors « les quatre petits peuples frères » à déclarer la guerre au Sultan. Néanmoins, les Grecs envahirent le Sud de l'Albanie.

Pendant que s'élaborait le traité de paix, l'Albanie échappa au démembrement qui la menaçait. La politique autrichienne, la réservant sans doute à une pénétration pacifique, imposa la création d'une Albanie indépendante.

Six Puissances la reconnurent. On lui donna un roi. On lui donna des frontières nouvelles qui la dépouillaient d'immenses territoires peuplés presque uniquement d'Albanais : on lui retirait un million d'hommes, et la moitié de son sol. La commission internationale, qui fixa ces frontières, obéissait sans doute à l'influence occulte de puissants voisins.

— Et pourtant, ce sont ces frontières de 1913 que nous réclamons aujourd'hui... Seulement ces frontières ! Qu'on nous les laisse et nous pourrons essayer de vivre.

Ils ne les eurent pas longtemps, leurs frontières de 1913... Les Grecs, contraints d'évacuer la région du Sud, avaient brûlé de nombreux villages, la ville de Ljaskoviki et celle de Tepeleni au printemps 1914. Sitôt la grande guerre déclarée, ils se hâtèrent de revenir. Les Serbes aussi s'installèrent. Et le piétinement commença sur le sol de l'Albanie. La retraite serbe d'abord.

— Nous aurions pu les empêcher de passer. Mais ils étaient nos hôtes, n'est-ce pas ! Naturellement ils ont souffert. Nos villages de montagne sont très distants et très pauvres. Et eux,

ils étaient tant! Mais nous avons fait pour eux ce que nous avons pu... Ils ont oublié tout cela, sans doute. Leur armée reconstituée est revenue occuper nos régions de l'Est. Ils ont brûlé nos villages. Et, depuis lors, ils sont toujours là!

Les Austro-Bulgares envahirent l'Albanie : c'était la guerre déchaînée sur le sol albanais. Les Italiens occupèrent Valona, les Français, Korça (Koritza), et repoussèrent les Bulgares. D'ailleurs, l'action des troupes françaises était désintéressée ; les volontaires albanais le comprirent et combattirent héroïquement à côté d'elles. L'autonomie des Confins albanais fut proclamée sous le contrôle de la France. Ainsi l'on évitait la mainmise des Grecs.

La paix fut signée.

— Mais la paix n'était pas pour nous...

Lorsqu'au début de 1920 à Lushnja, l'Albanie fut proclamée République indépendante, par l'Assemblée nationale, les Grecs demeuraient au Sud, les Serbes à l'Est et au Nord, et les Italiens à Valona... Le pays était appauvri, en partie dévasté, ses routes étaient défoncées et tous ses ponts coupés. Aujourd'hui, les Grecs occupent encore quelques points au Sud. Ils ne semblent pas avoir renoncé à leurs prétentions sur Korça et Argyrokastro...

— Quant aux Serbes, ils détiennent de vastes territoires à l'Est et au Nord, à l'intérieur des frontières de 1913. Ils font de l'agitation chez les Mirdites, ils sont au Tarabosh et menacent Scutari. Voyez à quel point notre situation est désespérée (1)! Nos villes sont encombrées de réfugiés qui ont fui leurs villages détruits et que nous ne pouvons pas nourrir...

— Mais pourquoi les Serbes terrorisent-ils ces malheureux paysans s'ils prétendent posséder leurs villages?

Il nous fut répondu :

— Vous connaissez le mot d'un haut fonctionnaire serbe désireux peut-être de jouer les Bismarck... « Les Albanais ont à choisir entre trois alternatives : S'en aller... devenir Serbes... être massacrés... »

(1) Ces lignes furent écrites en octobre dernier. Depuis lors, la situation de l'Albanie s'est améliorée, soit du côté des Grecs, soit surtout du côté des Serbes. Cependant nous avons voulu laisser tel quel ce chapitre, qui est une page — à pleine tournée — de l'histoire albanaise.

— Mais l'Europe?...

— Ah! l'Europe!...

Je revois deux des membres du Haut Conseil d'Albanie. Ils sont assis l'un en face de l'autre, le musulman et le catholique. Celui qu'on appelle le Chef et qui dirige ce Haut Conseil des quatre Régents est le type même du grand seigneur albanais. Aquilin et maigre, son visage immobile a une sorte de noblesse réservée, une gravité que tempère par instants une subite expression de douceur, un sourire affable et triste. En face de lui, l'évêque d'Alessio, en gilet de soie couleur de pourpre, parle un français nuancé. Ses traits fins, rayonnant d'intelligence, tout à coup se sont crispés d'ironie.

— Guillaume était plus sincère, murmure-t-il. Il disait : Les petits peuples n'ont pas le droit de vivre. Les autres parlent du droit des petits peuples, mais ils ne font rien... Ah! quand on n'a pas un million de baïonnettes derrière soi, on ne vous écoute pas...

L'évêque était à Paris, chef de la délégation albanaise, pendant la Conférence de la paix. Il eut enfin une entrevue avec un haut personnage politique français très influent, qui lui dit :

— Vous avez un million d'Albanais en territoire serbe. C'est vrai, monseigneur. Mais on ne peut pas y toucher. Vous pensez bien qu'on ne peut pas toucher à la carte du monde.

J'ai répondu :

— Mais vous ne toucherez pas à la carte d'Albanie!

Il a dit :

— Vos frontières de 1913, vous avez le droit de les réclamer. Il est possible que les Puissances vous les laissent... Ce n'est pas sûr...

— Mais la justice, Excellence!

Il a répondu :

— Ah! la justice, monseigneur... la justice!...

Il y a une pause. Monseigneur, penché vers le Pacha, traduit ses propres paroles. Et chaque fois, avec une courtoisie délicate, il nous avertit :

— Je traduis ce que nous venons de dire...

Il s'étonne que l'Albanie soit à ce point inconnue, ignorée des Européens. Il a vu un haut dignitaire du clergé catholique qui lui dit aimablement :

— J'ai été en Albanie.

— Où cela, Éminence ?

— A Zagreb...

— L'Albanie, c'est un peu plus au Sud, Éminence...

— Ah ! non, je voulais dire à Spalato...

Le Régent musulman parle à son tour, à voix presque basse. Avec cette poésie innée chez tous les Albanais, les plus cultivés comme les paysans illettrés, il trouve pour notre pays une image charmante :

— Vous, Suisses, vous êtes au centre de l'Europe. Et, comme les abeilles, vous avez pris ici et là ce qu'il y a de meilleur.

Dans les pièces sans apparat, où, d'une façon toute démocratique, on a installé les huit ministères, nous avons entendu les mêmes plaintes et les mêmes protestations.

— Nous voudrions travailler... nous faisons ce que nous pouvons... Depuis deux ans nous avons ouvert des écoles dans toutes les villes, une école normale à Elbassan, un lycée à Korça, et, dans 464 villages, une école élémentaire. Nous avons des cours du soir pour les adultes : nos artisans manifestent un tel désir d'apprendre ! Nous commençons à réparer les routes... Mais on nous force continuellement à nous battre...

Ils ont tous ce sentiment que l'Albanie est abandonnée par l'Europe.

— On nous méconnaît... On répand sur nous des calomnies... Avez-vous lu les journaux d'Europe ? On raconte qu'en Albanie, les musulmans molestent les chrétiens... Et pourtant ! Nous avons trois religions (1) : au Nord, les Malissores et les Mirdites catholiques, les orthodoxes au centre et au Sud, les musulmans un peu partout. Et nous sommes des frères...

Des frères. Les Régents, les ministres, les députés, les notables, les paysans, tous, ils ont dit cette parole.

Aujourd'hui, c'est l'archimandrite, un des chefs de l'Église orthodoxe albanaise, qui la prononce. Jeune encore, portant la barbe noire, il a sous la haute coiffure un visage pâle et ardent qui s'illumine. Il fit ses études à Athènes et on lui proposa d'être métropolitain d'une ville de 100 000 âmes.

Il répondit :

(1) Il y a 584 685 Albanais musulmans, 158 249 orthodoxes et 88 978 catholiques.

— Je préfère desservir la plus petite église, mais en Albanie.

Il obtint de desservir l'église albanaise de Sofia.

Les Grecs déclarèrent qu'une messe dite en albanais serait impie... Et à trois reprises ils tentèrent de le faire assassiner, avant que fût dite cette première messe et les jours qui suivirent. Par miracle il échappa. Les autorités bulgares durent le protéger.

Ce patriote s'efforce de briser le lien qui unit l'Église orthodoxe albanaise à l'Église grecque, afin de couper court aux occultes influences politiques.

Il rêve de créer en Albanie une école de popes et de relever le niveau de ce clergé orthodoxe qui doit remplir auprès des paysans un rôle d'éducateur.

Je lui demande s'il considère que la présence de religions différentes soit un mal ou un bien ?

Il répond vivement.

— Heureusement que nous avons les musulmans !

Et il développe sa pensée :

— Ils nous font une concurrence morale...

Cette parole de l'archimandrite, bien souvent nous devions l'évoquer au cours du voyage : « Heureusement que nous avons les musulmans ! » Que de fois nous en avons senti la vérité profonde ! Il semble qu'en vivant côte à côte, « comme des frères, » chrétiens et musulmans se soient mutuellement pénétrés de leurs vertus. Les traditions musulmanes de bonne éducation, le respect pour les parents et les vieillards, la propreté, — les adeptes de Mahomet sont astreints à un lavage rituel plusieurs fois par jour, — ont gagné les Albanais chrétiens. En retour, la notion chrétienne de la famille a conquis les Albanais musulmans qui sont monogames. Les uns et les autres pratiquent la tolérance la plus exemplaire. Les enfants fréquentent les mêmes écoles. Les instituteurs appartiennent aux différentes confessions. Il arrive que des musulmans épousent des chrétiennes, et les chrétiens des musulmanes. Il arrive que, dans les mêmes familles, il y ait des chrétiens et des musulmans. Et l'on cuit le même gâteau, une moitié à l'huile pour les chrétiens qui observent le jeûne, l'autre moitié au beurre pour les musulmans. Gâteau de fête qui devient un symbole...

Il faut dire qu'une grande partie des musulmans albanais

appartiennent à la secte des bektachis, particulièrement libérale.

Il y a quelques jours, un officier albanais chrétien étant mort, on célébra le service funèbre dans l'église orthodoxe de Tirana. Les mahométans prirent part à la cérémonie, et portèrent un des cordons du poêle. Les hodjas tenaient les cierges. Le prêtre chrétien rendit hommage à Mahomet et le prêtre musulman loua Jésus-Christ...

C'est ainsi que les Albanais comprennent l'union de la Croix et du Croissant que l'Occident n'a jamais cessé d'opposer...

Peu de jours après notre arrivée, nous avons vu s'éclairer le visage du ministre des Affaires étrangères : une dépêche venait de parvenir à Tirana : l'Angleterre, conseillée par la France, renonçait à soutenir les prétentions des Grecs sur Argyrokastro et Korça. Une grande espérance était permise : le Sud de l'Albanie était sauvé. Cependant aucune manifestation bruyante ne vint interrompre les occupations quotidiennes, aucun cri de triomphe ou de haine..Seulement ces yeux qui souriaient, cette question posée à mi-voix : Vous savez? Vous connaissez la dépêche?

A onze heures du soir, un bruit de piétinement continu devant la maison m'attira à la fenêtre. Et par les interstices du moucharabieh, j'aperçus à la lueur des torches une foule massée, extraordinairement silencieuse comme le sont les foules albanaises. Des drapeaux flottaient sur cette masse immobile. Tout à coup, une voix s'éleva qui dit en français :

— Nous avons reçu une bonne nouvelle... Nous sommes venus pour vous l'apprendre... parce que vous êtes nos amis...

Un pays qui se crée, improvise à la fois ses lois et ses routes, ses écoles, sa police, son armée, ses hôpitaux, et voit contester ses frontières qu'un traité, auquel il ne prit point part, lui imposa tout en l'amputant, et au même moment, doit se défendre et combattre, et s'adresse vainement à l'Europe indifférente, — telle est l'image pathétique, renouvelée à chaque étape, que, d'un bout à l'autre de son sol, nous a offerte l'Albanie.

Une seule chose stable, fixe, éternelle, c'est l'ardente aspiration à la liberté qui poussa ces montagnards, pendant cinq siècles, à se révolter continuellement sous le joug turc, la notion de son droit imprescriptible et l'unanime volonté de mourir

plutôt que de l'abandonner, — et tout le reste flottant encore :

— Nos frontières nous seront-elles laissées? Aurons-nous la paix? Pourrons-nous travailler enfin?

Ce peuple demeuré à la porte de l'Europe, à l'écart, presque inconnu, a ceci de particulièrement attachant qu'il fut jusqu'ici préservé de la civilisation hâtive, improvisée, toute de surface, dont les jeunes nations, trop impatientes, s'emparent avec une hâte imprudente, en abandonnant leur caractère et leurs traditions.

Le rêve séculaire de l'Albanie, rêve modeste et secret, fut celui d'une autonomie sous le régime turc. C'est ce rêve que les patriotes albanais, de génération en génération, transmettaient à leurs fils.

— Pense toujours à l'Albanie, disait l'un d'eux, peu avant de mourir, à son fils de treize ans.

L'enfant pensait toujours à l'Albanie. Il se bornait encore à rêver l'autonomie sous le régime turc. Devenu homme, à cause de ce rêve dont il ne se cachait point et qu'il exprimait toujours, il fut exilé en Asie-Mineure. Aujourd'hui il occupe de hautes fonctions dans le gouvernement de son pays. Le rêve qu'il fit tout enfant est dépassé. L'Albanie a proclamé son indépendance. Mais la lutte n'est point terminée. Comment finira-t-elle ?

LE SOUVENIR DE SCANDERBEG

Le souvenir de Scanderbeg plane sur toute l'Albanie. Dans le moindre village, chez les chrétiens comme chez les musulmans, on peut contempler ses traits, le profil d'aigle, la barbe majestueuse, cette grave expression de force obstinée.

Les générations de paysans, dans les régions du Nord, se transmettent, depuis le xve siècle, le deuil de Scanderbeg : le court manteau noir à franges longues qu'ils portent, rejeté sur l'épaule, les manches pendantes.

L'aigle double de ses armoiries illustre le drapeau national. Le héros catholique, vainqueur des Turcs pendant vingt-trois ans et jusqu'au jour de sa mort, est devenu le symbole même de cette passion de liberté qui n'a jamais cessé de travailler ce peuple.

Mais si l'on peut dire que la pensée de Scanderbeg est par-

tout présente, elle l'est davantage encore à Kruja, la petite ville accrochée à mi-hauteur de la montagne, dominant la plaine de Tirana et qu'on aperçoit de si loin, comme une volée de cailloux blancs éparpillés au pied de la haute paroi de calcaire.

Kruja, où Scanderbeg est né, fut sa capitale et le centre de toute la résistance opposée à l'invasion turque. Kruja est l'image même de la résistance. La muraille abrupte de sa montagne l'appuie victorieusement. Ses maisons, avec leurs façades fermées, et leurs fenêtres tout au faîte des façades, ressemblent à ces forteresses domestiques, les « Kula, » que l'on voit se multiplier dans les villages du Nord. Le bazar qui suspend à pic sur le vide de longs murs aveugles est lui-même une forteresse. Les échoppes, rejoignant presque leur avant-toit, ne laissent passer qu'une étroite bande de ciel et se resserrent pour prendre moins de place.

Tout au sommet de l'épaulement, plus haut encore que cette ancienne maison où s'est installée la préfecture et dont la galerie croulante conserve une fresque naïve, la tour trapue, solidement campée sur sa base élargie, s'affirme comme un défi... la tour de Scanderbeg. On s'assoit à ses pieds sur le mur de l'ancienne forteresse et l'on songe à cet enfant prédestiné qui jouait sur ce rempart. Il était si beau et si brave déjà, habile à monter à cheval, vainqueur dans tous ses jeux, que les habitants l'appelaient « notre prince, » quoiqu'il fût le plus jeune des fils de Jean Castriote.

Il avait neuf ans lorsque son père, contraint de l'envoyer en otage, à la cour du sultan Amurat II, lui dit en lui donnant son dernier baiser :

— Ne déçois pas notre espérance...

L'enfant emporta cette parole, et sans doute emportait-il aussi ce visage de Kruja, que nous contemplons aujourd'hui, et que la civilisation n'a point retouché : la cité opiniâtre, cramponnée aux flancs roides, avec ses maisons fortes, ses bois d'oliviers, ses murailles, ce long bazar étroit surplombant le vide, et la perspective en raccourci de la chaîne rocheuse, la houle des collines qui vont mourir dans la plaine, et le littoral infini, toutes les côtes d'Albanie enveloppées d'azur.

Georges Castriote grandit à la cour du Sultan qui s'émerveillait de cette intelligence, de cette adresse, de cet indomptable courage. A dix-huit ans, le jeune homme commandait

une armée turque victorieuse, qui l'adorait. C'est alors qu'on le nomma Scanderbeg, seigneur prince Alexandre... Surprenante divination du peuple qui donnait pour parrain à cet adolescent l'un des plus grands génies militaires qui furent jamais... Sa fortune continua de grandir. Mais lorsque, Jean Castriote étant mort, les Turcs occupèrent Kruja, Scanderbeg, brusquement, revint dans ses montagnes. A la tête de trois cents Albanais, il reprit sa ville natale avec la connivence des habitants. Tous les chefs albanais le rejoignirent.

Alors commença cette longue suite d'exploits qui font ressembler l'histoire de Scanderbeg à celle du Cid. Seulement Scanderbeg se battait pour sa patrie et sa religion... Pendant un quart de siècle, cette vallée de Tirana, les chaînes du Mati et des Mirdites, Kruja et Petrella, devinrent le bastion toujours victorieux de la chrétienté.

Ce n'est pas à Kruja que devait mourir Scanderbeg.

En pleine lutte, à l'âge de 63 ans, il fut pris de la fièvre à Alessio, au pied du massif des Mirdites.

Couché sur son lit, dit le chroniqueur, il voulait se lever et se battre.

Il remit le soin de son fils au Sénat de Venise et mourut en disant à l'enfant :

« Cultive par-dessus tout la justice, sans acception de riche ou de pauvre, de puissant ou de faible. Environne tes États d'un rempart d'amis ; car la vie humaine a besoin d'amitié, comme la terre a besoin de soleil... »

La pierre est chaude sous les rayons du jour déclinant. La forêt d'oliviers, les vagues des collines ondulent avec douceur au pied des pentes abruptes. Le bleu de la mer s'alanguit. Et tout le paysage que contemple la tour trapue est inondé d'une tendresse qui contraste avec les rudes montagnes et la sévère cité sentinelle veillant au pied des parois de calcaire, la cité dont la destinée fixa la destinée de Scanderbeg, et qui avait formé à son image l'âme du héros enfant.

Pour compléter le pèlerinage, on doit monter à Petrella, sur la montagne qui ferme le cirque de Tirana du côté de l'Orient, à l'autre extrémité de cette vallée que commande si altièrement Kruja.

Point de route. On suit à cheval la longue plaine que coupent

les ressauts successifs; on traverse à gué la rivière et l'on grimpe des âpres flancs. Les murs ruinés de Scanderbeg, tout au sommet, surveillent cette ascension.

Il faut, pour les atteindre, dépasser une mosquée solitaire. De l'autre côté, au delà du dernier mur d'enceinte, quelques maisons aux ouvertures grillées contiennent les tombeaux des généraux turcs : les dépouilles de l'ennemi sont ainsi disposées au pied de la forteresse.

Elle semble, avec les siècles, s'être incorporée à la roche qui la soutient, comme si la forteresse humaine devenait l'achèvement logique de la citadelle naturelle. La même patine les dore. Et les iris sauvages habitent les creux du rocher et les fentes de la muraille.

Le premier exploit de Scanderbeg, revenu dans sa ville natale, fut de conquérir Petrella qui commande deux vallées : la vaste plaine de Tirana s'offre, verte et bleue, déroulée entre les montagnes. Les collines, vues d'en haut, semblent s'aplatir, la chaîne des Daïtit s'éloigne en s'abaissant, coupée en une série de massifs lourds réunis par des cols. A nos pieds, la rivière divague, repliée en courbes nombreuses. Et l'air est si pur qu'on distingue les minarets de Tirana comme des fils de lumière au milieu de la plaine bleue.

Le versant oriental domine un dédale de chaînes de plus en plus confuses à l'horizon. Elles s'avancent les unes derrière les autres comme une série d'ouvrages de défense, une suite d'obstacles dressés successivement. On dirait des ébauches de montagnes recommencées à l'infini.

Les yeux cherchent en vain à découvrir un ordre au milieu de cette incohérence. Et voici que l'ordre se révèle dans cette incohérence même : les montagnes d'Albanie sont autant de barrières posées devant les invasions, imprenables bastions qui enseignèrent aux hommes la résistance. Les Albanais ont bien reconnu l'expression même de leur sol et de leur âme en Scanderbeg dont toute la vie fut une résistance victorieuse.

UNE BOURGADE HISTORIQUE, LUSHNJA

Cette volonté de résistance, cette certitude de vivre et de durer, combien profondément nous l'avons ressentie dans le bourg de Lushnja !

La veille, au crépuscule, nous avions longé, entre la mer et le maquis, des sables tout fleuris de lis blancs. Et nous sommes entrés dans la Mysakja, une plaine immense, qui, de la baie de Durazzo aux lagunes de Valona, s'enfonce à l'intérieur comme un vaste triangle dont le sommet s'effile entre les montagnes.

Traversée au Nord par les méandres gris du Shkumbi qui sépare l'Albanie tosque de l'Albanie guègne, au Sud par le Semeni, empoisonnée de moustiques et de malaria, ancien lit de la mer qui s'est retirée d'elle, la Mysakja est une des régions les plus fertiles du monde. Cependant, on a l'impression d'un désert en franchissant ces étendues incultes, livrées aux troupeaux, et où les plantes steppiques succèdent à celles des eaux stagnantes. Rares sont les villages le long des ondulations qui la bordent, et les habitants, affaiblis par la fièvre, ne peuvent tirer parti de leur sol prodigieux qu'il faudrait drainer, afin de l'assainir.

Trois bourgades, appartenant à des périodes différentes de l'histoire, dominent les trois angles : Lushnja, la cité byzantine de Bérat, et Fieri, au Sud, toute proche de l'emplacement d'une ancienne ville grecque, l'intellectuelle et florissante Apollonia, où, seul, vit aujourd'hui un pauvre monastère, que les Autrichiens ont dépouillé des pierres sculptées et couvertes d'inscriptions, encastrées dans ses murs.

Lushnja, au flanc d'une colline, regarde l'immensité plate, lumineuse, et tout enveloppée du ciel qui semble apparaître encore par les déchirures bleues des lagunes. Les maisons, avec leurs jardins de figuiers et d'amandiers, sont comme plaquées sur la pente; autour d'elles, la colline déroule ses plis arides.

Des notables à cheval sont descendus à notre rencontre, très beaux dans leurs vêtements blancs aux ceintures éclatantes, et portant le fusil sur le genou, selon la coutume albanaise, prêt à tirer. Ils escortent la voiture. D'autres, le long du chemin, saluent. Et là-bas, c'est toute la population du bourg qui attend, immobile, avec les écoliers alignés, des fleurs, des drapeaux.

Lushnja, solitaire et ramassée sur sa colline, ressasse un grand souvenir. Ce fut elle qui vit se fonder définitivement l'autonomie albanaise.

Au début de 1920, soixante-huit délégués de toutes les parties

de l'Albanie se réunirent à Lushnja, accompagnés de milliers et de milliers de patriotes,—et il y en aurait eu bien davantage encore, si l'administration italienne, alors prédominante, ne s'était ingéniée à retenir un grand nombre d'hommes.

Les délégués, réunis dans la maison d'un notable, se constituèrent en Assemblée nationale, déclarèrent déchu le gouvernement provisoire de Durazzo, nommé par l'Italie, et qu'elle tenait sous son influence. En face des dangers qui menaçaient et tandis que trois Puissances détenaient encore une partie de son territoire, l'Albanie fut ainsi constituée en État souverain, son unité affirmée, son gouvernement désigné.

Nous sommes entrés dans la maison désormais historique. Au seuil de cette salle, longue, toute nue, claire avec sa frise au pochoir bleue et grise sur fond bis, sa haute plinthe blanchie à la chaux, et qui ouvre neuf fenêtres sur la terre d'Albanie, quelle émotion vous saisit ! La grandeur d'une résolution unanime, d'une volonté qui ose, l'aspiration refoulée au cours des siècles, qui se fait jour enfin, s'exprime, éclate, en dépit des obstacles et malgré les périls, non pas en vaines clameurs, mais dans l'acte de ces hommes que nous nous représentons graves, parlant à mi-voix, étreints par une émotion trop vaste. — Et tout autour d'eux, autour de la maison, les appuyant, répandus sur la place et jusqu'au bas de la colline, débordant la cité trop étroite, cette foule de pèlerins, silencieuse elle aussi, qu'une volonté pareille a conduits à Lushnja : être libres...

Des montagnes les plus lointaines, des villages perdus, ils se sont mis en route, le long des sentiers difficiles, et, devant eux, ils voyaient avancer, confuse encore, — et leurs yeux fervents la cherchaient, la découvraient, — l'étoile qui rayonne sur toute vie qui commence...

NOËLLE ROGER.

(A suivre.)

LETTRES D'UN CHEF

A SES FILS

II (1)

A LA 3e ARMÉE EN ARGONNE

20 août 1915 (2).

... Je tiens, je crois, le secteur le plus chaud et le plus ingrat, mais dans l'intérêt d'autres « théâtres, » il faut que je me débrouille avec ce que j'ai. Enfin, à Dieu vat ! on fera de son mieux.

1er octobre 1915.

Les attaques du 25 septembre ont été admirablement montées et exécutées par ici. Sans le mauvais temps qui a bouché complètement l'horizon, les Boches étaient sûrement crevés sur un front de 20 kilomètres. Nous avons eu une guigne noire (3).

A l'Ouest de l'Argonne, ma première division a enlevé d'un bond toute la première position de l'ennemi. Or, les Allemands, qui avaient senti le danger, avaient préparé une contre-attaque sur la gauche. Lorsque celle-ci s'est déclenchée, une pluie très forte, un nuage opaque, masquait complètement nos vagues d'assaut ; lorsque les unités de contre-attaque ennemies ont été distinguées, on les a prises, dans ce nuage, pour des amis, et quand on s'est rendu compte de l'erreur, il était trop tard.

Par une autre guigne, un régiment qui était disposé en arrière de la gauche pour suivre notre attaque a été retardé à sa sortie des boyaux par les blessés qui en encombraient les issues et est arrivé trop tard.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

(2) Le 22 juillet 1915, le général Humbert avait été nommé au commandement de la 3e armée en Argonne.

(3) Au cours des opérations de Champagne, la 3e armée avait eu mission d'attaquer par sa gauche sur la rive droite de l'Aisne en liaison avec la grande offensive des 2e et 4e armées.

Sans ces deux malchances, sur ce point les Allemands eussent été également défoncés. Au lieu de ce succès, les troupes d'assaut se sont repliées sur leur position avec de fortes pertes.

Néanmoins, cette bataille de Champagne a été un brillant fait d'armes. Elle a mis en valeur la bravoure de nos troupes, la savante préparation du commandement; les résultats matériels sont énormes; on n'a pas encore inventorié toutes les prises, qui sont immenses. Dans le secteur d'attaque du seul 7e CA, on a compté 71 canons. Les officiers allemands sont stupéfaits; ils se croyaient intangibles. Un officier d'artillerie boche disait tantôt qu'au moment où l'infanterie française est entrée dans sa batterie, il était si loin de s'attendre à cet événement qu'il venait d'allonger son tir, convaincu que nous étions repoussés.

Que va-t-on faire maintenant? Va-t-on pousser encore? Nous avons atteint la dernière ligne de la deuxième position ennemie. Si nous ne sommes pas à même de poursuivre, il va falloir passer l'hiver à s'organiser, et, au printemps, ce n'est pas une bande de 5 kilomètres de profondeur, mais peut-être de 10 qu'il faudra enfoncer.

La grosse affaire pour mon armée a été de résister à la diversion exécutée par le Kronprinz sur l'Argonne. Il a fait rage pendant trois jours pour crever de ce côté. Il semble maté pour l'instant.

7 octobre 1915.

L'offensive du 25 septembre, bien qu'elle n'ait pas réalisé toutes nos espérances, n'en est pas moins un succès dont les résultats ne sont pas à dédaigner. Effet moral énorme, en Allemagne et à l'étranger, en France aussi; la constatation s'en trouve dans les journaux, dans les comptes rendus de nos agents, etc.; — effet matériel également sérieux, comportant pour l'ennemi pertes d'hommes, de matériel, de positions importantes; — effet stratégique dont les conséquences peuvent être immenses. Les Russes repartent, les Allemands ayant ramené par ici de nombreuses forces; l'attaque sur la Serbie en est également affectée. Si le succès avait été complet, ces trois effets auraient été évidemment plus accentués, mais il n'est pas prouvé que tout aurait été fini pour cela.

Donc, pas de tristesse; les sacrifices n'ont pas été inutiles : ils ont versé de la gloire sur nos armes, ils ont amené un pas

en avant vers la victoire finale. Il faut d'autant moins regretter l'effort valeureusement consenti que, si, par ici, la percée n'a pas été réalisée, c'est incontestablement à la malchance au sujet des circonstances atmosphériques qu'on le doit. Exploiter la panique, c'est en effet le secret de la victoire; c'est bien ce qui a eu lieu, mais incomplètement à cause des dites circonstances.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on ne réussit pas du premier coup : voir Sébastopol, voir Essling, voir Saragosse, etc. Il n'y a pas d'effort inutile; cette victoire incomplète n'en a pas moins diminué la confiance des Allemands en eux-mêmes et hâté la fin. Il y a eu peut-être illusion à concevoir une percée immédiate. Pourtant, nous en avons été à deux doigts, et, je le répète, c'est la guigne seule qui l'a empêchée.

Elle deviendra plus difficile, c'est incontestable; impossible? que non pas; et quand même, il y aura, à un certain degré, surprise. Malgré le bombardement préalable de trois jours, n'a-t-on pas cueilli des officiers allemands au lit?

La future opération sera forcément de plus vaste envergure, exigera une préparation plus longue, une exécution en plusieurs temps, mais il faudra la faire.

« Tenir et se tourner les pouces, » c'est vite dit, mais il faut que celui d'en face y consente; si on le laisse prendre l'initiative, son moral y gagnera et le nôtre s'écroulera : que dirait-on, en France, si les Boches nous faisaient un beau jour 23 000 prisonniers? Or, si nous n'avions pas attaqué, c'est eux qui l'auraient fait, ils ne s'en cachent pas, et c'est nous qui aurions peut-être subi la défaite. Leurs pertes vont vraisemblablement les en empêcher.

Quant à ne pas chercher en même temps autre chose, c'est différent; je crois qu'une armée donnant la main aux Russes, en Roumanie, serait une fructueuse opération. Qui sait? la félonie bulgare nous y conduit peut-être. Mais il faut de l'habileté.

Donc, pas de découragement. Une armée qui prend l'initiative de l'attaque est une armée forte; si son succès n'est pas complet, il n'en est pas moins glorieux et profitable. Au point où en sont les Allemands dont la démoralisation (je ne parle pas encore des soldats) s'accentue rapidement, la victoire a été considérable : il n'y a qu'à lire leurs longs communiqués, mensongers d'ailleurs, pour s'en rendre compte. La déconfiture de l'Allemagne, partant la gloire de la France, est assurée.

13 octobre 1915.

... Organisations en profondeur formant centres de résistance. En 1re ligne, des guetteurs et des mitrailleuses, sous abris à l'épreuve les uns et les autres. En 2e ligne, des ouvrages solides, fermés, points d'appui des contre-attaques. C'est sur ce type, conformément aux instructions du Grand Quartier Général, que j'ai monté la défense de l'Argonne.

Résultat : les petites attaques ennemies sont en général enrayées sur la première ligne; les grosses attaques réussissent à occuper la première ligne quand elle a été écrasée par un bombardement intense; elles ne peuvent aller au delà. Les blessures et les morts ont diminué des deux tiers au moins. Les soldats sont les premiers à le proclamer.

Tout l'intérêt est maintenant dans les Balkans; si l'on marche comme il faut de ce côté, cela pourrait bien amener des événements décisifs.

13 octobre 1915.

Il faut se dire que l'espèce humaine est loin d'être parfaite; les hommes de caractère sont extrêmement rares. Il en a toujours été ainsi Les faiblesses, les écrivains de valeur les ont stigmatisées : Napoléon, Vigny, Tolstoï... C'est comme cela; c'est avec cette matière imparfaite qu'il faut travailler et réussir. « Ces bougres-là, disait Napoléon, si on ne leur répétait chaque jour qu'ils sont des braves, ils f... le camp comme des lapins »... et tant d'autres.

Il faut se garder avec soin de tomber dans le pessimisme. A cet effet avoir une Foi supérieure. Foi en Dieu, en la France, en la victoire, en soi-même.

Ne pas oublier que les hommes sont sujets partout aux mêmes faiblesses. Les mêmes plaintes s'entendent et s'écrivent chez les Allemands. « On voit ses peines, dit encore Napoléon. On ne voit pas celles de l'ennemi, qui sont pires ! »

Il faut s'élever au-dessus de tout cela.

Quant à l'obéissance, voici ce que dit le Maître :

« Un général en chef n'est pas à couvert par un ordre d'un ministre ou d'un prince éloigné du champ d'opérations et connaissant mal ou pas du tout le dernier état des choses.

« Tout général en chef qui se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais et désastreux est criminel.

« Tout général en chef qui, en conséquence d'ordres supérieurs, livre une bataille avec la certitude de la perdre est criminel.

« Un général en chef reçoit des instructions qui ne sont jamais des ordres militaires et n'exigent pas une obéissance passive.

« Un ordre militaire n'exige une obéissance passive que lorsqu'il est donné par un supérieur présent au moment où il le donne. »

Voilà la loi.

Le problème angoissant, à l'heure qu'il est, c'est la Serbie : ils sont 300 000 contre 300 000 Austro-Boches, plus 300 000 Bulgares, plus 200 000 Turcs. Il faudrait donc envoyer là-bas au moins 600 000 hommes. Pour cela, il faudrait deux mois ! Or, il n'y a qu'une ligne de ravitaillement ; or, dans deux mois, le terrain sera à peu près impraticable... Grave problème ! Nous voilà obligés d'improviser l'entrée en action de 600 000 hommes appartenant à deux ou trois nations différentes... La situation, de ce côté, est vraiment pénible.

Il faut avoir confiance, malgré tout ; il n'est pas possible que l'orgueil, la barbarie, la trahison soient victorieux.

18 octobre 1915.

La guerre de tranchées exige une méthode exacte, des prévisions rigoureuses, un montage soigné, mathématique. Ces conditions ne peuvent être réalisées que si les exécutants y mettent la conscience et la compétence voulues : artillerie réglant au millimètre, infanterie audacieuse et convaincue, celle-ci d'ailleurs ne pouvant avoir ces qualités qu'autant que l'artillerie lui a donné confiance. C'est aux chefs exécutants (divisionnaires et au-dessous) qu'il appartient d'assurer la réalisation des conditions nécessaires à l'attaque.

Il est également indispensable de recharger les piles en retirant du front les unités dépensées, usées, en les mettant pour une longue période au repos, puis à l'instruction. Il faut laisser venir l'oubli et revenir la foi. Par la force des choses, les éléments, la matière première, ont perdu de leurs qualités. C'est ainsi : inutile de récriminer. Pourtant c'est avec ces éléments qu'il faut vaincre. Donc en faire l'éducation.. *Ad majorem patriæ gloriam*.

Il y a aussi les Balkans ; je suis de ceux qui estiment impor-

tant d'infliger là-bas un échec aux Boches. Ce qu'ils cherchent, ce n'est pas tant un ravitaillement matériel et humain qu'un ravitaillement en moral, car le doute, la lassitude, le découragement envahissent le Bocheland.

Fait-on le nécessaire? Je crains que non.

Mais je crois que la force des choses mettra tout au point. Je vois un grand chef, commandant aux troupes réunies de la coalition : cette organisation de notre force amènera l'entrée en jeu de la Roumanie et de la Grèce... Alors...

30 octobre 1915.

Dans la bataille, quelle qu'elle soit, rase campagne ou guerre de siège, quand l'attaque réussit-elle? Elle réussit quand le moral de l'ennemi est détruit, quand il n'y a plus d'espoir.

En Champagne, comme d'ailleurs antérieurement, notre assaut a trouvé des gens qui se cramponnaient à tout parce qu'ils étaient convaincus que leur résistance avait un effet utile, qu'elle nous arrêterait, qu'ils étaient les plus forts, que « Gott mit uns, » etc. En sera-t-il toujours de même? Non. Tout est en baisse dans les sentiments en Allemagne. C'est bien plus d'illusions que d'hommes ou de pain qu'ils essaient de ravitailler leur nation dans cette offensive en Serbie. Si la prochaine offensive coïncide avec une dépression convenable du moral, au lieu de la tenace résistance qui a conjuré la défaite, nous trouverons l'écrasement. Quoi qu'il arrive, la décision ne sera pas dans les Balkans; le succès là-bas sera le signal de la ruée générale par ici, de la curée.

1er novembre 1915.

Préparer des cadres et des soldats pour les futures victoires, c'est « mériter » tout autant que de combattre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que la guerre a imposé de telles nécessités : en 1805, après Austerlitz, en 1806-1807, pendant l'hiver, pour ne citer que ces deux exemples, la guerre a pris une allure lente, suspensive et on a fait de l'instruction. C'est une nécessité de métier.

C'est à ce prix que nous aurons au printemps l'armée de la victoire décisive. Il faut réagir en effet contre cette opinion aussi déprimante que fausse, que la victoire n'est pas possible par ici. C'est un crime de propager pareilles absurdités qui prouvent que ceux qui les émettent ne comprennent rien de la guerre. La

guerre est affaire de moral. Quand les Boches auront perdu leur dernière illusion, qui consiste à croire que la paix sortira d'une poussée vers Constantinople, leur moral ira rapidement *decrescendo*. Le tout est de faire coïncider notre effort prochain avec une dépression assez profonde dudit moral pour que tout croule dans le désespoir de retenir la fatalité. Cette régression a commencé incontestablement et le mécontentement prendra en Bocheland des proportions de plus en plus grandes.

J'en suis convaincu, nous aurons ici la victoire écrasante, décisive. Du ministère je ne dis rien, ne connaissant rien en pareille matière. Qu'il continue à maintenir l'excellent moral de l'intérieur, qu'il fabrique des hommes, des canons, des munitions, c'est tout ce qu'on lui demande. Quant à Hervé, je n'ai pas lu ses articles, je n'en suis pas curieux d'ailleurs; il n'est pas difficile de critiquer, de démolir; quelle est l'œuvre humaine parfaite, sans erreur ni défaut? Il s'agit uniquement d'avoir la Foi, malgré tout, et de faire pour le mieux. La victoire sera le prix de cette volonté confiante et tenace.

13 novembre 1915.

Je viens de lire le rapport de mon deuxième bureau sur le contrôle de la correspondance. Je suis enchanté du moral des troupes; nos soldats sont superbes et ils ont un bon sens qui les guide admirablement : « Les Boches en ont assez, nous sommes plus forts qu'eux; quand on reprendra la poussée, ils seront plus mûrs et alors... mais qu'on ne fasse pas de bêtises dans les Balkans ! » Tout cela est bien jugé. Les correspondances de l'intérieur, celles en provenance de l'étranger sont également excellentes.

Donc, hardi ! Au printemps, les Russes se renforceront, l'armée française sera recomplétée et instruite, les munitions seront kolossales; d'ici là, travaillons le moral boche : blocus rigoureux, difficultés dans les Balkans, attitude de forte confiance dans notre presse, notre gouvernement.

19 novembre 1915.

Le bonheur n'est pas de supprimer les désirs et les regrets : ceci ne mène qu'à l'indifférence. Le bonheur, c'est de remplir sa tâche avec foi. Foi totale, en soi, dans sa tâche, en ses chefs, en Dieu. Jésus est le Maître.

9 décembre 1915.

Je rentre d'une inspection à des centres d'instruction de

candidats officiers et de futurs commandants de compagnie.

Je suis enchanté, impressionné.

Tout ce monde donne à fond, instructeurs et élèves. Quelle bonne volonté! Quel sentiment du devoir, de la nécessité de se préparer, de s'instruire pour vaincre!

Quand, en outre, je constate le moral sublime des soldats, de ceux qui déjà s'embourbent dans les tranchées, de ces jeunes gens aussi, de la classe 16, qui s'instruisent en arrière du front, je suis ému et ravi. La victoire, sûrement, couronnera toute cette beauté morale.

22 janvier 1916.

La philosophie (sagesse) consiste à faire son devoir dans la conviction que rien n'arrive sans la Volonté Souveraine et en une Foi parfaite en sa bonté (livre III de l'*Imitation*).

17 mars 1916 (1).

Mes pensées sont sans cesse vers vous. Je vous soutiens de mes vœux, de mes prières.

Tantôt, par cette radieuse journée, je voyais du haut de Sivry (2) les éclatements énormes qui empanachaient la région où vous vous trouvez, et le grondement du canon donnait au spectacle un aspect grandiose et terrifiant. Je pensais bien à vous! Dieu vous garde!

18 avril 1916.

A Verdun, il semble que les Allemands s'essoufflent; le coup parait manqué. C'est maintenant la lutte pied à pied, peu rémunératrice des forts sacrifices imposés à l'offensive; nous avons connu cette phase en Champagne. L'offensive décisive ne réussit définitivement que contre un adversaire à bas moralement et physiquement; nous n'en sommes pas là, et tout fait espérer qu'ils y seront avant nous.

23 avril 1916.

Les souffrances des troupes sont grandes et plus grandes encore les vertus de ces hommes, inspirées par la conscience du devoir envers la patrie et l'humanité. Mais l'épreuve aura sa récompense. La conscience universelle semble se réveiller et Wilson en a formulé les révoltes dans un langage et un appareil qui impressionnent les peuples.

(1) Lettre écrite au cours de la bataille de Verdun.
(2) Sivry-la-Perche, NE de Verdun.

Je crois l'effort allemand brisé sous Verdun. Le monstre ne fait plus peur : il a faim et s'affaiblit. Il rage et se convulsionne encore, mais il est perdu. Son agonie, toutefois, peut durer encore longtemps. Or donc, courage, ayons l'âme haute : nous allons assister à l'un des moments les plus sensationnels de l'histoire du monde.

2 mai 1916.

C'est un fait d'expérience qu'il n'y a pas de succès, de talent, de supériorité sans la contre-partie d'un sentiment d'envie.

Ces constatations font toujours souffrir; elles froissent le cœur. Elles ne doivent produire qu'un résultat : stimuler l'énergie, la fierté, la volonté de tenir le coup, de s'imposer. Conserver le sourire et le calme ; faire simplement ce que l'on doit.

J'ai reçu un « garde à vous » en vue d'une échéance peut-être immédiate (1).

EN PICARDIE

26 juin 1916.

Me voilà en train de m'installer, mais j'ai une certaine déception; pour le moment, ma consigne est de ronfler; si cela va bien, dans un mois, par exemple, ça changera peut-être ?...

J'ai changé mon cheval borgne contre un aveugle. Mais, comme tu le penses, cela ne m'affecte pas. Il ne faut pas voir les choses subjectivement; c'est la grosse erreur de ceux qui n'ont pas réfléchi sur la vie, et aussi leur châtiment. *Qui vult salvare animam suam, perdet eam.* Et puis, un soldat, quel que soit son grade, n'a pas à se vexer de recevoir une consigne, alors qu'il en préférerait une autre. Ce n'est pas pour lui qu'il doit travailler. Enfin, et surtout, l'homme s'agite, et Dieu le mène.

Donc, accomplir sa tâche au mieux, et laisser dire... et courir.

27 juin 1916.

L'officier, comme le religieux, doit être comme un cadavre, devant les ordres qu'il reçoit.

(1) En mai 1916, l'État-major de la 3e armée fut retiré du front d'Argonne et mis en réserve à Breteuil (Oise) en vue de l'offensive prévue par le général Joffre en Picardie et dans la Somme. Les circonstances ayant imposé une réduction du front d'attaque, la IIIe armée qui devait s'engager dans la région de Roye ne participa pas à l'offensive du 1er juillet sur la Somme. Destinée à être intercalée entre les 6e et 10e armée (Fayolle et Micheler) dès que leurs succès le permettraient, elle reçut la mission de tenir provisoirement le front de Roye-Lassigny-Vic-sur-Aisne.

4 juillet 1916.

C'est la vérité humaine, la vérité militaire, la sagesse, de faire son devoir là où un ordre régulier vous place. Certes, il appartient à tout être intelligent de choisir sa voie, d'avoir une préférence; mais, lorsque la réalisation d'un projet ou d'une espérance ne se produit pas, il faut avoir la force de ne pas se dépiter et de savoir attendre.

Les choses paraissent bien aller sur la Somme; mais, pour moi, c'est encore le supplice de Tantale; mon action ne se produira que si les événements deviennent importants, c'est-à-dire lorsque l'ennemi sera assez ébranlé pour qu'on fasse quelque chose de général. Pour les Anglais, c'est plus dur. Le Boche met, je crois, un point d'honneur particulier à n'être pas battu par eux; mais ils sont résolus, ils persistent et, comme ils ont d'énormes moyens, j'ai bon espoir.

8 juillet 1916.

Le plaisir que m'a causé cette lettre a été suivi, hélas ! par une peine amère que m'apportait celle d'un soldat du 340e, cousin de l'ordonnance de mon pauvre Marcel (1).

Avec un tact surprenant de la part d'un homme dont l'instruction est peu développée, il m'annonce, en termes prévenants, que notre famille compte une gloire et une victime de plus.

Marcel est tombé le 27 juin sous Verdun, en menant son bataillon à l'assaut, d'une balle de mitrailleuse à la tête qui l'a tué sur le coup. Il était, dit son soldat, très calme et énergique en donnant ses derniers ordres.

Je ressens cruellement cette perte, car mon pauvre frère avait un cœur extrêmement sincère et affectueux. Il nous aimait beaucoup. Il m'est dur de penser que, lors de la réunion qui suivra la guerre, il ne viendra pas avec sa chère Suzanne nous égayer de son entrain.

Mais je m'incline devant la volonté de Dieu, tout en plaignant profondément sa femme. Écrivez-lui, vous aussi. Annonce en effet à ton frère ce glorieux malheur.

15 juillet 1916.

Les renseignements complémentaires qui m'étaient annon-

(1) Commandant Marcel Humbert, du 340e d'infanterie, frère du général. Son second frère, le commandant Henri Humbert, du 136e d'infanterie, avait été tué à la tête de son bataillon à la bataille de Charleroi.

cés touchant la mort de notre pauvre Marcel viennent de m'arriver.

Il est tombé dans la gloire d'un assaut victorieux, en entraînant la deuxième vague de son bataillon à la reprise de l'ouvrage de Thiaumont. Le terrain reconquis a été conservé, mais le corps de Marcel n'a pu être retrouvé.

Son ordonnance, qui a montré un dévouement remarquable, avait recueilli sur son cadavre tout ce qu'il avait pu trouver de souvenirs et avait marqué l'emplacement où il gisait avec un fût de fusil; mais en rapportant ces reliques à l'arrière, il a été bousculé par un obus; sa musette, où il les avait renfermées, a disparu : il n'a pu sauver que ce qu'il avait dans ses poches.

Lorsque les brancardiers sont venus pour enlever le corps, ils ont bien retrouvé le fût de fusil, mais le sol bouleversé par les obus avait enseveli le cadavre, qu'on n'a pu encore découvrir à cause du bombardement incessant. Pourra-t-on jamais le retrouver, maintenant qu'une autre unité s'est établie dans ce secteur?

A côté de cette amertume, il y a la compensation. Marcel est mort noblement en plein devoir, en pleine gloire; il a illustré sa famille et son pays.

Inclinons-nous sous les décrets de Dieu; nous sommes trop infimes pour les discuter.

... Je vois que la méthode adoptée pour l'offensive donne quelque déception aux mal avertis. Elle est en effet toute différente des précédentes : sagesse, préparation, reconnaissance des résultats, progression assurée. Au lieu de la rupture violente, c'est une pression continue et de longue durée.

Les Allemands le sentent et font tous leurs efforts pour nous obliger à combattre à Verdun et à y dépenser tout ce que nous destinons à agir par ici. Ils n'y réussissent que trop, de sorte que je jouis, pour ainsi dire, d'une villégiature de luxe dans un pays merveilleux.

Pourtant, il faut espérer que les efforts simultanés de tous nos alliés vont finir par absorber toutes les disponibilités de l'ennemi, et alors la balance basculera.

6 août 1916.

Pour moi, même situation, trop heureuse... Drôle de guerre, dans laquelle une armée de 2 millions d'hommes en arrive à

combattre sur une largeur d'une vingtaine de kilomètres au total !

Mais, plus ses moyens sont perfectionnés, plus il est difficile à l'homme de se battre. Entre deux sauvages, c'est plus facile.

10 août 1916.

La victoire ! peut-être, pour l'acheter, faudra-t-il passer encore de dures journées; mais, désormais, on peut la considérer comme virtuellement réalisée. Il ne me paraît pas possible que l'Autriche se renfloue et que les Boches puissent relâcher l'étreinte qui les meurtrit de plus en plus sûrement.

On est toujours très satisfait, bien que, sur la Somme, la lutte soit âpre, sans résultat autre qu'une usure qui paraît énorme chez l'ennemi. Mais je suis toujours dans la même situation. Quoi qu'on fasse par ici avec le canon, le Boche ne bouge ni ne fait de bruit. Les promenades dans les postes d'écoute deviennent des distractions de désœuvrés ; enfin, ça changera, attendons.

27 octobre 1916.

Je reçois ta lettre du 24 qui me fait présager pour toi la traversée de moments difficiles, pleins de danger, mais pleins d'honneur. Les sentiments que tu exprimes à cette occasion sont ceux d'un noble officier ; ils me rendent fier de toi. Que Dieu t'assiste, te garde à notre affection, qu'il soutienne et couronne des lauriers de la victoire tes chasseurs.

Je le prie avec confiance, tant sa bonté est grande, et j'en espère la joie de notre réunion à tous, dans la fierté du devoir bien accompli. J'ai hâte d'avoir de tes nouvelles, me faisant connaître que l'affaire s'est heureusement terminée pour ton bataillon et pour toi. Je suppose qu'après cette secousse, ta division sera ramenée en arrière? Combien il sera agréable de s'embrasser après cette épreuve ! En attendant, où es-tu à cette heure? Ma pensée te cherche, anxieuse, mon affection t'environne ; qu'elle te couvre contre le danger ! Mes prières s'élèvent plus ardentes vers le Maître de la vie, afin qu'il te sauve, cette fois encore.

Je t'embrasse, longuement, de tout mon cœur (1).

(1) Cette lettre n'a pas rejoint son destinataire, blessé et fait prisonnier sur la Somme, dans l'affaire à laquelle elle fait allusion.

14 décembre 1916.

Nous traversons une crise grave. Je crains qu'elle ne mène à l'anarchie. J'espère que Lyautey mettra tout en ordre, car, vraisemblablement, l'expression « ministre de la guerre, » avec lui, va changer de sens.

AVANT ET APRÈS L'OFFENSIVE DE 1917

31 janvier 1917.

Le victoire transformera la France. J'ai bon espoir qu'elle ne tardera pas. On travaille ferme; les troupes sont en bonne santé morale. L'ennemi paraît vraiment aux abois.

10 février 1917.

Visez haut : c'est l'honneur et le bonheur de la vie.

Tout va bien. Je suis prêt. Quand on voudra (1).

11 avril 1917.

Le problème est délicat et singulièrement compliqué du fait de l'atmosphère (2).

A l'heure qu'il est, je ne suis pas encore fixé sur l'importance des résultats de notre préparation. Déjà deux fois j'ai dû retarder ma décision.

Je viens de fixer le 13, vendredi 13, — la veine!

Mais je compte surtout sur l'assistance de Dieu : qu'il daigne m'inspirer et soutenir mes troupes! Saint-Quentin sera à nous.

14 avril 1917.

Ça n'a pas marché comme je l'espérais. La ligne Hindenburg est très solide et renferme des organisations bétonnées pour lesquelles les calibres dont je dispose sont insuffisants.

On a trop dit aussi que « l'artillerie conquiert le terrain et que l'infanterie l'occupe. »

(1) La 3e armée établie devant Roye devait prendre part à l'offensive générale prévue par le général Nivelle dans les deux directions de Saint-Quentin et de Laon. La retraite volontaire de l'adversaire en mars 1917 vint faire échouer ce plan en ce qui concernait les armées au Nord de l'Oise (1e et 3e) qui eurent à poursuivre l'ennemi jusqu'à la position Hindenburg devant Saint-Quentin en libérant Noyon.

(2) La 3e armée, installée, à la fin de la poursuite, au contact de la position Hindenburg, reçut l'ordre, à la veille de la grande offensive du 16 avril, d'opérer une diversion sur la ville de Saint-Quentin.

Je reprends ma préparation, car, bien que mon appareil d'artillerie ne soit pas à même de bouleverser les organisations ennemies comme sur la Somme, il est suffisant, pour peu qu'il travaille bien, pour produire des brèches permettant une attaque brusquée. Or, j'estime que cette opération aurait grandes chances de succès, si elle se produisait en concordance avec d'autres événements plus importants.

19 avril 1917.

Je crains fort qu'on ne renouvelle les écoles passées,... mais je ne suis pas documenté suffisamment pour conclure. Il y a le facteur moral qui m'échappe : quand il s'est produit une fêlure de ce côté, la moindre secousse peut amener l'effrondrement.

Pour ce qui me concerne, il y avait par ici un défaut de la cuirasse; il s'est quelque peu consolidé; si l'on attend, on y trouvera également un bec.

Tel quel, pour y crever la panse boche, il me faudrait quelques gros moyens supplémentaires. Mais comprend-on l'intérêt de la chose? J'en écris à l'instant même à qui de droit...

Soyons quand même pleins d'espoir. Il y a une justice.

24 avril 1917.

Je suis toujours très optimiste. La victoire est inéluctable. Quelle sera sa date, la 3e armée y aura-t-elle un rôle important? C'est le secret de Dieu et c'est une considération secondaire; mais, quoi qu'il arrive, nous vivrons des heures solennelles.

Mon bonheur serait immense si le Dieu des armées me réservait de mener mon armée à l'assaut final.

7 mai 1917.

Les événements commencent à se dessiner. Mais où s'arrêtera l'évolution commencée dans le haut personnel? Mystère.

Quant aux Anglais, leur intention est toujours aussi ferme : ils continuent, — et, maintenant, ce sont eux qui nous stimulent!!

Qu'est-ce qui va sortir du cerveau de la nouvelle direction?

Je ne m'en doute pas, mais un point fâcheux, c'est la Russie. Va-t-elle se ressaisir et continuer son rôle militaire dans toute l'amplitude désirable? En tout cas, les Boches ont ramené déjà quelques divisions de là-bas.

5 juin 1917 (1).

C'est un vilain moment, mais j'espère que la fermeté du gouvernement au sujet de Stockholm et des buts de guerre aura une heureuse répercussion. Mais il est grand temps d'ouvrir l'œil.

D'ailleurs il faut que les Boches soient bien bas pour ne pas exécuter une offensive de grand style : ils ne le peuvent plus.

12 juin 1917.

Ces tristes événements sont des phénomènes de psychologie générale. C'est affaire gouvernementale de remettre tout cela d'aplomb. Comme sujets de réconfort, j'envisage toutefois :

1° Que nous sommes extrêmement versatiles : il peut se produire des événements heureux; une offensive boche par exemple ; 2° Lesdits Boches sont, je crois, à ce point de vue aussi, en avance sur nous; mouvements populaires violents, mutineries, disette, etc. Qui sait s'ils ne sont pas dans une situation encore plus grave? 3° Je crois que le Gouvernement et Pétain voient clairement le péril; espérons qu'on prendra des mesures convenables.

Malheureusement, les principes du mal datent de loin ; c'est une répercussion de la déplorable éducation militaire et civile de 1900-1910. Nous souffrirons longtemps encore des erreurs et des fautes de cette époque.

12 août 1917

Le fort sait traverser les vilaines choses sans en être affecté. L'essentiel est d'être net et franc, d'agir suivant sa conscience et conformément à sa fonction. Le reste importe peu.

C'est avec ce dédain que j'ai traité le factum dont tu parles, qui est complètement en désaccord avec les faits et qui n'a été écrit que par un petit esprit de vengeance. Peu importe.

« Je me réserve la vengeance, » dit le Seigneur.

Pour moi, je me contente de me tenir dans la forme réglementaire.

5 décembre 1917.

... Il est évident que nous sommes sous le coup d'une puissante menace : où s'appliquera-t-elle? Bien des régions peuven

(1) Lettre écrite, comme la suivante, au moment de la crise morale de 1917.

solliciter l'effort ennemi... Il serait bien avantageux pour le Boche de me choisir pour champion...

20 décembre 1917.

... Le temps précieux s'écoule et nous sommes toujours sous la même impression d'attente inquiète. Les projets qui me concernent particulièrement sont toujours valables, mais les moyens de les réaliser se sont trouvés dépensés, ou bien la volonté, la décision de les traduire en actes ne peuvent aboutir (1). A ta prochaine permission, tu me retrouveras vraisemblablement ici. La vie y est assez agitée pour le moment; de l'autre côté, la nervosité est assez manifeste...

29 décembre 1917.

... Les Boches viennent de nous déclencher une offensive diplomatique savante. J'espère qu'on saura la repousser vigoureusement. Il est évident que la Russie les tente; l'occasion ne durera peut-être pas. Ils voudraient bien en finir par ici et avoir les coudées franches; si nous mollissons, ils arrivent à leurs fins à faibles frais. Je trouve que Pichon a mollement posé la question d'Alsace-Lorraine. Il s'agit bien de symbole! C'est un bien français volé qu'il faut rendre : on croirait qu'on n'ose plus l'affirmer. Il faut réclamer vigoureusement sa restitution : si les Boches ont vraiment besoin de la paix avec nous, ils céderont.

Je crois que je ne suis plus pour longtemps ici, mais quelle est ma destinée? Je l'ignore...

4 janvier 1918.

... Tu me souhaites bien gentiment une glorieuse action. Je réconnais là ton désir de me savoir satisfait. Quel que soit mon sort, du moment où Dieu me permettra d'accomplir ma tâche conformément aux vues de mes chefs, je serai pleinement heureux.

Devant l'immensité de ce drame, c'est le cas de paraphraser le cri de l'Islam et de proclamer que la Patrie seule est grande et que le reste n'est rien.

Quoi qu'il en soit, je me prépare pour d'autres et proches destinées, mais dont j'ignore encore le théâtre...

... L'année passée nous a été clémente. Nous devons être

(1) Allusion à des projets d'attaque antérieurs sur le front tenu par la 3e armée (Saint-Quentin).

dominés par un sentiment de reconnaissance, quand nous envisageons les douleurs d'à côté de nous!

Ce sentiment, il faut savoir le cultiver : aucun n'est plus agréable à Dieu...

P. S. — Vu hier le général Foch : très optimiste. Les Allemands sont fortement gênés; les Autrichiens flanchent; les Russes se ressaisissent dans le Sud. Attaquent-ils? on en doute, car ils savent qu'ils seront ramassés et qu'alors ce sera chez eux la déception dernière. Alors, offensive diplomatique?... peut-être. Soyons prêts (1).

L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE 1918

21 mars 1918.

Depuis l'aube, une violente canonnade gronde dans le lointain. L'attaque que les Anglais attendaient me paraît en train. Je n'ai encore reçu aucun avis.

Midi. — C'est bien l'attaque. Les Anglais sont crevés sur un certain front de leurs lignes avancées. Attendons.

23 mars 1918.

Je vais sans doute m'engager bientôt et je vais avoir vraisemblablement une situation délicate et difficile pendant quelques jours. Ce n'est jamais commode de « rabibocher » des affaires quelque peu troublées. Mais j'ai confiance et Dieu m'aidera.

P. S. — J'apprends que la situation s'est fortement aggravée et mon rôle va être bien difficile.

26 mars 1918.

Ce ne sont pas des heures, mais des journées terribles que je passe, dans une bataille prise à mon compte en pleine défaite de nos alliés (2).

(1) En janvier 1918, la 3e armée fut relevée par les Anglais devant Saint-Quentin. Son état-major fut mis en réserve à Clermont d'Oise avec mission de préparer l'intervention des forces françaises disponibles dans l'hypothèse d'une offensive allemande sur le front britannique, — hypothèse qui se réalisa le 21 mars.

(2) Le 22 mars, au lendemain de la rupture du front britannique, le général Humbert avait reçu l'ordre de prendre le commandement des troupes alliées comprises entre l'Oise et la région de Nesle et la mission d'arrêter la progression de l'ennemi en direction de Compiègne et Paris.

Tantôt la situation se rétablit d'un côté, mais cela craque ailleurs; pendant qu'on répare cette brèche, il s'en forme une autre, et voilà déjà quatre jours que cela dure! Et ce n'est pas fini!

Des unités nouvelles arrivent, sont consommées, remplacées.

J'espère toujours que nous finirons par briser cette formidable ruée qui va vers son but sans se soucier des pertes colossales subies.

Mais que de pertes, que de ruines, que de souffrances! Enfin, Dieu aidant, la victoire paiera tout cela.

28 mars 1918.

Bonne journée aujourd'hui. Enfin, je commence à les tenir. Leurs attaques répétées ont trouvé le bec et même nous avons commencé à attaquer. Et on recommencera. Maintenant, je suis sorti de l'angoisse et j'ai la conviction que tout cela tournera mal pour les Boches.

31 mars 1918.

La bataille, aujourd'hui, s'est quelque peu ralentie après notre beau succès d'hier (1).

Je ne sais si je suis trop optimiste, mais il me semble que les Boches ont échoué dans leur entreprise; si je ne me trompe, cela aura de grandes conséquences.

3 avril 1918.

L'ennemi, devant moi, se fait silencieux et se cache. Qu'est-ce que cela signifie? A-t-il des difficultés ignorées, est-il à bout de souffle? En tout cas, cela nous permet de nous renforcer et de préparer notre revanche.

J'ai le sentiment qu'il a perdu la partie. Reste à profiter de cet échec pour lui asséner, à notre tour, un coup magistral. J'ai lieu de penser que c'est à cela que s'emploie le général Foch qui, maintenant, mène les affaires.

5 avril 1918.

On se prépare de part et d'autre pour de gros chocs. Qui sera prêt le premier? J'ai fort à faire et il y a de la fièvre dans l'air. C'est la grande guerre. Mais le moral et la confiance sont au

(1) Le 30 mars, une attaque d'ensemble de la XVIII[e] armée (von Hutier) avait été brisée sur tout le front de l'armée avec de lourdes pertes. Le succès, marqué par les faits d'armes restés célèbres du Plémont et du Plessis de Roye, brisa définitivement l'offensive allemande sur Paris.

plus haut, la présence de Foch galvanise les énergies et j'espère bien que des événements heureux et décisifs ne tarderont pas à se produire.

Mais quelle bataille! Voilà quinze jours que cela dure!

21 mai 1918.

... Le généralissime supérieur, c'est Dieu; il choisit les hommes pour des desseins à Lui. Il n'y a qu'à se conformer à ses intentions. Chose curieuse : l'autre jour, Clemenceau et moi avons échangé des aphorismes latins sur cette matière, identiquement conformes!

Ici nous nous préparons toujours... mais on voudrait bien que les Boches se décident à attaquer... (1)

9 juin 1918 (2).

Quelle dure journée! La bataille a commencé à minuit; il est neuf heures du soir et elle dure toujours. Bien que mon centre ait fléchi, la journée serait bonne si elle se terminait, mais des masses allemandes affluent de toutes parts et mes réserves sont presque toutes dépensées... et la nuit n'arrive pas! Ces heures sont longues. Demain je m'attends à plus rude besogne encore. Réussirai-je cette fois encore à arrêter l'ennemi? Cela tient à un fil!

Les Boches consentent à des pertes effroyables; leurs meilleures divisions sont exterminées, mais il en arrive d'autres...

Espérons, mais que Dieu nous aide!

12 juin 1918.

Bonne journée! Non seulement le Boche a été contenu partout, mais il a été à son tour fortement bousculé. Le général Mangin qui m'a été envoyé a mené une vigoureuse attaque qui coûte cher à l'ennemi et l'a quelque peu refoulé.

Que sera demain? Espérons. Mais que de deuils, que de malheurs à la suite de batailles si acharnées!

(1) A cette époque, le général Foch avait prescrit à la 3e armée de se préparer à passer à la contre-offensive en direction de Roye, sur le flanc de la « poche » de Montdidier.

(2) Le 9 juin 1918, la XVIIIe armée allemande (von Hutier) passa de nouveau à l'offensive sur tout le front de l'armée Humbert. Compiègne lui avait été fixé comme premier objectif. Après deux jours de bataille, l'attaque fut définitivement brisée. La contre-offensive fameuse du général Mangin, le 11, affirma la victoire de nos armes.

L'OFFENSIVE FRANÇAISE

15 juillet 1918.

... Les renseignements parvenus ici sont, dans l'ensemble, satisfaisants. Si les Boches n'ont pas un succès éclatant, ce sera le commencement de la fin.

21 juillet 1918.

... Je m'imagine que, ce matin, le passage de la Marne a dû vous dédommager des déceptions de vos débuts de bataille.

Je suis tout réjoui de cette victoire, car c'en est enfin une. Ses répercussions seront forcément profondes. Elles seront d'autant plus puissantes que nous pourrons durer dans notre offensive ou multiplier d'autres initiatives sans laisser de répit à à l'ennemi. Peut-être, alors, mon tour arrivera-t-il de nouveau d'entrer dans la danse. Je préférerais de beaucoup cette mission à l'alternative de recevoir une subite attaque de diversion.

31 juillet 1918.

... Les opérations en cours constituent une victoire considérable et qui renverse la situation. L'essentiel maintenant est de garder l'initiative : espérons qu'on manœuvre serré et habilement à cet effet.

Le Président de la République a été en effet extrêmement bien à mon égard et m'a remercié en termes qui m'ont vraiment touché (1). En causant en aparté avec moi, ensuite, il m'a manifesté les sentiments et les intentions les plus louables au sujet de la continuation de la guerre : même si les Allemands faisaient les plus larges concessions, Belgique, Alsace-Lorraine, il faut poursuivre la guerre jusqu'à l'anéantissement de la puissance prussienne. Bref, il a parlé en grand Français. M. Wilson est dans les mêmes idées et nous appuie avec énergie. La victoire est désormais certaine.

9 août 1918.

... Il y a du travail par ici, comme tu le vois dans les gazettes. Ce soir, cela va bien; les Anglais sont à Rosières, Debeney à Hangest, Jacquot (2) qui fait maintenant partie de la

(1) Le 30 juillet 1918, le Président de la République s'était rendu au Quartier Général de la 3e armée à Clermont, afin de remettre au général Humbert la Plaque de grand officier de la Légion d'Honneur.

(2) Commandant le 35e corps d'armée.

1re armée, vient d'attaquer également au Sud-Est de Montdidier.

Demain matin, à mon tour, je pousse sur Ressons-sur-Matz et Boulogne et, si ça colle, je continue, mais je ne suis pas étoffé pour une attaque générale; seule ma gauche est en état de progresser. Il est vrai que le Boche peut y mettre du sien, alors...

Je suis ravi de ce que tu me dis du moral de ta division. C'est d'ailleurs à l'unisson du sentiment général : quel renversement de la situation!

Dieu veuille nous aider demain à l'heure H : quatre heures vingt! (1)

31 août 1918.

Les opérations de la 3e armée ont eu cela d'intéressant que leur ampleur a été tout imprévue. Tous les moyens avaient été répartis entre mes voisins de gauche et de droite. Ma mission se bornait à une opération de portée limitée : la crête de Lataule, un gros coup de main. Heureusement, j'avais tout monté pour profiter de l'occasion qui s'est d'ailleurs offerte. Grâce à l'élan des divisions de gauche, l'exploitation éventuelle a porté l'aile de l'armée, le 10 août, à 12 kilomètres de son point de départ, 2 ou 3000 prisonniers, butin énorme; ayant ainsi gagné du champ vers le Nord, j'ai pu, dès le lendemain matin, commander : « face à l'Est, en avant partout! »

Ce sont les divisions de secteur qui ont ainsi mené la bataille, exemple de ce que pourra être la bataille finale, si l'on sait oser et vouloir.

Et voilà comment nous avons été amenés à reconquérir ce dur massif de Thiescourt, le Plessier, Lassigny, etc.

Il y a eu de rudes journées où le Boche, se ressaisissant, se battait désespérément; la crête Ecouvillon, Attiche, Chéry a été particulièrement dure, et cela continue. L'enlèvement de Noyon, le forcement du canal du Nord, l'escalade du mont Saint-Siméon ont été également des opérations très brillantes et très coûteuses.

Mais les troupes qui se battent depuis le 10 sont harassées; les effectifs sont fortement diminués : entre 2 et 3000 hommes de

(1) Le 10 août, la 3e armée passe à son tour à l'offensive, progresse de 12 kilomètres, enlève 3 000 prisonniers et 46 canons, ouvrant ainsi la série d'opérations qui devait la mener à nouveau jusqu'aux abords de Saint-Quentin.

pertes par division. Aujourd'hui, nous avons à peine progressé et les contre-attaques sont de plus en plus puissantes.

Je vais employer la journée de demain à souffler et à préparer de nouveaux assauts. Si seulement on m'envoyait quelques unités reposées ! Je sens qu'un effort plus vigoureux briserait cette résistance, malgré la force des organisations défensives où elle se cramponne. Enfin, il faut croire que les disponibilités sont plus utiles ailleurs...

Bref, je suis très satisfait de ce que nous avons fait et qui a quelque peu étonné, parce qu'on ne s'y attendait pas, mais je voudrais bien avoir les moyens d'exploiter plus vigoureusement ces succès. Mais il faut s'élever au-dessus de son propre horizon, voir les ensembles. Quel changement depuis six semaines ! La victoire est en train...

... Les Anglais se sont enfin déclenchés; les Américains piaffent et sont toujours aussi généreux : la bataille continuera donc...

8 septembre 1918.

... L'affaire si coûteuse du Chemin des Dames ne peut avoir d'autre conséquence que de faire ventouse ; résultat efficace d'ailleurs, qui a sûrement facilité l'opération anglaise et l'offensive des 1re et 3e armées. Pour nous, nous arrivons vannés sur la ligne Hindenburg et, tout comme en mars 1917, on nous enlève notre artillerie pour la porter ailleurs. Nous allons donc stopper, à moins que la bataille américaine n'amène un décrochage général du Boche.

Je n'ai d'ailleurs pas de regrets acrimonieux; j'ai ma manière de voir, mais, ainsi que je le disais à Clemenceau tantôt, je m'en remets avec sérénité à celui qui voit l'ensemble et qui d'ailleurs mérite toute notre confiance. Il ne faut jamais essayer de substituer aux idées des chefs son propre projet.

J'ai promené, ce matin, Clemenceau à Noyon et Chauny. Les ruines de Noyon sont impressionnantes, mais le Président est rayonnant, enchanté de la situation partout, plein de confiance. Au sujet de l'emploi des Américains, il est de mon avis; mais il n'y a qu'à s'incliner devant certaines exigences dont la réalisation peut d'ailleurs avoir de grands effets. Nous verrons cela d'ici peu. Pendant que ces affaires se dérouleront, nous soufflerons, pour repartir d'un pied léger, si cela va bien.

12 septembre 1918.

... Je me faisais des réflexions identiques aux tiennes quelque peu inquiètes, lorsque, je reçois ce message du maréchal Foch : Thiaucourt est pris !

C'est splendide. Voilà la poche de Saint-Mihiel vidée d'un coup et nous allons avoir une bonne base pour agir contre Metz et le bassin de Briey. Décidément, Dieu est avec nous.

En prévision (paraît-il) des succès à exploiter, je suis mis en réserve à la date de demain. Il n'y avait plus place, en effet, pour deux, par ici, et je suis depuis plusieurs jours déjà à la barrière qui m'était assignée comme limite de ma course (1)...

... Où irai-je ? c'est l'inconnu : toutes les cervelles sont aux champs...

6 octobre 1918.

...Le récit de ton voyage à travers les Flandres m'a vivement intéressé. Je suis heureux de savoir que ces coins si jolis de la pauvre Belgique qui se voient autour de Furnes ont conservé leur physionomie si particulière. Tu évoques avec vérité l'aspect des lieux, le caractère général du pays dans sa mélancolique lumière. J'ai revu avec exactitude Hochstædt, Hondschoote, Nordwleteren, Wœsten... la Lovie.

Ce que tu me dis de l'armée belge est extrêmement intéressant. Qu'il est heureux pour sa renommée que ce soit sur une rentrée en action de ces braves gens que les Boches se mettent à genoux !

Pour ce noble petit pays, quelles glorieuses pages de son histoire que le premier et le dernier jour de la guerre !

Car c'est la fin. En demandant l'armistice, le Boche avoue sa défaite. Ou il acceptera nos conditions qui, je l'espère, seront les exigeantes sanctions que nous sommes en droit d'imposer, — ou, les trouvant trop lourdes, il tentera un coup de désespoir. Dans ce dernier cas, ce sera Iéna, car il n'est pas d'armée qui puisse croire à la victoire après un pareil aveu.

Je croirais plutôt que le Boche ne voudra pas compromettre le prestige de ses armes. Et puis il aura besoin de son armée pour maintenir ses institutions. Oui, j'ai grand peur que nous n'ayons pas la joie de la victoire écrasante, après laquelle le vaincu est en complète agonie.

(1) Ligne Hindenburg, devant Saint-Quentin.

Vraisemblablement, quels que soient les événements, tu es là-bas bien placé pour voir des choses intéressantes : poursuite de l'ennemi affolé ou, tout au moins, traversée de la Belgique délivrée, acclamant ses libérateurs.

Quel va être mon rôle dans cette nouvelle phase? Pour le moment, je suis comme celui que ses camarades de jeu ont exclu de la partie. Je passe mon temps à cheval ou en excursion. Hier, j'ai fait aux officiers une conférence sur le terrain, à Mondement et environs. Aujourd'hui j'ai visité Reims dont la désolation crie éloquemment vengeance. Mais ça ne peut pas durer (1).

Le maréchal Foch m'a dit l'autre jour qu'il ne m'oublie pas; espérons qu'il donnera au Grand Quartier Général quelque instruction pour mon emploi. Si l'on entame une poursuite, certains fronts d'armée sont en effet trop larges.... Enfin, patientons toujours, et puis il faut s'en remettre à Celui qui mène tout cela...

15 octobre 1918.

Je suppose que la valeureuse 77e DI est de celles qui viennent de si bien bousculer le Boche vers Roulers! Je suis de cœur avec toi.

Pour moi, coup imprévu :

Je reçois à l'instant l'ordre de prendre le commandement de la 7e armée à Lure. Le général de Boissoudy (2) est envoyé commander la 6e armée pour permettre au général Degoutte de se consacrer à son rôle auprès du roi des Belges. Il paraît que là-bas on aurait récusé ma personne, d'abord mise en avant, — trop ancien peut-être?..

Quoi qu'il en soit, à Dieu vat!

D'ailleurs, je suis quand même heureux de faire autre chose que de « croquer le marmot. » En outre, le major général m'affirme que si la 3e armée reprenait un rôle actif, on me la rendrait, que tout cela n'est que provisoire. Donc, allons gaiement où la Providence nous mène.

Q. G. A., Lœuilly, 28 octobre 1918 (3).

...Maintenant, je passe à mes avatars. Oui, ma déception a

(1) L'état-major de la 3e armée était en ce moment en réserve à Montmort près d'Épernay, en prévision de son entrée en action sur le front de Champagne.

(2) Commandant la 7e armée.

(3) Après huit jours de commandement de la 7e armée, le général Humbert était rappelé au commandement de la 3e et engagé devant la « Hunding Stellung » en direction de Vervins et Rocroy

été amère quand j'ai dû faire mes adieux à mon E. M. A. 3 que j'avais façonné à ma mesure, depuis trois ans, mais, à ce moment, toute issue paraissait bouchée, pour la 3e armée, et tout me semblait préférable à la mortelle inaction de Montmort. Je partis donc assez consolé pour Lure. Pendant les huit jours de mon séjour là-bas, que de belles courses j'ai faites, par un temps merveilleux! Ce pays est vraiment séduisant.

Quant à l'état-major, j'y ai trouvé des hommes remarquables et connaissant admirablement leur affaire. Les lésineries, les lenteurs, les exigences que l'on subit sur ce front ne sont pas de leur faute : la pénurie des moyens leur impose une manière dont ils sont les premiers désolés. Pourtant, il y aurait quelque chose à faire et j'aurais essayé d'améliorer la situation...

...Le coup de téléphone qui m'a ramené à ma maison a donc été le bienvenu. Et maintenant, je suis à la place de Mangin et j'attaque demain.

A quoi rime cette substitution? Mangin, comme on le dit officiellement, va-t-il exécuter ailleurs une attaque capitale?... Mystère. Pour moi, je suis à la bataille, peut-être à la dernière bataille, c'est l'essentiel...

6 novembre 1918.

... Le Boche est en pleine retraite; il s'en va si vite qu'il n'y a pour ainsi dire aucun plaisir à le poursuivre. Tout semble faire croire qu'il ne s'exposera plus dans une bataille; d'aucuns se prétendant bien informés avancent que déjà les conditions de l'armistice sont acceptées par deux diplomates boches camouflés qui seraient à Versailles...

9 novembre 1918.

... C'est la fin; je crains fortement que le temps manque pour finir la guerre par un coup de tonnerre. Enfin, en attendant, nous refoulons des arrière-gardes et délivrons des civils exultant de bonheur.

Le général de Lagarenne m'a envoyé pour toi un touchant memento du pauvre François (1). Quelle tristesse pour d'aucuns de ne pouvoir se réjouir, sans mélange d'amertume, de la glorieuse victoire qui consacrera la revanche!

(1) Capitaine François de Lagarenne, officier d'ordonnance du général en 1916 et 1917, capitaine au 3e hussards, glorieusement tombé à la tête de son escadron le 29 avril 1918.

APRÈS L'ARMISTICE

31 mars 1919.

Le bonheur, on le porte en soi ; il est l'œuvre de la volonté, comme tout ce qui est beau et grand. Il faut vouloir être heureux. Il faut vouloir, pour écarter les espérances exagérées, les mirages de l'imagination, pour démolir les châteaux en Espagne. Il faut vouloir, pour tuer dans l'œuf les aspirations malsaines. Il faut vouloir, pour remplir malgré tout sa tâche professionnelle. Il faut vouloir, pour ne rien laisser sans être apprécié, goûté, admiré, de ce qui est beau et bon autour de soi, chaque jour : le temps, la nature, la lecture, les événements, les cœurs...

Oui, il faut vouloir être heureux, chaque jour, même quand le but visé n'est pas encore atteint. Il ne faut pas remettre à plus tard pour savourer la vie. Certes cette philosophie n'écartera pas toute peine, toute déception ; c'est la règle, ici-bas, de rencontrer sans cesse une épreuve à surmonter ; il faut l'accepter, et l'accepter vaillamment, comme celle d'un combat. Et ne pas se rendre malheureux soi-même en subordonnant sa satisfaction à des conditions arbitrairement fixées.

22 juillet 1919.

... Quant à l'intérêt de la vie militaire de demain, il reste toujours élevé. Je reste convaincu que vous revivrez les émotions de ces années dernières, si ce n'est sur la frontière de France, ce qu'à Dieu ne plaise, du moins pour le compte d'un peuple asservi. La profession des armes, dans le sens d'autrefois, sera pour longtemps la plus belle et la plus glorieuse.

30 juillet 1919.

La doctrine de l'*Imitation* ne vise qu'un but, la maîtrise de soi dans l'abnégation. Elle ne recommande pas le fatalisme, mais, dans l'action, dans la poursuite d'une œuvre, la patience, le calme, l'acceptation de la volonté de Dieu qui réalise le succès ou l'échec.

De même, la fameuse formule *Carpe diem* n'a pas de signification restrictive, ce n'est pas le conseil unique de se borner à goûter la joie du jour, cela veut dire profiter pleinement du jour qui vous est offert. Comme le conseil de l'*Imitation*, elle

peut se traduire par *Age quod agis*, avec tous tes moyens, dans le calme et l'espérance.

EN ALSACE

22 octobre 1919.

Me voici installé dans le Palais des gouverneurs de Strasbourg; j'occupe le bureau du général Ducrot encore orné du portrait en pied de Napoléon III, grande toile de Winterhalter.

Aurais-je jamais pu rêver semblable fortune, alors que, modeste enfant de troupe, comme tout jeune homme, j'espérais pourtant beaucoup de l'avenir? Dieu m'a tellement comblé en toutes façons que l'amplitude de ma dette à son égard m'effraierait, si je ne le savais immensément bon et indulgent.

Strasbourg m'a fait un accueil cordial et flatteur. M. Millerand avait estimé qu'il convenait, pour affirmer mon prestige, de reprendre le cérémonial d'autrefois. Toute la garnison était donc dehors. Nombreuses maisons étaient pavoisées, les gens acclamaient, les cloches sonnaient... Oui, vraiment c'était comme un rêve... Les visites officielles ont été échangées dans un esprit de cordialité touchant. Ces cœurs alsaciens sont vibrants et accueillants. Des paroles impressionnantes ont été prononcées; quel souvenir!

Le commissaire général me marque une confiance entière. Bref, les débuts de mon règne, avec la gaieté d'un temps merveilleux, sont favorisés de tous les sourires.

GÉNÉRAL HUMBERT.

LA TERRE TOURNE-T-ELLE?

Le phénix, cet oiseau fabuleux qui alors qu'on le croyait réduit en cendres renaissait soudain pour prendre son vol, ne correspond à aucune réalité zoologique, il est à peine besoin de le dire. Mais il fournit un symbole extrêmement adéquat à l'évolution de beaucoup de problèmes.

Parmi ceux-ci, il n'en est guère qui ait tant agité les hommes, dès la plus haute antiquité, que la question de savoir si la terre tourne.

Aristarque de Samos, vers l'an 280 avant Jésus Christ, supposa, suivant Archimède et Plutarque, que la terre circulait autour du soleil, ce qui le fit accuser d'impiété. Cléanthe d'Assos, vingt ans plus tard, serait, selon Plutarque, le premier qui aurait cherché à expliquer les phénomènes du ciel étoilé par le mouvement de translation de la terre autour du soleil, combiné avec le mouvement de rotation de cette même terre autour de son axe. L'explication était, suivant Plutarque, tellement neuve, tellement « révolutionnaire » que différents philosophes proposèrent de diriger, ainsi qu'on avait fait contre Aristarque, une accusation d'impiété contre l'auteur, ce qui était assurément une manière d'argumenter sans réplique:

Malgré tout, l'idée nouvelle faisait son chemin. Héraclide de Pont, Ecphantus le Pythagoricien, Philolaus de Crotone, Nicetas de Syracuse, avaient dès longtemps enseigné la rotation de la terre sur son centre, à l'encontre d'Aristote pour qui les planètes et les étoiles tournaient autour de nous en même temps que les cieux de cristal auxquels elles étaient attachées.

En dépit de l'autorité d'Aristote et de la vogue du système géocentrique de Ptolémée, la question resta posée. Je n'en citerai pour preuve que ce passage de Sénèque :

« Il importe d'examiner si la terre est immobile au centre du monde ou, si, le ciel étant immobile, la terre tourne sur elle-même. Des auteurs ont dit que la terre nous entraîne sans que nous nous en apercevions et que c'est notre mouvement qui produit les levers et les couchers apparents des astres ; c'est un objet bien digne de nos contemplations que de savoir si nous avons une demeure paresseuse ou si, au contraire, elle est douée d'une très grande vitesse, si la divinité fait tout tourner autour de nous ou si elle nous fait tourner nous-mêmes. »

On sait comment au xvᵉ siècle l'astronome Purbach fit renaître les sphères de cristal d'Aristote auxquelles Ptolémée lui-même avait pourtant renoncé ! On sait comment les comètes observées par Tycho-Brahé firent voler en éclats toute cette puérile cristallerie céleste. On sait aussi comment l'immortel chanoine de Thorn, Copernic, dans son génial ouvrage *De Revolutionibus orbium cœlestium*, jeta bas le géocentrisme de Ptolémée et fonda sur des données positives le système héliocentrique. Les vicissitudes que subit celui-ci entre les mains de Tycho jusqu'à ce que le grand Képler l'eût porté à sa perfection actuelle, sont trop connues pour être rappelées ici.

Malgré tout, les péripatéticiens ne désarmaient pas et on sait comment leurs intrigues réussirent à obtenir la condamnation de Galilée, condamnation bientôt annulée par le pape Benoît XIV.

Depuis lors, la théorie du mouvement de la terre a acquis dans le monde entier le droit de cité et a été exclusivement enseignée partout. C'est ainsi que le R. P. Secchi, le célèbre astronome qui dirigea glorieusement l'Observatoire du Vatican, écrivait en 1851 dans un de ses Mémoires sur les observations du pendule : « Le mouvement de la rotation de la terre autour de son axe est une vérité qui de nos jours n'a pas besoin d'être démontrée; elle est en effet un corollaire de toute la science astronomique. »

Depuis trois siècles les démonstrations et les preuves expérimentales de la rotation terrestre se sont multipliées et accumulées de prodigieuse manière. L'aberration des étoiles, les mouvements des marées, l'ellipticité du globe terrestre, l'existence des vents alizés et leur symétrie par rapport à l'équateur terrestre, vingt autres phénomènes observés dans la nature ont apporté à l'hypothèse de la rotation terrestre leurs démons-

trations accumulées dont chacune eût suffi à entraîner la conviction. Si de l'observation nous passons à l'expérimentation, nous voyons que celle-ci a multiplié à son tour les preuves. Parmi ces expériences, les plus célèbres sont celles qui ont été imaginées le siècle dernier par un physicien de l'Observatoire de Paris, Léon Foucault. L'expérience du pendule de Foucault et celle du gyroscope de Foucault rendent sensible à tous les yeux le mouvement de rotation de la terre. Toutes les preuves récentes de cette rotation ont été soigneusement classées, discutées et analysées dans un beau mémoire récent du R. P. Hagen, directeur de l'Observatoire du Vatican (1).

De tout cela on est tenté irrésistiblement de conclure avec Arago : « A moins de nier l'évidence, nul ne peut plus aujourd'hui mettre en doute un mouvement démontré par l'accumulation de tant de preuves astronomiques et physiques. »

Et pourtant...

* * *

Pourtant, — et c'est ici qu'on évoque malgré soi le phénix renaissant de ses cendres, — pourtant nous allons voir maintenant que ces preuves si longuement accumulées, si exactement convergentes, ne sont peut-être pas des preuves, au sens rigoureux du mot. Nous allons voir qu'il y a eu peut-être dans toutes ces controverses anciennes un colossal malentendu, une question mal posée et que peut-être le problème tout entier doit être repris *ab ovo* et sur des bases nouvelles.

C'est la théorie de la Relativité, c'est la théorie d'Einstein qui vient de poser sur un plan tout à fait imprévu cet antique problème qu'on croyait définitivement résolu. Encore elle? Oui. « Car il n'est pas trop tard pour parler encor d'elle, » et une révolution qui bouleverse toute notre conception du monde ne peut pas avoir épuisé sa force en quelques semaines; sinon, elle ne serait pas ce que nous affirmons qu'elle est.

Et à ce propos, j'ose ne pas partager entièrement les vues que vient d'exprimer dans un ouvrage récent M. Bergson sur la portée de la théorie d'Einstein et la signification physique qu'a pour celui-ci le « temps. » J'espère avoir quelque jour

(1) *Specola astronomica vaticana*, I, 1911, la Rotation de la Terre, ses preuves mécaniques anciennes et nouvelles, par J.-G. Hagen, S. J.; rédigé en français par P. de Vrégille, S. J.

l'occasion de discuter les idées d'ailleurs si subtiles et si profondes qu'a développées à ce sujet l'illustre auteur de *l'Évolution créatrice*. Pour aujourd'hui, — et non sans regret, — je dois me restreindre exclusivement à mon sujet qui est : pourquoi et comment la théorie de la relativité conduit à considérer sous un angle nouveau la question de la rotation de la terre.

Avant de le rechercher, le souci de la justice non moins que celui de la clarté m'oblige à rappeler les grands précurseurs qui, pareils à des flambeaux d'avant-garde, ont précédé Einstein dans cette voie nouvelle.

Je veux parler surtout de Mach et d'Henri Poincaré.

De l'aveu d'Einstein, les travaux de Mach sont ceux qui ont eu de beaucoup l'influence prépondérante sur la marche de son esprit. Mach, rappelons-le, était un physicien viennois, mort récemment, célèbre non seulement par son traité de mécanique si original et si profond, mais aussi par mainte découverte expérimentale, et notamment par celle de l' « onde de choc, » de ce singulier sillage acoustique qui accompagne les projectiles et qui complique, comme je l'ai déjà expliqué ici même, le repérage des canons par le son.

Le problème de la rotation terrestre et celui de la rotation en général ont longuement préoccupé Mach et sollicité ses méditations. C'est que, — et Newton l'avait nettement aperçu dès l'origine, — s'il est prouvé que la terre ou un corps quelconque tourne *réellement*, il est prouvé du même coup que l'*espace absolu* existe et même est sensible.

Voici d'ailleurs comment s'exprime Newton à ce sujet :

« Les effets par lesquels on peut distinguer le mouvement absolu du mouvement relatif sont les forces qu'ont les corps qui tournent pour s'éloigner de l'axe de leur mouvement, car dans le mouvement circulaire purement relatif ces forces sont nulles, et dans un mouvement circulaire vrai et absolu elles sont plus ou moins grandes suivant la quantité de mouvement.

« Si l'on fait tourner en rond un vase suspendu à une corde jusqu'à ce que la corde, à force d'être torse, devienne en quelque sorte inflexible; si l'on met ensuite de l'eau dans ce vase et qu'après avoir laissé prendre à l'eau et au vase l'état de repos on donne à la corde la liberté de se détortiller, le vase acquerra par ce moyen un mouvement qui se conservera très longtemps; au commencement de ce mouvement, la superficie de l'eau con-

tenue dans ce vase restera plane ainsi qu'elle l'était avant que la corde se détortillât: mais ensuite, le mouvement du vase se communiquant peu à peu à l'eau qu'il contient, cette eau continuera à tourner, à s'élever vers ses bords et à devenir concave comme je l'ai éprouvé, et son mouvement s'augmentant, les bords de cette eau s'élèveront de plus en plus jusqu'à ce que ses révolutions s'achevant dans des temps égaux à ceux dans lesquels le vase fait un tour entier, l'eau sera dans un repos relatif par rapport au vase.

« L'ascension de l'eau vers les bords du vase marque l'effort qu'elle fait pour s'éloigner du centre de son mouvement, et *on peut connaître et mesurer par cet effort le mouvement circulaire vrai et absolu de cette eau* (1), lequel est entièrement contraire à son mouvement relatif; car dans le commencement où le mouvement relatif de l'eau dans le vase était le plus grand, ce mouvement n'excitait en elle aucun effort pour s'éloigner de l'axe de son mouvement; l'eau ne s'élevait point sur les bords du vase, mais elle demeurait plane et par conséquent elle n'avait pas encore le mouvement circulaire vrai et absolu. Lorsque ensuite le mouvement de l'eau vint à diminuer, l'ascension de l'eau sur les bords du vase marquait l'effort qu'elle faisait pour s'éloigner de l'axe de son mouvement; et cet effort qui allait toujours en augmentant, indiquait l'augmentation de *son mouvement circulaire vrai* (1). Enfin ce mouvement circulaire vrai fut le plus grand lorsque l'eau fut dans un repos relatif dans le vase. »

A cette argumentation fondamentale, et qu'un coup d'œil superficiel pourrait faire croire sans défaut, Mach réplique en substance ceci :

Newton est ici en contradiction avec son dessein avoué de n'étudier que des faits, avec son *hypotheses non fingo*. L'espace absolu par rapport auquel il croit qu'il détermine la rotation de son vase est une notion purement abstraite, insaisissable, non sensible. Quand on *regarde* ce qui se passe dans cette expérience, quand on observe, quand on veut se rendre compte par rapport à quoi tourne notre vase plein d'eau, que constate-t-on? On constate immédiatement, ou du moins on peut montrer sans peine que ce n'est pas par rapport à l'atmosphère, par rapport

(1) C'est moi qui souligne. (Ch. N.)

au milieu matériel sensible dans lequel le vase est plongé. Est-ce par rapport à un milieu plus subtil qui remplit tout l'espace? Newton ne s'est certainement pas posé la question d'autant que sa théorie de l'émission de la lumière ne l'obligeait pas à concevoir l'existence de ce milieu plus subtil, que la physique classique a appelé l'éther. Mais si Newton ne s'est pas posé la question, nous pouvons, nous, et nous devons nous la poser. Est-ce par rapport à l'éther que tourne le vase plein d'eau? L'expérience de Michelson, et les expériences analogues, montrent que nous n'en pouvons rien savoir, et qu'à cet égard, et comme repère des mouvements, ce milieu est comme s'il n'était pas.

Quel est donc le repère réel, le point, la chose observable qui nous permet, lorsque nous l'observons en même temps que le vase, de dire : je vois que le vase tourne. Lorsqu'on examine cela, et qu'on réfléchit un instant, on voit facilement, comme le remarque Mach, que les points de repère auxquels nous rapportons finalement tous les mouvements de rotation ou autres des objets sensibles sont les étoiles. Les étoiles sont si éloignées de nous que, malgré la vitesse souvent énorme de leurs mouvements propres (et qui atteignent parfois plusieurs centaines de kilomètres par seconde), elles restent pratiquement et pour nous immobiles les unes par rapport aux autres, et qu'il faut des années d'observations astronomiques très délicates pour décider qu'il n'en est pas ainsi.

C'est par rapport aux corps éloignés de l'univers que nous observons finalement le mouvement du vase plein d'eau de l'expérience newtonienne, comme les mouvements de la terre et des planètes.

Si la terre est animée d'une rotation absolue autour de son axe, si elle tourne réellement, absolument, il s'ensuit, selon le raisonnement de Newton, que des forces centrifuges s'y manifestent, qu'elle est aplatie, que l'accélération de la pesanteur diminue à l'équateur, que le plan du pendule de Foucault et que le gyroscope tournent, etc. Tous ces phénomènes, selon Newton, disparaîtraient, si la terre était au repos et si les corps célestes étaient animés d'un mouvement absolu tel que la même rotation relative en résulte, c'est-à-dire si le système de Ptolémée était vrai.

Évidemment, il en serait ainsi, si on prend *a priori* l'espace absolu pour point de départ. Mais il en est tout autrement, si,

— en vertu même des principes newtoniens, — nous ne faisons aucune hypothèse et si nous nous en tenons aux faits, rien qu'aux faits. Que voyons-nous alors ? C'est que nous ne pouvons observer que des mouvements *relatifs* de corps par rapport à d'autres corps.

Et alors on trouve que les mouvements dans l'univers sont les mêmes, qu'on adopte le système de Ptolémée ou celui de Copernic. « Ces deux conceptions, comme dit Mach, sont également *justes;* la seconde n'est que plus simple et plus *pratique*. L'univers ne nous est pas donné *deux fois*, d'abord avec une terre au repos, puis avec une terre animée d'une rotation, mais bien *une fois*, avec ses mouvements relatifs seuls déterminables. Il est donc impossible de dire comment seraient les choses, si la terre ne tournait pas. Tout ce que nous pouvons faire est d'interpréter de diverses façons le cas qui nous est donné. »

Bref : 1° Newton affirme que, si le ciel étoilé tournait autour de la terre immobile, il n'y aurait point sur celle-ci les forces centrifuges qui l'ont renflée à l'équateur; 2° Mach affirme qu'en ce cas ces forces centrifuges terrestres existeraient pareillement avec des effets identiques. Les deux affirmations sont absolument contradictoires. Malheureusement, l'expérience qui permettrait de décider entre elles est irréalisable. La controverse, ainsi que je l'ai déjà expliqué ailleurs (1), est donc purement métaphysique, c'est-à-dire pratiquement insoluble, c'est-à-dire sans intérêt... pour les physiciens.

Mach remarque aussi que l'expérience du vase rempli d'eau et animé d'un mouvement de rotation nous apprend que la rotation relative de l'eau par rapport au vase (dans l'expérience précédente) n'éveille pas de forces centrifuges apparentes et que celles-ci sont éveillées par le mouvement relatif de l'eau par rapport à la masse de la terre et aux autres corps célestes.

Si la paroi du vase avait été rendue plus épaisse et plus massive jusqu'à avoir plusieurs lieues d'épaisseur et à peser des milliards de tonnes, personne ne peut dire ce qu'aurait donné l'expérience de Newton, et si on n'aurait pas constaté alors une force centrifuge causée par la rotation de l'eau par rapport à ce vase. Tout ce que nous avons le droit d'affirmer, c'est que les forces centrifuges qu'on constate paraissent liées à la rotation

(1) Voir mon petit volume *Einstein et l'Univers*, derniers chapitres.

considérée par rapport à l'ensemble des corps de l'univers, par rapport à l'ensemble des masses de l'univers. L'ensemble de ces masses peut, nous l'avons vu, être assimilé pratiquement à une masse unique et invariable à cause des grandes distances des astres.

Par une intuition qu'il n'est pas exagéré de considérer comme géniale, et qui fit d'ailleurs à l'époque lever les épaules incrédules de bien des tenants de la science classique, Mach a complété en ces termes sa pensée : « Une rotation relativement aux *étoiles fixes* fait naître dans un corps des forces d'éloignement de l'axe; si la rotation n'est pas relative aux étoiles fixes, ces forces d'éloignement n'existent pas. »

Cette petite phrase, nous le verrons, contient le germe des idées que, sur ce point essentiel, le génie d'Einstein a fait magnifiquement fructifier.

Il faut d'ailleurs remarquer que la plupart des mouvements que nous observons sur la terre sont d'une durée et d'une amplitude si faibles qu'il est, pour la plupart d'entre eux, tout à fait superflu de tenir compte de la rotation ou de la variation de vitesse progressive de la terre par rapport aux astres. Ces facteurs ne doivent entrer en ligne de compte que pour des projectiles lancés à grande distance, pour des cas analogues à celui du pendule de Foucault (mouvement pendulaire lent et très prolongé). En cherchant à appliquer aux planètes les principes mécaniques découverts par Galilée et ses émules, Newton observa que les planètes semblent conserver leur direction et leur vitesse par rapport aux corps très éloignés, aux étoiles, de la même façon que les objets en mouvement par rapport à la surface terrestre les conservent par rapport à celle-ci. Ainsi Newton lui-même était obligé, en dernière analyse, de repérer les mouvements planétaires par rapport aux étoiles fixes, par rapport à des objets réels. Mach a dit à ce propos : « Affirmer qu'au sujet du mouvement des objets on connaît autre chose que leur allure par rapport aux corps célestes éloignés, allure fournie par l'expérience, est un acte de *mauvaise foi* scientifique. » Par où l'on voit que, même dans la controverse d'idées des savants, se glissent parfois des expressions énergiques... trop énergiques.

Il convient d'ailleurs de remarquer que les tenants les plus énergiques et les plus brillants de l'*espace absolu* de Newton éprouvent eux-mêmes le besoin de préciser que, finalement, ce

qu'ils appellent ainsi n'est que cet espace sensible que jalonnent ces repères très éloignés que sont les étoiles. Le plus éminent des défenseurs actuels de la conception newtonienne, M. Paul Painlevé, vient de publier une brochure très intéressante et pleine d'idées (1). En partant de conceptions que, par une intuition bien curieuse et presque divinatrice, il avait émises, il y a de longues années, il y expose une tentative remarquable faite par lui dans le dessein d'adapter la mécanique classique aux faits nouveaux révélés par Einstein et par l'étude des particules ultra-rapides. Cette belle tentative de M. Painlevé est faite sans que son auteur renonce à rien abandonner des prérogatives du « temps absolu » et de l'« espace absolu. » Ce premier essai de conciliation entre le relativisme et le classicisme sur le terrain des faits, ne peut manquer d'avoir du retentissement. Mais ce que j'en veux surtout retenir, c'est que M. Paul Painlevé « absolutiste » impénitent emploie sans cesse, et bon gré mal gré, le langage même de Mach, soit qu'il écrive : « Imaginons par exemple un astre sans rotation par rapport aux étoiles, » ou encore : « Imaginons trois directions allant du centre du soleil à trois étoiles choisies une fois pour toutes;... tous les axiomes de la mécanique sont vérifiés sensiblement, si les mouvements sont ainsi repérés [par rapport à ces trois directions]. »

C'est reconnaître d'une façon implicite que seul un repérage des mouvements sur les astres éloignés, c'est-à-dire sur des objets réels, est réalisable.

En somme, on voit qu'« absolutistes » et « relativistes » sont d'accord lorsqu'ils font des expériences, des observations, pour rapporter la loi d'inertie et toutes les lois mécaniques aux étoiles fixes, pour l'espace, et à la rotation de la terre (par rapport à celles-ci) pour le temps. Seulement, les premiers se croient autorisés à aller plus loin, à extrapoler mentalement leurs résultats expérimentaux pour imaginer ces entités insaisissables (encore que fort commodes pour les calculs), qu'on appelle « espace absolu, » « temps absolu. » Les seconds au contraire se rivent éperdument aux réalités observables et sensibles comme le capitaine à sa dunette dans la tempête nocturne; et ils s'interdisent de rien affirmer sur ce que l'Océan, là-bas, roule dans ses flots noirs.

(1) *Les axiomes de la mécanique* (examen critique), avec une note sur la propagation de la lumière, par Paul Painlevé. Gauthier-Villars, 1922.

Mach a résumé son point de vue célèbre, et si longtemps considéré comme paradoxal, en ces termes : « En fait, nous ne pouvons *déterminer* de directions et de vitesses que dans un espace dont les points sont caractérisés directement ou indirectement par des corps donnés... Certains contradicteurs sont d'avis que l'on nie le mouvement *absolu* pour la raison que l'on croit ne pouvoir se le représenter... La *représentabilité* et la *reconnaissabilité* du mouvement absolu ne doivent pas être confondues : seule la seconde manque. Mais l'investigateur de la nature ne s'occupe précisément que de la reconnaissabilité. Ce qui n'est pas constatable, ce qui n'a pas de marque sensible n'a *pas de signification* dans la science. Il ne me vient du reste pas à l'idée de mettre des limites à l'imagination d'un homme... Mais on ne peut mesurer à l'aide d'aucun étalon l'espace de l'illusion. »

Le mathématicien Neumann, partisan de l'espace absolu et qui avait même donné un nom (le corps Alpha) au repère absolu... et hélas ! inobservable, auquel il rapportait tous les mouvements, fit à Mach l'objection suivante : si on se représente un astre animé de rotation et par conséquent soumis à des forces centrifuges et aplati, nous ne pourrons rien changer à ces circonstances en supposant la disparition de tous les autres astres ; le corps céleste en question doit continuer à tourner et à rester aplati. Mais si le mouvement de rotation n'est que relatif, l'aplatissement devrait disparaître en même temps que le reste de l'univers, ce qui paraît inconcevable.

A cela Mach a répondu très fortement par des arguments qu'on peut résumer ainsi : 1° on ne peut pas faire cette expérience qui consiste à faire disparaître tous les corps de l'univers à l'exception d'un seul et par conséquent savoir ce qui se passerait et qui a raison ; par conséquent, cet argument est métaphysique et sans intérêt pour la physique ; 2° il y a quelque chose de bien invraisemblable, physiquement parlant, dans le raisonnement de Neumann, c'est que l'ensemble de tous les corps de l'univers est sans influence sur l'un d'eux.

En somme, conclut Mach, « exclure le mouvement absolu, revient à écarter ce qui est dépourvu de signification physique. »

Tel est, brièvement résumé, le rôle joué par ce puissant précurseur dans la genèse de la théorie de la relativité et, plus particulièrement, dans l'aspect nouveau sous lequel celle-ci va nous montrer le problème de la rotation terrestre.

Encore que postérieures aux idées de Mach, celles d'Henri Poincaré n'en ont pas moins eu, sur un plan un peu différent, une influence aussi profonde, aussi vaste et féconde.

Tandis que Mach, expérimentateur hors pair, philosophe et mathématicien médiocre, s'attachait au côté purement expérimental des phénomènes et des théories, c'est de plus haut que Poincaré, philosophe et mathématicien, a visé le problème tout entier. C'est en quelque sorte un agnosticisme *apriori*, une sorte de scepticisme transcendantal, la conviction à laquelle il était arrivé que nous ne pouvons saisir autour de nous que des relations et jamais *la chose en soi*, ce sont ces vues d'aigle qui ont imprimé à la grande pensée de Poincaré sa démarche si particulière en ce domaine.

Poincaré imagine qu'un homme soit transporté sur une planète dont le ciel serait constamment couvert d'un épais rideau de nuages, de telle façon qu'on ne puisse jamais apercevoir les autres astres; sur cette planète on vivra comme si elle était isolée dans l'espace. « Cet homme, dit Poincaré, pourra cependant s'apercevoir qu'elle tourne, soit en mesurant l'aplatissement (ce qu'on fait d'ordinaire en s'aidant d'observations astronomiques, mais ce qui pourrait se faire par des moyens purement géodésiques), soit en répétant l'expérience du pendule de Foucault. La rotation absolue de cette planète pourrait donc être mise en évidence. »

« Il y a là un fait qui choque le philosophe, mais que le physicien est bien forcé d'accepter. »

« On sait que de ce fait, Newton a conclu à l'existence de l'espace absolu; je ne puis en aucune manière adopter cette manière de voir. » Et ailleurs, Poincaré développe les raisons de son opposition formelle à la conception newtonienne. « Il n'y a pas, affirme-t-il, d'espace absolu, et nous ne concevons que des mouvements relatifs. » Et sans cesse il revient sur cette affirmation de principe : le mouvement relatif n'est pas seulement pour nous un résultat d'expérience, mais *a priori* toute hypothèse contraire répugnerait à l'esprit. Mais, ajoute-t-il, pourquoi, si le principe du mouvement relatif est vrai, ne s'impose-t-il à nous que dans le cas des mouvements rectilignes et uniformes? « Il devrait s'imposer à nous avec la même force, si ce mouvement est varié ou, tout au moins, s'il se réduit à une rotation. *Or dans ces deux cas le principe n'est pas vrai.* »

La gloire d'Einstein est précisément d'avoir répondu à la double question posée par Poincaré et d'avoir montré que cette dernière affirmation (celle que j'ai soulignée) de l'illustre géomètre-philosophe cesse d'être exacte lorsqu'au lieu de considérer, dans les événements de l'univers, séparément le temps et l'espace, on considère ce conglomérat des deux qui est l' « intervalle, » tel que je l'ai défini naguère ici même. En résolvant d'une manière géniale la première des questions posées ci-dessus par Poincaré, en faisant rentrer le mouvement varié dans le principe de relativité (ce qui fut possible par l'assimilation géniale de l'accélération à un champ de gravitation), Einstein a, comme je l'ai montré ailleurs (1), fait rentrer la gravitation dans la mécanique et obtenu les découvertes merveilleuses que l'on sait. Quant à la seconde partie de la question posée par Poincaré, quant à la rotation, nous nous proposons précisément de montrer aujourd'hui comment Einstein l'a fait, elle aussi, passer docilement sous le joug du principe de relativité.

Quoi qu'il en soit, sans résoudre la question, sans prévoir même comment on pourra la résoudre, Poincaré, avec son intuition admirable, a bien senti que ce pourrait être en dehors du cadre rigide du mouvement absolu de Newton. On connaît (et je viens de la rappeler) son hypothèse ingénieuse des savants opérant sur une planète séparée de la vue des autres astres par une épaisse couche de nuages. Tout le monde a lu ces pages où Poincaré imagine ces savants construisant une mécanique de plus en plus compliquée pour rendre compte des phénomènes étranges qu'ils constatent peu à peu : renflement équatorial de leur planète, giration des cyclones toujours dans le même sens, déviation du pendule, etc. Accumulation d'hypothèses et de complications qui font de leur science un édifice de plus en plus embrouillé jusqu'au jour où paraît un Copernic qui s'écrie : « Il est bien plus simple de supposer que la terre tourne ; il est plus commode de supposer que la terre tourne, parce qu'on exprime ainsi les lois de la mécanique dans un langage bien plus simple. » « Cela n'empêche pas, ajoute Poincaré, que l'espace absolu, c'est-à-dire le repère absolu auquel il faudrait rapporter la terre pour savoir si réellement elle tourne, n'a aucune existence objective. »

(1) *Einstein et l'Univers*, chap. V et VI.

A propos de cette dernière affirmation si catégorique de Poincaré, on me permettra de remarquer qu'il y a au moins un moyen (il y en a peut-être d'autres différents) de concilier l'agnosticisme poincariste avec la possibilité au moins théorique de constater que la terre tourne réellement : c'est de supposer que la terre et toutes les étoiles visibles, tout notre univers sensible est contenu dans une bulle d'éther isolée et qui est elle-même mobile dans ce quelque chose d'inaccessible que serait l'espace absolu. En ce cas, on peut très bien concevoir qu'on puisse savoir que la terre tourne par rapport à l'éther de notre univers, sans que cela signifie qu'elle tourne par rapport à cet espace absolu. Cet éther de notre univers, même supposé formant un bloc, ne serait lui-même qu'un milieu en mouvement inconnu par rapport à l'espace absolu; il constituerait un espace privilégié, l'espace particulier de notre univers limité. Il suffirait alors de remplacer dans les énoncés de Newton et de la mécanique classique le mot *absolu* par le mot *privilégié* pour que tombât l'objection philosophique et agnostique de Poincaré.

Quoiqu'il en soit, celui-ci a terminé sa discussion si profonde et subtile de la question par la phrase aujourd'hui célèbre : « Dès lors cette affirmation : « la terre tourne, » n'a aucun sens, puisque aucune expérience ne permettra de la vérifier; puisqu'une telle expérience, non seulement ne pourrait être ni réalisée, ni même rêvée par le Jules Verne le plus hardi. Ou plutôt ces deux propositions : « la terre tourne, » et : « Il est plus commode de supposer que la terre tourne, » ont un seul et même sens; il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre. »

On se souvient des polémiques de presse qui s'ensuivirent et où la compétence, sinon la bonne foi, brillèrent quelque peu par leur absence. Poincaré crut de son devoir ultérieurement de revenir sur ce sujet et de se défendre d'avoir voulu réhabiliter le moins du monde le système de Ptolémée et justifier si peu que ce fût la condamnation de Galilée.

« Non, s'écriait-il, il n'y a pas d'espace absolu; ces deux propositions contradictoires : « la Terre tourne » et « la Terre ne tourne pas » ne sont donc pas cinématiquement plus vraies l'une que l'autre. Affirmer l'une en niant l'autre, au sens cinématique, ce serait admettre l'existence de l'espace absolu.

« Mais... voilà le mouvement diurne apparent des étoiles et le mouvement diurne des autres corps célestes et, d'autre part,

l'aplatissement de la terre, la rotation du pendule de Foucault et la giration des cyclones, les vents alizés, que sais-je encore? Pour le ptoléméien, tous ces phénomènes n'ont entre eux aucun lien; pour le copernicien, ils sont engendrés par une même cause. En disant : la terre tourne, j'affirme que tous ces phénomènes ont un rapport intime, et *cela est vrai,* et cela reste vrai, bien qu'il n'y ait pas et qu'il ne puisse y avoir d'espace absolu...

« La vérité pour laquelle Galilée a souffert reste donc *la* vérité, encore qu'elle n'ait pas tout à fait le même sens que pour le vulgaire et que son vrai sens soit plus subtil, plus profond et plus riche ! »

Si éloquente que soit cette protestation fameuse de Poincaré, oserai-je avouer qu'elle ne fait que confirmer la fameuse formule qui avait déchaîné la tempête : « Ces deux propositions : la terre tourne, et : il est plus commode de supposer que la terre tourne, ont un seul et même sens. »

Ce que personne n'a fait remarquer, je crois, dans ce débat, et ce qui est pourtant l'essentiel, c'est ceci : Poincaré a en somme avancé que les adversaires de Galilée pouvaient avoir raison, et que Galilée avait aussi raison, c'est-à-dire que les uns et l'autre étaient à la fois dans le vrai, seul le langage employé étant différent. Il est donc évident qu'il n'y avait pas lieu à condamnation en tout état de cause et qu'il n'est pas juste de condamner pour ses opinions un homme qui a la même opinion que son juge, et simplement parce qu'il l'exprime dans un langage un peu différent. Malheureusement, les adversaires de Galilée n'étaient pas relativistes, pas plus que Galilée lui-même en l'occurrence, sans quoi ils ne s'y fussent pas trompés.

Il y avait pourtant des relativistes dans ce temps-là. Ce n'étaient d'ailleurs ni les coperniciens, ni les ptoléméiens, mais quelques personnes qui cherchaient à pratiquer, pour des raisons d'opportunité ou de sagesse, la doctrine du juste milieu.

Parmi ces relativistes d'alors, il convient de citer Tycho-Brahé qui, observateur et expérimentateur admirable, a d'ailleurs émis des idées tout à fait absurdes sur le système du monde. Mais parmi ces erreurs se sont glissées quelques perles précieuses. J'emprunte ce passage à un texte de Tycho-Brahé opportunément résumé par M. Painlevé. « Nos observations, disait en substance l'astronome danois, n'atteignent que des mouvements relatifs : nous n'avons aucune raison d'affirmer que

tel corps est fixe plutôt que tel autre. C'est une question de convention, de point de vue. Il nous est loisible de supposer un observateur placé sur le soleil, comme il nous est loisible de le placer sur la terre (1). Et puisque la science nous laisse libres de choisir le point de vue, adoptons celui que nous imposent les Écritures saintes; prenons la terre comme repère fixe. »

On conviendra, si on se reporte aux temps troublés où écrivait Tycho, que le critérium de la « commodité » si cher à Poincaré, se tourne ici nettement en faveur de la conception relativiste de Tycho et contre le système « absolutiste » des coperniciens.

Je crois d'ailleurs utile de reproduire ici même l'essentiel des idées si intéressantes qui, selon M. Painlevé, justifient du point de vue épistémologique sa croyance à l'espace et au mouvement absolus, idées qu'il a développées, il y a de longues années déjà, et auxquelles il semble encore aujourd'hui entièrement attaché (2).

Dans toute critique, dans tout exposé des principes de la mécanique, dit M. Painlevé, on est conduit presque inévitablement à étudier exclusivement les phénomènes de la mécanique et à justifier les axiomes de celle-ci par des raisons qui n'empruntent rien aux autres phénomènes. Bref, on raisonne comme si les hommes avaient inventé la mécanique en n'ayant jamais perçu, dans l'univers, que des mouvements.

Or, en fait, la mécanique, comme toutes les autres sciences, plonge ses racines dans notre *perception intégrale* du monde extérieur. L'observation individuelle et l'observation atavique ont révélé tout d'abord aux hommes une certaine séquence dans les phénomènes. Le principe de causalité leur est apparu d'abord sous la forme qualitative, c'est-à-dire qu'ils ont remarqué que des conditions phénoménales identiques produisaient des conséquences également identiques. Puis beaucoup plus tard, après les premières mensurations de longueur et de temps, les hommes ont découvert ce principe sous sa forme quantitative, c'est-à-dire qu'ils ont vu que la séquence des phénomènes, leur déterminisme physique (par exemple le fait

(1) M. Painlevé s'étonne que Descartes ait donné sur ce point raison à Tycho-Brahé contre Copernic et Galilée. Le célèbre géomètre me pardonnera de n'être pas de son avis et de penser, pour ma modeste part, que c'est une raison de plus d'admirer la sage et profonde intelligence de Descartes.

(2) *Les axiomes de la mécanique*, passim.

qu'une certaine quantité de bois sec, si on l'allume, fait bouillir une certaine quantité d'eau) non seulement se produit toujours dans le même ordre, mais avec la même durée. C'est dans les phénomènes non mécaniques (feu, bruit, lumière, etc.) que ce principe s'est surtout manifesté avec évidence, bien que ce soit en mécanique seulement qu'il ait pris pour la première fois une forme vraiment précise.

La raison de ce paradoxe, selon M. Painlevé, c'est que, de tous les phénomènes, ceux du mouvement se prêtaient le mieux à une étude quantitative, à des mensurations et observations précises. La mécanique devait donc être la première science expérimentale et quantitative que fonderaient les hommes; mais jamais ils ne l'eussent fondée, s'ils n'avaient emprunté d'abord à leur connaissance générale du monde extérieur le principe vulgaire de causalité (mêmes causes, mêmes effets), lequel n'apparaissait pas de prime abord dans les phénomènes du mouvement.

Il suit de là, conclut M. Painlevé, que, pour être vraiment juste, profonde et philosophique, une critique des principes de la mécanique devrait être précédée d'une critique générale des fondements de notre connaissance. Comment percevons-nous le monde extérieur? Comment le moi s'oppose-t-il au non-moi? Pourquoi affirme-t-il si énergiquement l'existence objective du monde extérieur? Ce sont autant de questions qui sont liées indissolublement aux principes de toute science. Une analyse complète de ce mécanisme psychologique constaterait, dans l'opinion de M. Painlevé, que la notion d'espace et la notion du mouvement absolu sont inséparables; elle constaterait, assure-t-il, que *les raisons qui nous font croire à l'existence du monde extérieur et des autres hommes sont exactement les mêmes que celles qui nous font croire au mouvement absolu.*

M. Painlevé précise ainsi son idée : Pourquoi pensons-nous qu'une table qu'on transporte de Paris à Versailles existe encore à Versailles? Parce que, à Versailles comme à Paris, elle produit sur nous les mêmes sensations.

C'est là une application du principe de causalité vulgaire, du principe qui affirme que l'espace et le temps ne sauraient être des causes efficientes. D'après ce principe, si, à deux instants différents, les mêmes circonstances sont réalisées à Versailles et à Paris (et bien que la circonstance « temps » et la circonstance « espace » aient varié), les mêmes phénomènes se produiront.

Dans l'hypothèse où la table existe à Versailles la même qu'à Paris, elle doit donc produire sur les mêmes hommes des impressions identiques. Comme nous vérifions qu'il en est ainsi, nous en concluons que l'hypothèse est vraie, que la table existe à Versailles. Or, ajoute M. Painlevé, c'est le même principe de causalité qui conduit à admettre le mouvement absolu de la terre. En un mot, le même principe qui nous fait affirmer l'existence de la terre nous fait affirmer sa rotation absolue. La rotation absolue de la terre présente à peu près la même certitude, ou plus exactement rentre dans le même ordre de certitudes que l'existence même de la terre. Et M. Painlevé conclut : sous une forme qui n'a de paradoxale que l'apparence, *si c'est une convention de dire que la terre tourne, c'est également une convention de dire qu'elle existe et ces deux conventions se justifient par des raisons identiques.*

Telle est la position de M. Painlevé, position qu'il avait prise dès 1904, alors qu'il développait déjà la plupart de ces idées devant la Société de philosophie. On voit qu'aux raisons expérimentales données par Newton pour justifier sa croyance à l'espace absolu elle ajoute d'ingénieuses raisons de principe.

A l'époque où, pour la première fois, M. Painlevé exposa ces idées, la réponse n'était pas encore parue que fit Henri Poincaré à ceux qui croyaient avoir trouvé chez lui la justification de la condamnation de Galilée.

Or, en un endroit de cette réponse qui, je le répète, n'a pas paru très convaincante à tout le monde, Poincaré, très ennuyé d'avoir vu la polémique solliciter son texte pour des fins étrangères à la science, s'exprime en ces termes : « ... Cette vérité, la terre tourne, se trouvait mise par moi sur le même pied que le postulatum d'Euclide, par exemple ; était-ce là la rejeter? Mais il y a mieux : dans le même langage on dira très bien : ces deux propositions, *le monde extérieur existe*, ou, il est plus commode de supposer qu'il existe, ont un seul et même sens. Ainsi, l'hypothèse de la rotation de la terre conserverait le même degré de certitude que l'existence même des objets extérieurs. »

On voit que c'est là l'argumentation, l'affirmation même de M. Painlevé, et il est piquant de voir le plus impénitent des « relativistes » avant la lettre réduit à employer, pour se défendre contre des attaques ridicules, le langage même du plus déterminé des « absolutistes. »

Il convient d'ailleurs de ne pas oublier, à propos de ce texte de Poincaré, que le « postulatum d'Euclide, » auquel Poincaré compare une vérité dont il ne veut pas qu'on suppose qu'il a douté, est un fait démenti par la réalité, et contraire à la nature du monde physique où nous vivons, sinon à la nature idéale d'une géométrie particulière. J'ai montré ailleurs (*Einstein et l'Univers, passim*) comment cela résulte notamment de l'incurvation des rayons lumineux au voisinage des masses matérielles, incurvation annoncée par Einstein et vérifiée depuis.

Il s'ensuit que la défense de Poincaré contre ceux qui l'accusaient de n'être pas sûr que Galilée avait raison, ou du moins que ses adversaires avaient tort, cette défense, dis-je, est encore beaucoup moins forte que Poincaré ne le croyait. Si, revenant parmi nous, il l'apprenait, en serait-il très désolé? Je ne le crois pas.

Quoi qu'il en puisse être, nous venons de voir le point où Mach et Poincaré avaient laissé la question de la rotation terrestre.

C'était un point où la science ne pouvait stationner longtemps, une de ces étapes à la croisée de plusieurs chemins où la caravane humaine ne peut s'arrêter, tant est vif son besoin de savoir où elle va et de s'engager dans une voie qui l'éloigne des carrefours confus. Car la soif d'affirmer, de marcher, d'aller de l'avant, — fût-ce au besoin dans une direction funeste, — est une de celles qui tenaillent le plus âprement le pauvre cœur et le pauvre cerveau des hommes. Pascal l'a bien montré..... mais revenons à nos moutons.

En somme, Mach et Poincaré avaient laissé la question de la rotation terrestre à mi-côte de la solution. Leur point de vue pouvait finalement se résumer ainsi : Il n'y a, ou, du moins, on n'observe que des mouvements relatifs de corps par rapport à d'autres corps. Donc, les phénomènes engendrés par ce que nous appelons la rotation, et notamment les forces centrifuges, ne peuvent être rapportés à des repères absolus.

Mais cela étant supposé admis sans réserve, il restait à résoudre ces questions essentielles : Qu'est-ce donc que la rotation et qu'est-ce que les forces centrifuges? Qu'est-ce qui les détermine? Comment concilier, dans tous les cas, leur existence et leur grandeur, avec le principe de la relativité physique de tous les mouvements?

* * *

Voici comment s'exprime Einstein dans un de ses mémoires sur les bases de la théorie de la relativité généralisée :

« Deux corps fluides de même grandeur et de même nature flottent librement dans l'espace, à une distance si grande l'un de l'autre (et si loin de toutes les autres masses), que seules doivent être considérées les forces de gravitation qui font agir les unes sur les autres les particules d'un de ces corps. Supposons invariable la distance des deux corps, et que les diverses particules d'un des corps n'ont aucun mouvement relatif les unes par rapport aux autres. Mais chacune des deux masses (vue par un observateur placé sur l'autre) tourne autour de la ligne qui les joint avec une vitesse angulaire constante. Cela constitue un mouvement de rotation relatif et observable des deux masses l'une par rapport à l'autre (1). Supposons maintenant que nous mesurions avec des règles les surfaces des deux corps considérés. Nous trouvons que l'une des surfaces est une sphère et que l'autre est un ellipsoïde de révolution.

« Nous demandons alors : Pour quelle raison ces deux corps se comportent-ils différemment?... La seule réponse satisfaisante est celle-ci : Il n'y a dans le système isolé constitué par chacun de nos deux corps aucune raison pour qu'ils se comportent différemment et pour que l'un soit sphérique et l'autre ellipsoïdal. La cause de la différence doit donc leur être *extérieure*. On arrive ainsi à cette idée que les lois mécaniques générales qui déterminent en particulier les formes des deux corps considérés doivent être d'une nature telle que le comportement mécanique de ces deux corps doit dépendre essentiellement de l'action des masses éloignées que nous avions d'abord négligée dans nos calculs. Ces masses éloignées (et leurs mouvements relatifs par rapport aux corps considérés) doivent donc être considérés comme les supports, comme l'origine des causes efficientes qui modèlent et différencient les formes de ces deux corps. »

On voit qu'Einstein arrive à la conception même que Mach avait déjà esquissée avec une intuition profonde, pour expliquer les phénomènes dus à la rotation, à savoir que ces phénomènes

(1) En somme, dans cet exemple pris par Einstein, les deux masses considérées tournent comme feraient deux roues tournant avec des vitesses différentes aux extrémités d'un même essieu.

sont causés par des forces d'éloignement dues aux masses lointaines de l'univers.

Mais, tandis que Mach s'est borné à l'énoncé cursif de cette hypothèse, Einstein l'a soumise au critère victorieux du calcul et a montré, — c'est en quoi consiste le progrès essentiel apporté par lui sur ce point, — qu'une solution mathématique du problème de la rotation est possible, si les lois de la physique ont certaines propriétés générales. Si le mouvement de rotation est relatif par rapport à n'importe quelles masses situées à l'extérieur du sytème tournant, il ne pourra y avoir aucun système de coordonnées, aucun point de repères, aucun espace tels que certaines lois de la physique ne soient valables et exactes que par rapport à lui. S'il existait un tel système de repérage, nous pourrions toujours, par l'observation des phénomènes, reconnaître si nous nous trouvons dans ce système ou dans un autre qui soit en mouvement absolu par rapport à lui. Parmi tous les systèmes de repères imaginables, aucun ne doit *a priori* être considéré comme privilégié. Conclusion : les lois de la physique doivent être telles qu'elles soient valables pour n'importe quel mouvement du système de références, même si ce mouvement est une rotation.

On sait, — je l'ai exposé ailleurs avec quelque détail (1), — qu'Einstein a résolu mathématiquement le problème et donné une loi invariante du mouvement qui est très simple et peut s'exprimer ainsi : chaque point matériel abandonné à lui-même se meut suivant une ligne géodésique de ce continuum à quatre dimensions qu'on a appelé l'espace-temps et qui constitue le cadre de l'univers sensible. Les équations d'Einstein qui définissent les lignes géodésiques contiennent des coefficients caractéristiques qui dépendent d'une part de la quantité de matière et d'énergie électromagnétique présente dans l'espace, d'autre part du système de coordonnées auxquelles nous rapportons le mouvement observé du point matériel. Aussitôt qu'on a défini le système de coordonnées auxquelles on rapporte les observations faites (par exemple coordonnées géocentriques ou coordonnées héliocentriques, s'il s'agit d'observations astronomiques), le mouvement est entièrement déterminé par les équations d'Einstein. Il est à peine besoin de rappeler ici les découvertes

(1) *Einstein et l'Univers*, chap. VI.

étonnantes auxquelles ont conduit ces équations et notamment l'explication de l'anomalie longtemps incompréhensible du mouvement du périhélie de la planète Mercure.

Ces équations déjà éprouvées au feu lumineux des vérifications, il importait donc de les appliquer au problème de la rotation.

C'est à quoi s'est appliqué récemment Einstein, à travers des difficultés techniques qui eussent rebuté et arrêté vingt fois tout autre que lui. Ces difficultés, qu'on me saura gré de passer ici sous silence, il en a triomphé, et le succès a couronné ses efforts et conduit à bonne fin le calcul entrepris.

Ce calcul est fondé entièrement sur le résultat auquel est arrivé par ailleurs Einstein, relativement à la question si ancienne et si controversée : la quantité de matière contenue dans l'univers est-elle ou non infinie, en d'autres termes : l'univers matériel est-il infini ?

Que signifient ces mots : l'univers est infini ? Du point de vue einsteinien, comme du point de vue newtonien, comme du point de vue pragmatiste, cela veut dire : Si je marche droit devant moi, toujours et jusqu'à la fin de l'éternité, je ne reviendrai jamais à mon point de départ.

Est-ce possible ? Newton dit nécessairement oui, puisque l'espace pour lui s'étend, indéfini, indépendant des corps qui y sont plongés, que le nombre des étoiles soit ou non limité.

Mais Einstein dit : non. Pour le relativiste, l'univers peut n'être pas infini. Est-il donc borné, limité par je ne sais quelles balustrades ? Non. Il n'est pas limité.

Quelque chose peut être illimité sans être infini. Par exemple un homme qui se déplace à la surface de la terre pourra en faire indéfiniment le tour en tous sens sans être arrêté par une limite. La surface de la terre ainsi envisagée, comme la surface d'une sphère quelconque, est donc à la fois finie et illimitée. Eh bien ! il suffit de reporter, dans l'espace à trois dimensions, ce qui se passe dans l'espace à deux dimensions qu'est la surface sphérique, pour comprendre que l'univers puisse être à la fois fini et illimité.

Par suite de la gravitation, l'univers einsteinien n'est pas euclidien, mais incurvé, parce que, notamment, la lumière s'y propage en ligne courbe. Il est difficile, sinon impossible, de se représenter, de *visualiser* une incurvation de l'espace. Mais

cette difficulté ne doit exister que pour notre imagination limitée par nos habitudes sensibles, non pour notre raison qui va plus loin et plus haut. Car c'est encore une des erreurs les plus fréquentes des hommes de croire que l'imagination a des ailes plus puissantes que la raison. Pour être persuadé du contraire, il suffit de comparer ce que les anciens les plus poétiques avaient pu rêver au sujet de la voûte étoilée et ce que la science moderne nous y montre...

Voici alors comment notre problème s'est posé à Einstein.

Négligeons, pour l'instant, la répartition un peu irrégulière des étoiles dans notre système stellaire, et supposons-la à peu près homogène. Quelle est la condition pour que cette répartition des étoiles, sous l'influence de la gravitation, demeure stable? La réponse fournie par le calcul est : pour cela la courbure de l'espace doit être constante et telle que l'espace se ferme sur lui-même à la manière d'une surface sphérique.

Les rayons de lumière des étoiles peuvent faire éternellement, indéfiniment le tour de cet univers illimité et pourtant fini. Si le cosmos est sphérique de la sorte, on peut même penser que les rayons émanés d'une étoile, du soleil par exemple, iront converger au point diamétralement opposé de l'univers, après en avoir fait le tour et après avoir voyagé pendant des millions d'années.

Les conséquences étranges de cette conception grandiose mériteraient d'être développées, mais cela nous écarterait de notre sujet.

J'ai parlé tout à l'heure des millions d'années que la lumière emploie à faire le tour de notre univers incurvé. C'est qu'en partant de la valeur, à peu près connue, de la quantité de matière incluse dans la Voie lactée, on peut calculer facilement la courbure du monde et son rayon. On trouve que ce rayon a une valeur au minimum égale à cent cinquante millions d'années de lumière.

Il faut donc au moins neuf cents millions d'années à la lumière pour faire le tour de l'univers, si celui-ci est limité à la Voie lactée et à ses annexes. Le chiffre est parfaitement compatible avec ceux qu'ont fournis récemment les observations astronomiques pour la dimension du système galactique, et aussi avec ceux, — beaucoup plus grands, — qu'on obtient en assimilant les nébuleuses spirales à des Voies lactées.

Ainsi, pour le relativiste, l'univers peut être illimité, sans être infini. Quant au pragmatiste qui marche droit devant lui, — c'est-à-dire qui suit ce qu'il appelle une ligne droite : le trajet de la lumière, — il finira forcément par retrouver l'astre d'où il est parti, pourvu qu'il dispose d'un temps suffisant. Il dira donc, si telle est la nature des choses : l'univers n'est pas infini.

L'infinité ou la finité de l'univers peut donc en principe être contrôlée par l'expérience, et on pourra vérifier quelque jour si le cosmos dans son ensemble et si l'espace sont newtoniens ou einsteiniens. Malheureusement, c'est une expérience de très longue haleine et qui soulèvera quelques petites difficultés pratiques. C'est donc jusqu'à nouvel ordre seulement par ses conséquences indirectes que l'on pourra vérifier si cette conception einsteinienne est exacte. Retenons-en ce fait essentiel : selon Einstein, la masse totale de matière contenue dans notre univers, la masse totale des étoiles est finie, limitée, déterminée. C'est en partant de ce résultat, ou plutôt de cette hypothèse, qu'Einstein a conduit à bien sa théorie de la rotation, et comme cette théorie cadre admirablement avec les faits, elle constitue elle-même un argument de poids en faveur de l'hypothèse qui sert de prémisse.

De même que la matière présente dans l'univers contribue à créer en chaque point le champ de gravitation qui y règne, selon la conception einsteinienne que j'ai exposée ailleurs (*loc. cit.*), de même l'inertie de chaque point matériel dépend de l'influence des autres masses qui lui sont extérieures, car, — Einstein l'a lumineusement démontré, — l'inertie et la pesanteur d'un objet ne sont en réalité que deux aspects d'une même qualité de cet objet. Si nous nous trouvons en n'importe quel lieu de l'espace céleste supposé rempli de matière d'une manière à peu près homogène, et que nous soyons sans mouvement par rapport à cette matière, les équations gravitationnelles d'Einstein ont des valeurs bien déterminées de leurs coefficients caractéristiques. Elles définissent le champ de gravitation produit par les étoiles dans le système de repères, dans le système de références de la matière immobile. Un point au repos reste ici au repos d'une manière permanente. Transportons-nous maintenant dans un système de repères qui *tourne* d'un mouvement uniforme par rapport à l'ensemble des masses de l'univers, les coefficients des équations d'Einstein prendront de nouvelles valeurs. *Et*

celles-ci introduites dans les équations du mouvement de la Relativité généralisée donnent précisément et exactement les forces centrifuges de la mécanique classique.

L'ensemble des masses de l'univers viendrait-il à disparaître? L'espace sensible alors disparaîtrait lui aussi, de même que ses champs de gravitation. Les forces centrifuges ne sont donc pas liées à une inertie provenant du corps tournant lui-même, mais elles proviennent de l'action gravitationnelle de l'ensemble des masses de l'univers, action que *déclenche* la rotation du corps tournant par rapport à ces masses. La manifestation de ces forces est ainsi ramenée à des causes observables. Les forces centrifuges, cessant d'être des forces fictives comme le croyait la science classique, deviennent des forces visibles, sensibles du moins; elles sont ramenées aux forces de gravitation.

Par suite de l'invariance générale des lois physiques, nous devons admettre que les mêmes forces doivent se manifester lorsque notre système de repères est immobile et que l'univers tout entier tourne autour de lui. Tel est le sens de cette affirmation. D'après le principe de la relativité généralisée, on peut aussi bien considérer la terre comme tournant par rapport au ciel étoilé immobile, que le ciel étoilé comme tournant par rapport à la terre immobile.

Ces deux cas sont, cinématiquement et dynamiquement parlant, identiques et indiscernables. Si nous faisons tourner à la main un de ces petits manèges minuscules pour bébés qu'on voit aux fêtes foraines, cela ne signifiera nullement que, pour le « relativiste » assis sur le cheval de bois, le faible effort qui a mis en branle ce manège a suffi pour imprimer un mouvement de rotation à l'univers tout entier. Ce que croit le relativiste, c'est que la mise en marche du manège a déclenché, a libéré des forces de gravitation qui prennent naissance uniquement dans le système de coordonnées tournant par rapport à l'ensemble des masses de tout l'univers, et nullement dans celui-ci.

C'est de la même manière, ou d'une manière analogue que nous sommes conduits à penser que partout où nous voyons se manifester des effets dits *d'inertie*, il s'agit en réalité d'effets gravitationnels de l'ensemble des masses de l'univers. Donnons un coup de pied dans un ballon. Celui-ci acquiert une certaine accélération par rapport à l'ensemble des masses de l'univers. Cette accélération (comme ferait un mouvement de rotation)

libère les forces gravitationnelles provenant de ces masses et qui agissent sur le ballon et causent sa résistance d'inertie à un déplacement. Les mêmes forces gravitationnelles doivent survenir pareillement si, le ballon étant supposé immobile, tout l'univers acquiert une accélération inverse par rapport à lui. La même force qui, dans le premier cas, imprimait au ballon son accélération, intervient de nouveau dans le second cas pour le maintenir immobile. Qu'on compare à cette conception si simple l'explication que la mécanique classique donne de ce phénomène!

Ces conceptions s'appliquent immédiatement à l'expérience du pendule de Foucault. Nous allons voir que cette expérience ne constitue en rien une preuve de la « rotation absolue » de la terre. Elle ne constitue pas en réalité une expérience terrestre, mais bien plutôt une expérience dans le champ gravifique des étoiles. Pour simplifier, — ce qui ne change rien à la question, — examinons le cas type où le pendule de Foucault se trouve placé au pôle de la terre, où il oscille librement autour d'une verticale qui se confond avec l'axe de rotation de la terre. Dans la mécanique classique, il existe un système de coordonnées privilégié, le système de coordonnées galiléennes dans lequel (abstraction faite de toutes les actions de gravitation) un corps qui reçoit une impulsion se déplace dans une direction invariable. Un pendule placé au pôle oscille dans un plan invariable par rapport au même système galiléen de coordonnées. Comme la terre tourne par rapport à ce système de coordonnées, il s'ensuit que le plan d'oscillation du pendule tourne par rapport à un point donné de la surface terrestre. Le système de références galiléen coïncide approximativement avec un système de références lié aux étoiles fixes. Dans la théorie de la relativité, un point matériel en mouvement se meut pareillement en droite ligne dans un système de références immobile par rapport à l'ensemble des masses de l'univers. Notre pendule oscille au pôle dans un plan invariable par rapport à ce système. Celui-ci coïncide pratiquement avec un système lié aux étoiles, de même que le système de références galiléen. Si la terre tourne par rapport au système des étoiles fixes, nous observons l'inertie d'un point de sa surface, une rotation du plan d'oscillation du pendule. L'expérience du pendule de Foucault prouve donc uniquement que la terre tourne par rapport à l'ensemble des masses de l'univers, ce qui est absolument équivalent, que l'on suppose la terre immobile

et l'univers tournant ou l'univers immobile et la terre tournant.

Si l'ensemble des masses de l'univers est supposé disparaître, la question de savoir si la terre tourne n'a plus aucun sens du point de vue de la théorie de la relativité. En ce cas, le système par rapport auquel le pendule oscillerait dans un plan invariable serait lié à la terre et immobile par rapport à elle. Selon la mécanique classique, au contraire, rien ne serait changé par l'évanouissement de toutes les masses de l'univers, et le plan d'oscillation du pendule de Foucault continuerait à tourner par rapport à la terre.

Malheureusement, nous n'avons aucun moyen de supprimer tous les astres autres que la terre pour départager les deux doctrines. Et comme nous ne pouvons même pas arrêter par des écrans quelconques les actions gravifiques de l'ensemble des étoiles, c'est dans le champ de gravitation créé par celles-ci que nous continuerons, bon gré, mal gré à réaliser l'expérience de Foucault.

Ce qui a en somme rendu possibles à la fois les calculs victorieux, par lesquels on a incorporé les mouvements de rotation à la théorie d'Einstein et l'idée même de cette incorporation, c'est la conception très générale et très souple qu'on se fait aujourd'hui, grâce à Einstein, des actions de gravitation, des champs gravifiques.

Grâce « au principe d'équivalence, » Einstein a montré (et les vérifications des faits nouveaux annoncés sur ces prémisses ont assis solidement celles-ci), que tout mouvement relatif varié est assimilable à un champ de gravitation et réciproquement. On conçoit donc maintenant, ce qui eût beaucoup étonné les savants il y a une vingtaine d'années, qu'il puisse y avoir des champs de gravitation de natures très variées et très différents du champ de gravitation attirant, uniforme et invariable que définissait la loi de Newton. On conçoit maintenant sans trop s'étonner qu'un champ de gravitation puisse suivre des lois très différentes de la loi de Newton, puisse être engendré par un mouvement particulier de l'observateur (mouvement de rotation ou autre), puisse produire les effets singuliers que nous montre la force centrifuge. Bien plus, Einstein nous a montré que le champ de gravitation observé, comme le temps observé, comme l'espace observé à propos d'un même phénomène est essentiellement variable et retatif et dépend du point de vue de l'observateur et de son mouvement relativement aux choses

observées. Ceci nous permet de concevoir comment ont pu être résolues des difficultés qui embarrassaient Poincaré lui-même.

Ces « forces d'éloignement, » pour employer l'expression de Mach, ces effets centrifuges qu'une masse éloignée et considérable de matière est supposée produire au centre de la cavité qu'elle entoure, il serait à souhaiter qu'on pût un jour les déceler par l'expérimentation. Ce serait le plus beau triomphe qu'on pourrait rêver pour la passionnante conception qui vient d'être exposée.

En somme, pour cela, il faudrait, et il suffirait de reprendre l'expérience du vase tournant rempli d'eau réalisée par Newton et telle que l'a hypothétiquement modifiée Mach. On se souvient de l'expérience du vase, tournant et plein d'eau, de Newton. De ce que l'eau ne s'incurvait sous l'influence de la force centrifuge que lorsque sa rotation par rapport aux objets extérieurs était rapide et du fait qu'elle ne s'incurvait pas au début de l'expérience, alors que la rotation relative de l'eau et du vase était la plus grande, Newton croyait pouvoir conclure que la force centrifuge n'était pas causée par les objets extérieurs, mais par la rotation par rapport à l'espace absolu.

C'était conclure bien hardiment, et nous allons montrer que d'une expérience analogue Newton aurait pu aussi bien conclure, — et avec non moins ni plus de raison, — que sa loi d'attraction universelle était fausse. Si Newton par exemple avait soulevé au-dessus d'un des plateaux d'une balance en équilibre, son vase de l'expérience précédente, il aurait constaté que rien ne bougeait. Or, si la loi d'attraction universelle est vraie, le plateau considéré doit être légèrement attiré par le vase qu'on en approche et le fléau de la balance doit s'incliner. De ce qu'on ne constate rien de pareil, Newton aurait-il conclu que l'attraction des corps n'existe pas? S'il l'avait conclu, il aurait été conséquent avec lui-même et avec le raisonnement qu'il a fait à propos des forces centrifuges du vase tournant plein d'eau. Si au contraire il avait conclu qu'on ne peut rien déduire de cette seconde expérience parce que la masse du vase est trop faible par rapport aux autres masses innombrables et colossales qui agissent dans les deux expériences, s'il avait conclu, dis-je, que cette masse du vase est trop faible pour produire un effet *observable*, — ce qui ne veut pas dire que cet effet n'existe pas, — il eût été dans la logique et dans la raison.

La preuve est qu'en refaisant la seconde expérience que nous venons d'imaginer avec des appareils ultra-sensibles que ne possédait pas Newton, et notamment avec cette merveille de délicatesse qu'est la balance de torsion, on constate, on observe, et on mesure aujourd'hui l'attraction, —indécelable du temps de Newton, — d'une masse, même faible, sur une autre masse voisine.

Ce qui est logiquement vrai de l'attraction doit l'être de la force centrifuge. Rien ne prouve que, si le vase de Newton avait pesé quelques millions de tonnes, on n'aurait pas observé qu'il produisait une force centrifuge agissant sur l'eau par rapport à laquelle il tournait. Dans le dessein de mettre en évidence, de manifester, si possible, les forces gravitationnelles centrifuges entrevues par Mach et calculées par Einstein, il importe donc de reprendre l'expérience du vase tournant de Newton, avec des moyens à la fois beaucoup plus puissants et beaucoup plus sensibles.

C'est ce qu'ont tenté certains physiciens, et notamment MM. B. et J. Friedländer. Ceux-ci ont employé dans leurs essais une balance de torsion ultra-sensible à laquelle était suspendue une aiguille, et qui remplace l'eau du vase newtonien. A la place du vase lui-même, ils ont étudié, comme masse tournante, les plus grandes masses en rotation rapide que l'on puisse trouver pratiquement, et qui sont les immenses volants métalliques de certaines usines métallurgiques et électriques.

Si ces masses en rotation produisent des forces centrifuges sensibles en leur centre (de même que l'ensemble des masses éloignées réparties sur la voûte céleste), il doit s'ensuivre, lorsqu'elles tournent, que l'aiguille suspendue, près de l'axe du volant, à l'équipage ultra délicat de la balance de torsion, doit être dévié. Les expériences de B. et J. Friedländer faites en 1896, — et très peu connues des physiciens, — ont fourni un résultat négatif en ce sens que les erreurs et perturbations expérimentales n'étaient pas inférieures aux effets positifs observés. A cette époque, nul ne soupçonnait qu'on dût posséder quelque jour les équations par lesquelles Einstein a précisé les forces centrifuges ainsi créées. Dans les expériences relatées, l'effet produit est trop faible pour être observable, conformément à ces équations, parce que la masse du plus grand volant dont on puisse disposer est trop faible vis à vis de l'ensemble des masses de l'univers.

Il n'en est pas moins vrai que c'est dans ce sens qu'il con-

vient de chercher, — et qu'on trouvera quelque jour, — la démonstration expérimentale des forces centrifuges engendrées en son centre par une masse enveloppante tournant autour de ce centre, ou par rapport à laquelle ce centre tourne.

***

Pour finir, et avant de conclure, je voudrais examiner brièvement une objection qui a paru émouvoir quelques savants non encore entièrement familiarisés avec les subtiles profondeurs des théories einsteiniennes.

Voici : puisqu'il revient au même de dire que la terre tourne au centre de la voûte étoilée ou que celle-ci tourne autour de la terre, arrêtons-nous un instant à cette seconde manière de voir et supposons, comme Ptolémée, les astres tournant autour de la terre immobile. Ils font ainsi un tour complet en 24 heures. Or, on connaît la distance de beaucoup de ces astres et notamment des planètes. Par exemple, vers la fin de l'année passée, les distances de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de Neptune à la terre étaient respectivement égales à environ cinq fois, dix fois, vingt fois et trente fois la distance de la terre au soleil (qui est elle-même environ 150 millions de kilomètres). On en conclut facilement que si les astres tournent autour de la terre immobile, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune (à ne considérer que leurs distances à la fin de 1921) parcouraient alors respectivement, de par ce mouvement de rotation géocentrique, des distances croissantes avec leur éloignement de la terre et qui atteignaient, pour Saturne 100000 kilomètres par seconde, pour Uranus 200 000 kilomètres par seconde et pour Neptune 400 000 kilomètres par seconde (plus que la vitesse de la lumière).

Si des planètes nous passons aux étoiles, même les plus rapprochées, nous arrivons à des résultats encore bien plus fantastiques. L'étoile la plus rapprochée est au moins 200 000 fois plus loin de nous que le soleil. On en déduit facilement que, pour expliquer le mouvement diurne de cette étoile autour de la terre immobile, cette étoile doit parcourir chaque seconde une distance égale à plus de sept mille fois la vitesse de la lumière dans le vide (qui est, rappelons-le, de 300 000 kilomètres par seconde). — Et alors, voici l'objection : N'y a-t-il pas là quelque chose d'absolument inconciliable avec la théorie de la relativité, puisque, selon celle-ci, il ne peut exister dans la nature de

vitesse supérieure à celle de la lumière? Eh bien! cette objection n'est qu'un malentendu. La théorie de la relativité restreinte dit seulement qu'en un point donné de l'univers aucune vitesse ne peut dépasser celle qu'y possède la lumière; elle dit en un mot qu'aucune vitesse servant à la propagation d'un effet matériel ne peut dépasser celle de la lumière. Mais, dans la théorie de la relativité généralisée, la lumière ne possède nullement une vitesse constante et égale à cette quantité qu'on a pris l'habitude de désigner par le symbole c; la valeur de la vitesse de la lumière en un point quelconque de l'univers est une variable qui dépend de la valeur du champ de gravitation en ce point, et des quantités qui caractérisent ce champ de gravitation par rapport à un système de coordonnées non euclidien. Ceci permet de déterminer d'un point quelconque de l'espace la vitesse que possède la lumière en un autre point quelconque de l'espace.

Considérons, par exemple, la vitesse que possède un rayon lumineux près de la surface du soleil. Un observateur placé au même point que la fraction de rayon considérée trouverait avec ses règles et ses pendules qu'elle possède toujours la même vitesse c. Mais un observateur placé sur la terre mesurant la même vitesse avec des méthodes dérivées des mêmes instruments trouvera que la vitesse du rayon diminue à mesure que celui-ci se rapproche du soleil. Et c'est ce qui produit l'incurvation, — effectivement observée, — des rayons lumineux, lorsqu'ils passent près du soleil.

Bref, ce qu'il importe de ne jamais oublier, c'est que la relativité restreinte ne s'applique qu'à chaque région limitée de l'univers, là où le champ de gravitation peut être considéré comme constant ou comme nul. Mais dès qu'on considère un observateur placé très loin de la chose observée, c'est la relativité généralisée qui doit entrer en ligne, car elle seule tient compte de l'intervention, variable avec les lieux, des champs de gravitation. La relativité généralisée est l'extension de cette théorie localement vraie qu'est la relativité restreinte. La première seule doit être invoquée, à l'exclusion de la seconde, dès qu'on considère des observations portant sur des phénomènes tels que le champ de gravitation n'est pas le même là où est l'observateur et là où est la chose observée. C'est ce qu'ont oublié les physiciens qui ont émis l'objection que nous venons d'examiner.

Ce qui reste, c'est que, dans la théorie généralisée, comme

dans la théorie restreinte de la relativité, aucune vitesse de la nature ne peut, en un lieu donné, dépasser celle qu'y possède la lumière. C'est ce qui effectivement se produit dans l'hypothèse de la rotation diurne des étoiles autour de la terre. En un mot, chacun peut librement traiter les problèmes qui se posent selon ses convenances, soit en décrivant les phénomènes par rapport à une terre qui tourne et à un système de coordonnées lié aux étoiles, soit en les décrivant par rapport au ciel étoilé en rotation et à un système de coordonnées lié à la terre immobile. Les lois fondamentales de la nature sont les mêmes dans les deux cas et c'est en cela que consiste essentiellement la différence entre la théorie de la Relativité et la science classique.

Galilée avait raison... mais ses adversaires, — je parle bien entendu au point de vue scientifique, — n'avaient pas tort. Seulement, ce que ni lui ni eux ne savaient, et ce qu'Einstein et ses précurseurs nous ont démontré, c'est que la raison de l'un n'entraînait nullement comme conséquence le tort des autres ou réciproquement. Si j'ose employer une image qui n'est qu'une analogie, la question de savoir si la terre tourne ou si elle ne tourne pas, est à peu près la même que la question de savoir si la route de Paris à Versailles passe par Sèvres ou par Viroflay. La vérité, c'est qu'il y a deux routes directes, l'une passant par Sèvres, l'autre par Viroflay, et que chacun, selon ses commodités, son humeur et son point de départ, empruntera l'une ou l'autre.

Ainsi, c'est finalement une grande leçon d'indulgence et de tolérance mutuelles que la doctrine de la Relativité nous apporte dans cette question si inutilement, si âprement et si longtemps débattue. La terre tourne-t-elle ? Oui, si cela vous est agréable ; non, si cela vous déplaît...

CHARLES NORDMANN.

UN ROMANCIER CALIFORNIEN

JACK LONDON

Les dons les plus rares de création et d'imagination départis à un homme, et des circonstances contraires à leur développement l'empêchant de les manifester pleinement, tel paraît avoir été le destin littéraire de Jack London.

Il est mort pendant la guerre, en 1916, et il a fallu le drame dont nous étions alors occupés, corps et âmes, pour que sa disparition passât chez nous inaperçue : car cet écrivain américain comptait des amis en France, où l'un de ses plus beaux livres, *The Call of the Wild*, « l'Appel de la Forêt, » avait été traduit presque dès sa publication (1), et il nous avait touchés par son sentiment de la grande aventure, par son amour du monde sauvage, vide et vacant, de ce que le mot anglais, intraduisible et plein de prestige, appelle *the wild*.

Par là, du reste, Jack London enrichit une tradition américaine : c'est une lignée nombreuse, aux États-Unis, que celle des conteurs d'aventures, depuis Fenimore Cooper jusqu'à Mr. Steward E. White. Mais il se distingue parmi eux, non seulement parce qu'il est le plus brillamment doué et le plus original, mais encore parce qu'il est le chef, l'aîné de tous ceux qui ont décrit ce que l'on peut appeler la vie sauvage moderne.

C'est pour cela, sans doute, qu'il plaît tant aux civilisés : il fait appel, en tout homme, à ses instincts, latents ou avérés, de vie plus audacieuse et plus libre. Le sédentaire rêve, grâce à

(1) A la *Renaissance du Livre*, avec une préface par M. Paul Bourget.

lui, au coin du feu, de vie nomade et de grands risques vagues; celui qui a couru le monde retrouve, en le lisant, ses impressions et ses expériences, transformées par l'imagination un peu visionnaire d'un puissant conteur.

* * *

Jack London naquit à San Francisco en 1876. Ses parents étaient pauvres, et, pour une raison ou une autre, ne prospéraient dans aucune des fermes où ils s'installaient. L'enfant gardait les bêtes, allant à l'école ici ou là, au hasard des occasions. Il avait neuf ans quand ses parents revinrent en ville, à Oakland, et il y resta jusqu'à seize ans. Il faisait des métiers variés, des métiers de petit meurt-de-faim, criait les journaux dans les rues, transportait des sacs de charbon, déchargeait les bateaux. C'était un robuste garçon. Dès cette époque, il commençait à boire de la bière forte, pour faire comme les hommes. En même temps, extraordinairement curieux de lire et avide de s'instruire, il passait ses heures libres dans les bibliothèques publiques. Puis un jour, il quitta la maison.

La magie de l'aventure s'empara de moi, écrit-il. Je ne me suis pas enfui, je me suis simplement en allé. Je rôdai un peu sur les quais de la baie, puis me joignis à une troupe de pêcheurs qui faisaient en contrebande la pêche des huîtres perlières... Ces jours héroïques de la piraterie sont passés; mais, si l'on m'avait donné mon dû, j'aurais bien gagné là cinq cents ans de prison... Ensuite, je fus matelot au gaillard d'avant sur un schooner; puis (ironie du sort!) je devins patrouilleur-policier, donnant la chasse aux contrebandiers de la mer! A cette époque, nombre de Chinois, de Grecs, d'Italiens, pêchaient illégalement sur les côtes; les patrouilleurs risquaient souvent leur vie à intervenir dans leurs trafics... mais, quoique n'ayant pas d'armes à ma disposition, je me sentais viril et sans frayeur, lorsqu'il me fallait aborder le bateau des contrebandiers... Plus tard, j'allai, comme marin, sur les côtes du Japon, dans une expédition de chasse au phoque, puis dans la mer de Behring. — Je revins en Californie, convoyai du charbon, travaillai dans une manufacture de jute. Une fois, je voulus de nouveau m'engager sur un bateau; mais ma chance voulut que je le manquasse : il se perdit corps et biens.

Au temps où il travaillait treize heures par jour à la manufacture de jute, un journal de San Francisco avait ouvert un concours littéraire. London, d'après un souvenir tout vif encore, avait écrit : *Un Typhon sur la Côte Japonaise*, et avait

obtenu le prix. C'était la première amorce de ses réussites littéraires. Sa vocation remontait plus loin ; bien des fois il avait tenté d'écrire, car son cerveau inventait continuellement des sujets d'histoires : mais a-t-on le temps de faire de la littérature quand on doit gagner sa vie comme manœuvre ? Il essaya d'un second envoi, lequel fut rejeté. A son tour, il rejeta, — momentanément, — le démon littéraire de sa vie, et partit à pied à travers les États-Unis, qu'il parcourut en vagabond. On l'arrêtait, on le relâchait, il repartait ; il revint finalement en Californie par le Canada. C'est au cours de ce voyage que se fit en lui une assez brutale illumination sociale, et qu'il devint le révolté naïf et violent qu'il s'est montré depuis, prêchant le socialisme sur les places publiques et maudissant dans ses livres les conditions inhumaines du travail.

De retour à Oakland, il se mit à préparer, seul, son admission à l'Université, et fut reçu à Columbia. Il avait alors dix-neuf ans, et travaillait dans une blanchisserie. Il écrit : « Je repassais des chemises, je m'instruisais, et j'écrivais des histoires. C'est une vie usante. Il m'arrivait de m'endormir la plume à la main. Je laissai la blanchisserie, je ne fis plus qu'écrire. Mais, au bout de quelques mois, je compris que je n'arriverais jamais à rien et abandonnai le travail intellectuel. Je me joignis alors à des chercheurs d'or qui partaient pour l'Alaska. Au bout d'une année, je dus quitter mes compagnons, parce que j'étais atteint du scorbut. Avec deux de mes camarades, nous revînmes sur une barque non pontée, voyage de dix-neuf jours pendant lesquels nous fîmes trois mille quatre cents kilomètres. » Mais cette année de vie sauvage l'avait transformé. « C'est au Klondyke, écrivit-il par la suite, que je suis devenu moi-même. Là-bas, personne ne parle. Là-bas, on pense. Chacun se fait son horizon. J'y découvris le mien. »

Au long de cette rude jeunesse, son goût des livres s'accroît toujours. Partout solitaire, partout étonné de l'universelle ignorance de ses compagnons, il dévore au hasard une pâture romanesque dont il ne peut se passer. Pendant deux ans, il n'eut en sa possession que l'*Alhambra* de Washington Irving, qu'il relisait indéfiniment ; ailleurs, c'était un roman de Ouida, dont la fin manquait, et le feuilleton d'un journal. Mais, à trente ans, il avait tout lu, il était cultivé comme un vieux *scholar* de l'Est.

Revenu du Klondyke, il ne fait plus qu'écrire ; il invente

des contes innombrables. Mais, pendant longtemps, il lutte en vain pour les faire imprimer. Nulle part, on n'en veut. De peu de métier, ne connaissant personne autour de lui qui, peu ou prou, s'intéresse aux lettres, ne sachant pas « comment est fait un éditeur, » il tâtonne, fait d'empiriques progrès. Un jour enfin, un éditeur lui achète un de ses contes cinq dollars, puis un autre trente. En 1900, son premier livre est imprimé. Il a vingt-quatre ans. Dès lors, il écrit, sans arrêt, sans relâche, pendant seize ans. « Partisan, dit-il, du travail régulier et obligatoire, qui ne doit point attendre la soi-disant inspiration, » il entasse les nouvelles et les romans, et bientôt il est comme talonné par le goût de l'argent, par le succès inespéré et considérable.

Voilà cet homme d'aventures devenu une machine à copie. Il est riche. Il s'installe et s'établit comme un bourgeois, se marie, devient propriétaire d'un admirable domaine en Californie, qu'avec une passion de rural il agrandit chaque année, et dans lequel il bâtit une des plus belles villas de la contrée, Glen Ellen, dans la vallée du Sonoma. Cela même n'arrête pas, du reste, son espèce de fureur nomade. Il fait de longs voyages en Europe, séjourne en Angleterre, touche l'Océanie, les mers du Sud, revient et repart. C'est dans l'île d'Hawaï qu'il meurt, à quarante ans, d'alcoolisme, disent les uns, d'après les autres, de surmenage.

En cette période de seize ans, de son premier à son dernier livre, il en avait composé et publié cinquante... souvent il en paraissait trois dans la même année. Il s'était engagé au *Metropolitan* qui l'exploitait comme une mine ; et il produisait, vaille que vaille, mille mots par jour. Travail de forçat, dont même les voyages ne le délivraient pas.

***

Les livres de Jack London peuvent se répartir en trois catégories. Des romans plus ou moins autobiographiques, où il a exprimé sa conception de lui-même et du destin, comme *Martin Eden, John Barleycorn, the Valley of the Moon*, ou même *the Game :* on y peut joindre ses études de l'injustice sociale, car tous ces livres sont essentiellement subjectifs. Ensuite, ses récits de voyages, et surtout de voyages en mer, romans comme *the Mutiny of the Elsinore, the Sea-Wolf, Turtles of Tasmany,*

nouvelles comme ces admirables *Contes des mers du Sud* (1) et ceux des *Fils du Soleil* (2). Enfin, de belles histoires d'animaux, où se joue très librement, très à l'aise, son talent, et par lesquels il aura une place dans le monde, éternellement jeune, des créateurs : ses personnages humains sont peut-être trop encombrés de vie physique et peu conscients de leur vie morale; mais, en revanche, ses animaux sont des personnes, et il les traite avec la plus compréhensive humanité. *Jerry of the Islands; Michaël, brother of Jerry; the Call of the Wild*, sont de merveilleuses histoires de chiens. A ces trois groupes s'entremêlent des romans et des contes qui tiennent de l'un ou de l'autre.

Tous sont pleins d'aventures, d'épisodes, gens et drames pris dans un monde violent et dominé par l'instinct. Jack London, de tempérament sanguin, avait le goût de la force, et la vie toute brutale qu'il fut forcé de mener lui avait fait apprécier la vigueur comme elle le mérite. Il est « pour le fort, » sommairement. Ce qu'il fait dire à l'héroïne de *A Daughter of the Snow*, Frona Welse, fille d'un juif allemand qui vend des denrées aux pionniers dans l'une des stations d'approche de l'Alaska, il pourrait le dire de lui-même : « C'était pour elle une joie, un délice, de regarder les mâles forts de son espèce, ayant des corps agréables à l'œil de Dieu et des muscles gonflés, prometteurs de travail et d'action. L'homme, pour elle, c'était avant tout un combattant. Ce n'est pas qu'elle fût insensible aux choses de l'esprit. Mais, là également, elle demandait la vigueur. Rien d'hésitant, rien de tremblant, rien de mineur! »

C'est un réaliste qui aime l'exactitude. Racontant une mutinerie de marins sur un navire, il se rappelle les récits du vieux Fenimore Cooper, et il dit : « Me souvenant de ses histoires, je m'attendais à telle et telle chose, qui n'arrivèrent pas. Les mutineries de Cooper étaient dramatiques, elles n'étaient pas vraies. » Par là, il indique lui-même ce qui le différencie de l'ancêtre des conteurs d'aventures.

Ses modèles, ses maîtres, ne sont pas des Américains, mais évidemment des Européens. Ce sont les grands Britanniques Stevenson, Rudyard Kipling, Joseph Conrad, le Polonais devenu Anglais. Moins grand qu'eux, il est de leur race, il avait un peu de leurs dons, et ce ne serait pas un mince éloge que, le lisant,

(1) *South Seas tales*, 2 vol.
(2) *Sons of the Sun.*

on pensât à l'un d'entre eux, parfois : à Stevenson, pour la poésie de ses histoires des îles océaniques; à Conrad, pour ce goût profond de la vie maritime, ou pour un même arome de fumée dans les cabarets de marins des grands ports; à Kipling, pour des accents aigus et brefs, dans la description et le dialogue.

***

Le héros de *Martin Eden*, qui a jusqu'aux traits de Jack London, est un matelot (1). A vingt ans, par suite d'un hasard de camaraderie, il est amené un jour dans une riche maison bourgeoise d'Oakland. Il s'y déplaît, et en même temps il est ébloui. Il découvre là un monde insoupçonné, composé d'argent, d'esprit, de bibelots, et de femmes raffinées. Il s'éprend, pour la fille de la maison, Ruth, jeune fille gentille et mièvre, d'une sorte d'idolâtrie tout intellectuelle, qui transforme sa vie.

Pour devenir digne d'elle et être un jour en mesure de la faire sienne, par goût naturel aussi de s'élever, de savoir, il se met à étudier fébrilement. Une telle fébrilité est, dès lors, le caractère dominant de ce Martin Éden, transporté brusquement de la vie physique dure et saine à la vie intellectuelle la plus folle. Il lit, il cherche, il apprend. Quand sa paye de marin est épuisée, il signe un engagement nouveau, puis avec ses gages de mer il revient étudier. Il est en proie aux livres et à la pauvreté. Mais il voit son idole. Il se rapproche d'elle pas à pas. Et il l'émeut. Nullement pour son effort intellectuel, mais pour sa force physique, Ruth est touchée par lui. Elle est impressionnée par sa jeune vigueur, par le rayonnement de sa personne, par sa vitalité, et l'attrait physique la jette un jour aux bras du jeune homme, arrachant à sa prudente petite nature une promesse de mariage, qui ne se peut du reste réaliser que deux ans plus tard, et soulèvera contre elle, bien entendu, l'hostilité de ses parents. Nous voyons ici une jeune fille étrangement libre, qui a de multiples rendez-vous, chez elle ou au dehors, avec ce marin échappé des bagnes; et quand la mère de cette jeune personne commence à s'inquiéter des conséquences possibles du goût de sa fille pour un homme qui n'est réellement pas « de son monde, » le père objecte tranquillement que sa fille était insensible et qu'elle avait besoin d'être « ré-

(1) *Martin Éden*, publié en 1909. Traduit en français par Claude Cendrée, Paris, édition française illustrée, 1921.

veillée. » Ruth se réveille donc. Mais elle n'est pas capable d'une véritable transformation. Les deux ans d'attente qui doivent permettre à son fiancé de devenir un homme présentable étaient trop pour elle. Pendant ces deux ans, au cours de deux cents pages du roman, nous assistons au rapide et ardent développement moral de Martin Éden, et à une lutte inouïe entre son activité littéraire, son travail au milieu de la noire misère, et les « éditeurs » obtus. La répétition même des phases de cette lutte recèle une sorte de grandeur. Ce sont vingt contes, cent contes bientôt, qui voyageront d'un bout à l'autre des États-Unis, refusés par les revues, renvoyés à d'autres, s'amoncelant sur la table de bois blanc de l'écrivain, lorsqu'il n'a plus même assez d'argent pour en payer l'affranchissement et les exposer à de nouveaux hasards. Rien ne réussit. De temps à autre, comme un éclair, un chèque minuscule apparaît dans la chambre sordide, — quinze dollars, — dix dollars, — envoyé par une obscure petite revue qui a retenu un conte. Martin Éden s'use, souffre, travaille. Sa fiancée doute de lui, s'entête à lui faire chercher une « situation, » le comprend de moins en moins, et plus d'une fois a honte de lui. En Martin, un orgueil inouï se développe au contraire. Il se sent depuis longtemps supérieur aux amis de Ruth, et il se sentira bientôt supérieur à Ruth elle-même.

Ici nous touchons au chef-d'œuvre. Les éléments d'un drame humain magnifique sont rassemblés. On pense à *la Lumière qui s'éteint*, on attend la cristallisation de la tragédie. Mais elle ne se produit pas. Jack London, — Martin Éden, — n'a pas conscience de ce qui se passe. Il est débordé par sa propre vie. On songe à ce que dit Pascal du roseau pensant, supérieur à la nature « parce qu'il sait qu'il meurt. » Martin Éden n'en sait rien. Il est pareil aux forces aveugles, il ne les domine pas par ce clair regard désabusé que les hommes dignes de ce nom ont jeté sur le monde déchaîné contre eux. Il est roulé par les vagues universelles. Sa fiancée l'abandonne. Alors, soudain, le rythme change autour de lui, et, sans raison apparente, comme le cas en est fréquent dans les destinées littéraires, ses contes et ses nouvelles atteignent brusquement le succès et il est « porté aux nues » par un public engoué. Il devient riche. Il est aimé, adulé. Mais les ressorts vitaux sont usés en lui. Ruth revient en vain lui redemander son amour.

Il doute de l'avoir jamais aimée. Après quelque temps, il veut reprendre la mer. Il sourit de se voir, lui, le matelot qui jadis manœuvrait à l'avant, installé maintenant dans une cabine de luxe. Mais ni ce luxe, ni le voyage, ni l'océan même, ne peuvent secouer son apathie et guérir son dégoût.

« Le jour où la *Mariposa* passa l'Équateur, le millionnaire Martin était plus malheureux que jamais. Il ne pouvait plus dormir. Étant saturé de sommeil, il lui fallait maintenant rester éveillé et supporter l'aveuglante lumière de la vie. Il allait et venait, inquiet, sans pouvoir trouver de repos. Les torrentielles averses ne parvenaient pas à rafraîchir l'atmosphère humide, accablante. Il souffrait de vivre, atrocement. »

Une strophe de Swinburne lui apprend alors qu'on peut se délivrer de la vie par la mort. Et il se noie, passant par le grand hublot de sa « cabine de luxe, » tombant dans la mer ténébreuse et s'y enfonçant avec une obstination dont le terrible récit est une des beautés du livre.

Quand ses pieds eurent touché l'eau, il se laissa tomber. La mer était semblable à une mousse blanche. Tel un mur sombre piqué de lumières vives, le flanc de la *Mariposa* glissa le long de lui, très vite. Presque sans qu'il s'en doutât, elle le dépassa, et il nagea doucement dans l'écume pétillante.

Une bonite, attirée par son corps blanc, vint le mordre et cela le fit rire. Elle avait emporté le morceau; la petite douleur qu'il en ressentit lui rappela pourquoi il était là : l'action le lui avait fait oublier.

...L'instinct de la conservation agissait encore! Il cessa de nager. Mais dès que la mer eut recouvert ses lèvres, ses mains battirent fortement l'eau pour remonter à la surface. « Le désir de vivre! » se dit-il en se moquant de lui-même. Mais il avait assez de volonté pour en finir, pour, d'un effort, cesser d'être!

Il changea sa position, se mit debout. Il regarda les étoiles, les étoiles sereines, et expulsa tout l'air de sa poitrine. D'une vigoureuse poussée de ses mains et de ses pieds, il éleva son buste hors de l'eau pour prendre son élan et plonger. Puis il se laissa aller, et descendit, immobile, comme une statue blanche, dans les flots. Il aspira l'eau, profondément, de toutes ses forces, comme un anesthésique. Comme il étouffait, inconsciemment ses bras et ses jambes agrippèrent l'eau avec violence et il remonta à la surface, dans la claire lumière des étoiles.

Désir de vivre! il tâchait vainement d'empêcher ses poumons qui éclataient d'aspirer l'air. Il fallait essayer d'une autre manière. Il

respira à fond, de façon à pouvoir descendre très loin. Puis il plongea la tête la première, nageant de toutes ses forces et de toute sa volonté, de plus en plus profondément. Ses yeux étaient ouverts et il voyait les bonites rapides zébrer l'eau de flèches phosphorescentes. Il espéra qu'elles ne l'attaqueraient pas, car la tension de sa volonté eût pu se relâcher. Mais elles ne s'occupèrent point de lui et il remercia la vie de cette dernière faveur.

Il nagea encore, plus bas, plus bas. Ses bras et ses jambes, rompus de fatigue, ne remuaient plus que faiblement. Il était sûrement à une grande profondeur. La pression de l'eau était douloureuse à ses tympans. Son endurance était à bout, mais il se força à plonger encore, jusqu'au moment où sa volonté l'abandonna, où l'air s'échappa de sa poitrine avec violence. Comme de minuscules ballonnets, de petites bulles, — ses dernières réserves de vie, — glissèrent en rebondissant sur ses joues et ses yeux, dans leur ascension éperdue vers la surface. Puis vinrent la souffrance et l'étouffement. Ce n'était pas la mort encore, il se le dit en oscillant au bord de l'inconscience. C'était encore la vie, cette atroce sensation.

Ses mains et ses pieds, dans un dernier sursaut d'énergie, se mirent à battre, à griffer l'eau, faiblement, spasmodiquement. Mais ils avaient beau faire, ils ne pourraient jamais plus le faire remonter : il était trop bas maintenant, trop loin. Il flottait languissamment, bercé par un flot de visions très douces. Des couleurs exquises, une radieuse lumière l'enveloppaient, le baignaient, le pénétraient. Qu'était-ce ? un phare peut-être ; mais non, cette éblouissante lumière blanche était dans son cerveau. Elle brilla, de plus en plus vive. Il y eut un long grondement. Il glissa sur une pente interminable. Et quelque part, tout au fond, il sombra dans la nuit.

La mutinerie de l'Elsinore (*The mutiny of the Elsinore*), qui date de 1914, est un roman que London a refait plusieurs fois, avec diverses intrigues, et c'est ce roman-type des longues traversées dramatiques et malchanceuses. Si l'amour du risque a conduit Pathurst sur l'*Elsinore*, gros cargo de fer qui transporte du charbon d'une côte à l'autre de l'Amérique du Nord, — de Baltimore à Seattle, — en passant par le détroit de Magellan, ce passager amateur est servi à souhait, et son dégoût de la vie s'en trouvera dissipé. L'équipage réuni dans le gaillard d'avant du sinistre bateau est une tourbe humaine d'alcooliques, de dégénérés, de repris de justice, commandés par un capitaine et un second qui se haïssent. Leur antagonisme finit par diviser en deux groupes hostiles les marins. Le voyage est long et dur. Les

orages, les « pamperos » de l'Atlantique, à hauteur de la Plata, assaillent le voilier. Doubler le cap Horn demandera six semaines, durant lesquelles la même manœuvre, descendre vers le Sud pour passer au large du Cap et éviter les roches et les falaises de ses abords, est indéfiniment combattue par l'obstiné vent d'Ouest qui souffle en ces parages, et le courant opposé des eaux. Le froid, les blessures, la lutte, épuisent les hommes d'équipage. Combien déjà avaient juré qu'on ne les reverrait jamais au cap Horn !

La mutinerie se produit dans le Pacifique. Le capitaine et le second morts de mort violente, c'est le passager qui a pris le commandement. La lutte est engagée entre le capitaine improvisé et les quelques bandits qui survivent; entre eux le bateau demeure impuissant, ballotté au gré de la mer, pareil à une épave, les voiles gisant sur le pont, les quatre mâts de fer dressés inutiles; par bonheur, le temps est mou; le bateau suit sans guide, mais sans tempête, les courants qui le mènent et le ramènent. Finalement, les hommes du bord sont vaincus par la faim et Pathurst débarque à Seattle un équipage prisonnier. La randonnée de l'*Elsinore* avait duré huit mois.

Plus encore que cette suite d'incidents tragiques, de drames enchevêtrés, c'est la sensation de monotonie de ce périple en mer qui donne au récit un caractère de détresse, et qui en fait la grandeur. Le lecteur a l'impression qu'il a vécu sur ce navire en proie aux éléments, en butte au soulèvement des profondeurs, manœuvré sans répit, entouré des souffles infinis dont il faut se défendre ou se servir, et revêtu, comme d'une chappe pesante, tantôt de la chaleur implacable, tantôt du froid des régions antarctiques.

Le goût de brutalité qu'avait Jack London se satisfait dans ces histoires maritimes, dans l'*Elsinore* comme dans *Le loup de Mer*. Au cours de la traversée de l'*Elsinore*, trois « revenants de la mer, » embarquent soudainement avec un paquet d'eau. On est aux environs du Horn; ces inconnus sont des naufragés, mais vivants, qui se débattaient sans doute dans l'eau depuis plusieurs heures ou plusieurs jours. La violence de l'eau les a jetés sur ce navire qui passait, comme elle y avait jeté une heure auparavant un baril de rhum. D'où viennent-ils? On n'en saura jamais rien, car ils parlent une langue que personne ne connaît à bord. Ce sont des blancs, c'est tout ce qu'on sait d'eux. Comme

Ils sont venus en grand mystère, en mémoire du *Flying Dutch* on les a baptisés Hollandais.

Les dégénérés que sont les marins de l'*Elsinore* sont naturellement portés à la cruauté. Ayant capturé deux jeunes requins, ils se distraient à les éviscérer tout vivants. Après l'horrible opération, l'une des bêtes agonise encore. Les marins, par plaisanterie, mettent son cœur entre les mains de Pathurst, qui s'était détourné du spectacle ignoble. Pathurst bondit de dégoût et laisse tomber ce cœur; puis, se dominant, il le reprend pour le jeter à la mer. Mais, nerveux, il ne réussit qu'à l'envoyer sur le pont, où il reste dans un coin. Or ce cœur de bête bat; Pathurst n'a plus le courage d'y toucher, mais il ne cesse de le regarder; le muscle, remonté comme un mouvement d'horlogerie, continue son spasme rythmé. Pendant ce temps, les hommes rejettent à la mer le requin éventré, chez lequel un reste de vie persiste. La bête tente faiblement de plonger, mais remonte malgré elle à la surface, où d'autres requins l'aperçoivent, et, se précipitant sur cette proie, la dévorent. Le cœur poisseux, contre le bastingage du bateau, bat toujours, de son absurde pulsation.

Edgar Poë eût été curieux de ces affreux mystères. Ailleurs, London a conté d'autres épisodes voisins du cauchemar, les batailles secrètes de l'homme et des loups dans le *Wild* du Nord, où ce n'est pas toujours l'homme qui est le vainqueur. *White Fang* s'ouvre par un de ces combats; c'est un autre qui fait tout le sujet de *l'Amour de la Vie* (1). Un homme était perdu dans les neiges du Klondyke. Son compagnon, qui portait les vivres, s'était séparé de lui : ils n'avaient pu se retrouver. Celui-ci ne possède que des allumettes : il se nourrit d'eau chaude, mais il meurt graduellement d'épuisement, et sa faiblesse devient en quelques jours extrême. Il ne voit point de chemin et marche à l'aventure devant lui. Un loup se met alors à le suivre et à le guetter. Mais ce loup est aussi affamé et aussi faible que lui. Une mourante rivalité s'établit entre eux. Bientôt l'homme ne peut plus marcher qu'à quatre pattes, comme le loup. Ils se traînent, l'un près de l'autre, l'un derrière l'autre; si l'un tombe, l'autre vient le flairer pour voir s'il est mort; car l'un des deux doit survivre et se nourrira du compagnon devenu cadavre. Le

(1) Traduit en français par Paul Wentz, et paru dans l'*Illustration*.

fameux axiome japonais sur « celui qui durera un quart d'heure de plus que l'autre, » reçoit ici une application stricte. Nul n'a la force de tuer son ennemi. Bientôt ils ne peuvent plus même remuer; peut-être mourront-ils en même temps. Soudain, l'homme à l'agonie se renverse en arrière et ne bouge plus. Alors le loup, lentement, se relève et le flaire. Mais l'homme retrouve un vestige d'énergie sous le souffle menaçant de la bête, il ouvre la bouche, et mordant l'animal au cou, il boit le sang qui coule. La bête défaille et tombe. Le lendemain, l'homme se remet à ramper; et comme, par hasard, il allait vers la côte, il est aperçu et sauvé.

C'est pourtant lorsque Jack London ne se laissait pas trop entrainer par le goût de l'épisode pur, du drame physique où l'on sent que, l'aimant lui-même, il provoque sans peine un frisson attendu par le lecteur, c'est alors qu'il touche à une plus réelle beauté. Dans les *Contes des mers du Sud*, il devient presque un égal de Stevenson, par sa description vivante et forte des paysages de la mer, par sa curiosité qui s'affine, par des frémissements devant d'autres problèmes que ceux de la farouche lutte pour la vie. Manquant toujours de cette forme parfaite qu'il a l'air de n'avoir pas cherchée, qu'il n'a peut-être pas soupçonnée, — et pourtant il aimait les grands styles d'écrivains, — il atteignait dans ces nouvelles et ces contes à un autre style, celui des évocateurs, qu'ils soient romanciers, peintres ou musiciens. Ainsi en est-il dans ses deux volumes de contes en mer; ainsi, également, en ces deux remarquables nouvelles d'un autre livre, *Strength of the Strong* (la Force des Forts), deux nouvelles qui, l'une et l'autre, ont trait à l'Irlande. Ce pays est de ceux qui possèdent un charme, presque une magie, et les sensitifs s'en voient saisis avant d'en pouvoir démêler les causes. Le passant qu'a été Jack London, — sans doute au cours d'une croisière, ou pendant un séjour en Angleterre, vint-il sur ces côtes, mais, à le lire, il semble plutôt qu'il les ait hantées de son bateau même, car il décrit surtout ces petites îles qui se pressent tout autour des rivages irlandais, — ressentit ce charme et a su l'exprimer.

Le premier de ces deux contes est le retour à la terre irlandaise d'un navigateur. Il ne fut sur la mer, dit London, qu'un « laboureur. » S'il a peiné, s'il a couru le monde, mené une existence d'une dureté intolérable, c'est pour pouvoir louer des champs. Il était cadet, il n'eut point l'héritage paternel. Au

cours de ses navigations, il n'a cessé de rêver à cette petite ferme de l'île Mc Gill vers laquelle aujourd'hui il s'achemine enfin.

Le capitaine Mac Ebrath n'aimait point la mer, ne l'avait jamais aimée. Il en tirait sa subsistance : la mer n'était que cela, un endroit où l'on gagne sa vie, comme est pour d'autres la banque, le moulin, la boutique. Le Romanesque n'avait pas chanté pour lui de sa voix de sirène, l'Aventure n'avait point surexcité son sang. Il manquait d'imagination... Et maintenant du pont du *Tryaspic*, dont il était le capitaine, il regardait le port de Dublin dans lequel ils allaient entrer...

L'autre histoire d'Irlande, *Samuel*, mêle à la vie ce que les Irlandais y mêlent toujours, une rêveuse superstition. Une femme a mis au monde une série d'enfants et les a perdus, et, trois de ces enfants, elle s'obstinait à les appeler Samuel. Un malheureux frère de cette femme avait porté ce nom. Samuel Dundee s'était marié un jour, puis la semaine d'après, était parti en mer, en même temps que deux de ses amis mariés à la même époque que lui. Leur église était neuve, le desservant nouveau, les formalités mal remplies et les trois mariages furent déclarés nuls par le trop scrupuleux ministre de la petite paroisse. Les trois femmes sont atterrées. Albert Mahan revient le premier, son bateau n'avait pas encore passé le port de Dublin. Eddié Troy rentre six mois plus tard, mais Samuel Dundee ne reparaît pas...

Au bout de deux ans, on déclare son bateau perdu, corps et biens; le Lloyd l'inscrit comme disparu; la femme cesse de recevoir la moitié de sa paye de la Compagnie d'affrètement. Elle a un enfant. Elle se croit non mariée, elle croit son fils un enfant naturel, et elle se jette avec lui dans la baie. Mais Samuel Dundee n'était pas mort. Après trois ans d'absence, on le voit reparaître : en apprenant ce qui s'est passé, il se tue sur la tombe de sa femme et de son enfant, injuriant le pasteur qui a été la cause de tout le mal, et blasphémant la religion. Sa sœur, Margaret Henan, met au monde un garçon et en dépit du blâme général, le nomme Samuel. N'est-ce pas un défi, car le Malin, le Pervers, s'est certainement mêlé de la mort de Samuel Dundee?

Le premier fils de Margaret Henan meurt du croup. Un second, nommé encore Samuel, tombe à deux ans dans une cuve d'eau bouillante; son troisième enfant est une fille; le quatrième, un garçon : c'est de nouveau Samuel. Celui-ci vit, grandit, prospère, et sa mère est orgueilleuse de lui. Elle

met au monde d'autres enfants, des garçons, des filles, onze en tout. Elle a trente-cinq ans. Samuel devient un homme, se fait instituteur dans le pays. Le sort n'est-il pas conjuré? Non, car ce maître d'école apprend en secret la navigation. Il n'a pas de goût pour la vie terrienne, et il part. Quatre ans plus tard, il est emporté par une lame sur le pont du navire dont il est second-maître.

Margaret Henan, à ce coup, ne se décourage pas; et bien qu'elle ait quarante-sept ans, elle décide qu'elle enfantera un nouveau Samuel. Cette fois, le village la croit folle et maudite. Elle met au monde un fils qui, d'abord, paraît sain et même remarquablement gros. Mais c'est un idiot et un monstre. A trois ans, au lieu de parler, il brait, et quelques années plus tard, son père le tue et se pend. Margaret Henan, devenue une vieille femme, n'a ni murmure ni remords. Comment en aurait-elle? Tout ceci n'est-il pas voulu par Dieu?

Et vit-on jamais qu'un nom porte malheur? Avec la désarmante douceur des gens de sa race, elle s'incline, « dans sa lente certitude de l'éternité, » dit Jack London. Est-ce que Dieu qui dirige le cours des étoiles, explique la femme, s'est mis à mépriser Margaret Henan et à envoyer une grande vague du cap Horn pour jeter son fils dans l'éternité, simplement parce qu'elle l'avait baptisé Samuel?

— Mais pourquoi Samuel? dit l'interlocuteur.

— Sait-on pourquoi quelque chose vous plaît? répond-elle, et après avoir parlé des goûts mystérieux, elle donne cette musicale explication : « J'aime Samuel, j'aime beaucoup Samuel. — C'est un doux nom, il y a dans le son de ce nom quelque chose qui roule merveilleusement et qui passe la compréhension. »

* * *

Jack London est mal à l'aise dans l'atmosphère du monde, et gêné, à court d'expression, quand il met en scène des hommes et des femmes qui ont appris à cacher leurs sentiments. Les deviner, il n'y réussit point, et un roman comme *The Little lady of the Big House* fait apparaître une si enfantine psychologie qu'il semble que ce livre ne puisse être du même auteur que *le Loup de Mer* ou les plaidoyers passionnés pour les travailleurs de Londres ou d'Amérique. Le roman intitulé *Burning Daylight* est curieux à ce point de vue : le héros, dès qu'il

se civilise, cesse d'être intéressant. Il agit, mais son âme est si rudimentaire que nous trouvons une insupportable médiocrité à ses amours et à ses aventures. C'est vers les êtres tout à fait simples que l'écrivain se réfugie, par eux qu'il s'évade d'un monde trop difficile et trop compliqué, où il n'a pas accès; près d'eux, au contraire, il se sent tellement en confiance qu'il les transfigure volontiers, les faisant, soit plus brutaux que nature, ainsi que nous l'avons vu, soit plus gracieux ou plus expressifs. C'était là chez lui un romantisme inconscient; et c'était aussi un sentiment réel de la poésie. Aussi s'en est-il admirablement servi pour peindre « nos frères inférieurs » les animaux. Là, il est libre, et il les décrit non pas avec une fantaisie spirituelle, — car Jack London n'eut point d'esprit, — mais avec une admiration attendrie.

Ce juif morose, Nishikanta, quand il avait fini de se quereller avec tous les gens du bord, il prenait ses pinceaux et il essayait de peindre la mer... Mais il se mettait tout d'un coup dans une rage folle, déchirait ses dessins, les piétinait, et partait chercher son fusil automatique de gros calibre. Là, perché sur le haut bord de la proue, il visait les marsouins, les dauphins et les albacores. Cela le soulageait-il donc d'envoyer une balle droit dans le corps de quelque jaillissant poisson aux splendides couleurs, d'arrêter à jamais sa mobilité éclatante, et de le voir se retourner sur le côté et couler lentement dans la mer profonde?

Parfois, lorsqu'une tribu de baleinaux s'ébattait aux alentours, Nishikanta se laissait aller à la joie de faire du mal. Au hasard de la bande, il lui arrivait d'en toucher une vingtaine. Les balles leur mordaient la chair comme un coup de fouet, et l'on voyait l'animal surpris faire un bond en l'air, ou bien, sa queue tournoyant comme une hélice, plonger sous la surface, chargeant furieusement à travers l'océan, faisant mousser la mer à son passage (1).

Voici la description d'une conquête, — et d'un vol, — de chien (un terrier irlandais) par le steward Dag Daughtry, au cours d'une escale en Océanie à Tulagi.

Dag voit ce soir-là le chien sur la plage.

— Hullo, chien de blanc! Que fais-tu ici dans ce pays de noirs?

Michaël affecta l'indifférence et la dignité, mais ses oreilles agitées et la bonne humeur de ses yeux brillants montraient qu'il avait compris. Dag Daughtry était de ces hommes qui connaissent un chien dès

(1) *Michaël, Brother of Jerry.*

qu'ils le voient; aussi rien de ceci ne lui échappait-il. On déchargeait des baleinières. Il examinait l'animal à la lueur des lanternes que portaient les négrillons.

— Un bon chien, et un chien de valeur.

Il regarda autour de lui; personne ne le voyait.

Un second coup d'œil au chien acheva de le décider. On entendait des bruits d'aviron qui annonçaient l'arrivée d'un nouveau bateau. Il s'en alla négligemment, à une centaine de pas, et s'assit sur le sable.

Un petit piétinement, quelques reniflements légers. C'était bien : le chien l'avait suivi. L'homme allongea la main et saisit à pleine paume la tête et l'oreille de la bête. Oh! nulle menace, mais nulle pusillanimité. Un geste cordial et confiant : le chien eut confiance. De la rudesse sans brusquerie, de la protection sans bassesse. Un homme, non un tyran. Et une voix joviale se moquait de lui.

— Parfait, chien! ne t'en va pas, tu attends des diamants sans doute, on va t'en donner.

Il allume sa pipe et fait semblant d'oublier le chien, mais il ne cesse de le regarder, de ses petits yeux bleus sous ses gros sourcils.

Et Michaël souffrit parce que ce délicieux dieu à deux jambes ne s'occupait pas de lui. Il le tenta par « l'invitation à jouer, » le museau contre terre, les pattes allongées, le ventre incurvé, un petit bout de queue faisant des signaux allègres.

Et l'homme ne bougeait pas! C'était une vraie scène d'amour. Il n'y manquait même pas la basse intention de trahir. Michaël voulut s'en aller, mais l'homme le retint rudement.

— Ici, chien, dit-il.

Puis, nonchalamment, il laissa tomber sa main sur l'oreille de Michaël, et de ses doigts au contact affiné par une sensitive sympathie il commença de caresser la base de cette oreille sur la peau tendue du petit crâne. Michaël aima cette caresse intime, et dans le plaisir, tout son corps ployé frissonnait... Les oreilles, les épaules, les flancs, la queue, les reins furent successivement caressés par les doigts magiques... Quand Michaël fut bien dans l'extase, Dag Daughtry le soupesa, le laissa retomber, reprit sa pipe... Et le chien vint allonger son museau sur les genoux de l'homme.

Le destin de ce confiant animal est fort pitoyable. D'abord heureux à bord avec son cher maître le steward, un naufrage les force à débarquer. Rapatriés à San Francisco, l'homme et le chien ne se quittent plus : car Michaël est un « chien ténor, » un chien « qui chante, » qui accompagne, d'un hululement modulé et rythmé, les romances de Dag Daughtry, *Roll me Down to Rio* ou *Home, Sweet Home*, et qui émerveille le public

des bars de Frisco. Mais, à bord, où se trouvait un Papou, le steward a contracté la lèpre, et tandis qu'il s'en va vers une maladrerie lointaine, le pauvre Michaël est vendu au directeur de l'un de ces grands élevages d'animaux dressés, où, malgré toutes les apparences de l'hygiène, ils sont soumis à de révoltantes tortures. London parle de ces établissements américains avec autant d'indignation, ou presque, que des *slums* anglais.

Le livre qui passe pour être son chef-d'œuvre, *l'Appel de la Forêt* (*Call of the Wild*), est également, on le sait, une histoire de chien. Mais, là, une ample poésie, celle de la vie sauvage, de l'aventure de l'or, du mystère des origines ancestrales, transfigure le petit drame. En fait, ce livre est unique dans la littérature des États-Unis. Il est à part, il y répand comme un parfum, une odeur âpre et fraiche. Le grand chien Buck, colosse croisé de Terre-Neuve et de colley écossais, semble, dans la vie civilisée qu'il mène chez ses maitres citadins, n'avoir plus rien conservé de l'héritage de ses lointains aïeux les loups. Mais, au moment de la grande poussée vers le Klondyke, alors que les chiens capables de tirer les traîneaux sont achetés à prix d'or, Buck est volé et vendu à des pionniers. C'est là, dans la forêt, qu'un étrange appel le sollicite, auquel il cède peu à peu, quittant le camp d'abord pour une nuit, retrouvant les loups, revenant au camp, et finalement s'abandonnant à l'attrait invincible et fuyant pour toujours.

Le murmure des eaux délivrées chante dans la forêt. Le printemps va passer sur le Nord. Parfois Buck prend sa course au hasard, sollicité par un appel mystérieux, mais pressant et formel. Cependant, là où finissent les vestiges de la vie connue, à l'entrée de la contrée vierge, Buck est retenu par un autre sentiment, l'amour pour son maître, et il rentre parmi les humains.

L'été passe, hommes et chiens traversent les lacs bleus des montagnes, subissent les terribles orages arctiques, et hivernent dans une vallée désolée, où l'or abonde. Les chiens, pendant plusieurs mois d'hiver et de printemps, n'ont plus rien à faire, et c'est alors que Buck entend « l'appel du monde sauvage. »

Mû par un pouvoir plus fort que sa volonté, il hume avec ivresse la senteur de la mousse fraîche et des longues herbes qui couvrent le sol noir des forêts. Il demeure des journées entières derrière un

tronc d'arbre, guettant tout ce qui bouge, insectes, animaux au poil fauve. Il rentre au camp, et il dresse l'oreille. Soudain il bondit et file droit devant lui, court pendant des heures sous la voûte des bois. Une nuit, il est réveillé en sursaut; il se dresse, alerte, les yeux brillants, les narines frémissantes. L'appel se fait entendre, tout près cette fois, plus clair et plus net que jamais. Est-ce le long hurlement d'un « chien indigène? »

Rapide et silencieux comme une ombre, il quitte le camp endormi et s'élance sous bois. En approchant de l'être inconnu qui l'appelle, il ralentit son allure et s'avance prudemment.

Tout à coup, au cœur d'une clairière, il voit, assis sur ses hanches et hurlant à la lune, un loup de forêt, long, gris et maigre.

Après des approches méfiantes, une subite compréhension s'établit entre eux : « le loup cessa de montrer les dents, il laissa Buck lui flairer le museau, et ils se mirent à jouer ensemble, *de cette façon nerveuse et timide* qui semble démentir la réputation de *férocité des bêtes sauvages*. »

Buck est parti pour jamais, et le camp des pionniers saccagé par les Indiens, mais la légende de Buck commence. Les maigres tribus qui habitent ces contrées parlent d'un chien géant, d'un « Chien-Esprit » qui mène la bande des loups, plus rusé qu'aucun d'eux.

Les hommes le redoutent, car il ne craint pas de venir marauder jusque dans leurs camps, renversant les pièges, tuant les chiens, s'attaquant aux chasseurs mêmes. Parfois ceux-ci ne rentrent pas de a forêt, on trouve leur corps sans vie, la gorge ouverte. Il est « l'Esprit du mal. » Tous évitent la vallée où les pionniers blancs furent massacrés jadis, car la présence du visiteur des bois y jette l'épouvante... C'est, dit-on, un loup géant, à la fourrure superbe, à la mine hautaine et dominatrice. Il s'avance jusqu'à une clairière où des sacs en peau d'élan à moitié pourris dégorgent sur le sol un flot de métal jaune, et avec un long hurlement, dont la tristesse glace le sang, il reprend sa course vers la forêt profonde qui est désormais sa demeure.

* * *

C'est autour de ce petit livre charmant et nostalgique que s'est fait l'accord du public américain sur le nom de Jack London. Pour tous ses autres livres, la critique des États-Unis est indécise à son égard. Elle flotte entre l'éloge et le blâme, — ainsi qu'elle l'a fait si longtemps à l'égard de Poë, de Whitman. Et l'immense suffrage populaire qui lui a valu des éditions et

des tirages presque fabuleux ne dissipe pas, au contraire, le malentendu qui a existé entre ses compatriotes et lui. L'attention que lui accorda l'étranger, — l'Angleterre et la France, — désignait cet écrivain puissant et prolixe comme un artiste, alors qu'aux États-Unis on l'eût considéré volontiers uniquement comme un amuseur de ces innombrables « classes moyennes » où se recrutent les lecteurs des magazines illustrés, et placé au rang où nous mettrions en France, par exemple, un grand feuilletoniste.

Jack London eut toute sa vie, au point d'en souffrir au milieu même de ses succès, le sentiment de valoir mieux que son œuvre, et de porter en lui des œuvres plus originales, qui n'eussent été ni goûtées, ni comprises, ni surtout « achetées. » Comme le succès, avec ses conséquences matérielles, avait comblé ses longs désirs, et qu'il en avait pris le goût et le besoin, il produisait, afin de recueillir de nouveaux suffrages, et, surtout, encore plus d'argent, des romans parfois « bâclés » en trois mois, tantôt bons, tantôt médiocres, mais qu'il jugeait tous indignes de lui. Alors il maudissait les éditeurs qui suivent le goût du public, et ce goût même qui exigeait de lui de telles besognes.

Ne m'appelez pas artiste, disait-il à son ami Emmanuel Julius (1), je ne suis qu'un assez bon artisan. Je hais ma profession. Vous croyez que je ne dis pas la vérité? J'ai choisi ce métier, mais je le hais!

Je vous assure, disait-il encore, que ce n'est pas parce que j'aime la littérature que j'écris. Je la méprise. Je ne pourrais pas trouver de mots qui disent là-dessus mon dégoût. Mais cette besogne me rapporte (oui, cette besogne). Mes livres et mes contes produisent une masse d'argent. Pour mon goût, j'aimerais autant creuser des tranchées le double d'heures par jour, si cela rapportait autant. Je suis sincère lorsque je dis que mon métier m'écœure. Ce que les éditeurs-capitalistes me demandent, je le crache de mon cerveau. Les éditeurs n'admettent que ce que le public admet, — et la vérité n'intéresse pas les gens. A quoi bon se casser la tête contre les murs? On donne aux gens ce qui leur plaît. Sachons bien que ce que l'on aime, soi, ce à quoi on croit, ne sera jamais objet de marché.

Je suis las de tout. Je ne pense plus au monde, ni à la révolution, ni à l'art d'écrire. On dit que je suis un grand rêveur : oui, je rêve à mon *ranch*, à ma femme, je rêve de bonnes terres et de beaux che-

(1) *Current Opinion*, janvier 1917.

vaux. Je rêve aux belles choses que je possède dans la Sonoma. Et j'écris pour en posséder de nouvelles. Parfois je fais un livre uniquement pour acheter un étalon. Mon troupeau m'intéresse plus que ma production.

Ce dénigrement amer indique un mécontentement de soi-même assez profond. Jack London, avec ses magnifiques dons, a peu d'art : est-ce en cela qu'il fut déçu de lui-même? Il pouvait se juger. Il lisait beaucoup. On en a la preuve dans l'amusant étonnement qu'éprouva un universitaire de Boston qui, allant voir Jack London en Californie, s'attendait à trouver « un sauvage de l'Ouest, » et admira à Glen Ellen une magnifique bibliothèque, dont le possesseur, ledit sauvage, était un homme « quatre fois » plus cultivé que lui (1).

Est-ce, par ailleurs, que London avait une conception personnelle de la vie, qu'il n'exprima pas? On peut se demander, d'après ses livres, ce qu'eût été cette conception. Rien ne l'indique ; elle pouvait être très pure aussi bien que très brutale ; se réclamer aussi bien de l'une que de l'autre tendance. Jack London fut longtemps un révolutionnaire, toujours un révolté, et cela est indiqué dans ses livres, indirectement. Mais il fut aussi un rêveur et un poète. Aux États-Unis, il est vrai, le règne de la convention (*conventionalities*) est si étrangement souverain qu'un romancier y peut gémir d'être obligé de déguiser sa plus intime pensée pour que son œuvre « cadre » avec une opinion très fixée, — étroite, tyrannique même, — aussi bien s'il se sent porté vers le lyrisme que vers le naturalisme.

Comme l'Amérique, en effet, possède un ensemble cohérent de lois et d'habitudes, elle n'a jusqu'ici vraiment aimé que ce qui n'en choquait aucune. Aussi ce pays de surprenant progrès matériel est-il, en art, étonnamment traditionaliste. Ce qui est inconnu, original, ne lui plaît pas forcément de prime abord. L'Amérique a besoin, lorsqu'elle lit, de se sentir dans une atmosphère familière, rassurante. C'est ainsi qu'elle a mis tant d'années à « accepter » comme sien le poète Walt Whitman.

Pourtant, parfois, il lui naît un de ces grands inquiets, un de ces cœurs, de ces esprits insatisfaits, un de ces hommes qui, en art, sont des individus et non pas des membres d'une

(1) *National Magazine*, décembre 1912, *Jack London*, by George Wharton James.

société, des hommes qui aimeraient tout secouer autour d'eux. L'Amérique les a, jusqu'ici, peu utilisés. Ils la scandalisent. Cependant, à la longue, les meilleurs deviennent pour sa vie intellectuelle des ferments.

Dans un livre intéressant, rempli d'aperçus nouveaux et de renseignements, le critique américain M. Waldo Franck a étudié l'esthétique actuelle de son pays (1). Venant à Mark Twain et à Jack London, qu'il appelle des pionniers, il expose leur cas : l'un et l'autre s'évadant de leur véritable tâche qu'ils ne se sentent pas la force d'entreprendre. Il estime que Jack London « fut physiquement un homme et profondément un enfant. »

Un enfant, ou un romantique? Dans une petite note, M. Waldo Franck raconte que, les amis de Jack London parlant de nouvelles que celui-ci aurait écrites et jamais publiées, M. Franck lui demanda ces nouvelles pour une revue qu'il dirigeait. Jack London répondit qu'il n'avait rien de tel; que, si l'Amérique avait pour les livres intéressants autant d'avidité que la France, sans doute en eût-il composé... Ainsi, il n'avait rien écrit qui fût selon son véritable attrait! Et il en accusait son pays et son temps...

De reporter ainsi au compte du destin des obstacles qui existaient surtout en lui-même, London peut bien être appelé un romantique d'outre-mer : d'autant qu'il est romantique aussi par le goût de l'excès et l'amour de l'effet. Il fut un de ces hommes, à l'imagination véhémente, qui ressentent de confus désespoirs sans réussir à les dominer. Peut-être, dans sa jeunesse, avait-il entendu quelque Muse, quelque Sirène, une descendante de la Chimère qui parlait cent ans plus tôt dans les bois de Combourg. Et il fut ensuite toute sa vie mécontent de lui-même, parce qu'il ne pouvait plus se rappeler exactement ce qu'elle lui avait dit. Seul l'écho de sa voix subsistait... C'est peut-être une faiblesse chez un artiste que de ne pas savoir tout rejeter pour suivre ces séduisants appels. Mais c'est un privilège, c'est un don de l'esprit, que de les avoir du moins entendus et de ne pouvoir plus les oublier.

E. Sainte-Marie Perrin.

(1) *Notre Amérique*, traduction Boussinesq, à la *Nouvelle Revue française*.

POINTS OBSCURS DE LA VIE

DE

LAMENNAIS [1]

Il y aurait à écrire sur Lamennais, son œuvre et son temps un livre qui serait, qui pourrait être tout au moins, pour notre XIXe siècle français, ce qu'est l'admirable *Port-Royal* de Sainte-Beuve pour le XVIIe, un livre qui, en même temps qu'une étude d'histoire littéraire, serait une étude de psychologie et d'histoire religieuses. Autour de Lamennais pris comme centre, on grouperait tous ceux qui, à un moment ou à un autre, ont eu quelques rapports avec le fougueux écrivain ; et de Victor Hugo à Lacordaire, de Bonald à George Sand, de Joseph de Maistre à Sainte-Beuve, de Béranger à Vigny, combien de physionomies diverses, combien d'attitudes morales n'aurait-on pas à observer, à saisir et à peindre ! D'autre part, si l'on voulait, comme ce serait sans doute nécessaire en un pareil sujet, rattacher Lamennais à la renaissance religieuse des premières années du XIXe siècle et suivre son action, visible ou secrète, dans les divers mouvements successifs que l'on désigne sous les noms de « catholicisme libéral » et de « catholicisme social, » ce serait, on le voit, tout un siècle de pensée religieuse qui viendrait se refléter dans ce livre...

Celui qui l'entreprendra aura toute sorte d'obligations à un érudit breton que connaissent bien tous les « mennaisiens, » et

(1) *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*, d'après les sources imprimées et les documents inédits, par F. Duine. Un vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire littéraire et de critique*. Paris, Garnier frères, 1922.

de longue date. M. l'abbé F. Duine est probablement aujourd'hui l'homme de France qui connaît le mieux son Lamennais : il lui a consacré de nombreux travaux d'approche, et nous lui devons, entre autres choses, un excellent volume de *Pages choisies* de son héros. « Si M. Duine, — écrivions-nous ici même, il y a trois ans, — voulait reprendre et développer un peu l'étude biographique et bibliographique qu'il a placée en tête de ces *Pages choisies*, il nous donnerait peut-être la monographie la plus précise et la plus complète que nous ayons encore sur l'auteur des *Affaires de Rome.* » M. Duine a entendu et il vient de réaliser ce vœu. Le livre qu'il a publié sur Lamennais, dans une nouvelle *Bibliothèque d'histoire littéraire et de critique*, résume et condense à peu près tout ce que l'on peut savoir aujourd'hui sur cette œuvre et sur cette vie également tourmentées, et, sur bien des points, il nous apporte des précisions nouvelles. Il serait désormais un peu imprudent de parler de Lamennais sans s'aviser au préalable de ce qu'a pu en dire M. Duine.

L'enquête à laquelle s'est livré celui-ci pour composer son ouvrage a été longue et consciencieuse, et il semble bien qu'elle ait épuisé toutes les sources d'information qui nous sont actuellement accessibles. M. Duine ne s'est pas contenté de lire et de relire de près toutes les œuvres de Lamennais; il en a examiné et confronté les diverses éditions; il a dépouillé toute sa correspondance imprimée, dont une partie est dispersée en des recueils parfois assez rares; il a consulté les innombrables pamphlets, réfutations, articles et livres dont la personne et les écrits de Lamennais ont été l'objet incessant depuis un siècle, bref, toute l'énorme « littérature » du sujet. Enfin il a utilisé nombre de documents inédits : manuscrits de quelques-unes des œuvres de Lamennais et « quelques-uns de ses autographes les plus importants, des lettres qu'il écrivit ou qui lui furent adressées, son agenda commencé en 1809, ses carnets de comptes, quantité de cahiers et de papiers de Robert des Saudrais, son oncle, de l'abbé Jean, son frère, d'Ange Blaize, son neveu, le journal des visites reçues au domicile de Lamennais pendant sa dernière maladie, des notes relatives à ses funérailles. » Si discrète que soit généralement son érudition, il arrive à M. Duine, — ce qui nous arrive à tous, — d'étaler avec quelque complaisance les textes inédits qu'il utilise,

alors que la règle devrait être de « ne réserver d'autre place à l'inédit que celle qu'il aurait dû avoir, s'il était déjà imprimé. » Mais plutôt que de le lui reprocher bien sévèrement, je serais un peu tenté, je l'avoue, de regretter, en ce copieux volume, l'absence complète de toute note et de toute référence. On nous dit, je le sais bien, que « la collection ne comporte pas d'annotations, » et l'on nous promet, « si les circonstances le permettent, » la publication d'une bibliographie de Lamennais. Voilà l'auteur entièrement justifié. Mais l'éditeur, lui, n'a-t-il pas trop aisément cédé à certain préjugé à la mode qui, de proche en proche, semble aujourd'hui gagner jusqu'aux publications les plus savantes? Sous le fallacieux prétexte qu'on a trop abusé des appareils bibliographiques, que ce luxe de notes au bas des pages n'est trop souvent qu'un trompe-l'œil, — ce qui est quelquefois vrai, — et qu'il faut abandonner aux pédants d'outre-Rhin ce ridicule déploiement d'érudition inutile qui rebute le grand public, on supprime, de propos délibéré, dans les ouvrages de critique et d'histoire, toute annotation, toute référence; on prive les travailleurs de leurs moyens naturels d'information et de contrôle; on les force à faire confiance à des esprits qui, sans doute, sont la probité même, mais qui enfin peuvent se laisser aller à quelque légèreté et à quelque paresse... Il serait pourtant si simple aux lecteurs qui n'aiment pas à descendre au rez-de-chaussée de rester au premier étage!

Ces observations ne s'appliquent pas à M. Duine qui est le plus consciencieux des historiens, qui, s'il en eût été le maître, nous eût libéralement fourni toutes les indications positives, tous les moyens de vérification que nous eussions pu souhaiter, et qui d'ailleurs nous les fournira quelque jour. Je ne crois pas que les « mennaisiens » les plus avertis puissent aisément le prendre en flagrant délit d'information insuffisante ou inexacte. Et de même sa critique, très prudente et très sage, réalise fort bien l'idéal d'impartialité auquel elle vise. Sa grande sympathie, — catholique et bretonne, — pour Lamennais ne l'empêche point de signaler les défauts et les défaillances de son héros et de déplorer les erreurs de ce dernier. Au reste, il est plus préoccupé de laisser parler les faits que de juger et de condamner. Peut-être même lui arrive-t-il, par excès de scrupule historique, quand les faits, insuffisamment connus ou insuffisamment établis, ne parlent pas assez d'eux-mêmes, de

se dérober un peu vite à l'effort d'imagination ou de conjecture qu'ils semblent appeler et que notre curiosité sollicite. Je l'avoue, — et dût cet aveu m'attirer les faciles ironies des historiens à prétentions « scientifiques, » — je ne partage pas tous ces scrupules. J'estime qu'un critique, s'il doit tout d'abord épuiser tout le « connaissable » d'un sujet, n'est nullement dans l'obligation de s'en tenir là. Nos moyens d'information sont, généralement, si pauvres, il y a un tel écart entre les « vérités » relatives et sporadiques qu'ils nous permettent d'atteindre, et la vivante et complexe « réalité » que nous voudrions saisir, que nous sommes parfaitement autorisés à « remplir tout l'entre-deux, » et à *deviner* ce que nous ne parvenons pas à *savoir:* l'essentiel est de procéder à cette opération avec prudence et avec tact et de ne pas donner pour des faits objectivement acquis nos conjectures personnelles.

Le grand mérite du livre de M. Duine est d'avoir bien posé tous les problèmes mennaisiens, et, sur toutes les questions que soulève l'étude de la vie et de l'œuvre de Lamennais, d'avoir très clairement résumé les faits actuellement connus et acquis. Il nous permet ainsi de mieux nous rendre compte des multiples obscurités qui subsistent encore aujourd'hui dans cette biographie morale, obscurités dont la plupart, je le crains, ne seront sans doute jamais complètement élucidées. Afin de préciser les idées, signalons-en quelques-unes.

On sait que Lamennais ne fit sa première communion qu'en 1804, à vingt deux ans. Qu'il ne l'ait pas faite à douze ans, en 1794, en pleine persécution révolutionnaire, je veux bien admettre, avec M. Duine, que « la chose s'explique sans peine. » Mais ce qui s'explique moins, c'est qu'il ait attendu dix années encore pour se résoudre à cet acte essentiel de la vie chrétienne. Dira-t-on que le milieu où il vivait n'était guère chrétien, et que ni son père, ni son oncle, l'excellent Robert des Saudrais, ne durent beaucoup l'encourager à suivre la règle commune? Mais n'est-ce pas oublier que Lamennais avait un frère, le futur abbé Jean, de deux ans son aîné, qui, lui, le jour de sa première communion, faite à neuf ans, se sentit appelé au sacerdoce, et dont la foi inentamée finit, quinze ans plus tard, par avoir raison des incertitudes et des atermoiements de Félicité? Pour que les deux frères, qui s'aimaient tendrement, aient suivi, dans ces années décisives de la première jeunesse, une

direction morale si différente, il faut que leurs divergences d'idées et de caractères aient été singulièrement profondes ; et l'on est conduit à penser qu'avant de se convertir à vingt-deux ans, le futur auteur des *Paroles d'un croyant* était allé assez loin et s'était attardé bien longtemps dans la voie de l'indifférence religieuse. Bien des choses nous échappent de ce premier Lamennais d'avant la conversion. Nous en savons assez cependant pour entrevoir en lui des chocs, peut-être douloureux, d'opinions contradictoires, un développement moral heurté, bref, des sautes d'humeur et d'idées qui auraient pu inspirer quelques craintes pour la parfaite solidité de ses convictions futures.

Franchissons une trentaine d'années. De la crise d'âme qui, à cinquante ans, a fait sortir Lamennais de l'Église, nous voudrions tout connaître. Nous voudrions pouvoir suivre, jour par jour, la lente évolution qui l'a détaché des croyances où, si longtemps, il avait apaisé l'inquiétude de sa pensée et l'ardente mobilité de son cœur. Là encore, un mystère plane qui, très probablement, ne sera jamais parfaitement éclairci. Lamennais a dû emporter avec lui son secret dans la tombe. « Il n'a fait, dit très bien M. Duine, aucune confidence sur l'heure de la rupture intérieure... Ses combats douloureux, il les a ensevelis au plus profond secret de sa vie intime, affectant, au contraire, de proclamer, comme un défi à ceux qui le condamnaient au nom de Dieu, la paix, la satisfaction, le bonheur de son âme. » Et il conjecture que la foi de Lamennais en la divinité du Christ a dû s'écrouler avant même que l'encyclique *Singulari*, qui condamnait les *Paroles d'un croyant* (25 juin 1834), n'eût rompu les derniers liens qui l'attachaient encore à la Papauté. Il note en effet, dans une lettre à Mme de Senfft, sous la date du 27 avril 1834, les paroles suivantes qui sont comme le *leit-motif* des *Notes et Réflexions*, purement rationalistes, dont, en 1846, il a accompagné sa « traduction nouvelle » des Évangiles : « Nous oublions trop qu'ici-bas notre existence n'est qu'un combat, un effort douloureux pour remonter à l'état d'où nous sommes déchus; et ce qui est vrai pour chacun de nous est vrai pour les peuples, pour l'Humanité entière. *Jésus-Christ n'en est-il pas le vrai type aussi bien que le chef?* Qui a plus combattu, plus souffert que lui? Et tout cela sur la terre n'a dû aboutir qu'à un tombeau. » La conjecture est fort plau-

sible. Pourtant il est possible aussi, — et j'inclinerais volontiers à cette interprétation, — qu'avant de se cristalliser dans l'incroyance définitive, la pensée de Lamennais ait eu, comme il arrive si souvent en pareille matière, des allées et venues, des reprises, des repentirs, des retours en arrière, *itus et reditus*, comme eût dit Pascal, et qu'il y ait eu chez lui un mélange assez singulier, mais très humain, d'idées et de velléités contradictoires.

Parmi ses papiers inédits de cette époque, M. Duine a retrouvé la belle page que voici : « Jésus, *fils de Dieu* et fils de l'homme, *je vous adore* tel que vous étiez avant tous les temps, alors que des hauteurs de l'éternité, *la création s'épanchait de votre main* comme une avalanche de mondes ; je vous adore tel que vous apparûtes au milieu des temps, faible comme le roseau qui ondoie sur le bord du marécage. Vous vîntes, et la terre tressaillit de joie, et la race humaine affaissée sentit la vie couler en elle. Altérée, elle but à longs traits et la foi et l'amour et l'espérance inépuisable. » Cette page est d'une orthodoxie parfaite. M. Duine croit qu'elle est de 1833 plutôt que de 1834. Mais quand il serait prouvé qu'elle est postérieure à la lettre à Mme de Senfft, il ne faudrait pas s'en étonner. Je la verrais très bien, pour ma part, contemporaine de ces autres pages inédites, mais datées, et qui, n'ayant rien de très spécifiquement chrétien, pourraient être d'un pur déiste, à la Rousseau : « Mon âme, fortifie-toi, car, bientôt, tu n'auras plus que Dieu. Les hommes s'en vont et te laissent seule. Tu as aimé la vérité et la justice ; tu as voulu cela, rien que cela; et eux, ce qu'ils aiment, c'est l'opinion qui flotte et qui passe; ce qu'ils veulent, c'est un mol chevet pour y reposer leur tête. Mon âme, fortifie-toi, car tu as encore à souffrir beaucoup ; il reste encore au fond du calice quelques gorgées de lie qu'il faudra bien que tu boives. Reçois ce breuvage de la main du Père ; tout ce qui vient de lui est bon : tu le sentiras plus tard. » (7 mai 1834) — « Ils disent que je suis seul. Quand le Christ mourut sur la croix, il était seul aussi... Je leur avais donné du lait, ils l'ont changé en venin (13 juillet 1834). (1). »

(1) Citons encore ici, pour la beauté de la forme, quelques-uns de ces fragments d'un journal inédit. — (7 mai 1834) : « J'étais comme un arbre chargé de feuilles et couvert de fleurs. Les fleurs sont tombées : les feuilles sont tombées au souffle de la tempête ; elle a brisé jusqu'aux branches mêmes, et le vieux tronc maintenant

Ne nous hâtons pas trop de déclarer que l'homme qui écrivait ces lignes est entièrement détaché du catholicisme. Le 21 mai 1834, il écrivait à M. de Coux : « Mon intention est de rester soumis dans l'Église et libre en dehors de l'Église... Dans l'attente de ce qui sera, on doit demeurer uni à l'institution existante, adhérant de cœur à tout ce qui est bon et vrai, séparé de cœur de tout ce qui est mauvais et faux, sans même, quand on le peut, s'occuper de fixer exactement la distinction entre ce qui est divin et ce qui est humain, chose quelquefois très difficile. » Et nous savons qu'*au début d'août* il avait l'intention très arrêtée de reprendre la célébration de la messe, si toutefois on ne prenait aucune mesure canonique contre lui.

Que conclure de tout cela, sinon qu'en 1834, même après l'encyclique *Singulari*, l'âme de Lamennais, très partagée, n'était pas encore décidée aux résolutions extrêmes? Mieux entouré, manié par des mains à la fois plus habiles et plus charitables, n'aurait-il pas pu être ramené à une conception plus sage des choses et s'épargner à lui-même le douloureux démenti qu'il allait bientôt donner à tout son passé? On est d'autant plus fondé à se poser la question que les raisons d'ordre « scientifique » ou philologique n'ont été absolument pour rien, — M. Duine l'observe justement, — dans son évolution spirituelle. On n'avait pas encore inventé, dans ce temps-là, les crises d'irréligion à base d'exégèse! Lamennais n'avait pas d'opinion particulière sur la date du Pentateuque. Et ce ne sont pas non plus des raisons proprement philosophiques qui l'ont détaché du dogme chrétien : on ne voit pas qu'il ait changé d'avis sur la valeur et la portée de la raison, ou sur l'autorité de la loi du devoir. Les raisons qui ont ruiné sa foi religieuse sont d'ordre exclusivement moral, et même sentimental. C'était un malade, un nerveux, — j'allais dire un neurasthénique, — auquel l'équilibre du tempérament, du caractère et de l'intelligence a toujours été refusé. Obstiné avec cela,

est là, solitaire et dépouillé. Les pluies ne le ranimeront plus. L'eau des nuées, chassée par les vents, coule sur sa sèche écorce, à travers la mousse, et rien ne reverdit. » — (8 mai). « Je viens de revoir le lieu où je souhaite qu'on dépose mes os. Un rocher, un chêne qui croît dedans, c'est là tout. Pauvre chêne, tu seras mon dernier et mon fidèle ami. Lorsque tous auront dit : « Je ne le connais point! » toi, tu me connaîtras encore et me protégeras de ton ombre. Puis, viendra un jour où tu plieras aussi sous le temps, ou sous la cognée ! Alors, je tressaillerai une dernière fois sur la terre. »

comme tout bon Breton, passionnément individualiste, comme tous les fils de Rousseau, il était asservi plus que d'autres aux fantaisies de son imagination et aux caprices de sa sensibilité. Ulcéré par les réfutations, les injures qui lui venaient de son propre parti, fort de son absolu désintéressement, il prit pour « la haine de la vérité » ce qui n'était qu'exaspération de la polémique, et il commença à douter de la légitimité d'une doctrine qui s'accommodait de pareils moyens de défense. La Révolution de 1830 avait exalté ses aspirations plébéiennes et l'avait imbus, comme tant d'autres de ses contemporains, de mille généreuses chimères sur la prochaine émancipation des peuples. Quand il vit que la Papauté refusait de le suivre dans cette voie, de s'associer à son rêve d'une théocratie démocratique, cette prudence trop compréhensible lui fit l'effet d'une abdication et d'un suicide : il vit dans sa propre condamnation la preuve décisive que la vie s'était définitivement retirée du vieil arbre auquel il avait essayé de rendre un peu de sève, et, dans cette désillusion suprême, sombra tout ce qui lui restait de croyances. La « défection » de Lamennais a été la conséquence assez logique de cet état mental fort complexe et qui a ses multiples origines dans tout le passé de l'écrivain. Pour empêcher cette défection, il aurait fallu que les circonstances, ou des amitiés tendrement éclairées et discrètement dévouées vinssent modifier les dispositions morales du malheureux grand homme. Les circonstances et les amitiés, tout lui manqua à la fois.

VICTOR GIRAUD.

COMMENT L'ALLEMAGNE A SU SE FAIRE PAYER

LILLE ET LES CONTRIBUTIONS DE GUERRE

Parmi toutes les formes de l'oppression qui a pesé pendant la guerre sur nos régions envahies, il en est une, imparfaitement connue, qu'il nous semble opportun de rappeler aujourd'hui, pour en tirer de salutaires enseignements. Comment l'Allemagne a-t-elle pratiqué le système des contributions de guerre, comment a-t-elle pressuré nos villes au mépris de toutes les conventions internationales ? Telle est l'histoire d'hier que nous voudrions brièvement retracer, — à l'usage de ceux qui pourraient aujourd'hui se laisser émouvoir par la détresse financière des vaincus.

Nous n'ignorons pas que le système des contributions est prévu dans tous les codes militaires, qu'il est vieux comme la guerre, c'est-à-dire comme le monde, et qu'il représente même un progrès sur le pillage et le butin, depuis qu'il a été réglé par une législation internationale. Cette législation avait été codifiée à La Haye, en 1907, et les articles suivants en ont été signés par les principales Puissances, *dont l'Allemagne*.

Art. 46 § 2. — La propriété privée ne peut être confisquée.

Art. 47. — Le pillage est formellement interdit.

Art. 48. — Si l'occupant prélève dans les territoires occupés les impôts, droits et péages, établis au profit de l'État, il le fera, autant que possible, d'après les règles de l'assiette ou de la répartition en

vigueur, et il en résultera pour lui l'obligation de pourvoir aux frais de l'administration du territoire occupé, dans la mesure où le gouvernement local y était tenu.

Art. 49. — Si, en dehors des impôts, l'occupant prélève d'autres contributions en argent, ce ne pourra être que pour les besoins de l'armée ou de l'administration du territoire.

Art. 50. — Aucune peine collective, pécuniaire ou autre ne pourra être édictée contre les populations à raison des faits individuels dont elles ne pourraient être considérées comme solidairement responsables.

Art. 52. — Nulle réquisition en nature ne sera imposée, sauf pour les besoins de l'armée et à condition qu'elle soit en rapport avec les ressources du pays. Les prestations en nature devront autant que possible être payées au comptant, sinon constatées par des reçus.

Art. 53. — Seul le numéraire appartenant à l'État sera susceptible d'être saisi.

Art. 56. — Les biens des communes seront traités comme des propriétés privées.

Ces stipulations sont conformes à l'esprit et à la lettre du code rédigé par le grand État-major allemand en 1902, qui détermine ainsi les contributions de guerre :

Les contributions de guerre (Kontributionen Kriegsschätzungen) consistent dans la levée forcée de sommes plus ou moins grandes aux dépens du pays occupé. Elles se distinguent des réquisitions en ce qu'elles ne servent pas à la satisfaction d'un besoin immédiat de l'armée, et que, par conséquent, *elles peuvent n'être justifiées que fort rarement par les nécessités de la guerre.*

Si nous croyons devoir rappeler ces textes, c'est pour bien marquer, dès le début, que tout l'effort de la civilisation tendait à établir dans la guerre, d'un commun accord, certaines règles que l'Allemagne s'était engagée à respecter, en signant les conventions internationales.

Or, dès le début de l'occupation, à Lille, le commandement allemand définissait ses intentions nouvelles. Le 13 décembre 1914, le *Bulletin* de Lille, publié sous le contrôle de la Kommandantur, informait la population que « l'autorité allemande pose nettement qu'elle entend lier la question du ravitaillement de la Ville avec la question des contributions. »

Pour montrer également, par un autre exemple, ce que pèse, au regard de l'autorité allemande, la Convention de La Haye,

voici le texte d'une proclamation du commandant de la place d'Halluin, en date du 30 juin 1915. Il s'agit de contraindre, par la violence, des ouvriers français à fabriquer des sacs à terre et à travailler dans les tranchées, c'est-à-dire à des prestations en nature, qui les obligent à travailler contre leur propre pays.

Les événements qui se passent sont connus de tous. C'est la conception et l'interprétation de l'article 52 de la Convention de La Haye, qui a créé les différends entre vous et l'autorité militaire allemande. De quel côté est le droit, ce n'est pas à nous de le discuter, parce que nous ne sommes pas compétents, et nous n'arriverons jamais à nous entendre sur ce point-là. Ce sera l'affaire des diplomates et des représentants des différents États, après la guerre.

Aujourd'hui, c'est exclusivement l'interprétation de l'autorité militaire allemande qui est valable, et en raison de cela, nous demandons que tout ce dont nous avons besoin pour l'entretien de nos troupes soit fabriqué par les ouvriers du territoire occupé.

Je puis vous assurer que l'autorité militaire allemande ne se départira, sous aucune condition, de ses demandes et de ses droits, *même si une ville de 15 000 habitants en devait périr.*

Les mesures introduites jusqu'à présent ne sont qu'un commencement, et chaque jour, il y aura des mesures plus sévères jusqu'à ce que notre but soit atteint.

C'est le dernier mot et le bon conseil que je vous donne ce soir : Revenez à la raison, et faites en sorte que tous les ouvriers reprennent le travail sans délai ; *autrement, vous exposez votre ville, vos familles, et votre personne même aux plus grands malheurs.*

Aujourd'hui, et peut-être encore pour longtemps, il n'existe pour Halluin ni préfecture, ni gouvernement français, il n'y a qu'une seule volonté, et c'est la volonté de l'autorité allemande.

C'est ainsi que l'Allemagne ne reconnaissait plus d'autres lois que sa seule volonté, et c'est contre cet arbitraire que nos cités envahies opposèrent, dans une lutte de tous les jours, une patriotique résistance.

I

Pour cette étude, nous avons pris la ville de Lille comme centre de notre enquête et exemple de martyre fiscal, non seulement parce qu'elle est la capitale du Nord, mais aussi parce qu'elle a été le quartier général de l'organisation allemande, la Kommandantur d'où partaient les instructions pour

toutes les mesures d'oppression dans les régions envahies. C'est là aussi que nous pouvons admirer, dans ce drame continu de la résistance, les grandes figures de nos administrateurs pendant la guerre, le maire de Lille, M. Delesalle, le préfet, M. Trépont, et son remplaçant, M. Anjubault, le premier adjoint, M. Crépy-Saint-Léger, le receveur municipal M. Wellhoff. L'évêque de Lille, Mgr Charost, dans cette défense financière, a tenu à mettre son autorité morale au service de la municipalité. Nous ajouterons à cette liste les chefs d'industrie, dans leur lutte contre les réquisitions, et les directeurs des maisons de banque, aux prises avec leurs séquestres, pour sauvegarder les intérêts de leur clientèle, tous étroitement unis dans un même effort afin d'éviter que l'on passe de la contribution à la réquisition, puis à la spoliation, et maintenir une certaine activité locale des affaires. Nous voyons là, dans toute sa beauté, le courage calme, la fermeté devant les menaces, la défense pied à pied contre les prétentions des envahisseurs, jusqu'au moment où les victimes de cette lutte vont expier leurs vertus civiques dans les camps de concentration (1).

Le système des contributions de guerre a fonctionné dès le premier jour de l'occupation, au milieu du flux et du reflux des opérations militaires. Le 11 septembre, les Allemands frappaient à la caisse et la ville de Lille était imposée d'une première charge de 252 000 francs par le commandant du 55e régiment de la Landwehr prussienne, en raison d'un article paru dans *la Croix du Nord* et jugé injurieux pour les officiers allemands.

Après la période d'accalmie qui suivit la bataille de la Marne, nous arrivons aux jours tragiques du commencement d'octobre, pendant lesquels Lille, sans défense, doit subir les horreurs d'un bombardement et d'un incendie qui détruisirent plusieurs quartiers. Le 12 octobre, la Ville étant définitivement occupée, commence le régime de terreur sous lequel vécut, pendant quatre ans, cette vaillante cité, devenue l'un des sièges de l'organisation allemande en pays envahis.

Avant le 1er novembre, la Ville avait déjà versé 1 300 000 francs et, sous le coup de nouvelles demandes, exposait à l'autorité

(1) Pour cette étude, faite d'après des documents officiels, nous avons mis à profit les obligeantes communications de M. Crépy Saint-Léger, et les renseignements recueillis par M. Louis Gigon, qui, tous deux, ont vécu les grandes heures de Lille sous l'occupation allemande.

allemande que toutes ses disponibilités étaient épuisées et qu'elle ne pouvait espérer aucune recette. On lui répond en la frappant d'une contribution de guerre de 8 millions, à régler sans délai et sans discussion : ordre du général gouverneur von Heinrich.

Le 5 novembre, le maire, M. Charles Delesalle, adresse à ses concitoyens un émouvant appel pour leur exposer la détresse de la Ville et solliciter leur généreux concours. Il s'agit, en effet, de réunir cette somme en espèces, or et argent, ou en billets de la Banque de France, contre lesquels la Ville remettra des bons communaux, qui deviendront la seule monnaie courante pendant l'occupation.

Sur ce premier appel, la Ville obtient le tiers de la somme exigée, mais il faut éviter à tout prix les sanctions dont la première serait la violation des biens privés. Pour ce nouvel effort, une grande voix se fait entendre, celle de l'évêque de Lille qui adresse à ses fidèles une lettre pastorale, magnifique exemplaire d'union sacrée. Cette lettre est lue en chaire, à chacune des messes dans toutes les églises et chapelles publiques où elle reste ensuite affichée.

Cela se passait en novembre : ce n'était qu'un commencement. Le 10 décembre, la scène s'élargit et ce n'est plus seulement Lille, ce sont les communes de la région lilloise qui sont invitées à payer. Ces villages n'ont plus aucune ressource et il est fait à l'autorité allemande un exposé lamentable de leur situation après les dévastations causées par le passage des troupes d'invasion. Les maires font observer que la plupart des cultivateurs ne vivent que des secours qui leur sont distribués par la commune. Les représentants des centres industriels ajoutent que, par suite des réquisitions opérées sur les matières premières, les usines ont dû cesser tout travail.

Le gouverneur von Heinrich leur répond par un excellent conseil et la menace très précise d'une sanction. Voici son ukaze :

La plupart des communes de la banlieue de la forteresse de Lille ont déclaré ne pouvoir payer la contribution de guerre, vu qu'il n'y a pas de fonds dans ces communes. Il faut cependant que le paiement se fasse et pourra, de toute façon, se faire, si les communes veulent employer leur crédit. L'emploi du crédit étant difficile pour une commune seule, sera facile aussitôt que les communes, à l'exception de

Lille, se syndiqueront pour faire l'emprunt. Chaque commune faisant partie du syndicat devra prendre la responsabilité de l'emprunt. Le syndicat devra veiller également à ce qu'il y ait, dans la banlieue, des moyens de paiement, par délivrance de bons qui seront garantis par le syndicat même.

Ensuite, le syndicat sera chargé de soigner, par l'intermédiaire de l'autorité allemande, le ravitaillement des communes, ainsi que de régler la question du charbon. Avant que je prenne des mesures de rigueur pour la rentrée des contributions, je veux donner aux communes l'occasion de créer volontairement un syndicat de ce genre.

Je me réserve de procéder contre les communes qui n'auront pas donné leur adhésion au syndicat; en particulier, il sera impossible de faire à ces communes des livraisons en vivres et en charbon.

Devant cette injonction, les maires de 32 communes de la région se réunissent à la mairie de Lille, et repoussent à l'unanimité la suggestion allemande. Le syndicat intercommunal en question ne peut se constituer qu'avec l'approbation formelle du Gouvernement français, et seulement pour des travaux d'utilité publique. Le syndicat qui se créerait sans cette autorisation n'aurait aucune valeur légale, et, dans ces conditions, il serait impossible de trouver des emprunteurs, l'emprunt n'étant gagé sur aucune garantie.

Le paiement de la contribution ne s'exécute que très incomplètement. Aussi le gouverneur allemand de Lille s'impatiente et recommande un autre moyen plus grave, qui atteint cette fois la propriété privée. Voici l'injonction adressée le 23 janvier 1915 à la ville de Saint-André :

On dit que les habitants ne peuvent faire davantage et que, justement, les riches se sont enfuis. Ces derniers ont cependant en général des dépôts d'argent dans les banques, et c'est à la Ville de se rapporter à ces biens. Rien n'empêche aussi de *vendre des objets d'art ou des papiers de valeur pour racheter la contribution de guerre, au cas où il y aurait manque absolu d'argent liquide.* Le produit de cette vente viendra en déduction de la somme des contributions de guerre.

Retenons ce conseil, qu'à notre tour nous pourrions donner à l'Allemagne pour payer les frais de l'occupation dans la région du Rhin : réquisitionner ses titres étrangers, ou se faire de l'argent avec les œuvres d'art des musées de Berlin, de Dresde ou de Munich...

Devant l'attitude des communes sans ressources qui se

refusent à sortir de la légalité, le général von Heinrich annonce l'entrée en vigueur du système des sanctions. Communication est donnée de cette décision au préfet du Nord, par une lettre pleine de nouvelles menaces, non plus contre les biens, mais contre les personnes :

J'ai le ferme soupçon que vous encouragez les communes dans leur résistance passive. Je vous impose le devoir d'exercer sur les communes toute votre influence, afin qu'elles remplissent leur obligation vis-à-vis de l'autorité allemande, ponctuellement et totalement.
Si au 12 février 1915, les sommes arriérées ne sont pas payées par les communes, je procéderai contre vous.
J'ai menacé les communes mêmes de leur *défendre l'importation de charbon*, si les sommes échues ne sont pas versées au 12 février 1915.

A cette sommation le préfet du Nord répond par une protestation contre l'illégalité des mesures proposées, et revendique toute la responsabilité de cette résistance passive. Pour avoir soutenu les communes dans leur lutte contre la solidarité qu'on voulait leur imposer, en vue du paiement de leurs contributions et amendes, M. Trépont, préfet du Nord, est enlevé de Lille et emprisonné en Allemagne, dans une forteresse.

II

La sanction contre les communes récalcitrantes a été exécutée et, en plein hiver, tout combustible leur est refusé. Mais ce régime de terreur ne peut faire sortir l'argent là où il n'y en a pas. Aussi, l'effort de l'autorité allemande porte-t-il, à partir de cette époque, sur la ville de Lille qui, en raison de sa population plus dense et de son crédit, va être pressurée jusqu'à ses dernières ressources. C'est une contribution de 1 500 000 francs par mois, à raison de 300 000 francs tous les cinq jours, qu'elle est appelée à fournir, sous peine d'être aussi privée du charbon et des vivres nécessaires à sa subsistance.

Il ne suffit pas à la Ville de s'endetter en créant des bons communaux pour ses paiements, il faut encore qu'elle recherche l'argent allemand, les monnaies d'or et d'argent, les billets de la Banque de France, qui doivent entrer pour une part de moitié ou d'un tiers, suivant le cas, dans le règlement de la contribution. En principe, l'argent allemand, seul, a force libératoire et,

lorsque les réserves en monnaie d'or et d'argent ou en billets de la Banque de France sont épuisées, le Gouverneur fait savoir qu'il n'accepte les bons de Ville qu'à titre d'acompte, et à raison de leur pouvoir d'achat en marks allemands.

Ce système instaure donc une nouvelle pénalité, les communes étant obligées de subir les conséquences de la dépréciation de leurs bons, par rapport à la monnaie allemande. Elles sont condamnées à l'inflation forcée, sans pouvoir faire appel à la pitié de l'Europe, comme le fait actuellement l'Allemagne, en présence de la dépréciation de son mark.

Dès les premiers mois de 1915, l'oppression financière, déjà si lourde, prend encore d'autres formes, avec une marche accélérée. Pour la malheureuse cité, en partie détruite, constamment bombardée, la situation devient chaque jour plus critique. En moins de six mois d'occupation, Lille a déjà versé au delà de 17 millions de contributions, soit environ 100 francs par tête d'habitant, et subi des consignations et réquisitions pour un chiffre de 200 millions.

Au gouverneur von Heinrich qui exige des paiements en espèces, le maire répond : « J'ai épuisé tous les moyens en mon pouvoir, le tonneau est vide et il m'est impossible de le remplir. » Le Gouverneur se borne à confirmer, par une lettre du 29 juin 1915, que les paiements doivent, coûte que coûte, s'exécuter. Voici son ultimatum :

Il n'y a pas le moindre changement pour ce qui concerne votre obligation ; je me sens, bien au contraire, obligé d'annoncer, de la façon la plus précise, que je vous rendrai responsable, vous, aussi bien que toute la population, d'une cessation éventuelle dans ce sens.

C'est à vous de trouver un moyen pour obtempérer à mon ordre, de la manière la plus exacte. En tout cas, un des modes à votre disposition est de vous procurer les espèces, par l'intermédiaire de l'administration allemande, dans les Banques des pays neutres.

Sur cette suggestion d'avoir à se procurer de l'argent, au besoin dans les pays neutres, le maire fait savoir qu'il ne s'estime nullement autorisé à recourir à cette négociation, d'abord parce qu'il n'a aucune garantie à offrir à des banques étrangères pour solliciter un emprunt, ensuite parce que tout contrat de ce genre serait sans valeur, les délibérations du Conseil municipal étant de nul effet, si elles n'ont pas été ratifiées par le ministre de l'Intérieur.

A partir de juillet 1915, s'ouvre une phase encore plus douloureuse dans les rapports entre la Ville et l'autorité allemande, celle qui conduit de la menace à l'exécution. Les contributions et amendes restant à payer s'élevaient, pour l'ensemble des communes de la région lilloise, à 20 millions de francs, auxquels viennent s'ajouter 9 millions de marks, soit 11 200 000 francs, à prélever par la VI[e] armée, pour les dépenses d'ordre purement militaire. — Nous signalons, en passant, l'odieux de ce dernier prélèvement, qui fait de cet argent français une sorte d'arme combattante, retournée contre des Français, et cela en violation des lois de la guerre, même de celles qui furent consignées dans le code du grand État-major allemand.

C'est alors que, franchissant la barrière qui sépare la propriété publique de la propriété privée, le haut Commandement allemand décrète que, pour la garantie de ces sommes, toutes les communes du territoire occupé par la VI[e] armée, et tous les administrés de ces communes, seront solidaires. Comme mesure préparatoire pour les contraindre au paiement, il ordonne de mettre sous scellés les fonds et valeurs, appartenant aux administrés de ces communes, et contenus dans les coffres et caisses des principales banques du territoire occupé.

Puis, il invite les municipalités et les banques à lui faire une proposition pour assurer, dans le plus bref délai, le paiement, non seulement des sommes réclamées, mais encore des contributions qui pourraient être imposées, dans un avenir prochain, et cela de telle façon que cette garantie puisse donner entière satisfaction à l'armée.

En même temps, les banques sont prévenues qu'elles ont à fournir à l'autorité allemande une liste faisant connaitre : 1°) les espèces et billets de banque (non pas les bons communaux) dont elles disposent; 2°) leurs avoirs à l'étranger; 3°) les coupons échus et détachés et ceux qui restent encore à détacher jusqu'au 1[er] octobre 1915.

Ainsi, comme résultat de cette nouvelle procédure de violence, il est établi, pour le présent et l'avenir, le principe, non seulement de la solidarité entre toutes les communes de la région occupée, mais aussi entre tous les particuliers, qui en répondent sur leurs biens et valeurs, *qu'ils soient ou non déposés dans les banques*.

Devant l'extrême gravité de cette situation et la menace de

nouvelles violations de la propriété privée, toute résistance devient vaine. Force est donc qu'une entente s'établisse entre les communes et les banques de Lille, Roubaix, Tourcoing, Douai, Valenciennes et Cambrai, pour arriver à des combinaisons d'emprunt qui permettraient aux communes de se libérer du poids de leur contribution, et d'arrêter les mesures de coercition, dont la plus redoutable était l'ouverture des coffres-forts des banques et des particuliers, entraînant la paralysie générale des affaires.

Sous cette contrainte, et tout en protestant contre le principe de la solidarité, les maires acceptent de se porter forts pour toutes les autres communes et de garantir aux banques les avances demandées. Celles-ci devaient être remboursées dès que la Banque de France aurait repris son fonctionnement, deux tiers en monnaie française, un tiers en bons des villes de Lille, Roubaix, Tourcoing, les banques devant, en effet, avoir besoin, à ce moment, de tous leurs capitaux pour assurer la mise en marche du travail dans les usines et faciliter la reprise du commerce et de l'industrie.

Sans attendre le résultat de ces conférences en vue de donner aux communes de la région la possibilité de payer leurs contributions arriérées, le commandant supérieur de la VI[e] armée, von Hartz, dont l'intervention alterne avec celle du gouverneur de Lille, von Heinrich, s'avise d'un procédé plus expéditif. Les banques avaient été invitées à fournir les listes de leurs valeurs (argent comptant, créances à l'étranger et coupons). Le commandement supérieur en demande la remise effective, avec cette nouvelle prétention de *faire valoir ces créances pour le compte de la Commission des maires et des banques*. Les sommes qui rentreront, ainsi que l'argent comptant à payer, seront inscrites au crédit de la commune, lors de la remise, et il en sera tenu compte, au moment du paiement des contributions futures.

Cette invitation, comme d'ailleurs les menaces, étant restée sans effet, il importait cependant de trouver une solution. Une somme de 16 millions n'avait pas encore été réglée et s'augmentait chaque jour d'une amende de 100 000 francs. De plus, les six grandes villes de la région : Lille, Roubaix, Tourcoing, Douai, Cambrai et Valenciennes, avaient été déclarées solidairement responsables, conjointement avec les banques régionales

et succursales d'établissements de crédit parisiens. Leurs coffres avaient été mis sous scellés, de même que les dépôts de titres des particuliers qu'ils contenaient, de telle sorte que toute l'activité commerciale se trouvait ainsi arrêtée, en un moment où la misère physique et morale était à son comble.

Le salut vint de la Société générale de Belgique, qui accepta de consentir un emprunt de 16 millions de francs, pour le règlement des contributions arriérées. Cette opération visait un double but que, dans un sentiment de gratitude, nous devons rappeler :

1° Venir en aide aux villes et à leur population, dans les circonstances critiques où elles se trouvaient et leur donner un témoignage de sympathie et de cordiale solidarité, en leur permettant de faire face au paiement qui leur était demandé pour des contributions arriérées, dues par les communes du Nord qui se trouvaient hors d'état de payer ces contributions ;

2° Libérer les banques de la saisie-arrêt pratiquée sur leurs coffres-forts, leurs dépôts de titres, leurs coupons, espèces et avoir, à l'étranger, en provoquant la main-levée sans restriction aucune, de cette saisie-arrêt.

Les conditions de l'emprunt, précédées de cet exposé des motifs, comportaient un engagement solidaire des banques des six grandes villes et une remise en garantie de coupons échus, à concurrence de la moitié de l'emprunt, soit 8 millions. Cette convention fut définitivement signée le 19 septembre 1915.

III

Après cet immense effort pour liquider les arriérés des contributions de guerre, le 29 septembre de la même année, le rouleau compresseur se remet en mouvement, et la ville de Lille est invitée à payer, pour le mois d'octobre, non plus 1 500 000 francs, comme précédemment, mais 1 800 000, avec la mention suivante : « Au cas où les versements ne seraient pas effectués en bon argent, la Ville ajoutera à chaque paiement un change de 5 pour 100. » C'est donc la dépréciation voulue des bons communaux qui est officiellement organisée.

Des charges nouvelles s'abattent, chaque mois, sur la malheureuse cité, en plus, bien entendu, des réquisitions et autres procédés de spoliation. Si elle proteste et crie à l'injustice, elle

reçoit des réponses du genre de celle-ci, émanant du Bureau des réquisitions, en date du 29 octobre 1915 :

En réponse à votre lettre du 27 courant, j'ai à vous informer que les réquisitions en question ont été examinées et trouvées correctes.

Personne ne conteste que le poids en tombe sur le commerçant individuel. Cependant, comme il s'agit d'une guerre préparée depuis très longtemps par ses ennemis et imposée à l'Empire allemand, ce sont donc les dirigeants de la France qui en portent la responsabilité. D'ailleurs, aucun homme sensé n'est d'avis que si nos ennemis, Anglais et Français blancs et de couleur, avec leurs jolis alliés les Russes et les Japonais et d'autres peuples sauvages, avaient envahi l'Allemagne, il y aurait eu des réquisitions organisées.

C'est encore en cela que paraît la supériorité absolue de l'Allemagne civilisée sur les autres États et que les autorités allemandes comme en tout, ont introduit de l'ordre dans la question des réquisitions.

Et si même les bornes, ce qui n'est pas le cas ici, avaient été dépassées, ce ne serait qu'une des manifestations inévitables de la guerre. Et comme cette guerre, enfin, n'est que le résultat du sentiment de vengeance attisé depuis quarante-cinq ans par les Français, les commerçants des territoires occupés par nous n'ont qu'à s'en prendre à ceux qui les ont précipités dans la ruine, au lieu d'en accuser les autorités allemandes.

Cela dit, l'incident est clos.

... Or, tandis que la Ville ploie sous le poids des charges financières et des réquisitions, que l'angoisse est dans tous les cœurs sous le coup des listes d'otages, des emprisonnements, et des envois dans les camps de concentration, l'autorité allemande veut qu'on s'amuse! Le général von Græevenitz, chef de la Kommandantur, expose au maire de Lille, par une lettre du 11 septembre 1915, que le théâtre doit être remis en état d'exploitation. Les travaux seront exécutés aux frais de la Ville par un directeur allemand, avec lequel la municipalité devra s'entendre à ce sujet. Le général ajoute que les acteurs sont au service de l'armée allemande, et ont le droit au logement — payé, bien entendu, sur le budget communal...

A des exigences toujours croissantes s'ajoute, à chaque échéance, celle de la modalité du paiement, pour lequel l'autorité allemande s'efforce d'exclure les bons de la Ville, seule monnaie que la municipalité puisse avoir à sa disposition. Au

fur et à mesure des émissions, la valeur de cette monnaie, sans contre-partie métallique ou en billets de banque, tendait forcément à se déprécier, par suite de l'excès de circulation. Vers le milieu de l'année 1917, le montant des bons créés par la ville de Lille représentait déjà près de 300 millions de francs.

C'est dans ces circonstances que la Ville, contrainte à payer en « monnaie d'État, » c'est-à-dire en argent allemand, est invitée à mettre la main sur les coupons payables en francs belges, en marks allemands ou autres monnaies étrangères, en supportant même, au besoin, une prime de 15 p. 100 et au delà, ce qui revenait finalement à donner au Gouvernement allemand des moyens de change pour continuer la guerre (1). Peu importait de savoir si la municipalité, privée de ses ressources, était rendue incapable de payer ce qu'elle devait acheter en Belgique ou en Hollande pour son ravitaillement.

Le maire élève aussitôt une protestation démontrant l'impossibilité à laquelle se heurte une pareille prétention : il y a longtemps que l'argent français a disparu et, quant à l'argent allemand, il est introuvable, pour la raison péremptoire qu'il était interdit aux troupes occupantes de payer en marks, et cela afin de leur donner précisément l'avantage de régler leurs achats en bons de Ville dépréciés. De même, il était défendu aux populations indigènes d'exiger le paiement en monnaie allemande en or, en argent ou en billets de banque. (Avis du 18 mai 1916.)

On voit, dès maintenant, combien nous sommes loin de la Convention de la Haye et du Code militaire du grand État-major allemand qui proportionnaient les prélèvements pour contributions aux ressources du pays occupé. Du fait de son bombardement et de l'explosion de la poudrière, la Ville a subi des dégâts considérables, s'élevant à plusieurs centaines de millions. Elle a été vidée par les réquisitions de presque tout ce qu'elle contenait : aucune industrie, aucun commerce ne s'y exerce plus. L'entretien des quatre cinquièmes de la population est à la charge de la municipalité, qui n'a aucun moyen d'action pour assurer le ravitaillement, en dehors du bon plaisir de l'autorité

(1) C'est également le métier que l'on voulait imposer aux Banques par l'entremise de leur séquestre. Là encore, on rencontre les mêmes exigences et les mêmes résistances, qui ont mérité à certains directeurs d'être envoyés en Allemagne dans des camps de concentration.

allemande. Or, après vingt mois d'occupation, les contributions prélevées dépassent cinq fois le budget municipal.

IV

Pendant l'année 1917 et jusqu'à la fin de la guerre, le fardeau devient de plus en plus écrasant pour la Ville qui sent que désormais toute résistance est impossible et qu'il faut à tout prix éviter les sanctions mises en mouvement par la Kommandantur. N'oublions pas qu'à ce moment, les prises d'otages, les envois dans les camps de concentration, les évacuations forcées de femmes et de jeunes filles étaient les procédés courants employés par l'autorité allemande pour imposer sa volonté.

Lille, déjà grevée d'un ensemble de charges de plusieurs centaines de millions, doit faire face, en avril 1917, à une contribution de 24 500 000 francs, dont la moitié payable de suite, avec la mention que, pour chaque jour de retard, l'amende sera portée à 400 000 francs, et en maintenant le principe que la Ville est solidairement responsable, avec toutes les communes du territoire occupé, de la totalité imposée à cette zone. Ainsi les sommes qui ne seraient pas versées, en temps voulu, par l'une d'elles devraient être perçues entièrement auprès de chacune des autres communes, ce qui pouvait porter, éventuellement, la contribution jusqu'au chiffre de 28 millions.

Trois mois après, c'est une nouvelle somme de 33 millions qui est requise, dans les mêmes conditions, pour couvrir les frais d'entretien de l'armée et de l'administration du territoire occupé, cette somme payable dans un délai de deux mois, avec amende de dix pour cent pour chaque jour de retard.

C'est le coup de grâce. A la date du 13 juillet 1917, le maire expose au Conseil municipal cette situation, en faisant ressortir que la Ville est sous la menace de nouvelles mesures de rigueur atteignant la santé publique, les biens des particuliers, leur liberté et leur existence même. Toute résistance serait infailliblement brisée par l'autorité allemande, qui ferait subir des représailles implacables à une population hors d'état de supporter de nouvelles souffrances physiques ou morales, après trois années d'occupation étrangère.

La protestation du maire, adressée au général von Grævenitz, résume toute cette douloureuse histoire, dans un raccourci

émouvant, qui montre le poids des charges sous lequel succombe la Ville, les sanctions dont elle est menacée, et la situation dans laquelle elle se trouve, au point de vue du paiement des nouvelles contributions.

A peine venons-nous de vous verser le solde d'un impôt forcé de 24 millions que vous nous réclamez le versement d'une nouvelle somme de 33 millions.

Durant la première année de l'occupation, alors que la Ville était encore en possession d'une grande partie de ses ressources, vous lui avez réclamé, sous diverses formes, la somme de 28 millions. Durant la seconde année un total de 30 millions.

Et pendant la troisième, quand la Ville est dans la plus extrême détresse, que son commerce est anéanti, ses magasins fermés et ses industries détruites, vous doublez le tribut et l'élevez à la somme de 60 millions.

De pareilles exigences, *sans cesse croissantes*, sont aussi exorbitantes qu'injustifiées et contraires à l'esprit et à la lettre de la convention de la Haye, ainsi qu'au commentaire qu'en a fait le grand État-Major allemand lui même.

Pour finir, vous nous menacez des sanctions les plus rigoureuses en cas de résistance à vos volontés, et notamment d'une amende de *plus d'un million par jour de retard.*

Dans ces conditions, s'il n'y avait en péril que ma sécurité personnelle et celle de quelques notabilités, je n'hésiterais pas à répondre par un refus formel à des exigences qui m'apparaissent comme un abus de la force et une violation du droit.

Mais il y a en jeu le sort d'une population anémiée par trois années de souffrances, que je ne me sens pas le courage d'exposer à de nouvelles rigueurs.

En conséquence, je viens vous déclarer, au nom du Conseil municipal, dont je suis l'interprète, que la ville de Lille, courbée sous l'oppression, isolée du monde extérieur, ne pouvant en appeler devant aucun tribunal de l'arbitraire auquel elle est soumise, payera la nouvelle contribution aux dates indiquées, *mais qu'elle payera le couteau sous la gorge.*

La réponse à cette protestation ne tarde pas. La Kommandantur fait savoir qu'à partir du 1er janvier 1918, le groupe de Lille aura à fournir 92 millions de francs, dont 65 millions à la charge de la Ville, toujours, bien entendu, sous la même condition de solidarité avec les autres banques de la région et amende de 10 pour 100 par jour de retard.

Le mot de la fin est dit par l'autorité allemande qui, voyant se dresser devant elle la protestation du monde civilisé, s'efforce de voiler cette longue série de violences et d'injustices :

La Kommandantur est chargée de vous faire savoir que la Ville et ses représentants responsables doivent s'attendre à la peine la plus rigoureuse, si elle se livre encore à des critiques inconvenantes des ordonnances des autorités allemandes.

De plus, j'attire l'attention sur les graves conséquences auxquelles s'expose l'Administration municipale si elle *n'empêche pas que sa protestation contre le nouvel impôt forcé ne soit transportée en fraude vers l'étranger, neutre ou ennemi, et publiée dans la presse de ces pays.* Ceci serait considéré comme un acte hostile envers le pouvoir occupant et serait puni avec toute la rigueur des lois de la guerre.

(Lettre au maire de Lille, du 3 décembre 1917.)

Pour montrer l'écrasement financier de la ville de Lille, les chiffres ont leur éloquence. Le total des contributions de guerre et amendes qu'elle a supportées pendant toute la durée de l'occupation s'est élevé à la somme de 184 357 241 francs. Pour faire face à toutes ces charges et à son ravitaillement, la Ville a émis un montant de 384 417 093 francs en bons communaux dont l'État français a dû, lors de l'armistice, assurer le remboursement.

Un dernier trait complétera ce tableau de Lille sous l'occupation. Les Allemands ne se sont pas contentés d'obtenir de la municipalité les contributions de guerre, grâce à des procédés de menace effective et par la crainte des sanctions. Ils n'ont pas hésité à employer les moyens extrêmes, la violence contre les personnes et l'effraction. C'est ainsi qu'au mois de juillet 1915, devant le refus du Receveur municipal, M. Wellhoff, de verser aux autorités militaires une somme de 375 000 francs pour la confection en Allemagne de 500 000 sacs à terre, que n'avaient pas voulu fabriquer des ouvriers français, la Kommandantur a incarcéré M. Wellhoff, lui a enlevé les clefs donnant accès à la salle des coffres, et a commencé à procéder à l'ouverture de ceux-ci, à l'aide du chalumeau à gaz oxydrique. Alors seulement, après avoir résisté deux jours durant, l'Administration municipale, se rendant compte que l'opération serait terminée en quelques heures, dut se résigner à ouvrir les coffres avec les clefs, afin d'éviter leur détérioration totale et de préserver les locaux d'autres dégâts possibles.

Nous pourrions continuer encore, pièces en mains, ce long historique de l'oppression financière pendant l'année 1918, noter bien des incidents, soulever de nouvelles indignations. Il nous suffit d'avoir montré, par des chiffres, des faits, des précisions, ce que furent les procédés de l'autorité allemande pour faire payer, par la violence, à toutes nos régions envahies, un montant d'impôts, amendes et contributions qui a été évalué, dans l'ensemble, à 2 milliards et demi de francs. Nous retiendrons notamment que l'Allemagne conquérante s'était placée délibément au-dessus des lois internationales, des règlements de la Conférence de La Haye et de son propre Code militaire, alors que, cependant, elle ne pouvait invoquer les nécessités de la guerre en campagne, puisqu'il s'agissait d'une occupation de quatre années, scientifiquement organisée.

Une fois de plus, nous constatons donc que l'Allemagne a créé le droit du plus fort et, si nous ne pouvons pas lui appliquer, en 1922, le système de Lille puisque, pour nous, le droit prime la force, et qu'il est convenu qu'aujourd'hui nous sommes en état de paix, nous pouvons au moins remettre les faits sous ses yeux, afin de lui rappeler comment elle sait se faire payer. L'exemple de Lille montre, d'une façon saisissante, les armes forgées par l'Allemagne en vue de tirer des milliards d'une région dévastée : c'est dans cet arsenal qu'elle aurait certainement puisé ses moyens de contrainte pour nous faire régler, jusqu'au dernier centime, les frais de la guerre, si elle avait été victorieuse.

MAURICE LEWANDOWSKI.

REVUE LITTÉRAIRE

JEUNES ROMANCIERS (1)

On s'attendait qu'au lendemain de la guerre et de la victoire survînt, soudaine et toute neuve, une littérature. On attendait une quantité de merveilles qui ne sont pas encore toutes épanouies. Trop d'espérance amène la déception, souvent injuste, au moins déraisonnable. Pour ce qui est de la littérature, il fallait songer qu'avant de se remettre à écrire, ou de s'y mettre, la jeunesse de France, qui avait durement travaillé, se reposerait un peu. Elle ne s'est pas tant reposée : les livres abondent. La nouveauté n'en est pas évidente? Il fallait songer que les événements publics et les grandes commotions des États n'ont pas sans retard leur effet littéraire. La fin du XVIIIe siècle n'a presque rien donné; elle n'a rien donné qui soit une poésie de la Révolution. Puis, à l'époque du Consulat, mais seulement alors, voici Chateaubriand : pâtience et guettons notre Chateaubriand, s'il n'est pas mort dans les tranchées. Quant à l'épopée impériale, — de la poésie (on dirait) toute prête, — eh! bien, le meilleur poète de l'Empire ne fut que le doux Millevoye. Patience; la Révolution et l'Empire seront suivis d'une littérature, mais plus tard : et ce sera le romantisme. Sans doute l'émoi des formidables catastrophes doit-il s'apaiser, doit-il être élaboré lentement par les âmes, qui ne se calment pas vite, pour qu'il en naisse une pensée, une poésie, une littérature.

(1) *Castagnol*, par M. André Lamandé, (Delalain); — *Un homme tendre*, par M. J.-H. Louwyck, (Albin Michel); — *Barnabé Tignol et sa baleine*, par M. René Thévenin, (même éditeur); — *La Fiancée morte*, par M. J.-N. Faure-Biguet, (Flammarion); — *La Cavalière Elsa*, (Nouvelle Revue française), *A bord de l'Étoile Matutine*, etc., (Crès), par M. Pierre Mac Orlan; — *Ouvert la nuit*, par M. Paul Morand, (Nouvelle Revue française); — *L'Expatriée*, (La Sirène) et *Le voyage de M. Renan*, (Grasset), par M. André Thérive.

Au surplus, nous sommes trop sévères, trop exigeants et, par la déception, privés de fine clairvoyance, privés de notre plaisir le meilleur, si, parmi les ouvrages des jeunes écrivains, nous ne démê lons nulle nouveauté. Il y en a beaucoup plus que d'abord on n'en découvre et, quelquefois, imprudente.

Les romans que je réunis pour y chercher les signes d'un renouveau sont extrêmement divers. Et très inégaux. Le *Castagnol* de M. André Lamandé est le divertissement fort aimable, un peu nonchalant, d'un poète. Le *Barnabé Tignol* de M. René Thévenin, très amusant, n'est aussi qu'une plaisanterie. M. Louwyck, dans *Un Homme tendre*, essaye, avec talent, son réalisme; et, dans *la Fiancée morte*, M. Faure-Biguet, son ingéniosité de psychologue. M. Pierre Mac Orlan, de qui l'on connaît une douzaine de volumes, un peu confus, ne paraît pas avoir encore débrouillé toutes ses intentions, très attrayantes. M. Paul Morand, non plus : mais que de belles tentatives! M. André Thérive est tout à fait un écrivain.

M. André Thérive ne ressemble pas à M. Paul Morand, lequel inventerait un style volontiers, tandis que M. Thérive est bien fidèle à un usage ancien de notre langue. M. Pierre Mac Orlan, M. Faure-Biguet, M. Louwyck, M. Thévenin, M. Lamandé vont chacun de son côté; l'on ne voit pas qu'ils se groupent le moins du monde, ou par des sentiments, ou des opinions, ou des procédés. Cette diversité est déjà l'un des caractères de la jeune littérature, il me semble. Un philosophe l'appellerait, à cause de cela, individualiste : et ce mot, comme presque tout le vocabulaire des philosophes, prête à ces malentendus qui sont le fonds de la querelle philosophique. Tout simplement, il me paraît qu'il ne se forme point une école, parmi nos jeunes écrivains, ni une équipe telle que furent au siècle dernier le romantisme, par exemple, ou le Parnasse, ou le symbolisme.

Je n'en suis pas du tout fâché. Au bout du compte, les écoles ont peut-être plus d'inconvénients que d'avantages. Elles offrent des commodités à leurs adhérents; la brigade fait son chemin tout entière. Plus tard, on vérifie que les médiocres et les pires ont passé avec les meilleurs et les grands et que c'est une espèce de fraude qui a risqué de compromettre un admirable mouvement d'idées : rappelez-vous le symbolisme. On vérifie aussi que les doctrines de l'école tombent, ne valaient rien, ont gêné le véritable poète, au moins ne l'ont jamais servi. Les écoles ne sont qu'un procédé de classement, qui facilite la besogne du critique ou de l'historien de la littérature. Si nos jeunes écrivains n'organisent pas de coteries, je les en complimente.

Leurs analogies sont d'autant plus intéressantes. Elles ne proviennent pas de l'un d'eux et n'ont pas l'air d'un coup monté. On les sent involontaires et, en quelque sorte, naïves. Remarquez-les, comme les signes de l'époque. Et cette époque-ci est assez particulière, qui succède à un cataclysme.

Eh! bien, les romans divers, et très divers, que je viens de lire dénotent, chez leurs auteurs, un goût très vif du pittoresque et de l'étrangeté. L'on nous mène en tous pays, plutôt que de nous laisser jamais chez nous, parmi des paysages et des gens qui nous sont depuis longtemps familiers. Les étonnantes *Nuits* de M. Paul Morand, les voici : la nuit catalane, la nuit turque, la nuit romaine, la nuit hongroise et la nuit nordique; et, si j'omets la « nuit des six jours, » les gaillards que l'on y rencontre, en plein Paris, ne sont pas nos camarades ordinaires.

Dans sa préface, M. Paul Morand feint que l'auteur supposé de son livre envie, — ce n'est que badinage, — nos écrivains régionalistes; il en a lu les noms et, à côté de leurs noms, leurs provinces françaises : « J'étais donc à peu près tout seul sur les grands chemins étrangers, dans des vestibules d'hôtels, en consigne dans les gares, avec des gens privés de lieu géométrique, et quelle moralité! non situables, et quel sabir! » Au début de *la Cavalière Elsa*, où sommes-nous? M. Mac Orlan nous le dira. Premièrement, il nous a dépaysés, d'une rude manière; il a dressé autour de nous des murailles d'ombre inquiétante. Et, quand nous apprendrons que nous sommes en rade de Sébastopol, où sévit le bolchévisme, nous aurons l'assurance d'être au delà du bout du monde. L'un des héros de ce roman, Jean Bogaert, après avoir été matelot, se révèle un artiste, graveur et peintre, aussi poète, et qui arrange sa vie au gré de son imagination. Ce qui le tente est l'aventure, même dans l'existence qu'il essaye de rendre désormais casanière. Il quête aux livres des aventuriers « les éléments d'une véritable histoire qui valût la peine d'être vécue, tout au moins intellectuellement. » Je crois que, par moments, l'auteur de *la Cavalière Elsa* donne à son Jean Bogaert les traits emblématiques de l'homme et de l'artiste qu'il veut être. Jean Bogaert a péniblement voyagé de Brindisi à Tripoli, de Tripoli à Constantinople, de Constantinople à Sébastopol, où il a vu, aux branches fraîches des platanes, des pendus si nombreux qu'on eût dit les fruits des arbres ou « un vol d'oiseaux migrateurs en costume de voyage, se reposant sur des branches hospitalières. » Enfin, ses yeux se sont accoutumés à des « ornementations bizarres. » Ses voyages

ne lui ont pas fait acquérir « la fameuse connaissance des hommes ; » et maintenant il peint sur la toile « des aventures imaginaires où la nature ne tient qu'un rôle décoratif. » Jean Bogaert, ayant de tous côtés vu l'imprévu, s'établit de propos délibéré dans l'extravagance.

Le héros de M. René Thévenin, Barnabé Tignol, est de Paris et demeure en plein Paris. Mais il a son domicile dans le ventre d'une baleine, au Jardin des Plantes. Il a meublé tant bien que mal ce ventre et même y invite à partager sa destinée, pendant quelques jours, une Blanche-Marie, douce personne et très honnête. Nul voyage, fût-ce en compagnie de Jean Bogaert, n'eût procuré à Barnabé Tignol plus d'aventures qu'il n'en court dans le cinquième arrondissement, soit qu'un hippopotame le suive en ses nocturnes et hardies promenades, soit qu'on le prenne pour un professeur du Muséum, et que ses hauts et bas de fortune le mènent au hasard. Le Castagnol de M. Lamandé, un rôtisseur du quartier latin, c'est encore un drôle de corps. Et le gros garçon, d'humeur tranquille, qu'a dessiné M. André Thérive à l'imitation de M. Renan, traverse la mer dangereuse et, dans les plus terribles conditions, visite l'Afrique, devient mahométan, s'égare en ces deux grands déserts, les sables et l'idéologie.

Nos jeunes gens n'ont plus l'imagination sédentaire ou confinée. On dirait qu'ils ont aperçu, à la guerre, maintes choses venues d'ailleurs et qu'ils ont fait connaissance avec ce que nous autres avons ignoré. Le monde s'est agrandi devant eux, probablement. Et, comme ils perdaient, en même temps, l'habitude, aimable et petite aussi, d'être chez soi, ils vagabondent volontiers. Peut-être vont-ils nous élargir à merveille les horizons de la littérature.

Je n'ose rapporter à la guerre toutes leurs innovations, et jusqu'à leurs manières... Ils ont pourtant une vivacité, assez brusque, et une désinvolture qui serait assez bien celle de bons soldats, — jeunes et. promptement, vieux soldats : — point de cérémonies, ou de menues précautions ; voici, voilà, et c'est ainsi !

Leurs personnages, ils ne vous les présentent pas : les voici, vous les aimerez ou non, les approuverez ou non, les comprendrez ou non. Les voici, très vite crayonnés. Ce sont des caricatures? Seulement, ces caricatures vivent tout à coup. Je suppose qu'à la guerre on devait rencontrer de ces types, qu'on avait tout juste le temps de regarder : on les devinait aussitôt, sans recourir aux méthodes si lentes de la psychologie. Et puis les circonstances de la guerre ont créé, dans les âmes, une soudaineté que la méticuleuse analyse ne saisit pas. Nous avons accoutumé d'appeler raison le train de pensée

que suit pas à pas et régulièrement l'analyse des psychologues. Nous appelons le reste absurdité. C'est un mot que je voudrais dégager de ce qu'il a qui impliquerait un blâme. Après cela, mais cela bien entendu, je dirais que nos jeunes romanciers sont ou paraissent enchantés d'absurdité.

L'absurdité, cette absurdité-là, est magnifique dans les romans de M. Mac Orlan. La Cavalière Elsa eût déconcerté un psychologue d'autrefois. Elle incarne la révolution russe. Elle a autour d'elle, et n'en souffre pas, des sauvages nommés Falstaff ou Hamlet, qui la trimbalent de l'Est à l'Ouest. Et, à côté d'elle, une Théroigne de Méricourt est anodine.

Les héroïnes de M. Paul Morand sont tout de même absurdes : cette dona Remedios, une émeutière, en qui la tendresse et la coquetterie se mêlent de fureur; cette Isabelle dégradée, belle et monstrueuse, victime presque charmante d'une époque où « les hommes sont devenus soldats, les femmes sont devenues folles ; » cette douloureuse Anna Valentinovna, ruinée, quasi servante au restaurant Feodor, dans la grande rue de Péra, et qui a bien de l'audace grâce à une idée qui la protège, l'idée de mourir.

C'est aussi une jeune Russe, l'héroïne de M. Faure-Biguet, délicieusement alarmée de rêveries. Son absurdité la conduit à mourir. M. Faure-Biguet l'a enveloppée d'un suaire délicatement brodé.

La raison n'est plus à la mode. Nous y reviendrons et nous l'aimerons, quand nous l'aurons un peu oubliée. Alors, elle nous semblera singulière et toute neuve, comme à présent l'absurdité.

Ces écrivains, que j'ai tenté de réunir, — mais j'y renonce, avant de les rendre pareils ; car ils ne le sont pas, — ont leurs talents très heureusement séparés.

Le premier chapitre de *Barnabé Tignol et sa baleine* est bien joli, où, « par un beau soir de juillet enveloppé de poussières roses, » erre dans le silencieux Jardin des plantes, parmi les otaries, les perroquets et les gazelles, ce Barnabé « au nez violet d'avoir souvent eu froid, aux yeux rouges d'avoir parfois mal dormi, aux joues vertes d'avoir toujours eu faim. » Les derniers promeneurs s'en vont : « le soir descend sur le chant des ramiers qui battent de l'aile dans les hautes branches. » La suite se gâte par un abus de la drôlerie compliquée.

Il y a bien de la sensibilité, dans cet *Homme tendre* de M. Louwyck, et de l'émotion furtive. C'est dommage que l'auteur n'ait pas encore oublié la leçon de nos vieux réalistes et qu'il écrive : « Cette salle

vous trempait dans un froid caveau. Deux cuves en sapin, énormes, où stagnait un liquide verdâtre et nauséabond, s'y allongeaient côte à côte comme des cercueils d'eaux mortes. Au fond d'un baquet croupissait du lait de chaux; dans un autre, hissé sur un trépied, une mixture gris-jaunâtre moisissait. Par terre, des flaques visqueuses vous collaient aux semelles. On respirait de l'air mouillé. Les murs eux-mêmes, en carreaux de plâtre, suintaient... » Où sommes-nous? Dans l'atelier d'un polisseur et nickeleur. Mais Carette, le polisseur et nickeleur, s'abandonne à son amour avec une faiblesse qui lui gagne votre amitié. M. Louwyck a trouvé, pour ce pauvre Carette, une Manon Lescaut des faubourgs, terrible et aguichante et qu'on risquerait d'aimer, demain, si elle vivait.

Le *Castagnol* de M. Lamandé est un gracieux récit, farceur et philosophique, tout le temps clair et, à la longue, un peu moins clair qu'on ne l'a cru, mais agréable. Et j'ai dit, en passant, que M. Faure-Biguet ne manquait pas d'habileté : il n'est pas simple et a le goût de la psychologie morbide. Quand il s'apercevra que les âmes qui semblent ordinaires sont extrêmement singulières, il donnera une œuvre exquise dont *la Fiancée morte* est l'annonce.

Les livres de M. Pierre Mac Orlan sont écrits à la diable. Ce qu'un judicieux pédantisme, et que j'approuve, appelle fautes, contre la grammaire et le bon goût, s'y rencontre. Mais, à la diable : je veux dire aussi, avec une espèce de diablerie. C'est qu'il se dépêche. Et nous lui dirions que nous avons le temps : il est pressé. Pourquoi? Mais à cause d'une abondance de mots, d'imaginations et de projets, — projet d'une phrase ou d'une idée, les deux à la fois peut-être, — qu'il a dans l'esprit et qu'il a sous la plume et qu'il ne faut pas laisser perdre. Il ne choisit pas : il a tort de ne pas choisir; et c'est ici que l'on verrait son goût très sûr. Seulement, il n'a pas le goût très sûr : cela se voit au mélange qu'il fait du pire et du meilleur. Il écrit de longues pages, et des chapitres, inutiles, peu attrayants. Bientôt, sa verve donne; et le langage est vif, ingénieux, rapide. Des bonshommes naissent, remuent, prennent leur caractère. Un gros dessin s'anime. Les bonshommes parlent : vous entendez leur voix. Leurs intonations, comme leurs gestes, les signalent. Les paysages s'illuminent. Ce ne sont pas les paysages de chez nous; ce ne sont pas des bonshommes avec qui nous ayons aucune familiarité. Une fantasmagorie? Mais cependant réelle! Je reviens à Jean Bogaert. Le voici dans son atelier. Son atelier? C'est une bibliothèque. Il y a des livres partout : « Les livres

donnent à la vie son cours normal. Ils s'imposent à nos actes, à nos gestes, à nos peines, à nos plaisirs. Il est impossible de concevoir la vie sans les livres : elles se résorberait et finirait par disparaître... Bogaert travaillait toujours sous l'influence d'un livre. Il ne concevait la misère que pour l'avoir vue définitivement peinte dans des livres spéciaux. Il s'intéressait à l'amour parce que, dans les livres, il est parfois question de l'amour. Quant à la volupté, elle n'existe que littérairement : ce n'est qu'une anticipation ou un souvenir. Bogaert travaillait afin de perfectionner son isolement et pour ne pas oublier les créations intellectuelles à son existence. Il peignait et gravait comme d'autres font leur pain et leur vin... Jean Bogaert, grand et large d'épaules, toujours vêtu d'un chandail gris, ressemblait, au milieu de ses livres, à un vague saint François d'Assise sportif, parlant aux oiseaux. Sa librairie ressemblait à une volière peuplée d'hôtes colorés à la mode des tropiques; reliures vert laitue comme des perruches, noires ainsi que des corbeaux galonnés d'or, jaunes ainsi que des canaris. De petits bouquins trapus comme des martins-pêcheurs se miraient dans l'acajou d'un guéridon louis-philippard, posé dans un coin, en présence d'une frégate à sabords blancs et noirs, une maquette de frégate couverte d'une poussière d'appartement, fine et distinguée comme celle des bibliothèques... » Aimez-vous ça? Les bonnes raisons que vous auriez de le blâmer vous priveraient pourtant d'un plaisir. Avec tous leurs défauts, qui me choquent le plus ou me chagrinent, les romans de M. Mac Orlan laissent un fort souvenir; c'est une pensée turbulente, une poésie de tristesse et d'entrain, le désespoir d'une activité enivrée d'elle-même, et c'est une quantité de couleurs et de sons, presque une odeur et qui vous entête.

Il y a deux volumes de M. Paul Morand : l'un, *Tendres stocks*, est de l'année dernière; *Ouvert la nuit*, de cette année. Je ne compte pas, dans son œuvre digne de louanges, deux recueils de poèmes qu'il avait donnés d'abord et qui sont abracadabrants, comme ceci : « Lire les visages et les mains, — consulter les vêtements, — surveiller l'usure des semelles, — classer les taches, — se fier aux initiales des chapeaux. — Indépendant... » Cela continue; il est problable que M. Paul Morand se divertissait à un jeu dont j'ignore la règle. De temps en temps on aperçoit, dans le brouillard de la pensée, une petite lueur : « Fédérons notre ennui sous l'œil du silence — puisque nous redoutons le discours intérieur — tout autant que la parole — et que nous ne pouvons digérer les repas — pris à la vais-

selle commune des mots... » Le dernier vers, qui n'est pas un vers, a une drôlerie ingénieuse et adroite. Parmi des calembredaines, un vœu survient : « Exigeons la vie authentique! » Et c'est peut-être le moment où l'auteur va passer des calembredaines à quelque réalité.

Son œuvre digne de louanges est toute pleine de réalité, mais qu'il arrange avec un art tout dénué de naturel, avec un art souvent délicieux, presque toujours difficile. On ne lit pas M. Paul Morand comme on peut lire M. Mac Orlan, d'une traite. Il faut s'arrêter, recommencer, et gagner son plaisir.

Ce que j'appelais désinvolture et donnais pour l'un des caractères de la littérature nouvelle, c'est précisément la manière de M. Paul Morand, qui n'a point d'obligeance, ne nous avertit pas, ne vous aide pas, écrit comme pour lui seul; et peu importe que vous ayez grand peine à deviner ce qui l'ennuierait à dire. Il écrit, par exemple, et c'est le début de *la Nuit catalane :* « J'allais voyager avec une dame. Déjà une moitié d'elle garnissait le compartiment. L'autre moitié, penchée hors de la portière, appartenait encore à la gare de Lausanne et à une délégation d'hommes de nationalités diverses, noués au quai par une même ombre, unis par une églantine semblable à la boutonnière. Des sonneries grelottaient. Les voyageurs coulaient sur l'asphalte. Au haut d'un tronc ajouré, le signal tendait ses fruits écarlates que l'horaire fit tomber. Un coup de sifflet entra. La dame serra des mains par-dessus la vitre baissée : main britannique, tachée de son; charnue main germanique; main en vélin d'un Russe; doigts effilés d'un Japonais. Enfin un jeune Espagnol, dont la cravate de chasse cachait une furonculose, offrit une main sale, baguée de cuivre, en disant : Adieu, doña Remedios! » Vous êtes un peu ébaubi; vous le seriez beaucoup moins, si vous saviez que doña Remedios, veuve d'un libertaire qu'on a récemment fusillé à Barcelone, vient d'un congrès anarchiste et que ce sont les représentants de l'Internationale qui, l'ayant accompagnée, lui font leurs adieux. L'auteur le sait, feint de ne rien savoir et affecte de regarder avec une fausse naïveté des formes, des couleurs, des images qu'il interprète au mépris de leur vérité, comme ces lampes des signaux qu'il s'amuse à prendre pour des fruits écarlates. Quand vous aurez la même information que lui, au sujet de Mme Remedios et de ses compagnons, vous relirez cette page et vous en apprécierez le subtil et malin travail.

Quelquefois, la seconde lecture vous laissera, — ou m'a laissé, — dans la même incertitude que la première; et vous en aurez, je crois, un peu d'ennui. Le train part et : « Alors la foule s'ouvrit et par la

brèche se détendit une étoile mauve suivie d'un ébranlement mou et d'une fumée au travers de laquelle le film tourna, sans attendre, son devoir éperdu. » Je ne sais pas ce qu'est l'étoile mauve qui se détend, qui est suivie d'un ébranlement... Je conjecture que l'auteur note un souvenir bref, et qu'il a vu, de ses yeux vu, quelque chose d'analogue en effet à une étoile mauve; il n'a pas cherché à savoir ce que c'était. Il note qu'il l'a vu et comme il l'a vu. Le train partait; et ainsi tout s'embrouilla. Je n'en doute pas; mais la phrase aussi s'embrouille: et voilà du galimatias.

Ce galimatias, — et, avec sa désinvolture, l'auteur s'en moque, — est, dans l'œuvre de M. Paul Morand, ce qui reste de ses poèmes saugrenus. Il n'apparaît que par endroits, et va disparaître, et disparaît déjà : il n'y aura plus, cela ôté, qu'un écrivain très attentif, et bon écrivain, spontanément très original, riche, concis, et qui serre, d'une étonnante façon, les unes contre les autres ses trouvailles d'idées, de mots et de métaphores.

Les récits de *Tendres stocks* et d'*Ouvert la nuit* sont charmants, ont beaucoup d'éclat, de frénésie, de mélancolie. Autant de récits et autant de figures de femmes qui se révèlent, très singulières, toutes un peu folles, ardentes et promptes au désespoir, bien séduisantes. Comment ne pas aimer Clarisse? Une sonnerie du téléphone vous réveille dès le matin ; Clarisse vous dit : « Regardez à la fenêtre ; je vous envoie un beau nuage ! » Et vous allez vite à la fenêtre voir le beau nuage qui, par la route du ciel, vous apporte la pensée aimable et vaporeuse de Clarisse. La plupart des héroïnes de M. Paul Morand sont des étrangères, et de tous pays qu'a bouleversés la guerre. Elles ont subi le contre-coup des événements formidables et qui n'étaient point à la mesure de leurs petites âmes. Elles sont éperdues dans le désordre de la « vie moderne » où il faut « entrer en composition avec la folie. » Elles vont à mourir et, en chemin, s'égarent; tout les trompe, sauf la mort, qui guette leur venue. Elles ont une grâce et une élégance de victimes; elles ont un entrain qui sera déçu; elles ont toute sorte de sourires, mêlés de larmes. Leur destinée ne semble pas faite pour elles, et les maltraite, et à la fois les ridiculise et les ennoblit. Leurs malheurs sont comiques et beaux.

M. André Thérive est-il gai? Je crois que oui; très gai! Il a écrit *le Voyage de M. Renan*, qui est une longue plaisanterie sans relâche. N'est-il pas triste cependant? Il a écrit *l'Expatrié*, l'un des romans les plus afligeants que j'aie lus. Entre temps, il compose de savants poèmes, d'une forme un peu ancienne, qui semblent d'une époque

« plus digne de Minerve » et qui ont leur véritable beauté dans la double méditation de l'amour et de la mort :

Aminte, il faut penser qu'en un coffre sévère
Un jour seront enclos
Ces membres qui sont vifs comme sous la lumière
Les plus jeunes ruisseaux.
Et déjà, tu le sais, sous des terres diverses,
Herbe, sable ou rocher,
Tant de corps que fondit un amoureux commerce
Dans l'horreur sont couchés...

Une époque plus digne de Minerve l'eût blâmé de mettre à la rime indifféremment le pluriel ou le singulier, mais eût vanté sa jolie adresse, un choix très juste et fin des mots, le rythme parfait, la vive péripétie du poème, le sentiment discret, et enfin le jeu d'écrire en vers mené à l'exquise rouerie.

Si M. André Thérive est gai ou triste ? Je le devine ou crois le deviner un homme que la littérature enchante, ou gaie ou non, selon les jours et que, d'une manière ou de l'autre, elle amuse.

Je l'aime donc ! Je n'aime pas tant d'écrivains que nous avons et qui ont l'air morose. Il suffit de les lire, on sent qu'ils ont peiné sur l'ouvrage. Leur gentil métier ne leur donne point d'allégresse : que leur faut-il ? Ou bien, ils sont guindés : l'art d'écrire leur paraît une futile besogne et tant inégale à ce qu'ils songent qu'au soin de la littérature ils ajoutent maints propos ambitieux ou éloquents. Les voilà prêcheurs ou partisans, refrognés, malheureux, dérisoires.

Au contraire, M. André Thérive est content. Une idée qui l'a séduit l'emmène. Et il n'a point, comme les sombres gens que je disais, peur des idées, fussent-elles parfois périlleuses.

Peut-être doit-il cette agréable sécurité à une agilité d'esprit qu'il a et qui lui promet le salut par la fuite ou par les détours opportuns. Plutôt encore, s'il n'est pas craintif ou poltron, c'est qu'il a ses doctrines ou préférences fixées depuis longtemps : il baguenaude avec liberté aux alentours, sûr de ne pas se perdre.

Le sujet de son premier roman, *l'Expatrié*, eût alarmé d'autres écrivains, parmi ceux-là même qui font grand bruit de leur audace : des étourdis, et fastueux. *L'expatrié*, c'est l'histoire d'un garçon qui, dès la guerre déclarée, se dégage de son pays, s'établit en dehors de la mêlée, dans une idéologie, à l'abri des coups. Un lâche? S'il était exactement un lâche, il ne mériterait aucune attention, nulle pitié, ni

le peu d'amitié qu'il faut qu'obtienne un personnage de roman pour qu'on ne l'abandonne pas tout de go.

Sa lâcheté n'est pas tout son caractère. En outre, il a une philosophie. Est-ce à cause de sa philosophie qu'il devient lâche, ou bien a-t-il adopté une philosophie lâche comme il la désirait? L'accord de cette doctrine et de ce garçon, M. Thérive ne l'invente pas : il le constate; et il nous montre comme nous avons tort et nous flattons d'une liberté fausse, en nous figurant que nous choisissons nos doctrines, lesquelles ne sont pas notre manteau, mais notre peau... Donc, Taillandier s'expatrie et, de la société qu'il a quittée, il tombe dans une coterie de déserteurs et de bohêmes. Il ne sera point seul. Et il a rêvé de l'être : on n'est pas seul, on ne l'est jamais. Il aura des révoltes vives contre ses nouveaux compatriotes, les sans-patrie et, quand ils seront trop abjects, il rougira de leur camaraderie ; quand ils le complimenteront d'être leur pareil, il sentira son ignominie. Ce qui lui manquera, c'est la force de rompre avec tant de sophismes dont les liens le tiennent, et de rompre avec un amour dont la vile douceur convient à sa faiblesse.

Or, nous arrivons à plaindre Taillandier. M. André Thérive ne le hait pas. Mais il le juge et ne cesse de le juger. Voilà une tête où les idées ne s'embrouillent pas. Ce roman si douloureux garde la vérité intacte et garde, avec simplicité, une sérénité intelligente.

Il y a, dans ce roman pathétique, plusieurs passages qui annoncent la gaieté de l'auteur, sa plaisante ironie. Hors de France et parmi les sans-patrie, Taillandier retrouve une Autrichienne qui a été sa bien-aimée autrefois, et qui l'a quitté pour aller à d'autres erreurs. Asseline raconte à son ancien amant ce qu'elle est devenue depuis lors. Elle a vécu en Égypte ; et elle passe, tous les ans, six mois dans le Tyrol ; à Salzbourg, elle a lu un livre de Taillandier, etc. « Elle omettait bien des choses, mais c'était avec bonne grâce... » Voilà un trait de ravissante comédie ; et lisons *le Voyage de M. Renan*.

Ce n'est pas M. Renan qui voyage, mais le sosie de cet écrivain célèbre. M. Renan ne désirait pas de quitter Paris ou la Bretagne. Or, il s'agit d'aller en Afrique et d'apporter au Collège de France une pierre, une lourde pierre aux parois de laquelle est gravée en caractères araméens une inscription votive. Le sosie de M. Renan passe la mer. Seulement il est pris par les fidèles du Mahdi, cela en 1885, mauvaise année où les Mahdistes sont en guerre avec les Anglais et les Égyptiens de Gordon. Le faux Renan n'était aucunement préparé à de si redoutables aventures et, pour ainsi parler, n'avait pas son

héroïsme sous la main; de sorte qu'il remplace les ressources de violence combative par les stratagèmes de l'esprit le plus avisé. Les Mahdistes ne l'épargneront pas, s'il refuse de se convertir. Eh! volontiers : et, comme il n'est pas attaché à telle ou telle religion, celle qu'on lui offre ou qu'on lui impose ne le rend pas un renégat; dont il se félicite. Et, racontant plus tard son histoire, il dit : « Je revins à la cabane habillé en derviche, d'une robe blanche, ceint d'une bande verte et bleue qui se retrouvait en cordelière autour d'un grand chapeau fort commode... » La commodité du chapeau serait une consolation, s'il en fallait une. Les compagnons de voyage du faux Renan, captifs comme lui désormais, n'ont pas tous la même entente de la vie. M. Guéret, capitaine émérite et qui paraît avoir été en coquetterie avec la Commune, est fort aise : il combattra. Mais il y a des religieux et des nonnes, que le « fanatisme » rend difficiles à sauver. Les religieux, on les a suspendus à des branches et on les a fouettés avec des épines; les sœurs Barbe et Madeleine, on leur a mis le carcan. Voici la novice Mathilde, affolée de martyre. « Allons, lui dit le faux Renan; je suis aussi peiné qu'on peut l'être de ces cruautés inutiles; mais n'avez-vous pas exaspéré ceux qui nous ont à présent en leurs mains? ils demandent si peu de chose. — Certes, dit M. Guéret; une ou deux simagrées ce matin, et j'en suis quitte pour être musulman... Mathilde le regarda avec tant d'horreur qu'il se retourna en grommelant. » Le faux Renan essaye de faire admettre à la novice que nulle opinion des hommes ne vaut qu'on lui sacrifie sa vie, et n'y parvient guère...

Et vous songez à *Candide*.

Mathilde s'adoucira; et puis Mathilde se repentira; et, par moments, elle vous fera songer à cette « dame en servitude » qu'il y a dans *la Captivité de Saint Malc*, de La Fontaine, à propos de laquelle Saint Malc, un peu alarmé, dit au Seigneur :

Tu m'as donné pour aide, au fort de la tourmente,
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante!...

Et, si le roman de M. André Thérive nous procure de tels souvenirs, de Voltaire et de La Fontaine, j'en ai dit la bonne qualité.

Parmi nos jeunes romanciers, l'auteur du *Voyage de M. Renan* est un lettré accompli et qui ne croit pas qu'il faille bouleverser les siècles admirables de notre littérature pour y être jeune et tout neuf.

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les jours de Londres resteront douloureux dans le souvenir du peuple français; ils étaient nécessaires et ils seront finalement bienfaisants : ils ont apporté de la lumière; ils ont précisé, entre le Gouvernement britannique et la France, un différend, à la vérité déplorable ; et, pour l'avenir de l'Europe, dangereux, mais qu'il était vain de dissimuler.

Quel était l'objet précis de la Conférence? L'entente franco-britannique n'y était en cause qu'indirectement; il s'agissait de la suite à donner à la demande de moratorium formulée par le Gouvernement allemand. Accorderait-on un moratorium, de quelle durée, à quelles conditions? M. Lloyd George, avant la Conférence, avait déjà proclamé son opinion : moratorium sans conditions. M. Poincaré, à la Conférence, répondit : les Alliés ont octroyé, en janvier, un moratorium à l'Allemagne, moyennant certains engagements qui n'ont pas été tenus; lui concéder de nouveaux délais sans conditions serait donner une prime à sa mauvaise volonté; un moratorium est un avantage qui doit avoir une contre-partie; la France se refuse, pour sa part, à l'accorder, si elle n'obtient pas, en échange, des gages productifs. Telles sont, dans leur simplicité, les thèses qui se sont heurtées et entre lesquelles on a vainement cherché un compromis.

M. Poincaré s'était proposé de soumettre à la Conférence un ample programme comportant un règlement des dettes et un projet de reconstruction financière. Sur ce terrain plus large un accord aurait été plus aisé et plus fécond. La note signée de lord Balfour, mais inspirée par M. Lloyd George, coupa court à un tel dessein et rendit le désaccord inévitable. M. Poincaré se borna donc à proposer un certain nombre de mesures, non pas coercitives, mais productives, que les experts furent chargés d'étudier et dont les principales étaient les suivantes. Prélèvement de 26 pour 100 sur les

exportations allemandes et saisie des douanes aux frontières; les experts à l'unanimité se prononcèrent pour l'adoption. — Contrôle des mines fiscales et exploitation des forêts domaniales ; les experts en admirent le principe, tout en rejetant l'idée de gestion directe et en concevant le contrôle comme destiné à assurer les livraisons en nature de charbon et de bois. — Prélèvement de 60 pour 100 du capital-actions des fabriques de matières colorantes, que les matières premières et l'outillage qu'elles emploient permettent de transformer rapidement en usines de gaz asphyxiants ; les experts ne l'admirent pas, non plus que le projet de perception directe des impôts dans les régions occupées. — Établissement d'un cordon douanier sur le Rhin et d'une ligne douanière englobant le bassin industriel de la Ruhr; les Anglais combattirent vivement ce projet et furent appuyés par les Italiens et les Belges; ceux-ci craignaient que l'établissement de douanes sur le Rhin ne détournât le commerce allemand sur Rotterdam aux dépens d'Anvers.

Le rapport des experts, rédigé par M. Bemelmans, n'excluait donc pas toute possibilité d'un accord par mutuelles concessions; l'ingénieuse activité des Belges s'employa à proposer d'autres gages pour remplacer ceux que la commission rejetait. Vains efforts : au moment où les experts semblent plus près de s'entendre, les premiers ministres sont moins disposés à s'accorder. Malgré la renonciation des Français à plusieurs points de leur programme, il fut impossible de décider M. Lloyd George à des concessions équivalentes; ses contre-propositions, au premier abord séduisantes, n'étaient qu'un trompe-l'œil, puisqu'elles n'apportaient en réalité ni une garantie nouvelle, ni un gage nouveau; elles montraient bien où gît le désaccord irréductible. M. Lloyd George admet que, dans la mesure de ses capacités, l'Allemagne doit payer, mais il se fie, pour l'y amener, aux moyens de persuasion ; toute mesure qui ressemble à une contrainte, toute garantie qui pourrait entraîner l'emploi de la force, tout gage qui paraît empiéter sur la pleine indépendance du Gouvernement du Reich, le trouve radicalement hostile. Il a foi en la magie de son éloquence pour inculquer aux Allemands le respect de leurs obligations, dont il admet comme nécessaire une très importante réduction; son ambassadeur, lord d'Abernon, qui, dès son arrivée à Berlin, prit le rôle agréable de protecteur de l'Allemagne contre les exigences des vainqueurs, le persuade de la bonne volonté et de l'impuissance de l'Allemagne à tenir ses engagements. En aucun cas, le Gouvernement britannique

ne se prêtera donc à une action coercitive, même si elle est explicitement prévue et stipulée par le traité. Si le Gouvernement français croit devoir recourir à de tels moyens, l'Angleterre assistera avec regret, sans y participer, à l'expérience.

Notre esprit logique et droit a quelque peine à discerner les mobiles d'une telle politique et ses desseins; les origines en sont complexes et il faut, pour les démêler, tenir compte de l'opinion publique et des sentiments personnels de M. Lloyd George. L'Angleterre est inquiète; elle souffre du fléau du chômage; elle craint de ne jamais retrouver sa prospérité d'avant la guerre et, par un instinct naturel aux hommes, elle cherche le remède dans un retour à l'ancien état de choses : commerce avec la Russie, commerce avec l'Allemagne. Elle ne voit pas que le chômage et la crise économique tiennent à des causes plus profondes, plus complexes dont la guerre a seulement précipité les effets. M. Amery, membre éminent du Cabinet britannique, l'a montré récemment. On a fait croire à « l'homme de la rue » que toute mesure ayant pour objet de forcer l'Allemagne à payer ce qu'elle doit précipiterait une crise économique dont l'Angleterre redoute le contre-coup; il craint que le Français ne cherche l'occasion d'écraser l'Allemagne, de l'empêcher de travailler et de prospérer ; et une telle appréhension affecte non seulement ses intérêts matériels, mais cet idéalisme nourri de la Bible et vaguement humanitaire qui est, depuis la Réforme, un des traits permanents et spécifiques du caractère britannique. Il n'est pas généreux d'écraser un vaincu; le peuple allemand est laborieux, sérieux; il a le droit de vivre; certes le Français est sympathique et il a montré, dans la dernière guerre, qu'il était capable d'énergie, mais il est nationaliste, chauvin; il appartient aux Anglais de réconcilier, après la bataille, vainqueurs et vaincus : ainsi s'amalgament dans l'esprit public, par un travail très spécial à la mentalité britannique, l'intérêt matériel le plus positif et l'idéalisme le plus imprécis. Il manque à l'Anglais le souvenir, jalonné de ruines, d'invasions étrangères.

Le peuple anglais est simple et loyal ; il reste très fidèle à une amitié cimentée par le sang de tant de milliers de ses enfants ; mais le Gallois souple et rusé auquel il a confié ses destinées a l'âme plus complexe. L'habileté et la force de M. Lloyd George viennent précisément de l'art avec lequel il sait diriger l'opinion, tout en la flattant et en ayant l'air de lui obéir. Il a, lui, voulu et prévu l'échec de la Conférence : il l'a préparé par la publication de la note Balfour qui fermait toute issue à une négociation plus ample. Sur la question

du moratorium il s'était d'avance lié les mains. Son siège était fait; dès le premier jour, il fut évident, pour la délégation française, malgré la cordialité de l'accueil qu'elle reçut à Londres, que le Premier anglais ne cherchait pas l'entente, qu'il voulait une rupture dont il se préparait à faire endosser la responsabilité à M. Poincaré.

Lorsqu'à l'issue de la guerre, les hommes d'État britanniques contemplèrent l'Allemagne vaincue, sa flotte détruite, ses colonies perdues, la Russie en proie à la plus effroyable anarchie, les États-Unis, après leur brillante intervention dans les affaires de l'Europe, aspirant à rentrer dans leur continent et à s'absorber dans la politique intérieure et les problèmes du Pacifique, il leur parut qu'aucun État, en Europe et en Asie occidentale, n'était capable de faire figure de grande Puissance en face de l'Empire britannique. La France n'était-elle pas épuisée, exsangue, créancière d'une Allemagne qui ne paierait pas, débitrice d'une Angleterre qui saurait, au besoin, se servir de sa créance comme d'un moyen de pression politique? Comme sur un mot d'ordre, on vit partout, et particulièrement dans le proche Orient, les agents du Gouvernement britannique combattre l'influence française, contrecarrer les intérêts français. Dans son livre *la Crise des alliances* (1), M. Alfred Fabre-Luce a exposé, en un saisissant relief, toute cette triste histoire, dont le différend d'aujourd'hui est l'aboutissement. Ainsi, au fond même du débat, apparaît un grand problème historique que nous regardons, nous, comme périmé et remplacé par d'autres préoccupations plus graves, plus urgentes, qui font de l'entente franco-britannique l'indispensable instrument de paix et d'ordre dont l'humanité a besoin, mais qui survit dans les traditions politiques de la Grande-Bretagne et qui prend des formes et une vigueur nouvelles dans l'esprit à la fois chimérique et utilitaire de M. Lloyd George. Il sait, avec un art très subtil, donner satisfaction à la fois aux hommes d'affaires, aux spéculateurs qui l'entourent, et aux idéalistes avec lesquels il reprend contact dans ses fréquentes villégiatures et qu'il régale, dans les assemblées religieuses, d'homélies humanitaires.

M. Lloyd George a aussi d'autres préoccupations plus immédiates: il pense aux futures élections. Il est le chef d'une coalition dont une fraction se détache peu à peu de lui; un grand nombre de conservateurs aspirent à constituer un Gouvernement de leur choix. Pour ne

(1) *La Crise des alliances.* Essai sur les relations franco-britanniques depuis la signature de la paix (1919-1922). (Bibliothèque de la *Société d'études et d'informations économiques*, Bernard-Grasset, éditeur.)

pas devenir le prisonnier des unionistes qui constituent l'élément le plus important de sa majorité, il a besoin de s'appuyer sur les travaillistes. Or, le *Labour party* a toujours eu des affinités germaniques ; n'en eût-il pas d'ailleurs, que la manière étroite dont il comprend ses intérêts le porterait à un accord avec les Allemands. L'un de ses chefs les plus distingués, M. J.-H. Thomas, M. P., secrétaire général de l'Union des cheminots, qui, lui, a souvent donné des preuves de ses sympathies françaises, parlant le 20 août à Chester, a dit : « Comme nation, nous souffrons aujourd'hui du chômage à cause de la sotte et aveugle politique qui a été adoptée à Versailles. Il faut faire payer l'Allemagne ; mais c'est parce que la France sait qu'il est impossible à l'Allemagne de payer que nous avons une querelle avec elle en ce moment... Nous estimons que l'amitié avec la France est une chose à conserver ; mais nous ne sommes pas disposés à conserver cette amitié au prix d'affamer un peuple. » Voilà les illusions tenaces avec lesquelles M. Lloyd George est obligé de compter, s'il veut ranger une partie des travaillistes sous sa bannière. Il lui faut aussi ménager ceux des libéraux qui ont suivi sa fortune et que pourrait séduire le ferme bon sens dont lord Grey vient encore, dans un discours récent, de donner d'éclatantes preuves. A M. Asquith et à ses amis le Premier reprochait dernièrement de négliger les intérêts des « payeurs de taxe » qui sont surchargés ; il faut leur faire croire que, si la France payait ses dettes de guerre, ils s'en trouveraient allégés. On oublie d'ajouter que si, l'Allemagne ne payant pas, la France se trouvait acculée à la faillite, l'Angleterre ne s'en trouverait pas mieux !

Voilà quelques-unes des raisons dont le concours explique l'attitude du chef du Gouvernement britannique à la Conférence. En dernier lieu, la ferme résistance de M. Poincaré s'accrocha à la question des mines fiscales et forêts domaniales : pas de moratorium sans la remise de ce gage. Les mines fiscales et les forêts domaniales sont régies par une administration bien constituée dont il suffirait de contrôler la gestion et de saisir les recettes pour tenir un gage dont le rendement pourrait atteindre deux cents millions de marks-or par an, mais dont la saisie aurait surtout l'efficacité d'un précédent et la valeur d'un exemple. Mais M. Lloyd George, revenant de la campagne le 14 au matin, n'en rapportait pas des dispositions plus conciliantes, et les hauts plénipotentiaires ne parvenaient à se mettre d'accord que pour « constater leur désaccord. » M. Lloyd George insistait sur le caractère du différend : ce n'est pas une rupture de l'Entente cordiale, c'est un désaccord sur les méthodes à employer

pour faire payer l'Allemagne. La presse anglaise, en effet, même celle qui reçoit les directions de Downing Street, ne suit pas sans réserves ni restrictions la politique du Premier ministre. Même des journaux presque officieux, comme le *Daily Telegraph*, laissent percer des inquiétudes et des regrets. Il s'en faut que l'opinion publique britannique approuve unanimement la politique de M. Lloyd George; on sent, parmi les Anglais, l'inquiétude, le doute. Est-ce bien là une attitude digne du Gouvernement britannique envers l'allié d'hier? Est-ce une politique de loyauté? Est-ce bien même une politique d'intérêts? M. Poincaré a reçu d'Angleterre un nombre impressionnant de lettres souvent touchantes, toujours sévères pour la politique du Premier ministre. En France, au contraire, la presse et l'opinion se solidarisent avec la politique nationale, ferme et modérée, du Président du Conseil. Les Conseils généraux viennent de lui donner des témoignages significatifs de leur approbation et de leur confiance. Personne ne regrette que la Conférence de Londres n'ait pas, après tant d'autres, fini sur une équivoque ou par de nouvelles concessions. Personne n'aurait compris que M. Poincaré s'inclinât devant les exigences de M. Lloyd George.

Depuis son retour, M. Poincaré a pris plusieurs fois la parole. A Triaucourt, le 20, à l'inauguration d'un monument commémoratif, il a rappelé, avec de terribles précisions, les crimes barbares de ces ennemis qu'on nous accuse aujourd'hui d'opprimer parce que nous prétendons qu'ils doivent et qu'ils peuvent réparer le mal qu'ils ont fait dans la mesure où il est réparable. Les Allemands ont qualifié de provocation l'évocation de ces souvenirs; eux chez qui les *semeurs de haine* (c'est le titre d'un bon livre de M. André Fribourg dont M. Poincaré conseillait récemment la lecture) ont toute licence pour jeter à tous les vents leurs calomnies, se plaignent dès que nous rappelons quelques vérités. A Bar-le-Duc, au Conseil général de la Meuse, le 22 août, M. Poincaré a, en exposant sa politique, affirmé que l'heure des concessions et des abdications est passée : « ce que la France ne comprend pas, c'est pourquoi, depuis plus de trois ans, dans les traités de paix comme dans les conventions ultérieures, l'accord entre les Alliés s'est si souvent fait à nos dépens. » Personne ne veut réduire l'Allemagne en esclavage ou l'anéantir, mais la réparation des dommages est pour nous une question de justice et de salut : elle se fera avec ou sans l'Angleterre.

L'échec de la Conférence de Londres n'a nulle part produit plus de malaise et d'inquiétude qu'en Allemagne. A aucun pays, pas même à

la France, la politique de M. Lloyd George n'a été plus nuisible. Si, dès 1919, l'Allemagne avait senti la puissante solidarité d'intérêts qui devrait unir la France et ses alliés, elle ne se serait pas laissé entraîner à une politique de résistance qui a ruiné ses finances, qui mène son industrie à la catastrophe et qui accule son Gouvernement à une impasse dont il ne voit plus l'issue. Établir sa loyauté, prouver que, pour son nouveau Gouvernement, les traités ne sont pas des chiffons de papier, et que l'obligation de réparer n'est pas un vain mot, auraient mis l'Allemagne sur la bonne voie, celle qui conduit à la réconciliation des peuples dans la justice et le respect de tous les droits. Un jour viendra, qui n'est peut-être pas éloigné, où les conseils flatteurs de lord d'Abernon apparaîtront aux Allemands plus dangereux que les sommations justifiées de M. Poincaré.

La parole est, pour le moment, à la Commission des réparations, qualifiée pour se prononcer sur la question du moratorium. Ses délégués sont à Berlin. Sir John Bradbury se flatte que ses conseils amèneront le Gouvernement du Reich à remettre à la Commission ces mêmes gages qu'à Londres M. Lloyd George lui déniait le droit d'exiger. Puisse-t-il y réussir! La présence en Allemagne de M. Keynes, qui fait une conférence à Hambourg sur le problème des réparations, ne l'y aidera sans doute pas. Au retour de ses délégués, la Commission prendra une décision. Si la Belgique vote avec la France, le moratorium sera rejeté, le président ayant droit à un double vote, et c'est seulement à la prochaine échéance que, si l'Allemagne ne payait pas, la Commission constaterait un manquement, et que des sanctions s'imposeraient. Si, au contraire, le représentant de la France restant seul de son avis, le moratorium est accordé, il appartiendra à M. Poincaré de décider sous quelle forme et à quelle heure se produira l'action indépendante de la France.

En tout état de cause, il faudra reprendre, avec toute l'ampleur nécessaire, l'examen général de la question des réparations; elle est connexe à celle des dettes interalliées. Non pas, certes, qu'il y ait, comme l'a fortement dit M. Poincaré à Bar-le-Duc, « la moindre comparaison à établir entre ce que l'Allemagne doit aux Alliés et ce que les Alliés se doivent entre eux. Confondre des dettes aussi distinctes serait la plus monstrueuse des iniquités; » mais « il est bien évident que cette question générale des dettes interalliées pèse lourdement sur les changes et sur l'état économique universel et qu'elle appelle un règlement d'ensemble. » On envisage déjà une conférence qui se réunirait à l'automne à Bruxelles. Il appartiendrait à la

France d'y apporter un plan très large de restauration financière et de réparations dont les grandes lignes seraient : règlement des dettes interalliées, moratorium général d'une durée assez longue pour permettre une réorganisation monétaire et économique dans les États à change déprécié, gages, contrôle, priorité pour les réparations. Nous avons déboursé, pour la restauration de nos régions dévastées, 90 milliards de francs-papier ; c'est une créance dont nous ne pouvons admettre ni la réduction, ni la discussion. Elle doit être intégralement payée. Lorsque cette dette sacrée sera éteinte, nous pourrons consacrer à nos débiteurs alliés une partie raisonnable des versements que l'Allemagne pourrait encore faire.

L'échec des négociations de Londres ne signifie pas une rupture de l'Entente cordiale, ni même la fin de la collaboration des deux Puissances pour l'exécution des traités de paix. Il n'en reste pas moins vrai que, pour le moment du moins, la France et l'Angleterre séparent leur cause et que leur désunion ouvre la porte à toutes les forces de dissociation, à toutes les tentations de revanche. Mieux vaut cependant sortir de l'équivoque et de l'impuissance. Nous nous séparons, avec regrets, non pas du peuple anglais, mais d'un Gouvernement que rien ne peut éclairer, — pas même le voyage triomphal du maréchal Hindenburg à Munich et les manifestations militaristes et monarchistes dont il a été l'objet, — et à qui manque cette expérience du voisinage allemand que l'histoire nous a donnée. Nous ne nous éloignons pas de l'Angleterre, ni de l'Empire britannique, dont les braves soldats se sont héroïquement battus sur notre sol; nous nous séparons d'une politique qui conduit la France, l'Allemagne, l'Angleterre elle-même, et toute l'Europe aux abîmes. Mais nous ne perdons pas l'espoir de voir l'opinion anglaise, mieux éclairée, ramener son Gouvernement à une plus juste compréhension de ses propres intérêts et à un plus juste respect des nôtres.

Désaccord n'est pas rupture. La Conférence, après avoir constaté, dans sa séance matinale du 14, l'impossibilité d'une entente à propos du moratorium, a tenu une nouvelle réunion à cinq heures. Elle a, très rapidement, examiné la question des paiements au compte des compensations, et ce fut pour donner raison à la politique française. Puis elle a abordé la question d'Autriche et ce fut, presque sans débat, pour en renvoyer la solution à la Société des Nations. Est-ce la voie la plus rapide ? On en peut douter ; cependant, l'urgence est extrême ; le sort de l'Autriche n'est pas moins capital, pour la sécurité de la France, que l'avenir de l'Allemagne. D'ailleurs, les deux

questions sont connexes. L'Autriche est en avance d'une année dans la voie de la décomposition financière, économique et sociale, mais l'Allemagne suit avec une rapidité vertigineuse la même pente; le mark, hier, valait encore un centime; mais cent couronnes ne valent plus que deux centimes! Nous avons expliqué, le 1er juillet, à propos de la formation du Cabinet Seipel, les projets très sages du nouveau chancelier. L'Autriche n'est qu'un petit État de six millions d'habitants; elle demande qu'on l'aide à sortir de la terrible situation où la dislocation de l'ancien Empire et les tergiversations des Alliés l'ont plongée; elle se prête à toutes les combinaisons, pourvu qu'elle y trouve le salut et l'indépendance. Mais les remèdes arrivent trop tard ou sont trop anodins. On a donné à l'Autriche des crédits, mais sans en préciser l'emploi, ni en contrôler l'application: si bien que la *Notbank*, la banque de détresse, que le Gouvernement a décidé de créer et qui doit devenir la pierre angulaire du nouvel édifice économique et financier, n'a pas encore vu le jour faute des 100 millions de francs-or qui doivent constituer son capital. Les 55 millions de francs votés par le Parlement français seraient employés à garantir l'émission de nouveaux billets en attendant la rentrée de l'emprunt forcé intérieur et des impôts et la possibilité d'émission d'un emprunt extérieur qui serait réalisé aussitôt la couronne stabilisée, conformément au plan du Comité financier de la Société des Nations. Il suffirait que cet emprunt fût de 25 millions de livres répartis sur quatre années et garantis par le revenu des douanes (environ 4 millions de livres par an).

Ainsi, à la condition d'agir sans délai, le salut de l'Autriche apparait réalisable, et même relativement facile. L'Autriche travaille, produit, mais la crise monétaire est si grave et entrave à tel point le rétablissement de la vie normale que tous les efforts du cabinet Seipel ne parviennent qu'avec peine à retarder les progrès de l'anarchie et du bolchévisme. Le désespoir peut pousser un peuple qui manque de cohésion nationale et d'énergie patriotique aux solutions extrêmes. Son chef, Mgr Seipel, crie sa misère et appelle au secours de son pays qui ne veut pas mourir. Il était le 20 août à Prague où il a eu avec M. Benès d'importants entretiens. Ce n'est pas l'un des spectacles historiques les moins caractéristiques de notre temps que Vienne abritant sa misère sous l'égide de Prague. M. Benès sait mieux que personne toute l'importance du problème autrichien: à lui d'indiquer les mesures à prendre; le concours de la France lui est acquis. Les ministres des Affaires

étrangères de la Petite Entente vont avoir très prochainement des conférences à Marienbad et à Prague; on espère qu'il en sortira un renforcement des liens politiques et économiques des États qui la constituent. Le ministre de Pologne participera à certaines délibérations. Demandons à tous les « États successeurs » de mettre à l'ordre du jour de leurs entretiens le problème autrichien et de réaliser avec le Cabinet de Vienne des accords douaniers et ferroviaires qui aident l'Autriche à sortir de son dangereux isolement économique. Le chancelier d'Autriche a été moins bien inspiré en allant à Berlin conférer avec M. Wirth. Il sait qu'il ne peut attendre de l'Allemagne ni aide pécuniaire, ni appui politique. A-t-il cru trouver dans une telle visite un moyen d'alarmer l'Entente et de hâter ses résolutions? Ou plutôt, ce voyage, qui précède une prochaine entrevue de Mgr Seipel avec M. Schanzer, n'a-t-il pas été inspiré au Chancelier par la politique italienne? L'Italie ne veut pas que Tchécoslovaques et Yougoslaves se donnent la main dans la capitale d'une Autriche devenue leur alliée ; il convient, pense-t-elle, à ses intérêts que l'Europe centrale reste « balkanisée ; » elle y exercera plus à son aise sa politique d'hégémonie. Une note officieuse publiée par la *Tribuna* du 23, précise les cas où l'Italie se croirait obligée d'intervenir en Autriche par les armes. M. Schanzer semble pousser l'Autriche à la catastrophe pour mieux la prendre en tutelle ;il cherche à intimider Belgrade et Prague. Une lettre émouvante de sir William Goode au *Times* du 24 précise le danger et fait appel aux Puissances. La Société des Nations a l'autorité morale nécessaire pour veiller au maintien du *statu quo* politique dans l'Europe danubienne; mais il faut, sans délai, qu'on vienne au secours de l'Autriche en lui garantissant le capital nécessaire à sa reconstitution. Dans une telle urgence, un Gouvernement doit pouvoir agir sans l'approbation préalable du Parlement.

Il faut traiter la question d'Autriche comme une affaire qui rémunérera le capital engagé. Pourquoi, par exemple, un syndicat de banquiers américains, italiens, tchèques, français, ne créerait-il pas une sorte de Compagnie à charte pour la mise en valeur des richesses de l'Autriche, avec l'appui et la garantie des Gouvernements de l'Entente? Mais l'Entente, qui a eu de grands chefs militaires, n'a pas encore trouvé le banquier à l'imagination hardie qui s'affranchira des routines désuètes et des théories que l'expérience a ruinées pour fonder sur de nouvelles données une politique de la finance. Le Gouvernement de l'Autriche ne saurait, sans un appui extérieur, trouver

l'énergie indispensable pour élaguer les branches inutiles de l'administration, réduire l'importance des services et le nombre des fonctionnaires à la taille du nouvel État. L'Autriche porte encore l'ample manteau impérial sur un corps réduit ; il faut lui tailler un nouveau vêtement qui ne soit qu'un justaucorps de travail. Elle le comprend, mais elle a besoin qu'on l'y aide, au besoin qu'on l'y oblige. La Société des Nations, à qui le problème a été renvoyé, a une belle occasion de manifester son activité bienfaisante; mais il faut lui prêter main-forte et, si le Gouvernement de Vienne n'est pas sûr de sa petite armée, travaillée par le communisme et le pangermanisme, il faut venir à son aide et donner à la Société les moyens de faire prévaloir l'ordre. Tout le budget autrichien doit être, pour quelques années, soumis à un contrôle international avec le pouvoir de faire exécuter, au besoin, les décisions prises par la force. L'existence d'une Autriche indépendante est la condition indispensable de la stabilité de l'Europe continentale; la voie du Danube que Vienne commande est la route de l'Orient; la Suisse et l'Autriche avec ses provinces du Vorarlberg, du Tyrol et de Salzbourg sont la barrière qui protège l'Italie contre la pression directe du grand corps germanique ; les traités de Versailles et de Saint-Germain consacrent l'indépendance et l'intangibilité de l'État autrichien ; l'expérience prouve qu'il est viable, la raison politique ordonne de le faire vivre; c'est un impératif catégorique immédiatement exécutoire. Selon qu'à Vienne se dressera une barrière ou s'ouvrira une route, il y aura ou il n'y aura pas d'équilibre politique en Europe.

Presque à la même heure, deux grands journalistes viennent de mourir qui étaient, l'un et l'autre, des forces dans le jeu de ce monde : Arthur Griffith et lord Northcliffe disparaissent en pleine activité et en plein talent. Ils étaient l'un et l'autre Irlandais, le second d'origine seulement, l'autre par toutes les fibres de son être agissant et pensant. Northcliffe a fait du journalisme anglais une puissante machine à gouverner l'opinion, à la taille de l'Empire britannique, dont il avait l'ambition d'être le héraut. La France ne saurait oublier l'effort heureux que le grand journaliste accomplit pour comprendre et faire comprendre, pendant et après la guerre, son âme, sa pensée, ses intérêts, sa politique. L'imagination de lord Northcliffe était sortie du cadre insulaire pour s'élever aux plus hautes compréhensions européennes et mondiales. L'âme d'Arthur Griffith, au contraire, était restée dans son île, dans cette Irlande qui réclamait toute son ardeur et tout son talent. Il a été le créateur d'une politique nouvelle,

celle du sinn-fein, et d'une tactique inédite, la résistance passive qui arrête le fonctionnement de la machine gouvernementale. En 1916, il refusa de s'associer à une révolte qui prenait les aspects d'une trahison et c'est pourquoi il put, en 1921, négocier d'égal à égal avec le Gouvernement britannique et assurer à son pays, par le traité de décembre, une indépendance que les Parnell et les Redmond n'auraient pas osé espérer par les méthodes parlementaires. Griffith n'était pas partisan de la violence, mais il fut, par sa plume, le créateur et l'animateur des idées qui servirent de ralliement à la cause nationale. Il meurt au moment où le pays presque tout entier s'est rallié à sa politique.

Le vote significatif du peuple, appuyé par l'opinion des Irlandais d'Amérique, a donné à MM. Griffith et Michaël Collins le plus difficile des courages, celui de réduire par les armes les nationalistes intransigeants dont M. de Valera est le chef et qui, il y a quelques mois, combattaient avec eux contre les Anglais. Il vient toujours un moment, dans les luttes civiles, où le succès même oblige à rompre avec les fractions extrémistes. Il en coûte cher, souvent, aux hommes d'énergie et de bon sens qui ont le courage de se résoudre à cette opération douloureuse. M. Michaël Collins, tué dans une embuscade le 23, vient d'en faire l'expérience. L'Irlande est privée de ses deux chefs. On peut espérer que la guerre civile n'en sera pas prolongée : si elle triomphait, elle aurait pour premier résultat de ramener en Irlande les troupes anglaises. Les chefs du Gouvernement républicain ont fait preuve de loyauté et de sens politique en exécutant le traité qui leur donne en fait l'indépendance; le Cabinet de Londres, avec une modération dont le mérite revient surtout à M. Winston Churchill, a fait confiance à la jeune République irlandaise et l'a laissée prendre ses responsabilités. C'est le sort de tous les peuples longtemps opprimés qu'il leur faut faire le douloureux apprentissage de la liberté reconquise. L'Irlande a franchi, grâce à quelques hommes dont Griffith et Collins étaient les plus en vue, l'étape décisive vers l'indépendance; il n'est pas interdit aux Irlandais d'en prévoir d'autres pour l'avenir et de s'y préparer, dans la paix, par le règne de la loi.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

qui
16,
ne
rec
de
nd
ith
le
la
ier

ais
ile
an-
ois,
no-
vec
nes
ette
ade
eux
ée :
en
bli-
t le
res,
ton
l'a
ples
sage
mes
l'in-
tres
loi.

J

lis
Ph
ses
te
ch
gn
au

ext
na
Pa
sa
po
Ch
au
Fr

AUTOUR DU CONTINENT LATIN

AVEC LE « JULES MICHELET »

I

TANGER ET LES ÎLES CANARIES

3 juin 1921.

Je n'ai jamais contemplé la Méditerranée sans émotion. C'est dans ce creuset que se sont fondus les éléments nés sur ses côtes orientales et dans ses îles et que s'est élaborée la civilisation gréco-latine dont les premiers maîtres de la mer, les Phéniciens, et les Grecs, ont porté les germes tout le long de ses rivages harmonieux : le monde moderne sort de là. La Méditerranée reflète le profond azur de son ciel et nulle part n'est si charmant le sourire innombrable des flots. Il est bon de baigner dans ces belles eaux avant de porter le salut de la France aux Latins d'Amérique.

Car telle est ma mission. Je vais, comme ambassadeur extraordinaire, représenter la République française au Centenaire de l'indépendance péruvienne; parti par le canal de Panama, je reviendrai par le détroit de Magellan, en accomplissant le périple de l'Amérique du Sud. Dans mes escales, je porterai le salut du Président de la République aux différents Chefs d'État, le salut du Gouvernement et du peuple français aux Gouvernements et aux peuples latins. Je témoignerai aux Français d'outre-mer la sollicitude de la mère-patrie.

Mon second est M. Dupeyrat, ministre plénipotentiaire, qui a

joué un rôle des plus utiles en Espagne et en Russie pendant la guerre; ses études et ses voyages lui ont donné une connaissance étendue, précise et pratique, des questions économiques que ma mission ne peut ignorer; son fils l'accompagne et le seconde utilement. Le contre-amiral Pugliesi-Conti, commandant la Division navale de l'Atlantique, fait partie de ma mission, ainsi que son aide de camp, le lieutenant de vaisseau Reullier : son tact, sa courtoisie et son sens de l'organisation m'aideront beaucoup dans les réceptions à bord. Mes adjoints sont le colonel Amédée Thierry, de l'infanterie coloniale, qui étudiera avec moi les questions militaires, ainsi que le lieutenant-colonel Icre, de l'artillerie métropolitaine, dont la compétence hors de pair sera utilisée dans sa technique. Enfin, j'ai emmené mon officier d'ordonnance, le lieutenant de cavalerie Clarac-Duvivier, que doubleront successivement les enseignes de vaisseau Guyot de Salins et Brunhes. Et chaque fois que l'occasion s'en présentera, l'état-major du *Jules Michelet* débarquera à tour de rôle un certain nombre d'officiers, ravis de prendre terre et de s'instruire, et qui représenteront dignement leur corps et leur pays.

Le *Jules Michelet* est un beau croiseur cuirassé de 14 000 tonnes, 800 hommes d'équipage; un peu démodé, il reste une sérieuse unité de combat. Il a beaucoup navigué pendant la guerre et, quoique réparé, il a besoin d'une sérieuse toilette pour passer de la peinture de guerre dont il est encore revêtu à la tenue brillante qui s'impose : ce sera l'affaire de deux ou trois semaines. Large et bien équilibré, le bateau est *très marin*, comme on dit à bord, et il faut vraiment que la mer soit très forte pour que les effets s'en fassent sentir.

La Méditerranée nous fut d'ailleurs particulièrement clémente. Après un bel appareillage, nous avons un spectacle intéressant et instructif pour nous. Notre départ fut l'occasion d'un exercice pour la défense sous-marine de Toulon ; quatre bâtiments s'étaient postés à portée de la route suivie par le *Jules Michelet* et firent le simulacre de l'attaquer : un seul paraît avoir eu des chances de l'atteindre. C'est qu'il faut bien des conditions réunies pour qu'un sous-marin, filant 4 ou 5 nœuds en plongée, puisse s'approcher à portée de torpille d'un bâtiment marchant même seulement à 11 ou 12 nœuds : il s'agit d'une véritable embuscade, tendue à proximité de la route que suivra vraisemblablement le bâtiment à attaquer. Le moindre change-

ment de route ou une accélération de vitesse inattendue déjoue tous les calculs; en outre, les nouveaux instruments d'écoute et la vue perçante des hydravions sont des avertisseurs très précieux pour les bâtiments menacés. Dans des mers fermées présentant obligatoirement des passages étroits le sous-marin reste un ennemi redoutable, mais sa puissance est limitée par sa vision restreinte et sa vitesse actuelle, et l'on comprend très bien que les convois américains aient pu sillonner l'Atlantique pendant un an sans perdre un seul bâtiment.

TANGER

6 mars.

Nous voici devant Tanger; nid de verdure, blanches maisons, qui contrastent avec l'aspect assez sévère de la côte. Prévenu de notre arrivée par la télégraphie sans fil, le ministre de France, M. de Carbonnel, monte à bord, et je suis très heureux de revoir son adjoint, le consul Maigret, mon compagnon à Marrakech, qui veut bien me rappeler que l'arrivée rapide de ma colonne l'y délivra des mains d'El Hiba.

Je n'ai ici d'autre mission officielle que de témoigner la sollicitude du pays aux anciens combattants qui se sont réunis pour me recevoir. Leur président, M. Chenay, m'invite à un banquet pour le surlendemain; il est bien convenu que nous resterons sur le terrain si solide de l'union entre les anciens combattants; la situation est assez délicate et le statut de Tanger reste en suspens; si ces braves Français y sont revenus après la guerre bien diminués en nombre, leur courage et leur ténacité se sont encore accrus, et un nouveau sentiment de discipline sait imposer silence à leur hâte de voir se fixer enfin le statut de leur ville, d'où dépend le fruit de leurs longs travaux.

Dès mon débarquement, je pus constater les progrès de l'organisation urbaine, et les constructions nouvelles montrent une activité agissante, où l'effort français tient la plus grande place : si les combattants ont laissé beaucoup des leurs sur les champs de bataille européens, d'autres Français les ont remplacés.

Conduit par le ministre de France, je rends visite d'abord au représentant du Sultan, le Naïb; car, dans le territoire international de Tanger, comme dans les zones française et espagnole, nous restons dans l'empire du Maroc, soumis au Sultan qui descend du prophète, souverain temporel en même

temps que chef religieux : en Islam, il est bien difficile de distinguer entre les deux pouvoirs, mais au Maroc ils sont indissolublement unis. C'est là force de notre protectorat de l'avoir parfaitement compris et de savoir se servir d'une organisation séculaire pour entraîner les tribus dans la voie du progrès; quand le développement de l'autorité chérifienne se fait par nos armes, ce n'est pas à l'Infidèle que les révoltés font leur soumission, c'est à leur souverain légitime; et l'obéissance leur paraît ensuite plus facile à une autorité qui s'accompagne des formes religieuses ancestralement respectées.

La pacification du Maroc reste une œuvre de longue haleine car sur la sauvage indépendance des montagnards Berbères l'autorité du Sultan était souvent nominale, et l'histoire de l'Islam est faite des révoltes religieuses que les marabouts fanatiques ont dressées périodiquement contre le pouvoir chérifien. Après la pacification, il faudra, selon la formule du maréchal Gallieni, que le maréchal Lyautey a faite sienne, il faudra « montrer la force, afin de n'avoir point à s'en servir. » Mais le temps fera son œuvre, et dès maintenant, par une administration honnête, qui sait ne pas abuser de son autorité, grâce à un système d'impôts bien établi dont le rendement est employé en grande partie dans le pays même des contribuables, grâce au développement du commerce, au perfectionnement des cultures, à l'assistance médicale, à l'instruction appropriée aux besoins des populations, aux grands travaux publics, particulièrement routes et voies ferrées, les tribus se trouvent heureuses de vivre sous le régime nouveau et la pacification se fait par la tache d'huile. Mais à la base de tout le système se trouve le respect de la religion et des coutumes, et l'autorité du Sultan est la clef de voûte de l'édifice.

Aussi je suis certain d'être en communauté de vues avec mon ancien chef le maréchal Lyautey en lui demandant par télégramme de présenter au Sultan l'hommage de mon respectueux souvenir et mes vœux pour la prospérité de son empire.

Et le Résident général me répond aussitôt :

Je suis très touché de votre pensée à votre passage sur cette terre marocaine où vous avez écrit une page si glorieuse. Je m'empresse de transmettre votre message à Sa Majesté le Sultan, vous remercie pour ce qui me concerne personnellement et vou adresse mes vœux pour votre mission.

Signé : LYAUTEY.

Toujours accompagné de M. de Carbonnel, je rends visite aux ministres étrangers, ceux de l'Entente et aussi ceux des Puissances restées neutres. Ma visite au ministre d'Espagne, avec lequel une petite difficulté s'était récemment élevée, a fait bonne impression : à vrai dire, les choses étaient à un point tel que cette simple démarche de courtoisie était inattendue : faite d'accord avec notre ministre, elle mettait au point un malentendu passager. Et les Espagnols de Tanger me saluent ; les employés des postes et télégraphes, tous Espagnols, sortent avec affectation de leur bureau pour manifester : les Français et les Marocains m'affirment que cette attitude est toute nouvelle et la jugent très significative. Sans m'exagérer la portée de ces gestes qui me paraissent tout naturels, je me félicite de cet heureux augure, et de débuter comme élément de concorde sur une terre que ravagent d'ardentes rivalités, prolongées au delà de toute mesure par la diplomatie européenne.

Ma réception par le ministre d'Angleterre a été particulièrement cordiale. Élevé à Tanger, qu'il n'a presque jamais quitté, sir Herbert White représente son pays depuis plus de trente ans. Certainement, le Foreign Office est content de ses services, car la manière du Gouvernement britannique est de récompenser sur place les agents dont il est satisfait ; bien que les intérêts anglais et français aient été souvent opposés les uns aux autres au Maroc, les rapports de sir Herbert avec les nombreux ministres de France qui se sont succédé à Tanger depuis son arrivée ont toujours été excellents. Mais sir Herbert a soixante-cinq ans et doit songer à une retraite qui sera regrettée par les deux Gouvernements. Ces visites nous ont promenés dans la ville et les environs, et je constate un grand progrès dans l'état des routes et les plantations d'arbres qui représentent ici, non seulement l'agrément, mais aussi la santé. Le soir, un dîner suivi d'une réception réunit à la Légation de France le corps diplomatique et l'élite de la colonie française. Je constate l'excellente situation de notre ministre, son influence sur les colonies étrangères, son autorité sur ses nationaux.

7 juin.

Pendant la matinée, je reçois à bord du *Michelet* tous les groupements français de Tanger. Les anciens combattants les réunissent, par leurs ramifications dans tous les milieux, et les fondent dans une touchante union. Trois cents petits

écoliers visitent le *Jules Michelet*; les écoles françaises groupent trois mille élèves, pour la plupart musulmans ou israélites; l'enseignement paraît en très bonnes mains, et je remarque parmi nos visiteurs beaucoup de physionomies ouvertes et très sympathiques. Pendant l'après-midi, des automobiles nous conduisent visiter « sur la montagne » la villa de Moulay Hafid, qui est sous séquestre. Elle domine un site admirable : tout le détroit, l'Océan, la côte d'Espagne jusqu'à Trafalgar. Puis l'heure du thé nous ramène à la Légation, où se pressent toutes les colonies européennes, ainsi que le Naïb et une vingtaine de notables marocains dont les burnous font merveille au milieu des uniformes et des robes élégantes. Mais nous sommes en Rhamadan, et les fidèles musulmans observent rigoureusement le jeûne absolu du carême. J'aurais voulu les réunir à déjeuner demain à bord, mais la nouvelle lune n'a pas paru dont le fin croissant aurait mis fin aux rigueurs ascétiques : astronomiquement, le mois du carême est terminé, mais les ulémas n'ont pas pu le déclarer encore. Le soir, banquet des combattants, dont l'enthousiasme est vraiment touchant. Le ministre de France ouvre la série des toasts, puis le président, M. Chenay, m'adresse un discours beaucoup trop élogieux. Me voilà forcé d'y répondre!

Mes chers compagnons d'armes,

Je suis très heureux de me retrouver au milieu de vous, sur la terre marocaine, et je suis très touché de votre accueil.

Vous voulez bien vous souvenir que je suis venu à mon heure apporter une pierre à l'édifice qui se construit au Maroc depuis quelque dix ans : l'habile architecte qu'est le maréchal Lyautey a su la mettre à sa place dans son œuvre magnifique, aujourd'hui si proche de son achèvement.

Vous avez rappelé mon rôle dans cette guerre. Du généralissisme au dernier soldat, chacun a combattu à son rang avec tout son cœur : de cette volonté commune, de ces efforts tous indispensables, est sortie enfin la Victoire. Chacun y a sa part. Qu'eussent pu les chefs, sans ces soldats que vous êtes? Souvenez-vous de votre départ, mes camarades; aucun d'entre vous n'était l'objet d'une contrainte immédiate, et, tous volontaires, tous vous avez couru à l'appel de la patrie menacée qui tirait l'épée pour sa défense en même temps que pour le droit et pour la justice.

C'est son salut que je vous apporte aujourd'hui, Français de Tanger, avec l'hommage de sa sollicitude et de sa reconnaissance. Car, dans cette longue lutte, dont l'âpreté et l'étendue ont dépassé toutes les précédentes, vous vous êtes placés parmi les plus vaillants, ainsi qu'en témoignent vos blessures, les croix que je vois sur vos poitrines et la liste de vos morts devant qui je m'incline pieusement. C'est aussi grâce à vous que la France a montré qu'elle gardait ses anciennes qualités d'audace, d'énergie, de fougue dans l'attaque; elle s'en est découvert d'autres, acquises dans la guerre et qui se conservent dans la paix: la patience, la ténacité dans toutes les épreuves, la confiance inébranlable dans la victoire finale du Droit.

Je suis heureux de voir tous les groupements de la colonie française s'unir à vous, dans une discipline volontaire, autour du digne représentant de la France; je suis heureux de voir parmi vous les anciens tirailleurs marocains, vos compagnons de la grande guerre. Travail, union, ténacité, patience, voilà vos qualités constantes, qui restent au service de notre Patrie bien aimée. Vive la France!

La soirée se termine, comme il convient, par un bal où je dois faire acte de présence, et nous rentrons à bord assez tard,

Le lendemain 8, je réunis à bord les ministres de France, d'Angleterre, des États-Unis, de Belgique, d'Italie, du Portugal, ainsi que leurs familles. L'amiral Pugliesi-Conti fait merveille dans ces réceptions où le décor de la marine militaire déploie les élégances de sa pompe. Je constate que mes hôtes savent très bien distinguer les bons vins de ceux qui sont seulement passables, et j'en tire bon augure pour notre viticulture.

Puis c'est l'appareillage et nous voici en haute mer, dans l'Océan atlantique.

ILES CANARIES

Nous faisons route vers la Grande Canarie, la principale des Iles Fortunées, car nous devons prendre 1 200 tonnes de charbon à la Luz, port de Las Palmas qui est la capitale. Cette escale est motivée par la nécessité de mélanger notre mauvais charbon de la Ruhr avec du Cardiff que nous allons y trouver. De fait, combustibilité à part, notre machine crache une fumée épaisse

et nous couvre d'escarbilles. Les matelots disent en plaisantant que c'est un mauvais tour des Boches. — Le *Michelet* continue à ne pas tanguer, mais l'Océan est pourtant moins clément que la Méditerranée; un paquet de mer entre de temps en temps par le sabord de Clarac, qui est à l'étage au-dessous du mien, et ce jeune cavalier a appris à cette occasion ce que c'est que « d'embarquer une baleine. »

D'ailleurs, cette escale imprévue ne durera que la seule journée du 11; le consul de France est prévenu par la télégraphie sans fil de faire préparer notre charbon. Je compte visiter l'île rapidement, en voyageur. Depuis 1889, en allant au Sénégal ou en revenant en France, j'ai très souvent fait escale aux Canaries, mais dans l'île de Ténériffe dont la capitale Santa Cruz avait un petit port devenu insuffisant. La trop grande profondeur de l'Océan n'en a pas permis l'agrandissement, et ce sont les hauts fonds de la Luz qui l'ont fait élire; il fait à Santa Cruz une concurrence redoutable.

Mais voici que le 11 juin au matin, après notre mouillage à la Luz, le Consul de France, puis deux officiers de la marine royale espagnole, viennent nous apporter une aimable invitation des autorités de l'île, qui tiennent à se charger de notre bien-être pendant notre séjour dans la Grande Canarie. Il nous faut bien y consentir; j'étais en tenue civile, j'en serai quitte pour me mettre en uniforme, et nous voici à terre, chez le commandant de la marine, l'alcade, le général commandant les troupes, puis le délégué du Gouvernement. Toutes ces autorités nous font fête. A l'hôtel de ville, il nous faut boire du vin de Champagne, dans un pays dont le Malvoisie est le premier du monde. Un beau musée très bien présenté nous révèle les restes des anciens habitants de l'île, ces Guanches cousins des Berbères, dont nous remarquons les cheveux blonds. Le commandant des troupes est le général de Monteverde, un vrai soldat qui a fait toute sa carrière à Cuba et au Maroc et qui a visité le front français. Il en a rapporté une grande admiration et une vive sympathie pour nos troupes et nos états-majors.

Et nous roulons en auto à travers le pays. La route grimpe au milieu des torrents de lave solidifiée, d'un gris terne. De temps en temps, un petit replat de terre volcanique porte une bananeraie très dense, produisant de lourds régimes. Mais l'ensemble est sévère, même triste. Nous atteignons un plateau assez vaste,

légèrement accidenté. Là, partout des vignes très belles, de vastes bananeraies, des arbres tropicaux de belle venue. Nous voici à Santa Brigida, dans un hôtel anglais, car les Britanniques fréquentent beaucoup les îles fortunées; au ciel clément, pommelé de gros nuages blancs floconneux, — le ventre d'ânesse, — qui tempèrent les ardeurs du soleil et ne se résolvent presque jamais en pluie, au climat toujours égal, à la végétation puissante et variée, qui, selon l'altitude, produit tous les fruits du monde. Comme toujours, ils se transportent parallèlement à eux-mêmes, avec toutes leurs habitudes de table et de confort, breakfast, thé, luncheon, et aussi bains-douches et propreté méticuleuse. Nous déjeunons là, puis nous descendons par une excellente route sur le versant Nord-Ouest. Vue merveilleuse de l'Atlantique, volcans éteints, villages de troglodytes : la promenade est charmante.

Au retour, nous visitons la chapelle où Christophe Colomb pria avant son départ pour la découverte de l'Amérique, puis la cathédrale de lave grise, très sévère. Les chanoines nous montrent des ornements d'église de toute beauté, et de la plus grande richesse. Il y a des brocarts et des soies des XVII[e] et XVIII[e] siècles qui sont merveilleux. La soierie de Lyon triomphe ici, comme partout, je pense.

J'emmène nos hôtes si aimables dîner à bord du *Jules Michelet* et la soirée se termine par un bal au Club Naval de la Luz, où nos jeunes enseignes de seconde classe (c'est ainsi qu'il faut appeler les aspirants, depuis que le ministre de la Guerre a usurpé ce titre réservé à la fine fleur de la jeunesse pour en gratifier des sous-officiers très anciens) ont le plus grand succès près des belles Canariotes. Les mamans suivent avec indulgence l'évolution des danses modernes, auxquelles une application un peu laborieuse enlève ici toute outrance. Ce monde très « comme il faut » rappelle beaucoup celui d'une ville française du Midi, dans un salon très correct et un peu fermé. Dans un coin de la grande salle, une société anglaise assez nombreuse est groupée bien à part. Elle m'accueille avec une cordialité significative.

Dans l'après-midi nous avons acheté quelques souvenirs que nous rapportons à bord, surtout de ces curieuses dentelles dites ici « de Ténériffe, » vastes nappes ou dessus de lit, analogues à celles dont les Espagnols ont introduit la fabrication sur toutes les mers, et particulièrement aux Antilles et aux Philippines ;

celles des Canaries me paraissent plus achevées, tout en gardant un caractère plus original. Mais nous emportons surtout de cette escale imprévue un souvenir charmant; vraiment, tous ont cherché à nous plaire et y ont très facilement réussi. Dans cet accueil tout spontané, nous avons senti mieux qu'une courtoisie banale.

Nous revoici en mer, et nous allons passer neuf jours entre l'eau et le ciel. C'est le calme parfait, car même un gros temps ne pourrait modifier la marche d'un bâtiment tel que le *Jules Michelet*, ni seulement troubler nos occupations. D'autre part, comment s'ennuyer au milieu de livres choisis, entouré de compagnons aimables, et devant le spectacle de l'Océan sans cesse changeant et toujours magnifique ? Le frottement continuel engendre à bord une politesse du meilleur ton : il impose le respect de la liberté individuelle et des convenances personnelles et interdit les prévenances exagérées qui pourraient devenir obsédantes, aussi bien que tout geste ou toute conversation gênante, et en particulier les « personal remarks » en horreur à nos amis d'outre-Manche. C'est la vie en commun dans un espace très resserré qui donne à nos officiers de marine une allure de parfaite éducation ; le « quant à soi, » avec la pratique de devoirs très stricts, et avec un haut idéal, développe la personnalité; tous ceux d'entre eux qui ont conservé le goût du travail intellectuel deviennent de beaux exemplaires de la race.

Toutefois, un certain effort est nécessaire pour que le tonique de la mer se transmette au cerveau; cérébralement, la navigation agit comme un sédatif: je le remarque autour de moi et sur moi-même. La lecture reste facile et attrayante, mais la rédaction est assez pénible, pendant un temps variable, selon les tempéraments et aussi les habitudes. Je profite de ma présence à bord pour m'instruire et, d'accord avec le contre-amiral Pugliesi-Conti, je demande au commandant du *Jules Michelet*, le capitaine de vaisseau Favreul, de me faire visiter son beau croiseur. Il reste un sérieux instrument de guerre, mais je pense à part moi que la vie sous les Tropiques est bien pénible dans les espaces très cloisonnés, et qu'une ventilation mieux comprise serait très appréciée de l'équipage. Puisque la douche en plein air, possible par des lances à incendie, n'est pas dans les usages,

des lavabos plus nombreux s'imposent aussi, de même qu'une buanderie qui permette le lavage du linge. Les nouveaux règlements qui vont être mis en pratique rapprocheront davantage l'officier de ses hommes, et on peut espérer qu'il en résultera des progrès devenus nécessaires. Fait nouveau pour moi, la télégraphie sans fil nous maintient en liaison constante avec la terre, et trois fois par jour un long message de la Croix d'Hins (près de Bordeaux) ou de Lyon nous met au courant de tous les événements survenus dans le monde.

LA MARTINIQUE

20 juin.

A travers des grains, que nous traversons rapidement, nous apercevons les côtes de la Martinique : de noirs îlots rocheux, quelques plages de sable jaune orange, des villages aux toits de chaume, des montagnes couvertes de luxuriantes forêts d'un vert éclatant, avec, parfois, la tache régulière d'un champ de cannes à sucre.

A sept heures du soir, nous mouillons devant Fort-de-France et le ciel, qui se découvre tout d'un coup, nous montre une ville pavoisée, comme tous les bâtiments en rade. La chaloupe du Gouverneur, M. Gourbeil, accoste bientôt; il monte à bord et dînera avec nous, ainsi que les autorités qui l'accompagnent. Les présentations sont faciles, car j'ai connu M. Gourbeil au Sénégal, qu'il a administré avant la Cochinchine, d'où il vient; nous convenons de mon emploi du temps pendant la semaine que je puis passer à la Martinique.

Le 21, à huit heures, le *Jules Michelet* hisse son pavillon et salue de vingt et un coups de canon la terre, qui répond de même. Puis je débarque. Sur le môle m'attend la municipalité de Fort-de-France que conduit son maire, M. Louis Saint-Cyr. Il me harangue et exprime les sentiments les plus patriotiques dans un beau et chaleureux langage. Je passerai sur ses éloges très exagérés, mais je ne puis taire le témoignage de la reconnaissance que me vaut ma campagne pour l'utilisation des troupes noires en Europe; il lui attribue les articles de la loi de 1913 rétablissant le service de trois ans qui a étendu les obligations militaires aux populations des anciennes colonies. C'est grâce à moi, dit-il en substance, que les noirs ont été considérés comme

les égaux des blancs devant l'ennemi de la Patrie commune; j'ai fait confiance à la race et elle ne l'oubliera jamais (1).

Que pouvais-je répondre à l'expression de semblables sentiments? J'ai constaté que tous les enfants de la France, sans distinction de couleur, étaient accourus pour sa défense et s'étaient montrés dignes d'elle. Grâce à cette union cimentée sur les champs de bataille, elle s'était trouvée plus grande et plus forte qu'elle ne le croyait elle-même; il y a 40 millions de Français blancs en Europe, mais aussi 60 millions de Français de couleur dans toutes les parties du monde : la France est une nation de 100 millions d'hommes. J'étais bien heureux d'avoir été choisi pour apporter à ses enfants des Antilles, aujourd'hui libres citoyens, le témoignage de sa tendresse maternelle et de sa reconnaissance. Gardons les qualités qui nous ont donné la victoire, l'union entre les citoyens et la ténacité dans la poursuite de nos desseins; apportons au travail la même ardeur que dans les luttes armées : alors nous gagnerons la paix comme nous avons gagné la guerre.

Puis nous nous dirigeons vers l'Hôtel du Gouvernement, à pied, car j'ai renvoyé les voitures, afin d'être plus près de la foule qui s'entasse sur le parcours. Elle est dans un grand enthousiasme, toute riante, les femmes en toilettes aux couleurs vives qui éclatent dans le grand soleil, les hommes aux faces réjouies dont la couleur va du blanc mat au noir d'ébène. Une grande clameur monte vers le ciel de feu : « Vive la France! » Chez le Gouverneur, je trouve réunis les délégués de tous les corps élus, les officiers, tous les fonctionnaires, qu'il me présente; je m'arrête auprès de chaque groupe, plus longuement près des instituteurs, dont le rôle est encore plus important ici qu'ailleurs.

(1) Et ce ne sont pas là de vaines paroles : je puis le dire maintenant, j'étais chargé par le Ministre de la Guerre d'étudier aux Antilles l'application du service de six mois prévu par le premier projet de la loi réduisant à dix-huit mois la durée du service dans la Métropole. Tout en remplissant ma mission, j'ai fait des sondages discrets dans tous les milieux, j'ai provoqué les rapports des Gouverneurs et des Commandants supérieurs des troupes, j'ai interrogé les élus d'aujourd'hui et leurs concurrents d'hier, et ceux qui peuvent l'être demain... Tous ont été unanimes : la loi doit être égale pour tous ; une diminution sur le temps de service fixé pour la Métropole serait considérée par tous les habitants des anciennes colonies comme un outrage injustifié, et j'ajoute immédiatement que les habitants du Sénégal, menacés de la même exception, ont eu la même attitude. Le Gouvernement a dû tenir compte de ce sentiment universel et son texte a été modifié en conséquence. Le projet voté par la Chambre le 22 juin 1922 demande dix-huit mois de service aux populations des anciennes colonies comme à celles de la Métropole.

Puis nous allons sur la Savane assister au défilé des anciens combattants. La Savane est une vaste place justement célèbre ; des avenues l'entourent avec des palmiers royaux au tronc lisse, fuselé, que couronne, très haut, un bouquet de palmes légères. Les tribunes sont élevées sous des tamariniers centenaires, près d'une belle statue de Joséphine en marbre blanc, et qui, malgré sa couronne, montre plus de grâce que de majesté : c'est tout à fait ainsi qu'on se l'imagine. Le Président de l'Association me dit les sentiments de tous les combattants pour la Patrie, pour leurs anciens chefs; je réponds brièvement; puis le défilé commence par les élèves de toutes les écoles, laïques ou congréganistes; les mutilés toujours émouvants; les anciens combattants; enfin les diverses sociétés de la ville. Pendant trois jours les réjouissances se prolongent, fête sportive dans le cadre magnifique de la Savane, avec des concours de toute sorte, régates et courses de pirogues ou de natation sur la rade, bataille de confetti, cinéma, concerts, retraite aux flambeaux, etc...

Le premier jour, un grand banquet nous est offert à l'hôtel de ville sous la présidence du Gouverneur; le lendemain, représentation au théâtre municipal. Les programmes nous sont présentés par de toutes jeunes filles qui portent le costume traditionnel de la Martinique, robes de taffetas, fichus croisés sur la poitrine, colliers d'ambre et de grains d'or, bijoux en filigrane, madras coquettement posé sur la tête, avec un petit nœud de côté dont les coques poignardent le ciel : c'est la coiffure que Joséphine Tascher de la Pagerie a continué de porter comme vicomtesse de Beauharnais et même comme générale Bonaparte. Ces jeunes et charmants visages portent des mouches assassines du plus étonnant effet.

Nous entrons dans la salle, qui se lève; une belle grande fille s'avance sur la scène et dit *le Barrage*, par Edmond Rostand :

Le général Mangin m'a raconté ceci ...

Puis nous assistons à une petite opérette d'Adam, jouée par une troupe et un orchestre d'amateurs que dirige une jeune élève du Conservatoire revenue depuis peu au pays.

La soirée se termine par une réception à l'hôtel de ville, très ouverte, où je prends vraiment contact avec la population.

Les jours suivants viennent l'inspection des troupes et des bâtiments militaires, la visite des arsenaux et bassins de radoub, enfin l'étude de la défense. Le nombre des hommes incorporés est faible, si on le compare à celui des recensés; cela tient d'une part au climat et à certaines maladies endémiques, d'autre part à la sévérité de nos conseils de revision. Le développement de la culture physique dans les Antilles améliorera certainement beaucoup la race; dès maintenant, on constate les résultats obtenus dans certaines écoles et ils sont très encourageants. Le contingent est mieux qu'utilisable, mais il a besoin de quelques précautions sanitaires dans l'incorporation et au départ pour la France : faute de ces précautions, et par le manque d'information de nos médecins, il y a eu quelques surprises au début : il n'y en a plus, et tout porte à croire qu'il n'y en aura plus. Les recrues gagnent à vue d'œil dès qu'elles sont acclimatées à la vie en commun et aux exercices militaires; elles sont pleines de bonne volonté. Mais le nombre des illettrés est très considérable, et à tous égards un sérieux effort s'impose à l'école primaire.

Les vieilles fortifications sont inutilisables contre la puissance de l'artillerie moderne; toute illusion à cet égard serait dangereuse. Toutefois, pour détruire ces fortifications, des calibres assez puissants sont nécessaires, avec des approvisionnements en munitions qui représenteraient un transport considérable. Mais ce n'est pas dans de tels moyens que repose la défense : elle doit se faire active, mobile, agressive...

Nous ne pouvons chercher à mettre la Martinique à l'abri certain d'une attaque conduite par une flotte puissante et bien approvisionnée et d'un corps de débarquement outillé à la moderne. Mais il est indispensable que ce point d'appui ne puisse être insulté par une escadre de croiseurs démodés : la rade est belle et tentante, les bâtiments de commerce qui s'y réfugieraient ne doivent pas être à la merci d'un petit armement. Nous pouvons arriver à ce résultat avec un très faible effort, sans fortifications coûteuses. Cela fait, et les trente mille réservistes instruits une fois armés, il faudrait que l'ennemi eût un intérêt absolument capital pour s'aventurer dans une entreprise de cette importance.

Les bases navales, les points d'appui de la flotte, donnent à la France la possibilité d'utiliser dans toutes les mers du monde les positions admirables qu'elle tient de sa longue histoire et

donnent à son alliance, en toute occasion, une très grande valeur : Fort-de-France est le débouché du canal de Panama et même des autres canaux qui pourraient le doubler et réunir les deux Océans. Même si nos amis n'y songeaient point, c'est à nous de prévoir, à leur défaut, comme il arrive trop souvent.

Les militaires malades sont traités dans un ancien établissement militaire transformé en hôpital civil devenu hôpital mixte. Le maire m'accompagne et je lui demande comment il a pu conserver des religieuses de Saint-Vincent de Paul, malgré les directions très nettes de la métropole : « Nous avons fait la sourde oreille, me dit-il, mais c'était pour nos malades. Nous savons bien que rien ne remplace les sœurs de Charité. Pourtant, il y a eu un moment où il était bien difficile de les garder... — Du temps où les Français ne s'aimaient pas? — C'est cela. » Il me présente, en même temps que le Directeur de l'hôpital, la sœur supérieure, maîtresse femme qui possède visiblement une autorité douce et sans réplique. Aussi l'établissement est-il admirable de tenue et de propreté. Par ailleurs, la salle d'opérations, toute neuve, possède tous les perfectionnements modernes, et les malades sont soignés parfaitement, quelle que soit leur origine ou leur maladie. Il paraît impossible d'adoucir davantage les souffrances humaines et j'emporte de ma visite une impression vraiment réconfortante.

Je ressens la même au lycée, où j'indique aux jeunes gens à l'air éveillé, intelligent, décidé, la nécessité de préparer toutes leurs facultés à la lutte de la vie, et aussi à l'accomplissement des devoirs militaires. L'instruction et l'éducation les désignent pour former les cadres de la nation aussi bien en guerre qu'en paix, et leur devoir est de devenir des officiers de réserve prêts à toutes les éventualités. Les écoles laïques et les écoles libres montrent à tous les degrés une belle jeunesse pleine d'espérances.

Un mot du Jardin d'Essai, établi dans une ancienne plantation où le bon goût a conservé les anciens bâtiments, derniers vestiges d'une organisation presque entièrement disparue : il fournit aux habitants, soit gratuitement, soit à des prix minimes, des plantes de toute sorte, surtout caféiers, cacaoyers et manguiers greffés, et rend ainsi les plus grands services.

***

Le 24 juin, à 7 heures du matin, voici en route, en dix automobiles, toute la mission que pilote le Gouverneur avec ceux des élus de la colonie qui s'y trouvent en ce moment. Nous allons saluer chez elles les populations de la Martinique et visiter l'île.

A propos d'une petite question de protocole dans l'envoi des invitations, qu'il a d'ailleurs vite réglée, le Gouverneur me met au courant de la situation politique et économique de son Gouvernement. La crise mondiale sévit durement par suite de la restriction générale d'après-guerre qui tombe d'abord sur les produits tropicaux moins essentiels à la vie européenne ; la plus-value de ces produits avait précipité la course à la culture exclusive de la canne à sucre, déjà commencée, et fait négliger toutes les autres cultures, même celle des vivres essentiels, que pendant les hostilités on achetait à l'extérieur avec les gros bénéfices des sucres et des rhums. Mais la consommation s'est restreinte et le Nord de la France fabrique de nouveau le sucre de betterave ; le rhum ne se consommait guère que dans les tranchées et des spéculations malhonnêtes ont achevé son discrédit. D'où un mécontentement général et une opposition systématique du Conseil général de trente-deux membres, avec lequel il faut compter. Cette opposition se manifeste à toute occasion et lui rend la vie insupportable. Il tiendra tout le temps nécessaire, mais rentrera en France, dès que son ministre le lui permettra. Mon passage est l'occasion d'une trêve sacrée, très bien observée, ainsi que je puis m'en rendre compte, et il en escompte, dans la situation, une petite détente dont il veut bien me faire honneur.

M. Gourbeil a été gouverneur du Sénégal et de la Cochinchine, et il a laissé partout les meilleurs souvenirs ; son intelligence très ouverte, sa haute culture, son caractère droit et sûr, s'accompagnent de beaucoup de bienveillance. Je suis à la fois très touché et très peiné de ce qu'il veut bien me confier. Ainsi ce magnifique pays, si éprouvé par la situation d'après guerre et par tant de crises depuis la Révolution française, se déchire lui-même au lieu de chercher des forces nouvelles ! Il est pourtant si beau ! Nous roulons sur de bonnes routes, qui datent presque toutes du Gouvernement des Amiraux : sur les torrents et les cascades écumantes, les ponts portent presque toujours

une inscription qui indique la compagnie d'infanterie de marine qui les a construits. Les routes sont d'ailleurs bien entretenues, grâce à la pouzzolane, gravier volcanique que le sol recèle en abondance et qui forme un excellent macadam. La végétation tropicale s'étale dans toute sa splendeur avec les bambous géants, les fougères arborescentes, les fleurs monstrueuses aux couleurs éclatantes, les ficus où les lianes s'enchevêtrent.

Dans chaque village, la population vient à notre rencontre avec des fleurs et des fruits. Il faut descendre, aller à la maison commune, où le maire me harangue, toujours en de très bons termes : il n'est guère d'arrondissement en France où l'éloquence coulerait ainsi comme de source. Puis les petits enfants récitent des compliments. Je dois répondre ; la population, déjà animée à notre arrivée, se monte encore, et notre départ est salué d'acclamations frénétiques. Il en est ainsi à Fonts-Saint-Denis, Fonts-Saint-Paul, et dans tous les villages.

Cette population d'agriculteurs est entièrement noire, sans mélange visible. Je sais bien que, dans les mélanges de sang, la prédominance de cette race sur la nôtre est constatée sous tous les climats, et que la couleur de l'enfant tient toujours de celui des parents qui est le plus foncé ; mais j'ai vu les Arabes de l'Afrique centrale et du Nil bleu, qui sont de couleur absolument noire, tout en restant Arabes, parce qu'ils se mélangent de père en fils à des négresses, et qui gardent pourtant quelques traits de leurs ancêtres et presque toujours le profil, avec le nez et le menton très accusés : ici rien de tel, et je suis en pleine Afrique noire, au cœur du Soudan. On est noir et fier de l'être, et habituellement les élus du suffrage universel se vantent de leur teinte très foncée qui prend toute la valeur d'une couleur politique, dont la sincérité et la durée sont certaines.

J'avoue que j'aime cette franchise d'allures; elle ne devient déplaisante que quand elle se fait agressive et rappelle l'attitude de l'esclave révolté; de nos jours, personne n'est responsable des abominations de la traite, supprimée en 1815, et beaucoup de planteurs furent des maîtres très humains; la terrible parole de la Bible : « Nos pères ont mangé du verjus, c'est pourquoi les dents de nos fils seront agacées, » ne pèserait que sur trois générations, et c'est la République de 1848 qui a proclamé la libération des esclaves, spontanément, alors que toutes les révoltes avaient été étouffées par les régimes antérieurs. A l'égard des

noirs, nos grands pères n'ont donc eu que des gestes généreux, et les rancunes ancestrales doivent être aujourd'hui complètement abolies. Mais je ne remarque ici rien de tel; et je crois la population des campagnes assez paisible, certes très influençable, mais une administration paternelle et vigilante doit pouvoir contrebalancer ici les menées d'agitateurs intéressés. Je pense que le développement de l'instruction doit y contribuer beaucoup.

Nous voici dans le paysage désolé de Saint-Pierre. Les torrents de lave qui ont dévoré la ville en descendant du Mont-Pelé sont encore visibles : on peut craindre qu'ils ne le soient toujours. La ville ne s'est pas reconstruite depuis l'effroyable cataclysme de 1902. C'est à peine si quelques maisons s'élèvent çà et là; il y a surtout des baraques en planches qui rappellent celles des régions de France où d'autres cataclysmes, dus à la main de l'homme, ont produit les mêmes ravages.

Mais ces malheurs nouveaux ne nous consolent pas des autres : ici était la tête et le cœur de la vieille Martinique, et ils ont été frappés du même coup. Un adjoint au maire, l'un des rares survivants, nous fait en termes très simples le récit de la catastrophe; en lui répondant, les mots s'arrêtaient dans ma gorge.

Nous reprenons notre route. Partout les villages pavoisés : au Morne Rouge, à Ajoupa, Bouillon, Lorrain, Marigot, partout le même accueil. A Sainte-Marie où le député maire rappelle qu'il a soutenu mon projet d'utilisation des troupes noires, dans cette petite ville et à la Trinité, la foule est plus dense, les démonstrations sont plus étudiées; on me récite des vers de circonstance, on me présente des aquarelles naïves; mais l'enthousiasme populaire est le même partout.

Et toujours je suis du pays; colonial et père des troupes noires, on m'a adopté. J'ai dit que le soldat noir devait combattre à côté du blanc, et il l'a fait, n'est-ce pas? — Oui, mes amis! Vous et vos cousins de l'Afrique occidentale, vous l'avez fait, et comment! Vieille colonie ne veut pas dire colonie décrépite; vous avez la jeunesse éternelle de vos climats sans hiver; vous vous êtes relevés de crises terribles et vous traverserez celle-ci. Mais travaillez comme vous avez combattu : concorde et travail!

La nuit est venue. Il faut néanmoins s'arrêter à Gros-Morne et à Saint-Joseph, où des feux sont allumés sur la route, où des torches brandies par les habitants nous accompagnent. Il semble

que l'attente de notre arrivée ait comprimé l'enthousiasme, dont les démonstrations éclatent avec encore plus de violence. Et j'entendrai toujours une vieille négresse, qui n'avait de blanc que les cheveux, courir près de notre automobile à l'entrée d'un village en criant : « Vive la France qui passe! » Le gouverneur Gourbeil m'a saisi brusquement le bras, mais j'avais bien compris. Bref, nous rentrons dans la modeste villa du gouverneur à dix heures du soir, moulus, affamés, très heureux.

Nous sommes près de quitter Fort-de-France où j'ai encore beaucoup à voir. Un pèlerinage à la maison du commandant Gallieni s'impose. C'est là que le futur maréchal de France passa trois ans, après son exploration sur le Niger et avant d'y retourner comme commandant supérieur. Son souvenir y est pieusement gardé, bien qu'une fabrique de chocolat se soit établie dans les locaux attenant à la maison. Je pense que le grand colonial ne serait nullement blessé de patronner une industrie naissante, qui permet d'utiliser sur place les produits de l'Ile, le sucre, le cacao, la vanille, et même qu'il souhaiterait le grand développement de cet excellent produit.

Dans tous les pays du monde, c'est dans les marchés qu'on prend le contact le plus instructif avec les populations et avec les productions du sol : aussi je ne manque pas de visiter celui de Fort-de-France. Puis j'inspecte le camp de Balata, dont les casernements inoccupés menacent ruine faute de crédits; quelques maisons d'officiers servent de villégiature aux fonctionnaires qui, pendant les grandes chaleurs, viennent chercher à cette altitude un peu d'air et de fraîcheur.

Je donne le 24 un grand bal à bord du *Jules Michelet*. La plage arrière, les batteries basses, le pont, les appartements de l'amiral et les miens, les carrés d'officiers, tout a été orné de pavillons, de verdure et de fleurs ; les longs canons de 155 de la tourelle arrière paraissent un peu étonnés de se voir enguirlandés de lampes électriques. L'ensemble est très réussi, et on danse avec entrain à tous les étages. Plus de douze cents personnes (on dit deux mille, mais c'est une exagération) se pressent à bord. J'ai pris soin d'inviter les créoles blancs, qui se tiennent à l'écart même des réceptions officielles pour ne pas se mélanger aux noirs, et on me dit que c'est la première fois qu'ils consentent à les coudoyer ailleurs que dans la rue. Ce

n'est pas exact : ils les ont coudoyés dans la tranchée, et je suis très heureux de rajeunir ce souvenir, d'être l'occasion d'un nouveau rapprochement qui, je l'espère bien, se renouvellera.

LA GUADELOUPE

Nous appareillons le 26 à sept heures pour la Guadeloupe. Par ce temps magnifique, entre les deux îles sœurs, c'est vraiment une navigation de plaisance. Nous voyons à tribord le haut sommet de l'île anglaise La Dominique, puis ses côtes verdoyantes, ensuite les cinq îlots des Saintes, dont trois seulement sont habitées ; nous avions commencé la fortification de la belle rade qu'elles forment, et un ancien projet, abandonné depuis longtemps, y voyait un point d'appui de la flotte. C'est là que, pendant la guerre de l'Indépendance américaine, le 12 avril 1782, la flotte anglaise de l'amiral Rodney battit la flotte française du comte de Grasse, après des manœuvres où s'étalèrent les vices de notre stratégie navale à cette époque, où le but de la guerre, qui devait rester sur mer comme sur terre la destruction de l'ennemi, était perdu de vue, et où tout était sacrifié à la conservation du matériel.

Nous arrivons en vue de Basse-Terre, la capitale de l'île. Le gouverneur, M. Duprat, vient nous chercher à bord et nous emmène dîner dans sa villa, où un grand bal me permet ensuite de voir ses principaux administrés.

La date impérative de mon arrivée à Lima est le 24 juillet, car les fêtes du Centenaire du Pérou doivent commencer le 26. Ma visite est attendue à Guatemala; je suis donc étroitement limité, et, malgré mes regrets, je ne pourrai passer que quarante-huit heures à la Guadeloupe. Mes nouveaux hôtes sont un peu déçus par cette hâte que je déplore, mais ils comprennent les nécessités de ma mission; malgré la rivalité centenaire entre les deux îles, ils ne m'en veulent pas trop de leur consacrer si peu de temps : en tout cas, rien ne le marque dans leur accueil, semblable à celui de la Martinique.

Le lendemain, j'inspecte le petit détachement et ses casernements, mais je vais déposer une couronne sur la tombe du général Richepanse, mort à trente-deux ans, dit simplement son épitaphe. Le lieutenant de Hoche, de Joubert et de Marceau, le divisionnaire de l'armée du Rhin dont l'initiative décida de la

victoire à Hohenlinden, mourut ici de la fièvre jaune en 1802, après avoir pacifié l'île. Tout un passé historique qui finit dans une horrible tragédie se dresse devant moi.

Nous sommes dans un pays frontière, sur une terre riche, que les Français et les Anglais se sont ardemment disputée aux XVIIe et XVIIIe siècles. De beaux combats ont jeté une vive lueur sur cette longue lutte, dont l'éclat n'est pas parvenu jusqu'à nous, parce que le miroir de l'Histoire s'est injustement détourné d'eux. Mais la défense de la Guadeloupe pendant les premières années de la Révolution et les événements qui suivirent restent d'un intérêt puissant et très instructif.

Un petit commis du port de Brest, Victor Hugues, est envoyé comme commissaire de la Convention avec d'insignifiants comparses. On savait l'Ile menacée : quand il y arrive, elle était prise. 10000 Anglais y tenaient garnison. Il y débarque 1150 hommes le 2 prairial an II et appelle les esclaves à la liberté; cinq jours après, il prenait d'assaut la ville principale de l'Ile, Pointe-à-Pitre. Malgré les renforts qu'amène l'amiral Jervis, — le futur lord Saint-Vincent, — il achève la conquête de la Guadeloupe et les derniers Anglais capitulent au camp de Berville. Le feu et la fièvre jaune ont décimé ses troupes : il organise une armée de 10000 hommes en amalgamant les noirs et les blancs; la moitié de ses officiers sont noirs ou mulâtres et il traite tous les soldats sur le même pied, quelle que soit leur couleur. En l'an III, il prend l'offensive et s'empare de Sainte-Lucie, de Saint-Martin et de Saint-Eustache. Malgré ses échecs à la Martinique et à la Dominique, son attitude est tellement menaçante que l'Angleterre décide un grand armement contre cet ennemi imprévu. Une flotte de 200 voiles prend la mer à Cork et à Spit Head, avec 28000 hommes sous le commandement de Sir Ralph Abercromby; elle se renforce à la Martinique, tombée au pouvoir des Anglais dès l'an II, par suite des divisions intestines de cette île, et arrive le 4 floréal an IV devant Sainte-Lucie, que défendent 2000 Français, presque tous noirs. Après plusieurs assauts infructueux, il faut se résoudre à un siège régulier que mènent trois régiments anglais, des troupes étrangères et d'autres noirs, 3000 pionniers noirs de la Martinique. La place ne se rendit que le 7 prairial, faute d'eau, après une défense qui coûtait un millier d'hommes à l'ennemi et lui enlevait toute tentation d'attaquer la Guadeloupe. Bien

armé par les prises faites à l'ennemi, approvisionnée par ses hardis corsaires, défendue par une garnison dont la valeur s'accroissait sans cesse, cette colonie était imprenable et resta française pendant toutes les guerres de la Révolution. C'est à juste titre que la Convention décréta par deux fois que l'armée des Antilles avait bien mérité de la Patrie.

Victor Hugues voyait loin et juste; il savait se renseigner, car il entretenait partout des agents, et égarer l'ennemi, car il avait pris à sa solde le chef de l'espionnage anglais à la Guadeloupe. Le 6 prairial an VI, il détaillait au ministre les forces de la flotte anglaise, l'affaiblissement des effectifs par la dispersion et la maladie, l'état précaire des fortifications et les sentiments de désaffection qui remplissaient les populations des Antilles anglaises. Une escadre française, maîtresse de la mer pendant un petit mois, nous donnerait toutes les Antilles, la Jamaïque et la Guyane anglaise : « Les Antilles anglaises, répétait-il le 4 messidor an II, sont ouvertes à tous ceux qui voudront débarquer et qui seront pour un moment les maîtres de la mer. »

Je l'ai remarqué ailleurs, l'importance de l'expédition de Sir Raph Abercromby en 1796 mesure le prix que l'Angleterre attachait à la possession des Antilles. En 1805, au moment même où la Grande Armée était réunie au camp de Boulogne, c'est en menaçant ces îles par les escadres de Villeneuve et de Missiessy que Napoléon éloigna des mers européennes les forces de Nelson et faillit assurer le passage de la Manche par sa flottille. Ce théâtre d'opérations a été trop négligé pendant les guerres de la Révolution, et, malgré la supériorité de la flotte anglaise, d'utiles diversions auraient pu s'y produire, grâce au point d'appui que nous y donnaient les troupes noires.

Ce n'est pas seulement le point de vue militaire qui rend importants les rapports de Victor Hugues. C'est aussi l'exposé de l'organisation politique et sociale qu'il improvisa au milieu des opérations les plus actives, pour garder l'ordre indispensable et assurer l'existence d'une île entièrement isolée du monde.

Il paraît bien s'être rendu compte que le droit à la liberté serait considéré par les nouveaux affranchis simplistes comme le droit à la paresse. Aussi il institua pour les « ci-devant esclaves » le travail forcé, assuré par les peines les plus sévères; l'esclave libéré ne recevait qu'une « portion de liberté » destinée à s'accroître avec les progrès de l'instruction, et il faut

insister sur cette précaution. La suppression des mauvais traitements, le droit à la famille, l'égalité devant les tribunaux, enfin l'appellation de citoyen à une époque où les mots avaient tant de valeur, voilà ce qu'il donnait en échange du travail momentanément imposé. Mais, après avoir expliqué le décret du 16 pluviôse an II abolissant l'esclavage, il se refusa énergiquement à promulguer la Constitution de l'an III, qui ne faisait pas de distinction de couleur entre les hommes. Idée noble, idée généreuse, dont l'énoncé était nécessaire, mais que seul le temps pouvait permettre de réaliser complètement.

Malheureusement pour la mémoire de Victor Hugues, ces vues si clairvoyantes étaient obscurcies par instants; proconsul absolu, sans contrôle sur lui-même, il fut à certains moments un tyran grossier et fantasque et il se servit trop souvent de la guillotine qu'il avait apportée de Brest. On compte ses victimes, on oublie ses services. Le Directoire l'enleva au théâtre de ses exploits et l'envoya gouverner la Guyane. Puis le contre-amiral Lacrosse fut nommé capitaine général des Antilles et son arrivée à la Guadeloupe fut considérée comme la préparation au retour de l'ancien régime. Lacrosse fut rembarqué pour la France. Force devait rester au pouvoir de la métropole et le premier Consul, en rétablissant l'esclavage, envoya à la Guadeloupe Richepanse avec 4 000 hommes, en même temps que Leclerc à Saint-Domingue avec un corps de 21 000 hommes, que des renforts successifs portèrent à 50 000 hommes. De rudes combats et la fièvre jaune décimèrent les troupes françaises avant le rétablissement très momentané de l'ordre. A la Guadeloupe en particulier, les insurgés se battirent avec acharnement; dix mille noirs furent tués en combattant, fusillés ou déportés, et la lutte ne prit fin que quand leur chef, le mulâtre Delgrève, se fut fait sauter avec quatre cents compagnons.

Les premiers détachements noirs, désarmés et embarqués par surprise, allèrent à Brest former le Corps des pionniers noirs qui s'illustra au siège de Gaëte, puis, sous le nom de Royal Africain, figura dans la garde du roi Murat. Les mémoires de l'époque, entre autres ceux du général Hugo, père de notre grand poète, racontent les exploits de ce régiment contre les bandes de Fra Diavolo. Enfin, les mémoires du sergent Bourgogne nous montrent, le 1er janvier 1813, à Elbing, sur la Vistule, devant le palais du roi de Naples, un bataillon noir rangé

en bataille, commandé par des officiers noirs, avec des sapeurs noirs coiffés du bonnet à poil en ours blanc, tous immobiles sous la neige, et les héroïques soldats de Victor Hugues, momentanément égarés par la faute de la métropole, disparaissent de l'histoire en beauté.

J'ai résumé ailleurs cette épopée : c'est donc en connaissance de cause que je puis répondre au maire de Basse-Terre, quand, à l'hôtel de ville, il me remercie, lui aussi, d'avoir signalé la Force noire. Je revendique même comme un de mes illustres prédécesseurs, le maréchal de Saxe, qui avait dans son régiment de Saxe-Volontaire une brigade nègre, remontée en chevaux blancs. La nécessité d'augmenter les effectifs de l'armée royale lui fit proposer à Louis XV de lever des *troupes noires*, — le mot est de lui, — mais l'influence des planteurs, alors très grande, fit échouer ce projet, jugé dangereux pour le maintien de l'esclavage.

Les écoles de la Guadeloupe ne le cèdent en rien à celles de la Martinique, et j'y retrouve les mêmes figures sympathiques et éveillées. Le temps nous presse, malheureusement, il faut mettre les bouchés doubles, et je donne à bord du *Jules Michelet* un dîner de quarante couverts suivi d'un grand bal comme à Fort-de-France.

Le lendemain 29, nous partons en automobile pour Pointe-à-Pître. Une aimable attention nous arrête pour déjeuner à la station balnéaire de Dolé, près de la mer et dans un site charmant. Nous sommes reçus au passage par la petite ville de Capesterre où l'accueil est aussi enthousiaste que partout. Mais voici que sur notre route se dresse une haute pyramide toute neuve : un prédécesseur de M. Duprat, le gouverneur Merwart, a eu l'heureuse idée de commémorer la découverte de l'île et le débarquement de Christophe Colomb sur cette plage le 4 novembre 1493, au cours de son deuxième voyage. Je m'arrête et je fais cueillir quelques fleurs, — il y a toujours et partout de belles fleurs dans ces campagnes, — pour les déposer au pied du monument.

Vers deux heures, nous avons fait nos 60 kilomètres depuis Basse-Terre et nous approchons de Pointe-à-Pître ; trente automobiles pavoisées sont venues à notre rencontre : c'était autrefois l'usage d'aller à cheval au-devant des visiteurs qu'on voulait honorer et de leur faire cortège ; l'ancienne coutume s'est transformée, mais la courtoisie demeure. Aux faubourgs et dans la

ville, la foule se presse, très ardente. La municipalité nous attend sous un arc de triomphe ; nous descendons d'auto et nous échangeons quelques allocutions. Le cortège reprend sa marche, à pied, précédé d'un groupe de charmantes créoles dans leur costume si gracieux, qui rappelle celui de la Martinique, tout en gardant une originalité particulière. Les cris d'enthousiasme augmentent sans cesse. C'est une foule littéralement en délire, qui rompt la haie de gendarmes et sépare de moi mes compagnons. Plusieurs d'entre eux ne peuvent pénétrer dans l'hôtel de ville où nous sommes entrés : en un instant il est plein comme un œuf, on s'écrase presque dangereusement dans les escaliers et jusque dans la rue. Pourtant, autour de moi nulle bousculade à aucun moment, et la foule savait s'arrêter. Elle savait aussi se taire et écouter les discours, non seulement dans la grande salle de l'hôtel de ville, mais au dehors.

Car, après cette réception, nous nous sommes rendus sur la belle place de la Victoire, que Victor Hugues eut bien le droit de baptiser ainsi en 1794. Là j'ai assisté au défilé des anciens combattants, après un beau discours du président de l'Association. J'ai visité le port, où le *Jules Michelet* était arrivé et nous attendait, et j'ai parcouru la ville pavoisée, toute en fête, qui faisait pleuvoir des fleurs de tous ses balcons.

Après une courte halte à l'hôtel réservé au Gouverneur, nous retournons à l'hôtel de ville, où nous attend un grand banquet. Je dois avouer que le repas fut servi très tard et très lentement : tout le personnel des cuisines avait quitté les fourneaux pour se mêler à la foule, et j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la curiosité sympathique de ces braves gens. Toutefois, je songeais à l'équipage du *Jules Michelet*, qui m'attendait aux postes d'appareillage à partir de dix heures du soir et qui dut y rester jusqu'à minuit passé : j'ai dû témoigner quelque impatience dont le député maire a bien voulu m'excuser.

Mais quelle magnifique journée ! Cette foule bigarrée était si belle à mes yeux dans le déploiement de son enthousiasme à acclamer la victoire de la liberté ! Nos hôtes nous font jusqu'à bord une conduite affectueuse, et vraiment nous regrettons tous de nous séparer d'eux si vite.

Général Mangin.

(A suivre.)

CARDÉNIO

DERNIÈRE PARTIE (1)

La lecture de cette lettre clandestine qu'elle avait trouvée dans sa poche, en rentrant de chez les Carmélites, jeta la Reine dans un trouble inexprimable.

Elle n'en dit rien à personne, pas même à sa nourrice, qui, pourtant, devait tout savoir, puisque, dès le lendemain, la Quentin avertit l'ambassadrice de France, qui s'empressa de le rapporter à son mari, lequel en écrivit incontinent au Roi, son maître.

La Reine, sitôt couchée, avait lu la lettre dans son lit, où elle se croyait parfaitement à l'abri de toutes les indiscrétions. Elle en ressentit d'abord une grande joie. Le premier sentiment dont elle eut conscience, c'est qu'elle n'était plus, — comme elle se plaisait à se le répéter, — une malheureuse, une déshéritée!... Comme toutes les filles du palais, comme cette ridicule Manuela de Velasco, qu'elle appelait « sa Truitonne, » comme la dernière des dernières parmi ses femmes de chambre, elle aussi, elle avait un amant!... Donc Cardénio était là! Il lui avait tenu parole! Une telle persévérance, une telle bravoure et une telle audace semblaient à peine croyables. Car non seulement, pour lui faire tenir ce billet, il avait dû affronter les pires dangers, mais il avait risqué la mort, et quelle mort!... A cette pensée,

(1) Voyez la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

elle relut la lettre enivrante avec un redoublement de ferveur... Mais non ! ce n'était pas possible. Sûrement, cette lettre ne venait pas de lui. Cette écriture n'avait rien de commun avec la sienne. Le ton n'était pas le sien. Cardénio savait trouver des paroles autrement passionnées. Il y avait, dans ces hyperboles d'adoration, quelque chose d'outré, d'excessif et de froid tout ensemble, qui sentait la feinte et l'imposture. Ces expressions trop fortes étaient à la fois prétentieuses et vulgaires, à croire que cette lettre était l'œuvre d'un scribe à gages...

Et pourtant ces mots : « l'éloignement qui est entre nous, » et ces autres : « je ne suis pas indigne de vous adorer, » — tout cela paraissait désigner clairement Cardénio. Peut-être que, par prudence, il avait chargé une personne de condition inférieure de rédiger ce billet. Il savait trop à quoi il s'exposait !... A ce rappel du danger, la Reine se souvint des admonitions de M. de Villars et des propres paroles de l'ambassadeur : «... des imprudences qui pourraient attirer sur Votre Majesté les plus effroyables disgrâces! » — et elle se souvint aussi des autres choses qu'il lui avait dites, — du complot permanent qui l'entourait, des pièges qu'on lui tendait... Et si ce billet sans signature, dont l'écriture lui était inconnue, qu'une main furtive avait glissé dans sa poche, si ce billet était un piège! Peut-être la Camarera, dont la haine, elle le sentait, ne désarmait point, avait-elle machiné cette perfidie! Qui sait? Peut-être que sa Truitonne, cette Manuela, qui semblait si bonne fille, ne lui avait conté toutes ses histoires d'amour que pour échauffer son imagination et son cœur et l'entraîner dans quelque fatale aventure !...

Alors une peur terrible s'empara d'elle. La pauvrette se remémora tout ce que l'on publiait des Reines d'Espagne infidèles! Elle entrevit le couvent à perpétuité, la prison et même l'échafaud. Aiguillonnée par l'épouvante, elle n'eut plus qu'une idée : se défaire au plus vite de cette lettre si dangereuse. Mais comment s'y prendre? La brûler? On la surprendrait, ou on verrait les traces du papier carbonisé. Si elle la déchirait, quelqu'un en ramasserait les morceaux où qu'elle les jetât!... Peut-être que le plus sûr était de tout avouer au Roi!... Mais il était si lent d'esprit! Il ne comprendrait pas. Et puis, quelle imprudence de fournir elle-même un aliment à la jalousie d'un homme si naturellement soupçonneux !...

C'est alors que, ne sachant plus à quel moyen recourir, elle se décida à tout confesser à la Reine-mère, comme à la seule personne de son entourage qui lui témoignât un peu d'affection véritable.

Dès les premiers mots, l'ancienne régente, qui connaissait à merveille tous les partis et toutes les intrigues de la cour, devina immédiatement d'où le coup partait.

Elle déchiffra la lettre, la cacha dans son corsage, et, embrassant sa bru :

— Ma fille, dit-elle, ne vous troublez point! Je prends tout sur moi!... Ce qui vous arrive est chose assez commune en ce pays... Moi-même, avant mon veuvage, — j'avais seize ans, j'arrivais d'Allemagne, ignorante comme vous, — j'ai reçu plus d'une lettre pareille à celle-ci!

La jeune Reine, touchée de tant d'indulgence et de bienveillance, se mit à pleurer. Puis, tout à coup, dans un mouvement de confiance et de tendresse, elle se jeta au cou de sa belle-mère :

— Oh! Madame, dit-elle, en sanglotant, comme vous êtes bonne!...

La Camarera surgit au même moment, et, devant cette scène de famille, elle ne douta plus que l'entente ne fût parfaite entre la belle-mère et la bru. Exaspérée de n'avoir pu s'opposer à cette union des deux Reines, elle revint, avec plus d'acharnement, à son plan de conduite primitif, qui était de rendre la vie dure à la Reine et d'exciter le Roi contre elle.

Tout cela n'était qu'un jeu pour cette vieille, dont l'astuce vraiment infernale travaillait sans cesse.

Cependant, si la jeune souveraine l'eût voulu, elle aurait facilement détruit toutes ses trames et réduit à néant ses méchants calculs. Mais découragée par la grossièreté, la bêtise et aussi, il faut bien le dire, les infirmités du monarque, elle ne prenait plus la peine de le conquérir. Elle le contrariait dans ses goûts et ses habitudes, refusait de passer des journées entières à jouer aux jonchets, ou de s'aller coucher dès huit heures, en sortant de table, « le morceau encore au bec, » comme disait Mme de Villars. Pourtant, lui, il éprouvait pour elle une passion toujours grandissante. Il en était consumé et manifestement malade. Mais, entre la Reine et lui, il y avait mille fatalités qui les séparaient ou qui pesaient lourdement sur eux, fatalités de race, d'éducation, de tempérament. Le pauvre infirme était tout

brûlant d'amour, tout débordant de tendresse pour celle qu'il appelait « sa Reine, » de tout son cœur, — mais il ne savait pas le lui dire. Ce cerveau lent, cette langue pâteuse ne trouvaient pas les paroles qu'il aurait fallu. Et puis il se sentait affreusement laid et ridicule, et ce sentiment cruel le paralysait. Enfin les rapports empoisonnés de la Camarera attisaient horriblement sa jalousie. Quand la Reine était là, près de lui, cette jalousie fondait instantanément. Il aurait voulu rejeter le poids de tous ses doutes et, d'un mot, faire comprendre à « sa Reine, » l'immensité de son pauvre amour. Mais ce mot ne venait jamais.

La jeune femme, habituée aux galanteries de la Cour de France, aux façons désinvoltes et charmantes de ses compagnons de jeux, ne pouvait comprendre que l'on fût sot à ce point. Elle finit par se désintéresser tout à fait de son mari, pour s'occuper uniquement et plus que jamais d'elle-même. Et c'est pourquoi elle s'ennuyait affreusement, surtout depuis qu'elle avait quitté le Retiro pour l'Alcazar. Rebutée par tout ce qui l'entourait, les usages, les gens, l'aspect des lieux, elle disait qu'au Palais l'ennui était si épais, si pesant, qu'on le voyait, qu'on le touchait, qu'on le sentait sur ses épaules, qu'il recouvrait les meubles et les tentures et tout, comme une poussière... Et non seulement elle le disait, mais elle l'écrivait à sa belle-mère, la princesse Palatine. On ouvrait ses lettres, et c'était un beau scandale dans toute la Cour, que, d'ailleurs, elle méprisait. Maintenant, elle ne pouvait plus du tout monter à cheval, ni sortir de sa chambre, — une chambre immense, obscure derrière ses jalousies baissées, et dorée partout, comme une caverne pleine de trésors et gardée par des dragons impitoyables. Elle n'en franchissait le seuil, que pour assister à d'interminables offices dans les églises et les couvents, ou pour se bourrer de friandises chez les religieuses. Et elle n'avait d'autres distractions que de causer un peu avec ses femmes françaises, le matin et le soir, quand la Camarera voulait bien le tolérer. On lui reprochait, comme une vulgarité, ce goût pour ses femmes de chambre. Mais, en vérité, ces créatures n'étaient ni plus communes, ni plus stupides que les dames espagnoles dédaignées par elle, et elles avaient, à ses yeux, le grand avantage de lui parler des choses et du pays qu'elle aimait.

La Camarera fermait les yeux sur ces privautés, parce que les filles de la Reine la compromettaient par leur tenue déplo-

rable. Sans cesse, ces femmes étaient aux fenêtres du Palais, à parler des doigts avec tout ce qu'il y avait d'aventuriers français dans Madrid. Leur exemple était contagieux pour leur maîtresse. Par curiosité, par désœuvrement, il arrivait quelquefois que la Reine les imitât Ce qui réjouissait extrêmement la Camarera, qui s'empressait d'en avertir le Roi. Car la souveraine n'avait pas le droit de regarder aux fenêtres qui s'ouvraient sur la grande place du Palais ; la seule qui lui fût permise donnait sur le triste jardin du couvent de l'Incarnation.

Ainsi retranchée du monde vivant, la Reine se retourna désespérément vers l'ambassadrice de France, son unique société possible. A tout instant, elle la faisait mander à l'Alcazar, à la grande rage de la Camarera, qui, toutefois, ne pouvait point s'opposer à ces visites, les ambassadrices de France, comme celles d'Allemagne, ayant le droit d'être reçues privément par la Reine.

Depuis la lettre mystérieuse, qu'elle avait eu la sottise, — elle le reconnaissait à présent, — de livrer à sa belle-mère, elle recherchait tout particulièrement l'entretien de Mme de Villars. Un long et sourd travail d'intoxication sentimentale s'était fait en elle. Cela avait commencé dès son séjour au Retiro, avec les conversations et les confidences de sa dame d'honneur, doña Manuela de Velasco, avec les musiques, les romances entendues sous ses fenêtres, et ce qu'elle avait surpris des parades sanglantes des flagellants d'amour... Elle se disait : « S'il était ici, pourtant ! Si cette lettre était de lui !... » Et tout cela aboutissait, — elle ne savait pas très bien pourquoi, — à un désir éperdu de voir Mme la connétable Colonne, la grande amoureuse qui avait failli épouser le Roi, son oncle, l'aventurière qui avait quitté son mari et ses enfants, la rebelle qui s'était évadée du couvent, afin de vivre à sa guise...

La Reine se persuadait que Mme de Villars lui faciliterait les moyens de voir cette romanesque personne.

***

L'ambassadrice était au courant de tout cela, grâce à la Quentin, qui subissait, d'une façon plus ou moins consciente, les influences les plus contraires et qui s'en accommodait allègrement. Mme de Villars, au rebours de la nourrice, décourageait, tant qu'elle pouvait, ces velléités de la souveraine. Elle

estimait que la connétable Colonne était une folle, dont les conseils et les propos ne pouvaient être que pernicieux à une jeune femme. En outre, elle savait que l'ambassadrice d'Allemagne visitait fréquemment la Connétable. Ce manège lui paraissait assez suspect pour qu'elle en redoutât des conséquences opposées à ses vues comme à celles de M. de Villars. Autant que possible, il fallait empêcher la Reine de se fourvoyer dans ces intrigues, certainement hostiles à la France.

Celle-ci s'irritait de ce qu'on l'empêchât de voir une femme malheureuse et qui passait pour avoir tant d'esprit. Elle finit par le déclarer assez brusquement à l'ambassadrice :

— Mais enfin quel crime commettrais-je, en témoignant de l'intérêt et même un peu de bonté à une personne entourée d'ennemis et qui, certainement, a besoin de tendresse et de consolation?...

— Quel crime? fit la marquise... Mais, madame, ignorez-vous que le Roi, votre oncle, ne veut point qu'on attire l'attention sur une malheureuse qui devrait avoir assez de bon sens pour vivre dans une prudente et agréable obscurité, au lieu d'exciter un scandale, dont elle est la première à souffrir... En outre, — et ceci est le plus grave, — le Connétable est Grand d'Espagne : c'est un des plus hauts dignitaires du royaume. Sa sœur est mariée au marquis de los Balbases, ambassadeur d'Espagne à Paris. L'injure que la Connétable a infligée à son mari, en l'abandonnant, rejaillit sur toute la famille de celui-ci, et même sur toute l'Espagne. Vous concevez alors que la Reine Catholique ne puisse entrer en relations avec cette dame, sans se rendre odieuse à tous ses sujets!...

— Vous pensez bien que je le savais, dit la Reine. Aussi n'ai-je pas l'intention de recevoir au Palais Mme la connétable Colonne. Je souhaiterais de pouvoir la visiter en secret, dans son couvent, uniquement pour lui dire que quelqu'un pense à elle et s'emploiera de son mieux à lui alléger...

— Madame. déclara impétueusement l'ambassadrice, je supplie Votre Majesté de quitter ce caprice. Il n'en peut rien réussir de bon, ni pour Elle, ni pour Mme la Connétable!...

Quand la marquise de Villars fut sortie, doña Manuela de Velasco, qui avait assisté à la fin de l'entretien, dit à l'oreille de la Reine :

— Madame, l'ambassadrice se trompe, ou trompe Votre

Majesté, en affirmant que la señora Colonna est odieuse aux Espagnols. Au contraire, elle est très populaire à Madrid, où la dernière des fripières et des ravaudeuses s'intéresse à elle, à cause de ses malheurs...

A ce mot de « malheur, » la Reine, subitement émue, dit à doña Manuela :

— Oh! mademoiselle, je vous en prie, contez-moi son histoire, si vous la connaissez!...

— Je la connais, en effet, dit l'écarlate Truitonne, en se rengorgeant... Voilà deux ans que la señora Colonna a quitté Rome, où elle vivait très librement, à la française, dans un fort beau palais... Elle s'en est sauvée, un jour, avec sa sœur, la duchesse de Mazarin, sous prétexte de fuir la tyrannie insupportable de son mari...

— Son mari? fit la Reine, tristement : c'est donc un monstre, lui aussi?

— Bien au contraire, madame, c'est un fort bel homme et qui aime ardemment sa femme. Mais il l'aime à sa manière. Il lui a donné tout de suite quatre enfants. Or, madame la Connétable prétend que, d'après un horoscope, elle doit mourir, si elle a un cinquième enfant. Et c'est pourquoi elle fuit son mari, soi-disant pour ne pas mourir. Mais ce n'est qu'un prétexte. La vérité est qu'elle désirait retourner en France : vous devinez pourquoi!... En France, on l'a fait chasser. Elle s'est réfugiée ici, où elle a des parents. Alors, son mari l'a sommée ou bien de revenir avec lui, ou d'entrer dans un couvent...

— Un couvent!... Mon Dieu! quelle horreur! s'exclama la Reine, en joignant les mains.

— Vous jugez bien, madame, qu'elle ne s'astreint pas à la règle. Elle sort, elle se promène, elle fait des visites à sa guise...

Et, baissant la voix, l'air mystérieux et passionné, la Truitonne ajouta :

— On prétend qu'elle s'échappe, le soir, de son couvent, et qu'avec deux de ses femmes elle court le Prado, en mantille blanche, intriguant maints cavaliers...

A mesure que la fille d'honneur parlait, la Reine éprouvait un trouble si violent qu'il lui semblait entendre les battements de son cœur. Elle dit, avec une affreuse grimace, en affectant de prendre un ton détaché :

— Est-elle jolie, au moins, votre Connétable?...

— Elle?... Pas du tout!... Elle est sèche et osseuse. Une longue figure chevaline, le museau noir, un teint de crapaude!... Mais des yeux vifs, les plus spirituels et les plus touchants du monde! Une fort belle taille, de belles dents, la jambe belle...

— La jambe belle? interrrompit la Reine, avec un pâle sourire. Comment pouvez-vous le savoir...?

— Je n'en sais rien! dit la Truitonne. Le fait est que tout Madrid proclame que la señora Colonna a la jambe belle... La plus prude des duègnes, la plus renchérie de vos dames d'honneur vous le dira... Il n'y a pas à discuter sur une chose que tout le monde se pique de savoir... D'ailleurs, la Connétable a un amant!

— Vous m'en direz tant! fit la Reine, de plus en plus mal à l'aise... Mais comment tolère-t-on dans son couvent?...

— Madame, on ne tolère pas! La clôture y est extrêmement rigoureuse. Et c'est ainsi que, l'automne dernier, la señora Colonna, étant rentrée de ses courses après l'heure de la fermeture, se vit obstinément refuser la porte par la sœur tourière... Les religieuses ne voulaient plus la recevoir. La malheureuse était sur le pavé... Alors, elle s'en fut trouver le nonce de Sa Sainteté, qu'elle avait connu autrefois à Rome. Elle l'adjura de l'aider à réintégrer son couvent. Sinon, on la menaçait de l'enfermer dans une prison d'État!... Le nonce est galant homme. Il feignit de vouloir faire une visite aux religieuses. Celles-ci le vinrent recevoir en grande pompe, au seuil du parloir, avec des cierges, la croix et la bannière, le grand portail ouvert à deux battants... La Connétable en profita pour se faufiler derrière le prélat et, de là, gagner sa cellule... Le tour était joué!

— Mais je l'aime, votre Connétable! s'écria la Reine... Je l'adore! Ah! quelle étrange créature!... Et, dites-moi, elle est toujours dans son couvent?

— Elle s'en est sauvée, encore une fois, le mois dernier! Elle est allée demander asile à l'ambassadeur de France. Je vous laisse à penser comme elle fut accueillie. L'ambassadeur s'en débarrassa, en la faisant conduire chez ses parents, les marquis de los Balbases... La-dessus, son mari lui ordonne de revenir avec lui, ou qu'on va l'enfermer dans la forteresse de Ségovie. Elle, vous le pensez bien, préfère cent fois rentrer au couvent. Elle jure qu'elle veut être religieuse, qu'elle sent la vocation.

Le nonce, endoctriné par elle, s'en porte garant... Et c'est ainsi que, la semaine prochaine, la señora Colonna va prendre l'habit à Santo Domingo el Real. On dit que c'est une conversion foudroyante, qu'il n'est rien de plus édifiant!... Madame, nous assisterons toutes à la cérémonie! Aucune de vos dames d'honneur ne veut manquer un pareil spectacle...

— Oh! s'il en est ainsi, dit la Reine, je veux y assister aussi!

Et, s'étant entendue avec sa Truitonne qui se faisait forte d'emporter le consentement de la Camarera, elle se promit d'en parler au Roi, le soir même.

Mme de Villars, avertie sous main, combattit le projet de toutes ses forces. Elle fit même agir auprès de la Reine-mère, afin que celle-ci en détournât sa bru. Tout fut inutile.

A l'ambassade de France, on s'étonna de la rapidité avec laquelle cette sortie de la jeune Reine fut autorisée et réglée. D'ordinaire, elle ne pouvait quitter sa chambre qu'après des consultations et des discussions interminables. Cette fois, tout se passait comme par enchantement. On se demandait pourquoi.

* * *

Le couvent de Santo Domingo el Real, où la connétable Colonne devait prendre l'habit, était, avec celui des *Descalzas reales*, un des plus aristocratiques, sinon un des plus mondains de Madrid. Il passait même pour fort austère. Toutefois, rien ne ressemblait moins que cette pieuse maison aux sinistres nécropoles imaginées, sous le nom de couvent, par les écrivains romantiques du dernier siècle.

Nous ne comprenons que très incomplètement ce qu'étaient les monastères de ce temps-là. Même les plus ascétiques et les plus fermés, s'ils n'offraient pas précisément à l'esprit des images frivoles, n'en offraient point non plus de désolantes. Pour les simples passants, les ordinaires chrétiens dont les pensées n'étaient que modérément tournées vers le Ciel, un couvent répondait assez bien à l'idée que nous nous faisons d'un bon hôtel, — un Palace qui serait en même temps un musée et un casino. En effet, nous oublions trop qu'un couvent est essentiellement une maison hospitalière. On y trouvait, aux siècles passés, plus de propreté, d'hygiène et de confort que dans les auberges crottées et sordides et même dans les meilleures hôtelleries des plus grandes villes. Certains avaient la spécialité de

friandises fameuses. En outre, les chapelles, les réfectoires, les salles capitulaires renfermaient des merveilles d'art, qui faisaient la joie et qui excitaient l'admiration des amateurs. Les tableaux, les sculptures, les tapisseries, les orfèvreries, toutes ces richesses, entassées confusément et dépaysées dans nos musées d'aujourd'hui, trouvaient, dans les couvents d'autrefois, leurs places naturelles, y prenaient toute leur valeur, toute la plénitude de leur signification et de leur beauté. Enfin les personnes de qualité rencontraient là, parmi les religieuses, des femmes de leur monde ou de leur famille. Beaucoup de ces dames, entrées au couvent par nécessité, n'avaient pas une vocation bien profonde. Des fêtes profanes égayaient parfois leur solitude. On y donnait même des comédies. Chez les *Descalzas reales*, on vit des bals, — bals masqués et parés, — qui firent époque, et cela non seulement sous le règne du galant Philippe IV, mais aussi sous le roi précédent, le fils dévot du dévot et terrible Philippe II.

De sorte que notre jeune reine d'Espagne n'était pas trop à plaindre, qui passsait ses journées à courir les couvents de Madrid et des environs. Il est facile de pousser au noir le tableau de sa vie. Quand nous disons : « Elle n'avait d'autre distraction que de visiter des couvents, » — il faut savoir ce que cela voulait dire.

En réalité, elle y trouvait, avec bien des délicatesses de bouche inconnues à la Cour, une foule d'innocents plaisirs. C'est comme pour l'aspect extérieur de l'Alcazar et du Retiro. Il est également trop aisé d'en charger les couleurs funèbres. On a déjà vu ce qui s'y cachait, non seulement de magnificences tangibles, mais de vie ardente et secrète, d'intrigues furieuses, d'exaltation sentimentale. Ce qui trompe l'observateur superficiel, c'est la piété farouche et un peu ostentatoire qui enveloppe tout cela. Un des caractères du catholicisme espagnol est de se mêler à tous les actes de l'individu, même les plus profanes en apparence. Comme le vieux catholicisme africain, dont il est l'héritier, beaucoup plus que de l'Islam, il pénètre la vie tout entière...

***

Pour la prise d'habit de Mme la connétable Colonne, qui, disait-on, devait prononcer ses vœux dans le plus court délai, il y eut une affluence extraordinaire à Santo Domingo. Tout

Madrid était là, aussi bien les gens du peuple, tous fanatiques de Mme la Connétable, — une victime, répétaient-ils, — que les « titres » et hauts dignitaires de la Cour. Des files interminables de carrosses encombraient la montée de Saint-Dominique, et, par l'Arsenal et les rues adjacentes, refluaient jusqu'à la Puerta del Sol.

L'église, du haut en bas, était tendue de damas rouge. Partout, une grande profusion de fleurs, de parfums, de bougies chargeant des lustres et des girandoles et se reflétant dans des miroirs de Murano. La musique de la chapelle royale se fit entendre. Il y eut des chants admirables.

Parmi ces déploiements de pompe et de frivolités, la future professe, debout au milieu du chœur, formait un contraste saisissant par son attitude modeste et recueillie. Tout le temps de l'office, elle donna des marques de piété et de componction, qui édifièrent l'assistance. Il y avait un air d'extase dans ses beaux yeux, et, à de certains moments, son maigre visage, inondé de larmes, paraissait transfiguré. Derrière la grille dorée qui la dérobait aux regards, dans une des tribunes du chœur, la Reine, palpitante de curiosité et d'émotion, la contemplait avec des yeux avides et fraternels.

Elle fut si transportée de ce qu'elle avait vu à Santo Domingo, que, le lendemain, elle voulut absolument aller visiter, dans sa cellule, la nouvelle religieuse, qui, d'ailleurs, avait fait exprimer à Sa Majesté le désir de la voir. Cédant à une impulsion secrète, elle allait demander à la recluse des leçons de résignation chrétienne, et elle pensait trouver, auprès de cette récente et orageuse convertie, la paix dont elle avait si besoin.

Il faisait très froid, ce matin-là, quand la souveraine sortit du Palais, comme si la rigueur de la saison figurait celle des sentiments nouveaux dont elle prétendait se pénétrer. Elle grelottait dans ses fourrures, en parcourant les corridors du monastère.

La porte de la cellule tourna devant elle, et ce lui fut comme l'ouverture d'un sépulcre. Elle n'aperçut, entre les murs blanchis à la chaux, qu'une mante noire, un voile, des yeux flamboyants. Puis une grande révérence, un agenouillement... Et, dès que la porte se fut refermée, une créature misérable se précipita vers ses genoux, les entoura de ses deux mains, en vociférant :

— Madame, par pitié, arrachez-moi d'ici ! Sauvez-moi de ce lieu horrible !...

La Reine, au comble de la surprise, ne savait que répondre :

— Comment, madame ! Comment !... Vous, une religieuse, qui, hier, dans la chapelle, nous donniez un si bel exemple !... Vous, tenir un pareil langage !...

Un rire sarcastique, un rire de démente, sonna entre les murs :

— Moi ! une religieuse !... Ah ! madame !...

D'un geste forcené, ella rejeta sa mante et son voile, et, devant la Reine stupéfaite, elle apparut dans une robe de gaze blanche pailletée d'argent, une robe de bal, avec des perles à son cou, des rubans couleur de feu dans la chevelure, des bracelets à ses poignets et une infinité de bijoux à son corsage. Ses lèvres tremblaient, ses dents claquaient. Elle mourait de froid sous ce léger costume...

— Voilà, madame, dit-elle, ce que je suis !... Une femme du monde, rien qu'une femme du monde !... Moi, le monde m'attire ! Il me tient, il me possède !

En disant cela, elle faisait des mouvements fébriles, elle se tordait les bras, et elle avait, sur sa figure et dans tout son corps, quelque chose de démoniaque.

Elle ajouta vivement, d'un ton saccadé :

— Et pour que vous n'en doutiez pas, je vais tout vous dire !... J'ai un amant, madame !... Oui, j'ai un amant !... Tenez, j'ai là son portrait ! Il faut que vous voyiez son portrait, madame !...

Elle s'élança vers la table où il y avait une cassette de marqueterie et, toujours très agitée, de ses mains tremblantes, elle en tira une miniature, qu'elle essuya avec un mouchoir de dentelles :

— Voyez, madame ! C'est lui !... N'est-ce pas qu'il est beau, qu'il a, dans les yeux, quelque chose de fin et de fripon !...

Elle paraissait tout à fait égarée, en prononçant ces paroles inconsidérées et vraiment extravagantes. La Reine, qui considérait le portrait, n'osa point lui avouer qu'elle trouvait cet homme affreux et du dernier commun. Quand, avec mille précautions, elle eut rangé la miniature dans la cassette, la souveraine, l'enveloppant d'un regard de pitié, lui dit, sur le ton le plus affectueux :

— Enfin, madame, que puis-je faire pour vous?

— M'aider à sortir d'ici ! s'écria la Connétable, la voix haute, les yeux étincelants.

— Vous le savez, madame : c'est impossible !... Du moins pour l'instant ! répondit tristement la Reine... En attendant, il faut vous accommoder de cette vie qui répugne à vos goûts. Moi, je m'accommode bien de la mienne !...

La Connétable releva la tête, à ces mots, et, d'un air qui frisait l'insolence :

— Vous êtes reine, madame, vous vivez dans un palais, environnée d'une Cour !... Mais moi !... Voyez ce taudis, madame ! cette cellule aux murs nus...

— Madame, dit la Reine, je vous répondrai par une parole que nous citait l'autre jour, en chaire, un saint religieux : « Une cellule est toujours belle quand elle est habitée. » La vôtre l'est, madame, et par quelle habitante !...

Les mains de la Connétable se remirent à trembler. Elle fut reprise de son agitation de maniaque :

— Je vous en supplie, madame, dit-elle, épargnez-moi ces railleries !... Elles sont cruelles ! Votre Majesté ne sait pas ce que je souffre ici ! Les religieuses voudraient me faire partir, car je suis un scandale pour leur couvent Alors elles s'ingénient à me torturer, elles inventent toute espèce de supplices pour m'obliger à m'en aller... Ah ! madame, ce sont des gueuses, des criminelles. Il y a, dans cette maison, une sœur Clotilde, qui est plus puissante que la supérieure, qui dirige tout, qui mène tout, tambour battant ! Madame, c'est un monstre !... Elle m'affame, bien que mon mari paie ma pension ! Elle me fait vivre dans l'ordure, me laisse sans feu tout l'hiver !... N'est-ce pas, madame, que l'on meurt de froid dans cette chambre !... Oh ! je vous en prie, prêtez-moi un instant votre manchon : j'ai les mains glacées !

En effet, elle frissonnait dans sa robe de gaze. Elle avait les mains et les lèvres violacées. La Reine, débonnaire, lui tendit son manchon qu'elle prit, en exagérant sa mimique frileuse, et qu'elle rendit aussitôt, comme envahie subitement par une idée fixe, qui lui faisait oublier tout le reste.

Au mépris de l'étiquette, sans y être invitée, elle s'assit sur un escabeau, en face de la Reine, et, comme si elle eût parlé à une amie, elle lui prit les mains et lui dit, d'une voix dolente, un peu théâtrale, qui visait à attendrir :

— Madame, j'ai un chagrin affreux! Je sais que, vous aussi, vous avez du chagrin! Alors, j'ai pensé que, peut-être, vous auriez pitié de moi...

Cette familiarité, qui osait pénétrer jusqu'aux secrets de son cœur, froissa la Reine. Elle répondit avec hauteur :

— Encore une fois, madame, que prétendez-vous?...

— Retourner en France, madame! Rejoindre le Roi, mon amant!

Elle s'était levée tout à coup, en une sorte de bondissement félin, la bouche frémissante, les yeux révulsés. Elle avait l'air d'une folle, et pourtant elle conservait dans toute son attitude quelque chose de souverain. En cette minute, ainsi soulevée et transfigurée par la passion, elle était certainement plus royale que la timide amie de Cardénio. Celle-ci, abasourdie et déconcertée par cette déclaration orgueilleuse, ne sut que balbutier :

— Eh quoi, madame?... Mais cet amant, dont vous sembliez, tout à l'heure, si éprise!...

La Connétable eut un ricanement horrible :

— Ce n'est qu'un jouet pour moi! Il m'aide à me tromper moi-même!... Madame! je n'ai jamais eu qu'un seul amour, — le Roi! Si j'avais voulu, aujourd'hui je serais reine de France. Mais j'ai été sotte, je me suis piquée de je ne sais quel désintéressement sublime. C'était une absurdité, madame! Car j'aimais le Roi plus qu'on n'a jamais aimé personne! Et lui aussi, il m'aimait chèrement! Il n'a jamais aimé que moi!... Toutes les autres, il les a prises pour se consoler de m'avoir perdue. Mais, j'en suis sûre, madame, il m'aime toujours. C'est moi qu'il cherche, c'est moi qu'il désire à travers ses amours misérables. Et c'est pourquoi je veux partir!...

La Reine croyait rêver, en ouïssant ces divagations :

— Est-ce possible, madame, que vous y pensiez encore!... Après un si long temps!

— Oui, après vingt ans, madame!... Je le sais! J'ai compté les jours et les années! Le temps n'a fait qu'exaspérer mon amour!... Ah! madame, il n'y a que *cela* au monde, voyez-vous! On ne vit que pour *cela!*... Tenez, il y a, ici, tout près, une marquise d'Astorga, la femme de votre Majordome Major, vieux débauché, perdu et ruiné par les filles. La marquise, qui adore son mari, a fait poignarder sa dernière maîtresse, dans un transport de jalousie. Elle a cru le reconquérir par cette folie. Elle

n'a fait que le détacher d'elle davantage... Désespérée, elle s'est réfugiée dans ce couvent. Elle a pris l'habit comme moi, elle a même prononcé des vœux... Mais elle ne se console pas, madame, elle ne se résigne pas! Elle est folle de rage et d'amour. Toutes les nuits, je l'entends pousser des cris comme une damnée! Ses sanglots répondent aux miens!... Ah! madame, pensez-y! Un amour comme celui-là! Votre Majesté doit me comprendre...

Tous les mots de ce discours furieux faisaient plaie dans le cœur de la Reine. A cette nouvelle et directe allusion, elle ne put se contenir davantage. Des larmes débordèrent de ses paupières. Les deux malheureuses se regardèrent un instant, en silence. Et puis, tout à coup, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et elles s'étreignirent longuement :

— Madame, dit la Reine, en se dégageant, je vous en supplie, ne me troublez pas davantage! Je ne puis plus vous entendre! Vos paroles me font souffrir le martyre!... Laissez-moi! Je tenterai pour vous tout ce qui sera possible : je vous le promets! Mais taisez-vous, pour l'amour de Dieu!...

La Connétable, la sentant toute à sa merci, se jeta de nouveau à ses pieds. Elle hurla :

— Madame, je vous en conjure, arrachez-moi d'ici!

D'un mouvement brusque, la Reine, prise de terreur, parvint à se dérober aux mains frénétiques de cette possédée :

— Adieu, madame, dit-elle, en gagnant la porte. Ayez plus de courage que moi! Je vous aime et je vous plains de toute mon âme!...

Et elle s'enfuit, éperdue, à travers les corridors du couvent, comme si tout l'enfer était derrière elle...

* * *

Rentrée au Palais, elle prétexta un malaise pour pouvoir se mettre au lit et ainsi être seule.

Elle passa une journée et une nuit épouvantables. Ce démon d'amour qu'était la Connétable lui avait communiqué sa flamme. Maintenant, plus que jamais, elle se maudissait d'avoir livré à sa belle-mère la lettre mystérieuse. Si elles se brouillaient, — ce qui pouvait arriver d'un moment à l'autre, pour les raisons les plus futiles et même sur un simple soupçon, — elle lui aurait donné des armes contre elle. Quelle inconcevable sottise! Elle s'en exaspérait!... Mais il y avait quelque

chose de pis que cette imprudence, et qu'elle n'osait pas s'avouer. Elle s'était privée de la volupté de relire cette lettre, de la toucher, de la sentir contre son cœur, d'en repaître ses yeux. Car enfin, à bien considérer les choses, il se pouvait qu'elle fût de Cardénio, — ou tout au moins qu'elle eût été dictée par lui. Une phrase qu'elle avait retenue, se représentait sans cesse à son esprit. Elle se la répétait avec délices : « L'éloignement qui est entre nous n'a pu arracher de mon cœur la passion que vos admirables qualités y ont fait naître... » Ah ! si c'était vrai, qu'il parût donc tout de suite ! Qu'il se montrât ! Pourquoi tarder ainsi ? Mieux valait mourir ensemble que de prolonger indéfiniment, sans espoir, ce double supplice !...

Cette impatience s'était emparée d'elle si violemment que tout ce qui l'entourait lui devenait insupportable. Elle refusa de recevoir le Roi, qui, consumé de désir et de chagrin, avait une mine à faire pitié. Elle-même ne valait guère mieux. Le lendemain de sa visite à Santo Domingo, elle eut la fièvre, avec des envies de vomir. Et, comme toujours, quand ces nausées la prenaient, elle s'affola : le poison ! le poison ! On lui avait tant dit, à Paris, de prendre garde, qu'à la moindre indisposition elle se croyait empoisonnée. Et ainsi elle ne sortait point des transes.

Pourtant, le surlendemain, elle fut obligée d'assister à une grand messe dans la chapelle des Jésuites. Ce devait être une cérémonie extraordinaire : un prêtre oriental, amené de Mossoul par ces Pères, devait célébrer la messe selon le rite chaldéen. Comme la vêture de la connétable Colonne, cet événement, annoncé partout, avait excité une vive curiosité. La prise d'habit de la Connétable ayant eu lieu dans un couvent dominicain, on soupçonna les Jésuites de vouloir en effacer le souvenir par quelque chose de plus rare encore. — Cette exhibition d'un prêtre asiatique, et qu'on s'imaginait noir et crépu comme un Roi mage, fit en effet courir tout Madrid. Jamais assistance plus nombreuse ne s'était pressée dans la nef unique de l'élégante chapelle. La cour et la ville étaient là.

Le prêtre, qui était un Syrien de petite taille et de figure très ordinaire, déçut toutes les attentes. En revanche, le sermon qui fut prononcé, pendant la messe, par un des plus célèbres prédicateurs de la Compagnie, souleva une émotion générale et vraiment insolite. Prenant prétexte de ce que l'église était pleine

de courtisans, il morigéna son auditoire avec une extrême véhémence. On prétendit même qu'il visait la Reine, dont l'indulgence coupable pour ses femmes françaises et dont la conduite et la tenue étaient sévèrement jugées. Le bruit courait que, depuis son entrée à l'Alcazar, l'audace des galants de Cour, encouragés par son exemple, ne connaissait plus de limites. Cela devenait un scandale à nul autre pareil...

Impitoyable, le prédicateur dénonça, avec la dernière rigueur, la sottise et la duperie de l'amour profane :

— Vous le savez bien, disait-il : vos poètes mentent lorsqu'ils vous parlent de serments éternels, lorsqu'ils célèbrent les extases de l'amour, les jouissances incomparables de la volupté. Tout cela, ce sont des billevesées. Tout cela est exagéré démesurément. Vous le savez bien ! Vous savez combien la jouissance est courte, comme le fond en est vite atteint, comme elle est toujours la même, comme elle tourne lamentablement dans le même cercle... Et vous savez aussi combien l'âme humaine est débile et changeante et quelle assurance on peut fonder sur ses serments. Et pourtant, fous que vous êtes, vous croyez à l'amour !... Mais, l'amour même des plus exaltés d'entre vous n'est qu'une parodie de l'amour divin. Et celui-là, tel qu'il est donné à l'homme de l'éprouver, est bien loin d'être, comme vous le pensez, une félicité perpétuelle. Il faut lutter, il faut souffrir sans cesse pour le mériter. Dieu ne se donne pas toujours. On ne l'atteint qu'après l'avoir cherché, en se traînant douloureusement sur ses traces, qu'après avoir versé des larmes de sang. Il faut être braves et forts pour mériter un amour immortel ! La plupart des hommes sont des lâches. Combien d'entre vous, même parmi les plus passionnés, seraient capables de faire de bons moines ?...

Ce discours, prononcé avec un ton de voix et les gestes les plus pathétiques, bien loin de calmer l'effervescence amoureuse de la Reine, ne fit que la porter au paroxysme. Toutes ses pensées se confondaient. Elle se rappelait les déclarations brûlantes de la Connétable : « Ah ! madame, il n'y a que *cela* au monde !... » Et elle se disait que l'adversaire devait être bien fort pour que le prédicateur crût devoir lui livrer un tel assaut.

Dans cet état d'angoisse et d'agitation, elle descendit au parloir pour le baise-main. Tous les religieux et la plupart des assistants défilèrent à ses pieds. Enfin, on lui présenta le prêtre

de Mossoul. Un missionnaire de la Compagnie servait de truchement. Il lui fallut dire quelques mots à ce pauvre homme. Pour la forme, elle lui posa deux ou trois questions indifférentes, — et, tout à coup, cédant à elle ne savait quelle impulsion, tout étonnée elle-même de ses paroles, elle demanda :

— Et, dites-moi, mon Père!... Est-ce que vos dames de Mossoul sont aussi sévèrement gardées que les dames espagnoles?...

Le truchement, en rougissant, dut traduire la phrase audacieuse. Le prêtre balbutia que ces choses n'étaient point de son expérience, tandis que la question de la Reine volait de bouche en bouche. D'un bout à l'autre de la salle, on chuchotait. Le Roi, présent à la cérémonie, était le point de mire de l'assemblée. Il devint subitement très pâle, sentant bien que les paroles de la Reine étaient dirigées contre lui. Avec un mouvement d'irritation qui n'échappa à personne, il se leva subitement de son fauteuil et commanda qu'on fît avancer son carrosse.

Pendant tout le trajet, il n'adressa pas un mot à la jeune femme, et, sitôt de retour au Palais, il se sentit si mal qu'il dut s'aliter.

Le jour suivant, le Roi étant toujours couché, la Cour entra en inquiétude. Les médecins, après avoir saigné et purgé inutilement le malade, déclarèrent que des vapeurs farouches et pernicieuses, exhalées par le marais du pancréas, avaient envahi le cerveau de Sa Majesté. En attendant la coction des humeurs, il était expédient de l'envoyer dans un lieu salubre, où un air plus subtil rendrait de l'agilité à ses esprits animaux. En conséquence de quoi, ces docteurs décidèrent que le Roi irait passer une quinzaine de jours à l'Escorial, et que la Reine, dont la santé n'était pas plus brillante, l'y accompagnerait.

La nouvelle s'en répandit, comme une traînée de poudre, dans tout le palais. Tout le monde en était fort surpris. On se demandait ce que cela signifiait. D'habitude, le Roi n'allait à l'Escorial qu'au mois d'octobre, jusqu'à la Toussaint. Une telle dérogation à la coutume était une chose inouïe. Eh quoi! Sa Majesté allait quitter Madrid, à la veille du Carême et de toutes les solennités, qui, en ce temps, se célébraient avec une pompe extraordinaire dans la chapelle royale!... D'ailleurs, où trouverait-on l'argent nécessaire à un voyage si dispendieux?...

Avec une promptitude déconcertante, l'argent fut trouvé.

Un beau matin de février, Leurs Majestés partirent en carrosse pour l'Escorial, escortées uniquement des gentilshommes ordinaires de la Chambre, des caméristes espagnoles de la Reine et de quelques *señoras de honor*. La Quentin était restée à Madrid avec les autres femmes françaises. Seule, la Martin, Provençale rieuse et habile à toucher du clavecin, fut désignée, au grand étonnement de tous, pour suivre sa maîtresse.

A l'ambassade de France, où toutes ces particularités étaient connues, on ne savait que penser de l'événement, mais, pour cette raison même, on était sur ses gardes.

***

Tout le temps que dura le trajet de Madrid à l'Escorial, les deux époux n'échangèrent pas une parole. Le Roi se renfermait dans un mutisme qui effrayait chez un homme d'un caractère si violent. Cette froideur apparente était, pour la Reine, de très mauvais augure. Quand il ne se contiendrait plus, il fallait s'attendre aux pires choses. Mais elle ne songea pas un seul instant combien il devait souffrir, — et souffrir à cause d'elle.

Pourtant, si triste que s'annonçât ce séjour à la campagne, il lui fut d'abord un soulagement. La Camarera ne l'avait pas accompagnée, — singularité qui, en tout autre moment, eût provoqué les réflexions et les soupçons de Marie-Louise. Mais elle n'était occupée que d'elle-même et de son cœur affligé. Elle ne vit dans l'absence de son odieuse gardienne qu'un heureux hasard, dont elle devait se hâter de profiter. De plus, sans même qu'elle l'eût demandé, elle avait la permission de monter à cheval, comme au Retiro. Elle en éprouva d'abord un sentiment indicible de liberté. Chaque matin, elle lançait sa monture à travers la forêt de pins qui domine l'Escorial.

C'étaient des courses folles, durant lesquelles son escorte avait peine à la suivre. Elle semblait rechercher à dessein les passes les plus dangereuses, franchissant des torrents, sautant des blocs erratiques, comme si elle voulait, de propos délibéré, exposer sa vie. D'autres fois, elle semblait poursuivie éperdument par on ne savait quel cavalier invisible. La plupart du temps, elle avait l'air de courir à un rendez-vous, pour lequel les instants eussent été comptés et dont la brièveté fuyante l'aiguillonnait d'une hâte désespérée. En réalité, elle pensait

toujours à la lettre mystérieuse. Elle en était obsédée. Au galop de son genêt andalous, elle s'en redisait les phrases les plus passionnées : « Je vous vois. Je soupire auprès de vous!... » Et, de plus en plus, elle se persuadait que Cardénio était caché parmi les pages de sa suite, qu'il habitait le Palais sous un déguisement et qu'il l'avait suivie jusqu'au monastère. A chaque détour du sentier montagnard, lorsque les branches des chênes-lièges lui frôlaient les épaules, elle se retournait, comme si une main s'était posée sur elle doucement. Elle s'attendait presque à le voir surgir. Il lui disait : « C'est moi! Je vous suis partout! Je ne vous ai jamais quittée!... » Mais il n'y avait devant elle que la paroi calcinée de la montagne, et elle n'entendait aucun bruit que le croassement d'un corbeau ou le murmure monotone des sources... D'ailleurs, de telles imaginations étaient absurdes. Surveillée sans cesse, talonnée de près par son escorte, elle était farouchement inabordable. A peine avait-elle arrêté son cheval dans une clairière, où elle se croyait seule pour longtemps, qu'elle voyait déboucher entre les pins, son écuyer, le marquis de Villamaina. Et bientôt après, les vieilles *señoras de honor*, toutes de noir vêtues, apparaissaient sur leurs montures essoufflées.

Elle rentrait, harassée et lasse de cette vaine poursuite. Jusqu'au lendemain, c'était, pour elle, la solitude absolue dans les hautes salles frigides du monastère, que décoraient de merveilleuses tapisseries flamandes. Ces tapisseries, d'une couleur éclatante, paraissaient dégager de la lumière. Elles flambaient, comme un perpétuel coup de soleil, dans les demi-ténèbres des pièces ascétiques. Les scènes rustiques, qu'elles représentaient, éveillaient des idées de joie et de sensualité violente, qui troublaient la Reine. Cela lui faisait si mal, au retour de ces courses sans but, qu'elle demandait à sa femme de chambre, la Martin, cette belle fille si gaie, qui savait si bien toucher du clavecin, de lui jouer des airs de danse, — et cette musique allègre et sautillante semblait rythmer les ébats des paysans et des paysannes, qui menaient leur ronde éternelle sur les splendides tapisseries des Flandres. Après cela, elle s'ennuyait davantage. Alors, elle demandait à la caméristo de lui tirer les cartes. Celle-ci, très fûtée, ne manquait jamais de faire à sa maîtresse les réponses qu'elle devait souhaiter. Il s'agissait toujours d'amour, — d'amour traversé, bien entendu, — de rencontre heureuse. Et cela se ter-

minait invariablement par ces mots : « Beaucoup de prospérité! Beaucoup de gloire pour Votre Majesté! »

Ces prophéties dérisoires la laissaient plus trépidante et plus désolée qu'avant. La malheureuse se consumait de désespoir. Son impatience grandissait sans cesse. Elle croyait deviner que quelque chose de fatal était sur elle. A chaque heure du jour et de la nuit, d'indéfinissables pressentiments l'assaillaient.

Pendant ce temps, le Roi se livrait à des parties de chasse désordonnées et comme furieuses. Il n'en revenait qu'à la nuit close, fourbu et presque expirant. La pâleur lunaire de sa longue face avait pris une lividité spectrale. Lui aussi, il semblait fuir un sort. Il s'égarait à dessein, s'éloignait le plus possible des lieux habités, comme si la figure humaine lui faisait horreur. Les solitudes les plus sauvages paraissaient exercer sur lui une fascination. Un soir, on le crut perdu, assassiné peut-être par des bandits. Déjà les moines s'étaient mis en prières pour lui... Enfin, longtemps après le couvre-feu, à la lueur des torches, qu'agitaient, courant dans toutes les directions, des valets affolés, il arriva, sur un cheval éclopé, les yeux hagards, avec un air de l'autre monde...

Il se ruait à de véritables carnages, attaquant avec une hardiesse téméraire les bêtes fauves les plus redoutables. On eût dit qu'il avait soif de sang.

La seconde semaine de son séjour à l'Escorial, il commanda une grande chasse, à la mode d'Allemagne. Les bêtes, rabattues par des piqueurs, se précipitaient dans des toiles, qui se resserraient progressivement et qui les emprisonnaient comme un cirque mouvant. Alors, dans cette arène improvisée, on lâchait des meutes. Des cavaliers, armés de piques, se mesuraient contre les sangliers et les cerfs, fous de rage et de terreur. C'était une boucherie écœurante.

La Reine dût assister à ce hideux spectacle. L'étiquette lui en faisait une obligation. Elle y fut, avec la même répugnance qu'elle allait aux courses de taureaux. Elle vit le Roi s'acharner sur des biches, déjà mises en sang et à demi déchirées par les crocs des chiens. Il y apportait un acharnement inimaginable et il avait un air féroce, comme s'il traquait un ennemi et comme s'il assouvissait une vengeance sur ces pauvres bêtes.

Indignée de cette cruauté inutile, Marie-Louise revint au monastère, malade de dégoût. Elle exécrait son triste époux.

Elle ne se doutait pas de ce qui se passait dans l'âme de ce maniaque, de ce lunatique couronné. Elle ne savait pas qu'au moment où il se jetait, la pique en main, contre les loups enragés ou contre les biches sans défense, sa pensée n'était pleine que d'elle, qu'il ne désirait qu'elle et qu'il était au désespoir...

***

Ce soir de la chasse, elle se sentait si désolée, si languissante, qu'elle refusa de manger, elle qui avait conservé son merveilleux appétit et qui, d'ordinaire, rentrait affamée de ses courses en montagne.

Dès la tombée de la nuit, elle s'enferma dans sa chambre à coucher et, quand le moment de se mettre au lit fut venu, elle déclara qu'elle n'avait pas sommeil et qu'elle désirait veiller très tard. Il n'y avait, auprès d'elle, que la seule Martin. Mais cette fille était si discrète que la Reine ne s'apercevait pas de sa présence. Elle ne bougeait et n'ouvrait la bouche que lorsque sa maîtresse l'y invitait. Et, si elle parlait, c'était pour dire une chose plaisante ou flatteuse. Enfin elle semblait nourrir un véritable culte pour la beauté de la souveraine, en même temps qu'elle manifestait un dévouement fanatique pour elle. A cause de tout cela, la Reine s'était attachée extrêmement à elle, depuis leur arrivée à l'Escorial.

Assise dans l'angle le plus obscur de la pièce, la Martin épiait la Reine, qui, en robe de chambre à la française, assise devant sa table de toilette, paraissait absorbée par la lecture d'un roman, récemment arrivé de Paris. Mais, à tout instant, elle quittait les pages du livre et ses yeux se fixaient sur un cabinet d'ébène, posé au milieu de la table, — ce somptueux présent nuptial dont elle s'était engouée, dès son entrée au Retiro, et qui la suivait partout.

Son regard s'attachait surtout à la charmante figure de l'Amour adolescent, qui était peinte dans la niche médiane du cabinet. La silhouette junévile se détachait, avec une netteté extraordinaire, sur le fond d'or. La Reine regardait cet Amour, déjà grand et fort comme un homme, qui courait vers son but invisible, en brandissant une petite flèche, à la pointe extrêmement acérée... Et il lui semblait que cette flèche grandissait, qu'elle devenait lourde et massive, avec un fer ensanglanté qui sonnait au bout de la hampe, comme la pique meurtrière, qu'elle

avait vue, tout à l'heure, au poing des chasseurs rués contre les biches et les fauves apeurés dans leur prison de toile. Cette flèche, elle la sentait en elle. Elle avait pénétré dans son cœur et sa chair, tout entière, jusqu'à l'extrémité empennée. Ce n'était plus, comme avant, un caprice de jeune fille, un mirage de félicité, qui tente, un instant, et que l'on abandonne, l'instant d'après, parce qu'on le sent irréel et impossible. Maintenant, c'était un désir qui marchait droit à son but, à travers tous les obstacles, qui bondissait, emporté d'un élan furieux. Puisque Cardénio tardait à paraître, puisqu'il semblait hésiter, c'était elle qui irait vers lui et qui le conquerrait. Elle ne voulait pas apercevoir les barrières dressées entre elle et l'objet de son désir. Elle ne considérait plus rien, — rien que la possession de son bel amour... Oui! elle s'échapperait! Elle inventerait une ruse, pour s'écarter de son escorte, pendant une de ses courses à cheval. Et, s'il était là, comme il le disait, s'il ne la quittait pas des yeux, il saurait tout, il devinerait tout! Il la rejoindrait! Il volerait sur ses traces! Au haut du chemin, dans la montagne, elle se retournerait brusquement sur sa selle : elle le verrait venir, et elle lui dirait : « C'est vous! »

Dans ses yeux, d'une fixité étrange et inquiétante, l'hallucination se précisait. Elle ne voyait plus l'Amour peint dans la niche dorée du cabinet d'ébène, — elle voyait Cardénio, tel qu'il était resté dans sa mémoire, depuis le jour de leur entrevue suprême, à Saint-Cloud, sur la terrasse, parmi les statues mythologiques et les parterres en fleurs... Elle voyait sa fine moustache blonde sur ses lèvres vermeilles, ses yeux enivrés, d'un éclat si vif et si doux, — et le ruban couleur de feu à la coquille de son épée...

La Martin, qui s'était rapprochée insensiblement, guettait, sur le visage de la Reine, les moindres jeux de sa physionomie. Elle savait ce qui occupait, en cette minute, la pensée de sa maîtresse. Dans ses pupilles dilatées, elle regardait monter la vision hallucinatoire. Elle aussi, dans les yeux de la Reine, elle voyait Cardénio.... Tout à coup, elle marcha vers elle, et, comme on fait pour éveiller une personne endormie, elle lui toucha l'épaule, en haussant la voix :

— Madame!... Madame, *il* est ici!...

Vivement, la Reine repoussa sa chaise, se leva, l'air égaré :

— *Lui?*... Ici? dans cette chambre?...

— Oui, madame, *lui !*... ici, tout proche !

La camériste tendait la main vers la porte de la chambre, et, baissant le ton, elle dit à l'oreille de sa maîtresse :

— Madame, *il* sait que je donnerais ma vie pour Votre Majesté ! *Il* a confiance en moi comme en vous. *Il* vous attend, ici près, dans l'ancien appartement du roi Philippe II. Il y a, dans cette chambre, un escalier dérobé, qui conduit aux jardins et, de là, dans la campagne. Tout est prévu ; *il* a su se faire, dans cette maison, des amitiés puissantes... Venez, madame !

— Allons ! dit la Reine.

De tout son cœur intrépide, comme un soldat qui se jette dans la mêlée, sans balancer un instant, elle courut vers son destin...

* * *

Deux heures du matin sonnèrent à la grande horloge du couvent. Tout dormait.

Silencieusement, la Martin, une lanterne sourde à la main, précédait sa maîtresse. L'une et l'autre avaient sur la tête une mantille noire qui dissimulait complètement leur visage. Des manteaux épais les enveloppaient des pieds à la tête, et des babouches feutrées amortissaient le bruit de leurs pas. Tous ces accessoires s'étaient trouvés prêts instantanément, à portée de leur main. La Reine n'avait eu qu'à se laisser faire. On eût dit que quelqu'un avait tout réglé, tout préparé d'avance. Dans l'émoi qui la bouleversait, au point de lui ôter le sentiment du danger et même de la réalité, elle ne prit pas garde à ce fait singulier. On avait donc escompté d'avance son acquiescement !... Cette pensée ne fit qu'effleurer son esprit. Ce qui dominait le tumulte de ses impressions, c'était la certitude que Cardénio était là et que tout lui obéissait.

A travers des ténèbres opaques, par un chemin qui lui paraissait interminable, elle suivait la lueur chétive de la lanterne sourde. Elle ne tremblait pas. La Martin avait l'air de connaître merveilleusement sa route et de se débrouiller avec une aisance entière dans le labyrinthe obscur. La Reine marchait, pleine de confiance, — puisqu'*il* était là, puisque c'était sûr !...

Après avoir traversé de longs corridors, où il faisait froid comme dans une cave, elles arrivèrent à un couloir si étroit que deux personnes ne pouvaient s'y croiser. Le plafond devait

être très bas. On éprouvait une sensation d'étouffement... Et voici qu'au bout de ce couloir, elles furent arrêtées par une porte à claire voie qui était fermée à clé. La Martin, pesant de toutes ses forces sur le loquet, essaya vainement de le faire jouer :

— C'est extraordinaire! dit-elle : cette porte devrait être ouverte!

La Reine prit peur. Cela la frappait comme un mauvais présage. Elle voulut rebrousser chemin. Mais la Martin l'entraîna à travers un nouveau dédale de passages très étroits. Enfin, elles pénétrèrent dans une succession d'appartements démeublés, qui aboutissaient à une porte trapue, alourdie de ferrures gothiques. La Martin, se retournant vers sa maîtresse, mit un doigt sur sa bouche :

— C'est là! dit-elle, tout bas.

Le cœur de la Reine battait impétueusement... La porte tourna sans bruit. Une lueur trouble, la lueur d'une seule bougie posée, semblait-il, sur le bord d'une table, rendait vaguement effrayante la pénombre de la pièce. On distinguait pourtant, sur le seuil de l'Oratoire, attenant à l'ancienne alcôve royale, la forme d'un homme debout, avec une épée au côté, dont la garde brillait. Un ruban couleur de feu y était attaché.

A cette vue, la Reine, emportée par un élan de tout son cœur, bondit vers lui, en murmurant :

— Cardénio, mon cher amour! Enfin! c'est vous!...

Mais l'homme n'ébaucha qu'un faible geste. Alors, arrachant des mains de la Martin la lanterne, elle marcha bravement vers lui... Stupeur! Ce n'était pas Cardénio!... Ces yeux vides, ces lèvres tombantes, cette longue face lunaire... c'était le Roi!

Elle poussa un cri désespéré, auquel répondit celui de la Martin, qui, affolée de terreur, s'enfuit vers les corridors.

Lui, s'était avancé vers la Reine. Il la saisit violemment par le poignet et l'attira en pleine lumière, la lumière de la bougie, qui reposait non pas sur une table, mais sur l'autel désaffecté de l'Oratoire. Le Roi, comme pris d'une défaillance soudaine, s'y accouda, en prononçant, d'une voix qui s'efforçait à une sévérité tonnante :

— Vous ne vous attendiez pas, madame, à me trouver ici! Je sais qui vous cherchiez! Je sais tout!... Cet homme est sous bonne garde! Vous ne le verrez plus!

A la pensée que Cardénio allait mourir, elle se précipita aux genoux du Roi :

— Sire! Grâce!... Grâce pour lui!

Elle oubliait tout, — sa faute, l'horreur et l'étrangeté de la situation. Elle ne voyait que Cardénio. Elle ne pensait qu'à lui... Le sauver! Le sauver à tout prix! Mais le Roi la repoussait. Le visage hautain et dur, il laissa tomber, d'un ton glacial :

— Madame, tout est inutile! Cet homme mourra!

— Non, Sire, il ne mourra point!

Elle s'était relevée, frémissante, presque menaçante. Le Roi la considérait avec stupeur :

— Comment, Madame! Vous osez...

— Oui, Sire, j'ose!... Il ne mourra point!... Il ne mourra point, parce que je suis la Reine... et parce que vous m'aimez!...

A ces paroles superbes, le visage du malheureux infirme se décomposa. Il perdit tout à coup sa majesté d'emprunt. Et, s'appuyant, de nouveau, sur le rebord de l'autel, il balbutia avec un air de suppliant :

— Et vous, madame, ne voudrez-vous pas m'aimer aussi?... Vous voyez que j'en meurs!

Elle sentit immédiatement qu'elle était la maîtresse, qu'elle dominait la volonté de son débile époux. Sa destinée se jouait en cette minute. Elle était perdue, et Cardénio avec elle, si le Roi ne sortait pas de cette chambre plus amoureux que jamais. Et puis, dans un éclair, cette faible enfant, trop légère, trop insouciante de ce que ses mentors appelaient « sa gloire, » reprit subitement conscience de sa dignité souveraine : la Reine devait être au-dessus de tout soupçon!...

Elle saisit la main du Roi, et, s'étant inclinée, dans une attitude de parfaite soumission conjugale, elle lui dit doucement :

— Sire, je ne mentirai pas à Votre Majesté. J'aurais honte de mentir, en une minute comme celle-ci... Certes, je vous aime comme je le dois. Mais mon cœur est à Cardénio... Pourtant, je vous le jure, Sire, il n'y a jamais rien eu entre nous... rien que ne puisse autoriser la plus pure amitié! Je suis votre femme fidèle! Je n'ai jamais été la maitresse de Cardénio...

— Jamais? fit le Roi, ébranlé. Alors, que signifie ce ruban?...

Et il montrait le ruban couleur de feu attaché à la coquille de son épée.

— Sire, dit-elle, c'est une perfidie abominable! J'expliquerai plus tard à Votre Majesté!... Mais, encore une fois, Sire, je vous répète que je n'ai jamais été la maîtresse de cet homme!

— Jurez, dit le Roi, que vous n'essaierez jamais de le revoir... si je lui fais grâce... si je vous fais grâce à tous deux?

Dans un élan de reconnaissance et presque d'admiration, elle étreignit la main de l'époux, et sans hésiter, elle prononça :

— Sire, je vous le jure!

Il la prit dans ses bras, et, la serrant contre son cœur, il lui dit le plus tendrement qu'il put :

— Ma Reine, ma Reine! Je voudrais tant que vous m'aimiez!... Moi, je vous aime! Oh! je vous aime!... Si vous saviez!

Puis, tout à coup, repris par sa jalousie, il ouvrit, d'une main brutale, un guichet qui donnait sur l'intérieur de la Basilique, — le guichet à travers lequel Philippe II assistait, de son lit, à la messe dite exclusivement pour lui.

— Vous allez, dit-il, me jurer sur la Sainte-Forme, qui est ici exposée, — que jamais, jamais plus vous ne penserez à cet homme!

En ce moment, les moines étaient à l'office de nuit. La Sainte-Forme, hostie miraculeuse, échappée aux profanations des Huguenots, pendant les guerres de religion, était effectivement exposée sur l'autel de la *Capilla Mayor*. Le Roi entraîna la misérable vers l'ouverture du guichet. De là, on dominait l'immense cuve de pierre qu'est la basilique. De cet antre de ténèbres, montait la psalmodie des moines, avec un grondement d'orgue lointain. On ne distinguait, dans toute cette obscurité effrayante, que les dorures du rétable gigantesque, et, au centre, sur le tabernacle, entre deux rangées de cierges, l'ostensoir exposé, avec l'Hostie pâle et mystérieuse...

Terrassée par la Présence divine, la Reine tomba à genoux sur le prie-Dieu, et là, devant cet amoncellement de noirceurs, d'où émergeait uniquement, comme une petite lueur perdue en mer, la mystique apparence de Celui qui accepta, par amour, le sacrifice suprême, elle articula, d'une voix qui se brisait :

— Mon Dieu!... Mon Dieu, je le jure!

A son tour, le Roi, étendant sa main vers la Sainte-Forme, jura qu'il pardonnait.

Les psalmodies funèbres couvrirent les sanglots des deux époux abîmés dans une même prière, et qui acceptaient ainsi, devant Dieu, l'horreur de vivre, l'un à côté de l'autre, toute une vie sans amour...

*
* *

Il n'y a pas de secrets dans les Cours.

Le lendemain, le bruit se répandit à l'Escorial et se propagea jusqu'à Madrid que Leurs Majestés avaient assisté à l'office nocturne du monastère, pour l'accomplissement d'un vœu. Elles étaient venues demander au Ciel de donner un héritier à la monarchie.

Deux jours après, le couple royal regagnait secrètement l'Alcazar. Ce retour coïncida avec quelques événements qui défrayèrent, pendant plusieurs jours, toutes les conversations. M. le marquis de Villars, ambassadeur de France, fut relevé de ses fonctions. L'opinion publique accusait l'ambassadrice de s'être mêlée d'intrigues préjudiciables à la tranquillité de l'État, et on reprochait à l'ambassadeur d'y avoir prêté les mains. Leur départ fut précédé par le renvoi de la plupart des caméristes françaises amenées à Madrid, à la suite de la Reine. Ces filles durent quitter la capitale de bon matin, dans un carrosse fermé, afin d'éviter les insultes et sans doute les coups de la populace. Enfin, tout le monde remarqua, au Palais, la mauvaise humeur, à peine dissimulée, de M. l'ambassadeur d'Allemagne. Ce diplomate avait l'air déçu et furibond. Néanmoins, il continuait à faire la pluie et le beau temps chez les ministres. Il était le maître des grâces, et nulle protection ne valait la sienne pour l'obtention des plus hauts emplois.

La Reine, qui semblait témoigner au Roi une complaisance insolite, opposait à toutes les curiosités un visage impénétrable. En quelques jours, elle avait fait l'apprentissage de la dissimulation. Personne, dorénavant, pas même la Quentin, ne put se flatter de savoir ce qui occupait son cœur, ni seulement sa pensée. Pour elle, elle ne devait plus jamais entendre parler de Cardénio.

Quant au Roi, il allait beaucoup mieux, depuis son retour à Madrid. Chose inouïe, il montrait un visage souriant.

A quelque temps de là, une fête champêtre fut offerte aux souverains par le duc de Pastrana, qui, en l'absence du

marquis de Liche, remplissait les fonctions de grand veneur.

Cette fête fut magnifique. Un pavillon de brocart d'or était tendu entre de grands arbres qui se dressaient au milieu d'une clairière, rafraîchie par des ruisseaux invisibles sous la mousse. Toutes les ramures environnantes étaient couvertes d'écureuils, de babouins, de perroquets, d'oiseaux des Iles et des Indes, au plumage moucheté de mille couleurs, qui semblaient sautiller et folâtrer parmi les branches. A la rencontre du Roi et de la Reine, s'avancèrent de jeunes enfants déguisés en faunes, en sylvains et en satyres. Puis, des jeunes filles, vêtues en nymphes et en bergères, servirent à Leurs Majestés une somptueuse collation.

En s'asseyant sur l'herbe, la Reine leva les yeux vers les arbres, et elle s'aperçut que les oiseaux et les écureuils, qui semblaient jouer dans les branches, y étaient liés par des rubans ou des cordons de soie multicolores. Les pauvres bestioles se débattaient, s'épuisaient en efforts cruels pour rompre leurs attaches.

A cette vue, la Reine se mit à pleurer, tout à coup, sans qu'on pût deviner le motif de ses larmes. Ce fut la dernière fois qu'elle pleura devant témoins.

Louis Bertrand.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

ET

LE TSAR ALEXANDRE II

— SOUVENIRS —

1867

Le 1er juin 1867, l'empereur de Russie, invité par l'empereur des Français à visiter la grande exposition, arriva à Paris avec ses fils et une suite nombreuse au milieu de laquelle on remarquait le prince Gortchakoff. Napoléon III alla recevoir son hôte à la gare et il évita de le faire passer par le boulevard de Sébastopol, dont le nom lui aurait péniblement rappelé qu'il se trouvait chez ses vainqueurs. Le souvenir de la guerre de Crimée s'effaçait dans le lointain, mais entre la France, qui semble avoir la mission de protéger les opprimés, — même à ses dépens, — et l'Aigle russe, qui ne paraissait pas disposé à lâcher sa proie, se dressait l'ombre de la Pologne meurtrie : Paris était devenu pour les exilés le plus sûr des asiles contre les persécutions. Tony Robert Fleury venait d'exposer son chef-d'œuvre : *les Massacres de Varsovie*, qui avait été le clou du dernier Salon et que les illustrés avaient reproduit avec des commentaires tragiques, soulevant l'indignation et la pitié générales (1).

(1) Conduit d'abord aux Tuileries, puis à l'Élysée, le Tsar déposa son uniforme, et, après avoir dîné, assista avec ses fils aux Variétés à la représentation de *la Grande Duchesse de Gérolstein*. Le choix de l'emploi de cette première soirée qui a étonné et surpris tout le monde indique clairement qu'on est venu à Paris pour se divertir avant tout. (*Notes et souvenirs de Madame Baroche.*)

Aussi, quand les deux Empereurs traversèrent la ville en voiture découverte, ils furent accueillis par une foule plus curieuse que sympathique. Quelques murmures s'élevèrent même sur le passage des souverains, mais assez discrets encore pour ne pas être entendus par l'autocrate auquel ils s'adressaient. Cette hostilité ne tarda pas à se manifester plus ouvertement. Le lendemain matin, au Palais de Justice, M. Floquet accueillit le Tsar par le salut provocateur : « Vive la Pologne, Monsieur! » Et le soir, à la sortie de gala de l'Opéra, la berline impériale contenant dans le fond l'impératrice Eugénie et la princesse Mathilde, sur la banquette les deux Empereurs, passait devant le Bazar des voyages quand de la foule s'éleva le même cri séditieux : « Vive la Pologne ! » Comme le carrosse était éclairé à l'intérieur, l'Impératrice regarda le Tsar. Il voulait paraître impassible, mais, à sa pâleur, elle comprit qu'il avait eu de la peine à réprimer un frisson de colère. Celui qui eût osé proférer un pareil cri en Russie n'eût pas tardé à être déporté en Sibérie...

Si une manifestation aussi hostile accompagnait partout le Tsar, contre lequel la nation française n'avait aucun grief personnel, quel serait l'accueil réservé au roi de Prusse au lendemain de Sadowa, que les plus perspicaces considéraient non sans clairvoyance comme le prélude des désastres de la France?...

C'est à grand peine que, prétextant des embarras protocolaires, la diplomatie française avait fini par obtenir que les deux souverains n'arrivassent pas ensemble à Paris comme ils en avaient manifesté l'intention ; la seule concession de M. de Bismarck avait été de mettre quatre jours de distance entre les deux arrivées : le 1er juin, Alexandre avait précédé, Guillaume le suivit le 5, et le 6 devait avoir lieu la grande revue de Longchamp.

Comme on supposait que le roi de Prusse serait plus exposé à l'animosité du public que l'empereur de Russie, l'Impératrice, confiante dans la galanterie française envers les femmes, réclama Guillaume dans sa voiture et tous deux en effet arrivèrent au champ de courses sans encombre.

Au retour de la revue, se produisirent deux incidents, l'un comique, l'autre tragique, celui-ci plus connu que celui-là, et pourtant le petit fait-divers qui appartient à la chronique a contribué à enrayer l'événement dont la réussite eût changé le

cours de l'histoire. Ce jour-là, l'écuyer de service auprès de la souveraine était le marquis de X... qui caracolait à la portière et attirait tous les regards : en effet, en l'examinant, on lui aurait trouvé des allures étranges dans la façon de faire pirouetter son cheval... Tout à ses fantaisies de haute école, il avait oublié l'itinéraire réglé pour le parcours du cortège et fait prendre à la calèche de l'Impératrice la route choisie pour la voiture des Empereurs...

Cette erreur providentielle contribua à éloigner de sa victime la balle de l'assassin. Celui-ci, exactement informé de l'itinéraire des souverains, se trouva trompé dans son calcul : il s'était posté au talus à droite de la cascade devant lequel devaient défiler Alexandre et Napoléon, mais, par la négligence de l'écuyer, il se trouva loin du but : dès qu'il vit paraître le cortège au loin, pour s'en rapprocher et gagner le talus de gauche, il dut traverser en courant la prairie : ce délai permit à Firmin Raimbaut de mettre son cheval entre le Tsar et la balle qui le visait, fit dévier ainsi le projectile et facilita à la police l'arrestation du meurtrier.

Pour l'Impératrice, cette confusion n'eut d'autre inconvénient que de provoquer un embarras de voitures ; un encombrement arrêta la daumont impériale au milieu du peuple qui la cernait. L'Impératrice distribuait ses plus gracieux sourires et le roi Guillaume ses plus affectueux saluts de grand papa pour désarmer l'hostilité du public et provoquer sa sympathie : la foule semblait conquise par cet avenant vieillard et par cette jolie femme. Un incident bien imprévu, — tout en n'étant pas du goût de la souveraine, — fut plus puissant que les sourires et les saluts et acheva de mettre les badauds en belle humeur.

Tout près de la calèche impériale se trouvait une victoria jaune contenant une demi-mondaine qui retenait à grand peine sur ses genoux un petit ratier aux yeux flamboyants... L'écuyer, qui caracolait entre les deux équipages, pris d'on ne sait quelle lubie, se met à aboyer au roquet qui se dresse et répond, furieux... Il riposte, l'autre exaspéré aboie : — Aoh ! aoh ! — Ouah ! ouah ! Un duo s'engage entre l'homme et l'animal, la foule se met de la partie, elle rit et elle excite l'un contre l'autre. L'Impératrice, horriblement gênée, tente en vain de rappeler son écuyer à l'ordre... Ne pouvant y parvenir, elle ordonne au postillon de se hâter et, tandis que le piqueur fend à

grand peine la cohue au milieu des rires des spectateurs, l'homme continue à aboyer et le chien à hurler... Puis, emporté par son cheval, le malheureux écuyer escorte la calèche en déclamant des vers de *Ruy Blas*... Il était devenu fou et le lendemain on lui mettait la camisole de force. Dans ses moments de calme on le menait au Bois de Boulogne, et rien n'était plus pénible à l'Impératrice que de rencontrer son ancien serviteur qui ne répondait pas à son salut, — ne la reconnaissant pas!...

* * *

Cependant le cortège avait fini par arriver aux Tuileries. L'Impératrice venait de rentrer dans son boudoir quand elle vit paraître sur le seuil l'Empereur qui s'avançait vers elle avec sa démarche calme et son sourire habituel : son attitude indifférente contrastait tellement avec ses premières paroles qu'il semblait conter l'aventure d'un autre. L'Impératrice, abasourdie par ce contraste, ne comprit pas au premier moment.

— On vient, dit-il, de tirer sur le Tsar...

— Sur le Tsar ?... et sur vous alors ?

— Oui, et j'ai pu dire à mon compagnon : « Sire, nous avons été au feu ensemble, mais nous n'avons rien eu ni l'un ni l'autre. »

— C'est sur lui qu'on a tiré, soit, — mais vous avez couru le même danger... et vous n'êtes pas plus ému?... Cette fois, vous avez rempli le rôle ingrat et dangereux que je joue quand nous sortons ensemble : On a tiré sur l'Empereur, dit-on, mais on n'ajoute jamais : — « Et sur l'Impératrice! » On oublie que je cours autant que vous le risque d'être touchée, — et l'on m'enlève même la gloire du danger couru!... Allons, racontez...

Et l'Empereur, avec un sang-froid imperturbable, comme s'il eût conté une pièce à laquelle il eût assisté du parterre en simple spectateur, conta la scène de la cascade, la présence d'esprit de l'écuyer Raimbaut, le pauvre cheval qui avait reçu la balle destinée au Tsar, celui-ci se penchant avec angoisse sur ses fils, leur prenant les mains, les palpant, leur demandant en russe s'ils étaient blessés...

— Mais c'est épouvantable, s'écria L'Impératrice, révoltée à la fois comme souveraine et comme descendante de ces hidalgos

chez lesquels l'hôte était un être sacré... Son indignation était doublée par le calme de l'Empereur qui l'exaspérait.

— Il faut que j'aille immédiatement prendre de ses nouvelles, constater par moi-même qu'il n'a pas été touché...

Malgré les assurances qu'on lui donnait et les objections qu'on essayait de lui présenter, sans vouloir écouter personne, elle s'échappa, elle descendit précipitamment dans la cour, monta dans le coupé couleur de muraille qui stationnait nuit et jour devant la grille et se fit conduire à l'Élysée.

Très émue, elle monta l'escalier et sans même se faire annoncer, elle entra dans le cabinet du Tsar. Elle trouva Alexandre en proie à une agitation fébrile qui la surprit d'autant plus qu'elle contrastait avec le calme de Napoléon III.

Par réaction sans doute, ayant fait un effort surhumain pour se contraindre en public, il s'abandonnait à son naturel : il arpentait nerveusement la chambre et parlait de repartir immédiatement pour la Russie.

Malgré son désir d'être débarrassée d'un hôte aussi dangereux, l'Impératrice crut devoir lui démontrer qu'il ne pourrait abréger son séjour sans paraître fuir devant les menaces des anarchistes... L'attentat manqué servirait de leçon : il en préviendrait d'autres et ferait redoubler les précautions de la police. Le programme officiel n'était pas rempli, il fallait l'exécuter jusqu'au bout ; il n'y avait plus que deux jours : le soir, fête donnée par le Préfet de la Seine, et le lendemain, excursion à Fontainebleau.

Le Tsar se laissa convaincre : il consentit à paraître le soir même au grand bal de l'Hôtel de Ville.

Cette prétendue fête alarmait particulièrement les souverains et préoccupait la police, car dans ces circonstances solennelles, les portes s'ouvraient toutes grandes à d'innombrables invités et rendaient la surveillance très difficile.

Pour lui-même, Napoléon III ne craignait rien : il était fataliste et avait foi dans son étoile qui jusqu'alors l'avait toujours protégé ; plus encore que dans ses agents, il avait confiance dans les yeux perçants de sa femme qui découvraient les conspirateurs dans la foule. Plus d'une fois, par la seule suggestion de son œil d'acier, elle avait paralysé le bras de l'assassin ; dans plusieurs procès, certains individus arrêtés avaient avoué que, s'étant crus découverts par le clair regard de la sou-

veraine braqué sur eux, ils n'avaient pas osé déclencher leur revolver.

Aussi, en entrant dans la salle de bal, l'Empereur recommanda à l'Impératrice de veiller sur leur hôte : « Soyez tranquille, répondit-elle, je serai son bouclier. »

Elle prit gracieusement le bras d'Alexandre, plus ému qu'il ne voulait le paraître, puis en ayant l'air de se presser coquettement contre lui, elle appuya son coude, — étroitement, — sur le dos de son cavalier et l'enveloppa en effet comme d'un bouclier vivant pour garantir le cœur contre les coups de poignard dont on eût essayé de le frapper traîtreusement.

Tant de précautions restèrent superflues ; le bal se passa sans encombre. L'attentat avait soulevé l'indignation générale et donné un regain de popularité au Tsar, dont on célébrait le courage et dont on escomptait la magnanimité en faveur de l'assassin de dix-huit ans qui ne semblait plus qu'un patriote exaspéré.

La confiance renaissait.

* * *

Il n'y a plus que vingt-quatre heures avant le départ!

La dernière journée est réservée à la campagne : loin de la grande ville, on respirera un air plus pur, les nerfs se détendront ; en s'éloignant de la rue, on se rapprochera de la nature, et l'on sera mieux garanti contre la méchanceté des hommes... Le protocole fera place à l'intimité, aux angoisses continues succédera la confiance absolue, les agents de police se reposeront...

A la sortie du train, sur le quai de la gare de Fontainebleau, tandis que les deux souverains causent entre eux, — soulagés sans doute par la perspective de la prochaine séparation, — le préfet s'approche de l'Impératrice : il lui confie tout bas qu'un vaste complot contre la vie du Tsar a été découvert ; tous les conspirateurs sont arrêtés, — sauf un dangereux anarchiste qui a pu s'échapper : il est parti pour Fontainebleau, déclarant qu'il réussirait le coup que Berezowski a manqué. Il faudra donc garder le Tsar pendant toute la journée enfermé dans le château où la surveillance sera plus facile et surtout l'empêcher de se promener dans la forêt où devaient avoir lieu les exercices de la meute et le goûter sur l'herbe...

L'Impératrice affolée aurait souhaité tout d'abord entretenir l'Empereur de ses craintes, et s'entendre avec lui pour les précautions à prendre; mais elle ne peut lui parler, tant il est absorbé par son hôte et elle tient avant tout à ne pas alarmer Alexandre, dont elle a constaté la nervosité. Elle doit donc se résigner au silence et conserver ses angoisses pour elle seule. Il s'agit d'arriver au château le plus tôt possible : elle monte dans l'un des chars à bancs qui devaient conduire les invités, elle fait asseoir le Tsar auprès d'elle et invite Napoléon à se placer de l'autre côté d'Alexandre. Celui-ci se trouve donc serré entre les deux souverains qui l'entourent comme deux gardes du corps : pour atteindre l'hôte, il aurait fallu commencer par frapper les châtelains.

Le trajet s'effectua sans incident. On arriva au palais, et l'Impératrice, qui avait été tourmentée pendant la route, se sentit un peu rassurée. Mais elle n'avait pas encore pu confier ses angoisses à l'Empereur qui projetait de cavalcader dans la forêt. En descendant de voiture, Napoléon s'approcha d'elle et lui demanda pourquoi elle était à la fois silencieuse et agitée... Elle profita d'un moment où le Tsar causait avec son fils pour transmettre rapidement à son époux les recommandations du préfet de police et lui répéter qu'à aucun prix on ne devait laisser sortir Alexandre du palais pendant toute la journée. Il fallait donc s'ingénier à lui trouver des distractions entre les quatre murs... On déjeuna, on prolongea le repas le plus longtemps possible, mais après?... Comment garder l'Empereur, comment l'empêcher de sortir? Comment l'occuper? l'amuser pendant douze heures?..

L'Impératrice commença par offrir à son hôte de visiter le palais dans tous ses détails. Elle l'accompagna de la cave au grenier, déploya son esprit et son érudition pour lui conter des anecdotes piquantes sur chaque chambre; elle évoqua les souvenirs de la reine Christine de Suède et de Monaldeschi, de Louis XIV, de Napoléon Ier; elle lui montra la table où fut signée l'abdication, elle appela tous les souverains à son aide, elle cita les mots historiques, — et même apocryphes, — rechercha ses souvenirs personnels; elle lui montra les pièces les plus importantes du musée chinois, les vases d'or du temple du Ciel, elle énuméra les dames du décaméron de Winterhalter...

Bref, elle fut la charmeresse qu'elle savait être, quand elle le voulait...

Mais le Tsar, se reprochant de la fatiguer, parla d'une promenade dans le parc. Elle prétexta la chaleur... Il demanda à plusieurs reprises l'exécution du programme promis : les exercices de la meute dans la forêt qu'il avait grand désir de visiter...

On lui dit que les routes étaient devenues impraticables à la suite des pluies récentes. Comme il insistait, on dut prévenir le comte Schouvaloff du danger qui menaçait son maître, s'il allait se promener dans les bois, et l'on finit par rester emprisonnés au logis jusqu'à l'heure où les Russes prirent le train pour Pétersbourg.

Ouf!... fut le soupir de délivrance que durent laisser échapper les maîtres de céans au départ de leur hôte si dangereux!...

A part quelques satisfactions pour la vanité, — payées par beaucoup de tracas et d'angoisses, — cette visite, dont on attendait une alliance franco-russe, produisit l'effet diamétralement opposé : Bismarck et Gortchakoff s'entendirent sur le dos de Rouher, l'oncle et le neveu se rapprochèrent et s'allièrent contre le Gouvernement démocratique de la France.

L'affaire Berezowski fit le reste. Un moment on avait songé à faire tourner l'attentat manqué au profit de la bonne cause. L'assassin naturellement aurait été condamné à mort. Alexandre alors serait intervenu et aurait demandé sa grâce qu'on lui eût naturellement accordée. Cette magnanimité aurait sans doute ramené à l'autocrate des sympathies polonaises.

Au lieu de cette *combinazione* si bien réglée, le jury accorda les circonstances atténuantes et enleva ainsi au Tsar l'occasion de faire le beau geste. Alexandre fut doublement furieux de l'indulgence de la justice française et la fâcheuse impression qu'il emporta de son voyage en France contribua peut-être à l'empêcher d'intervenir au secours de Napoléon III en 1870.

Aussi Mme Adam dans ses Mémoires qui sont souvent des prophéties, — publiées après leur réalisation, — déclare que le duc Decazes avait vu la main de Bismarck dans l'attentat de Berezowski.

1870

Hastings, 15 septembre 1870 (1).

A Sa Majesté l'Empereur de Russie.

Sire,

Éloignée de ma patrie, j'écris aujourd'hui à Votre Majesté.

Il y a quelques jours à peine, quand les destinées de la France étaient encore entre les mains du pouvoir constitué par l'Empereur, si j'avais fait la même démarche, j'aurais paru peut-être, aux yeux de Votre Majesté et à ceux de la France, douter des forces vives de mon pays.

Les derniers événements me rendent ma liberté et je puis m'adresser au cœur de Votre Majesté. Si j'ai bien compris les rapports adressés par notre ambassadeur, le général Fleury, votre Gouvernement écartait *a priori* l'idée éventuelle du démembrement de la France.

Sire, le sort nous a été contraire, l'Empereur est prisonnier et calomnié. Un autre Gouvernement a entrepris la tâche que nous regardions comme notre devoir de remplir. Je viens supplier Votre Majesté d'user de sa légitime influence afin qu'une paix honorable et durable puisse se conclure quand le moment sera venu, que la France, quel que soit son gouvernement, trouve chez Votre Majesté les mêmes sentiments qu'Elle nous aurait montrés dans ces dures épreuves.

Telle est la prière que je lui adresse.

Dans la situation où je me trouve, tout peut être mal interprété : je prie donc Votre Majesté de tenir secrète cette démarche que son généreux esprit comprendra sans peine et que m'inspire le souvenir de son séjour à Paris.

Je prie Votre Majesté de croire aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté, la bonne sœur,

EUGÉNIE.

Enregistrée à Pétersbourg le 20 septembre.

(1) Ces lettres transcrites directement sur les originaux ont été publiées depuis la mort de l'Impératrice. Nous les avons néanmoins laissées dans cet article, car elles nous semblent à leur place véritable, encadrées entre les deux visites d'Alexandre II à l'Impératrice Eugénie.

Réponse de l'empereur de Russie à l'impératrice Eugénie.

J'ai reçu, Madame, la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'adresser. Je comprends et j'apprécie le sentiment qui vous l'a dictée et vous fait oublier vos malheurs pour ne songer qu'à ceux de la France. J'y prends un intérêt sincère et souhaite ardemment qu'une prompte paix vienne y mettre un terme, ainsi qu'aux maux qui en résultent pour toute l'Europe. Je crois que cette paix sera d'autant plus solide qu'elle serait plus équitable et plus modérée. J'ai fait et continuerai à faire tout ce qui dépendra de moi pour contribuer à ce résultat que j'appelle de tous mes vœux.

Je vous remercie de votre bon souvenir et de votre confiance dans mes sentiments.

En vous en renouvelant l'assurance, je suis, Madame, de Votre Majesté le bon frère

ALEXANDRE.

Tsarskoe Selo, 20 octobre 1870.

(*Archives de Farnborough.*)

1873

Quand Alexandre II vint en Angleterre pour le mariage de sa fille avec le duc d'Édimbourg, Napoléon était mort depuis quelques mois, sa veuve vivait très retirée à Chislehurst et le Prince impérial achevait ses études au collège militaire de Woolwich.

Alexandre fit dire à l'impératrice Eugénie qu'il désirait rendre visite au Prince impérial à Chislehurst. L'Impératrice, encore énervée par la funeste indécision russe de 1870, où un geste du Tsar aurait pu arrêter l'invasion allemande, répondit que son fils était interne à l'École militaire et que le règlement s'opposait à ce qu'elle demandât un congé.

Alexandre, se rappelant avec quelle émotion elle était accourue à l'Élysée après l'attentat de Berezowski, et se souvenant aussi qu'aux fêtes de l'Hôtel de Ville et de Fontainebleau le couple impérial l'avait entouré comme un bouclier vivant contre le poignard des assassins, lui répondit que, si elle consentait à le recevoir, il irait le lendemain vers la fin de la journée lui présenter ses hommages.

Sur sa réponse affirmative, le lendemain à l'heure convenue, le Tsar arriva à Camden Place...

L'Impératrice redoutait cette entrevue pour le souvenir des jours heureux qu'elle allait réveiller, et elle craignait de ne pas pouvoir dominer son émotion. Néanmoins, faisant un violent effort sur elle-même, elle alla recevoir l'auguste visiteur à la porte de la villa. Quand les deux survivants des fêtes de 1867 se trouvèrent en présence, les souvenirs féeriques se dressèrent et s'écroulèrent entre eux, — et une angoisse poignante s'empara de l'un et de l'autre. Au lieu de la souveraine rayonnante de beauté et de puissance qu'il avait laissée trois ans auparavant, l'Empereur retrouvait une veuve détrônée, exilée et vieillie... Et celle qui avait accueilli dans son empire le tout-puissant souverain, voyait apparaître dans sa retraite celui qui d'un geste, — croyait-elle, — aurait pu empêcher ses malheurs, et surtout le malheur de la France...

Telle fut leur émotion réciproque, leur attendrissement invincible, que pendant quelques instants ils restèrent debout l'un en face de l'autre, se regardant au fond de leurs yeux humides, sans pouvoir prononcer une parole, les mots s'arrêtant dans leur gorge oppressée...

Enfin, après un long silence peuplé de regrets, et peut-être de remords, le Tsar prit la main de l'Impératrice entre les siennes, il la serra tendrement et l'approcha de ses lèvres en murmurant :

— Ah ! Madame ! Si c'était à refaire !...

— Trop tard, Sire, répondit-elle, non sans une involontaire amertume contre la destinée et avec une résignation forcée devant l'irréparable...

***

Le lendemain, le Tsar devait passer une grande revue à Aldershot. Avant de se rendre au champ de manœuvre, il avait accepté le lunch que lui offrait à Woolwich le général Symons, directeur de l'École.

Par un hasard... providentiel, la compagnie des cadets qui montait la garde ce jour-là était celle du prince Impérial. L'Empereur, averti que ce jeune soldat qui lui présentait les armes était le fils de Napoléon III, ne put s'empêcher de lui adresser quelques paroles émues, puis il entra dans l'École. Peu après, on vint dire au lieutenant Louis-Napoléon que Sa Majesté

l'empereur de Russie l'invitait à venir s'asseoir à sa table, — avec l'autorisation du général Symons. — Le Prince se rendit à la salle à manger où le Tsar l'accueillit cordialement, il le plaça en face de lui et lui présenta ses deux fils Wladimir et Alexandre, qui devait régner sous le nom d'Alexandre III.

Vers la fin du repas, le lieutenant Louis-Napoléon se trouvait sur des charbons ardents, partagé entre l'étiquette impériale et son devoir militaire : il devait avec son régiment précéder l'Empereur pour le recevoir sur le terrain de la revue et il n'osait se lever de table.

Le jeune officier échangeait des regards désespérés avec son général qui lui faisait signe de partir... Enfin, il osa demander au Tsar la permission d'aller rejoindre ses camarades pour se trouver sur la place d'armes à l'arrivée de l'empereur de Russie.

— Pas du tout, répondit Alexandre en souriant, je ne vous donne pas l'autorisation de me précéder et si votre général n'y voit pas d'inconvénient, je désire que vous vous rendiez avec moi sur le champ de manœuvre et nous assisterons ensemble au défilé. Et ainsi le fils de Napoléon III passa la revue des troupes anglaises à côté du fils du vaincu de Sébastopol.

Cet acte de courtoisie de l'Empereur envers le jeune Prince français, — accompli peut-être malgré l'ambassadeur de la République qui n'osa pas protester trop hautement, — influa sur la situation de l'exilé. Alexandre fut le premier à le faire sortir *coram populo* du rang où sa modestie et sa dignité le confinaient. Peu à peu, le jeune Prince devait obtenir les égards auxquels il avait droit pour ses mérites personnels et la sympathie respectueuse qu'il inspirait.

Et il fut digne de l'éloge que la reine Victoria fit un jour à sa mère :

— Votre fils et vous, lui dit la vieille souveraine, vous ne m'avez jamais causé un embarras...

Hélas ! le premier embarras que dut causer le jeune héros à l'Angleterre, ce fut sa mort !...

JOSEPH PRIMOLI.

LA CRISE DE LA PAIX

AUX ÉTATS-UNIS

ET LES RELATIONS FRANCO-AMÉRICAINES

C'est l'examen d'un problème très complexe, et c'est aussi en quelque manière, du point de vue français, l'exposé d'un drame.

Le programme wilsonien de la paix, avec son article essentiel, le pacte de la Société des Nations, et son article accessoire, le pacte éventuel de sauvegarde franco-anglo-américain, a été rejeté par les représentants de la nation même qui avait élu pour son chef responsable le président Wilson. La France s'était ralliée aux vues américaines, qui lui offraient du moins, en échange de sacrifices immédiats et positifs, des promesses de garanties : le traité enregistra les sacrifices; le Sénat américain refusa les garanties. C'est là le drame.

Et voici le problème. La longue discussion du traité et l'échec final ont marqué le retour des États-Unis à leur politique traditionnelle, celle de leurs principes et aussi de leurs préjugés, de leurs habitudes. Pourquoi et comment ils en étaient sortis, nous l'avions compris bien vite. Il nous est plus difficile de comprendre, — mais il faut pourtant que nous y parvenions, — comment et pourquoi ils y sont si vite revenus.

Il n'était point contesté que les États-Unis ne se fussent élevés dès la fin du dernier siècle au rang de « puissance mondiale; » il n'est pas contestable que la grande guerre et ses conséquences ne les aient engagés beaucoup plus avant encore

dans la solidarité internationale. Toute la question est de savoir quelle place ils y voudront tenir et quel rôle ils y sauront jouer.

LE PRÉSIDENT WILSON ET LE TRAITÉ DE VERSAILLES

Le traité de paix avait été signé à Versailles le 28 juin 1919. Aussitôt le Président, qui n'avait pas attendu cette date pour convoquer par câble, de Paris, le 66e Congrès en session extraordinaire, s'empressa de rentrer et de le soumettre à la ratification du Sénat. L'opposition se manifesta, dès le début, avec beaucoup de vivacité. Les électeurs, auxquels M. Wilson avait commis l'imprudence et l'erreur d'adresser un appel de partisan et de demander, à la veille des élections, qu'ils lui renvoient un Congrès démocrate, avaient répondu en élisant une majorité républicaine. D'autre part, le Sénat tenait rigueur au Président de n'avoir été, en aucune mesure, associé à la négociation du traité. Seuls, quelques-uns de ses membres, invités à la Maison Blanche durant le court passage du Président de février à mars 1919, avaient été mis au courant de ses plans. Des exemplaires du traité parvinrent aux États-Unis à de simples particuliers avant que le texte officiel n'en eût été présenté au Sénat, c'est-à-dire à l'Assemblée dont une des prérogatives les plus importantes est de les préparer et de les ratifier. La dictature présidentielle s'exerçait dans les négociations de paix, comme elle s'était exercée dans les mesures de guerre, et les sénateurs ne laissaient pas d'éprouver, de ce sans-gêne à leur égard, un assez vif ressentiment.

Les *leaders* républicains, au Sénat et dans le pays, laisseraient-ils échapper une si belle occasion de frapper le chef du parti adverse, l'élu et le champion des démocrates? La politique intérieure allait envenimer et compliquer les difficultés d'ordre extérieur et diplomatique relatives au règlement de la paix.

Mais les sénateurs, — il serait injuste de le méconnaitre, — avaient d'autres griefs, d'ordre plus général et théorique. Ils s'étaient opposés à divers articles, et notamment au pacte de la Société des Nations. Dès que les dispositions en avaient été connues en Amérique, plus du tiers des sénateurs (c'est-à-dire un nombre suffisant pour faire échec au traité) avaient signé une pétition déclarant leur opposition à ce texte « dans la forme actuellement proposée, » et réclamant que la discussion du

plan d'une Société des Nations fût ajournée après la signature du traité de paix avec l'Allemagne. Le président Wilson crut avoir trouvé le moyen de leur forcer la main en incorporant le pacte au traité. « Quand le traité reviendra, disait-il la veille de son retour à Paris, en mars 1919, ces messieurs de ce côté de l'eau trouveront non seulement le pacte compris dans ce traité, mais, par toutes ses fibres, le traité si entièrement lié au pacte qu'on ne pourra l'en séparer sans le priver de la substance vitale. » Pour sauver le pacte, il l'avait lié au traité; il les perdit ainsi l'un et l'autre.

La principale objection des sénateurs contre le pacte était qu'il ne laissait pas, d'après eux, subsister tout entière la souveraineté des États-Unis. Le pays, en effet, pouvait se trouver engagé à faire la guerre sur l'ordre du Conseil de la Société des Nations. Il serait, en tout cas, éternellement mêlé à l'imbroglio des querelles d'Europe. D'autre part, c'était la porte ouverte à l'intervention des autres nations dans des questions d'ordre purement intérieur, comme les lois d'immigration ou les tarifs douaniers. Enfin, la représentation des États-Unis dans l'Assemblée de la Société n'était pas proportionnelle à leur importance, puisque l'Empire britannique y comptait, grâce à la place faite aux Dominions, six fois plus de voix que la République américaine. Le Sénat se divisa en trois camps : une douzaine d' « irréconciliables, » qui à la suite de Borah, sénateur de l'Idaho, s'opposaient au traité tout entier; une majorité, conduite par Henry Cabot Lodge, du Massachusetts, président de la Commission des Affaires extérieures, qui tenait pour la ratification avec des amendements ou réserves ; un groupe de sénateurs acquis à l'Administration, qui obéissaient aux volontés du Président, admettaient avec lui que les amendements et les réserves proposées auraient « arraché ses dents au traité, » et demandaient qu'il fût ratifié sans modifications.

Le président Wilson décida d'en appeler directement au peuple tout entier, et il partit en septembre pour une tournée dans le pays, afin d'expliquer le traité et de créer un courant d'opinion qui forçât le Sénat à le ratifier. Il avait trop présumé de ses forces. Le voyage fut tragiquement interrompu par sa maladie, soudaine conséquence du surmenage intellectuel et de la tension nerveuse des trente derniers mois. Il dut revenir en toute hâte à Washington et s'abstenir complètement du soin des

affaires publiques. Son porte-parole au Sénat, M. Hitchcock, du Nebraska, demanda la ratification du traité sans conditions. Une longue et confuse discussion s'engagea. Au vote final (19 novembre 1919), le traité, qu'accompagnaient quinze amendements Lodge, rallia la majorité des suffrages (55 contre 39), mais ne fut pas ratifié, parce que cette majorité ne représentait pas les deux tiers. Treize sénateurs républicains, décidés à combattre le traité, s'étaient joints aux démocrates, auxquels le Président avait enjoint, par une lettre au sénateur Hitchcock, de voter contre les réserves. Un organe républicain, le *New-York Herald*, écrivait dans son numéro du lendemain : « Quand l'histoire de cette période sera écrite, les noms des hommes qui, dans le Sénat et au dehors, ont combattu ce document inique, seront inscrits en lettres d'or comme désignant ceux qui conquirent pour nous la *Seconde Déclaration d'Indépendance.* »

La session extraordinaire prit fin le même jour, chaque parti lançant à l'autre le reproche d'avoir créé cette situation sans issue. A l'ouverture de la session ordinaire, le 1er décembre, le président Wilson annonça qu'il ne représenterait pas le traité au Sénat, mais en laisserait la responsabilité à ses concitoyens. Cela signifiait que le traité devenait l'enjeu de l'élection présidentielle de 1920. Pour éviter cette issue, le Sénat rouvrit le débat, qui se concentra principalement sur l'article X. Des dispositions plus conciliantes semblaient se manifester, aussi bien de la part de M. Lodge que des sénateurs favorables à l'Administration, et l'on put croire un instant qu'un compromis assurerait le vote du traité. Mais, une fois de plus, celui-ci fut repoussé (par 49 voix contre 35).

C'est sur la ratification du traité de Versailles et la participation de l'Amérique à la Société des Nations qu'allait donc se disputer l'élection présidentielle. Le candidat du parti démocrate, le gouverneur Cox, appuyé par la Maison Blanche, se prononça pour « la ratification immédiate du traité, sans réserves qui l'atteignissent dans l'essence de son intégrité. » Le candidat des républicains, le sénateur Harding, se déclarait favorable à un « accord international » propre à sauvegarder la paix dans l'avenir, mais s'opposait à la Société des Nations telle que la prévoyait le pacte incorporé au traité. L'écrasante victoire des républicains, ralliant au premier degré une majorité sans précédent de 16 140 585 contre 9 141 621 et, au vote défini-

tif du second degré, 404 voix contre 127, témoignèrent d'une réaction générale contre une administration marquée par l'accroissement des impôts, l'élévation du prix de la vie, l'agitation industrielle et des mesures dictatoriales où l'opinion publique avait cru voir souvent l'exercice d'un pouvoir arbitraire.

A ce mouvement de l'opinion, certes, les difficultés de la paix n'étaient pas étrangères. Les États-Unis allaient se replier sur eux-mêmes et, pour reconstruire, s'isoler.

LES DIFFICULTÉS ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES AUX ÉTATS-UNIS

Ils se trouvaient, en effet, au lendemain de la guerre, devant des problèmes d'une immense difficulté, relatifs à l'organisation de leur vie politique, industrielle et sociale. Tous ces problèmes reparaissaient sous une forme plus aiguë après la contrainte qu'un régime provisoire, issu de circonstances exceptionnelles, avait imposée au cours normal des choses.

Le Président, depuis le 6 avril 1917, avait assumé les grands pouvoirs que le commandement en chef de l'armée et de la marine de guerre confère à l'exécutif dans un pays où celui-ci n'est pas soumis au contrôle du Parlement. Après dix-neuf mois de dictature présidentielle, démobiliser, ce n'était pas seulement, pour les États-Unis, rappeler de France les deux millions d'hommes qu'ils y avaient envoyés et les rendre à la vie civile : c'était aussi ramener l'activité de la nation au régime de paix.

Le problème politique ou plutôt administratif était particulièrement compliqué. Jamais les pouvoirs publics ne s'étaient trouvés en relations aussi multipliées ni aussi étroites avec les citoyens. Un grand nombre de services administratifs avaient enlevé à l'initiative et au contrôle privés à peu près toutes les affaires qui se rapportaient plus ou moins directement à la conduite de la guerre. Des millions de gens travaillaient pour le Gouvernement, des millions aussi étaient devenus ses créanciers. Le bureau des risques de guerre avait contracté avec les marins et soldats pour 40 milliards de dollars d'assurances. Dans le Gouvernement lui-même il y avait conflit entre le Président et le Sénat, à propos du traité, entre les républicains et les démocrates. La mainmise de l'État avait bouleversé toutes les habitudes et profondément troublé le mécanisme des services publics, si bien organisés par les compagnies commerciales.

Il fallait que l'Administration se retirât des domaines qu'elle avait envahis. Les lignes télégraphiques et téléphoniques et les câbles avaient été rendus à la propriété privée dans l'été de 1919; mais, au début de 1920, les chemins de fer étaient encore aux mains du Gouvernement, sans qu'aucun accord fût intervenu pour leur restitution. Le 24 décembre, le président Wilson avait lancé une proclamation fixant au 1er mars 1920 la date où les chemins de fer devaient faire retour à leurs propriétaires. Sans doute, les deux années de gestion gouvernementale correspondaient à des difficultés exceptionnelles, et c'est une circonstance largement atténuante qu'il ne faut pas oublier. Le fait n'en restait pas moins que le bilan se soldait par un déficit de 200 millions de dollars pour 1918, et, dans les dix premiers mois de 1919, ce déficit s'était élevé jusqu'à 192 millions. Cette situation ne pouvait que s'aggraver par les conditions nouvelles de l'exploitation, puisque les dépenses augmentaient de plus de 80 pour 100, tandis que les revenus croissaient seulement de 40. Comme le Gouvernement, en prenant les chemins de fer, avait assuré les propriétaires que leurs intérêts seraient scrupuleusement servis, il ne pouvait être question de les leur rendre avec la charge d'un énorme déficit et de 30 pour 100 de leur capital sans dividende.

Des plans opposés furent présentés pour la solution du problème. Le plus radical était le « plan Plumb » qui se ramenait, en somme, à la nationalisation. M. Glen E. Plumb, avocat des employés des chemins de fer, proposait en effet l'achat de l'exploitation par le Gouvernement au moyen d'une Société composée d'un tiers d'employés, d'un tiers d'administrateurs, et d'un tiers de membres nommés par le Président. Le Gouvernement recevrait 5 pour 100 des revenus et la moitié de l'excédent irait aux employés. Si l'exploitation, au lieu d'un excédent, se soldait par un déficit, il y serait pourvu par l'impôt. Les conflits du travail seraient réglés par les bureaux de salaires.

Le 19 novembre 1919, le projet de loi Esch passa à la Chambre. Il préparait le retour immédiat des chemins de fer à la propriété privée, avec des mesures financières qui sauvegardaient les intérêts de l'État et permettaient aux compagnies de reprendre leur exploitation, assurait le règlement des conflits du travail par des Commissions arbitrales. Finalement, en décembre 1919, le Sénat vota le projet Cummins, qui divisait le

pays en « régions » de chemins de fer, et fusionnait toutes les lignes en dix-huit ou vingt réseaux. Les revenus devaient être mis en commun pour chaque région, les chemins de fer qui feraient des bénéfices payant pour ceux qui n'en feraient pas. Il y avait tant d'écart entre les deux projets qu'un compromis entre les deux Chambres semblait difficilement réalisable avant le terme prévu par le Président pour la gestion gouvernementale.

On y parvint pourtant, et la Chambre adopta, le 21 février, par 250 voix contre 150, le Sénat le 23, par 47 voix contre 17, un projet Cummins-Esch, qui devenait ainsi, après que le Président l'eut signé le 28, la loi de 1920 sur les transports. Deux jours plus tard, les chemins de fer retournaient à leurs anciens propriétaires. La disposition essentielle de cette importante loi organique consiste dans l'accroissement des pouvoirs de la *Commission du commerce entre les États de l'Union*, élevée à onze membres et chargée de fixer les tarifs et de contrôler la concession des garanties. La loi crée en outre une Commission du travail des chemins de fer, *Railway Labor Board*, chargée de régler les conflits du travail et composée de neuf membres nommés par le Président : trois choisis parmi les employés, trois choisis par les actionnaires, trois pris dans le public. Une majorité de cinq est nécessaire pour toute décision valable; de plus, cette majorité devra obligatoirement comprendre au moins un des trois membres qui représentent le public.

L'*Interstate Commerce Commission* se trouve ainsi l'arbitre incontesté du réseau national. Une question intéressante se pose à cet égard, qui n'est autre que la grande question américaine des relations de pouvoirs entre l'Union et les États. Il y a, en effet, des commissions officielles des chemins de fer dans chaque État. Comment leur autorité s'ajustera-t-elle avec l'*Interstate Commerce Commission*, qui a juridiction sur tout le pays? En viendra-t-on à donner aux chemins de fer des chartes d'incorporation fédérale, qui les pourraient soustraire aux juridictions d'État? Ce ne serait pas la première fois que l'histoire des États-Unis aurait à enregistrer une conquête de la centralisation dans le pays qui y répugnait le plus et semblait le mieux défendu contre elle par l'origine et la nature même de ses institutions. C'est encore une des conséquences de la crise de guerre aux États-Unis.

Le problème économique se trouvait pris, comme toujours,

entre le problème politique et le problème social. C'était donc travailler déjà à le résoudre que de dégager l'industrie du contrôle de l'État et lui rendre son activité normale, c'est-à-dire sa liberté, mais elle se trouvait alors devant la grande difficulté d'ordre à la fois économique et social : la question des salaires, ou, plus exactement, de la hausse anormale des salaires, qui ne sauraient être maintenus indéfiniment au niveau où les avaient montés des conditions exceptionnelles.

La guerre avait imposé une trêve au long conflit des deux puissances économiques rivales : le capital et le travail. Sous la direction de Samuel Gompers, la *Fédération américaine du Travail*, qui comptait alors quatre millions d'adhérents, montra son patriotisme et son parfait « américanisme » en s'abstenant de toute grève qui eût entravé la production de guerre. Plus de mille cas de différends, intéressant 800 000 employés, furent soumis à la *Commission de guerre du Travail* et, pour la plupart, promptement réglés d'une manière pacifique. Mais, après l'armistice, la lutte industrielle se ranima, plus violente que jamais et surtout plus étendue. Il y eut une véritable épidémie de grèves dans toutes les professions, depuis les dockers jusqu'aux services postaux aériens, et de la grève des charbons à celle des coiffeurs. On vit même des grèves d'écoliers, parmi lesquelles celle des 2 000 étudiants de Syracuse qui, filles et garçons, firent appel à cet étrange moyen de célébrer une victoire de foot-ball sur Pittsburg. N'attachons pas à des incidents de ce genre plus d'importance qu'ils n'en méritent ni plus de signification qu'ils n'en eurent réellement : mais ne convient-il pas de les rappeler, pour mieux faire comprendre à quel point l'esprit de grève était « dans l'air? »

L'industrie du pays sembla complètement démoralisée par cette agitation que provoquait surtout, en même temps que le retour des soldats à la vie civile, la rapide élévation des prix de guerre. Le travail accusait la cupidité des profiteurs, tandis que le capital attribuait cette hausse aux exigences excessives des salariés. Le président Wilson mesurait toute l'étendue du péril. « Il ne peut y avoir de conditions réglées en vue d'un accroissement de la production et d'une réduction du coût de la vie, disait-il dans son message au Congrès de 1919, si le travail et le capital sont ennemis au lieu d'être associés... La seule manière de garder les hommes de l'agitation contre les griefs

est d'écarter les griefs eux-mêmes... Le travailleur malgré lui n'est pas un auxiliaire utile... Ou nous sommes une association, ou nous ne faisons rien qui vaille; ou nous sommes une démocratie dans laquelle la majorité fait la loi, ou toutes les espérances et tous les desseins des hommes qui ont fondé ce Gouvernement ont fait faillite et sont tombés dans l'oubli. » Une conférence, composée de représentants du capital, du travail et du public, que le président Wilson avait convoquée à Washington, en octobre, pour aviser aux méthodes à suivre en vue de l'amélioration des relations industrielles, ne parvint pas à un accord et dut interrompre ses travaux. Le 1er décembre, une seconde conférence industrielle, convoquée par le Président, se réunissait à Washington. La première avait échoué par suite de l'attitude irréconciliable adoptée par le travail. Cette fois, il en était exclu. L'*American Federation of Labor*, qui n'y avait ainsi aucune part, ne dissimula point son mécontentement, et les travaux de cette assemblée restèrent sans résultat.

La plus importante des grèves qui se multiplièrent en 1919 fut celle du charbon, qui commença le 1er novembre. En dépit de l'appel du Président pour que les États-Unis pussent continuer de fournir le combustible aux besoins du monde, 400 000 hommes des mines abandonnèrent leur travail pour défendre leurs revendications : ils réclamaient une augmentation de salaire de 60 pour 100 et la garantie d'un minimum de trente heures de travail par semaine. Comme les États-Unis étaient alors nominalement en guerre avec l'Allemagne, la loi Lever, de 1917, restait en vigueur. Le 5 novembre, M. Garfield fut nommé administrateur du combustible en vertu des dispositions de cette loi, et trois jours plus tard le juge fédéral d'Indianapolis enjoignait aux chefs des travailleurs unis de la mine (*United Mine Workers*) de mettre fin à la grève avant le 11 novembre sous peine de condamnation pour « rébellion contre le Gouvernement en temps de guerre. » La grève fut arrêtée, mais le travail ne reprit qu'avec lenteur.

En décembre, la production atteignait à peine 40 pour 100 de la moyenne normale. Dans plusieurs États, les gouverneurs réquisitionnèrent les mines, où des volontaires vinrent travailler. Après de longs débats, qui mirent aux prises l'administrateur du combustible, le Secrétaire du travail, les exploitants et les exploiteurs de la mine et amenèrent la démission de

Garfield, un règlement intervint enfin sur la base d'une augmentation de salaire de 27 pour 100.

Les difficultés de la situation ouvrière n'avaient pas pour cause unique les exigences plus ou moins raisonnables des travailleurs; elles procédaient aussi, dans une large mesure, de la funeste intervention d'agitateurs extrémistes dont l'objet avoué n'était rien de moins que la destruction de l'organisation industrielle du pays et la mainmise des travailleurs sur toute sa richesse. Ces apôtres de l'action directe formaient aux États-Unis depuis 1904 un groupement actif, connu sous le nom d'*Industrial Workers of the World* (I. W. W.), mais n'avaient exercé jusqu'en 1914 qu'une faible influence dans les milieux ouvriers américains, peu accessibles aux idées révolutionnaires. Soudain, les conditions étaient devenues plus favorables. Le bouleversement profond de la guerre, le triomphe des bolchévistes en Russie stimulèrent leur audace et leurs espérances. Ils ne tardèrent pas à constituer un danger sérieux, qui surtout pouvait s'aggraver et s'étendre assez rapidement. Ils entraient dans les unions, dit un historien américain, avec le dessein de les « ruiner du dedans, » provoquant le mécontentement où il n'existait pas auparavant. « Leurs méthodes, toutes de violence, recommandaient la ruine de la propriété et la destruction de la vie. Le drapeau rouge était leur bannière, les bombes étaient leurs armes, la révolution était leur but. Étrangers pour la plupart, ils sortaient des classes d'Europe dont la misère est sans espérance. » (1)

Les intrigues ennemies les excitaient ou les soutenaient. Le consul général du Mexique à Washington écrivait le 23 octobre à un sénateur de son pays une lettre qui le montrait en association intime avec les éléments communistes américains. Nous y lisons ce passage significatif : « Le mouvement social aux États-Unis est d'une telle importance à l'heure actuelle que d'un moment à l'autre il peut y avoir un changement dans l'ordre général des choses. Il y a une terrible dislocation entre le capital et le travail. Les conférences de conciliation entre industriels et travailleurs n'ont donné aucun résultat. » La situation était donc suivie attentivement, escomptée et exploitée par tous ceux qui espéraient en tirer profit soit à l'intérieur,

(1) *Histoire des États-Unis d'Amérique*, par David Saville Muzzey, trad par A. de Lapradelle. Librairie Larousse, 1922.

soit à l'extérieur. Le péril devenait pressant : le Gouvernement se décida à sévir.

Le 7 novembre 1919, le département de la Justice, qui soupçonnait les « rouges » de vouloir célébrer à leur manière le deuxième anniversaire du Gouvernement russe des soviets, procéda à des arrestations en masse sur tout le territoire et saisit toute une littérature de propagande. Le 22 décembre, plus de deux cents d'entre eux furent déportés en Russie sur le transport américain « Buford » qui fut surnommé « l'Arche rouge. » Le président Wilson, dans son message de décembre au Congrès, exprimait le sentiment et la résolution de son pays, quand il déclarait : « L'instrument de toutes les réformes aux États-Unis, c'est la grande route de la justice... Gare à ceux qui prendraient le raccourci du désordre et de la révolution ! » Que ce fût bien aussi le sentiment de la grande masse des travailleurs eux-mêmes, c'est ce qu'attesta, le même mois, la Conférence de l'*American Federation of Labor* réunie à Washington, où elle représentait cent dix-neuf Unions. Elle répudia les doctrines de l'I. W. W. et adopta, à une majorité écrasante, la résolution que la Fédération était « une institution américaine, fermement attachée aux principes et à l'idéal des États-Unis. »

Le 1er janvier 1920, une nouvelle offensive générale, de plus grande envergure, est poussée contre les communistes. Le ministère de la Justice publie leurs plans pour renverser le Gouvernement et prouve qu'ils escomptaient le concours des travailleurs nègres. Rien ne pouvait soulever contre eux plus d'impopularité. Il n'y eut pas moins de deux mille arrestations dans cinquante-six villes.

En même temps et pour les mêmes raisons que le désordre occasionné par la guerre envenimait la lutte des classes, il réveillait la lutte des races. On vit bientôt s'affirmer, avec les exigences des combattants, les prétentions des noirs. Eux aussi avaient combattu, et pour la première fois ils avaient pu concevoir l'illusion que leurs concitoyens blancs commençaient à les traiter sur un pied d'égalité. Je me rappelle mon étonnement lorsque, visitant au printemps de 1918, les organisations américaines en France, je vis dans une ambulance les blessés de couleur à côté des autres. « Ne versent-ils pas leur sang comme eux? » remarqua le major, qui éprouvait le besoin d'expliquer un fait aussi anormal. Hors de la communauté du

péril et du sacrifice, le problème devait reparaître dans toute son acuité. Il faut bien reconnaître que nulle autre nation n'en présente l'équivalent. La moitié de la population des États du Sud est formée d'éléments nègres. Certains États, où ils sont en majorité, ont rédigé depuis 1890 des constitutions qui, en pratique, retirent au nègre, du moins provisoirement, l'égalité politique que lui confèrent les 14e et 15e amendements (adoptés en 1868 et en 1870) de la Constitution fédérale. La Cour suprême, gardienne vigilante de cette Constitution, a refusé de se prononcer sur ces mesures et adopté, à cet égard, le principe de « laisser le Sud en paix. » Et c'est tout ce qu'il demande. Mais le danger n'est ainsi qu'endormi : à toute occasion il se réveille. Il s'est réveillé avec une terrible violence dans la période troublée qui a suivi la guerre.

Commencés à Washington au début de juillet, les *race riots* reprenaient à Chicago le 28. Les nègres, toujours nombreux dans cette énorme ville, la deuxième des États-Unis, la métropole du *Middle West*, avaient largement doublé, par suite de la montée du Sud, au cours des deux dernières années. Ils étaient alors plus de cent mille, demandant une égalité sociale que jamais les blancs ne voudraient voir s'ajouter à l'égalité civile qu'ils estiment déjà assez funeste. Une véritable révolte fait rage durant plusieurs jours. Des milliers de noirs ont pris les armes, l'un d'eux a été brûlé par la foule. La ville est en proie à l'anarchie. Le 29 septembre, des émeutes analogues éclatent à Omaha. Depuis, les horreurs du « lynchage » ont repris un peu partout, et un projet de loi a été déposé, qui en remettrait la répression aux autorités fédérales. Enfin, ce qui est plus grave peut-être, le fameux Ku Klux Klan, société secrète fondée dans le Tennessee en 1865, après la guerre civile, pour assurer la suprématie des blancs et dissoute quelques années plus tard par ordre du Congrès à cause de ses intolérables excès, s'est réorganisé en 1916 dans le Sud, avec son centre à Atlanta (Géorgie). Ce n'est point là un fait qui présage l'amélioration des rapports entre blancs et noirs aux États-Unis.

La guerre, enfin, avait révélé un autre aspect du problème des races : le double péril d'une immigration devenue soudain particulièrement menaçante pour le travail, soucieux d'être protégé pendant la période des salaires élevés, et pour l'ordre social contre lequel se dresse le bolchévisme.

C'est depuis trente ou quarante ans déjà, que l'immigration est devenue aux États-Unis un problème social. Jusque-là plus des quatre cinquièmes des immigrants venaient du Canada et des pays du Nord de l'Europe, et se trouvaient, — ou du moins, semblaient se trouver, — par le sang, la langue, la religion, les coutumes, les idées politiques même, prédisposés à s'assimiler rapidement à la population américaine. A partir de 1880 et surtout de 1890, le Hongrois, le Polonais, le Russe, l'Italien, l'homme de l'Europe orientale et méridionale afflue dans le Nouveau Monde, poussé non plus par le désir d'y fonder de nouveaux foyers, mais par le simple appât du gain. Ces immigrants, infiniment moins désirables, sont amenés par les agents des grandes compagnies de navigation ou par de vastes organisations qui les enrôlent et les font travailler en bandes sous la direction de « padrones. » Leurs besoins minimes, leur genre de vie si différent du « standard » américain, les jettent dans la concurrence avec des exigences beaucoup moindres que celles de l'ouvrier national et provoquent ainsi une baisse des salaires. D'autre part, leur agglomération par milliers ou par centaines de mille quelquefois, dans les bas-fonds ou les faubourgs des villes, développe des foyers d'épidémie et met à la merci du politicien des suffrages qu'il peut acheter à bon marché. En 1900, il y avait à Chicago un peu plus et à New-York un peu moins de 77 p. 100 d'habitants de descendance étrangère, 72 p. 100 à Boston, la vieille capitale de la Nouvelle-Angleterre puritaine. On conçoit trop aisément quelle pénétration offrent de telles masses hétérogènes à ce qu'un historien américain appelle si bien « la perverse influence des propagandistes de la déloyauté, du mépris de la loi et de la haine des classes (1). » Au début de mai 1921, le Sénat de Washington adoptait à l'unanimité, moins une voix, le projet de loi sur l'immigration qui limite l'admission des étrangers aux États-Unis. La nouvelle loi stipule que le nombre d'immigrants de chaque nationalité ne pourra dépasser 3 p. 100 du total des ressortissants de chaque nation étrangère aux États-Unis lors du recensement de 1910.

Limiter le nombre des immigrants ne suffit pas : il faut assimiler ceux qu'on accepte, ceux qui sont déjà entrés et qui constituent pour la santé de l'organisme national la menace de

(1) D. S. Muzzey, *ouv. cité*, p. 643.

corps étrangers. C'est le problème de l'américanisation sur lequel on a tant parlé et écrit au cours des trois ou quatre dernières années. L'objet proposé est d'enseigner à ces nouveaux citoyens les principes essentiels de la démocratie américaine : le respect de la loi, les responsabilités de la liberté, et le devoir, pour chaque citoyen, de se hausser aux conditions qui lui permettront de prendre sa part dans la grande tâche commune d'assurer la justice sociale.

Toutes ces difficultés, que la guerre a exaspérées quand elle ne les a pas créées, et dont le peuple américain est tenté de rendre l'Europe responsable au moins pour une bonne part, ont exercé sur son attitude à l'égard du monde extérieur une influence que nous n'avons pas pris assez de soin de mesurer. Elles expliquent la tentation qu'il éprouve et le besoin qu'il ressent de se replier sur lui-même. Il estime en avoir fini avec la guerre, et il voudrait en avoir fini du même coup avec ceux qu'il aida à la mener à bonne fin. Il est impatient de se dégager des complications européennes, qui se prolongent et s'aggravent, au lieu de s'éclaircir et de se régler comme il l'avait espéré. Il revient à sa politique d'isolement et d'indépendance.

L'OPINION AMÉRICAINE ET LA FRANCE

Le Gouvernement des États-Unis avait d'abord estimé opportun de s'assurer par quelques précautions cette tranquillité si désirée et si nécessaire. Las d'observer sans y prendre une part active, — et sans les diriger surtout, — ces innombrables conférences alliées à l'égard desquelles il avait cru sage de se tenir en défiance, il résolut d'en organiser une chez lui dont il ferait le programme et conduirait les débats. Il fallait en trouver le thème : ce fut la limitation des armements. L'objet principal : le maintien de l'état actuel dans le Pacifique. Le résultat le plus net fut, en dehors de quelques avantages précis, positifs, immédiats, de détacher davantage l'Amérique de cette vieille Europe, dont elle voyait une fois de plus les rivalités, les jalousies, les défiances, telles qu'elles se manifestaient entre Français, Anglais, Italiens. Et la France surtout y parut, — y fut mise, à vrai dire, fort habilement, — en mauvaise posture, accusée de militarisme et d'impérialisme, parce qu'elle insistait sur les périls d'une situation qui ne ressemble pas à celle des

autres, et qui est, en vérité, tragique. On lui reprocha d'être, par ses exigences, l'obstacle à la réconciliation et à la reconstruction universelles. A cette vague de sentiment, qui soulevait en 1917 la nation tout entière en notre faveur et la portait vers nous, succéda une autre vague, qui entraîna l'opinion en sens inverse et détourna de nous les sympathies.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer cette triste histoire, ni même de rappeler l'incident déplorable, autant que significatif, créé par le premier Lord de l'Amirauté, Lord Lee of Farenham, quand il attribua au capitaine de frégate Castex et, par-dessus lui, à la Marine française, une opinion que cet officier mentionnait, pour la condamner, comme étant celle des chefs de la Marine allemande. Rappelons seulement que le *Daily Mail* écrivait à ce sujet : « A la suite des renseignements que nous publions aujourd'hui sur le sens exact des théories énoncées dans le fameux article du capitaine de frégate Castex, le premier Lord de l'Amirauté britannique est tenu de faire amende honorable à l'officier français. Lorsque des erreurs de ce genre sont commises, elles doivent être réparées à la première occasion par ceux qui en sont responsables. »

Il n'y eut ni amende honorable, ni même rectification, et l'officieux *Daily Chronicle*, après que le délégué britannique avait attribué à un marin français le raisonnement allemand, osait conclure que la France avait adopté les méthodes de l'Allemagne impériale et joué à Washington le rôle que le Reich jouait autrefois à La Haye. C'est ainsi qu'on égarait l'opinion américaine. Faut-il s'étonner, dès lors, d'un résultat comme celui que constatait le correspondant d'un journal anglais ami de la France :

La France, qui fut autrefois la bien-aimée de l'Amérique, a désormais cessé d'être un enfant chéri. L'Amérique est irritée, très irritée contre la France. Le ressentiment et l'erreur s'accroissent. C'est maintenant dans les cercles officiels qu'ils se montrent plus intenses. M. Hughes, dont on connaît le caractère égal, ne cache pas son indignation devant le refus de la France, qu'il regarde comme devant avoir pour conséquences de détruire beaucoup du bon travail accompli par la Conférence. L'opinion des gens autorisés est que, si la France n'a pas causé l'échec total de la Conférence, comme beaucoup de grands journaux l'en accusent, et par la raison que ce qui a été fait ne peut être détruit, elle a du moins mis en péril la ratification des traités. Et c'est là ce qui irrite M. Hughes.

Et voici contre nous, l'argument suprême, bien propre à toucher l'opinion publique :

On fait valoir que, si la France avait accepté le programme anglo-américain, soit d'une considérable réduction dans le tonnage des sous-marins, soit mieux encore de leur abolition totale, le fardeau des impôts des contribuables aurait pu être considérablement allégé et la camaraderie des nations aurait été renforcée.

La camaraderie des nations ne sera jamais renforcée par les débats de la diplomatie en place publique, la seule qu'affectionne M. Lloyd George. Mais il faut reconnaître au Gouvernement anglais le mérite de savoir la faire servir à ses fins. Et M. Balfour, qui l'y a efficacement aidé, a reçu en récompense le très noble ordre de la Jarretière et la pairie.

Pour nous Français, traditionnels amis de l'Amérique, qui l'avons aidée à conquérir son indépendance, qui avons reçu d'elle les plus délirants témoignages d'admiration et d'amour quand nous arrêtions « les Huns » sur la Marne et à Verdun, nous qui étions alors « l'étoile au zénith » et qui avons entendu la presse américaine entonner en notre honneur le *Gloria in excelsis*, et proclamer que nous sauvions l'Europe, que nous sauvions l'Amérique, que nous sauvions le monde, que notre frontière était devenue la frontière de la civilisation, — nous lisons aujourd'hui des articles comme celui où M. Mark Sullivan, dans un grand journal de New-York, résume à sa manière la conférence de Washington et conclut :

La France a mal agi, il est inutile de chercher à atténuer la chose. Le mieux à faire, de beaucoup, est de laisser la France comprendre clairement quels sont les sentiments de l'Amérique à l'égard de l'obstruction qu'elle a faite contre cette grande entreprise d'idéalisme et de la laisser reconnaître que l'isolement moral dans lequel elle se trouve est son œuvre.

Non pas comme justification, ni même comme atténuation, mais plutôt à titre d'explication, certaines choses peuvent être dites... La France est le « nouveau pauvre » parmi les nations... La France a toute la susceptibilité d'un nouveau pauvre. Elle est la bénéficiaire d'une grande quantité d'œuvres charitables organisées par l'Amérique. Elle est notre « parente pauvre » et elle montre la fierté qui se rencontre fréquemment dans cette situation.

Fierté insupportable par laquelle s'explique, mais ne se justifie point, ni ne s'excuse notre attitude dans le règlement de la

paix... Pesez chaque mot; il serait difficile d'y mettre à la fois plus d'ingratitude, plus d'injustice et plus d'insolence. Comment un Américain ose-t-il s'exprimer ainsi à l'égard d'un peuple dont toute sa nation exaltait encore hier le martyre et l'héroïsme, dans un transport d'enthousiasme? Nous avons transcrit ces lignes parce qu'elles proclament, parce qu'elles crient l'effroyable versatilité de l'opinion américaine. Les vagues de sentiment se suivent, et l'une chasse l'autre. Celle-ci passera, quoi qu'en dise l'auteur de cet article quand il assure que le rôle joué par la France à Washington « ne peut pas être pardonné et ne sera pas pardonné. » Les journalistes américains n'écrivaient-ils pas naguère, — avec un peu plus de raison, — que le rôle joué par la France sur la Marne et à Verdun ne pouvait pas être oublié et ne serait pas oublié? Cette double victoire, sans compter les autres, n'a eu pourtant d'autre effet, aux yeux de M. Mark Sullivan, que de faire de la France, « le nouveau pauvre parmi les nations, » « la parente pauvre de l'Amérique. » M. Mark Sullivan peut bien nous accorder, après cela, que l'opinion n'est pas immuable et que ses jugements ne sont pas éternels.

Aussi bien, le changement s'est déjà produit, et nous avons regagné à Gênes quelque peu du terrain perdu à Washington. L'attitude adoptée par la France, à l'égard des bolchévistes, a trouvé dans la presse américaine une approbation chaque jour plus marquée. Le *New-York Herald* (édition de New-York), publiait dans son numéro du 30 avril 1922, sous le titre : « La France a raison, » un éditorial où il proclamait que la France a raison en ce qui concerne les dettes de la Russie et la propriété des étrangers en Russie, raison quand elle s'élève énergiquement pour affirmer le caractère sacré des obligations et celui de la propriété étrangère, raison quand elle cherche à maintenir la Russie dans la voie de l'honneur, et où il déclarait « se ranger franchement du côté de la France en cette affaire, selon les imprescriptibles lois de la morale et selon les véritables intérêts de la Russie. »

D'autre part, les milieux officiels de Washington ne paraissent pas avoir eu jamais aucune confiance dans les résultats de la conférence de Gênes, notamment en ce qui concerne le règlement du problème russe. Une déclaration de M. Frank Vanderlip, le grand banquier de New-York, à l'envoyé spécial

du *Temps* à Gênes, montre bien que les financiers américains ne partageaient en aucune manière les illusions de M. Lloyd George sur les avantages qu'on peut attendre, — toute autre considération mise à part, — de la reprise des relations avec la Russie pour la reconstruction économique de l'Europe :

L'Angleterre insiste beaucoup sur son besoin des marchés russes. Mais dans les années précédant la guerre, moins de 3 pour 100 du commerce extérieur de l'Angleterre se faisait avec la Russie. Dans toutes les éventualités, la Russie ne peut qu'offrir pour quelque temps un champ de vente de ces marchandises à crédit. Sa restauration économique et politique est sans doute un but important, mais l'effet immédiat de tout arrangement qui peut être conclu à Gênes ne sera jamais bien grand en ce qui concerne la vie économique de l'Europe. La faillite de la Russie est trop complète, trop grande la difficulté de rétablir des relations.

En même temps, M. Samuel Gompers déclarait qu'il espérait que les États-Unis ne feraient pas comme le Gouvernement britannique et d'autres Gouvernements qui envisagent la reconnaissance possible de la tyrannie bolchéviste. Le président de la *Fédération américaine du travail* ajoutait qu'il possédait la preuve que les fonds envoyés aux États-Unis par les bolchévistes pour leur propagande s'élevaient à plusieurs millions de dollars et considérait que la reconnaissance d'un tel Gouvernement serait une trahison envers la civilisation.

Mais il n'en reste pas moins que le refus, — assez légitime et à coup sûr prudent, — des États-Unis de participer à cette Conférence manifeste une fois de plus le sentiment anti-européen qui s'est propagé parmi la nation et la répugnance du Gouvernement aussi bien que du peuple américain à entrer dans une entente définitive avec l'Europe avant que les diverses nations se soient mises d'accord sur les graves difficultés qui les divisent ou les opposent. Tant que cet accord ne sera pas réglé, les États-Unis ne veulent pas être entraînés dans les questions de politique européenne. Comment ne voient-ils pas que leur intervention est indispensable à ce règlement lui-même? Ils semblent envisager le grand problème des relations internationales avec les habitudes positives qu'ils doivent au maniement des intérêts pratiques. Le sens des affaires aurait ainsi, chez nos amis d'Amérique, une tendance à rétrécir le sens politique et à limiter son horizon. L'attitude d'isolement

des États-Unis, en effet, n'est guère justifiable, et il est permis de s'étonner que les hommes d'État américains n'en aperçoivent ni l'impossibilité, ni le danger.

L'impossibilité d'abord. Comment tracer des frontières entre les questions qui constituent le formidable règlement de la paix, et soutenir que certains problèmes soient d'un intérêt spécialement européen, d'autres d'un intérêt mondial? Comment prétendre surtout que les difficultés dites européennes se résoudront mieux sans la participation des États-Unis? M. Vanderlip, dans les déclarations que nous avons mentionnées, exprimait la confiance que la conférence de Gênes aiderait les délégués « à voir ce fait sur lequel MM. Barthou et Lloyd George ont attiré l'attention dans leurs discours de la séance inaugurale, à savoir que l'Europe est une unité économique. » Et il ajoutait : « Jusqu'à ce que les hommes d'État et les peuples reconnaissent plus clairement ce fait, tout progrès dans la reconstruction de l'Europe sera arrêté. »

Il est bien à craindre que tout progrès ne soit arrêté, tant que les hommes d'État et le peuple américain n'auront pas reconnu cet autre fait plus important encore, parce qu'il est plus général et domine le premier que, dans la situation actuelle, ce n'est pas l'Europe seulement qui forme une unité économique, mais le monde entier. Le monde entier : et nous savons, — mais les Américains savent aussi et nous ne devrions pas avoir à le leur rappeler, — quelle place y occupe leur pays. Si grande qu'elle fût déjà, quand elle était proportionnée à la grandeur même, à la richesse, à l'activité de la nation, elle est grandie encore par les circonstances. N'est-ce pas l'État américain qui détient la plus grande réserve métallique d'or? N'est-ce pas son dollar qui est devenu, en fait, l'étalon monétaire universel? Les États-Unis ne disposent-ils pas, par leur puissance économique, par leurs créances sur l'Europe, d'une incomparable force? Comment la reconstruction de l'Europe pourrait-elle s'effectuer sans leur aide? Et dès lors, s'ils la refusent, le danger n'est pas moindre pour eux que pour nous.

Mais la refusent-ils? Certains indices, certains témoignages nous permettent de supposer, d'espérer qu'elle est seulement ajournée. Le refus du Gouvernement américain de prendre part à la Conférence n'a pas entraîné, fort heureusement, l'absence des Américains. Des journalistes, des financiers, des hommes

politiques même, se sont trouvés en contact à Gênes avec les représentants des trente-quatre nations représentées et leur présence, ainsi que celle de l'ambassadeur américain, M. Child, atteste assez que le pays le plus riche du monde ne se désintéresse pas des problèmes que pose la reconstruction économique de tout un continent. Disons que les États-Unis s'isolent pour se recueillir. Leur isolement est donc provisoire. Ce qui est très regrettable, c'est que leur recueillement soit si prolongé, alors que le temps travaille contre tous ceux qui n'agissent pas. L'inaction des États-Unis serait moins regrettée en France si on y était moins convaincu que leur coopération aurait pu être infiniment utile et leur influence infiniment salutaire.

Un des meilleurs journalistes américains, le plus pénétrant observateur, peut-être, de la politique internationale, M. Frank H. Simonds, revenu en France après trois ans d'absence et résumant ses impressions dans un grand article publié par l'*American Review of Reviews* de mai, déclare avec netteté : « L'Allemagne est convaincue que, si elle continue à ne rien payer, la rivalité franco-anglaise la sauvera un jour. » La plus noble tâche de l'Amérique et la plus bienfaisante eût été d'aider à la solution de ce conflit. La *New-York Tribune*, rappelant que, depuis le mois de novembre 1918, on s'était souvent posé la question de savoir si l'Allemagne, après avoir perdu la guerre, allait gagner la paix, annonçait dès le 28 avril, que « la réponse à cette question est indiquée par les nouvelles de Gênes et le plaisir avec lequel l'Allemagne lit les journaux. » Pourquoi les États-Unis, qui nous ont aidés à gagner la guerre, n'ont-ils pas voulu nous aider à gagner la paix? Ils attendent leur heure? Pour avoir attendu trente-deux mois durant la période des batailles, ils ont bien failli arriver trop tard. Souhaitons pour nous et pour eux-mêmes qu'ils n'arrivent pas trop tard cette fois.

A moins qu'il ne faille en revenir à cette idée, que les États-Unis, en se rangeant à nos côtés comme « associés, » non comme « alliés, » entendaient signifier par là qu'ils mettaient en commun avec nous leurs efforts tout en réservant leur liberté quant aux résultats, et voulaient bien nous apporter de nouveaux moyens de vaincre sans partager nécessairement nos vues sur les conséquences de la victoire. La « paix sans victoire » du président Wilson serait restée le principe directeur

d'une coopération qui, n'ayant point pour but de nous aider à gagner la guerre, mais seulement d'empêcher l'Allemagne de la gagner, se considère aujourd'hui comme terminée.

Nous ne croyons pas que les États-Unis, à mesure qu'ils verront se découvrir la vérité, puissent persévérer longtemps dans cette attitude d'isolement et d'indifférence. Nous pensons surtout, et nous sommes fondés à espérer qu'ils comprendront de mieux en mieux la véritable nature des liens qui les unissent à la France. Tout rapproche les deux peuples : les souvenirs de l'alliance ancienne et la force d'un idéal commun, — tandis que rien ne les désunit, puisqu'ils ne peuvent se trouver en concurrence nulle part et qu'il n'existe entre eux aucune cause de conflit. Dans l'œuvre de perfectionnement intellectuel et de progrès artistique qu'ils poursuivent avec une méthode et un esprit de suite remarquables, les États-Unis se rendent compte, depuis quelques années, qu'ils sont arrivés au point où l'influence française peut être la plus efficace et la plus précieuse. Ils ont tiré de l'Angleterre tout ce qu'elle pouvait donner, puis emprunté à l'Allemagne tout ce qui leur était nécessaire de ses méthodes scientifiques, de ses laboratoires, de son organisation universitaire ou industrielle. L'humanisme français, le goût, la mesure, l'élégance, la clarté, la logique de notre génie apparaissent aux meilleurs esprits d'Amérique comme le plus désirable complément du vigoureux génie américain tel qu'il est aujourd'hui, et la langue française se répand de plus en plus. Ce rapprochement spirituel n'est que le prélude et la préparation d'une collaboration plus positive, qui d'ailleurs est destinée à devenir aussi une collaboration plus vaste.

Car c'est avec l'Europe tout entière, c'est avec le Vieux Monde que les États-Unis seront de plus en plus entraînés à associer leurs efforts. La solidarité économique suffirait à les y contraindre. La question de leur commerce extérieur ne se trouve-t-elle pas liée aujourd'hui au règlement des dettes alliées, au redressement des changes et au relèvement du marché russe? Il est étrange que ces problèmes, qui préoccupent l'opinion publique comme le gouvernement, n'aient pas réussi à les intéresser ensemble aux problèmes européens avec lesquels ils sont étroitement liés. Aussi bien, les États-Unis sont devenus à leur tour une puissance mondiale, et il ne leur appartient plus, qu'ils le veuillent ou non, de s'isoler. Le

message d'adieu de Washington et la doctrine de Monroe doivent recevoir une interprétation nouvelle. La République des États-Unis est aujourd'hui une nation de plus de cent millions d'habitants, forte, riche, sûre d'elle-même, et qui s'est affirmée de bien des manières une des plus grandes puissances du monde. Un Washington ne se sentirait certes point tenu de prendre à son égard les mêmes ménagements. Monroe ne subordonnerait pas toute la politique étrangère à la préoccupation de garder les continents de l'hémisphère occidental contre toute velléité de colonisation par une puissance européenne. Il ne s'agit plus, comme en 1823, de prévenir les empiètements de la Russie sur la côte du Pacifique ou les desseins de la France au Mexique ; le système de la Sainte-Alliance ne menace plus du retour offensif du despotisme aucune partie du Nouveau Monde. La doctrine de Monroe n'est plus une doctrine d'isolement, et les États-Unis, au contraire, s'en réclament pour rayonner au dehors, puisqu'elle est devenue le prétexte d'annexions faites par eux en vue d'éviter que les régions annexées ne passent entre les mains d'une puissance européenne. Au nom de cette doctrine, la grande République du Nord ne répugne pas à étendre sa tutelle sur les États de l'Amérique latine qu'elle parviendra peut-être à fédérer, et elle a jeté déjà les fondements d'un empire colonial. Son rôle n'est plus de se replier sur elle-même, mais de rayonner, et sa destinée a cessé d'exiger qu'elle borne ses efforts à se garder contre les influences extérieures : elle lui commande de porter sa propre influence au dehors pour l'y faire triompher.

Les causes qui ont déterminé les États-Unis à intervenir dans la guerre subsistent encore et ne les appellent pas moins impérieusement à intervenir dans la paix. Ce n'est point un parti pris d'optimisme d'affirmer qu'ils finiront par intervenir dans la paix, comme ils sont intervenus dans la guerre, choisissant leur heure, et quand ils jugeront le moment venu. Le danger est qu'ils ne le laissent passer. Ils ne doivent pas, ils ne peuvent pas se dérober à l'appel du Vieux Monde, parce qu'un grand peuple en pleine force, en pleine prospérité, en pleine maturité de vigueur et de génie, ne trahit jamais ni son idéal ni sa destinée.

FIRMIN ROZ.

UN RENOUVEAU DANS L'HISTOIRE DU JANSÉNISME

ÂMES DE PORT-ROYAL

L'humanisme dévot. — *L'invasion mystique.* — *La conquête mystique : l'école française.* — *La conquête mystique : l'école de Port-Royal.* — *La conquête mystique : l'école du Père Lallemant et la tradition mystique dans la Compagnie de Jésus.* Ainsi s'échelonnent les cinq premiers volumes de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours,* qu'a vaillamment entreprise M. Henri Bremond (1).

Il y a là une pénétration d'analyse dont le spectacle est une jouissance, et puis, plus dissimulé, plus volontiers invisible, un patient effort de synthèse, qui soudainement se révèle par certaines condensations de lumière. Cette *Histoire* est une œuvre d'érudition, et c'est une œuvre d'intuition : elle est construite sur de solides assides, en face d'horizons où volontairement elle maintient je ne sais quoi de vaporeux, car il y a toujours quelque chose de vaporeux dans le halo dont s'enveloppent les âmes. Avec une sûreté qui n'a jamais rien de raide, l'auteur chemine, de pressentiment en pressentiment, parmi le maquis des documents, avançant d'un pas ferme lors même qu'il a l'air de zigzaguer; il a le dessein de continuer ainsi, en cinq autres tomes, et l'on devra bien probablement, ensuite, lui rendre ce témoignage, qu'il aura renouvelé l'histoire religieuse du XVII[e] siècle.

(1) Paris, Bloud.

« Négliger les choses religieuses ou les estimer petitement, c'est ne pas comprendre l'histoire de ce siècle, c'est ne pas la sentir (1). » Ces mots sont de M. Ernest Lavisse, historien de Louis XIV; et l'on ne saurait mieux dire. Or, on estimait petitement ces choses religieuses, au temps où beaucoup d'écoliers, et même quelques professeurs, les résumaient en un conflit entre l'austérité de Port-Royal et le relâchement des casuistes, et ne voyaient, au delà, rien autre chose, si ce n'est, à la fin du siècle, un petit accès de fièvre mystique, puérile par certaines apparences, auquel demeurait attaché le grand nom de Fénelon.

Ce sera l'une des plus durables nouveautés de l'œuvre de M. Bremond d'avoir transfiguré l'histoire du jansénisme, et de l'avoir transfigurée, si je puis ainsi dire, en la situant autrement : le panorama religieux du grand siècle, tel qu'il a commencé de nous le dessiner, remet en leur vraie place les âmes de Port-Royal; et dans cette exacte perspective, elles nous sont désormais mieux connues.

I

Du rigorisme religieux, un esprit de sévérité dans les maximes de la vie chrétienne, il y en eut en France avant Port-Royal, car le concile de Trente voulait qu'il y en eût; Capucins et Oratoriens, et puis Olier, Eudes, saint Vincent de Paul, existèrent indépendamment du jansénisme. Plusieurs d'entre eux, à la longue et sur le tard, s'alarmèrent des fondements théologiques auxquels se rattachaient les pratiques ascétiques de Port-Royal; mais de ce fait on ne saurait conclure, sans être démenti par leurs écrits, et par leur rôle, et par leur physionomie même, qu'ils n'aient pas été, chacun à sa façon, de grands professeurs d'austérité, de puissants instigateurs d'un renouveau chrétien.

Outre qu'il y eut des casuistes ailleurs que chez les Jésuites, et que l'inventeur du probabilisme, Barthélemy de Medina, est un Dominicain, on ferait preuve d'une fâcheuse étroitesse de vision si, dans la Compagnie de Jésus, on n'étudiait que ses casuistes; et tout le cinquième volume de M. Bremond nous présente, dans la personne des Jésuites Lallemant, Surin, Guilloré, des mystiques qui sont en même temps des ascètes, et dont

(1) Lavisse, *Histoire de France*, VII, 1, p. 88.

le premier développe, sur le Saint-Esprit, une doctrine non moins originale que celle que construisait Bérulle au sujet du Verbe. Puis voici défiler, en un pittoresque cortège, le Jésuite Maunoir et ses compagnons, extraordinaires types de fourriers du Christ à travers l'ignorante Bretagne, et qui n'ont vraiment rien de commun avec le « Bon père » des *Provinciales*.

Ce siècle cartésien, ce siècle apparemment soumis à la froide raison, s'anime d'une vie mystique profonde, sous le regard de M. Bremond. Nous voyons, dès son aurore, les âmes se dilater, grâce à l'« humanisme dévot » d'un saint François de Sales. Jusque dans l'Église romaine, elles s'étaient senties frôlées, et vaguement découragées, par certaines conceptions théologiques d'outre-Rhin, qui considéraient le péché originel comme une gangrène radicale de tout l'être humain. En face de Wittenberg, en face de Genève, la mystique salésienne s'exhibe joyeuse : en célébrant comme une merveille de la création cette créature rachetée qui s'appelle l'homme, elle ne lui permet plus de se mépriser tout entier, et elle le rassure. Ayant ainsi retrouvé la force de l'élan, toute une génération de mystiques va surgir : Jean de Saint-Samson, le merveilleux Carme aveugle, qui voit si clair dans l'au-delà ; le Père Joseph, rédigeant d'une même plume la règle de ses Calvairiennes et les statuts de l'équilibre européen ; les spéculatifs de l'Oratoire ; et puis les abbesses et prieures qui rendent à la vie religieuse, en terroir parisien, des racines d'autant plus robustes, que leurs cœurs, à elles, sont plus détachés de la terre : Madeleine de Saint-Joseph au Carmel, Marie de Beauvilliers à Montmartre, Marguerite d'Arbouze au Val de Grâce.

Nécessairement, dans un aussi vaste tableau, la place qu'occupe Port-Royal se rétrécit. Dans la grandeur de leur isolement, et puis de leurs ruines, le monastère des Champs et les maisons des solitaires apparaissaient à Sainte-Beuve comme la cité même de Dieu, incarnant, en face d'un monde qui s'obstinait à être « le monde, » l'exigence divine et le reproche divin Mais ce qui résulte avec éclat de l'œuvre de M. Bremond, c'est qu'un peu partout, en cette première moitié du XVIIe siècle, s'édifiait la cité de Dieu, et que le Port-Royal du grand Arnauld n'était qu'un quartier de cette cité.

Quartier volontairement écarté, farouchement isolé et aimant à s'isoler ; quartier soupçonneux, et quartier soupçonné. Car le

Port-Royal du grand Arnauld observe les humanistes dévots et les mystiques, et de leur côté ceux-ci le regardent : on ne tarde pas à se rendre compte qu'on n'est pas d'accord. Ce n'est pas seulement contre la morale relâchée que Port-Royal insurge ses scrupules ; c'est contre le message d'allégresse qu'un peu partout les mystiques proposaient aux âmes ; et lorsque le Franciscain Bonal, lorsque le Capucin Yves de Paris, rompent des lances contre Port-Royal, ils visent, non point à venger la casuistique, mais à venger cet optimisme mystique que contrecarrait la théologie de Jansénius, et qui, cinquante ans durant, avait fait ses preuves comme doctrine de sévérité, mais, tout en même temps, comme doctrine de joie.

II

Le spectale même de cette magnifique efflorescence religieuse nous montre plus restreinte que généralement on ne le croyait la place occupée par Port-Royal dans le monde des âmes, — dans l'espace : il y avait là une illusion d'optique, que corrige M. Bremond. Mais en confrontant avec les documents nos idées courantes, voilà qu'il y découvre, par surcroît, une façon d'anachronisme : il y a toute une première génération port-royaliste qui, pour M. Bremond, ne fut qu'à peine janséniste. Nous faisions commencer le jansénisme plus tôt qu'il ne commença ; et ce n'est pas seulement dans l'espace, c'est dans le temps, que nous avions le tort de prêter à ce phénomène religieux une trop grande luxuriance d'épanouissement.

La question que soulève ainsi M. Bremond n'est autre que le problème des origines du jansénisme, obscur encore, et que, depuis une quinzaine d'années, on s'est beaucoup efforcé d'éclaircir. Tout de suite se dresse devant nous, comme une sorte de défi, l'énigme d'une personnalité historique, qui s'appelle Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. Ce curieux homme, après trois siècles, semble encore ruser avec les interrogations de l'histoire, comme il rusait, dans sa prison de Vincennes, avec les interrogatoires ordonnés par Richelieu.

On croyait ses traits fixés, en 1912, dans la thèse de doctorat que lui consacrait M. Laferrière devant l'Université de Louvain (1). Mais, presque en même temps, le P. Brucker apportait

(1) J. Laferrière, *Étude sur Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran*, Paris, Picard, 1912.

de Munich un nouveau paquet de révélations, et sa trouvaille, soit dit en passant, n'avait rien de flatteur pour les bibliothécaires français du temps de Louis-Philippe. En 1836, Amans-Alexis Monteil, dans la nouvelle édition de son *Traité de matériaux manuscrits de divers genres d'histoire*, mettait à prix, pour quinze francs, un ancien recueil de copies de cent trente-cinq lettres relatives à Port-Royal, s'échelonnant de 1629 à 1643; trois de ces lettres portaient la signature de Saint-Cyran, et beaucoup d'autres, de toute évidence, étaient des messages anonymes de Saint-Cyran prisonnier. « On verra par la chaleur des enchères, souriait Monteil, si le jansénisme vit ou s'il est mort. » C'était un an avant que Sainte-Beuve ne commençât ses conférences de Lausanne, et les enchères ne prouvèrent pas que le jansénisme fût en vie, puisque nos conservateurs de bibliothèques laissèrent filer en Bavière cet incomparable dossier... Après trois quarts de siècle, le P. Brucker s'y plongeait, et constatait que les pieuses mains qui, vers 1674, copièrent ces lettres, en vue de les éditer un jour ou l'autre, avaient, çà et là, marqué les corrections, atténuations et suppressions qu'il conviendrait d'y pratiquer (1).

Ainsi cette découverte même, qui nous aidait à mieux connaître Saint-Cyran, nous était un nouveau témoignage de la difficulté qu'on éprouve à le connaître. Car tout ce qui s'imprima de posthume sous ce nom respecté fut du Saint-Cyran remanié, édulcoré : nous en avons la preuve, pour les *Considérations sur les dimanches et fêtes*, dans une lettre d'Arnauld à M. Perier, et puis, pour les recueils de lettres imprimées, par la confrontation avec certains manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale. Les éditeurs voulaient « prévenir les chicaneries, » éviter « la nécessité de faire des apologies : » on émondait, on laminait; on amalgamait des lettres, ou des fragments de lettres, pour en faire des « avis » ou des « conversations » de Saint-Cyran; et l'on publiait des volumes dont le cardinal Le Camus pouvait dire : « Jamais livre ne m'a plus porté à Dieu que celui-là; » mais ce n'était plus l'intégralité de la pensée de Saint-Cyran. Par surcroît, tel théologal ou tel syndic de Sorbonne, chargés de la censure des livres, apportaient parfois, eux aussi, leurs corrections : le P. Brucker en a trouvé la preuve flagrante dans un manuscrit de l'Arsenal.

(1) Brucker, *Recherches de science religieuse*, 1912 et 1913.

Lorsque d'autre part le Jésuite Pinthereau, peu de temps après la mort de Saint-Cyran, utilisait pour la polémique les lettres de Jansénius et les dossiers des interrogatoires de Vincennes, les jansénistes accusaient de partialité les citations de ce Jésuite et mettaient l'histoire en garde contre ces fragments, susceptibles d'aggraver « le cas Saint-Cyran », que leurs publications, à eux, visaient à atténuer (1). Et qui donc oserait dire, enfin, qu'aujourd'hui même, en dehors de tous ces textes discutés et discutables, il ne reste rien à exhumer?

De fragmentaires jets de lumière, auxquels beaucoup d'ombre se mêle : voilà tout ce qui nous éclaire la physionomie de Saint-Cyran. Sans découragement, M. Bremond l'observe, et s'en fait le portraitiste. Le Saint-Cyran qu'il nous dépeint est fort différent du personnage tout d'une pièce que d'ordinaire on imaginait. On prêtait à l'inquiétant abbé une tension de volonté supérieure à celle même des héros de Corneille, une intransigeance de fierté pareille à celle des vieux stoïciens qui jadis opposèrent aux empereurs la solitude protestataire de leur « moi »; l'histoire s'inclinait, respectueuse, docile, devant ses allures de dominateur. Mais M. Bremond, regardant de plus près, découvre en lui un velléitaire, et même un malade de la volonté, qui procède par saillies, avance et recule, ose et n'ose plus, vacille entre des lubies contradictoires, griffonne et ne met pas au net : tempérament vraiment médiocre pour un prétendu chef de secte. Oui certes, à ses heures, il se laisse exciter par je ne sais quel subtil mélange d'amour-propre et d'esprit apostolique, répétant que, s'il avait voulu se produire, il aurait gouverné la moitié de Paris, et écrivant textuellement : « Il a plu à Dieu de me faire cette miséricorde de désaveugler par moi le monde. » Griseries de mégalomane, — nous démontre par une masse de petits faits M. Bremond, — et d'un mégalomane qui se laisse ensuite d'autant plus déprimer qu'il s'est plus follement exalté.

Quand à Vincennes, au cours des interrogatoires auxquels le soumet la double police de Richelieu, police judiciaire et police spirituelle, on le voit ergoter, chercher les échappatoires, atténuer ou nier, détail par détail, la gravité des thèses qui lui sont reprochées, on cherche en lui, vainement, l'étoffe d'un confesseur de la foi, ou de l'hérésie; et si plus tard il y a du panache

(1) L'authenticité des lettres de Jansénius a d'ailleurs été mise en doute par le regretté M. Gazier.

en son verbe lorsqu'il parle de ces « six pieds de terre où l'on ne craint ni le chancelier, ni personne, » c'est probablement être dupe, que de le camper à jamais dans cette attitude, sous le regard de la postérité. Moraliste intransigeant, il tient à le paraître; mais ses péchés théologiques de jeunesse furent pourtant des péchés de casuiste, discutant les cas, — trente-deux, parait-il, — où le suicide pourrait être permis, et les cas où les prêtres peuvent prendre les armes, au risque de devenir homicides. Il a des côtés de grand contemplatif, et M. Bremond, tout le premier, rend hommage à cet aspect de sa vie intérieure et saluerait volontiers en lui un précurseur du romantisme catholique; mais d'autre part on pressent de choquants manèges, et de fâcheuses roueries, — M. Bremond va jusqu'à dire : un charlatanisme dévot, — dans l'étalage, parfois assez gauche, qu'il fait de son illuminisme, et dans les façons qu'il a de se poser en oracle, d'attendre, durant de laborieux silences, le « mouvement spécial de Dieu, » et puis d'interpréter Dieu, en « bonds et volées; » et Raconis, l'évêque de Lavaur, avait quelques bonnes raisons de viser Saint-Cyran lorsqu'il esquissait les traits du « directeur solide et apostolique, pour opposer au directeur visionnaire de nos nouveaux prophètes. »

Tel quel, Saint-Cyran « gagne les cœurs : » c'est Lancelot qui nous le dit, en termes d'une ferveur attendrie, en même temps qu'il nous énumère tout ce qu'il conserva comme reliques dans le dépècement du cadavre du grand homme; il y a, dans ce pieux catalogue anatomique, des détails inouïs.

Tel quel, Saint-Cyran lance des idées : s'il y eut des « solitaires » au désert, ce fut sur un signe de Saint-Cyran ; un autre de ses gestes fit s'ouvrir les Petites écoles; et durant les rapides semestres de 1635 et 1636 où sa direction s'exerça effectivement sur les religieuses de Port-Royal, il les fit jeûner des sacrements, en vertu de certaines opinions théologiques dont témoigne, en termes assez troublants, cette lettre retrouvée à Munich : « Le monde est devenu corrompu, et on a mis presque toute la piété de la religion chrétienne dans les seules choses extérieures, comme sont *les confessions et les communions* (1). » Mais vous ne le voyez pas s'acharner au succès de ses opinions : ce personnage qui apparaissait à Sainte-Beuve comme « le directeur par

(1) Brucker, *loc. cit.*, 1913, p. 372.

excellence » déclare qu'il « fuira toujours de cent lieues la conduite d'une âme, » surtout la direction des femmes, qu'il sent « trop peu dociles ; » et bien vite il se décharge de la direction de Port-Royal sur les épaules de Singlin, qui réintroduit une pratique sacramentelle plus fréquente. Si bien que M. Bremond peut écrire : « Le jansénisme de Saint-Cyran, si tant est que l'on doive donner ce nom aux erreurs du personnage, ne sera guère qu'une rougeole, je ne dis pas pour la Mère Angélique, vouée de naissance à une religion de crainte, mais pour la Mère Agnès et, dans l'ensemble, pour la première génération de Port-Royal. »

III

Mais les générations chevauchent les unes sur les autres : si Mère Angélique, par son âge, appartient à la première, les heures exaltées de sa célébrité coïncident plutôt avec la seconde; et l'on doit se demander ce que fut Saint-Cyran pour cette seconde génération, pour celle à laquelle M. Bremond réserve l'étiquette de janséniste.

M. Albert de Meyer publiait, il y a trois ans, à Louvain, un très précieux volume qui s'intitule : *Les premières controverses jansénistes en France* (1640-1649) (1) : avec une minutie qui ne redoutait point l'aridité, il analysait toutes les polémiques qui s'accumulèrent en ces neuf années. Or il y a dans ce livre, devenu l'indispensable complément du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, tout un chapitre intitulé : « La revision officieuse du procès de Saint-Cyran. » L'auteur y raconte les efforts que firent Arnauld et Le Maître, en 1643 et 1644, pour décharger feu Saint-Cyran des griefs qu'on faisait à sa théologie, et les efforts adverses du Jésuite Pinthereau pour représenter Saint-Cyran comme une sorte d'Éole, à demi-visible, qui du fond de ses cellules d'ascète, ou bien de prisonnier, avait su déchaîner sur le monde la tempête janséniste.

Les impressions définitives de M. Bremond sur Saint-Cyran se rapprochent beaucoup plus de celles d'Arnauld et de Le Maître, que de celles de Pinthereau. Saint Vincent de Paul, en ce temps-là, semble avoir flotté d'un avis à l'autre : en 1638 et

(1) Louvain, Van Linthout, 1919.

1639, au moment du procès de Vincennes, il repousse, ou bien il atténue les reproches faits à Saint-Cyran, et paraît le trouver, en définitive, assez inoffensif; dix ans plus tard, rétrospectivement, il se montre fort sévère pour le défunt, et insiste sur le sens théologiquement périlleux de certains de ses propos (1). L'Oratorien Condren, lui, depuis 1638, soupçonne dans Saint-Cyran un novateur assez redoutable; et pourtant, c'est seulement à son lit de mort, deux ans plus tard, qu'il met ses familiers en garde, expressément, contre les doctrines de ce novateur. Ainsi oscillent les plus vénérables des contemporains : ils redoutent de juger témérairement, s'ils parlent; mais d'autre part, s'ils se taisent, ils pensent aux malédictions qui châtient certains silences. Et tandis que l'enseignement de Saint-Cyran risque de plonger d'autres âmes dans le trouble, ils y sont peut-être plongés, eux, par « l'affaire Saint-Cyran, » ayant d'abord scrupule d'accuser, et scrupule, ensuite, de n'avoir pas accusé.

Volontiers M. Bremond les libérerait-il de leur second scrupule. Le grand Arnauld, voilà pour lui le coupable, voilà pour lui le machinateur de l'hérésie : il fut, celui-là, un volontaire et non point un velléitaire, un logicien et non point un névrosé, un dictateur effectif et non point un malade mégalomane ; et quoi qu'en ait pensé Raconis, M. Bremond n'admet même pas que, dans le livre de la *Fréquente Communion*, la signature d'Arnauld voile une importante collaboration de Saint-Cyran. Mais, dira-t-on, dès le lendemain de la mort de Saint-Cyran, Port-Royal l'honora comme son grand docteur, tout en le corrigeant lorsqu'il l'imprimait. A quoi M. Bremond répondrait sans doute que le Port-Royal de 1643 et des années suivantes, en se couvrant du nom de Saint-Cyran, se conciliait les sympathies des évêques, toujours reconnaissants à celui-ci d'avoir revendiqué les droits de la hiérarchie épiscopale à l'obéissance des réguliers. Et puis, au surplus, on y avait aimé Saint-Cyran, et, outre-tombe, on continuait de l'aimer.

Mais pour l'aimer ainsi, le cœur avait ses raisons que la raison connaissait bien ; et les voici formulées, plus tard, dans le *Nécrologe de l'abbaye de Port-Royal :* « C'est M. de Saint-Cyran qui nous a inspiré le goût de la piété chrétienne, l'atta-

(1) Tous les textes sont rassemblés, et fort bien étudiés, dans un opuscule de M. Coste, l'éditeur de la correspondance de saint Vincent, intitulé : *Saint Vincent de Paul et Saint-Cyran* (Paris, 1914).

chement à l'ancienne doctrine de l'Église, et l'amour de la vérité. » En présence d'un pareil texte, tout en consentant à rendre au grand Arnauld tout ce qui revient au grand Arnauld, nous inclinerions à laisser un peu plus à Saint-Cyran que ne lui laisse M. Bremond. Nous ne verrons pas en lui un hérésiarque systématique, constructeur d'un bloc doctrinal rigide en ses arêtes; et nous accorderons même à M. Bremond qu' « il n'a que des vues disjointes et qui souvent se contredisent, qu'il n'a que des lueurs intermittentes et qui ne servent qu'à rendre plus noire l'étrange et troublante nuit sous laquelle il se cherche lui-même sans jamais parvenir à se trouver. » Mais le souvenir de Saint-Cyran devait être une leçon d'attitude pour les générations successives de Port-Royal, et les leçons d'attitude sont bien souvent celles qui se retiennent le mieux.

Quand il s'évertue, — et nous avons là-dessus, dès 1638, le témoignage de saint Vincent de Paul, — à « vouloir ruiner les Jésuites, » il prépare Port-Royal à se persuader de l'urgence de cette besogne, et à s'en éprendre, avec un acharnement auquel contribuera d'ailleurs l'hérédité même des Arnauld. Quand de sa prison de Vincennes, pour porter M[lle] d'Elbeuf à entrer à Port-Royal, il compare la « petite persécution » dont le monastère est l'objet, à celles auxquelles furent en butte, autrefois, les sainte Paule et les saint Jérôme, nous surprenons en Saint-Cyran un éducateur des imaginations port-royalistes ; et certaine lettre de Mère Angélique, où seront évoqués avec fierté ces mêmes souvenirs palestiniens, témoignera qu'elle n'avait pas oublié ce fascinant parallèle. Quand, à propos de la bulle *In eminenti*, relative au livre de Jansénius, Saint-Cyran proclame que les juges romains « en font trop, » qu'il « faudra leur montrer leur devoir, » le programme de toutes les futures résistances est d'avance arboré, sans d'ailleurs être défini, — et cela, nous le verrons plus loin, contrairement à l'esprit de soumission qui animait feu Jansénius.

Bientôt on verra le Port-Royal janséniste éplucher le lointain passé de l'Église ou bien le texte de saint Augustin pour y trouver des armes contre les décisions du magistère ecclésiastique ou contre l'état nouveau de la discipline religieuse : cette méthode d'opposition s'inspirera de l'exemple qu'avait donné Saint-Cyran. Son cerveau semble inaccessible à la notion d'une Église vivante, amenée par les interrogations de ses fidèles ou

par les menaces de l'hérésie à certaines précisions dogmatiques ou à certaines modifications disciplinaires. Que depuis l'antiquité chrétienne le dogme se soit développé comme le fruit naît du germe, cela échappe à Saint-Cyran (1) ; ce qui lui échappe, aussi, c'est que l'Église enseignante puisse légitimement adapter à l'évolution des siècles les usages et les règles de la pratique religieuse. Le rôle doctrinal et gouvernemental de l'Église dans l'épanouissement du dépôt chrétien et dans la direction de la conduite chrétienne demeure, pour Saint-Cyran, quelque chose d'incompris. Cet érudit est un archaïsant; et parce que l'Église qu'il a sous les yeux ne ressemble pas à celle qu'il croit entrevoir dans les premiers siècles, il fait le geste de se cantonner dans une « adoration intérieure de Dieu, » en proclamant qu'il n'y a plus d'Église. A son tour, l'esprit janséniste sera toujours un esprit d'archaïsme, jusque chez ces hommes de la Constituante qui prétendront restaurer l'Église primitive en élaborant la Constitution civile du clergé.

M. Bremond écrit en un endroit : « Les velléités rigoristes de Saint-Cyran, solidifiées, si j'ose dire, systématisées, exagérées et faussées par l'auteur de *la Fréquente communion*, sont devenues la charte du jansénisme. » Il ne se refuserait pas, je pense, à ajouter que les attitudes archaïsantes de Saint-Cyran, et son habitude de justifier par sa dévotion à l'égard du passé sa désinvolture à l'endroit de la tradition vivante de l'Église, furent encore exagérées, aggravées par le grand Arnauld, et devinrent une façon de méthode pour la dialectique du jansénisme.

N'oublions pas, d'ailleurs, en cherchant la paternité du jansénisme, que Jansénius a bien quelques droits à faire valoir : le nom même du système nous défend de les méconnaître. Ce serait perdre de vue cette journée de l'an 1620 où Jansénius, interrogeant saint Augustin sur la grâce et sur la prédestination, y trouva des arguments pour les opinions de Baius, taxées d'hérésie par l'Église, mais demeurées chères à beaucoup

(1) De cette idée du développement du dogme, Saint-Cyran aurait pu trouver quelque esquisse dans un chapitre de la *Somme* où saint Thomas explique pourquoi telle formule qui, chez certains Pères, n'était pas réputée hérétique, a pu devenir dans la suite une note d'hérésie (*Somme*, 1re partie, question 32, article 4); et les surprises qu'éprouvait Port-Royal en voyant une contradiction entre une décision de l'Église et quelque phrase isolée de saint Augustin auraient été calmées par cette lecture. Voir Neyron, *Recherches de science religieuse*, 1918, p. 398-401.

d'esprits dans l'Université de Louvain; et ce serait perdre de vue les dix-huit ans de labeur durant lesquels se prépara l'*Augustinus*, manifeste massif du jansénisme théologique. Mais ce jansénisme flamand, dont à Louvain, avant la guerre, on avait très opportunément entrepris l'étude, c'était surtout une spéculation théologique. Les polémiques, en France, allaient tout de suite prendre une autre forme; elles allaient porter principalement, comme le dit M. Albert de Meyer, « sur la conception fondamentale de la vie religieuse; » et si nos jansénistes se montraient soucieux de familiariser les fidèles avec le mystère de la grâce, c'était « en vue de relever la pratique religieuse et de fortifier l'adhésion à Dieu; » la doctrine devait être « ordonnée vers l'action; » le jansénisme flamand était une doctrine métaphysique, et le jansénisme français affectait volontiers l'aspect d'une doctrine morale.

IV

Ainsi se retouche, et sans cesse s'enrichit, l'histoire de ce mouvement religieux; et plus on l'étudie, plus elle rend mélancolique. Ces hommes et ces femmes, qui croient semer les germes d'un « réveil, » et qui veulent les semer, travaillent, sans le savoir, pour le siècle d'insoumission et de négation qui bientôt succédera. Il semble que les évolutions mêmes de leur influence et de leur œuvre soient comme une ironique confirmation de leur doctrine fataliste, confirmation douloureuse et qu'assurément ils ne souhaitaient pas. Les moissons imprévues qui surviennent après certaines semailles sont pour les pauvres agents humains des raisons nouvelles de s'humilier, lorsqu'ils demeurent encore capables d'humilité. Dépassant le cadre où s'est enfermé M. Bremond, qu'il nous soit permis de regarder un moment ces lointaines surprises de la destinée : c'est le propre des grandes œuvres historiques, de solliciter à la méditation.

On raconte que le 6 mai 1638, une demi-heure avant sa mort, Jansénius, évêque d'Ypres, fit venir son chapelain Reginald Lamée, et qu'il lui remit le formidable manuscrit intitulé *Augustinus*, avec ordre de le faire paraître « le plus fidèlement possible. » Mais on ajoute que, complétant sa pensée, ou peut-être la corrigeant, il dictait au chapelain la note que voici : « Je sens qu'il est difficile de pouvoir apporter à ce livre quelque chan-

gement. Si pourtant le Saint-Siège veut qu'on y change quelque chose, je suis un fils obéissant de cette Église dans laquelle j'ai toujours vécu; je suis, jusqu'à ce lit de mort, obéissant. »

Légendes que tout cela ! disent aujourd'hui certains critiques (1) : ce testament spirituel de l'évêque d'Ypres leur paraît manquer d'authenticité; et de la dernière page de la vie de Jansénius ils effacent sans merci cette édifiante histoire d'agonie. Mais ce qu'ils ne veulent ni ne pourraient effacer, c'est une certaine dédicace préparée par Jansénius pour le pape Urbain VIII, et dans laquelle on lit : « Quelle chaire consulterons-nous, sinon la chaire où la perfidie ne trouve pas d'accès? Quel juge invoquerons-nous, si ce n'est le Vicaire de la voie, de la vérité et de la vie, sous la conduite et l'enseignement duquel Dieu ne permet à personne d'errer, ni d'être trompé, ni de succomber ? » Et si d'aventure on objectait qu'une dédicace n'est qu'une feuille volante qui ne fait pas corps avec un livre, du moins devrait-on confesser que le même esprit se retrouve, au cœur même de l'*Augustinus*, dans le traité sur la grâce du Christ Sauveur, à la fin du livre quatrième : « De tout cœur et en toute sincérité de pensée, écrit en cet endroit Jansénius, je soumets au jugement et à la censure de l'Église, et de son pasteur universel, le Pontife romain, tout ce que j'ai écrit jusqu'ici ou tout ce qu'à l'avenir je dois écrire, sur ce sujet ou sur tout autre. » Peut-on souhaiter une plus correcte formule de plus absolue soumission ?

Au demeurant, en cette même année 1638, les calvinistes de Hollande, en deux volumes dont l'un paraissait à Amsterdam et l'autre à Leyde, s'acharnaient contre Jansénius; et pourquoi donc ne laissaient-ils en repos ni ses derniers jours de vie ni ses premiers jours d'outre-tombe? Parce qu'il leur importait de contester la juridiction immédiate et universelle du Pontife romain et son infaillibilité doctrinale, et que l'évêque d'Ypres, dans certaines thèses théologiques, avait expressément professé et cette juridiction et cette infaillibilité. Quelques lances qu'il eût rompues contre les privilèges des religieux, et spécialement des Jésuites, la réputation que lui faisaient les calvinistes était

(1) Vandenpeereboom, *Cornélius Jansénius, évêque d'Ypres*, p. 30-45 (Bruges, 1882). — Cauchie, *Annuaire de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, 1910-1911, p. 137-143 (Bruxelles, 1911). — De Meyer, *op. cit.*, p. 16. — Comparez, en faveur de l'authenticité : Callewaert et Nols, *Jansénius, ses derniers moments, sa soumission au Saint-Siège*, p. 161 (Louvain, 1893).

celle d'un défenseur des droits spirituels du Saint-Siège.

Voilà le point de départ, voilà le prologue. Laissez maintenant se dérouler, au cours des années, les discussions successives soulevées par le grand Arnauld, et puis par le P. Quesnel, sur l'authenticité des cinq propositions de Jansénius concernant la grâce et le salut (1), et sur le sens dans lequel lui-même les prenait, et sur l'infaillibilité des jugements portés à cet égard par le Saint-Siège, et sur le degré d'adhésion que les fidèles doivent à ces jugements; et puis regardez, à l'issue de ces débats, l'horizon théologique. Sous le nom de jansénisme, des théories désormais s'y étalent, qui sapent les bases mêmes de la chaire de Pierre. Le procès entamé par le Siège romain contre certaines doctrines de Jansénius a tellement agité l'opinion publique, que c'est devant elle qu'il paraît pendant, et que c'est elle qui s'érige en juge ; et la voilà saisie, par les jansénistes, d'une sorte de demande reconventionnelle, tendant à traduire à son tribunal, sous le grief d'usurpation de pouvoir ou de forfaiture doctrinale, le magistère romain lui-même.

Et de ces bagarres juridiques et canoniques, où l'incompétence théologique de toute la société cultivée s'attribue le rôle d'arbitre, résultent, non seulement chez les libertins ou chez les philosophes, mais même chez beaucoup de fidèles, et non seulement en France, mais à Vienne, à Trèves et à Pistoïe, des habitudes de désinvolture à l'endroit de ce que pense Rome et de ce que veut Rome, et une sorte de parti pris de laisser tomber dans le désert la voix qui, durant des siècles, avait été l'institutrice de l'Europe. Tel est, au bout de quelques générations, l'épilogue de l'affaire Jansénius. Les gradins supérieurs des bibliothèques, où vont sommeiller les livres qu'on ne lit plus, ont hospitalisé peu à peu cet imposant *Augustinus* qui n'avait voulu venir au monde qu'en se soumettant à Rome ; mais le nom même de Jansénius est devenu le point de ralliement pour un esprit permanent d'insoumission, qui vise l'Église en son centre, et qui prodigue les coups de sape.

V

Quelque déconcertante que nous apparaisse cette destinée de Jansénius, il y a je ne sais quoi d'encore plus imprévu, et

(1) Voir à ce sujet Yves de la Brière, *le Jansénisme de Jansénius, étude critique sur les cinq propositions* (*Recherches de science religieuse*, 1916, p. 270-301).

d'encore plus paradoxal, dans la fortune religieuse de notre Port-Royal. Le prologue, ici, remonte au temps d'Henri IV, et cela commence assez mal : dans une abbaye cistercienne en décadence, une fillette, Angélique Arnauld, est bombardée abbesse, grâce à l'adresse de sa famille, qui a su tromper Rome sur son âge. Abbesse fort ignorante de son catéchisme : tant bien que mal, elle se prépare à la première communion, dans un livre prêté par un savetier voisin. Abbesse fort rebelle, aussi, à ce mariage forcé avec Dieu : la religion lui paraît un « joug insupportable » dont elle s'estime fort malheureuse ; et son père craint tellement de la voir s'en évader, qu'un jour qu'elle est malade, il surprend sa signature, par un « tour d'adresse, » pour une formule où sont ratifiés ses vœux.

Mais lorsqu'elle a seize ans, les grands souffles de renouveau religieux qui travaillent la France d'Henri IV passent brusquement sur cette petite âme, et l'ébranlent : elle veut ressusciter la clôture ; dans la journée du Guichet, sa volonté se tend, s'acharne contre ses affections comme on s'acharne contre un abus, et, fiévreusement, déchire son cœur. Des Capucins ont été les ouvriers de cette conversion : on les trouve, à cette époque, labourant partout le champ de Dieu. Angélique, désormais, n'a plus de regret d'être nonne; mais au regret un remords a succédé, le remords des coupables artifices par lesquels autrefois on l'a faite abbesse. Elle voudrait se démettre, elle voudrait changer d'ordre ; elle est inquiète, elle est troublée. Elle songe qu'il y avait trois abus dans son établissement en qualité d'abbesse de Port-Royal : « le premier, l'ambition de M. Marion, mon grand-père, d'avoir deux filles abbesses; le second, de m'avoir fait faire des vœux à neuf ans et bénir à onze, contre les lois de l'Église ; le troisième, d'avoir fait un mensonge au Pape pour avoir des bulles, car on exposa que j'avais dix-sept ans, ce qui était très faux. » Bref, trois péchés originels, qui ternissent sa robe d'abbesse : elle les ressasse, les pleure, voudrait les expier ; elle s'opprime, elle s'oppresse, sous toute sorte d'austérités.

Saint François de Sales survient, qui, la jugeant « une merveilleuse fille, » tente de la pacifier, et de l'aider à mieux respirer. De son côté, elle trouve en lui « ce qu'elle n'avait point encore trouvé en personne. » « Dieu, dira-t-elle plus tard, était vraiment et visiblement dans ce grand évêque. » Au nom de Dieu, il la met en garde contre ce qu'aujourd'hui nous appelle-

rions l'analyse du moi, et contre les impatiences intérieures, et contre l'idée de « perfection absolue » qui met aux champs cette jeune imagination. Elle écoute; mais si elle demeure une anxieuse, est-ce sa faute ? Le souvenir de cette mauvaise porte par laquelle on l'introduisit dans son petit royaume conventuel l'obsède désagréablement; et pour se libérer de ce passé, elle conjure Mme de Chantal d'obtenir de M. de Sales qu'il la laisse devenir visitandine. Saint François résiste, consulte Rome; mais sur ces entrefaites il meurt, laissant insatisfaits dans l'âme d'Angélique les opiniâtres désirs qui la poussent vers la Visitation. Trois ans plus tard, quand Zamet, l'évêque de Langres, devenu directeur de Port-Royal, lui fait renouveler ses vœux, elle y consent, mais en se faisant, dit-elle, une aussi grande violence que si on l'eût forcée à être religieuse. Elle aspire toujours à descendre du faîte abbatial; elle y parvient, enfin, en faisant changer les constitutions de Port-Royal, qui désormais ne dépendra plus des supérieurs Cisterciens, mais de l'archevêque de Paris.

Pour la pieuse maison qu'à présent il dirige, Zamet a de grandes ambitions. Ce noyau de religieuses qui, en 1626, se sont transplantées du monastère des Champs dans le monastère de Paris, fondé par Mme Arnauld, peut devenir, sous les regards de la Cour et de la Ville, un beau centre de ferveur exemplaire et conquérante. Un instant, Zamet en détache Angélique pour la faire supérieure d'un institut destiné à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, qu'il vient d'établir aux portes mêmes du Louvre, afin que désormais, au seuil de la Cour, Dieu soit glorifié, et que les âmes de la Cour cèdent à ses attraits. L'Oratoire possède alors toute sa splendeur d'influence : à l'école de Bérulle, les grandeurs du Verbe se révèlent, et puis la grandeur du sacerdoce, et beaucoup de piétés habituées à chercher Dieu pour elles-mêmes sentent se modifier leur optique et comprennent qu'« il faut premièrement regarder Dieu et non pas soi-même, et ne point opérer par ce regard et recherche de soi même, mais par le regard pur de Dieu. » Sous l'influence de Zamet, Port-Royal s'ouvre à ces doctrines : il y a là, vraiment, une façon de colonie oratorienne : on y reçoit les visites de Bérulle, de Condren. Au surplus, pas d'exclusivisme : des Jésuites parfois s'y aperçoivent, le P. Binet, le P. Hayneufve.

Mère Agnès, sœur d'Angélique, prend élan vers l'au-delà,

dans le sillage même des Bérulle et des Condren ; pendant que devant l'autel ses genoux fléchissent, sa pensée s'envole en spéculations métaphysiques ; et tant bien que mal, avec une certaine préciosité de langage, elle rend hommage au Christ eucharistique, dans un petit écrit qui s'appelle *le Chapelet secret du Saint-Sacrement*. Quelque discuté qu'ait été ce petit livre, vous y chercheriez en vain ce qui plus tard s'appellera la doctrine janséniste ; et les générations ultérieures de Port-Royal se reconnaîtront d'ailleurs si peu dans la mystique de Mère Agnès, qu'elles s'abstiendront toujours de publier ses lettres, exhumées au XIXe siècle par Prosper Faugère.

Au demeurant, dans ce Port-Royal contemporain de Richelieu, la pratique des sacrements, sauf durant les quinze ou dix-huit mois où Saint-Cyran dirige effectivement, ne s'asservit pas à cet esprit de rigorisme, et presque d'abstention, qui distinguera plus tard la dévotion janséniste ; on y communie, en règle générale, deux fois par semaine ; Singlin ne tolère pas qu'un confesseur éloigne Mère Agnès de la communion fréquente, et de multiples passages de ses lettres, cités par M. Bremond, attestent qu'elle gardera toujours une familiarité confiante avec le Christ eucharistique. Il semble que ce Port-Royal oratorien, où se prolonge encore le souvenir de saint François de Sales, ne craigne Dieu qu'autant qu'il le faut craindre pour l'aimer correctement ; on prête à sa majesté, qu'on veut très imposante, non moins de bonté que de rigueur ; on est devenu, sous les auspices de Zamet, un centre rayonnant de dévotion, où l'on est plus préoccupé de conquérir des âmes que d'arpenter, en des méditations effrayées, l'incommensurable distance entre l'homme et l'inaccessible Dieu, entre la terre et le ciel. Les récentes études du P. Ubald sur l'action des Capucins, et du P. Plus sur celle de saint François de Sales (1), et la thèse très fouillée, très pénétrante, de M. Prunel sur Zamet (2), permettent d'étudier à loisir ces prometteuses aurores.

VI

Laissez passer quelques années ; laissez Port-Royal se transformer en place forte où certains gestes de feu Saint-Cyran

(1) P. Ubald, *les Frères Mineurs à Port-Royal des Champs* (Paris, Picard, 1911). — P. Plus, *Études*, 20 février 1910 et 20 novembre 1912.
(2) Paris, Picard, 1912.

commandent les attitudes d'âme, où les arguments du grand Arnauld ravitaillent au jour le jour les mobilisations théologiques : qu'est devenu, au dehors, cet esprit de piété dont Zamet avait rêvé que ce sanctuaire devînt le foyer? Saint Vincent de Paul constate, en 1648, que sur l'Eucharistie, sur la pénitence, certaines idées circulent, qui ont pour effet de diminuer dans les paroisses parisiennes, même à Pâques, le chiffre des communions, et que si le livre d'Arnauld, messager de ces idées, a pu, dans Paris, rendre peut-être « une centaine de gens plus respectueux en l'usage des sacrements, » il y en a « pour le moins dix mille à qui il a nui en les en retirant tout à fait. » Puis, en 1655, Mme de Choisy, voulant faire passer à Mme de Sablé quelques bonnes vérités par l'entremise de leur commune amie Mme de Marre, écrit à cette dernière :

Les courtisans et les mondains sont détraqués depuis ces propositions de la grâce, disant à tous moments : hé! qu'importe-t-il comme l'on fait, puisque, si nous avons la grâce, nous serons sauvés, et, si nous ne l'avons point, nous serons perdus? Et puis ils concluent par dire : tout cela sont fariboles. Voyez comme ils s'étranglent *trétous*. Les uns soutiennent une chose, les autres une autre. Avant toutes ces questions-ci, quand Pâques arrivaient, ils étaient étonnés comme des fondeurs de cloches, ne sachant où se fourrer et ayant de grands scrupules. Présentement ils sont gaillards, et ne songent plus à se confesser, disant : ce qui est écrit est écrit. Voilà ce que les jansénistes ont opéré à l'égard des mondains.

Saint Vincent de Paul et Mme de Choisy n'ont pas le même observatoire : saint Vincent se tient près du confessionnal, près de l'autel, et note que les sacrements sont beaucoup moins demandés; et la fine oreille qu'est Mme de Choisy surprend, dans les conversations de salon, les raisons qu'on a de s'en détacher. Raisons bien humaines, assurément, mais qui se font l'effet à elles-mêmes d'être moins banales, voire plus respectables, en cherchant la complicité de certains arguments théologiques, et en la trouvant.

Or ces arguments qui viennent si opportunément au secours de la tiédeur, on les trouve dans *la Fréquente communion* d'Arnauld, et puis dans ce qu'on entend dire de l'*Augustinus* de Jansénius; car le premier de ces auteurs induit son lecteur à redouter la table sainte; et s'il paraît résulter, des thèses doctrinales du second, que l'homme ne peut quasiment rien pour son

salut, et que c'est tout uniment affaire de grâce, on en conclut qu'il est passablement inutile de se rendre digne de cette table sainte par quelque discipline onéreuse; on est sauvé d'avance, ou bien on ne l'est pas! Ainsi va la dialectique mondaine; et le quartier général où elle s'approvisionne n'est autre que ce Port-Royal sur lequel jadis Zamet avait compté pour réchauffer les âmes de la Cour. Et d'ailleurs, à l'intérieur même de ce monastère, où se barricade une théologie par laquelle le monde se croira dispensé d'être pieux, certaines âmes qui ont rompu avec le monde s'édifient entre elles, prient, méditent, guettent le miracle qui d'en haut paraîtra sanctionner leurs démarches, et préparent au jour le jour chacun de leurs lendemains comme une journée de « conversion, » la conversion ne leur semblant jamais assez radicale, ni assez durablement affermie.

Mais l'esprit du monde, plus attentif aux doctrines théologiques forgées dans Port-Royal qu'aux exemples d'ascétisme qui s'y multiplient, fera bientôt un pas de plus; l'heure approche où, à la faveur de la théologie port-royaliste, on se croira dispensé de la vertu parce qu'impuissant à la pratiquer, et dispensé du bien, parce qu'impuissant à l'accomplir. Il y a quelque chose de cornélien, cela ne fait pas de doute, dans certaines âmes de Port-Royal, dans une mère Angélique, dans une Jacqueline Pascal; mais si vous cherchez, à l'Hôtel de Bourgogne, quelque traduction dramatique des doctrines de Port-Royal sur la prédestination, asseyez-vous au parterre le jour où l'on joue la *Phèdre* de Racine. Cet enfant prodigue de la maison demeure un très exact interprète de Jansénius.

« On accuse Phèdre d'être janséniste, dit quelque part Voltaire; je l'ai entendu dire dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. » On avait trente fois raison de parler de la sorte, aux oreilles du petit Arouet. Phèdre est « entraînée » par un « charme fatal : » pour triompher de ce « charme, » — de cette délectation victorieuse, diraient les jansénistes, — une autre délectation victorieuse lui a manqué : la grâce. Le grand Arnauld va tirer exemple du personnage de Phèdre, pour illustrer sa propre théologie : « Il n'y a rien à reprendre, déclare-t-il, au caractère de Phèdre, puisque par ce caractère l'auteur nous donne cette grande leçon que lorsqu'en punition des fautes précédentes Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la

perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions tomber même en les détestant. » (1)

Bientôt le dix-huitième siècle est aux écoutes, un siècle qui n'a plus le sens chrétien du péché, et pour lequel le mot même de péché semble avoir quelque chose de désuet ; et ce siècle, reléguant dans les sacristies jansénistes tous les beaux avis de repentance, retiendra simplement que la passion est irrésistible, ainsi que l'ont professé de saintes gens fort peu suspects de complaisance pour elle, les saintes gens de Port-Royal. Des Grieux dira à Manon, dans le roman de l'abbé Prévost : « Je me sens le cœur emporté vers toi par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice est une chimère. » Arrière donc les Sulpiciens qui, la bulle *Unigenitus* en mains, crieraient à Des Grieux : Tu es libre, fais effort sur toi-même et lutte contre toi-même ! Un amoureux préfère écouter les théologiens adverses et se laisser persuader par eux de la servitude de son prétendu libre arbitre. Il sera donc serf de sa passion pour Manon ; il en sera serf avec volupté ; et si des scrupules le lancinaient, c'est dans la théologie janséniste qu'il chercherait des narcotiques. Quelle humiliation posthume qu'un tel disciple, pour les grands docteurs de Port-Royal ! Des Grieux, pour s'attacher à Manon, ne demande pas son excuse à ces in-folios latins que les casuistes destinaient aux seuls confesseurs, et que révéla Pascal au troupeau des fidèles ; il lui suffit, à lui, d'interroger sur la liberté humaine un des multiples libelles qui défendaient Jansénius contre Rome. Silence aux Sulpiciens ! Le fatalisme, voilà désormais sa morale ; et d'être l'amant de Manon, voilà désormais son destin.

De pieuses âmes, cependant, tout le long du XVIII[e] siècle, continuent de faire pèlerinage, par une succession d'étapes « jansénistes, » vers les décombres de Port-Royal des Champs ; M. André Hallays, naguère, les suivait sur cette voie douloureuse (2), à l'aide d'un petit livret qui s'imprima, vers la fin du règne de Louis XV, pour guider leurs prières. Ainsi se poursuivait leur vie spirituelle, tandis qu'autour d'elles le monde des philosophes et le monde des salons justifiaient à longue échéance ce qu'avait annoncé dès 1655, dans son livre *le Chrétien du*

(1) Qu'il nous soit permis de renvoyer à l'article de Dom Pastourel : *L'hellénisme de Racine* (*Les Lettres*, 1[er] août 1921), auquel nous sommes très redevable.

(2) André Hallays, *le Pèlerinage de Port-Royal* (Paris, Perrin).

temps, le Franciscain Bonal. « Secte hardie et superbe! disait-il d'Arnauld et de ses amis. A force de hérisser le christianisme et d'en faire une profession épineuse, effroyable et inaccessible, ils feront peut-être, avec quelque petit nombre d'austères suffisants, beaucoup d'infirmes désespérés, et plus encore de libertins impertinents. » Supposons un instant qu'à l'époque où Bonal tenait ce langage, les voiles de l'avenir, s'entrouvrant devant Arnauld, lui eussent montré sa théologie, — cette théologie couvée, puis éclose dans ce lieu d'élection qu'était Port-Royal, — aidant à la damnation des mondains, en offrant, bien malgré elle, prétexte à leur tiédeur ou quittance à leur libertinage : je ne crois pas que l'obstiné logicien se fût laissé induire à résipiscence; et sans doute n'aurait-il vu, dans ce lugubre avenir, qu'une confirmation nouvelle de ses vues théologiques sur les infinies surprises des omnipotents caprices divins.

Vingt années durant, Sainte-Beuve cherchera dans le commerce de Port-Royal « la poésie intime et profonde qu'exhale le mystère des âmes pieuses; » peu à peu, il la sentira « s'évanouir, » et tristement il constatera : « La religion seule s'est montrée dans sa rigueur, et le christianisme dans sa nudité. » Puis il ajoutera : « Cette religion, il m'est impossible d'y entrer autrement que pour la comprendre, pour l'exposer. » Prenant congé des solitaires, il leur dira : « J'ai été votre biographe, je n'ose dire votre peintre : hors de là, je ne suis point à vous. » Il leur avouera que si peut-être il y aurait eu à tirer un « profit pratique » de leur voisinage, « un profit tout applicable aux mœurs, » il ne l'a point trouvé. Ainsi se confessera-t-il, en 1857, et disant adieu à ce jansénisme dans lequel il avait voulu voir la quintessence du christianisme, il achèvera de s'éloigner, pour toujours, du christianisme lui-même. L'esprit d'apostolat religieux qui, dans le premier Port-Royal, avait agité les âmes, méritait-il, trois siècles plus tard, une pareille déception?

GEORGES GOYAU.

A LA RECHERCHE DE LA PATRIE

AVEC L'ARMÉE VOLONTAIRE

(1917-1918)

Quatre années nous séparent du jour où la populace démente, conduite par une poignée de fanatiques et d'usurpateurs étrangers à la Russie, a établi son règne sur notre malheureuse patrie, victime de la plus désastreuse des révolutions. Depuis ce temps, ma vie fut étroitement liée avec celle de l'armée qui, durant trois ans, lutta contre la force rouge dans le Sud de la Russie. Nous avons connu tour à tour la joie de la victoire et l'amertume des lourdes désillusions.

On peut diviser ces trois années en trois périodes. La première est la période héroïque, celle de l'épopée des généraux Alexéïeff et Korniloff, qui se termina par la seconde campagne du Kouban et par la mort du créateur de l'armée volontaire, le général Alexéïeff. A la deuxième période appartient la campagne du général Denikine; à la troisième l'expédition du général Wrangel en Crimée.

Il en est, hélas ! encore une quatrième, celle du grand martyre de l'armée exilée en pays étrangers.

Je ne parle ici que de la première période, de la création de l'armée volontaire, de la première et légendaire campagne du Kouban, et des événements qui se sont succédé depuis novembre 1917 jusqu'à novembre 1918.

Que le lecteur ne cherche dans ces récits ni chapitres d'histoire, ni même mémoires historiques. J'insiste sur ce fait que j'ai voulu seulement noter mes « impressions » de journaliste;

je me borne à apporter mon témoignage sur une époque mal connue de cette armée volontaire, dont les exploits éclatants ne seront, sans doute, estimés à leur juste valeur que beaucoup plus tard

Je raconte ce que j'ai vu et entendu. Tels les événements défilaient sous mes yeux, tantôt importants et dignes de l'histoire, tantôt simples épisodes, tels je les notais sur mes carnets.

Ces modestes carnets, qui ne me quittent jamais, m'ont permis de reconstituer la série des tourments et des souffrances, alternant avec les joies rares et brèves, et surtout de décrire le moral et d'analyser l'esprit superbe qui anima nos chefs et leur héroïque petite armée.

Je suis un témoin : je ne suis ni un critique, ni un juge. D'autres, plus documentés, viendront après moi et diront tout ce qu'il faut penser de cette époque admirable. Ce que j'offre au lecteur, ce sont les impressions vécues d'un Russe, auquel Dieu réservait le grand bonheur de partager les épreuves auxquelles nous appelèrent Alexéïeff et Korniloff.

I. — DEUX PARTIES DE BRIDGE

Je n'ai jamais été joueur, bien qu'il n'y ait guère de jeu que je ne joue ou que je ne sache jouer. Pourtant, le bridge, qui ordinairement me fait bâiller dès le troisième robber, et m'incite à chercher un endroit où l'on ne soit pas forcé de penser aux as, rois, dames et valets, aux honneurs et aux sans-atouts, a quand même rempli dans mon existence un rôle extraordinaire.

Deux fois, j'ai joué ma vie au bridge. Et le hasard a voulu que, les deux fois, j'aie gagné.

Le soir du 1er décembre 1917, je reçus la visite de M. Chtetinine qui me proposa, au nom du général Alexéïeff, de prendre la direction d'un grand journal anti-bolchéviste. Le général était à cette date dans la région du Don : autant dire que j'étais invité à me rendre à Rostow-sur-le-Don.

Nos journaux, le *Novoié Wrémia* (1), et le *Wetcherneié Wrémia* (2), avaient été déjà supprimés par les bolchévistes, et je ne prenais pas part à la publication des feuilles dénommées

(1) *Le Nouveau Temps.*
(2) *Le Temps du Soir.*

Outro (1) et *Wetcher* (2), organismes artificiels, qui devaient remplacer des noms si chers à mon cœur. Les bolchévistes m'ayant par hasard oublié, je n'étais pas pressé de partir. A cette époque, nous étions fermement persuadés que l'absurde et odieux pouvoir de Lénine et de Trotzky-Bronstein ne pourrait durer. Ayant une profonde estime pour notre grand sage, le général Alexéïeff, et fier de son choix, je consentis immédiatement. Nous étions déjà dans l'antichambre, M. Chtetinine et moi, nous disant adieu, quand retentit un appel de téléphone :

— L'imprimerie est occupée par les bolchévistes, les journaux cessent de paraître, m'annonçait une voix fortement troublée.

Il fallait éclaircir le fait. Je quittai en hâte mon « home, » où je ne devais jamais revenir; mais je ne prévoyais certes pas alors une telle éventualité.

Je me rendis simplement chez notre gérant, Grammatikoff, — par qui j'avais été, très à propos, invité à un bridge, — afin de me concerter avec lui. Mon ami Grammatikoff est un homme de décision : il n'hésita pas à se jeter dans la gueule du loup; c'est-à-dire qu'il se rendit immédiatement à Smolny, où siégeaient nos nouveaux seigneurs, afin d'avoir des explications. Pendant ce temps, nous autres commençâmes le bridge..

Quand il rentra, deux heures après, Grammatikoff m'informa que notre imprimerie était en effet saisie par les bolchévistes et que nous-mêmes allions être arrêtés. Il avait vu de ses propres yeux un chiffon de papier portant l'ordre de son arrestation, mais il avait répondu avec hauteur au soldat illettré qui le lui présentait, qu'il était venu en personne à Smolny pour affaires importantes et qu'on eût à ne pas l'inquiéter. Le soldat, encore incertain de son pouvoir, obéit, et Sacha (ainsi que nous appelions notre ami) put regagner paisiblement sa demeure.

Il commençait à se faire tard. Il me fallait, ou rentrer chez moi, ou passer la nuit chez mon hôte. Sacha me conseillait de rester. Je décidai de rentrer, si le plus dévoué des *isvostchnik*, Ivan, un serviteur de vingt ans, était encore là; sinon, je resterais. Le sort voulut que, dans ce jeu de hasard, dont l'enjeu fut ma vie, j'eusse encore la chance pour moi. Mon cher

(1) *Le Matin.*
(2) *Le Soir.*

Ivan, n'ayant pu supporter le froid qui était très vif, était rentré chez lui, pour venir me chercher le lendemain à mon domicile, 40, rue Kirotchnaia. Je restai donc.

Où es-tu, brave Ivan, avec ta belle face russe imperturbablement calme? Et dire qu'il était esthonien!...

A sept heures du matin, je fus réveillé par mon secrétaire. Il venait m'apprendre qu'on avait perquisitionné chez moi. Des matelots, de ceux que Trotzky appelait « la beauté et la gloire de la Révolution russe, » parce qu'ils avaient fusillé leurs officiers sans défense, étaient venus dans la nuit pour m'arrêter. Ma maison était cernée.

Je l'avais échappé belle! comme disent les Français. Mon premier robber de bridge avec les bolchévistes était gagné.

Il était impossible de rester plus longtemps chez Grammatikoff : je me rendis à pied chez un fidèle ami, dont je dois taire le nom, comme ceux de beaucoup d'autres. Cinq jours après, j'étais à Moscou, où je dus attendre les ordres de notre organisation. Bientôt, je prenais le train pour Rostow-sur-le-Don.

Ce train était le dernier contenant une voiture de la Compagnie internationale des wagons-lits. La Sovdépie, n'étant pas encore sûre d'elle-même, tirait du Caucase les fameux déserteurs, dont elle avait tant besoin, et n'osait, pour cette raison, rompre définitivement avec les Cosaques du Don. D'autre part, le mot « Internationale, » inscrit sur la voiture, provoquait l'enthousiasme parmi cette foule de bandits qui se figuraient que dans ces voitures voyageait l'Internationale en personne.

Parmi les voyageurs, se trouvait un jeune militaire, d'origine juive, commissaire du peuple se rendant au Caucase. Il se précipita dans notre voiture et précisément dans le même compartiment que moi. J'avais les papiers d'un simple « metteur en pages. » Mais il n'y avait rien là qui pût éveiller les soupçons de mon redoutable compagnon de route.

Deux de mes amis, portant des noms titrés, voyageaient avec moi. Ils avaient des papiers parfaitement en règle : j'ignore par quel moyen ils se les étaient procurés. Nous passâmes sans encombre les stations dangereuses. Restait la station régulatrice, Lisky. La station qui suivait, Tchertkovo, était, je le savais, aux mains des Cosaques. Entre ces deux stations, on traversait une sorte de zone neutre. Le commissaire ne s'en doutait pas, étant

convaincu que Rostow, de même que Novotcherkassk, était déjà au pouvoir des bolchévistes. Je me gardai bien de le détromper. Peu de temps avant Lisky, le prince O... nous proposa, au comte K... et à moi, une partie de bridge. J'acceptai avec plaisir. Et notre commissaire nous ayant demandé la permission de suivre la partie, nous y consentîmes de la meilleure grâce du monde.

Mes partenaires étaient prévenus que je me nommais, non plus Souvorine, mais, du nom de mon metteur en pages, Miakine. La partie s'engagea : c'était ma seconde partie de bridge avec les bolchévistes.

Je gagnai le premier robber. Le prince O... marquait. Il dit à haute voix : « O... a perdu 3; K... a perdu 8; et *Souvorine* a gagné... » Il s'arrêta net. Il ne me restait qu'à continuer la phrase commencée. « Onze, » dis-je. Je ne me rappelle plus si j'ajoutai à son adresse les quelques bons souhaits mérités.

Le commissaire nous enveloppa d'un regard surpris et haineux. Il n'y avait pas une minute à perdre. Le train approchait de Lisky, station toute grouillante de ces soldats « fatigués » qui ont continué pendant trois ans de batailler contre nous sous les enseignes de Bronstein. Il fallait agir. Je pris le taureau par les cornes, et, allant droit au commissaire :

— C'est bien mon nom, lui dis-je. Je suis Boris Souvorine. Je m'adresse à votre sentiment de l'honneur, pour vous prier de ne pas me dénoncer.

J'ajoutai que je ne me laisserais pas prendre sans résistance, que la dénonciation était chose vile, quoi encore ?

Mes paroles eurent un effet inattendu. Le commissaire joua au gentilhomme, dont la dignité se trouvait offensée par le soupçon qu'il pût livrer même un ennemi politique.

Cependant nous étions arrivés à Lisky. La durée de l'arrêt me parut une éternité. Quand, enfin, le train s'ébranla, nous ne nous sentîmes plus de joie, à l'idée que le danger était passé. O... avait une bouteille de vieille vodka polonaise. Nous en fîmes les honneurs à notre bolchéviste, qui ne tarda pas à tomber complètement ivre. Nous le couchâmes et nous en fîmes bientôt autant, après avoir bu encore quelques verres à ma délivrance, et accablé O... de virulents reproches pour son étourderie.

Nous arrivâmes à Tchertkovo de grand matin. En jetant

un coup d'œil par la fenêtre, je vis un brave Cosaque avec ses épaulettes, sa casquette de côté, montrant le « tchoube » (mèche de cheveux) et la boucle d'oreille.

Nous étions hors d'atteinte.

Tirant alors de mes bottes mes vrais papiers, je me précipitai dans le couloir.

Quelqu'un me toucha l'épaule. C'était notre commissaire. Il était livide. Je le rassurai en lui donnant la certitude que nous ne le dénoncerions pas. Il y a quelques heures, il aurait pu me livrer aux soldats abrutis qui m'auraient mis en lambeaux; maintenant, son sort était entre mes mains. Ainsi se succédaient les événements avec une vitesse et une incohérence de roman-cinéma. Une première fois, le bridge m'avait sauvé; la seconde fois, il avait failli me perdre : j'avais gagné quand même. Qui pourrait dire s'il faut ou non jouer au bridge?

J'engageai le commissaire à retourner à Tsaritzine, ne voulant point le laisser entrer à Novotcherkassk : conseil qu'il suivit avec empressement.

Tard dans la nuit, nous escaladions la montagne de Novotcherkassk, et, le lendemain, je me réveillais au milieu de l'armée que je ne devais plus quitter durant presque toute son existence.

II. — LA NAISSANCE DE L'ARMÉE

Novotcherkassk, capitale du Don, est situé sur une montagne, et couronné d'une splendide cathédrale aux coupoles dorées. La légende veut qu'un certain ataman des Cosaques, ait, dans sa jalousie, bâti cette ville pour y mieux garder sa bien aimée. Les Cosaques aiment les légendes poétiques, et leurs chants, consacrés presque toujours à la guerre, sont remplis de surprenantes poésies musicales, mi-guerrières, mi-amoureuses.

Cette ville de Cosaques fut la mère adoptive de l'armée volontaire. Tous ceux qui prirent part à ce grand mouvement et y entrèrent, aux premiers jours, se souviennent d'un petit appartement, sans cesse grouillant de monde, situé 26, rue Barotchnaia, où se trouvait le quartier général du créateur de l'armée, le général Alexéïeff.

Le général me reçut dès mon arrivée. J'ai dit qu'il m'avait appelé pour prendre la direction d'un journal de Rostow. Mais

Rostow était encore aux mains des bolchévistes. Le général se demandait à quoi il allait m'occuper... Sur ces entrefaites, un officier entra, apportant la nouvelle que nos troupes venaient d'occuper Nakhitchevan, qui est un faubourg de Rostow.

— Ce soir, nous serons à Rostow, affirma le général en faisant le signe de croix.

Deux heures plus tard, on apprenait à Novotcherkassk que nos troupes, ayant le général Kalédine à leur tête, étaient entrées à Rostow, et que les bolchévistes, malgré l'appui des matelots de la mer Noire, fuyaient en désordre.

Qu'il me soit permis, avant de continuer mon récit, de dire ce qu'était cette armée qui réussit à prendre Rostow. Si petit était son effectif, qu'elle mérita la dénomination d'armée moins par le nombre que par cet excellent esprit militaire qui lui valut tant de brillants faits d'armes.

Dès le mois de novembre, des officiers, des élèves des écoles militaires, des étudiants et des séminaristes, commencèrent à affluer de toutes parts sur le Don, afin de se grouper autour du nom illustre de l'ataman Kalédine et pour se réunir avec les Cosaques, qui étaient en haute estime parmi les vrais patriotes. La nouvelle s'était répandue que le général Alexéïeff se trouvait sur le Don, qu'on y attendait Korniloff échappé des prisons de Bykhoff avec son fidèle régiment de Tékins. Beaucoup de ces volontaires furent assassinés sur les routes et dans les gares par la plèbe bolchéviste. Mais rien n'arrêta l'élan patriotique de cette jeunesse qui se couvrit d'une gloire éternelle.

Un jour, comme je sortais de mon hôtel, je croisai un groupe de Cadets. L'aîné n'avait pas plus de 17 ans, les autres 15. Ils s'approchèrent avec méfiance et demandèrent à consulter la liste des voyageurs. Je leur demandai qui ils cherchaient. Ils lancèrent le premier nom venu, qui naturellement ne figurait pas sur la liste.

— Ne serait-ce pas l'armée du général Alexéïeff que vous cherchez? leur demandai-je.

Leurs yeux brillèrent d'un éclat magnifique. A la tête du groupe se tenait un jeune homme dont l'uniforme m'était connu.

— Vous êtes cadet du corps Mikhaïlovsky de Voronège? lui dis-je. Mon père fut cadet de la première promotion de votre corps.

La glace était rompue.

— C'est exact... Et moi, dirent les autres, je suis du corps d'Orel ; moi, de Moscou...

Ils me confièrent gaiement qu'ils venaient de tous les coins de la Russie pour prendre rang dans l'armée des généraux Alexéïeff et Korniloff. Comment ces pauvres enfants, ayant dit adieu à leurs familles, purent-ils venir de si loin, atteindre avec tant de fatigues l'armée promise et si désirée?

Toute cette jeunesse n'avait qu'un but, ne poursuivait qu'un rêve : se sacrifier pour la patrie. C'est cet élan qui la conduisit à la victoire, c'est lui qui permit à ce groupe insignifiant en nombre, de vaincre un ennemi des dizaines de fois plus fort. L'amour sacré de la patrie, une confiance aveugle dans leurs chefs animait ces combattants volontaires. C'est à leur noble et pure jeunesse que nous devons tous nos succès.

Un jour que le général Alexéïeff assistait à l'enterrement de quelques-uns de ces jeunes gens, il prononça sur leur tombe ces belles paroles :

— Je vois le monument qu'un jour la Russie élèvera à ces enfants. Ce sera, sur un rocher dénudé, un nid d'aigles détruit et autour de lui des aiglons tués.

Mais les aigles, où étaient-ils?

III. — A LA RECHERCHE DE LA PATRIE

Je me trouvais, le 13 février, à Olginskaïa.

Le lendemain, l'armée devait se mettre en marche vers le Sud, en empruntant le chemin des « caravanes de sel, » qui apportent le sel en Russie, des bords de la mer Caspienne.

Nous partimes, le matin du 14. J'étais adjoint, sans mission particulière, à l'état-major du général Alexéïeff, section politique.

Dans la Grande Guerre, chacun savait que derrière lui il avait des services organisés, les relations postales, un lien avec la maison de famille et tout ce qui est cher au cœur de l'homme. Ici, au contraire, c'était l'isolement et l'inconnu. Il nous fallait aller à l'aventure, errer comme une île flottante au milieu de l'océan bolchéviste, portant en nous-mêmes notre seul soutien : la foi en la patrie. Autour de nous, des indifférents, quand ce ne sont pas des ennemis. Nous avancions vers la région du Kouban sans renseignements de quelque valeur, sans aucune assurance d'être accueillis en amis. Nous étions suivis

par notre énorme convoi, qui, dans la suite, s'étendit sur une longueur de dix kilomètres.

L'armée, et, venant derrière elle, une partie de la population civile non armée, les malades et les blessés, les gens hors d'état de porter les armes, les femmes et les enfants, — tout cela quitta brusquement Rostow dans la nuit du 9 février, et se dirigea par Nakhitchevan vers le village d'Aksaïsk. Il devenait impossible de rester plus longtemps dans une grande ville à la population ouvrière bolchévisante. C'est pourquoi le général Korniloff résolut de faire route vers la région du Kouban, où on supposait que le général Erdeli organisait des forces imposantes. La ville d'Ekaterinodar tenait encore, et nous espérions arriver assez à temps pour nous joindre aux Cosaques du Kouban.

Le 10 février, notre armée, avec ses huit canons, traversa la rivière Don et s'arrêta, à quelques kilomètres de là, au village d'Olginskaïa.

Le matin du 14, après que les généraux Alexéïeff et Korniloff eurent vainement tenté de s'accorder avec l'ataman du Don, Popoff, qui s'en alla de son côté avec ses Cosaques dans les steppes de Salsk au Sud-Est, nous nous dirigeâmes vers le Sud.

Notre colonne présentait un aspect bizarre. A l'avant et à l'arrière étaient les unités armées ; au milieu, lamentables, offrant une apparence bien peu militaire, un nombre infini de fourgons.

Le plus pénible de toute cette campagne, qui se termina le 21 avril par notre repli sur le Don, fut encore la complète ignorance de la direction que nous allions prendre et du sort qui nous attendait. Ce sentiment d''incertitude pesait lourdement sur nous. Je n'étais pas au nombre des combattants, mais, en couvrant ce nombre incalculable de kilomètres, par les steppes sans fin, piétinant dans la boue ou glissant dans les ornières, de nuit comme de jour, je me demandais, journaliste armé, pourquoi faisions-nous campagne, où allions-nous ?

L'unique réponse était : *à la recherche de la Patrie.*

Ce rêve, que nous avons poursuivi durant trois pénibles années, ce rêve aujourd'hui dissipé nous a tous, maintenant, jetés à l'étranger. Nous le cherchions alors dans les plaines du Don et du Kouban.

Nos étapes étaient, pour l'ordinaire, de 20 à 30 kilomètres. On avançait avec lenteur, ménageant les chevaux que fatiguaient

énormément les routes boueuses de ce printemps précoce et froid.

Il fallait voir cette boue!

Cette boue gluante, où le pied glissait et où s'empêtraient les talons, était effroyable. Que de chevaux nous y avons perdus! Combien de fois ai-je vu les magnifiques et tristes yeux de ces pauvres bêtes, dans l'attente d'une fin inévitable et douloureuse!

Un jour, au Kouban, je faisais route avec l'infirmière Tatiana Engelgardt. Au cours de ces souvenirs, j'aurai plus d'une fois l'occasion de parler des deux sœurs Engelgardt, — types accomplis de la jeune fille russe, humble, résignée, et si brave! — pareillement dignes d'admiration pour leur grand et noble patriotisme. Le menu épisode que je raconte ici donnera une idée des conditions dans lesquelles nous étions obligés de cheminer. La sœur Engelgardt prenait les devants, tâchant d'éviter les endroits plus particulièrement humides. Tout à coup, je la vis trébucher et l'une de ses bottes s'enfonça dans la boue. — Elle était chaussée de grandes bottes d'homme. — Tous ses efforts pour dégager son pied sans le faire sortir de la botte furent vains. Il fallut se résigner. Arrêtée au bord du chemin, elle attendit que j'eusse repêché la botte. Mais ce ne fut pas tâche facile. La boue ne voulait pas me céder sa proie, l'engloutissait de plus en plus. Je dus creuser à pleines mains dans la boue : après bien des efforts, je pus enfin présenter à ma charmante compagne son élégante chaussure.

Quand nous avions marché tout le jour, nous arrivions le soir dans quelque village, exténués de fatigue, boueux, aigris, affamés. Nous manquions presque toujours de cigarettes et de tabac, souvent de sucre. Du moins, ne souffrions-nous pas de la faim, car nous avions en suffisance du pain, du lard et du « borstch, » de la soupe de betteraves, dont la seule vue, à présent, me soulève le cœur.

Les marches de nuit étaient les plus pénibles. Je me souviens de la première que nous dûmes fournir. Korniloff avait été averti que les bolchévistes préparaient une attaque : pour la première fois, nous étions obligés de traverser la voie ferrée sur laquelle ils possédaient des trains blindés. Il fallut changer subitement de direction. Après notre vingtaine de kilomètres de la journée, nous avions hâte de nous reposer. Il faisait très

froid et très noir; les pieds glissaient dans la terre labourée; on était constamment forcé de s'arrêter. L'humidité et le froid traversaient mes habits; mes jambes me refusaient le service, mes yeux se fermaient. Nous fîmes, au milieu de la nuit, une courte halte dans le hameau Ouporni. Un petit feu que j'aperçus de loin me conduisit à une « khata » (maison paysanne) pleine d'officiers et de soldats. Il faisait chaud, on pouvait dormir : c'était l'idéal! Je m'endormis immédiatement d'un sommeil profond. Mais au bout de quelques minutes, ou de quelques secondes, qui sait? ordre de repartir. Je tardais à me lever. Le convoi étant long, cela me permettait encore quelques minutes de repos. Enfin, la peur de me trouver seul au réveil me fit reprendre la marche, et me rejeter dans le froid. Auprès d'un des fourgons, un officier de ma connaissance m'offrit une bonne gorgée d'eau-de-vie et me donna une veste étroite et sale qu'il avait tirée je ne sais d'où. Je l'endossai avec peine : elle me tint chaud; mais mon accoutrement mettait en joie tous ceux que je devançais ou rencontrais. J'étais coiffé d'une casquette d'automobiliste qui me couvrait les oreilles, vêtu d'un manteau imperméable, chaussé de bottines et de guêtres jaunes, tous objets que j'avais achetés à Paris avant la guerre de 1914. Et, pour comble de comique, cette veste étroite et ridicule passée par-dessus l'imperméable! Il faut l'avouer, j'étais loin d'avoir l'air martial. Mais qui m'eût dit, quand j'achetais ces effets à Paris, dans un magasin des boulevards, qu'un jour viendrait où je les traînerais par les steppes du Kouban?

Le matin, nous réussîmes brillamment à tromper les bolchévistes, et à traverser la voie ferrée, passant, pour ainsi dire, au nez des trains blindés. Le soir, nous sortîmes de l'encerclement, sans pertes en blessés et chariots, et non sans avoir endommagé un train blindé bolchéviste qui, enveloppé de fumée, se sauva à toute vitesse.

Les bolchévistes avaient beau nous être très supérieurs en nombre et en artillerie, toutes nos rencontres avec eux leur furent funestes. Il en fut ainsi jusqu'à Ekaterinodar.

Une première tentative qu'ils firent pour arrêter notre marche à la frontière du Don et du gouvernement de Stavropole, leur fut désastreuse. Nos pertes furent insignifiantes, — un homme tué et vingt blessés, — tandis que les bolchévistes, qui ne savaient pas faire usage de leur artillerie, qui manquaient

presque complètement d'officiers, et qui d'ailleurs furent abandonnés par leurs commissaires et leurs chefs, perdirent dans cette bataille plus de cinq cents hommes.

C'est là, dans le village de Lejanka, que me sont apparues pour la première fois les horreurs de l'impitoyable guerre fratricide. Quel cauchemar de rencontrer tous ces cadavres de citoyens russes jonchant les rues de ce grand village! Le fantôme terrible de la guerre civile, qui se révélait à moi, me bouleversa dans tout mon être. Il m'arriva plus tard de voir beaucoup, beaucoup de sang, mais tel est le mécanisme de la sensibilité humaine : l'habitude prévaut sur tout, même sur les atrocités de la guerre civile. Plus tard, à force même d'en avoir été témoin, elles ne produisirent plus le même effet sur mes nerfs : je m'étais accoutumé!

Les bolchévistes nous opposèrent une résistance plus sérieuse près de Korenevskaïa. Près de cette stanitza, notre petite armée eut pour adversaires, non plus des bandes comme près de Lejanka, mais de vraies troupes. A cette rencontre, nous eûmes pour la première fois des pertes considérables. Or les blessés étaient pour nos chefs une difficulté et un embarras terribles. Force nous était de les emmener avec nous, par d'affreuses routes, dans les conditions les plus pénibles, presque sans secours organisé. Les abandonner, c'était les condamner à une mort certaine. Ainsi arriva-t-il pour les blessés laissés à Novotcherkassk et Rostow. Lorsque nos troupes quittèrent ces villes, le personnel bolchéviste des hôpitaux, y compris les infirmières, massacra ces malheureux en leur faisant subir des outrages incroyables... Les blessés et les infirmières de la Croix-Rouge laissés devant Ekaterinodar subirent le même sort.

Comment peindre les souffrances qu'ont endurées nos malades et nos blessés entassés dans des chariots mal suspendus et qui n'étaient pas faits pour ce genre de transports? Nous manquions de matériel médical aussi bien que de personnel. Une nuit, au cours d'une des étapes les plus pénibles et par une boue incroyablement épaisse, nous avancions, sans route tracée, parmi les ruisseaux débordés. Je cheminais en suivant le convoi des blessés. Devant moi, on transportait un jeune porte-enseigne. La blessure eût pu n'être pas mortelle; mais la gangrène commençait à gagner, et on ne pouvait penser à opérer. Chaque

cahot lui arrachait un cri. J'aurais voulu fuir pour ne pas entendre ces gémissements. Cette nuit restera toujours dans ma mémoire; je verrai toujours les buissons émergeant de la plaine inondée, les chevaux exténués de fatigue, et toujours, toujours, j'entendrai cet incessant cri d'angoisse.

Au matin, le malheureux expira.

Une autre fois, je devançais un chariot dans lequel était couché un blessé recouvert d'un manteau sur lequel posait un revolver. Le blessé m'expliqua qu'il voulait avoir son arme à portée de la main pour tuer le cocher, au cas où celui-ci le jetterait hors du chariot, et ensuite se suicider à son tour.

Le personnel médical qui s'était voué aux soins des blessés, — ces femmes-infirmières de la Croix-Rouge, qui, sans pouvoir leur porter qu'une aide souvent inefficace, voyaient mourir lentement ces malheureux jeunes gens, — fut au-dessus de tout éloge. C'est durant cette campagne que la femme russe se montra encore une fois dans toute la grandeur de son âme, participant aux plus dures épreuves de ce long et mémorable exploit...

Comme je l'ai déjà dit, nos rencontres avec les bolchévistes, jusqu'à Ekaterinodar et notre repli sur le Don, se terminèrent toujours avec succès pour nous; mais ces succès ne nous procuraient pas de véritables résultats. Après chaque défaite infligée à l'adversaire, notre armée, privée de toute base et gênée par d'énormes convois, ne pouvait ni s'arrêter et se reposer, ni se mettre à la poursuite de l'ennemi : il lui fallait avancer toujours, sans trêve et sans repos, avec cette seule perspective de se heurter de nouveau et inévitablement à un ennemi que ses pertes n'affaiblissaient pas, les bolchévistes ayant l'avantage de posséder des réserves humaines inépuisables.

Il fallait une hardiesse extraordinaire et une confiance illimitée dans la bravoure des troupes, pour entreprendre et poursuivre une telle campagne et avancer dans cet océan bolchéviste. Le futur historien militaire qui étudiera cette nouvelle Anabase ne pourra se défendre d'admirer la volonté, les talents et la présence d'esprit des chefs, ainsi que le courage insurmontable de cette petite armée, toujours supérieur à toutes les déceptions que le sort implacable a voulu semer à chaque pas de la route.

Et ces déceptions furent innombrables.

Elles commencèrent avec la nouvelle que les armées du Kouban avaient évacué Ekaterinodar et s'étaient retirées dans les montagnes au delà de la rivière Kouban.

Justement nous venions de remporter à Korenevskaïa une victoire brillante, qui devait préluder à notre jonction avec les Cosaques du Kouban, que nous comptions rejoindre en deux ou trois étapes. Au lieu de marcher vers la ville promise d'Ekaterinodar, nous obliquâmes vers l'Est, quittant la grande route, et traversâmes la voie ferrée au Sud de la station de Stanitchnaïa.

A marches forcées de nuit et de jour, nous arrivâmes à Oust-Labinsk, à l'endroit où les rivières Kouban et Laba se rejoignent. Près de Oust-Labinskaïa, nos armées, conduites par les généraux Markoff et Bogaevsky et sous le commandement suprême du général Korniloff, dispersèrent assez aisément les troupes rouges sur la voie de chemin de fer d'Ekaterinodar à Armavir, traversèrent cette voie, ainsi que les rivières Kouban et Laba, et arrivèrent à la stanitza Nekrassovskaïa.

Ainsi, malgré la grande supériorité de l'ennemi en forces et en armes, malgré les trains blindés et l'artillerie, malgré l'embarras causé par l'interminable convoi de notre armée, le général Korniloff était parvenu à nous faire sortir de la région du Kouban. Durant ce temps (du 14 février au 6 mars) nous avions fait plus de 350 kilomètres, par des routes affreuses ; nous avions traversé quatre fois les lignes de chemin de fer qui toutes étaient occupées par les bolchévistes. Cela, sans pertes en prisonniers, sans pertes en artillerie et en matériel, avec, de notre côté, un minimum de dépenses en munitions. De plus, dans les combats de Lejanka, de Viselki et de Korenovskaïa, principalement dans ce dernier et dans celui de Oust-Labinskaïa, notre armée put compléter ses provisions qui, au départ de Rostow, étaient des plus minimes.

Au delà des rivières Kouban et Laba, nous devions entrer, à ce qu'il nous semblait, dans la sphère des opérations de l'armée du Kouban. Là commençait une région entrecoupée de montagnes, dérivations des monts caucasiens.

Je n'oublierai jamais notre départ de Nekrassovskaïa. Ce village est situé sur une assez haute montagne, au sommet de laquelle est édifié un temple magnifique qu'on voit de très loin. A nos pieds, par des dizaines de ruisseaux printaniers, débor-

dait la rivière. Au loin, par ce matin clair et ensoleillé, on voyait, bleue de brouillard, la chaîne des monts du Caucase. Sur la pente raide, conduisant à la rivière, se tenait notre vieux chef, le général Alexéïeff, regardant les troupes traverser le gué. Vision épique et dont j'aurais voulu éterniser l'image !

Nous pensions que l'armée d'Erdeli se battait avec les bolchévistes quelque part dans les monts. Il fallait la chercher à tâtons. Un moment, il nous sembla que nous avions perdu le contact avec l'ennemi; mais, dès le lendemain, nous dûmes reconnaître notre erreur. Notre convoi tomba sous un violent feu d'artillerie : il fallut l'habileté de notre manœuvre, combinée avec l'irrésolution des artilleurs rouges, pour nous épargner de grandes pertes.

Le jour suivant, nos armées durent encore soutenir un combat assez sérieux à la traversée de la rivière Bielaïa, près du village Philippovskoïe. Nous ne savions toujours pas au juste où nous allions. Nous avancions à grand peine, parallèlement à la rivière Kouban, dans la direction du Sud-Est. Soudain nous aperçûmes des éclairs qui sillonnaient la montagne, et un grondement lointain se fit entendre. Je marchais avec un officier d'artillerie. Il s'arrêta :

— Il n'y a pas à s'y tromper, me dit-il, c'est l'artillerie que nous entendons...

L'armée mystérieuse du Kouban, que nous croyions forte de plusieurs milliers d'hommes, était quelque part près de nous, engagée dans un combat.

— Sommes-nous loin du feu ? demandai-je.

— Vingt kilomètres environ, répondit l'officier, bien que dans les montagnes l'évaluation soit difficile.

J'avisai l'aide de camp du général Alexéïeff, le capitaine Chaperon du Larré, et lui rapportai ma conversation avec l'officier d'artillerie.

— Il faut, me dit-il, en informer le général.

Au milieu des fourgons, sur une simple charrette conduite par un ancien prisonnier de guerre, un jeune Autrichien d'une honorable et riche famille, notre vieux chef était assis, une vieille couverture jetée sur lui. Il souffrait d'une cruelle maladie des reins, mais rien ne pouvait le décider à changer de mode de locomotion. Derrière sa voiture, roulait celle de Mme Schtetinine, l'ange gardien de notre « vieillard. »

Chaperon me conduisit auprès du général.

— Excellence, Souvorine a entendu des coups de feu et vu des éclatements. Cela ne pourrait-il être l'armée d'Erdeli ?

De dessous la couverture saillirent les lunettes du général.

— Des bêtises! prononça-t-il d'un ton courroucé. C'est le général Markoff qui attaque à notre droite.

Et de nouveau il s'enfonça sous la couverture.

Il fut établi que j'étais un propagateur de fausses nouvelles : on est ou on n'est pas journaliste!

Une autre fois, marchant au milieu des clairières, par une belle journée du mois de mars sous les chênes koubans, qui n'ont rien de commun avec nos chênes, je m'énervais à lutter avec leurs branches. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un chêne bâtard : il rampe au ras du sol et vous tire par les jambes. Il est fort et dur comme ses aïeux, les vieux chênes, mais il est presque couché à terre. Fatigué par une longue marche et agacé par la lutte avec ce nouvel ennemi, je m'étais arrêté et je commençais à battre furieusement de ma canne les branches tortueuses. Près de moi passa lentement avec sa suite le général Korniloff. Il laissa aller au pas sa superbe monture et me dit gaiement bonjour :

— Eh bien! monsieur le rédacteur, prononça-t-il, saviez-vous que vous vous promeniez dans les monts du Kouban? Regardez, voilà la stanitza de Pachkovsk; elle est à 10 kilomètres seulement d'Ekaterinodar; nous y serons bientôt!

Il était gai et content. Son visage aux traits mongols était comme éclairé par la pensée de la victoire; et sa suite, ces officiers dans leur tenue de fortune, ce soldat porte-bannière avec son insigne tricolore et sa figure immobile et comme de pierre, me faisaient l'effet d'êtres surnaturels. La rencontre du général était un bonheur sans égal, ses paroles une bénédiction. Je m'adresse à tous ceux qui ont fait la guerre. Vous rappelez-vous votre impression lorsque devant vous, qui marchez humblement avec votre fusil, passent le chef et son état-major? Le regard du chef, quelques mots de lui, en voilà assez pour faire de vous un homme résolu à la mort. Ailleurs, dans d'autres circonstances, ce même général ne serait rien pour nous. Mais dès que nous avons le fusil sur l'épaule et qu'il est à cheval, il est un demi-dieu.

Je ne suis pas un jeune poète (et même je ne suis pas du tout poète), je ne suis pas Ernest Psichari, ce combattant-croisé,

je ne suis pas un professionnel de la guerre endurci dans les batailles, mais, en égrenant maintenant mes souvenirs, dans la tranquillité de ma retraite, je sens battre mon cœur autrement, je sens mes mains se glacer, je voudrais lever les yeux pour rencontrer le regard du Chef.

O notre chef au cheval blanc, comment osent-ils rire de toi, les sceptiques?

Donne-nous la grâce de mourir pour toi, chef inconnu, et que notre foi attend toujours!

IV. — LA CAMPAGNE DE GLACE

Cette première incursion dans la région du Kouban, qu'on a souvent appelée : « Campagne de Korniloff, » fut vraiment une croisade, dont nous portons fièrement les insignes (1).

Simple étape de 16 kilomètres à peine, elle fut la plus cruelle épreuve pour notre armée et vivra éternellement dans la mémoire de ceux qui en étaient.

Nous sortîmes de l'aoul (village) Cherdji le 15-28 mars. Nous avions fait notre jonction avec l'armée des Cosaques du Kouban, commandée non par Erdeli, mais par le colonel Pokrowsky, élu général par la Rada du Kouban. Les unités combattantes furent dirigées vers la stanitza de Novo-Dmitrievsk, et le reste de l'armée, les états-majors, le convoi de matériel et les blessés vers la stanitza Kaloujskaïa.

Le matin de notre départ, le temps se gâta brusquement. Une fine pluie se mit à tomber. Les chemins, assez mauvais ordinairement, devinrent tout à fait impraticables. On voyait à chaque pas des charrettes enlizées, dont les chevaux succombaient après d'inutiles efforts. Puis ce furent des giboulées de neige et de grêle, dont nous étions transpercés. Les chevaux s'arrêtaient et les blessés réduits à l'immobilité étaient bientôt emprisonnés sous une couche de glace.

Marcher dans l'eau recouverte de glaçons sous ce vent qui

(1) Cet insigne a été institué en 1919, par le général Denikine. Il présente la forme d'une couronne d'épines traversée par un glaive. On le donne « en récompense pour la bravoure au feu, une témérité remarquable ainsi que pour des faits d'abnégation et d'efforts sans précédents : » c'est en ces termes que s'exprime le diplôme, qui accompagne cet ordre. L'insigne se porte directement après les ordres de Saint-Georges, sur un ruban aux couleurs de Saint-Georges et une cocrade tricolore.

vous fouettait sans cesse, était un supplice intolérable. Les pieds, complètement mouillés, devenaient tout raides ; les vêtements faisaient carapace. J'étais vêtu de mon burberry, que j'ai gardé jusqu'à présent; chaussé de bottes avec, sur la tête, un bonnet de fourrure. Pour pouvoir marcher plus facilement, j'avais passé dans ma ceinture les pans relevés de mon paletot. Bientôt, tout mon côté droit, mes cheveux et mon bonnet de fourrure se recouvrirent d'une couche de glace, qu'il fut désormais impossible d'arracher. Il en fut de même pour les pans relevés de ma capote, qui devinrent durs, comme blindés de glace et que je ne pouvais plus retourner. Et nulle part autour de nous il n'y avait trace d'habitation. Nulle part où nous réchauffer. Il fallait marcher, marcher toujours, dans ce cauchemar de glace.

C'est dans ces moments affreux, comme d'ailleurs pendant toute la durée de notre épreuve, que j'ai dû mon unique réconfort au spectacle que m'offraient ces deux héroïnes, les sœurs Engelgardt. Ces admirables jeunes filles ne prenaient presque jamais place dans les chariots, mais marchaient vaillamment dans leurs légères robes trempées et gelées, comme si ce leur eût été une agréable habitude.

Un ruisseau vint à nous barrer la route. Hier encore presque à sec, aujourd'hui roulant des eaux grossies et rapides, il avait emporté le frêle pont de planches qui le traversait. J'entrai dans l'eau qui m'arrivait parfois à la ceinture. Le ruisseau était bien large de 10 mètres et le courant en était si rapide, qu'il était difficile de s'y maintenir en équilibre. Je m'avançai en sondant le fond avec une canne et tenant d'une main une des sœurs Engelgardt. Après elle venait le lieutenant A... avec l'autre sœur.

Tout mouillés et engourdis de froid, nous étions cependant de bonne humeur en traversant ce ruisseau. Les deux jeunes filles avaient eu de l'eau jusqu'à la ceinture et leurs jupes mouillées se couvrirent immédiatement de glace. Le seul moyen de se réchauffer était de marcher très vite : c'est ce que nous fîmes et nous atteignîmes bientôt, presque sans nous en apercevoir, le village de Kaloujskaïa.

A ce moment commença une véritable tempête ; la neige tomba abondante et drue, mais nous étions déjà dans le village. Grand fut notre étonnement d'y apercevoir, rangés à l'entrée,

plusieurs luxueux. équipages. C'étaient ces messieurs de la Rada (Parlement) qui étaient confortablement venus d'Ekaterinodar dans des voitures réquisitionnées !

C'est par ce temps affreux, dans la tourmente hurlante, que notre armée prit d'assaut le village de Novo-Dmitrievsk ; c'est, comme on l'a vu, vers ce village qu'avaient été dirigés nos combattants. Ils n'eurent pas seulement à lutter avec la nature, mais aussi avec les rouges. Que de blessés et de malades périrent dans ce froid, combien d'hommes revinrent avec les membres gelés, que de chevaux durent être abandonnés par l'armée, dans ce petit trajet de 16 kilomètres !

Le général Alexéïeff, tout malade qu'il était, avait supporté comme les autres cette dure épreuve : c'était miracle qu'il fût encore sur pied.

Pour traverser le ruisseau, qui avait débordé sur la route de Novo-Dmitrievsk, l'infanterie fut aidée par la cavalerie, ellemême à demi gelée : lorsque, le soir, ces malheureux essayèrent de se réchauffer auprès des feux allumés, l'artillerie ennemie les repéra et ouvrit sur eux le tir de ses canons.

C'est cette marche inoubliable qui fut appelée dans la suite par un jeune journaliste (1), « la Campagne de glace. »

V. — LE COMPAGNON MYSTÉRIEUX

Le jour où l'ordre nous fut donné de quitter Kaloujskaïa pour aller à la Novo-Dmitrievskaïa, le soleil resplendissait dans un ciel serein, et le printemps, qui éclate brusquement dans cette région méridionale, nous inondait de chaleur et de clarté.

La longue inactivité, les douloureux souvenirs que nous laissions à Kaloujskaïa, et d'autre part ce soleil et ce renouveau, nous donnaient une grande ardeur à marcher en avant, à aller plus loin. Où allions-nous? Peu nous importait. Là où on nous conduisait, il nous semblait apercevoir le salut de notre Patrie, la fin de nos souffrances, la victoire... et nous marchions.

Aussi partions-nous le cœur léger.

On mit beaucoup de temps à sortir du village, car le soleil printanier avait rendu impraticables les routes, quelques jours auparavant encore recouvertes de neige. Nous devions longer

(1) Bortachévitch, mort du typhus à Poltava en 1919.

les murs et les enclos, avec de continuels arrêts pour nous laisser passer mutuellement.

Je me rappelle avoir un moment dépassé une belle et fraîche jeune fille vêtue d'un uniforme de soldat, son béret crânement posé sur l'oreille droite parmi les boucles noires de ses cheveux. Je ne sais pas quel était son nom, mais je sais que, comme tant d'autres, elle est tombée au champ d'honneur.

Il m'arriva ainsi de me trouver séparé de mon détachement. Le soleil déclinait. Je hâtai le pas, marchant à l'aventure à travers champs. Mon âme était accablée de tristesse.

« Combien de temps encore, me demandais-je, devrai-je marcher dans cette boue, aller sans but, sans savoir où ni pourquoi ? »

Tout à coup, venant à ma rencontre, deux cavaliers, un homme et une femme, surgirent de l'ombre. Je les appelai et leur demandai quelle distance me séparait encore de Novo-Dmitrievsk (je l'évaluais à 7 ou 8 kilomètres). Ils se prirent à rire et me jetèrent, en manière de réponse, un chiffre démesuré, impossible. Puis, ils disparurent dans la nuit. Quelles étaient ces deux étranges apparitions ? Qui donc se promenait à cheval, la nuit, au plus fort de la guerre civile ?

J'avais froid, la solitude me pesait et j'aspirais à trouver un abri. Quel abri ? Où cela ? Où y avait-il pour moi une maison ?

Soudain, à ma droite, j'aperçus une tache blanche. En regardant plus attentivement, je reconnus un chien.

J'aime beaucoup les chiens : je sifflai celui-là comme j'avais coutume de siffler mes fidèles cabots. La tache se décolla de terre et se précipita sur moi. En un instant, je ne fus plus seul : le chien, un grand « berger » blanc et jaune, gambadait autour de moi, me sautait à la poitrine, me léchait la figure, en proie à une folle joie.

Pourquoi ces démonstrations joyeuses ? D'où venait-il dans cette nuit froide ? Pourquoi me rencontra-t-il à cette minute où ma tristesse sombrait dans le désespoir ?

Je me mis à lui parler, tantôt en russe, tantôt en anglais. Il avait l'air de me comprendre, et la marche me devenait plus facile. Il galopait dans la plaine, poursuivant je ne sais quel invisible but, mais, au premier sifflement, au premier appel, *come here*, il revenait, bondissait autour de moi, ou trottinait docilement à mon côté.

C'est ainsi que parlant à cet ami inattendu et le caressant, j'atteignis Novo-Dmitrievsk. Une fois parvenus à l'entrée du village, qu'arriva-t-il à mon mystérieux compagnon ? J'eus beau l'appeler, il s'était arrêté à bonne distance de moi, les oreilles dressées, remuant la queue, refusant de m'approcher. Tous mes appels furent vains : il s'obstinait à ne pas bouger. Alors je lui dis adieu et m'engageai dans le village. Lui se perdit dans la nuit, d'où il était venu vers moi. Qui sait si cet ami secourable ne m'avait pas été envoyé par la Providence ?

***

Tout en rêvant à lui, je suivis la rue déserte, jusqu'à ce que j'eusse rencontré un officier qui m'indiqua la maison du général Alexéïeff. Là, on me fit boire un peu de ce nectar qu'est le café et on m'indiqua l'endroit où cantonnait notre détachement. Il ne fut pas facile à découvrir. J'errai plus d'une heure dans la boue, frappant à toutes les fenêtres, avant de trouver mon logement. Tout le long de la route on entendait les voix des Cosaques qui cherchaient comme moi. L'air résonnait d'appels.

Me voilà enfin arrivé. Une grande pièce éclairée par une petite lampe fumeuse. Je me déshabille, j'étale vêtements et bottes mouillées près du feu, et, mon fusil appuyé au mur, ma petite valise sous ma tête, je me couche en me couvrant de mon vieux et chaud burberry.

... Cependant la tache blanche danse devant mes yeux; elle se fait toujours plus proche; c'est mon mystérieux ami nocturne : sa gueule est tout près de moi; je vois ses bons yeux me sourire, et, là-bas, bien loin, je l'entends qui aboie...

BORIS SOUVORINE.

(A suivre.)

LE LIVRE DE RAISON

III[1]

V. — MACHINE A BATTRE

Août 1922.

Les blés sont abattus. La face de la terre est changée. Le rayonnement, l'étincellement des blés murs s'est éteint. Entre les étendues vertes des prés et des landes, les pièces de maïs aux sillons empanachés, au pied des murailles ombreuses des bois, ils oscillaient en jetant de longs éclairs d'or, enflaient des vagues lourdes qui ne croulaient jamais, comme contenues par des rives aériennes, et roulaient un bruit léger de marée, un bruit métallique où se révélaient la sécheresse des tiges et la densité de l'épi. Ou bien, ils flamboyaient, immobiles, comme enchaînés sous l'astre à pic, et pétillaient dans l'air blanc qui dansait, parcourus d'on ne sait quel soupir brûlant, venu du fond de leur sein incendié. On allait les écouter bruire, on allait contempler ce balancement ou cette stagnation féconde, on entrait jusqu'aux bras dans leurs flots épais pour en mesurer la crue et pour en supputer le rendement, et les yeux riaient d'aise devant tout ce pain étalé sur là terre nourricière... Maintenant le sol qui les portait est vide, morne et ras, pareil à une arène immense désertée, où la foule a tari, où la poussière commence à s'élever, et l'horizon, en perdant cette lumière vive, semble avoir reculé dans l'espace nu...

Cet effet de lointain, cette année, s'est accompagné d'un silence inaccoutumé parmi les heures estivales : pour la première fois, je n'ai point entendu le sifflement des faulx dans la masse

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars et 15 juin.

fauve, le tintement de l'outil sur la pierre qui le bat pour l'aiguiser, la chanson des faucheurs qui rythme l'ouvrage, et, tout autour, dans les bois, au flanc des coteaux, ce peuple d'échos soulevés par la voix de l'homme, l'éclat du fer frappé ou la plainte de la matière abattue. Je n'ai point entendu non plus le rire des merles jailli soudain d'une lisière atteinte, que l'approche de l'homme fait lever. Les merles, curieux à l'excès, qui connaissent les gens et les bêtes mieux que personne, qui viennent surveiller sous la feuillée les travaux entrepris, et qui, surpris, fuient à tire-d'aile comme des éclairs noirs dans l'épaisseur du taillis. Tous ces bruits commençaient dès que l'homme mettait le pied dans le champ. On le voyait attaquer la pièce, dominant la nappe de l'œil et du front, avec un air souverain, un air de maître qui dispose des choses à son gré. Et toute cette richesse s'écroulait à ses pieds, et il allait, animé de beaux gestes équilibrés, parmi l'émoi sonore qu'il éveillait.

Les temps pèsent sur nous. Il n'est plus possible d'assembler des équipes de faucheurs, de ces piquets solides de garçons qui restaient penchés tout le jour sur l'outil, quel que fût le poids du soleil ou du grain. Le manque de bras s'aggrave. Il a fallu songer partout aux instruments de remplacement, et faire achat ou location de machines, et les mettre à l'ouvrage, à défaut des mains perdues. On a équipé des faucheuses en moissonneuses rudimentaires; les plus fortunés ont acquis ou retenu des moissonneuses-lieuses qui coupent, mettent en gerbe et lient à la fois le blé. Il y aurait lieu de se réjouir, en présence de l'économie de personnel, de peine et de temps réalisée par là, si la mesure n'était le signe de l'abandon des champs ou du fléchissement de la natalité. Plus nombreux, nos paysans n'auraient certes point pensé à user si abondamment de ces outils, aimant à brasser eux-mêmes leur récolte. Bien entendu, l'homme n'est plus le maître de son action. Il ne peut plus muser, rire, chanter, absorbé qu'il est par le fonctionnement du mécanisme, esclave du jeu d'organes rigides, sur lesquels la goutte d'huile nécessaire aux rouages ne saurait cesser de couler. Et les beaux bruits qu'il soulevait se sont tus, qui l'environnaient et le récréaient dans son labeur. Les machines ont bien leur son, mais sec et saccadé comme leurs mouvements, qui tient du crissement aigu de la cigale, et dont l'écho n'est plus qu'un battement précipité.

J'ai feuilleté, à ce propos, le livre de Jean de Heugarolles. C'était l'époque où il abandonnait la chasse, accrochait son fusil graissé au-dessus du manteau de la cheminée, où il délaissait même son violon, son profond violon au chant humain, non qu'il fût rassasié de l'entendre frémir, non qu'il renonçât à forcer le poil ou à tirer la plume par respect pour la loi, lui qui, sur le bien, aussi loin qu'il s'étendait, prétendait en user à sa guise, en libre possesseur de l'eau, du sol et de l'air : mais parce qu'il menait au chantier son peuple de tâcherons, levé avant eux, couché après.

Et sa courte pipe ne cessait de fumer à sa bouche, tandis que sa blague à tabac, faite d'une vessie de cochon, circulait de main en main... Ah ! Jean de Heugarolles se souciait peu du manque de bras. Les domaines alors avaient l'aspect de colonies, avec leurs maîtres-valets, leurs bouviers, leurs charretiers, leurs « brassiers » ou ouvriers de main, qui ne touchaient jamais aux attelages, et leurs spécialistes même, comme les « baradès, » les tailleurs de tertres, de fossés, de caniveaux et de haies, qui élevaient ou entretenaient les séparations du bien et en assuraient l'irrigation. Ils plantaient aussi : des peupliers et des saules, le long des ruisseaux et des bas-fonds, pour alimenter la maison de planches et de cercles, et de l'aubépine sur les talus. Ils avaient soin de la mélanger de rose et de blanche, afin qu'au printemps ces douces couleurs alternées fissent frais et joli aux yeux... Je ne parle point des femmes qu'on appelait au moment des grands travaux, à qui l'on distribuait des tâches définies, à elles réservées depuis des siècles. Nombre d'elles, au reste, « suivaient » les hommes, et ne se seraient pour rien au monde laissé distancer. Ainsi l'ancien voltigeur partait à la moisson, la rosée à peine dissoute, au milieu de son petit peuple agile dont les voix sonnaient dans l'aurore, les unes comme du bronze, les autres comme de l'argent, et l'on eût dit de loin des sonnailles accordées.

Voici ce qu'ils faisaient en ce temps-là. Tous les blés étaient mis en billons. On les coupait à la faucille, croissant d'acier extrêmement affilé, à manche court, que l'on maniait de la main droite. Tout le monde dans les domaines et les métairies prenait part aux moissons, sauf les vieilles gens qui restaient, les hommes aux soins du bétail, les femmes à ceux de la maison. Les enfants gagnaient aussi le champ, ravis de s'ébattre

en liberté. Ils portaient les provisions, en des paniers couverts de linge fin, le petit déjeuner et le goûter, et, dans des cruchons de terre, le vin de l'année d'avant, que l'on couchait à l'ombre de la cépée, où il se maintenait frais et pétillant comme au chai. Dans les domaines, le personnel ordinaire suffisait à l'ouvrage, mais dans les métairies il fallait prier les voisins et l'on se prêtait aide mutuelle de toit en toit. On partait vingt-cinq et trente à la fois, et les enfants battaient les buissons sur le flanc de la colonne, comme de jeunes chiens. On arrivait sur le chantier à cinq heures et demie... C'est le moment où la nappe nourricière étale sa beauté. Le vent fin du matin, soufflant dans l'air vierge, la berce mollement, et mêle son bruit dense au chuchotement des feuillages, et le jour, en sa fraîcheur encore, sème de lueurs pourpres ou roses les épis balancés. Et la terre semble faite d'étoffe d'or brochée de longues soies... On aspirait le vent, on jetait un dernier regard sur « le pauvre blé, » et chacun se pliait sur l'outil. Au pied des sillons, en commençant par la droite, les coupeurs étaient rangés, intercalés, un homme, une femme, jusqu'au dernier. Disposition subtile. Ainsi l'homme, plus fort, pouvait aider au besoin la femme à raccorder ou à rattraper la coupe, et la femme, par la griserie qui sort d'elle, animait le travail. Elle suscite émulation et joie... Et la faucille entrait en danse.

L'homme, le chef de file, se baissait, pied gauche dans le sillon, pied droit sur le billon, empoignait un paquet de tiges de sa main libre, sciait de l'autre, posait la javelle à sa gauche, et recommençait en avançant. La première femme partait à son tour, dans le même mouvement, du même pas, dès que place lui était donnée, dès que l'homme se trouvait à cinquante centimètres environ d'elle. Et ainsi tous les sillons étaient entamés l'un après l'autre, et l'équipe, courbée de pas en pas, progressait en échelons, condition de sécurité et de liberté de fauchage. Et la distance ne cessait de s'étirer entre les javeleurs, si bien que l'écart du premier au dernier, mesuré sur trente par exemple, atteignait quinze mètres ou plus, si bien que, parfois, l'un achevait son sillon, quand l'autre besognait encore à moitié du sien. Et chacun, le sillon fini, revenait sur la ligne de départ et en prenait un autre, et toujours, toutes les javelles étaient couchées à gauche, à cheval sur deux ados, afin de sécher les

herbes dont elles sont mêlées, afin d'être ramassées plus facilement, en passant la main dessous.

Et tout le jour, tout le jour, jusqu'au soir tombé, tant que la course de l'outil pouvait se voir, hommes et femmes poursuivaient cette marche rampante, réduisant, grignotant la masse vive amoncelée, au sifflement bref de la paille tranchée, au cri strident de la cigale. Que l'on se figure ces journées de quatorze heures, sous le « grand luisant, » l'astre dominateur, dont les rayons pénètrent les vêtements râpés de travail et piquent comme des mouches, dans la chaleur montée de la terre brûlante, le corps plié, la bouche ouverte sous le souffle plus rapide, la face lavée de sueur, les pieds butant aux mottes du terrain. Au-dessus, comme un voile impondérable, une mince poussière ondulait, dissipée sans fin et reformée, et vibrait avec l'atmosphère incandescente... Ils pouvaient bien après, comme ils disaient, « manger leur pain avec respect! » Mais l'espoir du sac à remplir, la hâte de la récolte à mettre à l'abri les aiguillonnait, et le coup de vin au bout de la planche, et le coup de cœur autour de la femme, enfin les chants du terroir qui leur montaient aux lèvres. L'après-midi surtout, quand le pli des reins devenait douloureux, toujours quelque vaillante fille entonnait une chanson agreste, de rire et de baisers, que tous reprenaient en chœur couplets par couplets. Et la voix pleine, haletante un peu, disait un jeune et palpitant amour : « deux palombes, deux palombes s'en allaient boire, boire au bois..., » et l'air ailé, voltigeant au ras du sol, rafraîchissait le sang comme une bouffée de vent des monts...

Les blés à bas, on laissait les herbes se sécher un jour, se consumer au soleil, car, vertes, elles fermentent et peuvent échauffer la paille, et puis les femmes ramassaient les javelles pour les porter à lier sur les cordes de seigle, étendues de place en place sur le champ. Et les hommes les prenaient des mains des femmes par brassées, et les entassaient uniformément, tiges en dedans, épis en dehors, retombant de chaque côté, et les liaient en gerbes en tirant sur les cordes, et nouaient les liens d'un grand tour de cheville. Et les gerbes étaient ensuite empilées en gerbiers, pour se couvrir entre elles en cas d'abat d'eau inattendu, et tout enfin, le soir fait, les gens retirés, s'emplissait de silence et de solitude : les amas lourds de grain, le champ rasé, la plaine autour, le bois en lisière ; et la lune venait rôder

en ce coin de pays, et projetait le long des gerbiers des ombres courtes. On aurait dit des fragments épars de ruines, bossuant par endroits le sol, des entassements de choses mortes sous la poussière lumineuse de la planète. Apparence seulement. Une vie mystérieuse, un reste de vie continuait à animer les épis drus, les épis barbelés. Cette nuit, un jour après, une nuit encore, on abandonnait les monceaux blonds aux influences naturelles, aux agents nutritifs de l'atmosphère, à l'eau sous forme de rosée, à la flamme sous forme de rayons. Et l'eau du matin et du soir achevait de dilater la substance farineuse, et l'effluve solaire de la solidifier, d'en durcir la pellicule, où réside le secret de son incorruptibilité. Maturité unique de ce fruit de la terre, indispensable à l'homme, qui seule n'engendre point avec le temps de décomposition. Dans la nuit moite des tombeaux même, le grain demeure intact et vivant, immortel, prêt à germer.

A la seconde aurore, on emportait la moisson sur les chars. Les hauts véhicules, aiguille fichée en tête, câble serré sur la charge, roulaient vers la maison. Ils s'en allaient à travers les chemins herbeux d'exploitation, avec des grincements rauques de fer et de bois cahotés, ou prenaient la grand route, entre les colonnes végétales, des platanes dont la peau se détache et change au feu de l'été, et revêt un ton patiné de marbre. Et quand le char penchait sur le terrain inégal, les hommes, à bout de bras, appuyaient la masse oscillante de leurs fourches piquées dedans, de crainte de la voir verser. Et tant qu'il en restait, le matin et le soir, avant et après le plein jour qui fait dégrainer l'épi, on rentrait la moisson, et le champ emplissait la grange jusqu'aux maîtresses poutres, où le blé une dernière fois bruissait en les heurtant. Enfin on rabattait le lourd portail sur la récolte pour « priver » les poules, pour les empêcher de picorer le grain, et l'on apprêtait les fléaux. On battait alors au fléau, comme on vannait à la pelle et au crible. On peut dire que l'histoire de la moisson se divise en trois cycles : celui de la faucille, celui de la faulx, celui de la moissonneuse. Et chacun de ces outils en commande d'autres : la faucille, je viens de l'indiquer; la faulx, le batteur à traction animale et le ventilateur; la moissonneuse, le batteur à vapeur et sa locomobile. Ici, battre, cribler, vanner, s'accomplissent à la fois.

Les fléaux prêts, on balayait l'aire, on l'enduisait de bouse

de vache fraîche largement délayée d'eau, seul moyen d'abattre la poussière, on ouvrait la grange, on jetait un amas de gerbes sur la place, au grand soleil : assez pour la couvrir, une fois dénouées et étendues. Les gerbes déliées, on les disposait en longues files parallèles, brassées par brassées (et c'est pourquoi on les avait faites toutes distribuées), les épis en dessus et les tiges en dessous et s'imbriquant, juste comme les tuiles à canal du toit. On orientait les lignes face au soleil levant jusqu'à midi, face au soleil couchant après. Ainsi, pris tout le jour en enfilade par l'astre, couvés de flamme, les épis se vidaient abondamment sous les coups. On entrait dans la jonchée pieds nus, dans le sens pour ainsi dire des coulées. On battait par équipes de quatre, deux hommes, deux femmes toujours, travaillant ensemble. Les vêtements étaient sommaires : chemise et pantalon pour les hommes, chemise et cotillon pour les femmes; pour tous, un grand chapeau de jonc tressé, avec une feuille de chou sous la calotte. Le soleil se chargeait du surplus. Les femmes encore, par décence, et je crois aussi par une coquetterie qui ne les abandonne jamais ici, nouaient à leur col un foulard de soie fine, et l'épinglaient à leur chemise. Il était choisi avec soin, vert tendre ou bleu pour les blondes, rouge ou jaune franc pour les brunes. Même ruisselantes de sueur, assises sur ce nœud seyant, les figures ne perdaient rien de leur type ou de leur rayon...

Les équipes se faisaient face, à distance de fléau les unes des autres. On attaquait la jonchée par la lisière droite. Le premier piquet abattait ses outils, tandis que le second levait les siens, et celui-ci frappait ensuite, alors que celui-là armait, et ce jeu alternatif, exactement cadencé, se poursuivait tout le travail, en marchant et en reculant du même pas d'un bord à l'autre. Chaque équipe à son tour avançait et rompait. Va-et-vient promené par tout le lit de paille, qui ne laissait nulle place sans être frappée. Labeur exténuant au reste, où le corps tout entier s'efforçait, qui essoufflait les poumons les plus souples. Un bruit incessant et rythmé s'élevait, pareil à celui d'un lavoir... A midi, on ratissait la paille battue, on l'enlevait. Après le dîner, la sieste faite, on retournait le reste des brassées, grains en dessus toujours, et le battage reprenait. Le soir venant, dès que la brise accoutumée se levait, on ratissait de nouveau et on se mettait à vanner. On éventait d'abord le blé à terre avec des

branches, fortement agitées au-dessus, qui le débarrassaient des débris de paille, et puis les hommes, de place en place, prenaient et jetaient en l'air le grain, dans le vent, à grands coups de pelle de bois. Ils le jetaient haut, le plus haut possible, pour montrer leur force, et aussi parce que le souffle emportait plus loin la balle. Et le blé retombait en pluie lourde, en averse qui sonnait sur le sol et, peu à peu, aux pieds de chaque homme, s'amoncelait. Alors, en face, accroupie, du bout d'un balai de genêt, si doux et souple, une femme époussetait l'amas, époussetait couche par couche. Elle le rendait propre comme de la grenaille de cuivre. Et vite, vite, on mettait en sac, on chargeait sur l'épaule, on grimpait au grenier, le long d'une échelle dressée contre le mur... Le crible n'intervenait que plus tard, pour trier plutôt que pour épurer, avant de porter le blé au marché ou au moulin... A la nuit, un grand trou était déjà fait dans la grange. Et quand l'ombre descendait, douce, imprégnée de serein, réparatrice, tous les seins la respiraient avec délice. On s'étendait, on glissait en elle corps et âme, avide de sommeil.

Après les gens, les bêtes. Comme le battage durait longtemps, que les forces s'usaient, on appelait les bêtes. On attelait les bœufs aux rouleaux de bois, écraseurs de mottes, et on les promenait en tournant sur la jonchée. C'était la joie des enfants. Ils obtenaient de s'asseoir sur le banc fixé au cadre de l'outil, où ils se cramponnaient des deux mains, et ils ballottaient là au-dessus de la moisson.

Les rouleaux en route, on allait chercher les chevaux à la lande. Chaque maison possédait alors sa cavalerie. Des bidets râblés, à l'œil vif, aux crins épars, qui vivaient de peu. On les attachait les uns aux autres par le licol, à la gauche du plus tranquille, on les mettait en rond à leur tour, au bout d'une longe. Un grand fouet claquant, qui les touchait à propos, les maintenait en cercle. Ils évoluaient au trot, se déplaçant continuellement, piétinant la paille dans l'intervalle laissé par les rouleaux. Bien qu'ils en prissent l'habitude, leur conduite était difficile. Il ne fallait point les jeter sur les attelages. C'était l'affaire des maîtres. D'aucuns auraient pu se montrer dans un cirque... Et donc, soit à jour passé, soit à demi-jour, ces humbles serviteurs, patients amis, remplaçaient les gens qui soufflaient, battaient leur part de blé. Mais la dernière journée était réservée au personnel. Elle se terminait par « l'escoube-so, » le nettoie-

ment de l'aire. On la balayait à la nuit, on la laissait luisante comme un parquet, et, cette fois, pour danser... Oui, danser, après l'accablant labeur... On soupait à la hâte, on roulait une barrique sur l'aire, on attendait la lune, et quelqu'un sortait d'on ne sait où un violon à la main, et grimpait sur la futaille, et jouait de l'archet. Et tout ce monde de baller. On dansait le « saut de la pie » où l'on s'élance et retombe sur place, et le « rondeau gascon, » où l'on fait tourner les femmes en l'air, où on se les jette presque de mâle en mâle, comme des bouquets de fleurs. Bien entendu, Jean de Heugarolles courait décrocher son instrument. Pour lui, on plantait une chaise sur la barrique, et de là il attaquait les cordes. Il aurait fait danser des sabots, et l'on dit que, pour accentuer le rythme, pour animer les pas, il battait la mesure de son gros soulier sur le bord du fût.

Tout cela est relaté au cours de la saison, ou se lit à travers le relevé des journées, suscitant un intérêt renouvelé devant ces façons anciennes de la terre, et devant l'amour que ces rudes gens lui portaient, sous le poids de sueurs que nous ne soupçonnons plus; et cela constitue un enchaînement émouvant de fatigues et de soucis qui va de nos pères jusqu'à nous, en face d'une même vie et d'une même fin. De plus loin encore, de très loin, par delà les générations dont nous sommes issus, du commencement des rites culturaux, puisque la faucille dont mon arrière-grand oncle se servait était toute pareille à celle que Ruth, en se couchant, laissa tomber aux pieds de Booz endormi.

La faulx vint ensuite. Devant ce long outil, alourdi du rateau pour verser le blé à gauche, les femmes se récusèrent. On ne les vit plus chatoyer parmi le peuple des épis. A peine paraissaient-elles le matin et l'après-midi pour porter comme les enfants auparavant le pain et le vin aux hommes. Ceux-ci tout de même continuèrent à chanter. Non plus de ces airs de rire et de baisers, entonnés par une jouvencelle, mais de mélancoliques mélopées, chargées du regret de ces compagnes capiteuses. J'ai connu de tout temps la moisson à la faulx. Enfant, échappé de mon lit, enfui de ma classe, tapi sous un buisson comme un merle, j'allais longuement contempler les faucheurs au travail. J'aimais à voir ce grand branle régulier, cette chute lourde et rigide de l'épi, cette terre peu à peu dévêtue, que la clarté semblait baigner plus intimement, cet horizon qui gagnait en

espace d'heure en heure. J'aimais écouter les bruits qui montaient : soupir sourd de la plante, éclat limpide de la pierre, et surtout les chants tristes et doux, qui n'ont cessé depuis de m'émouvoir... O jours divins, où les images s'accumulent en vous, tissées de lumières et de sons !...

La moisson coupée, on la transportait et on l'engrangeait comme devant. On traitait de même l'aire. Et puis on louait une batteuse à manège et un ventilateur. La batteuse décortiquait seulement l'épi. Elle se composait d'un batteur et d'un appareil qui l'animait, un mécanisme à traction animale, muni de quatre arbres de tirage placés en croix dessus. Le batteur était formé d'un corps intérieur ou grille, courbe, en demi-lune, armé de rangées d'arêtes, contre laquelle l'épi venait buter, entraîné par un cylindre, le tambour.

Celui-ci, parsemé de dents, actionné par une poulie, roulait au ras de la grille et vidait la tige de son grain. Le blé tombait à terre, où on le ramassait à la pelle pour le passer au ventilateur. Là éventé par des palettes, secoué sur des cribles plats, le tout mû par un volant, le grain se triait et se purgeait à la fois de sa balle. Le ventilateur était à bras. Pour le manège, dès qu'il était fixé sur l'aire, dans une tranchée, à grand renfort de pierres et de coins, on attelait quatre paires de bœufs aux arbres : et, en avant, partout. Une litière répandue sous leurs pieds empêchait les bêtes de glisser. Les attelages duraient deux heures. Forcés de tourner continûment, le front secoué par la vibration des arbres, souvent arrêtés par les caprices du batteur engorgé ou du mécanisme manquant d'huile, soumis à des efforts répétés de départ, ils haletaient, vite ruisselants de sueur. Même dans l'air ardent on les voyait fumer. Ils étaient mouillés au point que les taons renonçaient à les piquer. On les dételait et les remplaçait. Les hommes, en revanche, avaient le temps. Alimenter de gerbes le batteur, pâturé de terre à la main, construire la meule de paille au fur et à mesure de la sortie, ils y suffisaient sans hâte, et prenaient leurs aises. A la moindre saute d'humeur du batteur, tous, tout de suite, se groupaient autour, et les langues d'aller.

Aujourd'hui règnent la moissonneuse-lieuse et la batteuse à vapeur : soit batteur et locomobile. Leur âge est arrivé. J'ai dit le travail de la moissonneuse ; après quoi, il n'y a qu'à charger et à emporter le blé. On ne l'engrange plus. On l'entasse en ger-

bière, vaste meule rectangulaire, élevée en dos d'âne, les épis en dedans, les tiges en dehors, sauf sur la ligne de faîte, où les fruits sont placés à l'extérieur. Ainsi la pluie, s'il en tombe, prend la pente et ruisselle. On construit des gerbières afin de servir de plus près et plus vite la batteuse. Dès que celle-ci aborde un quartier, un coin du pays, chacun court la retenir. Elle bat à l'ordinaire un quartier par semaine. Le premier inscrit et son voisin partent la chercher où elle vient d'achever. Il faut deux paires de bœufs pour le batteur, deux pour la locomobile. Les gens qu'elle quitte l'ornent de fleurs, dont une est piquée à la boutonnière du mécanicien par la fille de la maison, et l'on démarre péniblement aux abois déchaînés des chiens, dans un grand fracas de ferraille. Sur la route, le tout roule pesamment, écrasant les cailloux, sans poussière presque. On dirait un convoi massif, montueux, retentissant, dominé par la cheminée de la locomobile, que l'on s'étonne de voir se traîner. Un bruit de vapeur souvent l'emplit encore, et, en s'ébranlant, il a jeté un coup de sifflet comme un train... A destination, on dételle. On établit batteur et locomobile sur l'aire, exactement à la file, à distance calculée, le batteur aussi près que possible de la gerbière, à pied d'œuvre.

Voici succinctement ce que sont moteur et mécanisme. La locomobile, comme toutes, comprend un foyer que l'on bourre de bois, une chaudière et son système tubulaire, un piston, un volant double où se développe la force motrice. Le volant, énorme, pèse de 1 300 à 1 500 kilos. Il met en mouvement une courroie de transmission sans fin, en cuir, plate, épaisse, large de 18 centimètres, assemblée par des rivets de cuivre. Le batteur est comme une cage gigantesque. Il dépasse de beaucoup en volume la machine, et l'on se demande comment les flancs étroits de celle-ci animent le corps vaste de celui-là et ses multiples organes : le tambour entouré de ses battes, bandes de fer triangulaires fixées par la base sur lui ; le contre-batteur ou grille en demi-lune, armée de ses arêtes ; les cribles de toute dimension, horizontaux et obliques ; les pelles de ventilation au fond de l'appareil ; la chaîne à godets à l'embouchure de son couloir ; le monte-paille enfin, sorte de trottoir roulant fait de lanières réunies par des lattefeuilles et munies de crochets, qui, articulé à l'arrière, ressemble à un pont mobile à jour, suspendu dans l'espace. Tous organes commandés par une poulie,

centrale, soumise elle-même à l'action du volant que la courroie lui imprime. Celle-ci accomplit de l'un à l'autre sa course sans fin. Et l'eau et le feu, eau de source et flamme de bois pétillant, sont les agents de vie de cet organisme de bois et de métal que l'on pâture à la main, debout sur lui, par une ouverture au-dessus du tambour, une fente béante nommée gueule du batteur.

On compte seize hommes pour servir une batteuse. Trois sur le batteur, « l'engraineur » et ses aides; deux sur la gerbière, deux au pied; cinq répartis sur l'emplacement de la meule; deux pour ensacher et peser, de l'autre côté de la gerbière; et le mécanicien, et le maître de maison. Les gens d'âge sont mis aux sacs, emploi de confiance, et à la meule, difficile à monter: les jeunes gens vont au maniement des gerbes, celles que l'on fait glisser de l'amas, celles qui sont happées à bout de fourche ou prises à terre, et hissées sur le batteur. Il faut aussi que les aides de l'engraineur soient des gars, forts, vifs, adroits, comme lui-même un ouvrier expérimenté, habite, imperturbable. Il fait figure de spécialiste, suivant partout son appareil et le servant seul. Et le chef du mouvement est le mécanicien. Il le déploie, le presse, le contient, l'œil sur le manomètre, la burette d'huile à la main. Le maître dirige le chantier... Le lendemain de l'arrivée de la machine, au soleil naissant, rassemblés par un coup de sifflet prolongé qui troue le ciel ou par un appel rauque, à la résonance triste, comme l'adieu d'un navire en partance, qui se répand de proche en proche, tous les hommes, les seize hommes sont en place, attentifs, semblables à des exécutants sur le qui-vive. Les femmes sont bannies. Elles ne viennent que pour apporter à boire.

Un signal aigu part et tout entre en mouvement. La vapeur se dilate, le piston joue, le volant tourne, la courroie circule : la course sur place commence. Un ronflement s'élève : c'est le tambour qui vibre. On dirait un bâillement affamé de monstre. En même temps, les cribles s'agitent, les pelles battent l'air, la chaîne à godets opère sa rotation, et le monte-paille, à hauteur de tête au-dessus de l'air, déclenche son déroulement sans fin. Et, comme emportés par l'élan général, comme d'autres organes mis en jeu à leur tour, les hommes s'ébranlent de proche en proche. Et l'on voit la première gerbe glisser du haut de la gerbière. Saisie au passage, portée sur le batteur, — déliée là, —

éparpillée par le premier aide, passée par le second à l'engraineur, poussée par celui-ci dans la gueule ouverte, elle éclate contre la grille, tandis que le cylindre enfle son ronflement et l'accentue d'un éclat sec, comme s'il donnait un coup de mâchoire. Et une autre gerbe succède et une autre encore, une autre toujours. Et le grain pleut sur les cribles, y saute, s'y trie, s'y vanne sous les pelles qui l'éventent, est puisé par la chaîne, versé dans le couloir aboutissant aux sacs, s'accumule, jusqu'à ce que des clapets levés lui ouvrent une issue. Et si, dans le remplacement d'un sac plein par un sac vide, on hésite, un flot courbe, compact, gicle du flanc de la bête de fer, un flot de blé dépouillé, qui tombe à terre avec la sonorité d'une chute d'eau. Et pendant qu'il ruisselle, la balle, balayée par le souffle intérieur, fait irruption au dehors, comme crachée, et la paille embarquée sur son trottoir, agrippée par les crochets, gravit de lanière en lanière en couches flottantes, et dégorge par paquets continus. Les hommes se hâtent pour suivre l'allure. Ils ne s'appartiennent plus. La chair ici assure une fonction comme le bois et le métal. L'homme obéit et sert. Il s'agit de ne point retarder le monstre qui broie, digère, rejette, lui qui ne souffle jamais, ne bronche jamais, ne ralentit jamais, dont le grondement inapaisé dit la faim inassouvie. Et les mains et les bras ne cessent d'alimenter ici, de manipuler là, d'amonceler plus loin, et de vider et de remplir encore, et les pieds de courir ou de piétiner, et les yeux de s'attacher à la tâche urgente. Et le mouvement arrive à son plein. La machine utilise la vitesse acquise, l'homme bénéficie de l'habitude du geste. Tous rendent un effort entier, précis, enchaîné, conjugué. Et, comme une haleine lourde, sortie de ces organismes au labeur, une poussière épaisse monte, stagne au-dessus de l'air, enveloppant gens et choses, à travers laquelle les individus et les objets ont l'air de vaciller. Elle vient des cendres, du monde infini des molécules arrachées à la terre ou charriées par les pluies, des débris impondérables de tout ce qui meurt sous le firmament, et que, au cours des mois où ils ont germé et où ils ont crû, les grands blés ont chargé sur leurs tiges et sur leurs épis barbelés. Et maintenant ils la rendent sous les écrasements et sous les chocs... Et le soleil, le flamboyant soleil de la canicule envahit le chantier. On a commencé quand il se levait. Il se penche pour voir, de plus en plus, à mesure qu'il gravit, criblant l'aire de ses rayons dardés,

étincelant d'aise à contempler ce blé dans sa forme dernière, ce blé qu'il a si longuement couvé... Il strie la poussière grise de faisceaux éclatants, et le vaste branle-bas gagne encore en cohésion et en intensité à sa lumière grandissante.

Un grand silence règne parmi les rouages et les hommes. Seul, le cylindre rend son ronflement interrompu, et seul le piston un bruit de course saccadée. On croirait que l'un aiguillonne l'autre, que la vapeur pousse la pièce, et lui jette un commandement hâtif et répété : va! va! va!... On n'entend qu'eux. Le reste, du volant formidable au dernier boulon, incessamment huilé, lubréfié goutte à goutte par le mécanicien, le reste fonctionne d'un jeu glissant et muet. Si un cri jaillit, c'est que le maître le lance pour encourager son monde ou pour donner un ordre, sans arrêter, lui dont l'œil veille à tout. A moins qu'il n'y ait accident. Quelqu'un est tombé de la gerbière; quelqu'un trébuche et s'abat sur l'aire, suffoqué; l'engraineur a les bras pris dans la gueule. Ses mains au ras du cylindre, à le paturer, il risque de les sentir happées, à la moindre maladresse. Surtout s'il se trouve des liserons mêlés à la paille qu'il engouffre. De tige filiforme, longue, flexible, résistante, soudain, ils lient l'homme aux poignets. Il n'a point le temps de se dégager. Mains saisies, mains broyées : c'est tout un... Mais le cri vibre alors autrement. L'effroi ou le déchirement l'emplit... L'accident est l'exception. Toujours presque, la tâche s'achève réglée comme un ballet, le ballet des épis, aux éclats de l'éblouissant luminaire, aux coups d'archet du piston, dans le même décor agreste, puisque la meule grandit à mesure que la gerbière baisse, et occupe peu à peu tout le fond de la scène. Elle monte au point que, le soir, on n'aperçoit plus ceux qui l'élèvent, mais seulement leurs fourches qui s'agitent sur son sommet... C'est le moment où on la « ferme, » où on établit la ligne faîtière de perche en perche. On l'assujettit par un cordon de paille tressée et retombante, fixé à la masse par des chevilles de bois à bec, afin que les vents d'hiver ne décoiffent pas l'édifice, par un long cordon festonné, tendu d'un bout à l'autre, comme un collier massif sur un sein ambré.

Il n'y a point de repos en dehors du temps des repas : à huit heures, à midi, le soir, quand la meule est finie. Comme ils s'invitent les uns les autres, selon la coutume, à l'époque des grands travaux, et se rendent des politesses, la chère est

abondante et soignée. Ils mangent le matin une omelette aux pommes de terre et du jambon passé sur le gril ; à midi de la soupe et une « sauce de volailles, » à la graisse d'oie, onctueuse et succulente; et le soir, où l'on se restaure après tant de fatigue, du potage, du dindon bouilli et farci, des canards rôtis, à commencer par le vieux mâle de semence à bout de course amoureuse, enfin de tendres haricots nouveaux en ragoût, ramassés à la rosée, le long des tiges de maïs. Pour le vin, il circule à volonté. Au souper, il est doublé de café et triplé d'armagnac... Après quoi ils peuvent bien rentrer « à nouste, » chez eux, cigarette aux lèvres, avec ou sans lune : ils ne trébuchent point en chemin... Si, à midi, ils ont mangé si sobrement, c'est que l'on ne fait plus la sieste, que l'on rentre tout de suite, sous le soleil. La dernière bouchée avalée, la machine siffle et la danse reprend... Où sont les lents sommeils d'antan, dans la grange, la tête sur une gerbe, les doux sommeils mêlés?... Les vieux s'y abandonnaient, revenus des choses sentimentales, mais les jeunes, filles et garçons, n'y glissaient qu'un moment, vite réveillés et rapprochés pour deviser à voix étouffée, ou seulement se tenir la main en silence, les yeux au loin, comme ils font ici... Plus de sieste non plus que de goûter. Et le vieux chêne au bord de l'aire a oublié le casse-croûte pris à son ombre, en commun, où l'on trempait des pêches dans du vin, tandis que le premier souffle de la fin du jour passait, éventant les faces poussiéreuses, le vent vespéral et déjà fraîchissant.

La journée tout de même s'achève. La dernière gerbe est vidée, le dernier sac empli; le ronflement du batteur s'éteint dans les tôles sonores. Tout s'arrête comme par enchantement. Les outils tombent des mains, la courroie du volant, tandis que la pesante roue suspend sa course, d'un tour à l'autre. La locomobile seule est encore sous pression. On l'entend haleter. Alors le chauffeur l'ouvre, la vide de son feu, et, pour la soulager, précipite les coups de sifflet. Ils s'en vont vibrer, éclater de cirques de bois en cirques de collines, par-dessus le pays, multipliant des échos perçants, comme des cris d'alarme. Et puis tout se tait comme tout a fait halte. Et le soleil s'abîme, vaste et rouge, dans un incendie...

VI. — LE MÉCANICIEN

Août 1922.

Il s'appelle Janouet, Jeanty ou Jacot. Il est l'homme lige de la machine. Perpétuellement au travail ou en route avec elle, il passe l'été hors de chez lui. Associé aux bénéfices, par suite responsable de l'état et de la bonne marche de sa batteuse, et, chose plus grave, des accidents, il est chargé en outre de tenir la comptabilité, portant sur le nombre des sacs battus, sur les dépenses d'huile et le coût des réparations, enfin d'entretenir, de renouveler ou d'étendre la clientèle. Tout le monde ne saurait remplir cet emploi. Il faut de l'autorité, de la bonhomie, de la prévoyance, de la conscience, une habitude et un tact rares dans le maniement d'hommes insouciants ou inexpérimentés, dans le débat d'intérêts divers, ceux du maître, ceux du client, les siens propres. Souvent ils s'opposent : il s'agit de choisir en vue du gain final. En un mot, ses pensées, ses soins, son temps, sont voués au monstre dévorant, auquel par surcroît il s'attache, dans un obscur sentiment de pourvoyeur et d'animateur.

A l'ordinaire, on le voit arriver quand la lune apparaît, et donc tardivement en cette saison, ayant vécu tout le jour debout, couvert de poussière et d'huile, brûlé par le rayonnement du foyer et les feux du soleil, étourdi du bruit du cylindre, dont le ronflement hante ses oreilles bien après qu'il s'est tu. Il trouve, il est vrai, bon souper et bon gîte, et des regards amis autour de la table, tandis qu'il pioche dans la soupière et qu'il raconte ce qu'il a fait et vu, et que, l'entourant et le servant, les hôtes l'écoutent avec l'avidité muette des paysans privés de nouvelles. Mais il ne s'attable que sa besogne terminée : la batteuse placée, les courroies visitées, les pièces, les rouages examinés, essuyés, un dernier coup d'œil jeté aux accessoires, et, pour finir, le trait passé sous l'addition, sous le compte de la journée. J'oubliais sa toilette, faite à grande eau, le torse nu, dans le baquet de la lessive, où il se savonne comme on se frictionne. Il dort peu, de quatre à cinq heures, et mal, préoccupé du cri du coq qui chante la nuit comme la pendule sonne, et semble saluer chaque étoile à son passage. Il importe qu'il soit levé avant tous. L'aube n'a point encore frissonné qu'il est sur pied. Il achève minutieusement de nettoyer ses mécanismes, promène partout sa burette, multipliant les coups de pouce qui font tomber la goutte, et emplit chaudière et foyer

et met sous pression. Il doit être prêt à l'arrivée des hommes : et voici que la nuit pâlit.. Vie de nomade en résumé, qui change d'aire comme de lit chaque soir.

Parfois, cependant, il est trop tard pour qu'il s'en aille. Alors il abrège la visite du soir, il s'inonde plus que de coutume peut-être, se met à table pour un long repas comme un fils du toit. Souper, causerie, détente... Et puis, c'est la nuit, une nuit pleine, entière, abandonnée. Il arrive, dit-on, qu'elle soit douce aussi... Et c'est pourquoi, le lendemain, au départ, on voit deux fleurs à la boutonnière du mécanicien, des œillets ou des boutons de roses pourpres, qui se penchent l'une vers l'autre comme des lèvres.

VII. — LE COUP DE PLUME

Août 1922.

L'expression est d'un de mes vieux métayers. Il vint me trouver, le mois dernier, quand on décrassait les batteurs.

— J'ai besoin de parler [d'entretenir] monsieur.

— Qu'y a-t-il, Cadderoun?

— C'est pour la batteuse.

— Vous aurez la même que l'année passée.

— Je sais; elle travaille bien : la paille en place, le sac prêt à charger, rien dessous, et vite.

— Alors?

— Elle coûte cher. Trente-cinq sous le sac d'avoine dépiqué, quarante celui de blé.

— Comme tous les autres. Je ne comprends pas.

— Voilà. Tant de sous font beaucoup d'argent. Les sacs comptés, c'est lourd.

— En proportion de la récolte. Vous versez beaucoup, parce que vous touchez beaucoup.

— Monsieur touche sans verser.

— Je devine.

— Oui, je viens vous demander de m'aider, de payer les frais de battage par moitié, comme nous partageons.

— C'est tout un changement dans notre contrat, Cadderoun. Il est écrit et signé que, dans l'association, le maître apporte le toit, libre d'impôts et de réparations, la terre, le cheptel de trait et de croît, le train agricole; le métayer son travail et, comme vous, sa fidélité. D'un mot, tout le capital à fournir est au maître, tout le travail à assurer au métayer.

— Je ne dis pas non.

— Vous avez battu autrefois au fléau, ensuite à la traîne, et, en vertu de ce contrat, ni mon père ni moi nous ne sommes intervenus, et vous ne l'avez pas demandé. Le mode de battage ne saurait rien changer.

— Ah! monsieur, les bras et les animaux se prêtaient et se rendaient; on ne payait pas. Mais ces machines! Tant d'argent qu'ils vous prennent, ces gens des batteuses, un argent si vite gagné de leur côté, si long, si dur à faire pousser du nôtre avec ce blé! Et puis, la moitié pour vous...

— Multipliez par le nombre de mes métairies.

— Je n'ai pas calculé.

— Je le pense bien. Autre chose, Cadderoun : si j'interviens dans votre travail au sujet du battage, il n'y a point de raison pour que je ne me mêle pas, une autre fois, sur une sollicitation pareille, de votre moisson, de votre vendange. — Oh! monsieur, il n'y a qu'un pain... On a tant craint pour lui, on serait si content de l'avoir tout franc à manger! Enfin, voilà cent trente ans que nous sommes avec vous autres. Pas un mot n'a été changé jusqu'ici dans la « police. » Si vous vouliez « passer un coup de plume là-dessus »?... — Ce que je ne puis rendre, de ce dialogue en patois, c'est l'accent, c'est la saveur de l'expression dans le parler natal, et le regard confiant qui l'accompagnait.

Je repris : — Espérons, Cadderoun, que nos fils resteront encore cent trente ans ensemble, observant et maintenant avec honnêteté nos conventions. Bien que je cède sur une question de principe, que j'ouvre peut-être la porte à des difficultés futures, vous ne m'aurez pas fait appel en vain. Je vous paierai la moitié des frais de battage, à vous et aux autres; concession n'est point accroc. Je vous l'accorde en mémoire de nos anciens, de tous ceux dont nous venons.

Cadderoun acheva : — Le défunt monsieur aurait dit oui aussi... — Et puis il se tut, il leva les bras dans un geste de gratitude, ému comme moi devant ces morts évoqués, et s'en alla, en tournant son béret de droite à gauche sur sa tête, d'une oreille à l'autre, pour me saluer.

J'ai relaté ceci, afin que le sens de nos polices ne se perde pas.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

UN ÉVÊQUE MUSICIEN

Le « monde » lui-même connaît au moins de nom le prêtre et l'évêque, le théologien et l'orateur, le conseiller des âmes et le maître de la vie intérieure que fut, au siècle dernier, l'évêque d'Anthédon, l'auxiliaire de l'illustre cardinal Pie, Mgr Gay. Un livre récent (1) a fait revivre l'éminent prélat et rappelé ses titres divers à l'admiration et à la reconnaissance des fidèles. Son biographe ne pouvait pas manquer non plus de le recommander à la mémoire des musiciens. Dans la lettre qu'il a donnée pour préface à l'ouvrage, Mgr l'archevêque d'Aix écrit avec raison à l'auteur : « Cherchant comment on pourrait, en deux mots, définir celui que vous avez voulu reproduire et louer, il me semblait entendre le Christ répondre à ma question et me dire, en parlant de son serviteur : Il fut, dans les temps modernes, mon grand artiste. »

Curieux, épris du beau sous toutes ses formes, lettré, poète, Mgr Gay fut surtout musicien. Il commença de l'être dès ses jeunes années, à peu près en même temps qu'un de ses amis, un des plus chers amis de son enfance et de sa vie entière, Gounod. Entre les deux élèves du lycée Saint-Louis, la musique forma les premiers liens. D'autres, plus spirituels encore, vinrent s'y ajouter ensuite, et, parmi tant de dons éminents qu'avait reçus l'illustre musicien, celui de cette tendresse religieuse et pour lui tutélaire jusqu'à la fin ne fut pas le moins précieux.

(1) *Monseigneur Gay*, par Dom Bernard du Boisrouvray, Bénédictin de l'Abbaye de Farnborough; 2 vol. Alfred Mame et fils, 1922. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon). — *Correspondance de Monseigneur Gay;* 2 vol. Oudin. — *Lettres* de Gounod.

***

Charles Gay fit à Saint-Louis d'excellentes études. En 1833, à dix-huit ans, il obtenait au concours général le prix d'honneur de rhétorique. Dès 1830, en des vers juvéniles, animés par l'esprit libéral et même irréligieux du temps, le poète de quinze ans avait célébré « les trois glorieuses. » Alors aussi, toujours en vers, il se félicitait que, pour appeler les élèves à l'étude et à la récréation, le tambour, militaire et laïque, eût remplacé la cloche, « cloche maudite, instrument d' capucin. » Le futur prêtre, ou seulement le croyant, ne perçait pas encore sous l'écolier. Mais déjà s'annonçait l'artiste, le musicien surtout, et le philosophe, celui qui plus tard écrira ceci : « Affirmer que l'art est de trop dans la société, c'est dire que l'instinct du beau est de trop dans l'âme de l'homme. » Et encore : avant de nier l'utilité du beau, il faudrait « prouver que l'âme n'a pas de besoins, ou que l'art ne les satisfait pas, ou encore qu'il n'est pas utile de les satisfaire. »

L'adolescent pensait le contraire et se complaisait dans sa pensée. Tout enfant, il avait aimé la musique. On le surprenait alors, nous dit son biographe, « feuilletant des partitions, comme si la vue des notes eût évoqué les mélodies qu'il avait entendues. » Il ne tarda pas à devenir un bon pianiste. Au sortir du collège, ses parents souhaitèrent qu'il fît ses études juridiques. Il s'y résigna, peu de temps. Au bout d'une année, il passait de l'École de Droit au Conservatoire, où ses maîtres furent Le Sueur et Reicha, dont Gounod, à la même époque, était aussi l'élève. L'auteur de *Faust* a raconté comment il retrouva son camarade de collège. C'était en 1835, au foyer de l'Opéra, « un soir où l'on jouait *la Juive*. Je le reconnus et j'allai droit à lui. — Comment, me dit-il, c'est toi ! Et qu'est-ce que tu deviens? — Mais, je m'occupe de composition. — Vraiment? moi aussi. Et avec qui travailles-tu? — Avec Reicha. — Tiens! Moi aussi. Oh! mais c'est charmant; il faudra nous revoir (1). » Et non seulement ils se revirent, mais pendant plus d'un demi-siècle, en pensée au moins, ils ne furent jamais séparés.

(1) *Mémoires d'un artiste.*

Autant que les œuvres musicales, plus encore peut-être, la nature, l'essence même de la musique passionnait déjà le musicien de vingt ans. « La philosophie de la musique, » a fait jadis observer Rio, « la philosophie de la musique est une mine qui est restée jusqu'à présent et restera longtemps encore inexplorée. Ceux-là seuls qui pourraient en parler pertinemment, c'est-à-dire les grands maîtres, n'ont que la moitié de ce qu'il faut pour entreprendre ce travail. En général ils n'ont pas, à un degré suffisant, le don de la méditation, et ils manquent de ce tact exercé qui sait dégager l'idée de la sensation et tirer une nourriture pour l'esprit de choses qui parlent à peine aux sens de la foule (1). »

Déjà ce tact et ce don ne faisaient pas défaut au jeune artiste philosophe. Et c'est justement sur la philosophie de son art préféré qu'il se propose d'écrire. On n'a retrouvé que l'ébauche, quelques notes seulement, de l'ouvrage qu'il méditait. Elles datent probablement de 1836 ou 1837. A cette époque, dans l'esprit et dans l'âme de Charles Gay, la foi religieuse, un moment chancelante, s'était raffermie à jamais. Elle s'unissait encore en lui à l'amour de la musique, en attendant l'heure, maintenant prochaine, où l'amour de Dieu, saintement jaloux, allait le prendre et le garder tout entier.

Œuvre d'un artiste et d'un croyant, l'essai d'esthétique dont l'auteur avait tracé le plan, devait se diviser en une douzaine de chapitres ou leçons. Tout l'ordre musical y était non seulement exposé dans ses rapports avec l'ordre divin, mais expliqué par ces rapports mêmes. D'après le jeune philosophe, pas une forme, pas une force des sons n'échappe à cette religieuse correspondance. Et d'abord, le principe et l'origine de l'art, de tout art, est en Dieu, n'est qu'en Dieu. « La première œuvre d'art est la création. Toutes choses sont faites à l'image de Dieu, dont la loi suprême est l'unité dans la pluralité : la Trinité, à laquelle rendent témoignage toutes les sciences et tous les arts, toutes les choses et tous les êtres... Tout est triple et un.

« La musique est aussi soumise à cette loi : *mélodie*, successivité; *harmonie*, simultanéité; *rythme*, action, mouvement logique. Cette trinité manifestée par le son, comme l'âme par les corps, voilà la musique. »

(1) A. F. Rio, *Épilogue à l'art chrétien*; I, Appendice (cité par Dom Bernard de Boisrouvray).

De son idée générale, et pour la vérifier, le métaphysicien et l'artiste va maintenant faire l'application aux éléments de son art, et pour commencer, à l'accord parfait. « En combinant par trois, dans le nombre et dans l'espace, l'élément qui naît de la successivité des sons, c'est-à-dire de l'intervalle, on arrive à l'accord primitif, type semblable à tous les types, c'est-à-dire unitaire et ternaire à la fois. Cet accord se nomme pour cela accord parfait. Il existe seul à titre de principe générateur et de synthèse; dans toutes les classifications trouvées, depuis les plus nombreuses jusqu'aux plus simples, dans toutes les énumérations parfois multipliées jusqu'à l'infini, il n'y a pas un accord qui ne se puisse, directement et d'une manière absolue, ramener à cet accord père, que les musiciens nomment accord parfait. Son existence est, comme je l'ai dit, fondée sur le nombre trois et ses dérivés. Ainsi l'accord est composé de trois sons, il est établi sur l'intervalle ternaire de la gamme, c'est-à-dire la tierce. Dans une gamme quelconque, cet accord se reproduit six fois : trois fois majeur, mineur trois fois.

« De tous les accords possibles à imaginer, il est le seul consonant. L'expression qu'il produit est complète. Étant complète essentiellement, l'expression morale de cet accord est l'harmonie, le calme, la joie paisible et pieuse. Cela n'est guère sensible, dans un genre isolé, qu'à un rêveur comme moi ou à un musicien très habile ; mais le fait devient évident par le nombre. Ainsi la musique de Palestrina, toute remplie d'accords parfaits et fondée rigoureusement sur ce seul accord et ses dérivés les plus prochains, produit, dit-on, à Rome, un effet dont rien n'approche et dont la parole ne saurait donner une idée. La suavité, l'onction grave, la foi, la sublime majesté, la puissante plénitude de cette musique tient seulement à ce fait et le prouve d'une manière souveraine. »

Après et comme l'accord parfait, la consonance et la dissonance sont étudiées par Charles Gay dans un esprit religieux, voire mystique. C'est le même esprit qu'il faut tâcher de créer en soi pour comprendre des pages telles que celles-ci : « Il est évident que la musique première, telle qu'elle est résultée de la création divine, n'a pu être que parfaitement consonante. Nous ne pouvons guère, dans notre état actuel, concevoir quelle peut être cette musique céleste, toute consonante, complète, à chaque instant inaltérée, souveraine, mais absolument belle,

éternelle et infinie, en raison même de sa consonance. Placés dans la dualité, créatures faites bonnes, mais devenues mauvaises, nous ne nous élevons pas immédiatement à la perception des faits primitifs et absolus. Nous en avons bien un vague souvenir et comme un ressentiment lointain et dans le nombre et dans le temps. Toutefois, nous pouvons bien croire, sinon comprendre, qu'une musique a existé et existe, en dehors de nous, parfaite, une, variée dans cette unité et à cause même de cette unité, mais sans trace d'éléments hétérogènes et surannés. Il est logique de penser qu'une musique semblable est le produit nécessaire de la création conçue par l'Être et réalisée par le Verbe. Voici donc qu'il y a dans la musique un élément divin, absolu, complet, être lui-même : la consonance. Mais hélas! dans cet art, cet élément n'est pas seul; nous trouvons à côté de lui un élément altéré, moins pur, relatif, variable, changeant, incomplet par lui-même ; ici comme partout, dans tous les faits de l'ordre moral et de l'ordre physique, il y a traces de chute. L'effet n'est plus libre, il est précédé, il est suivi, ce n'est plus la pureté divine de l'élément primitif; c'est toute cette vaste multitude de passions humaines, diverses, légères, inégales, mobiles. L'élément dissonant est l'élément humain, secondaire, altéré, de l'art musical. Il est venu de la chute, comme toute chose incomplète... »

Alors se présente une objection. Le lecteur sans doute l'a déjà formulée, et l'auteur, qui l'attendait, qui l'appelait même, y va répondre :

« On demande comment il se fait que la dissonance, qui, selon nous, est une altération du plan primitif, soit une richesse dans l'art, et véritablement une source, un principe. Il y a plus de variété, nous dit-on, dans votre altération que dans votre système premier. Voici donc que le mal est plus fécond que le bien, ou ce que vous appelez mal ne l'est pas. » Oui, la dissonance est une richesse; oui, elle est féconde, plus féconde que la consonance, ou du moins plus variée ; oui, elle engendre un nombre immense de nouvelles formules musicales; elle exprime les mouvements de l'âme les plus énergiques. Il ne s'ensuit pas qu'elle cesse d'être une altération. Quel est, dans l'art, l'élément dramatique? La lutte du vice avec le bien. La jalousie, la haine, toutes les passions du cœur les plus violentes l'adultère, le meurtre, tous les actes les plus réprouvés sont

positivement l'élément le plus dramatique. Or, d'où viennent ces passions et ces actes? De la chute, tout comme la dissonance, qui les exprime et les représente. Les panthéistes nous disent : « Que Dieu nous préserve d'un art dans lequel ces éléments n'existeraient pas! » Hélas! ici, sur cette terre, dans la lutte présente, il est certain que notre art sera toujours cela; mais, avant de dire que dans la musique l'élément consonant est monotone et qu'au théâtre la vertu humaine est la mort du drame, il faudrait tâcher de comprendre ce que peut être la manifestation parfaite de la vertu infinie. Oh! s'il nous était donné d'entendre un hymne que Dieu aurait créé et qui le manifesterait, nous ne douterions plus. Nous l'entendrons un jour. Ce chœur est peut-être quelque part dans le monde des élus. Il est peut-être votre récompense, nobles apôtres de l'Art, et vous vous enivrez à l'entendre, là où vous êtes... Et nous, que pouvons-nous faire ici?... Courage toujours! L'humanité rachetée remonte incessamment vers sa vie primitive. Oh! il peut être bien beau aussi, le dernier cantique de l'humanité venant offrir à Dieu, le juge et le père, ses siècles accomplis. Ce chant viendra des hommes, et (qui empêche de le croire?) se mêlera à cet autre chant du monde, pour réjouir les saints et Dieu lui-même pendant toute l'éternité des cieux (1). »

« Imaginations! » vont s'écrier les incroyants, après lecture de telles pages. « Célestes vérités! » leur répondront les autres. Et les premiers, s'ils ne souscrivent point à cette haute et profonde exégèse, ne refuseront pas au moins d'y réfléchir.

Dans le même ordre, celui de la psychologie et même de la théologie musicale, un autre phénomène sonore est le sujet d'une « méditation, » ou « élévation, » non moins éloquente. Ce phénomène est la « pédale. » On sait que l'école désigne par ce mot « un son tenu dans la partie de basse, pendant qu'au-dessus de lui les harmonies les plus variées se succèdent (2). » Charles Gay l'explique ou l'analyse en ces termes : « Descendons à l'examen. Peut-on bien dire que ce fait de la *pédale harmonique* soit étranger à l'accord, soit accident, comme on l'appelle? Suivons bien. L'accord est un; en vertu de cette unité il est consonant...

(1) « Toute véritable poésie est théologie, » a dit Boccace. Serait-ce également vrai de toute musique?

(2) Hugo Riemann, *Dictionnaire de musique*.

Or, tout ce qui n'est pas cet accord est dissonant; tout accident est une altération; tout son étranger à l'inflexible unité des sons est une dissonance. Quelles sont les notes, les seules notes sur lesquelles se construira cette pédale? Je vois la tonique, je vois la dominante. Or qu'est-ce que cette dominante, ce dominateur du ton? C'est la manifestation absolue de la tonalité, l'expression de la substance du ton, son second terme, son verbe, si vous voulez. Or, voici que ces éléments sont consonants, que, loin d'être étrangers à l'accord, ils en sont les bases inébranlables et nécessaires; que, loin d'être des accidents, ils sont l'être lui-même, l'être absolu. Vous les prenez comme base et, voyez maintenant, cette base est si ferme, cette tonalité est si franche, si réelle, si vivante, qu'aucun accord pris avec elle ne la détruit. Les notes étrangères, les dissonances, ce sont tous ces accords infinis que vous pouvez frapper avec votre sentiment multiple et passionné. La consonance demeure reine et victorieuse, dominatrice puissante. C'est l'unité majestueuse, solide, immuable. Et comprenez l'abondance à présent. Quels constrastes va vous donner cette multitude infinie de combinaisons sentimentales à laquelle vous pensez vous abandonner! Aussi rien n'est plus beau, rien n'est plus grand. C'est, au milieu d'une lutte acharnée, la victoire qui approche; c'est un dessein glorieux, un dénouement sublime qui naît parmi l'effort et l'embarras de l'égoïsme, qui grandit et se fortifie, qui reste et demeure seul. C'est l'annonce d'une grande nouvelle au milieu d'une foule agitée, éperdue d'attendre; c'est l'arrivée, c'est tout ce qui est heureux, tout ce qui est fort, tout ce qui est ferme; un Dieu parmi les hommes, la lumière du sacrifice au milieu des ténèbres de la passion. »

Ici, lecteur, lecteur musicien, à qui les grands chefs-d'œuvre de la musique sont familiers, vous sentez, n'est-ce pas, venir l'exemple, un exemple fameux entre tous, qui va confirmer et comme illustrer ces éloquentes paroles. Il approche. Le voici. « Avez-vous entendu, poursuit le jeune inspiré, avez-vous entendu cette gloire et cette magnificence que Beethoven a dite dans le finale de sa symphonie en *ut?* Avez-vous tressailli à cette annonce, à cette entrée si royale, si divine, qu'il semble, en vérité, que ce soit le triomphe de la vie sur la mort, le Christ vainqueur du tombeau? Eh! bien, voilà cette unité harmonique, la voilà dans toute sa force, dans toute sa vérité. Vous

voyez donc que c'est là de la consonance, que c'est là du divin, du parfait, et peut-être qu'après tout, ce saisissement profond, que ces expressions morales amènent en nous, ne vient que de ce contraste et de cette harmonie entre deux natures, dont l'une est la nôtre, pécheurs rachetés, faillis, relevés, malheureux, consolés. Oh ! alors je comprends ces larmes et ce trouble plein d'amour où me jette l'audition de la symphonie ; il n'est pas étonnant que ces choses-là nous touchent, qu'elles aillent remuer dans toutes ses profondeurs notre pauvre âme humaine. On se souvient du monde perdu, on espère le monde promis. Oh! est-ce de l'espoir seulement, Beethoven ? Non, ce monde, on le voit, on le sent, on y entre. Que celui qui a écrit cette page soit béni ! »

Loué soit aussi l'auteur de cette page littéraire, pour avoir, — à vingt ans, — donné de cette page musicale une si haute interprétation. On sait l'effet que produisit un jour le célèbre passage de la symphonie en *ut* mineur. Un soldat de Napoléon qui se trouvait dans l'auditoire, se serait, dit-on, levé en criant : « l'Empereur ! » Mais le pieux adolescent a cru reconnaître ici une approche plus auguste, plus émouvante encore, et le cri dont il l'a saluée en est encore plus beau.



« Je veux, écrivait-il à la même époque et dans le même essai, je veux, avec les saintes chaînes de la pensée, rattacher au trône du Dieu un et éternel mon art bien-aimé. » Telle était en effet la volonté qui lui semblait alors dominer ou résumer tout le dessein de sa vie et de sa vocation. Mais de l'une et de l'autre voix qui l'avaient d'abord appelé ensemble, celle de Dieu se faisait de jour en jour la plus forte. Elle le pressait tantôt par l'éloquence de Lacordaire, tantôt, avec moins d'éclat, mais peut-être avec plus d'efficace, par la conversation et les avis d'une humble artiste, qui donnait à Mlle Gay, sa sœur, des leçons de piano. Ainsi tout était bon à la musique pour élever au-dessus d'elle-même le disciple qui l'aimait à ce point, qu'il n'en devait jamais perdre l'amour. Un jour enfin, comme le musicien passionné se promenait dans les bois de Ville-d'Avray, il crut entendre au dedans de lui ces mots : « Tu seras prêtre. » Mais, les entendant pour la première fois, il se contenta de

répondre : « Oui, plus tard, quand j'aurai composé de la musique religieuse. » Le verbe intérieur cependant ne se taisait pas. Le jeune homme l'écoutait, de plus en plus attentif et docile, sans révéler encore à personne le secret de cette mystérieuse audience. A peine eût-on pu le deviner entre les lignes suivantes, adressées à sa sœur : « Sais-tu que je ne te donnerai pas seulement une mesure de musique, écrite de ma main, pour fêter ton retour. C'est bien mal en apparence, mais, au fond, c'est une grande raison... et une abstention méritoire. Ce que je sème fructifiera, mais il faut laisser venir la saison. »

Si la saison, l'heure même des grands renoncements approchait, elle ne sonnait pas encore. Pendant l'été de 1838, Charles Gay visite avec son frère la Suisse et le Nord de l'Italie. Dans ses notes de voyage, la musique n'est pas négligée. Il ferait volontiers sien le vers de Victor Hugo : « Une voix est dans tout, un hymne sort du monde. » La nature lui cause des impressions musicales. Il écrit, de Chamonix : «... Grands spectacles, à chaque instant variés et toujours uns : vigoureux dans leur douceur, variés dans leur puissance. Oh ! tout cela vous fait réfléchir sur l'harmonie entre les choses et sur l'accord des contraires. J'avais de la musique plein l'âme, plein le cœur, plein la tête; et encore une musique morale bien autrement belle que celle qui peut se formuler par les sons. »

Il écoute avec admiration et se fait montrer en détail les célèbres orgues de Fribourg, celles où, vers la même époque, Liszt avait joué devant George Sand le *Dies iræ* de Mozart (1). A l'église de Lausanne, pendant la messe, il s'étonne d'entendre exécuter un air du *Freischütz :* « Oh ! j'ai cruellement souffert, » écrit-il. Ailleurs même qu'à Lausanne, s'il revenait parmi nous, il souffrirait encore aujourd'hui.

Liszt était alors de passage à Milan. Charles Gay, qui le connaissait, l'y retrouve avec un vif plaisir. « Je ne puis te dire la joie qu'il a témoignée de me voir, joie bien partagée, car je l'aime vraiment beaucoup. Nous avons passé avec lui toute la soirée à faire de la musique ; nous étions ravis. Liszt a fait encore des progrès ; il chante comme une voix. Je ne saurais te dire l'impression qu'il nous a faite. Son jeu est inouï. Nous avons vu une vingtaine de morceaux remarquables, plusieurs

(1) Voir les *Lettres d'un Voyageur*.

de Schumann, dont je te ferai connaître les œuvres. Cela m'a semblé bien bon de retrouver ma chère musique, et de la retrouver si vivante et si belle! Après, nous avons été prendre des glaces et nous sommes restés à causer jusqu'à une heure du matin. J'ai été bien heureux de pouvoir échanger quelques idées : de cela aussi j'avais été fort privé ces derniers temps.

« Liszt est pour moi d'une bonté de frère : son chez lui est notre chez nous. Nous déjeunons et nous dînons aujourd'hui avec lui. Ce soir même nous aurons l'honneur d'un souper en compagnie de Rossini... Que te dirai-je? Une réunion pleine d'attraits. »

Quelques jours plus tard, après avoir quitté Milan : « J'ai passé avec Liszt presque tout mon temps, nous avons même pris nos repas ensemble. Nous avons été mardi, de compagnie, faire une visite à la Chartreuse... La conversation n'a pas langui Liszt a l'esprit le plus intarissable qu'on puisse imaginer. C'est un problème pour moi que, sans études premières, ayant acquis, dans une spécialité généralement très exclusive, le plus admirable talent, il sache toutes les choses qu'il sait et ne soit étranger à aucune des idées qui ont cours dans le monde. Cette vie intime de quelques jours, en nous faisant connaitre davantage l'un à l'autre, a fini de nous lier, et maintenant c'est une amitié placée au-dessus des chances humaines...

« Je te rapporte une dizaine de mélodies de Schubert, que Liszt a transcrites pour le piano. Il me les a dites de façon qu'elles m'ont pénétré et je me charge de te les apprendre. J'ai aussi pour toi trois morceaux de Schumann que tu auras plaisir à connaître et qui t'avanceront beaucoup sous le rapport intrumental. Cet hiver nous allons faire de la musique comme des bienheureux. »

Pour lui, cet hiver allait se passer d'autre sorte. L'appel intérieur ne cessait plus de retentir en son cœur. Il sentit que le moment était venu d'y céder. Les siens y résistaient encore. Il sut les convaincre, et en octobre 1839, à vingt-quatre ans, Charles Gay partait pour Rome où il avait résolu de se préparer au sacerdoce.

Parmi les amis qu'il laissait à Paris, l'un des premiers à connaître sa résolution fut Gounod. Il s'en étonna d'abord. « J'étais, écrira-t-il plus tard dans les *Mémoires d'un artiste*, j'étais en admiration devant cet ami en qui je reconnaissais une

organisation d'élite et des facultés bien supérieures aux miennes. Ses compositions me semblaient révéler un homme de génie et j'enviais l'avenir auquel il me semblait appelé. J'allais souvent passer la soirée chez lui, où l'on faisait beaucoup de musique. Un jour, je reçus de mon ami, qui était à la campagne, un mot par lequel il me priait de venir le voir, me disant qu'il avait à me faire part d'une nouvelle qui m'intéresserait. Je crus qu'il s'agissait d'un mariage. Lorsque j'arrivai chez lui, il m'annonça qu'il voulait se faire prêtre; je m'expliquai alors le sens des in-folio et autres gros livres dont, depuis quelque temps déjà, j'avais remarqué que sa table était chargée. Je ne compris pas un tel revirement et je le plaignis d'une préférence qui lui faisait sacrifier un si bel avenir pour un sort qui me paraissait alors si peu digne d'envie. »

Gounod ne tarda guère à comprendre, mieux que personne, ce qu'il appelle « un revirement » et qui n'était en réalité qu'une confirmation. Peu d'années après, on le sait, il allait à son tour prendre le même chemin. Il n'y fit, il est vrai, que les premiers pas, mais en lui commença du moins ce qui dans son ami devait s'achever.

Désormais, c'est Gounod, plus que Liszt, plus que tout autre musicien, Gounod seul, avec qui Charles Gay, prêtre, puis évêque, sera lié jusqu'à sa mort.

A peine arrivé à Rome, le 7 décembre 1839, il écrit : « J'attends avec joie Charles Gounod : ce me sera une très douce et très utile compagnie. » Pour le jeune pensionnaire de la villa Médicis, la société du jeune séminariste allait être non moins douce et plus profitable encore.

11 mars 1840 : « Charles Gounod va bien, mais il souffre de sa solitude Il est vrai qu'il a compris que la force et la consolation ne se trouvent pas en deux endroits, et son âme se tourne d'elle-même vers le soleil. Combien j'en bénis Dieu! Ce sera certainement un grand artiste. » La réunion des deux amis ne dura guère. Le climat romain éprouva très vite la santé délicate de Charles Gay. Avant la fin du printemps de 1840, les médecins l'obligèrent à quitter Rome. Un de ses regrets était d'y laisser Gounod. Aussitôt de retour à Paris, l'une de ses premières visites fut pour la mère de son ami. Mme Gounod écrit à son fils (mai 1840) : « Ton bon ange m'a consacré deux heures (de huit à dix), et pendant ces heureux instants il m'a donné l'occa-

sion de juger de la douceur et de la paix de son âme si dévouée. »

Nous en pouvons juger aussi par les lettres véritablement saintes du « bon ange » à l'ami lointain (1). A Rome, le 25 mars 1840, Gounod était revenu aux pratiques religieuses de son enfance. Un an après (16 mars 1841), cette lettre lui rappelait la ferveur et les délices mystiques de ce retour :

« Mon bon et bien cher Charles, c'est un bon et pieux souvenir qui me fait t'écrire aujourd'hui. Je calcule que cette lettre pourra t'arriver le jour même de l'Annonciation de la Sainte Vierge, et ce jour-là a été marqué pour nous deux d'une trop grande joie pour que nous ne devions pas nous réunir dans la prière et dans l'action de grâces. Te souvient-il, cher ami, de cette touchante, de cette divine cérémonie qui se passa entre Dieu, les anges et nous, l'année dernière, en cette petite chapelle qui est dédiée à la sainte Mère de Dieu dans l'église du Gesù? Te souvient-il que F. de L. et moi nous servions la messe ensemble au pieux et saint Père de Villefort, et que toi et Bousquet (un autre pensionnaire de la Villa Médicis,) vous étiez agenouillés dans la chapelle ; puis, que, lui pour la première fois de sa vie et toi pour la première fois depuis ton enfance, vous eûtes l'honneur et la joie céleste de recevoir en vous notre bien-aimé Seigneur J.-C. ; puis qu'à la sacristie, tous heureux et le cœur rempli, tous plus unis et plus frères que nous ne l'étions auparavant, nous nous embrassâmes de tout notre cœur et que toi, mon cher Charles, le visage tout baigné de larmes, tu me disais, du fond de ton âme : *Oh! tu ne m'avais pas trompé!* N'est-ce pas, cher ami, que ces souvenirs sont admirablement doux et qu'il fait bon célébrer l'anniversaire de pareilles fêtes (2). »

Autre lettre, à peu près de la même époque : « J'ai bien joui de tes succès, j'en ai remercié Dieu et je l'ai prié de te conserver toujours dans la vérité et dans la charité, afin que tu chantes dignement ses miséricordes et que ta parole musicale prêche à beaucoup de cœurs de le bien aimer. Je compte si bien sur toi

(1) Nous avons cité naguère (voir notre *Gounod*) quelques-unes de ces lettres. Les autres sont inédites.

(2) « Lettre inédite communiquée par nous à MM. Prod'homme et Dandelot et citée par eux dans leur ouvrage : *Gounod, sa vie et ses œuvres, d'après des documents inédits*. Paris, Delagrave, t. I, p. 71. » (Dom Bernard de Boisrouvray.)

pour cette œuvre ! Je te redis cela souvent, mon bon Charles, parce que je comprends toute la sublimité d'une pareille vocation... Je bénis Notre Seigneur de ce qu'il fait en toi et par toi pour préparer cet avenir d'artiste chrétien. Le passé et le présent me donnent une immense confiance. Demeure seulement l'enfant de Dieu et laisse-le faire... »

Cet « avenir d'artiste chrétien » qu'il avait autrefois rêvé pour lui-même, le futur prêtre ne se lassait pas de le souhaiter, de le prédire à son ami :

«... Je te l'avoue, j'ai une confiance immense, j'ai une certitude réelle, si j'ose le dire, que Dieu te conduira par la main, pourvu que tu ne retires pas la tienne de la sienne. Ton âme est capable de recevoir l'inspiration. Dieu l'a faite ainsi. Maintenant, c'est à toi de la tenir ouverte toujours par la pureté intérieure et de la dilater chaque jour davantage par la prière. Je te parle là un langage qui ferait hausser les épaules à la plupart de tes confrères ; mais je sais que tu peux l'entendre et que les paroles de la vie trouvent de l'écho en toi. »

Au mois de mai 1843, ayant achevé ses années romaines, Gounod regagnait Paris. « Que je te dise une heureuse nouvelle, écrit Charles Gay à sa sœur, Charles Gounod arrive aujourd'hui même jeudi. Je vais aller le recevoir tout à l'heure à la diligence. Tu devines en quel état de ravissement et de larmes est sa pauvre mère. Elle est admirable en bien des choses. La voyant ainsi, je pensais à la joie que doit ressentir la sainte Vierge en recevant un de ses enfants après le voyage de ce monde. Ce sera une fête générale ici... Sa mère a pensé à tout ; les pauvres auront leur part, car elle a préparé de belles layettes pour les donner au curé le jour du retour de Charles. Vraiment, c'est une grande joie qu'il nous soit rendu. »

Pour celui qui revenait, le « voyage de ce monde » n'était pas fini. Il ne commençait même pas encore. Bien plus, Gounod avait résolu d'abord de vivre hors du monde. Quelques mois avant son retour, sa mère lui écrivait : « Je ne sais de quel côté tu désireras loger. Sera-ce près des Missions (1), ou près de l'Opéra ? » Ce fut d'abord tout près des Missions, rue Vaneau, sous le même toit que le curé de la paroisse, l'abbé Dumarsais, jadis aumônier du lycée Saint-Louis, et depuis lors ami commun des

(1) L'église des Missions étrangères, rue du Bac.

deux familles Gounod et Gay. Charles Gay lui aussi vivait avec l'excellent prêtre, et Mme Gounod mère habitait également la maison.

Le jeune musicien à peine rentré à Paris, le curé lui proposa la place de maître de chapelle en son église. Gounod accepta, sous la condition qu'il n'aurait d'ordres à recevoir de personne et qu'il serait le maître, ou « le curé de la musique. » Il eut du mal à le devenir. Ses paroissiens l'y aidaient médiocrement. Déjà la musique d'église n'était pas celle de l'Église, et quand par hasard elle venait parmi les siens, les siens ne la recevaient pas. Cependant les deux amis vivaient étroitement liés par leur art commun et leur commune foi. Au mois de mai 1845, Charles Gay fut ordonné prêtre. Sous son influence peut-être, Charles Gounod se crut d'abord appelé à le suivre. Mais il ne le crut pas longtemps. « Je sentis qu'il me serait impossible de vivre sans mon art et, quittant l'habit pour lequel je n'étais pas fait, je rentrai dans le monde (1). »

Alors commence vraiment pour lui « le voyage de ce monde, » suivant l'expression de son ami. Et jusqu'à la fin, parmi les hasards et les périls de la longue route, son ami, devenu son guide, n'abandonnera jamais le voyageur. Il marchera devant lui, s'arrêtant, se retournant parfois pour appeler, rappeler celui qui s'attarde ou s'égare. En termes d'une haute éloquence, il bénira son mariage ; il baptisera son premier-né. Au prêtre, puis à l'évêque, rien de la vie de l'artiste, ni de son œuvre, ne sera jamais indifférent, ou seulement inconnu.

* * *

L'histoire de Gounod, son histoire religieuse, est par moments, — il nous l'apprend lui-même, — une « histoire des variations. » Les lettres des deux amis, (années 1860 et suivantes), en rendent un sincère et parfois émouvant témoignage. « J'ai reçu, écrit l'abbé Gay à un tiers, une lettre de mon pauvre Charles; il me navre. Le monde est entré là et en a chassé Jésus-Christ, autant qu'on peut chasser cet amour obstiné qui ne lâche sa proie qu'à la mort. Beaucoup trouveront cette lettre bonne : elle me désole. Il se recommande à mes saintes *pensées*. Le malheureux ! qu'est-ce qu'elles peuvent lui

(1) *Mémoires d'un artiste.*

faire, mes pensées? Le mot « prières » lui fait peur. Où en est-il donc? Pauvre, pauvre âme! Mais que le monde est exécrable de faire à Dieu de tels larcins! »

Moins de trois ans plus tard, métamorphose inverse.

Gounod à l'abbé Gay (16 janvier 1863) :

« Mon ami,

« C'est aujourd'hui l'anniversaire d'un jour triste pour moi entre tous; il y a cinq ans, à pareille heure, je venais de perdre ma mère bien-aimée. Mais il a plu au bon Dieu, dont j'écris le saint nom avec un bonheur inexprimable, de faire pour moi de ce triste jour un jour bienheureux, si heureux que je ne puis l'achever sans te jeter avec le cœur la douce nouvelle de cette joie. Ce matin j'ai retrouvé en lui cette mère qui m'avait quitté pour aller à lui et dont j'étais séparé, puisque j'étais hors de lui! Ah! mon ami, j'aurais voulu avoir à lui offrir ce matin l'âme d'un Augustin! Ma seule consolation, dans le sentiment de mon infinie misère, a été de sentir que c'était *Lui-même* que j'étais appelé à lui offrir. A cette promptitude de pardon, j'ai compris, mieux que par toute preuve, qu'il a tout fait de rien et que l'instant lui-même est un siècle, comparé à la rapidité de sa grâce. A cette invasion surabondante, j'ai compris que l'homme nouveau était une création instantanée de sa bonté, comme le premier homme le fut de la toute-puissance de sa volonté. Toute la nature a changé pour moi en un clin d'œil et il m'a semblé que je *venais au monde*...

« Je te quitte, cher ami, en ne me séparant plus de toi. Demande ma constance aussi ardemment que tu as demandé ma vie.

« Ton ami et ton frère,
« CH. GOUNOD. »

Entre les esprits, sinon les cœurs, la séparation allait se renouveler dès l'année suivante. Celle-ci fut pour les deux amis un temps d'épreuve : année de doute, et plus que de doute, pour l'artiste; pour le prêtre, d'inquiétude et d'angoisse fraternelle. « J'ai dû écrire une grande lettre de controverse à mon pauvre Charles Gounod qui a positivement perdu la foi. » Les lettres de Gounod alors témoignent en effet de cette perte. L'influence de Renan et de la *Vie de Jésus* n'y fut point étrangère. Après s'en

être défendu, Gounod ne tarda pas à la subir. J'ai lu ce livre, déclare-t-il, « dans une disposition assez semblable à celle de saint Pierre tirant son épée pour couper l'oreille à Malchus. Il me semblait que j'avais devant moi un homme qui voulait tuer mon maître. Je me suis donc armé de prière, d'évangile, de notes, d'encre et de papier, et je me suis mis à consigner tout ce qu'il y avait à mes yeux d'erreurs de fait, de raisonnements spécieux, d'explications arbitraires trahissant parfois la faiblesse critique de l'auteur. J'ai fait ce travail jusqu'au bout avec conscience, et de ce livre, que je n'ai lu qu'une fois, presque tout est tombé; sauf une chose, que je vais te dire en deux mots: le droit éternel et imprescriptible de la loi naturelle. »

Cette loi, qui lui paraît échapper seule à la ruine de l'ouvrage, est justement celle dont Gounod cherche alors à se faire, après tant d'autres, un Kant, un Rousseau, le principe et la base de sa croyance, ou plutôt de son incroyance nouvelle. Exemple : « Je crois que la nature offre à l'espèce humaine aussi bien qu'à tout le reste toutes les conditions de son existence et de son développement moraux (*sic*), soit dans l'individu, soit dans les sociétés, et que l'homme trouve en lui, par la conscience d'une part et par la volonté de l'autre, les enseignements et les puissances nécessaires pour pratiquer sa loi. Je crois que tout homme parfaitement conforme, en désir et en action, aux dictées infaillibles et immuables de sa conscience est bon et pur devant Dieu. »

Du moins, si la foi de Gounod l'avait alors abandonné, sa bonne foi, sa bonne volonté même demeurait entière, comme sa tendresse pour l'ami, le confident que lui-même, et malgré lui-même, il afflige.

« Toi, représentant de Dieu selon l'Église par la doctrine, représentant de Dieu selon tous par ton cœur, je ne veux pas que les tourments de ta foi, quant à l'état de mon esprit, aillent jusqu'à ton âme. Tu vois peut-être en Dieu mieux que moi, mais Lui nous voit tous deux et je crois que, s'il te parlait, il te rassurerait sur ton ami toujours bien fidèle et bien tendrement affectionné. »

Aussi bien, dans cette âme changeante, mais sincère et naturellement religieuse, le goût, la passion du divin ne pouvait mourir. La foi que pour un temps elle ne possède plus, elle la regrette, elle la cherche, et la souhaite toujours. « Il faut

qu'il y ait quelque part, au fond même de notre nature, quelque chose de bien radicalement inébranlable et de bien impérieusement solide pour résister *sans intérêt, sans science, les yeux ouverts ou fermés, sans trouble,* aux affirmations positives de tant de science, de cœur, de noblesse et d'élévation de toute sorte, qui affirme ce que je regrette. Ces affirmations, je leur ouvre toutes les portes de mon être, et elles n'y entrent pas. Pourquoi!!!

« Quoi qu'il en soit, je suis d'une docilité absolue à ce qui se passe en moi. D'où que me vienne la lumière, je la prendrai et je lui demanderai avant tout qu'elle me donne la paix, car il ne convient pas de porter dans un temple un démenti, quel qu'il soit, du cœur ou de l'esprit.

« Adieu, mon très cher et très bon ami, je t'aime et t'aimerai toujours du profond de mon cœur, que Dieu voit et qu'Il aime, j'espère. »

L'esprit et le cœur de l'artiste ne tardèrent pas à recouvrer la lumière et la paix. L'un et l'autre bien lui vinrent, ou lui revinrent, comme toujours, du même auteur.

« J'espère que notre pauvre Charles a emporté de Trasforêt de vivifiantes semences (1). Il était tout ému le jour où il m'a quitté. Que Dieu, qui lui a tant donné, lui accorde un peu de constance! Jusqu'ici, hélas! il a été aussi facile de l'attendrir que difficile de le fixer. Malgré tout, j'ai une confiance croissante en son salut. » (9 octobre 1867.)

En 1868, l'abbé Gay retourne à Rome, pour y participer, en qualité de consulteur, aux travaux préparatoires du concile du Vatican. L'état de Gounod, son « état d'âme, » est de nouveau satisfaisant : « Dieu vient de me donner une grande joie par le retour de mon pauvre Charles. J'avais justement dit la messe pour lui ces jours-ci dans la chapelle, où, il y a vingt-huit ans, je l'avais amené communier après un long écart. »

Autre joie, romaine également, et sensible au musicien non moins qu'au prêtre : « J'ai vu Liszt, dont la tête blanchie se détachait hier au Colisée, parmi celles de mes auditeurs. Il était d'ailleurs venu me rendre visite, dès qu'il avait su mon arrivée. Je l'ai revu avec grand plaisir. Il est bien posé ici et il continue ses études, qu'il ne pourra pas sans doute pousser bien loin, les

(1) Trasforêt était une propriété de la famille Gay, dont Gounod fut souvent l'hôte.

éléments lui ayant manqué durant sa jeunesse. Il m'a dit que toute son ambition était d'arriver à comprendre et à réciter le bréviaire. Je vois de temps en temps la princesse (1). Elle est fort intéressante et érudite, pour une femme. » (8 avril 1868.)

Du 14 décembre suivant :

« Charles Gounod est arrivé il y a deux jours, et m'est venu voir au débarqué. Nous avons été ensemble faire visite à Liszt, qui va quitter Rome dans un mois pour rester quelque temps à Weimar. Dieu veuille que se dilatant comme musicien dans cette atmosphère allemande, il n'y perde rien comme chrétien. » Quelques jours après : « Je vois souvent mon cher Gounod; sa santé est meilleure et son âme est toute bonne, partant tout heureuse. »

Ainsi toujours, dans le cœur du prêtre, le souci de l'âme de ses amis l'emportait sur le soin de leur gloire. Celle-ci pourtant lui demeurait chère, alors surtout, (c'était le cas de Gounod à cette époque-là), qu'elle pouvait se rapporter à celle de Dieu.

27 décembre 1868. — « Je vois beaucoup Charles, qui va bien. Avant-hier, il est venu avec nous et m'a servi la messe. Le voilà tout à fait lancé dans son grand ouvrage; si grand, qu'il n'estime pas le pouvoir achever avant deux ou trois ans. Il en a fait le premier morceau, qui est considérable; il l'orchestre ces jours-ci et le terminera sous peu. Il me l'a fait entendre : c'est magnifique, et encore qu'il s'y soit donné à résoudre un problème musical extrêmement compliqué, il y a si bien réussi, que cette très savante contexture ne sert plus qu'à accentuer davantage l'expression et à mieux accuser la pensée principale. On a, en somme, l'impression d'une musique très simple, très limpide... (2). L'oreille ne fait que la transmettre à l'âme, laquelle en demeure émue, recueillie et élevée. Je suis heureux, à plusieurs titres de cette entreprise et de ce premier succès. Outre le bien manifeste que l'occupation habituelle d'un sujet tout chrétien doit faire à l'âme de Charles, une telle œuvre ajoutera beaucoup à ses titres de musicien. »

Une autre lettre nous donne le nom de cette œuvre :

« Samedi dernier, je suis allé à Sainte-Cécile. J'ai dit la messe sur le tombeau de la sainte, et Charles, qui me la servait,

(1) La princesse Wittgenstein.

(2) « Le musicien limpide, *lou mousicaire linde.* » C'est de ce nom que Mistral, un jour, appela Gounod.

y a fait la sainte communion (1). Il mène ici la vie la plus sérieuse, ne va pas dans le monde et se tient appliqué à l'œuvre entreprise. Il a pris pour sujet de son oratorio la Rédemption, et lui-même fait son poème, ce qui est le meilleur parti. Ce poème est quasi achevé. Charles me l'a lu, j'en suis parfaitement content. Il y a là tout le cadre d'un chef-d'œuvre : c'est on ne peut plus convenable comme poésie et on ne peut mieux comme donnée musicale. Ce qu'il a fait déjà de musique est, à mon sens, très remarquable. Puis, je le sens lancé, et lui-même a conscience d'avoir trouvé le joint. Il ne rentrera à Paris qu'en mars. Hélas! que je voudrais qu'il y pût conserver quelque chose du calme de Rome, qui lui est si bon et, à certains égards, si nécessaire! Liszt est parti pour trois mois. »

Quelques années plus tard, à la fin de la guerre de 1870-71, c'est pour trois ans que Gounod devait partir. Triste départ, et plus triste séjour en ce Londres dont Gounod jadis avait écrit : « Ce ne serait pas ma ville, » et qui trop longtemps fut non seulement sa ville, mais, comme il le reconnut lui-même après qu'il en fut sorti, sa prison. Tous les biographes du maître ont conté l'histoire de cette « chaîne anglaise » (2) ou de cette « Gounodyssée, » ainsi que s'exprima l'héroïne elle-même. En 1874, l'ancien musicien d'*Ulysse*, autre Ulysse lui-même, délivré par des amis, revoyait Ithaque et Pénélope. L'abbé Gay fut l'un des premiers à saluer son retour. Il écrit, le 6 juillet 1874 : « Je pousserai jusqu'à M(orainville), où notre pauvre Charles m'appelle et m'attend. En arrivant en Normandie, il m'a écrit une lettre vraiment excellente. Il a besoin de moi et me réclame avec un vrai cri du cœur. Tu penses si j'y répondrai! »

Voici l'effet et le bienfait de cette réponse. (Lettre de Gounod à l'abbé Gay, 9 août 1874) :

« Quelle douce joie ç'a été pour moi de te revoir et de te *ravoir!* Nous ne sommes donc plus séparés, et je ne sens plus le poids de ce mot que la douleur arrachait à ta tendresse pour moi : « Il me semble que je ne te connais plus. » Hélas! c'était parce que tu me connaissais trop que tu ne me reconnaissais plus. Maintenant, me revoici. *Tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Domine, voluntatem tuam...* Il me semble qu'il se passe en moi

(1) Cf. notre *Gounod*, dans la collection des *Maîtres de la musique* (Alcan), p. 139, 140.
(2) Le mot est d'Henri Rochefort.

quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans le feu quand il va commencer à prendre. La chaleur doit y précéder et y produire la flamme qui en est la lumière et la joie; mais avant d'être joyeux, il faut qu'il soit ardent. J'ai parfois de ces instants rapides et fugitifs de lumière vive, comme les premières échappées de flamme qui se produisent au milieu de l'épaisse fumée et qui la remplacent à mesure que le bois se consume davantage. Hélas! mon bois est resté si longtemps vert et humide qu'il a bien de la peine à brûler. Mais enfin, j'espère qu'il finira par se consumer. »

La lecture d'un ouvrage de spiritualité que l'abbé Gay publiait alors (1) exaltait la flamme encore une fois renouvelée :

« J'ai été tout de suite, par instinct, par grâce sans doute, au traité de l'humilité, dans le désir, l'espoir, la confiance d'y rencontrer tant de leçons dont j'ai besoin, et de rentrer, après des classes si mal faites, dans cette classe de l'élémentaire, du rudiment, des fondations, qui seule, je le sais bien, peut assurer et orienter le succès du transcendant chez ceux qui s'élèvent jusqu'à ce parfait degré ou état du « mystique. »

« Outre que j'ai senti, touché, entendu à chaque ligne l'âme qui vit en Dieu et en qui Dieu vit, j'y ai trouvé parfois de ces mots qui *ont vu* Dieu et qui sont comme un éclair retenu et fixé; de ces mots absolument propres à ce même et seul Esprit saint qui a dicté les saintes Écritures et qui appartiennent au vocabulaire, ou, pour mieux dire, au langage des choses divines. Au reste, partout ce calme, cette tranquillité, cette sérénité de regard et d'expression, cette vérité de ressemblance, qui dénotent le témoin quotidien, constant, attentif et fidèle des opérations divines accomplies soit en lui-même, soit dans les âmes dont il a eu le spectacle...

« Que tu es heureux, cher ami, d'être un de ces vases d'élection en qui Dieu se verse pour être répandu sur les créatures! Et que je bénis Dieu de t'avoir choisi, (puisque je te connais et que je t'aime,) pour être un des instruments de sa gloire et de sa miséricorde!

...Prie pour que j'apprenne à ne rien donner aux autres qui ne vienne de Dieu, puisque tout ce qui vient d'ailleurs que de Lui n'est que la mort et ne peut donner que la mort. Prie pour que

(1) *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux.*

la *Vérité* me devienne la *Vie*, par cette incarnation en nous qui seule peut nous sauver en nous faisant membres du Sauveur. »

*
* *

Gounod décidément, le Gounod d'alors, ne respire plus que du côté du ciel. Chacune de ses lettres est un hymne, j'allais dire un « acte » de foi, d'espérance et d'amour. Dans l'ordre religieux, mystique même, l'ensemble de sa correspondance donne l'impression de ce qu'on appelle, en langage de musiciens, une « reprise, » ou mieux encore une « rentrée. » A son ami, qui vient d'être nommé évêque, (1877), il écrit :

« Grande, grandissime a été ma joie en apprenant que le Vicaire de la vérité venait de faire évêque, par le titre et par le pouvoir, celui que la Vérité elle-même avait depuis longtemps fait évêque par la science et par la vertu. Mon Charles Gay évêque ! Je reçois cette nouvelle comme une grâce propre et personnelle, dans l'esprit où tu la reçois et la bénis toi-même, comme le don spécial d'une famille spirituelle *à toi* dans notre chère grande famille, l'Église universelle. Oh ! que mon cœur est près du tien dans cet honneur et dans cette joie !...

« Combien d'âmes à entretenir dans la foi, outre celles qu'il faut y réveiller, y engendrer, y ressusciter ! »

L'approche de la vieillesse et la vieillesse même ne refroidit point en l'un et l'autre cœur une si fervente et si belle amitié. Les peines et les joies, l'art et la foi, tout leur demeura commun jusqu'au temps où, presque ensemble, ils cessèrent de battre. Le prêtre, surtout l'évêque, ne laissa pas d'avoir un jour, (en 1882), à souffrir persécution pour la justice. Gounod aussitôt de lui écrire : « Je viens d'apprendre la disgrâce dont tu viens d'être honoré. Je te *sais* et te *sens* fort au-dessus de ces nuages, dans un bleu que leur confusion est de ne pouvoir troubler ni ternir... J'ai voulu seulement te dire ce que saint Denis l'Aréopagite écrivait à saint Jean : « Quant aux maux qu'ils veulent vous faire, vous les *sentez*, mais vous n'en *souffrez* pas. » Les saints ont les épaules fortes; cela attire les fardeaux. »

Mais les forces physiques de Mgr Gay n'égalaient pas sa force d'âme. Malade, il reçoit de Gounod ce billet : « Très cher ami, je te sais éprouvé par ton état de santé. C'est te dire que je pense à toi plus encore que de coutume. Mais *l'existence* ne permet pas à *la vie* de se témoigner comme elle le voudrait.

La vie unit et parle, l'existence divise et jacasse. Aussi l'enverrons-nous promener avec la mort. » Jusqu'à la mort encore une fois, *la vie*, et la vie artistique, musicale, autant que la vie spirituelle, *unit* les deux amis; en leurs moindres propos elle *parle*. Aussi bien, dans l'âme sacerdotale, la musique jamais ne se tut. Elle aidait même parfois l'inspiration et l'éloquence du prédicateur. Un jour de janvier 1883, au Carmel de Niort, Mgr Gay préparait un sermon pour le lendemain. Après avoir relu des notes anciennes dont il comptait se servir, il me parut, écrit-il, « que mes pensées d'il y a vingt ans n'étaient plus le vrai mot, le mot actuel du moins, de mon âme, et comme c'est l'âme qui prêche, je me disais que, pour pouvoir monter utilement en chaire à quatre heures, il faudrait transformer ce travail d'autrefois.

« Or, imaginez qu'en assistant à la grand messe, où l'on fit d'excellente musique... j'entendis chanter à l'élévation un *O Salutaris* fort bien écrit et d'une grande expression. C'était contre les règles, mais on n'avait pas pu faire autrement par des raisons de convenance. Pendant que j'écoutais cela plus au dedans qu'au dehors, les paroles s'ouvrirent, pour ainsi parler, devant moi et je vis, dans ces quatre vers, tant et de si belles doctrines, que je fus comme poussé à les prendre pour thème de mon sermon. »

Jusqu'à la fin, rien de l'œuvre de Gounod, de son œuvre désormais toute religieuse, n'échappe à son ami.

Du 21 mai 1883 : « Charles Gounod... nous a dit de nouvelles compositions, qui m'ont touché aux larmes. Sa flamme n'est guère diminuée et je ne crois pas qu'il ait jamais rien composé de plus grand que le *Sanctus* de sa dernière messe. »

L'année suivante : « Je connais en grande partie la *Rédemption* de notre Charles Gounod et je l'estime un chef-d'œuvre. J'ai eu l'occasion d'en entendre une exécution partielle, assez satisfaisante... Il y a seize ans déjà qu'à l'Académie française de Rome, Charles me jouait la Montée au Calvaire et les premiers chants de la Pentecôte. »

Aux félicitations de l'évêque, le musicien répondait : « Que je suis heureux de l'impression que t'a produite *Rédemption!* Où donc peux-tu bien l'avoir entendue? (1) Tu ne m'en dis

(1) C'était au collège Saint-Elme, d'Acrachon.

rien; mais, en dépit de ce que ton sens de la musique est très capable de te faire sentir et comprendre à travers une exécution imparfaite, je regretterai toujours que tu n'aies pas eu l'occasion, (j'ose presque ajouter la joie), d'assister à une exécution comme celle que j'ai dirigée en Angleterre ou au Trocadéro, dans les conditions monumentales que comporte et requiert l'ouvrage pour qu'on s'en puisse faire une idée exacte.

« Quant à *Mors et Vita*, c'est achevé et je vais livrer ma partition en octobre. Tu me demandes si cela vaut *Rédemption?* Eh! cher ami, Dieu seul le sait. Tout ce que je puis t'en dire, c'est que je l'ai écrit avec la même foi et le même amour pour ce dont j'y parle... »

Six ans après, en 1890, l'avant-dernière année de sa vie, Mgr Gay fut sollicité par Gounod d'être son collaborateur. « Tu sais que la composition théâtrale est depuis longtemps finie pour moi. Mais un rêve vient de me traverser l'esprit, c'est d'écrire une sorte de diptyque musical, à la façon des tableaux des primitifs, sur saint François d'Assise. Je voudrais que le premier des deux morceaux fût la traduction musicale du beau tableau de Murillo représentant le Crucifié qui se penche vers saint François et lui passe le bras autour du cou. Le second serait la traduction de l'admirable tableau de la mort de saint François entouré de ses religieux.

« Je ne sais qu'une âme en état d'écrire les vers de ces deux poèmes sublimes : c'est celle de mon saint ami. Mais est-ce que je vais oser le lui demander? »

Le « saint ami » commença par se récuser et par conseiller au musicien d'être son propre poète, comme il l'avait été en composant *Rédemption*. Gounod de répliquer aussitôt :

« En vérité, tu me fais plus d'honneur que je n'en peux porter. Je vais pourtant commencer par t'obéir; mais, si cette obéissance est stérile, il faudra bien que je frappe de nouveau à la porte de ton trésor. Je vois bien que j'ai plus l'émotion de ce qu'il faut que je n'en ai les termes suffisants. Il y a là une nécessité de langage mystique qui touche au ravissement, à l'extase. C'est presque de l'ineffable.

« Or tu es un de ceux qui *entendent* l'ineffable; c'est pourquoi j'ai eu recours à ton entremise. J'avais bien le plan que tu indiques et qui me semble le seul vrai et possible. Mais les mots! les mots tombés de là-haut! Et ceux qui vont presque

là-haut ! C'est là ce dont je me sens misérablement loin. »

Mgr Gay finit par se rendre. « Une nuit, écrit-il (1), une nuit où je ne dormais guère, je fus hanté par cette première scène, (Jésus embrassant saint François d'Assise), et je composai tout le petit poème qui me semblait convenir... Avant-hier j'ai été voir mon ami Gounod... Il s'était déjà mis à l'œuvre, s'étant formé un plan un peu différent et plus vaste; puis, sentant venir la musique, il avait fait une partie des paroles. Cette musique est, à mon sens, admirablement réussie et les paroles suffisent... Je lui ai fortement conseillé de s'en tenir à son inspiration et de laisser là mes vers, dont il a été content cependant et qu'il a voulu garder. Je ne sais ce qu'il en fera (2), mais enfin j'ai fait acte de bon vouloir et c'est assez. Je suis content de la reprise des relations à laquelle cet incident donne occasion entre le cher ami et moi. Je l'ai senti bien plus chrétien et on ne peut plus affectueux pour moi. »

En 1884, Gounod avait écrit à Mgr Gay : « D'ici peu nous serons là-haut : toi du moins sûrement; moi, je veux l'espérer. » En 1891, l'artiste n'avait plus que deux années à vivre; l'évêque, une seule. Cinquante-deux ans plus tôt, Charles Gay, retrouvant Liszt en Italie, parlait de leur amitié désormais « placée au-dessus des chances humaines. » Ce fut plus vrai de cette autre amitié que la mort, — mais elle seule, — était maintenant à la veille de briser ici-bas. Avant de se quitter, pour se rejoindre bientôt, les deux amis pouvaient se rendre un mutuel et tendre témoignage. Généreuses l'une et l'autre, il semble pourtant que l'âme sacerdotale ait été la plus magnifique. Ses dons furent les plus précieux.

Voici la lettre, la dernière, croyons-nous, qu'ait écrite Gounod à son ami, à son frère par l'esprit et par le cœur :

8 août 1891. « Je sens et comprends mieux chaque jour le profond mystère grâce auquel nous sommes nés de nouveau sans avoir été créés de nouveau, et aussi véritablement fils de Dieu par l'Incarnation, que nous sommes fils d'Adam par la génération, ainsi que nous le lisons dans cet incomparable début

(1) 25 décembre 1890.

(2) Gounod fit un petit emprunt à la poésie de Mgr Gay, ainsi qu'en témoigne ce passage d'une lettre de Gounod à l'évêque d'Anthédon (19 janvier 1891) : « ... Dans le premier tableau, j'ai intercalé dix de tes vers, lesquels s'ajustent si naturellement avec les miens, que le tout est d'un ensemble parfaitement un. » (Note du biographe.)

du quatrième évangile, parlant de ceux qui ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté humaine, mais de Dieu. Il y a là de quoi monter sans s'arrêter jamais et on y comprend comment Dieu a aimé les siens dans le monde, non seulement jusqu'à la fin du monde, mais jusqu'à cette fin qui est son éternité même. C'est là, grâce à lui, que nous espérons nous retrouver et aimer aussi jusqu'à la fin éternelle ceux que nous avons aimés ici-bas. »

Mgr Gay se réjouit sans doute, — et, moins humble, il s'en fût applaudi lui-même, — de trouver à cet adieu, à cet « au revoir » le sens et le son d'un *Amen*. Son œuvre, l'une de ses œuvres, et qui ne lui fut pas la moins chère, était achevée. Deux jours avant de mourir, comme un de ses neveux le quittait pour aller au concert, il lui dit : « N'oublie pas de me rapporter le programme : la musique est le seul de vos plaisirs qui me touche encore. » La musique ! Depuis sa jeunesse, il en avait sacrifié, mais non point abjuré l'amour. Et cet amour, il l'avait en quelque sorte reporté sur l'œuvre et sur l'âme d'un grand musicien. « Je sais, écrivait-il autrefois à Gounod, je sais ton âme par cœur. Ce n'est qu'en Dieu qu'elle peut se reposer, se dilater et fleurir. » Si cette âme, après avoir souvent connu l'agitation et le trouble, finit par se reposer en Dieu, si pour jamais elle s'y repose, il est juste de saluer et d'honorer en Mgr Gay le saint ouvrier de son repos.

CAMILLE BELLAIGUE.

POÉSIES

MATINÉE

Tout semble ce matin facile et sans limite...
L'eau de la source a l'air de s'écouler plus vite,
Le port d'ouvrir ses bras plus volontiers, la mer
De se tendre, amoureuse, à l'horizon plus clair,
L'église d'appeler plus fort à ses prières,
Le vieux mur de dresser plus haut l'or de ses pierres...
Tout a l'air de goûter des instants absolus.
Avais-je des chagrins hier? je ne sais plus...
Qu'importe?... L'univers à mes yeux se révèle.
Je vais, nouveau venu sur la terre nouvelle;
Je suis contemporain des plus jeunes matins
Où la terre riait à ses futurs destins,
Je communie avec les plus humbles des choses;
Je plonge avec l'abeille au cœur ouvert des roses...

Bonheur immérité que je n'espérais point...
Est-il vraiment à moi ? N'était-ce pas plus loin
Qu'il devait s'en aller, chez quelqu'un de plus digne ?
Ma demeure, en passant, lui fit-elle le signe,
Tendrement, de venir à mon foyer s'asseoir ?
A-t-il fait halte un jour, doit-il partir ce soir ?

Vais-je pleurer demain sur le seuil de ma porte ?
Je ne sais... Je saisis ce que le jour m'apporte.
Je vais d'un pas léger entre les oliviers.
Où sont les biens hier de mon cœur enviés ?
Douceurs qu'on n'attend pas et qui sont les meilleures !...
C'est comme un chant d'oiseaux au réveil de six heures...
C'est comme si la terre et la mer et le ciel
N'étaient qu'une chantante et blonde ruche à miel...
C'est comme dans un parc une source d'eau vive...
C'est comme si c'était la peine que je vive...

PLUS TARD, COMME CE SERA DOUX...

Plus tard, comme ce sera doux à ta mémoire !...
Ce soir délicieux qui ne veut d'autre gloire
Que de combler le cœur et les rêves humains,
Cette longue lumière, où les pâles chemins
Ont l'air, d'une façon tout à fait naturelle,
De pénétrer l'azur, tant l'azur devient frêle,
Cette étoile qui luit au-dessus du clocher,
Comme pour indiquer que c'est lui, le Berger
Qui mène vers le ciel les maisons qui moutonnent,
Le doux dévidement de ces eaux monotones
Que la fontaine laisse avec le temps couler,
Ce petit vent si haut qu'il fait juste trembler
La cime des lauriers sans émouvoir les roses,
Ces parfums, ces propos, toutes ces simples choses,
Tout ce qui collabore au couchant d'un beau jour,
L'air calme, l'amitié, la lumière, l'amour,
Et surtout cette voix d'enfant, qui, minuscule,
Comble l'immensité pourtant du crépuscule,
Tout cela qui n'est rien, mon Dieu, que de banal,
Plus tard... un jour... plus tard... en un soir hivernal,
En quelque jour d'ennui, de deuil ou de souffrance,
En quelque nuit où se voilera l'espérance,
Tout cela qui n'est rien, mon Dieu, lorsque c'est là,
Comme ce sera doux et déchirant, cela !...

RETOUR AU PAYS

Y a-t-il si longtemps que je vous ai quitté?
Est-ce vrai que déjà ce soit un autre été?
Est-ce vrai, qu'oubliant votre charme sauvage,
Loin de la route blanche et du moëlleux rivage,
Je m'agitais là-bas, tandis que vous viviez
Sous la calme clarté de ces vieux oliviers?
Vous me croyiez absent, je le croyais moi-même
Parfois, mais il n'est point d'absence quand on aime.
Tandis que dans l'affreux tournoiement des cités,
Je passais au milieu des électricités,
Méprisant l'éclat vain de leur splendeur brutale,
Mes yeux étaient emplis de la clarté natale!
Tandis qu'autour de moi mugissaient des autos,
La fontaine en mon cœur égrenait ses cristaux;
Au milieu de l'odeur du gaz et du pétrole,
J'aspirais le parfum d'une pâle corolle;
Par delà le réseau des brumes et des fils,
Que, dans la grande ville où vont tous les exils,
On appelle le ciel, faute de le connaître,
J'ouvrais à votre azur toujours une fenêtre...
Si bien que retrouvant, après ce noir tunnel,
Ce chant, cette clarté, ce parfum et ce ciel,
Je n'ai point de surprise et presque point d'ivresse...
Car, malgré que l'absence affine la tendresse,
Je n'ai pu m'en aller, même en le désirant;
Et vous, beau paysage amoureux et vibrant,
Vous avez possédé celui qui vous possède,
Vous l'avez obsédé de votre charme tiède,
Vous l'avez escorté sur les rudes chemins,
Où s'en vont les désirs et les regrets humains,
Et vous avez si bien mis en lui votre essence
Que votre effacement ne fut pas une absence,
Mais un voile dont votre charme se voila,
Mais une autre façon simplement d'être là...

MA MÈRE, ME VOICI...

Ma mère, me voici dans la petite ville,
Où vous avez jadis veillé sur mon enfance...
Il fait chaud... Je m'assieds au « Café de Provence »
Et vous écris ceci d'une plume inhabile...

La plume est inhabile où les yeux sont mouillés...
Il me semble depuis hier que mes mains fouillent
Dans quelque vieux coffret, dont les clefs qui se rouillent
Gardent jalousement des secrets plus rouillés...

Je vais le long des murs, j'arrive sur des places
Que je crois retrouver lorsque je les découvre;
Je me suis rappelé devant « l'Hôtel du Louvre »
L'omnibus qui tintait avec toutes ses glaces.

Je me suis rappelé l'odeur des foins coupés
Dans les longs soirs de juin tout criblés d'hirondelles...
Ah! tous ces souvenirs que l'on croit infidèles
Et qui restent parmi nos cœurs préoccupés!

Quand j'ai franchi le seuil vert du « Jardin des Plantes, »
L'odeur du buis amer fut pour moi sans surprise,
Et dans mon cœur, devant le porche de l'église,
Les grand messes ont déroulé leurs robes lentes...

Cependant tout n'est pas resté comme autrefois;
Ces antiques cités ont leur coquetterie;
On a crépi de neuf le mur de la mairie,
On a pavé la rue Edgar-Quinet en bois...

Les Jésuites ont fait une chapelle neuve;
Elle est jolie avec ses trois nefs bien construites;
Mais depuis que l'on a fait partir les Jésuites,
La chapelle fermée est une jeune veuve.

Des villas ont poussé, un peu de tout côté;
Il paraît qu'on a fait de nouvelles casernes;
Au lieu du gaz brûlant dans de vieilles lanternes,
La ville est éclairée à l'électricité.

On est en train de démolir le vieux collège
Où j'appris que *rosa* signifiait : la rose;
On en a fait un neuf tout pimpant et tout rose;
Il n'a plus l'air du bon grand père qui protège...

***

Mais, ma mère, que nous importe? Nous portons
Cette ville en nos cœurs à jamais identique...
Qu'elle se rajeunisse... Elle est toujours antique,
Puisque c'est en nos yeux que nous la regardons.

N'est-elle pas la ville où vous fûtes ma mère,
Puisque j'étais petit, d'une façon plus tendre?...
Si je ferme les yeux, ne vais-je pas entendre
Votre voix de jadis en ce soir éphémère?

Ma mère, vous étiez si jeune en ce temps-là!...
Moi, je ne savais pas le prix de la jeunesse,
Et maintenant, hélas! que l'affreux temps vous presse,
Je songe, — mais il est bien tard, — à tout cela!

Je songe à ces mélancoliques soirs d'automne,
Quand les vacances d'or avaient fermé leurs portes
Et que sur l'Esplanade au creux des feuilles mortes
Je me grisais déjà de leur air monotone...

Je songe à des matins semblables de juillet
Où mes livres de prix concentraient la lumière;
Les cigales chantaient... Sur le vieux banc de pierre,
Je posais mon fardeau de gloire et m'asseyais...

Je songe à tous ces longs hivers, lourds d'engelures,
Où quelque toux parfois me tenait à la chambre :
Je respirais, craintif, dans le soir de décembre,
Tout le froid de l'hiver resté dans vos fourrures...

Si vous étiez ici, ma mère, si ce soir
Nous sortions de l'hôtel tous deux, à la nuit close,
Et dans l'ombre complice, où grandit toute chose,
Si nous marchions, serrés, sur cet humble trottoir,

Nos pas retrouveraient d'eux-mêmes sans surprise
Le fil habituel de la route connue;
Nous suivrions, pensifs, cette longue avenue,
Où des platanes frais frémissent sous la brise...

Dans un rêve nous nous dirions : « Il est bien tard...
On nous attend autour de la table peut-être...
On guette notre pas peut-être à la fenêtre... »
Les astres couleraient au fil du boulevard...

Mais, comme, en approchant, il n'y aurait personne,
Soudain nous reverrions ces vingt longues années,
Où tant de choses sous nos doigts se sont fanées,
Ce grand espace vide où seul le cœur résonne...

Nous songerions à tout ce passé déchirant,
A ceux qui sont couchés dans l'ombre inanimée,
Et devant la maison dont la porte est fermée,
Nous nous embrasserions tous les deux en pleurant...

ÉMILE RIPERT.

SUR
LES CHEMINS DE L'ALBANIE

II (1)

LA CITÉ BYZANTINE

A l'autre extrémité de la plaine brûlante, adossée aux premières marches de ce puissant massif du Tomor qui domine l'Albanie centrale, la ville de Bérat enjambe le fleuve Ossum, étageant le long des rives en gradins ses toits de tuile, ses façades blanches qu'on dirait posées les unes sur les autres. Une citadelle, aperçue de très loin, couronne la colline nue où Bérat s'appuie, et ses vieux murs enferment tout un quartier, isolé par les pentes desséchées, la cité chrétienne. Bérat est la seule ville d'Albanie qui présente cette séparation absolue. Bordant le fleuve, autour du bazar et des mosquées, les maisons musulmanes s'enferment dans leurs jardins. Un hôpital tout neuf attend des malades. Le maire parle de reconstruire ce beau pont de pierre qui fut détruit par les Serbes. On a l'impression d'une cité vivante à la limite de deux déserts, celui de la plaine et celui des montagnes. Mais à mesure que l'on s'élève au flanc de l'âpre colline, on croit découvrir le passé... Une porte voûtée s'ouvre dans le mur où toutes les périodes de l'histoire ont apporté leur pierre. A la base, les puissantes dalles cyclopéennes s'emboîtent les unes dans les autres. Les Romains n'eurent guère à retoucher ce travail de géants. Les Vénitiens refirent la partie supérieure de la muraille, en se servant ici et là des blocs taillés par les Pélasges et qu'ils encastraient parmi leurs moellons. Et les Turcs ont réparé les brèches et construit au sommet de la colline un petit minaret, tout en respectant la

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

cité chrétienne. Ainsi quatre civilisations ont remué ces pierres, collaboré à ce massif et se sont abritées derrière cette enceinte. Sitôt qu'on l'a franchie, on se trouve transporté à des siècles de distance, dans la bourgade byzantine demeurée intacte, dédale de ruelles qui s'enchevêtrent autour de la colline. Les maisons se dissimulent pudiquement derrière les hauts murs que dépassent des rameaux de vigne et de figuiers. Parfois une porte s'entr'ouvre, d'amples robes sombres apparaissent une seconde, des visages furtifs, et l'on surprend, à travers un berceau de pampres, une façade blanche aux fenêtres discrètes.

Cette bourgade de 700 habitants ne possède pas moins de vingt-cinq églises, datant toutes de l'époque byzantine. Il faut les chercher dans le labyrinthe des ruelles. Basses, réduites, protégées par des murs, on dirait qu'elles se cachent. En voici une, dérobée au fond d'une étable... On entre dans l'étable obscure. Le toit s'appuie sur de grosses poutres. Mais une porte s'ouvre. Et l'on voit briller, autour des figures de saints, les auréoles d'argent et les fonds d'or des vieux tableaux le long de l'iconostase. Des fresques couvrent les murs.

On pourrait, pendant toute une journée, aller de l'une à l'autre de ces églises, sans arriver à dresser l'inventaire de si nombreux trésors : fresques à demi rongées par l'humidité comme dans cette église à coupole, suspendue au bord de la pente ; bois sculpté des chaires et des iconostases ; anciennes croix d'émail ; tableaux peints sur bois où se détachent de beaux visages sombres, les purs ovales des figures de vierges, sourires mystérieux qui s'effacent ; vieux livres aux reliures d'argent repoussé... L'église métropolitaine, Sainte-Marie, possédait, dit-on, un manuscrit de saint Jean Chrysostome qui a disparu... Combien ces reliques sont impressionnantes, lorsqu'on les découvre ainsi dans les églises secrètes qui les cachèrent au cours des siècles, enveloppées elles-mêmes de mystère, le long des ruelles tortueuses qui se resserrent pour les mieux défendre, et ayant autour d'elles leurs fidèles rassemblés !

La cité chrétienne est privée d'eau. L'ancien aqueduc est rompu. Et ce sont les caravanes de petits ânes qui la ravitaillent. Qu'importe !... Au sommet de sa colline, elle respire du moins. Des souffles frais la visitent. Elle regarde à ses pieds la ville moderne oppressée par la chaleur au bord du fleuve, et la plaine où s'attarde l'Ossum, et qu'interrompt brusquement le

massif du Tomor, haute pyramide bleue, reposant sur son double épaulement. Elle regarde, en aval de l'Ossum, cette montagne longue, coupée de ravines régulières, et qu'on dirait découronnée. La légende veut que le dieu Tomor, jaloux de ce voisin, le décapita d'un coup de sabre, et lui infligea ces profondes entailles, — poétique symbole de l'action des terribles orages qui s'amassent sur le Tomor.

La lumière tombante baigne les vieilles murailles et les toits rapprochés de la cité byzantine. Bérat, déjà dans l'ombre, semble s'étirer d'aise à l'approche du crépuscule. Je distingue encore, à l'entrée de la ville, les trois tombeaux pareils, protégés par des arcs de pierre, les tombeaux de trois femmes qu'on enterra vivantes à cette place, dit-on, pour que la forteresse résistât aux injures du temps. Leur supplice n'a pas été vain... la forteresse a tenu... La forteresse a gardé fidèlement la petite cité qui a subi la loi du Basileus, participé de loin à sa grandeur, reçu de sa capitale son goût, son ordre, et, de toute cette magnificence, comme un reflet qu'elle a gardé.

Aujourd'hui nous avons erré dans les temps qui ont précédé l'invasion turque, sans qu'aucune note discordante, aucun rappel de la vie moderne, vînt nous éveiller de ce rêve. Demain le hasard du voyage nous emportera au fond d'un passé plus reculé encore.

LE DIEU TOMOR

Au sommet du Tomor. Le départ de Bérat, hier matin, à cheval ; notre caravane traversant la plaine brûlante et franchissant, l'un après l'autre, tous les hauts contreforts escarpés, couverts d'arbousiers, d'arbres de Judée où s'accrochent les vignes sauvages ; et enfin la croupe gigantesque, ces deux mille quatre cents mètres qu'il faut gravir ; la pente pierreuse et raide, et le vent si frais qu'on aspirait comme une gorgée d'eau pure, comme cette eau de source limpide et froide qui réglait nos étapes, l'immense pays bleu déployé d'heure en heure, les chaînes se levant les unes derrière les autres, les fleuves qui n'étaient plus que d'étroits sentiers d'azur divaguant dans la plaine blonde, — comme elles sont présentes encore toutes ces images ! Et puis le crépuscule. Cette montagne déserte qui se resserre autour de nous. La pente interminable. La fatigue. Voici dix heures que nous sommes en selle. Nos yeux cherchent le long

des escarpements désolés, interrogent en vain cette coupure de rocher, les espaces assombris, les bois lointains. Et tout à coup, la lumière du couvent bektachi, ce point de feu, posé si haut, qui nous appelle, cette lumière humaine après tant d'obscurité et de solitude. Combien de temps sembla-t-elle reculer devant nous? Et puis l'arrivée. Les formes blanches des derviches rangées sur l'escalier, et Baba Iliaz qui s'avançait à la rencontre des voyageurs exténués, les saluant de sa voix grave et douce :

— Les pierres et les forêts vous remercient d'être venus...

La chambre préparée, les nattes sur lesquelles on se laisse tomber, et, dans la somnolence de l'extrême fatigue, les chants albanais qu'on écoute monter de la chambre voisine, ardents et sauvages, soutenus par deux notes de basse, monotones, prolongées.

Et ce matin, le départ à cheval pour le sommet. Baba Iliaz voudrait nous retenir. L'air du Tomor guérit la fièvre, affirme-t-il. Il a revêtu, pour la photographie, son costume de guerre, le manteau brun par-dessus sa robe blanche, et la hache à double tranchant. Son visage spiritualisé sourit, ses yeux brillent. Et nous songeons au pouvoir mystérieux de cet homme, qui, d'un mot, lève des centaines de volontaires prêts à mourir... Ses derviches l'entourent. Ils portent sur la poitrine cette pierre taillée à angles vifs, la pierre sacrée d'Angora, à reflets changeants, à veines colorées, pareille à celle que Baba Iliaz m'a donnée et que je lui ai promis de garder toujours...

L'accueillante maison s'éloigne. A présent, c'est le chaos de schistes où vivent seuls quelques pins tourmentés par les vents. Vraiment, l'air du Tomor guérit la fièvre! Et ces grandes vagues de brouillard qui montent par intervalles, avec quelles délices nous respirons leur humidité fraiche! Le Tomor, couronné de nuages... disait déjà Homère...

Les derniers pins ont disparu depuis longtemps. Quelques saxifrages, des renoncules intrépides s'obstinent encore parmi les rochers. Le sommet. Une tête étroite où s'emboite un mur circulaire en pierres sèches. Trois marches donnent accès à l'intérieur de cette enceinte ronde, tapissée de plaques de gazon sec et où des mains pieuses ont déposé en offrande des poignées de blé... Ceci est le sanctuaire où viennent prier les derviches avant le sacrifice. Car elle a survécu, la coutume d'immoler un bélier propitiatoire. Une fois l'an, à la fin d'août, le Tomor,

« baba Tomor, » comme disent les paysans, se couvre de pèlerins qui montent offrir au Dieu jaloux un mouton qu'on égorge à quelques pas, sur ces pierres plates, demeurées rouges, — comme on va égorger le nôtre, tout à l'heure.

Le derviche, déjà, s'approche du cheval pour délier la victime. Elle ne se débat pas. Elle attend, sa douce figure posée sur les cailloux. Elle a cette expression de résignation suppliante de ceux qui connaissent leur destin. Je n'irai pas la voir expirer sous le couteau du sacrificateur...

Quelle réminiscence obscure des holocaustes millénaires se poursuit en ce lieu consacré? Le souvenir d'Abraham peut-être conduit la main du prêtre. Sans doute, les Pélasges apaisaient-ils ainsi les colères de leurs dieux, et ces pentes abruptes n'ont jamais cessé d'être jonchées de débris d'os et de cornes.

La tradition identifie le Tomor au dieu Zeus lui-même. Et l'on raconte que deux colombes s'étant abattues à cette place où nous sommes, Jupiter leur donna la volée, et l'une d'elles arriva au temple de Dodone, sur le Tomor de Janina. Ainsi s'affirme une correspondance mystérieuse entre les deux montagnes saintes, le Tomor de Bérat et celui de Dodone.

Homère a mis dans la bouche d'Achille cette invocation, où les lettrés albanais se plaisent à reconnaître une allusion à leur Tomor : « Zeus, ô roi pélasgique de Dodone, toi qui, habitant au loin, commandes sur Dodone enveloppée par l'hiver... »

Nous venons de faire le geste millénaire conjurant le mauvais destin. Appuyés contre le mur d'enceinte, en ce lieu qui voit se poursuivre, depuis les âges mythiques, le même rite, dominant ce pays, où la vie se continue si semblable à elle-même, nous sentons s'abolir la convention du temps... Et par-dessus les siècles évanouis, il semble que devienne sensible la chaîne qui nous relie à l'humanité primitive. Nos yeux cherchent à percer la brume et à deviner, le long de l'échine pierreuse, la silhouette de ces hommes qui s'approchaient lentement, portant sur leur épaule un bélier aux pattes liées.

Ancêtres lointains d'Homère... contemporains de Troie...

Année après année, siècle après siècle, indifférents aux catastrophes et aux triomphes, aux guerres d'Alexandre, à la Grèce asservie, à l'effondrement de l'Empire romain, à la chute de Byzance, des hommes semblables, effarés devant leur pauvre

destinée obscure, gravissaient le Tomor afin de refaire le sacrifice éternel...

Ils sont venus. Nous sommes venus. Qui donc parlait dse complications modernes? Illusions, sans doute...

LA FRONTIÈRE DU SUD

La plaine sauvage se déroule, interminable, dominée par la silhouette solitaire et déjà lointaine du Tomor. Pour traverser l'Ossum, il faut atteler des buffles aux automobiles. La route n'est plus qu'une piste labourée d'ornières. A chaque fossé l'on s'arrête, et l'équipe d'ouvriers qui nous suit doit consolider le pont...

Et voici que le chauffeur s'égare le long des courbes déconcertantes du Semeni, toutes semblables, glauques entre leurs rives argileuses. De rares villages éparpillent leurs maisons de pisé, ombragées par des arbres très hauts, où grimpe la vigne, et parmi leur feuillage pendent de lourdes grappes. Il fait nuit lorsque nous atteignons Valona.

Au bord de sa baie calme comme un lac, protégée par la longue pointe de Linguetta et par le rocher désert de Saseno, Valona (Vlora) abrite ses maisons blanches et ses mosquées au pied des collines couvertes d'oliviers, première marche de ce nœud de montagnes qui la séparent de la vallée d'Argyrokastro.

De vastes cimetières italiens attestent la longueur d'une occupation malheureuse. Et sur la colline, proche de la citadelle, le village de Kanina, entièrement détruit, rappelle qu'on s'est battu tout autour de Valona.

— Mahomet est à Dieu et Vlora aux patriotes, disent les Albanais.

Au sommet de cette haute montagne dirigée vers le Sud, et dont les crêtes semblent inaccessibles, les chefs de village se rencontrèrent un jour de mai, l'année dernière. Comme les Suisses du XIIIe siècle, réunis au Grutli, ils firent le serment de mourir ou de libérer leur sol. Au début de juin, ils commencèrent leur offensive. Ils avaient à combattre une armée, munie d'artillerie et d'avions, solidement fortifiée, protégée par des vaisseaux de guerre. Eux ne comptaient pas un millier d'hommes. Ils ne possédaient pas un canon... Mais ils attaquaient la nuit pour qu'on ne devinât pas leur petit nombre, et ils tiraient très vite afin d'imiter les mitrailleuses. Ils jetaient

des peaux de mouton sur les fils barbelés, et ils passaient. Leurs femmes venaient la nuit les ravitailler dans les montagnes... Au mois de septembre, Valona, libérée, appartenait aux patriotes.

A partir de Valona commence à se déployer la chaîne de la Chimère (Himara) où les oranges et les citrons mûrissent, où les fruits sont les plus beaux de l'Albanie : une longue barrière de montagnes regardant l'Adriatique. Des villages enfouis sous les arbres. Une population chrétienne, rebelle au joug turc et qui avait su garder ses privilèges, sa législation spéciale. Aujourd'hui, les Himariotes sont ralliés au gouvernement de Tirana, qui, avec un grand bon sens, leur a laissé quelques-unes de leurs prérogatives. Leur chef-lieu est Himara, un beau village ombragé de chênes, sur un épaulement de la montagne, que nous atteignons à cheval.

On nous montre la maison où le voyageur Pouqueville, consul de France à Janina auprès d'Ali Pacha, au début du XIXe siècle, est descendu, la chambre où il s'est reposé, celle-là même où l'on a servi notre repas. L'hôte parle avec une tendresse respectueuse du passant illustre reçu par son aïeul. Et je rêve à la fenêtre, en contemplant les ressauts verdoyants au-dessous des toits, et les pentes arides qui tombent dans la mer. Ce village, si perdu, si lointain, d'accès si difficile, depuis cette visite mémorable, à combien d'hôtes étrangers a-t-il donné l'hospitalité? Peut-être sommes-nous les premiers pour qui la chambre de Pouqueville s'est rouverte...

Sur la place, les paysans dansent la danse nationale, la Pyrrhique, la danse de Pyrrhus, le divertissement préféré des Albanais. Les hommes se tiennent par la main et l'un d'eux conduit la file, tout en faisant tourner son mouchoir. Ils exécutent un lent piétinement comme s'ils terrassaient et écrasaient un invisible ennemi couché sous leurs pieds. Parfois le rythme se précipite, le chant devient un cri de joie ou de victoire ou de dure ironie, chant d'amour ou de guerre, les deux thèmes éternels qui s'expriment en accents presques identiques, rudes, sombres, amers... La joie des Albanais a toujours une résonance désenchantée. Lentement, ces hommes souples se baissent, se relèvent, se balancent, martèlent le sol en cadence, et le chef de file, un vieux paysan aux longues mèches grises, entonne un chant grave, une sorte de mélopée où nous reconnaissons des syllabes familières, un mot qui revient comme une

invocation : Elvetia... Elvetia... Cet illettré improvise un chant en l'honneur de notre pays.

« Si Dieu revenait visiter l'Albanie, il la trouverait telle qu'il l'a faite, » dit un proverbe albanais. Ce mot me revient à l'esprit le long de la route qui franchit les hauts massifs séparant Valona de Tepeleni. La vallée déroule au-dessous de l'étroite corniche des profondeurs limpides; ces ondulations nues où le calcaire affleure sont comme baignées d'azur. Aucune ville, aucune trace humaine, pas un chemin, pas même un pont sur cette Vjusa bleue au milieu de son lit trop large. Les rares villages que le regard finit par découvrir paraissent inaccessibles au flanc des vallonnements et l'on cherche en vain le sentier qui les dessert.

Mais la vallée d'Argyrokastro qui se resserre autour de nous, apparaît telle que les hommes l'ont laissée, — couverte de ruines. Elle s'allonge entre de hautes montagnes arides où les villages, cramponnés à mi-hauteur, se rapprochent, formant, au milieu de ce désert, de brèves oasis. Opiniâtrément, au prix de quels efforts! ils ont découpé quelques champs dans la pierraille. Aujourd'hui, leurs arbres n'ombragent plus que des pans de maisons détruites. Au printemps et en été 1914, les Grecs, se retirant et déjà prêts à revenir, ont tout brûlé.

On passe un col et l'on voit apparaître les murs béants de la citadelle de Tepeleni, chaos de pierre dressé sur le ciel.

Tepeleni, brûlée en juillet 1914, avait relevé tant bien que mal quelques-unes de ses ruines. Une partie de ses 4 000 habitants essayaient d'y vivre, lorsqu'en décembre 1920, un tremblement de terre parfit la besogne des Grecs, bousculant ces décombres, mêlant ces ruines qui ne sont plus que des torrents de moellons, des amas de blocs, enfermés dans les vieilles murailles encore debout, une confusion de débris où l'on chemine à grand peine. Jusqu'à l'eau du canal qui s'est perdue... Nous retrouvons les bases de la maison d'Ali Pacha; un pan de façade, un fragment de frise sur une dalle brisée : c'est tout.

On nous conduit au delà du chaos de la ville, à l'endroit qu'il préférait, assure la tradition : une étroite terrasse qui commande toute la longue vallée, le fleuve, l'ouverture du défilé de Klissura, et, sur le versant d'en face, ce village de Codra, tristement célèbre, où les Grecs de 1914 ont massacré dans une église deux cents musulmans.

Ali de Tepeleni, pacha de Janina, aventurier de grande

allure, héros de la lignée des Pyrrhus et des Scanderbeg, égaré à la fin du XVIIIe siècle, remplit du bruit de ses combats le Sud de l'Albanie qu'il avait arraché aux Ottomans. Ce mahométan cherchait en Occident des alliances, et il soutint la révolution grecque, croyant trouver chez les insurgés un appui pour l'Albanie indépendante. Ce fut sa perte. En 1822, les Turcs l'assiégèrent à Janina et le firent assassiner. Il avait quatre-vingt-un ans. Sans doute les Grecs avaient-ils oublié cette page de leur histoire lorsqu'ils réduisirent à néant la ville natale de leur premier défenseur.

Ali Pacha, de Tepeleni... figure complexe, ambitieux et implacable, qui voulait l'indépendance de son pays, mais aussi sa propre grandeur, chef génial, d'une valeur obstinée, — comme il nous plaît de le voir assis sur cette terrasse et contemplant son patrimoine !.. L'homme de fer qui brûla et massacra, sans pitié, était donc sensible à cet accent des choses... Les montagnes dénudées qui s'embrasent dans la lumière oblique, l'ascension victorieuse des ombres violettes, et la rivière errante au milieu de son lit, cette intimité et cette rudesse des hautes vallées qui enferment et protègent comme une maison élargie, — ou comme une citadelle bien défendue... — l'endroit qu'il aimait, dit la tradition.

Tepeleni n'est point abandonné. Quelques habitants sont installés dans des baraques et vivent parmi cette détresse des pierres. Ils ont orné la mairie d'arcs de verdure... Où donc ont-ils trouvé ces feuillages ?

Des hommes sont entrés, un à un, noblement, dans la pauvre chambre qu'ils remplissent de leur splendeur : ils portent la fustanelle blanche, la haute ceinture dorée où reluisent les pistolets d'argent, la veste passementée d'or, les guêtres brodées. Ils viennent d'Argyrokastro à notre rencontre. Leurs visages sont énergiques et maigres. La dignité de leur maintien fait de chacun d'eux un chef. Et lorsqu'ils défilent au soleil, dans l'éclat de leur costume blanc et or, on cherche involontairement des yeux les hommes qu'ils commandent. Quelle vision de l'Orient féodal ! Ils nous précèdent sur la route. Les autos dépassent des caravanes sans fin de petits ânes et de chevaux chargés qui vont à l'amble, derrière leur conducteur installé sur un bât. Et leur piétinement soulève une poussière dorée.

La vallée se déploie toute droite entre ses montagnes

blanches, de plus en plus désertiques, dont les ombres du soir font saillir les reliefs. Étrange paysage sculptural où les lignes, en l'absence des couleurs et des détails, s'affirment souveraines. De distance en distance, sur les deux versants, un village accroché aux pentes entasse des ruines que l'on confondrait avec le rocher, si ce n'était leur vive ceinture d'arbres, brève tache sombre parmi l'entassement des calcaires.

Au milieu de ces blancheurs qui bleuissent en cette fin de jour, les murailles violettes de la citadelle d'Argyrokastro se sont dressées à la cime d'un épaulement de la montagne, sur des assises de rocs, telle la floraison logique de tout ce dur paysage. Des maisons apparaissent serrées contre les flancs escarpés, fleuve humain qui se déverse largement le long des pentes. Une ville, dans ce désert de pierres, quel paradoxe! Elle n'a pour jardin que la plaine étroite et lointaine, à ses pieds, où sinue le fleuve bleu, et, pour horizon éternel, en face, en aval, en amont, au-dessus d'elle, que cet entassement de rochers.

Mais aussi quelle gravité est sur elle, et quel caractère de puissance! La splendeur de ce coucher de soleil la fond dans son cadre cyclopéen, l'inonde de rose léger, la parcourt d'ombres fines, ciselant à la fois les blocs et les maisons, dispensant à la ville dépouillée une magnificence inconnue des plus somptueux jardins...

Lorsque le jour s'est levé, Argyrokastro n'a pas déçu cette impression émerveillée. Du haut de la forteresse, le regard l'embrasse tout entière, agrippée à cinq contreforts parallèles que séparent des entailles profondes, et dont on dit qu'ils sont les cinq doigts de la main de Fathma. Superposant leurs façades, comme les marches d'un escalier gigantesque, blanches sur leur fond blanc, les maisons portent très haut leur rang de fenêtres, et, défiantes, guettent l'horizon.

On descend le long des rues abruptes, ombragées par des toitures de vignes. L'animation grave du bazar rappelle qu'Argyrokastro est une ville de 6000 habitants, habile à tisser la laine que les caravanes de petits ânes lui apportent.

Le marché aux grains rassemble autour des sacs de blé une foule silencieusement affairée. Les femmes s'enveloppent de longs manteaux sombres, laissant voir leurs bas, de nuances vives et mêlées. Beaucoup sont chrétiennes et ne se voilent pas. Toutes ont leur quenouille à la main, et elles filent en

marchant. A quelque distance, les chevaux et les ânes attendent de repartir, inextricable enchevêtrement de têtes, de pattes, de queues qui battent, de selles au troussequin de cuivre. Et, sur tout cela, un soleil qui devient implacable.

Au sommet d'un premier éperon que domine la ville, se dresse le « tekké » des bektachis dans sa parure de cyprès et d'anciens tombeaux.

Quittant la chambre blanche, meublée de coussins et de nattes, où se poursuivait la causerie, le baba nous a conduits jusqu'à ce terre-plein qui couronne la colline, autour duquel les cyprès rapprochés mènent une ronde solennelle.

— C'est ici, dit-il, que je veux avoir mon tombeau...

Entre les hauts troncs droits, la ville apparait découpée en une série de tableaux, comme les volets d'un triptyque. Chevauchant ses contreforts, élevant comme un diadème la citadelle d'Ali Pacha, elle s'inscrit sur le fond de grisaille symétriquement interrompu par le dur feuillage.

Et le baba, dans son ample robe blanche, avec sa barbe d'argent, et son noble visage illuminé, figure un saint, au premier plan... Il a fait apporter, sur cette terrasse qui me ravit, du café, des raisins, des cigarettes. Le jeune derviche qui nous sert s'incline très bas et se retire à reculons.

Il y a en Albanie quarante couvents de bektachis. Ils ont choisi, aux environs des villes et des villages, des sites solitaires et magnifiques. Les derviches s'adonnent à la culture; les fruits de leurs jardins sont renommés. Leur secte, dont la fondation est attribuée par la légende à Ali Bektachi, descendant de Mahomet, et qui a pour centre religieux Hadji Bektachi dans le vilayet d'Angora, comporte des rites secrets. Elle représente le courant le plus libéral du mahométisme. Les bektachis recherchent la culture de l'âme et tendent à former l'homme complet, libre et maître dans la nature. Respectés de tous, ils comptent une quantité d'adeptes laïques. Ils n'ont pas cessé d'être les protagonistes de l'idée nationale. Sous la domination turque, ils enseignaient dans leurs « tekkés » la langue albanaise interdite. Leurs babas exercent une immense influence : prestige d'une existence irréprochable, dévouement à la chose publique, autorité de cette vie spirituelle qu'on voit paraitre sur leur visage, simplicité royale de leur allure... Le baba bektachi,

qui mène une existence retirée, presque pauvre, au delà des besoins humains, est un conducteur d'hommes.

Le baba d'Argyrokastro nous a précédés jusqu'à l'entrée de son « tekké; » il a serré nos mains, embrassé le prêtre orthodoxe qui nous accompagnait, et, debout, entouré de ses derviches, il nous a suivis des yeux, tandis que nous descendions la pente escarpée.

Par le défilé de Klissura, étroit, désert, formidable entaille que la Vjusa s'est creusée dans le roc, et où passa l'armée de Pompée, par la vallée de Premeti moins aride, célèbre pour ses vergers et que longe la chaîne déchiquetée des Nemerika, par un dédale de hautes montagnes qu'il faut gravir, et puis descendre, pour remonter encore, nous sommes arrivés au pied d'un col aride, en forme de coupe, et nous avons aperçu, à une grande hauteur, au milieu de la coupe, une ville étrange, blanche d'un côté, sombre de l'autre, Ljaskoviki.

En approchant, on reconnaît des décombres, un pêle-mêle de pierraille, immense cimetière de maisons : c'est le quartier musulman, naguère très riche, avec de beaux jardins et les somptueuses demeures des beys qui venaient, l'été, en villégiature, respirer à mille mètres d'altitude.

Le quartier orthodoxe, épargné, s'entoure de longs baraquements, d'échoppes en bois, où la vie essaie de reprendre.

Ici, on nous a narré une effrayante histoire.

En 1914, les frontières ayant été fixées par la Commission internationale, et les Grecs sommés de se retirer, les Albanais s'avancèrent pour occuper Ljaskoviki. Le commandant grec demanda un délai. Il attendait des renforts, qui arrivèrent dans la nuit. Aussitôt il fit mettre le feu aux maisons musulmanes. Et il envoya dire à l'officier albanais, qui nous l'a raconté :

— A présent, venez la prendre, votre ville!

Dans ce champ de ruines confuses où aucune ne garde la figure d'une maison, on évoque les cités martyres de la France dévastée. Pendant des heures et des heures, cette évocation ne cessera de flotter devant nos yeux... Sur ces hauts plateaux couverts de maquis que domine dans le lointain la chaîne bleue du Pinde, le long de ces cirques de montagnes qui se succèdent, tous les villages sont rasés. Le plus important est Ersek, au milieu d'un cercle blond de collines, et que la route traverse : pauvres

tas de pierres à côté de quelques maisons chrétiennes épargnées.

On passe un dernier col. Et le vaste plateau de Korça se déploie, enfermé dans des montagnes lointaines. La route suit une chaîne ravinée, aux arêtes aiguës, qui l'abrite à l'Est, et toute jalonnée de villages détruits. Korça apparaît enfin, tache rose dans le soleil oblique, adossée aux basses rampes d'une montagne couleur d'ocre et de soufre.

Korça, la plus grande ville d'Albanie après Scutari, est la plus active et la plus vivante. A 800 mètres d'altitude, elle échappe à la déprimante malaria. L'occupation française lui a laissé d'autres souvenirs que ce cimetière où les croix sont si rapprochées... Korça possède un lycée où l'on enseigne le français, et les écoliers sont venus chanter sous nos fenêtres, avec une prononciation impeccable, l'hymne suisse. Ils savent depuis longtemps *la Marseillaise*...

Korça aspire au progrès et à la « civilisation. » Les rues ont déjà un je ne sais quoi d'occidental. Ici, pour la première fois, nous voyons les femmes se mêler aux hommes dans une manifestation publique. Des femmes prennent part aux repas qu'on nous offre, et que servent, avec un entrain et une bonhomie charmante, les musiciens d'une jeune fanfare revenue d'Amérique. Vêtues à l'européenne, elles reçoivent dans leurs salons où les divans, les coussins et les nattes ont fait place à nos raides canapés et à nos chaises incommodes. Bien mieux, Korça a une société de dames, « la Renaissance, » qui poursuit un double but, de culture mutuelle et de philanthropie.

Dans la maison à moucharabieh où elles se réunissent une fois par semaine, elles m'ont invitée. Elles étaient là plus d'une cinquantaine et remplissaient les deux salles. Le comité se tenait à l'entrée et les femmes musulmanes aux amples et longues jupes sombres alternaient avec les chrétiennes. Aucune n'était voilée, et pourtant deux hommes étaient présents. Elles ont un teint limpide que le grand air et les fards ont également épargné. Beaucoup sont belles, les traits réguliers, le visage ovale, des yeux veloutés et brillants. La plupart portaient des robes pareilles aux nôtres. On se serait cru dans un salon de chez nous, sans le silence qu'elles gardaient, une sorte de retenue dans l'attitude, d'absence de chuchotements et de rires.

La présidente est une chrétienne, aux yeux tristes, dont le mari a été fusillé par erreur pendant l'occupation. Lorsque les

jeunes filles eurent offert le café traditionnel, elle prononça avec feu un discours en albanais qu'on traduisait à mesure, et où s'exhalaient la plainte de l'Albanie menacée et cet immense désir de civilisation et de progrès. Toutes les femmes, autour d'elle, approuvaient du regard, souriaient, applaudissaient. Il fallait bien répondre... faire un discours... le premier de ma vie... Je réunis tout mon courage. Et m'adressant à la présidente, je commençai, la voix un peu troublée :

— N'admirez pas trop l'Occident... Notre civilisation, si vous la connaissiez...

AU CŒUR DE L'ALBANIE, ELBASSAN

— Quand nous sommes arrivés pour la première fois sur ce col, avec mes camarades, le bataillon s'est arrêté d'admiration... dit notre ami Français.

Dès longtemps, Korça a disparu au pied des rampes ocreuses, dans sa coupe de montagnes. La route en corniche au-dessus du lac Maliq envahi de roseaux, traverse une haute vallée, longe, entre les champs de maïs, un cimetière français, — on s'est beaucoup battu au flanc de ces montagnes, — gravit le col. Et, brusquement, le lac d'Ochrida est apparu dans la profondeur.

Il se déploie, en raccourci, pur ovale sous le ciel dont il semble une réplique, et dont le sépare la ceinture de montagnes aux lignes sèches, qui l'enserrent comme un anneau plus foncé. Des sommets rocheux et monotones tout proches le surplombent. C'est là que passait la frontière de 1913. En réalité, les Serbes descendent jusqu'au rivage, occupent ces villages albanais et le monastère de Saint-Naoum dont la silhouette blanche apparaît au bord de la nappe d'azur.

La petite ville de Pogradec, en face, adosse ses maisons à ces collines qui furent témoins de combats héroïques, où les Français, inférieurs en nombre, l'emportèrent.

L'auto s'arrête à Pogradec. Aucune route ne contourne le lac sauvage aux rives escarpées et désertes. Aucun bateau ne sillonne cette glace si incomparablement pure, excepté les embarcations de pêcheurs à la proue relevée, et le petit bateau à moteur qu'un Français conduit tous les deux ou trois jours à Ochrida, transportant marchandises et passagers.

Nous débarquons à la pointe de Lin où les chevaux nous

attendent. Un mamelon désert, ce promontoire de Lin que la conférence des Ambassadeurs proposera de restituer aux Albanais (la moitié de ce rocher leur appartient déjà), pour les dédommager des sacrifices exigés au Nord et à l'Est : territoires, villages, six mille habitants albanais qu'on leur prendra. Mais le promontoire de Lin est inaccessible aux diplomates... Et ce nom fait bien sur le papier...

Nous franchissons à cheval la barrière de montagnes qui abrite le lac, descendons l'autre versant, suivons un plateau qui domine de vastes étendues de terre sauvage, boisée de maquis. Nous avons fait halte au bord d'un ruisseau. Et les paysans se sont hâtés d'apporter des œufs et du raisin, qu'ils offraient avec un sourire, la main sur le cœur, en s'excusant de n'avoir pas mieux...

La haute montagne de Brzesda développe ses flancs peuplés de villages. Le sentier grimpe raide. C'est la première étape.

Dans une maison seigneuriale, moitié ferme et moitié château-fort, nous assistons avant le dîner à la cérémonie du « mézé. » Tous les hommes, les parents, les cousins sont rassemblés. Assis sur les nattes, ils entourent un plateau portant des viandes froides, des beignets de cervelles, du foie grillé en brochette, des nourritures étranges et délicates que l'on pique avec un morceau de bois pointu. Le meilleur ami sert le raki, eau-de-vie de fruit. Et chaque fois, l'un ou l'autre, en saluant, la main sur le cœur, porte la santé des étrangers. Les verres, minuscules, ne cessent de se remplir. Le ton reste grave. Personne n'élève la voix ; les paroles s'échangent, lentes et presque basses. Les rudes visages accentués, aux moustaches tombantes s'éclairent et se détendent dans un sourire. Mais il n'y a aucun éclat de gaîté bruyante.

Notre hôte est un vieillard très grand, au visage maigre et comme dévoré par un affreux souvenir. A mi-voix il raconte le malheur de cette montagne de Brzesda. En 1917, les Bulgares ont enlevé les habitants de dix-huit villages. 20 000 Albanais de cette région ont été emmenés dans la Serbie vidée de sa population et affamée. Dix mille sont revenus. Les autres moururent de faim et de misère. Il conclut :

— Ce pays qui est arrivé jusqu'au dernier point du soupir...

Un garçon d'une douzaine d'années vient d'entrer, l'aîné des petits-fils. Il récite un compliment avec cette élocution enflammée si fréquente chez les écoliers albanais. Toute

la poésie orientale semble s'échapper d'eux naturellement :

« Ce pays est couvert des traces laissées par les ennemis... Votre voyage va les effacer par d'autres traces qui seront des traces de bonheur... »

Il faut deux fortes journées de cheval pour atteindre Elbassan.

Après avoir suivi le défilé de Kjuks, entre ses formidables parois de rocher, descendu, face à la plaine bleue, les rampes d'une montagne tombant à pic dans le Shkumbi, suivi la vallée étroite où le fleuve allonge ses courbes claires, à la tombée de la nuit, nous approchons d'Elbassan.

A l'endroit où la piste se sépare du fleuve et devient une route, une majestueuse voiture attend notre caravane, escortée d'un groupe de cavaliers prêts à galoper aux portières... Cette voiture, je la regarde avec stupeur. Comment est-elle parvenue à Elbassan enfermée dans ses dures montagnes aux passages scabreux? Avec un peu de rancune aussi. Il me semblait indispensable d'entrer à cheval dans la ville mystérieuse...

Mais le protocole de l'hospitalité est inflexible.

Nous distinguons, à travers les ténèbres, de vieux sycomores aux troncs énormes, les pierres dressées d'un cimetière interminable, et, parmi les pierres, des formes voilées, immobiles ; des yeux invisibles nous cherchent. Tout à coup, la ville se révèle, des rues à peine éclairées, d'amples murailles devinées dans l'ombre, une ombre que l'on sent vivante et frémissante... Elbassan, le cœur de l'Albanie si jalousement dérobé.

Au grand jour, cette impression de mystère continue : entourée de montagnes adoucies par leurs forêts d'oliviers, et derrière lesquelles on voit se lever de hautes crêtes bleues, à quelque distance du Shkumbi qui s'étire paresseusement dans la plaine, Elbassan apparaît comme repliée sous les arbres de ses jardins.

Le bazar poursuit son activité silencieuse le long du dédale des rues entrecroisées, coupées par le rempart de l'antique citadelle. Au-dessus de la porte voûtée, on conserve trois pierres que le sultan Mahomet II a, dit-on, trouées d'un coup de flèche... Beaucoup de maisons sont effondrées, d'autres largement fissurées, car le tremblement de terre de 1920 n'a pas épargné Elbassan. En arrière du bazar, les rues s'enferment entre de hauts murs d'où s'échappent des branches de grenadiers, alourdies de fruits. Parfois le mur est à demi écroulé.

Quelle vision de jardin paradisiaque s'offre alors un instant! Des verdures étagées, des buissons de citronniers et d'orangers, des guirlandes de raisins, des touffes de larges roses, l'exubérance désordonnée des fleurs de septembre.

Nous nous sommes promenés dans un de ces jardins. Le long des allées, les pêchers trop chargés inclinaient des dômes pourpres. Des fruits jonchaient le sol. Leur incarnat bleuté était d'une telle richesse qu'on eût dit que ces arbres n'étaient là que pour étendre au-dessus des chemins, que pour répandre sur la terre cette splendeur dépassant la splendeur des roses encore fleuries. Nous n'osons pas les admirer, car le bey qui nous accompagne cueille aussitôt ces roses, fait signe au jardinier de remplir une corbeille de fruits...

Les maisons les plus simples ont leur jardin secret dont elles sont orgueilleuses. D'une terrasse couverte, où, sur les nattes, une vieille femme au profil d'aigle manœuvre son métier à tisser, mes yeux plongent dans un jardin étroit, soigné, fleuri, berceau vert parsemé de grenades qui luisent comme des ballons de cuivre sous les petites feuilles dures.

Dans la chambre contiguë à la terrasse, les jeunes femmes m'ont offert des limonades et des cigarettes.

Elles portent le pantalon bouffant et le boléro ouvert laisse apercevoir la chemisette de soie : leurs cheveux nattés serré retombent sur leurs épaules. Elles se penchent à l'envi autour du vaste coffre peint et elles en retirent les pièces de leur trousseau. Chemises de mariées en soie brodée d'or, vêtements de velours patiemment ornés de fleurs et d'arabesques, taffetas aux tons passés qu'elles tiennent de leurs aïeules, voiles transparents où des fils de couleurs différentes s'entrecroisent, leurs mains plongent avec une hâte passionnée au milieu des tissus qu'elles amoncellent sur le tapis. Elles guettent mon admiration et c'est à qui montrera la pièce de soie la plus fine. Autour d'elles, leurs enfants jouent, les petites sœurs se rapprochent, timides, les yeux luisants. Debout devant la porte, la vieille mère fait parfois entendre un bref avertissement autoritaire, en ayant soin que le battant soit fermé et qu'aucun regard de ces hommes rassemblés sur la terrasse ne puisse s'égarer parmi les jeunes visages découverts.

La coutume albanaise rassemble les fils mariés sous le toit du chef de famille. Sœurs et belles-sœurs vivent côte à côte,

élevant leurs enfants pêle-mêle autour de la vieille mère. Leur vie s'écoule sans désirs entre le mari, les enfants, les frères, entre le métier familial et le beau jardin enclos de murs. Les vieilles traditions font loi. Le respect dû aux parents d'abord. Jamais un fils, fût-il lui-même père de famille, ne fume en présence de son père ou de sa mère. Les jeunes hommes ne s'asseoient pas à table. Ils servent les hôtes et demeurent debout pendant tout le repas.

Le respect de la parole donnée, de « la bessa » a rendu proverbiale l'honnêteté des Albanais. Ils exercent l'hospitalité comme un rite sacré. Ils ne remercient jamais assez l'hôte qui leur a fait l'honneur de passer leur seuil. L'Albanais, voyant entrer chez lui son pire ennemi, suspend la « vendetta, » remet sa vengeance, le sert et l'héberge. Il l'épargne également, s'il le rencontre sans armes, ou accompagné d'une femme. Un voyageur ou un fugitif entre-t-il dans une maison de la montagne dont le chef est absent? Sa femme le remplacera, et fût-elle musulmane, elle servira l'hôte et le guidera jusqu'à la limite du territoire de son village. Il n'arrive jamais que ce passant profite de sa chance... L'adultère est inconnu dans ces montagnes où les femmes ne sont pas voilées et vont et viennent librement, — très rare dans toute l'Albanie, d'ailleurs... Les plus humbles d'entre elles gardent une retenue, une dignité dans leur allure, que nos coutumes occidentales ont dès longtemps oubliées...

— Vous me dites que cette paysanne est aisée, demandais-je un jour à un ami. Pourquoi donc vient-elle en ville avec de si pauvres vêtements?

— Parce que son mari est absent... me fut-il répondu.

L'amitié est non moins sacrée : l'ami est considéré comme un frère élu et est admis sans restriction, même si sa religion est différente, dans ce clan sévèrement gardé. Et pour symboliser le lien fraternel, les deux « frères d'adoption » échangent une goutte de sang.

Au fond de la chambre assombrie où les jeunes femmes souriantes allaient et venaient, je rêvais à la beauté de ces vieilles traditions, si sévères et si chastes, transmises dans les intérieurs bien clos, et qui confèrent au plus pauvre paysan illettré une sorte de noblesse native, une délicatesse, un sentiment de l'honneur que pourrait à bon droit lui envier plus d'un « civilisé. »

Sitôt que l'on s'éloigne d'Elbassan, la ville disparaît, comme évanouie dans la verdure de ses jardins. Et la plaine magnifique semble brusquement déserte entre ses montagnes ombrées d'oliviers derrière lesquels on voit se lever lentement la silhouette souveraine du Tomor.

Au sommet du col de Kraba, péniblement atteint par une succession de montées et de descentes, plus raides les unes que les autres, — « Rendez les rênes et fermez les yeux ! » conseillent nos guides, — nous nous retournons une dernière fois.

Dans l'échancrure de la forêt, c'est tout le déploiement des crêtes bleues au-dessus desquelles jaillit le sommet du Tomor, isolé, dominateur, appuyé sur ses longs épaulements. Et l'on aperçoit, par l'entrebâillement des chaînes, un pan de vallée, la ligne claire du Shkumbi, et l'on cherche Elbassan invisible sous la parure de ses jardins.

A l'Occident, entre les montagnes largement écartées, la plaine de Tirana s'incline vers la mer.

SUR LA ROUTE DE DIBRA

De mauvaises nouvelles sont arrivées. Des bandes serbes attaquent du côté de Ljuma. D'autres menacent le front du nord. Et l'on se bat près de Kastrati. De toutes les parties de l'Albanie, les volontaires affluent à Tirana. Ils descendent de leurs montagnes, ayant pour tout bagage leurs cartouchières et leur fusil, leur manteau de drap tissé. Il y en a de très vieux aux cheveux tout blancs, et de très jeunes, presque des enfants, dont les visages graves et timides se détournent. Ces hommes, sans uniformes, dans leurs vêtements de paysans, apparaissent davantage liés à leur sol.

Nous les avons vus manœuvrer sur la plaine qui borde Tirana. Très droits, très souples, ils défilaient par deux, et l'officier rectifiait d'un mot la position d'un fusil. Qu'importe d'ailleurs !... Ils savent tirer...

Ayant terminé l'exercice, ils se sont mis à danser. Toujours la même danse lente et rythmée, celle que nous avons vue à Himara, à Argyrokastro, dans l'éclat des fustanelles tournoyantes, à Moscopol, d'un bout à l'autre de l'Albanie. Leurs camarades, assis sur leurs talons, soutenaient le chant en élevant deux notes de basse, monotones, comme l'accord continu

d'un orchestre. Ils savaient qu'ils partiraient le lendemain peut-être. Aucun n'eut l'idée de soulager l'heure présente par des libations. Il n'y eut pas un cri de haine ou de vengeance. Seulement cette danse solennelle et cet âpre chant. Puis ils ont regagné leurs quartiers pour dormir.

Ils sont partis par la route de Dibra.

La route de Dibra... Ce sont les échelles qu'il faudrait dire. La chaîne des Daïtit, en face de Tirana, se coupe profondément. Un défilé vertigineux donne accès sur l'autre versant. Nous avons parcouru ce défilé. Lorsqu'on a franchi le court espace de plaine, il faut gravir les premières marches des rampes de grès ravinés par les pluies, et où les caravanes, piétinant les mêmes passages depuis des siècles, ont creusé des couloirs si profonds que les cavaliers sont obligés de ramener leurs pieds sur le cou du cheval.

On pénètre dans le défilé et la raide montée commence. La gorge étroite dévale à pic jusqu'au torrent qui apparaît sous la verdure comme un bref éclair bleu. Pavé de blocs entassés à la mode turque, le sentier est à tel point glissant et escarpé que les chevaux, si courageux pourtant, au pied si sûr, hésitent parfois, et tellement étroit que l'on redoute de croiser une autre caravane. Comment deux chevaux de bât, chargés, passeraient-ils côte à côte sans tomber dans le précipice? On monte, on descend, on remonte et cela pendant cinq heures. L'orifice du défilé inscrit sur l'azur du lointain un V gigantesque. Les parois de rochers coupées net opposent de chaque côté leurs stratifications identiques. On a l'impression d'errer dans les entrailles mêmes de la montagne, accidentellement découvertes. Le sentier grimpe plus raide encore. On approche du point culminant, à l'extrémité de la gorge. Et c'est toujours le bruit du fer égratignant le roc, les souffles haletants, l'effort poussé au paroxysme, — la terrible montagne qui livre à regret le passage... Et c'est par là que les volontaires vont rejoindre leur poste, là que s'achemine tout le ravitaillement... c'est par là qu'on descendra les blessés et les morts.

Le col, enfin. Une vallée s'est ouverte. La chaîne bleue se développe, nue, ravinée, ciselée, portant à ses flancs des sentiers pareils à celui que nous venons de suivre.

Nous n'irons pas plus loin sur la route de Dibra. Notre but, c'est ce village de Bjeish, campé le long d'une arête qui s'avance dans la vallée et domine la rivière paresseuse.

Un très petit village sous des arbres fruitiers. Il éparpille ses maisons basses, aux toits de tuile, très pauvres.

Nous sommes entrés dans une de ces maisons. La chambre des étrangers nous accueille, pareille à tant d'autres où nous avons dormi, cette chambre dont la porte demeure ouverte jour et nuit, à l'intention des voyageurs. Le toit enfumé, les grosses poutres transversales, les parois blanchies à la chaux où des cavités servent d'armoires, nous connaissons tout cela. Le mur bombant au dehors, ménage une logette couverte de nattes. Un grand feu brûle sur les dalles, sans cheminée, la fumée s'évanouissant par les interstices du toit. Nous avons mangé, étendus devant ce feu. Dans la chambre voisine, on entend les voix des femmes invisibles. L'hôte, un grand vieillard sec aux moustaches retombantes, l'air mystérieux et farouche, va et vient sans bruit. On a dressé nos lits de camp à côté du foyer qui entretient un peu de lumière. Les voix des femmes se sont tues. Pourquoi est-il impossible de dormir? La fatigue, la fièvre...

Une sourde angoisse alourdit les ténèbres autour des bûches qui rougeoient. Il semble que l'angoisse oppressant l'Albanie devienne concrète et sensible dans cette pauvre chambre du montagnard de Bjeish.

Toujours les mêmes malheurs qui recommencent! Ce pays ruiné, dévasté, désolé et ne demandant que la paix, ne cesse pas d'être contraint à se battre... La paix... Ce désir unanime de la paix que nous avons senti d'un bout à l'autre de l'Albanie... Et voici que la guerre recommence comme un feu mal éteint qui ne cesse de se rallumer. Et toujours cette vaine attente, cette espérance jetée vers la Société des Nations (1), vers les Puissances, vers la France surtout, parce que la France a la réputation d'être juste.

Les Serbes avancent... Il va donc grossir encore, le nombre de ces réfugiés hâves, chassés de leurs villages et que nous avons vus à Tirana, à Elbassan, à Scutari, mourant de misère, et que

(1) Les Puissances ont fini par s'émouvoir et ont fait à Belgrade une démarche. Le 9 novembre, la Conférence des ambassadeurs a décidé de conserver à l'Albanie ses frontières de 1913, avec certaines rectifications au détriment de l'Albanie. Le Conseil de la Société des Nations a envoyé à Tirana une commission internationale avec mission de surveiller le retrait des troupes serbes. D'autre part, la commission pour la délimitation des frontières albano-serbes, déléguée par le conseil des ambassadeurs, a commencé ses travaux au mois de mars dernier. La paix des Balkans et, par conséquent, la paix de l'Europe dépendra du sort fait à l'Albanie.

la bourgoisie albanaise ne sait point secourir... Tous ces petits enfants aux grands yeux d'affamés et qui ne passeront pas l'hiver...

Je revois les intérieurs où nous avons été accueillis comme des amis. Des visages de femmes se lèvent dans mon souvenir. Cette jeune veuve de Korça qui disait : « Je ne veux pas me remarier, je veux servir l'Albanie... » Notre hôtesse de Premeti qui nous reçut en robe de soie devant sa maison et se tint debout tout le long du repas, sur le seuil de la salle, surveillant le service, et qui, le soir, dansa pour nous la danse nationale, si chastement, les yeux baissés, en chantant à mi-voix, conduisant par la main ses jeunes brus... Et cette paysanne de Drenova que nous regardions cueillir des fruits et qui voulait nous faire emporter toute sa corbeille... et toutes nos hôtesses invisibles qui ont veillé sur notre bien-être, notre repos, multipliant leurs soins avec un raffinement inconnu de l'Occident égoïste et pressé. Et les jeunes institutrices aux yeux fervents qui nous amenaient leurs élèves... La même angoisse les tient éveillées cette nuit, sans doute... Et je sais que la pensée de retenir ces hommes qu'aucune loi n'enrégimente, ne les effleure même pas. Ceux qui sont désignés par l'opinion du village, s'ils ne partaient pas, les femmes les mettraient elles-mêmes hors de la maison. Elles leur diraient avec cette dure ironie qu'on retrouve dans la poésie nationale :

— Va vivre avec les femmes, puisque tu te conduis en femme...

Cette fois-ci, la lutte sera désespérée.

« Nous sommes prêts à mourir, disent-ils. On veut nous donner une Albanie qui ne sera même pas suffisante pour faire un tombeau... »

L'Albanie déchiquetée entre ses voisins, supprimée de la carte du monde, au mépris du droit... Devrons-nous encore assister à cela?

La bûche s'est écroulée dans un monceau de cendres. Le jour tardif de l'automne paraît à l'étroite fenêtre. Les voix s'éveillent dans la chambre voisine. Et le jeune domestique apporte une aiguière d'eau fraîche et des verres fumants, remplis d'une infusion de plantes sauvages.

Nous sommes montés à cheval. Nous quittons le village de Bjeish. Nous gravissons les flancs de la montagne où s'ouvre

là-haut une grotte toute noire. Le soleil inonde l'immense pays bleu, les croupes arides et pures, la vallée sauvage où mes yeux retournent sans cesse chercher la route de Dibra.

La piste s'arrête. Les chevaux ne peuvent plus suivre. Nous grimpons à pied dans les pierres parfumées de cyclamens.

Et tandis que nous montions ainsi, lentement, et que la grotte semblait s'élever toujours, je sentais venir la réponse à la question angoissée de cette nuit.

L'âme albanaise, je la sentais éparse sur toutes ces crêtes découpées dans l'azur, sur toutes ces dures montagnes désertiques, je la sentais flotter autour des villages tenaces, incrustés le long des pentes; elle remplissait le vaste paysage de son rêve, de son espoir, de son entêtement. Quoi qu'il arrive, l'âme albanaise ne peut pas disparaître. Tant de malheurs n'auront pas été vains, et l'amour de ce peuple pour sa terre et ses traditions le sauvera une fois encore, même sous le joug, ainsi que l'a montré l'expérience des derniers siècles.

L'âme albanaise, mais nous avons besoin de sa vaillance, de sa fidélité, de cette jeunesse qu'a préservée une longue tutelle... Elle a échappé à presque toutes nos contaminations... Et ses vertus, au sortir de l'Occident, semblent un rafraîchissement inattendu.

Semblable aux roses d'Elbassan, invisibles dans leurs jardins secrets et parfumant le dédale des rues resserrées entre les murailles, l'âme albanaise ne se laisse plus oublier de ceux qui l'ont une fois respirée.

Ce pays « arrivé jusqu'au dernier point du soupir » a le droit de vivre. Si l'on veut obtenir la stabilisation des Balkans, on doit considérer comme indispensable qu'il se développe et occupe la place qui lui appartient. Il continuera son rôle historique qui est d'opposer un rempart aux ambitions sans mesure des peuples trop vite gagnés à l'impérialisme. Pour le repos du monde, l'Europe a besoin de l'Albanie.

NOËLLE ROGER.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LA VRAIE HISTOIRE
DE
GŒTHE ET BETTINA[1]

Tout le monde a lu le charmant *Lundi* de Sainte-Beuve sur la correspondance de Gœthe et de Bettina. Ces fameuses *Lettres à un enfant*, publiées à Berlin en 1835, trois ans après la mort du poète, par la veuve d'Achim von Arnim, eurent aussitôt dans toute l'Europe un retentissement immense, qu'explique leur agrément, non moins que l'intérêt de la figure illustre qui venait de disparaître. C'est la première en date de ces publications qui livrent en pâture à la curiosité les dessous et les secrets de la vie des grands hommes. Le livre, traduit chez nous dès 1843, devint presque aussi populaire en France qu'en Allemagne, et n'a plus cessé de passer pour un des monuments les plus curieux de l'âge romantique.

On savait cependant, dès le temps de Bettine, que son livre était fort sujet à caution, et que beaucoup de choses devaient y être prises sous bénéfice d'inventaire. Hermann Grimm relevait dans les marges de son exemplaire des traces de ce truquage, et le critique anglais de la *Quarterly Review* traitait tout net

(1) *Bettinas Briefwechsel mit Gœthe, auf Grund ihres handschriftlichen Nachlasses, zum ersten Mal hgg. von Reinhold Steig*, 1 vol. in-8, avec un portrait en couleurs et cinq fac-simile de dessins et d'autographes, Leipzig, Insel-Verlag, 1922.

ce « document » de mystification. Dès lors, une polémique interminable s'engageait sur le degré de confiance que méritent les *Lettres à un enfant*, et sur la part de vérité qu'elles peuvent contenir : c'est un des sujets auxquels reviennent sans cesse les critiques de Gœthe. Et il en résultait que cet ouvrage, comme tous ceux de Bettine, sa *Günderode* ou son *Ambrosia*, n'était guère qu'un « roman par lettres, » où il fallait désespérer de démêler jamais la vérité de l'invention.

Mais tout cela n'a plus aucune espèce d'importance. Nous savons maintenant à quoi nous en tenir : on vient de nous donner les textes originaux. Ils étaient conservés au château de Wipersdorf (Brandebourg), dans la famille Arnim, enveloppés encore dans la même chemise de satin rose où Bettine les avait rangés lorsque, suivant les volontés de Gœthe, ses lettres lui avaient été rendues, en 1832, par le conseiller Müller. C'est ce précieux dépôt, gardé intact par ses enfants, que nous avons entre les mains, dans une édition minutieuse, qui respecte jusqu'à l'orthographe et à la ponctuation à la débandade de Bettine, et qu'éclairent en outre des notes judicieuses, jointes à cent extraits empruntés au *Journal* de Gœthe et aux lettres contemporaines. A présent, on peut dire que nous n'ignorons plus rien du secret de Bettine et de l'étrange roman d'où sortirent les *Lettres à un enfant*.

Avouons-le tout d'abord : l'éditeur a beau dire, on ne peut pas laver Bettine du reproche de supercherie. Ainsi, des trente-cinq billets qu'elle attribue à Gœthe, et qu'elle prétend que celui-ci lui aurait adressés, il faut bien reconnaître qu'elle en a supposé environ une vingtaine, et qu'il lui arrive encore de falsifier les autres. Elle n'est pas plus scrupuleuse avec ses propres lettres, qu'elle ne peut se garder de retoucher et d'embellir. Un exemple. Étant aux eaux de Schlangenbad, au mois de juillet 1808, elle écrit à Gœthe, qui faisait sa cure de Carlsbad :

La jeune princesse de Bade (Stéphanie de Beauharnais, nièce de Joséphine) se trouvait avec sa compagnie sur la terrasse inférieure et y prenait le thé. Trois cors du théâtre de Mannheim lui avaient préparé une surprise : ils se mirent à jouer dans les bois. Aussitôt j'oubliai toutes les grandeurs mondaines, je me rapprochai des instruments, je me glissai tout près, tout près, pour recevoir directement dans l'oreille et dans le cœur les éclats de cette force sonore. C'était une volupté.

C'est une impression assez insignifiante. Attendez ! Voici la version de 1835, « revue et augmentée : »

Le bavardage des Français se tut. J'entendis près de moi quelqu'un s'écrier à plusieurs reprises : *Délicieux!* Je me tournai vers la voix; c'était celle d'un bel homme : sa tournure était noble, son visage spirituel; il n'était plus jeune, et il était décoré de rubans et de plaques. Il se mit à causer avec moi et s'assit à mes côtés. Comme je suis habituée à être prise pour un enfant, je ne m'étonnai pas quand l'inconnu m'appela ainsi. Il prit ma main et demanda qui m'avait donné cette bague. Je répondis que c'était Gœthe. *Comment Gœthe? Je le connais.* Alors il me raconta qu'après la bataille d'Iéna il avait passé plusieurs jours chez toi, et que tu avais coupé un bouton de son uniforme pour le conserver dans ta collection de médailles. Je lui dis que toi, en me donnant cette bague, tu m'avais bien priée de ne pas l'oublier. — *Et cela vous a remué le cœur? — Aussi tendrement et aussi passionnément que les sons qui se font entendre là haut. — Et vous n'avez réellement que treize ans?* Tu dois savoir qui c'est : je ne lui ai pas demandé son nom.

Voilà du Bettine tout pur, du Bettine à dormir debout. Il fallait bien que Bettine eût vu Napoléon ! Quant à l'âge, en 1808, elle avait, ne lui en déplaise, vingt-trois ans bien sonnés. Hormis la bague, cette bague qu'elle venait justement de donner à son ami Puckler-Muskau il ne reste rien de ce tissu de fables : tout est pure mythomanie. On comprend que ce soit assez pour faire des *Lettres à un enfant* un livre des plus suspects et des plus déconsidérés, et que l'auteur ait mérité de passer pour une petite cousine du baron du Munchhausen et de M. de Crac.

Il n'est pas jusqu'à la scène fameuse de la première rencontre avec Gœthe, cette scène à la fois comique et solennelle, d'un goût si allemand, il n'est pas jusqu'à cet épisode célèbre et caractéristique qui, dans la réalité, ne paraisse s'être passé d'une manière toute différente. On se rappelle le tableau : l'apparition du maître, la petite interdite, les premières paroles de Gœthe : « Je vous ai fait peur, mon enfant? » Puis Bettine sautant tout à coup sur les genoux du poète et y tombant endormie de fatigue et d'extase. Dans sa première lettre à Arnim, la jeune fille raconte les choses plus simplement :

J'ai beaucoup parlé de vous avec Gœthe : il vous aime et comprend très bien que je vous aime. Ce qui m'étonne, c'est de m'être sentie si à l'aise, toute seule avec lui, *que je m'appuyai à son épaule et que je*

m'y suis presque endormie, le monde autour de moi me paraissait si calme! Il ne s'est pas fâché et n'a pas retiré l'épaule; le peu de mots qu'il m'a dits est un si grand honneur pour moi! Il m'a passé une bague au doigt de la main droite : c'est une intaille qui représente une petite figure qui se coiffe.

Mais il ne faudrait pas que les fantaisies de Bettine nous empêchassent de distinguer le prix singulier de son livre; ou plutôt, puisque nous pouvons comparer les deux textes, il ne faudrait pas que les impostures de la seconde Bettine nous fissent oublier le charme de la première. Ce charme est demeuré assez fort pour enchanter encore, à travers les mensonges des *Lettres à un enfant;* il n'a pas cessé de recruter à cette enjôleuse des défenseurs, empressés à trouver des excuses à ses improbités les plus inexcusables, comme il est arrivé à certaines condamnées célèbres, qui ont toujours réussi à persuader les gens par on ne sait quel air touchant d'ingénuité. Et puisque nous avons tous les éléments de la cause, examinons, à la lumière des documents nouveaux, le cas de Bettine von Arnim.

* * *

Il y avait à Francfort, vers 1770, dans un triste coin de la Sandgasse, un commerçant italien du nom de Pier'Antonio Brentano. C'était un de ces négociants comme il y en a partout, qui vendait des primeurs et des produits de son pays; riche, dur, autoritaire, avare et magnifique, ayant terrorisé deux femmes, dont il avait eu toute une marmaille d'enfants. Chacun, dans cette république, avait son grain de folie : c'était même à Francfort une manière de proverbe, que « là où la folie finit chez tout le monde, chez les Brentano elle ne faisait que commencer. » En effet, c'est de cette même boutique de la *Tête d'or*, que devaient sortir deux des phénomènes les plus extraordinaires de la littérature allemande, la susdite Bettine et son frère Clément, le délicieux lyrique qui allait un beau jour s'enfermer pour quatre ans avec une stigmatisée, et stupéfier l'Europe, en plein XIXe siècle, et cinquante ans après Voltaire, par les visions de Catherine Emmerich.

Il ne faut jamais oublier que cette Allemande est à moitié Italienne (Bettina, c'est la forme italienne d'Élisabeth, mais notre héroïne n'a jamais écrit et signé que *Bettine*, et nous lui conservons ce joli nom). Elle est donc quelque chose

comme un génie hybride, un capricieux lutin, un petit météore, un rayon de soleil du Midi égaré dans les brumes d'un ciel cimmérien. Une brunette, toute petite, l'air d'une bohémienne, avec de beaux yeux noirs, ardents et caressants dans des traits en désordre, sous une tignasse ébouriffée. Des façons de garçon, une espèce de diable au corps, toujours des couleurs vives, des robes rouges, vertes, une mobilité de flamme. Le jour où elle lut *Wilhelm Meister*, tout de suite elle trouva son type : Mignon ! Ajoutez, chose capitale, une culture catholique. Au couvent de Fritzlar, où elle avait été élevée, c'est elle qui fait le sacristain, prend soin des linges, du ciboire. Elle s'accoutume ainsi au service du sanctuaire. Elle conservera le goût de l'oratoire, toujours se croira née pour le tabernacle et choisie pour l'autel. Pas pieuse du tout, avec cela, une véritable petite païenne, une perpétuelle ivresse de bacchante ou de Ménade, paradoxalement dépaysée dans la poésie germanique, et qui ferait déjà songer à l'auteur du *Cœur innombrable* et du *Visage émerveillé*.

Telle était l'étrange petite fille, le bizarre brugnon sauvage, que le ciel mûrissait pour l'auteur des *Affinités électives*. Mais ce n'est que la moitié de cette prédestination. Je n'ai dit que le côté paternel, excentrique. La mère de Bettine était cette Maximiliane de Laroche qui, jeune fille au temps des vingt-cinq ans du poète, avait été longtemps une de ses adorations, — son « Euphrosyne, » disait-il : il y a un peu d'elle dans la Charlotte de *Werther*. Ainsi l'image du grand homme était un souvenir de famille : Bettine trouvait ce songe dans l'héritage de sa mère. Toute jeune, précoce orpheline, les premières pages de Gœthe qui lui tombèrent sous les yeux, c'étaient ses lettres, toutes remplies de l'inoubliable Maxe. Bientôt, elle lut ses livres, elle dévora *Wilhelm Meister*. Un beau jour, enfin, elle entra chez la mère du poète : n'était-ce pas se rapprocher de lui? C'était l'année d'Iéna, au début de l'été de 1806. La vieille dame s'éprit aussitôt de la jeune fille : parler de son fils, c'était trouver le chemin de son cœur. Et tous les jours, pendant plus d'un an, la petite Brentano prenait le chemin de la belle maison de la Fosse-aux-Cerfs où continuait de vivre Madame la Conseillère; elle prenait sa place à ses pieds, sur le même tabouret où le poète enfant avait coutume de s'asseoir, et elle disait : « *Frau Rath*, encore une histoire de Wolfgang ! » Elle

prit l'habitude d'apporter un gros livre qui lui servait de pupitre et, sans quitter sa place favorite, tandis que la mémoire des choses passées abondait comme une neige sur les lèvres maternelles, la jeune fille écrivait rapidement sur ses genoux. C'était toujours l'histoire des « enfances » du poète, sa beauté, les prodiges de sa naissance et de sa jeunesse, l'éclat qui environnait cette adolescence divine, ses premières amourettes, comme il patinait bien, comme il faisait le feu follet dans la prairie du Mein, et toutes les anecdotes de ces *Evangelia juventutis*, qui sont la gloire ineffaçable des premiers chapitres de cette vie immortelle. Et rien n'est plus touchant, dans le roman de Bettine, que le tableau de ces deux femmes, l'une si jeune, l'autre si près de la tombe, unies toutes deux par le même culte, l'aïeule rajeunie par le contact de l'enfant, et l'enfant instruit à l'amour par les récits de l'aïeule.

Enfin, elle parvint à couronner son rêve : au retour d'un voyage à Berlin, où elle accompagna un de ses beaux-frères, travestie en garçon sur le siège de la voiture pour traverser les lignes, une toque de renard sur la tête, une latte au côté, un pistolet à la ceinture, — le joli petit postillon qu'elle devait faire ainsi, animée par l'éclat d'une prodigieuse attente ! — elle vit Gœthe, elle fut reçue avec bonté par son idole. C'était à Weimar, le 23 avril 1807. Elle le revit à l'automne, où elle demeura à Weimar pendant une dizaine de jours. Trois ans plus tard, ils se retrouvent ensemble à Teplitz, près de Carlsbad, du 9 au 11 août 1810. L'année suivante, Bettine, nouvellement mariée, reparaît à Weimar, en compagnie d'Arnim. On verra ce qui devait résulter de ce voyage.

C'est pendant ces quatre ans, de 1807 à 1811, que tient toute la correspondance de Gœthe et de Bettine. A partir de 1811, le poète n'a plus écrit, et Bettine elle-même n'a pas osé lui attribuer une ligne postérieure à cette date. A prendre cette amitié singulière dans son beau temps, à lire dans leur suite les lettres qui nous en restent, et à les lire, bien entendu, dans le texte authentique qui vient de nous être rendu, que voyons-nous?

Du côté de Bettine, c'est le plus gracieux élan de jeune fille, une exaltation de pensionnaire, pleine de timidité, de coquetterie, d'abandon, de familiarité, quelque chose d'irisé, d'indécis comme un songe, bref, un charmant marivaudage et le plus

joli jeu du monde. Quelle aimable idylle que ces lettres! Mais quel méchant génie devait pousser la malheureuse à les gâter sans remède, sous prétexte de les corriger? Elle est humble, elle est douce, modeste, insinuante; elle tâche à gagner les bonnes grâces de toute la maison : elle fait de petits cadeaux à Christiane (la femme de Gœthe) et à son secrétaire Riemer. Elle, qui n'est pas très forte sur les ouvrages d'aiguille, elle fait pour la *Frau Geheimrath* une veste de tricot. Autant de façons de penser à *lui*, autant de prétextes de *lui* écrire et de l'occuper d'elle-même. Car elle sait bien qu'elle a peu de chose à lui offrir, et qu'une gamine de son espèce est bien osée d'attendre un regard du premier poète de l'Europe. Elle s'excuse gentiment : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a... Un chien regarde bien un évêque... » Comme elle n'a pas grand chose à dire, elle s'ingénie à trouver des sujets dignes d'intéresser son grand homme : elle lui envoie des brochures juives, des programmes d'éducation. Surtout, elle se rattrape sur le paysage : quel aubaine qu'un voyage dans le Harz ou aux bords du Rhin, à Salzbourg, à Munich, à Vienne! A chaque étape, elle voit du monde, elle informe son ami des nouvelles de Tieck, de Mme de Staël, de Jacobi, de Rumohr; elle lui envoie des gravures, fait copier à son intention le portrait de Dürer; tantôt c'est la « première » de la *Médée* de Cherubini, tantôt l'*Iphigénie* de Glück à l'Opéra de Berlin; une autre fois, elle a découvert de la musique à quatre voix et fait tenir à Gœthe les *Psaumes* de Marcello; à Vienne, elle va voir Beethoven. En un mot, elle se met en quatre pour se rendre nécessaire, se rabattant, quand les sujets manquent, sur une promenade, une rêverie, un coucher de soleil, — la nature est si complaisante! — et c'est une succession de nocturnes, de sérénades, des élégies en prose d'une beauté souvent merveilleuse, presque égales à ce que le *Lied* a produit de plus parfait, le tout jeté au galop et à bride abattue, sans un point, sans une virgule, dans une sorte de torrent lyrique, toujours pressé d'en revenir à la même conclusion, et où chaque page s'achève par un hymne d'amour.

Tout cela est charmant. Mais il y a une question qu'on ne peut pas s'empêcher de faire. A l'époque de ces lettres, Bettine avait vingt-deux ans, et Gœthe cinquante-huit. Sans doute, rien n'est plus commun que ces passions de fillettes qui se montent la tête pour un professeur, un comédien, un ténor, un prédi-

cateur. C'est l'aventure la plus banale. Gœthe, d'ailleurs, à soixante ans, était encore magnifique ; bien loin d'évoquer l'idée d'un vieillard, c'est alors, au contraire, qu'il donna la vraie impression de l'olympien et de l'immortel. Et cependant, quand on y songe, on a peine à se définir la nature du sentiment qui jette la jeune folle à la tête de ce sexagénaire. C'est de l'amour, évidemment, et pourtant on hésite à la prendre pour une amoureuse. Notez que, tout le temps de sa passion pour Gœthe, elle se laisse faire la cour par ce beau garçon d'Arnim, dont elle sera bientôt la fiancée officielle : ce second roman se continue parallèlement au premier. C'est le solide. Elle sait d'ailleurs que Gœthe est marié, et qu'il n'y a rien à faire de sérieux de ce côté ; c'est du reste une honnête fille : elle n'a sûrement pas eu un seul instant l'idée d'une liaison, ou même d'un caprice un peu vif et poussé à fond de la part du poète. Tout le monde enfin, son frère, Arnim, est dans le secret de l'affaire, et personne ne paraît s'en être inquiété un moment. Elle-même voit fort bien Gœthe tel qu'il est : « Il a pris du ventre et il a double menton. » Alors, on ne comprend plus. Sait-elle bien elle-même où elle veut en venir? Où cela mène-t-il? Qu'est-ce que cette passionnette, dont on ne voit pas le résultat? Qu'est-ce que cette ébullition, cette vapeur du cerveau, qui n'intéresse ni la chair ni le sang, qu'est-ce que cette ardeur qui ne sort pas des entrailles, et qui pourtant a l'air de parler comme l'amour?

Elle écrit quelque part à Gœthe : « Dans ses lettres, ta mère met plus d'esprit, et moi plus de cœur, *ou plutôt plus de mon foie,* » ajoute-t-elle en se ravisant, c'est-à-dire plus d'elle-même et de sa personne intime : une curieuse petite personne, de plus d'imagination que de tempérament. Amour de tête, en un mot, pure exaltation de la cervelle, qui ébranle à son tour la sensibilité : c'est cette excitation qui la met en état de lyrisme, en état de grâce littéraire. Pas le plus petit mot pour la guenille et la sensualité. Et cependant, on pourrait quelquefois s'y tromper, tant l'imitation est exacte, et tant la littérature « joue » la réalité. Enfilades de mots extatiques : « Votre enfant, ton cœur, ta bonne fille, qui aime tant son Gœthe, qui l'aime par-dessus tout, et dont le souvenir la console de tout, » — chapelets d'exclamations adorantes, kyrielles de litanies amoureuses : « Toi, le seul beau, le seul bon, incompréhensiblement aimable, souverainement attrayant et qui pourtant délivres, qui

gardes précieusement l'amour et pourtant le possèdes seul dans sa plénitude, à la fois avare et royalement prodigue, dont un seul regard réjouit, console, et répand le bonheur. » Ou encore : « Ton vêtement m'est plus précieux que tout le reste de l'humanité; je baiserais une à une les marches de ton escalier... » « Je me battrais pour toi comme une lionne, je mordrais, je serais capable de prendre le monde en grippe, et de l'adorer ensuite, si tu me disais de l'aimer. » Elle devient brave pour son ami, elle escalade des tours en ruines en son honneur, elle risque de se rompre le cou, simplement pour attirer un moment son attention. Elle le traite comme un Dieu : « Je crois en toi, je mourrai dans cette foi, et cette foi est la vérité, et cette vérité est mon salut... » Par moments, elle voudrait s'anéantir en lui, et atteint à des expressions d'un quiétisme éperdu. Gœthe lui écrit qu'on a bu chez lui à sa santé : « Ah! bois, n'en laisse pas une goutte! *Que ne puis-je m'engloutir en toi, et que tu le sentisses avec plaisir!* » Et ailleurs : « Je me blottis dans ton cœur, j'y ai fait mon berceau, et qui m'arrachera de là, — soit la mort, soit la vie, — t'arrachera ton enfant. *Je voudrais n'avoir qu'un oreiller avec toi* (*ne le dis pas!*) mais un oreiller dur, *pour pouvoir y dormir à ton côté* (*ne le dis pas!*) *et goûter près de toi le plus profond repos...* »

Et Gœthe? Gœthe reste poli et extrêmement froid. Non pas qu'il fût devenu sage ou crût passé l'âge d'aimer. On se tromperait beaucoup sur la vieillesse de Gœthe, si l'on s'imaginait que son calme apparent recouvrît un cœur éteint. Jusqu'à son dernier jour, cette âme ardente fut sensible à la beauté. L'ancienne flamme se ravivait et jaillissait de la glace des ans, avec la fougue et la folie qui nous étonnent dans la passion de Chateaubriand pour son Occitanienne. Il y a dans ces natures puissantes une vigueur de santé, des ressources et des retours incroyables de jeunesse. Le poète du *Divan* allait bientôt le faire voir.

La vérité est que tout simplement la petite ne l'émut pas. Le premier jour où il la vit, le soir de ce 23 avril qui devait être pour Bettine la grande date de sa vie, et qui avait de quoi le toucher en lui représentant le souvenir de sa chère Maxe, il note laconiquement dans son carnet : « *Mamsell Brentano.* » C'est tout. Un mois plus tard, après la première lettre de Bettine, il écrit à Christiane : « *Cette lettre lui a fait autant de tort dans*

mon esprit, que tes réflexions et celles de Riemer. » Elle avait déplu. Cela s'explique : elle avait paru *exagérée.* Par toute sa nature, par ses relations, par les côtés brillants et faux de son esprit, c'était une romantique, et Gœthe, à ce moment, cachait de moins en moins son antipathie pour cette école. Et puis, elle portait des lunettes!

Sans doute, il était trop curieux de toutes choses pour écarter le spectacle de cette jeune ferveur qui s'offrait à lui, si étrange et si séduisante. Il avait le cœur libre : il accepta le divertissement. L'homme se laissa faire et l'artiste y trouva son compte. En effet, la jeune fille lui fournissait des thèmes, une matière poétique qu'il s'amusait à mettre en vers : c'étaient des expressions vives, de ces sentiments immédiats et qui ne s'inventent pas. Le poète les monte en bijoux dans ses rimes. « Envoyez-moi, lui écrit-il, quelque chose à traduire. » De là cinq ou six des beaux sonnets, qui parurent en 1815 dans le deuxième volume de ses Œuvres. Il *utilise* la jeune fille sans y mettre du sien, comme un peintre fait une étude d'après le modèle vivant. Le cœur n'est pas de la partie.

Certes, il n'a pas la cruauté de repousser Bettine ; il lui demande de petits services, des *tracts* israélites ; il lui adresse son fils en l'envoyant à Heidelberg ; et surtout il la prie d'écrire ce qu'elle a retenu des récits de sa mère, pour s'en servir dans ses *Mémoires :* c'est à quoi nous devons les trente pages sur l'enfance de Gœthe, qui sauveraient le nom de Bettine, et qui seront toujours le complément indispensable des premiers épisodes de *Poésie et Vérité.* Mais il lui écrit peu ; il reste des six mois sans répondre, et ne répond que de courts billets. Bettine lui dit *tu* presque dès le début, et lui, qui pourrait être son grand père, conserve plus d'un an le *vous* de cérémonie. Pas une fois il ne fait mine de répondre à ses baisers. Lui qui trouvait si triste le mariage d'une jeune fille, et qui n'y assistait jamais, il presse tout le temps Bettine de se marier. « Dépêche-toi donc de me rendre parrain ! » Il pensait apparemment que le mariage la calmerait, et en cela, il se trompait.

Il y a entre eux dès l'origine une différence de température. Au fond, avec tout son talent, Bettine n'a pas su voir la seule chose importante : c'est qu'elle n'avait rien de ce que le poète cherchait dans une femme. C'est l'erreur des femmes d'esprit, de se figurer que leur esprit les rendra plus aimables et que

cette supériorité leur est comptée pour un avantage. Il faut avouer que les femmes n'ont pas cette injustice; on en voit, et Bettine nous en est un exemple, pour qui le génie n'est pas un obstacle à l'amour. Pour Gœthe, qu'est-ce qu'une Bettine? Un gentil monstre, un objet de curiosité. Approchez, filles de Gœthe, raisonnable Charlotte, trop tendre Marguerite, et vous, sublime Claire, faible et douce Marianne, vous, sombre Aurélia, toi-même, folle et légère Philine : vous êtes la sagesse, quelquefois l'héroïsme, souvent l'égarement, la faute, mais vous êtes toujours le dévouement et la beauté. Pas une d'entre vous n'est une « intellectuelle. » Vous êtes le sentiment qui baigne l'existence, comme l'atmosphère éclaire et enveloppe le paysage. Si Bettine avait su! Elle n'avait pas le dos tourné depuis quinze jours, en novembre 1807, que Gœthe s'amourachait d'une autre : et ce que n'avait pu tout le mérite de Bettine, celle-là l'obtenait sans peine, et le cœur du poète se mettait à chanter pour les beaux yeux de Minna Herzlieb, dont personne n'a jamais ouï dire qu'elle eût ambitionné un nom dans la littérature, ni qu'elle eût pour elle autre chose que ses dix-huit ans et l'ombre de ses longs cils flottant sur ses joues rondes. C'est ce contraste piquant que le poète développe dans son subtil roman des *Affinités électives :* ah! si Bettine avait su lire! Elle se fût reconnue dans l'insupportable Luciane, tandis que toutes les complaisances de l'auteur vont à la douce figure de la simple Ottilie.

Bettine ne comprit pas. A peine mariée, elle n'eut rien de plus pressé que de s'annoncer à Weimar et d'y reparaître en triomphe. On avait loué une chambre en ville, pris des arrangements pour un mois. Tout alla d'abord le mieux du monde. On dînait tous les jours chez Gœthe, on était présenté à la Cour, Mme von Arnim étincelait, elle divertissait tout le monde par sa manière de raconter des histoires impayables, bref, elle avait de quoi s'applaudir de son succès. Et pourtant, ce succès hâtait la catastrophe. On sait ce qu'avait été le mariage de Gœthe, cette vieille liaison qu'il avait mis vingt ans à régulariser, et qui, dans la société très gourmée de Weimar, constituait le scandale de sa conduite privée. Christiane était « peuple; » elle avait été belle (voyez les *Élégies romaines*), et elle avait du cœur (c'est la Claire d'*Egmont*.) Elle était maintenant alourdie, épaissie; elle suait la vulgarité. Elle souffrait avec une irritation

croissante les agaceries de sa rivale, sa gaieté, ses rires, ses singeries; elle se hérissait en la voyant, roulée aux pieds de Gœthe, se pâmer la tête sur ses genoux. Le vieux général Gneisenau, en l'honneur de qui Bettine crut devoir rééditer cette comédie, en demeura interloqué. Christiane n'avait pas le sang-froid de ce militaire. L'orage menaçait : il éclata pour une cause futile. On s'était rendu un matin à l'exposition ; les dames étaient fort gaies. Une remarque mordante de Bettine sur un tableau du *Hofrath* Meyer, bien voulu de Mme la Conseillère Intime, amena une réplique assez sèche. La jeune femme riposta; elle était énervée, enceinte de six mois; elle perdit toute mesure, au point de traiter la Gœthe de « boudin enragé. » Le boudin enragé sauta au visage de l'insolente et lui arracha ses lunettes. Bettine s'évanouit, et Christiane offensée se retira en consignant sa porte. Gœthe prit le parti de sa femme et demeura inflexible.

Après cet éclat burlesque, il n'y avait plus de relations possibles. Gœthe ne fut sans doute pas fâché d'avoir une raison de liquider un malentendu qui n'avait que trop duré. Toutes les tentatives de raccommodement échouèrent, même après la mort de Christiane, arrivée en 1816. L'éternel amoureux soupirait alors pour Marianne de Willemer ou pour Ulrique von Levetzow. Il se souciait bien de Bettine ! Celle-ci se consolait de son côté avec un lieutenant de la Garde, le beau von Wildermuth. Elle n'en conservait pas moins le regret cuisant du Paradis. Rien ne lui coûta pour y rentrer. Elle écrivit : pas de réponse. Elle se présenta et ne fut pas reçue. Enfin, en 1824, une occasion de paix se présenta. La ville de Francfort vota une statue à son illustre enfant. L'excellent sculpteur Christian Rauch fit un projet qui eut le malheur de ne pas plaire à Bettine. Celle-ci, qui avait de grandes prétentions artistiques, en esquissa un autre qu'elle envoya à Gœthe « comme compatriote, » et pour lui montrer de quoi est capable « la pure intuition, sans le secours du métier » (toujours la marotte romantique). Le poète se laissa toucher par cet hommage. Il eut la faiblesse d'approuver ce médiocre dessin et de recevoir Bettine en grâce.

Ils se revirent encore en 1826. Les beaux jours paraissaient revenus. Au mois d'août 1830, elle reparut à Weimar : mais elle avait eu l'imprudence de faire sur la belle-fille de Gœthe on ne sait quel mot désobligeant, qui était revenu aux oreilles

du poète. Elle trouva moyen en outre d'abuser de son nom auprès du souverain. C'en était trop. Gœthe écrivit ses excuses au prince. On a le brouillon. Il est très dur. « *Cette teigne* est un legs de ma mère, qui m'est incommode à moi-même depuis de longues années. Elle joue l'étourdie, rôle qui lui allait du moins dans sa jeunesse ; *elle se prend pour un rossignol et ce n'est qu'un serin.* » Pourtant, la colère tombée, il revint à un jugement moins sévère. La dernière personne qu'il reçut, quelques jours avant sa mort, fut le fils de Bettine.

***

Telle est la véritable histoire de cette amitié célèbre, telle que nous la racontent les textes authentiques. On a vu que le poète avait ordonné de rendre ses lettres à l'auteur. Mais pendant ces vingt ans d'exil et de disgrâce, cette histoire avait pris, dans l'imagination de Bettine, un tour inattendu. Les choses n'étaient plus ce qu'elle avaient été. Bettine leur substituait ce qui aurait dû être. Au lieu de la passionnette de petite pensionnaire, tolérée par bonté, et mendiant un regard ou un mot, Bettine devient l'unique amie, la Muse du grand homme ; elle règne sur son cœur, lui dicte ses plus beaux vers, les chants de Suleïka, elle est en un mot la figure de son « Éternel Féminin : » elle est la Grecque qui donnait des leçons d'amour à Socrate et lui enseignait la musique.

Il s'en fallait de beaucoup, et l'on devine sans peine ce qu'une pareille image suppose de « retouches » au tableau. Encore pourrait-on excuser ce mirage. Mais Bettine ne s'est pas arrêtée en si beau chemin. Elle ne se contente pas de broder et de « donner de l'air à son imagination. » Il ne lui suffit pas de forger de véritables *faux*, et de se faire décerner par Gœthe des louanges invraisemblables, dont il est impossible de ne pas sentir la bouffonnerie. Elle fait pis. Dans ces interminables amplifications, qu'elle ajoute à son premier texte, et qui arrivent, en le défigurant, à en tripler le volume, on sent se développer une implacable haine. Pas une de ces additions, en apparence inoffensives, qui ne respire une profonde et sourde malveillance. Il s'était accumulé dans l'âme ulcérée de Bettine vingt ans de jalousie et d'humiliations, de rancunes, de vanité blessée, de souffrance et d'affronts dévorés en silence. La poche de fiel se vide. C'est un chef-d'œuvre de perfidie. Tout ce qu'on peut

trouver de plus venimeux sur Gœthe, sur sa sécheresse, son égoïsme, son obséquiosité et sa lâcheté envers les grands, tous les reproches les plus cruels qu'on puisse faire à son caractère, se trouvent entre les lignes des *Lettres d'un enfant*. C'est là qu'on lit le mot terrible, le *courant d'air* qui lui venait du côté de sa mère. On se demande ce que viennent faire, dans les lettres datées de Munich, les déclamations sur Andreas Hofer et la révolte du Tyrol, dont il n'y a pas un traître mot dans le texte de 1810 : on ne s'explique pas d'abord le sens de cette « tyrolienne; » on comprend à la réflexion que ce patriotisme tout neuf est là pour faire honte au cosmopolitisme de Gœthe, et pour punir l' « Européen » et le mauvais Allemand, comme on réprouve le fils sans cœur.

Il y a enfin dans les *Lettres à un enfant* un effroyable galimatias sur le génie de la musique et d'apocalyptiques discours de Beethoven, qui paraissent d'ailleurs entièrement apocryphes. Ces dissertations confuses sur l'instinct, sur l'inconscient, sur le caractère électrique et foudroyant de l'intuition, sur la divinité de l'art et l'ivresse du génie, sont un amphigouri qu'on est tenté d'abord de mettre simplement sur le compte du romantisme. Gœthe, en 1830, n'était plus un génie assez « démoniaque. » Mais on s'aperçoit bientôt que tout ce pathos n'a d'autre objet que de grandir Beethoven aux dépens de Gœthe, et de montrer en lui le vrai héros Allemand. Le tout mêlé d'effusions, de baisers, de protestations. Ah! Bettine s'est bien vengée.

Et cela se comprend encore : que l'amour se tourne en haine, c'est tout simple. Ce qui est odieux, c'est l'étalage continuel de supériorité, c'est le souci de jouer un rôle et d'avoir le beau rôle, de vouloir être Velléda, Diotime, Mignon, Psyché, que sais-je encore? de se mettre en vedette et, quand on est Bettine, de vouloir se jucher sur Gœthe comme sur un piédestal. Elle était la petite fille qui avait entendu les récits de la mère du poète: c'était assez. Cette part ne lui a pas suffi : elle a eu la manie d'éblouir et de se faire admirer. Au milieu de ses trilles et de ses vocalises, parmi les arabesques exquises de sa voix, on sent qu'elle dit à Gœthe : « Et voilà ce que tu dédaignes! » Au fond, elle ne pense qu'à elle-même. Dans toutes ses lettres passionnées, dans ce cliquetis de mots, d'images, de roulades, il n'y a pas un atome de tendresse et pas un sentiment digne

du nom d'amour. Elle l'a avoué un jour dans son *Ambrosia*, qui est, comme on sait, un « arrangement » de ses lettres à son amant le poète Nathusius : « Si j'ai fait sonner aux oreilles de Gœthe tout l'enchantement de mes mélodies amoureuses, *c'est qu'il m'inspirait, et non pas que je fusse réellement éprise.* »

Et elle le dit à Gœthe lui-même, en lui parlant de son « moi » d'avant *lui :* « *J'étais une mélodie qui cherchait des paroles.* » Gœthe, pour elle, c'est un *sujet*, un thème littéraire !

Un soir, — écrit-elle à Jacobi, après un violent dépit qu'elle avait éprouvé à Weimar dans les premiers temps de son amour, — j'entendis de la musique dans la rue ; je me mis à la fenêtre ; ma douleur parvint à son comble, je luttais en vain contre les larmes. Je me dirigeai vers la glace : un douloureux fantôme, presque immatériel, m'apparut. *Je jetai sur le spectre un regard de compassion; il me rendit mon regard. Ce regard me pénétra : j'appuyai mes lèvres brûlantes sur le miroir glacé, et baisai ardemment mon image.* Soudain, les vers du monologue d'*Iphigénie :* « Bois sublimes, me voici sous vos ombres sacrées... » me revinrent en mémoire. Je me mis à déclamer tout le morceau avec chaleur; mon enthousiasme se ranima, un torrent de vie m'inonda la poitrine; je m'agenouillai, en priant Dieu de m'épargner le retour d'une pareille épreuve, et je dormis le reste de la nuit mieux qu'à mon ordinaire.

Cette amoureuse d'elle-même, ce Narcisse femelle, c'est tout Bettine : est-ce là aimer?

Aussi, parmi les femmes de Gœthe, dans ce cortège féminin qui accompagne la vie du poète, la mieux douée sans doute est Bettine Brentano, et pourtant, elle n'a pas sa place dans leur troupe. On ne rencontre pas son ombre sous les myrtes, où errent tant de doux fantômes, Lotte, Maxe, Lilli, Frédérique, Minna, Marianne, Ulrique. La sienne flotte à l'écart, anxieuse entre le dépit et la vengeance, et l'on se répète, en la voyant, le verset du mystique : *amor dulcis est et patiens et humilis*. Nous devons à cette orgueilleuse le funeste présent de ces livres qui cherchent à se nourrir de la gloire des grands hommes. Combien de ses imitateurs n'ont pas eu son talent, ni ce qui fait l'intérêt étrange du « cas Bettine ! » Et combien, en livrant leurs confidences à la postérité, avaient au moins l'excuse de pouvoir dire comme elle : « C'est peu de chose, mais c'est unique ! »

LOUIS GILLET.

REVUE SCIENTIFIQUE

SPIRITISME, MÉTAPSYCHIQUE, ECTOPLASME

Il y a quelques mois, — mes lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié, — analysant sommairement ici même le magistral *Traité de métapsychique* du professeur Richet, j'étais arrivé à cette conclusion qu'il n'y a, dans les phénomènes dits métapsychiques, dont l'existence est supposée et affirmée par certaines personnes, rien qui puisse être rejeté comme impossible *a priori*. L'argumentation des hommes qui, — comme Babinet, — se sont refusés non seulement à expérimenter, mais à examiner même ces phénomènes en arguant qu'ils étaient contraires aux principes bien établis de la science, cette argumentation ne me paraît nullement convaincante, pour la bonne raison qu'il n'y a dans la science nul principe, si bien établi qu'il paraisse, qui ne soit, à chaque instant du présent et de l'avenir, justiciable de l'expérience, « source unique de la vérité. » Le professeur Richet a cent fois raison d'affirmer que les phénomènes dits métapsychiques, si leur existence est prouvée, ne doivent pas plus être rejetés par ceux qu'ils étonnent que la télégraphie sans fil ou la téléphonie ou la radiographie ne doivent être considérés comme inexistantes, sous prétexte qu'elles eussent paru invraisemblables à maints contemporains de Louis XIV.

Je crois donc que parler, à propos des phénomènes métapsychiques, de « faits extraordinaires que la raison rebelle se refuse à reconnaître » (ainsi que disait récemment un magistrat éminent, M. Maxwell, qui a beaucoup étudié ces problèmes) ne procède pas d'un état d'esprit véritablement scientifique. Il n'y a aucun fait, si fait il y a, que notre raison rebelle puisse se refuser à reconnaître, puisque les faits sont la seule chose sûre pour l'homme de science.

Il y a lieu de considérer comme ne possédant qu'une valeur très minime tous les arguments théoriques ou *a priori* par lesquels on serait tenté de rejeter d'emblée les phénomènes dits métapsychiques (tels qu'ils ont été définis dans notre étude rappelée ci-dessus.) C'est ainsi que, transposant un mot célèbre de Crookes (*Je ne dis pas que c'est possible, je dis que cela est*), j'avais été amené, pour conclure cette précédente étude, à dire qu'il convient d'aborder l'examen des phénomènes métapsychiques en se disant : « *Je ne dis pas que c'est impossible, je dis qu'il faut prouver que cela est.* »

Or, il n'est que deux manières de rechercher cette preuve : 1° l'expérimentation et l'observation personnelles; 2° l'étude des témoignages des autres expérimentateurs et observateurs.

Celui des phénomènes métapsychiques, dont je voudrais sommairement aborder aujourd'hui l'étude, est le phénomène de matérialisation que le professeur Richet a appelé, d'un mot heureux et dès aujourd'hui classique, l' « ectoplasme. »

Mais auparavant, et afin de déblayer le terrain, il convient que nous repoussions du pied un état d'esprit plus déplorable encore que l'apriorisme soi-disant rationnel, et qui n'est pas moins fâcheux pour l'étude consciencieuse de ces problèmes : je veux parler des plaisanteries et des sarcasmes qui conduisent à dénier *a priori* toute réalité aux faits métapsychiques, sous prétexte qu'ils sont *ridicules*. La nature ne se soucie pas du ridicule qui est quelque chose de subjectif et de très artificiellement humain, et nous la voyons dans quelques-uns des actes les plus fréquents et les plus utiles de tous les êtres vivants, franchir sans vergogne et sans cesse les petites bornes anthropomorphiques dudit « ridicule. » Ces actes en sont-ils moins accomplis pour cela, en sont-ils moins réels?

Il n'y a jamais rien de ridicule à étudier les phénomènes de la nature, quels qu'ils soient, et à chercher la vérité. Et même s'il devait être prouvé que les phénomènes qu'on étudie ont été causés par des supercheries, ce serait encore servir la vérité que d'étudier ces produits de la supercherie. Nous ne pouvons donc que réprouver certaines attaques, d'ailleurs négligeables et sans portée, qui se sont dessinées dans ce sens contre l'homme qui a eu le courage de porter devant le monde savant l'étude de ces questions réprouvées. Le maître Charles Richet est un des plus vastes cerveaux de ce temps, et, même s'il devait être démontré que certaines des expériences métapsychiques auxquelles on l'a fait assister ont été frauduleusement tru-

quées, il n'en resterait pas moins l'homme qui a tracé les principes dont ne devra pas s'écarter la métapsychique si elle veut accéder quelque jour à la dignité de science; il n'en resterait pas moins l'illustre physiologiste dont les découvertes positives honorent la France et ont été soulignées par le prix Nobel; il n'en resterait pas moins le savant devant qui tout Français, devant qui tout homme qui réfléchit, quelle que soit par ailleurs son opinion sur la réalité des faits métapsychiques, s'incline avec respect et admiration.

Ce qu'écrivait, il y a quelque vingt ans, le professeur Flournoy reste plus vrai que jamais : « ... Il faut savoir gré à M. Richet de ce que, titulaire d'une des plus hautes chaires scientifiques du monde civilisé, il a eu le courage de s'attaquer, sans parti pris et sans siège fait, à un domaine aussi mal noté que celui des phénomènes dits occultes, au risque d'y compromettre, non pas la science qui ne court aucun danger, mais sa réputation personnelle, son prestige officiel, son autorité aux yeux de ses confrères et du grand public cultivé (1). »

L'*ectoplasme* a fait énormément parler de lui depuis quelque temps, et nous allons voir qu'il y a de quoi. Mais avant d'en aborder l'étude je suis tenu à une dernière précaution oratoire, ou pour mieux dire à une précision qui évitera certaines interprétations erronées de nos conclusions.

Il existe de par le monde une quantité considérable de spirites qui sont organisés en sociétés, ont des publications souvent très bien faites et intéressantes, et ont à leur tête, — en France notamment, — des hommes respectés dont la parfaite bonne foi n'est pas douteuse, comme M. Léon Denis et M. Gabriel Delanne.

Le spiritisme est une doctrine, une sorte de religion ou de croyance dont les nombreux adeptes pensent et enseignent que les âmes désincarnées des morts peuvent, par des moyens variés, revenir visiter les vivants et même converser avec eux. Cette doctrine est infiniment respectable, comme tout ce qui touche au domaine de la foi, d'autant qu'elle apporte souvent des consolations touchantes à ses adeptes. Je connais pour ma part un grand nombre de fidèles

(1) Dante déjà avait dit, il y a plusieurs siècles, avec un scepticisme désabusé :

Sempre a quel ver ch'ha faccia di menzogna
Dee l'uom chiuder le labbra quanto ei puote
Pero che senza colpa fa vergogna.

« L'homme est obligé de dissimuler autant qu'il peut les vérités qui ont l'apparence du mensonge, parce qu'elles lui font du tort sans qu'il soit en faute. »

du spiritisme qui ont perdu un être cher à la guerre et qui croient qu'il revient chaque soir causer avec eux. Ils tirent de là des consolations certaines que je me garderai bien de vouloir ébranler. La question de savoir si ces conversations spirites avec les morts ne sont pas, dans un grand nombre de cas, de nature à ébranler la raison de ceux qui les tiennent mériterait d'être examinée, mais elle n'est pas de mon ressort. Un fait certain est que des hommes considérables, et par ailleurs parfaitement équilibrés et doués du sens pratique le plus aiguisé, — comme W. Stead, le célèbre rédacteur en chef du *Times*, qui n'en fait pas mystère, — se livrent à ces pratiques spirites.

La sagesse et la tolérante indulgence qu'on doit aux actes de foi et de sentiment quels qu'ils soient, commandent donc de ne pas rechercher si la doctrine spirite repose ou non sur une illusion. L'illusion en matière de sentiment est une chose précieuse et respectable.

Ce qui est un peu embarrassant, c'est que la doctrine spirite prétend se fonder sur des faits quotidiens, observables, renouvelables et comme tels justiciables de la critique et de l'expérimentation scientifiques, et notamment sur ce phénomène qu'on appelle l'ectoplasme. Le professeur Richet va, heureusement, nous tirer de cet embarras. Dans son *Traité de métapsychique* il a exposé et montré avec beaucoup de force et d'une manière difficilement réfutable que les faits métapsychiques, si anormaux qu'ils puissent paraître à ceux qui croient à leur réalité, admettent d'autres interprétations que l'interprétation spirite, et qu'ils pourraient être annexés à la science expérimentale, et particulièrement à la physiologie, sans invoquer nécessairement aucune doctrine qui fasse appel au surnaturel.

Et alors, nous avons le pouvoir d'apaiser les scrupules des spirites et de leur dire : Vos opinions et vos croyances spirites peuvent rester à l'abri de toute discussion, comme tout ce qui touche au domaine sacré de la conscience. Mais les phénomènes métapsychiques (la lévitation, l'ectoplasme et les autres manifestations médiumniques) peuvent et doivent être examinés indépendamment de toute interprétation spirite ou non spirite qu'on peut en faire. Cela est d'autant plus évident que beaucoup d'hommes éminents, à la suite du professeur Richet, admettent les phénomènes métapsychiques et les considèrent comme des phénomènes naturels et sans aucun rapport avec l'hypothèse spirite.

Ainsi dans l'antiquité le tonnerre et la foudre étaient considérés

comme des signes de l'humeur particulière de Jupiter. La physique les a ramenés à n'être plus que des décharges électriques où la volonté de l'Olympe n'intervient plus comme facteur direct. Si cela eût été expliqué ainsi par les physiciens il y a vingt siècles, il est évident que la croyance religieuse des Romains en Jupiter, — sinon en Jupiter tonnant, — aurait pu n'en être nullement ébranlée.

A propos de l'interprétation positive et physiologique des phénomènes métapsychiques qu'a esquissée le professeur Richet, il convient d'ailleurs d'observer que d'autres grands savants se rallient décidément à l'interprétation opposée, à l'interprétation spirite. Parmi eux il faut ranger en première ligne l'illustre physicien anglais Sir Oliver Lodge, dont les travaux, en électricité notamment, sont célèbres, et qui, dans la voie ouverte par notre Branly, a été un des premiers et des plus utiles réalisateurs de la télégraphie sans fil, par la construction de ses « cohéreurs. »

Une discussion très intéressante et d'ailleurs fort courtoise vient de se produire entre les professeurs Lodge et Richet (1). A celui-ci qui écrivait que la théorie spirite est « prématurée ; probablement elle est erronée..., fragile, inconsistante, incohérente, » Sir Oliver Lodge a répondu avec une sorte de lyrisme mystique, en se cantonnant dans sa première manière de voir.

Voici quelle était alors sa conclusion : « Nous en appelons aux faits qui établissent la vérité de ce que nous avançons. Nous regardons, comme disait Myers, non en arrière vers une tradition qui s'évanouit, mais en avant vers l'expérience qui se lève. Nous espérons que l'intercommunication, maintenant enfin sciemment commencée, — quoique par la bouche des enfants et en discours confus et bégayants, — entre les âmes incarnées et désincarnées pourra, par un long effort, se muer en une communion claire et directe, grâce à laquelle ces dernières seront en état de nous enseigner tout ce que nous voudrons. »

J'ai cité ce texte parce qu'il nous fait toucher du doigt une des difficultés qui se présentent dès qu'on veut aborder la discussion de ce domaine phénoménal singulier qui nous occupe aujourd'hui. J'ai lu maintes fois des mémoires scientifiques de Sir Oliver Lodge, touchant à des questions d'électricité, de relativité, de radioactivité, d'astronomie. Le style en est toujours parfaitement objectif et calme, et jamais on n'y voit le ton s'exalter comme dans le passage que nous

(1) *Revue métapsychique*, 1921, n° 8 ; 1922, n°s 2, 3, 4.

venons de citer. C'est que, dans le cas présent, un sentiment profond, une foi vient se mêler à l'examen objectif des faits et a interposé devant l'œil de l'observateur son prisme générateur d'irisation. Et c'est parce qu'un sentiment, parce qu'une croyance métaphysique est en jeu dans l'explication spirite des phénomènes métapsychiques, qu'on a scrupule à discuter ces phénomènes dans la crainte de blesser des âmes ; et c'est pourquoi l'observateur le plus impartial, celui qui essaye le plus honnêtement et le plus consciencieusement de se rendre compte des faits, risque souvent, — nous l'avons éprouvé, — d'être soupçonné des plus noirs desseins et traité plus violemment que le pire criminel.

Certes, dans les discussions purement scientifiques et prétendument objectives, la passion se mêle toujours quelque peu. Nous l'avons vu lorsque Pasteur souleva autour de ses découvertes microbiologiques tant de haines et de discussions amères ou perfides. Nous l'avons vu plus récemment à propos des contributions essentielles apportées dans la science par le modeste et génial Einstein. C'est que forcément toute grande découverte scientifique gêne des intérêts, blesse des vanités, remet à leur rang des réputations de seconde zone, et c'est pourquoi nous voyons si souvent les considérations subjectives, les accusations personnelles, mêler leur fiel aux discussions qui devraient rester purement techniques. Mais cet inconvénient n'est nulle part aussi grand et aussi gênant que lorsqu'on aborde la métapsychique. C'est qu'ici on touche à un domaine que le spiritisme a annexé à celui de la conscience. C'est un grand malheur pour la recherche de la vérité, et c'est pourquoi on ne saura jamais assez de gré au professeur Richet d'avoir ramené, si j'ose dire, la métapsychique du ciel sur la terre.

Le danger que je viens de signaler ne ressort pas seulement du passage que je viens de citer de Sir Oliver Lodge. Il ressort avec plus d'évidence encore de la phrase suivante de sa première réponse au professeur Richet : « Le professeur Richet... étudie les faits. Il ne se diminue pas à crier à la coïncidence, à la fraude, à la déception (1), au non-sens, quand il se trouve en face d'une évidence frappante... »

Et plus loin Sir Oliver Lodge parle de « l'hypothèse, facile et paresseuse, de la fraude et de la chicanerie, de la déception (*tromperie*) et

(1) Je cite la *Revue métapsychique*, mais il est évident qu'elle a mal traduit ici le texte de Sir Oliver Lodge et que le mot anglais *deception* doit être traduit : *tromperie*.

du mensonge » et il ajoute (retenez ceci) : « *Fraudes et mensonges existent et sont indéniablement possibles* (1); mais ils sont insuffisants et ne comptent réellement pas, en face des phénomènes sérieusement mis en avant par des observateurs compétents. »

Ceux qui n'ont lu de Sir Oliver Lodge que ses admirables mémoires de physique ne liront certes pas sans un profond étonnement les textes qui viennent d'être cités et ils comprendront immédiatement comment peut se transformer la manière de voir et de sentir d'un savant célèbre pour ses travaux expérimentaux, dès que du domaine physique on passe au domaine métapsychique.

Qu'il s'agisse du radium, de la relativité, de la nature de l'inertie mécanique, Sir Oliver Lodge a souvent examiné et discuté des hypothèses différentes des siennes propres et qui tendent à rendre compte des faits. Mais je défie bien qu'on trouve que, dans aucun de ses mémoires de physicien, il ait jamais songé à dire que ceux qui émettaient des hypothèses différentes des siennes « se diminuaient ; » je défie qu'on trouve qu'il ait jamais qualifié l'une de ces hypothèses de « facile et paresseuse. » Ce langage, cette passion eussent trop répugné à son caractère de physicien britannique.

Et ceci montre avec évidence qu'il est des physiciens, même parmi les plus grands, qui cessent d'avoir la mentalité nécessaire à tout homme de science, dès qu'ils abordent la métapsychique. De cela nous verrons un autre exemple curieux lorsque nous arriverons aux expériences médiumniques de Crookes, de cet autre célèbre physicien anglais, à qui la science est redevable des tubes à vide élevé qui ont révolutionné la physique moderne.

Le professeur Richet a naturellement répliqué à la réponse de Sir Oliver Lodge dont nous venons de citer quelques passages. Voici le passage le plus topique et la conclusion de cette réplique.

« Lodge dit : *La mémoire survit à la mort;* mais quelle autre preuve en donne-t-il que l'affirmation des médiums, qu'ils soient X... ou Y... ou Z... et qu'ils nous apportent quelques souvenirs très imparfaits, très incomplets d'X..., d'Y... et de Z... La théorie spirite est d'une apparente fragilité ! Elle a contre elle l'étroit parallélisme du cerveau et de la mémoire, de même que l'évidente animalité de l'intelligence humaine. Elle n'a pour elle que deux vraisemblances bien chétives : c'est d'abord l'affirmation des médiums qu'ils sont telle ou telle personnalité, et ensuite la présence chez le médium de

(1) C'est moi qui souligne. (Ch. N.)

quelques rares indications, informes, spéciales à la personnalité disparue. Nous n'avons nullement le droit de dire que ce sont des souvenirs.

« Donc, jusqu'à ce qu'un commencement de preuve m'ait été apporté, je regarderai la théorie spirite comme une hypothèse de travail, médiocrement vraisemblable, commode et peut-être utile pour l'étude des phénomènes. Mais voilà tout.

« Lodge croit que la théorie spirite est vraie ; je crois qu'elle n'est ni démontrée ni même probable. Mais cela ne nous empêchera, ni l'un ni l'autre, de faire les mêmes expériences, car ni Lodge, ni moi nous ne faisons des expériences pour condamner ou justifier une théorie. Nous observons et nous expérimentons *pour connaître, pour savoir.* »

Dans une dernière réplique au professeur Richet, Sir Oliver Lodge vient d'affirmer qu'il reste entièrement sur ses positions. On pouvait le prévoir. Il conclut d'ailleurs en ces termes, auxquels chacun ne peut que souscrire : « Cultivons, en attendant, notre jardin et cherchons la vérité sans crainte ni parti pris. »

Cela est parfait, mais à condition de ne pas accuser d'avance de « *se diminuer* » les chercheurs de vérité, sans crainte, ni parti pris qui d'aventure pourraient arriver à une conclusion théorique différente de celle de Sir Oliver Lodge, voire de celle du professeur Richet. De toute cette intéressante controverse entre deux hommes éminents qui, chacun dans sa sphère, ont contribué puissamment au progrès de la science, ce que nous voulons retenir c'est une leçon de tolérance mutuelle, c'est la nécessité de communier dans la recherche désintéressée de la vérité, c'est le respect de tous les sentiments, de toutes les illusions mêmes, de tout ce qui n'est pas erreur volontaire, fraude et dol.

Il convient de remarquer d'ailleurs, en passant, que la controverse entre Sir Oliver Lodge et le professeur Richet n'est qu'une reprise, sur un plan nouveau, — sur le plan métapsychique, — de la vieille querelle éternelle entre spiritualistes et déterministes, entre animistes et matérialistes.

Ce qui nous importe surtout dans tout cela, ce qui importe à la liberté de notre exposé, c'est que les phénomènes métapsychiques peuvent être examinés indépendamment de l'hypothèse spirite.

Il est heureux qu'il en soit ainsi. Cela contribuera à dissiper des confusions, trop répandues. Un journaliste, M. Paul Heuzé, a récemment publié les résultats d'une intéressante enquête qu'il a faite

auprès d'un certain nombre de personnalités qui de près ou de loin ont abordé les questions métapsychiques. Il a publié cette enquête qui a fait quelque bruit sous le titre *Les morts vivent-ils?* Je me permets de penser que ce titre n'est pas très heureux. De même que la métapsychique peut être étudiée indépendamment de l'hypothèse spirite, de même le renversement complet de l'hypothèse spirite, et même la démonstration de l'inexistence totale des phénomènes dits métapsychiques ne prouveraient rien contre l'immortalité de l'âme. Cela prouverait tout au plus que cette survivance, cette immortalité ne se produisent pas sous la forme particulière affirmée par les spirites. Mais il y a pour l'heureuse consolation des âmes douloureuses d'autres solutions que la solution spirite au problème de la survivance.

Survivance et métapsychique sont, comme disent les mathématiciens, des variables indépendantes.

***

Et maintenant, nous pouvons nous lancer hardiment, nouveaux argonautes, sur l'océan mystérieux et agité de l'*ectoplasme*.

Le professeur Richet le définit et le décrit ainsi : « Grâce à Ochorowicz, Schrenck-Notzing, Mme Bisson, Crawford, qui ont continué l'œuvre de Crookes, il semble maintenant à peu près prouvé que les matérialisations sont des *ectoplasmes*, c'est-à-dire des expansions sarcodiques sortant du corps humain (des médiums), absolument comme l'expansion pseudopodique sort de la cellule amibienne. Tous les zoologistes savent que l'amibe a un sarcode qui peut se projeter au dehors pour saisir des parcelles alimentaires et s'incorporer les objets voisins. De même, dans la transe médiumnique, du corps du médium peuvent sortir des filaments fluidiques, des expansions en forme de nuages ou de voiles, ou de tiges, qui vont s'organiser et prendre l'apparence de membres humains, parfois même de corps humains tout entiers.

« Ces ectoplasmes à une première phase de leur action sont invisibles, et cependant ils sont déjà capables de mouvoir des objets, de donner des raps dans une table. Plus tard, ils deviennent visibles, quoique nuageux et ne constituent que des ébauches. Plus tard encore, ils ont des formes humaines, car ils ont la propriété extraordinaire de changer de forme, de consistance et d'évoluer sous nos yeux. En quelques secondes, cet embryon nébuleux qui sort du corps du médium devient un être véritable, alors que l'œuf embryon-

naire, pour évoluer et devenir un être adulte, a besoin de trente années. Quelquefois même le fantôme apparaît tout d'un coup, brusquement, sans avoir passé par la phase de nébulosité lumineuse. Mais c'est probablement un phénomène du même ordre. »

Et cherchant à expliquer ces phénomènes tels qu'ils ont été décrits par maint observateur, le professeur Richet est amené à penser que « l'hypothèse la plus vraisemblable, c'est qu'il y a dans notre corps des forces capables de s'extérioriser. »

« Mais, ajoute-t-il aussitôt, cette hypothèse, quoique étant la plus simple, n'est pas simple du tout : c'est une physiologie, une physique, une chimie nouvelles. Des êtres à forme humaine qui naissent et meurent dans des voiles blancs, qui se forment et s'évanouissent comme des nuages ne sont pas des êtres humains. »

Ces textes sont intéressants d'abord parce qu'ils décrivent bien ce que les observateurs assurent avoir constaté, ensuite parce qu'ils aiguillent immédiatement l'esprit vers des explications naturelles, — et différentes de l'explication spirite, — des phénomènes.

Voici maintenant comment Sir Oliver Lodge décrit la chose dans un récent article de *Light :*

« Dans mes premières séances avec Eusapia, je voyais quelquefois une protubérance saillir hors du côté du médium, sans que le vêtement y mît obstacle. Cette protubérance paraissait être, sous la faible lumière (1), un corps blanchâtre, amorphe, d'apparence solide, et, si le bout de cette formation atteignait l'un des assistants, il se disait touché ou saisi par une main... On sentait ces protubérances plutôt qu'on ne les voyait, même avec une lumière suffisante. On les voyait parfois sans être touché, sans doute parce qu'elles ne s'allongeaient pas suffisamment pour effectuer le contact.

« Un jour, assis à l'écart du groupe, j'ai observé en silence une de ces protubérances, pendant environ une minute ; elle s'allongeait et se retirait pour s'allonger encore et arriver à toucher M. Myers dans le dos. Il s'écria aussitôt qu'il était touché, bien qu'il ne fût averti ni des tentatives faites, ni de mes observations muettes. Je me rappelle aussi très bien que M. Myers, tout de blanc vêtu à cause de la chaleur, reçut une fois une forte tape dans le dos. J'étais assis derrière lui et je le voyais bien, mais je ne pus distinguer l'agent qui opérait.

(1) Il convient de remarquer que jamais les observateurs de l'ectoplasme n'ont constaté la présence de celui-ci autrement que dans des séances médiumniques où la lumière et la visibilité des objets étaient très faibles. (Ch. N.)

« Les touches d'un piano furent aussi abaissées sans contact visible.

« Ces curieuses protubérances, plus souvent senties qu'aperçues, intriguèrent beaucoup le professeur Richet, en tant que physiologiste, et c'est lui qui leur donna provisoirement le nom d'ectoplasme. »

« ... On me demande ce que je pense du « plasme » (1). « La sagesse conseillerait d'attendre de nouvelles recherches avant de se prononcer. »

Finalement, Sir Oliver Lodge pense qu'il n'y a pas grand chose à espérer de l'analyse chimique de cette substance, mais que la biologie pourra nous renseigner sur les questions de savoir d'où elle vient et comment elle se résorbe dans le corps du médium. En tant que physicien, il ne serait pas étonné, puisqu'il s'agit en somme d'une action à distance, que celle-ci se fît par l'intermédiaire de l'éther, et que les apparences constatées servent de support « à une projection éthérée de l'organisme. »

Voici maintenant la description de l'ectoplasme que fait le docteur Geley. Le docteur Geley n'est pas comme le professeur Richet ou Sir Oliver Lodge un savant qui s'est fait connaître par des travaux et des découvertes dans les branches usuelles de la science.

Mais en revanche, en matière d'ectoplasme, il est considéré comme une autorité. Ses publications récentes dans ce domaine (qu'il nous reste à examiner) si elles viennent à être vérifiées et confirmées, — *that is the mere question,* — nous apportent des choses étonnantes qui, si elles sont exactes, constitueraient une des plus étonnantes découvertes de tous les siècles. Je dois tout de suite, — pour épargner à mes lecteurs un enthousiasme peut-être prématuré, — leur dire que lesdites découvertes sont fortement contestées de divers côtés. Nous examinerons cette contestation et en tirerons impartialement les conclusions.

Pour aujourd'hui, nous ne saurions mieux achever cette étude préliminaire qu'en résumant la description précise de l'ectoplasme telle que nous la donne le docteur Geley.

« Qu'est ce que l'Ectoplasmie? » se demande l'habile directeur de l'Institut métapsychique international, et il répond ainsi à la question :

« Avant tout, c'est un dédoublement physique du médium. Pendant la transe une portion de son organisme s'extériorise. Cette por-

(1) C'est ainsi que Sir Oliver Lodge dénomme la substance formant les protubérances ectoplasmiques.

tion est parfois minime, parfois considérable (la moitié du poids du corps dans certaines expériences de Crawford.) L'ectoplasme se présente tout d'abord, à l'observation, sous l'apparence d'une substance amorphe, soit solide, soit vaporeuse. Puis, très rapidement en général, l'ectoplasme armorphe s'organise et à ses dépens on voit apparaître des formes nouvelles pouvant avoir, lorsque le phénomène est complet, toutes les capacités anatomiques et physiologiques d'organes biologiquement vivants.

« L'ectoplasme est devenu un être ou une fraction d'Être, mais dépendant toujours étroitement du corps du médium dont il est une sorte de prolongement et dans lequel il se résorbe à la fin de l'expérience... La substance se présente sous deux aspects principaux : l'aspect solide, l'aspect gazeux. La substance solide est constituée par une masse protoplasmique amorphe généralement blanche, exceptionnellement grise, noire ou même rouge chair (dernière communication de M[me] Bisson au Congrès de Copenhague). Elle sort du médium par toute la surface du corps; mais spécialement par les orifices naturels ou par le flanc.

« Que la substance se dégage à l'état solide ou à l'état gazeux, son organisation est très rapide. Elle donne alors soit des matérialisations ébauchées, soit des matérialisations complètes et parfaites. Les unes et les autres sont très photogéniques. »

Et, développant ce qu'il appelle « les conséquences philosophiques de l'ectoplasme, » le docteur Geley conclut : « L'ectoplasmie entraîne la ruine de la conception organo-centrique de l'individu et des théories biologiques basées sur les facteurs physico-chimiques... Elle proclame avant tout que l'Individu est un dynamo-psychisme... Le corps est un produit idéoplastique du dynamo-psychisme essentiel de l'Être. »

Il faut convenir que voilà une terminologie scientifique impressionnante. Pourtant, avant que d'en adopter la conclusion, on nous permettra d'éclairer un peu notre lanterne.

CHARLES NORDMANN.

P. S. — Dans mon article récent *la Terre tourne-t-elle*? (*Revue* du 1[er] septembre 1922) au début de la page 157 il faut lire : « le postulatum d'Euclide... est en fait démenti par la réalité, » et non pas : « ... est un fait démenti par la réalité, » comme il a été imprimé par erreur.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les historiens de Rome nous racontent que Scipion l'Africain, harcelé sur le Forum par ses adversaires politiques, s'écria : « Citoyens, c'est l'anniversaire du jour où, dans les champs de Zama, j'ai vaincu Annibal et sauvé la République. Allons au Capitole rendre grâce aux Dieux ! » En cette première quinzaine de septembre, où nous commémorons le grand souvenir de la bataille de la Marne qui sauva la France et l'Angleterre, le droit et la civilisation, il nous plaît de constater quelque apaisement dans l'âpre mêlée des passions et des intérêts, quelque progrès vers l'entente et la mutuelle compréhension. On entrevoit s'approcher l'heure des solutions réparatrices; on espère éviter la phase pénible de l'action isolée.

Nous avons laissé, il y a quinze jours, la Commission des réparations attendant le retour de sir John Bradbury et de M. Mauclère, ses délégués à Berlin. Ils revinrent le 26 août, les mains vides. Les Allemands n'avaient offert aucun gage positif ; ils n'avaient parlé, à la dernière heure, que des prestations en nature pour lesquelles les industriels offraient leur concours. Les délégués rapportaient du moins les « informations indispensables » qu'ils étaient allés chercher; ils avaient pu juger l'état économique et financier désastreux, le Gouvernement très ébranlé et d'autant plus résolu, pour se concilier la droite, à se dérober à tout paiement. Sa thèse, exposée dans un communiqué impudent le 28 août, au moment du départ de la Commission, est que la débâcle du mark « est provoquée uniquement par la politique de menaces et de rétorsions ; » si le moratorium qu'il a demandé le 12 juillet lui était accordé, la stabilité pourrait se rétablir et la possibilité des paiements renaître.

Dès le soir du 26 août, la Commission des réparations ouvrit ses délibérations en écoutant le rapport de ses délégués. Les débats furent longs, approfondis; ils ne se terminèrent que le 31 à dix-neuf

heures trente ; la situation de l'Allemagne, celle des Alliés, furent examinées, avec l'unanime désir de trouver une solution, par les quatre délégués, M. Louis Dubois, président, sir John Bradbury, M. Delacroix, M. Salvago Raggi, assistés de leurs adjoints. « L'observateur officieux » des États-Unis, M. Logan, sans prendre part aux délibérations, y assista ; il eut l'occasion de formuler des avis écoutés avec déférence et profit. L'Allemagne, par l'organe de M. Schrœder, secrétaire d'État, eut, le 30, conformément à l'article 234 du traité, « l'équitable faculté » de se faire entendre. Il apparut bientôt que les instructions du représentant de la Belgique ne lui permettraient pas de voter, avec le délégué de la France, le rejet pur et simple du moratorium qui serait donc accordé par trois voix contre une. M. Poincaré avait déclaré qu'il n'accepterait pas une telle solution et que, si elle prévalait, la France reprendrait sa liberté d'action et aviserait aux moyens de se faire payer par ses propres forces. Il n'échappait à personne que, si le Gouvernement français était obligé de recourir à ces moyens extrêmes, les conséquences seraient graves et que l'autorité de la Commission et celle du traité subiraient une atteinte peut-être irrémédiable. La France ne souhaitait pas une telle solution; elle la préférait cependant, avec ses hasards, à l'octroi d'un moratorium qui serait apparu à l'Allemagne comme une prime à sa mauvaise volonté et qui n'aurait pas réalisé, selon les termes employés par les experts français à la conférence de Londres, « la constitution d'un actif qui, si l'Allemagne venait à faire faillite à ses engagements, serait à la disposition des Alliés. » On chercha un terrain d'entente.

Entre les deux opinions opposées, — proposition française, pas de moratorium sans gages positifs; proposition britannique, moratorium avec exécution rigoureuse et au besoin renforcement du contrôle sur les finances allemandes, — surgit une proposition belge. La Commission différerait à statuer sur la demande de moratorium jusqu'à ce qu'elle eût terminé le projet d'une réforme radicale des finances de l'Allemagne comportant : l'équilibre du budget; une réduction des charges extérieures de l'Allemagne dans la mesure jugée nécessaire à la restauration de son crédit, pourvu que les Gouvernements représentés à la Commission y donnent leur consentement; la réforme monétaire; l'émission d'emprunts extérieurs et intérieurs en vue de la consolidation de la situation financière. En attendant, la Commission des réparations accepterait, pour les paiements venant à échéance jusqu'à la fin de l'année, « des

bons du Trésor allemand à six mois, payables en or, et dotés de garanties au sujet desquelles le Gouvernement de l'Allemagne et le Gouvernement de la Belgique, auquel les paiements ont été assignés, se seront mis d'accord, ou, à défaut de pareil accord, garantis par un dépôt d'or dans une banque étrangère agréée par la Belgique. »

Sur cette proposition belge, la transaction se fit. Sir John Bradbury accepta d'être battu sur la question du moratorium, pourvu que l'unanimité fût acquise à la motion de M. Delacroix. Les sommes que l'Allemagne doit verser jusqu'au 1er janvier 1923 devant aller intégralement à la priorité belge, il était difficile de ne pas reconnaître au Gouvernement belge la faculté de s'arranger, pour la modalité des versements, avec le Gouvernement allemand, pourvu que les paiements fussent effectifs et que, la priorité belge recevant 250 millions, l'époque où la France sera, enfin, appelée à bénéficier des paiements allemands, se trouvât rapprochée d'autant. M. Louis Dubois, après avoir conféré et s'être mis d'accord avec M. Poincaré, accepta donc la transaction. Il eut soin de faire préciser, par le délégué belge, que son Gouvernement était absolument décidé à exiger de l'Allemagne des paiements effectifs soit en devises, soit par un dépôt d'or dans les banques qui escompteront de suite les bons du Trésor allemand. Au vote, la motion britannique fut repoussée par 3 voix contre une, la proposition Delacroix fut votée à l'unanimité. Le compte-réparations de la Belgique est donc dès maintenant crédité de 250 millions de marks-or. Les délégués sont déjà à Berlin où ils prennent avec le Gouvernement du Reich les dispositions nécessaires pour les prochains paiements. La Belgique va toucher effectivement, aux dates prévues et sans réduction : il est donc impossible de prétendre que l'Allemagne obtient un moratorium; par un artifice bancaire, elle bénéficie cependant d'un délai. La question de principe reste entière. La Conférence, qui se réunira en octobre ou novembre, devra reprendre par la base toute la question des réparations et mettre sur pied un programme complet de contrôle sur les finances et la vie économique du Reich. Il est évident, d'après le texte même de la motion belge votée à l'unanimité, que l'octroi ou le refus d'un moratorium de longue durée est subordonné à l'acceptation par l'Allemagne de tout un ensemble de réformes économiques et financières que les Alliés la mettront en demeure d'appliquer sous leur surveillance.

Un paragraphe de la motion belge avait, à bon droit, inquiété M. Klotz, président de la Commission du budget. N'était-il pas

question d'une réduction éventuelle de la dette allemande? M. Poincaré, en répondant à M. Klotz, précisa qu'il ne fallait voir là qu'une allusion à la réduction, depuis longtemps envisagée, de la dette allemande dans le cas et dans la proportion où l'Angleterre ou les États-Unis réduiraient eux-mêmes leur créance sur la France.

La solution transactionnelle à laquelle la Commission des réparations s'est arrêtée et que le Conseil des Ministres a entérinée dès le lendemain, apparait comme la plus sage. Elle ne compromet ni le présent, ni l'avenir; elle tient compte de la réalité des faits, — la chute du mark, quelle qu'en soit la cause, est un fait, — sans porter atteinte à l'intégrité des droits. Un effort de conciliation a été fait de toutes parts; il a été bien accueilli en Angleterre, en France, dans tous les pays de l'Entente et aux États-Unis. La presse américaine souligne avec satisfaction l'action officieuse de M. Logan. Le *New-York Herald* souligne avec raison l'importance de cette rentrée, timide encore, mais déjà bienfaisante, des États-Unis dans les affaires européennes. « L'Europe peut respirer maintenant que le danger d'une rupture entre les Alliés a pu être évité. M. Logan a joué le rôle d'un médiateur, sans cependant engager les États-Unis en ce qui concerne les réparations ou les dettes interalliées. Il a usé de son influence, particulièrement auprès de sir John Bradbury, pour que la Commission aboutit à un accord destiné à sauver les alliances et les amitiés actuelles. » L'autorité personnelle de M. Louis Dubois, président de la Commission, la haute estime et la confiance dont il jouit de la part de ses collègues, ont largement contribué au résultat final.

Certains journaux, des deux côtés de la Manche, ont voulu faire de la décision de la Commission un succès soit pour M. Lloyd George, soit pour M. Poincaré. C'est mal poser la question. Comme le remarque le *Daily Chronicle*, la France et l'Angleterre ne sont en désaccord que sur une question de méthode. M. Lloyd George croit qu'il faut faire confiance à l'Allemagne, s'en rapporter à sa bonne foi, quitte à la contrôler, pour payer les réparations, dont le montant devrait d'ailleurs être réduit; le même journal écrit avec candeur: « L'Allemagne elle-même peut faire des propositions qui rassureraient tous ses créanciers. » En France, on ne croit pas à la volonté allemande de payer; on ne veut ni la ruine de l'Allemagne, — comment la voudrait-on, puisque nous sommes ses créanciers? — ni sa dislocation ; mais l'expérience des siècles nous a appris que l'Allemand ne cède qu'à la force. Si les Anglais avaient, depuis l'armistice, fait bloc avec la politique française pour donner à l'Allemagne le

sentiment de l'inutilité de la résistance, nous ne serions pas obligés aujourd'hui, à regret, d'envisager la nécessité d'employer la force. La question de méthode, entre les deux conceptions, n'est pas tranchée, elle n'est qu'ajournée. M. Poincaré a montré une fois de plus le prix qu'il attache au maintien de l'Entente cordiale, mais il n'a rien cédé, rien diminué, rien ajourné des droits de la France. Le ton de la presse anglaise, durant cette crise, a été significatif; il a révélé toute l'importance que l'opinion britannique, de son côté, attache au maintien de l'Entente; il est visible que la résolution de M. Poincaré d'agir seul, au besoin, en face de l'Allemagne, plutôt que de subir de nouvelles diminutions de la créance française, a fait, sur nos alliés de la grande guerre, une très forte impression. Le *Times* du 30, dans un *leader* remarquable, disait : « Nos hommes d'État doivent garder les yeux fixés sur ce fait qu'une alliance sur un pied d'égalité avec la France ne nous est pas moins nécessaire à nous aujourd'hui qu'à elle pendant la guerre, et qu'elle n'est pas moins nécessaire à l'Europe... Ni l'Angleterre, ni la France ne peuvent être en sécurité sans la certitude qu'en cas d'attaque non provoquée, elles peuvent compter mutuellement sur le secours immédiat et absolu l'une de l'autre. Si le peuple anglais a moins conscience de cette vérité que le peuple français, c'est parce que ce fait n'est pas présent à son esprit d'une façon aussi continuelle, en raison des souvenirs du passé, de la position géographique du pays ou des effets visibles et tangibles de la dernière invasion allemande; mais un isolement, à l'époque actuelle, serait aussi dangereux pour nous que pour nos voisins. Nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait parler du splendide isolement. Aujourd'hui, ce serait simplement de la témérité. » Il nous est rarement donné de lire dans la presse anglaise des considérations aussi élevées et aussi profondément justes.

Avant de partir pour Londres, M. Poincaré avait préparé un programme qui comportait le règlement des réparations et des dettes interalliées; le *Temps* du 27 août en a publié les grandes lignes. La note Balfour a fâcheusement rétréci le débat. Aussitôt après la décision de la Commission des réparations, il était nécessaire de reprendre et d'élargir la discussion. Le 2 septembre, M. Poincaré a répondu à la note du 1er août; sa note est remarquable par sa franchise, sa fermeté. Le Président du Conseil se plaît à reconnaître, avec le Gouvernement britannique, « que le problème des réparations ne peut recevoir de solution définitive, s'il n'est lié d'une façon quelconque au problème des dettes interalliées; » ils devront être étudiés en com-

mun dans une prochaine conférence où tous les alliés intéressés, sans exception, seraient représentés. M. Poincaré établit une discrimination nécessaire entre les dettes de guerre interalliées et les dettes de réparations. L'argent n'a été que l'un des moyens de gagner la victoire. « Les dettes ont toutes été contractées dans l'intérêt de la cause commune, les achats qu'elles ont servi à faire ont tous contribué à la victoire. » Le but commun a été atteint; « au point de vue moral, cette réalisation justifierait une annulation de ces dettes; tout au moins on ne peut pas prétendre qu'elle ne donne pas à ces dettes un caractère différent de celui des dettes internationales ordinaires. » La dette de l'Allemagne, au contraire, est la réparation incomplète de destructions volontaires et pour la plupart inutiles.

L'argumentation de M. Poincaré est ici singulièrement forte. Les Alliés ont mis toutes leurs ressources dans l'effort de salut qui s'est terminé par la victoire; chacun, selon ses facultés, a fourni ce dont il pouvait disposer ; les uns plus de matériel, les autres plus d'argent, la France plus d'hommes et plus de sang; ceux-là seuls qui ont mis dans la commune entreprise plus d'argent auraient-ils droit à un remboursement? La France, qui a été la plus éprouvée par la dévastation de son territoire, qui, du fait que les versements stipulés par le traité n'ont pas été effectués par l'Allemagne, a dû procéder elle-même à la reconstruction de ses régions dévastées, n'envisagera « aucun règlement des dettes qu'elle a contractées pendant la guerre, tant que les dépenses qu'elle a consenties et qu'elle aura à consentir pour la reconstitution de ses régions dévastées n'auront pas été couvertes par l'Allemagne directement ou par le moyen d'une combinaison qui lui permettrait de mobiliser le plus tôt possible une partie suffisante de sa dette. »

Quant aux dettes de guerre elles-mêmes, M. Poincaré établit parmi elles des distinctions. Pour les créances américaines, « on ne peut oublier que les États-Unis sont entrés dans la guerre sans que leur existence fût directement menacée et pour défendre, avec leur honneur, les principes qui sont à la base de la civilisation, tandis que l'Angleterre, comme la France, avait, en outre, à sauvegarder non seulement son indépendance et son territoire, mais encore la vie, les biens et les moyens d'existence de ses nationaux. » Enfin, le montant de la créance britannique appelle une revision; la Cour des comptes a attiré l'attention du Gouvernement français sur ce fait que notre intendance facturait ses fournitures à l'armée anglaise au tarif intérieur payé pour les cessions de service français à service français,

tandis que l'intendance anglaise comptait les siennes au prix fort et en les majorant pour tenir compte des frais généraux et des droits de sortie touchés par le fisc britannique.

Nous avons tenu à donner toute la substance de la note capitale de M. Poincaré parce qu'elle a été accueillie en Angleterre avec surprise et mauvaise humeur; elle ne fait cependant qu'énoncer, en termes mesurés, des faits historiques dont l'esprit de justice des Anglais ne saurait longtemps méconnaître l'évidence. Nous n'ignorons rien des souffrances vaillamment supportées par l'Angleterre; sont-elles comparables cependant à la destruction de nos villes, de nos industries, de la terre labourable elle-même? Où sont, en Angleterre, Reims, Noyon, Albert, Lens, et tant d'autres? Où les paisibles habitants massacrés par l'envahisseur? L'opinion anglaise, en 1914, n'aurait pas laissé consommer la destruction de la France sans intervenir; mais elle savait que le triomphe de l'Allemagne serait l'arrêt de mort de sa puissance sur mer et aux colonies et bientôt, pour elle aussi, l'invasion. Ce sont bien ses propres intérêts, son propre salut, pour lesquels l'Angleterre a mobilisé ses flottes et envoyé ses armées sur le continent. La presse anglaise semble penser qu'il est inopportun et malséant de le rappeler. Le rappellerions-nous, si on ne l'oubliait? Il est indiscutable encore que la victoire de l'Allemagne ne menaçait pas aussi directement les intérêts des États-Unis, que ceux de l'Angleterre. Peut-être ces vérités ont-elles froissé, en Angleterre, certaines susceptibilités, troublé certaines quiétudes, mais, avec la réflexion, la vérité éclaire et elle apaise. Depuis 1918, une campagne de calomnies et de dénigrement, qui n'a eu que trop d'échos en Angleterre, est menée sans répit contre la France; ses actes sont dénaturés, ses intentions suspectées: elle est « impérialiste, » elle vise à l'hégémonie, elle veut annexer la moitié de l'Allemagne, elle songe à ravir à l'Angleterre la maîtrise des mers! N'a-t-on pas dit, ces jours-ci encore, que c'est elle qui a poussé l'armée turque à l'offensive? L'opinion, chez nous, est exaspérée de tant d'injustice. Elle voit l'effort puissant et généreux du travail français, les intentions droites et loyales de la politique française; mais elle voit aussi que partout, que ce soit en Allemagne, en Orient, aux États-Unis, les intérêts et les droits de la France se heurtent au travail destructeur et antagoniste de la politique britannique. L'Angleterre manœuvre comme si son adversaire était la France. Et quand nous voyons le réconfort qu'en éprouve à Berlin la résistance allemande aux justes stipulations des traités; quand nous constatons qu'à

Moscou le bolchévisme s'en réjouit, et que partout s'en accroît le désordre et l'anarchie, c'est un sentiment d'amertume et de poignant regret qui remplit nos cœurs. Voilà ce qu'il faut bien que nos amis d'Angleterre comprennent, et voilà pourquoi une note comme celle de M. Poincaré, en rétablissant certains faits, est utile et finalement bienfaisante : on ne s'accorde pas dans l'équivoque.

Les origines de cette campagne universelle contre la France sont difficiles à démêler ; on aperçoit les fils, on ne débrouille pas l'écheveau. Diplomaticus (le professeur Stein) écrit, dans la *Gazette de Berlin à midi*, organe de la haute finance, cette phrase qui porte loin : « L'internationale financière a démontré que sa puissance était plus forte que le sabre français. La Cité et Wall-Street ont réussi à empêcher le militarisme français de pénétrer dans la Ruhr. A la menace de Poincaré, les financiers ont répondu par celle de jeter le franc français sur le marché pour le déprécier comme le mark. » Ne serions-nous pas ici au cœur du problème ? Ne toucherions-nous pas les moteurs secrets des discordes européennes ? N'existe-t-il pas des puissances financières qui ont intérêt à maintenir les dissentiments, à aggraver la crise monétaire pour faire durer la spéculation sur les changes ? Certaines puissances d'argent et certaines forces de révolution agissent parfois comme si un même intérêt les guidait aux dépens de la justice et de la paix.

Au moment où notre Gouvernement vient de donner, par l'acceptation de la proposition belge, une nouvelle preuve de son esprit de conciliation, jamais la campagne pangermaniste ne s'est déchaînée plus violemment contre la France et M. Poincaré. Les journaux de droite, sans se tenir pour satisfaits, veulent cependant faire du vote de la Commission des réparations un échec pour le Président du Conseil. Dans la presse allemande, la campagne recommence contre l'occupation française sur le Rhin : la propagande allemande à l'étranger, — en Suède par exemple, — déploie tout son zèle. Si les troupes alliées n'étaient plus en Rhénanie, il serait bien plus facile de s'affranchir de tout paiement de réparations. On reparle des troupes noires. Ces excitations engendrent naturellement des troubles et provoquent les incidents. A Dantzig, des marins français sont houspillés, roués de coups ; dans le paisible Tyrol, on incite les montagnards à boycotter les voyageurs français. A force de répéter les mêmes mensonges, ils finissent par pénétrer, par s'imposer. Au Congrès catholique de Munich, à l'assemblée du *Volksverein* (Association populaire), a été votée à l'unanimité une résolution protestant contre l'affirmation que

la responsabilité de la guerre incombe à l'Allemagne. Le bourgmestre de Cologne, M. Adenauer, dépeignit en termes pathétiques les souffrances des populations rhénanes sous l'occupation étrangère. Le bourgmestre ne précise pas; on aimerait à connaître les tourments affreux qu'endurent les Rhénans; on aimerait surtout à se souvenir d'une protestation, si timide qu'elle ait pu être, de M. Adenauer, quand les soldats allemands commettaient, en Belgique et dans le Nord de la France, les pires atrocités. Quand on connaît, — notamment par des études aussi sérieuses, aussi impartiales, que le livre de M. Jean de Pange ou celui de M. J. Aulneau (1), — la situation en Rhénanie et l'état d'esprit des habitants, on ne peut s'empêcher de penser que le bourgmestre de Cologne n'est pas un écho très fidèle de ses concitoyens.

Le bruit a couru que le Congrès catholique voudrait s'adresser au Saint-Père pour le faire juge des responsabilités de la guerre; peut-être faut-il voir une allusion voilée à ce projet dans les attaques du cardinal Faulhaber, archevêque de Munich, contre la Société des Nations, et dans ses vœux pour une cour de justice internationale. Peut-être aussi faut-il chercher une corrélation entre cet appel au Saint-Siège et le regret exprimé, dans un ordre du jour, qu' « à l'occasion des nombreuses conférences d'après guerre, on n'ait pas songé à résoudre la question romaine... Le Saint-Père se trouve à Rome dans une situation intolérable à laquelle il importe de porter remède dans le plus bref délai. » Quel pavé d'ours! L'histoire ne dit pas comment cet ordre du jour a été accueilli au Vatican et quel effet il a produit en Italie. Les congrès des catholiques allemands nous avaient habitués à plus de tact politique; ils subissent, eux aussi, l'étrange contagion de folie collective qui s'est emparée de l'Allemagne pendant et depuis la guerre; leur trouble décèle leurs inquiétudes, et ces inquiétudes mêmes sont un danger. Les Anglais penseront peut-être comme nous que le moment où le Gouvernement de M. Wirth fait du *Deutschland über alles* un hymne national officiel, est mal choisi pour méconnaître la persistance d'un péril germanique.

Il y a peu de jours, une armée grecque, concentrée en Thrace, menaçait Constantinople; aujourd'hui, l'armée turque, dans une puissante et victorieuse offensive commencée le 28, a enfoncé la ligne grecque, enlevé Afioum-Karahissar où le chemin de fer venant de Smyrne se soude à la grande voie Constantinople-Adana-Bagdad, pris

(1) Jean de Pange : *Les Libertés rhénanes* (Perrin); J. Aulneau : *Le Rhin et la France* (Plon).

150 canons et des milliers de prisonniers; au Nord, les Turcs sont entrés le 5 à Brousse; au centre, ils ont pris Ala-Cheïr; ils sont aux portes de Smyrne. On ne voit pas ce qui pourrait les empêcher d'y entrer; un redressement militaire ne paraît pas possible. Ce n'est pas seulement, pour les Grecs, une défaite grave, c'est un désastre sans remède. L'armée paraît s'abandonner; comment s'en étonner quand on sait qu'elle est mobilisée depuis 1912! A quelques heures d'intervalle nous apprenons la nomination du général Tricoupis comme commandant en chef et sa capture par les vainqueurs! Le Gouvernement et l'état-major ont annoncé déjà leur intention d'évacuer l'Asie-Mineure; ils renoncent à cette Ionie dont ils venaient si intempestivement de proclamer l'autonomie.

Les responsabilités du roi Constantin, assassin des marins français, sont lourdement engagées; mais, par-dessus sa tête, la politique de M. Lloyd George et de lord Curzon subit un grave échec. C'est l'Angleterre qui, dans son propre intérêt, a excité les ambitions de M. Venizélos et troublé sa sagesse; c'est elle ensuite qui a soutenu la politique de Constantin, qui a voulu faire de l'armée grecque un instrument de domination à son profit et de lutte contre l'influence française. Depuis le mémorandum du 20 mars, notre diplomatie ne cesse de presser le Cabinet britannique de hâter la réunion de la Conférence; tous les retards sont le fait de la mauvaise volonté du Foreign Office. S'il attendait un événement, une décision de la force, il est servi à souhait. La patience des Turcs s'est lassée; ils hésitaient devant les risques et les pertes d'une offensive dont les Français les dissuadaient; mais le Cabinet de Londres prit soin de les y acculer; ce fut d'abord le discours violent de M. Lloyd George, puis la menace de l'armée grecque de Thrace contre Constantinople; puis la proclamation de l'autonomie de l'Ionie; enfin Fethi bey, venu à Londres pour apporter des paroles de paix, ne fut reçu ni par M. Lloyd George, ni par lord Curzon. A tant d'imprévoyance le canon a répondu.

Les malheureuses populations que l'Angleterre, avec raison, tenait à protéger, sont les premières victimes de cette folle prolongation de l'état de guerre. Les Turcs affirment que l'armée grecque en retraite, pille, incendie et massacre les musulmans; les Grecs affirment que l'armée turque qui s'avance pille, incendie et massacre les chrétiens; il n'est que trop probable qu'il y a du vrai dans chacune des deux accusations. Sur quelle base maintenant va-t-on négocier à Venise avec les Turcs? Accepteront-ils même l'armistice que la Grèce aux abois cherche à obtenir par l'entremise de l'Angle-

terre et de la France? Ils tiennent déjà virtuellement l'Anatolie tout entière; leur en offrir l'évacuation ne sera plus regardé par eux comme une concession. Reste la Thrace, que les détroits mettent hors de portée de l'armée turque. Nous avons dit ici déjà qu'il nous paraissait légitime d'élargir jusqu'à la ligne Enos-Midia le territoire trop exigu laissé aux Turcs autour de Constantinople. Quant à la Thrace occidentale, qui fut, après l'armistice, si heureusement gouvernée par le général Charpy, pourquoi ne pas la remettre, comme un dépôt, à la Société des Nations qui se chargerait de l'administrer pendant quinze ans? Le moment est venu de trancher dans le vif et de prendre des décisions rapides. Les Alliés doivent avoir leurs vues et les faire prévaloir. Les Turcs, vaincus de la Grande Guerre, ne sauraient régler par leur seule volonté, même après leurs succès en Anatolie, l'avenir de leurs anciens territoires. La politique imprudente de lord Curzon et de M. Lloyd George a dangereusement exalté l'orgueil et le fanatisme turcs. Le désastre de la politique anglo-hellénique atteint aussi, par ricochet, les intérêts de la France, puissance musulmane. Loin de se réjouir, elle déplore que ses avis aient été méprisés et ses intentions méconnues. En Égypte, en Mésopotamie, le prestige des Anglais est ébranlé; l'opinion musulmane est irritée contre eux; aux Indes, les troubles renaissent. La politique française en Anatolie avait été durement critiquée, naguère encore, par M. Lloyd George; à l'usage, elle se révèle prudente et avisée. A l'égard de la Russie bolchéviste, l'événement aussi a donné raison à nos prévisions. Un jour viendra où l'opinion anglaise comprendra enfin que, vis-à-vis de l'Allemagne aussi, nos conceptions sont justes, et imposera à son Gouvernement, dans la question des réparations, une politique plus conforme aux vrais intérêts permanents des deux pays, et de l'Allemagne elle-même.

Le 31 août a été signé à Marienbad un traité d'alliance entre la Tchécoslovaquie et le royaume des Serbes, Croates et Slovènes; le roi Alexandre a eu une entrevue avec le président Masaryk. Le 2 septembre, la troisième Assemblée générale de la Société des Nations s'est ouverte à Genève. Ce sont là deux faits d'importance sur lesquels nous reviendrons, mais qu'il fallait situer à leur date.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

T
déjà
père
à Ch
zaine
vingt
l'Eur
étape
rieur
le 25
de séj
les ca
en P
depui
1835
Je
forme
d'Apo
près
a mo
dire,
plaisi
qui i
vrais

MON GRAND PÈRE

Trois cahiers cartonnés, qui viennent de chez « Wiener, papetier, rue des Dominicains, 53 à Nanci, » et leurs nombreux feuillets couverts d'une écriture paisible et claire, déjà bien pâlie par le temps : ce sont les recueils où mon grand père Barrès, officier de la Grande Armée, ayant pris sa retraite à Charmes-sur-Moselle, transcrivit soigneusement les douzaines de petits carnets, souillés et déchirés, qu'il avait, durant vingt ans, promenés dans son havre-sac sur toutes les routes de l'Europe. « Itinéraire, » voilà le titre exact qu'il donnait à ses étapes; « *Itinéraire et souvenirs d'un soldat devenu officier supérieur (Barrès, Jean-Baptiste Auguste) né à Blesle (Haute-Loire), le 25 juillet 1784, ou tableau succinct des journées de marche et de séjour dans les villes et villages de garnison et de passage, dans les camps et les cantonnements, tant en France qu'en Allemagne, en Pologne, en Prusse, en Italie, en Espagne et en Portugal, depuis mon entrée au service le 27 juin 1804, jusqu'au 6 juin 1835, époque de mon admission à la solde de retraite.* »

Je les ai toujours vus, ces cahiers olivâtres, couleur de l'uniforme des chasseurs de la garde, et couleur aussi des lauriers d'Apollon que j'admirai, il y a huit ans, au vallon de Daphni, près d'Antioche de Syrie. Quand j'étais enfant, mon père me les a montrés, et, grand garçon, j'ai obtenu de les lire. S'il faut tout dire, je me penchais dessus avec plus de bonne volonté que de plaisir. Je sentais que j'avais là, dans mes mains, quelque chose qui intéressait religieusement mon père et qu'à sa mort je recevrais comme son legs le plus précieux, quelque chose entre lui,

ma sœur, moi, et nul autre. Mais alors je n'allais pas plus loin: je ne sentais pas ma profonde parenté avec mon grand père. Il faut du temps pour que nous discernions le fond de notre être. A cette heure, la reconnaissance est complète; je ne me distingue pas de ceux qui me précédèrent dans ma famille, et certainement leurs meilleurs moments me sont plus proches qu'un grand nombre des jours et des années que j'ai vécus moi-même et qui ne m'inspirent que l'indifférence la plus dégoûtée.

Aujourd'hui, dimanche matin, qui est le premier matin de mon séjour annuel à Charmes, je viens de faire au long de la Moselle le tour de promenade qu'y faisaient mon père et mon grand père. La jeunesse du paysage était éblouissante et son fond de silence, tragique. Près de la rivière, quelques cris d'enfants effrayaient les poissons; les oiseaux chantaient sans auditoire; les cloches des villages sonnaient à toute volée et semaient à tout hasard leurs appels séculaires. J'ai achevé ma matinée en allant au cimetière causer avec mes parents.

Les inscriptions de leurs tombes me rappellent que mon grand père est mort à soixante-deux ans et tous les miens en moyenne à cet âge; elles m'avertissent qu'il est temps que je règle mes affaires. « Que nous serons bien là! » disait avec bon sens ce charmant fol de Jules Soury, quand il allait à Montparnasse visiter la tombe de sa mère. Mais ce profond repos ne sourit pleinement qu'à ceux qui ont rempli toute leur tâche et exécuté leur programme. Or je commence à me sentir un peu pressé par le temps.

Je désirerais avant de mourir donner une idée de toutes les images qui m'ont le plus occupé. A quoi correspond cet instinct qui est la chose du monde la plus répandue? C'est, je crois, l'effet d'une sorte de piété qui nous pousse à attester notre gratitude envers ce que nous avons reconnu de plus beau au long de notre existence. On veut se définir, payer ses dettes, chanter son action de grâce. Explication bien incertaine, mais il s'agit du plus vague désir de vénération et d'une espèce d'hymne religieux murmuré au seuil du tombeau. J'ai toujours projeté d'établir pour moi-même, sous ce titre *Ce que je dois*, un tableau sommaire des obligations qu'au cours de ma vie j'ai contractées envers les êtres et les circonstances. Si je suis un artiste, un poète, je n'ai fait qu'exécuter la musique qui reposait dans le cœur de mes parents et dans l'horizon où j'ai, dès

avant ma naissance, respiré. Tout ce que je connais de mon père et de ma mère m'assure dans cette conviction. Qu'est-ce que mes livres? J'ai raconté un peu d'Espagne et d'Asie ; j'ai travaillé à la défense de l'esprit français contre le germanisme ; j'ai magnifié la Lorraine. Eh bien ! j'ai vu mon père s'enchanter à Charmes, toute sa vie, des images qu'il avait rapportées d'un voyage qu'il fit, vers 1850, en Algérie, en Tunisie et à Malte. Ma piété pour l'armée, pour le génie de l'Empereur et pour la gloire, semble prolonger les émotions qu'a connues mon grand père et l'éblouissement que lui laissèrent, au milieu de ses misères de soldat, certaines matinées d'Espagne et de Portugal. Ses expériences demeurent la racine maîtresse qui a nourri mes livres d'une sève dont le romantisme latent était d'avance résorbé par son robuste sens de la vie. Enfin, si j'ai tant parlé, peut-être avec excès (du moins parfois mes meilleurs amis m'en ont plaisanté), des choses que j'ai vues dans l'horizon de Charmes, je répétais l'exemple de mon arrière-grand père Barrès (le père de l'auteur de ces *Souvenirs*), qui a publié une monographie du canton où lui-même vivait (1). De toutes les idées auxquelles je me suis voué, aucune n'est plus ancrée en moi que la sensation de ma dépendance familiale et terrienne. J'ai ma vie propre, certes, mais limitée dans mes quatre saisons et attachée à une collectivité plus forte.

Ainsi je songe au cimetière, près de la tombe de mes parents. Quelques hauts peupliers décorent ce champ du repos, et je les regarde frissonner sous le vent. Dans la campagne au loin, le même coup de vent met en émoi les bois des côtes et les vergers de mirabelliers. Chacun de nous est pareil à l'une quelconque de leurs feuilles. Ardeur pour conquérir un surcroît de sève et de lumière, et puis, soudain, le détachement et la mort.

Je publie les Mémoires de J.-B. Barrès pour qu'ils servent de préface et d'éclaircissement à tout ce que j'ai écrit. Un jeune homme est arraché, déraciné par les secousses de la Révolution, d'une petite ville où les siens vivaient à leur connaissance depuis cinq siècles. Il parcourt le monde, il amasse des thèmes qui devaient d'autant plus le frapper qu'il appartenait à une race immobile, et puis, pour finir, il vient se réenraciner au sein

(1) *Description topographique du ci-devant centon de Blesle,* au Puy, an IX.

d'une famille lorraine et dans une petite ville toutes pareilles à sa propre famille et à sa ville natale. Voilà mon grand père, voilà les origines de la poignée d'idées et de sentiments où je me tiens avec tant de monotonie.

***

Né à Blesle en Auvergne, en 1784, mon grand père J.-B. Barrès repose à Charmes, en Lorraine, sous une pierre de grès vosgien, datée de 1849. C'est le seul déplacement que je sache que ma famille ait accompli depuis le xve siècle. De père en fils, nous avons voulu « naître, vivre et mourir dans la même maison, » dans cette petite ville de Blesle où, notaires et médecins, nous remontons jusqu'à un Pierre Barrès dont le savant M. Le Blanc possède un titre daté de 1489. Avant ce Pierre Barrès, nous étions à Saint-Flour où un autre Pierre-Maurice Barrès joue un rôle durant la guerre de Cent ans et, loin dans le temps, nous venions de ce vieux « pays de Barrès, » le *pagus Barrensis*, des cartulaires mérovingiens, que jalonnent Murrat-de-Barrès, Lacapelle-Barrès, Mur de Barrès, Lacroix Barrès, et dont vraisemblablement nous avons reçu notre nom (1). Ce gîte séculaire, ce réduit du Plateau Central, mon grand père l'a échangé contre un abri non moins ancien, quand il est venu prendre place au foyer d'une famille lorraine aussi sédentaire que la sienne. Ah! « du temps que les Français ne s'aimaient pas, » quand mes jeunes camarades de la *Revue blanche* demandaient à Herr, le fameux bibliothécaire de l'École Normale, qu'il rédigeât en leur nom contre moi une bulle d'excommunication, ils eurent bien de la divination de me flétrir comme le produit typique des petites villes françaises. J'ai le bonheur d'être cela.

Je n'ai pas connu mon grand père. Il est mort treize années avant ma naissance, mais beaucoup de vieilles personnes m'ont parlé de lui, dans Charmes, qui se rappellent ses manières, aimables, un peu sévères et cérémonieuses.

Nos petites villes de l'Est regorgeaient alors d'anciens officiers de la Grande Armée. A Charmes, dans le même temps, je me

(1) *Les Ancêtres auvergnats de Maurice Barrès*, par Ulysse Rouchon, chez Champion; *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 1907, n°s 7 et 8, discours de M. Marcellin Boudet, pour la réception de M. Maurice Barrès à l'Académie de Clermont-Ferrand ; les *Origines auvergnates* de Maurice Barrès, dans *Paris-Auvergne* du 4 février 1906.

vois un autre aïeul, le grand père de ma mère, qui, lui aussi, avait fait les guerres de l'Empire, mais qui n'a pas laissé de Mémoires. C'est avec de tels hommes que causaient les Erckmann-Chatrian. Je suis sûr que, pour écrire leur *Conscrit de 1813*, les deux romanciers lorrains ont eu à leur disposition des documents semblables à celui que je publie. Ils n'auraient eu qu'à prendre les premiers feuillets de J.-B. Barrès, ses étapes de jeune engagé du Puy à Paris, sa première vision du général Bonaparte dans la cour du Louvre et son installation à la caserne de Rueil, pour ajouter un chef-d'œuvre à leur série nationale.

Ces retraités de la Grande Armée étaient très bien vus de la population lorraine. Elle les adoptait sans réserve. Né à Charmes d'un père qui y était né, tout entouré des parents de ma mère et de ma grand mère, qui appartenaient de temps immémorial à cette petite ville, je n'ai jamais soupçonné durant mon enfance que je fusse relié à un autre terroir, et je ne vois pas non plus que mon grand père, devenu veuf, ait songé, un instant, à regagner le pays de son père. Il avait fait sien le pays de sa femme, et une fois la copie de son *Itinéraire* achevée, il se mit à écrire successivement une histoire de la province d'Auvergne et une histoire du Duché de Lorraine.

C'était un homme qui avait plus d'éducation que d'instruction, mais une très vive curiosité d'esprit. J'ai passé mes premières années de lecture à feuilleter ses livres et ceux qu'il achetait à son petit garçon, son fils unique, mon père. J'ai été formé par leur Walter Scott et leur Fenimore Cooper. Jadis, je pensais que son « Itinéraire » manquait de talent littéraire. Ce n'est plus mon avis. Mon grand père raconte avec une parfaite clarté ce qu'il a vu, et parfois des choses charmantes. On croirait son attention tout enfermée dans les soins du service et dans l'horizon de son étape, mais çà et là une note nous révèle ce qu'il avait en outre dans l'esprit. J'aime sa gaieté quand, jeune soldat de vingt ans, au soir de la bataille d'Iéna, le hasard loge son escouade dans un pensionnat de demoiselles : « Les oiseaux s'étaient envolés, en laissant leurs plumes : les pianos, les guitares, une partie de leurs hardes, de charmants dessins, des gravures et des livres... » J'aime le souvenir qu'il garde d'une minute en Allemagne, au lendemain des jours effroyables de Leipzig : « J'ai vu dans le village d'Ober-Thomaswald, pour la seule fois de ma vie, *une espèce de rosier dont*

le bois et la feuille sentaient la rose, comme la fleur elle-même qui était fort belle. » Et cela me plaît que, vieil homme, il ait maintenu dans sa rédaction de Charmes, ce trait naïf qu'il trouvait dans son carnet de Friedland, un trait de l'éternel désir de paraître d'un jeune Français : « Nos bonnets à poil étaient devenus laids et hideux. On nous les remplaça. J'eus la satisfaction de tomber sur un *oursin qui était aussi beau que ceux des officiers!* » Et il n'a pas que la sensibilité de l'imagination, mais la plus profonde, la plus noble, celle du cœur. A Lutzen il écrit: « Nos jeunes conscrits se conduisirent très bien. Pas un ne quitta les rangs et il y en eut qu'on avait laissés derrière parce qu'ils étaient malades, qui arrivèrent pour prendre leurs places. Un de nos clairons, enfant de seize ans, fut de ce nombre. Il eut une cuisse emportée par un boulet et expira derrière la compagnie. *Ces pauvres enfants, quand ils étaient blessés, à ne pouvoir marcher, venaient me demander à quitter la compagnie pour aller se faire panser*. C'était une abnégation de la vie, une soumission à leur supérieur, qui affligeait plus qu'elle n'étonnait. »

***

Je m'arrête. Il ne s'agit pas que j'analyse cet *Itinéraire*, puisqu'on va en lire les parties essentielles. C'est le Mémorial de toute une existence : forcé d'en rayer une multitude de journées, j'en laisse assez pour que le lecteur accompagne J.-B. Barrès dans ses principales étapes. On verra le joyeux départ du jeune homme quand il s'éloigne de la maison paternelle, à l'âge des plus vives curiosités; on s'intéressera aux visions nombreuses qu'un chasseur de la Garde impériale eut nécessairement du Grand Homme dont il lui fut donné en outre de recevoir à plusieurs reprises la parole directe; on l'entendra raconter ses batailles et ses fatigues; on connaîtra son profond sentiment du devoir et de l'honneur, un sentiment dont l'expression n'a jamais rien de lyrique ni de théâtral, mais si clair et si vrai! En 1815, on le verra en demi-solde. La morgue des émigrés à leur retour et les offenses que certains d'entre eux avaient la folie de prodiguer à des hommes dont la noblesse et la vertu venaient de conquérir des titres aussi beaux que ceux des croisades, mon grand père les décrit, dans une multitude de petits traits qu'il n'était pas dans le programme de Balzac de recueillir, mais dignes de ce grand historien des mœurs, et qui

font toucher du doigt l'extrême difficulté où se heurte chez nous une restauration monarchique. Le Roi est revenu en 1815 avec un titre et un prestige certains : il représentait l'autorité dont tous avaient besoin. Mais à quelle utilité répondait cette multitude de nobles, réduits à reconquérir un à un, par leur fierté et leur savoir-faire, le rang que dans leur imagination seule ils continuaient d'occuper? Le chef, c'est l'homme dont chacun a besoin, et il est d'autant plus le chef que chacun se sent plus incapable de le remplacer. J.-B. Barrès nous aide à comprendre que les Français de 1815 n'avaient aucune idée de l'emploi qu'ils pouvaient faire de ducs, de marquis, de comtes et de vicomtes, et c'est bien cet embarras de leur propre personnage qui invitait ceux-ci à des actes insupportables de fierté dont ils n'auraient pas eu l'idée, j'imagine, au milieu d'un consentement unanime et dans une réelle activité. La Révolution de 1830 fut moins un soulèvement de la France contre son roi que de chaque Français contre un ci-devant. Enfin arrivent son mariage, puis sa retraite et son installation dans la famille de sa femme, et alors nous recueillons ses dernières paroles, sa philosophie de la vie et la morale de la fable. C'était un soldat de la Grande Armée, un de ces hommes grandioses et simples, un éternel trésor pour notre race.

Voilà quel exemplaire humain mettaient au jour les petites villes de France, à la fin du dix-huitième siècle. On n'a jamais possédé un instrument plus solide et plus efficace pour les œuvres de la grande civilisation. Tandis que la haute société, Versailles et Paris avaient perdu leur équilibre intérieur, quel beau type d'homme produisaient encore nos provinces, un type où les énergies physiques et morales sont toujours prêtes à se déployer sans violence! Nulle inquiétude, nulle attente, jamais d'ennui, aucun mal du siècle, mais une plénitude de force paisible. Personne, à moins de lire de telles pages, ne peut imaginer qu'on ait vécu une vie si variée, si dangereuse, si voisine du plus grand génie et qu'on soit demeuré cet esprit exact, sensible et sévère, d'une harmonie parfaite.

Ce n'est pas que J.-B. Barrès se soustraie au don que l'Empereur possédait d'enlever les âmes. Lisez son récit de la scène qu'il vit, la veille d'Austerlitz, quand, au bivouac où son bataillon sommeillait, soudain Napoléon apparut dans la nuit, tenant à la main une lettre. « *Un de nous prit une poignée de*

paille et l'alluma pour faciliter sa lecture. De notre bivouac, il fut à un autre. On le suivit avec des torches allumées en criant: Vive l'Empereur! Ces cris d'amour et d'enthousiasme se propagèrent dans toutes les directions comme un feu électrique; tous les soldats, sous-officiers et officiers se munirent de flambeaux improvisés, en sorte que sur des lieues en avant, en arrière, ce fut un embrasement général et que l'Empereur dut en être ébloui. » Voilà ce que vit mon grand père : le génie enveloppé par les flammes de l'enthousiasme et de l'amour. Et le lendemain, alors qu'avec ses camarades de la Garde, J.-B. Barrès gravissait les hauteurs du plateau pour entrer dans la bataille au cri de « Vive l'Empereur! » l'Empereur lui-même les aborda. « *Après nous avoir fait signe de la main qu'il voulait parler, il nous dit d'une voix claire et vibrante qui électrisait:* « *Chasseurs, mes gardes à cheval viennent de mettre en déroute la Garde impériale russe. Colonels, drapeaux, canons, tout a été pris. Rien n'a résisté à leur intrépide valeur. Vous les imiterez.* » *Il partit aussitôt, pour aller faire la même communication aux autres bataillons.* » De telles minutes marquent de leur sceau toute une race. Mais cet enfant de vingt ans, ce soldat de la Garde impériale prend le contact de ce Multiplicateur de l'enthousiasme sans se laisser entamer par aucun désordre. Il nous raconte des scènes qui sont le lieu de naissance du romantisme et dépose leur souvenir sans un mot théâtral dans le sanctuaire de son cœur. Tous sont émus jusqu'au fond de l'âme, mais dans leur premier étonnement ils ne brisent pas leur réserve native, et la moisson lyrique ne naîtra que plus tard. C'est au long du dix-neuvième siècle, que ces instants inouïs viendront comme des revenants agiter les fils des héros et les empêcheront de dormir. Quel mystique aliment, quelles riches épargnes bien dosées, quelle préparation de chaleur et d'éclat! De quel sacrement nos pères participaient!

Ainsi naquit le romantisme (que j'ai essayé, pour ma faible part, de juger et de mettre au point, sans jamais cesser de respecter ses ardeurs originaires), ou du moins voilà ses premières préparations. Fait remarquable, mon grand père et ses frères de gloire, tandis qu'ils introduisent dans le monde les éléments essentiels de cette fièvre, n'en présentent aucun symptôme. Stendhal a dit le grand mot : Napoléon faisait travailler toute cette jeunesse. L'action l'absorbait au point de supprimer toute

nostalgie. Dans les périls et les effroyables fatigues de la guerre, le soldat de l'épopée peut quelquefois se replier sur lui-même, et éprouver un étonnement, douloureux si quelque injure est faite à des héros; mais, à l'ordinaire, ces nobles gens vivaient coude à coude dans un même songe, dans la haute satisfaction d'être des vainqueurs, couronnés de lauriers. Ils se détournaient de la réalité quotidienne, parfois éclairée d'une lumière si triste, pour s'enivrer du sentiment de l'honneur. Ils avaient leur haute conscience d'eux-mêmes, le témoignage retentissant de leur gloire dans les Bulletins de l'Empereur, et l'admiration de tous quand ils rentraient à Paris et dans leurs familles. La mélancolie et l'isolement, ces conditions indispensables du romantisme, n'apparaissent qu'après Waterloo et sous la Restauration, quand, devenus « les brigands de la Loire » et les demi-soldes, ils subissent avec stupeur des humiliations qu'ils savaient n'avoir pas méritées. Le sentiment de ne pas recevoir leur dû, un désaccord cruel avec la société, troublent profondément, après 1815, les soldats de la Grande Armée, et les choses prennent alors pour eux une vibration tragique, toute nouvelle. Ils connaissent la solitude morale. De grands souvenirs, un cœur humilié et isolé : cette fois, le romantisme est doté de ses deux raisons principales. Mais pour que ses fleurs apparussent, il fallut encore que le temps fît son œuvre et que le recul créât des mirages.

Ces nobles soldats de la Grande Armée, ces grands paysans, si je les vois bien, étaient des esprits à enthousiasme circonscrit. Pas un mot sur l'au-delà, dans les souvenirs de mon grand père. Aucune préoccupation religieuse. La Garde impériale avait-elle des aumôniers? Je n'en sais rien après l'avoir lu. Il semble que le baron Larrey, le célèbre chirurgien, ait été chargé de suffire à toutes les fins de vie de ces héros. Ces initiateurs de grands rêves sont prodigieusement affermis dans le réel. Le désir d'avancement de mon grand père est très sage. L'avancement se donne à l'ancienneté, aux blessures, aux occasions de se distinguer que le hasard de la guerre peut offrir et que les protections favorisent. C'est plus tard que les dynamismes déchaînés se sont aimantés sur cette époque où tous les mérites, s'est-on figuré, recevaient du Maître une récompense immense et immédiate. Ce lucide Stendhal, lui-même, dans sa vie de fonctionnaire de l'Empire, ne nous laisse voir que des désirs

de carrière courts et grossiers : il voudrait quatre mille livres de rente et toutes les femmes. Ce n'est pas le programme d'une grande vie. Il est tout entier dans ses petites sensualités commodes, dans ses joies de garnisons, dans les curiosités et les ennuis de ses changements de résidence. Nous sommes loin du temps où son Julien Sorel, privé d'un cadre social et projeté dans l'infini du désir, fera du *Mémorial de Sainte-Hélène* un livre d'excitation, un bréviaire d'énergie. Vigny parle encore avec répugnance d'un sentiment qui s'était développé autour de Napoléon et qu'il appelle le séidisme : l'idée que tout irait bien, si l'on était fidèle au chef, qu'on serait alors favorisé de grades, de croix, de dotations, de titres. Senancour compare l'Empereur à un conquérant asiatique qui tient à ce que tout le monde soit à son rang, les chevaux, les chars d'assaut, les guerriers, les prêtres, etc. Pour les ouvriers mêmes de l'incomparable épopée, la réalité compte seule, et s'il y a du frémissement, ce n'est que dans le danger affronté, dans la discipline acceptée, dans l'accomplissement de la tâche quotidienne. Vingt ans après, c'est autre chose. Vers 1827, le mirage est formé et le passé prend une valeur d'excitation. Le prestige est établi. Le soleil romantique a monté dans le ciel des imaginations, avec son efficace et toutes ses nuisances.

Eux-mêmes, les fils des soldats, ne divinisent pas immédiatement le César. Leur premier regard fut plutôt un peu scandalisé. L'intermède venait d'être si cruel : la France saignée à blanc, les Alliés lui imposant une loi qu'elle semblait avoir oubliée ! Voyez quel retard mettent à se romantiser dans l'imagination de Victor Hugo les états de service de son père ! Il vit d'abord des images de sa mère. Il s'offre à relever la statue d'Henri IV, il célèbre Quiberon, la Vendée. Son père a capturé Fra Diavolo, a été l'aide de camp du roi Joseph en Espagne, s'est promené glorieusement en Prusse, en Autriche ; eh bien ! le jeune poète se prête plus volontiers à l'influence de son beau-frère, M. Foucher, simple rond de cuir, chef de bureau au Ministère de la Guerre, un embusqué. Il ne voit pas ce que les hommes d'*Après la Bataille* et du *Cimetière d'Eylau* peuvent lui offrir, jusqu'au moment où le général Hugo lui fait passer ses Mémoires et l'invite à venir causer avec lui à Blois. Alors il s'enflamme, et dans le même temps toute sa génération. Cependant les combattants, il semble que le goût de l'action et un

positivisme avant la lettre les maintinrent éloignés jusqu'au bout de toute espèce de transfiguration.

Que ces vues nous éclairent sur les origines spirituelles des générations avec lesquelles nous avons fait le voyage de la vie, et qu'elles nous donnent un pressentiment de la mystérieuse influence que pourra exercer, dans dix ans, sur l'esprit français la Grande Guerre dont nous venons d'être les témoins! Des ferments, qui n'ont pas encore affleuré, se préparent pour nos fils dans les tranchées recouvertes.

***

Je publie ces Mémoires à l'âge où mon grand père acheva de les mettre au net. J'en corrige les épreuves dans le lieu où il les recopiait. A Charmes, il achevait, il y a un siècle, son *Itinéraire*, et dans ce même horizon, je commence l'histoire de ma vie, mon itinéraire intellectuel. J'édite ses étapes, écrites à l'aube du XIXe siècle, pour les placer comme une préface en tête de tout ce que j'ai fait. Cependant ce n'est pas dans une préoccupation étroitement personnelle; je suis rassasié de moi-même, et j'ai cessé de m'intéresser à mes manières de sentir qui me donnent du désagrément et m'emprisonnent depuis soixante ans : j'ai l'idée de publier ici un document qui appartient à la vie nationale. Ces sortes de mémoires constituent une pierre de la maison française. En les examinant avec un siècle de recul, je m'émeus de sentir ce modeste soldat en parfait accord avec tant d'âmes nobles qu'il n'a pas connues, qu'il n'était pas dans sa destinée de rencontrer, et qui pensaient à lui, elles et lui se coudoyant à leur insu. Quand je lis ce que mon grand père raconte de sa journée du Sacre, où il faisait la haie sur le passage de l'Empereur, je songe à ce que André-Marie Ampère écrivait, le même soir, après avoir vu le cortège impérial. La vue d'un drapeau tout en lambeaux, déchiré dans les guerres, et le « froid moins rude ce jour-là pour ceux qui sont sous les armes, » voilà ce qui frappe ce grand homme d'un si beau génie et d'une si noble sensibilité. Il a une pensée, d'inconnu à inconnu, pour mon grand père; et moi, après cent ans, j'éprouve pour André-Marie Ampère et son fils Jean-Jacques un mouvement d'amitié. Ainsi se forme la patrie dans les âmes.

Et puis de tels Mémoires constituent un élément excellent pour comprendre ce qu'est une famille française, pour suivre la

courbe de l'esprit national et pour distinguer le vrai dessein politique de la France. Qu'y voyons-nous essentiellement? Je le répète : un enfant du Plateau Central, arraché par la grande secousse révolutionnaire du gisement dont il faisait partie depuis des siècles, où tous les siens s'abritaient depuis la période gallo-romaine, et qui devient pour de longues années un défenseur de la France une et indivisible, jusqu'à ce que les événements l'amènent à se fixer aux confins mêmes de la patrie qu'il a servie, dans cette Lorraine où il fait souche.

Dans mon esprit, cette publication, si le temps le permet, sera éclairée par d'autres qui viendront ensuite la compléter. J'ai à commenter avec mes souvenirs d'enfance des lettres que je possède de mon père et de ma mère sur les Prussiens à Charmes, en 1870 et jusqu'au paiement des cinq milliards. Il se peut que mon fils, quelque jour, comme tant de ses camarades, raconte ses quatre années de la Grande Guerre, qu'il a terminées dans un bataillon de chasseurs du recrutement des Vosges.

De telles publications, à la fois glorieuses et communes, dont il n'est pas de famille française qui n'en puisse fournir de pareilles, rendent évidents et tangibles le péril éternel auquel la France est exposée et la nécessité de maintenir notre antique conception de l'honneur.

MAURICE BARRÈS.

Charmes-sur-Moselle, 17 août 1922.

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER
DE LA GRANDE ARMÉE[1]

PUBLIÉS PAR MAURICE BARRÈS, SON PETIT-FILS

I

D'AUSTERLITZ A FRIEDLAND

Un arrêté des Consuls du 21 mars 1804 (30 ventôse an XII) créa un corps de *Vélites*, pour faire partie de la *Garde consulaire*, et être attaché aux *Chasseurs* et *Grenadiers à pied* de cette troupe d'élite. Deux bataillons, de huit cents hommes chaque, devaient être formés, l'un à Écouen, sous le nom de *Chasseurs vélites*, et l'autre à Fontainebleau, sous celui de *Grenadiers vélites*. Pour y être admis, il fallait posséder quelque instruction, appartenir à une famille honorable, avoir cinq pieds deux pouces au moins, être âgé de moins de vingt ans, et payer 200 francs de pension. Les promesses d'avancement étaient peu séduisantes, mais les personnes qui connaissaient l'esprit du Gouvernement d'alors, le goût de la guerre chez le chef de l'État, le désir qu'avait le premier Consul de rallier toutes les opinions et de s'attacher toutes les familles, pensèrent que c'était une pépinière d'officiers qu'il voulait créer sous ce nom nouveau emprunté aux Romains.

Dans les premiers jours d'avril, mon frère aîné, secrétaire général de la préfecture du département de la Haute-Loire, mort vicaire général de l'archevêque de Bordeaux en 1837, vint dans la famille pour proposer à mon père de me faire entrer dans ce corps privilégié sur lequel il fondait de grandes espé-

rances d'avenir. L'idée de voir Paris, de connaître la France et peut-être des pays étrangers, me fit accepter tout de suite la proposition qui m'était faite, sans trop songer au difficile engagement que j'allais prendre. Mais en y réfléchissant plus mûrement, je me décidai sans peine à confirmer ma résolution spontanée, malgré tous les efforts que mes parents firent pour me dissuader d'entrer dans une aussi pénible et périlleuse carrière.

MON ADMISSION AUX VÉLITES DE LA GARDE

Le 18 mai (28 floréal), le jour même que Napoléon Bonaparte, premier Consul, fut proclamé et salué Empereur des Français, le ministre de la Guerre, Alexandre Berthier, signait l'admission aux vélites des vingt-cinq jeunes gens du département qui s'étaient présentés pour y entrer.

Le 20 juin, je me rendis au Puy pour recevoir ma lettre de service, et passer la revue de départ qui était fixée au 25. Je partis la veille pour voir encore une fois mes bons parents. Je restai dans ma famille jusqu'au 27. Les derniers moments furent douloureux pour mon excellente et bien-aimée mère. Mon père, moins démonstratif et plus raisonnable, montra plus de fermeté ou de sang-froid pour ne pas trop exciter mes regrets. Des larmes dans tous les yeux, la tristesse peinte sur tous les visages qui m'entouraient, m'émurent profondément et m'ôtaient tout mon courage. Après avoir payé ma dette à la nature, je partis au galop pour cacher mes pleurs.

Quelques heures après, j'étais à Issoire où je trouvai mes compagnons de voyage, mes futurs camarades de giberne. Je me mis aussitôt sous les ordres du premier chef que ma nouvelle carrière me donnait. C'était un lieutenant du 21e régiment d'infanterie légère, Corse de naissance, un des braves de l'expédition d'Égypte, très original, peu instruit, mais excellent homme. Il s'appelait Paravagna. Ce n'était pas une petite mission que celle de conduire à Paris vingt-cinq jeunes têtes passablement indépendantes, et n'ayant encore aucun sentiment des devoirs que nous imposait notre position de recrues et de subordination. Il était secondé par un sergent qu'on n'écoutait pas.

La pensée de ce journal me vint en janvier 1805, lors de mon départ de Paris pour l'Italie. Je l'ai toujours tenu avec

régularité, inscrivant presque jour par jour, sur un cahier à ce destiné, les observations dont je croyais devoir conserver le souvenir, sans me préoccuper de l'insignifiance des dates et des faits, et de la manière dont elles étaient rédigées, et du peu d'intérêt que ce travail presque quotidien pouvait présenter. C'était pour moi que je le faisais : il m'importait alors très peu que cela fût bon ou mauvais, insignifiant ou intéressant. L'essentiel était de persévérer et de conserver. J'y suis parvenu après bien des contrariétés et des soins.

Si je le transcris à nouveau, c'est pour réunir les nombreux cahiers dont ce journal se compose, cahiers devenus malpropres, déchirés et effacés dans bien des pages, par suite des nombreux voyages et déplacements qu'ils ont été contraints de subir. Je l'écris aussi pour me remettre dans la mémoire les divers souvenirs qu'il contient. En m'occupant de ce long travail, je trouverai l'occasion d'employer mes journées et mes longues soirées d'hiver, de manière à me les faire paraître moins ennuyeuses. Sortant peu et vivant presque seul, cela me sera un remède contre l'oisiveté et les amères réflexions de la triste vieillesse.

Je n'apporte aucun changement important dans sa rédaction primitive. Tel que je l'écrivis dans mes veillées de voyage ou de garnison, et dans mes soirées de bivouac, tel il se trouvera dans son nouveau format. Si mon fils parcourt un jour ce journal, il se convaincra que je n'ai manqué ni de constance dans ma résolution de le tenir, ni de patience pour le remettre au net, travail bien laborieux et fastidieux pour un homme âgé et peu habile à écrire...

L'ARRIVÉE A PARIS

Ayant traversé Essonnes et Villejuif, nous entrâmes à Paris le 7 juillet 1804 à quatre heures du soir, par la rue du faubourg Saint-Victor, où nous descendîmes de voiture. Une fois sur le pavé, nous prîmes un porte-manteau, et nous nous dirigeâmes sur la rue Grenelle Saint-Honoré où l'on nous avait désigné un hôtel. L'arrivée de vingt-sept gaillards fatigués de la course qu'ils venaient de faire à travers Paris, la valise sur le dos et la faim dans le ventre, de très mauvaise humeur par conséquent, épouvanta l'hôtelier, qui déclina l'honneur de loger tant de jeunes héros en herbe. Fort embarrassés de trouver une maison

assez vaste pour nous loger tous, car le lieutenant ne voulait pas que nous nous séparions, nous fûmes éconduits dans plusieurs lieux. Enfin, nous trouvâmes un asile dans l'hôtel de Lyon, rue Batave, près les Tuileries.

J'étais donc à Paris, dont je rêvais depuis tant d'années! Il me serait impossible de rendre compte du plaisir que j'éprouvai quand j'entrai dans la capitale de la France, dans cette grande et superbe ville, l'asile des beaux-arts, de la politesse et du bon goût. Tout ce que je vis dans ces premiers moments me frappa d'admiration et d'étonnement. Pendant les quelques jours que j'y restai, je fus assez embarrassé pour définir les sentiments que j'éprouvais, et me rendre compte des impressions que me causaient la vue de tant de monuments, de tant de chefs-d'œuvre, et cet immense mouvement qui m'entraînait. J'étais souvent dans une espèce de stupeur qui ressemblait à de l'hébètement.

Cet état de somnambulisme ne cessa que lorsque je pus définir, comparer, et que mes sens se furent accoutumés à apprécier tant de merveilles. Que de sensations agréables je ressentis! Il faut sortir comme moi d'une petite et laide ville, quitter pour la première fois le toit paternel, n'avoir encore rien vu de véritablement beau, pour comprendre et concevoir toute ma joie, tout mon bonheur.

19 messidor. — Notre lieutenant, très empressé de se débarrasser de nous, et de terminer sa pénible mission, nous conduisit de très grand matin à l'École militaire pour nous faire incorporer dans la garde impériale. Après avoir pris nos signalements, et nous avoir toisés, nous fûmes répartis dans les deux corps de vélites d'après la taille de chacun : 13 furent admis aux grenadiers, et 7, dont je faisais partie, aux chasseurs. Nous nous séparâmes alors avec de vifs regrets, d'autant plus pénibles qu'il s'était établi pendant le voyage une intimité que rien n'avait altérée. Quant au lieutenant, il ne put s'empêcher de manifester une satisfaction, qui ne faisait pas notre éloge.

Nous fûmes autorisés à rentrer dans Paris, pour y vivre comme nous l'entendions, sans être astreints aux appels, jusqu'au lendemain dans l'après-midi.

A notre retour de l'École militaire, nous passâmes par les Tuileries pour tâcher de voir l'Empereur qui devait passer la revue de la Garde dans la cour du château et sur la place du

Carrousel. Je fus assez bien placé pour voir ce beau spectacle, et contempler à mon aise l'homme puissant qui avait vaincu l'anarchie, après avoir vaincu les ennemis de la France, et substitué l'ordre aux déplorables et sanglantes actions de la Révolution.

J'entre et je loge pour la première fois dans une caserne. Je ne trouvai rien de bien séduisant dans cette nouvelle existence; mais comme je savais depuis longtemps qu'étant militaire, je devais renoncer à une grande partie de ma liberté, et au bien-être qu'on trouve dans sa famille, je ne m'en préoccupai pas trop.

Je fus habillé dans la journée et pourvu des effets de linge et de chaussure dont je pouvais avoir besoin. On me donna un habit frac bleu dont la doublure et les passepoils étaient écarlates, boutonnant sur la poitrine, avec des boutons aux faisceaux consulaires (ceux à l'aigle n'étaient pas encore frappés) avec cette légende : *Garde consulaire*; une culotte et une veste en tricot blanc, assez grossier; un chapeau à corne avec des cordonnets jaunes; des épaulettes en laine verte, à patte rouge; fusil, giberne, sabre, etc. Il nous fut recommandé de laisser pousser nos cheveux pour faire la queue, et de vendre ceux de nos effets qu'on ne nous avait pas enlevés. Enfin, on nous permit comme faveur d'aller au spectacle, si nous le désirions, jusqu'à l'époque de notre départ pour Écouen.

Je restai à Paris jusqu'au 12 juillet inclus. Pendant ces cinq jours d'assez grande liberté, je visitai tous les monuments et les curiosités.

Partis de Paris en détachement, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, pour la garnison qui était affectée aux *Chasseurs vélites* et où s'organisait le bataillon, je fus placé dans la 4e compagnie, commandée par le capitaine Larrousse. Le chef de bataillon s'appelait Desnoyers. Il y avait cinq compagnies, fortes alors de 36 hommes chacune, mais s'augmentant tous les jours par l'arrivée des vélites qui venaient de toutes les parties de la France. Si nous n'étions pas les premiers, nous étions bien loin d'être les derniers. J'avais le n° 234 sur le registre matricule du corps.

Notre solde était de 23 sous et 1 centime par jour. On mettait 9 sous à l'ordinaire, 4 étaient versés à la masse pour la fourniture des effets de linge et de chaussure, et les 10 autres

étaient donnés tous les dix jours (par décade) à titre de sous de poche. L'ordinaire était bon, et la solde suffisante pour satisfaire à tous les besoins de première nécessité, mais malheureusement on exerçait souvent des retenues qui n'étaient pas toujours justifiées très scrupuleusement et dont on n'osait se plaindre, car les sergents-majors étaient tout puissants dans les compagnies.

Le beau et magnifique château d'Écouen, situé à cinq lieues de Paris, avait été disposé pour en faire une caserne, et loger le bataillon de vélites qui s'organisait.

Deux jours après mon arrivée à Écouen, c'est-à-dire le lundi 15 juillet, je fus très surpris de voir à la boutonnière des officiers et de plusieurs sous-officiers une belle décoration suspendue par un ruban rouge moiré. J'appris que c'était l'ordre de la *Légion d'honneur*, dont la première distribution avait été faite la veille par l'empereur Napoléon en personne, dans le temple de Mars aux Invalides.

17 novembre. — L'Empereur passa à Écouen; il se rendait à Boulogne pour donner des croix aux troupes campées sur les côtes de France et qui formaient l'armée destinée à une descente en Angleterre. Nous bordions la haie sur la hauteur avant de descendre dans le bourg. L'Empereur ne s'arrêta pas pour nous voir, ce qui blessa notre amour-propre de conscrits.

27 novembre. — Depuis plusieurs jours nous étions prévenus que nous assisterions au sacre de l'empereur Napoléon, et que nous devions nous tenir prêts à partir. Nous dûmes à cette grande cérémonie de recevoir nos habits de grande tenue, avec des boutons à l'aigle, nos énormes bonnets d'oursin qui couvraient nos petites figures imberbes et d'autres vêtements qu'on ne nous avait pas encore donnés.

Casernés à l'École militaire, on nous distribua, nous vélites, dans chaque chambrée des vieux chasseurs, comme une ration, avec ordre de prendre une place dans les lits qui étaient déjà occupés par deux titulaires qui se seraient bien passés de cette augmentation importune. Il fallut se résigner à coucher *trois* et à habiter des chambres où l'on ne pouvait pas circuler, tant elles étaient encombrées. Combien cela nous promettait de plaisir!

LA CÉRÉMONIE DU SACRE

2 décembre (*15 frimaire an XIII.*) — A peine le jour se dessinait que nous étions en bataille sur le Pont Neuf, en attendant qu'on eût désigné l'emplacement que nous devions occuper. La compagnie borda la haie dans la rue Notre-Dame. Obligée de rester en place, sur un sol glacé, par un froid vif et un ciel gris, cela nous promettait une journée pénible et de privations. Cependant, quand les petits et grands Corps constitués arrivèrent, quand le Corps législatif, le Tribunat, le Sénat, le Conseil d'État, la Cour de cassation, la Cour des comptes, etc., commencèrent à défiler, on eut du plaisir à se voir bien placés, à n'avoir devant soi rien qui pût vous priver du charmant tableau qui se déroulait. Et quand la riche voiture du Pape arriva, attelée de huit chevaux blancs magnifiques, précédée de son chapelain monté sur une mule; quand l'état-major de Paris, ayant à sa tête le prince Murat, précédé et suivi d'une immense colonne de cavalerie de toutes les armes, quand enfin le magnifique cortège impérial se montra dans toute sa splendeur, alors on oublia le froid, la fatigue, pour admirer ces resplendissantes grandeurs.

Le cortège étant entré dans l'église, il fut permis de se promener pour se réchauffer. Me trouvant près d'une porte de l'immense basilique où s'accomplissait une si étonnante cérémonie, j'entrai à la suite du prince Eugène. Une fois dans l'intérieur, je n'aurais été guère plus avancé, si un vélite de mes amis, dont la compagnie était de service dans l'église, ne m'eût facilité les moyens de pénétrer dans une tribune haute. Je pris une assez bonne place sans beaucoup de peine, parce qu'on pensa que j'étais envoyé pour y faire faction. De là, je vis au moins les deux tiers de la cérémonie, tout ce que l'imagination la plus féconde peut imaginer de beau, de grandiose, de merveilleux. Il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. Aussi le souvenir en restera-t-il gravé dans ma mémoire toute ma vie. Avant la fin de la messe, je me retirai pour reprendre ma place.

A la nuit nous rentrâmes au quartier, et après avoir mangé la portion du soir, je fus voir la brillante illumination des Tuileries, et des monuments des environs. La journée fut bien remplie, mais aussi elle offrit à l'imagination de bien puissants souvenirs.

LA DISTRIBUTION DES AIGLES

Ainsi que pour la précédente prise d'armes, nous nous levâmes avant le jour, pour nous rendre au Champ de Mars où nous étions établis dès huit heures du matin, pour recevoir nos aigles, et entourer le trône de tout l'éclat que la troupe prête à ces cérémonies. De grands préparatifs avaient été faits pour donner à cette fête militaire, à cette nouvelle consécration, toute la majesté, toute la pompe qu'exigeait une aussi imposante solennité. En même temps que nous, les autres régiments de la Garde, les troupes en garnison à Paris et celles qui étaient arrivées pour assister au Sacre, les députations des gardes nationales de France et de toutes les armes de l'armée de terre et de mer, vinrent prendre leur place de bataille. Le Champ de Mars, tout vaste qu'il est, ne pouvait contenir tout ce qui avait été convoqué ou qui était venu volontairement, pour recevoir et jurer fidélité au drapeau qu'on devait distribuer dans cette grande journée.

Après la remise des aigles à chaque chef de corps et la prestation de serment, le défilé commença. Cela fut très long et ne se termina qu'à la nuit. Nous fûmes les derniers à nous retirer. Ç'aurait été vraiment beau, si le temps eût favorisé cette majestueuse solennité. Mais le dégel, la pluie, le froid avaient glacé, sinon l'enthousiasme et le dévouement de l'armée à son glorieux chef, du moins les bras et les jambes. On était dans la boue jusqu'aux genoux, surtout en face de l'immense et magnifique estrade où se tenait l'Empereur, entouré de sa cour et de tout l'état-major général de l'armée.

Je vis, dans cette immensité armée, le sergent du 46e de ligne qui portait dans une petite urne en argent, attachée sur le côté de sa poitrine; le cœur du premier grenadier de France, le valeureux La Tour d'Auvergne, mort au champ d'honneur.

DÉPART POUR L'ITALIE

15 janvier 1805. — Le 14 janvier 1805, l'ordre arriva de prendre dans les compagnies tous les hommes valides qui étaient à l'école de bataillon et d'en former deux détachements qui allaient être dirigés sur Paris. Je fus désigné pour le premier.

Nous ignorions pour quelle expédition nous étions désignés,

mais nous avions la certitude de ne plus retourner dans cette garnison d'Écouen où nous avions été si rondement menés, je ne dis pas rudement, car la discipline y était douce, mais où on nous avait fait faire tant d'exercice. Nous étions prodigieusement chargés et, pour surcroît d'embarras, nous portions sur nos sacs, attachés avec des ficelles, nos monstrueux bonnets à poil, renfermés dans des étuis de carton, semblables à ceux des manchons des dames. La pluie nous prit en route; les cartons se ramollirent et devinrent pâte. Bientôt nos bonnets roulèrent dans la boue, et firent horreur. Qu'on se figure des soldats portant à la main ou sous leurs bras quelque chose d'aussi hideux. C'était une vraie marche de Bohémiens que la nôtre.

Enfin on arriva à l'École militaire, mouillés jusqu'aux os et exténués de fatigue, à cause de la pesanteur de nos sacs, du mauvais état des chemins et de la gêne de notre marche. Pour nous délasser, nous couchâmes à *trois* et reçûmes l'ordre de nous préparer pour passer la revue de l'Empereur, dès le lendemain.

Après une nuit très laborieuse, nous prîmes les armes, dès le jour, pour nous rendre dans le Jardin des Tuileries. Là on versa dans chaque compagnie de chasseurs (les vieux) une portion du 1er détachement des vélites, on les plaça par rang de taille, et on nous annonça qu'à partir de ce jour nous faisions partie de ces compagnies. Je me trouvai dans la 2e compagnie du 2e bataillon. Encadrés dans les rangs de ces vieilles moustaches, qui avaient tous un chevron au moins, nous avions l'air de jeunes filles auprès de ces figures basanées, la plupart dures, envieuses, mécontentes de ce qu'on leur donnait des compagnons aussi jeunes. Cette opération terminée, nous entrâmes dans la cour du château, où l'Empereur passa la revue de la partie de la Garde qui devait se rendre en Italie. Ses cadres organisés, nous défilâmes et rentrâmes à l'École militaire pour nous préparer pour le départ du lendemain.

Avant notre départ, le maréchal Soult nous passa en revue dans le Champ de Mars. Il tombait du verglas, ce qui nous incommoda beaucoup. Le régiment de chasseurs destiné à cette expédition ou campagne (car nous ignorions le motif de ce départ si précipité) se composait de deux bataillons de quatre compagnies chacune.

En partant de l'étape, nous mîmes nos sacs sur des voitures, ne conservant que nos *oursins* que nous portions en ban-

doulière. Ils étaient renfermés dans des étuis en coutil qu'on nous avait délivrés la veille de notre départ. Pour pouvoir les attacher sur nos sacs, on nous avait prescrit de nous procurer des courroies, sans fixer leur longueur ni leur couleur, de sorte que c'était une vraie bigarrure. Les frais de transport étaient à notre charge et devaient coûter 20 centimes par jour. Chaque compagnie avait sa voiture; nous étions libres de retirer nos sacs à l'arrivée au gîte.

26 janvier. — Depuis Paris, j'avais pris l'habitude d'aller lire dans un café un journal politique pour me tenir au courant du nouveau du jour. C'est ainsi que j'appris à Avallon que nous nous rendions à Milan pour assister au couronnement de Napoléon comme roi d'Italie.

10 mars. — A Milan, terme de notre voyage et de nos fatigues. J'étais bien portant, bien satisfait de goûter un peu de repos et de me trouver dans la capitale de la riche Lombardie, caserné dans la citadelle ou château de Milan, célèbre dans les fastes militaires de nos différentes guerres. Dès notre arrivée, les officiers, sous-officiers et soldats de la garde royale italienne vinrent nous inviter à dîner pour le jour même. Nous, chasseurs, nous fûmes avec les chasseurs à leur caserne, où nous trouvâmes dans une vaste cour de nombreuses tables très bien servies pour un repas de soldats. Ce banquet donné par nos cadets fut gai, et très brillant par la multitude de personnes de haute distinction qui y assistèrent comme spectateurs. Elles voulurent jouir de ce beau coup d'œil, de la franche concorde qui y régna, et de cette joyeuse et belle réunion qui devait cimenter l'alliance des deux peuples.

8 mai. — Deux mois après notre arrivée, l'empereur Napoléon fit son entrée solennelle dans la capitale de son nouveau royaume. Cette prise de possession fut magnifique. Les troupes de la descente d'Angleterre bordaient les rues où il passa à cheval au milieu des gardes d'honneur, brillamment costumées, que toutes les villes du royaume avaient envoyées pour être représentées dans cette circonstance et assister au couronnement. Deux divisions de cavalerie ordinaire et une de cuirassiers précédaient et suivaient le cortège de l'Empereur qui réunissait tous les officiers généraux et d'état-major de l'armée française en Italie. Je vis à la tête des troupes le général en chef de cette armée, le vainqueur de Fleurus, le maréchal Jourdan, ainsi

que beaucoup de généraux qui, quoique jeunes, comptaient de belles actions et de hauts faits d'armes.

Le 26 mai eut lieu le couronnement qui n'eut pas l'éclat de celui de Paris, mais qui n'en fut pas moins beau. Nous bordâmes la haie dans deux quartiers différents pour le passage de l'Empereur, lorsqu'il se rendit à l'église Saint-Ambroise pour poser la couronne de fer sur sa tête, et lorsqu'il rentra au palais après la cérémonie terminée. Le couronnement se fit le matin dans l'église métropolitaine. La troupe resta massée autour de la cathédrale, l'Empereur s'étant rendu à pied de son palais à l'église par une élégante galerie construite exprès pour cette grande solennité. La cérémonie du soir eut principalement pour but de le montrer au peuple dans tout l'apparat de la majesté royale. Avec l'Empereur étaient l'Impératrice, les princes Joseph et Louis Napoléon, le prince Murat, le prince Eugène, plusieurs maréchaux et généraux, les ministres du royaume, les grands et les personnes des deux cours qui précédaient, suivaient, ou entouraient les voitures du cortège. Un temps superbe favorisa cette imposante cérémonie et en augmenta l'éclat.

Il y eut ensuite une succession de fêtes brillantes ; je vis Garnerin s'enlever dans les airs ; des courses en chars me donnèrent une idée des célèbres Olympiades ; un feu d'artifice immense occupait tout le sommet de la façade de la citadelle du côté de la ville. L'illumination du dôme de la cathédrale surpassa toutes les autres, qui furent nombreuses, par son éclat et l'immensité de ses feux ; des jeux de toute espèce eurent lieu sur la place plantée d'arbres et entourée de magnifiques palais. Je vis là le plan de la bataille de Marengo, à une heure donnée de la journée, en relief et sur une grande échelle : tous les corps des deux armées y figuraient sur l'emplacement qu'ils occupaient au moment de l'action que le tableau représentait. Ces brillantes fêtes durèrent plusieurs jours et furent très suivies.

Dans les premiers jours de juin, le doge de Gênes, Gérôme Durazzo, vint apporter à l'Empereur le vœu du Sénat et du peuple de Gênes pour la réunion de la République ligurienne à l'Empire français. Je faisais partie de la garde d'honneur qui lui fut envoyée. Mais cette puissance déchue refusa cet honneur et renvoya sur le champ cette garde. Il fit remettre à chacun de

nous trois francs, et une bague en brillant à l'officier qui commandait le détachement.

Un matin, le 3 juin, quelques jours après le couronnement, la générale fut battue dans les cours de la citadelle bien longtemps avant l'heure et la batterie du réveil. S'habiller, s'armer et se former, tout cela fut l'affaire d'un instant. On se rendit sur la place de l'Esplanade où se trouvait Napoléon. Après quelque temps d'exercice, il ordonne de charger les armes réellement pour faire l'exercice à feu. On lui observe qu'on n'a que des cartouches à balle : cela ne fait rien, on les déchirera du côté de la balle. Les manœuvres commencent, des feux de tous genres sont exécutés devant des milliers de personnes qui étaient venues pour être témoins de ce spectacle matinal qui avait lieu devant les premières maisons de la ville. Eh bien ! malgré la précipitation qu'on y mettait, on n'eut pas à déplorer un seul malheur, pas un soldat n'oublia d'exécuter l'ordre qui lui avait été donné de déchirer la cartouche du côté du projectile. Ce fait prouve la confiance de l'Empereur dans le dévouement de sa Garde, le sang-froid et l'adresse des militaires qui la composaient, car l'Empereur était souvent en avant des feux et surveillait l'exécution des mouvements.

Le 8 juin eut lieu la nomination du prince Eugène comme vice-roi d'Italie et la création de l'ordre de la couronne de fer. Le ruban était jaune orange liséré de vert; la cocarde nationale était rouge, blanche et verte en trois bandes.

Enfin, après plusieurs parades et revues passées soit par l'Empereur, soit par des maréchaux, nous quittâmes Milan le 22 prairial (11 juin) pour retourner à Paris.

Rentré à Paris le 18 juillet, et caserné à l'École militaire, Barrès n'y séjourna que quelques jours.

Quelque temps après notre arrivée, les deux bataillons qui venaient de Milan, comptant 4 compagnies chacun, furent réduits à un seul bataillon de 6 compagnies. Celle dont je faisais partie devint la sixième. Ce bataillon prit le nom de *bataillon d'expédition*. Cette organisation fut longue, tracassière, extrêmement ennuyeuse. Ce ne fut pendant plusieurs jours qu'inspections, revues, parades; on ne savait qu'inventer pour nous tourmenter et nous faire désirer la guerre qu'on appelait à grands cris, comme le soulagement que nous pouvions réclamer.

Enfin l'ordre tant souhaité arriva : nous devions partir

pour le *Camp de Boulogne*, et l'on se tint prêt pour faire partie de cette armée destinée à être jetée sur les côtes d'Angleterre. Nous étions sous les armes, le logement parti, les bagages chargés, on n'attendait plus que le général Boulès pour faire par le flanc droit, marcher en avant et crier : Vive la gloire. Mais ce fut tout le contraire. Nous fîmes par le flanc gauche, et reçûmes l'ordre de rentrer dans nos chambres.

Les bruits de guerre avec l'Autriche qui circulaient depuis quelque temps s'accrurent d'heure en heure, et au lieu d'aller sur cette côte de fer, où une armée intrépide se réjouissait de passer le détroit pour attaquer corps à corps cette perfide Albion, comme disaient les journaux, nous fûmes dirigés sur le Rhin où tant de glorieux souvenirs appelaient l'armée française. Nous étions restés à Paris quarante-quatre jours !

L'EMPEREUR A STRASBOURG

Barrès quitte Paris le 31 août. Après un pénible voyage, il arrive le 23 septembre à Strasbourg, où l'Empereur fait son entrée trois jours plus tard :

26 septembre. — Arrivée de l'Empereur (4 vendémiaire); son entrée solennelle, triomphale et pleine d'allégresse. Les Strasbourgeois firent tous leurs efforts pour en faire une fête alsacienne et ils réussirent à donner à cette pompe militaire un éclat merveilleux. La flèche de la cathédrale fut complètement illuminée. Cette pyramide de feu, au milieu de la nuit la plus obscure, faisait un délicieux effet.

Depuis le 20, une partie des troupes du Camp de Boulogne, celles venant de l'intérieur et la garde impériale arrivaient à Strasbourg par toutes les portes, prenaient les approvisionnements qui leur étaient nécessaires et se dirigeaient sur le Rhin qu'elles passaient à Kehl. Elles s'organisaient définitivement sur la rive droite, en attendant l'ordre de marcher en avant. Pendant plusieurs jours, Strasbourg fut rempli de troupes. Les hommes et les chevaux bivouaquaient dans les rues ; les voitures de l'artillerie, des équipages et des approvisionnements les encombraient : c'était un pêle-mêle à ne pas s'y reconnaître. C'est ainsi que je vis passer le 5e corps, commandé par le maréchal Lannes, toute la cavalerie de réserve sous les ordres du prince Murat, le grand parc de l'armée, etc., sans compter

le grand état-major général de l'armée qui s'y trouvait réuni. Les autres corps d'armée passèrent le Rhin au-dessous de Strasbourg. Toutes ces troupes étaient remarquables par leur tournure martiale, leur belle tenue et leur enthousiasme qui était poussé jusqu'au délire.

ENTRÉE EN ALLEMAGNE

Passage du Rhin à Kehl, entrée en Allemagne par les États de l'électeur de Bade. Je ne passai point le majestueux fleuve sans éprouver un secret sentiment de contentement, quand ma mémoire me rappela tous les beaux faits d'armes dont ses rives avaient été témoins depuis Louis XIV. Ces souvenirs belliqueux me faisaient désirer d'être aussi témoin de quelques glorieux combats où je pourrais satisfaire ma vive impatience.

1er octobre. — Avant le départ de Rastadt, on lut aux compagnies assemblées la proclamation de l'Empereur qui annonçait l'ouverture de la campagne contre les Autrichiens qui venaient d'envahir la Bavière ; elle nous annonçait aussi des marches forcées à faire et des privations de toute espèce à endurer : elle fut accueillie par des cris de « Vive l'Empereur ! » On nous prévint en outre, qu'il n'y aurait plus de grande halte, ni de journées d'étape réglées comme en France, et qu'il fallait, en conséquence, conserver des vivres pour la marche. Et puis défense de manquer aux appels, de rester en arrière, etc.

Ayant passé le Danube à Donawerth et traversé la Souabe autrichienne par des chemins impraticables, Barrès, le 14 octobre, bivouaque sur les rives du fleuve.

Le soir, la compagnie passa sur la rive gauche du Danube pour garder la tête du pont qui avait été brûlé par les Autrichiens, mais sur lequel on pouvait passer par le moyen de quelques planches qu'on y avait placées. Pendant deux heures je fus en faction au bord d'un ravin, sur l'autre rive duquel était aussi une sentinelle ennemie. Nous nous observâmes mutuellement sans tirer, pour ne pas troubler le repos de la partie de l'armée qui se trouvait dans les environs. Vers le milieu de la nuit, nous repassâmes le Danube, et toute l'infanterie de la Garde remonta la rive droite à peu près une lieue pour prendre position sur une hauteur où nous passâmes le reste de la nuit, sans feu et sans abri, et sous les froides atteintes d'une bise hyperboréenne.

Toute la journée, nous entendîmes la canonnade et la fusillade dans la direction d'Ulm. C'était le beau succès d'Elchingen que le corps du maréchal Ney (6e) remportait après un combat des plus opiniâtres.

16 et 17 octobre. — Pendant ces deux jours, nous fûmes constamment sous les armes, gardant sur le plateau au-dessus de l'abbaye une route par où l'ennemi aurait pu déboucher, s'il avait essayé de briser le cercle de fer qui l'étreignait dans les murs d'Ulm. La canonnade ne cessa de se faire entendre jusqu'au soir du 17, où elle cessa tout à coup. Nous apprîmes peu de temps après que le général Mack, renonçant à l'espoir de se faire jour l'épée à la main, venait de capituler en remettant entre les mains de l'Empereur toute son armée et la place qu'il n'avait pas défendue.

20-22 octobre. — A Augsbourg. Pendant ces trois journées, toute l'armée (excepté le 6e corps) quitta les bords du Danube pour se porter sur ceux de l'Inn où l'avant-garde était depuis le 15 octobre. A l'appel du troisième jour, il fut lu à l'ordre des compagnies une proclamation de l'Empereur aux soldats de la Grande Armée, qui énumérait tous les combats et les trophées qu'ils avaient conquis en quinze jours, et l'annonce d'une deuxième campagne contre les Russes qui approchaient. Un décret impérial, daté d'Ulm, faisait compter pour campagne le mois de vendémiaire an XIV, indépendamment de la campagne courante.

Le 20, l'armée autrichienne mit bas les armes, et défila devant l'armée française. L'Empereur arriva le 22 à Augsbourg, précédé des grenadiers à pied qui portaient les quatre-vingt-dix drapeaux pris dans cette première campagne.

24 octobre. — A Munich, capitale de la Bavière.

A mon arrivée, je fus commandé de service pour monter la garde au palais électoral. L'Empereur y arriva dans la soirée; le lendemain avant midi, j'étais en faction à la porte des appartements de réception. Pendant deux heures, je ne fis que porter et présenter les armes, tant le nombre des grands personnages qui furent admis à offrir leurs hommages à l'Empereur fut considérable. Je n'avais jamais autant vu de décorations de toute espèce et de tous les pays qu'il en passa devant moi pendant cette fatigante faction. Je crois avoir reçu le salut très profond de tous les princes, ducs, barons de la Bavière

reconquise et reconnaissante. Dans cette circonstance, un soldat de l'Empereur, un guerrier de la Grande Armée avait des titres à mériter les grands saluts qu'on lui faisait.

12 novembre. — A moitié chemin de Saint-Poelten à Burkesdorf, nous rencontrâmes les magistrats de Vienne qui venaient implorer l'Empereur de ménager la capitale et leur Souverain, et lui offrir les clés de la ville. L'Empereur nous suivait de près; le 4ᵉ corps et la Garde s'arrêtèrent, se formèrent en bataille, et présentèrent les armes à son passage. L'entrevue terminée, on se remit en marche pour se rendre au logement désigné pour cette journée.

Depuis le Rhin, toutes les fois que Sa Majesté nous rencontrait en route, nous nous arrêtions pour lui rendre les honneurs militaires, et la saluer de nos acclamations. Tous les corps de l'armée en faisaient autant, à moins d'ordre contraire. Souvent, dans ces revues inattendues, l'Empereur complimentait les régiments qui s'étaient distingués dans une affaire récente, complétait les cadres et distribuait des décorations. C'était une circonstance fortuite qui était vivement désirée, et qui satisfaisait bien des désirs.

13 novembre. — A Schœnbrunn, château impérial de plaisance, à une lieue de Vienne.

L'avant-garde de la Grande Armée prit possession de Vienne dans la matinée et s'empara par audace et surprise du pont du Thabor sur le Danube, ce qui nous permit d'entrer de suite dans la Moravie et de balayer la rive gauche.

AUSTERLITZ

Parti le 16 de Schœnbrunn, Barrès, le 30, se trouve, au bivouac, à deux lieues de Brunn, à gauche de la route d'Olmutz sur le penchant d'une colline peu élevée.

1ᵉʳ décembre. — En avant de la position que nous occupions, était un mamelon armé de canons. Le bivouac de l'Empereur était entre nous et ce mamelon. Après le mamelon était une plaine de peu d'étendue, légèrement inclinée vers un ruisseau qui coulait de gauche à droite. Cette plaine très longue dans le sens du cours du ruisseau était dominée par des hauteurs qui commençaient sur l'autre rive et s'étendaient depuis des bois à gauche jusqu'à des marais et étangs à droite.

Le soir, à la clarté des feux des bivouacs, il nous fut donné lecture de la proclamation de l'Empereur qui annonçait une grande bataille pour le lendemain, 2 décembre. Peu de temps après, l'Empereur vint à notre bivouac pour nous voir ou pour lire une lettre qu'on venait de lui remettre. Un chasseur prit une poignée de paille et l'alluma pour faciliter la lecture de cette lettre. De ce bivouac il fut à un autre. On le suivit avec des torches allumées pour éclairer sa marche. Sa visite se prolongeant et s'étendant, le nombre de torches s'augmenta; on le suivit en criant : « Vive l'Empereur. » Ces cris d'amour et d'enthousiasme se propagèrent dans toutes les directions, comme un feu électrique; tous les soldats, sous-officiers et officiers se munirent de flambeaux improvisés, en sorte qu'en moins d'un quart d'heure, toute la Garde, les grenadiers réunis, le 5e corps qui était à notre gauche et en avant de nous, le 4e à droite, ainsi que le 3e plus loin et en avant, enfin, le 1er qui était à une demi-lieue en arrière en firent autant. Ce fut un embrasement général, un mouvement d'enthousiasme si soudain que l'Empereur dut en être ébloui. C'était magnifique, prodigieux. Après avoir été assez loin, je revins à mon bivouac, après l'avoir cherché longtemps, tous ces feux m'ayant fait perdre la direction où il se trouvait. Je ne doute pas que ce fut le hasard qui donna la pensée de cette fête aux flambeaux et que l'Empereur n'y pensait pas lui-même.

2 décembre. — Longtemps avant le jour, la diane fut battue dans tous les régiments; on prit les armes et on resta formé en bataille jusqu'à ce que les reconnaissances fussent rentrées. La matinée était froide, le brouillard assez épais, un silence complet régnait dans toutes les lignes. Ce calme si extraordinaire après une soirée aussi bruyante, aussi folle, avait quelque chose de solennel, d'une majestueuse soumission aux décrets de Dieu : c'était le précurseur d'un orage impétueux, meurtrier, qui élève et abat des empires.

L'Empereur, entouré de ses maréchaux et des généraux d'élite de son armée, était placé sur un mamelon dont j'ai parlé, distribuant des ordres pour la disposition de ses troupes et attendant que le brouillard se dissipât pour donner le signal de l'attaque. Il fut donné, et, peu de temps après, toute cette immense ligne fut en feu.

Pendant ce temps-là, le 1er corps, qui était derrière, se porta

en avant, en passant à droite et à gauche du mamelon. Saluant, criant : « Vive l'Empereur! » les chapeaux au bout des épées, des sabres, des baïonnettes, le maréchal Bernadotte en tête, portant le sien de la même manière, et tout cela au bruit des tambours, de la musique, des canons et d'une vive fusillade.

Après le passage du 1er corps, notre mouvement commença; nous formions la réserve : elle se composait de 20 bataillons d'élite, dont 8 de la Garde impériale, 2 de la Garde royale italienne, et 10 de grenadiers et voltigeurs réunis. Derrière nous, marchaient la cavalerie de la Garde et plusieurs bataillons de dragons à pied. Les bataillons d'élite étaient ployés en colonne serrée par division, à distance de déploiement, ayant 80 pièces de canon dans leur intervalle. Cette formidable réserve marchait en ligne de bataille, en grande tenue, bonnets à poil et plumets au vent, les aigles et les flammes découvertes, indiquant d'un regard fier le chemin de la victoire. Dans cet ordre, nous franchîmes la plaine et gravîmes les hauteurs aux cris de « Vive l'Empereur! » Parvenus sur le plateau que les Russes occupaient quelques instants auparavant, l'Empereur nous arrêta pour nous annoncer, après nous avoir fait signe de la main, qu'il voulait parler. Il dit d'une voix claire et vibrante qui électrisait : « Chasseurs, mes Gardes à cheval viennent de mettre en déroute la Garde impériale russe ; colonels, drapeaux, canons, tout a été pris ; rien n'a résisté à leur intrépide valeur : vous les imiterez. » Il partit aussitôt après pour aller faire la même communication aux autres bataillons de réserve.

L'armée russe était percée dans son centre et coupée en deux tronçons. Celui de gauche, celui qui faisait face à la droite de l'armée française, était aux prises avec les corps des maréchaux Soult et Davoust ; celui de droite, avec les corps de Bernadotte et Lannes. La réserve liait les quatre corps, et tenait séparé ce qui avait été disjoint par les habiles manœuvres du général en chef et la bravoure des soldats. Après un quart d'heure de repos, l'infanterie de la Garde fit un changement de direction à droite pour aller seconder le 4e corps, en marchant sur les hauteurs. Parvenu à la descente qui domine les lacs, je sortis un instant des rangs, et je vis par ce moyen dans la plaine la lutte terrible qui était engagée entre le 4e corps et la portion de l'armée russe qui lui faisait face, ayant les lacs à dos. Nous arrivâmes pour lui donner le coup de grâce, et achever de la

jeter dans les lacs. Ce dernier et fatal mouvement fut terrible. Qu'on se figure 12 à 15000 hommes, se sauvant à toutes jambes sur une glace fragile et s'abîmant presque tous à la fois.

Quel douloureux et triste spectacle, mais aussi quel triomphe pour les vainqueurs! Notre arrivée près des lacs fut saluée par une vingtaine de coups de canon, sans nous faire grand mal. L'artillerie de la Garde eut bientôt éteint ce feu, et tira ensuite avec une vivacité incomparable sur la glace pour la briser, et la rendre impropre à porter des hommes. La bataille était complètement gagnée, une victoire sans exemple avait couronné nos aigles d'immortels lauriers.

Après quelques instants de repos, nous revînmes sur nos pas, en suivant à peu près le même chemin, et traversant le champ de bataille dans toute sa longueur. La nuit nous prit dans cette marche; le temps, qui avait été beau pendant toute la journée, se mit à la pluie, et l'obscurité devint si profonde qu'on n'y voyait plus. Après avoir marché longtemps au hasard, pour trouver le quartier général de l'Empereur, le maréchal Bessières, sans guides, sans espoir de le rencontrer, nous fit bivouaquer sur le terrain même où il prit cette détermination. Il était temps, car il était tard et nous étions tous très fatigués.

Après avoir formé les faisceaux par section et déposé nos fourniments, il fallut s'occuper de se procurer des vivres, du bois et de la paille. Mais où aller pour en trouver? il faisait si noir et si mauvais! rien ne pouvait nous indiquer où nous trouverions des villages. Enfin, des soldats du 5e corps qui rôdaient autour de nous en indiquèrent un dans une gorge. J'y fus avec plusieurs de mes camarades; il était plein de morts et de blessés russes; car je crois que c'était dans ces environs que la Garde russe avait été écharpée. J'y trouvai quelques pommes de terre, et un petit baril de vin blanc nouveau qui était si sûr qu'on aurait pu s'en servir en guise de verjus. Ceux qui en burent au camp eurent des coliques à se croire empoisonnés. La nuit se passa en causeries : chacun racontait ce qui l'avait le plus frappé dans cette immortelle journée. Il n'y avait point d'action personnelle à citer, puisqu'on n'avait fait que marcher, mais on parlait de l'effroyable désastre du lac, du courage des blessés que nous rencontrions sur notre passage, des immenses débris militaires vus sur le champ de bataille, de ces lignes de sacs de soldats russes déposés avant l'action, qu'ils

n'avaient pu reprendre ensuite, ayant été poussés dans une autre direction, fusillés, mitraillés, sabrés, anéantis. Il fut aussi question du nom que porterait la bataille, mais personne ne connaissait ces localités, ni le lieu où s'étaient donnés les plus grands coups. Puisqu'on ne savait encore rien du résultat définitif, la question resta sans solution.

Avec le jour, mon incertitude sur la partie du champ de bataille où nous avions passé la nuit se dissipa. Je reconnus, après avoir fait une tournée dans les environs, couverts de cadavres et de blessés qu'on enlevait, que nous étions à peu près à une demi-lieue sur la droite de la route de Brunn à Olmutz, et à la même distance de celle de Brunn à Austerlitz, ces deux routes se bifurquant près de la poste de Posaritz, où l'Empereur avait dû coucher.

Vers dix heures, nous partîmes pour Austerlitz ; mais avant de joindre la route à travers champs qui y conduit, on nous fit bivouaquer de nouveau pendant quelques heures. Enfin, nous arrivâmes de nuit à Austerlitz. L'Empereur couchait au château de cette petite ville et y remplaçait les empereurs Alexandre et François II, qui en étaient partis le matin.

Dans la journée, il nous fut fait lecture de la proclamation de l'Empereur à l'armée commençant par ces mots : « Soldats, je suis content de vous, » et finissant par cette phrase : « Il suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on vous réponde : Voilà un brave ! »

Le matin de ce jour, deux bataillons de grenadiers et deux de chasseurs furent réunis et dirigés sur la route de la Hongrie ; après quatre heures de marche, on nous fit prendre à droite de la route et position sur une hauteur, avec de la cavalerie et de l'artillerie de la Garde ; plus loin, sur la même ligne, était aussi de la troupe de ligne ; en avant de nous, un peu plus bas, on voyait l'Empereur se chauffant à un feu de bivouac, entouré de son état-major.

Sur la colline en feu étaient des troupes ennemies en bataille. Nous crûmes d'abord qu'une affaire allait s'engager, mais, après quelques instants d'attente, arrivèrent deux belles voitures, entourées d'officiers et de cavaliers, d'où je vis descendre un personnage en uniforme blanc, au-devant duquel se rendit l'empereur Napoléon.

Nous comprîmes facilement alors que c'était une entrevue

pour traiter de la paix, et que le personnage descendu de voiture était l'empereur d'Autriche. Après leur conversation qui dura moins d'une heure, nous reprîmes la route d'Austerlitz, où nous arrivâmes exténués de fatigue, et mourant de faim : nous avions fait huit lieues dans la boue, et par un froid très vif. Il était nuit depuis longtemps quand nous entrâmes dans nos logements.

Rentré en France en février 1806 après 174 jours d'absence, dont 110 jours de marche, Barrès a bientôt la tristesse d'apprendre une douloureuse nouvelle :

Ce fut pendant mon séjour à Rueil que je fus instruit de la douloureuse perte que ma mère et toute la famille venaient de faire en la personne de mon père, décédé à l'âge de soixante-six ans. Cette mort inattendue me causa beaucoup de douleur, car je perdais en lui plutôt un ami qu'un père, tant il avait de bonté et d'amitié pour moi. Sa correspondance si aimante, si questionneuse, me charmait et me consolait souvent.

Des bruits de guerre qui circulaient depuis quelque temps, prenaient de jour en jour plus de consistance ; un camp d'infanterie de quatre régiments, établi sous Meudon, faisait pressentir de prochaines hostilités, car tout s'y organisait pour la guerre. La curiosité, le désir de voir un de mes amis, nommé officier récemment, lors de la promotion qui avait été faite à Vienne, m'y firent aller deux fois pour jouir de la vue de ce spectacle militaire aux portes de la capitale, et témoigner à mon ami combien j'étais satisfait de lui voir les épaulettes et l'épée, au lieu du sac et du fusil que nous portions, nous, ses camarades moins favorisés. A la vérité, cette promotion fut peu nombreuse, puisqu'elle ne s'étendit que sur seize des grenadiers et chasseurs; mais elle fit plaisir, même à ceux qui ne furent pas au nombre des élus, parce qu'elle prouvait que l'intention de l'Empereur était de nous nommer tous successivement; mais 16 sur 1600, c'était bien peu.

Le 11 septembre (1806), toute la Garde, considérablement augmentée depuis la fin de la campagne, fut réunie dans la plaine des Sablons pour passer la revue de détail de l'Empereur. Tout y était, personnel, matériel, administration : on n'avait laissé dans les quartiers que les hommes et les chevaux qui ne pouvaient pas se tenir sur leurs jambes. Les compagnies ayant été déployées sur un seul rang, les sacs à terre et ouverts devant

chaque homme, et les cavaliers à pied tenant leurs chevaux par la bride, l'Empereur passa à pied devant le front du rang déployé, questionna les hommes, visita les armes, les sacs, l'habillement avec une lenteur presque désespérante. Il visita de même les chevaux, les canons, les caissons, les fourgons, les ambulances avec la même sollicitude, la même attention que pour l'infanterie. Cette longue et minutieuse inspection terminée, les régiments se reformèrent dans leur ordre habituel, pour qu'il vît l'ensemble des troupes et les fît manœuvrer. Déjà quelques mouvements avaient été exécutés, lorsque survint un orage furieux, déchaîné, épouvantable : toute cette splendeur, ces éclatantes dorures, ces brillants uniformes furent ternis, salis, mis hors de service, surtout ceux des chasseurs à cheval et de l'artillerie, si élégants et si riches. Moins d'un quart d'heure suffit pour rendre le terrain impraticable, et interdire même le défilement. On se retira triste, défait comme si on eût perdu une grande bataille.

Quelques jours après, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à partir pour le 20. Cette nouvelle fut reçue avec joie. On était ennuyé depuis longtemps de cette vie douce et tranquille, de ce bien-être qu'on ne sait pas apprécier quand on ne le compare pas avec les souffrances passées et si vite oubliées.

Envoyé en Prusse, Barrès part le 20 septembre, traverse Mayence, Francfort, Bamberg où une déclaration impériale, datée du 6 et annonçant la déclaration de guerre à la Prusse, est lue aux compagnies formées en cercle. Puis il bivouaque aux alentours de la petite ville d'Auma.

Il nous fut défendu d'entrer dans Auma, petite ville de Saxe, assez jolie ; mais n'ayant pas de vivres, la faim, qui chasse le loup du bois, comme dit le proverbe, nous fit enfreindre la consigne. J'étais dans une cour avec plusieurs autres chasseurs, en train de dépecer un cochon que nous venions de tuer, lorsque le maréchal Lefebvre, commandant la Garde à pied, et le général Rousset, chef d'État-major général de la Garde impériale, y entrèrent. La peur nous glaça d'effroi, et nous fit tomber les couteaux des mains ; impossible de fuir, ils avaient fermé la porte sur eux. D'abord, grande colère, menace de nous faire fusiller; mais après avoir été entendus, ils nous dirent, moitié en colère, moitié en riant : « Sauvez-vous bien vite au camp, sacrés pillards que vous êtes ; emportez votre maraude sans qu'on la

voie, et surtout évitez de vous laisser prendre par les patrouilles. » Le conseil était bon, nous le suivîmes en tous points. On rit beaucoup au bivouac de la venette que nous venions d'avoir, et de la grande colère pour rire du bon maréchal.

IÉNA

13 octobre. — Au bivouac, en avant d'Iéna, sur une montagne et sur la rive gauche de la Saale. Pour y arriver, nous traversons la ville et prenons position : il était déjà nuit. Ayant su que le 21ᵉ léger du 5ᵉ corps n'était pas très éloigné, je fus voir les nombreux compatriotes qui y servaient. Ils étaient aux avant-postes, sans feu, avec défense de combat, et je les quittai bientôt. De retour au camp, j'apprends qu'Iéna est en feu et qu'on s'y est rendu en foule. Je fis comme les autres. Grand Dieu ! quel affreux spectacle offrait cette malheureuse ville dans cet instant de la nuit ! D'une part le feu, de l'autre le bris des portes, les cris de désespoir. J'entrai dans la boutique d'un libraire : les livres étaient jetés pêle-mêle sur le plancher. J'en prends un au hasard : c'était le guide des voyageurs en Allemagne, imprimé en français. C'était le 2ᵉ volume ; je cherche vainement le 1ᵉʳ, je ne le trouve pas. Mais le lendemain de la bataille, quand l'ordre eut été rétabli, je retournai chez le libraire pour le prier de me vendre ce premier volume. C'était un peu lourd à porter dans un sac, mais j'étais si content d'avoir cet ouvrage, qu'il me semblait que son poids ne devait pas m'incommoder.

Peu d'heures après mon retour au camp, on prit les armes, on se forma en carré et on attendit en silence le signal du combat.

14 octobre. — Un coup de canon tiré par les Prussiens, dont le boulet passa par-dessus nos têtes, annonça l'attaque. Un bruit de canons et de fusils se fit aussitôt entendre sur les lignes des deux armées ; les feux d'infanterie étaient vifs, continuels, mais on ne découvrait rien, le brouillard étant si épais qu'on ne se voyait pas à six pas. L'Empereur était parvenu par ses habiles manœuvres à forcer les Prussiens à donner la bataille dans une position et sur un terrain peu favorables, puisqu'ils présentaient le flanc gauche à leur base d'opération, et qu'elle était tournée.

L'Empereur déjeuna devant la compagnie, en attendant que le brouillard se levât. Enfin, le soleil se montra radieux, l'Empereur monta à cheval, et nous nous portâmes en avant. Jusqu'à quatre heures du soir, nous manœuvrâmes pour appuyer les troupes engagées. Souvent notre approche suffisait pour obliger les Prussiens et les Saxons à abandonner les positions qu'ils défendaient; malgré cela, la lutte fut vive, la résistance désespérée, surtout dans les villages et les bouquets de bois, mais une fois que toute notre cavalerie fut arrivée en ligne et put manœuvrer, alors ce ne fut plus que désastre. La retraite se changea en déroute, et la fuite fut générale.

L'Empereur nous arrêta sur un plateau découvert et très élevé, où il resta près d'une heure à recevoir les rapports qui lui arrivaient de tous les points, à donner des ordres et à causer avec les généraux. Placé au milieu de nous, nous pûmes le voir jouir de son immense triomphe, distribuer des éloges, et recevoir avec orgueil les nombreux trophées qu'on lui apportait. Couché sur une immense carte ouverte, posée à terre, ou se promenant les mains derrière le dos, en faisant rouler une caisse de tambour prussien, il écoutait attentivement tout ce qu'on lui disait, et prescrivait de nombreux mouvements.

Après que ces masses de prisonniers, ces innombrables canons eurent défilé devant les vainqueurs, que le canon ne se fit plus entendre, ou du moins que ses détonations furent très éloignées, l'Empereur rentra à Iéna, suivi de la Garde à pied. Nous avions plus de deux lieues à faire, il était plus de cinq heures; aussi nous ne pûmes arriver qu'après sept heures du soir. On se logea militairement, chaque caporal amenant son escouade avec lui. Une maison d'assez belle apparence nous engagea à y entrer; nous étions les premiers, nous en prîmes possession : c'était un pensionnat de demoiselles. La cage était restée, mais les oiseaux s'étaient envolés, en laissant leurs plumes, du moins une partie de leurs hardes : les pianos, les harpes, les guitares, leurs livres, de charmants dessins ou gravures et des fournitures de bureau à satisfaire tous les besoins et tous les goûts. Les appartements étaient élégamment meublés et très coquets. Je profitai de cette circonstance pour écrire à mon frère aîné une longue lettre, où je lui rendais compte de notre brillante victoire.

A travers la Saxe et la Prusse, et après quelques jours d'une marche pénible dans les sables des bords de l'Elbe, Barrès gagne

Charlottenbourg, à deux lieues de Berlin où l'Empereur fait bientôt son entrée :

L'EMPEREUR ENTRE A BERLIN

27 octobre. — Nous partîmes de Charlottenbourg en grande tenue, bonnet et plumet en tête, toute la Garde réunie, et disposée à faire une entrée solennelle. Arrivé à la belle porte de Charlottenbourg, ou plutôt à ce magnifique arc de triomphe sur lequel est un quadrige d'un très beau travail, l'Empereur laissa passer sa belle Garde à cheval, et se mit à notre tête entouré d'un état-major aussi brillant que nombreux. Les grenadiers nous suivaient; la gendarmerie d'élite fermait la marche. Pour nous rendre au palais du Roi, où l'Empereur devait loger, nous suivîmes cette grande et magnifique allée des Tilleuls, la plus belle que l'on connaisse et qui est supérieure en beauté, sinon en longueur, aux boulevards de Paris. La foule était si grande pour nous voir passer, que l'on aurait pu croire que toute la population de Berlin s'était portée sur ce point pour voir passer les vainqueurs de leur pays, ce qui prouve qu'il y a des badauds ailleurs qu'à Paris.

Il y avait tous les jours grande parade dans la cour extérieure du château située entre le Palais et la prairie dont j'ai parlé. Le bataillon de service et les piquets de cavalerie de la Garde s'y trouvaient et restaient pour défiler les derniers. Toutes les troupes qui arrivaient de France, toutes celles qui étaient restées en arrière pour poursuivre les débris de l'armée prussienne ou pour bloquer les places fortes que l'ennemi cédait tous les jours étaient passées en revue par l'Empereur, qui les gardait longtemps sous les armes. Il faisait à l'instant même toutes les promotions nécessaires pour compléter les cadres des régiments, distribuait des décorations aux militaires qui lui étaient signalés comme ayant mérité cette glorieuse récompense, adressait des allocutions aux corps, les faisait manœuvrer pour s'assurer de leur instruction pratique, enfin ne négligeait rien de ce qui pouvait intéresser leur bien-être ou les enflammer du désir de voler à d'autres combats.

Ces parades et revues étaient très curieuses à observer; on aimait à suivre du regard celui qui foudroyait les trônes et les peuples. Nous fûmes deux fois exécuter de grandes manœuvres

dans les environs de Berlin, sous les yeux de l'Empereur. J'étais un de ceux qui tenaient les drapeaux pris à l'ennemi à la bataille d'Iéna, quand l'Empereur les présenta à la députation du Sénat qui vint jusqu'à Berlin pour les recevoir. C'était un cadeau que l'Empereur faisait à son Sénat conservateur.

Pendant les vingt-sept jours pleins que je restai à Berlin, je visitai tous les monuments, toutes les collections importantes, tous les beaux quartiers de cette belle ville. Je fus plusieurs fois au spectacle pour voir jouer des grands opéras français, traduits et arrangés pour la scène allemande.

Le lendemain de son entrée à Berlin, l'Empereur fit mettre à l'ordre de l'armée une nouvelle proclamation pour annoncer que les Russes marchaient à notre rencontre, et qu'ils seraient battus comme à Austerlitz. Elle se terminait par cette phrase : « Soldats, je ne puis mieux exprimer les sentiments que j'éprouve pour vous, qu'en disant que je porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours. »

A LA RENCONTRE DES RUSSES

Entré en Pologne le 29 novembre, Barrès arrive le 3 décembre à Posen où il restera jusqu'au 15.

A notre arrivée, on nous lut la nouvelle proclamation que l'Empereur fit mettre à l'ordre de l'armée le 2 décembre pour annoncer l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz, la prise de Varsovie que les Russes n'avaient pas pu défendre, et l'arrivée de la Grande Armée sur les bords de la Vistule.

Cette belle proclamation était suivie d'un décret qui érigeait l'emplacement de la Madeleine à Paris, en un temple de la gloire sur le frontispice duquel on devait placer cette inscription en lettres d'or : *l'Empereur Napoléon aux soldats de la Grande Armée.* Ce décret prouvait à l'armée combien l'Empereur avait soin de sa gloire et l'encourageait à de nouveaux triomphes...

Passage de la Vistule et du Bug. Séjour à Varsovie où la rigueur du froid n'empêche pas l'Empereur de passer des revues et faire défiler la parade.

Depuis notre entrée en campagne en Pologne, on nous avait permis de porter le chapeau, la corne en avant, et d'ajouter de chaque côté un morceau de fourrure qu'on attachait sous le

menton avec des cordons pour nous garantir le visage et surtout les oreilles du froid. L'Empereur, le prince de Neufchâtel et la plupart des généraux avaient des bonnets en forme de casque, faits avec des fourrures de prix, desquels il pendait deux bandes aussi en fourrure pour être attachées sous le menton quand le froid devenait plus piquant. Ces deux princes étaient habillés d'une polonaise en velours gris, doublée d'hermine ou de fourrure aussi riche, et chaussés de bottes aussi fourrées avec un vêtement semblable. Ils pouvaient supporter la rigueur de la saison, mais nous, pauvres diables, avec nos vieilles capotes, ce n'était pas la même chose. A la vérité, nous étions jeunes, nous marchions tout le jour, et puis on s'y était habitué.

Toutefois, Barrès souffre cruellement de la température. Une fois, revenant du camp chargé de bois, il tombe dans un ravin, où il reste plus d'une heure enseveli dans dix pieds de neige. Une autre fois, après une nuit affreuse passée près du hameau de Haff, il écrit : « Je regrettai bien des fois de ne pas être au nombre de ces milliers de cadavres qui nous entouraient. »

EYLAU

7 février 1807. — Au bivouac, sur une hauteur, à une demi-lieue en arrière d'Eylau.

Au départ, nous repassâmes de nouveau sur le terrain de combat de la veille et sur la position que nous avions occupée jusqu'à onze heures du soir; un peu plus loin, sur l'emplacement où deux régiments russes avaient été anéantis dans une charge de cuirassiers. A cet endroit, les morts étaient sur deux et trois de hauteur; c'était effrayant. Enfin, nous traversâmes la petite ville de Landsberg sur la Stein. Après avoir laissé derrière nous cette ville, nous arrivâmes devant une grande forêt, traversée par la route que nous suivions, mais qui était tellement encombrée de voitures abandonnées, et par les troupes qui nous précédaient, que l'on fut obligé de s'arrêter pour ce motif ou pour d'autres que je ne connaissais pas. Du reste, le canon grondait fort en avant de nous, ce qui faisait croire à un engagement sérieux. Je profitai de ce repos pour dormir en me couchant sur la neige avec autant de volupté que dans un bon lit. J'avais les yeux malades par la fumée du bivouac de la veille, par la privation de sommeil, et par la réverbération de

la neige qui surexcitait mes souffrances. J'étais arrivé au point de ne pouvoir plus me conduire. Ce repos, d'une heure peut-être, me soulagea, et me permit de continuer avec le régiment le mouvement d'en avant qui s'exécutait.

A la sortie du bois, nous trouvâmes une plaine, et puis une hauteur que nous gravîmes. C'était pour enlever cette position que les fortes détonations que nous avions entendues quelques heures auparavant, avaient eu lieu. Le 4e corps l'enleva et jeta l'ennemi de l'autre côté d'Eylau, mais il y eut de grandes pertes à déplorer. Le terrain était jonché de cadavres de nos gens ; c'est là qu'on nous établit pour passer la nuit. On se battait encore, quoiqu'il fît déjà noir depuis longtemps.

Une fois libre, on se mit en quête de bois, de paille, pour passer la nuit; il neigeait à ne pas s'y voir et le vent était très piquant. Je me dirigeai vers la plaine avec cinq ou six autres de mes camarades. Un peu loin, nous trouvâmes un feu de bivouac abandonné, très ardent encore, et beaucoup de bois ramassé. Nous profitâmes de cette bonne rencontre pour nous chauffer et faire notre provision de ce que nous cherchions. Pendant que nous étions à philosopher sur la guerre et ses jouissances, le bêlement d'un mouton se fait entendre. Courir après, le saisir, l'égorger, le dépouiller, tout cela fut fait en quelques minutes. Mettre le foie sur des charbons ardents, ou le faire rôtir au bout d'une baguette, nous prit moins de temps encore; nous pûmes, par cette rencontre providentielle, sinon satisfaire notre dévorante faim, du moins l'apaiser un peu. Après la dégoûtante pâture que nous venions de faire, de retour au camp, on nous dit qu'on trouvait dans Eylau des pommes de terre et des légumes secs. Nous y allâmes, en attendant que le mouton que nous apportions pût être cuit. En effet, nous trouvâmes en assez grande quantité ce que nous cherchions; fiers de notre trouvaille et satisfaits de contribuer pour notre part à la nourriture de nos camarades, nous revenons au camp, mais on dormait à la belle étoile, presque enseveli sous la neige. Nous qui suions, malgré le froid, nous pensâmes que ce repos, après une agitation et des courses si répétées, nous serait funeste. Nous résolûmes de retourner à Eylau avec tout notre fourniment, en nous disant que nous entrerions dans les rangs, au passage du régiment, qui devait aller, selon nous, coucher à Kœnigsberg le même jour.

A peine avions-nous dormi deux heures, que le jour arriva et avec lui une épouvantable canonnade dirigée sur les troupes qui couvraient la ville. S'armer et chercher à sortir de la ville ne fut qu'une pensée, mais l'encombrement à la porte était si grand, occasionné par la masse des hommes de tous grades et de tous les corps qui bivouaquaient en avant ou autour d'Eylau, que le passage en était pour ainsi dire interdit. L'Empereur, surpris comme nous, eut des peines inimaginables pour pouvoir passer. Pendant ce temps-là, des boulets perdus venaient augmenter le désordre. Nous arrivâmes à notre poste avant que le régiment eût reçu l'ordre de se porter en avant. J'avais tant lutté, tant couru, que j'étais hors d'haleine.

8 février. — Le régiment descendit la hauteur en colonne et se dirigea à la droite de l'église où il se déploya. Déjà plusieurs boulets avaient porté dans le régiment, et enlevé bien des hommes. Une fois en bataille, et assez à découvert, le nombre en fut bien plus grand. Nous étions sous les coups d'une immense batterie qui tirait sur nous à plein fouet et exerçait dans nos rangs un terrible ravage. Une fois, la file qui me touchait à droite fut frappée en pleine poitrine; un instant après, la file de gauche eut les cuisses droites emportées. Le choc était si violent que les voisins étaient renversés comme les malheureux qui étaient frappés. On donna ordre d'emporter les trois derniers à l'ambulance établie dans les granges du faubourg qui était à notre gauche. Un de mes camarades réclama mon assistance : c'était un vieux soldat breton qui m'était très attaché. Je souscrivis avec empressement à son désir, et le portai avec trois autres de mes camarades dans la maison où se trouvait le docteur Larrey. Nous apprîmes le lendemain, par le capitaine, qu'il nous avait donné sa montre en or, dans le cas qu'il succomberait à l'amputation de sa cuisse.

Pendant notre absence, le régiment fit un mouvement vers sa droite, et se trouva placé par la disposition du terrain derrière une légère élévation qui le garantissait de quelques coups. L'Empereur, qui sentait la nécessité de ménager sa réserve pour l'employer plus tard, si les événements, qui devenaient critiques, l'y contraignaient, avait donné cet ordre. Pour rentrer dans nos rangs, nous fûmes obligés de défiler sous une grêle de boulets, dont les coups étaient si rapprochés qu'on ne pouvait faire six pas sans être arrêté par l'explosion d'un obus, ou le ricochet

d'un projectile. Enfin, j'arrivai sain et sauf, mais deux de mes camarades étaient tombés morts sur la hauteur.

Pendant quelque temps, une neige, dont l'épaisseur est inconnue dans nos climats, nous donna un peu de répit; le restant de la journée s'écoula lentement, recevant de temps à autre des marques non équivoques de la présence des Russes en avant de nos lignes. Enfin, vers la fin du jour, ils nous cédèrent le terrain et se retirèrent en assez bon ordre, loin de la portée de nos canons. Une fois leur retraite bien constatée, nous fûmes reprendre notre position du matin, bien cruellement décimés et douloureusement affectés de la mort de tant de braves.

Ainsi se termina la journée la plus sanglante, la plus horrible boucherie d'hommes qui ait eu lieu depuis le commencement des guerres de la Révolution. Les pertes furent énormes dans les deux armées, et quoique vainqueurs, nous étions aussi maltraités que les vaincus.

9 février. — Même position. Dans la journée, je fus envoyé en corvée à Eylau, mais comme elle n'exigeait pas un retour immédiat au camp, j'en profitai pour visiter le champ de bataille. Quel épouvantable spectacle présentait ce sol naguère plein de vie, où 160000 hommes avaient respiré et montré tant de courage! La campagne était couverte d'une couche épaisse de neige que perçaient, çà et là, les morts, les blessés et les débris de toute espèce; partout de larges traces de sang souillaient cette neige, devenue jaune par le piétinement des hommes et des chevaux. Les endroits où avaient eu lieu les charges de cavalerie, les attaques à la baïonnette et l'emplacement des batteries étaient couverts d'hommes et de chevaux morts. On enlevait les blessés des deux nations avec le concours des prisonniers russes, ce qui donnait un peu de vie à ce champ de carnage. De longues lignes d'armes, de cadavres, de blessés, dessinaient l'emplacement de chaque bataillon. Enfin, sur quelque point que la vue se portât, on ne voyait que des cadavres, que des malheureux qui se traînaient, on n'entendait que des cris déchirants. Je me retirai épouvanté.

Resté à Eylau, jusqu'au 16 inclus. Je retournai encore une fois sur ce champ de désolation pour bien me graver dans la mémoire l'emplacement où tant d'hommes avaient péri, où 16 généraux français étaient morts ou avaient été blessés à mort, où un corps d'armée, des régiments entiers avaient succombé. Sur la

place de la ville étaient 24 pièces de canon russes qu'on avait ramassées sur le champ de bataille. Un jour que je les visitai très attentivement, je fus frappé sur l'épaule par le maréchal Bessières qui me demanda de le laisser passer. Il était suivi de l'Empereur qui dit en passant devant moi : « J'ai été content de mes visites. » Je ne répondis rien : ma surprise avait été trop grande de me trouver si près d'un homme si haut placé, que j'avais vu trois jours auparavant exposé aux mêmes dangers que nous.

Avant notre départ, il y eut une troisième promotion de vélites. Comme je n'attendais rien encore, je m'en occupai peu. Le séjour d'Eylau devenait misérable; nous étions sans vivres, sans abri pour ainsi dire, car nous étions entassés les uns sur les autres. Le dégel était bien prononcé, ce qui rendait encore notre position plus incommode. Enfin, le signal de la retraite nous fut annoncé par une proclamation qui nous expliquait pourquoi nous n'avancions plus et pourquoi nous allions prendre des cantonnements à 30 lieues en arrière. Ce n'était qu'une trêve momentanée : la reprise des hostilités viendrait avec les beaux jours.

21 février. — A Osterode, petite ville de la Prusse sur la route de Kœnigsberg à Thorn. L'Empereur établit son quartier général dans cette ville, et envoie en cantonnements dans les villages environnants toute la partie de la Garde qui n'est pas nécessaire au service de sa personne et de son état-major.

L'annonce de l'entrée en cantonnements fut accueillie avec une vive joie. Nous avions souffert tant de privations, éprouvé tant de fatigues, qu'il était bien permis de se réjouir et d'aspirer à un peu de repos. D'ailleurs, nos effets étaient dans un état de délabrement déplorable, nos pieds tout en compote, nos corps rongés par la vermine, faute de temps et de linge pour s'en débarrasser. Cette campagne que j'appellerai une campagne de neige, comme la première en fut une de boue, fut plus pénible encore par la privation de vivres que par l'intensité du froid qui cependant se fit sentir bien cruellement...

Le fait est que J.-B. Barrès avait eu les pieds gelés. « Le chirurgien décida que je serais envoyé sur les derrières, au petit dépôt de la Garde, de l'autre côté de la Vistule. »

21 avril. — Pendant mon absence, l'Empereur transféra son quartier général à Finchenstein, superbe château au comte de

Dohna, ancien premier ministre du roi de Prusse, près de la petite ville de Rosenberg, où était logée la majeure partie des officiers de la maison impériale.

Il y eut un grande revue de toute la Garde dans la plaine de Finckestein; un ambassadeur persan se trouvait à cette revue.

18 mai. — Sur une hauteur près de Finckestein, pour y vivre dans des baraques que nous devions construire. Dès notre arrivée on se mit à l'œuvre, et en peu de jours ce fut un camp de plaisance des plus intéressants. Il y eut beaucoup à travailler, bien des bois abattus, bien des maisons démolies pour construire les nôtres. C'était des actes de vandalisme qui affligeaient, mais la guerre fait une excuse.

L'Empereur vint visiter notre camp. Il dut être satisfait, car on y avait pris peine pour le rendre digne de l'auguste visiteur. J'étais ce jour-là de cuisine. Il visita la mienne comme les autres, me fit beaucoup de questions sur notre nourriture et surtout le pain de munition. Je lui dis sans balbutier, et très nettement, qu'il n'était pas bon, surtout pour la soupe. Il demanda à le goûter, je lui en présentai un. Il ôta son gant, en brisa un morceau avec ses doigts, et, après l'avoir mâché, il me le rendit en disant : « En effet, ce pain n'est pas assez bon pour ces messieurs. » Cette réponse m'atterra. Il fit ensuite d'autres questions, mais dans la crainte que je répondisse comme je venais de le faire, le général Goulès prit la parole pour moi.

Pendant quelques jours, dans le camp, on ne m'appelait que « le monsieur. » Quoi qu'il en soit, nous eûmes le lendemain du pain blanc pour mettre à la soupe, du riz et une ration d'eau-de-vie de grain, qu'on appelle *schnaps*. Le mot « messieurs » n'avait pas été dit pour se moquer de mon audacieuse réclamation.

HEILSBERG

Au bivouac, en avant de Saafeld, petite ville de la Prusse ducale. Dans la journée du 5 juin, tous nos avant-postes placés sur la Passarge et l'Alle furent attaqués inopinément et avec vigueur par les Russes, et repoussés sur tous les points. Cette nouvelle arriva au quartier général impérial dans la soirée. Une heure après, l'Empereur, sa suite et toute la Garde étaient en marche pour Saafeld où nous arrivâmes dans la nuit. L'Empereur passa dans nos rangs en voiture, allant très vite; le grand

duc de Berg avait pris la place du cocher de la calèche où se trouvait l'Empereur. La célérité de notre marche, l'activité de tous les officiers attachés au Grand Quartier général annonçaient que cela pressait et que de grands coups se donnaient en avant de nous.

Quand nous arrivâmes sur les hauteurs, au-dessus de la plaine qui précède la ville de Heilsberg et non loin de la rive gauche de l'Alle, la bataille était vivement engagée depuis le matin. Placés en réserve, nous découvriions les deux armées engagées et les attaques incessantes des Français pour s'emparer des redoutes élevées qui dans la plaine couvraient le front de l'armée russe. Les troupes en lignes n'ayant pas pu s'en rendre maîtresses, l'Empereur y envoya les deux régiments de jeune garde, fusiliers, chasseurs et grenadiers, organisés depuis quelques mois et arrivés à l'armée depuis peu de jours. Les redoutes furent enlevées après un grand sacrifice d'hommes et d'héroïques efforts. Le général de division Rousset, chef d'état-major qui les commandait, eut la tête emportée, et beaucoup d'officiers et de sous-officiers de la Garde qui les avaient organisés, et dont plusieurs étaient de ma connaissance, y perdirent la vie.

La journée se termina sans résultat, chacun garda ses positions et nous bivouaquâmes sur le terrain que nous occupions, au milieu des morts du combat de la matinée. Nous étions restés douze heures sous les armes, sans changer de place.

Le lendemain soir, l'ennemi évacua la ville d'Heilsberg, ses magasins et les retranchements dont la défense avait fait couler tant de sang.

FRIEDLAND

12 juin. — Nous quittâmes les hauteurs que nous occupions depuis l'avant-veille à dix heures du matin ; nous traversâmes le terrain sur lequel s'était donné la bataille, la ville d'Heilsberg et arrivâmes après une longue marche de nuit, sur le champ de bataille d'Eylau. Le 13 à six heures du matin, nous bivouaquâmes à peu près sur le même emplacement où nous avions été mitraillés quatre mois auparavant. Notre marche de nuit fut remarquable en ce que nous fûmes assaillis, lorsque nous traversions une immense forêt, par un orage si violent, si impétueux, que nous fûmes obligés de nous arrêter pour attendre qu'il fût passé, dans la crainte qu'on ne s'égarât. Nous arrivâmes

défaits, mouillés, horriblement fatigués, et hors d'état de faire le coup de feu, si cela eût été nécessaire; mais l'ennemi était sur la rive droite de l'Alle et nous sur la rive gauche, à une assez grande distance.

13 juin. — Au bivouac, sur le champ de bataille d'Eylau. Je revis avec une certaine satisfaction ce terrain si célèbre, si détrempé de sang, maintenant couvert d'une belle végétation et de nombreux monticules sous lesquels reposaient tant de milliers d'hommes. A la place de l'immense tapis de neige, étaient des prairies, des ruisseaux, des étangs, qu'on ne distinguait pas et qu'on n'aurait pu croire alors, le jour de la bataille, être des champs parsemés de bouquets de bois.

14 juin. — On partit de grand matin, en se dirigeant à droite vers Friedland, et les bords de l'Alle. Le canon se fit entendre de très bonne heure et le bruit paraissait devenir plus fort à mesure que nous avancions. L'ordre fut donné de mettre nos bonnets à poil et nos plumets; c'était nous annoncer qu'une grande affaire allait avoir lieu.

Nos chapeaux, en général, étaient en si mauvais état, il était si incommode de porter deux coiffures, et d'en avoir toujours une sur le sac qui embarrassait plus qu'elle ne valait, que cela fit prendre la résolution à tous les chasseurs, et comme par un mouvement spontané, de jeter leurs chapeaux. Ce fut général dans les deux régiments. On eut beau le défendre et crier, l'autodafé se fit au milieu des cris de joie de toute la garde à pied.

Une fois prêts, on se remit en route; peu de temps après, on commença à rencontrer les premiers blessés. Leur nombre devenait plus grand, d'un instant à l'autre, ce qui nous indiquait que l'affaire était chaude et que nous approchions du lieu où l'armée était aux prises. Enfin nous sortons du bois où nous étions depuis presque notre départ, nous débouchons dans une assez grande plaine, et voyons devant nous l'armée russe en bataille qui passait l'Alle sur plusieurs ponts pour venir nous disputer le terrain que nous occupions, et se diriger sur Kœnigsberg pour le débloquer. Placés d'abord en bataille à portée de canon de l'ennemi, à gauche de la route de Domnau à Friedland, nous restâmes plusieurs heures dans cette position; mais quand une fois l'action fut bien engagée, vers cinq à six heures du soir, nous nous portâmes en avant pour prendre possession d'un

plateau qui domine un peu la ville, et appuyer les attaques des corps d'armée qui agissaient.

A dix heures du soir, la bataille était gagnée, les Russes enfoncés sur tous les points, jetés dans l'Alle, et toute la rive gauche déblayée de leur présence. Leur perte fut immense, en hommes et en matériel. Cette sanglante et éclatante défaite les terrassa complètement.

Le 17 et le 18, l'Empereur logea au village de Sgaisgirren, dans le château du baron. Je me trouvais de garde auprès de sa personne. Le lendemain de son départ, je visitai ses appartements; ils ne méritaient pas cette attention, car ils étaient plus que simples, mais j'y trouvai un gros paquet de journaux de Paris, d'Altona, de Francfort, de Saint-Pétersbourg, dont je m'emparai avec joie, n'ayant pas eu l'occasion d'en lire depuis Varsovie. Ce fut une bonne fortune, car nous ne savions rien de ce qui se passait à l'armée que par les journaux.

J.-B. Barrès.

(A suivre.)

LA DERNIÈRE FLAMME

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

COMTESSE D'ERMEUILLES DE CHARTONAY, quarante ans.
GUY DE CHARTONAY, dix-neuf ans, son fils.
M. DE LARMAY, cinquante ans.
UN VIEUX MENDIANT.
JEANNETTE, servante.

A gauche, la façade d'une maison rustique, modeste, mais attrayante, à demi recouverte de roses et de clématites; devant, un petit mobilier de jardin. A droite, la campagne : un champ où des tas de mauvaises herbes achèvent de brûler, et plus loin la forêt.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CHARTONAY, M. DE LARMAY

Ils reviennent côte à côte à petits pas, comme s'ils rentraient d'une promenade en forêt. Mme de Chartonay est habillée de noir sans être en deuil, comme une femme retirée du monde, qui ne cherche plus à plaire, bien qu'elle soit belle encore. M. de Larmay est en costume de voyage : il est très soigné de sa personne, comme s'il voulait se rajeunir. Peu à peu ils s'avanceront sur la scène, jusque devant la façade de la maison et pourront s'asseoir sur les fauteuils de jardin.

MADAME DE CHARTONAY.

Ces feux qu'on allume le soir dans les champs, à l'automne, les paysans les appellent *les covasses*. Ils servent à purifier la terre que l'on pourra ensuite ensemencer.

M. DE LARMAY.

Ils dessinent de mouvantes dentelles rouges sur l'horizon.

MADAME DE CHARTONAY.

Avec les détritus, les plantes parasites, avec tous les déchets on fait une belle flamme. Vous voyez comme je suis devenue savante, depuis que je me suis retirée à la campagne

M. DE LARMAY.

Mais vous n'allez pas y demeurer toujours : maintenant que votre fils est reçu à Saint-Cyr, vous y seriez bien seule.

MADAME DE CHARTONAY.

J'ai l'habitude. Et d'ailleurs, vous le savez, je n'ai plus les moyens d'habiter Paris.

M. DE LARMAY.

Il ne faut pas rester seule.

MADAME DE CHARTONAY.

A mon âge?

M. DE LARMAY.

Ne me parlez pas de votre âge. Vous n'avez point changé à mes yeux.

MADAME DE CHARTONAY.

Vos yeux sont indulgents. A mon âge, il n'y a plus de place que pour l'amour maternel. C'est la dernière flamme qui jaillit d'un cœur de femme. Elle aussi purifie tous nos sentiments.

M. DE LARMAY.

Puis-je vous parler en toute liberté?

MADAME DE CHARTONAY.

Nous nous connaissons presque depuis mon mariage, depuis vingt ans. Dans mes malheurs, j'ai toujours rencontré votre sympathie, votre amitié. Vous le pouvez, mon ami. Cependant, si je devine ce que vous allez me dire, je crains à l'avance de vous causer quelque peine bien involontaire.

M. DE LARMAY.

Les circonstances sont plus graves que vous ne paraissez le croire. Me permettez-vous, Thérèse, de vous rappeler le passé?

MADAME DE CHARTONAY

Vous le pouvez. Il ne peut plus me faire souffrir.

M. DE LARMAY.

En êtes-vous certaine?

MADAME DE CHARTONAY.

Sans doute. Mon mari n'existe plus pour moi.

M. DE LARMAY.

Il vit pourtant.

MADAME DE CHARTONAY.

Il est hors d'état de me nuire. Les mers nous séparent, et le crime, et la honte.

M. DE LARMAY.

Il vit. Cet homme vous a fait tant de mal que j'ai pour lui de la haine.

MADAME DE CHARTONAY.

De la haine? Non, il ne faut haïr personne.

M. DE LARMAY.

Comment, vous ne le haïssez pas?

MADAME DE CHARTONAY.

Je tâche de l'oublier : c'est assez. Et j'ai pitié.

M. DE LARMAY.

Je me rappelle votre arrivée à Saint-Germain après votre mariage.

MADAME DE CHARTONAY.

Il y a vingt ans.

M. DE LARMAY.

Il ne me semble pas qu'il y ait vingt ans. Quel beau couple vous faisiez! Le comte d'Ermeuilles, votre mari, était le plus brillant officier de notre régiment. Un grand nom, cet air vic-

torieux qui lui valait tous les hommages, un art prodigieux de l'équitation, une écurie de courses.

MADAME DE CHARTONAY.

Je n'étais auprès de lui qu'une petite bourgeoise intimidée.

M. DE LARMAY.

Vous étiez charmante. Votre réserve même était pareille à ces voiles transparents qui ajoutent à la grâce en la laissant deviner.

MADAME DE CHARTONAY.

Il ne m'en savait aucun gré.

M. DE LARMAY.

Il était déjà pourri jusqu'aux moelles. La vie fastueuse qu'il avait menée avant son mariage, il la devait à ses maîtresses.

MADAME DE CHARTONAY.

Ah! ne me gâtez pas mes fiançailles.

M. DE LARMAY.

Avez-vous peur de la vérité, Thérèse, après tant d'années?

MADAME DE CHARTONAY.

Ne disiez-vous pas que c'était hier? Ai-je donc peur, aujourd'hui encore, en effet, de regarder ce passé en face? J'étais l'héritière d'une grande fortune. Mes parents n'étaient plus là pour me protéger. Ma tante d'Ermont, qui portait un maigre titre, brûlait de me marier dans l'aristocratie. Quand il se fit présenter chez moi, je croyais qu'il m'avait remarquée au bal. Je n'attribuais pas d'importance à l'argent, puisque j'en avais trop. Je ne pensais pas qu'il lui en attribuât davantage. Ses cadeaux étaient princiers.

M. DE LARMAY.

Mais c'est vous qui, plus tard, les avez payés.

MADAME DE CHARTONAY.

Sans doute. Personne n'eut le courage de m'avertir. Une jeune fille riche, c'est une proie que les gens du monde se disputent et qu'ils forcent comme un gibier. Il était la séduction

même, bien qu'il ne fût déjà plus très jeune, ou peut-être parce qu'il n'était plus très jeune. Les jeunes gens sont moins habiles. Comment n'aurais-je pas été séduite? Si longtemps je le suis restée!

M. DE LARMAY.

Si longtemps?

MADAME DE CHARTONAY.

Celui que nous avons aimé le premier, nous autres femmes, c'est peut-être lui que nous aimons toujours.

M. DE LARMAY.

Vous l'aimeriez encore? Ce n'est pas possible.

MADAME DE CHARTONAY.

Je vous ai dit qu'il était mort pour moi. On peut bien aimer un mort.

M. DE LARMAY.

Pas celui-là. Osez donc achever avec moi ce retour au passé. Votre guérison est à ce prix.

MADAME DE CHARTONAY.

Pourquoi guérir? Je ne cours pas de risque.

M. DE LARMAY.

Qu'en savez-vous?

MADAME DE CHARTONAY.

Vous êtes bien mystérieux. Eh bien! essayez de me guérir.

M. DE LARMAY.

Combien de temps vous est-il resté fidèle?

MADAME DE CHARTONAY.

Il m'a toujours trahie. Plus tard, je m'en suis rendu compte. Quand je le lui ai reproché, il s'est contenté de rire en me disant : « Ma petite, dans notre monde, c'est l'usage. » Il entretenait ses liaisons avec ma fortune. Mais bientôt elle fut mangée. Alors il se mit à faire des dettes. Ma tante d'Ermont les paya, me recueillit avec mon petit Hubert qui nous était né, et obtint du ministère que mon mari fût envoyé à Biskra. Vous savez la suite.

M. DE LARMAY.

Que vous n'osez pas dire.

MADAME DE CHARTONAY.

Non, en vérité.

M. DE LARMAY.

Et pourtant, elle n'est elle-même qu'un prélude. A Biskra, il rencontra cette juive dont il devait me dire plus tard, car j'ai connu l'horreur de ses confidences : « Elle est rusée, méchante, menteuse et cruelle. Elle se moque de moi : ça me change. » Elle le tenait par là. Elle fut cause qu'il s'embarrassa dans ses comptes de compagnie. Quand on le lui reprocha, il répondit avec hauteur : « Je n'ai jamais su manier les chiffres. »

MADAME DE CHARTONAY.

C'était vrai.

M. DE LARMAY.

L'affaire fut étouffée. Le Gouverneur de l'Algérie était mon parent : je n'y fus pas étranger.

MADAME DE CHARTONAY.

Je ne l'ai pas oublié. C'est moi qui allai vous demander votre appui.

M. DE LARMAY.

J'étais trop heureux de vous servir. On le nomma à Madagascar, à l'un de ces postes d'honneur que les meilleurs officiers de l'armée sollicitent.

MADAME DE CHARTONAY.

Et ce fut la belle page de sa vie, la seule. Ne me l'enlevez pas.

M. DE LARMAY.

Je n'y songe point. Comme vous le défendez !

MADAME DE CHARTONAY.

Pas lui : mon passé.

M. DE LARMAY.

La grande île africaine était en pleine révolte. Le capitaine

d'Ermeuilles surprit et battit les Hovas et fut cité à l'ordre du jour. On ne lui donna pas la croix.

MADAME DE CHARTONAY.

Ce fut injuste.

M. DE LARMAY.

Il y avait Biskra. Mais, sur sa demande, on le rapatria.

MADAME DE CHARTONAY.

Oui, je consentis à reprendre la vie commune. Nous avons connu là quelques beaux jours, pas beaucoup. Il s'occupa de notre fils, le recouvrit de panoplies, l'arma d'épées de bois, le posa sur son cheval nu, lui apprit à monter. Hubert s'en souvient parfois, quand il me parle de son père.

M. DE LARMAY.

Il vous parle de son père?

MADAME DE CHARTONAY.

Rarement. Il le croit mort.

M. DE LARMAY.

Heureusement. Et puis ses débauches recommencèrent. Où se procurait-il l'argent qu'il jetait aux filles comme un os aux chiens?

MADAME DE CHARTONAY.

J'avais hérité de ma tante d'Ermont.

M. DE LARMAY.

De mauvais bruits étaient revenus de Madagascar.

MADAME DE CHARTONAY.

Ils étaient faux.

M. DE LARMAY.

Ils justifiaient le défaut d'avancement. Après un scandale trop éclatant, vous dûtes divorcer.

MADAME DE CHARTONAY.

Je me séparai de corps, seulement, à cause de mon fils qui grandissait. Ah! j'avais cru, j'avais espéré que ce fils, mieux que moi, le retiendrait.

M. DE LARMAY.

Rien au monde ne peut retenir cette espèce de gens. On le renvoya en Algérie.

MADAME DE CHARTONAY.

Pour notre malheur.

M. DE LARMAY.

Il y retrouva sa juive de Biskra, alourdie de plus de vices encore que d'années et de graisse, maîtresse et entremetteuse à la fois.

MADAME DE CHARTONAY.

Respectez-moi, mon ami.

M. DE LARMAY.

Pardonnez, Thérèse : je croyais que vous vouliez toute la vérité. Il m'avait dit un jour : « On n'évite pas plus la femme que la mort. » Là est l'origine de son crime.

MADAME DE CHARTONAY.

Son excuse.

M. DE LARMAY.

Oh ! son excuse. Des mandats volés à des soldats, des chantages exercés contre les indigènes. La caisse de la compagnie dérobée et le maréchal des logis chargé de la garder, survenant mal à propos, blessé d'un coup de revolver. Sans le passé de sa famille et sa citation de Madagascar, c'était la peine de mort.

MADAME DE CHARTONAY.

Vingt ans de travaux forcés, n'est-ce pas une sorte de mort aussi et la pire ?... Personne ne saura jamais les tortures que j'ai endurées.

M. DE LARMAY.

Si, Thérèse, moi.

MADAME DE CHARTONAY.

Vous les avez soupçonnées, mon ami, vous ne pouvez les connaître. Je ne les ai dites à personne. Mais il est malheureux, il souffre, il expie. Comment ne serais-je pas miséricordieuse ?

Laissons cela. J'ai changé de nom. Ou plutôt nous avions deux noms : d'Ermeuilles de Chartonay. J'ai abandonné le premier pour adopter le second. L'affaire s'est passée en Algérie : elle ne s'est pas ébruitée en France. Mon fils, je vous l'ai dit, ne sait rien. Il croit son père mort en Afrique, il y a dix ans. Il s'est rendu compte, à mes silences probablement, à ma tristesse, qu'il m'a rendue malheureuse. Il a cessé de me questionner à son sujet. Il est aujourd'hui ma joie et mon orgueil. Je l'ai élevé dans la religion de l'honneur. Grâce à lui ma pauvre existence ravagée est devenue supportable.

M. DE LARMAY.

Il a sa carrière. Il sera loin de vous. Croyez-moi, Thérèse : ne demeurez pas seule ici. Acceptez de devenir ma femme, de porter mon nom. C'est un nom d'honnête homme.

MADAME DE CHARTONAY.

Je sais. Mais mon fils relèvera le nôtre qui fut jadis honoré et presque glorieux.

M. DE LARMAY.

Je n'ai pas voulu vous froisser. Je suis maladroit. C'est que je vous aime depuis si longtemps, presque depuis vingt ans! L'amour qui n'est pas encouragé s'incline tristement, comme la tige d'une fleur sans eau. Je vous ai vue si malheureuse et si vaillante!

MADAME DE CHARTONAY.

Je vous faisais pitié.

M. DE LARMAY.

L'amour qui commence par la pitié est plus tendre, plus craintif et plus doux. N'aviez-vous pas deviné que je vous aimais?

MADAME DE CHARTONAY.

Une femme devine toujours le sentiment dont elle est l'objet. Ce sentiment peut lui être cher au point qu'elle souffrirait de le perdre. Mais je pensais que vous vous tairiez, et je vous étais reconnaissante de tant de dévouement si désintéressé.

M. DE LARMAY.

Vous pensiez que je me tairais toujours?

MADAME DE CHARTONAY.

Toujours.

M. DE LARMAY.

Et si j'avais une raison aujourd'hui de ne plus me taire?

MADAME DE CHARTONAY.

Pourquoi aujourd'hui ?

M. DE LARMAY.

Vous avez besoin de protection.

MADAME DE CHARTONAY.

Aujourd'hui plus qu'hier?

M. DE LARMAY.

Oui.

MADAME DE CHARTONAY.

J'ai mon fils qui est aujourd'hui un homme.

M. DE LARMAY.

Vous ne pouvez pas l'armer contre son père.

MADAME DE CHARTONAY.

Le père, vous savez où il est.

M. DE LARMAY.

Il n'y est plus.

MADAME DE CHARTONAY.

Comment? il n'y est plus?

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNETTE

Jeannette, les voyant assis devant la maison, sort précipitamment pour aller à eux.

JEANNETTE.

Madame, madame, il est venu une visite.

MADAME DE CHARTONAY.

Une visite?

JEANNETTE.

Oh! une visite! Pas un monsieur bien sûr. Enfin un homme, un individu.

M. DE LARMAY, se rapprochant.

Comment était-il vêtu? Quelle figure avait-il?

JEANNETTE.

Comment il était? Un vieux homme avec des longs cheveux et une barbe en broussaille. Un feutre qui avait dû supporter bien des soleils et bien des pluies. Un veston râpé et trop court, un pantalon rapiécé, des souliers éculés. Un bâton lui pendait au bras par un cordon de cuir.

MADAME DE CHARTONAY.

C'était un mendiant, Jeannette : lui avez-vous donné quelque chose?

JEANNETTE.

C'était pas un mendiant, madame. Il avait des gants. Oh! pas des gants neufs, bien sûr, des gants trempés de boue, mais des gants, quoi! Un mendiant avec des gants, j'ai jamais vu ça.

M. DE LARMAY, reprenant son interrogatoire et visiblement intéressé.

Faites-nous son portrait, Jeannette.

JEANNETTE.

Un grand type efflanqué, mais solide. Et un air! Tenez, madame : l'air d'un général dans le malheur.

MADAME DE CHARTONAY, qui commence à s'inquiéter.

C'est singulier. Et que vous a-t-il dit?

JEANNETTE.

Il a commencé par rigoler : « Tiens, une vieille! qu'il a fait en me voyant à la porte, j'aime mieux les jeunes. » Puis il s'est redressé comme s'il allait me commander : « Mme la comtesse d'Ermeuilles, je vous prie! » — « La comtesse d'Ermeuilles, c'est pas ici, monsieur, » que je lui réponds. — « Comment, ce n'est pas ici? Ah! c'est juste : la comtesse de Chartonay alors. » J'ai dit que madame était sortie. « Est-ce bien vrai? » qu'il m'a fait. « Les vieilles, c'est encore plus menteur que la jeunesse. »

Et de nouveau il a rigolé. Et puis il m'a fait de grands saluts en me promettant de revenir. Alors j'avertis madame.

MADAME DE CHARTONAY.

Je vous remercie, Jeannette. S'il revient, vous direz que je suis partie.

JEANNETTE.

Bien, madame. Mais vous savez, madame, c'est un homme qu'on ne met pas facilement à la porte.

M. DE LARMAY.

Faites ce que vous dit madame, Jeannette : il ne faut pas recevoir cet individu.

La servante s'en va en faisant des gestes, comme si elle renonçait d'avance à éconduire le mystérieux visiteur.

SCÈNE III

LES MÊMES, MOINS JEANNETTE

MADAME DE CHARTONAY, très troublée.

Voyons, mon ami, ce n'est pas possible. Vous avez fait, comme moi, un rapprochement absurde, rien que parce que nous venions de parler de *lui*. Le récit de cette servante nous a affolés. Vous savez comme moi qu'il est à des milliers de lieues, au delà des mers, et gardé.

M. DE LARMAY.

En Nouvelle-Calédonie? Je vous ai dit, Thérèse, qu'il n'y était plus.

MADAME DE CHARTONAY.

Comment le savez-vous? Parlez : vous voyez bien que je suis toute tremblante.

M. DE LARMAY.

J'étais venu vous voir à cause de cela. Il y a quelque temps, j'avais lu dans un journal le récit d'une révolte au bagne de la Nouvelle-Calédonie. Un forçat avait tenu tête aux bandits soulevés. Ce forçat avait montré d'exceptionnelles qualités de sang-froid, de décision, de bravoure physique. Il avait permis la

répression en temps utile et sauvé le gouverneur. Pour le récompenser, on l'avait gracié.

MADAME DE CHARTONAY.

C'était lui : vous en êtes certain?

M. DE LARMAY.

Attendez : le journal ne donnait pas de nom. Mais j'avais pressenti que c'était lui. Je suis allé me renseigner au ministère : c'est lui en effet. Il est rentré en France.

MADAME DE CHARTONAY.

Mais il n'est pas ici. Il ne peut pas être ici. Les forçats évadés ne sont-ils pas sous la surveillance de la haute police?

M. DE LARMAY.

Il n'est pas un forçat évadé. Il est gracié et, à supposer qu'une résidence lui ait été assignée, rien n'est plus facile que de tromper une surveillance d'ailleurs malaisée à exercer.

MADAME DE CHARTONAY.

N'avez-vous pas cherché sa trace?

M. DE LARMAY.

Je l'ai cherchée. Il m'a été signalé aux environs de Lyon, à Givors où réside votre belle-sœur. Il a commencé par elle ses tournées de famille. Elle est de son sang.

MADAME DE CHARTONAY.

C'est une sainte. Elle se sera dépouillée pour lui.

M. DE LARMAY.

En effet. Car il s'est installé à Lyon dont il a fréquenté les bouges. Mais le patrimoine de la pauvre fille n'a pas duré longtemps.

MADAME DE CHARTONAY.

Il l'avait déjà dévoré aux trois quarts.

M. DE LARMAY.

Et il a repris ses vagabondages fructueux. Alors j'ai craint pour vous et je suis venu.

MADAME DE CHARTONAY.

Comme je vous suis reconnaissante!

M. DE LARMAY.

Vous voyez bien que vous avez besoin de protection.

MADAME DE CHARTONAY, très agitée.

Il est ici. Je ne puis en douter. Il se cache dans le voisinage. Et mon fils qui se promène à cheval dans la forêt peut d'un instant à l'autre le rencontrer. Ah! c'est lui qu'il faut défendre à tout prix contre cet homme!

M. DE LARMAY.

Cet homme, tout à l'heure vous le traitiez presque avec indulgence, Thérèse.

MADAME DE CHARTONAY.

Il était absent, il était éloigné. Je me croyais à tout jamais hors de ses atteintes. Et le voici qui reparaît. Ah! j'ai trop souffert par lui! Il n'y a plus chez lui ni respect, ni pudeur, il n'y a plus aucun sentiment humain. La luxure a tout détruit. Sa présence me remplit d'épouvante.

M. DE LARMAY.

N'agréerez-vous pas ma demande, Thérèse? Si vous étiez ma femme, je saurais vous débarrasser de cet homme. Tandis qu'on pourrait mal interpréter les démarches que j'entreprendrais pour une amie.

MADAME DE CHARTONAY.

Que peut-il contre nous?

M. DE LARMAY.

S'installer près d'ici, reprendre son nom ostensiblement, vous menacer de chantage, se faire reconnaître de son fils.

MADAME DE CHARTONAY.

De son fils? Ce serait la plus grande lâcheté.

M. DE LARMAY.

Il est capable de tout. Ne le disiez-vous pas tout à l'heure?

MADAME DE CHARTONAY.

Même de cela, mon Dieu? Oui, je le crois capable de cela. Pour moi, je lui pardonnerais s'il consentait à se taire, à s'éloigner, et même...

M. DE LARMAY.

Et même?

MADAME DE CHARTONAY.

Je me dépouillerais un peu plus.

M. DE LARMAY.

Ce serait à recommencer, car il reviendrait. Non, non, il faut me croire, Thérèse, et vous laisser défendre et aimer. Je vous emmènerai à Paris, près de votre fils. Là vous serez mieux à l'abri. Ne demeurez pas dans cette maison isolée dont il sait aujourd'hui le chemin.

MADAME DE CHARTONAY.

Vous avez raison : je ne sais pas, je ne sais plus. Mais je ne veux pas être votre femme par crainte. Ce serait mal.

M. DE LARMAY.

Peu à peu vous viendrez à moi. J'ai confiance dans l'avenir. Il vous sera plus clément que le passé.

MADAME DE CHARTONAY.

Voici Hubert. Enfin! J'étais dans une inquiétude mortelle.

M. DE LARMAY.

Ah! déjà vous ne m'écoutez plus.

MADAME DE CHARTONAY.

Pourvu qu'il ne l'ait pas rencontré!

SCÈNE IV

LES MÊMES, HUBERT DE CHARTONAY.

Le jeune homme est en costume de cheval, sa cravache à la main : il va embrasser sa mère et saluer M. de Larmay.

HUBERT.

Eh bien, maman, cette soirée n'est-elle pas délicieuse? Bonjour, monsieur. Vous êtes venu voir ma mère. Elle a besoin de distraction. Elle est trop seule. Vous nous restez ce soir?

M. DE LARMAY.

Très volontiers, Hubert.

MADAME DE CHARTONAY.

Oui, la chambre de M. de Larmay est prête. As-tu fait une bonne promenade?

HUBERT.

Excellente. Sultan est un bon cheval.

MADAME DE CHARTONAY.

Un peu jeune.

HUBERT.

Oui, un peu vif : c'est ce que j'aime. Dans la forêt, j'ai cru qu'il s'emballait.

MADAME DE CHARTONAY.

Pas de mauvaise rencontre ?

HUBERT.

Non. Ou plutôt si, une rencontre bizarre, une espèce de mendiant.

MADAME DE CHARTONAY, atterrée.

Un mendiant?

HUBERT.

Un drôle de mendiant, avec des gants. Des gants crasseux, ignobles, mais des gants, et une matraque suspendue au bras par

un cordon de cuir. Avec ça, une majesté incroyable : l'air d'un roi mage tombé dans la crapule. Et il s'entend en équitation, l'animal. Du moins, j'ai des raisons de le croire.

MADAME DE CHARTONAY.

Il ne t'a pas parlé?

HUBERT.

Mais si, il m'a parlé. Je n'ai même pas été bien tendre, et pourtant il m'avait adressé un compliment.

M. DE LARMAY.

Racontez-nous cette rencontre, Hubert. Vous voyez bien que votre mère le désire.

HUBERT.

Oh! ce fut très court. Je revenais par la grande allée, au petit galop rassemblé, quand cet homme se place en travers de la route. Mon cheval fait un écart, assez brusque. Je le remets en place. Alors l'homme me crie : « Bravo, mon petit; toi, tu sais monter. » J'ai levé ma cravache en l'air: « Dites donc, vous, qui est-ce qui vous a permis de me tutoyer? »

MADAME DE CHARTONAY.

Et qu'a-t-il répondu?

HUBERT.

Oh! rien. Il a ricané, il a fait un grand geste et il s'est jeté dans les fourrés. Cela ne s'est pas passé loin d'ici, à deux ou trois cents mètres au plus.

MADAME DE CHARTONAY.

Il vaut mieux ne rien répondre à ces vagabonds. Ils sont grossiers et malfaisants.

HUBERT.

Mais je n'ai pas l'intention, maman, de me laisser tutoyer par eux. Là-dessus je vais me changer, car je suis couvert de poussière.

SCÈNE V

LES MÊMES, MOINS HUBERT.

MADAME DE CHARTONAY, épouvantée.

Ils se sont vus dans la forêt : le fils et le père face à face.

M. DE LARMAY.

Hubert ne se doute de rien.

MADAME DE CHARTONAY.

Mais l'autre l'a reconnu.

M. DE LARMAY.

Nous ne le savons pas. Calmez-vous.

MADAME DE CHARTONAY.

Je suis sûre qu'il l'a reconnu. Il va revenir. Il voudra le voir. Ah ! mon Dieu !

M. DE LARMAY.

Calmez-vous, Thérèse. Le danger n'est pas si grand !

MADAME DE CHARTONAY

Le voici. Voyez : il s'avance vers nous. J'ai peur.

M. DE LARMAY.

Retirez-vous, Thérèse : rentrez et fermez la porte. Je le recevrai.

MADAME DE CHARTONAY.

Oh ! je vous en prie : éloignez-le. Si c'est de l'argent qu'il veut, donnez-lui de l'argent. Je vous le rendrai. Mais qu'il ne voie pas mon fils ! Pas d'éclats de voix non plus, n'est-ce pas, pour ne pas attirer l'attention ?

M. DE LARMAY.

Je vous le promets.

MADAME DE CHARTONAY.

Merci, merci.

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE VI

M. DE LARMAY, LE MENDIANT.

Le mendiant est un homme de cinquante-cinq ans, mais il en porte plus de soixante. Les cheveux sont blancs et la barbe poivre et sel, et tout ce poil est en désordre. Il est pauvrement vêtu, tel que l'ont décrit la servante et Hubert : les mains gantées et le bâton suspendu au poignet par une agrafe de cuir. L'air d'*un général dans le malheur,* ou d'*un roi mage tombé dans la crapule.* Un mélange de grand seigneur et de ruffian. Il s'est avancé lentement du fond de droite, venant de la forêt. Il inspecte les lieux du regard. Quand il aperçoit M. de Larmay, il le dévisage effrontément, puis marche droit sur lui sans ôter son feutre.

LE MENDIANT.

Ah ! ah ! M. de Larmay ! Je vous y prends à courir après les femmes, après ma femme.

M. DE LARMAY, dressé et méprisant.

Monsieur, je vous en prie. Allez-vous-en.

LE MENDIANT.

Vous n'y entendez rien, monsieur de Larmay. Vous, c'est les soupirs et les belles phrases, et les promesses éternelles. Moi, c'est les gestes. Ric-rac. On sait tout de suite à quoi s'en tenir. Quelquefois on reçoit des gifles, rarement. Quel métier n'a pas ses risques ? Mais mon procédé est plus franc.

M. DE LARMAY.

Personne ne vous le demande, et l'on sait où il vous a mené.

LE MENDIANT.

On en revient. J'en suis revenu, vous le voyez, et je rends bien sagement visite à Mme d'Ermeuilles.

M. DE LARMAY.

Madame de Chartonay n'est plus votre femme. Le divorce a été prononcé pour votre condamnation infamante.

LE MENDIANT.

Je sais, je sais, mon bel ami : mais elle porte mon nom. Tout au moins la seconde moitié de mon nom. Elle m'a abandonné la première, la trouvant quelque peu endommagée.

M. DE LARMAY.

Elle le porte à cause de son fils.

LE MENDIANT.

De notre fils.

M. DE LARMAY.

De votre fils. Elle vous demande de ne plus attenter à son repos et de respecter votre enfant.

LE MENDIANT.

Le petit ne sait rien ?

M. DE LARMAY.

Non.

LE MENDIANT.

Je l'ai rencontré, le petit, dans la forêt. Tudieu, quel cavalier! Tout droit, le buste offert, les fesses collées à la selle, les jambes rivées au flanc de la bête, les pointes des pieds hautes, participant naturellement à tous les mouvements de sa monture après les avoir ordonnés, un centaure, quoi ! Je le voyais venir de loin. Je désirais que ce fût lui. C'était lui : je l'ai bien reconnu, à dix ans de distance, malgré les petites moustaches et une dureté de visage qu'il n'avait pas au collège et qu'il est bon d'avoir pour se faire obéir... (Il s'absorbe dans sa description, puis se tourne brutalement vers M. de Larmay.) Monsieur, mon fils est le plus beau cavalier de France ; j'ai l'honneur de vous le faire savoir, si vous l'ignorez.

M. DE LARMAY.

Épargnez-lui donc la honte de rencontrer son père. Ne brisez pas l'orgueil de sa jeunesse. Sa mère en mourrait. Si c'est de l'argent qu'il vous faut, eh bien !... (Il fait le geste de chercher son portefeuille.)

LE MENDIANT.

Inutile, monsieur, de vous fouiller à mon intention. Je n'ai que faire de votre argent, et pour qui me prenez-vous? (Mouve-

ment d'étonnement de M. de Larmay.) Mais oui, pour qui me prenez-vous? Je rentre ici chez moi.

M. DE LARMAY.

Chez vous?

LE MENDIANT.

Chez mon fils, si vous préférez. Et je vous y trouve. D'abord, qu'est-ce que vous faites ici? De quel droit me recevez-vous? Quel titre avez-vous pour m'éconduire et pour m'acheter? Êtes-vous l'amant de Mme d'Ermeuilles?

M. DE LARMAY.

Taisez-vous, monsieur: vous insultez...

LE MENDIANT.

Je n'insulte pas, je constate que vous n'êtes pas à votre place. Avez-vous expliqué à mon fils le rôle que vous jouez ici? Voulez-vous que je le lui apprenne, à ce garçon?

M. DE LARMAY.

Il ne vous croira pas, il connaît mon respect pour sa mere.

LE MENDIANT.

Votre respect, ah! oui! Le respect de ceux qui ne savent pas réussir autrement. Le respect des femmes, la dernière arme des impuissants, des timides et des sots! Et vous pensez l'épouser, n'est-ce pas? Prendre ma place? On ne prend pas ma place, mon petit monsieur. Lui râfler sa fortune d'un coup, et d'un coup légitime? Ah! mais, je suis là pour l'empêcher. Je ne suis pas revenu de ces sales pays tropicaux pour assister à ce spectacle. Dix années sans voir autre chose que des guenons! Les nuits chaudes de là-bas, on pense à la France. A mon retour, j'ai commencé ma tournée par ma sœur. C'est dans l'ordre: une sœur, c'est le même sang: une femme est d'un sang étranger. La pauvre vieille, avec sa figure de papier mâché, se mit à trembler et gémir en me voyant devant elle. Pour un peu, elle se serait signée, me prenant pour un revenant. Elle s'aperçut bien, à mes dents, que je vivais. Elle m'a donné sa portion. Le beau mérite: elle n'a pas de besoins. Maintenant, je viens ici, et c'est plus sérieux

M. DE LARMAY, s'efforçant de se calmer.

Enfin, que voulez-vous? Que pensez-vous faire?

LE MENDIANT.

Des confidences? Vous désirez des confidences? Eh bien, mais, exercer mes droits.

M. DE LARMAY.

Vos droits?

LE MENDIANT.

Mais, parfaitement, mes droits. Un forçat a des droits, monsieur. Il a le droit de vivre, parce qu'il est un homme. Je viens réclamer une pension alimentaire à ceux qui doivent me la fournir, parce que je ne suis plus bon à travailler. Je n'étais bon, moi, qu'au commandement et l'on n'a pas voulu m'en donner.

M. DE LARMAY.

Une pension alimentaire?

LE MENDIANT.

Oui, mon bonhomme, j'ai consulté un avocat.

M. DE LARMAY.

Partez et je vous la fournirai (il fait de nouveau le geste du portefeuille).

LE MENDIANT.

Assez, assez. Je suis dans la légalité, — vous entendez, — la lé-ga-li-té. Et je n'ai rien à recevoir de vous.

M. DE LARMAY, conciliant, pour qu'il n'y ait pas d'esclandre.

Voyons, voyons : tout peut s'arranger, mais il ne faut pas de bruit.

LE MENDIANT.

Pas de bruit! J'en ferai tant qu'il me plaira. Et, pour commencer, vous, fichez-moi le camp.

M. DE LARMAY.

Moi! ce serait le comble. Ne criez pas si fort, ne faites donc pas de scandale.

LE MENDIANT.

Pas de scandale! (élevant la voix). Mais je m'en f..., moi, du scandale. Allons, mon bonhomme... filez au plus vite. Ce n'est pas à vous que j'ai affaire ici. (Il veut entrer. M. de Larmay essaie de lui barrer le passage.)

M. DE LARMAY.

Je vous défends...

LE MENDIANT.

Ah! vous me défendez! (Il lui met la main au collet, le secoue et va le jeter à terre quand la porte s'ouvre, et Mme de Chartonay entre en scène).

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DE CHARTONAY.

MADAME DE CHARTONAY, se précipitant.

Laissez M. de Larmay, monsieur.

LE MENDIANT (il la regarde, desserre son étreinte, lâche son adversaire et fait un grand salut, après lequel il se recouvre). Madame, en votre faveur, je fais grâce à votre amant.

MADAME DE CHARTONAY.

Votre première parole est pour m'insulter, monsieur.

LE MENDIANT (tout à la fois obséquieux et ironique).

Il n'est pas votre amant? Je m'en doutais, madame, à sa maladresse, et vous prie d'agréer mes très humbles excuses. Je n'osais point, je l'avoue, compter sur une fidélité que j'ai soumise, je le reconnais sans peine, à de cruelles épreuves. Je n'en demandais pas tant, mais je m'en réjouis, croyez-le bien.

MADAME DE CHARTONAY.

Assez, monsieur. Chacun de vos propos me salit.

LE MENDIANT.

Je ne vous ai pas laissé de bons souvenirs et vous eussiez sans doute préféré que j'achevasse de l'autre côté de l'eau une carrière trop aventureuse. Mais voyez mon heureux destin : il me renvoie à vous.

MADAME DE CHARTONAY.

Il n'y a plus aucun lieu entre nous, monsieur. Le divorce a été prononcé : je ne suis plus votre femme.

LE MENDIANT.

Oh! vous êtes de celles qui n'appartiennent jamais qu'à un homme et M. de Larmay peut attendre en vain ma succession.

M. DE LARMAY.

Monsieur...

LE MENDIANT.

Mais nous avons un autre lien.

MADAME DE CHARTONAY.

Vous n'avez plus aucun droit sur mon fils.

LE MENDIANT.

C'est ce qui vous trompe, Thérèse. (Elle a un mouvement de recul en s'entendant appeler par son prénom. Il jette un coup d'œil méprisant sur M. de Larmay.) Écartez-moi cet individu qui porte encore la trace de mes doigts. Je désire vous parler sans témoin.

MADAME DE CHARTONAY, après une hésitation, se décidant à cause de son fils.

Soit. Ce sera notre dernier entretien, monsieur. Laissez-nous, M. de Larmay : je ne crains plus cet homme.

M. DE LARMAY.

Le dois-je vraiment, madame?

LE MENDIANT.

Oh! je sais, monsieur, les égards que l'on doit aux femmes. Votre présence ne pourrait que nous gêner et vous avez éprouvé à vos dépens quelle fragile sauvegarde elle représente.

M. DE LARMAY.

Je reste dans le voisinage, madame, à votre service.

MADAME DE CHARTONAY.

Merci, monsieur. Je vous appellerais, s'il était nécessaire.

SCÈNE VIII

MADAME DE CHARTONAY, LE MENDIANT

MADAME DE CHARTONAY.

Je vous en prie, monsieur : abrégeons cette entrevue. Que me voulez-vous?

LE MENDIANT.

J'irai droit au but, Thérèse (Nouveau mouvement de recul), ou madame, si vous préférez. Ma présence ne vous est pas agréable et je n'espère point rentrer en grâce après tant d'années. Ces villégiatures aux colonies, ça ne vous rajeunit pas et je ne suis pas vêtu d'une façon décente, bien que je me sois procuré des gants. Je ne viens donc pas vous demander votre main et même je consentirai peut-être à m'éloigner si vous, de votre côté, vous faites quelque chose pour moi.

MADAME DE CHARTONAY.

Je ne puis rien.

LE MENDIANT, se redressant.

Ce n'est pas une charité que je sollicite, madame, c'est un droit que j'exerce.

MADAME DE CHARTONAY.

Un droit?

LE MENDIANT.

Oui, un droit. Je n'ai plus de carrière.

MADAME DE CHARTONAY.

Vous l'avez brisée, et dans quelles conditions, mon Dieu!

LE MENDIANT.

Oh! pour des erreurs de chiffres et pour le châtiment un peu rude que j'ai infligé à un maréchal des logis récalcitrant, voilà bien des embarras.

MADAME DE CHARTONAY.

Comme vous parlez de votre crime, de notre honte!

LE MENDIANT.

Ce sont des mots.

MADAME DE CHARTONAY.

Vous ne vous êtes donc jamais repenti, en pensant à moi, à votre fils ?

LE MENDIANT.

Repenti ? Oh ! le repentir n'est bon que pour la canaille.

MADAME DE CHARTONAY.

Vous me faites horreur.

LE MENDIANT.

Il n'en fut pas toujours ainsi.

MADAME DE CHARTONAY.

Par pitié, allez-vous-en.

LE MENDIANT.

Tout à l'heure. Je ne vous ai pas encore dit pourquoi j'étais venu. Je vis et veux vivre, madame. De quoi ? Je pourrais sans doute écrire mes Mémoires. *Les Mémoires d'un ancien forçat*, par le comte d'Ermeuilles de Chartonay, cela ne ferait pas mal au rez-de-chaussée d'un journal.

MADAME DE CHARTONAY.

Quelle ignominie !

LE MENDIANT.

Rassurez-vous. J'ai gardé l'orgueil de ma race.

MADAME DE CHARTONAY.

Où l'avez-vous traînée ?

LE MENDIANT.

Pas si bas. Pour un d'Ermeuilles, il n'y a que deux métiers, l'épée et la plume : puisque je ne puis me servir ni de l'une ni de l'autre, me voici hors d'état de gagner ma vie. Bon gré mal gré il vous faut y pourvoir, madame.

MADAME DE CHARTONAY.

Deux fois vous avez dévoré ma fortune.

LE MENDIANT.

Il vous en reste quelque chose.

MADAME DE CHARTONAY.

De quoi ne pas mourir de faim et de quoi achever l'éducation de mon fils.

LE MENDIANT.

Elle me paraît terminée.

MADAME DE CHARTONAY.

Il vient d'être reçu à Saint-Cyr. Il n'a jamais eu plus besoin d'être aidé.

LE MENDIANT.

Vous lui avez choisi la carrière militaire? Elle ne m'a pas réussi.

MADAME DE CHARTONAY.

Il y rachètera vos fautes.

LE MENDIANT.

Je ne lui en demande pas tant, mais seulement une pension.

MADAME DE CHARTONAY.

Une pension?

LE MENDIANT.

Parfaitement, une pension alimentaire. Il me la doit. Au besoin, je le traînerai en justice. Mais vous vous acquitterez de bonne grâce, madame, je n'en doute pas.

MADAME DE CHARTONAY.

Non, vous n'avez plus aucun droit, monsieur. Mon fils est mineur et sans fortune personnelle. Et je ne ne suis plus votre femme.

LE MENDIANT, ironique.

Je vous croyais plus religieuse, madame. Ce que Dieu a

uni, les hommes ne le peuvent rompre. Et vous êtes pour toujours la chair de ma chair.

MADAME DE CHARTONAY.

Ah! non. Vous souillez tous mes souvenirs.

LE MENDIANT, s'échauffant peu à peu.

Vos souvenirs? Ils m'appartiennent. Je vous ai donné mon nom.

MADAME DE CHARTONAY.

Que vous avez déshonoré.

LE MENDIANT.

Un fils.

MADAME DE CHARTONAY.

A qui j'ai dû cacher votre existence.

LE MENDIANT.

Eh bien! il la connaîtra. Je vous en réponds. Et tout de suite encore.

MADAME DE CHARTONAY.

Ah! non, pas cela, je vous en prie. Il est si jeune. Il est si heureux. N'allez pas lui infliger le doute et la honte. Plus tard. Je lui expliquerai. Plus tard. Ayez pitié de moi, ayez pitié de lui.

LE MENDIANT.

Ah! ah! nous sommes raisonnable.

MADAME DE CHARTONAY.

C'est entendu : je vous donnerai... ce que vous voulez.

LE MENDIANT.

Trop tard, madame.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HUBERT DE CHARTONAY

HUBERT, sortant précipitamment, sa cravache à la main et, apercevant le mendiant, se plaçant entre sa mère et lui.

Pourquoi tout ce vacarme? Que veut cet homme? Vous osez

parler à ma mère le chapeau sur la tête? Découvrez-vous immédiatement ou je fais sauter votre couvre-chef.

LE MENDIANT le dévisage en ricanant, puis affecte lentement de se découvrir avec politesse.

Honneur aux dames!

MADAME DE CHARTONAY.

Hubert, je t'en prie. Cet homme est sans ressources. Il implore notre charité.

HUBERT.

Quand on demande la charité, on ne prend pas cet air menaçant.

LE MENDIANT.

Mais je ne demande secours à personne.

HUBERT.

Alors que faites-vous ici? Allez-vous-en.

LE MENDIANT.

Oh! mais dis donc, mon petit, je prends l'air qui me plait et tu commences à m'échauffer les oreilles.

HUBERT.

Je vous ai défendu de me tutoyer. (Marchant sur lui.) Et puis, en voilà assez. Allez-vous en d'ici au plus tôt. Je vous chasse.

Il a élevé la voix. M. de Larmay et Jeannette qui l'ont entendu accourent des deux côtés de la scène.

SCÈNE X

LES MÊMES, M. DE LARMAY, JEANNETTE

JEANNETTE.

Ohé, mon homme!

M. DE LARMAY.

Que se passe-t-il?

MADAME DE CHARTONAY, essayant de s'interposer.

Mon Dieu! mon Dieu!

HUBERT.

Maman, laissez-nous. C'est une affaire d'hommes. (Il a toujours sa cravache levée.) Il y a que ce mendiant ose nous menacer et que je le chasse.

LE MENDIANT.

Ah! tu me chasses, toi! (Il a son bâton en main.) Ah! tu lèves sur moi ta badine, ta pauvre badine que je te casserai dans les mains d'un revers de bras. Ah! tu rassembles du monde pour t'assister! Mais je vais t'écraser comme une punaise, mon garçon.

HUBERT.

Assez!

MADAME DE CHARTONAY, se tordant les mains.

Taisez-vous et je vous donnerai...

LE MENDIANT.

Attends une seconde et tu pourras dire : Assez. Ah! tu veux savoir qui je suis et ce que je veux. Eh bien! tu vas être satisfait. (Il repousse, d'un moulinet qui balaie, Mme de Chartonay et M. de Larmay qui essaient de s'interposer et face à face avec Hubert il marche sur le jeune homme qui, médusé, garde la cravache haute sans pouvoir s'en servir.) Pas même besoin de mon bâton, mon petit. Il suffira d'un mot, d'un seul mot, et tu vas t'effondrer et rentrer sous terre. (Il s'est rapproché, les deux hommes sont visage contre visage. Alors le mendiant, brusquement, s'écarte et fait un grand geste qui s'achève en un doigt sur la bouche.) Non, non, non. Qui je suis? Eh bien! un goujat, parbleu! comme toi, tu es un beau cavalier. Voilà, mon petit : adieu.

Il s'enfuit à grandes enjambées vers la forêt.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MOINS LE MENDIANT

HUBERT, stupéfait, va s'élancer sur ses traces.

Que peut être ce misérable?

MADAME DE CHARTONAY.

Un malheureux.

Le jeune homme et Jeannette font quelques pas dans la direction où le mendiant a disparu. Mme de Chartonay et M. de Larmay demeurent seuls sur le devant de la scène.

M. DE LARMAY.

Il n'a tout de même pas osé.

MADAME DE CHARTONAY, lui montrant les *covasses* qui achèvent de brûler dans le soir.

La dernière flamme a jailli toute pure. Elle a brûlé la mauvaise herbe.

M. DE LARMAY.

Il reviendra. Pensez à moi.

MADAME DE CHARTONAY.

Non, il ne reviendra pas. Il ira traîner sa misère partout ailleurs.

M. DE LARMAY.

Vous le plaignez?

MADAME DE CHARTONAY.

Oui, je le plains.

M. DE LARMAY.

Et moi?

MADAME DE CHARTONAY.

Mon pauvre ami...

(*Rideau.*)

HENRY BORDEAUX.

AUTOUR DU CONTINENT LATIN

AVEC LE « JULES MICHELET »

II [1]

LE GUATEMALA. — PANAMA

Sur la mer des Antilles, la navigation revêt un charme spécial; évidemment, sous les tropiques, et particulièrement pendant la saison des pluies, l'air n'a ni la limpidité, ni la légèreté que lui donne le climat méditerranéen; mais quand les heures très chaudes se sont écoulées, à leur accablement succède, comme une délivrance, un air léger et langoureux; après chaque grain, l'air devient très transparent et l'horizon se rapproche. Les couchers de soleil sont rapides et dramatiques; le ciel prend des colorations uniques; à l'azur profond succèdent des gris et des verts lumineux; puis quelques nuages roses dans un bleu tendre, d'un pompadour un peu mièvre; tout à coup l'horizon s'empourpre violemment et c'est dans tout le ciel l'éclatement d'un incendie. Le disque sanglant du soleil s'aplatit curieusement et disparaît ensuite avec une telle rapidité qu'il semble tomber verticalement dans la mer. Et la nuit vient très vite, avec son cortège d'étoiles nouvelles.

Après cinq jours de mer, nous côtoyons la République de Honduras. Les eaux sont limoneuses, chargées de débris végétaux : on voit l'action de l'hivernage avec ses pluies torrentielles. Enfin, le 5 juillet, vers huit heures du matin, nous voici

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

dans la rade très fermée de Puerto-Barrios, où les hauts fonds nous obligent à mouiller loin de terre. Nous la saluons, et une batterie de campagne en position près du quai nous rend le salut.

Notre chargé d'affaires, M. Perrot, arrive en grande tenue, avec le commandant de la marine. Après une aimable prise de contact, il jette un regard sévère sur nos casques coloniaux, qui produiraient à terre le plus mauvais effet; il répond de l'innocuité du soleil, et d'ailleurs un train spécial va nous emporter à 2 000 mètres d'altitude, dans un climat européen. Nous reprenons képis et casquettes et nous débarquons.

A terre, nous sommes reçus par le sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. Piñol, qui a eu l'amabilité de venir à notre rencontre nous souhaiter la bienvenue. Il nous présente le général Duran et les officiers guatémaltèques qui seront attachés à ma mission pendant notre séjour dans la République; je réponds en français à M. Piñol, puis nous entrons dans la gare pavoisée aux drapeaux des deux nations. La foule nous fête et le train part à onze heures, avec les quatre officiers de la mission militaire française venus aussi à notre rencontre.

Le pays est merveilleusement riche. Nous traversons d'immenses plantations de bananiers, propriété de la *United fruit C°*, des États-Unis du Nord. Nous avons entrevu les importantes installations de cette compagnie à Puerto-Barrios; et, chemin faisant, nous verrons ses sanatoria et ses hôpitaux sur les premières pentes du plateau. C'est une administration considérable, qui se charge de ses propres transports, et qui a été amenée à établir un service de vapeurs réguliers entre le Guatemala et les ports des États-Unis.

Avant même que la consommation des fruits tropicaux ait pris toute son extension aux États-Unis, une Compagnie américaine avait construit le chemin de fer qui, passant par la capitale, réunit les deux Océans à travers le Guatemala, et qui a commencé la mise en valeur du pays. Ces entreprises privées étendent dans le centre de l'Amérique l'influence de la grande République, qui a évidemment un intérêt croissant au maintien de l'ordre public dans des régions où il est souvent troublé; mais rien n'indique des visées politiques qui compromettraient l'indépendance dont les nations de l'Amérique centrale se sont toujours montrées si jalouses.

Le train est très bien compris, avec de larges wagons sans

compartiment, des fauteuils confortables; je suis dans le wagon arrière, avec une petite plate-forme en véranda, d'où l'on peut suivre le développement du paysage. La voie ferrée longe le Rio Motagna, et les grandes bananeraies sont séparées par de vastes forêts où la violence de la végétation témoigne de la richesse du sol. J'y reconnais mes vieux amis géants de l'Afrique tropicale, et des lianes puissantes leur donnent une parure digne d'eux. Dans cette région l'*United fruit C°* possède des réserves immenses de terres vierges; la culture de la banane épuise vite le sol; on le laisse alors reposer et on défriche la forêt prochaine, sans se soucier encore des engrais régénérateurs. Mais on s'inquiète déjà de trouver de nouveaux pays de culture, car la demande augmente. Nous avons, aux Antilles et sur la côte de l'Afrique occidentale, le même climat et les mêmes productions; la France commence à réclamer aussi des fruits tropicaux, comme les États-Unis et l'Angleterre; attendrons-nous l'arrivée des Anglo-Saxons pour qu'ils servent d'intermédiaires entre nos colonies et la Métropole?

Nous gravissons des pentes assez fortes. Le paysage change et les plantations de café ont remplacé par places les bananeraies; elles sont assez étendues et leur produit est de qualité supérieure. Les Allemands détenaient les plantations de café dans la proportion de 40 pour 100. Leur organisation bancaire avait, sur toutes les transactions, une grande influence. Malgré de tels intérêts, la République de Guatemala n'hésita pas à entrer dans la guerre contre les Empires centraux.

Le train a ralenti. Par places, des pâturages: le bétail divague, et nous écrasons successivement deux veaux et un cheval, incidents assez nauséabonds, qui nous retardent un peu. De temps en temps, des espaces pierreux, presque dénudés, avec des euphorbes candélabres qui me rappellent ceux du Dahomey; il en existe aussi de petits spécimens dans nos serres; dans leur climat, ce sont des tiges côtelées deux fois grosses comme le bras, hautes de six à dix mètres, couvertes d'épines acérées. De chaque pied partent une dizaine de tiges et, plantés en haies, ils forment une défense terrible dont se couvrent parfois les villages; Béhanzin, après avoir grisé ses Amazones, les lançait nues contre ce rempart, qu'elles traversaient le coupe-coupe à la main, couvertes de leur sang.

Aux principales stations se presse une population très mêlée

où le sang noir prédomine sur la côte, — il y est d'importation récente, — le sang indien sur le plateau, avec beaucoup de métissage, et quelques beaux types de purs Espagnols. Les alcades se présentent très dignement, ayant à la main leur canne de commandement à pomme d'or ; tous rendent hommage à la France, qui a sauvé le monde de l'abjecte tyrannie dont il était menacé. La diversité d'expression dans ces sentiments communs en montre la spontanéité. La foule est très démonstrative et les cris de « Viva la Francia ! » retentissent longuement.

Mais les arrêts qui se prolongent un peu et les petits incidents de la route nous retardent. Nous arrivons à Guatemala à onze heures et demie, alors qu'on nous y attendait vers huit heures... Pourtant, les grands halls de la gare regorgent d'une foule épaisse ; sur le quai, les ministres, la municipalité, tous les officiers de la garnison nous attendent. Ils me souhaitent une chaleureuse bienvenue, que souligne une excellente musique militaire.

A la sortie, une population compacte pousse de longues acclamations ; la grande place est remplie entièrement. « Tous ceux-ci attendent depuis quatre heures, m'explique-t-on. Ah ! si vous étiez arrivés à l'heure ! Les cent mille habitants de Guatemala étaient là, sur ces boulevards allant à votre hôtel, faute d'avoir pu accéder à la Place ! »

Nos automobiles démarrent lentement, car la foule les entoure. Puis leur vitesse s'accélère et ils sèment en route les fanatiques qui essaient vainement de les suivre. Quelques-uns se cramponnent aux marchepieds, après s'être excusés courtoisement, mais ils ont une telle expression de dévotion exaltée qu'il est vraiment impossible de les écarter.

Notre excellent déjeuner du train était vraiment un peu loin quand nous nous sommes mis à table, à une heure du matin, devant un splendide dîner-souper qu'arrosent les vins de France. La salle à manger était singulière, avec de hautes boiseries en bois précieux de très bel et très sobre effet, et un plafond surchargé d'exubérantes moulures en stuc multicolore d'un goût exactement opposé ; le même contraste s'observait dans tout le bel hôtel Imperio devenu notre demeure pour deux jours et trois nuits : car ici encore il faudra mettre les bouchées doubles.

Le lendemain 6 juillet, je rends ma visite officielle au Pré-

sident de la République don Carlos Herrera, auquel je témoigne l'affection et la sollicitude du Gouvernement et du peuple français pour sa nation et pour lui-même.

Il me répond dans les meilleurs termes et, au nom du Président Millerand, je lui fais présent d'un vase de Sèvres.

Puis nous nous rendons à l'hôtel de ville, au milieu d'une foule compacte et enthousiaste. Le premier alcade, brun, grand, un peu fort, avec de grands yeux lumineux, m'adresse alors en espagnol un discours d'une magnifique envolée; mon second, M. Dupeyrat, parle cette langue comme un Espagnol qu'il est de naissance, car il a vu le jour à Séville : il me traduit sommairement, à voix basse, les principaux passages, car je dois répondre immédiatement; mais comment ne pas trop profondément déchoir après l'expression d'idées si hautes sur la mission providentielle de la France? « Chaque fois que la divinité, dit l'alcade, veut répandre dans le monde une idée généreuse, elle la fait germer dans le cerveau d'un Français. » Et il maudit les barbares qui ont voulu éteindre le grand flambeau.

L'heure nous appelle au Champ de Mars, où je passe en revue les troupes de la garnison; je salue leurs drapeaux et elles défilent. Le soldat guatémaltèque est généralement de race indienne; petit, râblé et pourtant nerveux, l'air vif et absorbé par l'exécution consciencieuse des mouvements ordonnés par ses chefs, il rappelle le soldat japonais. Après avoir assisté à quelques manœuvres, j'observe des tirs réels à la mitrailleuse et au canon, très précis. Enfin un avion de modèle anglais nous survole, piloté par un officier français.

Puis le Président me conduit à l'École Polytechnique militaire, où s'instruisent les élèves officiers de toutes armes. Nous constatons la correction des manœuvres et le commandant Contresti, chef de la mission militaire française, m'indique les cours et les conférences qui servent de base à l'instruction des officiers guatémaltèques.

Enfin un grand déjeuner de 200 couverts m'est offert à l'École par le Président de la République, qui, dans son toast, rappelle que la République guatémaltèque a déclaré la guerre à l'Allemagne. Il se félicite que le Gouvernement français ait bien voulu l'envoyer saluer par un des généraux de son armée victorieuse et se réjouit du triomphe du Droit et de la Liberté.

Le Président espère que l'amitié entre les deux Républiques

se resserrera à l'occasion de ma visite et qu'un certain nombre de questions seront résolues, qui permettront les échanges économiques actuellement encore assez difficiles. Je lui ai répondu que ses sentiments étaient partagés par le Gouvernement français et que les petites difficultés auxquelles il faisait allusion seraient très prochainement tranchées à l'avantage commun des deux Républiques.

Pendant ces deux jours, j'ai assisté à plusieurs réunions dans les diverses légations et j'ai été reçu avec une cordialité particulière à la Légation d'Angleterre. J'ai constaté la place excellente que tenait le chargé d'affaires de France près du Gouvernement guatémaltèque, parmi ses collègues et dans le monde de la capitale.

Enfin j'ai visité les œuvres françaises. Les hospices, hôpitaux et orphelinats sont tenus par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui font là une œuvre admirable : « Nous sommes arrivées huit en 1875, m'a dit la supérieure, nous sommes maintenant trois cents, mais ce nombre est bien insuffisant pour toutes nos œuvres. » Leur contact avec toute la population est permanent et toujours bienfaisant; elles soignent des malades qui se renouvellent sans cesse, elles élèvent des petits enfants dont les générations se succèdent, et constamment elles se montrent d'admirables Françaises dont l'inaltérable dévouement se prodigue souvent jusqu'à l'héroïsme, sans aucun espoir de récompense en ce monde. Y a-t-il une propagande qui vaille celle-là?

Leurs élèves récitent des fables et des compliments en français et chantent *la Marseillaise*, et c'est beaucoup. Mais ce n'est rien à côté du spectacle quotidien que donne constamment la vie de ces saintes filles.

En visitant l'hôpital de Guatemala, je constate la belle tenue de cet établissement modèle, qui serait admiré dans tous les pays d'Europe. Le directeur me fait remarquer que c'est par l'intermédiaire des livres français que les médecins de l'Amérique centrale prennent contact avec la science; ils se réclament de nos maîtres, et plusieurs ont été directement leurs élèves à Paris.

Enfin je suis invité à visiter un cours de jeunes filles tenu par Mme Antoine Peyre, présidente de l'Alliance française : c'est le noyau d'un futur lycée français; là les meilleures familles de la capitale envoient leurs enfants, qui reçoivent une éducation et un enseignement comparables à ceux des établissements de France.

Notre influence y trouve un centre de rayonnement très actif.

Mais ce n'est pas assez des réceptions officielles et des démonstrations populaires. La société de Guatemala, qui a déjà organisé notre séjour à l'hôtel Imperio, d'accord avec le Gouvernement, nous offre un grand bal, qui nous permet de prendre contact avec elle; c'est d'autant plus facile que la connaissance de la langue française est très répandue. Beaucoup de dames ont séjourné en France; plusieurs y ont été élevées; elles portent nos robes, mais épurées des outrances qui les rendent parfois déplaisantes. L'ensemble est très brillant, tout en restant du meilleur goût. On est très heureux du passage de l'ambassade française, qui permet de témoigner pour notre pays une admiration affectueuse.

Nous faisons connaissance avec un instrument original : c'est un xylophone, long clavier horizontal dont deux ou trois musiciens frappent les touches de bois avec des baguettes terminées par des boules en caoutchouc; les vibrations des touches se transmettent à des tuyaux de bois sonore, disposés verticalement. On me dit que c'est un instrument indien, perfectionné par les Espagnols; les noirs de Guinée et du Soudan ont aussi des xylophones dont les touches, au lieu de venir frapper des tuyaux de bois, vibrent sur des calebasses. Tous ces instruments donnent la gamme complète et on en tire un parti remarquable. Il serait curieux de rechercher si le balafon du Soudan et le xylophone du Guatemala ont une origine commune.

Nos courses à l'extérieur nous ont permis de connaître l'ensemble de la capitale, qui a 120 000 habitants; une promenade en automobile nous en montre les environs. Cette belle ville de Guatemala a été ravagée en 1917 par un tremblement de terre qui a détruit à peu près entièrement les édifices de la conquête espagnole, églises, couvents, hôtels des hauts fonctionnaires et des grands seigneurs. On rebâtit en ciment armé, mais bien lentement; car les matériaux de reconstruction ne peuvent, pour la plupart, venir que de la vieille Europe, où l'homme s'est montré bien plus destructeur qu'ici la nature.

Nous voyons aussi quelques bâtiments criblés de balles et même de traces d'obus : ce sont les souvenirs de la dernière révolution, datant de quelques mois à peine. Ce pays si beau, dont la population est si sympathique, sera-t-il toujours ravagé alternativement par les tremblements de terre et les révolu-

tions? On lui souhaite de trouver enfin l'équilibre. Les cinq Républiques de l'Amérique centrale (Guatemala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua, Costa-Rica, en tout cinq millions d'habitants, dont deux millions pour le Guatemala) ont été réunies pendant tout le début de leur indépendance (1823-1840) et ont, par périodes, des tendances à reconstituer l'unité perdue : il semble qu'elles trouveraient plus facilement la stabilité dans une sorte de fédération, dont la constitution et le pouvoir central seraient plus efficacement protégés.

Ces deux jours ont passé bien vite. Le 8 juillet à 7 heures du matin, nous voici de nouveau à la gare de Guatemala, avec un grand concours de peuple pour prendre congé de nous. Notre train spécial est beaucoup plus rempli qu'à l'arrivée, car j'emmène une soixantaine d'invités qui affrontent la pluie diluvienne des tropiques pour venir dîner et danser ce soir à bord du *Jules Michelet*. Les autorités et les notables de Puerto-Barrios se joindront à eux, et j'ai engagé des xylophones qui doubleront la fanfare de notre croiseur. Aussi a-t-on dansé jusqu'à trois heures et demie du matin.

PANAMA

12 juillet.

Après trois jours d'une traversée légèrement houleuse, nous voici à Colon où, dès huit heures du matin, nous saluons deux fois la terre, une fois pour la République de Panama, une fois pour la zone du canal, où les États-Unis du Nord sont souverains. Puis le *Jules Michelet* va accoster contre le môle du charbon qui lui est attribué.

Dès ce moment, nous constatons le traitement de faveur que nous réservent les autorités du canal. Une quarantaine très sévère est appliquée aux bâtiments qui viennent de Puerto-Barrios, quel que soit l'état sanitaire du Guatemala, car on ne saurait exagérer les précautions contre la fièvre jaune. Le chargé d'affaires de France nous en a prévenus par radiogramme, en ajoutant que ma mission pourrait débarquer seule et à titre tout à fait exceptionnel ; j'ai dû répondre que j'étais embarqué sur un navire de guerre et que je ne pouvais descendre à terre en laissant l'équipage consigné ; le colonel Morrow, gouverneur de la zone américaine, l'a compris. Comme l'état sanitaire est excellent au Guatemala aussi bien qu'à bord

du *Jules Michelet*, nous avons immédiatement la libre pratique, sans aucune des restrictions habituelles.

En même temps que M. de Simonin, notre chargé d'affaires, monte à bord le général Babbitt, commandant les troupes des États-Unis dans la zone du canal, qui me souhaite la plus affectueuse des bienvenues et m'offre de descendre chez lui pendant notre séjour à Panama : j'accepte sans façon l'invitation si cordiale de mon ancien compagnon d'armes. Puis voici le ministre des Affaires étrangères de la République panaméenne, M. Ricardo Alfaro, qui vient me saluer au nom du Gouvernement.

Je rends ensuite visite à l'hôtel de ville de Colon, où m'attendent les autorités ; les enfants des écoles conduits par leurs maîtres font la haie sur notre passage, où se presse la foule. Dans le bâtiment municipal, le premier alcade prend la parole en son nom et au nom du Gouverneur panaméen; il parle en français et salue dans la France « le champion du droit et de la liberté, » la protectrice désintéressée des petites nationalités. Je lui réponds que nous nous efforçons d'être dignes de nos pères et de rester fidèles aux traditions de notre race, et je constate qu'il en est de même sur cette rive de l'Atlantique, où la grande République du Nord, en se jetant dans la guerre, a montré une fois de plus sa générosité et sa grandeur d'âme.

Puis je visite un camp d'aviation militaire et un camp d'aviation navale. Comme par hasard, un appareil était prêt à s'envoler dans chaque camp, et je profite de l'occasion qu'on m'offre si aimablement pour survoler à deux reprises le port, la ville de Colon et le débouché du canal. Dans l'après-midi je verrai tout de plus près, en auto, puis en vedette à vapeur, et je visiterai les travaux de défense.

Je suis tout d'abord frappé de la netteté et de la propreté générale, résultat de l'ordre rigoureusement maintenu grâce à la discipline sociale et grâce à l'autorité absolue qui a été conférée aux compétences. En survolant la plaine basse et marécageuse où, dans les eaux stagnantes, devraient pulluler les moustiques véhicules de la fièvre jaune et du paludisme, je remarque partout les canalisations en forme de palme où l'eau coule sans jamais s'arrêter.

Puis je vois le colossal barrage de Gatun qui retient un lac artificiel de 425 kilomètres carrés, où, pendant 38 kilomètres, peuvent naviguer les vapeurs du plus gros tonnage. Le Chagres

était d'un maniement difficile et supportait mal les travaux du canal à proximité de son cours; il a été dompté par une colline artificielle de 3 kilomètres, large de 800 mètres à la base, de 30 au sommet; non seulement le Chagres est dompté, mais il travaille pour ses maîtres : un grand déversoir en ciment armé peut ouvrir électriquement quatorze portes qui permettent l'écoulement du trop-plein et le maintien du plan d'eau à 26 mètres au-dessus du niveau de la mer; l'une des portes, ouverte en notre honneur, nous a montré sa formidable cascade; en même temps, une usine électrique utilise cette force énorme; elle fournit à l'éclairage de tout le canal et à la manœuvre des 46 écluses dont les portes représentent un poids total de 54 millions de kilogrammes.

Tout le long du canal sont établis des postes de surveillance; dans une grande pièce sont représentées la section du poste et les sections voisines; les écluses sont figurées avec leurs portes de protection et leurs portes de manœuvre; l'appareil est réuni à l'écluse par une commande électrique et automatiquement la réduction de chaque porte exécute les mêmes mouvements que la porte elle-même; le surveillant a ainsi constamment sous les yeux la marche de la navigation dans son secteur.

Je reçois à déjeuner sur le *Jules Michelet* les autorités panaméennes et américaines; puis, le soir, un grand dîner suivi de bal les réunit de nouveau sous le pavillon français.

***

13 juillet.

Nous appareillons à sept heures et nous entrons immédiatement dans le canal. Il faut trois écluses successives pour monter de 26 mètres au niveau du lac de Gatun. Pendant la manœuvre, le navire inerte est traîné et manœuvré par de petites locomobiles sur rails qui circulent le long de l'écluse. D'énormes pylônes dominent les voies, et l'ensemble de l'ouvrage est empreint d'un caractère de force qui n'est pas sans beauté.

Le colonel du génie Morrow, gouverneur de la zone américaine du canal, a fait éditer en français pour notre passage une petite brochure très claire *Notes sur le canal de Panama*, qui résume l'historique de cette grande œuvre et en donne les principales caractéristiques. Tirée à mille exemplaires, cette brochure fut distribuée à tous les hommes de l'équipage; elle rend très lar-

gement hommage à l'œuvre accomplie par Ferdinand de Lesseps, de 1880 à 1888, et ses continuateurs français de 1888 à 1904. En outre, le général Babbitt a bien voulu placer près de moi le colonel Blake, admirablement renseigné sur l'histoire aussi bien que sur la technique du canal. Je puis donc m'instruire par les yeux et par les oreilles dans les conditions les meilleures.

Depuis le commencement du xvie siècle, une des grandes routes du monde passe par ici : celle qui a vu le plus d'or. Car l'or et l'argent du Pérou arrivaient par mer à Panama et, par une route pavée, allaient s'embarquer à Porto-Bello sur l'Atlantique où les célèbres galions les transportaient en Espagne. Longtemps après, c'est par Panama que l'or de Californie était transporté en Europe ; si bien que les Américains du Nord construisirent au milieu du xixe siècle un chemin de fer de 1 mètre 05 entre Panama et Colon. Le tracé de cette voie ferrée a dû être modifié après le percement du canal, mais elle continue à rendre de grands services à l'administration du canal dont elle dépend.

Après les premières études du lieutenant de vaisseau Bonaparte Wyse, en 1876, et la concession qu'il avait obtenue de la Colombie pour le percement du canal interocéanique, Ferdinand de Lesseps donna corps au projet et commença en 1880 les travaux du canal de niveau, sans écluse. En 1885, tout le capital souscrit était dépensé, et pourtant la réalisation de ce projet n'apparaissait que comme très lointaine. Après un nouvel appel au crédit, on se résigna au canal à écluses, et les travaux furent poussés assez activement jusqu'en 1888. Mais le but continuait à s'éloigner, et on désespéra de l'atteindre. La Compagnie fut déclarée en faillite; des scandales parlementaires déshonorèrent l'entreprise, qui végéta jusqu'en 1904.

A ce moment, la nouvelle Compagnie vendit tous ses droits et tous ses biens aux États-Unis, moyennant 200 millions de francs; les deux Compagnies avaient dépensé dans l'entreprise plus de 1 200 millions enlevés à l'épargne française, surtout aux petits capitalistes français. En outre, la fièvre jaune et le paludisme coûtaient la vie à environ douze mille Français, faute des précautions sanitaires qui étaient alors ignorées et qui sont maintenant considérées comme élémentaires.

En dix ans, de 1904 à 1914, les États-Unis ont achevé l'œuvre de Lesseps. D'abord, la République de Colombie se montrant trop

difficile et trop lente à conclure le traité qui eût aliéné sa souveraineté sur le territoire du canal, il s'est trouvé un parti autonomiste qui proclama l'indépendance de la région et sa séparation d'avec la Colombie. La République de Panama était créée.

En vertu d'un traité avec cette nouvelle Puissance, l'État américain devenait seul maître, et même seul propriétaire dans une zone s'étendant à cinq milles de chaque côté du canal et englobant le canal de Gatun.

La science venait d'établir que la fièvre jaune et le paludisme se propagent par les moustiques, et cette donnée permettait l'assainissement du pays par de simples mesures de précaution contre ces insectes et par une hygiène générale bien comprise. Les travaux poursuivis avec ardeur et compétence utilisèrent dans toute la mesure du possible les déblais effectués par les premières entreprises dirigées par les Français, et se terminèrent en août 1914, au moment même où commençait la grande guerre. La distance entre les deux Océans, qui est à vol d'oiseau de 55 kilomètres, est franchie par un canal de 81 kilomètres que les navires mettent de six à dix heures à parcourir. Le tracé empruntait naturellement le col le moins haut, à 91 mètres d'altitude, qu'il a fallu ramener à l'altitude de 25 mètres. Ce sol encore jeune n'est pas définitivement fixé, en sorte que des glissements se produisent qui ont rendu la tâche extrêmement difficile. Elle est achevée, mais elle ne dure que par un effort permanent, et sans cesse des dragues travaillent à maintenir la profondeur du canal. Enfin les tremblements de terre sont à craindre, et des sismographes vont enregistrer dans les profondeurs du sol les pulsations de la planète et les possibilités de bouleversement extérieur qui s'en déduisent ; elles sont assez grandes pour que soit envisagée la construction d'un nouveau canal, près du lac Nicaragua, canal à niveau dont le tracé en terrain très peu accidenté éviterait à peu près complètement les inconvénients des secousses sismiques.

Ce n'est pas qu'il s'agisse, à proprement parler, d'une affaire industrielle ou financière. Après sept ans d'exploitation, les résultats sont bien établis : le transit du canal est pour 1920 de trois mille navires transportant dix millions de tonnes et payant dix millions de dollars de droits. Ces tarifs sont bien près du maximum, puisqu'un certain nombre de bâtiments, pour aller d'Europe aux ports occidentaux d'Amérique du Sud,

passent encore par le détroit de Magellan ou même par le Cap Horn. C'est la côte Est, la côte Atlantique des États-Unis qui prend la première place par son trafic avec la côte Ouest de l'Amérique du Sud, et la seconde place par son trafic avec les pays d'Extrême-Orient. La troisième place est prise par le transit entre l'Europe et la côte Pacifique de l'Amérique du Sud, la quatrième par le cabotage entre les côtes des États-Unis, la cinquième par le trafic entre l'Europe et la côte Ouest des États-Unis, la sixième par le commerce entre l'Europe et l'Océanie. Le transit entre l'Europe et l'Extrême-Orient n'est même pas mentionné, et le canal de Panama dans aucune région importante ne concurrence en ce moment le canal de Suez. Toutefois, il y a avantage à employer cette voie de préférence à celle de Suez entre les ports européens et l'Océanie : l'économie de distance entre Liverpool et la Nouvelle Zélande est de 1500 milles. Mais tout cet ensemble de 10 millions de tonnes n'atteint guère que le cinquième du transit possible, évalué dès maintenant à 50 millions de tonnes ; les droits perçus sont suffisants pour l'entretien du canal, ils ne peuvent rémunérer les capitaux engagés : un milliard 200 millions pour la France, près de 2 milliards pour les États-Unis. Aucune société financière n'aurait pu rémunérer l'exécution d'une telle œuvre.

« De Lesseps et ses partisans échouèrent parce qu'ils avaient tenté l'impossible, dit la brochure américaine distribuée à bord du *Jules Michelet*. Les événements ont prouvé qu'aucune Compagnie, avec un capital limité, remboursable après un temps raisonnable, n'aurait pu construire le canal de Panama, même si elle avait disposé des machines et du matériel perfectionné en usage aujourd'hui, et même si elle avait eu connaissance des mesures sanitaires reconnues indispensables de nos jours. Le Gouvernement des États-Unis, qui lui succéda dans cette tâche, réussit seulement parce qu'il avait des capitaux illimités et parce qu'il était indifférent aux bénéfices. Le canal est ouvert à la navigation depuis sept ans. Les revenus ont été suffisants pour couvrir les frais d'exploitation, mais non pour payer un intérêt au capital investi. Dans le cours des années, il deviendra sûrement une opération profitable, mais aucune Compagnie par actions ne pourrait attendre si longtemps le remboursement de son capital.

« Bien que les ingénieurs français n'aient pas pu terminer

leur tâche, leur œuvre à Panama a été saine et de grande valeur, et à tous égards ils méritent l'admiration de ceux qui leur ont succédé. »

Pour les États-Unis, le canal de Panama n'est pas une affaire : c'est une œuvre de souveraineté. Il s'agissait d'assurer la concentration de la flotte de guerre dans l'un ou l'autre Océan; avant la construction du canal, le président Roosevelt avait cru nécessaire de démontrer cette possibilité en envoyant au Japon, par le détroit de Magellan, l'escadre de l'Atlantique. Mais c'était là un tour de force qu'il eût été difficile de recommencer en temps de guerre, à cause des approvisionnements de charbon et des vivres, et aussi du danger qu'il y aurait à éloigner du théâtre des opérations possibles la plus grosse partie des escadres nationales. Aussi le président Roosevelt, avec son admirable décision, entreprit cette œuvre qui devait doubler les forces de la flotte américaine et donner dans le monde à son pays tout le poids d'une nation de cent millions d'habitants. Tel est le but militaire, impérial, qu'a poursuivi le grand citoyen et que ses successeurs ne pouvaient manquer d'atteindre.

Le résultat est très impressionnant. Dans la partie au niveau de la mer, et même dans le lac de Gatun, la navigation rappelle un peu celle du canal de Suez, la végétation tropicale en plus. Mais la traversée des écluses, le passage de la Culebra à travers la tranchée Gaillard, sont vraiment extraordinaires. On voit la main de l'homme moderne façonnant le globe terrestre selon ses nouveaux besoins, séparant les continents, unissant les océans. Et l'on constate le travail tenace de conservation que la mobilité du sol rend nécessaire. Nous voyons les dragues en action sur les éboulements récents qui menacent le canal.

Un incident de route nous montre la nécessité de veiller sans cesse. Le *Jules Michelet* gouvernant un peu trop lentement, — ou plutôt n'obéissant pas assez vite à l'action de sa barre, — vient toucher contre une des rives, et assez fort. Il peut se dégager par ses propres moyens et reprendre immédiatement sa route, mais il devra passer au bassin de radoub à Panama, ou plutôt à Balboa, qui est le port de la zone américaine.

Mais voici Miraflorès, avec son petit lac et ses écluses qui nous redescendent au niveau de l'Océan Pacifique. Encore une dizaine de milles et nous accostons dans le port de Balboa.

***

La foule s'y presse, compacte, enthousiaste. Notre chargé d'affaires, M. de Simonin, vient nous apporter les derniers renseignements sur les réceptions officielles. Je dois aller d'abord rendre visite au Président de la République de Panama, M. de Porras; en traversant la ville, je passe devant les enfants des écoles qui font la haie, au nombre de six mille, tenant à la main de petits drapeaux français. Les acclamations augmentent d'intensité, à mesure que je gagne le centre de la capitale. Après la cordiale réception du Président et de sa famille, je suis invité à prendre place sur le balcon de son hôtel d'où j'assiste au défilé des enfants : de longs vivats s'élèvent de la foule; comme le fils du Président, jeune, déluré, d'une dizaine d'années, se trouve près de moi, je place très naturellement mon bras sur son épaule : les acclamations redoublent. Nous en sommes au point où les gestes les plus simples font sensation.

Je rends visite au Gouverneur de la zone américaine que je remercie de toutes ses attentions, dont je sais tout le prix; à mon hôte, le général Babbitt; et je me rends sur la place de France où je dois poser la première pierre d'un monument aux Français morts pendant les travaux du canal. Dans un éloquent discours, le Président rend hommage à nos compatriotes et remercie la France d'avoir conçu et commencé la grande œuvre qui a uni les deux Océans. Seul, dit-il, un Français pouvait avoir une telle hardiesse, et c'est seulement en France qu'il pouvait rencontrer les moyens d'exécuter « cette nouvelle merveille du monde. » Ici, dit-il en substance, les Français qui arrachèrent la première pelletée de terre au cœur de l'Isthme n'ont pas eu la joie d'achever leur entreprise, mais ils ont jalonné de leurs ossements la route à suivre.

J'ai repris la même idée en y associant ceux qui ont achevé la grande entreprise : le Gouvernement panaméen a accueilli la collaboration des États-Unis, qui ont su conduire l'œuvre à son aboutissement. Les trois Républiques se trouvent ainsi associées dans cette tâche pacifique et grandiose comme elles ont été unies pendant la guerre mondiale.

Le soir, un banquet offert par le président de Porras nous réunissait à l'*Union Club* aux autorités américaines, aux membres du Gouvernement panaméen et aux notabilités. A

l'inauguration du monument, le Président, parlant sur la place publique et devant un très nombreux auditoire populaire, m'avait adressé la parole en espagnol; devant cet auditoire de 300 personnes, il eut l'aimable attention de me porter un toast en français. Toutes les cérémonies de la journée avaient retardé jusqu'à neuf heures et demie l'heure où nous nous sommes mis à table; nous étions loin d'en sortir quand une retraite aux flambeaux vint défiler devant le cercle, et le Président m'invita à me mettre une fois de plus au balcon. L'enthousiasme de la foule devint du délire; le discours enflammé de l'alcade l'augmenta encore. Très tard, dans la nuit, des cortèges parcouraient les rues en chantant *la Marseillaise*.

Le 14 juillet a été choisi par la République de Panama pour sa fête nationale; j'ai donc assisté dès huit heures à un *Te Deum* solennel chanté dans la cathédrale. Puis le général Babbitt m'a invité à passer avec lui en revue les troupes de la zone américaine qu'il avait concentrées à Panama dans ce dessein. Je pensais que nous allions d'abord les passer en revue au galop, selon l'usage. Mais on m'expliqua que le service de santé avait interdit aux chevaux l'entrée du champ de manœuvres, parce que leurs sabots pourraient laisser dans le sol assez meuble des empreintes où l'eau serait susceptible de séjourner et de recevoir des larves de moustiques... Quand on sait les ravages causés par le paludisme et la fièvre jaune à Panama et dans beaucoup de régions tropicales, on n'est pas tenté de sourire de ces précautions.

La compagnie de débarquement du *Jules Michelet* défile avec les troupes américaines et fait très bon effet. Nous visitons ensuite quelques casernes dont les ouvertures sont revêtues de treillage métallique, nouvelle précaution contre les insectes. De fait, non seulement les moustiques ont disparu, mais les mouches aussi, véhicules de tant de maladies et cause de tant d'agacements.

Des équipes sanitaires veillent constamment à la disparition des flaques d'eau et surveillent sans cesse les terrains publics ou privés. Toutes les maisons sont revêtues du même treillage métallique que les casernes; aussi l'état sanitaire est excellent et je vois les petits Américains du Nord, dont la figure rose respire la santé, jouer nu tête à midi en plein soleil. Chacun se livre à tous les sports qui font partie de l'existence anglo-saxonne; je suis convié à assister à des joutes nautiques où un essaim de

jeunes naïades font assaut de prouesses et de grâce. On affirme que les enfants et les jeunes gens se développent plus vite et mieux ici que dans les États-Unis; il faut cependant retourner de temps en temps respirer l'air natal. Mais je voudrais que nos médecins coloniaux, que nos fonctionnaires, — les Gouverneurs et les Gouverneurs généraux d'abord, — vinssent ici constater, dans le pays qui était il y a peu d'années le plus meurtrier du globe, l'effet produit par la discipline sociale énergiquement imposée à tous : ils hésiteraient moins devant les précautions sanitaires et cesseraient de s'arrêter devant les plaisanteries faciles et les raisons pour ne rien faire, qui ne manquent jamais.

Le conseil municipal de Panama me reçoit solennellement et me nomme « hôte d'honneur » de la capitale. Une plaquette m'est remise pour commémorer cet événement et au cours de cette cérémonie j'écoute de beaux discours et des vers espagnols d'une superbe envolée. Cette réception est pleine de cordialité et elle se prolonge le lendemain par un grand déjeuner.

Selon la tradition, notre chargé d'affaires donne une réception à l'occasion de la Fête nationale et j'y prends contact avec la colonie française. Le soir, dîner officiel et bal à bord du *Jules Michelet* où je réunis les autorités américaines et panaméennes. Le beau croiseur est en cale sèche, accosté dans les chantiers américains, en sorte que l'accès en est exceptionnellement facile. Deux mille personnes se pressent à bord; le régime « sec » règne scrupuleusement dans la zone du canal, mais le bâtiment français reste sol national, et il serait du plus mauvais goût d'appliquer à bord les prohibitions établies récemment aux États-Unis ; aussi le buffet bien garni est-il très fréquenté.

Il est très tard, ou plutôt très tôt dans la matinée, quand je regagne l'hospitalière villa du général Babbitt, qui a donné le matin un lunch en notre honneur. Je constate une fois de plus la force des traditions militaires dans l'armée américaine : le général Babbitt sort de West Point (le Saint-Cyr des États-Unis) comme son père et ses deux grands pères : sa fille vient d'épouser un charmant officier, qui sort également de West Point.

L'armée des États-Unis ressemble beaucoup à notre armée coloniale et exige de tous les officiers de longues campagnes hors des pays civilisés de l'Amérique : autrefois, dans les territoires indiens; aujourd'hui, au Texas ou sur la frontière du

Mexique et aux Philippines, que j'ai visitées en revenant de l'Indo-Chine. Le général Babbitt et moi nous nous découvrons sans cesse des idées et des sentiments communs.

L'ambassade des États-Unis qui va représenter la grande République au Centenaire de l'Indépendance péruvienne arrive à bord de trois grands dreadnoughts de 32 000 tonnes : chacun d'eux vaut plus de deux fois le *Jules Michelet*. L'un de ces monstres a subi le même accident que nous et s'est échoué dans le canal, puis fut renfloué par ses propres moyens, comme nous l'avons fait.

A cette ambassade est adjoint le général Liggett, qui a commandé l'armée américaine à Coblence et se trouvait ainsi mon voisin. A peine débarqué, le général Liggett vient me voir et nous évoquons bien des souvenirs communs.

Ma dernière journée est prise par une assez longue excursion en automobile; j'ai déjà survolé en avion la baie de Panama et le débouché du canal, et admiré le panorama magnifique d'Ancon; cette fois, je vais plus loin et je vois plus près : au milieu de la Culebra et dans le poste de commandement d'où le colonel Gœthals a dirigé, ou plutôt commandé le percement de bout en bout, avec pleins pouvoirs sur tous les services; le nom de cet officier supérieur est inséparable de cette grande œuvre. Cette tranchée célèbre de cent mètres de hauteur représente la coupe la plus profonde que l'homme ait jamais pratiquée dans la nature, et c'est peut-être aussi la plus intéressante; on constate l'instabilité du sol où des roches ignées sont venues jaillir au milieu des couches sédimentaires et des argiles et des grès tendres de l'époque tertiaire : on comprend immédiatement les glissements qui se produisent dans de pareilles masses si peu consistantes, sous l'action des pluies tropicales et avec la menace des secousses sismiques. D'où la nécessité d'augmenter sans cesse la largeur de la tranchée pour diminuer les pentes et de draguer sans cesse le canal.

Nous visitons la caserne d'un régiment noir de Porto-Rico, de très belle allure. Sa discipline et son instruction donnent toute satisfaction à ses officiers. Les habitants de Porto-Rico, qui n'étaient astreints à aucune obligation militaire, ont demandé à fournir des troupes à l'armée américaine pendant la grande guerre, et leurs régiments se sont très vaillamment conduits.

Mais je ne puis oublier la petite colonie française qui travaille ici. Sur son initiative, je vais inaugurer au cimetière

français un monument élevé aux trop nombreux ouvriers inconnus morts pendant les travaux. Je reçois les diverses sociétés françaises, et en particulier les Martiniquais noirs, qui se montrent particulièrement heureux de me voir.

Nous visitons ensuite le collège La Salle, tenu par les Frères des Écoles chrétiennes, dont le supérieur et la plupart des professeurs sont français. L'évêque de Panama a tenu à m'y recevoir, et je ne manquerai pas d'aller l'en remercier à son évêché. Dans ce collège sont élevés quatre cents jeunes gens des meilleures familles de la République, qui apprennent à devenir de bons citoyens, tout en aimant la France.

Mais la fin de ce séjour si agréable avance à grands pas. Le colonel gouverneur nous reçoit dans un grand dîner où il a également invité le Président de la République; c'est un dîner sec, où nos hôtes plaisantent les verres de diverses tailles destinés les uns à l'eau pure, les autres à l'eau minérale... Toutefois, un de nos camarades de l'armée américaine nous parle avec beaucoup d'indignation des lois dites de tempérance. « Je n'ai jamais bu que de l'eau, nous dit-il, mais je trouve ces lois tout à fait hypocrites et nuisibles à la moralité de notre peuple. Dans tout appartement américain se trouve maintenant un placard qui recèle un petit alambic. Et chez nous la principale préoccupation des dames est d'échanger des formules de cock-tail : deux livres de pommes, une poignée de blé dur, un quart de miel distillés ensemble, et vous m'en direz des nouvelles! Ces boissons non rectifiées sont bien plus nuisibles que toute espèce d'alcool et surtout de vin venant d'Europe ou de Californie : ce sont de véritables poisons. Ici, pas besoin d'alambic secret, il suffit d'aller à Panama où l'on trouve toutes les liqueurs et tous les vins du monde. C'est là qu'est le cercle de l'Union que les Américains préfèrent de beaucoup au cercle d'ici, où l'on ne trouve que quelques variétés d'eaux minérales. »

Et en effet nous sommes invités à un grand bal très élégant que nous offre, au cercle de l'Union, la société panaméenne réunie à la société américaine de la zone. L'ensemble est particulièrement brillant, et nos jeunes officiers de marine ont beaucoup de succès.

C'est la dernière soirée, et le lendemain nous appareillons à neuf heures du matin pour le Pérou, avec un peu de mélancolie de nous séparer si vite de nos nouveaux amis.

Je profite du calme de la traversée pour rassembler mes impressions.

La plus forte est certainement la vue du canal lui-même : c'est une œuvre unique au monde, et qui restera unique, pour autant qu'on puisse prévoir l'avenir : il ne reste plus de continents à séparer, ni d'Océans à réunir. Si le XIXe siècle a vu se terminer le canal de Suez et commencer le canal de Panama, le XXe verra probablement le tunnel sous le Pas-de-Calais et le tunnel sous le détroit de Gibraltar ; mais nous pensons que ces œuvres n'apparaîtront pas dans l'avenir avec la même importance, ni avec le même prestige.

L'idée de percer l'Isthme de Panama avait été présentée pour la première fois au roi d'Espagne Philippe II, et ses conseillers ecclésiastiques l'en auraient détourné, dit-on, par le scrupule de porter atteinte à la volonté du Tout-Puissant : si Dieu avait voulu que les Océans fussent réunis, il les aurait réunis lui-même. L'anecdote demande confirmation, mais elle apparaît vraisemblable.

Vers 1828, Gœthe disait à Eckermann qu'il aurait voulu « tenir encore pendant une cinquantaine d'années » pour voir le canal de Suez, celui de Panama et la jonction du Rhin au Danube : « Je voudrais vivre ces trois grandes choses ! » et il pensait contempler de ses yeux leur réalisation par ses contemporains, car « rien ne parait impossible à quelqu'un qui a servi sous Napoléon et secoué le monde avec lui. »

Pourtant, deux générations au moins se sont succédé entre le percement des isthmes et la disparition de l'Empereur, auquel on ne peut rendre à cette occasion qu'un hommage bien indirect. Les auteurs de ces œuvres formidables n'en paraîtraient que plus grands à Gœthe, qui dominait les hommes d'assez haut pour ne pas les soumettre aux classifications simplistes où se complaisent les esprits médiocres ; Gœthe voyait indépendants les uns des autres les sommets qui ont dominé l'humanité ; il pensait que les héros de l'action, de l'épée, peuvent être au moins égaux à ceux du verbe, de la science. En considérant Mozart, Phidias, Raphaël, Lessing, Humboldt, Frédéric II, le tsar Pierre, Napoléon, il dit : « Qu'est-ce que le Génie, sinon une force créatrice ?... Il y a une productivité des actes qui, dans bien des cas, occupe le degré le plus élevé de l'importance. »

L'œuvre maintenant terminée fait honneur à l'homme et on

est fier qu'un Français l'ait entreprise et menée à un point tel qu'elle a paru réalisable à un grand peuple.

Les États-Unis, en l'achevant, ont assaini une des contrées tropicales les plus meurtrières; ils ont permis d'y acclimater une population d'origine européenne, et montré, comme ils l'avaient fait à Cuba, que la race blanche peut vivre sur toute la terre en travaillant. La preuve est manifeste, et c'est une leçon dont les Français doivent grandement profiter : ils savent faire aussi bien, à Conakry par exemple, où le docteur Ballay gouverna la Guinée française ; mais ils ne veulent pas toujours. Il faut vouloir l'assainissement, par exemple du Sénégal, que désole périodiquement la fièvre jaune, et prendre les mesures énergiques que nécessite cette œuvre éminemment humaine.

Panama est l'un des carrefours du monde ; la France, qui en est très voisine par les Antilles, y est parfaitement représentée, mais le grade du titulaire de ce poste ne lui donne pas le rang qui est dû au représentant de notre pays, alors que les États-Unis, la Grande-Bretagne, la République de Cuba, entretiennent un ministre plénipotentiaire à Panama. Il convient d'avancer sur place le chargé d'affaires actuel, le plus rapidement possible, afin de lui conférer le grade correspondant aux services qu'il rend réellement.

Ce serait souligner les sympathies ardentes que la République de Panama vient de témoigner à la France à l'occasion de mon passage, et son gouvernement serait certainement sensible à cette nomination. Car l'accueil des latins d'Amérique dépasse tout ce que nous pouvions imaginer : aucune manifestation officielle ne vaut près de l'enthousiasme populaire dont les cris montent jusqu'au ciel des Tropiques, et cette attention de mêler les petits enfants aux fêtes données en l'honneur de la France engage l'avenir.

La réception si cordiale de nos compagnons d'armes les officiers et les soldats américains, faisait revivre dans toutes les mémoires les instants si graves de la Guerre, et la victoire apparaissait réellement à tous les yeux, dans une forme matérielle et saisissable.

GÉNÉRAL MANGIN.

(A suivre.)

LES PRISONS
DU
BOSSU DE LA FRONDE
ARMAND DE BOURBON, PRINCE DE CONTI

I

Le Bossu de la Fronde ! Quel titre pour un roman d'Auguste Maquet ou de Paul Féval ! Et ce titre pourtant n'est que la traduction libre d'un mot historique de Louis de Bourbon, prince de Condé, monsieur le Prince, le Héros.

C'était au mois de janvier 1649, au château de Saint-Germain. La reine Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin, son ministre, fuyant Paris, s'y étaient réfugiés avec Louis XIV enfant, tandis que la Fronde parlementaire commençait à soulever la ville. Le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville, leur beau-frère, descendant du fameux Dunois, avaient accompagné la Cour à Saint-Germain ; mais Conti et Longueville n'avaient pas tardé à rentrer dans Paris pour se mettre au service du Parlement rebelle. Le Parlement avait établi des impôts, rançonné les partisans de Mazarin, levé dix mille hommes de pied et quatre mille chevaux, nommé le prince de Conti « généralissime des armées du Roi sous les ordres du Parlement. »

A certains jours, le décor si gai de la Place Royale s'animait ; des visages de femmes s'encadraient aux fenêtres des maisons blanches et rouges. Les dames se montraient un cavalier de vingt ans dont la taille était « gâtée, » mais la tête charmante sous une magnifique chevelure brune. C'était le

généralissime des Parisiens, Armand de Bourbon, prince de Conti, qui passait une revue. Elles admiraient aussi la bonne grâce des soldats et leurs milliers de rubans.

A Saint-Germain, Condé, demeuré fidèle au Roi, de huit ans plus âgé que son frère, — déjà le Grand Condé, vainqueur des Espagnols et des Impériaux, à Rocroi en 1643, à Fribourg en 1644, à Nordlingen en 1645, à Lens en 1648, — parlait en souriant de ce cadet malingre, préparant des bourgeois déguisés en soldats à une guerre qu'il traitait de *Guerre des pots de chambre*. Il divertit un jour les courtisans en saluant fort humblement dans la chambre du Roi un singe qui était attaché à un chenêt de la cheminée, et dont la taille n'était pas beaucoup plus « gâtée » que celle du prince de Conti : « Serviteur, dit-il, serviteur au généralissime des Parisiens! »

Plus tard, la paix de Rueil ayant ramené la Cour triomphante à Paris (18 août 1649), Condé, infidèle à lui-même et au Roi, se rapproche de son frère. Chef de la cabale des Petits-maîtres, il ose tourner Mazarin en ridicule; lui dire : « Adieu, Mars; » lui écrire: « All' illustrissimo signor facchino! » Deux fois réconcilié avec lui, il lui impose de secrètes conditions qui le mettent dans sa dépendance; il encourage le marquis de Jarzé à faire une déclaration amoureuse à la Reine. Anne d'Autriche renvoie de la Cour le fat ridicule, et Condé répète : « Le vieux galant a chassé le nouveau. » Fait plus grave, il s'arrange pour disposer de la place très forte du Havre par un ingénieux moyen de comédie. Le jeune duc de Richelieu, général des galères et commandant du Havre sous la tutelle de sa tante, la duchesse d'Aiguillon, est marié par lui à une séduisante amie de la duchesse de Longueville, une veuve fort éprise de ce mineur, Anne Poussart du Vigean, marquise de Pons. La Reine songeait pour ce petit Richelieu à Mlle de Chevreuse, fille de la duchesse de Chevreuse; car Marie de Rohan, veuve du duc de Luynes en 1621, et remariée l'année suivante à Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, — « Chevreuse, la cavalière, toujours en échappée ou en quête d'aventures, » — était rentrée en grâce et ralliée à la Cour. Le duc de Richelieu arrive secrètement, sans la permission royale, au château de Trie, près de Beauvais, chez Mme de Longueville, le 24 décembre 1649. Le 26, il y épouse Mme de Pons devant l'aumônier du château; le 28, il rentre au Havre; le 31, il refuse de remettre la ville et la citadelle à

M. de Bar, maréchal de camp, dépêché par la Reine pour lui signifier la nullité de son mariage et le remplacer comme gouverneur. Avec Condé et Mme de Longueville, Conti était présent à la cérémonie clandestine de Trie...

Mazarin n'ignore aucun de ces détails; il en sait d'autres! Il sait que Conti mande près de lui les gentilshommes de son gouvernement de Champagne; que Condé et Longueville en font autant. La Reine et le cardinal se décident à ordonner l'arrestation des trois princes.

Ils obtiennent le consentement du duc d'Orléans, beau-frère de la Reine et lieutenant-général du Royaume, mais à l'insu du favori du duc, l'abbé de la Rivière, vendu à la maison de Condé; gagnent Paul de Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris et futur cardinal de Retz, en lui offrant le chapeau rouge; fixent l'arrestation au 18 janvier, à l'heure du Conseil.

II

Ce jour-là, vers cinq heures de l'après-midi, le prince de Conti se rend au Palais-Royal. Malgré de secrets avis, il n'est pas inquiet. Sa mère, il est vrai, Charlotte de Montmorency (Madame la Princesse douairière), chez qui il vient de dîner avec son frère, a manifesté des craintes; mais il se rappelle ce qu'a répondu Condé : « la Reine l'avait assuré de son amitié, et le cardinal était fort bien avec lui. »

Conti entre dans la chambre de la Reine. Anne d'Autriche est sur son lit; tout auprès, le jeune Louis XIV (il n'a pas douze ans) « saute d'escabeau en escabeau. » Madame la Princesse douairière est là aussi et Monsieur le Prince et le duc de Longueville. C'est le moment qu'attendait Mazarin. Devant les princes, il mande à la Reine, — signal convenu entre elle et lui, — que tout est prêt, et qu'elle peut venir au Conseil. La Reine congédie Madame la Princesse; le Roi déclare : « Maman dit que l'on passe en la galerie. » Condé, derrière lui Conti, puis Longueville, leur beau-frère, puis les ministres, s'y rendent, tandis que Mazarin se retire dans sa chambre avec l'abbé de la Rivière.

Condé est debout près de la table du Conseil, à côté de la cheminée. Conti s'est assis sur un petit lit de repos; il voit la porte s'ouvrir, le comte de Guitaut, capitaine des gardes de la

Reine, avec Comminges, son neveu, et Crécy, lieutenant dans la compagnie de Guitaut, pénétrer dans la galerie. Guitaut a l'épée au côté ; il s'approche de Monsieur le Prince qui cause avec le comte d'Avaux, surintendant des Finances. Sans doute, Guitaut a quelque grâce à demander ; il parle bas, et sort. Mais Condé revient vers les autres membres du Conseil ; il se met le dos au feu, et dit avec un peu d'émotion sur le visage : « Messieurs, la Reine me fait arrêter. » Il ajoute en se tournant vers Conti et Longueville : « Et vous aussi, mon frère ; et vous aussi, Monsieur de Longueville. » Conti s'asseoit sur un siège bas, près de la cheminée, et Longueville reste interdit. « J'avoue que cela m'étonne, poursuit Monsieur le Prince, moi qui ai toujours si bien servi la Reine, et qui croyais être si assuré de l'amitié de M. le Cardinal. » Guitaut, qui a l'ordre de l'arrestation, est allé dire à la Reine, dans l'oratoire où elle prie avec Louis XIV pour le succès de l'entreprise, que Condé voudrait lui parler ; le chancelier Séguier part comme lui, chargé de la même commission ; de la même commission encore, le ministre Servien, mais pour le cardinal. Ni Séguier, ni Servien ne reviennent. Seul Guitaut reparaît. Il faut que la Reine soit obéie. « Hé bien ! répond Condé, je le veux, obéissons ; mais où nous allez-vous mener ? Je vous prie que ce soit dans un lieu chaud. — C'est au château de Vincennes. — Hé bien ! allons ; » et il va à l'autre bout de la galerie pour ouvrir la porte qui conduit à l'appartement du cardinal : « Monsieur, vous ne pouvez sortir par cette porte, reprend Guitaut, car Comminges y est avec douze gardes. »

Pendant que Monsieur le Prince, très calme, fait ses adieux aux assistants, le prince de Conti n'a pas prononcé une parole. Guitaut vient d'introduire Comminges et les gardes, qui s'engagent dans un escalier dérobé aboutissant à une petite porte du jardin ; et Monsieur le Prince, au moment de le suivre, songe aux assassinats du siècle précédent : « Comminges, vous êtes homme d'honneur et gentilhomme, n'ai-je rien à craindre ? » Conti descend derrière Condé les degrés du petit escalier ; avec lui, Longueville, qui souffre d'une jambe, avance en trébuchant, soutenu par deux gardes. Les trois princes sont bientôt à la porte du jardin donnant sur la rue. Guitaut l'ouvre, et le carrosse qui attend les emmène, avec Comminges et quelques gardes, à la porte Richelieu. Il faut sortir de la ville par là, presque au coin

de la rue de Richelieu et du boulevard actuel des Italiens : — comment traverser Paris avec cette proie, changer de voiture? Sous la nuit qui tombe, et par les chemins affreux, le nouveau carrosse, escorté par le comte de Miossens (le futur maréchal d'Albret) et une compagnie des gardes, roule dans la direction de Vincennes, verse près de Saint-Antoine-des-Champs, aujourd'hui l'hôpital Saint-Antoine. Trois heures durant, les prisonniers attendent qu'on relève le carrosse. Mais nous ne savons si Conti rompit le silence, s'il eut la tentation de l'évasion possible, facile peut-être. Condé du moins l'eut certainement, engageant avec Miossens, son ancien compagnon d'armes, ce court dialogue : « Miossens, si tu voulais... — Je suis serviteur du Roi. — Je ne vous prie de rien. »

Ce n'est que vers neuf heures du soir que l'on atteignit le donjon de Vincennes. Pour passer la froide nuit d'hiver, une chambre sans lit, voûtée, aux grands murs nus en pierre de taille! Pas de souper. Le maréchal de Rantzau envoie la moitié du sien. Tandis que les princes s'installaient « au Bois de Vincennes, » leurs gens, qui ne savaient rien encore, et commençaient à s'inquiéter, les attendaient toujours dans la cour du Palais-Royal.

III

Le lendemain matin, 19 janvier 1650, le prince de Conti dut trouver plus lugubre encore que la veille aux flambeaux, la chambre mal éclairée, où il était seul avec son frère. Longueville était enfermé séparément. Mauvais service, mauvaise chère ; des gardes-françaises à la porte du donjon, des gardes du corps dans la chambre ; et bientôt, pour commander la garnison, au lieu de Comminges, un rude maréchal de camp quinquagénaire, chien de garde choisi tout exprès par Mazarin.

Imprudence et faute d'un prisonnier qui s'ennuie ! Le lundi 8 mars, à dix heures du soir, il était couché sur son lit ; et, ne sachant comment distraire son insomnie, il s'amusait à lancer en l'air et à rattraper le pied carré d'un chandelier démontable en argent, lorsque ce lourd ballon improvisé lui est retombé pesamment sur le crâne. Blessure volontaire, si l'on en croit Lenet (mais on n'est pas obligé de le croire), qui raconte l'accident dans ses *Mémoires*, et faite dans un accès de déses-

poir. Le même Lenet raconte aussi, fort sérieusement, que le prisonnier fut tenté d'appeler le diable à son secours. Conti, pourvu dès l'enfance (pas cependant avant qu'il eût six ans !) de riches bénéfices, était M. l'abbé de Saint-Seine, M. l'abbé de Molesme, M. l'abbé de Grand-Selve, M. l'abbé de Saint-Denis, M. l'abbé de Lérins, M. l'abbé de Cluny, etc. Un prince-abbé échappant à ses gardes comme un sorcier de sabbat, quel scandale !

Le jeudi 11, le médecin Dupré lui a coupé le poil, arrosé la tête d'« occirodin. » Il est revenu le vendredi 12, avec Guénaut : le Guénaut de Molière (Macroton de *l'Amour médecin*), qu'on appelle de tous côtés, qui parcourt à cheval ce Paris du XVIIe siècle, déjà « étrangement grand ; » le Guénaut de Boileau :

Guénaut, sur son cheval, en passant, m'éclabousse.

Le dimanche 3 avril, Guénaut et Dupré ordonnent une saignée. C'était la sixième en huit jours. Dupré et Guénaut s'adjoignent le lundi 4 deux autres médecins, Brayer et Valot, les chirurgiens Lelarge et d'Alençay, et le chirurgien ordinaire Rollin. Tous ces messieurs haut coiffés examinent la tuméfaction, et, gravement, « opinent du bonnet à l'ouverture. » L'incision est pratiquée le mardi 5, « cruciale, large et longue de quatre travers de doigt. » Conti, dont les hémorragies nasales et les douleurs de tête ont été fort pénibles les jours précédents, souffre encore beaucoup, tandis que la plaie suppure et ramène la fièvre.

Il se rétablit assez vite, et put prendre l'air chaque jour sur la terrasse du donjon. C'était une faveur qui fut refusée à Condé jusqu'au 27 avril, et dont il abusa, lorsqu'il l'eut obtenue, puisque les duchesses de Chevreuse et de Montbazon se vantèrent devant le ministre Le Tellier, d'avoir vu Monsieur le Prince « faire signe du mouchoir » avec « force révérences. » Le gouverneur de Vincennes ne se représentait pas Conti, malingre et à demi bossu, descendant le long d'une corde et gagnant la campagne. Au contraire, malgré la hauteur vertigineuse, — on compte deux cent quarante-cinq marches de la plate-forme au sol, — il se méfiait du vainqueur de Rocroi. Lorsque le cadet, se sentant, au milieu de ses malheurs, un renouveau de piété, avait demandé l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Quant à moi,

s'était écrié l'aîné, tout ce que je demande, c'est l'imitation de M. de Beaufort. » En 1648, ainsi que le savent les lecteurs d'Alexandre Dumas, le duc de Beaufort, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, avait passé de la galerie couverte établie sur le mur d'enceinte, dans le fossé.

Non non, Conti ne s'amuse guère; Conti s'ennuie, et combien! si l'on en juge par l'étrange demande qu'il fait « de deux Jésuites pour s'enfermer avec lui et lui aider à se divertir, ou pour le moins un, » et que ce soit le Père Talon, son confesseur. Demande moins étrange après tout qu'on ne serait tenté de le croire, si le Père Talon garde dans la conversation la verve cocasse de sa formidable *Histoire Sainte* en quatre volumes in-folio. Avec quelle familiarité éloquente et hardie il y interpelle les héros bibliques!

— « Adam, qu'avez-vous fait? Pourquoi est-ce que vous vous cachez? Avez-vous avalé ce morceau qui depuis nous a tous empestés? »

— « Courage, Joseph, c'est une femme qui vous attaque et vous sollicite; elle (Mme Putiphar) est légère, soyez constant; elle a de l'artifice, ayez de la prudence; elle est hardie, soyez généreux; elle court, fuyez; elle flatte, dédaignez-la; elle demande, refusez-lui! »

A défaut d'un Jésuite, le prince se contenterait d'un séculier comme l'abbé de Roquette, grand-vicaire de ses abbayes.

Il propose aussi de se « nourrir » à ses frais. Mais M. de Bar ne le permettra jamais; car les princes, dit-il, « prendront la mesure si juste, qu'il ne restera rien pour les gentilshommes et gardes qui sont auprès de leurs personnes; et, comme ils sont sous ma charge, je ne consentirai jamais à leur abstinence, tant que j'aurai du pain... D'ailleurs Sa Majesté, pour faire cela aux dépens des prisonniers, sera obligée d'user de contrainte contre les fermiers et intendants de leurs maisons. »

M. de Bar n'avait pas tort; on en eût pu dire autant des princes, s'ils avaient assumé la charge de leur table. Il leur en eût coûté, pour se nourrir eux-mêmes et défrayer les officiers qui les servaient, cinquante livres par prince et par jour (deux cents francs de 1913), et encore avec une table réduite : « deux plats à Messieurs les deux princes frères, potages et viandes bouillies, rôties, grosses et menues et quatre plats de fruits, et un plat à M. de Longueville qui était à part. » Dubuisson-

Aubenay, maître d'hôtel du Roi, à qui nous devons ce détail, raconte aussi que, « l'argent du Roi venant à manquer, le sieur de Bar en fournit du sien pendant quelques jours, au bout desquels il dit aux officiers du Roi qu'ils fissent leur avance ce jour-là, en attendant qu'il lui vînt de l'argent : ce que n'ayant voulu faire, il fit faire la cuisine de son argent par ses propres valets, et voulut que les officiers du Roi portassent ladite viande aux princes à leur ordinaire; ce qu'eux refusant pour n'être responsables de ladite viande, s'il en arrivait accident, il se mit en grosse colère et frappa de son épée le plus résolu et apparent desdits officiers sur la tête, où il fit contusion et entamure. »

Ce crime de lèse-office émut tellement les officiers du Roi au Palais-Royal, que Louis XIV dut dépêcher au gouverneur de Vincennes le sieur du Cormier, maréchal des logis de ses gendarmes, maître d'hôtel en quartier, et l'écuyer Beaudoin.

Le prince de Conti fut autorisé au mois de juin, non seulement à se promener sur la plate-forme du donjon, mais encore dans le petit parc des daims et la cour du château. C'était de promenades plus lointaines qu'il rêvait, un voyage aux eaux de Bourbon. Mazarin trouva la demande ridicule; il craignait qu'une fois à Bourbon, le prince n'interrompît sa cure pour se jeter en Berri, dans la forteresse de Montrond, qui appartenait à son frère.

Conti finira-t-il par sortir de prison sur ordonnance des médecins? Il a eu des palpitations de cœur en mai, des évanouissements en juin; en juillet, on a proposé au Parlement de le mettre en liberté « à cause de son indisposition. »

A défaut des médecins, d'anciens amis ou des partisans des princes cherchent depuis longtemps à le tirer du « Bois de Vincennes. » Pendant l'hiver, on avait surpris M. de Beaufort, « en habit déguisé, » essayant d'approcher de la place par les jardins, « se coulant sur le ventre. » On le reconnut heureusement; sans quoi, il eût été « traité comme un espion. » Et cependant quelques semaines plus tard, rentré en grâce auprès de Mazarin, et opposé à la liberté des princes, il avait dit à leur mère « qu'il la voulait servir, mais qu'il fallait obéir au Roi, » ce qui lui avait valu cette réponse si sévère et méritée : « Plût à Dieu, Monsieur, qu'en lui obéissant, je pusse trouver mon compte et ma sûreté, tout autant que vous y avez trouvé le vôtre en ne pas obéissant. »

Vers le même temps, un complot avait été ourdi par Gourville, le factotum de la maison de Condé. Des soldats du château, sensibles au prestige militaire de Monsieur le Prince, et non moins sans doute à l'appât de quatre cent mille livres promises par Madame la Princesse douairière, devaient, le dimanche 13 février 1650, tandis que le gouverneur et les officiers seraient à vêpres, barrer les portes de la chapelle au moyen de pièces de bois passées d'un jambage à l'autre dans des anneaux établis d'avance, et crier : « Liberté! Liberté des princes, et deux cent mille francs à distribuer à ceux qui la leur voudront procurer! » Un des conjurés, pris de scrupule, avait fait manquer l'affaire en révélant tout, par un billet anonyme, au pénitencier de Notre-Dame.

Le billet expliquait qu'aussitôt après l'arrestation de M. de Bar, la garnison du château forcerait les portes du donjon, et qu'un gros de cavalerie dissimulé au dehors recevrait les princes et les escorterait dans leur fuite. De fait, on sut que quelqu'un « avait proposé au locataire d'une maison appartenant au receveur de Saint-Maur, située au Port-au-Plâtre, de passer un escadron la nuit, et demandé combien il passerait de cavaliers à la fois. »

Un autre complot avait été découvert pendant l'été : deux valets, à l'instigation de plusieurs habitants de Saint-Maur, tentaient de débaucher la garnison. Entreprise peu aisée avec un gouverneur tel que M. de Bar. Il avait déclaré aux princes dès la première affaire : « Si vous songez, Messieurs, à obtenir votre liberté autrement que par les ordres du Roi, cela ira mal. Je suis homme à préférer mon honneur à toute autre considération. » Après l'accident du bougeoir, il avait refusé de laisser le prince de Conti loger en dehors du donjon, dans la capitainerie.

Précaution inutile. Trompant les yeux d'un tel cerbère, une correspondance clandestine s'était établie entre les prisonniers et leurs partisans. Les marges des in-folio sur grand papier que lisait Condé se couvraient de son écriture. Grâce à un bâton d'encre de Chine et à quelques tuyaux de plume cachés sous son col, les marges se transformaient en billets chiffrés, quittaient le donjon. M. de Montreuil, secrétaire du prince de Conti, qui avait obtenu la permission de rester à Paris, à l'hôtel de Condé (situé sur l'emplacement du théâtre

actuel de l'Odéon), « conduisait tout ce commerce. » Il fut un peu plus tard mis à la Bastille.

Les billets entraient et sortaient dans des bouteilles de vin à double fond ou dans des écus à vis. Par une petite ouverture, des gardes, complices du dehors, passaient les bouteilles à d'autres, complices du dedans. Les écus truqués, mêlés à ceux que l'on envoyait aux princes pour leur jeu, leur étaient remis par M. de Bar lui-même dans toute l'innocence de son âme. La nuit, à l'abri de leurs couvertures, derrière le rempart de leurs in-folio, sous la protection de rideaux bien tirés, les princes lisaient les réponses, au nez de leurs surveillants.

Condé et Conti furent plus habiles ou plus heureux que Longueville, qui, logé dans une autre chambre, usait de semblables finesses. Un soir du mois d'août 1650, M. de Bar, persuadé que le duc entretenait des intelligences avec ses partisans, et fort étonné de n'avoir rien trouvé dans les poches de ses vêtements qu'il venait d'explorer, s'approcha du lit où le prince était couché, et fit une perquisition. Il trouva sous son aisselle un chiffre, un porte-crayon avec plusieurs morceaux de crayon et un morceau de cire d'Espagne, un cachet d'argent, deux petits billets, dont l'un « désapprouvait le dessein de se servir des Espagnols pour prendre un poste » en Normandie, gouvernement du duc de Longueville. Tout un matériel de bureau, tout un courrier entre la peau et la chemise ! On peut encore en lire l'inventaire officiel, et, semble-t-il, inédit.

Cette correspondance, certaines conversations calculées de M. de Bar, les visites des médecins et des confesseurs, avaient-elles appris quelque chose aux princes? Connaissaient-ils les événements qui avaient suivi leur arrestation : Paris allumant des feux de joie ; la garnison de Damvilliers en Lorraine abandonnant le service du prince de Conti pour celui du Roi ; Mme de Longueville, après des aventures inouïes, se réfugiant à Stenay, que M. de La Moussaye conservait à Monsieur le Prince ; les deux princesses de Condé, la douairière, Charlotte de Montmorency, et la jeune, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, se retirant au château de Chantilly? La Reine y avait dépêché un gentilhomme avec des compagnies des gardes, afin de s'assurer que Claire-Clémence ne partait pas pour le Berri, l'un des gouvernements de son époux, avec son fils, le petit duc d'Enghien. Mais celle-ci, feignant d'être malade, avait laissé à sa place.

dans son lit, une jeune Anglaise qui reçut l'envoyé de la Reine en présence d'un faux petit duc d'Enghien. Elle avait fui par une porte de derrière avec le véritable, parcouru quatre-vingts lieues, atteint, dans un carrosse gris à six chevaux escorté de trente cavaliers, Menetou, dernière étape avant le nid d'aigle de Montrond.

Bientôt elle s'évada de Montrond, où elle avait invité et mis sous clef, au retour d'une chasse, les officiers de la petite ville de Saint-Amand, tandis qu'ils prenaient une collation dans la grande salle.

De nouveau par les chemins, en quête des ducs de La Rochefoucauld et de Bouillon ; chez eux, dans leurs châteaux de Verteuil près de Ruffec, puis de Turenne près de Tulle; fuyant devant les troupes royales en marche, elle était entrée à Bordeaux, qui, révolté l'année précédente et soumis cette année même, se souleva encore pour l'acclamer.

De cet extraordinaire roman de cape et d'épée, les princes ne laissaient pas d'avoir quelque notion. Lorsque le chirurgien d'Alençay le trouvait tout occupé du soin de ses pots de fleurs, Condé disait gaiement : « Qui aurait cru que j'arroserais des œillets, pendant que ma femme fait la guerre ? »

Ce qui importe plus à la liberté des princes que cette « guerre des femmes » en Guyenne, c'est l'avance espagnole en Champagne. Turenne, hélas ! à la tête d'un corps ennemi, est vainqueur à Rethel, à Château-Porcien, à Fismes (26 août 1650); Boutteville, le futur maréchal de Luxembourg, pousse jusqu'à La Ferté-Milon avec l'avant-garde d'Espagne. Quelques nouvelles victoires, et les deux Français en armes contre la France seront sous les murs de Paris, ils ouvriront eux-mêmes aux princes la porte du donjon.

Heureusement pour la France et pour l'honneur des princes, ce ne fut pas la main de l'ennemi qui les tira de leur prison. Le 30 août 1650, le bac de Conflans accostait la rive gauche de la Seine avec deux carrosses empruntés à Macé Bertrand, sieur de La Bazinière, trésorier de l'Épargne, et à Bordier, conseiller au Parlement, sous prétexte d'éloigner de Paris le petit duc de Valois, frère de Louis XIV, à cause de l'approche des ennemis. Condé, Conti et Longueville étaient assis dans le premier carrosse, celui de La Bazinière.

Parties de Vincennes à onze heures du matin, les deux voi-

tures escortées de cinquante chevaux et du régiment d'infanterie de M. de Bar, emmenaient les princes et leur suite loin de l'envahisseur. Elles s'arrêtèrent le soir tout près de Montlhéry, à Marcoussis, où apparut dans un fond, dominé par une colline, un château féodal du temps de Charles VI. Avec l'ouvrage avancé qui en défendait l'accès, avec ses larges fossés pleins d'eau, les quatre grosses tours rondes et pointues qui la flanquaient aux quatre angles, le donjon qui élevait, au-dessus de la porte, la guérite du guetteur, son pont-levis et sa herse, la formidable bâtisse, en cette fin de journée, devait présenter à ses nouveaux hôtes un aspect quelque peu rébarbatif et farouche. Le garde des sceaux avait eu raison d'écrire au cardinal que Marcoussis n'était pas « moins fort que la Bastille. »

Le coadjuteur cependant aurait préféré la Bastille, Mazarin le Havre. Le duc d'Orléans eût voulu confier les princes à l'une de ses créatures. Il les enfermait volontiers à Marcoussis qui était dans son apanage; car chaque parti prétendait « tenir en laisse ces lions, » pour les montrer de loin, quand ses rivaux « voudraient faire les mauvais. »

Conformément aux ordres de Son Altesse Royale, Condé et Conti furent logés dans la même chambre. Cette chambre et celle de Longueville faisaient partie des appartements de l'amiral de Graville, seigneur de Marcoussis au xve siècle; les fenêtres à meneaux donnaient sur les jardins et le petit parc. Cinq cents hommes occupèrent le reste du château; des sentinelles furent placées dans le parc; six pièces de canon montées sur les tours et la plate-forme de la petite bastille constituant l'ouvrage avancé du château. Bar compléta ces mesures de précaution en faisant « des murements de portes et de fenêtres et autres ouvertures. » Les fenêtres qui regardaient le parc ne furent pas aveuglées, mais de l'Arsenal, on apporta des grilles, et les lions se trouvèrent en cage.

Mazarin s'apprêtait à les transférer au Havre. Leurs amis comptaient ne pas lui en laisser le temps. L'un d'eux se rendit près de Marcoussis, au quartier des troupes qui devaient former l'escorte. Il offrit à un officier dix mille pistoles et l'amitié de MM. de La Mothe et de Richelieu. C'est Le Tellier qui l'écrivit lui-même à Mazarin le 4 septembre 1650.

Cependant Monsieur le Prince recevait souvent de l'argent et des pierreries « pour récompenser ceux qui le servaient au-dedans

de sa prison. » Des gens achetés cachaient, en faisant son lit, dans sa paillasse, des poignards et des pièces de pou-de-soie pour confectionner une corde ou même une échelle. Il se frottait les yeux, qui devenaient rouges, et il demandait un remède à son chirurgien d'Alençay. Le chirurgien comprenait; il envoyait une poudre, de la poudre d'encre sympathique; et, lorsque Madame la Princesse et le jeune duc d'Enghien furent autorisés à écrire, les lettres parurent aussi insignifiantes que le pouvait désirer le geôlier le plus scrupuleux. M. de Bar ne soupçonnait pas que, sur les marges, étaient écrits à l'encre invisible par Pierre Lenet, conseiller d'État, et chargé des affaires de Monsieur le Prince, les avis indispensables et les plans d'évasion.

Claude Joly, dans un ouvrage sur la prison et la liberté de Condé, paru en 1651, expose un projet d'évasion, qui ne serait pas mauvais pour le troisième acte d'un drame de la Porte Saint-Martin. Représentons-nous la chambre des princes. Au fond, sous la fenêtre à meneaux, le fossé plein d'eau; sur l'eau, un bateau de cuir bouilli amené par un conjuré; de l'autre côté de l'eau, un corps de garde de quatorze soldats, quatorze soldats gagnés. Dans l'antichambre, sept gardes veillent; mais quatre sont achetés. Les quatre achetés désarment, et, au besoin, assomment les trois autres. Avec la complicité des soldats de la terrasse, les princes, armés des poignards cachés dans la paillasse, se débarrassent des gardes de la chambre; ils descendent par la fenêtre, se jettent dans le bateau, traversent le fossé. Un homme sûr, posté au bord, les remonte jusqu'à lui au moyen d'une corde, et un régiment, commandé par le duc de Nemours, les reçoit à vingt pas de là, et protège leur fuite. Bar éventa le complot. Il fit « une grande réprimande » aux gardes, en ajouta trois nouveaux dans l'antichambre, eut une explication hardie avec Condé qui « voulut tourner l'affaire en risée, » mais avertit en toute hâte ses amis de la remettre à plus tard.

Du reste, si l'on transférait les princes au Havre, leurs partisans comptaient sur les hasards de la route. Quatre espions étaient sans cesse aux écoutes dans le château pour révéler le jour du départ et la destination du convoi. Était-ce le Havre? Le marquis de Chamboy qui « était à M. de Longueville » et avait le gouvernement du Pont-de-l'Arche, se tenait sur la route, guettant le carrosse, à la tête de quatre cents chevaux. Était-ce

Amboise? La garnison de Montrond viendrait à leur rencontre. Et M. de Bar tremblait de voir les princes s'accommoder avec Mazarin sans qu'il eût obtenu les faveurs qu'il convoitait, l'abbaye d'Issoire pour un de ses fils, l'abbé d'Étain, et, pour lui-même, le gouvernement de Doullens! Et le duc d'Orléans soupçonnait Mazarin de négocier secrètement avec les princes!

Sur ces entrefaites, la Reine et Mazarin, qui assiégeaient Madame la Princesse dans Bordeaux, signaient la paix avec elle le 1er octobre 1650. Madame la Princesse se retirait d'abord à Milly, la maison de son frère, le maréchal de Brézé, près de Saumur, puis à Montrond. Tandis que la Cour rentrait à Paris le 15 novembre, l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, se remettait en marche. Déjà depuis quelque temps, M. de Bar, ne croyant plus au complot de Marcoussis, avait retiré de l'antichambre des princes les trois nouveaux gardes, et Condé en avait averti ses partisans. La conjuration s'était reformée.

Mais, le 14 novembre, deux carrosses à six chevaux et deux charrettes du Roi et de la Reine, un carrosse de louage, à six chevaux également, et trente chevaux de selle étaient arrivés à Marcoussis. On allait transférer les prisonniers à la citadelle du Havre.

Le convoi s'ébranla le 15, escorté d'un corps de cavalerie. A Versailles, près du château, l'élégante gentilhommière de Louis XIII, le carrosse des princes, eut la même mésaventure que celui qui les avait conduits à Vincennes : il versa, et l'on ne repartit que le lendemain.

Quatre mulets attendaient, dont deux pour porter les trois lits des princes et « trois garçons tapissiers pour servir à tendre et détendre lesdits lits à chaque couchée. »

La traversée de la Normandie, gouvernement du duc de Longueville, était particulièrement dangereuse. Mazarin, pour défendre les princes contre le zèle de leurs amis, avait commandé Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, et huit cents chevaux. Cette présence du comte d'Harcourt n'était agréable ni aux prisonniers, ni à celui qui en avait la garde. En le voyant, Condé, dans le carrosse où il était assis avec Conti et Longueville, traduisit son impression par quelques rimes d'une épigramme que Boileau trouvait fort plaisante. (Est-elle si plaisante que cela?)

Cet homme gros et court,
Si connu dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout couronné de gloire,
Qui délivra Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

Quant à M. de Bar, il enrageait, se plaignait au cardinal, prenait prétexte de son déplaisir pour demander de l'avancement. M. le comte d'Harcourt, écrivait-il, « m'ôtant le principal honneur de la conduite de Messeigneurs les princes, faites m'accorder, s'il vous plaît, Monseigneur, celui des provisions de lieutenant général. Il en a été beaucoup fait depuis trois mois. »

Les instructions royales recommandaient d'arriver chaque soir de bonne heure au gîte, et il y avait dans le convoi des princes, si l'on en croit Dubuisson-Aubenay, un chariot chargé de « portes, fenêtres, barres et verrouils pour la sûreté de leurs logis d'une nuit. »

Ils logèrent le 18 à Notre-Dame-de-Grâce, le 19 à Ailly, le 20 à Rouville-d'Alizay devant Pont-de-l'Arche, le 21 à Blainville-les-Rys-sur-Andelle, le 22 à Saint-Jean-du-Cardonnay, le 23 à Yvetot, le 24 à Saint-Jean-les-Bolbec, le 25 à Courmoulins près de Harfleur. Le voyage avait duré onze jours. C'est seulement le 26 novembre 1650 que l'on atteignit le Havre.

Un peuple nombreux, plein d'admiration pour Condé, de sympathie pour les princes, attendait de chaque côté de la rue Sainte-Catherine. Mais les carrosses prirent une autre rue, se rendirent droit à la citadelle qui dressait sa lourde masse au bord de la mer.

Dans cette nouvelle prison, M. de Bar ne se montra pas moins méfiant que dans les précédentes. Ni lui, ni ses gardes n'entendaient le latin; cette ignorance l'inquiétait. Si le prêtre qui disait la messe des princes allait mêler à ses *Dominus vobiscum* quelque dangereux secret ! A Vincennes, du moins, il avait pu s'adjoindre quelques latinistes. Mais l'homme était ingénieux. Il imagina, pour écarter le péril, le moyen le plus simple, le plus pratique et le plus imprévu. Il supplia le cardinal d'obliger le prêtre à dire sa messe en français ! Il n'était que d'y songer.

Les prisonniers aussi étaient ingénieux, et ils ne manquèrent

pas de tromper la surveillance de leur prudent geôlier. Cet excellent M. de Bar, si précautionneux, n'y comprenait plus rien.

IV

Lorsque les princes avaient quitté Marcoussis, ils étaient préoccupés de la santé de leur mère qui s'était retirée au château de Châtillon-sur-Loing, chez sa cousine, Mme de Châtillon, et ils avaient demandé que leur transfert au Havre lui fût caché. Quelques jours avant leur départ, Conti lui avait écrit :

« Madame,

La continuation de votre mal me met en une peine que je ne puis vous exprimer. J'aurais au moins quelque consolation, si je vous pouvais rendre les services que je vous dois. Je vous supplie très humblement, Madame, d'être persuadée que je croirais ma vie bien employée, si je la pouvais mettre pour votre guérison, et que je serai éternellement, avec tout le respect, la passion et l'obéissance que je dois, votre très humble, très obéissant et très obligé fils et serviteur.

Armand de Bourbon. »

Vers le milieu de décembre, le Père Boucher, Jésuite, fut autorisé à pénétrer dans la citadelle. Il venait annoncer aux deux frères la mort de la pauvre femme.

Cette mort rendait les princes héritiers de grands biens, mais leur enlevait une alliée dévouée et puissante. Au début de la captivité, elle avait promis quatre cent mille livres pour le complot dont le succès avait tenu à si peu de chose. Le 27 avril 1650, elle était venue présenter une requête au Parlement. Postée dès cinq heures du matin avec sa sœur, la duchesse de Ventadour, avec sa cousine la duchesse de Châtillon, les marquis de Saint-Simon et de Fors, « au parquet des huissiers, à qui elle avait fait donner douze pistoles, » elle avait salué tous les conseillers et présidents qui entraient à la Grande Chambre, elle était « allée par toutes les Chambres des enquêtes, faisant la requête verbalement, disant qu'elle demandait justice contre le cardinal Mazarin, qui détenait injustement ses enfants et opprimait toute sa maison, et demandant sûreté dans Paris pour

y demeurer et entendre aux affaires de sadite maison. » Le 2 décembre, presque à l'agonie, elle avait envoyé un gentilhomme à la Reine « pour l'assurer qu'elle mourait sa très humble servante, comme elle avait toujours été, et qu'elle la conjurait par les entrailles de Jésus-Christ de vouloir avoir pitié de ses enfants, et qu'elle ne désirait tenir leur liberté que de Sa Majesté seule. »

Plus d'un ami, plus d'un partisan ou d'un ambitieux travaillaient à la liberté des princes. L'assemblée du Clergé, considérant Conti comme l'un des siens, quoiqu'il ne fût ni prêtre, ni même sous-diacre, le réclamait. Madame la Princesse s'était adressée au Parlement en faveur de Condé; la noblesse normande avait failli se soulever, donner la main à un corps de mille Espagnols qui auraient débarqué entre Granville et Cherbourg. Tout un plan se dessinait à Paris dans l'imagination de deux grandes dames. La Palatine Anne de Gonzague de Clèves, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue et de Nevers, et de Catherine de Lorraine, et femme du comte Palatin, et Louise de Lorraine, marquise de Rhodes, nièce de la duchesse de Chevreuse, avaient formé le projet de réconcilier Mme de Chevreuse avec les princes. Mlle de Chevreuse, fille de la duchesse, épouserait Conti; elle détacherait de la Cour le coadjuteur, sur qui elle avait tout pouvoir. Un violent effort serait tenté contre Mazarin, dont l'impopularité croissait, malgré la victoire remportée par les troupes royales sur Turenne, à Rethel.

La Palatine et Mme de Rhodes se rendirent chez Mme de Chevreuse, rue Saint-Thomas-du-Louvre. On sait quels miracles opérait « la douce éloquence » d'Anne de Gonzague. Bossuet l'a proclamé dans la chaire du Val-de-Grâce, « tout cédait au charme de ses entretiens. » La duchesse de Chevreuse céda, elle aussi, d'autant plus aisément que sa fille voulait être princesse du sang, et lui « faisait honte de ses hésitations. » Le coadjuteur l'approuvait. La duchesse vit les délégués des prisonniers au Havre : elle proposa, outre la liberté des princes, la main de Mlle de Chevreuse et le gouvernement de Guyenne pour Conti; pour le coadjuteur, le chapeau; l'exil pour Mazarin, qui serait remplacé par Châteauneuf, vieux ministre du temps de Richelieu.

Tout en ménageant la réconciliation des princes et de Mlle de Chevreuse contre Mazarin, la Palatine conseillait à Mazarin de s'entendre avec les princes. Mazarin ne sut pas se décider à

temps. Lorsque, le 2 février 1651, il envoya en ambassade au Havre le maréchal de Gramont et le ministre Lionne, l'occasion était déjà perdue.

Depuis trois jours, un traité, signé chez la Palatine, unissait contre lui les prisonniers à ses nouveaux ennemis. Sans analyser ce document et ses annexes, disons seulement que les princes devaient sortir de prison ; le duc d'Orléans faire entrer au Conseil les gens qu'il lui plairait; le duc d'Enghien (fils de Monsieur le Prince, et qui était âgé de huit ans), épouser une des filles du duc d'Orléans ; et le prince de Conti, Mlle de Chevreuse.

Le duc d'Orléans demanda bientôt au Parlement la liberté des trois captifs du Havre et le renvoi du cardinal. Fort de ses pouvoirs de lieutenant-général du Royaume, il arma les bourgeois de Paris, leur confia la garde des portes de la ville. Mazarin n'eut plus qu'un désir : s'échapper.

Dans la nuit du 6 au 7 février 1651, six hommes, une casaque rouge sur le dos, sur la tête un chapeau à plumes, sortirent chacun par une porte différente de Paris. Celui qui se présenta à la porte Richelieu vers onze heures du soir, accompagné de cinq serviteurs, était Mazarin. Les autres hommes rouges devaient donner le change aux poursuivants, s'il en survenait. Une escorte de deux cents chevaux attendait le cardinal. Il s'arrêta à Saint-Germain, à Pont-de-l'Arche ; il se dirigeait vers le Havre. Le 9 février, le Parlement le chassait de France, ainsi que sa famille. Le 10, la Reine, qui eût voulu s'éloigner de Paris, mais qui ne le pouvait pas, se laissa arracher l'ordre de délivrer les princes. La Rochefoucauld, le président Viole partirent le 11 avec le secrétaire d'État La Vrillère qui portait l'ordre de la Reine.

Averti par Anne d'Autriche, Mazarin les devança.

Les princes entendirent le 13 février, dans leur prison du Havre, le canon des forts et des vaisseaux qui saluait l'entrée de Mazarin. La porte de leur chambre s'ouvrit, le cardinal était devant eux ; il avait encore ses bottes et son manteau de voyage. Il les salua, et Bar se mit à lire la lettre par laquelle la Reine lui commandait d'exécuter tout ce que prescrirait le cardinal. Conti et Longueville, simples figurants à côté des premiers rôles, Condé et Mazarin, pouvaient goûter l'ironie de la situation : Mazarin apportant la liberté au nom de la Reine ; demandant à Monsieur le Prince son affection pour le Roi, pour la

Reine et pour lui; Monsieur le Prince ne refusant ni les protestations de dévouement au service du Roi, ni les assurances d'attachement à la personne du cardinal.

Un dîner, — il était dix heures du matin, — réunit les captifs et leur libérateur forcé, quatre convives qui burent, avec une sincérité qu'on imagine, à la santé les uns des autres. Les princes se levèrent de table. Le canon tonnait maintenant en l'honneur de leur délivrance. Il y avait dehors, pour eux, un carrosse du maréchal de Gramont. Conti et Longueville s'y installèrent, tandis que Condé, demeuré dans la citadelle, écoutait les justifications de Mazarin. L'attente fut longue. Enfin les deux retardataires parurent : le cardinal, doux et humble, suivit Condé jusqu'à la portière, s'inclina très bas au moment où l'attelage s'ébranlait, et un grand éclat de rire répondit du fond de la voiture.

V

Dans cet îlot de constructions qui séparait, au XVIIe siècle, le palais des Tuileries du Louvre de Pierre Lescot, et que remplace de nos jours la place du Carrousel, la rue Saint-Thomas du Louvre était une des plus aristocratiques de Paris. Avant d'aboutir, entre deux églises collégiales, Saint-Nicolas et Saint-Thomas, à la rue des Orties, tracée parallèlement à la Seine, derrière la grande galerie du Louvre qui regarde la rivière, elle descendait de la rue Saint-Honoré entre deux rangées d'hôtels magnifiques. Tout près de la rue du Doyenné, à côté de l'hôtel de Rambouillet, où, dans la fameuse chambre bleue, Julie d'Angennes, « l'incomparable Arthénice, » tenait bureau d'esprit, se dressait, illustré de pilastres, de médaillons et de statues, le haut portail de l'ancien hôtel de La Vieuville, devenu en 1622 l'hôtel de Chevreuse. Les façades de l'ample cour carrée n'étaient pas moins ornées que le portail. Des combles élevés montaient derrière les lucarnes à fronton de pierre. Un vaste jardin étalait ses parterres sous les fenêtres de l'Ouest, et les passants de la rue Saint-Nicaise en longeaient les grilles.

A la fin du mois de mars 1651, l'hôtel de Chevreuse était livré aux décorateurs. Parmi les tapisseries dont il se « parait superbement, » on admirait « le *Scipion*, le *Pâris* et une de verdure relevée d'or : » « trois tapisseries qui sont à moi, »

disait en gémissant Mazarin, dans sa triste chambre du château de Bouillon dans les Ardennes, où il attendait un passeport de l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, pour se rendre en Allemagne. Les frondeurs les lui avaient confisquées en 1649, et, — maigre consolation pour le propriétaire dépouillé, — Mme de Chevreuse les avait achetées trois cent mille livres au-dessus de leur valeur. M. Louis Batiffol cite dans son beau livre, *la Duchesse de Chevreuse*, la lettre de Mazarin, à laquelle nous empruntons ces détails.

Ces splendeurs étaient destinées à fêter le mariage de Mlle de Chevreuse avec le prince de Conti. A peine sortis de la citadelle du Havre, après l'entrée triomphale dans Paris, la joie publique, les cris et les feux, après le froid accueil de la Reine, le souper chez le duc d'Orléans, le jeu chez le maréchal de Gramont, la séance solennelle du Parlement, Monsieur le Prince et le prince de Conti s'étaient rendus à l'hôtel de Chevreuse. Là, Mme de Chevreuse avait rendu à Condé l'original de la convention par laquelle Conti s'engageait à épouser sa fille, ne voulant pas abuser, disait-elle, d'une promesse extorquée à un prisonnier. Condé avait laissé le papier et renouvelé l'engagement.

Quelques jours plus tard, les deux frères avaient assisté, en ce même hôtel de Chevreuse, à la représentation de *Nicomède*, la nouvelle tragédie de Corneille, d'autant plus applaudie qu'elle contenait des allusions à leur captivité :

Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est plus innocent :
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre ;
C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre ;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtiment,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.

Condé, à cause du deuil de sa mère, partit avant le bal qui suivit la pièce; mais Conti, aussi en deuil que son frère, demeura. Pouvait-il s'éloigner d'un bal où dansait sa fiancée ?

Cette fiancée, Charlotte de Lorraine, née du second mariage de Marie de Rohan avec le duc de Chevreuse, était une des parures de la Cour. En 1647, lorsque la duchesse de Chevreuse

était revenue d'exil, les courtisans, qui se pressaient dans l'antichambre de la Reine pour contempler l'héroïne de tant d'aventures, n'avaient plus trouvé qu'un visage en ruines. Mais la duchesse de Chevreuse amenait sa fille. Les courtisans avaient été émerveillés de la belle figure, des beaux yeux de cette princesse de vingt-deux ans, — des yeux qui, « en se tournant vers ceux qu'ils regardaient, se paraient de je ne sais quel charme. » Avec peu d'agrément dans l'esprit, et « sotte jusqu'au ridicule, » Mlle de Chevreuse brillait de tout l'éclat que donne la mode.

Bien que son mariage fût un mariage politique, le prince de Conti « ne haïssait pas Mlle de Chevreuse. » Le 30 mars 1651, on racontait à Paris qu'il envoyait à sa maîtresse (comme on disait alors), un diamant de vingt mille livres et dix ou quinze mille louis d'or.

Cependant, le 14 avril, les noces n'étaient pas encore célébrées. Depuis longtemps déjà, « le diable avait fait trouver » une parenté au quatrième degré entre le prince de Conti et Mlle de Chevreuse ; il fallait aller chercher les dispenses à Rome. Le beau prétexte pour retarder le mariage! Un mariage, dont Mme de Sévigné aurait pu dire déjà ce qu'elle a dit plus tard de celui de la Grande Mademoiselle et de Lauzun, « une chose qui se fera dimanche et qui ne sera peut-être pas faite lundi. »

En douze jours, le fiancé n'était venu qu'une seule fois à l'hôtel de Chevreuse, et encore n'avait-il pas rencontré la jeune fille. Il pouvait charger le marquis de Crenan de porter ses excuses, offrir de signer immédiatement les articles du contrat, la duchesse croyait à une rupture prochaine. Son seul espoir était l'amour du prince.

Pourquoi l'attitude de Conti avait-elle changé? Dans les pays étrangers, à la Cour, chez les princes mêmes, d'implacables ennemis menaçaient le bonheur des fiancés. Mme de Longueville, rentrée en grâce, ne pardonnait pas à Mme de Chevreuse l'arrestation des princes, ses frères et son mari, décidée l'année précédente, rue Saint-Thomas du Louvre. Ses rancunes allaient plus loin. Elle n'oubliait pas que le Garde des Sceaux, Châteauneuf, dont Mme de Chevreuse était l'alliée, avait, en 1632, condamné à mort son oncle, le duc de Montmorency. Enfin, grief moins pardonnable que tous les autres, elle redoutait en Mlle de Chevreuse une jeune rivale qui aurait le pas

sur elle, — le pas, privilège si important alors, — lui arracherait l'amitié si soumise de son frère Conti, et, par sa beauté, l'éclipserait peut-être. Les discours de Mme de Longueville n'épargnaient pas Mlle de Chevreuse. Par malheur, la conduite de ladite demoiselle ne laissait que trop de prise aux médisances.

La Reine et le cardinal n'étaient pas plus favorables à l'union projetée. Anne d'Autriche faisait espérer à Monsieur le Prince que le Conseil serait composé selon ses vœux, promettait des gouvernements : pour lui, la Guyenne au lieu de la Bourgogne; pour son frère, au lieu de la Champagne, la Provence. Peu à peu, elle gagnait Condé. Le 3 avril, il permit que les sceaux fussent enlevés à Châteauneuf, remis à Mathieu Molé. Le lendemain, au Luxembourg, chez le duc d'Orléans où Mme de Chevreuse et ses amis exhalaient leur indignation, il sut apaiser les violents qui voulaient « animer la canaille, » et ne parlaient de rien de moins que d'investir le Palais-Royal, enlever le Roi, jeter le nouveau garde des Sceaux par les fenêtres.

A mesure qu'il se détachait de Mme de Chevreuse, Condé tenait moins à devenir le beau-frère de sa fille. La Rochefoucauld a raconté, dans ses *Mémoires*, la visite de Monsieur le Prince au fiancé, « la conversation commençant par des railleries sur la grandeur de son amour, » finissant « par tout ce qui était le plus capable de dégoûter un mari ou un amant. » Le chapitre des mœurs de Mlle de Chevreuse offrait une ample matière aux critiques. On répétait dans le monde que la jeune fille donnait des rendez-vous au coadjuteur chez sa cousine, Mme de Rhodes, ce qui n'empêchait pas le coadjuteur de venir chaque soir à l'hôtel de Chevreuse et de ne s'en aller qu'entre minuit et une heure. On parlait des rivaux du coadjuteur, MM. de Candale et d'Aumale, des fureurs de sa jalousie. Et quelle famille! Mme de Montbazon, la grand mère, la mère, Mme de Chevreuse, scandalisant les compagnies par l'immoralité de leurs propos; la petite-fille, Mlle de Chevreuse, intervenant dans les amours de sa mère! On est tenté de demander, comme ce personnage de Molière : « Et que dit le père à tout cela? » Le père, le duc de Chevreuse, septuagénaire et sourd, ne disait rien!

Le prince de Conti songea peut-être qu'il n'aurait pas la

patience du vieux duc. Il remercia son frère. Pourquoi ni Mme de Longueville, ni La Rochefoucauld ne l'avaient-ils averti? Il n'épouserait pas Mlle de Chevreuse. Pour colorer d'un prétexte honnête une rupture si offensante, les deux princes obtinrent que la Reine s'opposât au mariage, fît signifier à la mère et à la fille qu'il « n'était plus de saison. »

Le lundi, 15 avril 1651, le coadjuteur se trouvait à l'hôtel de Chevreuse, quand il vit entrer le président Viole fort embarrassé. Qu'avait donc le président? « Il mangeait la moitié » de ses phrases. « Nous comprîmes, raconte le coadjuteur, qu'il venait déclarer la rupture du mariage. Mme de Chevreuse lui répondit galamment. Mlle de Chevreuse, qui s'habillait près du feu, se mit à rire. » Accueil dont put se féliciter le président Viole, car les colères de Mlle de Chevreuse étaient redoutables. Lorsqu'elle s'y laissait aller, jupes, coiffes, gants, point de Venise, tout passait dans la cheminée au grand désespoir des caméristes. « Si elle avait pu mettre au feu ses galants, ajoutait le coadjuteur, elle l'eût fait du meilleur de son cœur. »

Selon l'usage de ce temps-là, — et aussi du nôtre, — le président Viole assura que « l'affaire était différée sans être rompue, » et que les princes iraient voir Mme de Chevreuse « pour s'en expliquer mieux avec elle. »

La fâcheuse explication! Condé fit remarquer à son frère qu'elle regardait « la partie la plus intéressée ; et que, pour lui, il ne pouvait plus voir » Mme, ni Mlle de Chevreuse, « par l'embarras que cela lui ferait. » Conti répliqua que la partie « la plus intéressée » en aurait encore davantage, étant « la plus engagée, » et que le soin de prendre « ces sortes de ménagements » était une prérogative attachée au droit d'aînesse. Les compliments que se renvoyaient les deux frères tournèrent en plaisanteries, la discussion s'acheva par des rires ; et Mme de Chevreuse, privée du mariage, n'eut pas même la visite, ce qui ne contribua pas à apaiser son ressentiment.

VI

Pauvre Mlle de Chevreuse! Elle n'eut pas à souffrir longtemps de la mortification de son mariage manqué; sept mois après la rupture, elle mourut presque subitement, le 7 novembre 1652. Quelques mois plus tard, la paix de Bordeaux mettait fin à la

rébellion connue sous le nom de Fronde des princes; Conti rentrait en grâce auprès du Roi devenu majeur; et, le 21 février 1654, il se laissait marier à l'une des plus jolies nièces de Mazarin, de nouveau ministre tout-puissant.

L'alliance ne flattait pas le prince; il semblait peu touché de la beauté de sa fiancée, que la voix des courtisans proclamait « une merveille aux cheveux blonds; » il « épousait, avait-il dit, le cardinal, et pas du tout une femme. » Mais la beauté, le charme, l'intelligence, les vertus, l'amour de la délicieuse Anne-Marie Martinozzi, qu'on épousait par convenance et intérêt, furent les plus forts. Tout de suite, elle aimait ce mari indifférent. Dès la première absence, elle lui écrivait : « Il faut que je vous dise encore que je vous aime de tout mon cœur, et que je me meurs d'envie de te voir, mon cher mari. »

Ce cher mari commença par se montrer fort libertin; bientôt, il se convertit, et, de sa jeune épouse, « longtemps une honnête païenne, » il fit une chrétienne austère comme lui, et infiniment charitable.

Elle lui donna deux fils, Louis-Armand, qui, marié à Mlle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, mourut sans postérité en 1685, et François-Louis, le Grand Conti.

La lettre suivante donne une idée de ce qu'étaient, au lendemain des noces, les relations de l'oncle Mazarin, de sa nièce et de son neveu par alliance.

« Le Roi, écrivait Mazarin au prince de Conti, le 13 juillet 1656, a donné ordre à M. Valot de s'en aller en diligence pour prendre soin de la maladie de Mme la princesse, votre femme; il est déjà parti, et il pourra être demain de bonne heure à Paris. Je suis en grande peine de son indisposition, car, outre l'amitié et la tendresse que j'ai pour madite dame, je sais que lui faisant l'honneur de l'aimer au point que vous faites, vous serez bien inquiet, tant qu'elle sera dans l'état où elle est à présent. J'espère que Dieu nous fera la grâce de lui rendre la santé. Cependant je vous rends de très humbles grâces des soins que vous avez la bonté de prendre pour elle et je demeure, etc. »

Ce prince de Conti, qui fut longtemps d'église, qui avait rêvé la pourpre romaine, songé sérieusement à entrer dans la Compagnie de Jésus; qui entretint les troubles du Royaume par la guerre civile, et le scandalisa par ses désordres; que convertit

un janséniste, et qui fut mis par le cardinal, son oncle, à la tête des armées du Roi en Catalogne, puis en Italie, mourut en 1666, âgé de trente-sept ans, au château de la Grange des Prés, dans son gouvernement de Languedoc. Retz, en le qualifiant dans ses *Mémoires* de « zéro qui ne multipliait que parce qu'il était prince du sang, » s'est montré d'une malveillance parfaitement injuste. Le prince avait des défauts, mais des qualités plus nombreuses et très rares. Bussy, qui était un aussi bon juge que Retz, a tracé de lui un portrait, charmant, comme il savait les faire, où le prince apparaît doué des dons les plus précieux.

« Il avait la tête fort belle, tant pour le visage que pour les cheveux, et c'était un très grand dommage qu'il eût la taille gâtée : car à cela près c'était un prince accompli... Il avait étudié avec un progrès admirable. Il avait l'esprit vif, net, gai, enclin à la raillerie; il avait un courage invincible; et, s'il y avait quelqu'un au monde aussi brave que le prince de Condé, c'était le prince son frère : jamais homme n'a eu l'âme plus belle sur l'intérêt que lui : il comptait l'argent pour rien; il avait de la bonté et de la tendresse pour ses amis. »

Sa femme vécut jusqu'en 1672. Depuis longtemps alors, la Cour et la Ville, comme Mme de Sévigné, ne voyaient plus en eux qu'« un saint et une sainte. »

La Force.

NOTES

SUR

L'ITALIE NOUVELLE

II (1)

DANS L'ITALIE DU NORD

MILAN

Milan, 1er octobre 1921. — S'il y a encore des gens, par impossible, pour ignorer ce que l'Italie comporte de puissance grave et réfléchie, qu'ils viennent passer quelques jours à Milan. Ces romantiques impénitents qui, dès qu'ils ont franchi les Alpes, cherchent les orangers et les citronniers sous un ciel toujours bleu, trouveront ici un rude climat, des brouillards aussi épais que ceux de Londres, si c'est l'hiver, un ciel implacable l'été. Ils seront emportés dans le mouvement d'une ville affairée, peu propice aux indolents et aux flâneurs. Ils verront passer les lourds camions chargés de soie, offrande qu'on porte en hâte aux divinités du lieu, qui sont le commerce et l'industrie : leurs temples sont les fabriques, les marchés, et les banques aux colonnes de marbre. Partout un air de force, d'opulence, et de grandeur; non pas une de ces villes de province, où les gens enfermés regardent derrière leur rideau ; au contraire, une ville qui se souvient d'avoir été capitale et souveraine, et ne le cède

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

pas à Rome, même aujourd'hui. Le caractère est franc, ouvert; il aime les initiatives et les fermes décisions. Les amitiés y sont généreuses et sûres, avec cette pointe de rudesse que tous les gens du Nord mêlent à leurs sentiments. La passion ne manque pas; elle se traduit en mouvements d'enthousiasme, ou en colères qui tout d'un coup font de cette fourmilière pacifique un champ de bataille. Mais ces explosions sont rares; la passion reste concentrée, ne se prodigue pas; elle est surveillée par un gardien vigilant, le solide bon sens milanais, tout égayé d'humour, redoutable aux excessifs et aux sots.

J'aime me mêler à la foule qui se presse sous la Galerie, après le dîner. Ces laborieux, las de l'effort de la journée, ont besoin d'un divertissement. Ils sortent; ils s'en vont vers la Galerie, comme si un rendez-vous impérieux les y appelait tous les soirs. Un bruit de houle emplit bientôt l'immense hall vitré. Le flot humain déferle; un courant se forme, et des contre-courants. On se salue, on s'aborde, on échange les nouvelles. On n'est pas venu pour faire des affaires; mais si quelque affaire se présente, bien sot qui ne saisirait l'occasion. On achète les journaux du soir, et on les commente. On s'évade jusqu'aux portiques qui flanquent cette vaste architecture; on donne un coup d'œil aux aiguilles du Dôme qu'estompe la nuit, à la vaste place obscure, aux tramways clignotants qui arrivent de tous les points de la ville, mènent leur ronde éperdue et repartent en déchirant l'air de leurs appels stridents. Puis on revient, et on reprend la même promenade, la Galerie sans relâche, la Galerie de l'un à l'autre bout. Peu à peu la foule diminue, les groupes s'égrènent, la lassitude pèse sur les causeurs obstinés. La sortie des théâtres apporte un dernier flot. Les cafés se ferment; les bruits s'apaisent, les bruits de voix, les bruits de pas; les globes électriques épandent paisiblement leur lumière sur la Galerie déserte, qu'occupent seuls, gardiens du vide, deux carabiniers majestueux.

8 octobre. — Voici une bonne aubaine, et je bénis les dieux propices qui n'ont pas manqué de me l'envoyer tout exprès. Je veux voir les effets de la guerre sur la politique italienne; or l'Italie s'apprête à faire son examen de conscience, publiquement. Trois grandes assises vont se tenir coup sur coup : celles des socialistes, à Milan; celles des populaires, à Venise; et un peu plus tard, celles des fascistes, à Rome.

Chaque parti comptera ses membres, précisera son programme, arrêtera sa ligne de conduite, et déploiera ses drapeaux.

Des résolutions qui seront prises au cours de ces quelques semaines va dépendre, pendant des années peut-être, la vie du pays. Encore les résolutions ne sont-elles rien, sans l'esprit qui les anime. Je veux assister à la formation des armées qui vont repartir à la conquête de l'opinion, à l'assaut du pouvoir; quelle apparence ont les soldats? un air de force ou de décrépitude? et quelle est l'âme de leurs chefs?

AU CONGRÈS SOCIALISTE

11 octobre et jours suivants. — Le Congrès socialiste se tient au *Teatro lirico* : aussi bien y a-t-il toujours, dans des assemblées de ce genre, et du lyrisme, et du théâtre. Grande effervescence devant les portes; l'ordre est assuré par des jeunes gardes, brassard rouge au bras. Je dois à la vérité de dire que ces socialistes, même révolutionnaires, ont un air parfaitement bourgeois. Les chapeaux mous sont en bataille; mais la mise est aisée, et je vois des chaînes de montre en or sur des ventres dodus. Je constate cette apparence de prospérité avec un vif plaisir.

Dès l'entrée, une bibliothèque improvisée offre aux arrivants de la bonne littérature : les mémoires de Gorki, la biographie de Lénine. Le bureau est installé sur la scène; à un décor de montagnes on a ajouté l'ornement de deux palmiers, de deux lauriers, et le buste gigantesque de Karl Marx. Celui-ci, tout blanc entre deux drapeaux rouges, fortement incliné en arrière, a l'air d'un malade qui retombe sur son oreiller. A gauche de la scène, les orateurs se hissent dans une manière de tour drapée d'étoffe rouge; ils dominent la salle, à la façon d'un acrobate juché sur une échelle pour faire ses exercices.

L'auditoire est houleux. Les loges, où les représentants des différentes tendances se sont groupés suivant leurs affinités, ressemblent à de petites forteresses défendues par leur garnison. L'atmosphère générale est celle d'un Parlement, un jour d'interpellation. Les discoureurs qui se succèdent n'arrivent pas à agir sur l'ensemble; chacun parle pour son parti, et convainc ceux qui sont déjà convaincus. Les mêmes mots reviennent : maximaliste... centriste... collaboration au pouvoir...; et les mêmes images. Notre parti, déclare l'honorable Modigliani, en agitant

sa barbe de fleuve, doit être une vaste symphonie; chaque instrument a le droit de faire entendre sa voix et son timbre, mais l'ensemble demeure harmonieux. La comparaison n'est frappante ni par sa nouveauté, ni par sa justesse, encore que le clan de Modigliani l'applaudisse vigoureusement. Mais voici que la monotonie des harangues qui se succèdent pour ou contre la participation des socialistes au gouvernement est interrompue; le président du Congrès se lève, vient sur le devant de la scène, enfle la voix pour dominer le tumulte. « Camarades, s'écrie-t-il, c'est aujourd'hui que le Roi, par sa visite dans le Trentin, consacre une injustice, et confirme l'annexion à l'Italie de territoires volés à l'Autriche. En signe de protestation, je donne la parole à un Autrichien : camarades, je vous présente le citoyen Adler. » Et Adler, raide dans ses vêtements noirs, les cheveux blonds soigneusement partagés par une raie impeccable, pâle et grave, commence à parler en allemand. Naît un indescriptible désordre; non point parce qu'Adler parle en allemand; non point parce qu'une autre scène passe devant les yeux des congressistes, la vision d'Adler assassinant à Vienne, l'année 1916, le ministre Stürgkh; mais parce qu'il s'est montré patriote. *E stato per la guerra!* Il a été pour la guerre! Tel est son crime. Pendant vingt minutes, ce sont des cris, des hurlements, des menaces; des poings se tendent; on arrête au passage des énergumènes qui se précipitent sur leurs adversaires; un peu de calme ne renaît que lorsqu'on a fait évacuer deux loges, d'où part une irréductible opposition.

En vérité, ces violences sont factices. Certes, la question qu'on agite ici est capitale, pour l'Italie et pour l'Europe. Il s'agit de savoir si le parti socialiste italien obéira aux injonctions impératives de Moscou; si, docilement, il expulsera les tièdes, les lâches, les impurs, ceux qui ne veulent pas déchaîner la Révolution; il s'agit de savoir si la grande vague rouge, qui avait gagné l'Italie et commençait à s'étendre depuis les Alpes jusqu'à la mer, s'enflera pour tout submerger, ou rencontrera d'infranchissables digues. Mais la réponse est par avance donnée. On est décidé à ne pas obéir à Moscou : moins par sagesse, peut-être, que par impuissance. On a déjà banni les communistes : si l'on bannit aujourd'hui les modérés, que restera-t-il? On essaiera donc d'un compromis. On gardera tout le monde, les extrémistes et les centristes, fussent-ils ennemis jurés; on

n'expulsera pas les majoritaires : mais en même temps, on leur interdira d'accéder au pouvoir. Tel est le débat qui intéresse encore, qui met en jeu les cupidités et les ambitions : faut-il donner à quelques camarades la permission d'entrer dans le ministère? Faut-il faire prévaloir, au contraire, la tendance de ceux qui, n'ayant aucune chance d'y entrer jamais, en interdisent sévèrement l'accès? Cette dernière opinion l'emporte, et la dispute est finie. Aussi, quand le représentant officiel des soviets, le Polonais Waletzki, monte à la tribune pour lire la condamnation qu'il avait dès longtemps préparée, personne n'a l'impression du tragique de cette rupture. Elle était prévue; elle était faite. « La délégation du parti international communiste constate que le parti socialiste italien s'est mis, consciemment et définitivement, hors de l'internationale communiste. » — Tant pis. Les auditeurs souffrent même avec impatience une intervention qui leur semble venir non plus de leurs maîtres, non plus de leurs frères, mais d'étrangers. Clara Zetkine, la vieille révolutionnaire, la face rubiconde sous ses cheveux blancs, lance l'anathème contre le prolétariat italien : « Votre parti, si vous n'expulsez pas les réformistes, ressemblera à un grand palais, magnifique à l'extérieur, mais dont les murs intérieurs sont pourris, et qui s'écroulera quelque jour. » Lyrisme inutile ; lyrisme vain.

Tout cela était prévu, décidé, et comme réglé. Voilà pourquoi les discours, les manœuvres, et l'atmosphère même de ce congrès, me donnent toujours davantage l'impression d'un parlement désabusé. Les procédés par lesquels on maintient ici, tant bien que mal, une unité factice ressemblent à ceux qui servent à recueillir une majorité de concentration, à la Chambre. Les dirigeants sont pareils à ces ministres qui cherchent une prolongation de vie dans un succès momentané, sans autre ambition; d'ailleurs beaucoup d'entre eux sont députés, en effet, et apportent au congrès les habitudes de Monte-Citorio. L'armée qui s'agite devant mes yeux est une armée battue ; j'assiste à un lendemain de défaite, non pas à un renouveau de force ou seulement d'espoir.

Le parti socialiste italien n'obéira pas à Lénine, refusera d'entrer dans l'internationale communiste; d'autre part, il ne collaborera pas avec la bourgeoisie dans les conseils du gouvernement : ces deux points sont acquis. Mais il en est d'autres

qui, pour n'être pas officiellement enregistrés, n'en sont pas moins sûrs. Ce qui faisait sa force, c'était d'abord le nombre; et voici que ce nombre s'est réduit, a fondu comme neige au soleil. Il ne compte plus que 106 845 inscrits; parmi eux, 84 000 seulement étaient représentés au congrès; on n'a enregistré que 79 000 votants. — Ce qui faisait la force du parti, c'est qu'il prétendait adoucir la grande misère des humbles. Mais il n'a été question d'aucune mesure pratique au long de ces cinq journées; d'aucune. Les préoccupations sociales, seules importantes aujourd'hui, ont été exclues du tournoi oratoire auquel j'ai assisté. Je les ai vainement attendues; on s'est borné à ces discussions politiques qui n'émeuvent plus les masses, et intéressent à peine les spécialistes du genre. — N'était-ce pas un parti courageux? Or, la peur du fascisme semble le paralyser. Le fascisme a l'air d'être pour lui un de ces fantômes redoutables auxquels on pense toujours, mais dont on se garde bien de parler à haute voix, de peur d'en provoquer l'apparition. Deux ou trois imprudents ont manqué de tact au point de rappeler son existence : que cet ennemi mortel était toujours aux aguets qu'on avait conclu avec lui une trêve, mais qu'il l'entendait à sa manière; et qu'à vrai dire, il la violait tous les jours Trêve qui ressemble fort, pour les fascistes, à la continuation de la bataille, et pour les socialistes, à l'obligation d'accepter la loi du plus fort... On a feint de ne pas entendre ces téméraires, et on a traité le mal comme s'il n'existait pas, sans doute, parce qu'on n'avait pas de remède à proposer. — Ajoutons que le congrès n'a pas révélé l'existence de nouveaux chefs, dont le parti aurait cependant grand besoin. Ceux que j'ai entendus occupent la scène depuis nombre d'années; leur crédit s'use, leur influence décroît; ce sont les mêmes ténors qui reprennent les mêmes airs, accueillis par les applaudissements traditionnels; leur voix n'est plus jeune, et leur chanson est fatiguée. Il ne m'a pas semblé qu'il y eût, parmi ces orateurs, d'originalité ou de puissance; je n'ai pas été frappé par la révélation d'un caractère; verbeux, violents, mais non pas efficaces, je n'ai saisi chez ces habitués de la tribune ni le mysticisme qui communique aux foules son exaltation et sa foi, ni la volonté qui domine et organise l'action.

Mais surtout, ce qui constituait comme le levain de cette masse, c'étaient les jeunes âmes éprises d'idéal qui venaient

spontanément au parti. Quel esprit généreux, vers la vingtième année, commençant à constater la misère et l'injustice de ce bas monde, ne souhaite de toute son ardeur une rénovation sociale? Et qui n'est pas tenté de se joindre à ceux qui la font espérer toute proche? Que de fils de bourgeoisie, parmi les meilleurs, que d'intellectuels, parmi les plus nobles, ont apporté au socialisme, avant la guerre, l'appoint de leur désintéressement et de leur valeur! Or il s'est produit ici ce changement essentiel, que la doctrine ne recrute plus d'adhérents parmi la bourgeoisie, ni parmi les intellectuels. Les excès commis pendant la récente période révolutionnaire ont dégoûté les bonnes volontés; au lieu d'un effort pour organiser une société meilleure, on a vu le déchaînement brutal des appétits; on a senti l'anarchie envahissante, et la ruine du pays qui déjà menaçait. L'illusion s'est dissipée, l'auréole s'est évanouie; les jeunes Italiens d'aujourd'hui se détournent d'un parti qui vient de se montrer, à l'épreuve, néfaste pour la vie nationale, dangereux pour la civilisation humaine.

Cette situation durera-t-elle? Je ne sais. Ce que je sais, c'est qu'en ce mois d'octobre 1921, en faisant son examen de conscience d'après guerre, le parti socialiste italien laisse une impression profonde d'impuissance et de désarroi.

* * *

15 octobre. — Oui, mon sentiment se fortifie et se précise; ce pays que les étrangers veulent toujours ramener à un passé pour ainsi dire trop glorieux, tend tout entier vers l'avenir. Sa vie économique, que je ne peux nulle part mieux observer qu'ici, dans cette laborieuse Italie du Nord qui ressemble par tant de traits aux régions ouvrières de notre France, sa vie économique est difficile, troublée, incertaine; mais ce sont là des signes de crise, non pas de dépérissement. La population supporte mal le présent; ces années qu'on espérait joyeuses et faciles lui semblent lourdes à porter. Toutes les raisons du monde ne prévaudraient pas contre ce sentiment, contre cette sensation. Il faut enregistrer d'abord cette évidente souffrance. Mais il faut, en second lieu, en éviter l'obsession.

Il faut se rappeler que dans l'évolution séculaire d'un peuple, une période de malaise compte peu, si elle est la condition nécessaire d'un long développement heureux. C'est ici le

cas. Je vois combien les temps présents sont difficiles à traverser, et j'en souffre moi-même. Mais j'entrevois des temps meilleurs, et j'en saisis déjà les présages. Comme je crois à la stabilité de la vie nationale italienne, malgré les troubles qui l'agitent encore, je crois à la prospérité économique de l'Italie, dans un avenir qui n'est peut-être pas très lointain.

C'est la conclusion qui s'affirme à mon esprit avec une force accrue, après beaucoup de visites, beaucoup de rencontres, beaucoup de bavardages sous la Galerie, et le déjeuner d'aujourd'hui. Si j'avais la veine épique à la manière des poètes italiens d'autrefois, je chanterais les tables milanaises. Copieuses, abondantes, simples, cordiales, elles font de l'heure du repas, j'ose le dire, la meilleure de la journée. Ne me parlez pas de Rome, insinuent mes amis Milanais : à Rome, dans des salons éclatants de dorures, on vous offre tout juste un verre d'eau. Ici, on sait traiter ses hôtes. Il y a une poésie du *risotto*, du *salame* et du *grana*. On a soin d'entretenir largement la machine humaine, dans la grasse Lombardie, parce qu'on sait qu'elle a un effort considérable à fournir. Dans les pays heureux où l'on dort, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, sur les bancs des promenades, les marches des églises, ou les dalles du port, libre à chacun de se contenter d'un plat de macaroni et d'une orange. Ici, une race forte veut une nourriture forte. Nous connaissons dans un faubourg de Milan une auberge qui ne paye pas de mine, une auberge et non pas un hôtel; le propriétaire, qui veille à ses fourneaux, reste fidèle au confort ancien; si les vetturini d'autrefois revenaient par miracle en son logis, ils ne trouveraient changées ni la salle à manger ni la cour. Nous nous asseyons, quelques Milanais et moi, autour d'une table de chêne épais, dans une pièce qu'on nous réserve pour notre tranquillité, spacieuse, nue, peinte à la chaux. Ce dîner est devenu un rite, comme il convient à des amis qui ont des traditions. Les hôtes sont toujours les mêmes : quelques médecins, quelques professeurs, deux commerçants et un abbé. Celui-ci, qui a pour métier d'écrire dans les gazettes, est l'âme de la compagnie. Il est gai, il est exubérant; il est bâti en Hercule : quand il entre dans la salle, on dirait un vaisseau de haut bord qui arrive en roulant. Il est plein de pénétration et de finesse; il a parcouru toute l'Europe, de manière qu'il connaît sa politique internationale sur le bout du doigt. Il ne se fatigue pas en plaisanteries, car il répète tou-

jours les mêmes, qui sont toujours accueillies avec le même succès. Mais il abonde en aperçus ingénieux, en idées brillantes, en remarques de bon sens, voire en paradoxes qu'il soutient avec une grande énergie, dans le dialecte milanais le plus authentique. La nappe est mise; dans les verres grossiers brille un vin des meilleurs crus; déjà une truite des lacs étale son ventre argenté, et nous attend.

Avez-vous remarqué qu'on n'est jamais si disposé à philosopher sur les malheurs de ce monde que devant une table bien servie? Je ne manque pas à cette loi générale et j'évoque les années lointaines où l'on vivait en prince quand on disposait de trois cents lires par mois. Mais ce souvenir semble émerger d'un passé inaccessible et prodigieux. Quelle transformation! Tout est devenu inabordable. A Florence déjà, j'avais lu avec intérêt un *avis* qui appelait l'attention des voyageurs, dès la porte de l'hôtel :

« Conformément au contrat de travail entre la société italienne des hôteliers, section de Florence, et la Fédération des ouvriers des hôtels et des pensions de Florence, les pourboires sont abolis. »

J'avais beaucoup aimé ce début; un peu moins la suite :

« Sur chaque note sera fixé le pour cent de dix-huit pour cent pour un séjour jusqu'à une semaine; le pour cent de quinze pour cent pour un séjour supérieur à une semaine... »

Après tout, l'institution n'est pas si mauvaise. Elle supprime toutes ces mains tendues qui harcelaient le voyageur, et donnaient un caractère spécialement douloureux au moment du départ; si elle rend les domestiques moins serviles sans les rendre moins obligeants, tant mieux; et si la bêtise humaine n'ajoute pas à la taxe des pourboires un pourboire ressuscité, j'en louerai le ciel. Mais mon initiation ne s'est pas arrêtée là; ma note ne s'est pas seulement alourdie de cette charge; j'y ai vu aussi un supplément pour le chauffage; et puis une taxe de luxe; et puis une taxe de tourisme : que d'additions à mon addition! — Je suis sorti de l'hôtel, je suis entré dans le prochain débit de tabac, j'ai acheté des cigarettes : on m'a demandé un franc cinquante pour le classique paquet de dix macedonia, quarante-cinq centimes pour une boîte d'allumettes; c'est cher; j'ai trouvé que l'État usait sans modération de ses monopoles. — J'ai pénétré chez un libraire, j'ai jeté mon dévolu sur un ouvrage de critique littéraire, au prix de dix-huit lires : le commis, avec un sourire

affable, m'a fait remarquer que je devais acquitter un supplément de dix pour cent, parce que je n'achetais pas le livre à sa maison d'édition. — Au café, une innocente glace, payée six fois son prix d'avant-guerre, m'a valu une taxe de luxe. J'ai commencé à être inquiet, et je me suis demandé si l'argent que j'avais apporté pour le voyage me suffirait... Encore n'ai-je aucun droit à me prendre pour une victime; l'étranger qui se plaindrait de la vie chère, alors qu'il jouit de l'énorme bénéfice du change, aurait tort. J'ai quelque pudeur à penser qu'on me donne cent soixante-quinze lire pour mes cent francs; j'ai compassion de ceux pour qui une lire ne vaut qu'une lire. Ce ne sont pas les touristes qui souffrent, mais les habitants.

On m'approuve fort; et chacun aussitôt de dire son mot sur le même thème. Les variations n'en finissent plus. La maladie est chronique, dit un des médecins, qui aborde le rôti de l'air d'un homme qui n'entend pas faire diète. Par intervalles paraissent des décrets impératifs, qui ramènent théoriquement les prix à des tarifs raisonnables; aussitôt les marchandises disparaissent et s'engloutissent dans des cachettes mystérieuses, d'où elles ne sortent qu'une fois le danger passé, et renchéries comme il est juste... Un des professeurs, qui prend dans la discussion des airs de mouton enragé, l'interrompt ici :

— Ne vous plaignez pas, lui dit-il ; les prix augmentent, même ceux de vos consultations; vous n'y perdez rien, peut-être même y gagnez-vous quelque chose pour finir. Mais que dirons-nous, pauvres hères, qui touchons nos traitements d'il y a vingt ans, ou peu s'en faut ? L'après-guerre a renouvelé le sens de l'expression devenue banale, la lutte pour la vie; elle l'a rendue tragique pour nous.

Si encore les affaires marchaient! Mais l'inertie est générale. Tout d'un coup, un accès de fièvre semble s'emparer des trafiquants ; des spéculateurs achètent tout ce qui est achetable, dans l'espoir hypothétique que la situation va s'améliorer, et qu'on vendra. L'hypothèse se trouve fallacieuse, et le spéculateur est ruiné. Rien n'est plus joyeux, d'ordinaire, qu'un commis-voyageur : il paraît qu'on en rencontre maintenant qui sont tristes au point de vous donner le spleen. Ils déclarent qu'ils prennent une peine énorme pour ne rien gagner au bout du compte, que, de mémoire d'homme, on n'a vu période plus ingrate, que les clients s'obstinent à attendre la baisse et que le

Gouvernement ne fait rien pour aider à la reprise des affaires. Ainsi les commis-voyageurs, désabusés, prononcent avec haine le nom de ces deux ennemis, la clientèle et le Gouvernement.

Quant aux impôts, mieux vaut ne pas en parler, c'est un sujet trop triste. Les taxes anciennes sont augmentées, et rendues insupportables ; d'autres sont créées ; un fisc à bout de ressources, et qui veut combler à tout prix un déficit insondable, en crée d'autres encore ; qui sait ce qu'il imaginera demain ? La liste officielle qui les énumère est si longue et si compliquée qu'on s'y perd. Et le contribuable italien, docile, paye, paye toujours. Les communes, dont le budget n'est pas mieux équilibré que celui de l'État, fondent sur lui à leur tour, et achèvent de l'écraser. Les convives me racontent, non sans ironie, l'expérience mémorable à laquelle la municipalité de Milan vient de se livrer.

— La prospérité de notre bonne ville, vous la connaissiez, me disent-ils ; vous savez qu'il n'était point d'initiative généreuse qu'elle ne favorisât, au point d'être donnée en exemple aux autres cités italiennes. Elle était riche à millions, littéralement. Or, savez-vous ce qui est arrivé? Les communistes, qui aux dernières élections se sont emparés du pouvoir, après que l'administration socialiste avait déjà trouvé le moyen de compromettre gravement nos finances, ont entrepris à leur manière la réforme du budget. Ils n'ont pas perdu de temps. Vite, ils ont répandu sur les petits employés de la Ville le flot de leurs bienfaits. En un tournemain, un pompier s'est vu mieux rétribué qu'un colonel, un instituteur primaire mieux qu'un professeur d'Université, un conducteur de tramway mieux qu'un ingénieur des chemins de fer, un balayeur de rues mieux qu'un président de cour. Beau régime, qui n'a eu qu'un inconvénient entre autres, celui de mettre complètement à sec les caisses publiques. Maintenant, c'est fini de rire, le Pactole est tari. En théorie, le traitement moyen d'un fonctionnaire municipal est de quinze mille lires : mais on s'excuse fort de ne pouvoir le lui payer. En théorie, les salaires ont été augmentés de sept cent quinze pour cent depuis la guerre : mais on est navré que les circonstances présentes réduisent à des proportions plus bourgeoises cette belle ascension. Le déficit est déjà de douze millions ; et la municipalité cherche désespérément des prêteurs, fût-ce en Amérique. Mais les financiers

américains ont proposé des conditions si dures, que l'État interdit cette ressource désespérée; et personne ne sait au juste comment les choses vont finir. Personne; sauf les contribuables, qui s'en doutent bien un peu.

Mais l'abbé, le vigoureux abbé qui a écouté les autres sans trop intervenir, aussi longtemps qu'on n'en fut pas au dessert et que le Barbera n'apparut point sur la table, n'entend pas qu'on se lamente ainsi. Il prend la parole à son tour; et vous ne le feriez plus taire. Bien au contraire, les objections ne réussissent qu'à l'animer, et lui inspirent une nouvelle ardeur.

— Parbleu, dit-il, ne soyons pas si pessimistes, et sachons voir plus loin que le bout de notre nez. Vous allez faire croire à notre excellent ami, ici présent, que nous sommes perdus pour toujours, ou pour longtemps; et c'est ce qu'il ne manquera pas de répéter en France, lorsqu'il y rentrera. Donnons-lui de nous-mêmes une plus juste idée, et plus raisonnable. D'abord, nous ne souffrons pas autant que vous voulez bien le dire. Et je le prouve. Savez-vous ce qui s'est produit en Italie, pendant la guerre et aussitôt après? Une révolution sociale, tout simplement. Les classes moyennes, qui avaient été lentes à se former chez nous, mais qui se formaient enfin, contribuant pour une large part à la prospérité de notre jeune royaume, ont été arrêtées tout net dans leur développement. Les rentiers, incomparablement moins nombreux qu'en France, mais qui n'étaient plus si rares dans l'Italie du Nord; les petits propriétaires; les commerçants qui vendaient autre chose que des victuailles ou des habits; les employés; les gens qui exercent les professions libérales; vous, messieurs, et moi-même, s'il vous plaît, nous avons été dépossédés de notre rang. Tandis que nous restions sur place, nous avons vu passer devant nous, à grande vitesse, les techniciens, les artisans, les ouvriers, même les manœuvres, les gens dont on avait besoin tout de suite et sans barguigner. Nous ne sommes plus les classes moyennes; nous sommes la classe inférieure. Comment cette révolution sociale, si brusquement accomplie, ne serait-elle pas accompagnée de souffrance? Seulement, cette souffrance n'est pas également répartie entre tous. Ceux qui doivent user jusqu'à la corde leurs vieux habits et jusqu'à la semelle leurs vieilles chaussures, ceux qui voyagent en troisième, ceux qui se sentent déchus et misérables, font très légitimement entendre des plaintes dont on est d'abord

frappé, mais qui ne traduisent pas un état général. On les écoute de préférence, parce qu'ils avaient l'habitude d'exprimer l'opinion moyenne du pays, et que d'ailleurs ils savent parler. Mais ils ne sont pas les seuls. Le paysan lombard ne manque de rien, je vous assure. Le bon ouvrier milanais, qui gagne de trente à quarante lires par jour, ne manque ni du nécessaire, ni du superflu. Supposez une famille de six personnes vivant sous le même toit et mettant en commun les salaires à la fin de la semaine : calculez le revenu. Il est vrai que nous avons des chômeurs; quatre cent mille dans le royaume, paraît-il. C'est beaucoup; c'est assez pour produire dans les grandes villes industrielles, comme Turin, un état de malaise; mais, étant donné la misère générale des temps, et si je songe à un pays comme l'Angleterre, par exemple (à ne parler que des plus riches et des plus heureux), c'est relativement peu. Ainsi, n'exagérons rien. Un brusque renversement des valeurs sociales a plongé dans la détresse une classe qui, avant la guerre, était en pleine ascension : ceci n'est que trop vrai. Mais, dans l'ensemble, l'Italie ne souffre pas plus que le reste de l'Europe; plus que certaines nations, moins que d'autres, moins que beaucoup d'autres. Elle reste parmi les plus vigoureuses, parmi les plus sûres de leur avenir.

On voudrait répliquer; mais l'abbé, après s'être réconforté d'une rasade, reprend la parole d'autorité.

— Oui, parmi les plus sûres de leur avenir; et je le prouve aussi. C'est facile; car rien n'est plus clair. Qu'était l'Italie *avant la guerre?* Un pays qui avait conscience d'être en progrès continu. Mal doué par la nature pour ce qui est des ressources économiques : pas assez de mines et trop de montagnes. Mais sobre, frugal, se contentant du peu qu'il avait; obligé de beaucoup acheter à l'étranger, exportant moins qu'il n'importait; mais équilibrant ses finances et les faisant prospérer par l'appoint de deux ressources exceptionnelles : l'afflux des voyageurs qui venaient admirer ses ruines, ses musées, ses églises, le pittoresque innombrable de ses villes, son ciel, ses mers; et l'émigration, puisque six cent mille des nôtres, et davantage, quittaient chaque année notre patrie, et lui renvoyaient fidèlement le meilleur de leur gain, en attendant le jour où ils rentreraient eux-mêmes, et bâtiraient sur le sol de leur village retrouvé la demeure stable qu'ils avaient rêvée toute leur vie.

« *La guerre*. Plus de voyageurs, ou si peu que rien. Plus d'émigrants : moins de cinquante mille en 1917, moins de trente mille en 1918. Pendant que nos recettes diminuent et tendent vers le minimum, nos dépenses augmentent dans des proportions inouïes. Nous n'avons pas de charbon, nous en achetons. Nous n'avons pas de minerai, nous en achetons, et à quel prix ! pour nos usines de guerre, qui surgissent comme par miracle. Nous n'avons même pas assez de grain pour nous nourrir, et nous en achetons; pas assez de viande et nous en achetons. Nous nous chargeons d'une dette écrasante envers l'étranger.

« *L'après-guerre*. Nous sommes écrasés, comme il est logique. Notre budget de cette année est en déficit de dix milliards; on escomptait quatorze ; de sorte que nous devons nous réjouir de n'avoir que dix millards d'excédent de dépenses : nous sourions jaune. Nos industries de guerre, dont le développement était nécessaire, mais factice, s'écroulent en partie, non sans les répercussions bancaires les plus fâcheuses. Nous sommes étranglés par le change, et nous avons l'impression que ce sont nos alliés d'hier qui tirent le lacet. Vous voyez que je ne me fais pas d'illusions, et vous ne m'accuserez pas d'un optimisme excessif. Mais quoi ? Ne me laisserez-vous pas énumérer aussi nos raisons d'espérer ? Les étrangers n'ont-ils pas recommencé à franchir les Alpes, et ne suivront-ils pas l'invincible loi qui les attire, depuis qu'il y a une Italie et des Barbares, vers notre soleil ? Nos émigrants ne recommencent-ils pas à franchir les mers ? Il y en a eu quatre cent mille l'an dernier : que l'activité économique reprenne, et nous essaimerons dans tout l'univers. Nos régions dévastées sont presque entièrement reconstruites; les maux causés à l'agriculture par la guerre sont en grande partie réparés; malgré l'attrait des villes, nos masses agricoles n'ont pas diminué, et ont même augmenté dans quelques régions. De notre maigre sous-sol nous avons tiré plus que nous n'espérions; la leçon a été bonne, nous ne l'oublions pas. Et quel effort pour nous libérer ! Quand je vois, le long de nos lignes de chemin de fer, les fils électriques qui s'apprêtent; quand je pense que nous allons tirer de nos montagnes et de nos sources la force qui nous manquait, et que, d'ici quelques années, nous ne dépendrons plus que dans une faible mesure du charbon de l'étranger : en vérité, je suis plein de joie et de confiance. Qu'on nous accorde des crédits à

longue échéance, qu'on nous facilite l'acquisition des matières premières, et nous sommes sauvés. Il est vrai que cela dépend des autres plus que de nous-mêmes; point d'accords économiques sans que la paix véritable règne en Europe. Mais en Europe, n'avons-nous pas notre mot à dire ? Et ne devons-nous pas être, précisément, les pacificateurs (1)?

L'abbé s'arrête un instant dans son discours, me regarde et ajoute :

— Ce qui importe essentiellement chez un peuple, ce qui le sauverait même dans les cas les plus désespérés, c'est sa volonté de vivre. Or, personne ne niera que cette volonté ne soit présente chez nous. La preuve que nous voulons vivre, c'est que nous nous multiplions. Même pendant la guerre, le chiffre des naissances, si diminuées qu'elles fussent, et le chiffre des émigrés rentrant dans la mère-patrie, ont contrebalancé celui des morts. Aujourd'hui, les berceaux sont redevenus plus nombreux que les tombes. La forte natalité qui avait permis à l'Italie d'égaler la France en population, lui permet de la dépasser maintenant. Nous sommes une quarantaine de millions. Nous n'avons pas encore procédé à un nouveau recensement, et il est difficile de donner des chiffres exacts. Mais l'accroissement de notre peuple, régulier, assuré, et comme triomphant, est un fait certain. L'Italie s'augmente tous les jours en forces humaines; elle n'a pas à craindre les malheurs d'une race qui s'appauvrit et qui diminue; à supposer qu'elle soit menacée de tous les autres dangers, elle est exempte du pire, de celui qui s'attaquerait aux sources mêmes de la vie.

Nous sortons sans cesser de bavarder. Dans ce faubourg ouvrier où nous tenons nos agapes, dans le vaste parc que nous traversons, sur les places, partout grouillent des enfants.

UNE SOIRÉE CHEZ LES MARIONNETTES

Même au milieu des divertissements, le souci de nos heures difficiles à vivre nous poursuit. Je n'ai trouvé de répit que chez les marionnettes.

Musco, le grand acteur comique sicilien, est ici pour un mois; je me suis hâté d'aller l'entendre. Il a reçu des fées le

(1) On pourra lire, sur ce même sujet, le beau livre de M. Giorgio Mortara, *Prospettive economiche*, 1921.

privilège de dérider les hommes; j'ai voulu me laisser aller au rire qui apaise et qui détend.

Musco entre en scène et le charme agit. Les Milanais ont gardé une admiration fidèle pour ce méridional, dont ils découvrirent jadis l'exceptionnel talent. Musco parle avec tous les traits de son visage, Musco parle avec ses mains plus qu'avec sa voix; pas une de ses attitudes qui ne soit pittoresque, pas un de ses gestes qui ne soit expressif. Il communique à toute sa troupe un peu de la verve endiablée qui l'agite lui-même. Le rire fuse; il jaillit par places; il gagne tout l'auditoire; il devient délire.

Mais Musco a mis à son répertoire des comédies à la mode du jour : il s'agit des nouveaux riches. Les nouveaux riches, qui figurent sur la scène, expriment, est-ce la peine de le dire? les sentiments les plus bas dans les termes les plus saugrenus. Grande joie dans le public. Musco, avec une sobriété, une efficacité qui montrent en lui le grand artiste, campe la silhouette d'un vieux noble Sicilien, *Il marchese di Ruvolito*, ruiné, réduit aux expédients, expulsé de sa demeure par les nouveaux riches, très digne dans sa misère, et qui triomphe à la fin.

Allons le féliciter dans sa loge; et puisque les honneurs et la gloire ne l'ont pas changé, et qu'il m'accueille avec force cris et embrassades, interrogeons-le. Si la guerre a eu quelque influence sur ses auditeurs? Assurément. Non pas sur leur nombre, car il continue à faire salle pleine. Mais voici : les vrais connaisseurs, les gens d'esprit, vont maintenant au poulailler. Ils se cachent, se font tout petits, se sentent honteux. (Musco se recroqueville, relève le col de son habit, rabat son chapeau sur ses yeux.) Les parvenus se prélassent aux fauteuils d'orchestre. (Musco se carre, s'étale, promène autour de lui des regards satisfaits, joue ostensiblement avec une chaîne de montre imaginaire.) Ils applaudissent à contre-sens, ne comprennent que les plaisanteries les plus grosses, rient bêtement. (Et Musco s'affaisse sur mon épaule, tant il rit de ceux qui rient bêtement.) Il faut jouer pour les troisièmes galeries, tout là-haut...

J'ai été entraîné dans un de ces établissements de nuit qui veulent imiter ceux de Montmartre et qu'on appelle ici des « tabarins. » Nous descendons au sous-sol. Un jazz-band éperdu. Quelques couples tournoient. Des artistes d'un music-

hall voisin, après minuit, viennent exécuter mollement des danses fatiguées. Du reste, peu d'assistants. Aux tables de luxe, où la consommation du champagne est obligatoire, de rares soupeurs. Aux autres places, des curieux. A Paris, tout cela n'est pas très gai. Ici, c'est triste. On sent trop que ce plaisir frelaté est d'importation.

Ceux qui m'ont fait connaître ce lieu de délices me présentent un jeune industriel qu'ils plaisantent. « Il a gagné des millions pendant la guerre. C'est un nouveau riche... »

Et lui, philosophe : « C'est vrai, j'ai gagné des millions pendant la guerre. Depuis, j'ai tout reperdu. Et je ne suis pas le seul dans ce cas. Ainsi va le monde... »

Partout, et même ici, le souvenir de la guerre nous hante et nous obsède. Mais loin du monde et de ses vicissitudes, enfin à l'abri, j'ai découvert une oasis pacifique. Il s'agit d'un théâtre extraordinaire, d'un théâtre comme on n'en voit plus, d'un théâtre comme on n'en voit pas. Fi de tous les autres ! C'est un théâtre de marionnettes, qui s'appelle du nom de son principal acteur, le Gerolamo. Les marionnettes y jouent tous les soirs la tragédie, la comédie ou l'opéra, comme au naturel. Il y a généralement un ballet ; la première danseuse rendrait des points aux ballerines de la Scala. Elle a un tutu blanc, comme elles; et en outre, des colliers de perles et des bracelets qui scintillent à la lumière de la rampe. Elle a des cheveux blonds, des joues roses, et elle ne cesse jamais de sourire, comme c'est l'habitude des danseuses et des poupées. Elle bondit, tourne, virevolte, fait mille grâces ; il suffit d'un peu de bonne volonté pour ne pas apercevoir les fils.

L'orchestre est composé d'un piston, d'un trombone, d'une clarinette et d'un piano, qui s'entendent comme ils peuvent. Pour se distraire en attendant le début de la pièce, le public mange des oranges ; une odeur aigrelette se répand dans l'atmosphère. J'avoue que j'ai oublié le nom de la tragédie ; mais je me souviens qu'elle était terrible. J'y ai vu des guerriers tout bardés de fer ; un roi à grande barbe noire, tout resplendissant de velours et d'or, qui ne disait pas : « ma femme, » mais « ma très noble épouse, » et sa très noble épouse, pour ne pas être en reste, l'appelait son très illustre époux. Tous sautillaient avec une dignité suprême. La princesse, qui est la fille du roi, mais que le roi ne saurait reconnaître parce qu'elle lui a

été enlevée à un âge très tendre par d'affreux brigands, traverse de redoutables épreuves. Ses cheveux sont dénoués sur ses épaules; ils s'accrochent par mégarde à l'épée d'un courtisan; et l'infortunée jeune fille n'échappe à cette étreinte imprévue que par une série de petits mouvements saccadés que le public suit avec délices. Au moment où le pathétique est pénible à supporter, Gerolamo, l'astucieux valet, intervient et démasque le traître. Il était temps. Gerolamo lance des lazzi énormes, fait en aparté des réflexions qui soulèvent le rire de tout l'auditoire, parle le dialecte le plus savoureux. Il a toujours faim, toujours soif, et toujours peur des coups. Il a le privilège de remuer non seulement les bras, les jambes, la tête, mais même la bouche dans les grands moments. Quelle détente ! Quel bien-être ! Comme il est bon de ne penser à rien qu'à ce spectacle ingénu ! Et de retrouver ici l'Arlequin de la Commedia dell' Arte, quelle surprise ! Je me doutais bien qu'il était immortel.

Mais devant le ballet, mon ravissement n'a plus de bornes. Cela s'appelle *De la terre à la lune*. Il y avait une fois un jeune prince beau comme le jour, qu'adorait la reine sa mère, et le roi son père encore davantage. Lassé de toutes les merveilles du monde qu'on mettait à ses pieds pour satisfaire ses caprices, il s'éprit de la lune, de la lune qui dorait de sa lumière blonde les jardins royaux. Il se met à genoux, et chante une romance si douce et si tendre qu'on en est tout remué. Il va mourir, s'il ne peut atteindre l'objet de son désir. Alors le roi son père assemble tous les savants du pays, qui sont tout à fait ridicules et ne trouvent aucun remède ; jusqu'au moment où on propose de fabriquer un gros canon, dont l'obus portera vers la lune le Prince Charmant avec Gerolamo. Et j'ai vu l'obus traverser les espaces de l'air, et grimper, grimper courageusement jusqu'à la lune ; j'ai vu des marionnettes lunaires, avec une figure en forme de croissant, danser un ballet en l'honneur des nouveaux venus. Le roi et la reine de la lune font bien quelque difficulté pour accorder leur fille au prince inconnu, tombé de la terre : mais ils ne résistent pas à la puissance de son amour. C'est un beau rêve, qui finit bien.

Même dans la lune, Gerolamo ne se dément pas ; il a faim, il a soif, il a peur des coups ; pourtant il est l'homme de toutes les ressources, et dénoue les situations les plus compliquées. Il appartient à une illustre famille, qui régna au temps de sa

splendeur sur toute l'Europe ; lorsqu'il s'appelait Arlequin, les rois se le disputaient pour les divertir, car il était capable de faire rire même les rois. Ses richesses étaient si grandes, qu'il en prêtait même à Molière, même à Shakspeare, libéralement. Quel est l'auteur comique qui peut se vanter de ne lui rien devoir? Ceux même qui lui firent la guerre, comme son compatriote Goldoni, prétendant qu'il ne rendait pas la vraie nature, durent s'avouer battus. Oser dire qu'il ne rend pas la vraie nature, l'Arlequin de la Commedia dell' Arte ! C'est un blasphème. Ses procédés sont les plus naturels parce qu'ils sont les plus simples, et l'on sait de reste que le rire est le propre de l'homme. Vint sa déchéance, et il disparut des grands théâtres à l'époque où le monde se fit grave, vers la fin du XVIII[e] siècle. Mais il n'est pas mort, je vous le dis; il s'est réfugié au milieu du peuple, au milieu des petits et des simples; et sous les noms divers qu'il a pris maintenant, Guignol, Punch, Karagheuz ou Gerolamo, il s'est réservé une gloire qui n'est pas méprisable : celle de dérider les humbles et de faire jaillir les rires clairs des enfants.

BRESCIA

18 octobre. — Je dîne en compagnie de quelques voyageurs attardés, à la terrasse d'un restaurant qui donne sur la place de la gare, à Brescia. Avez-vous éprouvé quelquefois en voyage, seul à la fin du jour, cette étrange impression de détresse? Il y entre de la lassitude, de la nostalgie, un grand dégoût de toutes choses créées. Une mélancolie puérile vous envahit peu à peu, et se change en tristesse profonde. Comme si quelque fée malfaisante rôdait, le décor, la scène, les personnages, tout paraît banal et misérable ; on est rebelle même à la caresse d'une nuit qui tombe; on croit sentir déjà l'hiver. Les mets sont détestables : pourquoi manger? Le vin est mauvais: pourquoi boire? On est mal ici : on serait plus mal ailleurs, si on changeait. Un malaise analogue au vôtre semble régner autour de vous; les voyageurs sont irascibles, les garçons somnolents prennent des airs dédaigneux. Les trains qui arrivent à grand fracas grondent et sifflent méchamment. L'âme d'enfant qui persiste en chacun de nous s'émeut et se désespère. On voudrait que le voyage fût fini; et terminé aussi l'autre voyage, un peu plus long, celui de la vie.

Trois musiciens ambulants s'installent sans hâte devant notre terrasse éclairée. Ils ont des airs de grands seigneurs, qui veulent bien se faire entendre au vulgaire, mais pour leur propre plaisir. Ils accordent leurs instruments, et se mettent à jouer. O merveilleux pouvoir de la musique! Tout change dès leurs premiers accords. Ils nous enchaînent à leur rythme, ils nous entraînent par leurs sons. Nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes; nous les suivons dans les régions fabuleuses où règnent la mesure et le nombre; un charme opère, et nous enchante, et nous transporte. Les dîneurs marquent le mouvement, les garçons égayés sifflotent, les passants qui tout à l'heure semblaient des ombres mauvaises se dissimulant sous les arbres se rapprochent et s'humanisent. La nuit n'est plus hostile; le ciel se parsème d'étoiles. L'âme du voyageur s'apaise, et s'étonne d'une faiblesse que déjà elle n'éprouve plus.

De tous les instruments, le violon seul connaît le secret de pénétrer jusqu'au fond de l'être. Hélas! celui-ci interrompt son chant divin. Les musiciens plient bagage. Leur quête sera fructueuse. De quel prix le plus avare ne payerait-il pas cette trêve, dont l'effet persiste après leur départ, comme si l'air était encore rempli de ces sons bienfaisants?

VENISE

19 octobre. — Étendu dans la gondole noire, je glisse sur les eaux vénitiennes. Derrière moi, debout sur la poupe, le gondolier pousse la gondole d'un mouvement si souple et si aisé, qu'on le dirait continu. Sara, le vieux gondolier à la face ridée; Sara, qui depuis cinquante ans circule sur ces eaux moirées, ayant promené tant de couples et connu tant d'histoires que rien ne l'étonne plus au monde; Sara est bavard et sociable, ainsi qu'il convient aux races bien nées. Dès qu'il voit que le seigneur étranger prête l'oreille à ses discours, il abonde en propos éloquents. Si Venise a beaucoup souffert de la guerre? Plus qu'aucune autre ville au monde. Tous les voyageurs partis, et même une bonne partie des habitants. Pensez donc, si près du front; et les aéroplanes qui sont venus, et qui ont démoli une église! Personne, sauf ceux qui l'ont vue, ne peut se figurer comment était Venise, une fois la nuit venue : pas une lumière, pas une; on aurait dit un tombeau. Ailleurs, il y a

eu des gens qui ont gagné de l'argent, et qui en ont dépensé : ici, on n'a même pas vu de profiteurs de guerre, pas de requins; tout le monde a été malheureux.

— Et maintenant?

— Maintenant, le pauvre monde a bien de la peine à vivre. Une gondole, qui coûtait mille francs, en coûte six mille. Cette rame, vous voyez cette rame? Elle valait six lire, elle en vaut cent. La nourriture est hors de prix, et elle est détestable : c'est de la nourriture de prisonniers, *roba da carcerati*. On n'est pas plus heureux quand on est propriétaire; les taxes mangent les trois quarts des revenus. Aussi les propriétaires ne font-ils plus aucune réparation; on est obligé de blanchir soi-même ses chambres, à la chaux. Le Gouvernement devrait intervenir, et il ne fait rien; le Gouvernement ne s'occupe pas plus de Venise, que si Venise n'existait pas. Aussi nous protesterons; nous refuserons de payer les impôts. Par bonheur, on rencontre de temps en temps un étranger généreux, qui comprend les choses, et ne refuse pas de donner un bon pourboire au pauvre gondolier qui peine pour lui...

J'ai compris, Sara; il y a longtemps que j'ai compris. Je sais même que tu ne me crois pas ta dupe, et que nous nous entendons à merveille. Il y a dans tes propos une virtuosité que j'admire, et dont je ne conteste pas le prix. Tu parsèmes tes discours d'interjections et de plaisanteries, quand tu croises, au détour des canaux étroits, un autre gondolier sur une autre gondole; et ton dialecte vénitien est si doux, si puéril, si musical, que tes plaintes mêmes ont l'air d'un gazouillement d'oiseau.

20 octobre et jours suivants. — Je me souviens d'une soirée d'avant la guerre; c'était au printemps; la place Saint-Marc ressemblait à une grande salle de fête qui avait le ciel pour plafond. Venise, noble dame, l'avait magnifiquement ornée; elle l'avait entourée de portiques aux lignes harmonieuses; et pour que leur régularité ne devînt pas monotone, elle les avait interrompus d'un côté par la perspective d'une riche église orientale, rare et somptueux décor. Elle y avait invité un public un peu mêlé, mais discret, et qui paraissait pénétré du charme de cette heure et de ce lieu. On y entendait parler à peu près toutes les langues, car des visiteurs venus de tous les points

du monde s'y étaient donné rendez-vous. On y voyait passer aussi quelques gens du pays, et des filles au châle noir qui riaient. Des tables minuscules, chargées de sirops et de glaces, invitaient à s'asseoir; et l'on pouvait entrer aussi dans les boudoirs blanc et or qui s'ouvraient sous les portiques. Un orchestre jouait des airs nonchalants, qui s'évaporaient dans le soir. On aurait dit qu'on attendait quelqu'un, et personne ne savait qui : sans doute les grandes dames en paniers de soie, enrubannées et masquées, avec leurs cavaliers servants qui les tiendraient par la main; on les sentait proches et toutes voisines. Le passé se mêlait étrangement au présent; tant de grâce et de folie avaient habité ce décor, qu'on croyait en sentir encore les effluves. Les flâneurs allaient retrouver leur gondole tapie dans l'ombre des canaux, et, dans le noir, tournoyaient autour des barques illuminées sur le grand canal, d'où partaient les trilles des chanteuses et les voix menues des mandolines. Le reflet des lanternes dansait sur les eaux sombres; dans le ciel jaillissaient des feux d'artifice. Tout cela était si doux, et comme si naturel, que rien ne réussissait, quoi qu'on fît, à devenir banal. Le programme de la fête était toujours le même, et semblait toujours nouveau. C'était comme une île de féerie, réservée, au milieu de notre civilisation trépidante, à la volupté et au souvenir.

AU CONGRÈS DES POPULAIRES

Le congrès des Populaires se tient à Venise. La cohue commence dès la gare; la voûte résonne des refrains du parti, lancés à pleins poumons par de vigoureux gaillards. La place Saint-Marc est envahie, envahis les petits cafés paisibles où l'on croyait retrouver naguère les personnages de Goldoni. Beaucoup de prêtres; des curés de campagne, rebondis et fleuris; des méridionaux qui gesticulent, secs et agiles; des monsignori au verbe haut, au geste autoritaire. Où sont les abbés galants d'autrefois? Ceux-ci sont les officiers de troupes victorieuses, qui continuent, par prudence et en vue des prochains combats, à encadrer solidement leurs hommes. Quelle exubérance! Quelle ardeur! Venise n'a pas de salle suffisamment grande pour contenir tous ces congressistes à la fois. Les sections se réuniront dans les lieux les plus inattendus : le Cinéma Modernissimo; l'hôtel Bauer, qui vit plus d'un joyeux carnaval

avant d'entendre des discussions politiques ; et l'antique salle de jeu, le Ridotto, où tant de nobles Vénitiens perdirent au pharaon tous les sequins de leur bourse. Seules les assemblées plénières auront lieu au théâtre Rossini.

Le théâtre Rossini ne contient pas deux mille personnes, il est trop petit de moitié. Une foule trépidante assiège l'entrée; il est dix heures, on ferme les portes. Au dedans, l'agitation atteint son paroxysme. Refrains, hurlements, applaudissements, sifflets. Le congrès socialiste avait l'air d'une assemblée parfaitement bien tenue, voire un peu trop académique, si on la compare à cette foule qui détend d'abord ses nerfs. Le drapeau national et le drapeau de Saint-Marc, qui ornent la scène, ne contentent pas les congressistes; ils exigent le drapeau du parti, on va le chercher : il apparaît, non sans une explosion d'enthousiasme bientôt suivie d'autres cris : il n'y a pas de crucifix, il faut un crucifix. Des poussées impérieuses les agitent ainsi. Tout d'un coup, grand émoi, grand tumulte; un prêtre a cru voir dans la salle un représentant de la police : à bas la police! à la porte la police! Il ne faudra pas moins d'une demi-heure pour s'apercevoir qu'il y a malentendu.

Une telle assemblée ne donne peut-être pas l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, sans exception, et entre autres, de la patience et de l'humilité. Elle ne pèche pas non plus par un excès de charité à l'égard de ses adversaires. Elle est nerveuse, batailleuse, agressive; la douceur évangélique n'est pas son fait. Aussi bien nous répondrait-on que le parti populaire n'est pas confessionnel, tant s'en faut; qu'il exige (c'est son programme) « la liberté et le respect de la conscience catholique, considérée comme rempart et comme fondement de la vie de la nation; » mais qu'il admet tous les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions religieuses; qu'il ne dépend ni des évêques, ni du Vatican; et qu'enfin, on peut bien concéder quelque chose à son jeune triomphe...

Car c'est bien un triomphe que l'on célèbre ici. Trois ministres, trois secrétaires d'État, la majorité des cent six députés inscrits au groupe; des représentants de toutes les régions, même de celles qui étaient considérées comme les plus violemment anticléricales, les Marches par exemple; des ouvriers des villes avec les paysans; lorsqu'ils dénombrent une telle force, et songent que leur existence ne date guère que de

deux ans, les membres du Congrès ont bien le droit, je pense, de se montrer orgueilleux, et bruyants.

Encore ce triomphe n'est-il pas seulement célébré sur les autres, mais sur eux-mêmes. Ils étaient menacés, eux aussi, d'une crise intérieure ; ils ont une droite et une gauche, qui s'entendent assez mal ; ils ont pu craindre un schisme. La droite est composée de conservateurs timides, et de quelques sages qui ont peur des aventures où la gauche voudrait les entraîner. La gauche a pour les socialistes tendresse de cœur, et aspire à collaborer avec eux. Et même certains socialistes sont un peu pâles, à côté de la couleur rouge vif de ces Populaires avancés. Ceux-ci vont répétant que la classe bourgeoise a fini sa mission dirigeante; que les circonstances appellent désormais au pouvoir les travailleurs; que les organismes collectifs doivent remplacer les pouvoirs individuels. On ne voit plus au juste en quoi ils diffèrent pratiquement des communistes. Aujourd'hui, sur la scène du théâtre Rossini, le représentant de la droite est fraîchement accueilli; son discours paraît long; il n'a pas l'oreille de l'assemblée. Les applaudissements qui accueillent le député Miglioli, représentant de la tendance extrémiste, montrent au contraire où va la faveur. Mais chacun met du sien, et l'unité se fait, — un peu à gauche. Une formule élastique satisfait les plus avancés, en sanctionnant la collaboration du parti populaire avec les partis de gauche; et les moins avancés, en mettant des limites à cette collaboration.

Je suis frappé du soin qu'on met à appeler l'attention du Congrès sur les questions pratiques. Ainsi que me l'a expliqué le député Cavazzoni, avertis par la faillite du Congrès socialiste, qui s'est perdu en discussions théoriques; désireux de réussir par les qualités mêmes qui ont manqué à leurs rivaux, et de prendre ainsi la place qu'ils ont laissée; fidèles par instinct aux tendances dominantes du caractère italien, qui aime à ne pas perdre de vue les réalités tangibles, les dirigeants tiennent à faire de solide besogne. Le peuple aura l'impression que le parti ne l'a pas oublié, ainsi qu'avaient fait les socialistes, qu'on s'est occupé de lui, qu'on a pris en main ses intérêts: de sorte qu'il travaillera à son propre bien, s'il se rallie à ces utilitaires et à ces laborieux. La réforme de l'école, la transformation du patrimoine ecclésiastique, les dommages de guerre, l'exploitation des forces hydrauliques de l'Italie, le problème des

ports de l'Adriatique, la crise économique, à la bonne heure : un programme hétérogène, mais dont chaque point est pratiquement réalisable, sortira des travaux du Congrès. Un article est particulièrement cher au cœur du secrétaire politique du parti, Don Sturzo. Il veut qu'au sujet de la décentralisation, on aboutisse vite à des projets très précis, très élaborés, prêts à se traduire en actes. S'il arrivait à réaliser cette grande réforme, désirée par tant d'autres et où tant d'autres ont échoué, quelle gloire! Ce serait la marque éclatante de la vitalité du parti.

22 octobre, minuit. — La séance nocturne (car le Congrès travaille avec une sorte de fièvre, et les discussions se poursuivent jusque fort avant dans la nuit) a été orageuse; mais ce n'a pas été la plus curieuse pour moi. J'attendais avec un intérêt tout spécial le débat sur la politique extérieure. On m'avait mis sous les yeux, à Milan, les impressions d'un Allemand qui était venu faire sur l'Italie d'après guerre l'enquête à laquelle je me livre moi-même, et qui a publié son *Italienisches Reisetagebuch* dans une revue munichoise, le *Hochland*. Il y constatait avec joie que trois grands pouvoirs travaillaient en faveur de l'Allemagne. D'abord, l'industrie et le commerce, car tous les liens du passé se renouent rapidement, et le flot des marchandises allemandes se déverse à nouveau sur l'Italie. Ensuite la science : médecins, chimistes, professeurs, ont étudié dans les Universités allemandes; et la philosophie la plus répandue en Italie n'est-elle pas l'hégélianisme? En troisième lieu, le catholicisme. « Je ne connais aucun curé italien, aucun ecclésiastique lombard (et l'on sait combien leur capacité d'organisation est apparentée à nos méthodes), qui aujourd'hui encore ne soient avec les catholiques allemands dans les rapports les plus cordiaux. La guerre n'a été qu'un épisode... » Voici le moment de voir si la guerre n'a été qu'un épisode, en effet. Je me méfie des témoignages allemands : l'attitude du Congrès sera autrement significative.

Or Don Sturzo ne limite pas ses ambitions à l'Italie; il les étend à l'Europe, et peut-être au monde. Après avoir constitué un parti démocratique en face du parti socialiste, il veut constituer de même une Internationale blanche. Il espère l'adhésion des catholiques de tous les pays, des catholiques français, par exemple. Mais comment ne compterait-il pas, bien davantage, sur les catholiques allemands? Ceux-là sont des forts. Le Centre,

ce parti politique si admirablement organisé, quel exemple, quel modèle! Est-il un allié plus souhaitable? Le fait est que, personnellement, Don Sturzo revient de Berlin, et qu'il y a rencontré le succès le plus flatteur.

Quant au Congrès lui-même, il témoigne en cette matière de quelque incertitude. Il admet parfaitement que le traité de Versailles constitue une injustice, qu'il faudra bien réparer quelque jour. Pour les relations internationales, point de limites à la charité chrétienne : les Allemands (sont-ils si mauvais qu'on le dit? ont-ils eu tous les torts qu'on leur prête?) doivent être pardonnés, et réhabilités au plus vite dans tous leurs droits. Mais se mettre à la remorque des catholiques allemands, c'est une autre affaire. Et surtout le projet de cette Internationale blanche n'est-il pas prématuré? — Pour rallier l'unanimité des suffrages, Don Sturzo a un trait de génie : il manifeste son intention de faire de l'Italie même le centre du grand mouvement qu'il rêve d'organiser. « A l'heure actuelle, dit-il, nous avons commencé nos études sur le terrain pratique, sur l'instrument du travail international, c'est-à-dire la Société des nations et le Bureau international du travail. Nous ne portons pas devant le Congrès la question de l'Internationale populaire, parce que nos cadres ne sont pas encore complets. J'annonce cependant que vers février-mars, une assemblée se tiendra en vue de sa constitution; et elle se tiendra en Italie, parce que c'est seulement de l'Italie, siège international du droit, siège international de la catholicité, que peut venir une parole d'universalité... »

En ce mois d'octobre 1921, le parti populaire italien fait éclater sa puissance. La guerre a permis aux catholiques de franchir une étape décisive. Il y avait longtemps qu'ils désiraient participer à la vie politique du pays; en se tenant loin d'elle, il leur semblait qu'ils avaient des airs de parias; faute d'exercer tous leurs droits, leur abstention, même volontaire, les rangeait dans une classe inférieure de la cité. L'exubérante ardeur qu'ils montrent aujourd'hui vient de cette longue abstention : ils ont une revanche à prendre. Les étapes avaient été infiniment lentes, au cours des années qui séparent 1871 de 1915 : ni élus, ni électeurs; le *non expedit*; l'abolition du *non expedit;* les catholiques allant aux urnes pour appuyer de leur vote les partis d'ordre; quelques députés envoyés à la Chambre... Tout d'un coup, la guerre... L'atmosphère est

balayée ; les objections, les scrupules, les craintes qui empêchaient la naissance d'un parti catholique italien, disparaissent au point qu'on s'étonne de les avoir vus durer si longtemps, et qu'on a peine à les comprendre. En deux ans, des directives sont conçues et affirmées, un programme est élaboré ; les cadres inférieurs de l'Église sont utilisés pour une organisation solide et disciplinée, sans que l'Église elle-même lie sa cause à celle du parti naissant ; on se prononce nettement pour la démocratie, de façon qu'on gagne les masses ; on affronte la vie publique, on s'affirme comme une des forces vives du pays, on s'impose au Parlement, on conquiert les ministères : quelle brève et triomphale carrière ! Encore ne la considère-t-on pas comme terminée ; ces succès ne font qu'inspirer le désir d'autres succès plus vastes ; on ne se contente plus de la collaboration au pouvoir, on aspire au pouvoir total et sans partage, et on s'en va joyeusement vers l'avenir, avec une confiance superbe et un bel appétit.

SILHOUETTES :

Don Sturzo. — Sec, maigre, noir ; tout en nerfs ; Sicilien, fils d'une terre ardente, ardent comme elle. Son activité tient du prodige. Il est loin d'être sans curiosité d'esprit ; il a même fait partie, autrefois, de ce groupe de la Culture sociale, dirigé par Murri, qui voulait ouvrir le catholicisme italien aux souffles de la vie moderne. Mais de modernisme, point ; il a su se garder de tout excès ; et aussi bien, c'est l'action qui l'attirait invinciblement. Chose étrange qu'un prêtre se soit jeté dans les luttes municipales, qu'il ait conquis, à la force du poignet, la mairie de sa ville, qu'il soit devenu le secrétaire général de l'Association des communes italiennes, qu'il se soit imposé à tous par ses extraordinaires qualités d'organisateur : la soutane va mal, d'ordinaire, avec des soucis de ce genre. Prêtre irréprochable d'ailleurs, il n'a pas d'autre ambition que de faire triompher ses idées ; ou plus exactement, que de traduire ses idées en actes. Il a l'instinct des réalisations pratiques, c'est sa passion. Il est partout, il voit tout, il prévoit tout, il intervient juste au bon moment pour proposer aux hésitants, aux indécis, aux brouillons, toutes solutions opportunes. Le parti populaire serait-il né sans lui ? Il ne serait pas arrivé, sans lui, à ce haut degré de prospérité. Don Sturzo l'anime, Don Sturzo le vivifie ;

Don Sturzo le domine aussi : il est le dictateur. Je sais bien qu'il s'afflige quand on l'appelle de ce nom, et qu'il proteste ; il ne veut être qu'une unité parmi beaucoup d'autres ; il demande expressément que ses amis n'adoptent pas la définition de ses ennemis, à savoir que le parti populaire est celui d'un seul homme. Accordons-lui cette satisfaction, pour qu'aucune ne lui soit refusée ; et disons qu'il est un simple soldat, comme Napoléon était le petit caporal.

La première fois que je l'ai vu, c'était dans le hall d'un hôtel, entouré d'un état-major de fidèles; je ne sais plus ce qu'il organisait, mais il organisait sûrement quelque chose. Autre décor favori : un wagon de chemin de fer; il va de Naples à Milan comme vous allez de Paris à Versailles; il vole à Berlin, parle avec vingt députés, assiste à une séance du Reichstag, visite des œuvres, inaugure une école italienne en quelques jours ; puis il se hâte de rentrer à Rome, pour dire son mot au président du Conseil. Partout où il faut donner une impulsion, on le rencontre. Aujourd'hui, c'est son apothéose. La reconnaissance qu'on éprouve pour son œuvre se traduit en admiration frénétique. Son âme de Latin ne peut pas ne pas tressaillir, devant cette foule qui s'émeut pour sa gloire ; son âme d'apôtre ne peut pas ne pas se sentir heureuse, s'il rapporte au Maître qu'il sert la moisson de ce jour. On l'applaudit, on l'applaudit encore ; il salue, il s'incline ému jusqu'aux larmes ; et comme ni les bravos ni les cris ne suffisent à exprimer les sentiments du public qui l'acclame, on lui jette des fleurs par poignées, de sorte qu'une neige d'œillets blancs s'abat sur sa soutane noire.

Meda. — Une autre force du parti populaire ; une des forces de l'Italie.

Le corps est épais, l'allure pesante ; on reconnaît le sédentaire, qui ne se trouve nulle part mieux que dans un cabinet de travail, chargé de livres, bourré de dossiers. Si vous ignoriez qu'il s'agit d'un Italien, vous penseriez, en le voyant, à quelque Flamand flegmatique. Aucune exubérance et pas de gestes. La modestie, la simplicité même. Essayez d'aborder, en France, un homme qui détient une parcelle de l'autorité : il est rare qu'il ne vous fasse pas sentir son importance, ne fût-ce que par des nuances fugitives. En Italie, où la vanité du rang social n'est guère de mise, où l'étiquette est un supplice, on n'a pas à tra-

verser de multiples barrières pour arriver jusqu'aux gens haut placés, et ils ne prennent pas à votre égard des airs de demi-dieux. Cette vérité générale s'applique tout spécialement à Meda. Ce ministre qui a exercé sur les finances du royaume d'Italie l'action la plus efficace; ce chef de parti, qui a le droit de traiter d'égal à égal avec les plus puissants; ce futur président du Conseil, ainsi qu'il est probable, est bien éloigné des faiblesses d'amour-propre.

Je lui rends visite au moment où on lui demande, avec de vives instances, de se rendre comme plénipotentiaire à la Conférence de Washington : il hésite, par une modestie excessive; et aussi parce qu'à force de s'être occupé des intérêts de l'État, il a négligé les siens. Il faut bien qu'il reprenne son métier d'avocat, s'il veut vivre; le métier de ministre ne nourrit pas son homme. Ce qui domine en Meda, c'est la fermeté, la lucidité de l'intelligence; c'est la puissance de la raison. Son besoin d'exactitude se trahit de lui-même; je ne lui pose pas une question sans qu'il la précise d'abord : « En quel sens l'entendez-vous? Que voulez-vous dire ? » Et puis, ayant ainsi mesuré, limité, clarifié les choses, il répond avec netteté, avec vigueur. Il rappelle les débuts de la démocratie chrétienne, les premiers combats, et que la puissance du parti populaire procède en quelque mesure de ces humbles commencements. Il porte au fascisme, considéré comme phénomène politique, le plus vif intérêt: peut-être parce qu'aimant à voir clair en toutes choses, il ne distingue pas encore suffisamment ce qui s'agite dans ce parti en devenir; et peut-être aussi, habitué à prévoir les lointains effets des mouvements d'opinion, est-il embarrassé pour mesurer au juste la portée de cet élan juvénile. Écartant les contingences, et dominant toutes les petitesses, comme les bons géants de la légende dominaient et les villages et les villes et les montagnes qui semblaient si hautes aux frêles humains, Meda évalue et la souffrance présente de l'Europe, et les raisons d'espérer : celles-ci l'emportent. Il y a des hommes en compagnie desquels on ne peut vivre, fût-ce une heure, sans se sentir soi-même fortifié, tant ils sont forts : Meda est de ceux-là. Leur saine raison agit comme un charme ; surtout lorsqu'on la sent nourrie par une vaste culture, et humanisée par une profonde bonté : c'est ici le cas.

S. E. LE CARDINAL RATTI. — Au cœur de l'active cité, un calme palais, la vie bourdonne autour de lui, mais la cathédrale l'abrite sous son ombre. Dès qu'on en a franchi les portes, on entre dans le recueillement. On traverse des cloîtres et des portiques, où glissent des robes noires. On gravit des escaliers de pierre larges comme des routes et beaux comme des monuments. On passe dans des salons si vastes qu'on y est comme perdu : on n'en a plus l'habitude. On attend : et voici qu'apparaît Son Éminence le cardinal Ratti, archevêque de Milan.

Son allure est d'une dignité qui n'exclut pas l'aisance; il paraît très jeune encore; il n'est pas voûté, ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux gens qui ont vécu courbés sur les livres; son regard est très pur, son sourire affable. Il est heureux de se retrouver dans sa bonne ville après ses pérégrinations lointaines, il est heureux de se livrer tout entier aux soins de son ministère, pasteur au milieu de son troupeau; il lui plaît de recevoir tous ceux qui veulent bien venir à lui, et d'aller lui-même au devant des malades et des affligés. Il a rendu visite aux prisonniers ce matin même. Il n'a pas perdu le souvenir des bonnes lettres, fidèles compagnes de sa vie; il cite le nom des savants français avec lesquels il fut en rapports, lorsqu'il était le gardien des livres précieux et des manuscrits rares. Il parle avec émotion des fêtes célébrées en l'honneur de Dante, qui le réjouissent moins encore en sa qualité de savant que comme Italien. En rendant hommage à Dante, l'univers entier rend hommage à l'Italie, berceau de toute civilisation.

Partis de Dante, qui est à la mode, nous en arrivons à parler du rapprochement entre le Vatican et le Quirinal, qui est à l'ordre du jour. Tous en parlent, même ceux qui n'ont rien à en dire. Ceux qui savent procèdent-ils comme les commerçants, lesquels tiennent leurs projets d'autant plus secrets qu'ils veulent les réaliser plus prochainement, et mènent grand bruit autour de ce qu'ils ne veulent pas faire?

Je lis dans mes notes l'opinion du cardinal : « Toutes les rumeurs qui circulent au sujet du rapprochement entre le Saint-Siège et le Gouvernement italien ne signifient pas que l'entente doive se réaliser demain. Tant d'articles, tant de discours, tant de propos de toute espèce, auront cependant un résultat : c'est de préparer les esprits et de chercher les voies.

Mais ils ne précipiteront pas un mouvement qui ne saurait être que le résultat d'une lente évolution. »

MUSSOLINI. — Je ne sais si je pourrai assister au troisième congrès politique, celui des fascistes. Au moins ai-je vu Mussolini.

J'attends dans les bureaux de son journal, le *Popolo d'Italia;* un bâtiment neuf dans un quartier neuf; on entend, lorsqu'on entre, le bruit des presses. De tout jeunes gens, des soldats, des femmes, qui ne se contentent pas de ce que peuvent leur dire les sous-ordres, et qui veulent parler au chef en personne, attendent comme moi. Mussolini arrive d'un pas pressé, reçoit le rapport de ses hommes de confiance, leur donne des instructions, les congédie; je puis entrer.

Voilà donc le lutteur, le dompteur des foules; celui qui a couru toutes les aventures, tous les dangers; le condottière qui fait obéir à sa voix cinq cent mille hommes. Quelle étrange existence! Sorti du peuple, socialiste convaincu, et journaliste révolutionnaire; se séparant de ses camarades à l'appel de la patrie, engagé volontaire de la première heure après avoir mené une campagne décisive pour l'intervention, grièvement blessé; après l'armistice, l'adversaire le plus acharné des communistes italiens; venant au secours de la bourgeoisie incapable de se défendre elle-même, affrontant les socialistes le soir même de leur élection victorieuse, engageant la bataille dans les rues de Milan, et rétablissant l'ordre par la violence; avide de toutes les jouissances, et considérant la lutte comme la jouissance suprême; combattant sans cesse, non seulement contre les partis adverses, mais contre ses propres compagnons, pour expulser les infidèles, ramener les hérétiques, réduire à l'impuissance les ambitieux qui sont à l'affût de toutes ses fautes pour provoquer sa chute. Il ne lui manque aucun des traits communs aux grands meneurs, ni un indiscutable courage, ni l'oubli des règles de la morale commune, ni la fascination personnelle, ni le mépris des hommes, mépris qu'il lui plaît de marquer quelquefois par un très apparent dédain. Alors il reçoit les hommages comme un dieu ennuyé.

Il y a des savants qui ont l'air de cordonniers, et des généraux qui ont l'air de professeurs en retraite. Mussolini a l'air de ce qu'il est. Vous le rencontreriez dans la rue que vous vous

retourneriez pour le mieux voir. Le teint est basané, le masque énergique; la figure entièrement rasée a la beauté mâle et farouche des bustes de la Renaissance italienne. Trois choses frappent surtout : le menton fortement marqué, et volontaire; les lèvres fines et sensuelles; les yeux surtout, les yeux sombres et ardents.

Oui; il le sait bien : il est un de ceux qui ont arrêté le bolchévisme dans sa marche envahissante, et qui lui ont décidément fermé les portes de l'Italie. Ce grand corps était menacé d'une infection dangereuse; il l'a guéri : maintenant, il continue à veiller contre les rechutes possibles. Il ne considère pas sa tâche comme finie, car le patriotisme italien n'est pas encore formé... Comme je l'interromps ici, pour lui dire qu'aux yeux d'un étranger, le patriotisme italien est non seulement formé, mais tout à fait vibrant et comme exaspéré, Mussolini sursaute. Il frappe sur son bureau; il se penche en avant; son masque se durcit; sa voix s'élève. Je n'y entends rien. Le patriotisme italien est bien loin du point où il veut l'amener. Sans doute, il s'est éveillé depuis quelques années, il s'est manifesté pendant la guerre. Mais à présent, comme s'il était pris de lassitude, il s'endort. Des discours, des déclamations patriotiques, tant qu'on voudra. Mais quand on demande des actes, et surtout quand on fait appel à la bourse, il n'y a plus personne. On croit qu'on a tout fait quand on a fait de la rhétorique. Il faut apprendre à l'Italie que ses efforts ne sont pas terminés, exiger d'elle de nouveaux sacrifices, et faire pénétrer jusque dans les classes les plus rebelles le sentiment de la dignité de la nation.

Ainsi parle Mussolini. La sonnerie du téléphone l'interrompt; il s'agit d'un duel, dont il considère la perspective avec un certain plaisir; d'autant plus que la police fait tous ses efforts pour intervenir, et qu'on la dépistera : double agrément. — Ce coup de téléphone, bien qu'il ressemble à un procédé utilisé au théâtre, n'est nullement préparé.

J'arrive à la plus grave question. Le fascisme est en pleine évolution; il était une force d'action, qui s'opposait aux éléments anarchiques; maintenant, il va devenir un parti. Ce grand changement peut-il s'opérer sans qu'il y ait transformation de substance? Quel programme le nouveau parti politique adoptera-t-il?

Mussolini est sûr de lui-même. En matière de politique exté-

rieure, dit-il, notre programme sera sensiblement le même que celui des nationalistes, sans que nous nous confondions avec eux. Pour la politique intérieure, nous aurons un programme démocratique. Nous accueillerons peut-être les restes des vieux partis libéraux, sans crainte d'être subjugués par eux, parce que nous resterons les maîtres de choisir.

Il prend un temps, et ajoute :

— Après tout, qu'importe le contenu théorique d'un parti? Ce qui lui donne la force et la vie, c'est sa tonalité; c'est la volonté, c'est l'âme de ceux qui le constituent.

Évidemment...

Gabriele d'Annunzio (1). — Il a choisi comme retraite, après les heures ardentes de Fiume, un paysage de rêve. Virgile, qui le chanta, y laisse encore errer son ombre. Au milieu de ses collines et de ses montagnes, le lac qui sourit au ciel a l'air d'un miroir enchanté gardé par des géants qui l'aiment. Il se plaît à faire valoir la gamme infinie de ses bleus, bleu tendre, bleu d'azur, bleu d'acier, bleu d'argent. Il est harmonieux sans être fade; le noir des cyprès et des roches rehausse de tonalités vigoureuses ces bleus délicats. Si, dépassant Gardone et Fasano, on remonte vers le Nord, les montagnes s'escarpent, les pics neigeux apparaissent, les rives se resserrent, les routes bordent des précipices, le caractère grandiose de l'ensemble s'accentue. Les colères de ces eaux paisibles sont redoutables : le vent vient-il à souffler, en quelques minutes les vagues s'enflent, battent les bords qui les repoussent, engloutissent les barques; et dans les profondeurs du lac, les corps humains s'engloutissent jusqu'aux abîmes inconnus. Il change d'aspect à toutes les heures du jour, ce beau lac lumineux. Ce soir, une buée s'est élevée à sa surface; le soleil d'automne, pourpre et or, s'est enfoncé dans la brume; perdue dans le crépuscule et dans le brouillard, la barque qui nous portait semblait glisser mystérieusement vers le pays des âmes, vers le pays des ombres, vers le royaume silencieux et impalpable des Cimmériens. A peine les lumières de Gardone, indécises, jaunâtres, et tremblotantes, nous indiquaient-elles le port et la présence des vivants.

(1) Ces lignes étaient écrites avant l'accident dont Gabriele d'Annunzio a été victime, il y a quelques semaines. Nous lui adressons nos meilleurs vœux de complet rétablissement.

La villa où le *Comandante* est attendu à dîner, est de noble apparence. Les gens du XVIIIe siècle finissant, qui l'ont bâtie sur la rive du lac, aimaient les vastes salles aux lignes sobres et sévères. Ils n'entendaient rien au confort, et leurs successeurs n'ont pas poussé le respect jusqu'à les imiter sur ce point, il s'en faut. Mais on ne les a pas trahis. On a gardé les fresques à leur goût, où vous voyez de tendres bergers mener leurs brebis au long d'un ruisseau qui serpente; on a gardé les fauteuils hiératiques, les tables immenses, et, dans un coin, cette harpe. Deux têtes de marbre érigées sur des colonnes de porphyre contemplent de leurs yeux morts la petite société cosmopolite, — Anglais, Italiens, Français, — qui attend avec révérence l'arrivée du Commandant, hôte familier de cette belle demeure.

Je n'oublierai jamais, pour mon compte, qu'il nous a donné un peu de son cœur; et je me rappellerai toujours qu'il fut avec nous à l'heure suprême. C'est le danger de la France qui l'a transformé, dilettante et sceptique qu'il était, en croyant, en soldat, en chef; c'est le danger de la France qui a fait surgir de cet incomparable artiste un homme d'action. Sans lui, sans la puissance de son verbe, sans l'effort de sa volonté, la grande flamme qui illumina la conscience italienne aurait malaisément jailli. Il ne fut pas de ces ingrats qui, aimant les plaisirs que leur offrait la France, n'aimaient pas son âme et l'ont trahie : il a compté, au contraire, parmi ceux qui ont voulu lui rendre en sacrifices ses dons des jours heureux. S'il a marqué à notre égard, depuis lors, quelques mouvements d'impatience, c'est précisément qu'il nous chérit toujours, car on ne s'irrite pas contre les indifférents. Il a souffert de ne plus se sentir en harmonie avec nous, et il l'a dit magnifiquement, à sa manière. Il ne manque pas de me rappeler le mot de M. Clemenceau, ce mot qui a blessé toute l'Italie en même temps que lui : — « Fiume, c'est la lune... » — Mais il tient à rappeler aussi tous les liens qui l'attachent à notre patrie, et dont il veut qu'aucun ne soit rompu. Il me parle de la littérature française contemporaine qu'il connaît aussi bien que aucun homme au monde; de sa nostalgie de Paris, la grande ville, qu'il voudrait revoir un jour; ne fût-ce que pour y retrouver un incognito relatif, et échapper aux inconvénients d'une popularité qui devient un supplice. Il s'expliquera sans ambages, une fois ou l'autre, sur les différends qui séparent

nos deux pays. Il me dit : « Saluez pour moi la douce France... »

Pour les Italiens, que ne représente-t-il pas aujourd'hui? La plus belle tradition de la Renaissance, ressuscitée dans ce joaillier des mots. La gloire des lettres, de tous les trésors le plus précieux pour un esprit latin, et qui fait resplendir au loin le nom de la patrie en même temps que celui de l'homme Le tragique poème de la guerre, la boue des tranchées, l'élan des assauts, les vols héroïques. La victoire. Au delà même de la victoire, l'effort désespéré pour assurer à l'Italie nouvelle sa plus grande place au soleil. Lorsque tant d'autres étaient des « renonciataires, » comme ils disent, Gabriele d'Annunzio n'a pas renoncé

Mais quand on serait Cafre ou Hottentot, quand on ignorerait l'histoire de ces dernières années, quand on pousserait l'esprit de parti jusqu'à lui dénier tout mérite, littéraire ou autre, il serait impossible, j'imagine, de n'être pas séduit par sa seule personnalité. Je ne sais quelle force émane de lui, comme si une source d'éternelle jeunesse, d'éternelle vigueur était cachée dans son âme et dans son corps. J'ai l'impression d'être sous un charme auquel je ne saurais me soustraire, même si je voulais m'en défendre : ce qu'à Dieu ne plaise ! On raconte l'histoire des politiciens venus de Rome tout exprès pour le convaincre et qui s'en retournent convaincus par lui : je comprends cela. On me dit que devant une foule, encore qu'il ne ressemble en rien au type classique de l'orateur, on penserait entendre un enchanteur, qui la calme, l'excite, la dirige où il veut : je le crois sans peine. Les Parisiens le reconnaîtraient tel qu'ils l'ont vu chez eux; il ne semble pas avoir vieilli, même à travers l'épreuve de ces rudes années. Il est svelte, mobile, nerveux; sa voix est vigoureuse et bien timbrée. Il se prodigue dans la conversation, ne la domine pas, prêt à en accepter tous les caprices, à en suivre tous les rebondissements. Il se plaît infiniment à ce jeu délicat. Gabriele d'Annunzio, causeur, a tous les genres d'esprit : de la gravité, de la profondeur, de l'érudition sur les plus diverses matières, du lyrisme qui brille tout d'un coup dans une éclatante image; et non seulement de l'humour, mais de la très franche gaîté.

Comme on se rappelle, en le voyant, ce mot d'Alfieri, que la plante humaine croît ici avec plus de force qu'en aucune autre terre ! Quelle individualité puissante ! On dirait qu'il est capable

de mener à la fois plusieurs vies. On vient le trouver jusqu'en sa retraite, de tous les points du globe : hier, c'était un groupe de Japonais qui lui exprimaient leur admiration, voyant en lui le représentant de l'homme moderne ; avant-hier, c'étaient des journalistes américains qui voulaient à tout prix savoir son avis sur la Société des nations, sur l'avenir du monde, et sur quelques autres bagatelles. De toute l'Italie, on s'adresse à lui ; les jeunes gens surtout, qui cherchent une force dans le désarroi de l'heure présente. Il s'occupe de ses anciens légionnaires, au point d'assurer le sort de plusieurs d'entre eux avec une générosité qui ne s'est jamais démentie. Il a entrepris une grande édition de ses œuvres complètes. Il corrige, non sans remaniements infinis, les dernières épreuves de son *Notturno*, qu'il considère, me dit-il, comme la plus belle de ses œuvres. Il a des projets de romans, de pièces de théâtre, — voire de théâtre pour marionnettes. Il veut voyager. Plusieurs vies à la fois, en vérité, dont chacune suffirait à l'activité d'un homme ordinaire...

L'automobile est prêt : il est près de minuit, le commandant va partir. Mais non pas sans qu'on ait donné un coup d'œil au jardin, qu'éclaire féeriquement le clair de lune. On est tout d'un coup baigné dans cette douce lumière bleuâtre. Au pied de la villa, le lac étend sa splendeur dormante ; on entend le clapotis de l'eau. Tout semble vivre d'une vie mystérieuse ; les orangers et les citronniers tressaillent ; l'agavier redresse sa silhouette pauvre et fière ; on distingue à travers l'épaisseur du feuillage les fruits pressés des kakis, qui regrettent la chaleur du jour. Les rayons lunaires glissant sur les antiques statues semblent éveiller la pierre elle-même : et voilà que vivent aussi les dames et les seigneurs vénitiens, debout sur la balustrade, occupés à regarder éternellement les eaux ; voilà que frémissent les Pomones et les Flores des pelouses ; et les deux petits lions de Venise, montant la garde devant la porte de fer qui clôt l'escalier moussu, se racontent leur antique gloire et se regardent gravement.

APRÈS DEUX MOIS DE SÉJOUR

Voilà deux mois que je séjourne en Italie.

En arrivant, j'avais, je m'en souviens, quelque appréhension ; de si étranges nouvelles nous étaient parvenues ! Cette

appréhension s'est vite calmée; j'ai eu bientôt le sentiment que la vie nationale reprenait peu à peu son rythme régulier, après des secousses qui auraient brisé peut-être des organismes moins résistants. Il faut que j'enregistre à présent de nouvelles acquisitions.

La guerre a bouleversé la vie économique du pays. Elle a brusquement arrêté les progrès matériels d'une nation qui suivait des chemins prospères. Mais c'est un arrêt provisoire. Rien d'essentiel n'est lésé; l'Italie reprendra sa route dès que l'Europe sera elle-même pacifiée.

La guerre a substitué, à une carte politique assez confuse, des plans très nets. Elle a supprimé, ou peu s'en faut, le parti républicain. Interventistes de la première heure, les républicains se sont ralliés à la monarchie, mettant le salut de la patrie au-dessus de leurs dogmes politiques. Ce premier sacrifice a été suivi du sacrifice de leur vie, car ils n'ont pas cessé de combattre parmi les plus vaillants, depuis l'Argonne. Pour ces deux raisons, toutes deux à leur honneur, le parti s'est affaibli jusqu'à l'épuisement, et ses possessions ne sont plus guère que des îlots épars.

Le parti nationaliste compte toujours; non par le nombre, puisqu'il avait exclu coup sur coup les démocrates, et les libéraux eux-mêmes; mais par la qualité de ses représentants et par la force de sa doctrine.

Il a servi de levain à la conscience italienne; il y a en Italie plus de nationalisme que de nationalistes. Seulement, un concurrent redoutable s'est révélé : le fascisme. Le programme intérieur diffère, le programme extérieur se ressemble. Si bien que le parti nationaliste, qui ressemblait déjà à un état-major sans troupes, voit un général ami et allié lui enlever ses possibilités de recrutement.

Restent trois grandes forces: le parti socialiste actuellement en déclin; le parti populaire, actuellement en progrès; entre les deux, les partis libéraux en désarroi, dont le fascisme s'emparera peut-être; le fascisme, qui a cessé d'être une force de sauvegarde, qui est devenu dans l'État une puissance dont l'État n'est plus maître, qui veut devenir un parti politique sans renoncer aux méthodes de violence, et qui est en pleine crise de transformation.

Les positions sont aussi nettes que possible; point d'ambi-

guïté. Or depuis vingt ans, ou davantage, la vie politique italienne tendait à l'opportunisme. C'était le triomphe de la « combinaison. » La combinaison est assez étrangère à notre mentalité française; c'est un art, l'art de trouver entre deux intérêts opposés le point par lequel ils pourront s'unir; c'est une transaction, qui consiste à obtenir que chacune des deux parties en présence cède un peu de ses prérogatives, en vue de l'intérêt général; c'est, un peu, l'oubli des principes abstraits, qui sont gênants dans leur intransigeance, au profit de la pratique. Elle suppose quelque scepticisme, un sens très développé de l'intérêt immédiat, l'habitude de considérer l'action comme indépendante de la théorie; elle est infiniment utile dans la vie courante, qu'elle facilite sans cesse; on ne peut pas dire qu'elle soit toujours parfaitement morale. Elle était devenue un moyen de gouvernement; on avait érigé en système le fléchissement des principes. Mais devant les décisions essentielles à prendre, pour le juste ou pour l'injuste, les principes se sont réveillés dans leur force. L'Italie s'est refusée à obtenir beaucoup, sans risquer grand chose par le jeu d'une habile *combinazione*. Elle a pris parti suivant sa conscience, sans transaction, au moment même où son intérêt, si elle l'avait écouté seul, lui aurait conseillé peut-être de s'abstenir. De l'esprit qui a commandé cette résolution suprême, quelque chose est resté. Les individus, les partis, la nation tout entière, ont réagi contre l'enlizement des années précédant la guerre. On n'a plus voulu des nuances subtiles qui permettraient de concilier les inconciliables; le scepticisme a fait place à de vigoureuses professions de foi; on est même passé de la « combinaison » à la violence. La tranquillité du pays n'y a pas gagné, pour le moment; peut-on dire que sa moralité générale y ait perdu?

Reste à savoir si une transformation analogue s'est accomplie dans les rapports de l'Italie avec l'étranger, particulièrement avec la France. Pour un Français, ce n'est pas le moins délicat.

PAUL HAZARD.

(A suivre.)

BONNAT ET LE PORTRAIT

Un de mes premiers souvenirs de thèse esthétique date du Salon de 1877, où fut exposé le portrait de M. Thiers par Bonnat. Dans un milieu où l'on ne se piquait point de thèses transcendantes sur l'Art, mais où l'on avait connu d'assez près le modèle, on louait l'œuvre du peintre déjà connu, en pleine maturité d'âge et de talent, mais presque nouveau dans la peinture de portrait. « C'est tellement vivant, disait-on, qu'à le voir, au Palais de l'Industrie, bloqué par la foule, le bas du tableau caché par les têtes qui se pressent, on croit que M. Thiers est là, lui-même debout, dans sa redingote noire, parlant dans un cercle d'auditeurs... » Aujourd'hui, on trouverait ce critérium simpliste et naïf. Depuis longtemps, on ne donne plus à l'Art ce but et on exige autre chose de l'artiste. Ce fut pourtant celui de tous les maîtres du portrait et de leur public aux grandes époques de l'Art. Depuis cette impression de mon enfance, j'ai interrogé les grands esprits de la Renaissance, et ceux qui, au XVII[e] siècle, assistaient à l'éclosion des chefs-d'œuvre en Espagne et en Hollande, j'ai feuilleté la plupart des lettres des grands Mécènes, qu'on nous donne toujours en exemple, ceux qui ont suscité, inspiré ou apprécié les plus beaux portraits qu'on ait jamais peints : je n'y ai jamais trouvé d'impressions plus subtiles, ni d'ambitions plus hautes recherchées dans un portrait.

Or, l'autre jour, en apprenant la mort du laborieux vieillard qu'un article secret de la Constitution semblait avoir désigné pour dresser le réquisitoire physiologique de nos chefs d'État,

j'ai voulu confronter son œuvre avec la génération née depuis elle, avec les tendances nouvelles de l'Art, et avec mes goûts habitués à d'autres régals. Je suis retourné au Luxembourg. C'était un dimanche : il y avait foule, et personne dans cette foule, ce jour et à cette heure-là, n'avait connu les modèles des effigies exposées : Léon Coignet, le cardinal Lavigerie, Mme Pasca... Et voici que, dès la porte, dès les salles voisines, à la première approche, le miracle, — un miracle grossier, si l'on veut, une supercherie esthétique, — se reproduisait après si longtemps : près de cinquante ans pour le portrait de Mme Pasca : l'illusion de la présence réelle. La magie du pinceau opérait : les figures de Bonnat sortaient de leur cadre et se mêlaient à la foule. Et, de toutes celles de ce musée, c'était les seules à rivaliser de relief, de poids, de densité avec les gens qui allaient et venaient, à « tenir le coup » au milieu des vivants. Je parle des figures des portraits et aussi de l'extraordinaire pauvre *Job* sur son fumier. Retournez les voir. Les figures voisines s'effacent, s'éliment, rentrent dans la toile, paraissent des images plates à côté. Sans doute, elles ont parfois des vertus que celles de Bonnat n'ont pas. Par exemple, Degas ne nous donne point dans son groupe de portraits en famille l'impression de la densité, de la pesanteur qu'ont les corps réels, mais il est infiniment plus coloriste et savant en harmonies. Whistler non plus avec le portrait de sa mère, tout à fait plat, ni Carrière avec ses têtes d'expression, et même ses portraits, semblables à des irradiations fluidiques; mais ils ont cherché tout autre chose que le relief, et parfois la subtile saveur de leurs trouvailles enchante les regards plus que l'aspect de la vie. Toutefois, quand on a dit tout cela, il reste que la plupart des artistes les plus illustres qui peuplent ces salles : Cabanel, Carolus Duran, Benjamin Constant, Gabriel Ferrier, Fantin-Latour lui-même, M. Gervex, et bien d'autres, ont cherché ce que cherchait Bonnat : — à nous mettre en présence de leurs contemporains, tels qu'ils étaient quand ils étaient vivants, — et que Bonnat seul y est parvenu. L'homme qui a si pleinement réalisé ce que tant d'autres ont cherché vaut qu'on s'arrête à considérer son œuvre au moment où elle est fixée *ne varietur* par la mort, qu'on dise quelle sorte d'homme fut l'ouvrier et quelles sont ses chances, malgré tous les retours et les sautes des opinions successives, de vivre après lui.

I

« J'ai été élevé dans le culte de Vélasquez. J'étais tout jeune à Madrid ; mon père, par les journées radieuses comme on n'en voit qu'en Espagne, me menait parfois au musée du Prado, où nous faisions de longues stations dans les salles espagnoles. J'en sortais toujours avec un sentiment de profonde admiration pour Vélasquez. Les *Menines*, le *Christ*, les *Lances* hantaient mon imagination. Plus tard, quand il me fut permis de fréquenter les cours de San Fernando, je retrouvai chez mes jeunes camarades d'atelier les mêmes élans d'enthousiasme. Vélasquez était notre Dieu. Nous connaissions ses œuvres par cœur, nous savions comment étaient peintes telle main, telle tête. Le moindre des repentirs si fréquents dans ses œuvres ne nous échappait pas, et nous ne parlions de lui qu'en le désignant respectueusement par son prénom « don Diego, » ce qui, dans notre pensée, voulait dire : « le maître, le maître par excellence, » tout comme les Italiens disent Raphaël ou Michel-Ange... »

Ainsi parle Bonnat, en tête d'un livre jadis consacré au maître par M. de Beruete. Il nous livre ainsi le secret de sa vocation : une impression violente, dans l'adolescence, à ce moment précis qui, selon une théorie de Lombroso, est décisif. Cet impérieux appel le mena tout jeune dans l'atelier de Federico de Madrazzo, alors directeur de l'Académie, à Madrid. Il y a de cela soixante-douze ans et, au livret du dernier *Salon*, on peut lire encore, après le nom de Léon Bonnat, cette mention : « élève de Madrazzo, » selon la touchante coutume des vieux maîtres. Ainsi, à la différence de nos peintres formés par l'Italie, surtout par Rome, Bonnat nous est d'abord venu d'Espagne, plus réaliste, plus tenté par les effets violents de lumière et d'ombre, moins adorateur de la ligne pure et de l'arabesque décorative, moins éberlué par la théorie du « Beau idéal » que ses confrères de l'École de Rome. Pourtant dès l'abord, il n'y avait pas entre eux et lui un monde. Mais, peu à peu, la tendance du jeune Bayonnais se précisa. En dépit de Léon Coignet dont il fut l'élève à Paris et de Rome où il fit un séjour, sans avoir eu le grand prix, sa nature le rapprocha de ce qu'on trouve en Espagne plutôt qu'en Italie, — Ribera et les Bolonais exceptés. On peut noter ces coïncidences, ces rencontres : rien

de plus vain que de leur attribuer la formation d'un artiste aussi personnel que celui-ci. Ignorant l'Espagne et uniquement formé à Paris et à Rome, il y aurait trouvé, ne fût-ce qu'en Ribera, en Valentin, en Rembrandt, de quoi déterminer son pinceau et sa facture. Et, Espagnol lui-même, uniquement formé par les musées d'Espagne, il aurait pu faire une tout autre peinture, inspirée du Murillo des Vierges, de Morales, de Pereda ou d'André del Sarte. Pour expliquer un grand artiste, savoir quels exemples il eut sous les yeux dans sa jeunesse ne suffit pas : il faut encore compter avec le coefficient personnel. Tant que les progrès de la science en physiologie ne nous permettront pas de le définir, le mystère subsistera. La recherche des « origines » et des « influences » où nos érudits font tenir toute la formation d'un artiste ne sera jamais qu'un jeu puéril, plus propre à montrer l'ingéniosité des historiens qu'à éclairer le problème.

Quoi qu'il en soit de la cause, l'effet produit sur nombre d'amateurs fut celui d'un coup de poing. Non pas tout de suite. Comme tous les tempéraments forts, le jeune élève de Madrazzo et de Léon Coignet, placé ensuite à Rome sous la férule du bon Schnetz, contint assez longtemps ses instincts de brutalité picturale. Il n'effraya tout d'abord personne. Ses portraits au *Salon* de 1857, son *Bon Samaritain*, envoyé de son atelier de la via Sistina, à Rome, au Salon de 1859, sa *Mariuccia* et son *Abel mort* en 1861, son *Martyre de Saint André* et sa *Maria Pasqua* en 1863, ses *Pèlerins aux pieds de la statue de Saint Pierre* dans l'église Saint-Pierre de Rome, et son *Mezzo baiocco, Eccellenza!* en 1864, son *Antigone* en 1865 étaient d'une facture vigoureuse, mais dans une gamme de valeurs et de couleurs dont on avait l'habitude. Théophile Gautier le comparait à Murillo. Il collectionnait des médailles, recueillait les suffrages des maîtres, et vendait ses toiles à la famille impériale : à la princesse Mathilde et à l'impératrice Eugénie. Seulement, au *Salon* de 1866, en même temps que son succès s'affirmait, sa facture choqua un peu. Un critique parle de sa « brosse rude et noire » en regardant son *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*, et ses *Paysans napolitains* devant le Palais Farnèse.

Comme on le voit, jusque là ses envois étaient toujours équilibrés de façon à satisfaire le goût qu'on avait alors de la grande composition et celui de l'observation directe qu'il avait lui-

même. Encore au *Salon* de 1867, *Ribera dessinant à la porte de l'Ara Cœli* et *Gaby*, et à celui de 1869, une *Assomption* pour l'église de Bayonne y répondaient. Puis brusquement, à partir de 1870, les sujets et les curiosités se modifient. C'était, jusque-là, ceux d'Hébert, ce sont dorénavant ceux de Decamps : des fellahs, des cheiks, des barbiers turcs ou nègres. C'est que Bonnat, sûr à présent de son avenir, s'est donné des vacances et est allé voyager en Orient, refaire, en réalité, le mystérieux voyage de Decamps. Les amateurs le suivent toujours. Car si ses thèmes ont changé, sa peinture ne change pas.

Mais voici le coup de poing : le *Christ en croix* pour le Palais de Justice en 1874, et le *Job* en 1880, le premier visiblement inspiré de Vélasquez, le second de Ribera, mais tous deux avec la griffe de Bonnat. Le peintre, entre quarante et cinquante ans, se sentant sûr de son métier, sûr de faire aussi bien quoique autrement que ses aînés directs et ses maîtres immédiats, fait autrement. Il arrive lentement à réaliser sa forme spécifique, comme ces arbres destinés à une longévité peu commune, — mais il y arrive. Le *Christ* et le *Job* firent alors, dans les petits cénacles de dilettantes, presque autant de scandale que le *Jean Baptiste* et la *Belle Heaulmière* de Rodin, et pour les mêmes raisons. On reprocha au *Christ* d'accuser toutes les horreurs d'un cadavre vulgaire, ayant été copié d'après un sujet de l'amphithéâtre de l'École de Médecine, ce qui était exact, tout comme on a pu reprocher au *Jean Baptiste* de Rodin, non pas d'avoir été moulé sur nature, ce qui était faux et absurde, mais bien de reproduire les tares d'un modèle fort connu alors dans les ateliers, en quoi on ne se trompait pas. Quant au *Job* accroupi sur quatre brins de paille, la tête renversée vers la lumière d'un ciel inexorable, nu, décharné, le ventre flasque, ceinturé de plis hideux, il fait presque aussi horreur que la *Belle Heaulmière* et l'on croit l'entendre :

> Ha! vieillesse félonne et fière,
> Pourquoi m'as sitôt abattue?

On comprend donc que le réalisme de ces toiles, à cette époque, ait mis les admirateurs de Cabanel et de Bouguereau, d'Hébert et de Chaplin, voire de Baudry, à une rude épreuve. Ce qu'on comprend moins aujourd'hui, c'est que Bonnat leur ait fait aussi l'effet d'un « impressionniste. » Pour le bien

entendre, il faut se souvenir que le mot a toujours eu, pour le public, deux sens très différents : celui de peinture de plein air, claire, avec des lumières reflétées, des tons divisés, des formes éparpillées et comme diluées dans l'atmosphère, sans dessin très visible, — tout cela le contraire de Bonnat, — et puis le même mot a servi à désigner toute facture large, à touches apparentes, visant à rendre non pas le détail des choses, mais leur masse, leur relief de loin, ce qu'en peut saisir un premier coup d'œil, une impression d'ensemble en un mot. C'est ainsi que Courbet souvent très noir et massif, que Manet dans certaines de ses premières œuvres où les ombres sont encore épaisses et « bouchées » furent cependant qualifiés « d'impressionnistes. » C'est dans ce sens que Bonnat l'apparaissait à quelques esprits timorés. Et, en effet, si on l'oppose, comme alors on l'opposait, à Winterhalter, à Hébert, à Dubufe, à Cabanel, à Chaplin, à Baudry, à Bouguereau, à ce faire lisse et poncé qui rapproche la peinture de la « véritable porcelaine, » selon le précepte de Winckelmann, il paraît un maçon brutal, maniant non un blaireau, mais une truelle et ne se préoccupant que de la solidité de sa bâtisse. « Ce farouche Espagnol de France, » disait About. « Une robe de plâtre, » disait un critique de la robe de satin blanc portée par Mme Pasca, la brutalité de la touche étant sensiblement plus forte, dans une peinture fraîche qu'après quarante-sept ans écoulés.

Toutefois, le succès de ce portrait de femme, au *Salon* de 1875, comme le succès du *Christ* en 1874, fut très vif. C'est seulement une certaine critique et un petit nombre d'amateurs habitués à d'autres formules qui furent scandalisés. Le grand public, la foule qui juge en gros, et qui aime être secouée, je ne dis pas houspillée, réagit par une admiration unanime. Pas plus que Delacroix, pas plus que Corot, pas plus que Millet, pas plus que Rousseau, Bonnat ne fit rire, ni hurler le public, parce que dans son audace, il n'y avait pas que de l'audace : il y avait la force qui la justifie. Bien mieux : c'est le public qui décida Bonnat à faire dorénavant du portrait. C'est la foule anonyme, qui, par ses ovations devant ses portraits, sa froideur devant ses scènes de grand style, lui montra la voie où il devait s'engager et, remplaçant le Jules II du poète, lui dit :

...lui frappant sur l'épaule :
« Marche ! Ta gloire est par ici ! »

II

C'est du portrait de M. Thiers, en 1877, que date sa vocation définitive. Celui de Mme Pasca, quoique très admiré, ne l'aurait peut-être pas déterminée. Le portrait de l'ancien président qui n'était pas meilleur, qui était même moins bon, eut un retentissement formidable, accru par le regain de popularité soulevée autour du modèle par la crise qui suivit de très près l'ouverture du *Salon : le 16 mai*. On loua tout : la pose accoutumée quoique solennelle, la redingote noire boutonnée jusqu'au menton, le toupet légendaire qu'on qualifia « d'aigrette, » le « regard perçant les lunettes, » le teint blafard, les mains petites, bouffies et ridées, aux doigts spatulés et, par-dessus tout, le front vaste sillonné de soucis et le génie irradié par cet homme en qui l'on voyait le type accompli de ce « petit bourgeois qu'acclame notre roture nationale, » disait un critique. On allait jusqu'à écrire : « Le portrait de M. Thiers est un événement. Mieux que cela, peut-être un avènement... »

En tout cas, c'en fut un pour le peintre. C'est lui qui achemina vers l'atelier de la place Vintimille les chefs d'État et les hommes illustres parvenus au soir du XIXe siècle. M. Grévy ouvrit la marche solennellement, comme il appartenait à cet autre petit bourgois, le premier des présidents de la République de gauche, puis l'on vit s'asseoir devant le peintre, Victor Hugo pensif, Renan dans une pose renouvelée de M. Bertin, Jules Ferry, les présidents Faure et Carnot, d'autres encore, Pasteur, Taine, Joseph Bertrand, Puvis de Chavannes. Presque tous les hommes de la République, non par un parti pris, mais par une pente assez naturelle, venaient trouver l'artiste dont le succès avait coïncidé avec celui des 363, et s'il s'y joignit plus tard un cardinal, c'est celui qui avait ouvert une ère nouvelle dans les rapports de l'Église et de l'État, en ordonnant à ses Pères Blancs de jouer la *Marseillaise*.

Peu à peu, l'habitude prise devenait un rite, et le rite devenait un dogme, avec son mystère et sa grandeur. Le grand homme allait poser chez Bonnat, comme le nouveau marié, dans les faubourgs, va chez le photographe, — et il ne se sentait bien assuré de l'être qu'après cette dernière consécration. C'était une sorte de monument commémoratif dont il pouvait

jouir lui-même, quelque chose comme une statue anthume. Chaque escaladeur du pouvoir, chaque tâcheron du progrès, chaque découvreur de mondes, une fois les longues ambitions réalisées et le dur labeur achevé, poète, savant, philosophe, conducteur d'hommes, arrivait-il au sommet, essoufflé, triomphant, — il trouvait Bonnat, le pinceau à la main, impassible, prêt à faire son office. Après, il n'y avait plus que le fossoyeur. A la fin, quelques-uns en eurent, semble-t-il, une superstitieuse appréhension. Ils reculaient devant le portrait par Bonnat, hésitaient, tournoyaient et finalement allaient tomber entre les mains d'Aimé Morot, de M. Marcel Baschet ou de Gabriel Ferrier. Ceux que n'effrayait pas le mauvais œil, et qui entraient chez le sphinx, n'avaient pas à le regretter. Ils trouvaient un homme pénétré de respect pour toutes les grandeurs, voire pour les simples « grandeurs d'établissement, » conscient seulement qu'elles avaient besoin de lui pour durer et paraître sans dommage devant les générations futures, une sorte d'introducteur des grands du jour devant la Postérité, — avec ce quelque chose d'humble et fier du vieux poète, en face de la marquise qui est belle, mais qu'on ne croira telle plus tard, qu'autant qu'il l'aura dit.

Rien n'est si facile que de montrer du tact dans ce tête-à-tête avec les puissances de ce monde : rien n'est plus facile que d'en manquer. Bonnat y apporta une telle perfection qu'il créa l'impression que seul il en était capable. Dans un temps où les artistes se croyaient volontiers des prophètes, ou bien des ambassadeurs de l'art dans le monde, ou des sportsmen, il considéra l'Art simplement comme une fonction, mais comme une des grandes fonctions de l'État. Un jury de peinture, une école nationale, un conseil des musées, lui paraissaient quelque chose presque d'aussi beau qu'une Cour des comptes ou un Conseil d'État ou une Cour de cassation, et il leur souhaitait les mêmes probité, indépendance et décorum. Pour sa part, il y apportait l'esprit d'un grand fonctionnaire, discret, laborieux, respectueux des pouvoirs établis. Avec cela, très fin, ou pour mieux dire très méfiant, très précautionneux, jamais déplacé où que le hasard le mît, partout à son aise, familier nulle part, « tâtant le gué de bien loin, » à la façon de Montaigne, quand il se sentait en terrain peu sûr, confiant, en cas d'alerte, dans son armure principale, le silence. Sa nature l'y portait, un petit incident de sa

vie officielle l'y fixa. Pendant qu'il faisait le portrait de M. Grévy, les journaux rapportèrent des propos qui auraient été tenus, après la pose, entre le président et un diplomate étranger. Bonnat, tout ému, s'était précipité à l'Élysée pour se laver du moindre soupçon qu'il eût pu trahir, ou même écouter cette conversation. Le président le rassura tout de suite : jamais il n'avait songé à l'accuser de cette fuite. Mais l'alerte avait été chaude et la réserve de l'artiste redoubla d'opacité. Jusque-là, il ne disait pas grand chose : à partir de ce jour, il ne dit plus rien.

J'entends sur les sujets qui touchent à la chose publique ou de conséquence. Pour le reste, et pourvu toutefois que ses paroles ne pussent pas être interprétées comme un blâme trop formel ou un engagement trop irrévocable, il trouvait dans la conversation avec les gens d'esprit son principal délassement et son plus grand plaisir. Après sa journée de travail, dans un cercle d'amis fort restreint et minutieusement choisis, — un peu comme celui qui entourait Degas, — il donnait la volée à ses souvenirs.

Il n'en avait guère que de beaux, à cause de sa robuste foi dans la beauté de la vie ; niant le mal, niant la laideur, niant l'injustice, niant la misère que, pourtant, il secourait généreusement et sans bruit. « Je ne veux pas voir !... je ne veux pas voir ! disait-il quand on le mettait devant une tare d'un de ses maîtres préférés, M. Ingres par exemple, j'admire tout comme une brute... » Il se cramponnait à son optimisme et, pour lui donner raison, pour prouver que le bien existe en ce monde, il faisait le bien. Sa générosité à l'égard de ses élèves était proverbiale. Il avait renoncé, en faveur de sa ville natale, aux plus belles pièces de sa collection et le *Musée Bonnat* à Bayonne était pourtant bien loin pour qu'il pût jouir des œuvres dont il s'était ainsi séparé. La guerre venue, il avait donné, sans compter, pour alléger les souffrances des vieux artistes sans travail, des familles des jeunes partis pour la frontière : donné son argent, donné son temps, donné son cœur. Tout artiste peut prendre exemple sur lui, pour la passion de son métier, l'intégrité professionnelle, la dignité de la vie.

Quant au monde, on n'a jamais su s'il l'aimait. Il en accomplissait les rites correctement, même d'assez bonne humeur, mais sans humour, sans joie et comme un religieux à un exer-

cice, ou un soldat en service commandé. Aussi, comme il ne s'attendait pas à s'y divertir, rien ne l'ennuyait, ni ne lui semblait exorbitant, dès que c'était l'étiquette. Vélasquez avait bien été *aposentador*... Lorsqu'un jour, Édouard VII nouvellement roi d'Angleterre l'invita, tout inopinément, à dîner pour le lendemain à Windsor, où l'on ne pouvait paraître, — et l'invitation le portait expressément, — qu'en tenue de gala, culotte courte et bas de soie noirs, il ne sourcilla pas. Il ne songea pas un instant à télégraphier comme cette grande dame au même amphitryon, — il est vrai qu'il n'était encore que Prince de Galles : — « Impossible venir, mensonges suivent par la poste. » Il mit sur les dents son tailleur qui travailla toute la nuit à rendre un grand artiste présentable dans un milieu d'oisifs, se jeta dans la série de véhicules requis à cette époque pour transporter un homme dans une seule journée de la rue de Bassano à Windsor et à l'heure dite, le soir même, il figurait parmi les convives du dîner royal, diplomatique et mondain. Il ne sourcilla même pas quand le Roi, voulant lui faire une gracieuseté, lui fit remarquer qu'il n'y avait que deux tableaux dans la salle à manger et qu'ils étaient tous deux de l'École française : le portrait de la reine Victoria, signé Benjamin Constant, et son propre portrait à lui figuré en général d'armée, à cheval, à la tête des highlanders montrant au duc de Connaught, à son côté, comment on gagne une bataille, — le tout signé Detaille.

Là où d'autres auraient peut-être soupçonné une perfidie atroce, tout au moins une preuve d'incompétence vraiment royale, Bonnat ne vit que l'intention et crut que l'intention était bonne. Car cet homme méfiant n'était pas ombrageux, mais la bienveillance même. Quand on voit son portrait peint par lui-même aux *Uffizi*, tenant ses pinceaux comme une hallebarde, on lui trouve l'air bien un peu soupçonneux. Quand on voit ceux qu'ils a faits plus récemment en se regardant dans la glace, et son excellent buste par M. Segoffin, au Luxembourg, on est de nouveau frappé par cette particularité physionomique. Elle décèle tout simplement l'observateur-né. Ce pourrait être un médecin, un spécialiste songeant au diagnostic, voir un juge d'instruction, enfin un biologiste patient et attentif aux phénomènes de la nature. Et il y a un peu de tout cela, en effet, dans celui qu'un décret ignoré de la Providence avait nommé de toute éternité le peintre officiel de la Troisième République.

III

C'est une chance pour lui qu'il ne l'ait pas été d'un Roi et d'une Cour. Il lui aurait fallu peindre tous les Princes : des enfants, des femmes, des adolescents fluets et peut-être dégénérés, des *Menines*, n'importe qui, enfin... Or son pinceau ne rendait pas n'importe qui. Pas plus qu'il n'était le peintre des aspects changeants de l'épiderme dans une poudre de soleil où diluée par la brume, il n'était le peintre des états transitoires de la vie et des aspects changeants de la physionomie : l'indécision de l'adolescence, les traits qui portent en eux une promesse ou une menace, tout ce qui est du devenir. Bonnat est le peintre de la vieillesse : de ce qui ne bouge plus, des os saillants sous la peau qui se plisse, se poche, se vide de son contenu, des teints couperosés ou blafards, des rugosités, des nodosités, des sillons et des touffes blanches de cheveux rares, du moment où les artères se durcissent, où les jointures s'ankylosent, où les idées se cristallisent en des formes régulières et définitives, où l'homme en un mot est déjà un peu la statue que l'on fera de lui, où le prophète, Victor Hugo, Renan, se sent devenir Bouddha. Il projetait sur toute cette caducité la lumière crue d'un réflecteur, et une fois la tête, le cerveau rayonnants comme un phare, il plongeait tout le reste dans le deuil d'une redingote.

Et aussi dans le gouffre noir d'un fond nu et irréel, un simple repoussoir, parfois dégradé comme celui d'un photographe. Ce parti pris, qui a déchaîné depuis tant de critiques et soulevé tant de sarcasmes, répondait, — chose presque inintelligible aujourd'hui, — à un désir confus, mais puissant et profond du public le plus intellectuel et le plus raffiné. On était las des fonds historiés, somptueux, héraldiques, des draperies flottantes, des parcs étendus à l'arrière-plan d'un portrait, et même des accessoires costume ou meuble rappelant les honneurs, les « hochets de la vanité. » « Nous entrons dans une période de grandeur austère, » avait dit Jules Ferry. Les hommes d'État ou de Science ou de Lettres parvenus à la fin de ce XIXe siècle, qui fut par excellence le siècle du travail, avaient la vanité de leur labeur, de leur austérité, presque de leur dénuement. Ils désiraient secrètement ressembler à de durs ouvriers, — les ouvriers de la pensée, — le front raviné par les soucis et les

veilles, quoique éblouissant par le génie. Concentrer un faisceau de rayons sur la tête et le front, emprisonner le corps dans une redingote quasi monacale, comme Zurbaran ses religieux ou Rembrandt ses anatomistes, rejeter toute la défroque somptuaire des âges de plaisir et de frivolité, — fût-ce au risque parfois de rappeler les *sépulcres blanchis* de l'Évangile, c'était buriner un trait signalétique des plus grands contemporains.

La facture très particulière, çà et là un peu compliquée, par endroits fort simple, est au total d'une puissance rarement égalée dans l'École française. Presque tout est peint en pleine pâte, avec la sûreté, la brutalité d'un jet de lumière électrique, à grands coups. Après cela, il arrive surtout dans les portraits, qu'un cerne presque imperceptible au moyen d'un pinceau ténu comme un fil, reprend et creuse les contours. Il y a des empâtements, mais seulement dans les lumières : les ombres sont presque toujours obtenues par de simples frottis ou tout au plus par une touche égale et plate comme un glacis. Les modelés sont rendus dans toute leur plénitude avec un minimum de touches telles qu'un maître seul peut en poser. Qu'on regarde les pieds, les jambes et les mains du pauvre *Job*, par exemple : il n'est guère possible d'être sensible aux joies du métier, sans crier d'admiration à cette puissance de rendu.

Ce n'est pas que le plaisir que donne la peinture de Bonnat soit très intime, ni très haut, ni d'une qualité très émouvante. Il n'était pas coloriste : ses bleus, quand par malheur il s'y hasarde, hurlent, ses rouges ne sont guère savoureux, ses autres couleurs du spectre sont glaciales. Il ne voyait bien qu'en blanc et noir. « Je peins à travers une eau-forte de Rembrandt, » disait-il.

Cette facture ne varia jamais. Il n'écoutait guère la critique des jeunes, et n'y voyait nullement le verdict de l'avenir, pour cette raison qu'il avait vu, au cours de sa longue carrière, des jeunes devenir vieux et des théories de l'avenir reléguées dans l'obituaire des grimoires. Il savait fort bien qu'une bonne peinture ne se fait pas en l'accommodant aux théories des petits cénacles, mais en étudiant la nature et le métier. Il savait qu'un artiste ne progresse pas en changeant constamment de voie et en se mettant à la fenêtre pour écouter qui l'on acclame et qui l'on hue, mais en creusant toujours plus avant son propre sillon. Il savait qu'on ne dure point par la nouveauté, mais par la force. La nouvauté passe. Il vient un jour où ce qui fut nouveau ne l'est plus

et parait tout aussi démodé que la précédente vieillerie. Watteau a été démodé, Chardin a été démodé, Fragonard a été démodé. Hier encore, M. Ingres l'était, au point que dans les ateliers et devant la critique des « jeunes » on ne pouvait prononcer son nom. Tout ce qui est fort garde son prestige ou le reconquiert un jour s'il l'a perdu.

Aujourd'hui, les gens qui avaient paru « jeunes » au regard de Watteau, de Fragonard et M. Ingres ne sont plus ni jeunes, ni vieux, car ils ne sont point. Les noms de Colin, Julian, Louis Dubois, Célestin Leroux, Delableau, Lansyer, Georges Prieur, Louise Darru, Amand Gautier, Robert Grahame, Lapostolet, Lobjoy, Mangey, Pinard, Saint-Marcel, Sutier, Viel-Cazal, et en sculpture Schonenberg, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Qu'est-ce que ces gens-là, direz-vous ? Eh bien ! ce sont quelques-uns et même la plupart des artistes de l'avenir que la critique d'avant-garde saluait au *Salon des Refusés*, en 1863, et opposait au *Salon de l'Institut* ou salon des « Pompiers. » Or, dans le Salon de l'Institut, l'on voyait des œuvres de Millet, Corot, Courbet, Théodore Rousseau, Harpignies, Stevens, Achard, Fromentin, Henner, Israels, Jacque, Alphonse Legros, Ziem, Puvis de Chavannes et Fantin-Latour, enfin de Bonnat, lui-même, que la postérité, depuis soixante-neuf ans, n'a nullement désavoués. On ne pouvait donc pas étonner, ni intimider le vieux routier par les moyens habituels propres à la critique : l'excommunication au nom des « jeunes », le verdict de l'avenir. Il avait trop vu à quel point l'avenir dément ceux qui parlent en son nom.

Quant aux paradoxes destinés uniquement à ébaubir la foule, ou à se donner le divertissement des mines scandalisées, il ne leur accordait aucune attention. Comme les maîtres de sa génération, comme Corot, comme Millet, comme Rousseau, il prenait l'Art fort au sérieux. Ce n'était pas pour lui un échelon, mais un but. Il n'eût jamais souffert qu'on parlât, à la légère, devant lui de ce qui avait été la joie, mais aussi le dur et passionné labeur de sa vie. Sa collection était un acte de piété. Les dessins de Raphaël, de Léonard, de Rembrandt, de Van Dyck, du Titien, de Michel-Ange, de Dürer, de M. Ingres, les toiles du Gréco, de Goya, du Poussin, de l'École anglaise, les bronzes de Barye, recueillis avec ferveur, durant de longues années, avec le produit de son travail, prenaient, par les offices qu'il leur rendait, quelque chose de sacré.

Il récitait les litanies des grands peintres, comme un dévot celles de saints. On l'imaginerait très bien se faisant lire Vasari pendant ses repas. Il se déclarait ému rien qu'en prononçant ou en écrivant ces noms : Vélasquez, Van Dyck, Rembrandt... Il se sentait de leur lignée, en communication constante avec eux, et il l'était, à la vérité, non par le talent qui n'est pas comparable, mais par la passion du métier et l'idée directrice. Celui-ci, se disait-il, a su rendre tel aspect des chairs, des muscles, des yeux, celui-là tel autre, et ce troisième tel effet de lumière ou de relief. Comment ont-ils fait et comment ferai-je? Il savait que tout est là : rendre un des dix mille aspects de la nature mieux qu'on ne l'a fait jusque là et par un procédé que les autres n'ont pas encore trouvé. Le reste n'est que batelages pour assembler la foule, ou alibiforains. Certes, c'est là, si l'on veut, une esthétique bien simpliste et enfantine, mais ce fut celle de tous les grands maîtres d'autrefois et leurs œuvres, nées de cette conception simpliste et enfantine de l'Art, ont apporté plus de joie au monde que les discours amphigouriques de nos esthéticiens.

Dans toutes les modalités de l'Art, dans toutes les Écoles, il y a ceux qui réalisent et ceux qui ne réalisent pas. Bonnat admirait ce qui était très loin de lui, pourvu que ce fût « réalisé. » Il ne lui suffisait pas qu'on dît : « Je suis inquiet... je cherche ceci... » pour qu'il tombât amoureux d'une œuvre encore aux limbes. Mais, ceci réservé, il était le plus éclectique des amateurs. Même, ce qu'il admirait surtout chez les autres, c'était non pas ses qualités à lui, mais leurs complémentaires, — ce qu'il n'avait su ou pu réaliser. Peintre de la vieillesse, il était ébloui par Lawrence, dessinateur des formes robustes et pleines, il était édifié par la réserve sommaire de Puvis, praticien obligé aux empâtements, séduit par les glacis de M. Ingres. Il admirait encore pieusement la manière sèche et plate des primitifs toscans, les draperies cassées et cannelées des Allemands et des Flamands de la première manière. La peinture claire lui plaisait : il avait chez lui, dans son hôtel de la rue de Bassano, au plus bel endroit de son escalier, le *Doux Pays* de Puvis de Chavannes; mais, quand il lui fallut faire de la grande décoration, précisément en face de Puvis de Chavannes, au Panthéon, il produisit de violents effets d'ombre et de lumière, avec des reliefs en trompe-l'œil. Il aimait le calme du *Doux Pays* et il jeta ses personnages dans

une gymnastique violente et désespérée. Ce n'est pas contradictoire. Il ne disait pas : « Il n'y a qu'une peinture, la mienne. » Mais il disait ou plutôt il pensait : « C'est la seule où je pourrai réaliser tant bien que mal mes rêves d'Art. » C'est pourquoi il ne songeait pas à en tenter une autre où il eût perdu ses vertus propres sans en acquérir d'égales en échange. Il aimait donc admirer chez les autres ce que les autres faisaient mieux que lui, plutôt que de solliciter l'admiration des autres pour ce qu'il ferait moins bien qu'eux.

De là, son extraordinaire maîtrise dans le domaine étroit qu'il s'était attribué : le relief des figures. Aujourd'hui, on ne donne plus à l'Art ce but. On n'attend plus ce miracle de l'artiste. On lui sait fort mauvais gré, au contraire, d'un portrait qui sort du cadre, vient à vous indiscrètement, vous coudoie... On préfère celui, tout en retrait, qu'il faut aller chercher, interroger en confidence, deviner presque : le portrait de *Sa mère*, par Whistler, l'*Alphonse Daudet*, de Carrière, par exemple. Ce sont là deux ordres de plaisir esthétique tout à fait différents. Mais qui peut dire que le second, seul, est digne d'être cherché? L'autre est négligé ou même méprisé par la jeune École d'aujourd'hui. Cela ne prouve rien pour demain ou après-demain. Qui a vu ressusciter M. Ingres croit toutes les reviviscences possibles, non pas précisément toutes, mais celles de tout ce qui, en son temps, a été vraiment fort. On ne ressuscite que lorsqu'on a été vivant. L'œuvre de Bonnat pourra passer de mode quand le goût qu'elle satisfait aura passé ; elle y reviendra quand il reviendra, comme tout art fortement et entièrement réalisé, quelles que soient la théorie, l'École ou l'Esthétique dont il est sorti.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

UN PROGRAMME
DE
RÉNOVATION NAVALE

Avant même que le Pacte naval de Washington n'ait été discuté par notre Parlement, l'aiguille de roche du passage de la Teignouse, en ouvrant une brèche dans les flancs du cuirassé *France*, a fait du même coup un accroc sérieux aux clauses concernant la composition de nos bâtiments de ligne. Quoi qu'il en soit, ce traité n'en reste pas moins la charte d'organisation des marines mondiales. Comme il porte la signature de nos délégués, ses clauses nous lieront jusqu'au 31 décembre 1936. Examinons donc comment nous pouvons organiser nos forces navales avec les reliefs qui nous ont été laissés sur la table de la Conférence.

On sait qu'il existe trois éléments constitutifs d'une force navale : les unités de surface, les unités sous-marines, et les unités hydro-aériennes ; le traité a pris comme base de la puissance offensive d'une flotte le *capital-ship*, navire de surface qui réunit le maximum de moyens d'action, et dont on a fixé le tonnage à 35 000 tonnes au plus, le calibre de ses canons ne devant pas dépasser 406 millimètres. En conséquence, la Conférence a divisé le globe en trois zones, mises sous la dépendance respective de l'Angleterre, des États-Unis et du Japon, dans la proportion de 5-5-3. La France et l'Italie ont été reléguées au rang des marines secondaires. Quant aux autres nations, elles n'ont pas paru dignes de prendre part à la discussion, la marine allemande notamment, qui a son sort réglé par le Traité de Versailles. En définitive, ce qui ressort des déli-

bérations de Washington, c'est la constitution de trois grandes masses navales susceptibles de passer à l'offensive, et de deux marines satellites qui ne pourront intervenir que comme appoint des flottes principales alliées, ou se tenir sur la défensive. Notre organisation navale devra tenir compte de cette double circonstance. Notre but devra tendre d'abord à organiser la défense de nos frontières maritimes et de nos colonies, ensuite, à entretenir des escadres de ligne susceptibles de venir au secours de nos amis si, ce qu'à Dieu ne plaise, il survenait un jour un conflit qui mît en présence les puissants antagonistes de Washington. Car nous serons obligés de ratifier l'accord naval. Une réserve, toutefois, devra être faite en ce qui concerne notre classement sur le même pied que l'Italie ; c'est ignorer que nous sommes à cheval sur deux mers, et que nous devrions éventuellement, — bien que ce soit une pure hypothèse, — diviser nos forces dans la Méditerranée et dans la mer du Nord.

La Conférence de Washington ne s'est pas seulement occupée des *capital-ships*. La France n'ayant pas accepté une limitation inférieure à 330 000 tonnes pour les bâtiments de surface légers et à 90 000 tonnes pour les sous-marins, la Conférence n'a fixé aucune limitation pour ces deux catégories de navires. Il est cependant sous-entendu que le tonnage de 330 000 tonnes pour les unités légères et de 90 000 tonnes pour les sous-marins, ne sera pas dépassé par la France, à moins qu'une des Puissances contractantes ne dépasse elle-même ce tonnage, ce qui nous rendrait notre liberté. En ce qui concerne les forces aériennes, l'accord naval a déterminé le tonnage des navires porte-avions à 135 000 tonnes pour l'Amérique et l'Angleterre, à 81 000 tonnes pour le Japon, à 60 000 tonnes pour la France et l'Italie. Mais le nombre et la caractéristique des appareils eux-mêmes n'est pas limité.

Tel est le cadre technique dans lequel nous devons nous mouvoir. Mais il est un autre ordre de limitation que nous devons envisager : c'est celui qui résulte de nos possibilités financières. En l'état actuel de la richesse publique et du change, le budget naval ne peut dépasser 1 200 millions ; le problème consiste donc, en tenant compte de ces doubles exigences internationales et budgétaires, à organiser notre « défensive navale, » de façon à répondre le plus parfaitement possible à notre politique étrangère et à nos besoins nationaux.

***

Parlons d'abord des cuirassés. L'accord naval nous laisse 221 000 tonnes; sur lesquelles il y a lieu d'en retrancher 23000, par suite de la perte de la *France*. Car, les navires type *Danton* ne présentent plus aucune valeur militaire; il nous reste en réalité six cuirassés, trois *Bretagne* et trois *Courbet:* ces derniers mêmes ne portent que des pièces de 305 millimètres, ce qui les rend inférieurs aux moins puissants des navires conservés par l'Angleterre. D'après le pacte naval, les cuirassés type *Courbet* étaient prévus comme devant être remplacés au cours des années 1927, 1931, 1932, 1933. Notre plan était donc tout tracé, c'était d'attendre l'année 1927 avant de mettre sur cale le premier *capital-ship* qui nous était alloué. Il est vraisemblable que, même en l'absence de tout engagement, nous eussions été obligés de différer jusqu'à cette date la commande de cette puissante unité; outre que des devoirs plus impérieux de reconstitution de nos flottes légères ou sous-marines nous conduisaient à porter notre effort vers ces derniers genres de navire, notre position financière rendait difficile l'exécution immédiate d'un programme de grosses unités. Mais le naufrage de la *France* vient de poser le problème de son remplacement. On ne saurait en effet se dissimuler la gravité de cette perte dans les circonstances présentes. En diminuant notre flotte cuirassée du septième de sa valeur, elle détruit la marge de supériorité que nous possédions à cet égard sur l'Italie. Il n'est pas douteux que nous ne soyons autorisés à remplacer immédiatement le bateau coulé, conformément au chapitre II, partie III, du Traité de Washington. Celui-ci prévoit formellement le cas de perte d'un navire avant l'expiration de sa durée d'amortissement. Mais ce projet se heurtera certainement aux idées des adversaires des cuirassés.

Le *capital-ship* est l'objet de critiques sévères; l'amiral Sir Percy Scott a publié dans le *Times* du 24 mars un réquisitoire contre le cuirassé : « Un gaspillage criminel, néfaste, misérable de l'argent des contribuables anglais, tel est mon jugement sur notre Gouvernement, s'il sanctionne la construction de deux bâtiments de ligne, » et l'amiral s'attache à démontrer que le cuirassé est une arme périmée. Nous pensons que l'honorable amiral est allé beaucoup trop loin; si l'avenir du cuirassé, en

présence de ses deux redoutables adversaires, la torpille sous-marine et la bombe aérienne à explosion retardée, est un peu incertain, nous estimons, avec lord Lee, premier lord de l'Amirauté, que le *capital-ship* demeure sans conteste « le fondement suprême de la maîtrise des mers. » Cette opinion vient d'être confirmée par le Congrès des *Naval architects* qui s'est tenu en France dans le courant du mois de juillet. On s'est donc un peu hâté d'annoncer la faillite du cuirassé.

Dans ces conditions, on comprend dans quelle perplexité nous plonge la disparition de la *France*. Devons-nous avancer l'époque de mise en chantier de ce navire ? Il semble que nous puissions adopter l'une des solutions suivantes : sa construction immédiate, — une revision des mises en chantier autorisées par le pacte naval, afin de mieux grouper nos constructions et de donner une certaine homogénéité à notre première division de remplacement, — ou, enfin, construire des croiseurs de 10 000 tonnes aux lieu et place de la *France* dont le naufrage vient d'appauvrir notre flotte de plus de 150 millions. Quoi qu'il en soit, il importe dès maintenant de procéder à des études sérieuses au sujet du plan de ce futur *capital-ship* et de nous préparer des ressources financières pour assurer son entreprise éventuelle.

En attendant, il s'agit de donner à notre personnel un bon entraînement militaire sur les 6 cuirassés dont nous disposons ; et le maximum de puissance offensive à ces navires, quelque anciens qu'ils soient ; c'est à cet effet que le budget naval prévoit une refonte de nos 6 cuirassés de 23 000 tonnes ; cette refonte comporte l'installation du pointage centralisé des pièces de gros et de moyen calibre, et des canons contre aéronefs, une transformation de la portée de l'artillerie principale, de nouvelles installations de T. S. F., de projecteurs, etc..., des améliorations importantes touchant la sécurité du navire. Enfin, le remplacement des appareils de conduite et de tir anciens par des appareils répondant aux nécessités nouvelles. Si l'on en juge par les crédits qui sont demandés au budget de 1923, au titre des réparations de la flotte, soit 24 millions de salaires, et 30 millions de matières, rien que pour les constructions navales, ces refontes sont très onéreuses. Elles se justifient pour nos trois *Bretagne*, mais on peut douter qu'il soit bien nécessaire de les entreprendre sur les autres navires que nous devons déclasser dans quelques années.

Que nous remplacions la *France* en 1923 ou en 1927, notre puissance offensive cuirassée sera très inférieure à celle des trois grandes Puissances, et équivalente à celle de l'Italie. C'est donc vers des conceptions nouvelles qu'il faut nous tourner, en proscrivant tout ce que le capitaine de frégate Chack, directeur de la *Revue Maritime*, appelle « le conservatisme naval. » Cet officier rappelle spirituellement qu'en 1895, le vice-amiral inspecteur général déclarait aux élèves du *Borda* : « La Marine à vapeur n'aura qu'un temps, parce que le vent ne coûte rien. » Les idées des officiers de marine ont heureusement évolué ; il s'est constitué un centre de hautes études qui fait preuve d'un sens remarquable d'adaptation aux idées nouvelles. Toutefois, sans revenir aux jugements bornés de cet Inspecteur général de 1895, il est à craindre que certains chefs militaires éprouvent de la répugnance à s'incliner devant la suprématie des armes modernes. L'inconnu du sous-marin ou de l'hydravion déplait aux générations qui ont connu l'orgueil du cuirassé invulnérable. Il faut cependant que la France qui, de par le traité de Washington, a renoncé provisoirement à être une Puissance cuirassée, emprunte à d'autres forces le secret de sa défense navale, c'est-à-dire aux unités légères rapides, aux sous-marins et à l'aviation.

***

On a discuté l'utilité des croiseurs. Autant il serait impardonnable de négliger les découvertes récentes, autant il serait imprudent de renoncer à ces bâtiments de surface qui ont fait leurs preuves et qui sont encore seuls à même d'accomplir certaines missions que ni les sous-marins, ni l'aviation ne sauraient entreprendre. Ces croiseurs sont absolument nécessaires pour éclairer notre escadre de ligne, que son peu de vitesse mettrait à la merci de l'adversaire, pour déblayer la mer des contre-torpilleurs et des torpilleurs ennemis, et pour protéger l'action des nôtres contre les interventions des croiseurs adverses. Ces unités légères sont non moins indispensables pour assurer nos communications avec nos colonies, pour protéger notre marine marchande, pour éclairer et convoyer nos transports de troupes et pour effectuer, le cas échéant, la guerre de course, seule ressource de la nation plus faible vis-à-vis de la nation plus forte sur mer. L'existence même de ces croiseurs est liée au

développement des escadrilles sous-marines et aériennes, car celles-ci ont besoin de s'appuyer sur des bâtiments de surface.

C'est donc avec juste raison que le programme qui a été adopté le 17 mars par le Sénat, prévoit la construction de trois croiseurs de 8 000 tonnes. Il est de toute nécessité que le nouveau programme, qu'élabore actuellement le Conseil supérieur de la défense nationale, renferme un nombre important de ces unités; s'il faut fuir le conservatisme naval, il faut se garder de tomber dans le modernisme outrancier. Nous aurons à examiner si les caractéristiques de ces croiseurs doivent être modifiées, notamment dans le sens de l'augmentation du tonnage, pour le rendre aussi voisin que possible du chiffre maximum de 10 000 tonnes, fixé par la Conférence de Washington. Puisque nous parlons des croiseurs, il ne faudrait point omettre que certains bâtiments de commerce, les paquebots, peuvent, d'après les déclarations de Washington, sinon être convertis en navires de guerre, du moins être préparés dès le temps de paix à recevoir un armement de canons de six pouces. L'Allemagne peut ainsi éluder les conséquences du Traité de Versailles, qui limite sa flotte à huit croiseurs cuirassés et huit croiseurs légers, en construisant un nombre considérable de paquebots rapides, qui seront, dès la période de tension diplomatique, changés en croiseurs. Soyons persuadés que l'Allemagne n'y manquera pas. A l'heure actuelle, *elle ne construit pas moins de trente-quatre grands transatlantiques*. Rien que sur les chantiers Stinnes, il en existe cinq sur cales. La Norddeutscher Lloyd compte armer vingt-huit navires nouveaux, d'un tonnage de 232 000 tonnes, en 1923 (1). L'exploitation de ces navires en temps de paix sera rendue beaucoup plus facile en Allemagne, par suite du bas prix des salaires des équipages, dû à la baisse du mark.

Il importe de réagir sans tarder contre l'abandon de notre marine marchande. Les nouvelles conditions de l'accord de Washington n'étaient pas nécessaires pour nous démontrer que les navires de commerce font partie intégrante de la force militaire du pays; un paquebot est un croiseur en gestation, qui se transforme par suite du décret de mobilisation, comme la chrysalide se change en papillon. Il faut donc, parallèlement au

(1) On peut s'étonner, à ce propos, que la France favorise l'essor des chantiers allemands en leur commandant des paquebots, pendant que nos chantiers restent eux-mêmes déserts.

programme militaire proprement dit, préparer un plan de reconstitution et de mobilisation de notre flotte marchande, principalement de notre flotte de paquebots, qui offre cet avantage de ne nous rien coûter en temps de paix et de servir grandement l'influence française à l'étranger. Ceci ne saurait nous distraire du plan de construction des croiseurs dont nous venons de parler; ils nous seront indispensables pour neutraliser le danger éventuel des croiseurs auxiliaires allemands dont le tonnage est illimité, tandis que le traité de Versailles, en fixant à seize croiseurs la flotte légère de l'Allemagne, nous offre la possibilité d'avoir sur elle ce que nous pourrions appeler une « maîtrise navale légère de surface. »

La perte de la *France* rend encore plus urgente la constitution de cette flotte légère. Celle-ci comprend, outre des croiseurs, des contre-torpilleurs et des torpilleurs. Le plan d'armement pour 1923 prévoit l'armement de 38 contre-torpilleurs et de 18 torpilleurs. A part l'*Amiral Senès,* tous ces bâtiments sont antérieurs à la guerre et devront, la plupart, être déclassés d'ici à peu de temps. Nous ne citerons que pour mémoire 54 avisos et 25 canonnières dragueurs, sans valeur, également prévus dans le plan d'armement. Nous sommes donc loin des 330 000 tonnes que nous avons demandées. Quelle sera la composition future de notre escadre légère? Elle devra comprendre une vingtaine de croiseurs de 10 000 tonnes, autant de contre-torpilleurs de 2 500 tonnes et 50 torpilleurs de 1 400 tonnes, de types analogues aux croiseurs, contre-torpilleurs et torpilleurs qui viennent d'être adoptés par le Parlement, soit, en tout, 320 000 tonnes environ; le reste du tonnage qui nous est alloué, soit 10 000 tonnes, restant à employer en bâtiments défensifs. Si l'on retranche de ces chiffres les unités légères en service ou en construction, il nous resterait à mettre en chantier : douze croiseurs, treize contre-torpilleurs, et trente-huit torpilleurs. Sans parler d'un *capital-ship* de 35 000 tonnes pour remplacer la *France.*

***

Il n'a été question, jusqu'ici, que des armes du passé, si tant est qu'on puisse ainsi qualifier un croiseur de 100 000 HP filant 34 nœuds. Deux armes nouvelles ont fait leur apparition dans la dernière guerre, et ont déjà donné toute la mesure de leur valeur : le sous-marin et l'avion. En ce qui concerne le sous-

marin, 50 de ces unités figurent bien au plan d'armement de 1923, pour un tonnage de 30 000 tonnes environ ; mais notre situation n'en est pas moins désolante, car 34 de ces sous-marins seulement sont postérieurs à l'année 1914. En outre, nous estimons que seul le sous-marin d'au moins 800 tonnes en surface pour ceux qui sont déjà construits, présente une valeur militaire réelle. L'inventaire de notre flotte sous-marine est facile à faire : 4 sous-marins ex-allemands, dont la durée sera sans doute faible, 3 sous-marins de construction française, *Néréide*, *Joessel*, *Fulton*, et un seul mouilleur de mines, *le René Audry* (ex-ennemi), répondent à ces conditions. Nous pouvons aussi envisager très prochainement l'entrée en service des sous-marins de construction française, *Lagrange*, *Romazzotti*, *Laplace*, *Regnault*, qui, avec de nouveaux arbres d'hélice, donneront sans doute satisfaction, et des sous-marins *Zédé*, *Sané*, et *Dupuy de Lome*, qui doivent recevoir des moteurs Diesel à la place de leurs anciennes machines à vapeur. On ne s'explique pas que l'achèvement de ces bateaux ne soit pas encore réalisé. Le *Lagrange* et le *Romazzotti* devraient déjà être en service, et tous les autres submersibles pourraient être terminés pour juin ou juillet 1923. Malheureusement, les autorités maritimes, inféodées dans leurs traditions, préfèrent armer de vieilles coques cuirassées comme les *Voltaire*, plutôt que des *Lagrange*, qui seraient infiniment plus utiles. Dans ce même ordre d'idées, on peut regretter que les unités sous-marines de 800 tonnes du centre de Toulon ne soient pas incorporées à l'armée navale, dont elles constitueraient cependant une des principales forces. En ce qui concerne les mouilleurs de mines, nous aurons bientôt le *Victor Reveille* (ex-ennemi), le *Maurice Calot* (Creusot), et, plus tard, le *Paul Chailley* (Normand, au Havre). On peut à la rigueur ajouter le *Daphné* à cette liste, et c'est tout, car nous ne pouvons prendre en considération la poussière des sous-marins de 400 tonnes, déjà anciens, qui ne peuvent plus rendre de services sérieux.

Ce qui rend encore plus fâcheux que nous ne poussions point la construction des sous-marins, c'est que nous possédons des spécimens qui nous donnent satisfaction. Parmi les sous-marins torpilleurs de première classe, le meilleur type existant est sans aucun doute le *Joessel*, construit à Cherbourg par M. l'ingénieur en chef Simonot, aujourd'hui en service aux chan-

tiers de la Loire. Pour ce qui est des mouilleurs de mines, le problème ne s'était jamais posé en France avant la guerre; les seuls mouilleurs de mines que nous ayons eus, l'*Astrée* et l'*Amarante*, n'avaient pas été, primitivement, prévus pour cette destination. Mais ceux que nous construisons actuellement donnent satisfaction.

Quant aux sous-marins torpilleurs de deuxième classe, ils devraient être appelés à disparaître. C'est en effet une des erreurs du dernier ordre de mise en chantier, d'avoir commandé 6 sous-marins torpilleurs de 600 tonnes. Si nous en jugeons d'après les déclarations qui nous ont été faites par tous les commandants de sous-marins que nous avons interrogés, le submersible de ce tonnage leur paraît aussi logique comme conception que le serait à l'heure actuelle la construction de contre-torpilleurs de 300 tonnes. Il est préférable d'avoir 40 excellents sous-marins de 1 200 tonnes que 60 médiocres de 600 tonnes, qui ne seraient pas aptes à tenir la mer et à être utilisés pour les grandes patrouilles.

Retenons enfin que pour tous les types que l'on envisage, nos officiers s'accordent à déclarer que nous n'avons rien à envier à l'étranger. Les seuls points sur lesquels il faut appeler l'attention, sont relatifs à la question des périscopes et de la T-S-F. Nos périscopes ne sont pas assez longs et sont inférieurs au point de vue optique à ceux que possédaient les Allemands. De même pour l'organisation de la T-S-F sur le sous-marin, nous sommes très en retard. Mais ce sont là des détails que nous pourrons facilement améliorer. Le fait important à retenir, c'est qu'après de nombreux tâtonnements, Schneider a fini par résoudre le problème du moteur Diesel à deux temps. Les moteurs du *Joessel* et du *Fulton*, livrés par le Creusot, marchent très bien. Nous pouvons donc compter sur de bons moteurs, à la condition qu'on ne veuille pas leur demander plus de puissance qu'ils ne peuvent en donner, ce qui est malheureusement le cas sur le *Maurice Calot*. De même pour les accumulateurs avec les types Fulmen, etc.

En ce qui concerne la reconstitution de notre flotte sous-marine, un principe préalable devrait être admis ; ce serait de ne pas construire d'unités inférieures à 1 200 tonnes en surface; nous pourrions donc utiliser les 90 000 tonnes qui nous sont tacitement accordées par la Conférence de Washington, en les

répartissant de la façon suivante : 44 sous-marins torpilleurs, de 1200 à 1 500 tonnes en surface, soit 66000 tonnes; 10 sous-marins mouilleurs de mines de 1 500 tonnes, soit 15000 tonnes; 2 ou 3 sous-marins d'expériences de 2 500 à 3 000 tonnes en surface, soit 9 000 tonnes. Si nous retranchons de ces 90 000 tonnes 10 000 tonnes en service (ou sur le point de l'être), ayant une valeur militaire réelle, et 10 200 tonnes dont la construction vient d'être ordonnée, il nous resterait 70 000 tonnes à mettre en chantier pour remplir notre programme, qui ne pourra être réalisé qu'en faisant largement appel à l'industrie privée.

Nous croyons qu'il serait désirable d'envisager immédiatement, en plus des 12 sous-marins prévus au programme actuel, 2 sous-marins de gros tonnage (2 500 à 3 000 tonnes en surface), 2 sous-marins mouilleurs de mines de 1 200 à 1 500 tonnes en surface, et 8 sous-marins torpilleurs de 1 200 tonnes, identiques au type C 4 dont la mise en œuvre vient d'être ordonnée, afin de bénéficier des avantages des types de série au point de vue de la construction et des rechanges. C'est là encore un point capital. Si nous n'avons pas le droit de construire plus de 90 000 tonnes, il est possible de pallier à cette insuffisance en augmentant les rechanges d'une part, et le personnel des équipages supplémentaires des centres de sous-marins, d'autre part. Au cours de la dernière guerre, on estime que les Allemands n'avaient pas plus de un sous-marin sur trois à la mer, ce qui, pour nous, ferait 30 000 tonnes; les deux autres tiers étant en réparation. Mais il est possible de changer ces proportions en diminuant la durée des indisponibilités; pour cela, il faut avoir des rechanges (donc construire en série) et du personnel supplémentaire pour les démontages à la station. En tenant compte de ces contingences, on pourrait sans doute arriver à avoir les deux tiers des bâtiments à la mer. Enfin, il ne faut pas oublier que, si l'on construit des sous-marins, il faut des stations qui puissent les accueillir, avec usines de recharge en électricité et en air comprimé. Nos stations de la Méditerranée qui devraient recevoir les escadrilles d'armée navale seraient insuffisantes. Il faudrait donc ressusciter la station de sous-marins d'Oran et faire de nouveaux aménagements à Toulon.

Nous ne sommes pas mieux partagés sous le rapport de l'aviation navale. Nous ne pourrions pas mettre actuellement en

ligne plus de 65 appareils de guerre, alors que la Marine aurait besoin, à la mobilisation, de 900 appareils environ. Les seuls que nous ayons sont des appareils de chasse ou d'observation, non flottables, et des hydravions de reconnaissance et de bombardement de nuit. Nous ne possédons encore qu'en essai des avions de combat naval, c'est-à-dire des avions torpilleurs ou des avions de bombardement de jour. Nous devrions avoir à la mobilisation 175 avions de chasse environ, 90 avions d'observation, 150 avions de bombardement de jour, presque autant d'avions de bombardement de nuit, et une cinquantaine d'avions torpilleurs, et d'hydravions de haute mer; c'est donc un programme considérable que nous devons entreprendre. Jusqu'ici, l'aviation navale a été sacrifiée au profit de l'aviation militaire; celle-ci est sur le point de posséder 3 000 appareils; le budget de l'aviation à la Guerre est de 247 millions, contre 37 au budget de la Marine. Il était assez naturel d'accorder la priorité à l'armée de terre; mais lorsque celle-ci aura préparé sa mobilisation aérienne, le tour de la Marine viendra aussitôt (1).

Nous sommes amenés à préparer une véritable rénovation de notre matériel naval. Nous y sommes en quelque sorte acculés par suite des résultats de la Conférence de Washington. Trois nations, avons-nous dit, se sont partagé la maîtrise navale du globe. Puisqu'on n'a point fait une place à la France en proportion des intérêts qu'elle a dans le monde, il faut qu'elle se tourne résolument vers des plans nouveaux et vers une stratégie nouvelle. Nous devons être en mesure d'opposer aux *capital-ships* les armes qui peuvent leur rendre les mers inhabitables, c'est-à-dire les unités rapides, le sous-marin et l'avion. La *Revue* a eu souvent l'occasion de montrer l'efficacité du sous-marin; cette efficacité grandit à mesure que les torpilles automobiles augmentent leur rayon d'action et leur capacité d'explosifs. Quant à l'aviation, l'emploi qu'elle peut faire de la bombe à explosion retardée, pesant de 1 500 à 2 000 kilos, permettrait à un avion de couler un cuirassé, s'il réussissait à faire tomber une bombe à quelque distance de sa coque. Enfin, toute une perspective nouvelle s'ouvre à l'avion torpilleur, qui peut s'approcher à une vitesse foudroyante d'une escadre et

(1) N'oublions pas d'ailleurs que les appareils d'aviation navale peuvent éventuellement être utilisés sur le front terrestre.

lancer une torpille automobile en déclenchant à moins de dix mètres au-dessus de l'eau. Les expériences qu'on poursuit actuellement prouvent que les appareils gyroscopiques ne sont pas dérangés par la chute de la torpille, et que celle-ci peut suivre une trajectoire aussi rectiligne que si elle était lancée du pont d'un navire. Une escadre de *capital-ships* qui serait exposée de jour à la double attaque des avions et des sous-marins et de nuit à l'assaut répété des contre-torpilleurs trouverait sans doute que l'approche des côtes ennemies n'est pas sûre. Si nous parvenions ainsi à rompre le blocus de nos côtes, il nous serait facile de faire passer nos croiseurs rapides pour protéger nos convois de ravitaillement ou nos transports de troupes, et pour faire la course des navires marchands ennemis.

C'est pourquoi il est nécessaire de ne négliger aucun des éléments constitutifs que nous avons énumérés plus haut : croiseurs rapides, contre-torpilleurs, torpilleurs, sous-marins de grande patrouille, avions de chasse, d'observation et de bombardement, avions torpilleurs et hydravions de haute mer, sans oublier les dirigeables rigides dont nous possédons deux unités : le *Dixmude*, et le *Méditerranée*, et les dirigeables souples actuellement au nombre de 12 unités dans la flotte française.

***

Il est évident que ce plan de rénovation navale n'ira point sans de grosses dépenses, étant donné que nous sommes obligés de partir de zéro, ou à peu près. Le projet de budget qui est soumis actuellement à la Chambre des députés pour l'exercice 1923 prévoit un programme naval provisoire de 3 croiseurs de 8000 tonnes, 6 contre-torpilleurs de 2500 tonnes, 12 torpilleurs de 1400 tonnes, 6 sous-marins de grande patrouille, et 6 de petite patrouille, ainsi que la transformation du *Béarn* en navire porte-avions. Les dépenses probables totales pour réaliser ce programme se montent à 718 millions. En appliquant les coefficients de prix de revient par tonne de chaque catégorie de bâtiments au programme que nous envisageons pour l'avenir, nous obtenons les chiffres suivants : 120 000 tonnes de croiseurs à 8 500 francs la tonne, soit un milliard, 13 contre-torpilleurs à 24 millions, soit 310 millions, 38 torpilleurs à 14 millions, soit 530 millions, ce qui fait revenir la flotte de surface à 1 800 millions ; il faudrait compter un milliard environ pour la flotte sous-

marine, et un demi-milliard pour l'aéronautique : les avions torpilleurs ne coûtant pas moins de un million avec leur rechange. Si l'on ajoute à ces chiffres le prix de deux ou trois navires porte-avions et des transports d'avions, l'évaluation de ce programme, — non compris le remplacement du cuirassé *France*, — n'est pas inférieure à 3 milliards et demi, qu'il faudrait ajouter aux 700 millions du programme en cours de réalisation, soit, en chiffres ronds, 4 milliards. En prévoyant une annuité de 500 millions par an, le programme total pourrait être achevé en moins de huit années. Il faut espérer en outre qu'il y aura des moins-values sur les devis que nous venons d'indiquer.

Nous ignorons quelles seront les décisions du Conseil supérieur de la Marine, qui se réunit actuellement; mais nous ne pensons pas que ses propositions soient bien différentes de celles que nous faisons nous-même. On prête à ce Conseil supérieur le dessein de faire des propositions distinctes pour la flotte de haute mer et pour la défense des frontières maritimes. Si cette distinction a simplement pour but d'établir un ordre de priorité en faveur de la première, nous ne saurions qu'applaudir à cette intention. Mais ce serait une erreur funeste que de vouloir couper la marine en deux tronçons en créant la flotte hauturière et la flotte côtière. Il n'y a en réalité qu'une seule et même marine, dont les regards ne doivent point se détourner de la mer. On a eu raison de donner à nos marins la défense des côtes, qu'un arrêté du 7 juin dernier vient d'organiser; mais il ne faudrait pas que la rue Royale se laissât griser par cet héritage, et nous entraînât dans des dépenses inutiles pour la réfection des forts et batteries du littoral. La véritable défense des frontières maritimes est au delà de ces frontières; les éléments constitutifs de cette défense, ce sont les navires dont nous venons de parler, notamment les contre-torpilleurs, les torpilleurs, les sous-marins et l'aviation. En dehors de ces éléments, il reste seulement à se préoccuper de constituer un approvisionnement de un millier de mines automatiques à 30 000 francs l'une, ce qui équivaut à une dépense de 30 millions. Quant à l'artillerie de côtes, elle doit être pourvue à peu de frais à l'aide des canons déclassés de notre flotte, et il n'est nullement nécessaire de procéder à des installations coûteuses d'artillerie mobile.

On dit que le Conseil supérieur aurait l'intention d'établir un programme de défense côtière à longue échéance (17 ans), et

que ce délai serait sensiblement réduit pour le plan de construction de la flotte de haute mer, dont la première tranche seulement serait rendue publique. Il y a en effet un gros inconvénient à livrer au monde les intentions de notre état-major général. Outre que ces intentions pourraient être mal interprétées et servir de base à des programmes de représailles, les progrès de la technique moderne et les variations de notre politique étrangère pourraient, dans l'avenir, déjouer nos calculs. A quoi bon se lier les mains ? L'étape de huit années que nous avons assignée à notre plan constitue une prévision maxima.

Dans un autre ordre d'idées, il est essentiel de renoncer à certaines pratiques ruineuses. La marine a absorbé dans ces dernières années des crédits extrêmement importants, qui ont été affectés à la soi-disant modernisation de vieux navires. Ces travaux n'ont en réalité conduit qu'à un gaspillage des deniers publics. Moins que jamais on ne peut faire du vieux avec du neuf, ni espérer transformer des unités démodées pour leur donner une sorte de regain de puissance militaire. Si la rue Royale avait consacré à des travaux neufs les sommes qu'elle a inutilement engouffrées dans ses radoubages stériles, elle aurait pu se constituer une petite escadre de navires neufs. Rien que dans les deux derniers budgets, les dépenses d'entretien au titre de l'artillerie et des constructions navales se montent à 300 millions, dont 100 millions affectés aux réparations de la flotte, sans qu'on aperçoive bien le profit qu'on en ait retiré. Suivons donc l'exemple des autres marines, qui envoient à la vieille ferraille leurs bâtiments anciens, au lieu de se donner l'illusion de la force en prolongeant d'une vie factice l'existence de leurs unités de combat. Il serait possible, dans ces conditions, d'économiser annuellement sur les chapitres de réparations et de réfections une somme de vingt-cinq millions qui pourrait être affectée aux constructions neuves. Ce serait autant à retrancher de l'annuité de 500 millions que nous avons chiffrée plus haut comme nécessaire pour rénover notre matériel naval. L'effort budgétaire se réduirait ainsi à 475 millions. En outre, pour prévoir le remplacement de la *France*, par un *capital-ship* ou par trois croiseurs, il faudrait ajouter à ce total une annuité de 100 millions pendant quatre ans, soit un total de 575 millions.

Demandons-nous si nos finances nous permettent de consacrer une telle somme aux constructions neuves. A priori, ce

chiffre n'a rien qui puisse nous effrayer, puisque les crédits alloués en 1914 pour les travaux neufs s'élevaient à 251 millions, ce qui représente presque un milliard de notre monnaie actuelle. Les crédits demandés pour cet exercice s'élèvent à 454 millions, alors que le budget total atteint 1093 millions. Mais il est possible de diminuer assez sensiblement les dépenses concernant les frais généraux d'administration et d'entretien de la Marine militaire, qui figurent au projet de budget de 1923 pour 639 millions. La rénovation du matériel naval doit s'accompagner nécessairement d'une rénovation des méthodes administratives du département. Nous avons montré précédemment que les dépenses des arsenaux absorbaient le plus clair des ressources de la Marine, que les dépenses du personnel étaient trop élevées par rapport aux dépenses de matériel; enfin, que les crédits consacrés à l'armement d'unités démodées étaient beaucoup trop importants.

Nous ne méconnaissons pas l'intérêt des résultats déjà obtenus par la rue Royale. Le ministre de la Marine a réussi à faire voter le programme complémentaire dont nous avons parlé plus haut, et qui permet d'infuser à notre flotte un sang nouveau. Il a déposé sur le bureau de la Chambre des députés un projet qui entraînera la suppression de certains organismes à terre inutiles, notamment de l'arsenal de Rochefort, de l'établissement de Guérigny, et d'une partie de l'arsenal de Cherbourg. D'autre part, on étudie au Conseil supérieur de la Marine un nouveau plan d'armement qui permettra de réduire les cadres en fonction du nombre des bâtiments restant armés. Ce ne sont là pour le moment que des ébauches de réforme. Pour ce qui est des arsenaux et des dépenses à terre, le ministre de la Marine a fait au Sénat des promesses positives; or, le Parlement, toujours si prompt à critiquer les ministres, est en réalité le meilleur défenseur des abus. A peine le projet de réforme des arsenaux était-il déposé, qu'une centaine de députés se levaient comme un seul homme pour demander le maintien du *statu quo*, c'est-à-dire la survivance des gaspillages.

Dans ces conditions, le projet de budget de 1923 ressemble trop à son aîné; il ne consacre point de réformes sérieuses et n'enregistre guère d'économies sur les frais généraux d'administration. Le chiffre des effectifs fixé à 55000 hommes pour les équipages de la flotte n'est pas trop élevé en lui-même, mais il n'est pas

en rapport avec la valeur du matériel. Faute de navires modernes, nous continuons à armer de vieux croiseurs cuirassés, 54 avisos et 25 canonnières qui absorbent des effectifs trop considérables, eu égard à l'intérêt militaire de ces navires. En outre, les dépenses des écoles sont excessives. Il y a trop de cerveaux qui étudient, pas assez de bras qui agissent. Quant au nombre des ouvriers, il est follement exagéré; le personnel civil de la Marine s'élevait encore au 1er janvier 1922 à 36 559 unités, soit presque autant que l'effectif des marins. La plupart des corps de la Marine sont à l'avenant. Les réductions que l'on envisage ne portent que sur 4 917 unités : encore sont-elles subordonnées à un vote aléatoire du Parlement. Comparons à côté du nôtre le projet de budget anglais, qui prévoit le congédiement de 10 000 ouvriers, une compression des effectifs militaires qui atteindra 20 000 hommes et la suppression de deux hauts commandements à terre.

Il est nécessaire que la Marine s'engage dans une voie plus pratique, et qu'elle taille largement dans les dépenses de son budget. Il faut demander au personnel de la rue Royale de faire preuve en l'espèce d'un grand esprit d'abnégation, et d'accompagner ses projets de rénovation du matériel d'une véritable rénovation morale. Lorsque les services de la Marine parviendront à comprimer les dépenses du titre 1 : frais généraux d'administration et d'entretien de la Marine militaire au chiffre de 500 millions, il sera possible d'affecter plus de 600 millions à la reconstitution de notre flotte, ce qui sera amplement suffisant pour réaliser le programme que nous venons d'esquisser et auquel la perte de la *France* est venue apporter une regrettable perturbation. Ce jour-là, le budget de la Marine aura retrouvé son équilibre et la France une Marine digne d'elle.

RENÉ LA BRUYÈRE.

L'HISTORIEN DU CANADA

Ce n'est pas une nouvelle seulement pour les historiens et les bibliothécaires, que la publication du second volume, qui complète la réédition de *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, par Hector Garneau, son petit-fils (1). Le tome premier avait paru peu avant la guerre, grâce à la diligence du Comité France-Amérique, précédé d'une préface de M. Gabriel Hanotaux. Nous avons dû attendre huit ans que le deuxième vît le jour. Dans l'intervalle, la crise mondiale a rapproché Canadiens et Français sur les champs de bataille d'Europe ; la continuité s'est affirmée, en des journées héroïques et sanglantes, entre l'histoire canadienne d'avant-hier et celle d'aujourd'hui. Ainsi le patient et intelligent labeur d'Hector Garneau n'exprime point seulement une commémoration du passé.

« Jamais, dit justement M. Gabriel Hanotaux dans sa Préface, les Français n'étudieront assez l'histoire du Canada. » Où pourraient-ils la mieux comprendre que dans le livre de François-Xavier Garneau, qui a été classé, de l'autre côté de l'Atlantique, au nombre des « monuments nationaux? » La biographie de l'auteur, placée par son petit-fils en tête de la présente réédition, nous dit toutes les difficultés et aussi toute la valeur typique d'une œuvre entreprise avec une véritable foi patriotique, par un Canadien de vieille souche française, fier de ses origines, et pourtant sincèrement rallié à la souveraineté britannique, parce qu'elle s'est montrée judicieusement libérale envers ses compatriotes. François-Xavier Garneau est un caractère ; sa physionomie, dégagée en vive lumière par son filial biographe, est extrêmement attachante.

(1) Paris, Alcan, deux volumes in-4, 1913-1921.

Né en 1809, à Québec, fils d'un petit commerçant pour qui les échéances furent souvent pénibles, le futur historien du Canada descendait de Louis Garnaud, colon poitevin, débarqué en Canada le 27 octobre 1662, et marié le 23 juillet 1663, à Québec, avec Marie Mazoué, de Notre-Dame de Cognes, diocèse de La Rochelle. Le nom de Garneau, sous diverses orthographes, — Garnaud, Garnault, — est encore porté en Poitou et dans les Charentes; nous avons personnellement connu un Garnault, qui fut pendant de longues années bibliothécaire municipal à La Rochelle; il avait écrit plusieurs volumes sur les anciennes relations commerciales de cette ville, notamment avec l'Amérique du Nord. Cette parenté n'est point exceptionnelle; le tricentenaire de la fondation de Québec, en 1908, fut célébré en plusieurs localités de notre Ouest français comme une fête de famille.

François-Xavier Garneau, formé aux « premières connaissances » par un bon vieillard, ami de son père, fût demeuré sans doute commis dans le comptoir médiocrement achalandé, s'il n'avait été distingué par un prêtre de Québec, qui développa son instruction et le recommanda au supérieur du petit séminaire. Celui-ci lui offrit les plus larges facilités pour un cours d'humanités, s'il voulait embrasser l'état ecclésiastique; mais telle n'était pas la vocation de François-Xavier Garneau; résolu à travailler dès lors surtout pour lui-même, et cependant obligé de venir en aide aux siens, le jeune homme se fit agréer comme clerc dans une étude de notaire; il avait alors seize ans. Un jour que ses compagnons de basoche, adolescents britanniques, se moquaient devant lui des Canadiens français, « qui n'avaient même pas d'histoire, » il découvrit par une sorte de révélation le but de sa vie : il serait l'écrivain de cette histoire; il sentait profondément qu'elle existait, et qu'il ne lui manquait que d'être écrite.

En 1831, à peine âgé de trente-deux ans, François-Xavier Garneau connaît, aussi bien que le français, l'anglais qu'il ignorait presque totalement au début de sa cléricature. Il passe avec succès l'examen de notaire, car il est désormais capable de conseiller les familles en un pays où beaucoup d'Anglo-Saxons vivent mêlés à la population française. Il se suffit convenablement à lui-même, il achète des livres, lit et annote les classiques latins; ce sont les distractions favorites de ce petit offi-

cier ministériel, sérieux, volontiers méditatif, et qui a déjà tracé sa route. Ses premières économies sont employées à un voyage en Europe, où il veut toucher de près les fondations de la nation canadienne. Il va donc en France et en Angleterre. A Londres, il suit assidûment les grands débats qui préparent la réforme du droit de suffrage et l'émancipation de l'Irlande; à Paris, il est présenté à de notables ministres de la monarchie de Juillet. De ce spectacle d'un régime en transformation, il gardera toujours un respect sympathique pour les institutions parlementaires. On rapprocherait curieusement ses impressions de celles que Montesquieu rapporta d'Angleterre un siècle auparavant.

« Une chose me frappait sans cesse, écrit-il en 1855 dans ses *Souvenirs de voyage*, c'était l'alliance de la liberté et du privilège, du républicanisme et de la royauté. Je voyais devant moi, une royauté, une aristocratie et une plèbe, dont les fortes racines remontaient à l'origine de la nation. L'aristocratie était puissante et considérée, le peuple nombreux et soumis, le roi regardé comme essentiel au maintien des boulevards qui servent de protection à ces deux grandes et seules divisions de la nation. » Comment ne pas relever tout ce que ces phrases contiennent de spécifiquement britannique et impérial, cinquante ans avant que le mot même d'Empire apparaisse dans l'histoire politique de la Grande-Bretagne? A ce titre, l'esprit de François-Xavier Garneau n'est pas celui seulement de la génération de Canadiens français qui a marqué de son cachet, clairvoyante plus encore que résignée, l'*Union*, en 1840, du Haut et du Bas Canada : c'est celui aussi des plus puissants et ingénieux fondateurs de l'Empire, que nous devons nous attacher à bien comprendre, en France, aujourd'hui, pour conserver à la nécessaire amitié franco-anglaise sa pleine vigueur de haute humanité.

Rentré au pays, marié, père de famille, François-Xavier Garneau n'est plus dès lors et ne veut être, à l'abri de discrètes fonctions administratives, que l'historien du Canada. Tout au plus se délasse-t-il, de temps en temps, en écrivant quelques poésies; mais, qu'il traite de « la Pologne, » du « Rêve du soldat, » du « dernier Huron, » (1838-1840), c'est de préférence au *Répertoire national* qu'il confie ses rimes; son arrière-pensée demeure d'illustrer le passé du Canada, d'exalter la fierté

native de ses concitoyens. Il tient des ancêtres, dont quelques-uns furent peut-être des « coureurs de bois, » une curiosité bienveillante pour les indigènes ; sans doute cette prédisposition atavique a-t-elle facilité à notre auteur, malgré la rareté des documents officiels qu'il a pu consulter, l'intelligence perspicace avec laquelle il juge la politique locale des grands chefs du Canada français, les Frontenac, les Vaudreuil, les Montcalm. Il ne paraît pas que Parkman, qui est l'historien bostonnais de ces mêmes origines, — et dont les livres se distinguent d'ailleurs par tant de charme et de couleur, — ait eu ces intuitions psychologiques sur des populations primitives que l'Anglo-Saxon ignore trop volontiers.

L'éditeur de 1921 insiste avec juste raison sur l'indigence des sources historiques auxquelles pouvait puiser son grand père. Lorsque Garneau commença son travail, autour de l'année 1840, il n'existait encore aucun service d'archives en Canada. Nous pouvons admettre, mais sans en être certain, que les bibliothèques ecclésiastiques de Québec et de Montréal possédaient des exemplaires des œuvres de Champlain, de la Hontan, de la Potherie, et surtout des renseignements sur les missions, documents fondamentaux des célèbres *Relations des Jésuites*. Mais ce n'est pas avant le milieu du dix-neuvième siècle, — au lendemain de l'Acte d'Union (1840), — que le Gouvernement canadien entreprit, en Europe, un travail systématique de recherche et de transcription des titres officiels de l'histoire canadienne. Garneau n'en eut donc pas connaissance pour sa première édition, parue de 1845 à 1848; il n'en posséda que des pièces fragmentaires pour les deux éditions suivantes, en 1852 et 1859. Encore a-t-il peu retouché dans celle-ci ses premiers chapitres, qui allaient jusqu'en 1792, tandis qu'il développait la période plus récente, de la fin du dix-huitième siècle à l'Union.

Il nous souvient qu'il y a trente ans environ, en un réduit des greniers qui tenaient lieu alors d'archives au Ministère des Colonies de France, grossoyaient régulièrement trois ou quatre scribes, silencieux et ponctuels, « à l'emploi du Gouvernement canadien; » ils copiaient des documents entiers, et procédaient à l'inventaire des autres. Les répertoires ainsi dressés, sur les indications de spécialistes experts du Canada, sont naturellement fort inégaux; on n'en saurait cependant méconnaître l'utilité pour qui étudie, dans un dédale à peine frayé encore,

le passé colonial de la vieille France. Aujourd'hui, le Canada possède, dans ses bibliothèques et archives publiques, toutes les pièces essentielles de son histoire. M. Hector Garneau a pu, de la sorte, contrôler et compléter l'ouvrage de son grand père; constatons que cette mise au point critique n'a en rien défiguré le livre initial; on croirait volontiers que François-Xavier Garneau, exacte incarnation de sa race, avait concentré en lui, et sut admirablement présenter ensuite tous les traits d'un tableau qui doit autant à la tradition qu'au témoignage des documents écrits.

« Notre historien, dit Hector Garneau dans son introduction, ne se contente point de raconter, il critique, il juge, il conclut. » Et c'est probablement pourquoi nous le suivons avec un si constant intérêt. Nous apprécions à chaque page qu'il ne s'isole pas de son sujet, mais que celui-ci le tient tout entier. Il ne ménage pas les observations personnelles sur les choses ni sur les hommes. Parfois des faits de détail lui ont échappé, que l'abondance ultérieure des informations a permis de dégager, mais son jugement remarquablement droit et sain domine de telles imperfections. Cet homme, instruit par un long effort de volonté, se montre équitable pour tous, sans être jamais le prisonnier de personne. Il rend un hommage mérité au zèle apostolique, au désintéressement acharné des missionnaires, et pourtant il ne considère point le Canada comme seulement un pays de missions. Français d'origine et de cœur, il explique lumineusement tout ce que le Canada doit à la France et lui devra jusqu'en son progrès le plus moderne; et cependant, il déclare que cet essor n'est pas sans obligations envers le libéralisme britannique. Il associe, en un raccourci séduisant, le sentiment et la raison, de sorte que nous pouvons le lire, tout ensemble, avec confiance et avec plaisir.

***

N'avons-nous pas, en effet, beaucoup à apprendre, aujourd'hui, sur cette « autre France, » émancipée de toute allégeance politique envers l'ancienne métropole, et qui nous rapproche, en dépit de son passé français et de la langue qu'elle parle toujours, de sociétés anglo-saxonnes puissantes, peu et mal connues chez nous? Telle a été la pensée de M. Gabriel Hanotaux lorsqu'il écrivit la préface qui ouvre la réédition de l'*Histoire* de Garneau. « La leçon du Canada nous enseigne en sa

trop claire évidence que jamais le Gouvernement ni la nation en France n'eurent à fond et à plein le sentiment de la grandeur de l'œuvre que quelques pionniers avaient commencée sur l'autre rive de l'Atlantique, et que des héros y avaient défendue; on lui marchanda toujours l'existence, on n'eut jamais confiance en son avenir. » Rien n'est plus tristement vrai. Instruisons-nous donc d'abord, en étudiant et en proclamant ce que des ancêtres de notre sang ont su faire, presque toujours par les seules initiatives individuelles, sur les rivages du Saint-Laurent, où le coup d'œil du Saintongeois Champlain devina, en 1608, les chances d'un grand empire.

Les Français en Canada ont exploré et cultivé le sol. Dans l'opinion, souvent les pionniers ont fait tort aux paysans. Ce sont pourtant ceux-ci qui ont posé les plus robustes assises du futur établissement. Le lecteur français demeure de nos jours épris de l'aventure ; il est plus complaisant au « broussard » qu'au planteur, au missionnaire qu'au curé de village. La fondation de Montréal en 1640 fut un épisode des croisades, volontiers célébré dans les paroisses de France ; une plaque la commémore encore, note attardée de vaillance tout idéaliste, en un coin d'une place flanquée de hautes banques et sillonnée de trolleys de tramways; à quelques pas, la maison-mère des Sulpiciens reste une oasis de recueillement dans la ville bourdonnante. Sous Louis XIV, les gouverneurs et intendants multipliaient les ordonnances pour « fixer les habitants; » ils frappaient d'amendes les « coureurs de bois, » qui s'enfonçaient dans l'intérieur pour acheter aux sauvages des pelleteries en échange « d'eau de feu; » le clergé fulminait des interdits contre ces vagabonds, qui ne donnaient évidemment pas les meilleurs exemples de continence. Mais les lettres des administrateurs au ministère parlaient surtout de ces incidents et les correspondances d'édification des religieux exaltaient entre tous les apôtres des sauvages.

Ignoré des officiels, le Canada français de « labourage et pâturage » grandissait pourtant, d'une croissance lente et régulière, de lui-même, parce que Colbert seul et avant lui des Congrégations, pendant quelques années, envoyèrent de l'autre côté de l'Océan quelques familles de ruraux. En 1763, lorsque le Canada, par le Traité de Paris, passa sous l'obédience anglaise, il comptait 63 000 habitants français, pour la plupart

descendants des quelque cent ou cent cinquante ménages immigrés avant 1680, ou fondés en terre américaine, avant cette date, tel celui de Louis Garnaud et de Marie Mazoué. Le bas Saint-Laurent était une large rue fluviale, entre des domaines cultivés, tous de même type, une « marine » en bordure du « chemin qui marche, » des champs et des prés avec l'habitation au milieu, remontant au niveau du plateau ambiant et, derrière, la lisière commune des bois, sur lesquels les défrichements gagnaient, quand la fortune était favorable ou que les familles s'accroissaient : telle était la disposition uniforme des *côtes*, où l'on vivait, sinon sans paroles, car le rural français, même en Amérique, se plaît aux bavardages et aux récits des veillées, du moins sans « histoires. »

Les villes, Québec, Trois-Rivières, Montréal étaient plus bruyantes ; bourgs naturellement posés sur les confluents, fortifiés de palissades en rondins pour résister aux Iroquois féroces, c'étaient des marchés temporaires, lorsqu'abordaient au printemps, à l'ouverture des glaces, les navires de France, puis, lorsqu'ils repartaient, chargés de pelleteries, en juillet ou en août. Il y avait alors des fêtes et, dans les milieux du Gouvernement et de l'Église, pas mal d'agitation ; on recevait la correspondance, les ordres de la Cour, les approvisionnements d'armes, des matériaux, des vivres. Que l'on évoque les minutes de l'arrivée du courrier, dans un poste reculé de nos colonies africaines, et l'on imaginera ce qu'était alors, — allégresse, déceptions, intrigues, — le mouvement en explosion de tout ce petit monde. Mais les habitants, c'est-à-dire les agriculteurs de la campagne, n'y participaient guère. Dans les forts, sur les gués où se rencontraient sauvages et coureurs de bois, il n'y avait non plus d'existence active que quelques jours par an. C'est l'écho de ces réunions qui retentissait jusqu'en France, tandis qu'on ignorait le labeur obscur des habitants. Ceux-là, à la rigueur, auraient pu se passer des vaisseaux de France, car ils mangeaient leurs grains, leurs pommes et leurs volailles, logeaient entre les troncs abattus à portée de leurs champs, s'habillaient de fourrures dont la nature renouvelait sans cesse les réserves sous leur main.

Ne soyons injustes cependant, ni pour les administrateurs qui vivaient dans les villes et ne demeuraient généralement pas très longtemps dans la colonie, ni pour les aventuriers, qui se

lançaient vers le Nord et l'Ouest au-devant des sauvages. Les administrateurs, et parmi eux nous comprenons les membres du clergé sédentaire, ont maintenu en Canada un niveau de culture française. Un gouverneur général encourut un jour des censures ecclésiastiques pour avoir monté dans son modeste palais une représentation de *Tartufe*. Cette audace ne l'éloignait pourtant pas des cérémonies religieuses, toujours très suivies, et marquées par des sermons nullement indignes des contemporains de Bourdaloue et de Bossuet. Le parler français du Canada n'a point évolué aussi vite que celui de France, parce qu'il s'est trouvé confiné dans un cercle plus étroit, isolé des apports du dehors; il n'a reçu qu'à partir du XVIII[e] siècle des infiltrations anglaises. A l'époque de Frontenac et de Montcalm, l'école primaire canadienne n'était guère différente de la famille elle-même; pendant longtemps, comme on ne voulait pas de procès dans la Nouvelle France, on n'y laissait point entrer les « avocats et procureurs »... La vie intime de cette société toute concentrée n'en était que plus savoureuse; son passé originel transparaît dans son présent d'aujourd'hui.

Quant aux coureurs de bois, ils étaient les agents, souvent conscients et reconnus, de la politique indigène en Canada, des résidents ambulants, pourrait-on dire, si ces mots ne juraient du rapprochement. Lorsque, dans les débuts de la colonie, les administrateurs cherchaient des concours de partisans contre les Iroquois, les trappeurs habitués des Ontaouais, des Algonquins, des Hurons portaient à ces tribus les messages du Gouverneur général; ils leur faisaient passer des fusils et de la poudre; ils les réunissaient en grandes palabres au cours desquels on brandissait la hache de guerre. Frontenac, dont l'ascendant personnel sur les sauvages était considérable, ne dédaignait point de paraître solennellement en ces assises et d'y fumer, suivant tous les rites de la forêt, le calumet de la paix. Montcalm, un siècle plus tard, disait que les corps francs de ces indigènes, encadrés de coureurs de bois, lui tenaient lieu de cavalerie. Certes, il y eut fréquemment conflit entre des coureurs et des missionnaires, désireux les uns et les autres, pour des motifs divers, de demeurer les intermédiaires souverains des relations entre le bas Saint-Laurent et le haut pays: mais ces pionniers concouraient tous, en fait, à la découverte et à la diffusion de l'autorité française.

Nous ne reprendrons pas ici la controverse de tant d'histoires coloniales, s'il est possible et s'il vaut mieux garder les indigènes de tout contact avec la civilisation, ou si l'on doit les mêler aux risques de l'évolution générale. Observons seulement que, de la part des Français en Canada, aussi bien que dans toutes les autres parties du monde, il n'y eut jamais destruction systématique des indigènes, jamais même hostilité déclarée contre les « sauvages ; » ce ne sont pas des Français qui formulèrent le cruel adage : *the only good Indian is the dead Indian.* Des auxiliaires de ces races, ataviquement adaptées au sol nord-américain, étaient indispensables aux découvreurs ; religieux ou laïques, au cours de leurs voyages, en étaient toujours accompagnés, le P. Marquette passant des grands lacs vers le Mississipi en 1673, Cavelier de la Salle, descendant en 1682 du Canada vers le golfe du Mexique, La Vérendrye et ses fils, au milieu du XVIIIe siècle, traversant toute la prairie jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Le nombre des Français était trop faible pour que seuls ils fussent capables de protéger et à plus forte raison d'étendre le territoire de la colonie ; nos compatriotes pratiquaient déjà l'art de s'associer les indigènes.

* * *

C'est un Canada complexe, quoique chacun de ses éléments fût relativement faible, que l'Angleterre a hérité de la France, après l'héroïque résistance qu'incarna Montcalm. Nous avons abandonné là-bas beaucoup mieux que des « arpents de neige, » une colonie vivace, laborieuse, touchant déjà à l'aisance et, pour plusieurs, à la fortune, et surtout une race admirable de défricheurs, qui n'a cessé depuis lors de s'affermir et de multiplier. En tant que race, les Canadiens français ne craignent aucune comparaison dans l'Amérique septentrionale ; plus même que les Irlandais, ils sont vigoureux et prolifiques, ils débordent largement du Canada, Dominion britannique, sur les régions voisines des États-Unis. La langue française et la religion catholique auxquelles ils tiennent passionnément sont les ciments de leur robuste nationalité. Sincèrement ralliés à la métropole anglaise, ils restent énergiquement eux-mêmes ; dans l'été de 1921, la mission que conduisit le maréchal Fayolle les vit aussi ardents à célébrer leur fête patronale de la Saint-Jean-

Baptiste, le 25 juin, que, quelques jours plus tard, le 1er juillet, l'anniversaire officiel de la Confédération.

La fidélité aux souvenirs français s'accommode chez eux au loyalisme britannique; on soutiendrait même sans paradoxe que, de tous les habitants du Dominion, il n'en est pas sur lesquels le Gouvernement central de l'Empire doive plus sûrement compter, parce qu'ils sont les plus indépendants au milieu de l'ambiance absorbante du nouveau continent. Que cette évolution se soit ainsi poursuivie, en exaltant, au lieu de la déprimer, une race de sujets, involontaires et dissidents à l'origine, c'est un fait à l'éloge tant de la ténacité canadienne que du libéralisme britannique. A ce titre, il convient de retenir quelques indications de l'*Histoire* de Garneau, relatives au lendemain de la conquête, au moment où l'on put se demander, en Angleterre aussi bien qu'en France, si le Canada ne protesterait pas contre la décision tout européenne qui avait disposé de lui. L'épreuve décisive n'a pas tardé : lorsque les colonies américaines de l'Angleterre rompirent avec Londres, et que les Français de Rochambeau et de La Fayette passèrent l'Atlantique pour soutenir leur émancipation, les Canadiens ne bougèrent pas; vainement des soldats américains parurent devant Québec; vainement le P. Carroll, puis Franklin lui-même tentèrent d'éveiller une solidarité entre les républicains insurgés et les Canadiens; ceux-ci répondirent que l'Angleterre respectait leurs lois et coutumes et qu'elle observait les stipulations des traités.

Qu'on ne croie pas cependant que l'Angleterre s'était rangée d'un seul coup à cette politique de sagesse. Les dix premières années de sa domination au Canada furent une période de tâtonnements, de crise politique. En 1764, immédiatement après le traité de Paris, les sentiments dominants à Londres étaient d'hostilité contre les Canadiens; on voulait les assujettir à la législation anglaise, on ne tolérait qu'impatiemment leur catholicisme, on prétendait les soumettre, aussi bien que les résidents de la Nouvelle-Angleterre, à des taxes qu'ils n'auraient point votées. Mais bientôt, sous l'impression du mouvement séparatiste né dans les futurs États-Unis, « les préjugés se tournèrent contre les Américains et les chambres d'Assemblées coloniales; l'intérêt triompha de l'ignorance et de la passion. » Comment ne pas méditer ces mots si profondément judicieux

de Garneau, à l'instant où l'Angleterre met en pratique, à l'égard de l'Irlande, exactement les mêmes méthodes que, sous Louis XVI, en face des Canadiens français? Elle a fléchi là où elle sentait des résistances résolues, au moment où des dangers évidents lui conseillaient de concentrer ses forces sur d'autres points directement menacés; elle a dû certainement à cette intelligente conciliation, d'abord de se maintenir dans l'Amérique du Nord, malgré l'affranchissement de ses vieilles colonies, ensuite de conserver sur ce continent toutes les facultés de croissance d'un futur Dominion, présentement l'un des piliers de l'Empire britannique contemporain.

Par l'Acte fondamental de Québec (1774), les lois françaises, un instant abolies, étaient rétablies en Canada; les Canadiens étaient placés, pour leurs droits politiques, sur le plan d'une entière égalité avec les Anglais eux-mêmes. Il y eut de ceux-ci, fonctionnaires envoyés de Londres et marchands plus ou moins temporairement immigrés, des protestations réitérées; non pas pendant la guerre d'Amérique qui imposait à tous des devoirs immédiats, mais peu d'années après. Le Gouvernement central eut la sagesse de tenir bon; il y était invité par l'attitude correcte et très franche des Canadiens français, qui n'auraient point admis un régime hostile à leur nationalité. Aussi arriva-t-il que les nouveaux venus d'Angleterre, ainsi que les royalistes, réfractaires à la République, des anciennes colonies, se rassemblèrent au delà du territoire propre des Canadiens français, plus à l'Ouest, vers les grands lacs; c'est l'origine de la province dite du Haut-Canada ou d'Ontario, dont la capitale, Toronto, est issue d'une bourgade fondée en 1795. En 1791, une constitution parlementaire est accordée à chacune des deux provinces du Haut et du Bas-Canada; leurs assemblées, dont une élue, auront le droit de taxer les habitants pour les travaux publics, les écoles, etc... Québec, chef-lieu du Bas-Canada, compte alors un peu moins de dix mille habitants; le Parlement du Haut-Canada siège d'abord à Newark (Niagara), et passe à Toronto en 1797. Le dessin du Canada moderne est ainsi tracé.

La Révolution française n'a pas su se rendre populaire aux États-Unis, où le sentiment national est presque naïvement revêche devant toute doctrine d'importation; les maladresses de quelques agents de la Convention confirmèrent par contre-

coup le loyalisme britannique au Canada. Ce fut bien plus clair encore lorsque les États-Unis, avec quelque intempérance juvénile, s'avisèrent de chercher chicane aux commerçants et aux navires d'Angleterre; le Canada vit là des raisons nouvelles de resserrer son entente avec Londres. Quand le conflit dégénéra en guerre (1812-1814), les Canadiens français marchèrent délibérément avec les Anglais; il n'est pas douteux que l'Angleterre a dû à leur connaissance du pays, autant qu'à leur bravoure légendaire, la victoire décisive de Châteauguay, et l'accès désormais facile de Washington même. Au reste, personne ne voulait pousser à fond cette rencontre d'essai; malgré ses succès militaires incontestables, le Gouvernement de Londres se montra plus que facile dans la négociation de la paix de Gand (1814); il ne réclama pas une correction des frontières, malgré des avis venus du Canada, et laissa le domaine américain pointer entre ses provinces maritimes de la Nouvelle-Écosse et les deux Canadas du Saint-Laurent.

Les années qui suivent, jusqu'en 1840, sont une période d'agitation, tout au moins politique, pour le Canada. La métropole s'est enhardie, après la défaite de Napoléon Ier, au point de s'écarter des principes libéraux qui ont dominé sa politique coloniale pendant les moments de crise. En Canada, un Conseil exécutif, nommé par la Couronne, prétend accaparer tous les pouvoirs; des discussions violentes s'engagent, autour des verdicts arbitraires d'un haut magistrat, le juge en chef Sewell. Au fond, les Canadiens français de Québec sont bien d'accord avec les Britanniques de Toronto, pour dénoncer les empiètements de l'autorité centrale; ils songent à une « Union » qui les affirmerait, les uns et les autres, en face des ministres indiscrets de Londres. Cependant les Français hésitent, ils observent que l'Ontario se peuple rapidement, par immigration, surtout d'Écossais, — colons splendides, — alors qu'eux-mêmes n'ont à compter que sur leur natalité; la prudence ne serait-elle pas de rester à l'écart, quitte à faire payer la tranquillité du Bas-Canada par quelques concessions, quelques changements de personnes? Mal informés, les bureaux de Londres s'enfoncent dans leurs erreurs; en 1837, des émeutes agitent presque en même temps Toronto et Montréal; quelques-uns réclament l'annexion aux États-Unis; un bateau américain chargé d'armes est saisi par les Anglais sur les lacs. Sera-ce la

guerre, une réédition de 1776, une rupture avec la métropole ?

Le péril est urgent ; une sédition assez vive a éclaté à Montréal ; des bandes d'Américains et de rebelles paraissent dans Ontario. Le Parlement britannique s'inquiète, car jusqu'ici encore jamais le Canada n'a été troublé de telle manière. Bientôt cependant des hommes d'État, dignes de ce nom, définissent et imposent le régime de l'Union, entre Haut et Bas-Canada ; l'honneur en revient à la prudence du président des États-Unis Van Buren, de quelques parlementaires de Londres, qui refusent de s'associer aux jalousies des Anglais du Canada contre leurs voisins français et surtout des chefs de ces Français eux-mêmes, qui acceptèrent l'Union par une sorte d'acte de foi en leur race. Certes l'expérience était audacieuse, de supprimer les institutions parlementaires propres à la population canadienne française et d'admettre la confusion de l'électorat français et du britannique en une seule représentation. Qu'il y ait eu chez nombre d'Anglais des deux bords de l'Océan l'arrière-pensée d'absorber ainsi une race de « dissidents, » nul ne le contestera. Pourtant, à regarder d'un peu haut (et des contemporains amis de François-Xavier Garneau en étaient fort capables), il est visible que l'Union offrait le meilleur moyen de sauvegarder à la fois la nationalité canadienne française et la souveraineté britannique au Canada.

Le Dominion de 1867 n'est, en effet, qu'une extension de l'Union de 1840 ; nous devons en parler ici brièvement, car cette conclusion est nécessaire, bien que l'*Histoire* de Garneau s'arrête à 1840. La Confédération de 1867 n'était pas, dans l'intention de quelques-uns, plus favorable que l'Union aux Canadiens français. Elle n'eut pourtant pas d'avocat plus persévérant et plus habile que l'un de ceux-ci, E. P. Taché, entièrement d'accord avec les protagonistes anglais de la politique nationale canadienne, sir Charles Tupper et sir John Macdonald. Le Dominion, concerté à Londres entre les intéressés et le secrétaire d'État des Colonies, réunit d'abord les anciennes provinces du Saint-Laurent, Québec et Ontario, avec les provinces maritimes, Nouvelle Écosse et Nouveau Brunswick : il achète en 1870 le domaine de la Compagnie de la Baie d'Hudson, toute la Prairie, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, où des Territoires, puis des Provinces à Parlement se constitueront ensuite

peu à peu ; en 1871, il atteint le Pacifique par l'adjonction de la Colombie britannique. L'Amérique anglaise du Nord touche dès lors l'un et l'autre Océans : elle est capable de poursuivre des destinées indépendantes, État puissant par elle-même, zone d'étape entre l'Europe et l'Extrême-Orient, dès que sera livré, en 1886, son premier chemin de fer transcontinental.

Dans la nation nouvelle, les Canadiens français n'ont point abdiqué. La constitution de 1867 précise que, dans le Parlement fédéral, la représentation de Québec, perpétuellement fixée à 65 membres, servira de base au calcul de la représentation, proportionnelle au nombre des habitants, des autres provinces du Dominion. Pendant quinze ans, de 1896 à 1911, le premier ministre fédéral fut un Canadien français, descendant de paysans de Saintonge, sir Wilfrid Laurier ; tous honoraient là-bas ce patriarche éloquent de la Confédération, qui avait acquis une autorité de *Great old man* à Londres même, dans les milieux dirigeants de l'Empire. Aujourd'hui, la population totale du Canada dépasse 9 millions d'habitants, dont 2 350 000 pour la province de Québec ; il faut compter au moins 4 millions de Canadiens français, entre ceux de Québec, des autres provinces du Dominion et du Nord-Est des États-Unis. Québec a 120 000 habitants, Montréal pas loin d'un million. Agriculteurs par hérédité, praticiens experts des méthodes rurales les plus modernes, les Canadiens français se sentent une force nationale et tout régime politique doit compter avec eux.

Sans doute, à côté des Canadiens anglais, les jugera-t-on animés de sentiments moins impériaux et plus étroitement attachés à des ambitions en quelque mesure « régionales. » Dans la dernière guerre, tandis que les Canadiens anglais se soumettaient résolument à toutes les charges de la crise, à la conscription, par exemple, les Canadiens français se recrutaient nombreux, mais par engagements volontaires, et parce qu'on se battait en France. Dans l'ensemble, le Dominion a fourni 600 000 mobilisés, dont 56 000 sont morts ; le 22e Canadien, composé en majeure partie de Français de Québec, s'est couvert de gloire à la crête de Vimy et, dernièrement, nommait Foch colonel honoraire. Quelles que fussent, en définitive, leurs inspirations personnelles, les soldats du Canada se sont magnifiquement comportés au feu ; nous n'oublierons pas d'autre part que plus d'un demi-milliard de francs en dons de toute

nature ont été envoyés de là-bas en France pour soutenir des œuvres charitables de guerre. Consacrant officiellement une haute et pieuse pensée, un décret français du 6 août 1920 a autorisé la donation faite au Dominion du Canada par le comte de Franqueville d'un terrain sis à Bourlon (Pas-de-Calais), « destiné à l'érection d'un monument à la mémoire des soldats canadiens tombés au champ d'honneur. »

Sir Wilfrid Laurier avait défini l'Empire britannique « une constellation de nations libres » (*A galaxy of free nations*). Entre ces associées, le Canada est peut-être la plus libre, et c'est sans conteste la plus peuplée de toutes. Comme elle vit contiguë à une très puissante confédération, — les États-Unis avec leurs 110 millions d'habitants pèsent d'un poids irrésistible sur tout le continent américain, — la nation canadienne ne peut se défendre des relations étroites que comporte cet immédiat voisinage. Depuis une vingtaine d'années, les terres libres de la Prairie canadienne attirent des pionniers qui montent du Sud d'autant plus volontiers, maintenant, que la guerre a tari les sources européennes de l'immigration. Sans aucune animosité contre les États-Unis, certains hommes politiques du Canada se préoccupent de ce mouvement comme aussi de la communauté d'intérêts qui mêle des firmes de part et d'autre de la frontière dans la presqu'île d'Ontario, particulièrement. Ne doutons pas néanmoins que le Dominion demeure fermement lié à l'Empire, du moment où les institutions impériales ont fait largement place à toutes ses libertés. Ainsi le maintien d'une collaboration où s'efface progressivement la notion de souveraineté se lie à la perpétuité d'une politique britannique qui remonte à l'Acte de Québec de 1774. Les hommes d'État de Londres et d'Amérique n'ont qu'à lire l'*Histoire* de Garneau pour comprendre sur quels principes est fondé l'avenir national du Canada.

HENRI LORIN.

IMAGES

DE

LA FRANCE MEURTRIE[1]

Dans l'hiver de 1917, je passai quelques jours à Fère-en-Tardenois. L'État-major était installé au « château, » grand pavillon de briques au milieu d'un jardin, à l'entrée de la ville. Maison cordiale, spacieuse, cossue, atmosphère délicate, partout force tableaux, force vieux meubles charmants. La guerre avait passé par là, heureusement sans grand dommage. Des officiers allemands y avaient couché deux ou trois nuits en 1914. On montrait même encore la carte d'un de ces messieurs, glissée dans le cadre d'un Corot : c'était le choix que cet homme de goût s'était réservé dans le butin. La bataille de la Marne avait devancé le déménagement.

Je me souviens avec bonheur de cette semaine passée chez M. Moreau-Nélaton. A cette date, la jolie ville était encore debout, avec sa vieille halle célèbre sous son chapeau de tuiles, et la gracieuse tour de son église flamboyante, jaillissant d'un petit mail qui ombrageait un porche précieux de la Renaissance. Je me promenais charmé en pensant à mon hôte. Absent, il me guidait lui-même, me faisait les honneurs de sa petite patrie. Je reconnaissais tous les traits dont s'était formée sa sensibilité. M. Moreau-Nélaton est un peintre que l'amour des vieilles pierres

(1) *Les trésors d'art de la France meurtrie*, recueil publié sous la direction de M. André Michel. — I. *Ile-de-France*, par M. Marcel Aubert. — II. *De la Brie au Laonnois*, par M. Étienne Moreau-Nélaton, 2 vol. gr. in-4, *Gazette des Beaux-Arts*, 106, boulevard Saint-Germain, 1921. Cf. Étienne Moreau-Nélaton : *Les Églises de chez nous : Château-Thierry, Soissons*, 6 vol. in-4, 1913-1914 ; *Chez nous, après les Boches*, 1 vol. in-4, 1921, Henri Laurens, édit. Du même auteur : *Eugène Delacroix raconté par lui-même*, 2 vol. in-4 ; *Millet raconté par lui-même*, 3 vol. in-4, H. Laurens édit. 1920-22 ; *Corot*, Fleury, édit. 1905, etc.

de son pays a fait archéologue. Que ne sait-il pas de notre histoire? Des Clouet à Corot, d'Eugène Delacroix à Millet, il a promené en tous sens son inlassable curiosité. La passion des choses d'autrefois ne nuit pas chez lui au goût des choses contemporaines, comme en témoigne la collection, commencée par son grand-père Adolphe Moreau, continuée et accrue par lui, qu'il a léguée au Louvre, et qui constitue, pour notre art du XIXe siècle, ce qu'est la collection La Caze pour nos maîtres du XVIIIe. C'est un de ces grands amateurs bourgeois, du type des frères Rouart, qui composent chez nous l'aristocratie du goût.

Mais là n'est pas ce qu'il a de plus original. Une des conséquences de la loi de Séparation était le délabrement auquel la suppression du budget des cultes réduisait la plupart de nos églises de campagne. On se souvient du cri d'alarme jeté par M. Maurice Barrès dans son beau livre, *la Grande Pitié des Églises de France*. M. Moreau-Nélaton ne disposait pas, comme l'écrivain-député, de la tribune du Parlement, mais il n'avait pas moins de zèle. Comme avait fait l'architecte Max Doumic pour les plus ruineuses entre les églises de l'Aisne, lui aussi se mit en campagne; muni pour tout bagage d'un objectif de photographe, il partit de son pied léger par les routes du Tardenois, allant de clocher en clocher, et portraicturant en chemin ces jolies vieilles délaissées, aïeules de tant de générations bercées tour à tour sur leurs genoux, déjà branlantes, décrépites, et qu'une loi imprudente condamnait désormais à mort. Avant qu'elles disparussent, il voulait fixer leur image. Et de ces excursions à travers deux « arrondissements » de France, ceux de Soissons et de Château-Thierry, il rapportait ces six volumes, cette admirable flore des *Églises de chez nous*, le plus touchant bouquet de beautés spirituelles que l'on pût recueillir sur un si petit espace dans aucun autre pays du monde.

Il était temps. C'était quelques mois avant la guerre. On eût dit qu'un obscur pressentiment avait averti le pèlerin de la catastrophe prochaine. En 1917, il y avait déjà beaucoup d'irréparable. Mais beaucoup de choses étaient sauvées, ou bien n'avaient reçu que des blessures légères. Il nous restait à voir le pire. Les six ou huit semaines de la seconde invasion, lorsque l'ennemi creva par la fameuse « poche » de l'Aisne, enfonçant le chemin des Dames, coûtèrent au centuple les horreurs de la première. Elles firent plus de mal que quatre ans de combats sur un front

immobile. Tout le pays fut détruit dans l'affreux ressac des armées. La victoire nous rendit un désert et des ruines.

Ce sont ces ruines, cette immense balafre qui traverse de la mer aux Vosges le visage de la France, que la direction de la *Gazette des Beaux-Arts* a entrepris de faire connaître. Elle a voulu faire le compte de ce que la sauvagerie d'un ennemi savant a coûté à la beauté de notre pays. L'ouvrage est bien digne d'une maison qui s'honore, depuis soixante ans, d'avoir servi mieux qu'aucune autre la gloire de l'art français. Au moment où l'Allemagne chicane pour échapper aux conséquences de ses méfaits, où elle mène dans le monde un vaste effort de propagande pour se dérober au châtiment, il est juste, il est nécessaire de remettre sous les yeux de l'univers le tableau de ses crimes. Il fallait qu'il y eût un recueil pour conserver l'image de tant de choses précieuses qui étaient venues jusqu'à nous et qui devaient durer encore; elles n'étaient pas si vieilles qu'elles n'eussent devant elles quelques siècles d'existence; elles avaient formé beaucoup d'âmes françaises, elles pouvaient en former encore beaucoup d'autres, et maintenant personne ne les reverra plus. Les ruines matérielles seront réparées avec le travail et le temps; mais la destruction d'un chef-d'œuvre est une perte que rien, fût-ce un autre chef-d'œuvre, ne saurait remplacer. Ce sont des choses qui ne se font qu'une fois. Il n'y aura plus jamais rien qui ressemble au siècle de saint Louis et au dix-huitième siècle français. Ce qui est détruit est détruit. C'était donc un devoir pieux de perpétuer la seule chose qu'il fût en notre pouvoir de sauver, c'est-à-dire le souvenir de ce qui était et qui n'est plus. C'est le seul monument qui nous reste d'un incomparable trésor, trop ignoré du plus grand nombre, et qu'on ne pourra plus connaître que par les portraits de ce recueil.

L'ensemble de l'ouvrage comprendra dix volumes de planches : le « front » a été partagé en secteurs, qui correspondent à peu près aux anciens secteurs des armées : Vosges, Meuse, Lorraine, Champagne (deux volumes), Ile-de-France, Picardie, Artois, Ponthieu, Flandres. M. André Michel, professeur au Collège de France, dont la voix généreuse et le bon sens grondant s'élèvent depuis trente ans pour l'honneur de toutes nos hautes traditions, le maître dont l'autorité est venue à bout de mener à bien la grande *Histoire de l'Art*, un des livres de ce temps qui honorent le plus l'école française, le savant vénéré qui, ayant

donné toute sa vie à la patrie, lui a fait le sacrifice le plus rude à un cœur de père, a pris le commandement de cette nouvelle entreprise, où il s'agissait une fois de plus du service de la France. Les deux premiers volumes ont paru : l'*Ile-de-France*, par M. Marcel Aubert, auteur de livres savants sur la cathédrale de Senlis et Notre-Dame de Paris, et un volume intitulé *Du Laonnois à la Brie*, par M. Moreau-Nélaton.

Il était juste de commencer par ce pays, qui est celui où l'art français a commencé, et qui fut le berceau de la plus merveilleuse des inventions françaises, de cette architecture si mal appelée gothique, qui a été pendant quatre siècles la forme des idées de toute la chrétienté. Pourquoi faut-il que la guerre, en France, se fasse presque nécessairement sur ce petit territoire où elle ne peut faire un pas sans fouler des chefs-d'œuvre, et qui devrait être sacré à l'égal de l'Attique ou de la Toscane, comme un des joyaux de la terre? A peine trouverait-on en France un ou deux autres cantons qui fussent en état de le disputer à celui-là pour la noblesse de leurs titres artistiques. Les fameux châteaux de la Loire, les magnifiques vestiges romains de la Provence, seraient peut-être, s'il fallait les perdre, un sacrifice moins cruel. C'est la terre des belles églises. Ce n'est pas en vain que, dans son ordre du jour, le général chargé de boucher la brèche devant Noyon parlait à ses soldats de défendre « le cœur de la France. » Cœur trop tendre, toujours menacé ! Là naquirent les plus beaux rêves, là se créèrent en foule les œuvres les plus charmantes; et nul ne sait encore tout ce que la guerre a piétiné.

On est trop porté en effet à ne considérer dans la guerre que les victimes célèbres : toute l'horreur s'est cristallisée autour de quelques monuments connus de tout le monde, comme la cathédrale de Reims, ou celles de Noyon et de Soissons. Les coups qui accablaient ces monuments illustres ont retenti longuement dans la conscience du monde. Et il est bien certain que l'Allemagne, en s'attaquant à ces pierres sacrées, savait bien ce qu'elle faisait : elle espérait nous faire crier grâce. C'était le régime de la torture. Invention de bourreaux méthodiques et atroces. Mais les grands monuments s'en tireront toujours. Il ne manquera jamais d'aumônes pour sauver la merveille de Reims : ce malheur illustre est assuré de la pitié universelle. On ne refera jamais sans doute les figures divines qui manquent

désormais au cortège de ses portails; mais l'ensemble sera conservé malgré tout; des pierres neuves remplaceront les claveaux écroulés de ses voûtes, on refera des os aux piliers étonnés par le canon ou éclatés par l'incendie, une charpente nouvelle sera substituée à l'antique forêt de ses combles, et la forme sublime, quoi qu'il en puisse coûter d'efforts et de millions, continuera de régner comme par le passé, blessée, mais immortelle, sur la ville du Sacre.

Mais ces édifices glorieux, ces colosses du moyen âge, ne sont pas ce que nos pères nous avaient laissé de plus précieux. On ne se ferait aucune idée du génie de la France, si on se figurait qu'il tient tout entier dans quelques monuments classés et officiels. On risquerait même de le méconnaitre tout à fait, si on voulait l'enfermer dans ces ouvrages classiques, sans voir ce qu'ils résument d'essais ou représentent de rayonnement, par combien de tâtonnements ils furent préparés, en combien d'exemplaires ils se reflètent et se reproduisent. Ce sont les pousses les plus droites et les plus hautes du taillis; une coupe qui éclaircirait les buissons autour d'elles, laisserait debout quelques arbres prodigieux, mais supprimerait la forêt.

Rien ne serait plus faux que d'imaginer les chefs-d'œuvre de l'architecture gothique sortis tout à coup, un beau jour, d'une pensée d'artiste, comme quelque théorème naît dans la tête d'un géomètre avec toutes ses conséquences. Des centaines d'ébauches ont précédé l'éclosion de la sublime formule. Les mailles de cette histoire se trouvaient dispersées dans nos églises de campagne. C'est là que se trouvait l'un des secrets de notre génie. Impossible de comprendre sans elles ce qui distingue l'histoire de France entre toutes les autres, à quel point cette histoire est un phénomène rural, combien elle tient à la terre, combien notre pensée nationale, comme la mission et les voix de la bergère de Domrémy, est la fille des champs et en garde le parfum.

Il y avait encore d'autres raisons qui rendaient délicieuses ces églises de villages. Elles étaient souvent bien moisies et bien délabrées; leurs portails présentaient des sculptures édentées; leurs murs humides étaient verdis de mousses ou rongés de salpêtres; l'ortie et l'herbe folle foisonnaient autour de leurs absides, et mille graminées légères s'agitaient comme un duvet dans les interstices des vieilles pierres. Mais jamais la main

froide et correcte du restaurateur n'était intervenue pour altérer l'ouvrage des siècles. Aucun architecte moderne n'avait fait subir ses ratures à ces beautés rustiques; elles étaient là, telles que le sol et le hasard les avaient faites, avec leurs parties disparates, leurs croisillons gothiques s'ajoutant à une nef romane, faites en apparence de pièces et de morceaux, avec leurs âges divers, entre lesquels nul pédantisme ne s'était avisé de rétablir une artificielle unité. Mais en revanche ces pauvresses avaient reçu des ans cette patine et cette harmonie, que l'âge seul ménage aux choses patientes qui ont eu la sagesse de vieillir en beauté; elles avaient reçu l'or des mousses et les caresses du ciel, et cette empreinte du temps qui achève ce qu'il touche, décore ce qu'il dégrade et collabore mystérieusement à ce qui a longtemps vécu : si bien que ces humbles églises semblaient partager l'existence des choses naturelles, l'éternité des pierres, la vie flottante des nuages qui leur versaient leurs ombres et la jeunesse des plantes qui fleurissaient leurs vieilles tuiles.

C'est avec un guide comme M. Moreau-Nélaton qu'il faisait bon parcourir ce trésor secret de nos vallées. Personne ne le connaît mieux que lui. Il ne vous mènera guère aux endroits fréquentés; il évite les lieux communs de l'admiration, les beautés consacrées; il ne s'arrêtera qu'un moment devant la cathédrale de Laon (laquelle par miracle n'a d'ailleurs pas souffert); il se tiendra loin de la fameuse collégiale de Braisne, et à la cathédrale de Soissons il préfère, — ou pour mieux dire, il préférait, hélas! — sa réplique pittoresque et vermoulue de Mont-Notre-Dame. C'était le type du délabrement et de la grandeur ruineuse : magnifique débris arraché, comme un invalide, à la guerre de Cent ans et aux guerres de religion. Rien n'était plus beau que sa masse boiteuse au sommet de son rocher calcaire, terminant la pyramide agreste du village. Je me rappelle le vert-de-gris qui donnait à ses murs l'aspect de certaines faïences persanes. Guillaume II, qui la visita le 22 juillet 1918, se montra scandalisé de cette négligence. « Si j'étais le maître ici, s'écria cet homme impétueux, il y a longtemps que j'aurais fait restaurer cette merveille. » Le malheureux! Six semaines plus tard, ses troupes se vengeaient de leur retraite forcée en faisant sauter la merveille à la mine. Le chef-d'œuvre vénérable n'est plus qu'un tas de décombres.

Mais il y a cent autres beautés à peine moins regrettables :

ces villages de Laffaux, de Vailly, de Beaurieux, de Chaudardes, dont le nom ne s'est ébruité que par les communiqués, combien de curieux se doutaient qu'il y avait là des merveilles? Combien soupçonnent ce qui s'est perdu dans la ruine d'Urcel, et ce qui est mort avec le château de Pinon, ou avec le massacre de l'Abbaye de Prémontré? Souvent, dans ces églises, il n'y avait qu'un détail, une rareté particulière qui les rendait précieuses : c'était un vieux vitrail, une fresque pâlie s'écaillant sur un mur, une armoire à reliques, une Vierge de pierre peinte, comme celle de Troësnes ou comme la merveille, aujourd'hui en poussière, qui enchantait la solitude de l'église de Coincy; ou bien quelque Christ pathétique et douloureux du xvi[e] siècle, comme celui de Pont-Arcy, figure d'une résignation et d'une mélancolie divines. Qui pouvait se flatter de connaître la France, alors que de telles beautés demeuraient inconnues dans des églises de campagne? Et c'était ailleurs un tombeau, quelque dalle funéraire, un tableau votif sur un autel, une grille de fer forgé, des lambris de chœur sculptés de bouquets de la Régence, un lutrin reposant sur ses volutes superbes, qui encadraient le médaillon du bon cordonnier saint Crépin.

Lorsqu'on feuillette ces images, en songeant que la plupart ne représentent plus que des ruines; lorsqu'on entre dans le détail, que l'on fait l'inventaire des pertes que nous avons pris l'habitude de signaler sommairement sous le nom administratif de « régions dévastées ; » lorsqu'on pénètre dans ces églises béantes et dans ces sanctuaires écroulés, dans ces charniers de choses saintes, chaos d'ossements d'où l'âme qui les faisait vivre est partie, on éprouve l'horreur d'un viol et le chagrin d'un deuil de famille. Une harmonie est détruite, qui était l'ouvrage du sol et des générations, du ciel et de la terre; c'était une grâce naturelle et surnaturelle à la fois, une figure de la patrie, un concert des vivants et des morts. Rien n'était plus touchant pour une âme française : ces églises de village, groupant autour de leur clocher l'amas des maisons basses et l'étendue des champs, exprimaient le rapport de la créature avec le monde éternel. Pour des millions d'hommes et de femmes de notre pays, elles étaient la seule forme sous laquelle il était permis de communiquer avec l'invisible et de percevoir la beauté. Pour l'étranger lui-même, leur perte est un appauvrissement. Un jeune Américain, qui connaît bien la

France, M. Henry Kingsley Porter, a écrit avec vérité que ces humbles monuments contenaient une grande leçon. C'était un exemple de lenteur et de continuité; pour ces peuples nouveaux, accrus rapidement sur une terre récente, riches d'avenir et de tous les biens matériels, le spectacle de ces petits édifices pleins d'histoire était une chose digne d'envie. A voir ces formes naïves et pleines de bonhomie, où l'arceau gothique s'enchaîne avec souplesse à l'arcade romane et au pilastre de la Renaissance, le moindre paysan de chez nous prenait une conscience fine et confuse du passé; il concevait une idée appropriée de la culture; et, pour l'humanité elle-même, c'était l'exemple le plus clair de la manière dont se développe la civilisation.

Voilà pourquoi de telles ruines sont presque irréparables. On peut relever une gare, une usine, une école : c'est une question d'argent et de convenances pratiques. Mais la destruction d'une église pose un problème plus délicat; elle comporte la perte d'une chose qui n'était pas seulement matérielle, et qu'on ne saurait remplacer par rien de matériel. C'était du passé conservé, du passé lentement modifié par la vie : on n'imite pas l'œuvre des siècles. Faut-il restaurer ce que la guerre a brutalement brisé? Peut-être vaut-il mieux laisser la ruine achever de mourir sa mort émouvante, et reconstruire franchement ailleurs et tenter du nouveau, comme on rebâtit un jeune foyer à côté du foyer éteint. La flamme peut jaillir claire encore du fond de notre vieux génie. Il serait beau que ce même sol, qui a déjà tant fait pour l'ornement du monde, poussât de ses entrailles une nouvelle étincelle. Mais on ne récrit pas la page déchirée. Il faut qu'une mélodie nouvelle sorte du même cœur qui avait enfanté l'ancienne mélodie. Nous l'attendons avec espoir et avec sympathie. Mais il se passera longtemps avant que la cadette gagne le charme séculaire que possédait l'aînée. Beaucoup de monuments ne seront jamais reconstruits. Il serait vain de refaire artificiellement une tour de Coucy ou un Mont-Notre-Dame. C'est pourquoi il faut louer le zèle pieux qui a voulu en recueillir au moins l'image. Puissions-nous y puiser, avec le regret des beautés que nous pleurons aujourd'hui, une tendresse plus jalouse pour ce qui nous reste de notre héritage!

PIERRE TROYON.

REVUE LITTÉRAIRE

SUR LES DANGERS DE LA LITTÉRATURE (1).

En 1675, après avoir entendu le Père Bourdaloue prêcher le carême, le Roi partit pour l'armée sans avoir dit au revoir à Mme de Montespan. Et il dit au Père Bourdaloue : « Mon Père, vous devez être content de moi, Mme de Montespan est à Clagny. — Oui, Sire, répondit le Père; mais Dieu serait plus satisfait si Clagny était à soixante et dix lieues de Versailles. » Bonne réponse, digne de qui l'a faite; et Louis Veuillot l'a justement citée à l'honneur de Bourdaloue. Mais il ajoute qu'il ne croit pas que « le héros des libres penseurs, Molière, recevant du Roi la même parole, eût répondu avec le même courage. » Cette remarque de Veuillot me paraît un signe de préoccupation un peu drôle et fâcheuse.

Non, Molière n'aurait pas répondu au Roi comme fit le Père Bourdaloue. C'est aussi que le Roi n'aurait pas annoncé à ce poète comique l'éloignement de sa bien-aimée comme il l'annonçait au prédicateur. Et sans doute n'eût-il pas toléré, de la part du poète, le langage et la liberté convenables au prédicateur. Louis XIV avait bien raison, qui n'aimait pas le désordre et, en somme, ne s'adressait pas indifféremment au poète ou au jésuite pour en obtenir une comédie ou de saintes remontrances.

De nos jours, c'est la mode et l'on se plaît à confondre toutes choses. Littérature et poésie se mêlent de ce qui ne semble pas d'abord leur affaire : leur affaire ne serait-elle pas de nous divertir? Et il y a de rudes censeurs pour vilipender les écrivains comme Veuillot vilipende Molière. A mon avis, c'est dommage.

Voici M. Jean Carrère, qui vient de publier un volume, d'ailleurs

(1) *Les mauvais maîtres*, par M. Jean Carrère (Plon).

très amusant, très vif, intitulé *les Mauvais maîtres*. Ces mauvais maîtres, ce sont Rousseau, Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Mme Sand, Musset, Baudelaire, Flaubert, Verlaine et Zola, écrivains de toute sorte, bien divers, et qui n'ont ensemble d'autre analogie que d'être magistraux et mauvais.

Mauvais ? Cela vous chagrine: vous aimez beaucoup la plupart de ces écrivains. Vous n'avez pas tant de chagrin que M. Jean Carrère, qui les adore tous. On dirait qu'il a rigoureusement choisi, pour les châtier, ses préférés. Voyez un peu.

Rousseau? « Dire qu'il est un des plus grands génies dont la parole ait agité le monde, dire que son œuvre est grandiose et étonnante, dire que son style est d'une nouveauté et d'une beauté incomparables; dire qu'il impose l'admiration et la sympathie même par l'ampleur de son éloquence déployée, par la sincérité de sa passion exaltée; dire enfin qu'il est un grand écrivain et un grand homme, eh! qui donc s'y pourrait refuser? » Avec tout ça, un mauvais maître !

Chateaubriand? Le « prince de la prose française ; » au premier rang « dans le groupe des sonores et magnifiques manieurs de mots, en compagnie de Bossuet, de Montesquieu et de Buffon, » qui valent bien Tite-Live, Salluste et Cicéron : un mauvais maître !

Balzac? « Quel colosse !... « Son génie tient de la magie. On l'écoute : on lui appartient. Vous pénétrez dans les « palais enchantés de son œuvre; et vous êtes pris, vous êtes « un captif sans résistance et sans volonté, roulant éperdu de labyrinthes en labyrinthes, et si subtilement enveloppé de liens que, loin de les sentir, on s'enivre de son esclavage et l'on redoute d'être délivré. » Cependant, délivrez-vous, rompez vos liens: vous êtes chez un mauvais maître !

Stendhal? M. Jean Carrère ne le lit pas « sans être remué dans les bas-fonds mystérieux et inexplorés » de son être. Il lui trouve un génie moins haut que le génie de Balzac, mais un génie qui « se projette en profondeur. » Un mauvais maître !

Mme Sand ? « Pleinement sympathique, » une femme étonnante. « Elle dépasse de mille coudées toutes les femmes qui l'ont précédée et toutes celles qui l'ont suivie. Elle est la grande patronne, le *maître* incontesté, l'archétype. Plus je la contemple, et plus je la vois grandir jusqu'à l'éclat d'un symbolique génie, etc... » Et cependant, un mauvais maître!

Musset? « Je ne crois pas qu'un mortel venu au monde pour faire œuvre de poésie ait vu se pencher sur son berceau un plus grand nombre de fées charmantes... Toutes les grâces et toutes les séduc-

tions... » Le style, « enveloppant et irrésistible comme le murmure des feuilles et le bercement des flots. » Chacun de ses vers « frémit, pleure et s'épand comme les cascatelles d'eau vive qui tremblent et bondissent dans les forêts. » Ajoutez « une solide éducation classique. » Néanmoins, un mauvais maître !

Un mauvais maître, Baudelaire ! Et M. Jean Carrère nous avertit que jamais il n'a cessé de l'aimer : « à cette heure même où je m'apprête à décomposer son œuvre, je prends pour la centième et la millième fois une volupté indicible à me plonger dans l'atmosphère enveloppante et chaude de son génie. » Un mauvais maître, Flaubert ! Or, « de ne pas aimer Flaubert, c'est impossible. Qui fut plus brave que lui, plus fier, plus généreux, plus digne d'être aimé ? Comme elle est belle et désintéressée, sa passion pour la littérature ! Comme il est sans détour, son dévouement à ses amis ! Que ses admirations sont enivrantes ! Que ses haines même sont des preuves de noblesse ! Et son œuvre, quel titanesque effort vers la grandeur ! » Un mauvais maître, Paul Verlaine : et peu de poètes, en France, ont eu un plus charmant génie ; M. Jean Carrère l'a connu et raconte de lui des anecdotes bien attendrissantes. Il est possible que l'on aime ou l'on n'aime pas les romans de Zola. M. Jean Carrère, qui ne donne que douze pages à Flaubert, en donne à Émile Zola trente-trois, nie que nul écrivain, chez nous, « ait eu, de la fonction d'écrivain, une plus haute et plus superbe idée, » l'appelle « la plus ferme et la plus complète réalisation de ce que doit être un écrivain au milieu de la houle sociale, » et enfin le traite de mauvais maître.

Jamais victime, conduite au sacrifice, ne fut parée, enrubannée plus joliment que les victimes de M. Jean Carrère. Il ne ménage pas les éloges, ni les mots glorieux, ni les grandes phrases, et fussent-elles un peu flottantes, mais comme les drapeaux un jour de fête, à ces poètes et prosateurs qu'il a si énergiquement condamnés. Les louanges vont, pour ainsi dire, aux écrivains et aux hommes. Il y a Stendhal, que M. Jean Carrère ne chérissait pas beaucoup. Mais, après avoir demeuré à Rome et à Civita-Vecchia et causé avec le petit-fils de Donato Bucci, M. Jean Carrère se demande s'il n'a pas été « injuste pour l'homme ; » il se propose d'y revenir et maintient pourtant que l'œuvre est mauvaise, est démoralisante et funeste. Les autres, depuis Rousseau jusqu'à Zola, lui sont des amis autant que des maîtres : de bons amis, de mauvais maîtres ; et il vous les arrange !...

Si l'on veut voir comme il est désolé de les maudire, ses mauvais maîtres et amis, il a relu son chapitre de Baudelaire et il écrit :

« J'avoue que je m'en veux quelquefois d'avoir médit de Baudelaire. De tous les poètes du dernier siècle, c'est celui que j'aime le plus... Et pourtant, sous peine de renoncer à toutes mes idées, je ne puis pas ne pas voir en lui un mauvais maître. Car vraiment son œuvre est décourageante... » Aussitôt, il ajoute : « Mais si émouvante et d'une émotion en quelque sorte spiritualisée... Nul autre n'a su comme lui agiter nos âmes et enchanter nos cerveaux! » Alors? Il se fait violence et il sacrifie à « ses idées » son poète préféré.

Je vais le scandaliser; mais, quoi! il est sincère et l'est avec un bel entrain, qui demande aussi la sincérité : que n'a-t-il, en faveur d'une telle préférence, adouci un peu ses idées? sans les sacrifier! il suffisait de les atténuer et, par le moyen de quelque incertitude qui n'est jamais déraisonnable, il suffisait de les rendre moins exigeantes. Voilà ce qu'il n'a point voulu, et pourquoi je le trouve excessivement rigoureux et rude.

Quelles sont, en définitive, les idées auxquelles M. Jean Carrère consent le sacrifice d'une littérature qu'il aimerait à aimer?

Nous avons, à présent, beaucoup de lanceurs d'excommunication. Les sentences fulminatoires, fréquentes, partent de tous les côtés. Certaines chapelles de récents convertis montrent parfois une sévérité que ne tempère encore nulle indulgence évangélique. Un éloquent jeune homme ne proposait-il pas, il y a quelques années, de brûler tous les livres des païens? Il oubliait que notre civilisation réunit au christianisme l'antiquité. Plusieurs groupes de partisans montrent une pareille inclémence contre la littérature chrétienne et généralement contre toutes opinions qui ne sont pas les leurs. Si toutes les condamnations que les divers dogmatistes prononcent étaient exécutées, nous serions, en peu de temps, privés de toute lecture. Je ne m'en consolerais pas, même si quelques-unes de mes croyances avaient à s'en réjouir.

M. Jean Carrère n'est point un homme de chapelle ou de parti. Ce ne sont pas les disciplines religieuses, qu'il a résolu de défendre. A propos de la conversion de Verlaine et de *Sagesse*, il écrit : « Je suis incompétent, je l'avoue, pour disserter sur des questions de doctrine religieuse avec des théologiens... » Et il prouve aussitôt son incompétence. Il écrit : « Je me crois quelque peu chrétien... » Ce n'est point assez pour dénigrer les libertins. Il ne défend pas non plus la politique des uns ou des autres. Il n'est pas un politicien, mais un moraliste. Encore faut-il le séparer des moralistes ordinaires. Ce n'est pas ce que d'habitude on appelle immoralité qui le choque et l'oblige à

repousser un écrivain. Par exemple, il accuse de « bêtise » les moralistes farouches qui ont accusé Baudelaire d'immoralité. Mais il est philosophe et il a une doctrine. Cette doctrine, la voici.

Premièrement, il faut agir. M. Jean Carrère ne se vante pas du tout de le dire avant d'autres; mais il le dit avec un zèle persuasif. D'ailleurs, ainsi que les autres philosophes de l'activité, il néglige d'ajouter à son commandement l'indication de l'activité la meilleure : il nous laisse le soin de la bien choisir. Je rougirais de n'être pas de son avis; l'ordre d'agir a très bon air. Et tout au plus voudrais-je insinuer qu'il ne me paraît pas très utile, l'humanité ayant beaucoup d'entrain. Ce qui lui manque, le plus souvent, c'est une sage direction de cette activité qu'elle a si abondante. Et les prôneurs de l'énergie font quelquefois une besogne qui aurait besoin d'être corrigée par un seul, et malin, directeur de l'énergie. Je me souviens qu'à l'époque de ma jeunesse les professeurs de volonté abondaient. La volonté abondait aussi. L'on prétendait que les ravages du scepticisme étaient inquiétants : je ne m'en suis pas aperçu. Et, si l'on renonçait à considérer comme scepticisme un ensemble d'opinions que l'on n'approuve pas, on vérifierait que rien au monde n'est plus rare et singulier qu'un sceptique.

Moraliste de l'action, M. Jean Carrère dénigre assidûment le rêve... « Ah! s'écrie-t-il, le rêve! le rêve! séducteur invisible, le plus subtil des démons qui nous entourent, le plus séduisant et le plus décevant à la fois, image, mirage et nuage, toutes les erreurs et toutes les défaillances, que de mal il fait à l'homme qu'il grise, que de vies humaines dont il a volé la moitié, que d'autres qu'il a englouties tout entières!... Ah! le rêve, tueur de héros, dévorateur de génies, qui pourra dénombrer ses victimes?... » Je ne les crois pas si nombreuses. La plupart des personnes que nous rencontrons, dans les différentes classes de la société, me semblent toutes dénuées de rêverie ou, du moins, beaucoup plus actives que rêveuses. Leur activité est futile, est désordonnée, mais non point à cause du rêve. Les nouveaux jeunes gens n'ont-ils pas l'esprit positif? Je n'ai pas remarqué du tout qu'ils fussent nonchalants.

M. Jean Carrère l'a remarqué. Il dit que son propos est de rechercher, parmi les grands écrivains du siècle dernier, « ceux à qui les observateurs attentifs peuvent imputer l'état de trouble intellectuel, de lassitude morale et d'inquiétude publique dans lequel tant de jeunes hommes contemporains semblent à la fois se complaire et se lamenter. » Je me figurais nos jeunes gens prompts à la certitude, et

même à la certitude imprudente ; je me trompais sans doute. Mais admettons qu'ils soient tels que le disent les observateurs attentifs que M. Jean Carrère a consultés : il resterait encore à démontrer que c'est la faute à ces grands écrivains du siècle dernier, successeurs de Rousseau jusqu'à Verlaine et Zola.

Pour infliger aux littérateurs une si grave responsabilité, voulons-nous accorder tant d'influence à la littérature? Oui, répond M. Jean Carrère. Et, par exemple, voici, comme il l'entend, l'influence de Balzac. Le résultat de l'œuvre de Balzac? « Nous l'avons devant nous, manifeste et éclatant, et il s'appelle la société contemporaine. Le monde de Balzac est sorti de ses livres pour venir habiter parmi nous; et ses héros sont aujourd'hui nos maîtres. » Vous lisez cela et vous craignez que l'expression vive ait dépassé la pensée de M. Jean Carrère. Pas du tout ! Il insiste : « Oui, reprend-il, c'est à l'auteur de *la Comédie humaine* que nous devons l'assaut toujours croissant des ambitions les plus grossières, et ce tourbillon de cupidités insatiables qui, d'un bout à l'autre de la France, fait se ruer vers le pouvoir ou la fortune toute la cohue des affranchis déchaînés ! C'est lui qui, par son œuvre aux paroles magiques, s'en va, dans toutes les provinces, sonner à l'oreille trop complaisante des plébéiens encore mal débarbouillés de leur terre natale la diane d'appel pour la conquête de Paris ! C'est lui enfin qui, par l'éclat des exemples aussi bien que par la subtilité des théories, a fait surgir du fond troublé de la race ce type innombrable et malfaisant, dont le bourdonnement est la plaie de notre pays et la honte de l'esprit moderne : l'arriviste ! » C'est lui, c'est lui, c'est lui... Eh ! bien, non, ce n'est pas lui !

Pour attribuer à Balzac toute l'influence et toute l'efficacité à laquelle nous devons la société contemporaine et ses torts, il faut supprimer toute autre influence et l'efficacité des événements. C'est transformer Balzac en démiurge, après l'avoir appelé un colosse. Un colosse, tant qu'on voudra : et ce n'est que façon de dire; mais, un démiurge, non. La société contemporaine, et telle que la peint à grands traits M. Jean Carrère, n'est pas l'œuvre de Balzac. L'auteur de *la Comédie humaine* a décrit la société de son temps ; et le monde nouveau continue le monde ancien : de sorte que la société de nos contemporains dérive de la société que Balzac eut sous les yeux. Mais ce n'est pas Balzac l'auteur de notre époque.

Alphonse Daudet raconte que le jeune Philoxène Boyer, quand il était au collège, avait, « comme tous les écoliers d'alors, Balzac dans son pupitre ; si bien qu'ayant hérité cent mille francs de sa mère, il

n'eut rien de plus pressé que de venir manger à Paris les cent mille francs comme on les mange dans Balzac. » La grande fête, et une orgie comme dans la *Peau de chagrin :* « la peau de chagrin, c'est-à-dire les cent mille francs, avait duré six mois juste. » Il y eut probablement d'autres Philoxène Boyer, qui abusèrent de la leçon balzacienne. Mais, dire que tous les « arrivistes » d'à présent sont enfants de Balzac, non, véritablement non.

M. Jean Carrère, à l'appui de son opinion, cite un passage de l'introduction que M. Paul Bourget donna, en 1887, au *Répertoire de la Comédie humaine* d'Anatole Cerfberr et Jules Christophe : « On a remarqué que les hommes de Balzac, tant dans la littérature que dans la vie, sont apparus surtout après la mort du romancier. Balzac semble avoir moins observé la société de son époque qu'il n'a contribué à en former une. » Et M. Jean Carrère de s'écrier : « Rien n'est plus vrai, et rien n'est plus terrible aussi pour la responsabilité du grand poète... En formulant la phrase que je viens de citer, M. Bourget a prononcé sur Balzac le plus accablant des réquisitoires. » Non; et, si l'on veut s'en rapporter à l'opinion de M. Paul Bourget sur Balzac, il ne suffit pas de citer quatre lignes et qui datent de trente-cinq ans ; il faut se reporter à un chapitre du volume intitulé : *Sociologie et littérature.* « La politique de Balzac. » On y verra que M. Paul Bourget reconnait à l'auteur de *la Comédie humaine* le titre que celui-ci réclamait de véritable « docteur ès sciences sociales. » M. Paul Bourget compare l'auteur de ladite *Comédie humaine* à un médecin, qui ne se contente pas d'examiner la maladie, de la décrire et de formuler un diagnostic ; mais il indique le remède. Et le remède, c'est la politique et c'est la sociologie de Balzac. Lequel Balzac disait que, si la France ne changeait pas de maximes, telles et telles seraient les conséquences de son erreur : il ne s'est pas trompé. Lequel Balzac disait aussi que, si la France, informée de son erreur, adoptait d'autres maximes, tout irait bien : la France n'a pas suivi le conseil de Balzac. Il est arrivé ce que prévoyait Balzac. De sorte que la société contemporaine serait conforme à la prévision de Balzac, non pas du tout à son apostolat. De sorte qu'il y aurait de l'injustice à rendre Balzac responsable de ce qu'il a redouté, de ce qu'il a déconseillé, de ce qu'il aurait voulu combattre et empêcher.

Qu'importe? répondra M. Jean Carrère : si l'apostolat de Balzac est resté sans effet, sans influence, laissons-le; tandis que, si l'attrait dont il a muni ses héros fait d'un Rastignac ou d'un Rubempré, l'un qui réussit à merveille, l'autre qui est charmant, des exemples qu'on

a suivis, voilà l'influence de ses romans. Et, quand nous étudions un maître, avant de le déclarer mauvais ou bon, nous évaluons le dommage ou le bienfait qui résulte de son enseignement. Nous sommes injustes? A la manière de l'histoire! Et, en tout cas, nous sommes en plein dans la réalité que façonnent, peut-être involontairement, les bons et les mauvais maîtres. La position que tient ici M. Jean Carrère, je l'avoue, est forte. Il a raison de distinguer les systèmes et le tour que prennent les systèmes en passant des philosophes à la multitude. On a dit souvent que l'histoire était l'histoire des idées; mais l'histoire serait plutôt l'histoire des contre-sens que font les multitudes sur les idées qu'elles adoptent. Il y a une philosophie sociale de Balzac : M. Paul Bourget l'a exposée parfaitement; mais ce n'est pas la philosophie sociale de Balzac qui a été persuasive, c'est une fausse interprétation de Balzac et c'est, en quelque sorte, une poésie balzacienne, différente de sa philosophie et très dangereuse.

M. Jean Carrère tire de ce principe, ou d'un principe de ce genre, un corollaire extrêmement ingénieux. On a coutume de signaler comme les plus mauvais maîtres les philosophes dont les doctrines sont au rebours du bon sens, ou de l'ordre public, ou de la prudence gouvernementale. On vous reconstitue les doctrines et l'on vous dit : voyez où de telles idées nous mènent!... M. Jean Carrère observe que les doctrines « trouvent contre elles, pour combattre leur influence, » d'autres doctrines : « Héraclite dit oui, mais Démocrite dit non; et, si tel sage vous invite à l'inertie et à l'indifférence, tel autre vous démontrera, par syllogisme, la nécessité de la volonté et de l'énergie. » Ce ne sont pas les philosophes, les maîtres les plus dangereux : ce sont les poètes. Leur influence est plus secrète et, pour ainsi dire, plus sournoise, plus difficile à saisir et à combattre. Une idée, on la réfute; mais, d'un enchantement, que faire?

M. Jean Carrère s'attaque donc à des poètes; ou à des prosateurs, mais qui ont inventé, qui ont répandu autour d'eux une poésie; un philosophe, Rousseau : mais il ne réfute pas les idées, il condamne la poésie de Rousseau. Il ne cherche pas, dans *le Contrat social* ou dans l'*Émile* ou dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, un ensemble d'erreurs : il accuse Rousseau d'avoir donné un air de poésie à des vices du cœur très déplorables.

C'est ingénieux, disais-je; et c'est d'abord judicieux. Mais voici l'inconvénient. Si l'on nous présente un système d'idées, nous allons, selon nos préférences et puis en consultant les faits, dans la mesure où ce contrôle est possible, décider que ces idées et leur système lié

sont vrais ou ne le sont pas, sont bienfaisants ou ne le sont pas. Il est beaucoup plus aventureux d'évaluer l'influence d'une poésie. Et la plupart des jugements de M. Jean Carrère me paraissent démesurés.

Chateaubriand? « Il a été le vrai maître de la mélancolie moderne, et un mauvais maître par conséquent. » Le *par conséquent* me fâche : c'est trop de logique ; et nous sommes en train d'analyser des sentiments qui ne se prêtent pas à une dialectique tant rigoureuse. Mais M. Jean Carrère déteste la mélancolie, « mal peu viril, une faiblesse, une tare morale. » Les quelques pages de M. Jean Carrère, touchant la mélancolie, et où interviennent les personnages de la Bible et de l'Antiquité païenne, prouvent la gaieté de M. Jean Carrère et ne le montrent pas très attentif aux sentiments qui ne sont pas les siens.

Que reproche-t-il à Stendhal? Sa méchanceté : « Il est impossible de concevoir un homme et une œuvre en qui tout concoure de façon plus complète à produire exactement le contraire de la bonté. » Mais l'influence de Stendhal? « Voyez ce que la création d'un Julien Sorel peut faire de ravages dans les imaginations fortes... Ah! combien j'en connais de jeunes gens aux âmes généreuses qui en sont demeurés troublés pour toute leur jeunesse, et quelques-uns pour toute leur vie! Or, si lourd que paraisse le mot, il y a, dans cette corruption voulue des caractères, un véritable crime de la part de Stendhal. » Le crime de Rousseau, qu'on ne lui pardonne pas, est d'avoir cru à la bonté de l'homme. Il nous trompe! a-t-on dit; et on le dira encore. Stendhal nous présente la méchanceté de l'homme. Ainsi, le crime de Stendhal corrige le crime de Rousseau. Il faut lire ces deux écrivains : on pourra leur être indulgent.

Le crime de George Sand? « Elle est formidablement ténébreuse et malsaine, car l'esprit qu'elle synthétise avec tant de force est par lui-même fatalement mauvais : c'est l'esprit féminin ou, pour parler plus net, l'esprit-femelle, par opposition à l'esprit-mâle. » Représentants de l'esprit-mâle : Gœthe, Rabelais et Platon. Mais George Sand « est la plus superbe incarnation de la femme-femelle, la femme traîneuse d'ombre, de trouble et de désolation. » Terribles mots, désagréables. M. Jean Carrère s'en aperçoit et, bonnement, craint d'affliger les lectrices de M[me] Sand. Il ne déteste pas les femmes ; et il leur dit, pour qu'elles veuillent l'excuser : « S'il m'advient de donner à mes affirmations un ton de rudesse, et de sarcasme à mes discussions, c'est que j'aime la vérité d'une telle ardeur que je voudrais lui imprimer la force rapide et cautérisante d'un glaive de feu. » Les pages suivantes, relatives au féminisme et puis à l'amour, sont

prestement écrites avec le glaive de feu : cette pyrogravure ne me fait pas un grand plaisir. Peut-être vaut-il mieux, — on vient à se le demander, — ne point aimer la vérité d'une telle ardeur, l'aimer plus timidement et posément. Je ne crois pas que la vérité se prête à être maniée si fort. Enfin, le danger d'une telle hâte est le risque de prendre pour la vérité l'une de ses sœurs moins parfaites en dépit de quelque beauté, une erreur. Quant à l'influence de George Sand, « la postérité seule en pourra mesurer les désastres. » Si elle y pense!...

Musset? Le poète de l'amour. Fi de l'amour et fi de ses chagrins! Musset qui pleure pour l'infidélité d'une femme-femelle irrite M. Jean Carrère à un tel point qu'il s'écrie : « Non! Non! Par tous les déshérités du sort qui naissent, grandissent et meurent dans d'affreuses tanières; par tous les vaincus de la vie, par tous les martyrs, par tous les apôtres, par tous les héros tombés, par tous les blessés de la chimère, par tous les crucifiés de l'idéal, non, un chagrin d'amour n'est pas une grande douleur. » Évidemment! Et l'on n'a point envie de réfuter une opinion si généreuse, même si on la trouve un peu trop éloquente. M. Jean Carrère nous invite à n'être pas fort émus des malheurs inévitables et qui « se répètent des millions de fois chaque jour sur la surface du globe. » Nos « tristesses intimes? » Cachez-les à vous-mêmes! « Il faut à nos sanglots, pour les justifier, des causes au delà et au-dessus de nous-mêmes. Il n'est de grandes joies ni de grandes douleurs que les douleurs et les joies publiques. » Et j'allais dire, évidemment! Je ne le dis pas. C'est trop dire, et avec trop de fougue. Enfin, Musset « symbolise l'incommensurable vanité de l'amour. » Il m'est impossible de prendre pour vraies, ni seulement pour fausses, de telles opinions si catégoriques.

Baudelaire est « un propagateur de lâcheté morale. » Comme Alfred de Musset : « A eux deux, des générations entières... » Des générations entières!... « doivent de n'avoir pas osé vivre, ou de s'être attardées longtemps dans le néant des rêveries. » Voilà l'influence de Baudelaire : immense et terrible! Ces générations entières qui n'osent pas vivre, à cause de Baudelaire, prenez-y garde, c'est la fin du monde. Et cependant le monde continue?...

Flaubert, c'est l'héritier des héros normands; c'est, au XIXe siècle, Tancrède de Hauteville, Robert Guiscard, Roger de Sicile ou Guillaume le Bâtard. Bien! Et, comme M. Jean Carrère veut que le poète soit un héros, voici Flaubert en excellente posture? Eh! non : ces Normands, aventuriers magnifiques, n'ont rien fait de bon, n'étant pas civilisateurs ni créateurs d'empires. Leur Guiscard les conduit à

Rome : ils démolissent la ville éternelle. Ainsi Flaubert... Il n'a point démoli Rome? « Seulement, ne pouvant jouir de Rome pillée ou de la Pouille mise à sac, c'est par le sarcasme, l'ironie et les fureurs d'éloquence qu'il saccage la société, stupide à ses yeux; tous les efforts des humains douloureux soulèvent l'éclat de rire tonitruant de ce beau barbare... » Voyez pourtant l'utilité de la littérature, si elle range à n'être que railleur un tel Normand qui, sans elle, réclamerait de grandes cités à détruire : sa redoutable vigueur trouve, au jeu malin des mots, une diversion très heureuse. Il a remplacé le « délire guerrier » par le « délire littéraire; » et c'est moins dangereux. Moins dangereux? M. Jean Carrère se récrie : Flaubert « a brisé en de jeunes âmes le ressort de l'action et de la bonté féconde; il a suscité en des esprits en formation le désert moral qu'il portait en lui. Il a été le plus puissant maître du récent pessimisme. » Savoir, si notre temps est pessimiste! Je n'en suis pas sûr. Et l'optimisme aussi a son imprudence. Paul Verlaine, lui, « énerve les énergies, tue l'espérance et annihile toute virilité; il achève, dans l'impuissance et dans le mal, l'œuvre commencée par Musset et continuée par Flaubert. » Et son influence? « Il a dominé et conduit toute une génération. » Pauvre Lélian, je ne le croyais pas. Lui non plus n'aurait point osé le croire.

Émile Zola, un pessimiste : et donc un mauvais maître. Tous les pessimistes sont de mauvais maîtres. L'on tremble que M. Jean Carrère n'aille un peu loin, dans une telle affirmation. Mais il ne tremble pas; car il écrit, avec une fâcheuse bravoure : « La Bruyère, La Rochefoucauld, Molière, La Fontaine furent des observateurs de génie; leur œuvre est triste et fausse, car l'humanité y apparaît foncièrement mauvaise... » Triste et fausse, l'œuvre de la Fontaine, de Molière, de La Rochefoucauld, de La Bruyère : je n'y consentirai jamais.

Comme vous avez vu M. Jean Carrère évaluer l'influence de chacun de ses mauvais maîtres, un seul aurait suffi à démoraliser la France. On est épouvanté de ce qu'ils ont pu faire ensemble. Assurément M. Jean Carrère en est épouvanté. Mais l'ont-ils fait? Nos jeunes gens de la récente guerre prouvent que non. Somme toute, ni Chateaubriand ne les avait rendus trop mélancoliques et dolents; ni Balzac ne les avait convaincus de rechercher la seule fortune d'un Rastignac; ni Stendhal ne les avait persuadés d'être égoïstes ou méchants; ni Mme Sand et Musset ne les avait amollis de volupté; ni Baudelaire ne les avait avilis de lâcheté morale; ni Flaubert ne leur avait enseigné le sac et le pillage; ni Verlaine et Zola ne les avaient aucunement découragés. On les a vus tout le contraire.

Si l'on trouve cet argument simpliste, au moins vaut-il à établir que des « générations entières » ont échappé à l'influence déprimante des mauvais maîtres. Ne les avaient-ils pas lus, ces mauvais maîtres?

Pour atténuer les dégâts de la littérature, il y a ceci, qu'on ne lit pas énormément. Un grand nombre de nos contemporains sont préservés de la littérature à merveille. Puis, ceux d'entre nos contemporains qui ont accoutumé de lire, ne lisent pas un écrivain tout seul. On n'est pas lecteur de Chateaubriand, qu'on ne lise également Stendhal et Balzac : et, si Chateaubriand vous donne de la mélancolie, Stendhal et Balzac vous réconfortent l'énergie. Enfin, le lecteur de beaucoup de livres n'est pas facilement dupe de tout ce que les poètes lui racontent. Il sourit bientôt : et il est sauvé.

Principalement, l'influence de la littérature n'agit pas toute seule et ne forme pas toute seule les générations humaines. M. Jean Carrère, pour la commodité de ses démonstrations, néglige les autres éléments de la vie sociale. Un adolescent, même le plus adonné au vain plaisir de la lecture, a d'autres maîtres que les romanciers et les poètes. Je suppose qu'on l'a bien élevé, qu'on l'a mis au courant de ses devoirs et que les circonstances de sa vie l'informent de ses obligations. Je ne le confie point au seul Baudelaire.

Mais voici précisément ce qu'on fait : on feint que la littérature ait mission d'accomplir, dans l'État, toute la besogne : la besogne du pédagogue et du prédicateur, celle du législateur aussi. Veuillot reproche à Molière de n'avoir pas déconseillé au Roi les pratiques de galanterie. Quand le régime ne va pas, on dit que c'est la faute à Rousseau. Et M. Jean Carrère veut que les poètes soient des conducteurs d'âmes.

S'ils les conduisent à la promenade, ils sont dans leur rôle aimable et utile.

Craignez, en traitant de mauvais maîtres si influents les romanciers et les poètes, de leur monter la tête : plutôt, laissez-les à un badinage innocent. La littérature était jadis « un jeu de lettrés, » dit M. Jean Carrère; il ajoute : « Dans le conflit mondial des idées et des races, toute œuvre qui ne sera pas universelle périra... Nous devons de plus en plus renoncer à dominer et à survivre par le seul talent. » Eh! moi non plus, je n'en sais rien. Mais, s'il en est ainsi, je le regrette. Veuillent, en attendant les temps nouveaux, poètes et romanciers continuer l'ancien usage et anodin, de « plaire, » comme disait Racine, aux honnêtes gens!

ANDRÉ BEAUNIER

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le désastre de l'armée grecque est complet. Le 9 septembre, la cavalerie turque est entrée dans Smyrne. Elle avait atteint Brousse dès le 5. En moins de quinze jours, les troupes de Mustapha Kemal ont franchi 450 kilomètres. L'armée grecque, le 26 août, comptait 165000 hommes; elle occupait, face à l'Est, d'Ismidt à Afioum-Kara-Hissar de fortes positions; un crochet défensif, replié le long de la vallée du Méandre, couvrait à droite la trop longue ligne des communications. L'armée du Nord avait pour base d'opérations Brousse et Moudania, celle du centre Smyrne; s'il survenait un échec et un recul, les forces helléniques devaient nécessairement se trouver coupées en deux. L'armée s'énervait dans l'inaction. Pour des raisons de basse politique, le général Papoulas, dont le roi Constantin redoutait la popularité, avait été dernièrement remplacé par le général Hadjianestis. Des divisions, prélevées sur le front anatolien, avaient été envoyées en Thrace. Les Grecs avaient, comme à plaisir, préparé la défaite où s'abîme leur puissance militaire. La manœuvre de Mustapha Kemal fut habilement montée : une menace sur la ligne de communication, dans la vallée du Méandre, prépara le succès de l'attaque en masse, exécutée avec dix divisions, sur le centre. Une attaque sur Koutaya acheva de séparer les Grecs en deux masses; celle du Sud, presque tout entière, fut prise avec son matériel; une partie de celle du Nord (3e corps) parvint à s'échapper le long de la mer et à débarquer à Rodosto. Ce qui reste des troupes helléniques, démoralisées, réclame la paix et la démobilisation. L'objectif stratégique que visait l'offensive kémaliste est entièrement atteint : il n'existe plus d'armée grecque en état de tenir la campagne.

Le ministère Protopapadakis a sombré dans la bagarre, mais Constantin surnage, cramponné à son trône; il a trouvé une nouvelle

équipe de politiciens, avec M. Triantaphylakos comme président, pour prendre le pouvoir et lui sauver la mise. M. Venizélos n'est même pas chargé, comme l'avaient demandé plusieurs journaux, de la défense des intérêts helléniques au dehors : la rancune du Roi survit à sa fortune. La situation est ainsi plus nette; la France ne sera pas tentée d'être condescendante à l'assassin de nos marins. N'est-ce pas d'ailleurs M. Venizélos qui, le premier, a vu trop grand, et qui, jouant un coup de partie, a mis la force et l'avenir de son pays au service de la politique britannique? Le peuple grec, industrieux et brave, reste en proie aux mauvais bergers; on ne peut que le plaindre, lui et son armée, sans regretter la dure leçon que la fortune inflige à ses dirigeants.

L'échec décisif de la « grande idée » hellénique est un fait important dans l'histoire du proche Orient. Mais l'Empire britannique avait lié ses desseins d'expansion impériale et d'hégémonie orientale au succès de la politique grecque. Entente militaire, politique, religieuse : c'est par une étroite association avec l'hellénisme que l'Angleterre se flattait de dominer à Constantinople. Faisons un effort pour comprendre une politique qui a de quoi nous surprendre et dont il était facile de prévoir la faillite; plaçons-nous, non pas à Londres, mais aux Indes, centre de l'Empire mondial de l'Angleterre. Les Détroits de Constantinople, comme le canal de Suez, comme le chemin de fer de Bagdad, ce sont les avenues de l'Inde. A Constantinople se croisent la route maritime qui mène à Odessa, vers les blés, à Batoum, vers les pétroles, et qui se continue par les routes terrestres de Transcaucasie et de Perse, et la route de terre : Europe, Bagdad, Indes. Le Bosphore et les Dardanelles deviennent, dans la bouche de M. Lloyd George, « la voie navigable essentielle à la civilisation » (déclaration du 23 septembre). Pour tenir en équilibre, aux Indes, trois cents millions d'hommes, dont cent millions de musulmans, il faut, pensait-on dans les bureaux du *Colonial Office*, contrôler l'Islam asiatique et le Khalifat. Pendant la première partie de la guerre, les Anglais s'étaient résignés à une solution russe de la question des Détroits : c'est le sens des conventions de 1916. La Russie l'exigeait; c'était son but de guerre national. Mais lorsque l'Empire des Tsars s'abîma dans le bolchévisme, il parut à tous les Anglais nourris dans les grandes traditions diplomatiques, que la Providence assignait les Détroits et Constantinople à l'Empire britannique. 1917 et 1918 virent les grands efforts militaires, fournis presque exclusivement par l'Empire britannique, en Mésopotamie et en Palestine; la Turquie

devint, plus particulièrement, l'adversaire réservé aux armées britanniques et ensuite, si l'on peut dire, son vaincu.

Ce fut, c'est encore, une opinion accréditée en Angleterre que, par droit de victoire, les dépouilles de l'Empire ottoman appartenaient exclusivement à l'Empire britannique. On ne s'est jamais demandé si ce n'est pas l'armée de Salonique qui a sauvé l'Égypte et, à la fin, contribué à l'armistice plus que les succès lointains de Bagdad et de Jérusalem. De là naquit l'idée, qui s'est traduite dans la politique du Cabinet de Londres, que la succession entière de l'Empire ottoman devait échoir à l'Angleterre; on colorait, selon une méthode habituelle à l'esprit anglais, ces ambitions très précises, de l'intérêt des populations. Même en Syrie, il n'y avait pas de place pour la France.

Après l'armistice bâclé par l'amiral Calthorpe, deux solutions s'offraient pour la question d'Orient. Une liquidation de l'Empire ottoman par affranchissement des populations chrétiennes et musulmanes non turques était possible ; les Turcs n'auraient gardé, sur les plateaux d'Anatolie, qu'un petit État protégé et contrôlé par les Puissances victorieuses. Une Arménie, un Kurdistan, une Ionie, une Thrace, une Syrie, un Liban, une Mésopotamie, une Arabie, etc., naissaient à la vie indépendante sous la tutelle de l'Europe. Une telle combinaison était conforme à l'esprit qui avait conduit la guerre et guidé la victoire ; mais elle était difficile à réaliser ; elle exigeait absolument l'entente étroite de l'Angleterre, de la France, de l'Italie et la coopération des États-Unis. Et qui dominerait à Constantinople? La seconde solution était plus simple : reconstituer l'Empire ottoman, admettre que les Turcs ne se sont jetés dans la guerre que pour obéir aux Allemands et par crainte de la Russie, les amnistier en quelque sorte de tous les massacres commis pendant la guerre pourvu qu'ils achèvent de s'européaniser et qu'ils gouvernent leurs sujets selon les lois de l'humanité et de la civilisation.

La carence des Américains, l'activité particulariste des Anglais rendirent irréalisable la première de ces deux politiques. Au lieu de faire à l'influence française sa part, en tenant compte de la position morale et économique qu'elle avait avant la guerre dans tout l'Empire ottoman, au lieu faire appel à une collaboration nécessaire, les Anglais se comportèrent partout comme si leur adversaire était la France; ils cherchèrent à l'expulser de Syrie en suscitant contre elle Feyçal. La première idée des dirigeants britanniques fut de chercher un appui dans une Turquie diminuée des pays arabes et

vassale; c'est pourquoi l'armistice néglige de la désarmer et pourquoi on ne se servit même pas des droits que comportait l'armistice. A l'explosion inattendue du mouvement nationaliste répondit l'expédient d'une collaboration avec la Grèce. Le fantassin hellénique devint le soldat asiatique de l'Angleterre. Du moment où les Anglais essayaient de réaliser à leur profit exclusif, à l'encontre de nos intérêts comme de ceux de l'Italie, avec l'aide de la seule Grèce, la première des deux solutions, nous ne pouvions que nous rallier à la seconde; elle avait l'avantage d'être dans la tradition de la politique française; nous y trouvions le moyen de mettre fin à la campagne pénible, coûteuse et sans objet que soutenaient nos troupes en Cilicie (accords d'Angora); elle faisait, aux droits du peuple turc, une plus juste part; elle tendait enfin à séparer le nationalisme turc d'Angora du nationalisme russe bolchéviste et, en ramenant les Turcs sur le Bosphore, à prévenir le péril d'une offensive de l'Asie

Le Gouvernement de Londres, malgré certains conseils expérimentés, s'obstina dans sa politique et persista à compter sur l'armée hellénique (discours de M. Lloyd George du 4 août). La catastrophe était prévue partout, même en Grèce. Les nationalistes d'Angora faisaient des invites à l'Angleterre: « Si Lloyd George, écrivait Hamed Djevded bey dans l'*Ikdam* du 15 juin, a vraiment des sentiments pacifiques, il doit réaliser la paix avant qu'il puisse arriver une catastrophe. » Les Grecs eux-mêmes considéraient l'entreprise d'Anatolie comme perdue et ne songeaient qu'à sauver la Thrace. Leur dernier effort fut la récente tentative sur Constantinople. Qui l'a suggérée au gouvernement d'Athènes? La politique anglaise a si bien manœuvré qu'elle a fait, du désastre grec, un échec britannique. L'opinion anglaise qui, au premier moment, a réagi comme si on lui arrachait le prix de la victoire des armées britanniques, comprend maintenant qu'elle recueille les fruits d'une politique surannée, imprévoyante et antifrançaise.

Le désastre de l'armée hellénique, par sa soudaineté, par sa plénitude, jeta le Gouvernement britannique dans le désarroi; pas plus que l'armée grecque la diplomatie anglaise ne réussit à s'établir à temps sur des positions de repli. Le 9 septembre, le Cabinet de Rome prit l'initiative d'une note invitant les Puissances à réunir le plus tôt possible leurs plénipotentiaires à la Conférence, depuis longtemps prévue, de Venise. La presse anglaise, dans ces mêmes journées, tandis que les soldats de Kemal entraient à Smyrne, s'efforçait de démontrer à la France qu'elle ne pouvait souhaiter le retour des Turcs à Constan-

tinople. En face des Turcs arrogants, les Alliés doivent présenter un front unique : Anglais, Français, Italiens, Yougoslaves, Grecs ; faute de cette entente, l'Angleterre sera obligée « de tenir seule la position avec l'aide des petits États qui ne désirent pas être pris entre les kémalistes et les bolchévistes et ne veulent pas être privés des droits nécessaires à la vie économique de leur pays. » (*Sunday Times* du 10.) La manœuvre se dessine ; l'Angleterre va essayer d'ameuter, pour arrêter les Turcs, la Roumanie, l'État serbe-croate-slovène, les forces grecques de Thrace. La presse anglaise du 12 développe la thèse : laisser les Turcs d'Angora revenir à Constantinople c'est provoquer un soulèvement des Balkans et hors des Balkans, remettre en question le traité de Bucarest aussi bien que celui de Neuilly ; on imagine, d'après des informations tendancieuses, une effervescence en Bulgarie, des rencontres de bandes. Londres demande au Gouvernement de Belgrade d'envoyer une division. Il s'agit bien de combattre, et de combattre avec les Grecs. On invoque la liberté des Détroits ; mais il suffit de lire la presse anglaise, pour voir que c'est la prépondérance britannique à Constantinople qui est en jeu et pour quoi on se battra. On donnera satisfaction aux Turcs en leur abandonnant l'Anatolie, mais les Grecs doivent rester en Thrace et les Anglais à Constantinople et aux Dardanelles. Déjà, des renforts cinglent vers la Marmara. A Malte, en Angleterre, c'est le branle-bas de combat. M. Lloyd George s'adresse à tous les Dominions, leur explique que leur intérêt et leur honneur sont engagés à maintenir la prépondérance anglaise à Constantinople et dans les Détroits. C'est une question impériale. Le 11 septembre, les Hauts-Commissaires alliés à Constantinople remettent au représentant d'Angora, Hamid bey, une note invitant Mustapha Kemal à faire respecter par ses troupes la zone neutre délimitée aux abords des Détroits par une proclamation des Hauts-Commissaires du 20 mai 1921. On espère à Londres que, si les Turcs violent la neutralité de cette zone, la France et l'Italie se trouveront entraînées dans le conflit où les intérêts britanniques sont en jeu.

Le 12, lord Hardinge remet au quai d'Orsay une note où est exprimé l'espoir que le Gouvernement français restera fidèle aux principes énoncés dans le mémorandum du 26 mars. Ce même jour, M. de Montille, chargé d'affaires, remet au Foreign Office une note qui affirme que le Gouvernement français est d'accord avec celui de Grande-Bretagne pour le maintien de la liberté des Détroits, mais en tenant compte des droits des Turcs. Les Français et les Italiens disent : « liberté des Détroits ; » les Anglais entendent : prépondé-

rance britannique à Constantinople et dans les Détroits. Le 14, Paris répond à la note de Londres du 12; il se déclare partisan du maintien de la zone neutre, mais sans préjuger les conditions de paix. L'Angleterre, à cette date, n'admet pas encore qu'il puisse être question d'autre chose que de l'Anatolie. Tout, dans ces jours tragiques, s'est passé comme si le Gouvernement et une partie de la presse anglaise cherchaient à provoquer un conflit et à y entraîner les Alliés, tout au moins à arrêter l'armée kémaliste par la menace effective d'un conflit. « La situation est aussi grave qu'en 1914, » déclarait au *Daily News* le lieutenant de vaisseau Kenworthy M. P. qui, volontiers, force la note.

Mais, le 15, les journaux, et le Gouvernement avant eux, sont édifiés sur les conditions auxquelles les Turcs vainqueurs pourraient consentir à un armistice : souveraineté turque intégrale sur Constantinople, et sur la Thrace y compris Andrinople, réparation des dégâts commis par les armées grecques, etc. De tous les pays d'Islam des renseignements arrivent : les victoires de Mustapha Kemal sont accueillies avec enthousiasme ; parmi les musulmans des Indes la satisfaction est générale et l'effervescence inquiétante. Le 15, un important Conseil des Ministres se réunit sous la présidence de M. Lloyd George. Il en sort la fameuse « note officieuse Reuter » datée du 16, qui, loin de montrer une Angleterre pacifique et modérée, révèle la persistance d'illusions dangereuses et l'imminence de résolutions téméraires. Cette note paraît émaner de l'entourage immédiat du Premier ministre et avoir été publiée sans l'assentiment du Foreign Office. « Les exigences (des Turcs), si elles sont approuvées, dit-elle, n'impliquent rien de moins que la perte entière de tous les résultats de la victoire remportée sur la Turquie pendant la dernière guerre... Le Gouvernement britannique considère la liberté effective et permanente des Détroits comme une nécessité vitale. » Une conférence devra se réunir prochainement pour assurer une paix stable avec la Turquie. On pourra laisser, à certaines conditions, Constantinople à la Turquie. Mais voici la menace qui donne à la note son vrai caractère. « Il serait futile et dangereux, vu l'état d'excitation et les demandes exorbitantes des Kémalistes, de s'en tenir uniquement à une action diplomatique. » Il faut donc envoyer des forces suffisantes pour défendre la zone neutre, les Détroits, et empêcher les Turcs d'Angora d'entrer en vainqueurs à Constantinople. La réapparition de la Turquie sur la rive européenne « créerait une situation d'un caractère des plus

sérieux dans tous les Balkans et provoquerait très probablement une énorme effusion de sang... » Le Gouvernement britannique est « prêt à assumer sa part d'efforts; » il fait appel à ses associés de la guerre, mais aussi aux États balkaniques, Roumanie, Serbie, Grèce : « le Gouvernement de Sa Majesté s'adresse donc à ces trois Puissances balkaniques au sujet de leur participation à la défense effective des zones neutres. » Les Dominions ont été invités à envoyer leur contingent pour la défense « d'un sol consacré par l'immortel souvenir des Anzacs. » Enfin la conclusion : « Le Gouvernement britannique a l'intention de renforcer immédiatement et, s'il y a lieu, d'une façon considérable, les troupes mises à la disposition de sir Charles Harrington, commandant en chef au nom des Alliés à Constantinople. Des ordres ont été donnés également à la flotte britannique en Méditerranée pour qu'elle s'oppose par tous les moyens à toute tentative des Turcs contre la zone neutre ou à toute tentative de leur part pour atteindre la rive d'Europe. »

Telle est cette troublante note, publiée sans que ni la France, ni l'Italie aient été consultées ou seulement averties et où, même quand on parle de paix, chaque phrase est rédigée en style d'ultimatum et sonne comme une fanfare de guerre. C'est toujours à opposer aux Turcs le bloc des Alliés ou, à défaut de certains d'entre eux, une coalition anglo-balkanique que tend M. Lloyd George. L'effet produit est précisément l'inverse. L'Italie, tout de suite, se récuse; M. Schanzer n'a décidément pas été satisfait du voyage qu'il a fait, en juillet, à Londres pour parler d'Orient; *la Tribuna* publie une note d'allure officieuse : l'Italie « ne participera pas aux actions militaires éventuelles que l'extension des complications asiatiques aux territoires européens pourrait provoquer en Orient. » M. Poincaré répond par un acte significatif : les troupes françaises qui stationnent à Tchanak, sur la rive asiatique des Dardanelles, reçoivent le 18 l'ordre de se retirer dans la péninsule de Gallipoli; elles mettent le détroit entre elles et les forces kémalistes afin qu'aucune méprise, aucun conflit avec les réguliers ou les irréguliers turcs ne puisse se produire à l'improviste; l'unanimité de la presse et de l'opinion française approuve le Gouvernement. Le même jour, M. de Montille informe lord Curzon des vues du Cabinet de Paris; d'accord avec celui de Londres sur la nécessité de maintenir la liberté des Détroits, il diffère d'opinion avec lui sur les moyens d'y réussir. Il estime imprudent de prendre une attitude de menace ou de pression; il ne suivra pas le Gouvernement britannique dans sa politique d'action

militaire; il considère comme inadmissible que des troupes françaises se trouvent à côté des troupes helléniques auxquelles le cabinet de Londres fait appel. La Serbie refuse de se laisser émouvoir. La Roumanie suit avec calme les événements. La Bulgarie proteste qu'elle ne songe nullement à inquiéter ses voisins. M. Lloyd George a tenté de jeter contre les Turcs une coalition; il risque de se trouver seul. En Angleterre même, un courant d'opinion se dessine en faveur de la paix et d'une réconciliation avec les Turcs. Le parti travailliste se prononce nettement. Le général Townshend M. P., fait prisonnier devant Bagdad par les Turcs en 1916, et qui arrive d'Angora, mène une active campagne contre la politique du Gouvernement. Pour lui, le débarquement des troupes anglaises à Constantinople, au printemps 1920, a été « un acte de folie, une profonde erreur stratégique et une bévue politique de première grandeur... Nous ne pouvons transformer Constantinople en un Gibraltar ou en un Suez, et plus tôt nous l'évacuerons, mieux ce sera pour nous et pour notre dignité. »

A partir du 18, le langage et l'attitude du Gouvernement britannique se modifient peu à peu. Le 19, une nouvelle note Reuter est déjà moins belliqueuse : on ne cherche pas la guerre, on ne vise qu'à protéger les zones neutres; il n'y aura bataille que si Kemal viole ces zones et si, les ayant violées, il ne cède pas. Le même jour, lord Curzon arrive à Paris; le 20, il a, dans la matinée, un entretien avec M. Poincaré, dans l'après-midi une conférence à laquelle se joignent le comte Sforza, l'amiral lord Beatty, l'amiral Grasset, le maréchal Foch. Il est probable qu'en se rendant à Paris le marquis Curzon n'avait pas renoncé à l'espoir d'amener à ses vues M. Poincaré et le comte Sforza, car, à la Conférence, il commença par s'étonner que les contingents français et italiens eussent été retirés de Tchanak; selon lui, un accord de 1920 les obligeait à y rester, et d'ailleurs ne devaient-ils pas se conformer aux instructions du général Harrington, commandant en chef? Le Président du Conseil français et l'ambassadeur d'Italie n'eurent pas de peine à répondre que, depuis 1920, la situation s'est modifiée, que d'ailleurs la France et l'Italie, résolues à ne pas se laisser entraîner malgré elles à un conflit qui serait déplorable, ne sauraient abandonner au général Harrington la responsabilité de disposer de leurs troupes contre les intentions des Gouvernements, qu'enfin la position de Tchanak n'était pas défendable. M. Poincaré et le comte Sforza se déclarèrent d'accord pour la réunion, le plus tôt possible, d'une conférence. Mais il faut agir vite. L'armée turque victorieuse, fanatisée par son succès, ivre de sang et de ven-

geance, s'approche des Dardanelles et du Bosphore; bientôt, elle verra, en face d'elle, les minarets et les tours de Stamboul; ses chefs auront-ils longtemps assez de prestige et d'autorité pour l'arrêter sur la ligne mal déterminée de la zone neutre? On n'imposera aux Turcs un armistice que si on leur donne des garanties que leurs revendications essentielles, inscrites dans le pacte national, seront satisfaites, qu'ils obtiendront, avec la pleine souveraineté de Constantinople, la ligne de la Maritza, c'est-à-dire la Thrace orientale avec Andrinople. La diplomatie française met en œuvre toute son influence pour obtenir de Mustapha Kemal le respect de la zone neutre; mais il ne manque pas, autour du chef victorieux, d'ambitions impatientes qui déjà lui reprochent de ne pas profiter de l'élan de la victoire pour emporter tous les obstacles et entrer dans Constantinople. Est-il bien sûr qu'il soit impossible de franchir le Bosphore, malgré la présence de la flotte anglaise? Il convient, de suite, de rassurer Mustapha Kemal sur les intentions des Alliés, particulièrement de l'Angleterre, et de proposer dès maintenant une base territoriale raisonnable pour la paix.

Telles furent en substance les raisons de M. Poincaré qu'appuya le comte Sforza. Lord Curzon demanda à consulter son Gouvernement; une nouvelle conférence aurait lieu le 22 et, au besoin, le 23. Dès le 21, le ton d'une partie de la presse britannique se modifie; on paraît renoncer à faire, même de l'occupation de la rive asiatique par les Turcs, un *casus belli*; on se sert de formules plus vagues : « défendre les Détroits. » Et peu à peu on sent, sous la fixité des mots, le sens évoluer; sous les plumes anglaises, « liberté des Détroits » se rapproche de plus en plus de la signification française, italienne et turque. A l'issue de la Conférence du samedi 23, on apprend avec satisfaction que les représentants des trois Gouvernements alliés sont arrivés à un accord dont la presse publie les termes. Les trois Gouvernements alliés invitent celui de la grande Assemblée nationale à une conférence qui se réunira le plus tôt possible pour négocier et conclure la paix entre la Turquie, la Grèce et les Puissances alliées. La Turquie récupérerait la Thrace jusqu'à la Maritza et Andrinople à la condition que, pendant les pourparlers, l'armée turque respectera la zone neutre; des mesures seraient prises pour « assurer efficacement, sous les auspices de la Société des nations, la liberté des Dardanelles, de la mer de Marmara et du Bosphore, ainsi que la protection des minorités de race et de religion. » Les troupes alliées seraient retirées de Constantinople. La Turquie serait admise

dans la Société des nations. Les forces grecques seraient retirées avant l'ouverture de la Conférence sur une ligne à déterminer par les experts militaires; en revanche, les Turcs n'enverraient pas de troupes dans la zone déclarée provisoirement neutre et ne traverseraient pas les Détroits.

Ainsi l'accord s'est heureusement établi sur les propositions françaises. « C'est un succès pour la politique française, » disait, à la sortie de la séance, un journaliste à M. Poincaré. « Dites : c'est un succès pour la paix, » repartit le Président du Conseil. Les deux sont vrais. Mais tout danger a-t-il disparu? On en pourrait douter, à lire les déclarations que M. Lloyd George a jugé bon de faire à une réunion de journalistes dans la matinée du 23, comme s'il voulait par avance atténuer les heureux effets de la sagesse de son ministre des Affaires étrangères. On retrouve, dans ce flot de paroles, les thèses essentielles de la note Reuter du 16, avec certaines précisions plus rassurantes : « Nous ne cherchons pas à établir un nouveau Gibraltar britannique;... nous voulons que la Société des nations puisse garantir la liberté des Détroits dans l'intérêt de toutes les Puissances;... nous ne désirons pas nous maintenir à Gallipoli ou à Tchanak dans les seuls intérêts de la Grande-Bretagne. » Mais voici la contre-partie : « Il est essentiel, de l'avis de nos conseillers militaires, de conserver Tchanak afin d'assurer la liberté des Détroits aux navires non armés;... nous ne pouvons évacuer la rive asiatique. » Puis M. Lloyd George rappelle la guerre de 1914, le mal que nous firent les Turcs, les massacres de chrétiens. Plus encore que ses paroles, ses actes sont alarmants. Des forces britanniques, navires de guerre et troupes de terre, de plus en plus considérables se dirigent vers les Détroits. On n'a pas vu souvent, dans l'histoire, les Anglais manquer de prétextes pour maintenir leurs soldats sur un point où ils avaient jugé avantageux de les envoyer.

La question des Détroits apparait, du moins sur le papier, assez aisée à résoudre : il suffit de distinguer la souveraineté du territoire et le droit de passage des navires. La souveraineté n'est limitée que par l'hypothèque strictement nécessaire au contrôle et à la garantie du droit de passage. Dans la pratique, il est difficile, en cas de complications politiques ou de guerre, d'empêcher le souverain du territoire d'abuser de ses avantages, difficile aussi de ne pas le gêner dans le libre exercice de sa souveraineté, surtout alors que le Détroit est comme la rue principale de sa capitale et baigne le palais même où réside le Sultan et le siège de son parlement. La Société des

nations aura sans doute, avec la question des Détroits, quelque tablature. Il est à remarquer que l'Angleterre qui insiste avec raison pour la liberté des Détroits était, naguère encore, la plus résolue à en fermer l'issue aux Russes prisonniers dans la Mer-Noire. C'est surtout les Puissances riveraines de la Mer-Noire qu'intéresse la liberté des Détroits; or tous les riverains du Danube sont riverains de la Mer-Noire où se jette ce grand fleuve. Lorsqu'on en viendra au règlement de la liberté des Détroits, il faudra réserver à la Russie, pour le jour où elle aura un Gouvernement approuvé par la nation et reconnu par les Puissances, sa voix et ses droits.

La liste des Puissances invitées à la Conférence de la paix d'Orient : Turquie, Grèce, France, Grande-Bretagne, Italie, Japon, Roumanie, État des Serbes, Croates et Slovènes, appelle quelques réflexions. Pourquoi le Japon, si lointain, et pas la Belgique, comme lui et plus que lui belligérante? Pourquoi pas la Tchéco-slovaquie et la Pologne? On aime à penser que la Bulgarie sera au moins entendue; l'article 48 du Traité de Neuilly lui donne le droit d'obtenir un débouché économique sur la mer Égée, à Dédéagatch, près de l'embouchure de la Maritza. Si la Grèce garde la souveraineté de la Thrace occidentale, la réalisation de ce droit sera malaisée. Pour la Grèce d'aujourd'hui, vaincue, affaiblie, ruinée pour longtemps, la Thrace occidentale sera un poids mort plus qu'une richesse et une force. Il serait bon pour tous les intérêts — surtout pour ceux des habitants — d'en confier pour quinze ans l'administration à la Société des nations. Il faut prévoir l'avenir : la sécurité, l'équilibre, les États balkaniques ne les trouveront que par un système fédératif dans lequel la Bulgarie aura sa place, son rôle, son issue sur la mer libre; aucun décret de la Providence ne dispose que deux peuples yougo-slaves, aussi proches parents que les Serbes et les Bulgares, seront éternellement ennemis.

La question des minorités chrétiennes en Anatolie sera particulièrement délicate. L'incendie de Smyrne, de Panderma, quels qu'en soient les auteurs, nous rappelle la violence des haines et les massacres sans excuse dont, pendant la Grande Guerre, les Arméniens surtout furent victimes. Sur ce point la thèse anglaise est forte. Si les Turcs veulent vraiment tenter, dans la paix et l'ordre, l'expérience d'un gouvernement national, il faut qu'ils renoncent à la politique d'extirpation de tous les éléments non turcs et qu'ils admettent une certaine intervention des grandes Puissances ou de la Société des nations en faveur des minorités menacées. La tradition française a

toujours eu deux aspects : amitié avec le Turc, mais, grâce à cette amitié, protection du Chrétien. La méthode des Nazim et des Talaat ramènerait fatalement des interventions armées. La victoire turque pourrait créer pour l'Europe un danger si le Gouvernement national se laissait troubler par sa fortune inespérée et ne se montrait pas assez fort pour canaliser et endiguer le mouvement pantouranien et séparer sa cause de celle du bolchévisme asiatique. Si les Alliés laissent se rétablir en Europe la puissance turque, c'est à la condition que le Gouvernement turc se fera européen; s'il jouit des avantages de ce titre, il devra en supporter les charges.

L'amitié franco-britannique sort encore victorieuse d'une crise dans laquelle elle aurait pu sombrer; la preuve est faite, une fois de plus, que, si la France a besoin de l'Angleterre, celle-ci n'a pas moins besoin de la France. Faute de l'avoir compris à temps, les Anglais subissent une diminution de prestige dont nous ne nous réjouissons pas, mais qu'il faut bien constater. Les avantages qu'ils espéraient, ils les auraient sans doute obtenus s'ils s'étaient souvenus que la politique est l'art des réciprocités et s'ils avaient pratiqué, avec nous, depuis 1918, en Orient et ailleurs, une politique de solidarité et de confiante collaboration. Est-il trop tard?

L'Allemagne, après quelques négociations infructueuses, a trouvé les fonds nécessaires pour garantir les traites qu'elle remet, et remettra jusqu'en janvier, à la Belgique. D'autre part, l'accord Stinnes-de Lubersac nous fait faire un pas décisif dans la voie des réparations en nature. Enfin la Société des nations, dans son assemblée générale, a adopté à l'unanimité une motion, défendue avec beaucoup de talent par M. Henri de Jouvenel, l'un des délégués français, qui affirme la nécessité de résoudre selon la thèse française la question des réparations et des dettes interalliées. Nous reviendrons, lorsqu'elle sera achevée, sur cette session particulièrement brillante et féconde; mais il fallait mentionner aujourd'hui ce succès pour conclure que, dans les plus redoutables problèmes que la guerre a laissés à l'Europe, la politique française a montré la voie qui, avec de la persévérance, conduira aux justes solutions. On peut, en vérité, marquer d'une pierre blanche la quinzaine qui vient de s'écouler.

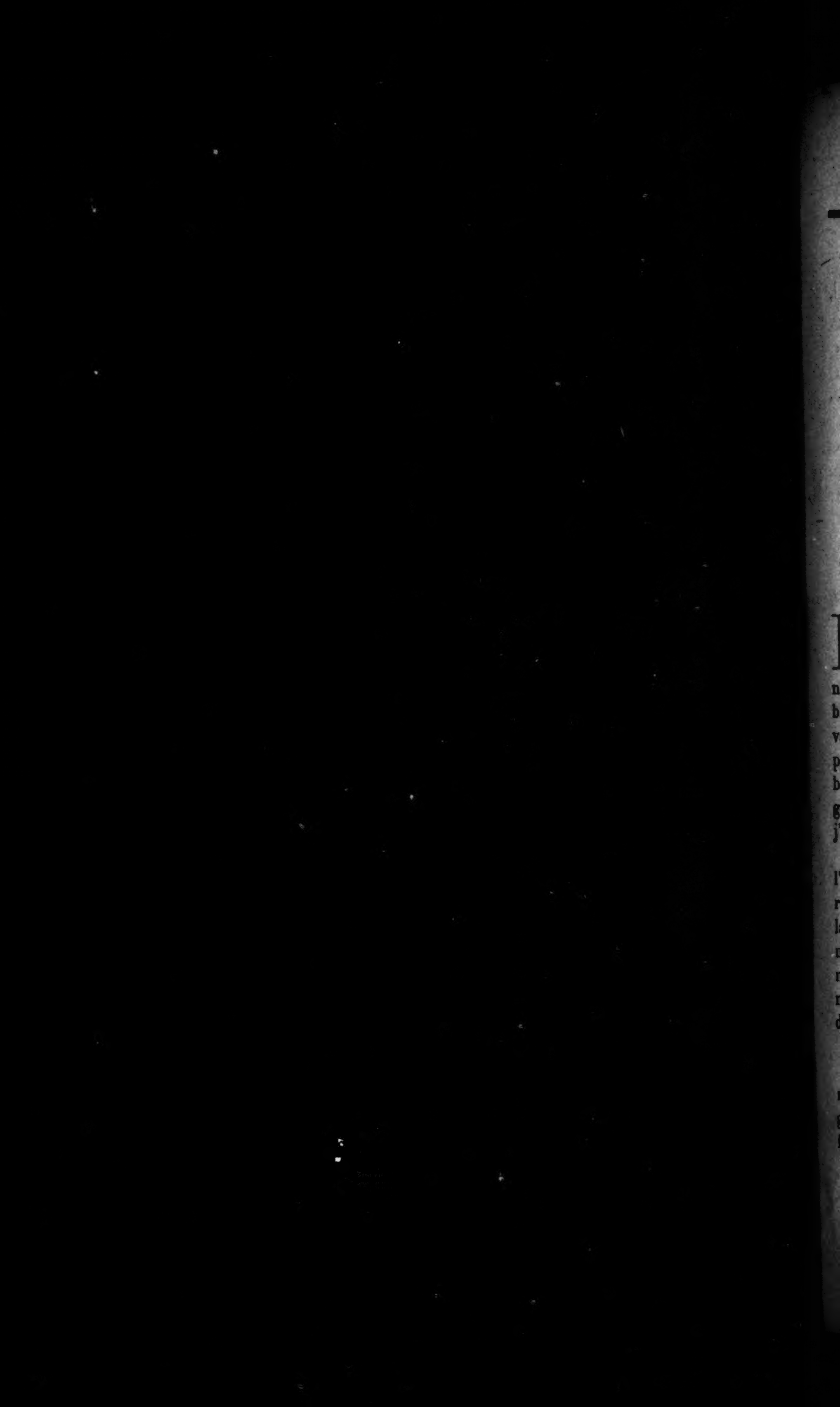
René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

te
at
ne
al
as
et
és
di-
n-

se
de
ins
ais
ons
nt,
la
vec
e et

uvé
, et
nes-
ons
ale,
lent
e la
épa-
sera
mais
dans
e, la
nce,
ierre



FRAGILITÉ

PREMIÈRE PARTIE

Worms, 29 janvier 1919.

Il est bientôt minuit. Cette chambre où j'écris est celle qui sera mon logis pour un nombre de jours inconnu, peut-être pour longtemps : prenons-en possession et installons-nous entre ces murs, comme s'ils étaient nôtres. Je ressens un bien-être étrange où passe un peu de vertige, comme s'il m'arrivait un bonheur trop vif ou souhaité depuis si longtemps qu'il prend figure de miracle; j'ai peine à croire à une réalité aussi belle que mes rêves d'enfant et plus belle que n'osaient l'imaginer mes rêves d'homme. Distinctement, dans le silence, j'entends mon cœur battre plus vite que je ne le voudrais.

Depuis plus de quatre ans de vie errante, nous avons perdu l'habitude du foyer, du « chez nous. » Le toit, sous lequel nous restons plus d'une nuit, nous donne tout de suite l'illusion de la maison familiale; nous connaissons vite chaque recoin de notre chambre ; ses meubles sont nos amis ; les plus petits objets nous semblent de vieilles connaissances; leur âme entre en nous et, quand nous les quittons, nous laissons en eux un peu de la nôtre. On se sent las d'être d'éternels exilés.

Mais ici nous sommes chez l'ennemi.

Je regarde autour de moi et j'ai peine à revenir de l'étonnement qui m'a saisi quand on m'a introduit ici. C'est une très grande pièce, meublée avec un luxe solide et un certain confort. Il ne me manque rien de ce dont je puis avoir besoin et je

devine, à une foule de petits détails, la volonté de me donner tout pour que je n'aie rien à réclamer. Je suis bien.

Tout bruit a cessé dehors et dans la maison. Les cinq grandes fenêtres sont closes et leurs rideaux de velours sont tirés. Un majestueux poêle à bois étale jusqu'au plafond ses flancs de faïence blanche qui dégagent encore une chaleur très douce. Entre les fenêtres, il y a de hautes glaces rectangulaires et, accrochés aux murs, des portraits du siècle passé. Voici donc les ancêtres de mes hôtes : personnages à faces carrées, aux physionomies épanouies d'orgueil et de vulgarité, aux yeux durs, aux lèvres épaisses, et, parmi ces visages d'hommes, quelques figures de femmes au regard morne, avec des nuques grasses et des épaules massives et nues. Tous et toutes me regardent d'un œil étonné et je ne puis m'empêcher de leur sourire... Ils ne m'attendaient pas.

L'ameublement est hétéroclite. Une vaste armoire anglaise s'étale parmi quelques beaux meubles Louis XVI : sous mes pieds, un épais tapis d'Orient allonge ses arabesques jusqu'aux confins de la pièce. Et, pour ne pas me laisser complètement oublier chez qui je suis, il y a le lit allemand, l'étroit et inconfortable lit allemand sans traversin, avec deux énormes oreillers superposés, des draps tellement étroits qu'on ne peut les border et, en place de couverture, une sorte de lit de plumes enfermé dans une enveloppe de toile blanche.

Tantôt, à l'heure du crépuscule, on a frappé doucement ; la porte s'est ouverte sans bruit et une jeune servante s'est glissée dans ma chambre : dans la demi-obscurité, son visage et son petit tablier brodé faisaient deux taches blanches et le reste de son corps se fondait dans la pénombre : on eût dit une apparition, l'esprit familier de la maison peut-être, car on n'entendait pas le bruit de ses pas et les deux taches pâles semblaient voltiger dans l'air. En baissant les yeux, elle bredouilla très vite des paroles que je n'ai pas comprises : elle était certainement très effrayée de se trouver seule avec un de ces Français qu'on lui avait dépeints comme des gens sans foi ni loi ; sa voix tremblait. Mais elle reprit confiance en me voyant rire et je compris enfin qu'elle me demandait la permission de fermer les volets. Alors, elle alluma le lustre qui m'éclaire, un pesant lustre de cuivre plutôt fait pour une église ou une salle de spectacle que pour une chambre. Je la regardais, tandis qu'elle

s'empressait à son travail; elle portait une robe noire et ses cheveux dorés étaient soigneusement nattés et enroulés autour de sa tête; c'était un plaisir de la voir se donner à sa tâche; tous ses gestes étaient rapides, soigneux, précis, adroits, et elle ne faisait aucun vacarme inutile. Quand elle eut terminé, elle se tourna vers moi avant de s'éloigner, esquissa une petite révérence et dit :

— *G'ten abend.*

Et elle disparut. Soyons justes : les femmes de ce pays-là font de parfaites domestiques.

Maintenant je suis environné de la vaste paix nocturne et je cherche à comprendre le trouble qui est en moi. Des effluves mystérieux montent, il me semble, de tout ce qui m'entoure, de cette pièce aux meubles cossus, de cette demeure où je loge, de toute la ville endormie, du pays allemand où nous sommes, et j'en éprouve une sorte d'ivresse. Sans doute, cette allégresse vient de ce que, dans cette chambre comme sur les routes où nous venons de chevaucher pendant nos étapes vers Worms, j'ai senti, j'ai vu, j'ai adoré notre victoire. Elle est le baume qui cicatrise la plaie de nos cœurs, elle est le renouveau de vie après la fièvre mauvaise qui nous a menés tout près de la mort. N'oublions pas les jours passés. Par deux fois, pendant ces quatre années, nous avons senti vaciller notre foi, lumière tremblante et fragile éclairant l'avenir parmi les ténèbres du présent. Nous avons cru, ô sacrilège ! que le peuple de France pourrait mourir sous les coups des barbares. Il n'est pas mort. Sanglant, mutilé, plus beau qu'aux plus belles journées de son histoire, il s'est redressé sur son sol ravagé et a rejeté le bandit pesant et vorace, l'assassin, le voleur. Maintenant, il le tient à merci. Et c'est de le mieux sentir ici, parmi le luxe qui m'entoure, que me vient cette joie.

Au lieu de calmer ma haine de l'Allemand, notre victoire l'a confirmée, modelée, enracinée pour toujours et j'estime qu'il est des cas où la haine est une vertu sacrée, même un devoir. Nous avons connu des heures d'angoisse inoubliables et mon âme n'est pas encore guérie des blessures qui l'ont déchirée ; je les sens même se rouvrir, tandis que je m'enfonce dans ce fauteuil, que je regarde la panse rebondie et les cuivres de cette commode, tandis que je respire dans cette atmosphère où l'on devine la puissance et la morgue du hobereau, et je

revois le cauchemar des heures dont je parle : matins blafards aux horizons parsemés d'incendie, nuits rouges de flammes, fuite navrante des vieux, des femmes, des petits pliant sous leurs pauvres hardes, forêts et moissons, chaumières et châteaux ravagés... Comment pardonner au peuple qui a voulu cela? Tous ceux qui sont nés sous le ciel de France, tous ceux qui parlent la langue que nos pères ont parlée doivent chasser la pitié de leur cœur et poursuivre le châtiment.

La nuit est paisible; je suis calme et je lis au fond de ma conscience : ma haine est sainte, mon désir de vengeance légitime. Dans cette maison cossue où le droit du vainqueur me fait maître, quelle volupté j'éprouve à enfoncer mes éperons parmi la laine épaisse du tapis!

Mon installation ici s'est faite sans aucun froissement. En préparant le cantonnement, notre fourrier avait destiné ce logement au capitaine Jaquet. A tout seigneur tout honneur : il était juste que le commandant de l'escadron fût installé dans la demeure la plus confortable et la plus luxueuse du quartier. Mais le capitaine Jaquet a refusé de l'occuper : c'est un vieux militaire amoureux de son métier; il place avant toute chose l'intérêt du service et a jugé qu'une trop grande distance le séparerait de nos hussards cantonnés à l'usine Kheyl, dans le faubourg Sud de la ville; il tient à être toujours près de ses hommes, de ses chevaux, du bureau de son escadron, et il a préféré prendre le logement qui m'était destiné à trois cents mètres de la barrière, chez le gros marchand de bois Hollenbach.

— Je vous cède la place, mon petit Darral, me dit-il. Les lambris dorés conviennent mieux à vous, réserviste, qu'à une vieille culotte de peau comme moi.

Et c'est ainsi que je m'installai dans le bel hôtel de Mme veuve Reichberg, 122, Speyerstrasse. On y a placé également la pension des officiers de l'escadron. A tout cela nulle difficulté, et la bonne volonté de la propriétaire ne fait aucun doute. Nous avons dîné ici ce soir même.

Toutefois, ma satisfaction n'est pas complète. Une atmosphère spéciale règne autour de moi, dans laquelle je respire mal. La façon d'être de nos hôtes en est la cause. Je ne puis dire que j'éprouve l'impression d'une hostilité à notre égard : l'accueil que nous avons reçu m'en empêche. Et pourtant, je

ne puis le nier, une animosité déclarée, un parti pris nettement affiché de ne céder qu'à la contrainte, m'auraient paru préférables à la générosité hautaine, distante, qui a favorisé notre installation. Un ennemi est un ennemi, un être avec lequel on se bat et que, vainqueur, on dompte. Il n'est même pas déplaisant de sentir chez le vaincu la volonté tenace de n'obéir qu'à la force; c'est la suite naturelle, logique, de la lutte où il a eu le dessous. Jusqu'à ce jour dans les campagnes et les bourgs que nous avons traversés, nous avons été reçus partout avec des marques écœurantes de servilité et de crainte. Rien n'était trop beau ou trop bon pour nous. C'était à qui, en sus du logis, nous offrirait *Kuchen* et *Delicatessen* confectionnés à notre intention par les maîtresses de maison. Ici, rien de semblable. Les Allemands qui nous subissent sous leur toit veulent nous ignorer et, pour ne pas avoir à discuter avec nous, à nous voir, ils s'arrangent de façon à aller au-devant de nos désirs. Tel est du moins le sens que je donne à leur attitude, depuis que j'ai franchi le seuil de cette maison.

Avant de m'y rendre, j'avais recueilli quelques renseignements sur eux. Gaillevet, notre fourrier, parle passablement l'allemand et, par nature, est le plus fieffé bavard de la terre; il s'est chargé de me les procurer.

La propriétaire de l'hôtel, Mme Reichberg, avait épousé quelques années avant la guerre le professeur Otto Reichberg, célèbre chirurgien hessois. Celui-ci est mort au début de 1915, à Lille, où il dirigeait un grand hôpital militaire. Après l'armistice, la jeune femme est retournée à Worms dans la demeure où elle avait vécu depuis son mariage. Son père est venu depuis habiter avec elle. C'est un vieillard de soixante-douze ans. Il se nomme Heinrich von Kurthausen et a servi jadis dans la cavalerie de la Garde jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Muni de ces biographies sommaires et porteur du billet de logement fourni par la municipalité et contresigné par le commandant d'armes, j'allai sonner à la porte indiquée.

Une femme de chambre vint m'ouvrir et m'introduisit aussitôt. Sans me demander quoi que ce soit, elle me fit traverser un étroit vestibule dallé de marbre et entièrement nu, puis, après avoir monté trois marches, elle poussa une porte vitrée et s'effaça pour me laisser passer dans une longue galerie où régnait un demi-jour. Les hautes fenêtres aux stores baissés don-

naient sur un jardin; les murs étaient garnis de tapisseries anciennes; un vieux bahut noirci par le temps et deux sièges gothiques aux lignes rigides en composaient tout l'ameublement. Un nombre considérable de portes donnaient dans cette salle et, tout au fond, un escalier de pierre blanche à rampe de fer ouvragé et au tapis d'un rouge vif conduisait à l'étage. Un silence que rien ne venait troubler.

Je me remémorai mon allemand de collège pour composer une phrase aussi intelligible que possible et demander à voir Mme Reichberg. La camériste parut ne pas comprendre et me pria de la suivre. Je pensai que, ma visite étant attendue, j'allais être immédiatement introduit auprès de la maîtresse de maison et je suivis la femme de chambre, qui s'avança jusqu'au fond de la galerie. Là, elle frappa à une porte, l'ouvrit et me fit signe d'entrer.

Je me trouvai dans une sorte de salon obscur et d'aspect sévère. A l'autre extrémité un grand vieillard, taille droite et tête haute, se tenait debout près d'une table. Il était entièrement vêtu de noir et, dans la pièce peu éclairée, son crâne faisait une tâche pâle et comme lumineuse. Sous son nez fortement aquilin, la moustache blanche, très soignée, se relevait en crocs à l'ancienne mode prussienne. Je ne doutai pas d'avoir devant moi le colonel Heinrich von Kurthausen et l'atmosphère qui nous séparait me sembla aussitôt traversée par un courant d'air glacé. Je ne pouvais rien deviner sur ce visage impassible. Les yeux du vieillard étaient tout de suite tombés lourdement sur moi, mais cela n'avait duré qu'une seconde, le temps de juger l'individu que le sort avait amené devant lui. Maintenant, tandis qu'il parlait, ces yeux semblaient regarder au loin, par-dessus ma tête, comme si ses paroles s'adressaient à un autre qu'à moi.

Notre tête-à-tête fut bref. Dans un français correct, prononcé très lentement et presque sans accent, il me déclara que ma chambre était prête; c'était, dit-il, la plus confortable des chambres inoccupées et il espérait qu'elle me conviendrait; sinon, on me montrerait les autres, et je choisirais. Quand je lui annonçai notre intention d'installer la pension des officiers de l'escadron dans la maison, il ne parut ni surpris, ni ennuyé et se contenta d'acquiescer de la tête sans répondre. Comme j'allais me retirer, il me fit signe de la main, puis, se penchant

légèrement, il atteignit le bouton d'une sonnette électrique. Presque aussitôt, par la porte où l'on m'avait introduit, une femme entra. Grande, maigre, plate, avec un visage jaune et flasque, elle semblait ne pas toucher le plancher en marchant et le seul bruit qu'on entendit fut celui d'un gros trousseau de clefs pendu à sa ceinture. La porte refermée, elle fit face au colonel et se tint immobile et muette, ses paupières molles baissées, ses deux grandes mains sèches pendant de chaque côté de son corps. L'homme noir se tourna vers moi et, me désignant la nouvelle venue :

— Voici, me dit-il, la première femme de chambre. Elle est à votre disposition et a des ordres pour que vous et les autres officiers français ne manquiez de rien. Veuillez, je vous prie, vous adresser à elle si quelque chose vous fait défaut.

M'ayant ainsi laissé comprendre qu'il ne désirait pas entretenir avec moi de relations plus suivies, il eut un petit geste de la tête qu'on pouvait prendre pour un salut et ne prononça plus un mot. Je répondis par un salut semblable et, passant devant la femme au visage flasque qui avait rouvert la porte, je me retirai.

Et ce soir, une fois de plus, nous nous sommes retrouvés tous les cinq autour de la table du dîner. Que de souvenirs dans nos mémoires ! Combien d'autres repas pris en commun parmi les vicissitudes, les misères de la guerre avant d'en arriver à celui-ci ! La salle à manger est vaste, adroitement installée, meublée de façon à la fois sévère et cossue. La tenue en est parfaite. C'est à qui, du chêne des boiseries, de celui des dressoirs ou de la faïence du poêle, reluira le plus. Pour dresser le couvert, le hussard Jocelet, notre serveur, a reçu des mains de la première femme de chambre une nappe brodée et du linge fin. La porcelaine à mince filet d'or, les cristaux, l'argenterie sont du meilleur goût. Cette maison, vraiment, nous ferait oublier où nous sommes.

Du lustre de cuivre tombait sur nous une lumière gaie; le poêle à bois ronflait doucement et tout autour de nous la maison semblait endormie. Nous avions commencé à manger le potage en silence et, peu à peu, guidés par un même instinct, nos regards se levaient, se cherchaient mutuellement. Nous nous sommes compris sans échanger une parole.

C'est bon d'être vainqueur.

30 janvier.

Mon peloton est logé en dehors de la ville, dans la dernière bâtisse que l'on rencontre en sortant par le faubourg de Frankenthal. C'est une ancienne fabrique de conserves de fruits, abandonnée aujourd'hui, et que surveille seulement un vieux gardien silencieux à casquette plate. On y accède par un chemin mal empierré et bordé de larges fossés. Partant de la grande route, il longe la clôture méridionale de la grande usine Kheyl, tourne à gauche, franchit sur un pont de pierre un ruisseau invisible sous les herbes et se termine dans la cour de la fabrique; au loin s'étendent, mornes et gris, les champs légèrement ondulés, coupés à peine çà et là par le hérissement de quelques boqueteaux aux branches nues. Quelle tristesse dans cette campagne!

Aujourd'hui le temps s'est adouci. Tandis que, les rênes flottantes sur l'encolure d'*Arbitre*, je me dirigeais au pas vers le cantonnement, des nuages sombres, poussés par le vent d'Ouest, couraient en vagues pressées au-dessus de ma tête. De temps en temps, une goutte de pluie me frappait au visage d'un petit choc glacé. Aucun être vivant ne s'apercevait dans la plaine. Derrière moi la grande usine semblait dormir. Seul, le bruit régulier d'un marteau, frappant une pièce de fer, mettait un peu de vie derrière le haut mur aux portes cadenassées.

Devant le portail grand ouvert, mes deux sous-officiers, Chassaing et Villa, m'attendaient. Je mis pied à terre et pénétrai avec eux dans la fabrique. Le pansage était terminé, les chevaux rentrés, et les hommes donnaient la botte. Les écuries avaient été installées dans une suite de salles longues et hautes formant le rez-de-chaussée du bâtiment principal. Le sol en était pavé de larges dalles, et par d'étroites fenêtres grillées le jour entrait chichement. Les chevaux étaient attachés face au mur de chaque grand côté de la pièce. Sous mes yeux, éclairée par le demi-jour tombant des fenêtres, s'étendait la double file des croupes redevenues pleines et musclées, recouvertes du long poil d'hiver lustré par les soins assidus. Finies les périodes de misère, les interminables nuits de bivouac sous la pluie, les plaies des chairs mises à vif par les lourds paquetages retirés quelques heures à peine ! Chers compagnons de nos luttes, que de services vous avez rendus! Laissons dire les ignorants et

les jaloux : comme nous, vous êtes maintenant à la gloire, au repos, et, chaque jour, vous irez boire au Rhin allemand.

Circulant parmi eux avec des caresses charmantes, des mots tendres ou affectueusement bourrus, mes hommes vaquaient à leur tâche habituelle avec une gaieté qui semblait s'unir à ma joie. Mes hussards!... Je les connais tous comme moi-même ; les dangers, les souffrances rapprochent et confondent les âmes. Chaque figure évoque aussitôt à mon esprit le défaut à craindre, la qualité à exploiter. Je sais chercher dans leurs yeux la flamme plus ou moins vive qui me révèle aussitôt la force sur laquelle je puis compter. Je les connais : quelques têtes un peu chaudes, quelques paresseux, mais aucun mauvais sujet, et lorsqu'il le faudra, — je le sais, — quarante gaillards qui me suivront n'importe où, sans que j'aie à regarder en arrière. Voilà ce qu'il faut, précisément, pour faire sentir ici la force de notre victoire.

Nous sommes montés à l'étage où, dans de grandes pièces vides, on a disposé des paillasses, des couvertures et où nos hommes ont déjà commencé l'installation de rateliers pour accrocher leurs armes à la portée de leur main. Et nous revoici dans la cour, entourée de tous côtés par de hautes murailles ou par des bâtiments dont aucune fenêtre ne donne sur la campagne. Ce vaste quadrilatère tient de la forteresse et de la prison : c'est bien là le goût allemand. Je le fais observer à mes sous-officiers :

— Voyez, vous serez ici absolument chez vous. Fermez le grand portail et vous êtes à l'abri de toute visite désagréable. Cela vous permettra une surveillance facile de votre cantonnement. Ayez toujours, la nuit, un brigadier de planton dans la loge du portier et confiez-lui les clefs de l'entrée. Et puis, à tout hasard, Chassaing, voyez les dispositions qu'il faudrait prendre en cas d'alerte pour pouvoir seller et monter à cheval en toute tranquillité. Quelques carabines bien placées suffiraient...

Les deux sous-officiers sourirent d'un air entendu. Les yeux de Villa brillèrent plus fort. Il dit :

— On ne sait pas ce qui peut arriver...

Nous nous tûmes. Sans doute, chacun de nous éprouvait le regret d'avoir posé les armes si tôt, de n'avoir pas pu venger sur le sol allemand le viol de la douce terre de France ; peut-être

sentions-nous confusément naître l'espoir que tout n'était pas terminé et que l'occasion pouvait surgir encore. Perdu dans ma rêverie, je regardais, sans le voir, *Arbitre* qui, tenu en main par un hussard, tirait sur les rênes pour essayer d'atteindre du bout des lèvres l'herbe du fossé. Enfin, je chassai l'obsession. Vivement, je me mis en selle, puis, me penchant vers Chassaing et Villa, instinctivement, je leur tendis la main. Tous deux rougirent en la serrant, étonnés sans doute de ce geste inaccoutumé au cours du service.

— Je compte sur vous, leur dis-je, pour que tout se passe bien.

De leur regard dans le mien passa comme un rayon d'affection et de dévouement mutuels. Je leur souris, touché de cette communion parfaite dans une pensée que nous n'exprimions pas, mais que nous sentions en nous, chaude et vivante. J'ajoutai cependant :

— Soyez justes, soyez prudents ;... mais n'oubliez en aucun cas l'honneur du drapeau que nous avons planté ici, ni de l'uniforme que vous portez. Et surtout, surtout, souvenez-vous toujours de ce qu'*Ils* nous ont fait... Ce souvenir vous guidera.

Ils ne répondirent pas, mais leurs yeux plongés dans les miens étaient humides. Ah ! les chers garçons, comme nous sommes pareils, malgré les différences qui nous séparent ! Je suis certain qu'ils sentent, pensent et veulent comme moi. Tranquille et fier d'eux, je les quittai.

D'un temps de trot, je gagnai l'entrée de l'usine Kheyl où sont logés les trois autres pelotons et l'état-major de l'escadron. Comme j'y arrivais, le capitaine Jaquet et Bladier, également à cheval, en sortaient. Eux aussi semblaient de bonne humeur. Ayant rangé ma monture à droite de celle du capitaine, je lui rendis compte de l'installation de mon peloton.

— Parfait, dit-il. Ici, le reste de l'escadron est également très bien. Nous avons eu toute facilité pour loger bureau, cuisine et hommes ; quant aux chevaux, ils sont très à l'aise dans deux bons hangars fermés.

Il sourit dans sa moustache grise, puis il ajouta :

— Ne nous plaignons pas. Les 1[er] et 2[e] escadrons sont entassés dans la caserne d'infanterie en compagnie des deux groupes d'autos-canons et du groupe cycliste. Cela fait une jolie salade, et j'aime mieux que l'aventure soit arrivée à Geoffroy et

à Chateauvieux qu'à moi. Quant au 3e, on l'a logé en dehors de la ville, dans un trou, à Hochheim ; il partage le village avec deux sections d'artillerie lourde, et le brave Vernoy sera obligé de prendre le tramway pour venir faire son bridge le soir. Seules, les deux sections de mitrailleuses du régiment sont cantonnées au centre de la ville, mais on a dû, faute d'écuries suffisantes, disséminer hommes et chevaux par petits groupes. Merci. Je ne changerais pas notre situation avec la leur.

Bladier, de sa grosse voix rude, questionna :

— Ne trouvez-vous pas, mon capitaine, que nous sommes bien peu nombreux et bien disséminés dans cette grande ville populeuse ? Si jamais on avait besoin de la garnison, quelles difficultés pour la réunir, pour faire parvenir les ordres aux unités !

— Mon cher Bladier, soyez tranquille. Les gens d'ici sont bien trop contents d'avoir, grâce à notre présence, la certitude de ne pas connaître les charmes de la révolution.

Nous avancions dans la Speyerstrasse au travers du faubourg de Frankenthal. Il y régnait une grande animation. Nombre de petites gens, boutiquiers, ouvriers, employés, arpentaient d'un pas rapide les larges trottoirs bien propres. Beaucoup d'hommes portaient encore les demi-bottes du soldat allemand et la casquette militaire dont ils avaient simplement retiré les insignes. Ils nous jetaient un bref regard en-dessous et le détournaient dès qu'il rencontrait le nôtre. Que de haine sournoise on devinait dans les prunelles de faïence bleue dissimulées sous les cils d'un blond presque blanc ! Souvent, au bruit des fers de nos chevaux, le rideau d'une fenêtre se levait et une figure curieuse se collait à la vitre. Si c'était celle d'un homme, le rideau retombait aussitôt, comme une autre paupière fermée. Si c'était celle d'une femme, au contraire, elle restait presque toujours visible, s'appuyait du front au carreau et nous fixait sans déplaisir.

Nous nous taisions, écoutant sans doute dans nos cœurs parler des voix différentes, mais exprimant la même ivresse.

Cependant nous arrivions devant le logement du capitaine, une grande maison revêche sur laquelle s'étale l'enseigne de *Herr* Hollenbach, marchand de bois en gros. Nous nous séparâmes.

Bladier m'accompagna jusqu'à la grille donnant sur les communs de l'hôtel des Reichberg.

— Mazette ! vous n'êtes pas à plaindre !

— Et l'intérieur de la maison est à l'avenant... Mais vous-même, mon vieux, seriez-vous mécontent de votre gîte?

Bladier se mit à rire et reprit de sa voix toujours légèrement enrouée :

— Non pas ! Je n'ai qu'à m'en louer. C'est chez un avocat. Il m'a reçu, ainsi que sa femme, avec de grandes démonstrations de respect et force discours incompréhensibles, mais qui devaient être, si je me fie à la mine de mes hôtes, des compliments et des souhaits de bienvenue. Ma parole ! Si on ne connaissait pas ces gens-là, on croirait qu'ils sont heureux de nous ouvrir leurs chambres et qu'en couchant dans leurs draps nous leur faisons beaucoup d'honneur...

Il se tut un instant. Je voyais son tempérament sanguin, emporté, prendre rapidement le dessus. Sa large face, son cou puissant s'empourprèrent et ses dents firent entendre un léger grincement. Puis il fit :

— Ah ! malheur !...

Ces deux mots en disaient long. Je crus voir en ce gaillard lourdement planté dans sa selle, un survivant des colosses qui chevauchèrent à travers l'Europe à la suite du grand Empereur. Bladier est né cent ans trop tard. Murat, Nansouty, Lasalle, Kellermann l'eussent reconnu comme un des leurs. Il en a la silhouette héroïque, le désir animal de vivre vite et bien, de cogner fort, l'amour passionné du métier. Il était adjudant au début de la campagne, mais, dès les premiers coups, on dut lui donner le galon d'officier. Qui nommerait-on, si on ne nommait pas celui qui est la bravoure, la gaîté dans la misère, le poing formidable toujours prêt à frapper juste et fort ? Bladier, c'est cela. C'est aussi la droiture et la délicatesse cachées sous des dehors bourrus. J'en ai fait mon ami et ne m'en repens pas.

Il ajouta :

— J'ai envie de pleurer quand je songe que nous sommes entrés dans la ville le sabre au fourreau et que nous végétons ici comme dans un cantonnement de manœuvres. A quoi bon, alors, nos quatre années de souffrances ? Sous l'autre, on eût fait mieux.

Il regardait au loin comme s'il voyait se profiler dans le ciel la silhouette légendaire du petit chapeau. Et, tout à coup, il me serra la main brusquement et rassembla ses rênes

— A bientôt, mon cher ; je rentre.

L'éperon au flanc de sa jument, il la fit volter sur place pour prendre la direction de son logement. Surprise, elle dérapa des membres postérieurs dont les fers firent jaillir du pavé une gerbe d'étincelles. Bladier la maintenait sur place, les doigts brutalement serrés sur la rêne de bride.

— Figurez-vous... Ils m'ont donné une chambre de jeune fille... Rideaux, tentures, meubles, tout est blanc et il y a des bons Dieux accrochés à tous les murs... Quel cadre, hein ? pour un vieux mécréant comme moi !

Il haussa ses larges épaules et rendit la main à sa monture qui s'éloigna d'un pas vif...

Je songe maintenant à l'écœurement de Bladier devant les platitudes de ses hôtes. Que dirait-il à ma place ? J'ai pu aujourd'hui sortir plusieurs fois, aller et venir dans l'hôtel, je n'ai vu ni Mme Reichberg, ni son père. J'ai l'air d'être le maître de la maison. La dignité qu'ils affectent est telle qu'elle ne pourrait être plus grande sans devenir de l'arrogance. Tant mieux ! Ici, au moins, je me sens bien chez l'ennemi.

31 janvier.

Nous voilà aujourd'hui fixés officiellement : des ordres ont été donnés pour que le régiment s'installe le plus confortablement possible dans ses cantonnements. Nous y passerons au moins l'hiver et le printemps, peut-être l'année entière. Donc, depuis ce matin, nous sommes *en garnison* à Worms. Être en garnison !.. c'est-à-dire être chez soi, ne plus passer les nuits et les jours sur les routes, ne plus ignorer le matin l'endroit où l'on couchera le soir, quelle chose extraordinaire et exquise ! On peut à peine y croire, on hésite à se laisser glisser dans une volupté si soudaine. Pourtant, cela est. La machine à ballotter les hommes semble brisée et peut-être est-ce ici, dans le calme d'une vie ouatée, que j'attendrai le moment de poser mon harnais de guerre et de regagner ma vieille maison.

J'ai erré au hasard par les rues et je me suis réjoui de trouver cette ville propre et gaie. Elle offre un curieux mélange de vieilleries et de constructions récentes. Ses anciens remparts subsistent encore presque partout. Ils sont étroitement encastrés dans la ville d'aujourd'hui et leurs fossés ont été transformés avec adresse en une ligne bien ordonnée de jardins.

Trois ou quatre larges artères bordées de pesantes et prétentieuses bâtisses représentent la cité moderne. Dans les quartiers délimités par ces grandes lignes, des rues étroites, contournées, s'insinuent, grimpent, dégringolent, se croisent. C'est le côté pittoresque de Worms, ces ruelles larges de quelques mètres aux maisons vieillottes, avec leur suite de toitures dissemblables, leurs fenêtres basses, leurs portes voûtées. Il y grouille tout un peuple de petits boutiquiers, d'ouvriers, de cafetiers et d'artisans.

Et, dominant le tout, la cathédrale romane de l'évêque Burchard dresse sa lourde masse de pierres rougeâtres que n'ont pu abattre neuf siècles de luttes, de révolutions, de sacs et d'incendies.

J'aimerai souvent à me perdre de ce côté. Il y a là de quoi attirer et retenir un amoureux du passé.

A l'escadron, chacun s'installe, chacun est heureux à sa façon. Ce grand gamin de Segonne, le benjamin des officiers, a déjà fureté par toute la ville. Il connaît tous les endroits où l'on peut s'amuser, entendre de bonne musique, boire le meilleur *Liebfraüenmilch*. Son inlassable gaîté nous fait rire et parfois me fait trembler : il est resté si enfant, malgré ses vingt-deux ans! J'ai peur que, dans son désir de goûter follement à notre nouvelle vie, il n'oublie où nous sommes et ne sente pas les milliers de regards chargés de haine qui nous épient.

Quant à d'Auxelles, c'est autre chose. C'est un garçon rempli de brillantes qualités qui tantôt attirent, tantôt inquiètent. Finalement, il m'a toujours déçu. Il sera, ici comme ailleurs, où son intelligence extraordinaire, sa facilité au travail, l'acharnement qu'il met à réussir ce qu'il entreprend, — tous ces dons qui pourraient faire de lui un homme d'une valeur exceptionnelle, — ne sont employés qu'à étonner, à épater, si j'ose dire, ceux qui l'entourent. Il pousse si loin la manie de se singulariser qu'on en arrive à douter parfois de son bon sens et certains prétendent qu'il a des trous dans la cervelle où sa raison, par moments, s'égare. Je crois plutôt que son amour de la mystification et son orgueil le poussent à des étrangetés comme seuls en commettent parfois, pense-t-il, les hommes de génie.

Sa dernière fantaisie a été de vouloir connaître par le menu les origines et les mœurs des populations habitant le plateau de l'Iran. Au prix de mille difficultés, il s'est procuré des bouquins traitant cette question et dès lors, à table, nous n'entendions

plus parler que de Baloutches, d'Arméniens, de Kafirs et de Guèbres. Mais aujourd'hui tout cela est abandonné.

Le hasard l'a fait loger chez un nommé Tschwisky, professeur d'histoire au gymnase supérieur de Worms. Ce petit juif rempli de malice et extraordinairement bavard l'a tout de suite intéressé. Comment en eût-il été autrement? D'Auxelles parle correctement l'allemand et l'entend à la perfection. Questionné, Tschwisky, — qui ne demandait qu'à répondre, — lui a raconté mille détails sur l'histoire de la vénérable cité de Worms. Dans cette histoire, une chose a tout de suite accaparé l'attention de d'Auxelles. Ce sont les origines de la nombreuse colonie juive qui, encore aujourd'hui, existe ici. Elle est, paraît-il, la première de toutes celles qui se sont établies en Allemagne. Il y avait là pour lui, convenons-en, matière à recherches et à découvertes étonnantes. Guidé par Tschwisky, il a passé tout un après-midi dans la synagogue byzantine datant du XIe siècle et dans l'antique cimetière juif. Toujours conseillé par le professeur, il a raflé chez Hoffmann, le grand libraire de la Marktplatz, tous les ouvrages se rapportant à la question. Il passera ses nuits à les lire, à les annoter et il parle déjà de se faire introduire par son hôte chez le grand rabbin de Worms, lequel, nous a-t-il confié, a, depuis 1659, grâce à une ordonnance de Ferdinand Ier, le pas sur tous les grands rabbins d'Allemagne. D'Auxelles, maintenant, a oublié la guerre et il s'imagine n'être venu à Worms que pour étudier de quelle manière, vers l'an 600 après J.-C., quelques juifs ont pu arriver jusqu'au Rhin, installer leurs comptoirs dans l'antique Worms, y croître, y prospérer. D'Auxelles, lui aussi, est heureux.

Et moi?

J'hésite à définir ce qui se passe en moi. Ma première impression fut une impression de bien-être et d'allégresse. Vainqueurs, nous venions chez le vaincu nous reposer de nos fatigues, panser nos blessures et surtout nous assurer que le coupable, mis dans l'impossibilité de nuire, payerait son crime et le payerait bien. Pour atteindre ce but, on nous cantonne à Worms, cité prospère, cité rhénane. Tout cela est parfait. A Worms, on me loge dans une somptueuse demeure où j'ai une chambre confortable, des écuries pour mes chevaux, une place non loin de moi pour mon ordonnance. Voilà aussi qui est à merveille.

Et pourtant, moi seul ne suis pas satisfait. Je m'en rends compte et le cache avec soin, car j'ai honte de ce que j'éprouve. Nous conservons en nous le secret de mille choses infimes, pensées, craintes, attirances, dégoûts, que sais-je? Personne, nous le savons, ne comprendrait l'importance que nous leur donnons, ni la raison qui les a fait naître en nous. Ainsi je n'oserais dire ni au capitaine ni à Bladier ce qui me gâte mon séjour dans l'hôtel Reichberg. Ils en riraient comme j'aurais ri sans doute si quelque autre m'eût fait une confidence semblable. Mais je puis le confier à ce cahier, désormais mon seul confident, mon meilleur ami. Ce qui me pèse ici, c'est le vide que je sens autour de moi... Entendons-nous.

Il y a dans cette maison, outre les maîtres, sept ou huit domestiques. De ma chambre j'entends leurs voix, le bruit de leurs pas, celui du ménage que l'on fait et, quand je suis aux écuries, les rires des servantes viennent de la cuisine jusqu'à moi. Mais dès que, ouvrant ma porte, je mets le pied sur le palier de l'étage, le silence, magiquement, se fait partout. On dirait que la maison s'est vidée tout d'un coup. J'avance, je descends l'escalier, personne, pas un bruit, sauf parfois celui d'une porte restée entr'ouverte et se refermant comme d'elle-même, doucement. Peu à peu, cela devient pour moi une obsession. Il me semble être environné d'êtres vivants, mais invisibles, qui reculeraient, s'écarteraient devant moi et dont le cercle se refermerait, impalpable, sur mon passage. Parfois j'entends même, — est-ce une illusion? — le froissement d'une robe, l'imperceptible glissement d'un pas feutré non loin de moi. Je me retourne. Rien. Je n'aperçois âme qui vive; et pourtant, je sens autour de moi des yeux qui m'observent. Partout, l'hostilité, mais une hostilité cachée sous l'apparence d'une correction pleine de mépris contre laquelle il m'est impossible de formuler aucune plainte.

Dès hier matin, à ce contact du vide, j'ai ressenti un véritable malaise. Mais je pensais que tout le monde obéissait ici à une consigne donnée par le colonel von Kurthausen dans un moment d'humeur et qu'elle serait vite oubliée. Or, depuis quarante-huit heures, je n'ai, en dehors de mes camarades ou de nos hommes, rencontré personne dans la maison. La petite servante, venue le premier jour pour fermer les volets de ma chambre, n'a plus reparu depuis que Lemaitre a repris son service auprès de moi; et, par celui-ci, la première femme de chambre m'a fait

remettre une clef de la porte d'entrée, afin que l'on n'ait pas à m'ouvrir.

Allons, allons, Darral, es-tu fou? Pourquoi ne ris-tu pas de tout ceci? Qu'importe! Une douce chaleur emplit ta chambre; ce fauteuil, profond et moelleux, t'accueille avec complaisance. Que te faut-il de plus? Souviens-toi des misères passées et regarde autour de toi.

Oui, il faut rire de tout ceci.

1er février.

Je suis sorti ce soir avec Bladier.

Pour bien connaître un peuple, il faut vivre chez lui. J'apprends à connaître celui-ci, et cette étude me passionne. Nous nous sommes battus avec l'Allemand et, comme soldats, nous n'ignorons rien l'un de l'autre; mais il ne faut pas le voir seulement sous son casque de tranchée et sous sa tunique *feldgrau*; il faut maintenant l'observer dans son existence quotidienne de simple citoyen. Je veux m'efforcer d'y parvenir et, pour cela, profiter de toutes les occasions qui s'offriront de le juger.

Bladier et moi, dans la nuit, avons suivi des ruelles où, de loin en loin, un bec de gaz jetait une maigre lueur. Nous cheminions sans mot dire. Son esprit comme le mien agitait sans doute l'amas des pensées trop imprécises pour être traduites en paroles, mais obsédantes comme un cauchemar. Autour de nous, comme un rideau soigneusement tiré, les façades sombres, aux fenêtres et aux portes closes, cachaient à notre curiosité la vie intime du peuple allemand. Quelle tentation! quel désir de voir ces hommes hors de la vie publique, dans la sincérité du foyer! L'Allemand se vante d'avoir, seul, conservé intactes les traditions patriarcales. Il se flatte d'être bon époux, bon père et fils soumis; il est fier de la pureté qui règne sous son toit et, à l'en croire, on n'imagine pas la famille allemande autrement que groupée autour de la table, devant la soupière fumante, les yeux fixés respectueusement sur le *Vater* dispensateur de la part de chacun, représentant de Dieu et de l'Empereur sous le toit ancestral. Avoir beaucoup d'enfants, les élever dans la crainte du Très-Haut, le culte du *Vaterland* et le respect des parents, voilà, d'après eux, ce qui constitue la base inébranlable de l'Empire. Est-ce bien la vérité? Mais les murs restent impénétrables. C'est à peine si, jusqu'à nous, arrivent, ici ou

là, les notes adoucies d'un piano mécanique. Allons chercher plus loin.

Nous entrons au hasard dans une *Weinstube* de la Volkstrasse. Nul ne semble faire attention à nous. Deux camarades des batteries à cheval, Claudon et Duclos-Merville, sont attablés dans un coin devant une bouteille de *Moselwein;* nous allons les rejoindre. Je regarde avec curiosité. Groupés autour des chopes, de nombreux buveurs fument leurs longues pipes et nous remarquons l'aspect comique que prennent, dans la fumée, ces petits cercles de crânes chauves ou soigneusement tondus. On dirait les arabesques d'une mosaïque formée de grosses pierres roses. De tout ce monde s'élève une rumeur coupée d'exclamations rauques et secouée de temps à autre par les rafales d'un rire unanime et tonitruant. Spectacle banal, en somme, et auquel nous nous sommes habitués au cours de nos étapes en pays occupé. Déjà je m'ennuie. D'une oreille distraite j'écoute le gros Claudon. Avec des airs importants, il nous confie ses impressions sur Worms qu'il a déjà battue dans tous les sens, les artilleurs étant arrivés huit jours avant nous.

— Nous pourrons, affirme-t-il, mener une existence assez confortable. Certes, les hommes, de l'aristocrate à l'ouvrier, ne nous voient pas d'un bon œil; mais, en compensation, le beau sexe n'aura pour nous aucune rigueur. Ma parole! il nous faudra même quelque courage pour résister à certaines offres, à certaines tentations...

Et il nous conte avec force détails l'aventure qui vient de lui arriver. Hier, comme chaque jour, il avait été goûter chez le pâtissier Kursheimer, de la Kammarerstrasse. Toutes les tables étaient prises. Claudon allait se retirer, quand *Frau* Kursheimer lui fit un signe et, le faisant passer derrière son comptoir, lui ouvrit une porte dérobée, l'introduisit dans un petit salon et lui dit avec un clignement d'yeux significatif :

— Installez-vous là, monsieur l'officier, et Margaret va vous servir.

L'admiration de Claudon pour la fille aînée de la maison, une assez jolie blonde un peu trop grasse, n'avait pas échappé à *Frau* Kursheimer et elle leur ménageait ce tête-à-tête.

— Elle me fit même observer que nous étions absolument certains de ne pas être dérangés, dit Claudon. Je ne suis pas ennemi du plaisir, vous le savez, mais j'ai été tellement écœuré

d'une telle proposition que je me suis offert la satisfaction de ne pas paraître la comprendre et j'ai mangé tranquillement leurs infâmes gâteaux en laissant la belle debout devant moi, les bras ballants, rouge et décontenancée et en lui remettant un bon pourboire qu'elle a d'ailleurs refusé avec indignation. J'espère qu'elle ne m'aura pas pris pour un benêt et qu'elle aura saisi le sens de la leçon.

Duclos-Merville nous cita différentes aventures analogues, arrivées à des camarades ou à lui-même. Et comme je protestais en affirmant que, dans la maison où je loge, je n'avais rien remarqué de semblable, au contraire, il affirma :

— Patientez. Vous ne connaissez pas l'hypocrisie de ces gens-là. Toute leur dignité est en surface et il n'y a pas de peuple plus corrompu. Vous m'en direz des nouvelles dans quelques jours.

Cette conversation me lassait et j'aspirais à retrouver la tiédeur de ma chambre. Prétextant une migraine et m'excusant de ne pouvoir supporter plus longtemps l'atmosphère saturée de relents de bière et de fumée, je serrai les mains et sortis.

La nuit était tiède et les trottoirs, rendus boueux par le dégel, clapotaient sous mes pas. Seules quelques fenêtres brillaient encore comme des yeux ouverts sur le noir des rues. Deux bourgeois attardés filaient sans bruit en longeant les murailles et en parlant bas. Je marchai d'abord lentement et au hasard, aspirant avec force l'air adouci de cette soirée. Tout à coup, la Speyerstrasse s'étendit devant moi, sombre, étroite, avec, de ci, de là, creusés dans l'alignement des maisons, des trous noirs dont l'œil cherchait vainement à percevoir le fond. Maintenant on ne voyait plus personne. Un chien traversa la rue à toute allure, comme conscient d'être en faute, et disparut je ne sais où. Et soudain, près de moi, une porte s'ouvrit, laissa passer un rayon de lumière et de chaleur; une femme sortit de la maison que je longeais et tira le battant derrière elle.

Un reverbère nous éclairait tous deux. Elle me fixa une seconde, puis s'éloigna dans la direction que je suivais. Sa silhouette s'estompa bien vite dans la nuit. J'avais cependant eu le temps de distinguer une taille gracieuse, un visage assez fin, une toilette de bourgeoise aisée. Mais la femme, arrivée dans la partie la plus obscure de la rue, s'arrêta. J'arrivai à sa hau-

teur et j'allais la dépasser quand elle se remit à avancer. Nous marchâmes quelques instants côte à côte sur l'étroit trottoir. L'endroit était désert, le silence absolu. Dans le noir, la forme pâle de son visage se tendit vers moi comme une offrande, et son coude, très légèrement, frôla mon bras. Mon cœur battit un peu vite et, l'espace d'une seconde, je sentis remonter en moi la vague caressante des souvenirs, la saveur endormie des voluptés anciennes. Et puis, un écœurement me saisit et la phrase dite à Chassaing me revint : « Souvenez-vous de ce qu'*ils*... », et un grand calme se fit dans ma chair. Je haussai les épaules et m'éloignai.

Ce fut avec plaisir que j'ouvris la porte de l'hôtel Reichberg. Je la refermai doucement, avec la satisfaction que l'on éprouve à retrouver l'atmosphère du logis après des contacts ou des spectacles désobligeants. J'oubliais chez qui j'étais, en vérité, mais mon illusion fut de courte durée. La galerie où je pénétrai était plongée dans l'ombre. J'allais allumer l'électricité, quand ma main s'arrêta sur le commutateur. Tout près de moi, sous la porte de la pièce où Mme Reichberg et le colonel von Kurthausen prenaient leurs repas, un rai de lumière filtrait et des éclats de voix parvenaient jusqu'à moi. C'était la première fois qu'il m'arrivait de pénétrer dans cette maison sans que toute vie se retirât d'elle et j'en éprouvai un plaisir enfantin : il me semblait avoir remporté une grande victoire en rompant le charme qui pesait sur elle.

Instinctivement, je prêtai l'oreille, et je reconnus la voix métallique du colonel ; une autre voix se mêlait à la sienne; elle était rauque, enrouée comme celle d'un homme que son métier oblige sans cesse à user de ses cordes vocales au delà du raisonnable. Dans le dialogue revenait sans cesse le mot *Franzosen... Franzosen...* et, en l'entendant, mon cœur se serrait. Quelle colère je ressentais de ne pouvoir comprendre les mots qui précédaient et suivaient celui-là ! Jamais je n'ai tant maudit ma quasi-ignorance de la langue allemande.

Mais soudain je tressaillis. Une troisième voix venait de se faire entendre. Elle n'avait prononcé qu'un mot ou deux, mais avec tant de douceur et d'un timbre si chaud, si pénétrant que j'avais peine à croire qu'elle parlât allemand. C'était une voix de femme et je ne doutai pas que ce ne fût celle de Mme Reichberg. Mais aussitôt j'eus honte de ce que je faisais. Tant que les deux

hommes, seuls, avaient causé, je n'avais éprouvé aucun scrupule à essayer de surprendre leur conversation; n'était-ce pas même mon devoir? Mais, depuis que cette voix s'était fait entendre, je sentais que je commettais une mauvaise action.

Je refermai avec bruit la porte donnant sur le vestibule et allumai l'électricité. Aussitôt, la conversation s'arrêta. Je m'avançai dans la galerie en faisant sonner mes éperons, gagnai l'escalier de pierre et montai dans ma chambre.

Plus tard, au bruit que faisaient quelques personnes marchant dans la galerie, je compris que mes hôtes reconduisaient leur visiteur. Je regardai ma montre : il était près de minuit. Quel était donc l'Allemand qui, au mépris des ordres, allait circuler dans les rues de Worms à cette heure tardive? J'éteignis l'électricité, ouvris sans bruit ma fenêtre et poussai légèrement le volet. Je pouvais ainsi apercevoir la dernière marche de l'entrée. Un homme sortit sans se presser, échangea tout bas quelques paroles avec les personnes restées dans la maison, serra les mains et s'éloigna vers le centre de la ville. La silhouette de l'inconnu se dessinait nettement sur la lueur d'un bec de gaz allumé à l'autre bout de la rue. Haute taille, larges épaules, feutre mou. Enveloppé d'un vaste manteau, il allait posément, majestueusement, en frappant le trottoir du talon et du bout ferré de sa canne. Cette tranquillité, cette jactance m'exaspérèrent, et je souhaitai de tout cœur voir déboucher une des patrouilles qui sillonnaient la ville à cette heure. Mais mon vœu ne fut pas exaucé. Peu à peu la silhouette diminua, s'estompa, s'évanouit dans la nuit.

Maintenant tout s'est tu. La maison dort. Les histoires de Claudon et de Duclos-Merville me reviennent à la mémoire et il me semble revoir le pâle visage de femme qui s'est levé vers moi dans l'ombre. Vraiment, n'est-ce point dans cette maison que se sont réfugiées la dignité, la pudeur, les vertus allemandes?

Jusqu'ici tout semble me le faire croire

Mais comme ils nous haïssent bien!

2 février.

Entre Worms et Schleuserth, sur une distance d'une lieue environ, les prairies communales s'étendent le long du Rhin. C'est l'endroit que j'ai choisi pour mes promenades à cheval, car c'est le seul où l'on puisse librement galoper. On ne peut rêver

tapis plus moelleux, plus uni, plus vaste. Dès qu'*Arbitre* aperçoit cette immense étendue de pays plat, il redresse l'encolure, pointe les oreilles et aspire l'air bruyamment comme pour prendre possession de l'espace. Et, en effet, quel beau terrain de galop!

Resserrées entre le Rhin et la route de Frankenthal, ces prairies ont une largeur de trois kilomètres environ. Elles ne présentent aucune autre aspérité que les digues gazonnées symétriquement disposées contre les crues du Rhin. De place en place, un maigre bouquet d'arbres, une ligne dégingandée de peupliers semblent poussés là uniquement pour permettre d'apprécier l'étendue de cette immense pelouse. Le fleuve aux reflets de métal coule majestueusement, frôlant presque l'herbe grise des prairies. Au loin, à l'Orient et à l'Occident, les lignes tour à tour bleues, mauves, vertes de l'Odenwald et du Hardt semblent l'escorter à distance avec respect, avec admiration.

Aujourd'hui, l'idée m'est venue d'y conduire mon peloton. Ah! la belle galopade que nous avons faite! Déployés derrière moi en fourrageurs, le corps penché sur l'encolure, les mains fixées sur le garrot, mes hommes exultaient. Je suis parti d'abord au petit galop. *Arbitre*, habitué au terrain et connaissant l'itinéraire de mon goût, marcha droit sur le clocher de Lampertheim qui, minuscule et penché, pointait à l'horizon de l'autre côté du Rhin. Derrière moi le bruit caressant des sabots dans l'herbe rase me prouvait que j'étais fidèlement suivi. Je tournai la tête et regardai mes hussards; aucun d'eux, je crois, n'eût cédé sa place pour une permission de vingt jours.

La calotte de campagne bien enfoncée sur la tête, le corps libre dans la vareuse, bien calés dans la selle nue, ils riaient. Le bon rire que celui-là! Seuls me comprendront ceux qui ont connu la volupté de sentir entre leurs jambes un cheval heureux de galoper. Les autres, simple piétaille, ignoreront toujours un tel bonheur. Car les chevaux de mes hussards étaient heureux, je vous l'assure. Pour eux, qu'était ce mince effort à côté des interminables étapes avec, sur leur dos, le poids formidable du cavalier, des armes, du paquetage? Rien. Ou plutôt un plaisir, un effort sportif, avec l'enivrement d'une quasi-liberté et la joie de détendre leurs muscles déshabitués des allures vives, comme rouillés. Je vis leurs yeux agrandis par l'ardeur de la course, leurs naseaux frémissants, l'écume de leur bouche ouverte brutalement par le mors, leur effort pour arra-

cher les rênes aux mains crispées des cavaliers. Ceux-ci, un peu ivres d'air et de vitesse, me regardaient et leur regard m'exprimait le désir d'allonger encore l'allure.

Je rendis la main à *Arbitre*. Celui-ci, avec le calme de grand seigneur que lui donnait sa qualité de pur sang, étendit peu à peu l'ampleur de ses foulées. Alors ce fut derrière moi le tumulte d'une véritable charge. Les petits chevaux du Midi, rageurs, orgueilleux, jaloux, ne voulaient pas s'avouer inférieurs à leur guide. Ils se livrèrent éperdument. J'entendais les hommes qui, à mi-voix, la tête au ras de l'encolure, les excitaient : « Allons, *Joyeux!*... Hardi, *Burgrave!*... » Et le rire me gagna.

Puis ce fut le retour au pas, les rênes longues, par la route de Frankenthal.

J'avais rangé mon cheval à côté de celui de Chassaing qui, botte à botte avec Villa, marchait en queue du peloton. Nous causâmes. Chassaing commençait à priser le cantonnement fortement dénigré le premier jour. Il l'avait organisé avec soin. Maintenant, le pavé des écuries était adouci par une épaisse couche de feuilles mortes formant un premier lit recouvert par la ration de paille. De grands baquets adroitement disposés tenaient lieu d'abreuvoir. Les parties mauvaises des cours avaient été comblées et damées. Quant aux chambres des hommes, elles étaient devenues aussi confortables que le permettaient les moyens dont il disposait. J'avais vu tout cela dans la matinée.

Comme je l'en félicitais, il rougit de plaisir, puis, clignant de l'œil :

— Dame! fit-il, il faut que je soigne mes hommes, sans quoi ils seraient jaloux des camarades.

— Jaloux? Et pourquoi?

Chassaing sourit d'un air entendu.

— Vous comprenez, mon lieutenant, ils sont bouclés tous les soirs dès neuf heures comme dans un quartier, en France, et il leur faut la permission de la nuit pour aller s'amuser en ville, tandis que les autres...

— Les autres?...

— Oui, les hommes des autres pelotons... Ils ne sont pas comme les nôtres enfermés entre quatre murs de douze pieds de haut, et alors, ils s'en donnent.

Le visage de Chassaing refléta une pudique indignation. Il continua.

— Ce n'est pas leur faute, mon lieutenant, c'est la faute des femmes de l'usine. Sauf votre respect, elles sont pires que des guenons et on dirait que la vue des Français les met en folie. Ah! là, là!... Il y en a des ouvriers cornards... Ça, j'en réponds.

— Vraiment, Chassaing, là aussi?...

Je me tus.

Maintenant, la nuit est close et je m'interroge pour savoir si ce que j'ai vu et appris jusqu'ici modifie ma haine de l'Allemand, cette haine née dès mes premières années, développée et entretenue religieusement depuis le premier jour de la guerre. Non. Non. Elle s'est encore fortifiée. Elle s'est encore accrue du dégoût que j'éprouve maintenant pour lui.

Je me souviens, — et pourtant que c'est loin! — de ce que disait des Allemands mon grand-oncle Le Haussoy. C'était un homme de grand bon sens. Ayant sans répit parcouru le monde jusqu'à l'âge où les infirmités lui avaient imposé le repos, il montrait de l'indulgence pour toutes les faiblesses humaines. Les Allemands, seuls, ne trouvaient pas grâce devant lui.

— Ceux-là, nous disait-il, ont certainement des qualités indiscutables. Leur cerveau est organisé puissamment, ils ont le poing vigoureux et les épaules solides. Ils voient loin non sans justesse et quand ils ont fait le premier pas vers le but qu'ils se sont fixé, rien ne peut les faire dévier de leur route. S'ils rencontrent un mur, ils donneront tête baissée dedans et le renverseront, car leur crâne est dur. Mais ce ne sont pas là des vertus, ce sont des aptitudes. Ils les possèdent en naissant, comme l'Arménien possède l'aptitude au commerce et le Napolitain celle au *farniente*. Il les cultivent et les développent par orgueil et par esprit de lucre. Cela n'empêcherait pas de les admirer et de les aimer, s'ils joignaient à ces profitables qualités quelques autres plus désintéressées. Or, il n'en est rien et ce qui me les fait honnir, c'est qu'ils affichent avec jactance les vertus qu'ils n'ont pas. L'Allemagne est le vaste temple de l'hypocrisie et nulle part au monde on ne trouve plus de vices cachés sous des apparences aussi respectables. Et cela est impardonnable.

Il ne pourrait plus tenir ce discours, le cher oncle, s'il vivait encore parmi nous. Je ne nie pas les vices des Allemands. Ils

en ont comme tous les autres peuples, ils en ont même davantage, mais je ne saurais leur reprocher d'être hypocrites. Je vis depuis quelques jours parmi eux et partout je ne vois que bassesse, servilité, corruption des mœurs. Pourtant les circonstances sont telles qu'on les excuserait de montrer une certaine dissimulation en ce qui concerne leurs tares et d'afficher aux yeux de l'ennemi les vertus qu'ils ne possèdent point. Mais il n'en est rien. Je ne reconnais pas les Allemands de mon oncle Le Houssoy : la secousse formidable de la guerre a fait tomber les masques. Nous voyons maintenant tel qu'il est ce peuple qui nous accusait de décadence.

Cependant, je n'ai pas encore retiré tout le pansement couvrant la plaie. Peut-être y a-t-il encore des parties saines dans ce grand corps malade. Peut-être y a-t-il encore une élite que je n'ai pas approchée et en qui s'est réfugiée la vertu de la race.

Je songe à ceux d'ici.

Que peuvent dissimuler ces portes closes ? Que veut dire le silence qui m'entoure ? C'est le point où mon esprit s'arrête, hésite. Je reconnais de la grandeur dans cette volonté de cacher à l'intrus, à l'ennemi, l'intimité de leur vie. Mais qu'y a-t-il, en vérité, derrière ce voile ? Sont-ils, ceux d'ici, les Allemands d'autrefois, ceux que nous dépeignait mon oncle Le Haussoy ? Ou bien mon oncle Le Haussoy se trompait-il ?

Voici que se termine le cinquième jour de mon séjour ici et de ceux qui vivent sous ce même toit je ne connais rien, rien que la haute figure de Heinrich von Kurthausen, ex *oberstleutnant* de la garde prussienne.

Et je l'ai entrevue l'espace d'une minute.

3 février.

A côté de notre salle à manger est la bibliothèque des Reichberg. Le premier soir nous en avons trouvé la porte ouverte à deux battants, ce qui pouvait être considéré comme une invite à nous servir de la pièce. Nous n'y avons pas manqué. Mais les portes des meubles étaient soigneusement fermées à clef et nous ne pouvions toucher aux livres qu'ils contiennent. Aussi ne pénétrons-nous dans la bibliothèque que pour nous réunir après les repas et y prendre le café.

L'unique fenêtre donne sur le jardin et un grand sapin en

frôle les vitres de ses branches. La lumière ainsi atténuée rend l'aspect des choses moins rude et noie doucement les contours. Le bruit de la ville y parvient à peine. C'est un lieu un peu mystérieux, un peu sombre, qui semble fait pour la rêverie ou le travail, selon le tempérament de celui qui l'occupe.

Le meuble est fait d'acajou massif et sombre; le dessin en est simple; pas de sculptures; de simples rainures en bordent les arêtes et lui donnent une ligne élancée très agréable à l'œil. Il couvre les quatre murs de la pièce. La partie inférieure est fermée par des portes pleines; le haut est entièrement vitré, mais des rideaux clairs, d'un bleu passé, en dissimulent le contenu. Au-dessus sont placés quelques vases de cuivre, des pots de grès ou d'étain et, en face de la porte, on aperçoit un guerrier de bronze casqué et revêtu de la cotte de mailles qui, appuyé sur sa grande épée en forme de croix, semble le gardien d'un trésor caché. Au milieu d'un des grands côtés une sorte de stalle aux accoudoirs en forme de chimère et aux coussins recouverts d'une étoffe ancienne à ramages, est encastrée dans le meuble comme dans une niche.

Au centre, il y a une grande table rectangulaire où nous mettons tous nos journaux ou revues de France. De grands fauteuils anglais garnis de velours bleu pâle complètent l'ameublement.

Jusqu'à ce jour, tous les livres étaient restés rigoureusement enfermés et nous nous étions égayés de cet excès de précaution. Sans doute, M[me] Reichberg, connaissant les coutumes des officiers prussiens, nous croyait-elle capables de faire passer ses livres des rayons où ils reposaient sur un de nos camions et de les expédier en France. Mais, cet après-midi, quand, mes camarades partis, je me disposai à remonter dans ma chambre, j'eus la surprise d'apercevoir une clef dans la serrure d'un des compartiments.

— Voici, me dis-je, un témoignage de confiance qui nous honore. Profitons-en.

Je jetai un coup d'œil sur les titres gravés au dos des reliures, et mon étonnement fut vif de découvrir, parmi les auteurs du cru, les noms, très nombreux, d'écrivains français : Flaubert, Daudet, Maupassant, Loti, voisinaient avec Musset, Hugo, Baudelaire; je découvris même, tapi dans le coin le plus sombre et comme honteux de se trouver là, un livre relié de

cuir souple sur lequel je lus : Rollinat, *les Névroses*. J'étais saisi de stupéfaction. Vraiment, qui eût pu soupçonner un pareil choix de lectures françaises dans cette maison si exactement allemande ?

Mais bientôt ma surprise se dissipa pour faire place à une émotion très douce. Dans le silence de cette pièce créée, semblait-il, pour la méditation et les joies paisibles, j'avais l'impression d'avoir retrouvé un petit coin de France. Je prenais un à un ces livres et il me semblait cueillir de belles fleurs dans un jardin de chez nous. Les feuillets glissaient entre mes doigts et des phrases, des pages jadis aimées, aujourd'hui presque oubliées, venaient comme d'elles-mêmes se placer sous mes yeux pour s'offrir à ma tendresse. Un souffle miraculeux apportait jusqu'à moi le parfum du pays.

Tout en goûtant la joie de saisir, de palper, de parcourir chaque volume, de le remettre ensuite à sa place avec les soins que j'eusse apportés à déposer un joyau dans son écrin, je me demandais qui avait pu constituer ici ce trésor français. Ce ne pouvait être le vieux reitre qui m'a reçu. Cette maison n'est pas la sienne et il n'a nullement l'aspect d'un homme capable de se passionner pour les belles-lettres. Ce ne pouvait être Mme Reichberg. Le choix et le nombre des ouvrages ne prouvaient pas seulement une connaissance parfaite de notre langue, mais aussi une culture plus complète, plus raffinée que ne saurait l'être celle d'une femme allemande. Je dus donc en attribuer la gloire au professeur Otto Reichberg, mari défunt de notre hôtesse. Je me sentis pris malgré moi d'une sympathie étrange pour cet adversaire à lunettes d'or, car le goût sûr qu'il avait montré dans le choix de ses livres prouvait du moins son amour pour notre langue. Or, un homme qui aime la douceur, la clarté du parler français, ne peut pas haïr complètement la France. Sans doute, s'il eût survécu à la guerre, aurions-nous trouvé dans cette maison un accueil moins glacial.

Je résolus d'emporter quelques-uns de ces livres dans ma chambre, afin de pouvoir les lire en toute tranquillité. Mais je voulais, tout en conservant l'attitude réservée que je m'étais imposée, ne rien faire qui pût être considéré comme une incorrection. Je pris une de mes cartes de visite et j'ajoutai ces mots au-dessous de mon nom : « Demande respectueusement à Mme Reichberg l'autorisation d'emprunter quelques livres fran-

çais à sa bibliothèque. » Je mis cette carte dans une enveloppe sur laquelle j'écrivis : MADAME REICHBERG. Puis je sonnai. Ce fut la première femme de chambre qui parut. Restant dans l'entrebâillement de la porte, elle me regardait avec ses yeux morts dans son visage à la peau molle et tombante. Rassemblant les quelques mots d'allemand que je connais, je lui enjoignis d'avoir à porter ce mot à sa maîtresse et je lui tendis l'enveloppe. Son regard s'abaissa lentement vers le rectangle de papier tandis que ses deux grandes pattes osseuses restaient étendues le long de son corps. Visiblement, elle hésitait à se charger d'une telle commission. Agacé, je lui dis d'un ton sec :

— Allez!

Elle s'inclina alors, prit le billet et sortit. Un assez long temps s'écoula. Enfin elle reparut et me présenta sur un plateau une grande enveloppe blanche faite de papier épais et rugueux. Je la pris et la femme se retira, accompagnée par le bruit métallique du trousseau de clefs battant ses jambes. Machinalement, je regardai d'abord la suscription. Ce fut comme un soufflet sur ma joue. Devant mes yeux troublés dansaient ces mots, écrits d'une main pesante en lettres hautes d'un pouce :

Herrn Leutnant LOUIS DARRAL.

En voyant ce grade allemand accolé à mon nom, j'avais ressenti un tel dégoût que j'eus tout de suite l'impression d'une insulte calculée, voulue et mon premier mouvement fut de me précipiter vers la porte sans savoir exactement à qui je m'en prendrais, ni ce que je ferais. Heureusement, la réflexion arrêta ma main prête à tourner le loquet et je voulus d'abord savoir le contenu de l'enveloppe. Je l'ouvris et lus cette phrase, en excellent français cette fois :

« Monsieur le lieutenant prendra dans la bibliothèque tous les livres qu'il lui plaira.

« Hautes salutations.

« OB.-L[t] H. VON KURTHAUSEN. »

C'était donc le colonel qui avait répondu à la place de sa fille. Il y avait là une leçon à peine dissimulée et une intention telle que je sentis croître ma colère. Je réfléchis un instant. Certes, la tentation était grande d'aller trouver le vieillard et de lui signifier que désormais je lui interdisais de répondre à mes

lettres, quand elles ne lui étaient pas adressées; mais je sentis qu'une telle démarche pourrait me conduire loin et amener une situation délicate où le beau rôle ne serait peut-être pas de mon côté. Il fallait éviter cela avant tout. Je décidai de m'abstenir cette fois-là, tout en me promettant de saisir la première occasion pour donner à ce soudard une leçon méritée. Je pris sur les rayons le *Mariage de minuit* d'Henri de Régnier et les *Contes* de Flaubert et remontai dans ma chambre.

Installé confortablement dans un fauteuil, je feuilletai d'abord le premier. Sous la reliure, la couverture du livre broché avait été conservée. Un nom était écrit dans l'angle : *Kathe*. Ma curiosité était éveillée. J'ouvris le second volume. Le même nom s'y trouvait, à la même place, tracé d'une écriture longue, nette et fine : *Kathe*. Ce n'était donc pas *Herr doctor* Otto Reichberg qui avait réuni dans la bibliothèque d'acajou sombre tous ces beaux livres de chez nous. C'était sa femme, Kathe Reichberg. Cette découverte me jeta dans un grand trouble. Comment, tout en nous donnant de telles preuves d'aversion, peut-elle avoir si bien compris et aimé les chefs-d'œuvre de nos écrivains? Quelle femme est donc Mme Reichberg? Mystère attirant, mystère troublant dans cette maison remplie de mystères... Je commençai à lire le livre de Régnier.

Mais sans cesse, un nom passait devant mes yeux, un nom auquel je trouvais maintenant un certain charme, une inquiétante douceur : Kathe... Kathe...

4 février.

Je l'ai vue.

J'ai vu Mme Reichberg, bien malgré elle, et le hasard fut mon seul complice. Ce fut tout à l'heure, au Grand Théâtre de Worms, et je dois avouer que cette rencontre m'a jeté dans un trouble ridicule. J'ai pourtant une excuse : cette femme est tellement différente de celle que mon esprit avait imaginée que j'ai de la peine à revenir de ma stupéfaction.

J'étais jusqu'ici dans la situation d'un homme qui lit un roman où l'auteur décrit les actes accomplis par son héroïne sans se soucier de peindre son aspect extérieur. Un tel procédé permet au lecteur de prêter à cette femme les traits qui, selon lui, correspondent à son caractère et à son tempérament.

Mon imagination avait travaillé ferme depuis mon arrivée ici et chaque jour une observation nouvelle, un détail de l'ameu-

blement, du jardin, la façon dont se comportaient mes hôtes modifiaient, au sujet de Mme Reichberg, l'image façonnée par mon cerveau. Toutefois, j'avais cru pouvoir arrêter mes déductions et adopter, en ce qui la concerne, le type de la femme allemande hautaine, robuste, au front trop grand, au cou trop large, au buste trop opulent; depuis hier, après quelque hésitation et quelque regret, je l'avais définitivement classée dans la catégorie des bas-bleus et lui voyais assez volontiers le nez chevauché de besicles. Je la croyais farouche patriote, mais gardant cependant un peu d'indulgence aux Français, en reconnaissance des bons moments que leurs livres lui avaient procurés.

Le personnage de mes rêves vient de disparaître subitement, comme une marionnette de guignol. Une autre figure vient d'entrer en scène, et elle est admirablement belle.

La troupe d'opéra de Wiesbaden vient deux fois par semaine donner une représentation au Grand Théâtre de Worms. Ce soir elle donnait *les Noces de Figaro*. Le capitaine Jaquet désirait y aller et me demanda de l'accompagner. J'acceptai sans grand plaisir, car, pour bien des raisons, je craignais de passer une mauvaise soirée. D'abord, le spectacle commençant à six heures et demie, il nous fallait dîner à une heure incongrue et puis, en vérité, je redoutais une immense désillusion. Comment s'imaginer les êtres charmants créés par Beaumarchais, Figaro, Chérubin, la Comtesse, Almaviva, Suzanne, c'est-à-dire la légèreté, la finesse, la grâce, sous les traits de chanteurs allemands? Je craignais de souffrir d'un tel spectacle. Mais le capitaine Jaquet insista avec sa bonne grâce accoutumée :

— Laissez donc, me dit-il, nous fermerons les yeux et oublierons Beaumarchais pour écouter Mozart. Venez. Nous sommes certains d'entendre de bonne musique. Ensuite, nous irons souper au *Kaiserhof*. C'est moi qui vous invite.

Et à six heures et demie précises nous franchissions le seuil du théâtre de Worms.

Cette soirée devait être pour moi un continuel sujet d'étonnement. On peut rire de la manie qu'ont les Allemands de tout subordonner au bon ordre, à l'organisation et cette manie semble surtout excessive lorsqu'il est question de plaisir ou d'art. Toutefois un tel souci n'est pas sans avantage quand il s'agit de plier la liberté de chacun pour obtenir un ensemble parfait. Ce qui serait pour nous un sujet d'irritation leur procure une

satisfaction raisonnée et ils préfèrent une joie contenue, disciplinée, à une joie désordonnée. Il n'est pas certain qu'ils aient tort.

Sans doute le spectacle et la musique sont les distractions préférées des Wormsiens, car la cohue était grande et le plus modeste comme le plus riche s'efforçait d'en prendre sa part. D'ailleurs, ni discussions, ni bousculades. Nous ne voyions que gens remplis de gravité et de muette satisfaction. Il avançaient par petits groupes, solennels et raides, comme à un service religieux. Les hommes échangeaient de grands saluts en élevant leur chapeau verticalement au bout de leur bras tendu ; les femmes inclinaient la tête d'un petit coup sec, en souriant, mais sans parler, car les conversations auraient pu troubler le bon ordre de l'entrée. Chacun arrivait sans hâte, mais suffisamment tôt pour être installé à l'heure; chacun allait sans hésiter à la place qui lui était réservée. On eût cru que tout ce mouvement était actionné par une gigantesque mécanique. Certes, pour des Français habitués à plus de liberté et de fantaisie, cette régularité a quelque chose d'agaçant, mais il faut reconnaître que, grâce à la mécanique, toutes les formalités de l'entrée, en général si odieuses, se déroulaient avec une rapidité étonnante et sans le moindre désagrément. Le capitaine et moi suivions le mouvement général. Nous arrivâmes ainsi dans les vastes couloirs du théâtre sans avoir rien à réclamer ni à montrer. Nul ne faisait attention à nous, au moins en apparence. Mais, tandis que les spectateurs se suivaient en files serrées, ils s'arrangeaient de façon qu'il y eût toujours une petite zone vide autour de nous.

Nous nous arrêtâmes quelque peu indécis. Chaque nouvel arrivant se dirigeait, sans rien demander à personne, vers une des nombreuses portes donnant accès dans la salle. Nous aperçûmes alors, postés de loin en loin, un certain nombre de très vieux bonshommes vêtus d'étrange sorte. Ils portaient une grande robe rouge, à larges manches, à longs plis noblement disposés et ils avaient le chef orné d'un bonnet carré de même couleur. Nous en vîmes quatre qui étaient postés chacun auprès d'une des entrées principales. Ils se tenaient avec dignité et, drapés dans leur costume quasi sacerdotal, accomplissaient leurs fonctions d'huissiers courtoisement, mais en y mettant une gravité qui eût fait rire dans tout autre pays du monde.

— On croirait, me dit le capitaine, voir les quatre person-

nages placés aux quatre coins du monument de Luther, descendus de leur socle pour remplacer les ouvreuses. Tenez, voici Mélanchton et Pierre le Magnanime, le troisième ressemble à Reuchlin et celui-ci à Frédéric-le-Sage. Questionnons-les.

Frédéric-le-Sage nous introduisit dans notre loge. La salle immense était déjà pleine et je remarquai tout de suite que le bon ordre, le calme de l'entrée se prolongeaient ici en s'accentuant. Pas de bruit, pas d'algarade. Chacun avait retenu son fauteuil, en connaissait l'emplacement et allait s'y installer sans qu'on l'y conduisît. L'invisible machiniste continuait à tourner sa mécanique.

Soudain, un coup de gong retentit. Instantanément un silence absolu régna et la nuit se fit dans la salle. Alors, l'ouverture commença.

Douze à quinze cents personnes se réunissant pour entendre de la musique et aucune ne gâtant le plaisir des autres en arrivant en retard, voilà ce qui se passe à Worms. Tandis que de l'orchestre invisible montaient les accents adorables, pas un bruit de fauteuil, par un froissement d'étoffe, pas un chuchotement, pas une toux. On baignait dans une atmosphère de piété, on sentait la ferveur de chaque fidèle et je me demandais si le trouble qui montait en moi venait de l'incomparable harmonie ou des ondes mystérieuses unissant chacun d'entre nous. Je fermai les yeux et mon bonheur fut complet. Je me figurais que ces musiciens étaient venus pour moi seul, pour me donner la joie la plus profonde qu'un homme puisse souhaiter et j'oubliais la guerre, l'Allemagne et les Allemands. Ainsi je pus bénir une fois de plus la déesse Illusion qui distribue au rêveur comme au pauvre d'inaccessibles trésors.

Cependant le rideau s'était levé et mon attention se reportait vers la scène où Figaro et Suzanne chantaient dans la langue barbare. Je remarquai la lourdeur de l'énorme Figaro, mais sa voix admirable, superbement maniée, faisait pardonner à son ridicule physique. Suzanne, jolie, vive et légère, chantait délicieusement J'aurais voulu me laisser aller sans contrainte à mon plaisir, mais quelque chose d'indéfinissable m'en empêchait.

Qui n'a pas éprouvé la gêne de sentir sur soi le regard persistant d'une personne que l'on ne voit pas? Il se produit alors une sorte d'attraction magnétique; elle nous force peu à peu à nous retourner et à tâcher de découvrir celui qui nous fixe. Or

je sentais depuis un instant un de ces regards peser sur moi; il venait, à n'en pas douter, de la loge placée à notre droite, c'est-à-dire du côté opposé à la scène. L'obstination que l'on mettait à me dévisager produisait en moi un agacement croissant. A la fin, exaspéré, je tournai brusquement la tête et cherchai ces yeux, que je n'eus pas de peine à découvrir. Mais déjà ils s'étaient échappés, fuyaient les miens, s'abaissaient vers l'orchestre.

Et maintenant, c'était mon attention, à moi, qui ne pouvait plus se détacher de la loge voisine. Les yeux s'étaient dérobés, mais le visage dans lequel ils brillaient était toujours là, devant moi. Et, chose incompréhensible, il me sembla que ce visage était depuis longtemps attendu de moi, désiré par moi. Mon cœur et mes tempes battirent et je sentis mes mains se glacer. Dans l'obscurité, cette figure émergeait, très pâle. Blancheur éclatante, blancheur presque douloureuse à regarder comme une étendue de neige éblouissante; et pourtant elle n'était éclairée que par la pauvre lumière de la lampe baissée. Et, dans cette figure, deux yeux sombres, immenses, dont les prunelles, quoique détournées de moi, semblaient deux grandes lumières voilées. En vérité, elles répandaient une clarté autour d'elle et, je le dis sans vaine littérature, la loge était baignée d'une faible lueur phosphorescente qui créait autour de cette tête un rayonnement d'auréole. Je n'étais le jouet d'aucune hallucination et je suis certain de ce que j'écris ici, dans le calme de cette nuit. Je pouvais ainsi distinguer un nez droit et fin, une bouche un peu grande, mais du dessin le plus délicat, et la blancheur de la gorge dans l'échancrure étroite et allongée du corsage. Tout le reste était noir et se fondait dans l'obscurité de la loge : noirs, les cheveux roulés en nattes épaisses autour de la tête, noire la robe de velours sans aucun ornement, aucune broderie, aucun bijou. Vraiment, quel peintre eût pu résister à la tentation de reproduire cette adorable, cette inquiétante symphonie en blanc et noir? Je ne pouvais plus en détourner mon regard.

La beauté de cette femme était telle, son étrangeté était si attirante parmi les épaisses matrones qui encombraient la salle que je n'avais prêté aucune attention aux deux autres personnes assises auprès d'elle. Un mouvement que fit l'une d'elles éveilla mon attention. Alors mon émotion redoubla. Derrière l'admirable apparition je reconnaissais le profil angu-

leux, le crâne d'ivoire du colonel von Kurthausen. Au fond, caché dans l'ombre, un autre homme était à peine visible, mais à sa silhouette haute et carrée, je crus reconnaître le visiteur nocturne de l'avant-veille. Ainsi je ne pouvais plus douter d'avoir devant moi Kathe Reichberg, veuve du professeur Otto Reichberg et propriétaire de la maison allemande où le sort m'avait fixé.

Dès lors, je devins tout à fait incapable de prendre intérêt au spectacle; mon attention revenait sans cesse vers cette femme, bien que je misse toute ma volonté à l'en détourner; mais il me fut impossible de retrouver son regard. Elle affectait d'être entièrement absorbée par la représentation ; pas une seule fois je ne surpris chez elle un de ces gestes instinctifs qu'arrache à toute femme le sentiment d'être caressée par l'admiration d'un homme. Pourtant, j'en suis certain, ses yeux me cherchaient tout à l'heure, et j'ai même réussi à les surprendre fixés sur moi l'espace d'une seconde. Maintenant elle recommence à m'ignorer et à me fuir comme elle m'ignore et me fuit dans sa maison.

Dès l'entr'acte, elle disparut avec ses deux compagnons. J'espérais l'apercevoir dans les couloirs où nous sortîmes pour nous promener, le capitaine Jaquet et moi : ce fut en vain. La cohue était telle, d'ailleurs, qu'elle aurait pu passer auprès de nous sans que je l'aperçusse. L'atmosphère du théâtre s'était soudain échauffée. Les Wormsiens, échappés de leur temple, se livraient à une débauche d'enthousiasme. Les amis se retrouvaient, formaient des groupes, exprimaient leurs sensations avec des cris rauques, des phrases interminables et des gestes tellement violents qu'ils ressemblaient à des menaces. Leur excitation était aussi grande que l'étaient, à l'arrivée, leur calme et leur raideur. L'opéra-comique de Mozart soulevait des discussions passionnées, chacun vantant dans la partition les passages qu'il préférait et chacun voulant avoir raison. Quand la sonnette de l'entr'acte retentit, tout ce tumulte s'arrêta net et la foule, reprise par l'engrenage, s'engouffra méthodiquement dans les différentes entrées. Toutes les places furent reprises avec le même ordre qu'à l'arrivée, le même complet silence se fit au coup de gong et le deuxième acte commença.

Mais la loge de Mme Reichberg demeura vide.

J'ai honte d'avouer que ce fut pour moi une déception et que

le spectacle me parut dès lors insupportable. Le capitaine Jaquet s'en aperçut. J'en profitai pour m'excuser et, prétextant un malaise dû à la chaleur de la salle, je le quittai avant la fin de la représentation.

Je rentrai aussitôt chez moi. La maison semblait déjà endormie. Et me voici de nouveau assis à cette table qui est pour moi chaque soir le tribunal où je me juge moi-même, où je fais comparaitre à mes côtés mes amis, mes camarades, mes ennemis. Aujourd'hui, je me présente seul au banc des accusés et mille pensées confuses palpitent autour de moi comme d'invisibles oiseaux de nuit. Elles m'effleurent à peine de leurs ailes et je ne puis les distinguer ni préciser leur forme, mais elles ont mis dans mon âme un trouble dont le mystère me fait peur.

Autour de moi, je sens la maison plus que jamais hostile... Hier, j'en étais offensé comme d'un manque de tact à mon égard; aujourd'hui, c'est d'un regret mêlé d'amertume que je souffre. Insensé, insensé que je suis ! Maintenant je reproche à cette femme la pudeur farouche qui la tient cloîtrée dans son appartement et, au fond de moi-même, — comment le nier? — je lui en veux de nous haïr.

Serais-je ainsi ce soir si je n'avais pas entrevu, encadrés de noir, son visage lumineux, la pâleur de sa gorge et sa beauté miraculeuse parmi l'universelle laideur allemande?

MARCEL DUPONT.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LETTRES A H. TAINE
ET A SA FAMILLE
(1884-1909)

La correspondance que nous publions et dont nous devons communication à l'obligeance de M. L. Paul-Dubois, est adressée en majeure partie à Madame H. Taine et à sa fille, Madame L. Paul-Dubois; nous n'avons retrouvé qu'un très petit nombre de lettres de mon père adressées à l'auteur des *Origines de la France contemporaine.* Dès 1883, la vie de Paris les avait réunis. L'auteur du *Roman russe* fit la connaissance de Taine le 18 mars 1883, chez Gaston Paris, à l'une de ces réunions du dimanche qui étaient une des plus charmantes manifestations de la vie intellectuelle à Paris; les hommes et les idées se rencontraient chaque semaine chez le spirituel causeur qui savait attirer les talents les plus divers dans un cénacle où la conversation glissait des plus graves problèmes aux plus légères distractions de l'esprit.

Le 20 mars 1883, mon père notait dans son Journal : « Été voir Taine et longuement causé. Enfin! un vrai grand homme, doux, modeste et puissant. Il y a quelque chose d'auguste dans ce corps brisé par le travail, dans cette figure fine et méditative. J'éprouve devant lui une sorte de respect particulier et délicieux que je n'ai éprouvé ni devant les rois, ni devant les ministres, ni surtout devant ses confrères, les écrivains en renom... On sent que toute cette âme ne vit que pour la vérité, qu'il la cherche sans un compromis, sans un intérêt personnel. Et bienveillant et attentif aux idées des autres. Conseiller indulgent et chaleureux. Bonne rencontre qui réconcilie avec les grands hommes et avec les hommes! »

Mon père a transcrit et développé cette impression dans l'émouvant article que publia le *Journal des Débats,* au lendemain de la mort de Taine. « Près de son lit de mort, je retrouve et me rappelle

l'inoubliable impression de notre première entrevue, il y a bien des années, le jour où j'eus l'honneur d'être introduit chez Taine, dans le modeste logis qu'il occupait alors, au haut d'une vieille maison du faubourg Saint-Germain (1). Ce jour-là, j'ai compris dans sa plénitude la signification de ce mot : une majesté. Les hasards de ma carrière m'avaient fait approcher la plupart des hommes qui portent ce titre: je leur avais rendu ce que l'étiquette exigeait, parce que c'était convenable, sans y être poussé par une force indépendante de ma volonté. Devant ce professeur timide et de mine chétive, je subissais pour la première fois cette force du respect qui contraint le visiteur à courber la tête, tandis qu'il salue plus bas qu'il ne voulait, ce trouble indéfinissable et délicieux qui nous diminue devant un autre homme et qui nous grandit du même coup, par le fait seul qu'il nous parle... Depuis ce jour, j'ai eu le bonheur de vivre dans l'intimité de ce grand esprit, de ce noble cœur; ma vénération s'augmentait après chaque entretien (2). »

Fréquemment les deux écrivains se rendaient visite, se retrouvaient le matin aux *Débats*, le soir à la table de Léon Say, le samedi chez Heredia, le dimanche chez Gaston Paris.

En 1885, mes parents passèrent le mois de juillet à Talloires, au bord du lac d'Annecy, dans une ancienne abbaye de Bénédictins, qui avait subi l'injure d'une sécularisation en 1793. Renan les avait précédés dans ce logis en 1882. Taine habitait à vingt minutes de là au village de Menthon Saint-Bernard. On aime à imaginer dans ce beau site alpestre Taine et Vogüé devisant de philosophie, de littérature et d'histoire.

Avant de se présenter à l'Académie, en octobre 1887, mon père prit l'avis de Taine. L'auteur des *Origines*, qui avait porté un jugement favorable sur les travaux de son ami, l'assista de son parrainage sous la coupole, le 6 juin 1889, avec le duc d'Audiffret-Pasquier.

Les lettres qui suivent attestent l'admiration de leur auteur pour la beauté, la grandeur et la vigoureuse originalité de l'œuvre de Taine. Dans les pages que nous avons déjà citées, mon père insistait sur le respect de l'âme d'autrui « chez celui que les imbéciles appelaient un matérialiste. » Le 25 mars 1910, Émile Faguet rappelait cet écrit dans un bel article du *Gaulois* : « A la mort d'Hippolyte Taine, il (E.-M. de Vogüé) fit au *Journal des Débats* un article de haute éloquence où tout son grand cœur s'était comme jeté. C'était comme un Platon pleurant la mort d'un Socrate. »

Mon père resta le fidèle ami de Mme Taine. Il retournait à Menthon

(1) H. Taine habitait en 1883, boulevard Saint-Germain, n° 230.

(2) Voyez les *Débats* du 5 mars 1893 et *Devant le Siècle*, 1 vol. in-18 jésus; A. Colin.

Saint-Bernard chaque fois qu'il le pouvait, méditait au roc de Chère sur le beau reposoir où le disciple de Marc-Aurèle dort son dernier sommeil; à Paris, il fréquentait assidûment le salon de la rue Hamelin où Mme Taine, toujours affable et curieuse de toutes les manifestations de la vie intellectuelle, recevait avec sa fille. Mme Taine survécut douze ans à son mari. On se souvient avec quelle dignité elle se consacra à la mémoire et à l'œuvre de l'écrivain disparu, avec quelle générosité elle prêta son concours à la Croix-Rouge française, à l'œuvre de la *Presse pour tous* qu'elle fonda, aux bibliothèques populaires qu'elle développa. « Jamais veuve, écrivit mon père en rendant hommage à cette femme d'élite, ne se montra meilleure et plus intelligente gardienne d'une gloire. Depuis treize ans elle parachevait l'œuvre où sa collaboration discrète s'était déjà fait sentir, alors que l'écrivain tenait encore la plume. Elle excella dans un devoir délicat, trop souvent funeste aux grandes mémoires trahies par un zèle maladroit. Nous lui devons la publication des dernières *Notes de voyage*, l'édition populaire des *Origines*, avec *l'Index* qui en facilite la lecture; et enfin cette *Correspondance* dont elle laisse le quatrième volume en préparation. On ne saurait assez louer la maîtrise qui se révèle dans la présentation de la *Correspondance*, les sobres commentaires du texte, les notices biographiques qui suppléent aux lacunes des lettres : fermeté du jugement, savoir étendu, tact littéraire et mondain, toutes les qualités requises pour ces tâches difficiles sont réunies dans le travail de Mme Taine et en font un modèle du genre (1) ». Mlle L. Paul-Dubois, pieusement associée au travail de sa mère, l'a achevé en nous donnant le tome IV de la *Correspondance* et *Étienne Mayran* (2).

Mme Taine et sa fille reposent au roc de Chère près du maître de *l'Intelligence*. L'an dernier, par une belle journée de septembre, je me suis agenouillé sur ces tombes gardiennes de grands et chers souvenirs, j'ai relu l'épitaphe latine qui rappelle aux pèlerins dans quel esprit constant et droit, uniquement amoureux de la vérité, le philosophe interrogeait la nature et l'histoire : « *Causas rerum altissimas — candido et constanti animo — in philosophia, historia, litteris — perscrutatus — veritatem unice dilexit.* »

RAYMOND DE VOGÜÉ.

---

(1) Voyez le *Journal des Débats* du 22 juillet 1905.

(2) Voyez l'article d'E.-M. de Vogüé intitulé : *les Lettres de Taine*, dans le recueil *Sous l'Horizon*, 1 vol. in-18, A. Colin; et l'article sur le tome IV de la *Correspondance* de Taine, dans *les Routes*, 1 vol. in-16, Bloud.

A Madame H. Taine.

Paris, 30 avril 1884.

Madame,

Je suis confus que vous ayez pris la peine de m'écrire pour ce qui ne méritait guère de vous déranger ; il semble qu'on acquitte une dette intellectuelle quand on trouve une occasion d'être agréable à M. Taine ou aux siens : vous ne pouvez pas savoir, madame, tout ce qu'il y a d'admiration pour l'écrivain et de déférence pour son caractère chez les hommes de ma génération.

J'espère que le bon air de la Savoie (1) aura une heureuse influence sur votre santé, et que vous pourrez bientôt en prendre à votre aise avec les décrets tyranniques de votre médecin : je fais des vœux à cette fin, madame, et je vous prie de croire aux respectueux sentiments de votre obéissant et dévoué serviteur.

A H. Taine.

19 octobre 1887.

Monsieur,

Je rentre à Paris au moment où la mort vient de faire plusieurs vides dans l'Académie. Déjà, quand la succession de M. Caro s'ouvrit, quelques-uns de vos confrères et de nos amis m'avaient offert leurs bons offices ; je dus alors décliner ces offres, par un scrupule d'amitié que vous connaissez. Aujourd'hui ma liberté d'action m'est rendue. Je ne me fais aucune illusion sur mes titres, le poids en est encore bien léger ; mais le nombre des places vacantes, la multiplicité des concurrents que je vois surgir, tout m'encourage à vaincre ma timidité et à tenter l'épreuve. Si mon ambition est prématurée, la faute en est surtout à vous, monsieur, au jugement favorable que vous avez porté sur mes travaux et aux marques d'intérêt que vous m'avez données. Je me résous donc à poser ma candidature à l'un des trois fauteuils vacants (très probablement à celui de M. de Vielcastel, mais ceci dépend encore des conseils que me donneront mes amis, presque tous absents de Paris en ce moment.) Ne sachant pas si vous rentrerez prochainement, je veux avant toute autre démarche réclamer votre appui. J'espère

(1) M. et Mme Taine étaient alors comme tous les ans dans leur propriété de Boringe, à Menthon Saint-Bernard (Haute-Savoie.)

qu'il ne me fera pas défaut; j'y attache d'autant plus de prix qu'en cas de réussite, je ne considérerai ma bonne fortune comme complète que si vous me faites l'honneur d'être l'un de mes parrains.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de Mme Taine; ma femme me demande de ne pas oublier ses compliments en écrivant aux habitants de Menthon. Je l'ai ramenée de Russie en bonne santé, ainsi que tout mon petit monde.

Veuillez croire, monsieur, aux sentiments que vous me connaissez, ceux d'une vraie sympathie et d'un entier dévouement.

Au même.

5 novembre 1887.

Monsieur,

Je pense que cette lettre vous trouvera à Paris, et je vous serais bien obligé si vous pouviez me donner un instant demain. Il faut que je vous mette au courant, du moins en ce qui me concerne, de ces affaires de l'Institut, si embrouillées, si changeantes depuis quelques jours. Vos conseils viendront juste à point en ce moment. Veuillez me dire à quelle heure je pourrai frapper à votre porte et croyez-moi votre bien dévoué.

Au même.

17 octobre 1888.

Cher monsieur Taine,

Je rentre à Paris, et je me sens le devoir de renseigner sur l'état de mes affaires académiques celui qui a le plus fait pour qu'elles prissent bonne tournure. Cet état est très rassurant : on me dit de tous côtés et le secrétaire perpétuel (1) me confirme qu'il n'y a aucune candidature adverse à l'horizon, sauf celle de l'amiral Pallu de La Barrière. On s'accorde à ne pas la tenir pour bien redoutable ; elle semble à tout le moins manquer d'à-propos, au lendemain de l'élection d'un autre marin (2). Le scrutin est toujours fixé au 22 novembre. Je crois que vous ne reviendrez pas à Paris avant cette époque, mais ne vous inquiétez pas

(1) Camille Doucet.

(2) L'amiral Jurien de la Gravière avait été élu le 26 janvier 1888 sur le fauteuil de M. de Viel-Castel. E.-M. de Vogüé, qui avait été candidat au même fauteuil, fut élu le 22 novembre 1888 au fauteuil de Désiré Nisard. Voyez, dans la *Revue* du 15 avril 1922, la lettre du 28 janvier 1888 adressée à Henri de Pontmartin.

pour moi, il n'y a heureusement pas lieu de faire appel à vos bons offices avant l'heure du vote.

J'espère que les vacances vous ont été favorables, que vous êtes content de votre santé et de votre travail. Votre volume avance-t-il? Tous les miens sont revenus en parfaite santé. Les longues journées du chemin de fer entre Kharkof et Paris m'ont paru courtes, car j'ai employé ce temps à relire l'histoire de Macaulay, dont je n'avais qu'un souvenir trop lointain. Dieu! que c'est fort et substantiel! Comme on sent là, à chaque ligne, la sécurité tranquille du génie anglais! Le récit avance avec la confiance d'un de leurs vaisseaux de haut bord, qui se sent fait en bonnes planches de chêne et ne doute pas un instant de sa royauté sur la création. Je ne crois pas qu'il y ait un meilleur livre à recommander à ses enfants, dans notre époque d'anémie et de titubation intellectuelles; il faudrait leur faire lire cela comme on fait prendre du fer en pilules (1).

Nous nous mettons à deux pour nous rappeler au souvenir de Mme Taine et de Mlle Geneviève; et je vous serre la main, cher monsieur, en vous priant de croire à mon affectueux dévouement.

A Mademoiselle Taine.

1er juin 1891.

Mademoiselle,

Je sais que votre départ est retardé, et j'aurai sûrement l'honneur de vous revoir; mais, sous l'impression profonde de la lecture que je viens de faire, je veux vous féliciter de porter le nom qui a signé ces pages (2). Je ne crois pas que, depuis Montesquieu, un cerveau français ait assemblé autant d'idées et aussi bien déduit les conséquences de ces idées : je crois qu'aucun cerveau français, en aucun temps, n'a donné un effort aussi puissant, aussi ramassé, avec moins de perte dans la transformation de cette force en lumière concentrée sur un

(1) Voyez la réponse de Taine à cette lettre dans le tome IV : *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, 1 vol. in-16; Hachette. Nous extrayons de cette réponse le jugement de l'auteur de la *Littérature anglaise* sur Macaulay :... « Vous avez bien raison de relire et d'aimer Macaulay; c'est la tête la plus saine et le cœur le plus sain; et pour l'art, le style, il n'a pas son égal en Europe. En Angleterre, on le goûte moins qu'autrefois; tant pis pour le public anglais! »

(2) A propos d'un article de Taine sur « l'Église » dans la *Revue* du 1er juin 1891. Cet article est devenu le 3e chapitre du livre V du *Régime Moderne* dans les *Origines de la France contemporaine*.

objet. Mon esprit voit différemment certains aspects des mêmes choses, parce qu'il est d'une autre famille ; mais il garde assez de liberté et de justice pour admirer comme une bête cette incomparable puissance. J'ai la sensation d'une trouée faite dans mon crâne, avec un pic de diamant comme ceux des machines qui percèrent les Alpes de part en part.

Voilà de la fierté pour nous tous, en ce pays, pour vous d'abord, mademoiselle. Je vous en fais mes compliments et vous renouvelle les respectueux hommages de votre fidèle serviteur.

P.-S. — Je demeure particulièrement stupide devant cette phrase, page 483 : « De plus,... tout son passé (1). » Je ne sais pas d'exemple d'une vérité philosophique aussi fortement et clairement démontrée dans une image.

A Madame H. Taine.

Vals-les-Bains (Ardèche), 4 septembre 1891.

Madame,

Je n'avais pas répondu à la lettre que vous avez bien voulu m'adresser au Pouliguen, dans l'espoir où j'étais de vous porter ma réponse de vive voix. On me remet votre lettre de mercredi dernier ; il faut bien que je vous dise mes regrets et les raisons qui me forcent d'abandonner un projet auquel j'étais très attaché. J'aurai terminé le 10 ma beuverie d'eau vivaroise ; le temps de retourner au Pouliguen, et il ne me restera plus guère que quinze jours de vacances à passer avec mes enfants, avec nos parentes russes qui vont regagner leur pays dès le commencement d'octobre. Un détour sur Annecy me retarderait de plusieurs jours : ce serait un mauvais procédé envers ces parentes que j'ai à peine vues et qui me réclament avec insistance au Pouliguen ; en outre, après ces semaines de complète solitude à Vals, j'ai grande hâte de rejoindre les enfants et de jouir avec eux de leurs derniers jours de liberté. Vous comprendrez cet « état d'âme, » et vous serez assez bonne pour remettre à une autre année vos intentions hospitalières. Je renoncerais moins facilement à en profiter, je vous prie de le

(1) Cette phrase se trouve à la page 129 du tome III du *Régime Moderne* (édition in-16) ; Hachette. « De plus, par la répétition périodique des mêmes actes aux mêmes heures, il (le religieux) s'enferme dans un cycle d'habitudes qui sont des forces et des forces croissantes, puisqu'elles mettent incessamment dans le même plateau de sa balance intérieure le poids croissant de tout son passé. »

croire, si je n'avais la certitude de vous revoir prochainement rue Cassette.

Je mets sous ce pli le mot d'introduction pour M. Mercier demandé par M. Chevrillon (1). Je ne connais pas d'ecclésiastique canadien ; j'ignore si Lorin (2) a des relations personnelles avec quelque membre de ce clergé ; je le saurai dans une huitaine de jours, car il doit venir nous voir au Pouliguen : mais ne sera-t-il pas trop tard ? Au surplus, Mercier est mieux que personne en mesure de faciliter à votre neveu la réalisation du désir que vous me faites connaître. Si la ville de Saint-Paul (Minnesota) se trouve sur l'itinéraire de M. Chevrillon, je crois qu'il y aura grand intérêt pour lui à causer avec l'évêque Ireland ; le voyageur sera très bien reçu en sa qualité de Français ; mais s'il veut se réclamer de mon nom, je le prie de le faire, et de porter mes compliments à Mgr Ireland. J'ai reçu *Dans l'Inde ;* je n'ai pas remercié directement le brillant écrivain parce que je me propose de publier prochainement un article sur son livre : il aura ainsi mon accusé de réception.

Je visite depuis quinze jours un admirable pays : je crains d'être un peu partial, car ce pays d'où ma famille est originaire a pour moi l'intérêt des traditions et des souvenirs ; mais ceci mis à part, je crois bien qu'il y a peu de régions aussi curieuses et aussi pittoresques dans notre France. J'y ai glané pour M. Taine une petite brochure qui me paraît réaliser le type des monographies locales où il aime à chercher la vérité historique ; je crois qu'il lira avec intérêt cette déposition d'un observateur sage et clairvoyant. « *Mon Canton,* » c'est le canton de Largentière, étudié par un de ses habitants, M. Védel. Ce brave homme a été pénétré de joie, quand je lui ai demandé un exemplaire pour le mettre sous les yeux de M. Taine. Veuillez me rappeler à son bon souvenir, à celui de mademoiselle Geneviève et daignez agréer, madame, les respectueux hommages que j'ai le vif regret de ne pouvoir vous apporter, sur les bords de ce lac où j'aurais eu tant de plaisir à me retrouver près de vous.

Votre fidèle et obéissant serviteur.

(1) M. André Chevrillon, neveu de Taine, venait de publier son beau livre : *Dans l'Inde.*

(2) Henri Lorin, fondateur des *Semaines sociales,* fut avec le comte Albert de Mun un des plus ardents apôtres du catholicisme social en France sous le pontificat de Léon XIII.

A la même.

Ménétou-Salon, 10 octobre 1892.

Madame,

Je ne veux pas attendre votre retour pour m'excuser auprès de vous et maudire une fois de plus ma destinée, puisqu'elle m'a refusé cette petite pointe en Savoie sans laquelle des vacances ne sont vraiment pas complètes. La visite à Menthon était en désir et en projet dans ma pensée : j'ai attendu, les parentes russes sont venues nous surprendre à Vals, il a fallu leur faire les honneurs de montagnes plus modestes que les vôtres, et voilà comment je n'ai point passé le Rhône, jusqu'au jour où la cloche de Stanislas (1) nous a tous rappelés à Paris. Nous y avons trouvé votre lettre ; elle ne parlait pas comme j'aurais voulu de la santé de M. Taine. Le voilà donc repris de fatigue avant l'achèvement de son grand travail ! J'y pense avec un affectueux souci, j'ai hâte de le revoir et de le savoir remis. Nous avons plus que jamais besoin d'être soutenus aux yeux de l'Europe par notre chef intellectuel, maintenant que la disparition de M. Renan ne laisse plus à notre armée littéraire qu'un seul maréchal authentique.

Quelque jugement que l'on porte sur le défunt, c'est un grand vide dans nos rangs. On l'a senti, on l'a dit partout depuis une semaine ; mais l'artiste et le poète qui étaient en Renan n'ont pas dû être satisfaits par les honneurs de ses funérailles. Ce cortège très officiel et très maigre, précédé par une immense couronne, — réclame de *l'Intransigeant*, — ressemblait à un avortement des obsèques de Victor Hugo ; nous avons tous été péniblement frappés par la disproportion entre l'effort tenté et le résultat atteint. Je crains bien que nous ne trouvions pas plus de contentement, au point de vue philosophique et esthétique, dans la seconde promenade qu'on organise pour la fournée du Panthéon. C'est une singulière idée d'exhumer des limbes le respectable Quinet, pour l'asseoir sur le strapontin du char funèbre en face de Michelet et de Renan.

Gaston Paris, venu pour prendre part à un deuil qu'il ressent très vivement, a dîné chez nous le jour de son passage (2). Il

(1) Le Collège Stanislas où ont été élevés les fils d'E.-M. de Vogüé.
(2) Gaston Paris était très lié avec Renan.

paraît ravi de ses nouvelles fonctions de père. Je voudrais bien que l'éloge de M. Renan à l'Académie lui fût confié : ce n'est pas impossible, la droite étant unanimement décidée à voter pour lui, par éloignement pour M. Berthelot ; mais il fait difficulté de se prêter à cette combinaison ; elle n'aura chance de réussir que si le spectre de Zola vient inquiéter trop vivement la famille et les amis de M. Renan, ce qui est à redouter, au cas où la lutte serait circonscrite entre lui et M. Berthelot. Boissier a résolu d'accepter la succession du Collège de France, qui lui sera sans doute offerte. Voilà les nouvelles de l'instant : vous pensez bien qu'on se remue beaucoup pour l'héritage d'Alexandre.

Encore une fois, je prie mademoiselle Geneviève de me plaindre : j'aurais tant voulu être son chevalier de l'alpenstock dans une ascension, eussé-je dû pour cela passer trente-six heures dans une cheminée, comme le monsieur d'Annecy dont l'histoire m'a fait frémir pour elle. Nous n'avions pas de semblables périls à redouter dans nos volcans, puisque nous avons eu la maladresse de les laisser éteindre : aussi les enfants se trouvent-ils très bien de leur saison de demi-montagne... Je me suis permis une fugue de quelques jours, queue des vacances, pour dérouiller mon fusil chez des amis et des parents, dans le Cher, d'où je vous écris. Demain ou après-demain, je serai revissé au bureau de la rue Las Cases, pour n'en plus bouger. On vous y attendra avec impatience, madame. Je serre la main à M. Taine, je présente mes hommages à la jeune et charmante alpiniste, et je vous prie de croire au profond dévouement de

Votre respectueux serviteur.

P.-S. — Galliffet, qui est de notre chasse, entre en coup de vent dans ma chambre (1) ; il veut que je me charge de ses compliments pour vous, et, pour mademoiselle Geneviève, des discours très galants qu'elle devine.

A la même.

Paris, 7 juillet 1893.

Madame,

Je me reproche de ne pas vous donner comme je le voudrais des marques fréquentes de mon respectueux attachement.

(1) Le général de Galliffet (1829-1909). Voyez, dans *les Routes*, l'article d E.-M. de Vogüé intitulé *Galliffet*.

Vous m'excuserez en pensant à ce qu'est aujourd'hui ma vie dédoublée entre la besogne littéraire et cette autre affreuse besogne qui ne me laisse plus un instant de répit. J'ai passé dix jours dans l'Ardèche, et je dois confesser que j'ai goûté le miel avant l'absinthe et le fiel qui m'attendent : tant de braves cœurs se sont ouverts devant moi, on m'a fait un si chaleureux et si cordial accueil au pays ! Je ne pensais même pas à l'objet politique de mon voyage : je jouissais simplement de cette bienvenue qui me riait dans tous les yeux. Maintenant, les difficultés commencent : je plie sous le poids de la correspondance, des organisations à surveiller, et des adversaires sans pitié me versent à longs traits l'outrage et la calomnie. Quelles mœurs ! et quel langage ! Je repars dans trois jours pour aller reprendre mon poste de combat et ne plus le quitter jusqu'au 20 août. Je laisse Paris dans un désordre mental plus attristant que le désordre matériel de la rue ; ce dernier, les journaux vous le racontent, avec le grossissement obligatoire.

Mais parlons de vous et de Mlle Geneviève. Comment rassemblez-vous les morceaux de votre vie ? (1) Vous êtes-vous fait une intimité tolérable, j'entends sans révolte dans la tristesse, avec cette tombe qui est désormais en tiers dans vos entretiens et toujours présente sur votre horizon ? La lettre de Mlle Geneviève m'a laissé une bonne impression. J'aime à penser que l'exercice, la vie physique et le bienfait de l'âge feront pour elle ce qu'un grand courage moral fait pour vous.

Vous êtes entourées de bons amis et de beaux aspects, vous avez l'occupation de ce pieux travail qui doit nous donner tout ce que nous pouvons encore espérer de la pensée de notre maître : c'est beaucoup, je souhaite que ce soit assez pour vous faire porter vaillamment le poids des jours.

Ma femme vous adresse ses affectueux compliments. Les enfants vont bien, malgré la chaleur torride qui rend Paris inhabitable et le collège torturant pour eux. Au 1er août, la tribu ira camper sur quelque plage normande, tandis que je bataillerai dans mes montagnes. Comme je voudrais, après le 20 août, aller chercher quelques heures de détente au bord du lac d'Annecy ! Je n'en désespère pas. Mais il me semble qu'il faudra traverser le grand désert d'Afrique auparavant. Je m'y

(1) H. Taine était mort le 5 mars 1893.

enfonce. A revoir, madame, je vous offre encore, ainsi qu'à votre fille, mes souhaits pour l'affermissement des santés et l'apaisement des cœurs avec les hommages de votre fidèle et dévoué serviteur.

A la même.

Dieppe, 28 août 1893.

Madame,

La bataille a été dure; pendant six semaines, j'ai dormi quatre heures par nuit, couru les routes au grand soleil, parlé cinq et six fois par jour en réunion publique : j'ai avalé des tonneaux de vin, j'ai bu encore plus d'outrages et de calomnies, et reçu quelques pierres (1). En revanche, il m'a été donné de rencontrer des dévouements admirables, et il me sera donné, je l'espère, de délivrer ces braves gens de la tyrannie qu'exerce sur eux X... J'ai pensé bien souvent à M. Taine; mes expériences faites sur le vif auraient fourni tant d'aliments à sa méditation!

Je sors de la bagarre avec mon capital intact, c'est-à-dire avec toute l'indépendance et la liberté d'engagements que j'y avais apportées, sans avoir été contraint de fausser ma pensée. Mais j'en sors fourbu, aphone, avec un immense besoin de repos. Je vais me refaire ici; j'ai retrouvé les enfants florissants à l'air de mer.

Perrot (2) m'écrit que Mlle Geneviève est en bon état de santé. Que je voudrais m'en assurer à Boringe même! Il n'y avait pas moyen cette fois : j'étais trop pressé de retrouver les miens et de me reposer. Pourrai-je un peu plus tard faire l'école buissonnière, en retournant dans l'Ardèche où tant d'affaires me rappellent? Je ne sais, je me vois avec terreur enchaîné par plus d'obligations qu'un homme n'en peut remplir. Et il y a six semaines que je n'ai ouvert un livre! Du moins ai-je appris le sens d'un mot que je soupçonnais vaguement : lutter. C'est une bonne préparation à ce qui m'attend dans la caverne où je suis allé avant-hier choisir ma place avec quelque appréhension.

Je me sens comme un mineur qui remonte de son puits.

(1) Aux élections législatives de 1893, E.-M. de Vogüé fut élu député de la 2e circonscription de Tournon (Ardèche).

(2) G. Perrot, directeur de l'École Normale Supérieure.

Absorbé par l'effort intense que chaque minute réclamait, j'ai été séparé de tout ce qui fait ma vie habituelle. Ma femme me communique vos lettres et me charge de ses commissions affectueuses. Agréez, madame, l'expression de mon fidèle attachement pour vous et votre fille.

A Mademoiselle Taine.

Mardi matin, 6 mars 1894.

Mademoiselle,

Nous avons bien pensé à vous deux hier (1). Je vous remercie d'avoir trouvé une pensée pour vos amis, vous aussi; je vous remercie de m'avoir envoyé ces petites gardiennes du souvenir. Elles arrivent à leur heure. Je me rends de ce pas à la Chambre, pour une bataille qu'on annonce assez dure et où toutes les hostilités conjurées contre moi ont été réchauffées et excitées par une haine experte. Il est bon que la pensée d'un ami et d'un sage vienne me ressaisir à cet instant; elle va m'être présente et me fortifier dans l'indifférence pour les injures vaines, stupides ou misérables qui pleuvront tout à l'heure sur moi (2).

Nos plus affectueux sentiments vont à votre mère et à vous, mademoiselle.

A Madame L. Paul-Dubois, née Geneviève Taine.

Paris, 27 juillet 1896.

Chère madame,

Comme c'est bon et gentil à vous de vous souvenir d'abord qu'il existe des Celtes à l'extrémité de l'Europe, et puis de leur écrire comme si vous n'aviez rien de mieux à faire, du fond de votre fjord, et enfin d'envoyer à l'un d'eux le portrait du grand constructeur de symboles (3). Hélas! je l'attends avec moins d'impa-

(1) Le 5 mars était le jour anniversaire de la mort de H. Taine.

(2) La Chambre valida le 6 mars 1894 l'élection du député de l'Ardèche; depuis plusieurs mois, ses adversaires politiques avaient cherché à faire rouvrir les urnes dans la 2e circonscription de Tournon.

(3) Mme L. Paul-Dubois, au cours d'un voyage en Norvège, avait vu, à Christiania, Ibsen, — que les mauvaises langues, parmi les Scandinaves, accusaient de cultiver la dive bouteille. — Au cours d'une conversation avec l'auteur de *Maison de Poupée*, elle lui avait demandé ce qu'il pensait de l'interprétation de ses drames sur les scènes parisiennes : il avait répondu, en hochant philosophiquement sa tête blanche ébouriffée, que chacun était libre d'interpréter ces drames à sa guise, et que les acteurs français étaient assez intelligents pour s'en tirer tout seuls. D'où l'on pouvait conclure que l'interprétation parisienne de ses œuvres le laissait assez indifférent, et qu'il n'avait cure de sa gloire sur nos planches.

tience, après l'horrible chose que vous dites. Laissez-moi croire que vous aussi vous êtes gagnée par le symbolisme ; et que vous avez voulu parler de l'ivresse sacrée de l'inspiration... Sauf ce malheureux détail, Ibsen grandissait pour moi de toute sa douce ironie à l'endroit de ses admirateurs parisiens.

Ma femme a reçu votre lettre au moment de monter en wagon avec toute sa couvée. Vous saurez un jour, je le souhaite puisqu'il le faut souhaiter, quel apprentissage de l'enfer est un voyage avec quatre diables surexcités par l'entrée en vacances.

Ils s'espacent à cette heure en Ardèche, avec leur mère, assez bien remontée par Vichy. Je reste seul jusqu'au 1er août, dans cette ville torride, empuantie, déserte, où il n'y a plus que des morts. J'en sais un, un vieillard de mes proches relations qui attend depuis huit jours sous la garde des domestiques, dans la chambre où il décéda, l'arrivée de petits-cousins qui ne se décident pas à quitter la campagne pour le venir enterrer. Et il laisse pourtant cent mille livres de rentes. Demain, nous aurons pour nous distraire les obsèques civiles et nationales du bon Spuller. Si l'on m'eût prédit que celui-là s'en irait reposer aux frais de l'État ! Caliban ajouterait qu'il est le seul, et fort heureux par la chaleur qui nous terrasse, à reposer au frais.

Je pense que vous vous devez à vous-même de vous faire sauveter par l'empereur Guillaume, dès lors qu'il rôde dans les fjords à la pêche des naufragés français (1). Ce serait l'épisode intéressant de votre voyage, et si vous me le vouliez conter, ça me donnerait de la jolie copie pour nos feuilles. Allons, un peu de courage, et à l'eau, pour le plaisir d'une interview avec ce personnage mystique et mystérieux. Déroulède préférerait que vous vous noyassiez, mais j'arrangerai la chose, s'il vous reproche de devoir la vie à l'Empereur allemand. On nous promet en septembre celui de toutes les Russies, si nous sommes bien sages, et si nous donnons gentiment un nouveau milliard.

Je n'ai pas de nouvelles directes de Boringe : j'en irai chercher vers la mi-août, quand vous y serez. J'ai vu Mme Paul-Dubois, en allant prendre ma part de la satisfaction publique que je réclamais l'an dernier, et qu'on nous a enfin accordée,

(1) Un paquebot de touristes français, le *Chanzy*, ayant subi un grave accident dans un fjord norvégien, Guillaume II, qui se trouvait dans le voisinage sur son yacht le *Hohenzollern*, avait fait donner secours au bateau désemparé.

au cou de votre beau-père. Si jeune, et déjà belle-fille d'un grand Aigle de la Légion !

Gaston Paris soigne ses pommiers. Le farouche Brunetière, ferme à son poste, présidera samedi la distribution de Stanislas et y prononcera, dit-il, un discours de bataille. Mais que tout cela doit vous paraître lointain, atomal, vu de Sirius, dans vos mers polaires! Je me hâte pour arriver en temps utile à Bergen. Je connais sans le connaître ce port de mer, pour y avoir placé le héros d'une petite nouvelle que j'écrivais récemment, à la demande de Théophile Gautier : — pas le vrai, un directeur du *Figaro Illustré*.

Veuillez faire mes amitiés à votre mari. Je ne puis être plus couleur locale qu'en vous souhaitant maintenant, et toujours, le soleil de minuit sur votre horizon. Ne le laisssez pas descendre, chère madame, soyez heureuse, ne fût-ce que pour faire un grand plaisir à votre vieil ami très dévoué.

A la même.

Les Gauds, Quintenas (Ardèche), 15 septembre 1896.

Madame,

Je reconnais que ma conduite est infecte. Il n'y a pas à biaiser avec les mots : je me suis comporté comme un cambrioleur reçu dans une maison honnête dont il déménage le mobilier. C'est la faute à Mme T... Si elle ne m'avait pas fait bavarder, si avant la nuit, j'aurais fini sur place le volume (1) que je voulais achever quand même. Mon excuse est dans la ferme intention où je fus toujours de restituer mon larcin. Vous le recevrez avec ce mot.

Je dois ajouter que le livre ne vaut pas un crime. Décidément, je préfère Ibsen, plus clair, plus fort, plus original, plus signalétique de sa race et de son pays. *Un Gant*, vous l'avez dit, rappelle trop les plaidoyers de Dumas. Dans *Au delà des Forces*, le parti pris avoué d'étudier un cas d'hystérie rapetisse le drame psychologique. Ibsen a plus de grandeur et d'intérêt, parce qu'à tort ou à raison il a la prétention de nous introduire en des âmes normales, et non à la clinique. Si l'on me dit par avance : Charcot vous donnera la clef de l'épouvante morale où

(1) Il s'agissait d'un volume de Bjornstierne Bjornson (*Un Gant*, et *Au delà des Forces*).

je veux vous jeter, je m'apitoie sur une infirmité, je ne m'épouvante plus devant l'inconnaissable. Je suis presque comme Sarcey, je vois une assez bonne comédie satirique dans la scène des pasteurs, et mes lunettes se troublent pour le reste.

Pourquoi cherchez-vous dans les *Vierges* (1) autre chose qu'une belle symphonie musicale, jouée entre des statues de marbre? La comprenette n'est pas indispensable ici, il faut se laisser bercer comme à un récitatif de Gluck, — comme à une *Harmonie* d'Alphonse de Lamartine.

Ma femme, saturée de l'électeur, retourne à Paris, le 23. Moi sursaturé, je vais chercher un lieu écarté où l'on ait la liberté de travailler : je me réfugie jusqu'à la fin du mois dans l'Ile sauvage de Costa, la solitaire et divine Port-Cros (2).

La mer ne me fera pas oublier le lac qui mérite un si bon numéro 2 en Savoie (3). J'en ai emporté un souvenir reconnaissant de plus.

Veuillez présenter mes hommages à madame votre mère, à vos beaux-parents, à toute la colonie : pardonnez-moi ma kleptomanie, et daignez croire, madame, aux sentiments dévoués de votre vieux serviteur.

A Madame H. Taine.

Les Gauds, 10 août 1897.

Chère madame,

Je reviens de Vichy où j'ai eu le regret de manquer votre passage. J'y ai laissé ma femme en train de boire consciencieusement des verres d'eau qu'elle estime salutaires... Mes deux aînés partent pour découvrir la Suisse. Ils sont ivres de ce premier vol et aussi pénétrés que M. Perrichon par la grandeur de cette action.

Nous les dirigeons sur quelques ports de refuge, chez les amis que nous avons en Suisse, et nous pensons qu'un pèlerinage à Boringe doit être pour eux la clôture indispensable de ce premier voyage. Je sais que vous les accueillerez avec l'affec-

(1) *Les Vierges aux Rochers*, de Gabriele d'Annunzio.

(2) Le marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française, possédait l'île de Port-Cros, en Méditerranée (Var). E.-M. de Vogüé écrivit là son roman *Jean d'Agrève*, 1 vol. in-16; Plon.

(3) E.-M. de Vogüé préférait le lac du Bourget au lac d'Annecy.

tueuse bienveillance qui est de tradition pour tous les miens dans la maison de Boringe, et je ne songe même pas à m'excuser des quelques heures de dérangement qu'ils vous imposeront. Je m'excuse avant tout, de ne pas les accompagner, mais le travail me retient ici, et je crains bien de ne point trouver cette année le temps d'aller relire *Jocelyn* et *Raphaël* sur mon cher lac. Je suis quitte d'ailleurs envers M. de Lamartine. J'ai découvert récemment, dans le salon d'attente de mon dentiste, cinq volumes des *Entretiens* de sa vieillesse. — Pas la vieillesse du dentiste, — ce possessif est navrant. — Cette lecture m'a ravi : après de vaines recherches pour trouver sur les quais ces *pensums* du pauvre poète, devenus très rares, j'ai bravement demandé à l'opérateur la permission d'aller lire, sans arrachement consécutif, pendant les vides après-midi de juillet, le précieux ouvrage qui meuble son antichambre. Plaisir d'été parisien que je recommande à Mme L. Paul-Dubois : son ironie y trouvera une belle matière.

Si mes jeunes explorateurs ne s'égarent pas au Righi ou sur la Mer de Glace, s'ils suivent fidèlement l'itinéraire que je leur ai tracé, ils vous arriveront vraisemblablement de Chamonix ou d'Annemasse mercredi ou jeudi de la semaine prochaine. Ils vous préviendront par un télégramme. Conduisez-les au lieu qui doit laisser une forte marque dans ces jeunes esprits (1). Je leur envie avec tant d'autres choses, visions d'aube, fraîcheur d'impressions, etc..., le plaisir des heures qu'ils passeront à votre foyer. Vous le savez, votre fille le sait aussi, ce foyer n'a pas de plus fidèle ami que celui qui vous remercie d'avance de vos bontés pour ses enfants, et qui se dit une fois de plus

Votre tout dévoué serviteur.

A la même.

Paris, 4 octobre 1903.

Madame,

Ce courrier vous apportera un volume (2) : vous voudrez bien y trouver l'excuse de la longue éclipse d'un vieil ami. Condamné durant ces derniers mois à travailler avec une hâte fébrile, pour « rattraper » le numéro de *Revue* qui courait

(1) Le tombeau de H. Taine, sur le roc de Chère.
(2) *Le Maître de la mer*, 1 vol. in-16 ; Plon.

devant moi, j'ai dû oublier l'existence du monde : de ceux mêmes à qui je tiens le plus en ce monde. Cette hâte n'était que trop visible dans la fin de mon roman ; j'ai dû me remettre à la tâche et refondre la dernière partie, pour en atténuer quelque peu la gaucherie dans le volume. Il en est résulté ceci, que jusqu'au dernier jour de septembre je ne suis pour ainsi dire pas sorti de mon cabinet parisien.

Seuls, les journaux bien informés m'ont vu à Versailles.

Je m'étais leurré de l'espoir d'aller vous surprendre en Savoie, je voulais pousser une pointe à Coppet : le supplément de travail que je me suis infligé a coupé les ailes à tous mes beaux projets.

J'imagine que vous poussez activement le second volume de la *Correspondance* (1). Nous l'attendons avec une impatience avivée par l'intérêt du premier.

Je me recommande au souvenir de tous les habitants de Boringe; ils voudront bien retrouver ici une pensée qui leur est attachée, et dont je vous prie d'agréer, madame, le fidèle et respectueux hommage.

A Madame L. Paul-Dubois.

19 juillet 1905.

Chère amie,

Je ne voulais pas en croire mes yeux, hier soir, quand j'ai lu la douloureuse dépêche... Mal préparé comme je l'étais à un coup si rapide et si prématuré, je le ressens plus cruellement. Mme Taine était pour moi le prolongement vivant du lien de gratitude et d'affection qui m'attachait à votre père; et durant les années où je l'avais vue si bonne continuatrice de la tradition d'intelligence et de bonté, si virile dans les travaux de l'esprit et si délicatement affectueuse dans les choses du cœur, mes sentiments pour le grand mort s'étaient dédoublés : j'avais compris quelle large part d'admiration il fallait faire à sa veuve, et qu'il n'était pas besoin d'un rayonnement du génie sur cette femme d'élite pour qu'elle se plaçât par son propre mérite très haut dans l'estime et très avant dans la sympathie de tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher. Que de choses meurent avec elle, pour tous ceux-là ! L'écho fidèle et

(1) *Vie et Correspondance de H. Taine*, 4 vol. in-16 ; Hachette.

prolongé de la plus forte pensée de l'autre siècle; le dernier salon français, peut-être, où les hommes et les idées pussent se rencontrer dans l'atmosphère qui favorise ces rencontres. Pour les intimes, c'est la perte du conseiller sûr, de l'aide toujours prête, de l'amitié toujours en éveil. Et pour vous, ma pauvre amie, c'est la perte d'une mère rare et supérieure dans sa fonction maternelle comme dans tout ce à quoi elle se donnait...

Je compatis à votre douleur; mais j'envie dans une certaine mesure l'adoucissement qu'elle a trouvé dans le dernier adieu: même pour un ami qui n'est pas frappé comme les enfants de la chair, il est bien dur de n'avoir pas dit cet adieu à ceux qui avaient pris une grande place dans notre vie. J'ai expédié votre télégramme à ma femme, déjà établie à Schlangenbad où je vais la rejoindre dans quelques jours : je sais que son affliction sera comme la mienne vive et sincère. Je vous quitte pour aller redire hâtivement dans notre vieille maison des *Débats* que le roc de Chère engloutit encore une de ces vies qui étaient la force et la parure de notre pays(1)... En m'unissant à votre affliction, chère amie, je vous demande de me continuer, comme le faisait votre mère, ce legs de la bienveillance paternelle qui fut une joie et un honneur dans ma vie. J'en remets avec confiance le dépôt dans vos mains.

A la même.

12 février 1906.

Chère madame et amie,

Je sais qu'il faut accorder les yeux fermés estime et sympathie à tous ceux qui portent le nom de Mangin. J'ai beaucoup pratiqué l'aîné (2) de cette vaillante lignée de frères; j'écris au capitaine (3) qu'il me fera grand honneur et grand plaisir en venant me voir.

Une grippe tenace m'emprisonne au coin du feu : je ne sais quand je pourrai aller vous remercier de vive voix pour vos félicitations et vos vœux amicaux. Veuillez me croire, chère madame et amie, votre bien fidèlement dévoué.

(1) Voyez, dans le *Journal des Débats* du 22 juillet 1905, l'article intitulé : *Madame Taine*

(2) Tué peu après en Afrique.

(3) Aujourd'hui général Mangin.

A la même.

17 mai 1907.

Chère madame,

J'ai reçu le tome IV de la *Correspondance*, j'ai lu avec une hâte impatiente ces belles lettres. Les volumes antérieurs avaient pour moi comme pour tous un grand intérêt historique : mais celui-ci ! C'est pour une bonne part le miroir où repassent des figures que j'ai connues, aimées; j'y retrouve les chers amis disparus, j'ai la fierté d'y retrouver mon propre nom. La pensée de votre père se meut dans l'air que j'ai respiré, qu'elle illuminait de ses hautes clartés. C'est assez vous dire avec quelle émotion je lis ces lettres. Elles font honneur à la grande mémoire de celui qui les a écrites : il y apparaît si simple et si sincère dans les luttes passionnées que ses livres déchaînaient autour de lui, si amical, si équitable pour tous les efforts des intelligences qu'il guidait ! Vous continuez de lui rendre avec cette publication un service filial ; et je vous remercie, chère amie, du mot qui met sur mon exemplaire une note plus intime.

A la même.

7 septembre 1907.

Chère madame,

Votre lettre me rassure sur l'exactitude du léger crayon, trop rapide, trop sommaire, qui essayait encore une fois de faire revivre quelques traits d'une chère physionomie (1).

Ma femme est revenue de Vichy un peu retapée, heureuse de rentrer chez elle après un mois de vie ennuyeuse entre les dyspeptiques qu'elle fréquentait. Pour mon compte, je n'ai pas bougé de mon ermitage de la rue de Varenne, j'y ai vécu tout l'été en Robinson, entre une portée de petits chiens que m'avait donnée ma chienne, et une portée de petits chats, descendance de la regrettée Siamoise. Avant-hier seulement je me suis évadé de Paris, pour quelques jours ; je les emploie à fusiller des perdreaux dans ces steppes de Camargue, si semblables à celles de Russie, et où je relis le soir les descriptions de Tourguénef, qui auraient pu être écrites ici. Le ciel est torride, mais

(1) E.-M. de Vogüé avait écrit le 30 août 1907 dans *le Journal des Débats* un article sur le tome IV de la *Correspondance* de Taine ; cet article fut recueilli dans *les Routes*, p. 180 et suivantes.

incomparablement pur et magnifiquement incendié de rose ou d'orange, à l'aube, au coucher du soleil dans les étangs du Valcarès. Je rentrerai à Paris la semaine prochaine...

Nous nous reverrons en novembre, n'est-ce pas? dans notre proche voisinage... Hélas! l'obligation qui me rappelle à Paris sous peu de jours ne me permet pas d'aller faire un pèlerinage au Roc de Chère ; je le regrette vivement. Veuillez vous charger de mes amitiés pour votre mari, et croyez, chère madame, au fidèle attachement de votre respectueusement dévoué.

A la même.

22 octobre 1907.

Chère madame et amie,

... Il y a donc pour la Savoie un privilège solaire? Ici nous avons eu trois semaines de pluie sans interruption. J'ai été sur le point de commander à mon menuisier une arche de pièces de bois aplanies, pour y enfermer mes enfants, mes chiens et mes chats. Le déluge n'est pas revenu, heureusement : car il ne faut pas douter que, cette fois, Sem sortirait seul de l'arche avec son industrieuse famille, et c'en serait fait des rares enfants de Japhet que les Sémites tolèrent encore.

Au surplus, pourquoi s'obstineraient-ils à vivre? J'en sens chaque jour un peu moins la nécessité, tant grossit l'appel des voix d'en bas, des voix connues et aimées, qui me demandent ce que je fais sur cette croûte terrestre où je reste presque seul de ma bande. Les départs se succèdent, et je me répète le mot de votre père à la mort de Marcelin : « La terre nous monte déjà jusqu'aux genoux... » Après le pauvre Sully-Prudhomme, voici Coppée qui se dispute vaillamment, inutilement, à la mort logée dans sa bouche... Notre « bateau, » comme disent les jeunes, est en train de sombrer. Mais ces jeunes, les miens au moins, sont allègres et dispos. Les vôtres aussi, me dites-vous : tant mieux!... Nous espérons vous revoir bientôt, chère amie; partagez avec votre mari mes sentiments de fidèle attachement.

A la même.

Glion, 21 août 1908.

... Avez-vous lu le roman de Mme Wharton, *Chez les Heureux du monde?* Je viens de l'achever ici; il m'a extrêmement

plu, et déplu indirectement par le retour humiliant qu'il me forçait de faire sur nous-mêmes : entre tant de femmes qui écrivent aujourd'hui dans notre vieille France, je n'en vois pas une qui ait, au même degré que cette Américaine, le sens des nuances, de la vie mondaine, des vraies élégances sociales, et surtout des délicatesses morales que la fille du Nouveau-Monde met délibérément au-dessus de ces élégances extérieures.

Il est un autre roman que j'attends avec impatience : celui de M. Taine (1)...

A la même.

Paquebot *le Tourane*, 19 janvier 1909.

Chère madame,

Je m'étais bien promis de vous écrire avant de quitter la France : cette première quinzaine de janvier ne m'a pas laissé une heure de liberté dans l'engrenage du travail et des obligations parisiennes; j'ai dû remettre ma correspondance aux loisirs de la traversée, sur le bateau qui m'emporte en Égypte.

Je viens de traverser le détroit de Messine. Il semble que la Nature s'acharne avec férocité sur la pauvre Sicile; elle était couverte de neige ce matin, jusqu'au bas des montagnes; un froid sibérien nous gelait les mains, tandis que nous braquions la lorgnette sur les amas de ruines. Pas d'autre signe de vie que le mouvement des torpilleurs italiens, peints en noir, qui se hâtaient comme des ombres funèbres le long de ces rivages dévastés.

Je reviendrai en mars pour nos innombrables élections académiques. On les a couplées deux à deux,

Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.

Cela ne les rend pas plus aisées. Le sentiment commun est que nous n'aboutirons pas dans l'élection de poète qui devrait donner un successeur à Coppée (2); j'ai expliqué pourquoi dans un article au *Figaro*, la semaine dernière : notre conscience nous crie que les poètes mâles sont aujourd'hui de chétifs

(1) *Étienne Mayran*, fragment de roman, par H. Taine, publié dans la *Revue* des 15 mars et 1er avril 1909, avec une préface de M. Paul Bourget.

(2) Jean Aicard fut élu sur le fauteuil de François Coppée.

pygmées en comparaison des grands poètes femelles; notre raison nous défend de mettre le feu à notre vieille maison en y appelant ces dames; aussi nous lamenterons-nous sans nous résoudre dans l'impasse où nous accule le génie féminin.

Heureusement, ces tracas apparaissent bien lointains, bien vains, après deux journées de haute mer. Il m'en reste trois encore pour prendre l'exacte mesure des choses. Cette lettre vous reviendra d'Afrique, chère amie : elle vous portera mes vœux, mes amitiés à l'adresse de votre mari, mon hommage de fidèle et respectueuse affection.

A la même.

Paris, 9 avril 1909.

Chère madame,

... Le vieux soleil égyptien m'a permis durant six semaines d'ouvrir ma fenêtre à 8 heures du matin et de m'épanouir sous ses rayons tièdes, comme le faisaient, devant cette fenêtre, les roses, les violettes et les bougainvilliers. Amon-Râ fut d'une ponctualité admirable, cet hiver : pas un seul jour de défaillance. J'ai retrouvé le ciel noir et la terre blanche de neige à Marseille, avec d'autres tristesses : dans le wagon où je prenais place, j'étais aussitôt interpellé par la voix sépulcrale de notre vieux Cazalis (1), toussant à rendre l'âme, et il m'apprenait la mort de mon pauvre ami Costa, survenue tandis que j'étais en mer. Et de sept, en un an!

Les derniers scrutins ont réalisé vos vœux, qui étaient les miens. L'élection de Brieux m'a surtout causé un grand plaisir. Il m'avait fait l'honneur de me choisir pour avocat dans la présentation de ses titres; je n'ai pas eu de peine à plaider sa cause avec chaleur. A le pratiquer de plus près, j'ai reconnu chez cet enfant du peuple une admirable nature, une belle plante parfaitement saine du meilleur terroir français; et si simple, si digne durant cette abominable période de la candidature, où tant d'autres se diminuent! L'autre soir, comme il causait chez moi avec Albert de Mun (ne trouvez-vous pas que celui-ci est en passe de devenir le premier journaliste de notre temps?), X. faisait cette juste remarque : « On dirait les personnifications typiques de deux races bien différentes, les deux figures de la France,

(1) Le docteur Cazalis, en littérature Jean Lahor, poète et romancier.

l'aristocratique et la populaire, et c'est comme le mariage de deux noblesses égales... »

Est-il besoin de vous dire que j'ai lu *Étienne Mayran* avec un intérêt avide? L'introduction de Bourget était du grand Bourget, celui de derrière les fagots, et de la cuvée des *Essais psychologiques*. Mais je suis de l'avis du très judicieux Victor Giraud qui faisait cette réserve : « Si M. Taine a jeté la plume du romancier, c'était moins par doute de son esthétique que par un mouvement de pudeur intime, par crainte de se dévoiler dans les confidences autobiographiques où il sentait que son roman l'inclinerait fatalement. » Oui, si nous ne possédons pas la suite de cette œuvre rare et singulière, c'est que votre père était aussi jaloux de celer son âme qu'une jeune fille son corps : il s'est rhabillé en frissonnant après avoir commencé de se dévêtir sous des regards indiscrets. On l'en estime mieux, mais combien nous y perdons!

Je vais retourner pour quelques jours en Russie, comme le héros de Tourguénef, dans la *Nichée de jeunes seigneurs*, revient à la maison où les adultes qu'il avait vus enfants ne le reconnaissent plus. L'Académie veut que je la représente aux fêtes du Centenaire de Gogol, à Moscou (1). C'est beaucoup de verstes pour le grand-papa que je suis devenu; mais il faut marcher; si je ne marchais pas, personne ne répondrait à l'invitation, et il convient que la France ne soit pas absente d'une solennité où tous les cœurs russes battront d'un même élan...

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

(1) Voyez dans *Sous les Lauriers*, p. 283 et suiv., 1 vol. in-16, Bloud, le discours prononcé par l'auteur du *Roman russe* à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Nicolas Gogol le 9 mai 1909, et dans *les Routes*, p. 53 et suivantes, l'article sur *les Fêtes de Gogol à Moscou*.

DANS LA CHINE D'AUJOURD'HUI

(JUIN-DÉCEMBRE 1920)

I

PÉKIN

De tous les imprévus dont se compose un lointain voyage, aucun n'est si surprenant que celui de la première arrivée. Tant que le voyageur était en chemin, à travers l'Amérique ou le Pacifique, il calculait seulement le jour où il parviendrait à Pékin, et n'en demandait pas davantage. Mais l'y voici, et la simplicité d'un nom cède à la multiplicité des choses. Un monde inconnu l'entoure, sans qu'il sache comment lui répondre, ni le soutenir. Dans l'auto qui l'emporte, les premiers signes qui lui sont jetés, ce sont des arbres gris pleins de houppes vieux-rose, des murs d'un rouge un peu orangé courant le long de l'avenue, des toits aux superbes tuiles jaunes portant en triomphe la lumière d'un matin de juin. Arriver, c'est gagner un monde, mais c'est aussi risquer d'en perdre un, celui qu'à force d'étude, de lectures et de songeries, on s'était formé en soi-même et qui a le caractère à la fois fragile et achevé des créations intérieures. Mais cette menace même, pour un vrai voyageur, ne va pas sans un plaisir aigu. C'est un moment unique que celui où tous les rêves que nous nous étions faits sur le nom d'une contrée fameuse tourbillonnent indécis au-dessus d'elle, alors qu'elle se dévoile à nous ; les uns, comme des pigeons qu'un toit rassemble, trouvent dans cette réalité nouvelle quelque point où se poser,

tandis que d'autres, que rien ne rallie, disparaissent à jamais perdus au fond du ciel.

Le jour de mon arrivée, dès que la chaleur a été moins forte, je suis sorti en auto pour voir la ville, dont l'étendue est immense. Je me sens la curiosité intense et naïve de l'arrivant, je suis le voyageur couvert d'yeux, autour duquel les détails pullulent et qui, à la fois avide et hésitant, ne sait pas lesquels négliger, lequel retenir, auquel demander le secret d'une âme étrangère. Dès le premier regard, on comprend qu'il s'agit ici d'un monde entamé. Le peuple, qui abonde sur les bords de l'avenue, est vêtu à la chinoise, de cotonnade bleue, de gaze flottante. Mais les soldats de police qui divisent le flot des voitures sont coiffés d'une casquette plate, habillés à l'européenne d'un uniforme de toile *khaki*, dans lequel leur corps garde une mollesse tout asiatique. Plus de chaises, peu de charrettes. Un fleuve de *pousse-pousse* couvre la chaussée, divisé par quelques autos, ou traversé par de vieux coupés d'où se décroche, aux endroits difficiles, un laquais hâve et efflanqué qui court à la tête des chevaux, fait des moulinets de ses bras mous, puis retourne précipitamment se cramponner à sa place. Nous suivons de larges rues droites, qui se croisent régulièrement, jusqu'à ce qu'au bout de l'une d'elles apparaisse la haute clôture de la muraille, qui enferme la ville; elle soulève en plein ciel un de ces châteaux bâtis au-dessus des portes, pareils à ceux que décrit déjà Marco Polo. Le long des avenues, de chaque côté, les maisons basses se dérobent, et comme des arbres surgissent partout entre leurs toits affaissés, on croit parcourir un camp plutôt qu'une ville, et il semble que la résidence des sédentaires ait gardé le plan rectiligne que les nomades donnaient à leur séjour. Les coureurs traînent leurs petites voitures, j'entends le battement pressé, le clapotement de leurs pieds nus; pas de tumulte, pas de cris, parfois un appel brusque et guttural. Mes yeux reviennent aux passants qui s'écoulent sur les bords. Certains ont le buste nu; leur peau jaune et fine est à peine lustrée d'un peu de moiteur. Par moments, dans ce fleuve d'êtres, l'œil essaye de sauver un visage un peu plus personnel, un jeune homme d'une succincte élégance, et dont la grâce même a quelque chose d'étroit et d'avare. Mais, rien qu'à voir répandue cette multitude, on sent qu'ici l'individu n'a plus la valeur que nous lui prêtons, que l'Asie vit sur d'autres nombres. Les choses ne se signalent

pas plus que les gens. Quelle différence avec le déballage charmant qui remplit les rues japonaises! Ici rien ne s'offre avec évidence. Rien ne donne prise à une observation facile, rien ne fait saillie, rien n'invite l'étranger. Seuls, sur les murs ou les toiles des boutiques, au-dessus des têtes, apparaissent de grands caractères, si imposants qu'ils ont l'air encore revêtus d'une autorité magique. Tout est sourd, fixé, concentré. Dès les premiers regards, le voyageur est averti qu'il est dans un pays dont l'âme ne s'étale pas, dont le secret est profondément réservé, dans la Chine difficile.

Soudain, j'ai été surpris par un aspect impérial. L'auto avait franchi des portiques rouges, elle s'engageait sur un pont de marbre où je l'arrêtai. Un mur qui divise ce pont dans toute sa longueur bornait à droite ma vue; mais, à gauche, j'apercevais toute une campagne captive; une vaste plantation de lotus, si pressés qu'ils laissaient à peine voir les luisants de l'eau qui les nourrissait, s'étendait jusqu'à des rives où s'élevaient quelques pavillons aux toits infléchis, penchés et incertains comme des baraques; devant moi, au bout du pont, un groupe de constructions mieux affermies, que trempait la lumière orangée du soir, se montrait à demi entre des arbres flétris. Un autre pont de marbre s'élançait plus loin, jusqu'à une presqu'île boisée au sommet de laquelle surgissait, blanchâtre, pareil à un vase au long goulot, un de ces monuments bouddhiques qu'on appelle des *stûpa* et où sont murées des reliques du Bouddha. Tout cela était grandiose sans être apprêté; il flottait même sur ces choses un air de paresse et de négligence. Dans le ciel que la chaleur laissait aigri et presque tourné, un vol de corbeaux descendait, criblé, comme d'une grenaille de fer, d'un vol plus menu d'hirondelles. Reportant mes regards plus près, j'admirai les puissants lotus. Ils allaient bientôt fleurir. Déjà, près du pont, une première corolle était ouverte, grave, immobile, épanouie, et une des grandes feuilles ondulées l'abritait, comme une main protège une lampe.

LE TEMPLE DU CIEL

Dès le lendemain matin, avide de saisir l'âme de ce nouveau monde en un lieu qui la rassemble, je suis allé au Temple du Ciel. C'est là, comme on sait, que, jusqu'à la fin de la monarchie,

l'Empereur venait, lors du solstice d'hiver, accomplir le sacrifice au Ciel, le plus saint de tous, celui où se perpétuait l'esprit grandiose et abstrait de la première religion chinoise. Il est de bonne heure, la poussière ne fane pas encore cette lumière de Pékin, qui, grande, fine, idéale, semble faite pour des sages. L'enceinte sacrée une fois franchie, on se trouve dans un grand parc. Des thuyas, des sophoras à la verdure poudreuse bordent les allées. L'herbe est haute et peu fleurie; à peine si l'armoise élève ses hampes blanchâtres. Un liseron penche sa coupe déjà séchée, d'une petitesse dérisoire pour la soif ardente du soleil. J'arrive à des pavillons d'un seul étage, aux cours carrées, aux salles ouvertes, tous peints de cette puissante couleur rouge qui est ici celle de la gloire et du bonheur. Ils servaient de cuisines, d'abattoirs, de magasins pour les sacrifices, et vides, à présent, n'ayant gardé que la richesse de leurs toits d'émail, ils ont cet air de délabrement tranquille propre aux ouvrages de l'Asie, où les choses, comme les gens, semblent tenir moins que chez nous à leur existence.

Ma promenade vagabonde va des uns aux autres, pour obéir enfin à l'appel d'un triple toit rond ; c'est celui d'un édifice qui s'élève sur trois terrasses de marbre, le temple de la Prière pour l'année. L'Empereur y officiait au printemps pour demander au ciel de bonnes récoltes et tout alors était bleu, les porcelaines employées, les robes de brocart des assistants, les rideaux de verre teinté, suspendus aux fenêtres, qui trempaient le jour d'une couleur froide et sidérale. Des constructions plus basses règnent à l'entour, des cours modestes, de petits portiques, rien qui recherche l'effet : mais les proportions de ces bâtiments sont si exactes, ils entretiennent entre eux des rapports si justes et si déférents que leur ensemble a l'air d'une cérémonie immobile. Partout, dans leur aspect, sans qu'on puisse distinguer comment, le joli se mêle à l'auguste. Ils ne parlent pas d'un créateur personnel ; ils témoignent seulement pour une société et pour un ordre : les parties qui en ont été récemment restaurées ne se distinguent en rien des plus anciennes et le même plan les contient toujours.

C'est une architecture faite pour des dignitaires et pour des sages, et réglée sur une harmonie si subtile qu'après l'avoir d'abord regardée, on penche la tête comme pour l'entendre. Les Chinois, de même que les Anciens, n'aimaient pas l'énormité

inutile : elle n'est que la ressource du mauvais goût. C'est nous qui faisons sans raison des monuments boursouflés, comme si nous sentions bien que rien ne les signalerait plus, s'ils n'usurpaient pas tant de place. Pour eux, au contraire, lorsqu'ils en avaient le choix, ils préféraient des dimensions médiocres, et même les réduisaient volontiers jusqu'à ce commencement exquis de petitesse où l'œil peut étreindre et choyer la masse entière de l'édifice. Les toits sont couverts de tuiles émaillées, les unes d'un bleu épais, les autres d'une teinte de turquoise morte, qui s'associe à celle du ciel par des influences aussi douces que des caresses. Ces beaux toits ajoutent un plaisir sensuel, mais si léger qu'il s'avoue à peine, au bonheur calme dont ces édifices charment la raison.

Il me restait à voir l'autel insigne. Il est pareil à la base du temple, tout en marbre blanc, formé de trois terrasses circulaires, en retrait l'une sur l'autre, avec des escaliers qui regardent les quatre points cardinaux, des balustrades candides. Le monument est peu élevé. Sans étonner les yeux le moins du monde, il n'obtient le respect que par la façon dont il s'impose à l'esprit. La veille du solstice, l'Empereur en pompe avait quitté son palais. Tout, dans son cortège et dans ses habits, commémorait l'antiquité vénérable. Il portait la robe noire en peau d'agneau, doublée de renard blanc, recouverte d'un surtout où l'on voyait le dragon, le soleil, la lune et les étoiles. Arrivé dans l'enceinte sacrée, il avait consulté ses ancêtres et reçu leurs ordres ; il s'était recueilli dans le pavillon du jeûne. Enfin, dans la lumière froide et chaste d'un matin d'hiver, il offrait au Ciel les viandes choisies, les rouleaux de toile et de soie, un jeune taureau sans défaut, un disque de lapis-lazuli ; mais tout cela n'était rien s'il ne l'honorait pas surtout par la pureté du cœur.

Quand il parvenait à la terrasse suprême, d'où l'horizon et la voûte céleste elle-même semblent achever le monument, tout était significatif autour de lui. Les dalles de marbre l'entouraient de neuf cercles concentriques, le nombre neuf se répercutait partout en rapports parfaits, et ainsi exhaussé, sur cet autel d'une élévation médiocre, mais symboliquement plus haut qu'aucune montagne, le pontife impérial devait se sentir lui-même offert à ce Ciel dont il tenait son mandat, et qui n'aime que la justice.

***

On aperçoit au milieu de Pékin une colline dont l'isolement et le contour annoncent assez qu'elle n'est point l'œuvre de la nature. On l'appelle la montagne de Charbon, parce qu'on prétend qu'elle n'est autre chose qu'une provision de charbon, amassé là autrefois par un Empereur prévoyant, pour le cas d'un siège. Mais elle doit plutôt son existence aux déblais que firent, quand on les creusa, au XII[e] siècle, les étangs de la ville impériale. Ce matin, par un soleil déjà chaud, je gravis cette colline. On y voit encore des arbres rares, des pins blancs dont les branches d'argent serpentent et s'écaillent dans une verdure ternie, près d'un poirier sauvage auquel se pendit le dernier empereur Ming, et qu'on a chargé de chaînes pour le punir d'avoir prêté au souverain ce mauvais office. La colline porte sur sa crête, comme des vaisseaux sur la vague, cinq kiosques qui datent des Ming, démeublés, délabrés, ruineux, mais que parent encore des toits célèbres parmi les Chinois pour les nuances de leurs tuiles, qui semblent fondre dans le ciel et varier avec les heures.

Je monte jusqu'au plus haut de ces kiosques et je m'y arrête. Je suis ici dans un des grands lieux du monde. Au pied de cette colline vient se terminer, après avoir percé le rempart en son milieu, et divisé la ville en deux parts égales, la longue route rectiligne qui devait apporter jusqu'au Fils du Ciel les tributs de toute la terre. Les voyageurs connaissent la solennité de pareils instants, où il ne s'agit plus seulement de goûter la couleur d'un ciel, la fuite d'un nuage, mais où le spectacle qu'ils contemplent intéresse l'esprit autant que les yeux. Dans celui qui m'est présenté, des siècles affleurent, la pensée d'un monde prend figure, on peut la saisir. Pékin, d'ici, apparaît avec son plan sobre et magistral, dans sa netteté abstraite d'épure. Une enceinte rectangulaire, en face de moi, défend la ville interdite ; une autre plus vaste, du même dessin, contient la ville impériale. Une autre, immense, coupée en deux parties par un mur qui sépare les Chinois d'avec les Tartares, enferme tout Pékin. Ces enceintes sont exactement orientées. Chacune de leurs faces regarde un des points cardinaux et aucune autre capitale humaine n'est reliée d'une façon aussi patente, aussi ostensible, à l'ordre et à l'agencement de l'Univers. Les palais

qui se pressent dans la ville interdite ont la même orientation rigoureuse : ils s'opposent, ils se répondent. Leurs formes grandes et simples leur gardent un air agricole et leurs glorieux toits jaunes, éclatants comme des moissons, semblent exalter en plein ciel la fécondité du sol de l'Empire. Ils ne défient point le temps par des matériaux orgueilleux, ils ne lui disputent pas leurs piliers de bois, leurs tuiles de terre, mais ils déçoivent sa victoire en remplaçant chaque fois ce qu'il a détruit, et, dédaigneux des jours qui les rongent, ils durent par la perpétuité de leur esprit, non par celle de leur matière.

Cette cité impériale est seule debout; autour d'elle rien ne se permet de surgir : on ne voit qu'une multitude de toits abaissés, une ville prosternée; mais ce néant est encore en ordre : les quartiers sont parqués entre les rues droites, et la moindre maison envisage, elle aussi, de ses murs infimes, les quatre points cardinaux que l'enceinte et les palais contemplent de leurs façades augustes. L'ordre qui règne ici ne ressemble en rien à l'ordre grec : immuable, abstrait, solennel, au lieu d'inciter l'homme et de le porter en avant, il le fixe, il le contient, il l'efface.

LA GUERRE CIVILE

Un monde entamé : telle est, dans les rues de Pékin, la première impression du voyageur; elle se confirme à mesure qu'il voit plus de choses. J'ai eu la très bonne fortune d'arriver ici avec M. Paul Painlevé, et grâce à son très bon vouloir et à la courtoisie particulière du Gouvernement chinois, j'ai été associé à l'accueil qu'a reçu la mission dont il est le chef. Presque tous les Chinois, dans les réceptions officielles, portent maintenant le costume européen, les plus âgés avec gaucherie, les jeunes non sans élégance. Parfois on aperçoit à l'écart une antique figure, un vieillard au crâne ras, qui n'a pas répudié la mode de son pays et qui demeure assis, impassible, les deux mains sur les genoux, avec de grandes besicles qui encadrent ses deux yeux, et quelques fils de barbe blanche. Le jour où nous eûmes l'honneur d'être reçus par le Président de la République, il était vêtu d'une veste de soie noire, d'une jupe de soie gris d'argent, qui, par ses deux fentes latérales, laissait voir le pantalon serré aux chevilles. C'est le costume chinois ordinaire, un des plus

simples et des plus décents que les hommes aient jamais portés. Des poèmes pendus aux murs, écrits sur des papiers anciens et d'une calligraphie remarquable, annonçaient le poète et le grand lettré. Le Président saisissait chaque occasion de nous sourire, et, pour répondre à nos saluts, nous détachait de petites révérences saccadées, selon la mode chinoise. C'est un des anciens grands fonctionnaires de la monarchie; il en subsiste ainsi quelques-uns, dans le nouveau personnel, comme des morceaux cassés de la vieille Chine. Ce sont eux qui répondent encore à toutes les idées que nous nous sommes faites sur leur pays. A peine leur est-on présenté qu'on voit, sur leur visage, toute leur politesse accourir. Beaucoup sont lettrés, des maréchaux font des vers, et l'on rencontre un amiral qui a traduit en anglais les poèmes des Song et dont la figure s'éclaire, dès qu'on le met sur ce sujet.

Les hommes politiques plus jeunes sont bien différents, absolument détachés des arts et détournés de tout ce qui leur paraît inutile. La science aurait plutôt leurs hommages, mais ils ne la considèrent que comme la mère de la puissance. Ils nous ont emprunté des manières plus expéditives que celles de leurs anciens. Engagés dans tous les détours d'une politique pleine d'intrigues, ils ne savent pas moins prononcer, à la fin d'un banquet, les mots qui, chez eux et chez nous, sont censés représenter un idéal. Puis viennent ceux qui ont étudié en Europe ou en Amérique : les diplômes qu'ils y ont obtenus ne leur valent que des emplois subalternes, dont le traitement leur est payé d'une façon très inexacte, et l'on peut compter qu'ils sont pour la plupart mécontents. Je ne saurais juger de leur valeur professionnelle, mais beaucoup préviennent favorablement par leurs manières affables et simples, par leur air d'application et d'honnêteté et ce sont eux qui donnent une première idée des vertus sérieuses de l'âme chinoise. Ils semblent, eux aussi, détachés du passé, mais ils y tiennent encore, au moins en un point, par l'exercice du culte domestique. Quant à l'Empereur, la République ne l'a pas traité sans égards. Il a toujours son titre de Majesté Impériale, sa garde mandchoue et il est doté d'une pension considérable. C'est à présent un adolescent gratifié d'un précepteur anglais. On dit qu'il voudrait voyager et qu'il en a vainement, jusqu'ici, demandé la permission. Le Président de la République ne manque pas de lui rendre visite et d'échanger

avec lui des cadeaux dans les grandes occasions de l'année; il lui a, dit-on, donné dernièrement une carte du monde, où chaque capitale était représentée par une pierre précieuse.

Aux réceptions officielles ne paraissent que des hommes. Les Chinois vivent encore à la façon des Anciens et ne mêlent pas leurs femmes à leurs réunions. Mais je doute que cette séparation subsiste longtemps. Ceux qui ont occupé des places importantes hors de leur pays ont emmené leurs femmes avec eux et celles-ci se sont faites à nos mœurs et à nos plaisirs avec une rapidité incroyable. J'étais, un de ces derniers soirs, dans un jardin public de Pékin, où l'on va dîner et se reposer après la chaleur du jour. Les branches des arbres pendaient dans l'air fatigué. Un jeune homme et une jeune femme s'enfonçaient ensemble dans une allée obscure, et cela même valait d'être remarqué, car la pruderie chinoise, jusqu'à ces derniers temps, ne permettait pas ces isolements. Mais un autre spectacle attira mon attention. A une table éclairée, une de ces jeunes femmes récemment revenues d'Europe, habillée à la dernière mode de chez nous, traitait plusieurs dames des premières familles de Pékin. Celles-ci étaient uniformément vêtues d'une veste blanche et d'une jupe noire, sans chapeau, leurs cheveux tirés et lissés. L'élégante parlait avec volubilité, les autres écoutaient, d'un air à la fois effarouché et émerveillé, pressées l'une contre l'autre, et parfois un même rire les ramassait toutes et rendait plus sensible encore la cohésion de leur groupe. Que leur racontait la discoureuse? Leur décrivait-elle à sa façon les mœurs des Parisiennes? Les excitait-elle à s'émanciper et à ne pas souffrir que leurs maris prissent des concubines? J'ai appris ensuite qu'il y avait, en effet, dans ses propos, quelque chose de cela, et que, dans cette chaude nuit, sous les branches inertes, la civilisation chinoise avait subi un nouvel assaut. Tout change en ce moment dans le monde.

Tout change, et c'est même l'importance de ce changement, étendu pour la première fois à l'humanité tout entière, qui donne à notre époque son principal caractère. Depuis que les empires des Aztèques et des Incas s'étaient écroulés, la civilisation chinoise gardait seule le prestige d'un développement indépendant. Ses lois, ses mœurs s'opposaient aux nôtres. Il n'était pas jusqu'à la palissade des caractères qui ne défendît son âme imprenable. Mais difficile à comprendre, cette société, naguère

encore, était facile à décrire. Elle présentait l'ensemble le mieux composé que le monde ait vu et, s'il est permis de parler ainsi, le plus grand ballet de l'histoire. Il était charmant d'en être le spectateur. C'est fini de cette vieille Chine imposante, pleine et gorgée d'elle-même, monde suffisant qui laissait glisser sur lui la curiosité de l'étranger. Comme l'éclat des nuages meurt à la disparition du soleil, tout un ensemble d'idées s'est éteint avec la fin de l'Empire. On n'aperçoit aucune chance de restauration durable. Lors même qu'un empereur régnerait de nouveau, l'ancien système n'en serait pas rétabli. Yuan-Cheu-Kai, mélange de fourbe et de violence, personnage chinois s'il en fût, a précisément succombé aux forces nouvelles qui se sont fait jour. D'autre part, la République n'est qu'un nom. Méconnu dans les provinces, le Gouvernement de Pékin est ouvertement nié dans le Sud. La force réelle est aux généraux, particulièrement éloignés de l'influence européenne, occupés seulement de leurs intérêts, qui s'opposent ou se rapprochent, mais en restant toujours prêts à s'unir contre celui d'entre eux qui s'élèverait au-dessus des autres. Ils s'appuient sur les soldats qu'ils lèvent, mais ceux-ci, mal payés, toujours prêts à la défection ou au pillage, ne font à leurs maîtres qu'un piédestal incertain. L'influence de l'Occident ajoute à la confusion. Elle ne trouble pas encore le fond de l'âme chinoise, mais, comme le vent bouleverse la chevelure d'une tête impassible, elle agite et soulève les étudiants. Savent-ils seulement ce qu'ils veulent, ces jeunes gens si impatients d'agir, ou plutôt de se manifester, si avides d'apprendre, ou plutôt de savoir? Certains d'entre eux, surtout ceux qui ont été instruits en Amérique, paraissent décidés à imposer à leur vieux monde les cadres et les formes des pays d'où ils reviennent. Mais les rapports qu'ils ont eus avec les étrangers n'ont fait qu'exciter en eux un patriotisme plus susceptible, et ils sont, pour la plupart, moins désireux de se rapprocher de notre esprit que de nous dérober le secret de notre puissance.

***

La politique prend ces jours-ci un tour imprévu. Le parti qui gouverne, menacé par ses ennemis, a relevé leur défi. Le Président de la République, sans pouvoir, puisqu'il est sans soldats, a dû signer les décrets qui lui ont été imposés, par où il desti-

tue les généraux du parti adverse. On dit que les deux armées se sont déjà rencontrées. C'est le moment de la plus forte chaleur, et la fatigue qu'elle impose aux nerfs ajoute encore au malaise. Les étrangers s'interrogent mutuellement, et l'on ne sent jamais mieux qu'en de pareilles occasions que leur curiosité éraille à peine la surface d'un monde dont les mouvements profonds leur échappent. Certains veulent à tout prix distribuer des drapeaux d'idées dans ces rivalités d'intérêts. La seule chose qui colore un peu la lutte, c'est que le Japon soutient le parti régnant à Pékin : encore ne faut-il pas oublier que, quel que soit le vainqueur, il tombera presque fatalement, dès qu'il voudra s'affermir, sous l'influence japonaise. Pour le reste, les figures des différents généraux ont peu de couleur : elles ne sortent pas de l'immense grisaille chinoise. Un d'eux, opposé à la faction de Pékin, s'essaye au rôle de soldat-citoyen, et rallie à ce titre quelques admirateurs crédules. Un autre, parmi les partisans du Japon, le plus décrié, convaincu d'avoir naguère abattu à coups de revolver, après l'avoir attiré par une invitation à dîner, un de ses adversaires, est aussi celui qu'on représente comme le seul travailleur, le seul caractère décidé engagé dans ces intrigues. En vérité, ces désordres sont liés à un état général qui doit les produire et les ramener bien des fois, et les étrangers qui attendent naïvement que cette crise ait un effet décisif ressemblent à des spectateurs des tragédies classiques, qui viendraient chercher, dans les représentations interminables du théâtre chinois, une exposition, une péripétie et un dénouement. Cependant Pékin a peur.

Pékin a peur et cela ne se voit qu'à peine au frémissement de certains visages jaunes. Mais, devant l'hôtel français construit en face des légations, c'est un va-et-vient d'autos incessant. La plupart des hommes politiques qui font retenir des chambres dans cet endroit sûr, pour s'y réfugier en cas de danger, sont les mêmes qui demandaient, il y a quelques jours encore, la suppression du privilège d'extra-territorialité. Pour le moment, tous les Chinois cherchent à profiter de son existence. Les boutiques sont mornes et dégarnies, les marchands ne font plus d'affaires, on dirait d'un peuple d'insectes avant l'orage. Mais, dans les rues qui mènent au quartier des légations, coule une affluence continue de véhicules, chargés de paniers, de ballots, de caisses. Chacun vient abriter chez les étrangers ce qu'il a de plus précieux. Cependant les soldats recrutent des *coolies* de

force, requièrent les charrettes des paysans, comme cela pouvait se faire à l'époque des Trois-Royaumes, et il y a dans ces troubles mêmes, au milieu des vaines apparences empruntées à l'Occident, une sincérité historique qui plaît à l'esprit. Mais, comme ces vexations menacent tous les passants, chaque Chinois, pour peu qu'il y ait le moindre droit, se couvre d'un pavillon étranger. J'en ai vu un qui s'en allait ainsi sur une bicyclette où il avait attaché un drapeau japonais : ce n'est certes pas le plus aimé, mais ce n'est pas le moins respecté.

Après dîner, quand la chaleur est un peu moins lourde, nous parcourons la ville silencieuse, ou nous allons dans les gares. Les communications ordinaires sont interrompues et, pour que Pékin ne restât pas isolé du monde, le corps diplomatique, conformément au traité qui suivit le soulèvement des Boxeurs, a pu obtenir qu'on mît en marche, tous les matins, un train pour Tien-Tsin, gardé par les soldats des légations. Le reste du temps, il ne part ou n'arrive que des troupes chinoises; il est déjà revenu des blessés, et ces départs, ces arrivées, donnent lieu à des scènes brusques, saccadées, incohérentes, qui se détachent sur un fond d'apathie et de somnolence. Le plus souvent, la nuit, nous trouvons les gares vides; un officier y traîne d'un pas mou, des *coolies* dorment insensiblement, le corps cassé sur l'asphalte dur, sur des tas de planches. Parfois arrive devant la gare une troupe qui va embarquer. Les soldats se rassemblent sur la place, sans mettre dans leurs mouvements aucune rigueur militaire, mais plutôt avec un désordre adroit où ils finissent par se retrouver; ils ont bien moins l'air de soldats que de jeunes serviteurs lestes et discrets. Pas un qui n'ait son éventail passé dans la ceinture. Soudain ils s'accroupissent, ce qui est ici la posture du repos, et un vieil officier imberbe, étendant les mains, commence un discours, d'une voix trop basse pour qu'on puisse entendre. Dès qu'il a fini, les hommes se dispersent avec le plaisir enfantin qu'ont les soldats de tous les pays à être un instant lâchés. Ils vont acheter des gâteaux, des cigarettes, un gobelet aux petits marchands qui les attendent. Ils sont très jeunes; ce sont, pour la plupart, des fils de paysans, — presque jamais l'aîné ni le second, — que la misère a forcés à s'enrôler. Ils touchent quatre dollars par mois, si on les leur donne, et ont, en fait, une grande commodité à déserter impunément lorsqu'ils sont las du service. On me dit qu'ils man-

quent d'entrain et de mordant. Ne nous en plaignons pas. Pour moi, j'ai été surtout frappé de leur air de docilité. Ils m'ont fait l'effet d'une glaise qui attend encore son sculpteur.

Cette nuit, comme nous revenons et que l'auto suit une de ces longues avenues qui coupent la ville, je vois, au haut d'une longue perche, un fanal allumé ; cela désigne des bains publics, et mon compagnon me propose de me les faire voir. Je me récrie, il est minuit. Il m'assure que nous serons reçus tout de même. Nous entrons et, dans la lumière douteuse, j'aperçois autour de la grande salle des garçons de bains endormis, allongés sur le dos, tout nus, un éventail entre leurs doigts, leur peau glabre et satinée lustrée d'un peu de moiteur. Réveillés par les intrus que nous sommes, leur visage ne montre pas d'humeur ni de surprise. Mon compagnon leur parle, et il doit faire quelque plaisanterie, car je les vois rire : ils nous montrent de bonne grâce les piscines communes, les chambres séparées, les étuves, puis nous reconduisent avec des hochements de tête et des sourires. Revenus dehors, nous voulons aller jusqu'à la maison de Toan-Si-Joué. C'est le vieux maréchal commandant des forces militaires du parti qui domine pour le moment à Pékin. Il est mêlé depuis longtemps à la politique, et il est entouré d'un grand respect, car beaucoup de généraux, même parmi ceux qui combattent présentement contre lui, ont été ses élèves, et ce genre de relations, en Chine, est ce qui compte le plus ; il sait à l'occasion tourner quelques vers ; on le dit très adonné à l'opium, et on a pu le voir, plusieurs fois, ces jours-ci, passer sur le quai d'une gare jusqu'à son wagon, l'air insensible, respectueusement soutenu par deux officiers. Au moment où l'auto tourne, pour entrer dans la rue où il habite, un cordon de soldats nous arrête : on ne passe pas.

*
* *

Les nouvelles de la guerre civile deviennent plus claires : il paraît que les troupes de Toan ont eu l'avantage, et aussitôt il ne manque pas d'experts, parmi les étrangers, pour dire qu'il n'en pouvait être autrement, pour plusieurs raisons, dont la première est que le parti victorieux avait l'appui des Japonais. Sur ces entrefaites, nous sommes invités, le Français très distingué dont je suis l'hôte et moi-même, à dîner le soir dans un des temples de la montagne, aux environs de Pékin. Ces temples

sont le seul agrément de cette campagne ; sur les pentes nues et brûlées, ils rassemblent encore quelques arbres et les étrangers, l'été, les louent aux prêtres qui les habitent, pour y passer les semaines les plus chaudes. Nous partons à la fin de l'après-midi : on ferme chaque soir les portes de la ville, mais nous sommes munis de toutes les autorisations nécessaires pour nous les faire ouvrir la nuit à notre retour. Nous sommes contents de nous échapper pour quelques heures. Après avoir traversé la plaine, nous laissons l'auto au bas d'un ravin et nous montons à pied vers le temple de Pi-yun-sse. Un eunuque riche et bien en cour le fit bâtir vers la fin des Ming, pour y mettre son tombeau. L'endroit est joli et d'un charme étroit; des cours successives enferment des arbres fleuris, des pavillons délabrés, aux toits desquels la ruine donne des lignes houleuses, et on a le plaisir, si rare en Chine, d'entendre ce bruit de l'étranglement frais et doux que fait une source. Plus haut, un grand portique arrête les yeux et derrière lui, le dominant, surgit une masse de marbre blanc, avec son haut escalier, sa plate-forme portant cinq *stûpas* sculptés, derrière laquelle il n'y a plus que le tertre boisé où se dérobe la tombe.

Quand nous parvenons au temple, la nuit est faite et la dernière pâleur du jour semble réfugiée dans la grande masse du marbre. Sur la terrasse, la table servie nous attend avec ses deux lumières que presse doucement l'ombre tranquille. Au loin, quelques points brillants signalent Pékin. Mais à peine jouissons-nous de cette douceur qu'on vient chercher mon compagnon. Appelé au téléphone qui aboutit près d'ici, au dispensaire fondé par le médecin français dont nous sommes ce soir les hôtes, il reparaît bientôt avec des nouvelles : tout est changé, les troupes de Toan ont été battues, elles vont se répandre en fuyards et en pillards jusque sous les murs de la ville. Celle-ci, pour ne pas les laisser entrer, ne rouvrira plus ses portes. On nous presse de revenir sur l'heure. Mais il fait trop bon pour que nous ne dînions pas d'abord. Ce n'est qu'ensuite que nous redescendons vers les autos. Nous traversons un hameau où frémit à peine une vie furtive. Si les pillards arrivent, les pauvres paysans qui sont là blottis souffriront beaucoup. Mais des pas courent derrière nous : c'est le petit magistrat du lieu qui nous aborde avec mille politesses, s'incline, serre les poings sur sa poitrine, nous conjure de ne pas nous

aventurer dans la nuit et de remettre au lendemain notre retour. Nous le remercions et continuons notre route. Nous remontons en auto, et comme il y a sur notre chemin un petit hôtel où les étrangers viennent souvent se reposer, nous y faisons halte pour téléphoner encore à Pékin. Mais nous voyons alors que la garde des portes n'entend pas avoir l'embarras de notre retour nocturne. On nous répond que les pillards sont déjà là, qu'ils pourraient prendre nos autos, et qu'il y va de notre sûreté de ne revenir que le lendemain. Alors, au moins, nous ouvrira-t-on? Là-dessus, pas de réponse précise. Le tout, pour les gens d'ici, c'est d'échapper aux difficultés présentes, de les rejeter dans le vague de l'avenir. Sur ces entrefaites, l'officier qui commande au village voisin se présente à nous : il nous avertit que la route est barricadée et que nous ne saurions passer. Dehors, la campagne est noire et tranquille. Mais il doit y avoir dans cette ombre des sentinelles effarouchées qui, à la première alerte, lâcheraient leur coup de fusil. Nous remettons au jour suivant la suite de notre aventure et nous nous étendons pour dormir, si les moustiques nous le permettent.

A l'aurore, nous sommes debout. La lumière est jaune, il fait déjà chaud et, dans un champ de lotus, un vieux paysan, à l'air goguenard, cueille les grosses fleurs pour nous les vendre. Nous repartons. La route qui mène à Pékin, très fréquentée d'habitude, fuit, déserte, dans le soleil. Enfin, le faîte des remparts apparaît. Les autos courent à travers le faubourg, arrivent au dernier tournant, et débouchent devant la porte : la porte est fermée.

J'avais déjà admiré la vieille muraille, mais jamais, je l'avoue, avec autant de conviction qu'aujourd'hui. Elle élève au milieu du ciel la maison de bois qui la surmonte et des hirondelles donnent leurs coups de ciseaux autour de ses grands créneaux moroses. Nous pénétrons dans le petit poste extérieur, accoté au bas du rempart et mes compagnons recommencent à parlementer. Mais qui prendrait sur soi de nous faire ouvrir? Le seul souci des Chinois dans une pareille occurrence, est de ne se charger d'aucune responsabilité. Il y a là quelques soldats et deux ou trois employés civils, dont un petit homme tout racorni par l'opium, qui semble en avoir fait un bibelot translucide. Il rit, s'empresse et engage aussitôt avec l'un de nous une conversation alerte et futile sur le pro-

duit de l'octroi. L'ennuyeux serait que ces fuyards dont on nous menace se missent à arriver, car, alors, Pékin resterait clos et rien ne desserrerait cette contraction de la peur. Justement en voici un, deux, trois, d'une pauvre mine, à la vérité, las, défaits, ayant encore un brassard aux couleurs de leur général. Ils entrent dans le poste, échangent quelques mots avec les soldats de la porte, sans se marquer d'aversion ni d'amitié. On dirait plutôt une de ces rencontres prudentes d'insectes, quand ceux-ci ne font que se tâter du bout de leurs antennes. Ces soldats, comme nous, voudraient rentrer dans cette ville où leurs chefs étaient les maîtres il y a quelques jours et qui refuse à présent de les recevoir. Quant à nous, nous attendons, la chaleur augmente; l'employé-bibelot lui-même s'est tu. Voici encore deux ou trois fuyards. Enfin un ordre arrive : grâce à l'entremise de notre légation, il paraît qu'on va vraiment nous ouvrir. Des appels viennent de l'autre côté de la porte. On entend un puissant bruit de chaînes et un grincement de verrous qui feraient merveille dans un mélodrame. Enfin l'un des vantaux énormes s'ébranle, nos autos pénètrent dans la demi-lune du bastion, tandis qu'un cordon de soldats barre le passage derrière nous. La seconde porte s'entr'ouvre ensuite ; l'immense enceinte nous avale ; nous sommes rentrés.

Pendant des semaines, Pékin reste ainsi claquemuré, de peur d'une invasion, d'un pillage. On raconte pendant ce temps comment la défection d'une division a changé le sort du combat, comment un général du parti vaincu a lancé, pour s'enfuir plus vite, le train qui l'emportait, sur ses propres troupes. Pourtant, comme il faut nourrir la ville, quelques-unes de ses portes s'entrebâillent à la fin du jour, et alors les bons campagnards entrent à la hâte, chargés de paniers, de légumes verts. Ces jours d'inertie et d'inquiétude sont les plus chauds de l'année, et la chaleur, paraît-il, dépasse encore ce qu'elle est d'ordinaire. L'enceinte fermée y ajoute on ne sait quelle idée d'étouffement. Il ne tombe pas une goutte d'eau. Parfois une lointaine caravane de nuages apparaît, mais, au-dessus de ces pays envieux, elle s'en va lentement, en emportant son eau comme un trésor. D'autres jours souffle un vent suffocant, qui élève des fantômes de poussière si hauts que la lumière en est offusquée. Alors on se renferme du mieux qu'on peut. Seuls quelques pauvres tireurs de *pousses* continuent leur trot machinal. Ceux qu'ils

traînent déploient un foulard sur leur figure pour se protéger, et comme le vent l'applique aux yeux caves, aux pommettes osseuses, on croit voir soudain, sous le ciel qui n'est qu'une fumée, une ville fantastique où des esclaves traîneraient des morts.

Le plus souvent, rien ne trouble la fadeur des heures. Étendu dans une chambre, on laisse le soleil régner dehors, et, sans être capable d'aucun travail, on essaie d'user le temps jusqu'au soir. Enfin l'astre a disparu; quelques petites étoiles s'ouvrent, rouges comme des yeux irrités. Des chauves-souris effumées tournent et plongent autour des maisons. Mais à peine l'absence du tyran a-t-elle apporté un soulagement presque imaginaire qu'une lune énorme et poudreuse apparaît pour le remplacer. La chaleur ne cède pas, le jour continue; minuit même ne sera qu'un midi plus pâle. Les cigales donnent toujours leurs coups de scie dans l'air embrasé. On voudrait ouvrir on ne sait quelle fenêtre close, briser une vitre dans ce ciel fermé. Le corps fiévreux est aussi incapable de repos que d'activité. Il succombe enfin, et l'on s'endort d'un mauvais sommeil, tandis que dehors le soleil se lève, que les collines lointaines se déploient comme des tentures et que des corbeaux volent à travers l'aurore, en poussant leur cri si dur et si rauque qu'il ressemble à un aboiement.

* * *

Les soleils couchants sont à Pékin d'une variété et d'une richesse admirables, parfois profonds et clairs, tels qu'on y sent déjà toute la délicatesse du Nord, le plus souvent, l'été, troubles, funestes, méchants, avec des coulées de violet, de bleu-noir, où l'on croit retrouver toutes les recherches de la céramique chinoise. Aujourd'hui, de la terrasse qui couvre le toit de l'hôtel, je regardais le couchant : les montagnes de l'Ouest appliquaient sur le ciel leur cloison grêle et délicate. Le soleil venait de disparaître derrière elles, mais une vaste haleine, un souffle d'or pur soulevait encore l'espace à l'endroit où il s'était abîmé. Des nuages effilés brillaient de teintes si crues et si irritées qu'il me semblait que les couleurs m'étaient révélées dans leur pureté, et que j'apercevais pour la première fois le violet, le jaune, le vrai rose. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette fête presque cruelle où manquait la douceur des teintes mêlées qu'on voit

sur la terre. Quand j'en détournai enfin mes regards, la ville, en bas, s'était rembrunie, tassée, résumée, mais les grands toits simplifiés des palais impériaux, surgissant au-dessus d'elle, imposaient à l'esprit l'aspect d'où leur vient peut-être encore leur contour, la forme primitive des tentes.

Alors, je me suis laissé tomber tout d'un coup dans l'abîme historique. J'ai revu la Chine antique, en ordre dès l'origine, depuis les trois Souverains, les cinq Empereurs, ceux dont le corps, tel qu'on le voit sur les stèles, s'enlaçait inférieurement aux formes des bêtes, ceux qui dominaient par l'influence, et dont le règne entier n'était qu'un acte immobile, et ceux qui, sobres, diligents, industrieux, endiguaient les fleuves, perçaient les montagnes, faisaient des tournées à travers l'Empire, usant d'un char pour courir les routes, d'une barque pour naviguer les rivières, d'un van pour glisser sur la boue, de crampons pour escalader les montagnes. Chacun régnait par la vertu d'un élément dont il prenait la couleur. Jamais, peut-être, une société humaine n'a été plus étroitement associée à l'ordre du monde. Chaque fonctionnaire n'était que le dédoublement et la transfiguration d'un agent naturel. Chaque trouble de l'univers avertissait d'un dérangement dans l'État. Un beau temps trop prolongé signifiait l'incurie de l'Empereur ; un ciel couvert, sa lourdeur d'esprit ; des pluies excessives, son injustice ; la sécheresse, sa négligence ; un vent violent, sa paresse ; une éclipse de soleil dénonçait la prédominance indue de l'Impératrice. Si des cerfs paraissaient dans les faubourgs, cela voulait dire que les flatteurs emplissaient la Cour. Quand les oies sauvages se retiraient au fond des campagnes, c'était une image visible de l'éloignement des sages.

Dans cet univers sans fissure, il ne restait de place pour rien de fortuit. Même le monde délirant du rêve était réduit à un sens exact. Des officiers parcouraient l'Empire afin de noter les songes. L'avenir se rendait aux devins, qui consultaient la tortue et l'achillée. Une numération exacte enfermait les choses. Il y avait les cinq châtiments, les six devoirs, les cinq rites, les cinq notes et les huit instruments. Quand l'Empereur était vertueux, l'ordre régnait par cela même. Coiffé d'un chapeau carré à brides rouges, le Fils du Ciel labourait son champ ; les princes labouraient le leur, coiffés d'un chapeau carré à brides vertes. Une musique pure et correcte rendait compte de l'harmonie de

l'Empire. Les cent familles étaient heureuses. Le phénix mâle et le phénix femelle venaient se poser sur les toits du palais.

Toutes ces vastes civilisations de l'Asie antique nous imposent pareillement par leur façon impassible d'aplanir et de diviser les masses humaines qui leur servent d'assises. Mais nulle part le pouvoir de l'idée centrale n'est si grand que dans l'ancienne Chine. La règle n'y contient pas seulement les inférieurs. Elle s'élève jusqu'à l'Empereur, elle le soumet, lui aussi, et il n'est que l'emblème exposé à tous des obligations et des rites auxquels chacun doit s'astreindre. Rien ne limitait le faste délirant des rois d'Assyrie ; mais l'Empereur, en Chine, emportait comme des épines, dans l'appareil même de sa gloire, quelques détails destinés à le rappeler à sa simplicité. Sur son char de cérémonie, les nattes étaient de jonc ordinaire. Sa guitare aux cordes rouges était trouée à dessein, pour que la rudesse des sons vexât l'oreille et l'empêchât de s'habituer à de trop molles harmonies. Dans ce besoin de se morigéner, on reconnaît l'esprit de privation d'une société agricole, et ainsi, dès l'ouverture des âges, nous apparaît l'édifiante, l'imposante médiocrité chinoise. Mais un autre trait marque cette première Chine : c'est la louange particulière donnée aux Empereurs inactifs, à ceux qui gouvernaient mieux l'Empire par leur immobilité centrale qu'ils n'auraient pu le faire au prix de beaucoup d'efforts. Sans doute l'Asie n'a jamais cru à l'action, elle l'a humiliée aux pieds de la spéculation et du rêve. Mais il appartenait au génie chinois, moins désintéressé et plus positif, d'implanter l'inaction dans l'action même, d'en garantir l'excellence, d'y voir un moyen efficace d'influence et de pouvoir. Ainsi se faisait le grand partage. La religion, la pensée pure et la poésie s'épanchaient d'ailleurs, de l'Inde inventive qui nourrit les âmes. Mais, comme Rome en Occident, la Chine étonnait les peuples par la solidité de son aplomb et la fermeté de son ordonnance, elle s'imposait à eux par sa majesté politique. Depuis les premiers jours de l'histoire jusqu'au siècle où nous vivons, son Empereur immobile a été pour les nations qui l'apercevaient le type auguste de sa puissance.

***

La crise politique qui vient d'agiter la Chine du Nord est pour le moment conjurée. Comme on remet en ordre des

meubles dérangés par une querelle, ainsi l'on a rétabli l'appareil fictif qui recouvre ici l'anarchie. Toan et son parti ayant succombé, le Président de la République a désavoué les mesures qu'il avait prises sur leur injonction. Il s'est, comme les Empereurs, accusé dans un document public et chargé de toutes les fautes, sans pour cela se démettre. Les ministres de l'ancien Gouvernement ayant été décrétés d'accusation, on les recherche et leurs photographies sont affichées à tous les carrefours, ce qui me vaut de revoir ainsi, mis au pilori, en grand habit et couverts d'ordres, la plupart des personnages avec qui j'ai eu l'honneur de dîner à mon arrivée. Tout le monde, du reste, sait qu'ils sont réfugiés à la légation japonaise. Pour le cas où ils voudraient s'en échapper bien ostensiblement et se faire prendre de bonne grâce, on a placé une garde à chaque porte du quartier des Légations. Ainsi les apparences sont sauves, et ils s'échapperont en fait quand il leur plaira. Cependant Tchang-So-Lin, le puissant général qui règne à Moukden, sans avoir pris part à la guerre, s'est saisi de la victoire. Il a près de trois cent mille hommes de troupes, certaines bien entretenues, et pourvu qu'il s'entende avec les Japonais, il est le maître de faire bien des choses. C'est, dit-on, un ancien brigand, qui n'en serait pas moins de bonne origine, car, sa famille ayant été exilée en Mandchourie à la fin de l'Empire, et étant tombée dans la dernière misère, ce serait pour la secourir qu'il aurait fait choix de cette profession décriée. Certains, parmi les étrangers, vantent son audace et sa décision, d'autres assurent qu'il n'obéit qu'à l'intérêt le plus grossier.

Tchang-So-Lin arrive aujourd'hui à Pékin : je suis venu voir son entrée. Le ciel est gris, le pavillon à cinq bandes flotte sur les édifices publics; la porte de la ville impériale, qui fut brûlée par les Boxeurs et restaurée depuis, surgit, avec ses toits cornus, comme un énorme taureau, sur la base qui l'isole entre les deux gares. Devant celle où doit arriver le général, on a dressé un petit arc de triomphe aux couleurs tendres, minutieux et mignard comme un ouvrage de vieille fille. Sur le trottoir, les soldats de police, d'un mot guttural, enjoignent au peuple de passer vite et bientôt le vide se fait; les soldats rangés portent, épinglée sur leur tunique, une fleur de papier avec une banderole. Des cavaliers ont mis pied à terre, près de leurs montures mongoles, que dépassent quelques grands chevaux du Turkestan.

De temps en temps, un auto fuit à toute vitesse. Enfin, une trompette jette un long cri. Alors commencent à défiler pêle-mêle de petits chariots chargés de bagages, des charrettes, toute une cohue que fendent des autos, portant parfois jusqu'à quatre officiers debout sur chacun de leurs marchepieds, de sorte qu'on peut à peine apercevoir, dans le fond, un général gras et bouffi, avec ses décorations et sa fleur de papier sur la poitrine. Soudain, lancés comme une poignée de cailloux, quelques cavaliers passent au galop, les uns montant leurs petits chevaux avec une aisance qui rappelle les Mongols des vieilles peintures, les autres, au contraire, inquiets et ballottés sur les leurs. Un gros officier, vacillant comme un sac, accroche fortuitement mes regards : ils sont passés et je n'ai pas vu Tchang-So-Lin, qui était pourtant dans la troupe. Telle a été l'entrée à Pékin de l'homme qui y est le maître.

Maintenant s'avance une compagnie de fantassins, annoncés par des clairons plaintifs et par deux grands étendards rouges, où éclatent en blanc les caractères qui composent le nom du chef. Les deux premiers rangs portent haut des hallebardes d'honneur, parées de houppes rouges. Au dernier rang marchent des mitrailleurs avec leurs engins, et ce n'est jamais sans un étrange malaise qu'on voit nos armes entre ces mains étrangères. Ils défilent d'un pas mou, avec leur visage impersonnel, leur air somnolent, comme traînés par la sonnerie de leurs clairons malheureux.

Le soir, le vieux Toan, vaincu qu'on respecte, a galamment envoyé tout un repas à son rival triomphant : les vieilles manières subsistent encore.

DANS LA FOULE

Le peuple, cependant, que pense-t-il ? se borne-t-il à subir ces changements avec la seule espérance de ne pas trop en pâtir? Prend-il parti dans ces luttes? Ces jours-ci, beaucoup ont pavoisé, mais un peu, semble-t-il, comme des gens qui craindraient d'être molestés et qui se dépêcheraient d'avertir qu'il leur est arrivé quelque chose d'heureux, de peur qu'on ne leur prouvât le contraire.

Sortons, plongeons-nous dans ce peuple. Un véritable observateur ne dédaigne jamais ce qui est offert à tous. Dans cette

foule qui me coudoie sont répandus, comme en poussière, les caractères qui font la différence des deux mondes. Je me trouve aujourd'hui dans une petite rue qui fuit entre ses murs bas, surmontés de quelques tristes feuillages. Une vieille s'en va dans un *pousse*, son maigre chignon piqué d'une fleur, tout le bas de son visage rogue et sec engagé dans un goître énorme. Des enfants jouent languissamment devant une porte. Une femme fait quelques pas, en vacillant sur ses moignons triangulaires, pareille à ces oiseaux qu'on a estropiés pour les empêcher de s'enfuir. Les marchands ambulants passent, l'un après l'autre, chacun s'annonçant par un bruit particulier. Le coiffeur tient un diapason qu'il fait vibrer par moments; le vendeur de gâteaux entrechoque deux coupelles de cuivre; un autre joue d'une cliquette de bois; un autre tient dirigé vers la terre le long manche d'un tambour, que viennent battre deux noyaux durs attachés à des lanières. Ce furtif frisson sonore s'échappe de l'espalier de grelots qui surmonte le petit meuble où le raccommodeur emporte son attirail. Tous ces bruits ont quelque chose de sourd et de contenu, qui associé à la vie toujours pareille, à l'effort infime et tenace de ces petits marchands, évoque l'idée d'un monde d'insectes. On dirait que le grillon et la sauterelle s'avertissent entre eux, d'un appel assez distinct pour être reconnu, assez étouffé pour ne pas donner l'éveil à l'oiseau qui, peut-être, les guette. Seul, dans cette universelle prudence, retentit un son clair, limpide, comme si celui qui s'annonce ainsi n'avait rien à craindre de personne : c'est le *gong* argentin d'un aveugle.

Revenons dans une grande rue. Voici les restaurants, avec les cratères de leurs fourneaux, les petits pains cuits à la vapeur, boulets de pâte fumante. Des *coolies* broutent leur riz dans un bol. Un enfant nu enfonce tout son visage dans une tranche de pastèque. Des marchands gras, demi-nus, viennent, du fond de leur boutique, happer un peu de fraîcheur, comme ces poissons qu'on voit, par les jours d'été, remonter vers la surface de l'eau. Des mendiants ont des figures insensibles qui ressemblent, en vide et en nul, aux visages sublimes des ascètes, des contemplateurs. Mais ces détails ne ressortent point, ils sont pris dans un ensemble d'où il faut faire un effort pour les dégager : on ne voit d'abord qu'une multitude où tout se tient, et la chaleur semble rendre plus compacte encore cette pâte d'êtres.

Seul, parfois, l'éclat d'une querelle rompt l'atonie de cette foule, et à voir la rage hystérique, l'air gauche et furieux des deux adversaires, qui se regardent avec l'envie de se dévorer, et l'embarras de ne pas savoir comment faire, on comprend quelle violence d'instincts les rites ont tenue en bride. Mais ces disputes sont rares. Chacun des passants va à ses affaires sans se détourner. Les badauds mêmes n'offrent aux acccidents de la rue qu'une curiosité terne, pareille à une glace sans tain. Les visages n'ont pas de regard; les inflexions des voix ne sont jamais caressantes. On emporte l'impression d'un peuple indifférent, insensible, et c'est bien là l'un des points sur lesquels on croit d'abord saisir une différence capitale entre les deux mondes. On trouve ici de la bonhomie bien plus que de la douceur. Même dans les petites boutiques où l'on est reçu avec le plus de politesse, s'il arrive qu'on se heurte, qu'on se cogne assez rudement, les bonnes gens éclatent de rire. Telle est leur réaction naturelle. J'en ai vu rire ainsi devant des accidents graves, qui n'étaient à leurs yeux que des mésaventures comiques. Ils auraient aussi bien ri devant une mort. A Pékin, lors de la dernière tentative de restauration, les soldats impériaux et républicains tiraillaient sur une place : deux troupes du même parti s'étaient séparées pour s'abriter et auraient voulu communiquer par un messager. Mais il fallait passer à découvert sous le feu de l'ennemi. C'était la mort assurée. Les hommes de l'un des groupes avaient un enfant avec eux : ils lui persuadèrent de tenter la chose. L'enfant ignorant les crut, sortit, fut tué. Tous les soldats rirent. A la prise de Canton par les troupes anglo-françaises, en 1857, les *coolies*, qui s'étaient mis au service des alliés, grisés par la bataille, en firent bien plus qu'ils n'y étaient obligés et se mêlèrent vraiment au combat. L'un d'eux ayant eu la tête emportée par un boulet, cela fit rire aux éclats tous ses camarades.

***

Une des raisons qui contribuent à rendre pauvre l'aspect de la foule chinoise, c'est qu'elle est peut-être celle où les femmes jouent le moindre rôle. La femme, ailleurs, est une source immense de poésie, soit, en Europe, par l'évidence où elle se produit, soit, en Orient, par le secret qui la couvre. Elle n'est ici ni réservée ni offerte, réduite seulement à un abaissement sans mystère. Vêtues d'une courte blouse, et de l'étroit pan-

talon noir, clopinant sur leurs pieds infirmes, les cheveux tirés, la figure revêche, les Chinoises ordinaires ne se signalent que par la morne coquetterie de quelques bijoux, auxquels elles n'ajoutent point de sourire ni de regard. Les plus jolies n'ont qu'un charme d'effacement. Les femmes Mandchoues sont plus belles, grandes et droites, dans la robe qui les inonde du cou jusqu'aux pieds, avec leur anguleuse coiffure de soie noire, leurs larges yeux immobiles, leur air d'idoles et leurs joues de fard.

***

Parfois, dans cette foule, aussi distincte d'elle qu'un vaisseau des flots qui le portent, une cérémonie apparaît : ce sont des cortèges funéraires ou nuptiaux, qui d'abord, pour l'étranger, ne se distinguent guère les uns des autres. On aperçoit, au-dessus des têtes, des cigognes de papier, ou, branlants, oscillants, tout formés de verdure, ces gros lions chinois pareils à des caniches épouvantables, qui tombent dans le bouffon, malgré leurs efforts pour rester terribles. Ce matin, je me trouve sur le passage d'un grand enterrement. Le ciel est gris, un vent aigre tourmente les jupes brodées des parasols d'honneur. Des hommes avancent sur deux rangs, vêtus de chemises vertes, serrées à la taille, où sont peints au pochoir des caractères couleur de rouille. Ils ont des chapeaux de feutre, plats comme des assiettes, avec un plumet dépenaillé piqué au milieu, et tiennent des hampes rouges terminées par des emblèmes bouddhiques de bois doré. Voici les grandes poupées de papier, serviteurs et concubines, qu'on va brûler pour les envoyer au mort, et qui, avec leur niais sourire, leur air de légèreté et d'inanité, semblent déjà tout prêts à s'évaporer dans les flammes. Des enfants portent sur des planchettes des pavés de papier doré, qui, dans cet appareil illusoire, représentent les richesses qu'on destine au défunt; d'autres tiennent des bouquets de fleurs artificielles, dont les couleurs tendres semblent transir sur le fond du ciel menaçant. De place en place, marchent des hommes en culotte de toile, aux mollets et aux pieds nus, habillés, comme nos anciens forçats, d'une camisole et d'un bonnet écarlates, et tenant un *gong* qu'ils frappent parfois, pour régler les mouvements du cortège. Quand celui-ci s'arrête, les enfants plaisantent, rient entre eux, ou bien carguent à grand

peine, ainsi que des voiles, les pans des fastueux parasols, où l'on voit alors, comme des oiseaux qui se posent, les dragons et les phénix se replier sur les grosses pivoines vineuses. Des figurants se grattent, d'autres fument une cigarette; ce sont les gueux les plus sales de Pékin et l'on n'a rien fait pour leur donner un air présentable. Ce qui manque le plus aux cérémonies de l'Asie, c'est cet apprêt bourgeois qu'on voit dans les nôtres : il y règne, au contraire, plus de pompe que de soin, un mélange d'apparat et de négligence, de faste et de guenille, qui a sa grandeur. Le *gong* retentit de nouveau, le cortège se remet en branle. On entend maintenant des mugissements, et bientôt l'on voit avancer des hommes qui soufflent par moments dans de longues trompes de bois, tandis que d'autres heurtent des tambours, dont les tabliers brodés pendent sur leurs pantalons en loques; puis vient une charrette chinoise, tendue de rouge et de vert, puis une chaise fleurie où trônent la tablette et le portrait du défunt, mais, par une innovation qui atteint la cérémonie en plein cœur, ce n'est plus, au lieu d'une peinture comme autrefois, qu'un agrandissement photographique : un orchestre, ensuite, secoue ses sonnailles, puis apparaît un parasol particulièrement magnifique, qui accable de sa gloire les trois porteurs à mine de singe occupés à le soutenir.

Maintenant les figurants sont en blanc, comme pour annoncer le progrès du deuil; des bandes de toile couvertes de caractères flottent au vent; des enfants s'écoulent d'un pas plus pressé, en portant des coffrets, des vases; des prêtres marchent derrière eux, en robes de toile grise; un groupe d'hommes les suit à pas lents, un chrysanthème de papier blanc épinglé sur la poitrine : c'est la famille. Plusieurs sont coiffés de chapeaux mous à l'européenne, mais les parents proches ont observé tous les rites. Ils sont chaussés de bottes blanches, coiffés de bandeaux blancs aux houppes de laine, vêtus d'une toile blanche qu'ils portent non bordée et même tachée, pour témoigner de l'égarement où les a jetés la douleur. Le principal, un homme long et maigre, s'appuie au bâton rituel, qui doit être en bois de coudrier, et qui est recouvert de papier blanc. Deux autres le soutiennent sous les aisselles; quelque bruit qu'on fasse dans la rue, il ne relève pas la tête, il ne détourne pas les yeux, et, par moments, il pousse la convenance jusqu'à feindre de s'évanouir. Derrière lui, un homme heurte une cliquette de bois et parmi

des vols de papier-sapèques, entre les écriteaux et les écharpes, énorme, glorieux, triomphal, écrasant sa chiourme de porteurs, apparaît enfin le cercueil, sous sa housse de drap rutilante. Puis il n'y a plus qu'une dernière monnaie de détails, des enfants encore, des piquets reliés par des toiles jaunes, des chaises, des charrettes tendues de blanc.

***

J'ai assisté ce matin à la distribution des prix, au collège des Maristes. Il y avait là près de quatre cents élèves. Un petit divertissement précédait la lecture du palmarès; le programme annonçait des fables de La Fontaine, quelques scènes de Molière, et, tout en me réjouissant que, grâce au zèle des Frères, notre meilleure langue arrivât jusqu'ici, j'avoue que je m'étais attendu à ces récitations un peu mornes dont les élèves s'acquittent comme d'un devoir. Que je me trompais! Rien n'était comparable au plaisir des auditeurs, sinon celui des acteurs eux-mêmes. Le : *Qu'allait-il faire dans cette galère?* suscita des rires inextinguibles. Pas un trait n'était perdu. On reconnaissait un peuple très porté à l'observation, très propre à attraper les ridicules des autres et à s'en divertir. Puis on a lu le palmarès. Ceux qui avaient remporté des prix venaient les recevoir, et je me souviens particulièrement de l'un d'eux, un garçon de quatorze ans, que les Frères me signalaient comme un de leurs élèves les plus remarquables. Il est impossible d'avoir meilleur air, ni de recevoir les compliments avec plus de bienséance qu'il ne faisait. Il était d'une figure si prévenante qu'on ne pouvait s'empêcher de souhaiter que cet écolier fût vraiment admis un jour à ces fêtes du savoir et de la sagesse où s'ennoblissent pareillement les hommes des races les plus différentes. En le regardant sourire, j'apprenais ce qu'est la grâce chinoise, non point celle d'une nature, d'une race et d'un climat, mais la grâce acquise, et parfois exquise, d'une civilisation, d'une politesse et d'une culture.

ABEL BONNARD.

(A suivre.)

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER
DE LA GRANDE ARMÉE

PUBLIÉS PAR MAURICE BARRÈS, SON PETIT-FILS

II [1]

LES HÉROS DE L'ÉPOPÉE DEVIENNENT « LES BRIGANDS DE LA LOIRE »

TILSITT

19 juin. — A Tilsitt, sur le bord du Niémen. Les Russes étaient campés sur l'autre rive du fleuve, où on les voyait et les entendait facilement, surtout quand ils se réunissaient le soir pour chanter la prière. Le beau pont en bois établi sur cette rivière était brûlé; aucune communication n'était possible entre les deux rives, car toutes les barques et bateaux avaient été emmenés ou coulés bas : cependant, quand il fut convenu qu'une entrevue entre les deux Empereurs aurait lieu sur un radeau, au milieu du fleuve, il s'en trouva pour porter les matériaux nécessaires à sa construction.

Ces préparatifs nous préoccupèrent singulièrement ; on était las de la guerre, on se voyait en quelque sorte à l'extrémité du monde civilisé, à cinq cents lieues de Paris et exténué de fatigue. C'était bien suffisant pour désirer de voir sortir de ce radeau une paix prochaine, et digne des grands efforts d'une armée qui avait tout fait pour vaincre les ennemis de la France.

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

25 juin. — J'étais sur le rivage quand l'Empereur s'embarqua pour rejoindre l'empereur Alexandre, et j'y restai jusqu'à son retour. Ce spectacle était si extraordinaire, si merveilleux qu'il méritait bien tout l'intérêt qu'on y attachait.

26 juin. — D'après les conventions arrêtées la veille sur le radeau, l'empereur Alexandre devait venir habiter Tilsitt avec sa suite et 800 hommes de sa garde. La ville fut déclarée neutre et partagée en partie française et en partie russe. Il nous fut défendu d'entrer, même sans armes, dans le quartier habité par l'empereur de toutes les Russies. Cependant, plus tard il fut permis de le traverser pour nous rendre à notre faubourg qui se trouvait dans cette direction, mais en tenue de promenade.

Ce 26 juin, nous prîmes les armes à midi et fûmes nous former en bataille dans la belle et large rue où habitait Napoléon : l'infanterie était à droite et la cavalerie à gauche. A un signal convenu, Napoléon se rendit sur le bord du Niémen pour recevoir Alexandre et le conduire à son logement.

Peu de temps après, ces deux grands souverains arrivèrent, précédés et suivis d'un immense et superbe état-major, ayant échangé leurs cordons et se tenant par la main comme de bons amis. Après avoir passé devant le front des troupes, les deux Empereurs se placèrent au pied de l'escalier de l'empereur Napoléon, et nous défilâmes devant eux.

Une fois le défilé terminé, nous rentrâmes dans nos bivouacs, et l'empereur Alexandre fut reconduit chez lui avec le même cérémonial.

27 juin. — Grandes manœuvres et exercices à feu de toute la garde impériale, sur les hauteurs de Tilsitt, devant Leurs Majestés Impériales. Napoléon tenait beaucoup à ce que sa Garde justifiât la haute renommée qu'elle s'était acquise, car dans les feux, il passait derrière les rangs pour exciter les soldats à tirer vite, et dans les marches, pour les exciter à marcher serrés et bien alignés. De la voix, du geste, du regard, il nous pressait et nous encourageait. De son côté, l'empereur Alexandre était bien aise de voir de près ces hommes qui, soit qu'ils chargeassent sur sa cavalerie, soit qu'ils marchassent sur son infanterie, suffisaient par leur seule présence pour les arrêter ou les contenir. Il arriva un moment qu'il s'était placé devant nos feux. Napoléon fut le prendre par la main, et le retira de là en lui disant : « Une maladresse pourrait causer un grand malheur. » Alexandre

répondit : « Avec des hommes comme ceux-là, il n'y a rien à craindre. »

Après le défilé, qui fut très bien exécuté, on mit à l'ordre du jour les témoignages de la satisfaction que l'empereur Alexandre avait plusieurs fois manifestée pendant les manœuvres.

28 juin. — Arrivée de Sa Majesté le roi de Prusse. J'étais en faction en bas des escaliers de la rue, quand l'empereur Napoléon vint le recevoir à la descente de sa voiture. Il lui prit la main, et le fit passer devant pour monter les escaliers. Ce n'était pas la réception du 26, c'était un roi vaincu qui venait demander un morceau de sa couronne brisée.

3 juillet. — Les négociations pour la conclusion de la paix presque terminées, les 2es régiments de chaque arme de la Garde reçurent l'ordre de partir le lendemain pour Kœnigsberg et ensuite pour la France. Cette nouvelle fut accueillie avec une grande démonstration de joie. La glorieuse paix qui venait d'être signée à Tilsitt nous dédommageait bien de tous les maux que nous avions soufferts, pendant ces quatre grandes, rudes et vigoureuses campagnes, mais nous n'en étions pas moins désireux de nous reposer un peu plus longtemps, de laisser aux rateliers d'armes nos lourds fusils et sur la planche nos incommodes sacs, sauf à les reprendre l'un et l'autre, si l'indépendance de la France réclamait nos bras et notre vie. Pour le moment, nous en avions assez.

RETOUR EN FRANCE

25 novembre. — A Paris. Entrée triomphale de la Garde.

La ville de Paris avait fait élever, près de la barrière du Nord ou Saint-Martin, un arc triomphal de la plus grande dimension. Cet arc n'avait qu'une seule arcade, mais vingt hommes pouvaient y passer de front. A la naissance de la voûte, et à l'extérieur, on voyait de grandes Renommées présentant des couronnes de laurier. Un quadrige doré surmontait le monument, des inscriptions étaient gravées sur chacune des faces.

Dès le matin, l'arc de triomphe était entouré par une foule immense de peuple. Arrivés de Rueil, vers neuf heures, nous fûmes placés en colonne serrée dans les champs qui bordent la route et le plus près possible de l'arc de triomphe en laissant la route libre pour la circulation.

A midi, tous les corps étant arrivés, les aigles furent réunies à la tête de la colonne et décorées par le préfet de la Seine. Des couronnes d'or avaient été votées par le Conseil municipal qui, avec les maires de Paris, entourait le préfet M. Frochot, et tout notre État-major général ayant à sa tête le maréchal Bessières, notre commandant en chef. Après les discours d'usage, et la rentrée des aigles à leur place habituelle, 10 000 hommes en grande tenue s'avancèrent pour défiler sous l'arc de triomphe au bruit des tambours, des musiques des corps, de nombreuses salves d'artillerie et des acclamations d'un peuple immense qui s'était porté sur ce point. De la barrière au Palais des Tuileries, les mêmes acclamations nous accompagnèrent. Nous défilions entre les haies formées par la population de la capitale. Toutes les fenêtres, tous les toits des maisons du faubourg Saint-Martin et des boulevards étaient garnis de curieux. Des pièces de vers où nous étions comparés aux dix mille immortels, et des chants guerriers étaient chantés et distribués sur notre passage. Des vivats prolongés saluaient nos aigles. Enfin, l'enthousiasme était complet et la fête digne des beaux jours de Rome et de la Grèce.

En arrivant aux Tuileries, nous défilâmes sous le bel arc de triomphe qui avait été construit pendant notre absence. A la grille du Carrousel, après avoir déposé nos aigles au Palais où elles restaient habituellement pendant la paix, nous traversâmes le Jardin des Tuileries et y laissâmes nos armes formées en faisceaux.

On se rendit ensuite aux Champs-Élysées, où une table de 10000 couverts nous attendait. Elle était placée dans les deux allées latérales. Au rond-point était celle des officiers, présidée par le maréchal. Le dîner se composait de huit plats froids, qui se répétaient indéfiniment; tout était bon; on était placé convenablement, mais malheureusement la pluie contraria les ordonnateurs et les héros de cette magnifique fête.

Après le dîner, nous fûmes déposer nos armes à l'École militaire, où nous étions casernés, et rentrâmes dans Paris pour jouir de l'allégresse générale, des illuminations, des feux d'artifice, des danses publiques et jeux de toute espèce. Les pauvres eurent aussi leur part dans ce gigantesque festin.

Nous venions d'être absents de Paris ou de Rueil un an, deux mois et cinq jours.

Durant plusieurs jours, les fêtes continuèrent. Le 26, tous les spectacles de la capitale furent ouverts à la Garde. On avait réservé pour elle le parterre, l'orchestre et les premières loges, ainsi que les premiers rangs des autres. Je fus du nombre de ceux qui furent désignés pour le grand Opéra. On joua le *Triomphe de Trajan*, pièce de circonstance et pleine d'allusions à la campagne qui venait de se terminer. La beauté du sujet, les brillantes décorations, la pompe des costumes et le gracieux des danses et du ballet, m'enivrèrent de plaisir. Quand Trajan parut sur la scène, dans son char de triomphe, attelé de quatre chevaux blancs, on jeta du centre du théâtre des milliers de couronnes de laurier dont tous les spectateurs se couronnèrent comme des Césars : ce fut une belle soirée et un beau spectacle.

Le 28, le Sénat conservateur nous donna, ou voulut nous donner, une superbe et brillante fête. Tout était disposé pour qu'elle fût belle et digne du grand Corps qui l'offrait, mais malheureusement, le mauvais temps la rendit fort triste, et même désagréable. On avait élevé un temple à la Gloire où toutes les victoires de la Grande Armée étaient rappelées sur des boucliers, entourés de couronnes de laurier et entremêlés de trophées militaires qui réunissaient les armes des peuples vaincus; des inscriptions évoquaient les grandes actions que la fête avait pour objet de célébrer; des jeux de toute espèce, des orchestres et une infinité de buffets bien garnis remplissaient ce beau jardin. Le neige qui tombait en abondance, l'humidité du sol et le froid noir de l'automne glacèrent nos cœurs, nos estomacs et nos jambes. Beaucoup de militaires demandèrent à se retirer, mais les grilles étaient fermées; il fallut parlementer avec le Sénat; tout cela entraînait des longueurs qui irritaient. Enfin, la menace d'escalader les murs s'étant répandue, la consigne fut levée, les portes ouvertes et tous les vieux de la Garde s'échappèrent comme des prisonniers qui recouvrent la liberté. Il n'y resta, je crois, que les fusiliers et ceux qui, n'ayant pas d'argent pour dîner en ville, trouvaient qu'il valait encore mieux manger un dîner froid que de ne pas dîner du tout. Ils durent s'en donner, car il y avait de quoi et du bon. Les officiers étaient traités dans le Palais. Je fus avec plusieurs de mes camarades dîner chez Véry; ensuite aux Français.

Peu après, l'Impératrice nous donna à dîner à la caserne,

par escouade : c'était l'ordinaire, mais considérablement augmenté, et arrosé d'une bouteille de vin de Beaune par homme.

Enfin, le 19 décembre, la Garde donna une grande fête à la ville de Paris. Elle eut lieu le soir dans le Champ de Mars et le palais de l'École militaire; les apprêts furent longs, parce qu'ils furent grandioses et tout militaires. Dans la vaste enceinte du Champ de Mars, on avait placé sur des fûts de colonnes des vases remplis de matières inflammables, ou des aigles avec des foudres ailés remplis d'artifice. Les vases et les aigles alternaient et se communiquaient par un dragon volant qui devait les embraser tous en même temps. Au-dessous des aigles étaient les numéros des régiments qui formaient la brigade, avec le nom du général qui la commandait, et sous les pots à feu, les noms d'une affaire et du général de division qui y commandait les deux brigades. Au milieu, une immense carte géographique du Nord de l'Europe faisait voir en lettres énormes les principales villes et le lieu de nos grandes batailles; et le chemin suivi par la Grande Armée dans les campagnes de 1805, 1806 et 1807 était tracé par des étoiles blanches sous lesquelles, ainsi que sous le nom des villes, il y avait un feu gras coloré qui devait brûler pendant que l'artifice qui entourait la carte serait lui-même en feu. Au-dessus de la carte on voyait des victoires ailées aussi garnies d'artifice, etc...

La Garde à pied se rendit en armes dans cette enceinte pour faire l'exercice à feu avec des projectiles d'artifice. Quand la nuit fut tout à fait close, l'Impératrice mit le feu à un dragon volant qui, au même instant, le communiqua à toutes les pièces d'artifice. Au même instant aussi, les 4 à 5000 hommes à pied de la Garde firent, avec les cartouches artificielles, un feu de deux rangs des plus nourris. Cette voûte des cieux éclairée par des milliers d'étoiles flamboyantes, ces épouvantables détonations qui retentissaient dans tous les points du Champ de Mars, les cris de la multitude qui encombrait les talus, tout concourait à donner à cette fête militaire les plus grandes proportions, la plus noble opinion du vouloir des hommes quand ils veulent employer toutes leurs facultés pour faire du beau et du sublime.

La Grande Armée tenait sa place dans cette fête de la Garde Impériale, puisque tous les corps d'armée, les divisions, les brigades et les régiments y figuraient numéralement.

Les feux et les salves d'artillerie terminés, nous rentrâmes au quartier. Le bal commença ensuite et se prolongea fort tard dans la nuit. Plus de 1500 personnes de la Cour et de la Ville y assistèrent; on dit qu'il fut magnifique...

JE SUIS NOMMÉ SOUS-LIEUTENANT

Le 31 décembre, le général Goules, notre colonel en premier, me fit dire de me rendre chez lui... Après m'avoir demandé mon nom, il sortit d'un tiroir de sa table plusieurs nominations de sous-lieutenant, où je distinguai sur le champ la lettre qui était pour moi. Il me demanda alors : « Avez-vous fait toute la campagne? Étiez-vous à Iéna, à Varsovie, à Eylau, à Kœnigsberg, à Berlin, au retour? » Je répondis oui à toutes les questions, parce que cela était vrai... — « Mais alors comment se fait-il que, lorsque j'ai fait demander après vous en différentes fois, on m'ait répondu que vous étiez inconnu au régiment? — Cela tient à deux faits, mon général : le premier, c'est que ce ne sont pas mes prénoms. Le décret porte Pierre-Louis, tandis que je m'appelle Jean-Baptiste-Auguste; le deuxième, c'est plus grave : j'ai le malheur de n'être pas aimé du sergent-major. — Ah! ah! pourquoi cela? — En voici la cause, mon général : à la bataille d'Eylau, un boulet coupa en deux le fusil du sergent-major, qui était alors reposé sous les armes et le bras gauche appuyé sur la douille de la baïonnette, ce qui lui fit faire une si singulière pirouette, que je ne pus contenir un éclat de rire qui m'échappa bien involontairement, sans malice et sans penser qu'il pouvait être blessé; il l'était en effet. En se retirant pour aller se faire panser, il me dit : Je me souviendrai de votre rire. Je compris de suite combien sa menace pourrait m'être préjudiciable, car je le connaissais haineux et rancunier; aussi je me tins sur mes gardes pour ne pas être puni par lui. A Kœnigsberg, à Berlin et ailleurs, quand on appelait mon nom au rapport pour me faire remettre ma lettre de service, il répondait : « Il y a bien un Barrès à la compagnie, mais ce n'est pas celui-là. » Il se gardait bien de m'en parler, de crainte que je ne fisse des démarches pour prouver que nous n'étions pas deux de ce nom dans les deux régiments. Voilà pourquoi, mon général, on m'a fait passer pour inconnu... »

Après quelques instants de réflexion, il me dit : « Mettez-vous à mon bureau et écrivez. » C'était une lettre au ministre de la

Guerre pour lui demander un duplicata de ma lettre et la rectification des prénoms. Après l'avoir signée, il me la remit en me disant : « Portez-la vous-même au bureau de l'infanterie et pressez-en le résultat. Quant à vous, vous êtes maintenant officier, je vous dispense de tout service jusqu'au moment de votre départ. »

Je rentrai tout joyeux à ma chambrée, où je reçus les félicitations de mes camarades et donnai de bon cœur un coup de pied à mon sac qui m'avait tant pesé sur les épaules... J'entrai chez un coiffeur pour faire couper ma queue, ornement ridicule que l'infanterie de l'armée ne portait plus, excepté un ou deux régiments de la Garde. Quand je fus débarrassé de cette incommode coiffure, je me rendis chez un ami de mon père pour lui faire part de mon changement de position et lui souhaiter une bonne année. Je dînai chez lui et ne rentrai au quartier qu'à dix heures du soir. Ainsi, dès le premier jour, je profitai des avantages de mon nouveau grade.

Je restai à Paris jusqu'au 6 février au soir. Je mis à profit avec délices les quelques jours de liberté que je me donnai pour mieux connaître cette immense ville, passer les soirées aux spectacles et voir plus souvent quelques amis que j'y avais. Quel heureux changement je venais d'éprouver ! Il faut avoir fait trois campagnes et même quatre, le sac sur le dos, et avoir parcouru à pied la moitié de l'Europe pour apprécier toute ma félicité. J'avais servi dans la Garde réellement trois ans, six mois et dix-sept jours.

Ma feuille de route me fut donnée sur ma demande le 2 février pour Neufbrisach, dépôt du 16e léger, et ma place fut retenue le 5, pour partir le 7 au matin, aux Vélocifères de la rue du Bouloi.

De Neufbrisach, Barrès est envoyé à Rennes; de Rennes à Napoléonville (Pontivy), Quiberon, Belle-Isle-en-Mer, et au début de 1809, affecté au 47e régiment, dont le dépôt était à Lorient.

ESPAGNE ET PORTUGAL

Promu lieutenant le 16 septembre 1809, Barrès fait partie de l'armée d'Espagne. Il passe à Irun le 14 janvier 1810, le 15 à Ernani, le 26 à Burgos.

Les trente-deux jours que nous restâmes à Burgos se passèrent fort tranquillement et même agréablement. Nous avions besoin

de repos. Les quarante-huit journées de marche que nous venions de faire nous avaient rudement fatigués. Le général de division Solignac, gouverneur de la vieille Castille, donna plusieurs grandes soirées fort remarquables par leur éclat, leur affluence et la rage du jeu. Le duc et la duchesse d'Abrantès, arrivés quelques jours après nous et auxquels nous avions été présentés, se trouvèrent à quelques-unes de ces soirées dansantes. Il y avait en outre beaucoup d'autres généraux et de grands personnages des deux nations. Ces réunions étaient gaies, vives, opulentes. Les dames espagnoles qui s'y trouvaient en grand nombre ne se faisaient généralement remarquer que par leur gaucherie et le mauvais goût de leur toilette française. Celles qui avaient eu le bon esprit de conserver le costume national étaient beaucoup mieux.

8 avril. — A Léon. Dans la matinée, j'avais reçu l'ordre de rejoindre mon bataillon. En route, étant à quelque cent pas du détachement et dans une position à ne pas être aperçu de lui par la forme du terrain, je fus accosté par un homme à cheval, armé jusqu'aux dents, en costume espagnol dans le genre de celui de Figaro, avec un ample manteau par dessus. A peine l'eus-je vu, qu'il était sur moi. Il ouvre rapidement son manteau, cherche dans ses poches comme pour prendre ses pistolets, et me présente une attestation pour indiquer qu'il était au service de la France, je ne sais à quel titre. Ma contenance fut assez embarrassée, croyant bien avoir à faire à un guerilla, avec d'autant plus de raison que je n'avais que mon épée pour me défendre, pauvre arme contre des pistolets, un tromblon et une lance. Cette surprise inattendue me fit penser qu'il n'était pas prudent de s'éloigner de sa troupe dans un pays où chaque arbre, buisson ou rocher cachait un ennemi.

Le 4e bataillon était parti dans la matinée pour le blocus d'Astorga. Nous restâmes dans Léon jusqu'au 16 avril avec le 5e bataillon de notre division.

14 avril. — Au pont d'Orbigo, bourg à deux lieues d'Astorga... Nous restâmes dans ce bourg pour assurer les communications avec Léon et le derrière des troupes employées au siège d'Astorga, escorter les convois de vivres et de munitions de guerre, soigner les malades et les blessés des troupes du siège et fournir des détachements armés pour les tranchées.

Le duc d'Abrantès étant arrivé, le blocus d'Astorga fut

converti en siège. L'artillerie nécessaire pour battre en brèche l'avait précédé. Les travaux de sape commencèrent immédiatement. Le 20 avril (vendredi saint), la batterie fut démasquée et tira pendant trente-six heures sans discontinuer sur le mur d'enceinte. Mais pas assez armée ou peut-être trop éloignée, son effet fut médiocre; malgré cela, l'assaut fut déclaré praticable. Il eut lieu le 21, à cinq heures du soir. Six compagnies d'élite, dont deux de notre 4e bataillon, furent chargées de cette terrible mission. Il fut long, meurtrier et incomplet. A cinq heures du matin, les assiégeants étaient retranchés sur la brèche sans que nous pussions pénétrer dans la ville par la difficulté des obstacles que notre troupe rencontra sur son passage. Toutefois, le commandant, quand le jour fut venu, demanda à capituler. On accéda à ses propositions et il fut convenu que la garnison sortirait le jour de Pâques à midi avec les honneurs de la guerre et qu'elle serait prisonnière de guerre.

Les pertes des Français furent très considérables, beaucoup trop, eu égard à l'importance de la place. Mais le commandant du 8e corps d'armée voulait faire parler de lui, il voulait conquérir, sur les murs de cette bicoque, un bâton de maréchal d'Empire. Nos deux compagnies eurent plus de cent hommes tués ou blessés, dont trois officiers de voltigeurs tués sur la brèche et deux de grenadiers blessés.

La matinée de Pâques fut employée à perfectionner les travaux, pendant qu'on parlementait, et à donner la sépulture à toutes les victimes de cette triste nuit. A midi, la garnison sortit avec ses armes, qu'elle déposa hors des murs; elle était encore forte. Dans le nombre, il se trouvait cinq à six déserteurs français qui furent reconnus et fusillés sur le champ, sans même prendre leurs noms.

Le 15 septembre Barrès passe la frontière du Portugal, où notre armée, forte de 50.000 hommes, était commandée par Masséna.

25 septembre. — Dans cette journée, nous fûmes attaqués assez vivement par un parti ennemi; mais, vivement repoussé, il se retira après nous avoir tué et blessé plusieurs hommes.

Le lendemain, nous eûmes une alerte qui nous donna autant d'ouvrage que d'inquiétude. Le matériel que nous escortions était parqué sur une lande calcinée par les grandes chaleurs que nous éprouvions depuis notre entrée dans ce royaume désert. Le feu se mit à cette bruyère desséchée et fit de si grands pro-

grès, malgré tous les moyens employés pour l'arrêter, qu'on fut obligé, pour empêcher la destruction, de faire venir les chevaux et d'atteler à la hâte pour les parquer sur un autre terrain. Le danger était grave et la perte immense pour l'armée, car toutes ses ressources pour la continuation de la guerre étaient dans ce parc de réserve.

27 septembre. — Au bivouac. Assez près du lieu où se donna le même jour la bataille de Bussaco et d'Alcoba, où nous fûmes sinon battus, du moins repoussés de tous les points dont on cherchait à s'emparer. Cette funeste journée, qui coûta à l'armée plus de 4000 hommes tués ou blessés, la découragea beaucoup. Cependant, le maréchal Masséna ne renonça pas au projet de marcher sur Lisbonne. Ayant reconnu un peu trop tard, et quand le mal était fait, que la position de l'Alcoba était inexpugnable de front, il résolut de tourner par la droite, en s'emparant des défilés de Serdao que Wellington avait négligé d'occuper. Cette faute obligea le général anglais de battre en retraite, de repasser le Mondego, d'évacuer Coïmbre et de nous abandonner tout le pays entre les montagnes et la mer. Ainsi, malgré notre grave échec, nous continuâmes à poursuivre une armée victorieuse, abondamment fournie de tout, ayant la sympathie des populations pour elle, tandis que nous, nous ne vivions que de maraudes, qu'il fallait aller chercher loin, ce qui augmentait les fatigues et les dangers des soldats.

12 octobre. — A Alemquer, petite ville, quartier général du maréchal prince d'Essling, un peu éloignée de la rive droite du Tage, et située dans une gorge.

Nous étions enfin arrivés dans la vallée du Tage, après laquelle nous soupirions depuis longtemps, pensant que nous trouverions sur ses bords le bien-être, un peu de repos, ou du moins de meilleurs chemins et plus d'abri. Je vis pour la première fois de ma vie, autour de cette jolie petite ville, beaucoup de palmiers qui me parurent d'une beauté et d'une venue remarquables.

Avant notre arrivée au gîte, le général de cavalerie Sainte-Croix, officier d'un très grand mérite, tout jeune, fut coupé en deux, au milieu de nos rangs, par un boulet de canon parti d'une canonnière anglaise stationnée sur le Tage. Le lit de ce magnifique fleuve était couvert de bâtiments armés destinés à nous en défendre l'approche.

14 octobre. — A Villafranca, petite ville sur les bords du Tage. Nous restons dans les maisons de campagne qui l'entourent jusqu'au 28 octobre inclus.

Les majestueuses et riantes rives du Tage, les magnifiques maisons de campagne qui bordent ses bords enchanteurs, les jardins délicieux qui couvrent la plaine située entre la colline élevée et le fleuve, pleins d'orangers plantés régulièrement, de citronniers, de lauriers roses et d'autres arbres aussi intéressants; les coteaux tapissés de vignes, de figuiers, d'oliviers, un ciel d'une beauté ravissante, une route magnifique rendaient la position de Villafranca une des plus belles qu'il m'eût été donné d'admirer jusqu'alors. Ce beau pays me parut un séjour de délices, un nouveau paradis terrestre, malgré les effroyables détonations de la flottille anglaise, et les sifflements lugubres des énormes boulets qu'ils nous envoyaient.

2 novembre. — Les bords du Tage, au delà de Tancos.

A la diane, battue plus matin encore que de coutume, le bataillon prit les armes, et quand il fut formé, le général Foy réunit autour de lui les officiers pour leur annoncer que nous allions en Espagne pour l'escorter et, lui, en mission auprès de l'Empereur. Il dit que l'entreprise était périlleuse, qu'il ne s'agissait rien moins que de traverser un royaume en insurrection, mais qu'avec de l'audace, de la bravoure et une parfaite soumission à ses ordres, il se faisait fort de nous conduire en Espagne sans combattre, mais non pas sans fatigues. Il nous prévint qu'on partirait toujours avant le jour et qu'on ne s'arrêterait qu'à la nuit, afin de dérober nos traces aux nombreux partis qui sillonnaient le royaume. Il nous recommanda de marcher serrés et de ne pas nous écarter de la colonne sous peine d'être tués par les paysans...

Voici l'ordre de marche qu'on devait suivre habituellement: une compagnie de dragons à la première avant-garde; une section de grenadiers en avant du bataillon; les chevaux, les mulets, les ânes, les malades et les blessés, derrière le bataillon; les voltigeurs à l'arrière-garde ramassant les traînards, faisant serrer les hommes et les bagages; une compagnie de dragons plus en arrière encore pour surveiller les derrières de la colonne; enfin, sur les flancs, cinquante lanciers hanovriens pour éclairer, courir et battre la campagne au loin, afin d'annoncer l'approche de l'ennemi.

Ce détachement était fort de 350 fantassins et 200 chevaux; j'eus connaissance de ces chiffres parce que le général me chargea de réunir les situations des compagnies ou détachements, les sergents-majors ou maréchaux des logis étant restés un instant derrière pour les faire et devant ainsi me les remettre. Le général me recommanda d'étudier le pays que nous traversions, de prendre des notes et de les lui remettre tous les soirs, quand on serait arrêté. Cette circonstance fit que je le voyais tous les jours deux ou trois fois, et me mit en rapport avec lui d'une manière presque intime.

Entreprendre une expédition aussi hasardeuse, avec aussi peu de monde, était bien hardi; mais le général était actif, entreprenant, et il avait près de lui un Portugais qui connaissait le pays, plus un aide de camp qui parlait la langue pour interroger les habitants qu'on rencontrerait ou les prisonniers qu'on ferait. Pour faciliter cette course presque à travers champs, et dégager le pays des bandes qui pouvaient s'y trouver, on envoya des troupes vers la place forte d'Abrantès avec l'idée de faire croire à un prochain siège. Cette crainte devait faire courir dans cette direction, à la défense d'Abrantès, toutes les colonnes mobiles : c'est ce qui arriva pour notre droite ; d'autres démonstrations faites à notre gauche eurent le même résultat, en sorte que nous trouvâmes le pays à parcourir presque libre.

Du reste je ne doute pas que si nous avions été serrés de plus près, le général aurait abandonné l'infanterie, qui s'en fût tirée comme elle aurait pu, et qu'il serait parti avec la cavalerie pour remplir sa mission qui lui paraissait plus importante que la conservation de quelques centaines d'hommes. Quelques mots qu'il me dit dans une conversation particulière me le firent penser.

Pris d'une violente fièvre, Barrès, le 11 novembre, entre à l'hôpital et n'en sort que quarante jours après, mal rétabli. A Almeida, nouveau séjour à l'hôpital. Il rentre en France le 27 avril 1811. Détaché à l'île de Groix, il est promu capitaine en 1812. Il rejoint la Grande Armée au début de 1813, et en qualité de capitaine des voltigeurs du 3e bataillon de la 47e, reprend pour la troisième fois, en avril, la route de l'Allemagne.

LUTZEN

2 mai 1813. — On se mit en marche de grand matin en suivant la route de Leipsick. Arrivée sur la hauteur et à l'entrée de la plaine de Lutzen, la division se forma en colonne sur la gauche de la route. A l'horizon en avant de nous, on voyait la fumée des canons ennemis. Insensiblement, le bruit augmenta, se rapprocha et indiqua qu'on marchait vers nous. Pendant ce temps, les 2e et 3e divisions de notre corps d'armée arrivaient et se formaient en colonne derrière nous, l'artillerie mettait ses prolonges et se préparait à faire feu. Toute la garde impériale qui était derrière se portait à marches forcées sur Lutzen en suivant la chaussée.

Enfin, nous nous ébranlâmes pour nous porter en avant; notre division était à l'extrême droite. En colonne serrée, nous traversâmes la route et nous nous portâmes directement sur le village à droite de Strasiedel. Nous laissions à notre gauche le monument élevé à la mémoire du grand Gustave-Adolphe, tué à cette place en 1632.

En avant de Strasiedel, nous fûmes salués par toute l'artillerie de la gauche de l'armée ennemie et horriblement mitraillés. Menacés par la cavalerie, nous passâmes de l'ordre en colonne en formation de carré, et nous reçûmes dans cette position des charges incessantes que nous repoussâmes toujours avec succès. Dès le commencement de l'action, le colonel Henrion eut l'épaulette gauche emportée par un boulet et fut obligé de se retirer. Le commandant Fabre prit le commandement du régiment et fut remplacé par un capitaine. En moins d'une demi-heure, moi, le cinquième capitaine du bataillon, je vis arriver mon tour de le commander.

Enfin, après trois heures et demie ou quatre heures de lutte opiniâtre, après avoir perdu la moitié de nos officiers et de nos soldats, vu démonter toutes nos pièces, sauter nos caissons, nous nous retirâmes en bon ordre au pas ordinaire, comme sur un terrain d'exercice, et fûmes prendre position derrière le village de Strasiedel, sans être serrés de trop près. Le chef de bataillon Fabre fut admirable dans ce mouvement de retraite : quel sang-froid, quelle présence d'esprit, dans cette organisation inculte ! Un peu de répit nous ayant été accordé, je m'aperçus que

j'avais quarante-trois voltigeurs de moins et un officier blessé à la tête. Je l'étais aussi en deux endroits, mais si légèrement que je ne pensai pas à quitter le champ de bataille.

Une de ces blessures m'avait été faite par la tête d'un sous-lieutenant qui m'avait été jetée à la face. Je fus longtemps couvert de mon propre sang et de la cervelle de cet aimable jeune homme qui, sorti depuis deux mois de l'École militaire, nous disait la veille : « A trente ans, je serai colonel ou tué. »

Obligés de battre en retraite, je crus la bataille perdue, mais un chef de bataillon sans emploi, arrivé de la veille d'Espagne avec 100 autres au moins, me rassura en me disant au contraire que la bataille était bien près d'être gagnée; que le 4e corps (comte Bertrand) débouchait à notre droite, derrière l'aile gauche ennemie, et que le 5e corps (comte Lauriston) débouchait à l'extrême gauche, derrière l'aile droite ennemie. Après une demi-heure de repos, la division se porta de nouveau en avant, en repassant sur le terrain que nous avions occupé si longtemps et jonché de nos cadavres. Nous trouvâmes un de nos adjudants, qui avait la jambe brisée par un biscayen, faisant le petit dans un sillon. Pendant plus d'une demi-heure les boulets des deux armées se croisaient au-dessus de sa tête. Après avoir subi quelques charges de cavalerie, et essuyé plusieurs décharges de mitraille, dont une tua ou blessa tous nos tambours et clairons, coupa le sabre du commandant et blessa son cheval, l'ennemi se retira sans être poursuivi, n'ayant point de cavalerie à mettre à ses trousses.

Nous bivouaquâmes sur le champ de bataille, formés en carré pour nous mettre en mesure de repousser l'ennemi, s'il se présentait dans la nuit. C'est ce qui arriva en effet, mais non pas à nous.

Nos jeunes conscrits se conduisirent très bien, pas un seul ne quitta les rangs; il y en eut au contraire qu'on avait laissés derrière parce qu'ils étaient malades, qui arrivèrent pour prendre leur place. Un de nos clairons, enfant de seize ans, fut de ce nombre. Il eut une cuisse emportée par un boulet et expira derrière la compagnie. Ces pauvres enfants, quand ils étaient blessés à pouvoir marcher encore, venaient me demander à quitter la compagnie pour aller se faire panser : c'était une abnégation de la vie, une soumission à leur supérieur, qui affligeaient plus que cela n'étonnait.

Ma compagnie était désorganisée ; il manquait la moitié des sous-officiers et caporaux : les fusils étaient en partie brisés par la mitraille; les marmites, les bidons, les épaulettes, les pompons, etc., étaient perdus.

3 mai. — Au bivouac, en avant de Pegau...

L'armée se mit en marche dans la matinée, toute disposée à attaquer l'ennemi, s'il nous avait attendu sur l'Elster, mais nous ne le rencontrâmes pas. Je formais l'avant-garde du corps d'armée. Après avoir dépassé Pegau, je reçus l'ordre de m'arrêter, de prendre position sur les hauteurs, et de me retirer ensuite quand j'aurais été relevé.

Pendant que j'étais dans cette position, un escadron de dragons Badois se porta en avant pour faire une reconnaissance, et le poste qui devait me relever arriva. Je prévins le sous-officier du 86e que des cavaliers étrangers ne tarderaient pas à se présenter pour rentrer au camp : les faire reconnaître, mais se garder de les prendre pour des ennemis. J'étais en route pour rejoindre mon bataillon, lorsque j'entendis tirer des coups de fusil derrière moi. C'étaient les Badois qu'on prenait pour des Russes. Le poste lâcha pied lorsqu'il se vit charger et se débanda. L'alarme se répandit dans les bivouacs de la division; on prit les armes. J'envoyai de suite prévenir que c'était une méprise, mais les troupes étaient déjà formées. Un quart d'heure après, tout était rentré dans l'ordre : un cavalier avait été blessé ; le sergent fut relevé et puni.

4 mai. — Au bivouac, autour de Borna, petite ville de Saxe, à quatre lieues d'Altenbourg.

Je fus chargé de faire l'arrière-garde de la division. Le général me recommanda de me tenir au moins à une lieue en arrière de toutes les troupes, de marcher prudemment et bien en ordre, parce que j'avais une plaine considérable à traverser où je pourrais être chargé par des Cosaques cachés dans la forêt que je longeais à droite. J'en vis quelques-uns, en effet, mais n'étant pas en assez grand nombre, ils ne vinrent pas nous attaquer.

Le soir au bivouac, le commandant me fit faire des mémoires de proposition pour de l'avancement, et pour la décoration de la Légion d'honneur, ainsi qu'un ordre du jour pour des nominations de sous-officiers et de caporaux. Mon sergent-major fut fait adjudant sous-officier. Je cite cette promotion, parce qu'il

est devenu plus tard un personnage important dans la finance. Encore adjudant en 1814, il demanda son congé et l'obtint. Devenu commis d'un receveur général, il était en 1824 trésorier général de la Marine et avait vu son contrat de mariage signé par Charles X et la famille royale. S'il était devenu officier, il serait resté au service. Mais à supposer même qu'il eût été heureux, sa position n'eût jamais valu probablement celle qu'il a acquise. Il s'appelle Marbot et est encore en fonctions.

JE REÇOIS LA LÉGION D'HONNEUR

18 mai. — Je reçois une lettre du Major général de la Grande Armée, prince de Neufchâtel et de Wagram, qui m'annonce que, par décret daté du 17, j'ai été nommé chevalier de la Légion d'honneur sous le n° 35 505. Jamais récompense ne me causa autant de joie. Le commandant fut nommé officier, le capitaine de grenadiers et deux ou trois autres sous-officiers et soldats furent nommés légionnaires. Ceux des capitaines qui ne le furent pas, murmurèrent beaucoup contre le commandant, mais c'était injuste, car il l'avait demandé pour tous.

LES DEUX BATAILLES DE BAUTZEN

20 mai. — Tous les préparatifs d'une bataille générale ayant été terminés le 19 au soir, nous en fûmes prévenus le 20 au matin. On se disposa pour cette grande journée. Vers dix heures, nous nous portâmes en avant pour forcer le passage de la Sprée, ayant la ville de Bautzen située sur l'autre rive. Le passage ne pouvait s'exécuter, faute de ponts. On en établit sur chevalets et, quand les rampes furent praticables, nous le franchîmes rapidement. Toutes les positions furent enlevées et nous laissâmes la ville derrière nous. A sept heures du soir, la bataille était gagnée, et les corps prenaient position pour passer la nuit en carré, car on craignait les surprises de la cavalerie.

Avant de passer la Sprée, le général Compans, commandant notre division, m'avait demandé 15 voltigeurs avec un sergent et un caporal. Il les conduisit lui-même au pied des murs de la ville, leur indiqua une brèche où ils pouvaient passer, leur dit de monter par là, de renverser tout ce qui leur ferait obstacle et de se porter ensuite à une porte qu'il leur indiqua pour l'ouvrir. Le sergent monte le premier, il est tué. Le caporal le remplace

et donne la main aux voltigeurs pour les aider à monter. Ils font le coup de feu, perdent 2 ou 3 hommes, arrivent à la porte, l'ouvrent et donnent entrée à des troupes du 11[e] corps qui attendaient au pied des murailles, ne pouvant pas les escalader, faute d'échelles. La ville prise, les voltigeurs vinrent me rejoindre. Un instant après, le général Compans arriva devant la compagnie. Il me dit : « Capitaine, vous allez faire sergent ce brave caporal, et caporal celui des voltigeurs qui a le plus d'instruction, car ils mériteraient tous des récompenses, ne faisant pas de différence entre eux. Si le sergent n'eût pas été tué, je l'aurais fait faire officier. Enfin, vous proposerez pour la décoration ce même caporal, et un des voltigeurs à votre choix. » Tout cela m'avait été dit à l'écart. J'étais éloigné du bataillon, me trouvant alors détaché avec une batterie d'artillerie pour sa garde. Je fis les deux promotions, ce qui n'était pas très régulier; mais les ordres étaient impératifs et le motif trop honorable pour que je ne les exécutasse pas sur le champ.

Dans la soirée, mon soldat de confiance m'apporta du pain, du saucisson, une bouteille de liqueurs et une botte de paille qu'il avait achetés à Bautzen. J'en fis part à mes deux officiers. Puis j'étendis ma botte de paille derrière les faisceaux de la compagnie dont un rang était debout et les deux autres couchés, et cela alternativement d'heure en heure. Tout cela fut reçu avec reconnaissance, car nous étions bien anéantis par la faim et la fatigue.

21 mai. — Avant le jour, on prit les armes et plus tard on se porta au pied des collines qui se trouvaient de l'autre côté du ruisseau, où nous nous étions arrêtés la veille au soir. Dans l'ignorance de ce qui se passait, nous attendions l'ordre de nous porter en avant pour poursuivre l'ennemi; mais la détonation de plusieurs centaines de canons et la vive fusillade qui se firent entendre sur toute la ligne de l'armée nous apprirent que ce que nous avions fait la veille, n'était que le prologue d'un sanglant drame qui allait se jouer en avant de nous par 350 000 hommes conviés à cette représentation.

L'Empereur étant arrivé, nous gravîmes sans résistance la colline qui était devant nous, et descendîmes dans la plaine opposée où nous vîmes l'armée russe couverte par des redoutes et des retranchements dont tout son front était hérissé. Cette ligne retranchée se prolongeait depuis les versants des mon-

tagnes de la Bohême à gauche de l'ennemi jusqu'à une ligne de mamelons à la droite, perpendiculaire à la ligne de bataille. Notre corps d'armée était au centre; il devait assez menacer la ligne retranchée ennemie pour donner à penser qu'on voulait la forcer, attirer toute son attention sur ce point pour permettre aux corps d'armée qui étaient aux extrémités de la tourner et de faire tomber le front sans l'attaquer directement. A cet effet, plus de cent pièces de canons furent mises en batterie et tirèrent constamment depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Nous étions en carrés dans cette plaine, derrière les batteries, recevant tous les boulets qui leur étaient destinés. Nos rangs étaient ouverts, broyés, horriblement mutilés par cette masse incessante de projectiles qui nous arrivaient de ces diaboliques retranchements. Quelques giboulées de pluie qui obscurcissaient momentanément l'atmosphère, nous laissaient quelques répits dont nous profitions pour nous coucher, mais ils étaient courts.

Enfin, vers quatre ou cinq heures, l'ordre arriva d'enlever à la baïonnette ces formidables redoutes, dont le feu n'était pas encore entièrement éteint. On commençait à former les colonnes d'attaque, lorsque la canonnade cessa tout à coup : l'ennemi nous abandonnait le champ de bataille, et se retirait en ordre. Nous le serrâmes de près pendant une heure ou deux, et nous nous arrêtâmes enfin, harassés, mourants de faim, mais fiers de notre triomphe.

Je crois qu'il n'y a pas de plus beaux jours dans la vie que la soirée de celui où l'on vient de remporter une grande victoire. Si cette joie est un peu tempérée par les regrets que cause la perte de tant de bons et valeureux camarades, elle n'en est pas moins vive, enivrante. Nous nous réunîmes autour du général Joubert pour nous féliciter mutuellement du résultat de cette terrible journée. Une bouteille de rhum circula pour boire à la santé de l'Empereur. On était formé en cercle et l'on causait gaîment, lorsqu'un boulet perdu arrive en ricochant lentement, mais ayant encore assez de force pour couper un homme en deux, s'il l'eût rencontré. Prévenus à temps, nous l'évitâmes lestement et personne ne fut atteint.

J'eus 21 hommes tués ou blessés dans les deux journées. Les blessures étaient horribles.

6 juin. — Au bivouac en avant de Neudorf...

Le matin de ce jour, commença notre mouvement rétrograde pour aller occuper les positions que la Grande Armée devait prendre pendant les cinquante jours de repos qui lui étaient accordés par l'armistice convenu entre les Puissances belligérantes.

18 juillet. — L'armistice, qui devait finir le 20 juillet, fut prolongé jusqu'au 15 août. La fête de l'Empereur qui se célébrait ordinairement le 15 août, fut rapprochée de cinq jours et fixée au 10. Pour lui donner tout l'éclat convenable et imposer à cette grande solennité un caractère en rapport avec les circonstances extraordinaires où la France et l'armée se trouvaient, de grands préparatifs furent faits à tous les quartiers généraux et dans tous les cantonnements.

Le 10 août, le corps d'armée se réunit dans une vaste plaine et fut passé en revue par son chef, le maréchal, duc de Raguse, qui, en grand costume, manteau, chapeau à la Henri IV, et bâton de maréchal à la main, passa devant le front de bandière de chaque corps. Après la revue, il y eut quelques grandes manœuvres et défilé général. Le corps d'armée, composé de trois divisions (Compans, Bonnet et Friederich), était remarquablement beau et plein d'enthousiasme. Sa force était de 27000 hommes et de 82 pièces de canons.

Après la revue, tous les officiers de la division se réunirent à Gnadenberg pour assister à un grand dîner que le général de division donna dans le beau temple des protestants. On servit, sur un immense fer à cheval, trois chevreuils rôtis, entiers, se tenant sur les quatre jambes. Les amateurs de venaison bien faisandée purent se régaler, car ils empestaient la salle du festin.

Dans la soirée, on se rendit au quartier général où des jeux de toute espèce furent en activité. Ce fut une belle journée que devaient suivre de bien mauvais jours.

DRESDE

Barrès passe soixante-neuf jours au village d'Ober-Thomaswald. Reprise des hostilités. Les Autrichiens se sont joints à la coalition. Le 26 août, après une marche forcée, Barrès bivouaque à deux lieues de Dresde.

27 août. — Nous partîmes de notre position avant le jour, mais la route était si embarrassée de fantassins, de cavaliers, de

canons, qu'à midi nous étions dans les rues de Dresde sans pouvoir déboucher dans la plaine. La pluie était aussi forte que la veille. Les détonations d'une immense artillerie nous assourdissaient. Enfin, nous arrivâmes sur le champ de bataille et nous fûmes mis en ligne, mais déjà la victoire était restée à nos aigles : ce qui restait à faire se réduisait à profiter de cet éclatant succès. On poursuivit un peu l'ennemi; le terrain était trop détrempé pour qu'on pût avancer assez vite et lui faire beaucoup de mal : la nuit arriva quand l'action s'engageait avec notre division.

Au bivouac dans la boue et sur le champ de bataille.

28 août. — A la poursuite de l'ennemi dès le jour. Nous l'abordâmes plusieurs fois, mais sans engagement sérieux : il ne tenait pas. Sur les dernières hauteurs qui entourent Dresde, le général m'envoya fouiller un village que nous laissions à notre droite dans la vallée de Plauen, où on lui avait dit qu'il y avait beaucoup d'Autrichiens. Je m'y rendis avec ma compagnie, appuyée par celle des grenadiers, qui devait rester en réserve. Sur la hauteur, après un échange insignifiant de quelques coups de fusil, je fis plus de cinq cent cinquante prisonniers qui se rendirent plutôt qu'ils ne se défendirent. D'après leurs dires, je pouvais en faire trois à quatre mille en continuant ma course dans le fond de la vallée, et y trouver même beaucoup de canons et de bagages, mais je reçus l'ordre de rentrer, le corps d'armée devant se porter plus à gauche, où l'arrière-garde russe s'obstinait à défendre un défilé difficile. En effet, la résistance fut opiniâtre et ne cessa qu'avec le jour.

Nous bivouaquâmes de l'autre côté de la grande forêt et près de la petite ville de Dippoldwalde, dans la vallée de Plauen. En général, les Autrichiens ne faisaient aucune résistance, mais les Russes étaient plus opiniâtres que jamais. La bataille de Dresde avait détruit l'armée autrichienne, mais fort peu entamé les autres alliés.

Je n'eus que deux hommes blessés dans cette journée, où nous apprîmes dès le matin la mort du général Moreau qui était venu se faire tuer dans les rangs de l'armée russe. Ce fut une punition du ciel.

LE DÉSASTRE DE LEIPSICK

16 octobre. — Dans les premières heures de la matinée nous traversâmes un faubourg de Leipsick, ayant la ville à notre droite, pour nous diriger sur le village de Holzhausen, où nous avions l'ordre de nous rendre. A peine y étions-nous arrivés que les mille canons qui étaient en batterie éclatèrent en même temps. Toutes les armées du Nord de l'Europe s'étaient donné rendez-vous sur le terrain qui entourait Leipsick.

Un général du 11e corps d'armée nous donna l'ordre de nous porter en avant vers un bois assez étendu, et d'en déloger l'ennemi. Nous nous trouvions à l'extrême gauche de l'armée. Le bois fut attaqué par les six compagnies en six endroits différents; par mon rang de bataille, je me trouvai le plus éloigné. Entrés de suite en tirailleurs, je débusquai assez vivement les Croates autrichiens que j'y rencontrai, mais à mesure que j'avançais, je trouvais plus de résistance, et quand mon feu était vif, on criait très distinctement : « Ne tirez pas, nous sommes Français. » Quand je faisais cesser le feu, on tirait alors sur nous. Le bois était très épais; c'était un taillis fourré où l'on ne distinguait rien à dix pas. Ne sachant plus à qui j'avais affaire, ne comprenant rien à cette défense de ne pas faire feu, et criblé en même temps de balles, j'avançai seul avec quelque précaution vers le lieu d'où partaient ces voix françaises; je vis derrière un massif un bataillon de Croates qui fit feu sur moi. Mais j'avais eu le temps de me jeter à plat ventre, en sorte que je ne fus pas atteint. Je criai à mes voltigeurs d'avancer et une fois entouré par eux, je fis sonner la charge. Alors on avança avec plus de confiance, sans plus s'occuper des cris : « Ne tirez pas! » car il était visible que c'était de nos soldats prisonniers qu'on obligeait à parler ainsi. Cependant une fois on m'appela par mon nom en criant : « A moi, Barrès, à mon secours! » Nous accélérâmes le pas et je repris un capitaine du bataillon avec quelques Croates.

Enfin je sortis du bois, chassant devant moi une centaine d'ennemis qui fuyaient à toutes jambes à travers la plaine qui se présenta à nous après cette épaisse broussaille. Point d'ennemis à notre gauche, rien dans la plaine, et bien loin sur ma droite l'enfer déchaîné, tous les efforts et tous les effets d'une

grande bataille. Après avoir rallié tous mes voltigeurs, je marchai sur le village de Klein-Possna, occupé par des Autrichiens et des Cosaques qui se retirèrent après une fusillade de moins d'un quart d'heure. Enhardi par ce succès, je dépassai le village à la suite de ceux que je venais d'en faire sortir, et vis de l'autre côté, sur la lisière d'un bois, pas mal d'ennemis. Je fus obligé de m'arrêter et de me tenir sur la défensive. Je fis alors fouiller le village par quelques hommes pour faire des vivres, et j'attendis la nuit qui approchait pour me retirer.

Mes hommes rentrés, je marchai par ma droite vers le point où l'on se battait et m'installai à l'entrée du village, dans un pré clos de haies à l'embranchement de deux chemins. J'avais choisi ce lieu parce qu'il me mettait à l'abri d'une surprise de nuit et je pensais que le bataillon viendrait peut-être dans cette direction. Depuis le matin je ne savais pas où il pouvait être. J'avais combattu toute la journée isolément et pour mon compte, sans avoir vu un seul chef. Avant que la nuit fût tout à fait venue, le général de division Gérard, du 15e corps, vint à mon bivouac. Je lui rendis compte de ce que j'avais fait, et des motifs qui m'avaient fait prendre cette position. Il me dit que j'avais bien fait et me dit d'y rester. Je lui demandai ensuite des nouvelles du résultat de la bataille. Il me répondit : « Vous voyez que nous sommes vainqueurs ici, je ne sais pas ce qui se passe ailleurs. »

Cette journée m'avait coûté huit hommes blessés dont un officier; je fondais tous les jours.

La nuit venue, la cavalerie de cette partie de l'armée vint occuper le village que j'avais pris. Quelques heures après, lorsque le calme le plus parfait semblait régner dans les deux armées, une vive canonnade se fit entendre et porta l'effroi chez des hommes livrés au bienfaisant sommeil, et se reposant avec douceur des dures fatigues de la journée. Brusquement éveillés par le bruit et par un obus qui me brisa trois fusils, les hommes, transis de froid et sous le coup d'une impression aussi inattendue, coururent à leurs armes. De son côté, la cavalerie en fit autant, en sorte que cette nuit que l'on avait tant désirée se passa dans les alarmes et les dangers. Cela n'eut pas de suites, mais les hommes et les chevaux avaient perdu ce sommeil réparateur si nécessaire dans de semblables circonstances. C'était sans aucun doute un déserteur ou un prisonnier de guerre d'un esprit

faible qui avait indiqué le village où s'était retirée notre cavalerie. En envoyant des obus, l'ennemi voulait l'incendier et faire périr nos chevaux dans les flammes.

Dès le point du jour, j'envoyai des sous-officiers sur les derrières pour chercher le bataillon, mais ils ne le trouvèrent pas. Plus tard je vis passer le général Reiset à la tête de sa brigade de cavalerie. Je lui demandai des nouvelles du bataillon, il ne put m'en donner. Je lui exposai mon embarras et mes inquiétudes sur le compte de mes camarades; il me dit : « Venez avec moi. — Merci, mon général, si la bataille recommençait pendant que je serais dans la plaine, je serais broyé entre tant de chevaux. Je me tirerai mieux d'affaire avec mes quarante hommes isolés. » Il rit de mon observation et l'approuva.

Enfin, dans la journée, j'appris que le bataillon était à Holzhausen depuis la veille au soir. Je m'y rendis; on fut bien surpris de me revoir, car on nous croyait tous prisonniers. La journée se passa en concentration de troupes et dispositions préparatoires pour la bataille du lendemain qui devait décider la question restée indécise la veille.

18 octobre. — La matinée de cette journée fatale à nos armes fut calme. Près de 300 000 hommes sur le point de s'entr'égorger attendaient sous les armes que le signal fût donné. Avant que l'action s'engageât, le major Fabre, notre chef de bataillon, promu à ce grade depuis moins d'un mois (mais resté à notre tête jusqu'à ce qu'un chef de bataillon fût venu le remplacer), réunit les officiers pour leur demander s'il n'était pas plus convenable d'aller combattre dans les rangs du 6e corps auquel nous appartenions et où nous étions connus des généraux, que de rester au 11e, auquel nous nous trouvions attachés sans savoir pourquoi et où personne ne faisait attention à nous. Tous les officiers furent de cet avis et nous quittâmes aussitôt cette partie du champ de bataille pour nous porter de l'autre côté de la Parthe, sur la route de Duben, par où nous étions arrivés le 16 au matin et où se trouvait le 6e corps. Dans cette marche nous trouvâmes la Garde impériale qui était en réserve, prête à se porter partout où sa présence deviendrait nécessaire.

Arrivés à ce point, la bataille commença. Le cercle du combat s'était rétréci; nous étions dans un centre de feu, car partout, sur tous les points, dans toutes les directions, on se battait. Au passage de la Parthe, l'armée saxonne passa à l'ennemi sous nos

yeux. Ceux des Saxons qui se trouvaient de ce côté-ci de la rivière ne purent exécuter assez tôt leur mouvement de désertion. Ils furent arrêtés et envoyés sur les derrières. Un maréchal des logis d'artillerie, en traversant nos rangs à la suite de sa batterie, criait à tue-tête : « Paris, Paris ! » Un sergent du bataillon, indigné comme toute l'armée de cette lâche désertion et de son insolence, lui répondit : « Dresde, Dresde ! » et l'étendit mort à ses pieds d'un coup de fusil.

Peu de minutes après, nous arrivâmes sur le terrain où se trouvait le débris du 6e corps, qui avait été anéanti le 16. Il était dans le beau village de Schönefeld, luttant corps à corps avec les Suédois qui voulaient s'en rendre maîtres, combattant au milieu des flammes et des décombres. La 1re division, dont nous faisions partie, était à droite hors du village, soutenant l'artillerie qui foudroyait les masses ennemies à mesure que celles-ci approchaient pour tourner le village et nous jeter dans la Parthe. Le maréchal Marmont et le général Compans nous virent arriver avec plaisir, car notre bataillon, tout faible qu'il était, était encore plus fort que ce qui restait de cette belle division, forte de plus de 8 000 hommes à la reprise des hostilités. Dès notre arrivée, notre mince colonne fut sillonnée par les boulets ennemis. Les officiers et les soldats tombaient comme les épis sous la faux du moissonneur. Les boulets traversaient nos rangs depuis le premier jusqu'au dernier et enlevaient chaque fois trente hommes au moins quand ils prenaient la colonne en plein. Les officiers qui restaient ne faisaient qu'aller de la droite à la gauche de leur peloton, pour faire serrer les rangs vers la droite, tirer les morts et les blessés hors des rangs et empêcher les hommes de se pelotonner et tourbillonner sur eux. Le maréchal Marmont et le général Compans ayant été blessés, nous passâmes sous les ordres du maréchal Ney qui vint nous encourager à tenir bon. Enfin, après plusieurs heures de cette formidable canonnade, nous fûmes contraints de nous retirer quand Schönefeld eut été enlevé, et notre gauche prise à revers par les troupes qui venaient de s'emparer du faubourg de Halle.

Notre retraite se fit en bon ordre sous la protection de la grosse artillerie de réserve qui arrêta court l'armée de Bernadotte, ancien maréchal français, prince royal de Suède. Nous nous arrêtâmes sur la rive droite de la Parthe, où nous passâmes la nuit. Elle fut triste, pénible, cruelle ! La douleur d'avoir

perdu une grande et sanglante bataille, l'effrayante perspective d'un lendemain qui serait peut-être plus malheureux, le canon qui grondait sur tous les points de nos tristes lignes, la défection de nos lâches alliés, les cris de nos malheureux blessés, enfin les privations de toute espèce qui nous accablaient depuis quelques jours : tous ces maux et ces causes réunis me firent faire de bien amères réflexions sur la guerre et ses vicissitudes ! Nous perdîmes dans cette désastreuse journée, la plus meurtrière qui ait eu lieu jusqu'alors, la majorité des officiers et plus de la moitié de nos soldats. Il ne me restait pas 20 hommes, sur plus de 200 qui avaient répondu à l'appel depuis le commencement de cette funeste campagne. Le corps d'armée n'existait plus que de nom. Plus des deux tiers des généraux avaient été tués ou blessés.

19 octobre. — Au jour, nous reçûmes l'ordre de commencer notre mouvement de retraite, qui devait s'opérer par corps d'armée et à des heures fixées. Arrivés sur les boulevards, qui étaient encombrés de canons, de caissons, de fourgons, de voitures de luxe, de charrettes, de cantines, de chevaux, etc., nous ne pûmes pénétrer plus avant, tant le désordre, le pêle-mêle étaient complets. Notre général de brigade nous fit entrer dans un enclos pour attendre le moment favorable de passer l'unique pont par où nous devions nous retirer. Ce pont fut les fourches caudines de l'armée.

Pendant ce temps-là, l'armée ennemie nous resserrait davantage dans Leipsick ; une attaque impétueuse par le faubourg de Halle, afin de s'emparer du pont, la seule retraite de l'armée, faisait des progrès ; on nous y envoya. On se battait dans les rues, dans les jardins, dans les maisons ; les balles arrivaient sur les boulevards ; je ne pourrais dire comment il se fit qu'en allant d'un point à un autre pour soutenir mes voltigeurs, je me trouvai seul, entouré d'ennemis et près d'être saisi. Je m'esquivai par la porte d'un jardin, et après avoir marché quelque temps, je me trouvai seul du bataillon sur le boulevard, au milieu de l'armée dans la plus complète déroute. Je suivis le mouvement sans savoir où j'allais, je passai le pont qui était fermé à l'entrée par un des battants de grille en fer et encombré de cadavres qu'on foulait aux pieds. Enfin je me trouvai de l'autre côté, porté par la masse des hommes qui se sauvaient. C'était une confusion qui faisait saigner le cœur. Une fois sur

l'autre rive, je rencontrai le capitaine de grenadiers qui, comme moi, était sans soldats, qui, comme moi, ne savait pas ce qu'était devenu le bataillon. Nous nous arrêtâmes sur le côté droit de la route pour l'attendre. Nous pleurions de rage, de douleur; nous versions des larmes de sang sur cet immense désastre. Moins de cinq minutes après nous être couchés sur l'herbe, car nous étions trop fatigués, trop malades au physique et au moral pour pouvoir nous tenir debout, le pont sauta et nous fûmes couverts de ses débris. C'était le dénouement de cette lugubre tragédie qui avait commencé le 17 août.

Alors nous nous acheminâmes vers Langenau où finissait cette chaussée étroite construite artificiellement au-dessus des basses prairies inondées par l'Elster et ses affluents. Le désordre était aussi grand là que sur les promenades de Leipsick. Sortis enfin de cette étroite route, nous trouvâmes l'Empereur dans la plaine, à cheval (c'est la dernière fois que je l'ai vu), disant aux officiers qui passaient près de lui : « Ralliez vos soldats! »

Des poteaux où étaient écrits en gros caractères les numéros des corps d'armée indiquaient les chemins qu'on devait prendre. Arrivés à Markrunstedt, nous trouvâmes le bataillon qui avait passé le pont avant nous. Cette rencontre inopinée me combla de joie. Je trouvai aussi mon domestique qui avait sauvé mon cheval et mon porte-manteau. Enfin un voltigeur qui avait trouvé un cheval abandonné sur les boulevards de la ville et qui l'avait pris me l'offrit, moyennant une petite indemnité. Ce beau cheval appartenait à un commissaire des guerres, d'après le contenu de son porte-manteau qui était très bien garni d'effets. Je les distribuai à ceux des officiers du bataillon qui avaient tout perdu dans cette épouvantable déroute. Les papiers furent conservés en cas de réclamation; je les mis dans les fontes.

Nous passâmes une partie de la nuit sur l'emplacement où je trouvai le bataillon; mais avant le jour, l'ordre fut donné de se mettre en marche sans bruit et de se diriger sur Weissenfels.

20 octobre. — Passé à Lutzen et sur une portion de ce célèbre champ de bataille que, près de sept mois auparavant, nous avions illustré par une brillante victoire. Les temps étaient bien changés.

Nous passâmes la Saale à Weissenfels et nous bivouaquâmes sur la rive gauche et près de la ville.

Dans la matinée, étant sur mon cheval de la veille, je fus accosté par son propriétaire qui le réclama. Je lui fis observer que l'ayant abandonné, il avait perdu tous ses droits à sa possession. Après bien des pourparlers, il me demanda son porte-manteau : je lui dis l'usage que j'en avais fait et je lui remis ses papiers. Le soir, au bivouac, un caporal de ma compagnie, gravement blessé au pied, me pria, les larmes aux yeux, de lui donner ce cheval pour le porter à Mayence. Pour sauver ce malheureux soldat qui avait bien fait son devoir pendant la campagne, je le lui donnai, à condition qu'il me le remettrait à Mayence. Je me condamnai à faire la route à pied pour lui être utile ; c'était le meilleur usage que je pouvais en faire.

Ayant passé l'Unstrut à Frèybourg, non loin de Rossbach, sur un pont battu par l'artillerie ennemie, Barrès est envoyé à Erfurt pour prendre des effets d'habillement. Cependant, la retraite se poursuit, aggravée par le froid et la faim. Le 29 octobre, Barrès bivouaque près du bourg d'Auttenau :

30 octobre. — Nous entendîmes en avant de nous de fortes détonations de canons qui, par leur intensité et leur prolongation, nous annoncèrent que l'ennemi nous avait devancés et cherchait à nous barrer le passage comme il l'avait fait déjà deux ou trois fois, mais sans succès, depuis le commencement de notre retraite. Plus loin, des officiers d'état-major, envoyés sur les derrières pour accélérer la marche des troupes et faire arrêter tout ce qui pouvait ralentir, nous apprirent que c'était l'armée bavaroise qui était arrivée en poste et nous disputait le passage à la hauteur de Hanau. La route étant moins encombrée, on put aller plus vite ; on ne marchait plus, on courait.

Avant d'arriver sur le terrain où se livrait la bataille, nous fûmes canonnés par des pièces qui se trouvaient sur la rive gauche de la Kinzig. Je fus envoyé avec mes voltigeurs pour les obliger à s'éloigner de cette rive. Mes hommes s'étant embusqués derrière les arbres du rivage pour faire feu sur les canonniers, ceux-ci après quelques décharges se sauvèrent plus vite qu'ils n'étaient venus. Avant d'entrer en ligne, les débris du 6ᵉ corps se formèrent en colonnes d'attaque et, marchant au pas de charge et à la baïonnette le long de la rive droite du Kuntz, ils concoururent avec les autres troupes déjà engagées à jeter les perfides Bavarois dans cette rivière, et à rétablir les communications interceptées depuis quarante-huit heures. Les Bavarois

se rappelleront longtemps la leçon qu'ils reçurent dans cette chaude journée. Leurs pertes furent considérables, mais comme ils occupaient la place forte de Hanau, qu'ils n'évacuèrent que dans la nuit, et les rives gauches du Main et de la Kinzig, on ne jugea pas prudent de les poursuivre. Du reste, la nuit était close quand la victoire fut complète.

31 octobre. — Nous restâmes jusqu'à midi sur le champ de bataille, que nous quittâmes pour continuer notre mouvement sur Francfort. On se battit toute la matinée à coups de canon d'une rive à l'autre de la Kinzig. Dans un moment de relâche où la troupe n'était pas sous les armes, je me chauffais près d'un feu de bivouac où je faisais cuire quelques pommes de terre, et en attendant, je lisais un journal que j'avais trouvé sur le champ de bataille : un boulet vint me tirer des réflexions que cette lecture faisait naître et m'enlever le frugal déjeuner que je convoitais avec une espèce de sensualité. Ce maudit boulet, après avoir emporté la tête d'un chef de bataillon d'artillerie de marine qui était appuyé contre un arbre, tenant son cheval par la bride, vint ricocher au milieu de mon feu, m'enleva mes pommes de terre et me couvrit de charbons ardents et de cendres. Un voltigeur qui se trouvait en face de moi eut le même désagrément et le même bonheur. Ce fut un coup bien heureux pour nous, car si nous avions été placés différemment l'un et l'autre, nous étions coupés en deux.

L'effet de ce boulet donna lieu à une discussion et à un incident bizarres. Le commandant mort, le cheval effrayé se sauva dans le bois où nous nous trouvions et, épouvanté de nouveau par quelques boulets qui sifflèrent à ses oreilles, on eut mille maux pour l'attraper. Le soldat qui le prit prétendit que c'était sa propriété, que tout ce qu'on prenait sur un champ de bataille était de bonne prise. Les officiers du corps se réunirent immédiatement sous la présidence du général de brigade pour décider de cette grave question, qui fut tranchée, après des divergences d'opinion, en faveur des héritiers du commandant.

Pendant qu'on délibérait sous la volée des pièces de canon de nos ex-alliés, mon premier clairon, qui me manquait depuis trois jours, rentra à la compagnie, m'apportant une volaille cuite et un pain pour faire excuser son absence. Je ne voulus pas l'accepter, mais mes officiers, qui n'avaient pas autant de motifs d'être sévères, m'engagèrent à fermer les yeux sur

quelques actes d'indiscipline de cette nature, vu la faiblesse de leurs estomacs... Cette considération me fit ranger à leur opinion. Mais comme je savais que notre excellent chef, le major Fabre, n'avait pas l'estomac plus garni que nous, je l'invitai à venir en prendre sa part. Celui-ci me fit observer que le général Joubert se mourait de faim. Je fus l'engager à manger une aile de volaille qu'il accepta de grand cœur. Mais en pensant au plaisir qu'il allait avoir, il se rappela tout à coup que le général de division Lagrange, commandant le reste des trois divisions du corps d'armée, n'avait rien non plus pour déjeuner; il me dit d'être bon prince à son égard et de l'inviter à en prendre sa part. Ainsi nous étions six affamés autour d'une pauvre pièce qui n'aurait pas suffi à un seul pour apaiser sa faim dévorante.

Des troupes encore en arrière étant arrivées pour nous relever, nous partîmes à midi pour Francfort. (Un peu plus tard, nous aurions assisté à une seconde bataille qui commença peu de temps après notre départ. Cette nouvelle attaque, très chaude, mais moins meurtrière que celle de la veille, n'eut pas plus de résultat. Les Bavarois furent refoulés dans la ville ou jetés dans la Kinzig.) Notre marche sur Francfort fut difficile. La route encombrée de traînards, de blessés, de malades, de voitures de toute espèce, horriblement mauvaise par suite du dégel, de la pluie et de la fonte des neiges, était peu favorable à un prompt écoulement. Il était nuit quand nous prîmes possession du terrain sur lequel nous devions bivouaquer. Nous étions dans des vignes situées autour et au-dessus de Francfort, dans la boue jusqu'aux genoux, sans feu, sans paille, sans abri et une pluie battante sur le corps. Quelle affreuse nuit! Quelle faim!

1er novembre. — Au bivouac autour de Höchst, petite ville au duc de Nassau, où je passais pour la quatrième fois. Il y eut beaucoup de désordre au passage du pont de la Nidda, rivière qui coule près de cette ville. Cette nuit fut moins désagréable que la précédente. Nous eûmes au moins un abri, des vivres et surtout de l'excellent vin du Rhin pour nous réchauffer et nous réconforter.

2 novembre. — Enfin, après dix-sept jours de fatigues, de combats, de privations de tout genre, d'émotions et de dangers de toute nature, nous atteignions les bords tant désirés du Rhin, de ce majestueux fleuve qui devait, au moins pour quelques

jours, mettre un terme à nos nombreux maux! Nous voici au bivouac près des glacis de Cassel.

Retracer les désastres de cette horrible, je ne dis pas retraite, mais déroute, ce serait écrire le tableau le plus douloureux de nos tristes revers. Après les malheurs de Leipsick, on ne prit ou on ne put prendre aucune mesure sérieuse pour rallier les soldats et rétablir l'ordre et la discipline dans l'armée. On marchait à volonté, confondus, poussés, écrasés sans pitié, abandonnés sans secours, sans qu'une main amie vînt vous soutenir ou vous fermer les yeux. Les souffrances morales rendaient indifférents aux souffrances physiques; la misère rendait égoïstes des hommes bons et généreux; le *moi* personnel était tout; la charité chrétienne, l'humanité envers ses semblables n'étaient plus que des mots.

Nous arrivâmes sur ces bords du Rhin comme nous étions partis des bords de l'Elster : en pleine dissolution. Nous avions couvert la route des débris de notre armée. A chaque pas que nous faisions, nous laissions derrière nous des cadavres d'hommes et de chevaux, des canons, des bagages, des lambeaux de notre vieille gloire. C'était un spectacle horrible qui navrait de douleur. A tous ces maux réunis il vint s'en joindre d'autres qui augmentèrent encore notre triste situation. Le typhus éclata dans nos rangs désorganisés d'une manière effrayante. Ainsi on peut dire qu'en partant de Leipsick, nous fûmes accompagnés par tous les fléaux qui dévorent les armées.

J'eus le plaisir d'être rejoint à mon bivouac par plusieurs voltigeurs guéris de leurs blessures, et entre autres le caporal à qui j'avais donné mon cheval pour le porter. Il allait mieux sans être toutefois guéri. Je me trouvai avoir en peu d'instants sept chevaux que les voltigeurs blessés me donnèrent. Mais comme je n'avais pas le moyen de les nourrir, je les donnai à mon tour aux officiers du bataillon qui en avaient besoin.

3 novembre. — Passage du Rhin à Mayence. On nous envoie en cantonnement à Dexheim, village situé près d'Oppenheim en remontant la riche gauche du Rhin.

Notre envoi dans des villages pour nous reposer fut accueilli avec joie. C'était nécessaire; nous étions épuisés par la marche et les privations de toute espèce. Toujours au bivouac dans la neige ou dans la boue depuis près d'un mois, n'ayant eu pour vivre que les dégoûtants restes de ceux qui nous précédaient sur

cette route de douleur, il n'était pas surprenant que nous fussions avides de repos. Pendant les cinq jours que le bataillon resta dans le village, je ne pus parvenir à apaiser ma faim, malgré les cinq ou six repas que je faisais par jour, légers à la vérité pour ne pas tomber malade, mais assez copieux cependant pour satisfaire deux ou trois hommes en temps ordinaire.

Ensuite à Oppenheim, je fus logé chez un propriétaire aisé, grand amateur des vins de son pays qu'il mettait bien au-dessus des meilleurs crus de Bordeaux. Aussi m'en faisait-il boire d'excellent à tous les repas, car je mangeais chez lui pour lui être agréable, me l'ayant demandé avec instance. Pour que ses vieux vins ne perdissent pas de leur qualité, il faisait rincer les verres avec du vin ordinaire. Cet excellent homme, père d'une nombreuse et aimable famille, descendait d'une famille française expatriée pour cause de religion lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Il était Français de cœur, et se proposait de quitter le pays, s'il redevenait allemand.

Envoyés à Oppenheim pour surveiller les bords du Rhin, nous y restâmes jusqu'au 28 décembre, puis je rentrai à Mayence.

SIÈGE DE MAYENCE

C'est à Mayence que Barrès et ses camarades, placés dans la 51e division d'infanterie sous les ordres du général baron Sémélé, reçoivent leur nouveau chef de bataillon, le comte Durocheret, « officier distingué, brave, fier, mais hautain. » A Oggersheim, Barrès arrive en même temps qu'un détachement de cent hommes, commandé par un capitaine de ses amis, et chargé d'aller tenir garnison dans une redoute élevée en face de Mannheim, pour défendre à tout prix le passage du Rhin. Le 1er janvier 1814, un peu avant le jour, la redoute est attaquée. Menacés d'être coupés par l'armée prussienne qui passe le fleuve sous les ordres de Blücher, talonnés par la cavalerie russe, Barrès et ses voltigeurs n'ont que le temps de rejoindre Mayence et de s'y enfermer.

Le blocus commença le 4 janvier et ne finit que le 4 mai.

Les deux bataillons du régiment furent laissés dans le faubourg de la Weisnau pour le défendre et faire le service de cette partie de la ville. C'est un faubourg sur la route d'Oppenheim, le long du Rhin au-dessous d'une espèce de camp retranché dont nous avions la garde. Le service était rigoureux, surtout les

rondes de nuit, qui se renouvelaient souvent à cause de la désertion générale des soldats hollandais, belges, rhénans et même piémontais. Le froid fut très dur, cette année; le Rhin gela complètement, à pouvoir passer en voiture sur la glace; on allait à pied au fort de Cassel. Cette circonstance fit encore redoubler la surveillance des postes, car l'ennemi pouvait en profiter et achever la défection commencée. Pendant les deux mois que nous restâmes dans ce faubourg, nous eûmes quelques combats à soutenir contre les troupes du blocus qui étaient peu dangereuses, car c'étaient en général des conscrits levés de la veille; mais nous étions si faibles, si accablés par la fièvre typhoïde, que nous ne valions guère mieux que les assiégeants.

Une grande calamité avait frappé notre malheureuse garnison et les habitants de la ville. Pendant plus de deux mois la mort sévit avec tant de violence qu'on ne pouvait pas suffire à enlever les victimes de cette horrible maladie. Les pestes d'Asie, la fièvre jaune des colonies ne firent pas autant de ravages que le typhus dans Mayence. On estime qu'il mourut 30 000 militaires ou habitants. On faisait des fosses qui contenaient jusqu'à 1 500 cadavres qu'on brûlait avec de la chaux. Nous perdîmes nos trois chirurgiens, trois officiers de voltigeurs, cinq ou six autres des compagnies du centre et la moitié de nos soldats. (C'est ainsi que nous fûmes plus faibles à notre départ de Mayence que lorsque nous avions passé le Rhin au retour de Leipsick, malgré les nombreuses recrues reçues avant le blocus). Le préfet, le fameux Jean Bon Saint-André, plusieurs généraux, et beaucoup de personnages haut placés succombèrent.

Au retour du beau temps, nous rentrâmes en ville, ce qui nous plut très fort, ayant été fort mal pendant ces deux mois de séjour dans ce faubourg ruiné. Avec les jours de mars et la douce chaleur du printemps, revinrent la santé, la gaieté et les décevantes espérances de meilleurs jours. On forma un Conseil d'administration des convalescents, sous la présidence du colonel Follard qui eut pleins pouvoirs du général en chef pour accorder tout ce qu'il demanderait dans l'intérêt des militaires qui seraient envoyés au dépôt des convalescents. J'étais le deuxième membre et le plus actif, puisque j'étais chargé de l'exécution de tout ce qui avait été délibéré et adopté dans la séance du Conseil qui se tenait le matin de chaque jour. J'avais plus de 40 officiers sous mes ordres (un pour chaque corps ou portion

de corps). Ce Conseil commença ses opérations le 1er mars, et ne les cessa que vers la fin d'avril, lorsque la maladie eut tout à fait disparu. Il s'assemblait tous les jours et resta souvent en permanence. Son action fut utile et sauva bien des malades d'une mort inévitable. Ma coopération y contribua bien un peu, car, ainsi que je l'ai dit plus haut, j'étais toujours là pour veiller à l'exécution des mesures ordonnées et suppléer aux insuffisances.

Les misères du blocus, sous le rapport alimentaire, ne furent pas généralement très rigoureuses. Si on en excepte la viande de boucherie qui manqua totalement dès les premiers jours, les autres comestibles tels que le pain, les légumes secs, les salaisons furent distribués assez régulièrement et en quantité suffisante, ou du moins d'après les règles en usage dans les places assiégées. La viande de bœuf fut remplacée par celle de cheval. Un de mes officiers chargé des distributions ne m'en laissa pas manquer. On donnait aussi un peu de vin, d'eau-de-vie, de la morue, des harengs secs, etc... On pouvait, en payant un peu cher, trouver à dîner dans les hôtels, mais quels dîners! Malgré ces privations et la mortalité qui était effrayante, les cafés, les théâtres, les concerts, les bals étaient très suivis. Le spectacle était très bon, malgré la mort de plusieurs acteurs. J'y allais souvent, pour chasser les préoccupations du moment.

Le 11 avril, nous apprîmes les événements de Paris, et successivement, tous ceux qui en furent la suite. Cette foudroyante nouvelle nous fut communiquée officiellement par le général Sémelé, qui avait réuni à la Weisnau tous les officiers de sa division pour leur en faire part. Tous les officiers, à peu près, versèrent des larmes de rage et de douleur à la lecture de cette accablante fin de notre héroïque lutte avec l'Europe entière. On se retira morne, silencieux, dévorant intérieurement les souffrances morales que causaient des événements qui nous avaient semblé ne devoir jamais se réaliser. Avant d'entrer en ville, je fus accosté par mon chef de bataillon, le comte Durocheret, qui n'avait pas pu s'éloigner de Mayence, comme il en avait le projet. « Mon Dieu, lui dis-je, que va devenir la France, si elle tombe au pouvoir des Bourbons (que je croyais tous morts depuis longtemps)? Que vont devenir nos institutions, ceux qui les ont fondées, les acquéreurs de biens nationaux, etc?.. — Mon cher capitaine, me répondit-il avec vivacité,

vous ressemblez à tous les officiers que nous venons de voir et d'entendre : vous vous figurez que les Bourbons, que vous ne connaissez que d'après les horreurs qu'on a dites d'eux pendant la Révolution, sont des tyrans et des imbéciles. Rassurez-vous sur l'avenir de la France. Elle sera plus heureuse, sous leur sceptre paternel, que sous la verge de fer de cet aventurier qu'on va chasser, s'il ne l'est déjà. » Je m'éloignai furieux, après lui avoir dit : « Vous pensiez différemment il y a trois mois. » Je suffoquais de douleur et de honte pour mon pays.

Le 21 avril, nous arborâmes le drapeau blanc et prîmes la cocarde de la vieille monarchie. Le même jour, les officiers durent remettre individuellement un acte d'adhésion au nouvel ordre de choses. Dès ce moment, les relations avec l'extérieur furent permises, et les communications avec les ennemis, qu'on appelait *nos alliés*, autorisées. Déjà, beaucoup d'officiers généraux et supérieurs étaient partis pour Paris, pour aller saluer les nouveaux astres; cet empressement devint plus vif après la cérémonie de la reconnaissance du drapeau. La cocarde tricolore fut quittée avec douleur, et la cocarde blanche arborée avec un serrement de cœur. La veille de ce jour, avant que l'ordre en fût donné, je vis un colonel en second des gardes d'honneur avec une cocarde blanche. Je dis tout haut aux officiers qui se trouvaient avec moi : « Tiens, voilà une cocarde blanche ! » Le colonel en colère marcha sur moi, en me disant : « Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous à dire sur le compte de cette cocarde ? » Je lui répondis froidement : « C'est la première que je vois de ma vie. » Il se retira sans rien ajouter, mais visiblement courroucé de mon exclamation. (Il devint pair de France sous la Restauration. C'était le marquis de Pange. Je l'ai beaucoup connu par la suite, quand il commandait le département de la Meurthe et nous riions de ce souvenir.)

L'ordre arriva de remettre au prince de Saxe-Cobourg qui commandait les troupes du blocus, la célèbre et forte place de Mayence, avec son immense matériel. Nous en sortîmes en vertu de la convention spoliatrice du 23 avril qui reportait la France à ses anciennes limites. Que de pertes nous fîmes dans un seul jour ! Quels regrets amers nous causa cet abandon !

Le bataillon de Barrès se replie par étapes vers Paris et en cours de route, à plusieurs reprises, a des rixes sanglantes avec les troupes russes.

Le 12 juin, une heure après notre arrivée à Montmirail, je partis, avec trois autres officiers, dans une voiture particulière, pour Paris, où j'étais envoyé par le major pour toucher la solde des officiers du mois de mai et celle des soldats qu'on n'avait pu se procurer chez les payeurs des villes où nous étions passés, faute de fonds. Nous passâmes la nuit à Trépors, village sur la rive gauche de la Marne. L'auberge où nous descendîmes était remplie de filles publiques de Paris, qui avaient accompagné les Russes qui se retiraient jusqu'à ce village. Nous arrivâmes à Paris, le 13, de bonne heure dans l'après-midi, et à peine si le soir nous étions logés. La restauration de la vieille monarchie avait attiré à Paris tant de nobles et d'émigrés, tant de Vendéens et de chouans, tant de partisans des Bourbons et de victimes de la Révolution, tant d'hommes bien pensants, des hommes retournés, des ambitieux, que tous les hôtels étaient pleins jusqu'aux combles. Et les théâtres aussi. On y jouait des pièces de l'ancien répertoire, appropriées aux circonstances, je citerai entre autres *la Partie de chasse de Henri IV*, qui étaient vigoureusement applaudies. On aurait dit que l'Europe entière s'était donné rendez-vous dans le jardin du Palais-Royal.

Dès mon arrivée, je m'occupai très activement de la mission qui m'avait été confiée, mais je trouvai partout des fins de non recevoir, des difficultés de tout genre à surmonter. J'étais renvoyé de l'inspecteur aux revues au ministère de la Guerre, de celui-ci à celui des Finances ; mes pièces en règle, je me présentai chez le payeur qui n'avait pas de fonds ou ne voulait pas m'en donner. Il fallait recommencer les courses, les sollicitations, faire renouveler les autorisations de payement, etc. Cela dura six jours. Enfin, le 20 dans la journée, nous fûmes payés. Pendant ces interminables formalités, le régiment que j'avais laissé sans argent, cheminait pauvrement vers la Bretagne, vivant presque de charité. Moi à Paris, je n'étais, dans les derniers jours, guère plus heureux. Ayant partagé mes ressources avec mes compagnons de voyage, ressources qu'on ne ménagea point dans le commencement, parce qu'on comptait sur le payement de la solde et de l'indemnité de route, il arriva que le dernier jour nous n'aurions pas déjeuné, si un député de mes amis n'avait pas mis sa bourse à ma disposition.

Le 21 juin, je pus rejoindre mes camarades à Mortagne. Je les trouvai à table, mangeant leur dernier écu. Mon arrivée fut

saluée avec des transports de joie. Avec moi revint la bonne humeur parce que j'apportais ce qui la fait naître et l'entretient. Le major m'avoua qu'on dépensait ce soir le dernier « sol » qu'il y eût dans les bataillons. Cette situation n'étant plus tenable, il avait pris la résolution de s'arrêter à Alençon, et de dire au maire d'inviter les habitants à nourrir les soldats jusqu'à ce qu'il eût reçu l'argent nécessaire pour continuer leur route.

Le 6 juillet, nous arrivâmes à Lorient qui était le lieu de notre destination. L'obligation d'aller à la messe tous les dimanches contraria beaucoup les officiers et leur fit prendre les Bourbons en grippe, mais plus encore la certitude qu'une immensité d'entre nous serait envoyée en demi-solde. Le 1er octobre, l'organisation du 44e de ligne se fit dans le cabinet du colonel, en présence de l'inspecteur général comte de Clausel, mais ce travail demeura secret. Le 3, cette opération se fit sur le terrain du polygone, en présence d'un grand concours d'officiers qui attendaient avec anxiété le résultat des notes, qui avaient été données sur le compte de chacun d'eux. L'appel des officiers maintenus en activité se fit d'abord pour les officiers supérieurs, puis pour les officiers comptables, puis pour les officiers de campagne. Quoique j'eusse une espèce de certitude, je trouvai cependant le temps long de ne pas entendre appeler mon nom. Je fus appelé le dernier, parce que je devais commander la 3e de voltigeurs.

Barrès, mis en congé de semestre, se retire en Auvergne auprès des siens :

A Blesle, où j'ai le plaisir de retrouver ma mère et tous mes parents en bonne santé.

Le changement de gouvernement avait aussi changé l'esprit de la société. Il n'y avait plus l'entrain de 1812. La politique avait divisé les individus et refroidi les familles. La noblesse avait repris son orgueil et ne recevait plus avec la même simplicité qu'auparavant. Pour ne pas être témoin de ses hauteurs, je la fréquentai peu, je sortis moins et m'ennuyai assez. Cependant il y avait une maison, illustre dans le pays par sa naissance et ses vieux parchemins, où j'allais tous les vendredis avec mon frère, qui était aussi en congé de semestre, passer vingt-quatre heures. C'était chez le comte Hippolyte d'Espinchal, chef d'escadron au 31e de chasseurs, demeurant à Massiac, petite ville à une lieue de Blesle. Mon frère servait dans le même corps.

PENDANT LES CENT JOURS

Ce fut dans la dernière de ces courses, vers le 9 mars, vaguement le vendredi soir, mais positivement le samedi matin, que j'appris par plusieurs lettres de Paris, que Napoléon était débarqué en Provence le 1er mars, et marchait sur Lyon. Cette nouvelle plus qu'immense me surprit et m'étonna beaucoup. Rentré chez moi, je contins la joie que j'en éprouvais, sans pouvoir la définir, car j'étais aussi inquiet sur les suites que satisfait de l'événement. J'attendis quelques jours, espérant que des ordres me parviendraient, mais, n'en recevant pas, je me rendis au Puy pour savoir ce que nous devions faire.

C'est dans ce temps-là que le courrier qui portait les fonds du Gouvernement fut arrêté entre le Puy et Yssengeaux par des voleurs. Un général, que l'Empereur avait chassé des rangs de l'armée, et qui commandait le département, eut l'infamie de soupçonner les officiers en demi-solde d'avoir exécuté ce coup de main. Il les fit venir chez lui aussitôt qu'il eut connaissance de ce vol, pour s'assurer de leur présence au chef-lieu. Quand les officiers eurent connaissance du motif de cet injurieux appel, ils traitèrent le général comme il le méritait; et quand ils surent que l'Empereur était à Paris et que le Roi était parti, ils furent chez lui pour lui signifier de quitter le Puy à l'instant même, parce que une heure après, ils ne répondaient plus de son existence. Il partit immédiatement, bien heureux d'en être quitte pour des menaces.

Le jour qu'on reçut la nouvelle que l'Empereur était arrivé à Paris, j'allai à la Préfecture avec mon frère, pour voir notre aîné, secrétaire général. Nous étions tous les deux en uniforme. Près d'entrer dans l'Hôtel, nous fûmes assaillis par une multitude de misérables en haillons qui tombèrent sur nous aux cris de : « Vive l'Empereur, à bas la cocarde blanche! » et sans nous donner le temps de répondre nous bousculèrent, s'emparèrent de nos schakos, arrachèrent nos cocardes et nous couvrirent d'injures. Mon frère et moi, nous avions mis l'épée à la main pour nous défendre, mais saisis en même temps par derrière, nous ne pûmes en faire usage. La garde de la Préfecture vint aussitôt à notre secours, et nous délivra des mains de ces forcenés qui auraient fini par nous écharper. Mon Dieu, que j'étais en colère! Je pleurais de rage!

Je pris ma feuille de route le lendemain pour rejoindre à Brest le régiment. A Tours, à l'hôtel où nous descendîmes, nous avons trouvé plusieurs officiers de l'ancienne armée qui, étant entrés dans la *Maison rouge* du Roi, l'avaient accompagné jusqu'à la frontière. Ils se plaignaient amèrement des mauvais procédés des troupes envoyées à la poursuite du Roi, et qu'ils avaient rencontrées à leur retour.

Nous achetâmes une toue ou petit bateau pour descendre la Loire jusqu'à Nantes, et louâmes un homme pour le conduire. Il fallut ramer souvent et longtemps pour vaincre la résistance du vent et éviter les vagues qui étaient très fortes. J'avais plus de vingt ampoules aux mains quand je sortis du bateau. Nous le vendîmes plus qu'il ne nous avait coûté et le produit du passage de trois à quatre personnes que nous prîmes en route, nous couvrit de tous nos frais. Le voyage fut charmant pendant les deux premiers jours et nous pûmes voir sans fatigue, très en détail, les rives tant vantées de la majestueuse Loire.

A Quimper-Corentin, mon chef de bataillon qui y était en garnison nous chercha querelle parce que nous avions encore sur nos croix d'honneur l'effigie d'Henri IV, lui qui, quelques mois auparavant, voulait m'envoyer aux arrêts parce que je n'avais pas fait changer l'effigie de Napoléon et remplacer l'aigle impériale par les fleurs de lis de l'ancien régime!

A Brest où nous arrivâmes le 18 mars, nos camarades nous accueillirent avec cet empressement, cette cordialité qu'on ne trouve guère que chez les militaires. Le colonel lui-même nous invita à dîner, chose qu'il ne faisait guère, et nous témoigna beaucoup d'amitié. Cela tenait en grande partie à ce que, pendant notre absence, il avait été excessivement mal pour les officiers. Ceux-ci, au retour de l'Empereur, le dénoncèrent et demandèrent son renvoi. Un capitaine se chargea de porter la pétition à Paris et de la remettre en personne à l'Empereur. Cette requête, contraire à la discipline et à la soumission envers on chef, fut envoyée au président d'une commission chargée de purger l'armée de tous les officiers émigrés ou autres qu'on y avait introduits depuis le retour des Bourbons. Ce général, ami du colonel, ne donna pas suite à cette dénonciation et renvoya le capitaine au régiment. Mis aux arrêts forcés pour s'être absenté du corps sans permission, les capitaines qui étaient cause de sa punition se réunirent pour aller demander sa grâce.

C'était audacieux, mais l'effervescence du moment autorisait bien des choses. La demande ne fut pas accueillie; on devait s'y attendre. Mais il s'en suivit des paroles si extraordinaires, des reproches si sanglants, des accusations si monstrueuses, que la majeure partie des capitaines qui les entendirent furent effrayés. Un capitaine accusa le colonel, après bien d'autres reproches, d'être un lâche, un voleur, un tigre : « Vous êtes un lâche, je vous ai vu fuir à Wagram; un voleur, pour avoir fait tort aux soldats de telle et telle somme qu'il spécifia; un tigre, vous avez fait manger des nègres par vos chiens à Saint-Domingue. Vous ne le nierez pas, je l'ai vu... » Le colonel écouta toutes ces accusations avec beaucoup de sang-froid et nous renvoya en nous disant : « Voilà cependant où conduit l'indiscipline; mais je ne m'abaisserai pas à me justifier d'aussi atroces calomnies. »

La Bretagne manifesta des symptômes d'insurrection en faveur des Bourbons qui nécessitèrent un envoi de troupes dans le Morbihan. 200 hommes du 3e bataillon y furent envoyés sous le commandement des deux plus anciens capitaines. Le général nous envoya parcourir le département pour contenir les partis, surveiller les côtes, et peut-être aussi pour se débarrasser de nous, se ménageant déjà les moyens de se réconcilier avec les Bourbons, dont la rentrée prochaine devait lui être connue. Pendant notre séjour à Morlaix, plusieurs agents des républiques de l'Amérique méridionale nous engagèrent, vu les circonstances malheureuses où se trouvait la France, d'aller servir dans leurs troupes. Les promesses étaient avantageuses, mais elles ne séduisirent aucun de nous.

Quelques jours après notre rentrée à Brest, le 8 juillet, on reçut la nouvelle officielle de l'entrée des ennemis de la France à Paris, le départ de Napoléon et de l'armée pour la rive gauche de la Loire, et l'arrivée de Louis XVIII et de toute sa famille à Paris. Tous ces malheurs arrivés coup sur coup, suite inévitable du désastre de Waterloo, nous accablèrent de douleur. Le 19 juillet, le général commandant réunit tous les officiers de la garnison pour nous engager à reprendre la cocarde blanche, et à faire acte d'adhésion au nouvel ordre de choses. Il nous demanda le sacrifice de nos opinions dans l'intérêt de la France, qui était gravement en danger, l'ennemi ne demandant que la désunion de l'armée pour la morceler et l'anéantir. Les

officiers de la ligne baissèrent la tête pour gémir sur tant de maux; mais ceux des bataillons des gardes nationales des Côtes-du-Nord refusèrent avec une violence extrême. Alors, après bien des débats tumultueux, un colonel d'état-major s'écria : « Retirons-nous et faisons notre devoir de bons citoyens en nous soumettant à ce que nous ne pouvons pas empêcher! Laissons cette minorité factieuse dans ses rêves insensés et son impuissance; sauvons Brest contre les Prussiens qui marchent sur la Bretagne, contre les Anglais qui voudraient nous voir en rébellion pour pouvoir prendre la ville et la détruire. » Les officiers se retirèrent avec leurs chefs pour délibérer de nouveau. Il fut convenu qu'on se conformerait à ce que ferait l'armée de la Loire. Chacun de nous prit cet engagement par écrit et le signa individuellement.

Je fus chargé de porter ces adhésions conditionnelles au gouverneur, qui ne voulut pas les accepter. « C'est une escobarderie, me dit-il : il faut dans notre métier plus de franchise. Allez, mon cher capitaine, dire à vos camarades d'être plus conséquents et de se déclarer franchement pour ou contre le gouvernement des Bourbons. Dans une heure, j'annoncerai par le télégraphe la soumission entière de la garnison ou la résistance de quelques corps. » De retour chez le major O'Neill où les officiers m'attendaient, je fis part de l'ultimatum du général. Là-dessus grands cris, vacarme... Après avoir bien exposé la position des choses à tous mes camarades, je pris une feuille de papier où j'écrivis : « Je reconnais pour mon souverain légitime Louis XVIII, et jure de le servir fidèlement; » et après l'avoir signée, je la fis passer sous les yeux de quelques voisins qui la copièrent. Une demi-heure après, je les déposais toutes entre les mains du gouverneur qui fut fort satisfait. Le major O'Neill, excellent officier sous tous les rapports, s'était tenu à l'écart pour ne pas gêner les officiers dans leur détermination.

Le 20 juillet au matin, les canons de la place, des forts en mer et de la rade, saluèrent le nouveau drapeau et la cocarde blanche fut reprise. L'agitation de la veille avait cessé, et les gardes nationales avaient reçu l'ordre de rentrer dans leurs foyers. Le gouverneur nous fit dire qu'il comptait sur la bravoure et le dévouement des troupes de la garnison pour conserver à la France son plus riche matériel.

L'ordonnance du 3 août qui licenciait l'armée ne fut, en

Bretagne, mise à exécution qu'au début d'octobre, car on craignait le voisinage des Prussiens qui avaient pénétré jusque dans le Morbihan.

Le maréchal de camp Fabre eut la mission de nous licencier. Mission douloureuse, pour un militaire qui aimait ses compagnons de gloire et son pays. Le 3 octobre, nous passâmes la dernière revue comme 47e. Le lendemain 4, les derniers débris de cette vaillante armée, qui pendant vingt-quatre années avait rempli le monde de ses exploits et montré ses immortelles couleurs dans toutes les capitales de l'Europe, étaient disséminés sur toutes les routes, le bâton à la main comme des pèlerins, demandant protection à ces ennemis que nous avions si souvent vaincus, plus généreux que nos compatriotes qui traitaient de *Brigands de la Loire* ces nobles vétérans de la gloire, ces victimes de la trahison.

Il y avait dans le port un chasse-marée en partance pour Bordeaux. Pour ne pas être obligé de rencontrer sur ma route les oppresseurs de mon pays, les soutiens de ces nobles qui se vengeaient sur nous des vingt-cinq années d'humiliations que la Révolution leur avait fait subir, j'y pris passage avec deux officiers.

J.-B. BARRÈS.

(*A suivre.*)

EN ALLEMAGNE

LES GRANDS TRAVAUX
DE NAVIGATION INTÉRIEURE

I. — PROJETS D'AVANT-GUERRE ET RÉALISATION D'APRÈS-GUERRE

Avant la guerre de 1914, l'Empire d'Allemagne avait établi, de manière minutieuse, un vaste plan de travaux publics, relatif principalement à la Navigation intérieure.

Ce plan n'était pas tenu secret, du moins dans ses lignes essentielles. Les ingénieurs et les géographes en donnaient volontiers les caractéristiques publiquement. Les professeurs en expliquaient la valeur économique et la portée nationale dans leurs classes. Et les nombreuses associations de propagande pangermaniste, la *Deutsche Flotten Verein* en tête, en exposaient les innombrables avantages dans les tracts répandus par centaines de mille à travers le territoire de l'Empire, cependant que leurs conférenciers ordinaires commentaient ces tracts au cours de leurs tournées régulières dans les grandes villes, les cités moyennes, les bourgs et les villages.

En juillet 1914, tous les Allemands, grands et petits, bourgeois, paysans, ouvriers, militaires de profession, commerçants, industriels ou intellectuels, connaissaient et approuvaient ce plan, — à la vérité gigantesque, mais concordant très bien avec tous les autres plans dont le Kaiser laissait entretenir son peuple, ou, mieux encore, ordonnait que l'on entretînt ses sujets.

Cette grande publicité, donnée aussi ouvertement à de tels projets, aurait dû inquiéter les Français plus qu'elle ne le fit ; — car ces projets ne pouvaient devenir des réalités solides qu'après la soumission volontaire ou obligée de la France, de la Belgique, de l'Italie et des Puissances balkaniques. En effet, l'idée directrice était celle-ci : organiser la traversée de l'Europe d'Ouest en Est par le moyen de voies navigables allemandes unissant les embouchures du Rhin et de l'Escaut, ainsi que le Pas-de-Calais, à l'Adriatique par Trieste, à la mer Égée par Salonique, à la Mer-Noire par Constantza. Suivant ce plan, Hambourg allemand, Rotterdam vassale, Anvers germanisé, Dunkerque asservi par des moyens que l'on n'expliquait point, fussent devenus des bouches aspirantes vis-à-vis du commerce américain septentrional, ainsi appelé vers l'Europe centrale. Le Rhin et le Danube, largement aménagés, eussent constitué le corps central de ce réseau qui aurait englobé l'Elbe, le Main, le Neckar, — Strasbourg, avec son port, devenant une sorte de gigantesque « plaque tournante, » suivant une expression imagée, du Mittel-Europa. D'autre part, Trieste autrichien, par conséquent allemand, Salonique grec et par conséquent germanisé grâce à un « pacte de famille, » et Constantza roumain, mais rendu vassal, se fussent trouvés fournir le pendant des ports de la Mer du Nord.

Ainsi la Méditerranée, — surveillée en Adriatique par Corfou, propriété personnelle de Guillaume II, en mer Égée par le Pirée, soumis à la reine Sophie, et sur les Détroits par Constantinople jeune turc, — fût devenue une sorte de lac allemand. Et le raccordement se trouvait fait directement avec le chemin de fer allemand de Bagdad. La route Hambourg-golfe Persique était donc, en direction des Indes, propriété de l'Empire allemand omnipotent.

Afin de réaliser ce rêve, il fallait, ou l'acquiescement douteux de la France, de la Belgique, de l'Angleterre et de l'Italie, ou bien une guerre victorieuse qui, conquérant la Belgique, écrasant la France, maintenant l'Angleterre dans la neutralité et l'Italie dans l'alliance, donnât à l'Allemagne le prestige du triomphe, le respect des voisins et l'argent liquide des vaincus.

La guerre fut déclarée.

La marche directe sur Anvers dont la chute était préparée de longue main, la ruée sur Dunkerque et Calais dont la

prise était escomptée d'avance, révélèrent aux plus aveugles les desseins de l'Allemagne. Victorieuse, elle n'eût rendu ni Anvers, ni Zeebrugge, ni Calais, ni Dunkerque, ni Boulogne. La minutie avec laquelle, avant 1914, la marine allemande avait organisé les escales de ses paquebots à Boulogne aurait suffi à dénoncer les arrière-pensées de l'Amirauté.

Durant les cinquante et un mois que se prolongea la guerre, les techniciens allemands, à l'arrière du front, chez eux, chez les Belges et chez nous, préparèrent patiemment le grand travail, tout comme s'ils se jugeaient vainqueurs. Et, en fait, si l'armistice avait été signé à notre détriment, on peut être assuré que les travaux eussent été commencés sans délais, avec, comme première mise de fonds, les sommes extorquées immédiatement aux Alliés vaincus.

Mais l'armistice fut sollicité par les Allemands qu'il sauva du désastre militaire final : c'était la défaite. Il ne pouvait plus être question de demander aux Alliés leur argent, ni d'occuper Anvers ou Dunkerque. Le vaste rêve du Mittel-Europa, bouleversé d'outre en outre, s'écroulait. Et en même temps que les Allemands perdaient Anvers et Dunkerque, ils voyaient disparaître, à l'autre extrémité de la carte d'Europe, Trieste devenu italien, Salonique demeuré grec, mais passé aux Alliés, Constantinople occupé par les vainqueurs, et Constantza libéré de l'emprise germanique, cependant que le chemin de fer de Bagdad changeait de maîtres.

Cet immense écroulement eût dû arrêter, semble-t-il, tous les projets allemands.

Il n'en est absolument rien.

L'Allemagne républicaine a simplement adapté aux circonstances moins favorables le plan que l'Allemagne impériale avait échafaudé en utilisant des conditions excellentes et en escomptant des possibilités de victoire universelle. Les moyens d'action ont changé, les tracés sur la carte ont subi des modifications; mais l'esprit directeur est resté le même, et le rêve germanique sur la navigation intérieure est demeuré identique à lui-même.

Rêve est même un terme très inexact en la circonstance, car, à vrai dire, ce n'est plus un rêve : les réalisations partielles sont commencées.

L'Allemagne qui, si haut, se déclare ruinée, l'Allemagne qui se prétend dans l'absolue impossibilité de réparer les maux

causés par elle, l'Allemagne a trouvé, dans ses caisses, les moyens financiers nécessaires pour entreprendre de formidables travaux intérieurs.

En même temps que le Reichstag votait 11 milliards de marks pour assurer séance tenante la reconstruction de la flotte marchande livrée aux Alliés, il votait 16 675 352 000 marks pour les chemins de fer (sur lesquels 5 516 758 000 marks de dépenses sont actuellement engagés), et il approuvait un programme de 52 milliards de marks pour la navigation intérieure. Ce dernier chiffre représente 2 720 kilomètres de travaux, et il faut, bien entendu, l'évaluer en marks-papier, — en notant ce fait que pour l'établissement de ce compte les ingénieurs qui l'ont étudié calculèrent à une date où le mark était tombé à un sou, ce qui donne tout de même la coquette somme de 2 036 000 000 marks-or.

L'opinion publique française se doute-t-elle de ce que représente, comme travaux effectifs, ce budget formidable?... C'est assez douteux.

Or les projets allemands actuels concernant la navigation intérieure, projets dont plusieurs sont actuellement en voie de réalisation, constituent un remaniement à peu près complet de l'Europe centrale.

La défaite a interdit aux Allemands la mainmise sur Anvers et Dunkerque. Cet échec capital doit être réparé du mieux possible : on s'y emploie en essayant de pénétrer à nouveau officieusement sur le marché anversois et dans le port belge, en essayant aussi d'envenimer toutes les discussions d'intérêt qui peuvent mettre aux prises les ports français et les ports belges à propos des surtaxes d'entrepôt, du service de Strasbourg, de la navigation du Rhin. Si les Belges et les Français pouvaient cesser de s'entendre, ce serait un bénéfice appréciable pour l'Allemagne, et les organismes allemands de propagande, profitant des moindres maladresses, des moindres polémiques de presse, attisent soigneusement les controverses d'intérêt trop facilement nées entre le Havre et Anvers par exemple.

Mais ce procédé sournois ne pouvant donner rapidement les résultats escomptés, il a fallu trouver autre chose. Et c'est ici qu'est intervenue la modification du plan primitif.

Le plan, dans sa forme définitive, peut se résumer ainsi qu'il suit.

D'abord, il faut organiser une forte voie navigable ayant pour tête de ligne Hambourg et le canal de Kiel, tête de ligne où viendra aboutir un grand trafic parti d'Amérique septentrionale et passant au Nord de l'Angleterre par la route des Orcades, au détriment du Havre, de Liverpool et d'Anvers. Cette voie navigable de Hambourg drainera à elle tout le trafic hollandais qu'elle ira chercher sur le territoire néerlandais même et attirera de Rotterdam en direction de l'Allemagne et du Rhin allemand.

Devenue pompe aspirante et refoulante, cette voie navigable aménagée dans l'arrière-pays de Hambourg et de la Hollande, sera outillée de manière à doubler le Rhin et à filer en direction de la Suisse par la base de la Forêt-Noire et de la vallée du Neckar. Le Neckar, d'abord canalisé, puis prolongé par un canal, ira, — grâce à ce canal, — rejoindre le Danube. Et le Danube lui-même, par un autre canal, se verra relié directement au lac de Constance.

Ainsi la canalisation du Neckar, le canal Neckar-Danube, la canalisation Rhin-Main-Danube, la canalisation du Danube supérieur, et le canal Danube-lac de Constance fourniront à l'Allemagne un puissant système de navigation intérieure qui encerclera et pénétrera complètement la Suisse. Et, grâce à ce réseau vasculaire formant un circuit magnifique, la Suisse deviendra tributaire complète de l'Allemagne, et n'aura plus aucun besoin de ces voies franco-suisses dites Suisse-Océan, à trajet variable, qui sont aujourd'hui seulement en discussion chez nous et qui devraient relier la Suisse par le Lac Léman soit à la Méditerranée, soit à Bordeaux ou Saint-Nazaire.

Ce grand système de canalisations, de canaux et de voies d'eau aménagées est ainsi destiné à isoler la Suisse de la France et de la Belgique, et à barrer tout chemin à la pénétration fluviale franco-belge. Il a pour but la mise en échec d'Anvers, et un coup terrible porté à Strasbourg redevenu français. Tant que Strasbourg demeurait allemand, les projets germaniques développaient la « plaque tournante » de Strasbourg ; du jour où Strasbourg retrouve sa place en France, la tactique allemande est de l'annihiler en la masquant.

Comme suite à ce premier réseau rhénan, suisse et danubien, les Allemands prévoient un développement considérable de toutes les routes d'eau en direction du Danube, principalement

le grand canal Elbe-Oder. L'effort tend à lier, par un réseau de lignes soigneusement combinées entre elles, la voie du Danube à tous les ports maritimes et fluviaux de l'Allemagne. Entreprise complexe et admirablement étudiée.

Enfin la troisième partie du projet n'est ni la moins originale, ni la moins hardie, ni la moins inquiétante. Ne tenant aucun compte des traités internationaux qui ont remanié la carte de l'Europe centrale, et considérant toutes les terres entre Baltique et Danube comme territoires allemands, les ingénieurs des Travaux publics ont imaginé le dessin d'un formidable lacis de voies d'eau unissant directement le Niémen au Danube, à travers la Pologne et la Tchéco-Slovaquie. Projet sur le papier, dira-t-on peut-être, et destiné à montrer que l'Allemagne entend mettre la main sur la Russie soviétique... Évidemment, ce n'est pour le moment qu'un projet; mais les Allemands entendent bien montrer qu'ils le considèrent comme devant être réalisable dans un avenir donné, car ils mettent au travail leurs ouvriers dans la région où ils sont les maitres, en entreprenant une énorme besogne sur les 51 kilomètres du canal des Lacs Mazuriques, besogne à laquelle ils attribuent un crédit de 30 millions en marks-or. L'indication est nette, elle est significative, elle montre quels desseins se dissimulent très peu derrière tous ces travaux. Ils ne visent à rien de moins qu'à l'asservissement de toute l'Europe centrale et orientale.

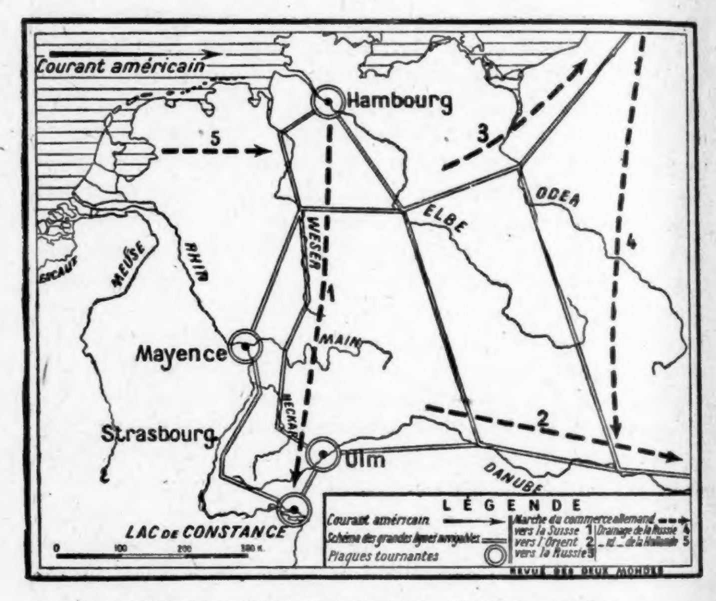
Tout naturellement, ce puissant réseau de voies navigables, appuyées sur le Danube, doit donner à l'Allemagne une base nouvelle et solide lui permettant de reprendre, à défaut de son expansion pour l'instant arrêtée vers l'Ouest, sa marche vers le Sud et vers l'Est.

Et l'ensemble des travaux de navigation intérieure répond bien à ce plan que traçait récemment Kurt von Strantz, parlant au nom du parti monarchiste et pangermaniste allemand : le Reich doit saisir le sol et le sous-sol russe, avec les blés, les bois, les viandes et les mines, de manière à interdire tout nouveau blocus de l'Allemagne, et assurer l'emprise sur les Roumains et les Slaves du Sud qui (je cite le texte) « doivent consentir, dans leur propre intérêt, à entrer dans l'unité allemande. »

Tel est ce plan dont la conception apparait fort redoutable, — et dont il faut bien savoir qu'il n'est point un simple projet, mais bien un fait réel.

II. — DIX-HUIT VOIES NAVIGABLES EN CONSTRUCTION

Ces vastes projets seraient déjà très intéressants en raison de leur importance économique et politique : mais ils sont de plus infiniment curieux au point de vue technique, car les Allemands



CARTE DES VOIES NAVIGABLES EN CONSTRUCTION

commencent à réaliser par endroits de véritables tours de force matériels. Aussi faut-il témoigner une vive reconnaissance à l'égard du Bureau des Études techniques au Ministère des Travaux publics de France, dont les ingénieurs ont mené en Allemagne une enquête patiente et ont mis à jour les projets allemands : je me borne à résumer les renseignements techniques qu'ils ont bien voulu me fournir.

Dix-huit grandes voies sont envisagées, et chacune d'elles exige la suppression de difficultés parmi lesquelles certaines paraissaient insurmontables en raison de leur caractère. Elles seront cependant surmontées.

1° La canalisation du Neckar, envisagée de Mannheim à Plochingen sur une longueur de 200 kilomètres, s'étendra de là jusqu'à Ulm. La rivière aménagée portera des bateaux de 1 200 tonnes, sera barrée par 27 écluses et fournira une puissance électrique de 370 millions annuels de kilowatts. Une Société privée au capital de 300 millions de marks, soutenue par 160 millions, don du Reich, et 40 millions, dons du Wurtemberg, de Bade et de Hesse, exécute les travaux qui sont actuellement commencés aux sept biefs de Ladenburg, Wieblungen, Neckarsulm, Horkheim, Unterturkheim, Oberturkheim et Oberelingen. Afin d'assurer ses travaux, la Société, fondée à Stuttgart le 1er juin 1921, a émis, un mois plus tard, en juillet, un emprunt de 350 millions de marks à 4 pour 100.

2° Le canal Neckar-Danube prolongera le Neckar et, par un trajet de 64 kilomètres, ira de Plochingen sur le Neckar à Ulm sur le Danube. L'entreprise est une des plus audacieuses qui soient, car il faut ici franchir une crête montagneuse atteignant 568 mètres d'altitude. Le versant Neckar exigera 16 écluses avec une chute moyenne de 20 mètres, et le versant Danube 4 écluses avec une chute moyenne de 26 mètres. Le bief de partage sera installé à la cote 568, et il s'étendra du kilomètre 39,20 au kilomètre 62,100. Pour donner une idée de la hardiesse de ce travail, il suffit de dire que le projet de la *Sudwest Deutsche Kanal Verein* de Stuttgart en collaboration avec la *Neckar A. G. Stuttgart,* prévoit sur le versant Neckar l'écluse 14 au kilomètre 38,200, l'écluse 15 au kilomètre 38,700, l'écluse 16 au kilomètre 39,200, — soit 3 écluses de 26 mètres de chute chacune, sur une distance totale de 1 kilomètre juste. Sur le versant Danube, l'écluse 17, qui ferme le bief supérieur, est au kilomètre 62,100, l'écluse 18 au kilomètre 62,800, l'écluse 19 au kilomètre 63,300 et l'écluse 20 au kilomètre 63,800. Ainsi quatre écluses ayant chacune 26 m. 50 de chute se trouvent groupées en 1700 mètres, et sur ce parcours de 1 700 mètres les bateaux partiront du bief supérieur et arriveront à Ulm en descendant, par quatre ressauts, serrés les uns contre les autres, une altitude de 106 mètres !...

3° Le canal Danube-lac de Constance est d'une conception non moins hardie, puisqu'il élève son bief de partage à 546 mètres d'altitude. Destiné à relier par eau la Bavière à la Suisse, il donnera passage à des bateaux de 1 900 tonnes, sur

une longueur de 103 kilomètres, avec 9 écluses sur le versant Danube, 4 écluses sur le versant lac de Constance, et 9 usines qui donneront une puissance de 22 950 HP. La chute des écluses, assez éloignées les unes des autres sur le versant Danube, est modeste : 9 mètres, en moyenne. Sur le versant lac de Constance, la chute est de 10 mètres, mais les écluses se touchent littéralement : il s'en trouve 11 entre le kilomètre 65 et le kilomètre 70,300, c'est-à-dire en moyenne une tous les 500 mètres.

Aussi le prix de revient prévu pour ce canal est-il fort élevé : 91 millions de marks-or, y compris d'ailleurs la construction et l'équipement des usines hydrauliques, ce qui revient à dépenser, aux prix de 1921, une somme approximative de 2 milliards.

4° Une voie d'eau particulière est destinée à unir le Danube au Rhin, et, par conséquent, à inscrire la Bavière et tous les pays de l'Europe centrale dans l'orbite économique de la région minière et industrielle rhéno-westphalienne. Cette voie d'eau exige pour son achèvement la canalisation du Main jusqu'à Bamberg, un canal de Bamberg à Kelheim, afin de remplacer le canal Louis devenu insuffisant, et enfin la canalisation du Danube de Kelheim à la frontière d'Autriche tout auprès de Passau. Cette voie d'eau devra assurer le passage de navires atteignant 1 500 tonnes, bien que le trafic normal soit prévu pour des bateaux de 1200 tonnes. Elle se déploiera sur un parcours total de 790 kilomètres de Mayence à Passau, avec 61 écluses dont 31 de Mayence à Bamberg avec chute moyenne de 4 m. 70, 17 écluses de Bamberg au bief de partage avec chute moyenne de 10 mètres, et 13 sur le versant Danube avec chute moyenne de 8 m. 60.

La voie d'eau Mayence-Passau revêt une importance exceptionnelle, non seulement du fait qu'elle escalade des crêtes menant son bief de partage à l'altitude de 405 mètres, mais aussi en raison du trafic qu'elle assurera, et de la force hydro-électrique qu'elle fournira par le moyen de 33 usines nouvelles, non compris celles déjà existantes en aval d'Aschaffenburg. La Bavière entière s'alimentera à ces usines dont la puissance évaluée à 244 000 HP. fournira une moyenne annuelle de 3 453 millions de kilowatts.

L'alimentation de cet énorme chemin d'eau exigera l'appoint des eaux du Lech, affluent de la rive droite du Danube, qu'un

canal spécial long de 90 kilomètres ira puiser à Meitingen et amènera à Forcheim sur le canal Main-Danube.

En juillet 1921, les Allemands évaluaient la dépense nécessaire à 9,35 milliards de marks-papier. Cette somme est devenue insuffisante et ils l'évaluent aujourd'hui à 550 millions de marks-or.

Les travaux sont commencés sur plusieurs points, notamment entre Ratisbonne et Passau. Et la canalisation du Main jusqu'à Aschaffenburg a été inaugurée en novembre 1921, par le passage d'un premier train de chalands de 1 500 tonnes, salué avec un immense enthousiasme par les populations riveraines, auxquelles les experts allemands font entrevoir un trafic normal annuel pouvant atteindre régulièrement 4 500 000 tonnes.

L'organisation financière est très caractéristique : le 30 décembre 1921, s'est créée à Munich une Société anonyme au capital de 900 millions de marks, divisés en 600 millions d'actions ordinaires et 300 millions d'actions de préférence. Cette Société a pris mission d'exécuter les travaux de la voie d'eau Rhin-Main-Danube. Le Reich a souscrit 45 pour 100 des actions ordinaires; la Bavière 26 pour 100; des villes ou des collectivités publiques les 29 pour 100 restant. Un consortium de banques a souscrit 250 millions d'actions de préférence et diverses municipalités ont pris, de leur côté, 45 millions de ces mêmes actions, ce qui a couvert entièrement l'émission. Cet effort financier, auquel a été accordée la garantie du Reich sous la forme d'un intérêt de 5 pour 100, n'a pas paru suffisant; et la Société a émis le 30 janvier 1922 un emprunt de 300 millions de marks en obligations à 5 pour 100, offertes au pair : cet emprunt a été, d'enthousiasme, couvert deux fois en quelques jours, et l'excédent ainsi offert ayant été accepté, la Société s'est vue à la tête de 1 500 millions de marks, actions et obligations comprises. Ce second apport a encore été jugé insuffisant, et trois mois plus tard, en mars 1922, la Société, par assemblée générale, décrétait une augmentation du capital égale au capital originel. En outre, le Reich inscrivait à son budget de 1922 une subvention de 120 millions de marks, fraction première d'une allocation considérable proposée pour venir en aide à la Société. Donc le Reich, la Bavière, les municipalités et les particuliers rivalisent de générosité vis-à-vis de la Société qui a assumé la charge d'unir le Rhin au Danube : et ce travail devient ainsi une grande

œuvre nationale, dont l'enthousiasme manifesté par les Allemands dit assez la valeur, l'importance matérielle et le but pratique.

5° Les projets précédents seraient incomplets si la canalisation du Danube supérieur entre Ulm et Kelheim n'était pas réalisée d'urgence : aussi plusieurs plans ont-ils été dressés aux fins d'aménagement de cette section. Les Commissions compétentes n'ont pas encore arrêté leur choix. Cependant, il semble que sera plutôt retenu le projet consistant à organiser l'aménagement nécessaire sur une longueur de 170 kilomètres, par le moyen d'un canal latéral qui suivra le lit du fleuve et ne l'empruntera partiellement que sur 19 kilomètres de longueur : ce canal latéral passera alternativement d'une rive sur l'autre, donnera accès à des bateaux de 1 200 tonnes avec possibilité d'accroissement jusqu'à 1 500 tonnes. Un outillage de 14 écluses avec des chutes moyennes de 9 m. 20, et d'usines hydro-électriques fournissant environ 250 000 HP. et 1 million de kilowatts, compléterait cet ensemble qui coûterait, aux prix d'avant-guerre, environ 215 200 000 marks-or.

Un canal spécial relierait Munich et Augsbourg à cette voie nouvelle. Quoique aucune décision technique n'ait encore été prise publiquement, cependant le canal Ulm - Kelheim et l'embranchement Augsbourg-Munich, sont inscrits au programme de la Société *Rhin-Main-Danube* et figurent à son objet social. Les travaux sont donc décidés en fait, sinon précisés au point de vue du tracé à suivre.

6° Un canal Weser-Main se rattache tout naturellement à la grande voie d'eau Rhin-Main-Danube. Ce canal est l'objet d'une attention passionnée en Allemagne. En effet, le Weser est soustrait aux effets de l'internationalisation et demeure, aux termes mêmes des traités, une voie d'eau purement allemande, qui, au contraire du Rhin, échappe à Rotterdam et n'a de communication qu'avec les ports germaniques de Brême et de Hambourg.

Aussi, les études sont-elles conduites avec une sorte de fièvre nationaliste particulièrement âpre. D'autant que deux tracés sont ici en compétition. Le premier, suivant la vallée de la Werra, relie Hannover-Minder sur le Weser à Bamberg sur le Rhin. Le second emprunte la vallée de la Fulda et peut, à volonté, soit rejoindre le premier tracé en amont d'Eisenach, soit se diriger directement sur Francfort. Il est inutile de dire

que cette dernière ville promet son appui matériel complet au projet qui la favorise.

Devant l'importance de ce canal, tout allemand, le Reich a cru devoir créer un bureau spécial d'études installé à Eisenach et lui assurer une subvention montant aux deux cinquièmes de la dépense, dont les villes et régions intéressées paient les trois autres cinquièmes.

Le projet prévoit une voie d'eau longue de 272 kilomètres donnant passage à des bateaux de 1 000 tonnes. La maison Contag de Berlin s'est chargée d'établir le projet technique pour le compte de la *Weser-Main-Kanal;* et elle prévoit sur le versant du Main, 7 écluses présentant 11 mètres de chute, sur le versant Weser 50 écluses offrant des chutes moyennes de 5 m. 80, et plaçant le bief de partage à l'altitude de 310 mètres. Ce projet représenterait une dépense de 160 millions de marks-or au tarif d'avant-guerre. Mais, en fait, ce premier calcul devra déjà être modifié profondément. Car le Weser est un fleuve à débit irrégulier, et il faut en outre, afin de combattre ces irrégularités, envisager la construction de neuf grands réservoirs pouvant contenir 600 millions de mètres cubes d'eau, — réserve qui, adroitement employée aux temps des « maigres, » permettra d'assurer au Weser défaillant une surélévation permanente de 0 m. 70. Enfin, il faut prévoir également la construction d'usines hydrauliques annexées à ces réservoirs et équipées de manière à produire de 4 à 500 millions de kilowatts par an. Déjà, pour commencer, les ingénieurs allemands viennent d'inaugurer un réservoir achevé en 1918 et cubant 200 millions de mètres cubes d'eau.

Au total, aujourd'hui cette voie, jugée indispensable et pour laquelle les travaux iront sans doute très vite, est considérée par les Allemands comme devant leur coûter une somme approximative de 220 millions de marks-or.

7° Un canal mettra en communication directe le Rhin, le Weser et l'Elbe, par le moyen d'une grande transversale accessible à des bateaux de 1 000 tonnes. Cette transversale est déjà en partie exécutée, car une section Rhin-Weser, commencée en 1906, a été ouverte au trafic sur deux sections, — section Rhin-Herne, et section du canal de la Lippe entre Hamm et Datteln, — à la veille de la guerre : 17 juillet 1914. En outre, la section Bevergen-Minden, reliant le canal de Dortmund à l'Ems et au

Weser, a été mise en service en pleine guerre, février 1915; et la section Minden-Hanovre a été ouverte peu de temps après, en automne 1916. On voit que les hostilités n'avaient entravé en rien ces grands travaux d'inter-communication fluviale considérés par les Allemands comme étant d'utilité générale première. La section Hanovre-Magdebourg a été ordonnée en 1920; les travaux marchent activement : elle s'étend sur 155 kilomètres avec trois écluses mesurant respectivement 15 mètres, 10 mètres et 17 m. 60 de chute. Il faut noter que ces écluses présentent des caractéristiques particulièrement importantes : longues de 225 mètres, elles pourront donner simultanément passage à un remorqueur et à trois chalands de 1 000 tonnes, soit quatre navires à la fois.

Ce canal, dont on peut dire qu'il est en pleine voie d'achèvement, est complété par tout un ensemble de travaux : embranchement de 15 kilomètres en direction de Hildesheim, embranchement de 7 kilomètres sur Brunswick, embranchement de 55 kilomètres sur Magdebourg, la Saale et les mines de potasse de Stassfürt (dépense : 15 millions de marks-or), canalisation de la Saale de Bernburg à Halle et à Wernsdorf sur 60 kilomètres (dépense : 22 millions de marks-or), aménagement d'un réservoir de 90 millions de mètres cubes et d'un réservoir de 200 millions de mètres cubes dont l'appoint surélèvera le niveau de l'Elbe en aval de l'embouchure de la Saale, construction du canal Leipzig-Saale sur 30 kilomètres (dépense : 22 millions de marks-or), mise en communication de Berlin avec le Mittelland-Kanal, grâce à l'aménagement du canal de l'Ihle et du canal de Plaue agrandis au gabarit de 1 000 tonnes sur 50 kilomètres (dépense : 18 millions de marks-or); et enfin amélioration du canal Oder-Sprée. Ces huit travaux accessoires représentent près de 200 kilomètres de voies navigables supplémentaires, — c'est-à-dire une longueur sensiblement égale à celle du canal lui-même.

En outre, dans les vallées de l'Oder, de l'Ecker, du Bode et de la Saale, des usines seront établies qui donneront une puissance totale de 90 300 HP.

Les ingénieurs allemands proposent une dépense de 343 millions de marks-or, ce qui représente aujourd'hui 8,5 milliards de marks-papier.

Sans attendre davantage, les ouvriers se sont mis au travail

sur six sections : la section Hanovre-Peine, l'embranchement d'Hildesheim, la section Peine-Brunswick, le canal de l'Ihle, le canal de Plaue, et le canal Oder-Sprée.

Le budget du Reich pour 1922 a largement doté ces travaux. En effet, nous relevons les chiffres que voici : 219 millions de marks pour les travaux en cours et énumérés précédemment, 1 500 000 marks pour le parachèvement du canal Rhin-Herne, 40 millions de marks (ajoutés aux 48 millions déjà dépensés) pour la création d'une deuxième embouchure au canal Rhin-Herne, 6 millions de marks pour le parachèvement de la section Weser-Ems, 6 millions de marks pour l'amélioration du canal Dortmund-Ems, et 8 260 000 marks pour la construction de réservoirs dans le basssin supérieur du Weser.

8° Un mouvement d'opinion considérable se montre, en ce moment, en Allemagne, favorable à tout ce qui pourra permettre au commerce allemand d'échapper à l'emprise hollandaise de Rotterdam. En particulier, les articles et les conférences se multiplient à l'effet d'organiser la mise en communication du bassin minier et industriel dit rhéno-westphalien avec les ports allemands de Brême et de Hambourg. Il existe bien actuellement un canal Ems-Hunte qui est destiné à relier l'Ems et le Weser, et à se prolonger ensuite sur Hambourg; mais ce canal est jugé trop faible et son tracé ne satisfait pas. On voudrait le remplacer par un canal à 2 écluses pouvant porter des chalands de 1000 tonnes sur une longueur de 90 kilomètres et pour un prix de 600 millions de marks-papier. Sans attendre davantage, le Gouvernement d'Oldenbourg a commencé les travaux, et le Reich lui a aussitôt accordé, sur le budget de 1921, 20 millions de marks, et sur le budget de 1922 10 millions de marks.

9° Un autre projet prévoit l'établissement d'un canal d'embranchement prenant jour sur le Mittelland-Kanal entre Ems et Weser, se dirigeant sur Brême, puis sur Hambourg. Ce canal a donné lieu, sur simple projet, à d'ardentes rivalités entre Brême et Hambourg, et c'est seulement en avril 1922 que les deux villes sont parvenues à s'entendre sur un tracé que l'on a nommé le canal Hansa.

Ce canal Hansa partira du Mittelland-Kanal à 11 kilomètres dans l'Est de Bramsché, c'est-à-dire à 180 kilomètres du Rhin, et se dirigera vers Achim, à 15 kilomètres de Brême. Afin de donner satisfaction aux intérêts rivaux, un embranchement se

détachera à Osterholz et, empruntant ensuite le lit du Weser, se dirigera sur Brême. Le canal principal marchera en direction de Horneburg et se divisera en deux branches, l'une suivant le cours de l'Elbe parallèlement jusqu'à Hambourg, l'autre allant sur Stade. Au total, le canal principal comptera 190 kilomètres. Il portera des navires de 1 000 tonnes ; mais il sera aménagé de manière à pouvoir, dès que les besoins l'exigeront, être augmenté en suivant l'accroissement du tonnage des bateaux. Il ne comportera d'ailleurs que trois écluses ayant des chutes de 13, 19 et 17 mètres. Mais deux écluses le mettront en communication avec l'Elbe, Hambourg et Stade, et deux autres écluses le relieront au Weser, l'une à Oker, l'autre à Achim.

Le budget demandé pour l'exécution de ce plan est de 3 500 000 000 de marks-papier.

Une Compagnie s'est aussitôt formée : la *Hansa Kanal Verein*. Et les travaux ont été divisés en trois sections : Hambourg, Brême et Duisbourg. On compte que les travaux pourraient bien commencer d'ici peu.

10° Hambourg et Lübeck veulent être liées à la région du Harz en passant par le Mittelland-Kanal. Un canal est prévu se prolongeant jusqu'à la Werra, sur une longueur de 140 kilomètres : cette voie d'eau, qui portera des chalands du tonnage uniforme de 1 000 tonnes, ne présentera qu'une seule écluse ayant 4 m. 85 de chute, mais elle offrira cette particularité d'être équipée de deux ascenseurs permettant aux chalands l'escalade respective de 24 m. 30 et de 33 m. 70 afin de racheter des dénivellations importantes.

Environ 90 millions de marks-or sont demandés pour ces travaux.

11° Un canal Leipzig-Torgau-Berlin est à l'étude pour bateaux de 600 tonnes, et coûtera 74 millions de marks-or. Mais il paraît devoir être retardé comme exécution.

12° La Chambre de commerce de Kottbus réclame la construction d'un canal pour bateaux de 600 tonnes, afin de relier le bassin minier de Niederlausitz à l'Elbe d'une part, à Berlin d'autre part. Il en coûterait 55 millions de marks-or aux prix des travaux d'avant-guerre.

13° La mise en valeur du bassin de Niederlausitz exigera la construction d'un second canal reliant l'Elbe moyen et l'Oder moyen : partant des environs de Muhlberg sur Elbe, il sera long

de 240 kilomètres et, aux prix des entrepreneurs d'avant-guerre, coûtera 123 millions de marks-or.

14° Tout à l'Est de l'Allemagne, une attention particulière est donnée à ce canal des Lacs Mazuriques dont la loi du 14 mai 1908 avait décrété l'exécution en lui fixant un gabarit de 250 tonnes, sur une longueur de 51 kilomètres et demi, et en lui donnant une pente totale de 11 mètres. A cette époque, une somme de 14 millions et demi de marks-or avait été attribuée aux travaux destinés à commencer l'établissement d'une liaison par voie d'eau entre la partie orientale de l'Empire allemand et les régions occidentales de l'Empire russe. La guerre a naturellement interrompu l'entreprise et les conditions du Traité de Versailles ont profondément remanié les divers arrière-pays sur lesquels comptait l'Allemagne, afin d'assurer le trafic de ce canal et des embranchements qui se trouvaient d'ores et déjà prévus. Mais l'exécution était si avancée avec les écluses achevées aux trois quarts, que les Allemands jugèrent indispensable de terminer l'œuvre au plus vite. Dès 1920, la Prusse dépensait 27 millions de marks-papier et le Reich votait une somme égale afin de reprendre la besogne pour l'achèvement de laquelle une somme de 400 millions de marks-papier est jugée nécessaire.

Au surplus, quelques changements d'ordre pratique ont été décidés. Et faute de pouvoir utiliser tout de suite ce canal comme voie d'eau, vu les circonstances internationales, il a été décidé de l'employer comme engin usinier : les écluses se transforment en usines hydro-électriques pour la plupart; — et c'est du rendement de ces usines que l'on attend les capitaux nécessaires aux fins d'achèvement du canal même en tant que voie navigable. Cependant un crédit de 50 millions de marks a été voté au budget de 1922 à titre de subvention pour la continuation des travaux.

15° La région de la Ruhr doit naturellement être abondamment desservie. Et une Société spéciale, la *Verein zur Schiffbarmachung der Ruhr*, a pris à tâche la canalisation de la rivière Ruhr de Mulheim jusqu'à Hagen. Canalisation considérable qui se déploierait sur 65 kilomètres de longueur, avec 12 écluses présentant une chute moyenne de 4 m. 50, et qui offrirait passage à des bateaux de 1 700 tonnes.

Suivant le système actuellement en vogue dans tous les pays,

une part des dépenses serait couverte grâce à l'utilisation commerciale des forces hydrauliques : des usines donnant une puissance totale de 10 200 HP. sont prévues. Et malgré le coût élevé de la dépense, — actuellement 1 350 millions de marks-papier, — il est évident que les travaux vont être menés avec activité par suite de l'intervention directe de toutes les industries régionales intéressées à la réussite de l'affaire et installées tant dans le bassin du Rhin qu'en Westphalie.

16° Avant la guerre, la canalisation de la Lippe avait été décidée par la création d'un canal latéral pouvant porter normalement des bateaux de 1 700 tonnes. Aussitôt les hostilités terminées, les travaux ont été poussés avec une activité caractéristique. Entre Datteln et Hamm, ils sont maintenant très avancés. Quant à la section Datteln-Wesel-Lippstadt, elle est seulement ébauchée. L'ensemble des travaux s'élèvera à environ 577 millions de marks-papier. Le budget du Reich a été mis largement à contribution, car en 1922 on lui a demandé 80 700 000 marks actuellement versés ; le nouveau budget comporte 1 million de marks pour la section Datteln-Wesel et 86 millions pour la section Wesel-Lippstadt. Ces chiffres montrent assez quelle importance l'Allemagne entière attache à l'achèvement rapide d'une artère sur laquelle toutes les industries comptent pour développer leur activité.

17° L'initiative privée seconde d'ailleurs le Reich dans des proportions considérables ; car la *Verein zur Schiffbarmachung der Ruhr* ne borne pas son intervention à la canalisation de la Ruhr : elle poursuit en même temps des actions secondaires. Principalement, elle a entrepris de prolonger cette canalisation de la Ruhr sur 14 kilomètres de longueur jusqu'à Schawerte, et de prendre ce point d'arrivée comme tête de ligne d'un canal, mis toujours au gabarit de 1 700 tonnes, jalonné par 5 écluses, et reliant la canalisation de la Ruhr soit à celle de la Lippe, soit au canal de Dortmund. Ce projet offre pour les grandes industries allemandes un intérêt considérable ; car il donnerait, — en liaison avec la Ruhr canalisée, le canal latéral à la Lippe, le canal Rhin-Horne, et le canal Dortmund-Ems, — une sorte de « circuit fermé, » pour employer l'expression consacrée, destiné à rendre des services immenses au bassin houiller et aux usines. L'entreprise ne laisse pas d'être un peu plus onéreuse par le fait que l'on prévoit le percement d'un

tunnel long de 3 kilomètres qui réunira Horde et Schawerte. Mais les résultats matériels seront tels que le Reich et les industries intéressées sont prêts à tous les sacrifices.

18° L'Empire allemand avait, en 1910, préparé un projet de canalisation de la rivière Lahn avec passage suffisant pour bateaux de 1 000 tonnes sur 142 kilomètres de longueur, avec 28 écluses donnant des chutes entre 1 m. 35 et 5 m. 50, et moyennant un prix de 38 millions de marks-or.

De 1910 à 1914, il ne fut pas possible d'aboutir malgré les efforts des intéressés. Dès 1920, une Société privée se formait sous le titre de *Lahn Kanal Verein*, qui, immédiatement, amplifiait et refondait le projet impérial ancien, mais jugé insuffisant.

Une proposition a été faite qui consisterait non seulement à aménager la Lahn, mais à l'unir par un canal nouveau au canal Weser-Main avec confluent à Kassel. Si ce projet était mené à bien, l'Allemagne serait ainsi coupée transversalement par une seconde ligne analogue au Mittelland-Kanal : une série de voies d'eau, se branchant les unes sur les autres en un lacis bien étudié, uniraient l'Elbe à l'Oder, Torgau à Leipzig, l'Elster à la Saale, le Weser à la Saale. Cette énumération seule suffit à faire toucher du doigt l'objet que poursuivent les Allemands : *la traversée du Reich en tous sens par un réseau de voies navigables se recoupant les unes les autres, et collaborant étroitement entre elles pour le service des industries allemandes d'une extrémité à l'autre du territoire.*

III. — BUDGET ÉNORME ET TOURS DE FORCE TECHNIQUES

L'ensemble de ces travaux en cours ou en projet tout prochainement réalisable, représente des chiffres vraiment formidables que j'indiquais en commençant : soit 2720 kilomètres de canaux ou canalisations achevés ou percés, — avec une puissance de 512000 HP. pour les usines prévues, et, pour le budget nécessaire à l'exécution de ces travaux, une somme globale de 2036 millions de marks-or calculés sur les prix de revient des travaux au taux d'avant-guerre.

Or, il ne faut pas oublier que 2036 millions de marks-or représentaient, lorsque le Bureau des Études techniques, au Ministère des Travaux publics français, étudia la question avec

le mark-papier tombé à un sou, une somme atteignant en effet environ 51 milliards de marks-papier, et que, en sus des projets énumérés, il y a lieu d'accorder une somme de 1 177 millions de marks-papier à l'exécution du canal latéral à la Lippe et à celle du canal Ems-Hunte. Au total, le Reich, les États et les Sociétés particulières envisagaient une dépense équivalente à 51 milliards environ, ainsi que je l'indiquais au début de cet article.

A l'heure présente, les travaux en cours d'exécution et les projets dont la réalisation est imminente représentent une longueur de plus de 2 000 kilomètres et une dépense engagée, ou sur le point d'être engagée, équivalente à 43 milliards et 600 millions de marks-papier calculés sur ce même taux.

En outre, le programme de Travaux publics prévoit d'autres travaux supplémentaires, dont certains sont déjà en cours d'exécution : par exemple l'agrandissement du canal de Kiel, l'amélioration de l'embouchure de l'Oder, du canal Oder-Sprée et de l'Oder lui-même en aval de Breslau, l'aménagement du Pregel et du canal Hunte-Ems.

En fait, nous nous trouvons, non plus en face d'un programme ordinaire de Travaux publics, tel qu'en conçoivent normalement les États souverains, mais bien en présence d'une transformation complète et profonde de l'outillage allemand sur toute l'étendue du territoire, avec raccordements en Suisse, Autriche et Russie. Jamais pareille tentative n'a été esquissée en Europe : c'est un remaniement complet de la carte, en violation audacieuse de toutes les conditions orographiques et hydrographiques naturelles.

Si l'Allemagne arrive à réaliser ses projets, elle se trouvera en possession du plus prodigieux réseau de voies navigables organisées qui soit au monde, avec appui de tout un jeu d'usines hydro-électriques fournissant une puissance énorme en HP. à toutes les industries germaniques. Ce réseau formera un lacis de canaux et de rivières canalisées, avec nœuds de confluents multipliés, qui couvrira tout l'Empire de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, sans une interruption. Toutes ces voies navigables permettront la circulation normale de bateaux jaugeant une moyenne de 1 000 tonnes, — c'est-à-dire de bateaux présentant une capacité trois fois supérieure à celle que présentent les chalands en usage sur les voies françaises.

Ainsi le rendement des voies navigables allemandes sera égal à trois fois celui des canaux français.

En outre, les projets allemands sont établis de telle manière que presque tous les canaux commencés ou préparés seront armés d'écluses longues de 200 à 300 mètres, dispositif qui permettra d'écluser en une seule fois un train de bateaux entier et son remorqueur. En France au contraire, l'équipement de nos écluses exige que l'éclusage se fasse pour chaque bateau séparément et successivement. Le système allemand va donc permettre une grande économie de temps d'abord, et de réserve d'eau ensuite. De plus, la manœuvre fournira un rendement très supérieur, en échange d'un labeur très sensiblement moindre.

Ce système apparaîtra d'autant plus hardi que, dans les divers canaux actuellement en cours d'exécution, les ingénieurs ne se sont laissé arrêter par aucune difficulté ni orographique, ni hydrographique, et que, voulant à tout prix escalader des chaînons montagneux assez âpres, ils n'ont pas hésité à attaquer les profils les plus extraordinaires en multipliant les écluses à forte chute, 17, 19, 20 et même 26 mètres.

Par exemple, si nous prenons sur l'atlas allemand des Travaux publics le canal Neckar-Danube, nous voyons que le profil en long se présente sous cet aspect : un travail s'étendant sur 63 kilomètres 800 mètres, prenant eau sur le Neckar à la cote 0, et du kilomètre également 0 montant par 16 écluses à la cote 321,80, — puis du kilomètre 39,200 se maintenant à cette cote 321,80 jusqu'au kilomètre 62,100 en un long bief à haute altitude, — et enfin, par 4 écluses ayant chacune 26 m. 50 de chute, redescendant à Ulm au cours d'une pente brève et rapide allant du kilomètre 62,100 au kilomètre 63,800. Dans cette dernière section, le canal présente donc 4 écluses de 26 m. 50 de chute sur un parcours de 1 700 mètres. Autrement dit : les trains de bateaux hissés à l'altitude cotée 321,80, redescendront, en quatre sauts exécutés sur une distance de 1 700 mètres, une hauteur de 106 mètres, afin de venir flotter sur le Danube qui coule ici à la cote 215,80.

Il y a mieux encore dans le profil que la *Sudwestdeutsche Kanal Verein* a dessiné en collaboration avec la *Neckar A. G. Stuttgart* afin de réunir le Danube au lac de Constance. Sur une longueur de 100 kilomètres, le canal côtoie le Danube à l'altitude

de 468,20; par huit écluses échelonnées du kilomètre 5 au kilomètre 546,50, il atteint, avec des chutes moyennes variant entre 8 et 11 mètres, le bief de partage situé à 546 mètres d'altitude et long de 25200 mètres, entre le kilomètre 39,800 et le kilomètre 65. Arrivé en ce point, le canal se précipite littéralement dans le lac de Constance, par le moyen d'une cascade de 14 écluses amenant les bateaux de la cote 546 à la cote 395, en un trajet long de 34 kilomètres 500. Le secteur le plus hardi de cette cascade est celui qui tombe, pour ainsi dire à pic, de la cote 546 à la cote 447, en un trajet de 5 kilomètres 300 mètres, du kilomètre 65 au kilomètre 70,300. Sur ce trajet exactement long de 5300 mètres, les ingénieurs ont disposé 11 écluses en un véritable escalier dont les marches mesurent pour la plupart 500 mètres de largeur et 10 mètres de hauteur. Rarement hardiesse aussi grande a été constatée dans des travaux de ce genre. Et il est facile de se représenter l'aspect étrange que va revêtir cette sorte d'échelle à bateaux escaladant le versant Danube et dégringolant le versant lac de Constance.

Quant au canal Rhin-Main-Danube, qui monte à une altitude moindre cependant, son profil est peut-être plus impressionnant encore : il part d'Aschaffenburg au kilomètre 0 de la cote 108,5, grimpe par 36 écluses à la cote 405 sur une longueur de 324 kilomètres, atteint cette altitude à Berheim, s'y maintient en un bief long de 14365 mètres jusqu'à Trasbach, et de là, — kilomètre 338,365, — il redescend par 12 écluses de la cote 405 à la cote 326,47 sur un trajet long de 87 kilomètres et 362 mètres, rejoint le fleuve à Regensburg et le descend en canalisation jusqu'à la cote 299,400 d'abord et 279 ensuite. Sur le profil d'ingénieur, ce tracé dessine une sorte de triangle aigu donnant, dans le ramassé du dessin, l'apparence linéaire d'une pyramide audacieuse.

Ni la rigueur du climat continental, risquant de transformer en hiver certains biefs en blocs de glace, ni la délicatesse d'un outillage nouveau ne paraissent devoir arrêter les ingénieurs, pas plus que les usagers : les uns acceptent volontiers l'interruption obligatoire du trafic durant certaines périodes hivernales, les autres envisagent sans gêne l'éventualité d'un entretien approprié et de réparations annuelles.

IV. — COMBINAISONS FINANCIÈRES ET POLITIQUES

Si la préparation matérielle de ces travaux est fort curieuse, l'organisation financière sur laquelle ils reposent n'est ni moins originale, ni moins hardie.

Aux termes de l'article 17 de la Constitution officielle de la République allemande, la collectivité germanique, c'est-à-dire le Reich, a pris normalement possession de toutes les voies de communication d'intérêt général existant sur le sol de l'ancien Empire allemand, et ceci en date du 1er avril 1921 : au nombre de ces voies se trouvent naturellement classées les voies d'eau, et plus particulièrement celles qui, aux statistiques de 1913 prises comme base de calcul, offraient un trafic annuel dépassant 50 000 tonnes. En outre, le Reich a, d'office, compris dans ses propriétés toutes les voies navigables secondaires, qui, liées à d'autres voies plus importantes, se trouvaient constituer ainsi des ensembles économiques : et ce système de classement permet, bien entendu, toutes les mainmises au gré du Reich, chaque fois qu'un intérêt quelconque le commande. Enfin, dans ce même classement ont été comprises toutes les voies qui, ayant eu ou ayant pu avoir un fort trafic, puis l'ayant vu décroître pour des causes quelconques, donnent à penser que, dans l'avenir, ce transit important sera susceptible de renaître : et là encore, ce raisonnement autorise toutes les saisies.

Ce ne sont pas seulement les voies d'eau que le Reich s'approprie ; ce sont en outre les outillages mobiliers et immobiliers, tous les ponts et bacs établis spécialement pour le service, les engins nécessaires au maintien des chenaux, utiles au balisage et réclamés par le pilotage, tous les ports de refuge et, si certains pourparlers en cours aboutissent, même les ports de transbordement. Par le fait de cette reprise, le Reich est devenu seul maître de ces voies d'eau : il en possède l'usage complet, mais cependant consent à laisser les États riverains propriétaires de la pêche et de la chasse sur les rivières, que celles-ci soient naturelles ou canalisées ; il se réserve ses droits sur les canaux.

En ce qui concerne les usines hydro-électriques et l'utilisation de toutes les forces hydrauliques, le Reich prend pour lui tous les droits ; il laisse aux États les usines, soit construites, soit en cours de construction, et il consent à ce que les particu-

liers demeurent propriétaires des droits qu'ils peuvent avoir acquis sur certaines de ces installations, mais sous la réserve qu'ils paieront toutes redevances au seul Reich directement.

Cette prise de possession entraîne une organisation financière dont voici le mécanisme. Le Reich paie aux États ainsi dépossédés une indemnité ; le montant de cette indemnité est fixé à une somme forfaitaire représentant 30 pour 100 des sommes que chaque État peut avoir dépensées depuis une période de cent années pour construire, améliorer, développer et entretenir les voies ou parties de voies de navigation dont il cède la propriété pleine et entière au Reich. Une estimation a été déjà esquissée : on a calculé que, au cours de la période allant de 1821 jusqu'à 1919, les États allemands avaient été amenés à débourser une somme totale atteignant environ 1 457 millions de marks calculée au taux d'avant-guerre bien entendu. En outre, l'année 1920-1921 aurait vu 396 millions de marks affectés par les États à la construction et à l'entretien de diverses canalisations : cependant, sur ce dernier budget, une défalcation doit être faite, car 193 millions de marks ont été attribués aux travaux du Mittelland-Kanal; et, en ce qui concerne celui-ci, le Reich a pris l'engagement de contribuer, non pas au tiers des dépenses, mais bien aux deux tiers. Cette série d'opérations achevées, on a trouvé que le Reich était redevable d'une somme de 628 millions de marks au bénéfice des États. Et, immédiatement, le budget de 1922 a comporté deux crédits : d'abord une première somme de 85 376 000 marks destinés à constituer le premier versement effectué afin d'éteindre cette dette, et ensuite un versement de 25 millions de marks qui se trouvent représenter les intérêts des sommes non payées

Qui ne voit à quel point cette saisie financière, avec toutes ses conséquences, contribue à renforcer l'unité nationale de l'Allemagne, en créant et remettant aux administrations centrales de la République allemande un organisme étrangement puissant? En fait, le Reich devient le propriétaire absolu de toute la circulation intérieure germanique : ce monopole énorme lui confère une puissance quasi absolue sur la vie économique intérieure de l'Allemagne nouvelle. La navigation intérieure constitue une manière de réseau jeté par la République sur les États qui représentent l'ancien Empire.

La nouvelle Unité allemande a pour ciment tout-puissant

une organisation qui, à raison de son caractère purement économique, échappe absolument aux fluctuations politiques et permet aux industries allemandes, groupées d'Est en Ouest et du Nord au Sud, de se lier solidement par une cohésion sans pareille. Car il ne faut pas oublier que le Reich rachète les chemins de fer dans le même temps qu'il rachète les voies navigables : une somme de 8 900 000 000 de marks portant intérêt à 4 et à 4,5 pour 100, est prévue à cet effet; et le budget de 1922 a déjà affecté 365 millions au paiement des intérêts de ce rachat, et 2 440 679 000 marks aux travaux d'amélioration ordonnés pour l'année en cours, — ce dernier crédit à valoir sur la somme globale de 16 675 758 000 marks votés pour travaux ferroviaires nouveaux.

Ce double effort porté sur les voies navigables et sur les voies ferrées est certainement l'un des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention en aucun pays.

V. — PREMIERS RÉSULTATS

Les résultats déjà obtenus par cette initiative en matière de travaux sont déjà fort surprenants.

Dès maintenant, Hambourg est devenu le grand port de l'Europe centrale, et son trafic a déjà atteint les totaux qui étaient les siens en 1913, — ou peu s'en faut. En effet, pour les mois de janvier à mai, la comparaison donne les chiffres que voici : en 1913, Hambourg a reçu 5 767 navires jaugeant 5 712 074 tonnes et a expédié 6 363 navires jaugeant 5 849 007 tonnes, — et en 1922, le même port de Hambourg a reçu 4 174 navires jaugeant 4 915 984 tonnes, et réexpédié 4 875 navires jaugeant 5 039 372 tonnes. Si les navires de 1922 sont moins nombreux comme effectifs, leurs tonnages supérieurs à ceux de 1913 rapprochent le transit actuel du transit ancien avec une rapidité qui peut paraître d'autant plus surprenante que Hambourg avait été littéralement étranglé par le blocus des Alliés et était, au jour de l'armistice, un port absolument mort par asphyxie.

D'autre part, la *Schiffahrtszeitung* publie un tableau qui présente, avec quelque orgueil, la situation de 52 Compagnies de navigation transatlantique d'Allemagne à la fin de juin 1922, possédant à elles toutes, un capital total de 5 620 299 000 marks-or : parmi ces Sociétés, il en est qui, pour 1921, ont donné à leurs

actionnaires jusqu'à du 60 pour 100, comme a fait la *Lubecker Ostsee-Schiffahrts-Gesellschaft*, — voire du 125 comme a pu le faire la *Danziger-Rhederei*. La plupart ont offert des dividendes variant du 20 au 30. Et les Allemands font remarquer que, pour 39 de ces Sociétés, les recettes ayant au total donné 330 346 000 marks d'excédent, les capitaux engagés dans les affaires maritimes rapportent en Allemagne une moyenne de 24 pour 100 environ. De pareils chiffres sont bien propres à exciter les Allemands de toutes classes sociales, et à obtenir d'eux des versements importants en vue d'organiser l'industrie des transports germaniques dans des conditions qu'aucun État n'a jamais pu réaliser.

L'isolement économique de la France et de la Belgique, l'isolement maritime de la Grande-Bretagne, la captation du courant commercial américain par l'usage de la route New-York-Orcades-Mer du Nord-Hambourg, l'asservissement de la Suisse, de la Russie, de la Pologne, de la Tchéco-Slovaquie, de l'Autriche, des Balkans, et la construction d'une Allemagne capable de contrôler l'Europe centrale et orientale à l'exclusion de toute autre Puissance, — voilà les résultats auxquels tendent ouvertement les gigantesques travaux que le Reich entreprend à coups de milliards et à force de travail technique pour équiper d'une manière extraordinaire sa navigation intérieure.

GEORGES G.-TOUDOUZE.

A PROPOS DES FÊTES DE POSSAGNO

CANOVA
ET
LE RETOUR A L'ANTIQUE

« Canova a eu le courage de ne pas copier les Grecs et d'inventer une Beauté, comme avaient fait les Grecs. Quel chagrin pour les pédants! Aussi l'insulteront-ils encore cinquante ans après sa mort et sa gloire n'en croîtra que plus vite... » Nous voici à l'autre bout du siècle dont Stendhal assignait le milieu aux « pédants » et aux « insulteurs » de celui qu'on appelait couramment le « Phidias moderne, » au temps où l'auteur des *Promenades dans Rome*, de *Rome, Naples, Florence*, critique d'art et même « salonier » (1824) à ses moments perdus, lui faisait une si belle part dans ses admirations capricieuses. On serait assez embarrassé de préciser à quels « pédants » il en avait ce jour-là. On était aux premières mêlées de la grande bataille romantique. Stendhal lui-même demandait une « sculpture nouvelle, » celle qui oserait exprimer les passions, « *si toutefois les passions lui conviennent*, » et, par exemple, évoquerait dans le marbre ou le bronze : *Tancrède portant la tête de Clorinde* (thème très peu *canovien* assurément), ou encore *Napoléon contemplant la mer du rocher de Sainte-Hélène*. Sans doute visait-il surtout les critiques allemands, grands abstracteurs de quintessence, théoriciens de l'*idéal* (tel ce Fernow, Suédois de naissance, mais tout Allemand de culture et de langue, qui dans ses *Römische Studien* (1806) avait pris à parti le classicisme à son gré insuffisant de

Canova et comparait *l'Amour et Psyché* couchés à un moulin à vent rococo), ou bien ceux qui, plus récemment, au lendemain de la mort du sculpteur italien, exaltaient, à ses dépens, Thorwaldsen, Flaxman et même Danneker... C'était une des prétentions de ces docteurs d'avoir découvert et de détenir le secret de la Beauté antique d'où ils avaient extrait dans leurs alambics spéciaux la formule du « Beau absolu, » de la révéler à l'univers et de l'enseigner aux artistes :

Der deutschen Künstler Vaterland
Ist Griechenland, ist Griechenland

était alors un refrain populaire dans les ateliers d'outre-Rhin.

Peut-être Stendhal se souvenait-il aussi de certaines discussions jadis notées par lui, où il avait entendu soutenir par Vivant Denon que Canova ne savait pas dessiner. Reproche assurément injuste aux yeux de quiconque a eu l'occasion de feuilleter la collection si variée et si riche des dessins conservés dans la *Raccolta Canoviana* du Museo Civico de Bassano. Il est vrai que Vivant Denon avait pu craindre un moment de voir Canova appelé, à sa place, à la direction des musées impériaux!... On ose à peine introduire parmi les « pédants » honnis par Stendhal, J. Dominique Ingres, qui comptait non point parmi les « insulteurs, » mais parmi les « opposants. » C'était, il est vrai, au temps où Ingres lui-même était mis à l'index, sévèrement réprimandé, à chacun de ses envois de Rome, par l'Institut impérial comme « gothique » et accusé de vouloir remettre en honneur la manière « ridicule » des Primitifs...

Il n'est en tout cas plus question aujourd'hui, — s'il le fut jamais, — d'insulter Canova ! Il ne s'agit que de le « situer » dans l'histoire de l'art, à un moment critique et assez ingrat de cette histoire, et, s'il a vraiment « inventé » une Beauté, d'essayer de définir comment et laquelle. L'occasion, qu'on n'aurait peut-être pas fait naître, s'offre d'elle-même : l'Italie, au moment où ces lignes paraissent, célèbre le premier centenaire de sa mort (13 octobre 1822).

* * *

A l'extrémité orientale de la province de Trévise, blotti contre les derniers contreforts des Alpes au pied du majestueux Monte Grappa, le petit village de Possagno a pavoisé ses rustiques

maisons, et d'abord la façade d'une ferme dont la grande porte cochère s'ennoblit d'un écusson de marbre rappelant au passant qu'à cette humble place, le 1er novembre 1757, vint au monde Antonio Canova. Au centre du pays qu'il domine fièrement de sa colonnade dorique, de son fronton triangulaire et de sa coupole imitée du Panthéon romain, un temple attire de loin les yeux du voyageur. Canova le plaça, — en 1819, le jour du scellement de la première pierre, — sous l'invocation de la Très Sainte Trinité; mais il est surtout consacré à la gloire immortelle et à l'œuvre du statuaire. Il abrite tous ses modèles originaux et la collection de ses maquettes. Dès le seuil, le visiteur se sent pénétré de respect. L'effigie colossale de la Religion catholique semble présider l'assemblée des statues. Pie VI et Washington l'assistent. Napoléon se dresse dans sa nudité « héroïque. » Madame mère et les sœurs de l'Empereur, dans leur travestissement ou déshabillé mythologique, se prélassent sur leur trône ou leur lit de repos. Les stèles des tombeaux de Volpato, du sénateur Falier, des Stuarts, du comte Tardini, de Guillaume d'Orange, de Leonardo Pesaro, etc...; les maquettes des mausolées des papes Clément XIII et XIV, de l'archiduchesse Marie-Christine, de l'amiral Emo, de Nelson, de Titien; celui d'Alfieri que la comtesse Albany lui commanda pour « immortaliser son attachement, » les centaines de bas-reliefs où Canova notait rapidement, comme sur des feuillets d'album, les *idées* qui lui traversaient l'esprit entre deux grands ouvrages et pendant les lectures qu'il se faisait faire au cours de son travail, remplissent le grand vaisseau et tapissent les parois; des effigies païennes et chrétiennes, iconiques et allégoriques, Hercule brandissant comme une fronde le corps du malheureux Lycas, avant de le précipiter dans les eaux de la mer Eubée, Thésée et le Minotaure, les Géants aux prises avec les Centaures, Bonaparte et Apollon, les nymphes et les danseuses pompéiennes, *Vénus victorieuse* et *Madeleine pénitente*, les génies de l'amour et de la mort, *Socrate buvant la ciguë*, la *mort de Priam*, le *retour de Télémaque*, la *Pietà* et les *trois Grâces*, San Giovanino et Eros, les Hébés, les Adonis couronnés par Vénus, la mythologie et l'histoire surgissent de toutes parts... C'est là que viennent d'être célébrées les fêtes du centenaire. Pendant que se disloquent les cortèges officiels et que s'éteignent les derniers échos de l'éloquence des orateurs, interrogeons simplement ces

plâtres refroidis où les contemporains crurent recevoir, comme Stendhal, Lamartine et Chateaubriand, la révélation d'une Beauté nouvelle.

Sans nous attarder aux pullulantes anecdotes, quelques mots suffiront à rappeler les origines et la formation de Canova (1). Comme beaucoup d'autres grands sculpteurs italiens depuis le *Quattrocento*, il naquit dans un pays de carrières. Ses ascendants, de père en fils, étaient occupés à l'exploitation de cette belle pierre de Possagno, recherchée par les statuaires comme par les architectes. L'enfant y grandit, on pourrait dire à pied d'œuvre. A cinq ans, ses amusements étaient déjà professionnels. Il maniait comme d'instinct la masse et le ciseau et c'est ainsi qu'il acquit cette extraordinaire habileté de praticien qu'on admirait chez lui et dont quelques-uns de ses détracteurs voulurent même lui faire grief. Ils lui concédaient d'être un étonnant « tailleur de pierres, » mais prétendaient limiter son génie à cette spécialité mécanique. Notons d'ailleurs que la doctrine et l'esthétique qui allaient, dès ses débuts, s'imposer à lui, devaient le mettre sévèrement en garde contre ces dangereuses prouesses « *del martello* » qui, ont été chantées par Michel-Ange dans un sonnet célèbre, et où s'exalta jusqu'à l'ivresse le cavalier Bernin... Mais Bernin était déjà voué aux gémonies par les pontifes de la nouvelle école qui allaient veiller sur le génie de Canova.

De sa vocation précoce, il donna dès son enfance des gages,

(1) Pour l'histoire de la vie et de l'œuvre de Canova, dont la « littérature » garnirait plusieurs rayons d'une ample bibliothèque, nous nous bornerons à rappeler ici : d'abord la *Biographia d'Antonio Canova* (Venezia, 1823), publiée au lendemain de sa mort par le comte Cicognara, l'implacable théoricien de la *Storia della Scultura*, réfuté chez nous par Émeric David; Melchior Missirini, *Della vita di Antonio Canova libri quattro* (Prato, 1824); Quatremère de Quincy, de l'Institut royal de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts : *Canova et ses ouvrages ou mémoires historiques sur la vie et les travaux du célèbre artiste* (Paris, 1834, in-8°). C'est un document capital dont nous ferons grand usage, moins pour la connaissance intrinsèque de l'œuvre de Canova que pour l'histoire des idées qui influencèrent cette œuvre. Rien ne saurait mieux révéler ce qui se passa dans l'esprit et la conscience des artistes quand, à la fin du XVIII[e] siècle et dans les premières années du XIX[e], ils virent se dresser devant eux une esthétique élaborée par des archéologues métaphysiciens. On consultera utilement sur cette crise l'excellente thèse de M. R. Schneider: *Quatremère de Quincy et son intervention dans les arts* (Paris, 1910). Enfin, en 1911, a paru à Milan un gros livre de M. Vittorio Malamani. C'est l'ouvrage le plus complet qui ait été consacré à la personne et à l'œuvre du statuaire; *Canova*. Grand in-4° Milan. Hœpli, éditeur.

dont l'imagination de ses biographes a sans doute complaisamment exagéré la mise en scène et l'importance... *Se non è vero*!... Entre beaucoup d'autres, en voici un exemple. Un sénateur vénitien, J. Falier, qui devait jouer un grand et très bienfaisant rôle dans la vie de Canova, possédait, dans le voisinage de Possagno, une de ces villas patriciennes qui furent, du XVI[e] siècle au XVIII[e] siècle, des foyers de culture raffinée. Ses fils jouaient avec le petit *Tonino* qui était devenu l'enfant de la maison. A l'occasion d'un grand banquet, le cuisinier, qui n'ignorait pas ses talents, confia au petit prodige le soin de modeler une pièce montée représentant le lion de Saint Marc. L'apparition sur la table de ce « chef-d'œuvre » éphémère fit sensation. La fortune de Canova daterait de ce premier succès.

Il est certain, en tout cas, que le sénateur prit dès lors l'enfant du carrier sous sa protection, lui procura des maîtres et lui fit ses premières commandes. On voit dans la *raccoltà canoviana* du Museo Correr, à Venise, deux corbeilles de fruits (grenades ouvertes, pommes, figues, raisins), franchement taillées dans un bloc de pierre de Possagno. Elles servirent d'abord de départ de rampe pour l'escalier de la villa Falier. C'est le premier travail authentique de Canova qui nous ait été conservé. Il faudrait sans doute beaucoup de bonne volonté pour pronostiquer sur de pareils morceaux une carrière de grand sculpteur... mais, si l'on pense à l'âge de l'auteur, le document n'est pas négligeable... En revanche, le médiocre *Saint Georges* longtemps attribué à Canova, qui se voit encore à la façade du palais des doges sur le quai des Esclavons, n'est qu'une œuvre anonyme et insignifiante de l'atelier de Torreti, — à qui Falier avait confié Tonino et qui l'avait pris avec lui à Venise.

Mais voici des débuts plus significatifs. Le sénateur lui avait commandé pour sa villa deux statues en pierre de Possagno : *Orphée* et *Eurydice* (auxquelles il faut ajouter une charmante statuette d'*Apollon* aujourd'hui au Musée archéologique du Palais ducal). Canova était momentanément rentré au pays pour les exécuter sur place et son embarras avait été extrême quand il s'était agi de trouver des modèles. Pour l'*Orphée*, il avait aisément surmonté la difficulté, en *se posant* lui-même, tout nu, devant sa glace. Mais pour *Eurydice?...* et c'est ici que se place l'anecdote du bon curé, ami des arts, qui rassure la conscience

des dévots, plaide la cause de la sculpture et du sculpteur, intervient même auprès d'une jolie fille du pays et la décide à *poser l'ensemble*.

Nous sommes en 1773-74. Canova a dix-sept ans à peine. Jamais gage plus précoce et plus décisif ne fut donné d'une *vocation*. Il faut lire attentivement tout ce que Quatremère de Quincy a écrit sur ces deux statues, non pas tant pour recueillir des jugements souvent contestables que pour surprendre *sur le vif* et en action les partis pris de sa doctrine déjà impérieuse et l'orientation qu'il allait s'efforcer d'imposer au talent du débutant. A propos de ces inoffensifs ouvrages d'un jeune homme, il institue gravement une dissertation sur *la Nature*, sur la théorie de *l'imitation*. Il déplore qu'il ait cherché « la vérité *dans la réalité positive*, que, selon la coutume ignorante du langage, on appelait alors *la Nature*, ne se doutant pas *qu'il lui était réservé* (n'hésitons pas à sous-entendre ce qui était au fond de la pensée de Quatremère : grâce au pédagogue que le ciel allait mettre sur son chemin) *de renouveler la doctrine de l'imitation et celle de la Nature idéalement considérée*. »

Pour un simple amateur de sculpture, peu soucieux des théories et des systèmes idéologiques, ces deux morceaux rayonnent d'une verve d'invention, d'une souplesse et d'une grâce où triomphe *le don*, « l'influence secrète » dans sa spontanéité la plus persuasive. Eurydice a été brutalement arrêtée, *empoignée* par la main de Tartare; déjà les fumées des flammes infernales l'enveloppent, glissent entre ses cuisses, rampent sur son ventre dont elles caressent, plus qu'elles ne les voilent, les modelés délicieux. Le torse rejeté en arrière, cédant à la brusque prise du maître des enfers, la gorge oppressée, l'amante douloureuse exhale son angoisse dans un cri de détresse. Orphée, hélas! s'est retourné vers elle; il comprend, trop tard, son imprudence et son malheur, laisse tomber sa lyre et porte une main à son front... Tout cela est exprimé vivement, librement, avec finesse, — on pourrait presque dire avec ingénuité... Or, Canova, à cette date, n'a encore rien vu, — ou si peu que rien. Ce n'est que plus tard qu'il pourra découvrir, à Rome, l'exquis chef-d'œuvre de Bernin, *Apollon et Daphné*, qu'on lui signalera d'ailleurs comme un morceau condamnable, sinon damnable... Il est, à cette heure de sa jeunesse, — sans pouvoir s'en douter, — en fraternel accord avec les sculpteurs français

de la génération qui touche alors à la vieillesse, celle dont Piron avait célébré en Guillaume Coustou, l'art charmant

de donner à la pierre
Et l'esprit et le mouvement.

Mais c'était justement celle qui représentait, aux yeux des nouveaux docteurs, le dangereux « goût français. » Depuis une dizaine d'années, l'Allemand Raphaël Mengs, disciple et continuateur de Winckelmann, avait inauguré à l'École palatine, sous les auspices du Vatican, un cours *contre le goût français* et, en France même, c'est de ce mot pris dans le sens le plus péjoratif que Mariette se servait contre les œuvres de Jean-Baptiste Lemoyne. Quatremère a adopté et aggravé toutes ces idées; il en sera désormais l'intransigeant exégète, le propagateur acharné. Dans ces œuvres juvéniles, — devant lesquelles on se prend aujourd'hui à rêver d'un Canova, né un demi-siècle plus tôt, s'épanouissant librement et logiquement dans le sens de ses dons naturels et de ses plus intimes prédilections, — tout ce qui témoigne d'une invention primesautière suffit à mettre les théoriciens en défiance et les hérisse d'objections et de remontrances... Et bientôt, quand l'Institut « réformé » par la Convention, puis l'Académie impériale des Beaux-Arts auront définitivement remplacé la bonne vieille Académie royale de peinture et sculpture, tout ce qui relevait de ce « goût français » (la chapelle de Versailles, l'hôtel Soubise, l'œuvre des Adam, des Slodtz, des Lemoyne, des Coustou, des Watteau, des Boucher) sera frappé d'interdit, décrété de « pire décadence » et, au nom des principes du *Beau idéal, absolu,* dont on croit posséder désormais la recette *ne varietur,* voué aux « galetas de la brocante. »

Pour sauver Canova de ce danger mortel qu'il ignorait encore, il était urgent de l'arracher au milieu vénitien. « Il est bien reconnu, professe Quatremère de Quincy, que les Georgion (*sic*), les Tintoret, les Titien, les Paul Véronèse..., n'auraient pu, comme ils ne pourraient encore, soit en dessin, soit en composition, soit en beauté de formes historiques ou idéales, présenter des modèles... propres à former, à inspirer ou à guider un sculpteur... » Il importe de noter ici qu'un goût naturel inclinait Canova vers la peinture presque autant que vers la sculpture. Il s'est représenté lui-même la palette à la main,

assis à son chevalet, dans un charmant portrait de 1790 (galerie des Offices), que confirme, de la manière la plus aimablement mélancolique, un autre portrait conservé au riche musée de Montpellier, datant de sa pleine maturité, par le peintre davidien X. Fabre, qui l'avait connu chez Alfieri et la comtesse Albany. Le XVIIIe siècle admettait entre les deux arts les plus intimes pénétrations. L'heure approchait où c'est la sculpture seule, la sculpture antique, qui, dans la doctrine orthodoxe, fera la loi aux peintres.

Avant de quitter Venise, Canova avait mis la dernière main à un groupe *Dédale et Icare*, dont le plâtre était resté dans son atelier. Il arrivait à Rome, tout frémissant d'ardente curiosité. Les journées lui étaient trop courtes pour tout ce qu'il voulait voir, dessiner, admirer. Ses carnets se couvraient de croquis. Les chevaux des *Dioscures* le remplissaient d'admiration. Il écrivait, dans son joli et zézayant dialecte vénitien : « *Dixeme come se podaria far per no dormir tre ani!* » De Rome, il s'échappait à l'improviste pour de rapides excursions à Naples, à Herculanum, à *l'impareggiabile museo di Portici*. En 1781, il s'établissait définitivement dans la Ville Éternelle.

Elle était alors toute bruissante de théories, de discussions, de professions de foi esthétiques. David, qui n'y était arrivé que plein de résistance, décidé à ne pas se laisser prendre par l'antique « qui ne remue pas, » allait être converti par Quatremère de Quincy lui-même au cours d'un voyage à Pompéi, et se proclamer bruyamment « romain » avec les *Horaces*, en attendant de s'efforcer à devenir « grec » avec les *Sabines*... quitte heureusement à rester tout simplement français avec ses admirables portraits... Seul Prud'hon, l'enfant rêveur de Cluny, pensionnaire à Rome des États de Bourgogne, « assourdi » par le bruit grinçant des théories à perte d'haleine et des dissertations des cénacles où sévissait et « bombynait, » — comme la *chimæra in vacuo* des scolastiques raillés par Rabelais, — la raison raisonnante, allait chercher à Florence, à Parme, à Milan, un refuge auprès du Corrège et de Léonard, ses dieux... Mais la grâce prud'honienne et la grâce canovienne s'étaient d'abord attirées, comprises, et une amitié s'était ébauchée entre les deux artistes.

L'ambassadeur de Venise, le comte Zulian, — à qui le sénateur Falier n'avait pas manqué de recommander son protégé, —

prit immédiatement sous sa tutelle son jeune compatriote et s'occupa de le « lancer. » Il organisa, à cet effet, à l'ambassade même, une exposition de son œuvre... Il suffisait à cette heure d'un local beaucoup plus petit que le temple de Possagno! On fit venir en hâte de Venise le groupe de *Dédale et Icare*, qui avait été, on peut dire, la dernière œuvre « spontanée » de Canova. Entre son *idée* et sa réalisation, entre le thème initial et les sollicitations de la matière et de l'outil, n'était venu s'interposer ou se superposer encore aucune préoccupation intimidante d'un certain modèle, d'un Beau *absolu* suggéré par les théoriciens. Le vieux *Dédale*, ficelant, avec des précautions minutieuses autant qu'imprudentes, la première aile à l'épaule droite de son fils, l'attention un peu inquiète avec laquelle Icare suit cette opération, le contraste du corps ridé du vieillard et de la jeunesse triomphante de l'éphèbe, proposaient au jeune sculpteur des « motifs » dont il n'avait rien laissé se perdre. La « nature, » la simple nature délicatement consultée, y gardait son accent.

Mais, depuis quelque temps, avant même sa première rencontre avec Quatremère de Quincy, Canova avait commencé d'ouvrir les oreilles aux leçons des « antiquisants. » Gavin Hamilton, rencontré chez le comte Zulian, l'avait dûment chapitré et, dans un groupe nouveau, qu'il se hâtait d'achever pour *son* exposition, il voulait montrer qu'il n'avait pas regardé en vain les antiques. C'était un *Thésée vainqueur assis sur la dépouille du Minotaure*. Il y mit à profit, dans la simplification des formes plus massées et dans la tête du *Thésée*, ce qu'avaient pu lui apprendre certains bronzes de Naples.

Tout Rome courut à cette exposition, patronnée par l'ambassadeur vénitien. On voudrait pouvoir, aidé de sûrs témoignages contemporains, se mêler rétrospectivement à ce public par un effort d'imagination et de sympathie critique, surprendre les propos et commentaires contradictoires des visiteurs, à ce moment si curieux du conflit des idées et de l'évolution du goût. Il n'est pas impossible d'en recueillir au moins quelques échos, ne fût-ce que dans la *Raccolta di lettere sulla pittura, scultura*, etc., (Milan 1822) de Ticozzi, le continuateur de Bottari. Le sénateur Falier par exemple, à qui Canova n'avait pas manqué de soumettre une maquette du groupe projeté, lui fait observer que le corps du Minotaure était certainement poilu; que *Thésée* d'après Ovide était armé d'une massue et non pas

d'une épée. Canova tint compte de cette remarque ; mais il se refusa à faire disparaître sous une toison la beauté de ses modelés. Tout au plus accorda-t-il une longue touffe de poils sous l'aisselle du monstre !

Le plus intéressant propos arrivé jusqu'à nous, — confirmé par plusieurs témoignages contemporains, — et qui précise en un vif raccourci le point aigu du conflit entre les deux générations et les deux « écoles, » est le dialogue échangé entre le vieux peintre français, Louis Lagrenée, alors directeur de l'Académie de France à Rome, et Canova lui-même. Lagrenée, toujours fidèle aux idées de sa jeunesse et que les Romains, pour lui être agréables, appelaient « l'Albane français, » s'arrêta d'abord avec une vive sympathie devant le groupe de *Dédale et Icare : Di chi è quest'opera ?* — *È mia,* s'empresse de répondre l'auteur affriandé. — *E vostra ?* et se tournant vers le *Thésée* placé tout à côté : *E perchè allora volete rovinarvi, mutando stile ?* Et il lui propose de l'envoyer à Paris où il ne manquerait pas de faire fortune.

Ce qui déplaisait à l'Albane français était justement ce qu'admirait Quatremère de Quincy. Il venait à peine de rentrer à Rome : « J'y avais passé, écrit-il, trois ou quatre années pendant lesquelles l'amour de l'antiquité que j'y avais porté, s'était singulièrement accru... J'appris qu'un jeune Italien exposait un groupe de sa composition, en marbre... Je trouvai une assez grande réunion de curieux. » Jusque-là il n'avait porté aucune attention aux œuvres des modernes, Raphaël Mengs et Battoni exceptés.

Dès le seuil, il fut vivement intéressé par le *Thésée* : « Le goût du dessin, *quoique naturel,* c'est-à-dire sans s'élever encore à la hauteur ou à la noblesse de l'idéal, ne laissait pas d'être assez compatible avec le sujet d'un personnage héroïque... La tête de *Thésée,* si elle était détachée du corps, pourrait, sans disparate, se placer sur... une de ces répétitions d'antiques du troisième ordre qui nous sont parvenues... » Il sortit de cette première visite avec le vif désir de connaître personnellement l'auteur d'un pareil morceau. La connaissance se fit bientôt, — on s'était donné rendez-vous devant l'œuvre elle-même, — et c'est alors que commença cet apostolat que, jusqu'à la fin de sa vie, — sa correspondance en témoigne, — Canova accepta, écouta avec la plus surprenante docilité.

« Le groupe de *Dédale*, commence par expliquer le pédagogue, ne saurait plaire à celui qui envisage l'art dans une sphère plus étendue... Le groupe de Thésée, au contraire, est sur le chemin de l'imitation dont les antiques nous ont laissé les modèles. » (Ils échangeaient leurs propos en italien, plus intelligible à Canova que ce français un peu abstrait et obscur et ces formules assez creuses.) « Je ne saurais dire, ajoute Quatremère, combien le développement de ces idées plaisait à Canova. Il avait besoin de trouver un appui dans une sympathie de vues et de principes que devaient encore à cette époque contrarier d'anciennes pratiques chez plus d'un artiste en crédit... Nous nous quittâmes avec promesse de nous revoir. » Et ce fut une amitié pour la vie.

On en pourrait suivre au jour le jour les effets sur les idées et sur l'œuvre de Canova ; mais il faudrait s'attarder à trop de détails, dépouiller page après page, plus encore que le *Canova* de Quatremère de Quincy, l'abondante correspondance des deux amis. Nous devons nous borner à choisir quelques morceaux d'importance primordiale dans cette production immense, dont nous avons du moins essayé de montrer, par des faits et aussi sommairement que possible, dans quelles circonstances et conditions elle se prépara.

* * *

L'amitié du graveur Volpato (qui eût fait bien volontiers de Canova son gendre si, au dernier moment, la belle Domenica n'eût préféré un autre prétendant, Raphaël Morghen, et voué du même coup le désolé Tonino au célibat définitif) valut au débutant la commande inespérée qui porta d'un seul coup à l'apogée sa renommée naissante. Un favori du pape Clément XIV (Ganganelli), comblé par le pontife d'honneurs et d'argent, était en quête d'un sculpteur pour le monument qu'il projetait d'élever à son bienfaiteur dans l'église des Saints-Apôtres. Il consulta son ami Volpato qui lui désigna Canova comme le plus capable de répondre à ses intentions. La commande fut aussitôt faite sous le contrôle d'une commission d'examen. Et ce fut dans la carrière de Canova, comme dans le monde romain, un grand événement. Quatremère de Quincy a écrit que « la composition générale du mausolée Ganganelli marque un changement de système dans le style des détails d'architecture, dans

la conception des personnages, dans l'ordonnance des figures... L'auteur avait enfin banni de son ensemble les allégories banales, les masses tourmentées, la fausse magie d'un pittoresque si mal à propos appliqué au caractère de pareils monuments... » Il exagère. En réalité, le *thème* fondamental n'a pas changé, des mausolées du cavalier Bernin à ceux de Canova. C'est toujours, autour de la statue de l'occupant du tombeau, cette « troupe sacrée des vertus » que Bossuet avait conviée au pied des catafalques devant lesquels il prononçait ses oraisons funèbres et dont les sculpteurs du XVIIe siècle avaient déjà perpétué dans le marbre et le bronze les pathétiques pantomimes, depuis que le cardinal de Richelieu avait recommandé à la duchesse d'Aiguillon, sa nièce, de le faire représenter sur son tombeau de la Sorbonne, « non pas en priant, qui est une manière trop ordinaire, mais *en action* de s'offrir à Dieu. »

Au cours du XVIIIe siècle, le scenario était allé se compliquant et se dramatisant dans un « crescendo » continu. On voyait des squelettes livrer à l'ange de la résurrection des assauts mélodramatiques devant les « orants » en extase et les pleurants désolés. Une réaction du bon sens français avait de bonne heure commencé contre l'excès de ces gesticulations éperdues : « Vous rirez bien ! » disait Bouchardon à Cochin, en lui conseillant d'aller voir le mausolée du curé de la paroisse à Saint-Sulpice... (Saint-Sulpice que Quatremère de Quincy rêva un moment de livrer tout entier à Canova, comme le Panthéon de Soufflot d'où il expulsa, pour faire place à Moitte, les Slodtz, Clodion, Houdon, Coustou !) Il y aurait tout de même une bien regrettable lacune dans l'histoire de la sculpture française si le monument du maréchal de Saxe par Pigalle, qui se rattache à tout ce courant d'inspiration, n'avait pas existé ! Et il n'y avait pas si longtemps que ce chef-d'œuvre avait été érigé à Saint-Thomas de Strasbourg, quand Canova entreprit le tombeau du pape Clément XIV. — On soutiendrait difficilement qu'il y eût, de l'un à l'autre, un « progrès. »

La statue du pape Clément XIV domine le monument. Elle est traitée avec une singulière énergie. Le pontife est assis sur la *sedia gestatoria*, tiare en tête, enveloppé dans les amples draperies de la lourde dalmatique que soulève le mouvement en avant du bras droit tendu pour bénir. Mais le geste est d'une véhémence si impérieuse qu'il évoque à l'esprit moins peut-être

l'idée d'une bénédiction que le souvenir de l'expulsion des Jésuites, ordonnée, comme on sait, par le pape.

Quant aux « allégories, » quoi qu'en ait dit Quatremère de Quincy, elles n'avaient pas disparu. A n'y voir que les personnifications des lieux communs de l'éloquence de la chaire, la *Modération* et la *Douceur* qui veillent aux pieds de la statue du pape, l'une gémissante, appuyée de ses deux mains et penchée sur le sarcophage; l'autre assise plus bas, plongée dans une douloureuse méditation, son agneau posé près d'elle sur le soubassement de marbre, ne sont pas moins « banales » que toutes celles qu'on avait vues prendre sur les mausolées des attitudes sentimentales, depuis que la *Nuit* de Michel-Ange cherchait dans le profond sommeil l'oubli de la honte et des crimes qui remplissaient d'indignation son frère tragique le *Jour :*

Mentre che'l danno e la vergogna dura!

La « nouveauté » tant admirée par Quatremère de Quincy n'est donc pas ici dans la conception et le « thème, » mais simplement dans le style. Le rythme des draperies s'est apaisé; le type plus abstrait des figures s'est généralisé; les lignes architecturales plus strictement perpendiculaires et rigides ramènent à l'angle droit la génératrice de toute l'ordonnance. Une froideur, qui sera désormais la condition même du grand style, de la « manière noble, » se dégage de l'ensemble... Il ne faut pas négliger d'ailleurs de noter qu'ici encore Quatremère était directement intervenu dans le parti définitif et avait sévèrement rectifié le premier projet. Canova lui en avait soumis la maquette; il avait jugé que « *l'exécution des draperies s'éloignant du style sévère de l'antique,* » il serait convenable de les amender. « *Grazie tante!* » s'était empressé de répondre Canova, et, dix jours exactement plus tard, il avait apporté un autre modèle. « Mais ce n'est plus la même figure! — Vous parti, j'ai jeté bas celle que vous aviez vue et j'en ai fait une autre... Il me déclara que je lui avais rendu le plus grand service, et depuis ce jour-là nous fûmes amis pour la vie. »

Même intervention pour le groupe de *l'Amour et Psyché.* « Faites attention, dit le pédagogue, il ne faudrait pas devenir un *Bernin antique.* » Et il le met en garde, une fois de plus, qui ne sera pas la dernière, « contre tout ce qui pourrait l'écarter

des grandes maximes du style sévère » et lui rappelle que « sa vocation est de faire revivre les principes de composition, de style et d'exécution de la belle Antiquité. » Il fallait exorciser impitoyablement tout ce qui pouvait rester encore en lui du « mauvais esprit » du trop récent passé, le libérer de « toute coquetterie de style, » en faire enfin dans toute la force et la majesté du mot « le continuateur de l'antique. »

Le succès du monument Ganganelli, l'admiration qu'il avait de toutes parts suscitée et dont les échos s'étaient prolongés bien au delà des limites de la Ville et des frontières des États pontificaux, piquèrent d'émulation les neveux du pape Rezzonico, Clément XIII. Jusque-là, ils avaient écouté leur goût d'économie plus que leur piété familiale. Ils n'hésitèrent plus et commandèrent à Canova le tombeau de leur oncle, non plus pour une simple église, mais pour la basilique des basiliques, pour Saint-Pierre de Rome ! Sur le choix du statuaire, aucune hésitation n'était désormais possible. A défaut de sa renommée, Canova n'avait-il pas à leurs yeux un titre décisif : celui d'être « Vénitien » comme Rezzonico, lui-même. Quelle plus belle occasion d'introduire dans les splendeurs de la basilique vaticane, le lion de saint Marc !

Travailler pour Saint-Pierre, quel sujet d'intimidation et d'émulation à la fois pour un sculpteur ! Canova allait y prendre place entre Guglielmo della Porta qui avait renouvelé pour le pape Farnèse le thème des tombeaux des Médicis et le cavalier Bernin qui, autour des statues d'Urbain VIII et d'Alexandre VII, avait mis « en action » et avec quel lyrisme, quelle impétuosité, les figures pathétiques des inévitables Vertus.

Avant d'entreprendre l'exécution de la statue de Clément XIII, Canova voulut se bien pénétrer de la ressemblance du pontife. On conserve à Possagno l'*étude* qu'il fit de ce visage envahi par l'embonpoint, ridé à la fois et bouffi, de ces lourdes épaules voûtées, — et c'est un buste qui pourrait prendre place parmi les plus vivants du XVIIIe siècle. On y retrouve le Canova « réaliste, » qui s'amusait à l'occasion à sculpter la rude figure d'un simple portefaix. Par la suite, il arrivera souvent entre les premières ébauches et l'exécution définitive de ses bustes, que la préoccupation des théories du Beau interviendra, pour atténuer, refroidir l'accent individuel et l'expression physionomique qu'il avait d'abord vivement notés... Les puristes ne repro-

chaient-ils pas sévèrement à Houdon d'avoir marqué sur les figures de Mirabeau et de Gluck les cicatrices de la petite vérole et manqué par là aux lois essentielles du Beau idéal?... Quand il modela son propre buste, les yeux levés au ciel, cherchant l'inspiration et contemplant l'absolu, Canova fut beaucoup moins persuasif que lorsqu'il s'était peint, à son chevalet, le pinceau à la main, dans la vérité familière de sa simple ressemblance. D'une façon générale, dans tous les portraits qu'il nous a laissés, bustes et statues, — qu'il s'agisse de Cicognara, de Murat, de Giuseppe Botti, même de son cher Volpato ou de Napoléon, — la préoccupation de l'antique a nui à l'expression directe de la vie et de la personnalité. Il arrive pourtant que la nature toute simple l'emporte sur les exigences du style. Le *Pie VI* agenouillé à l'entrée de la confession de Saint-Pierre est une émouvante figure; même le sénateur Alisse Valeresso, si bizarrement (on peut dire ridiculement) transformé en Esculape (*Museo civico* de Padoue) érige sur un torse académique une bonne grosse tête ronde, joviale, fort étonnée de voir accoutré de la sorte son personnage habituel.

Le buste de Clément XIII conservé à Possagno, — quoiqu'il n'eût pas eu pour le faire le secours de la présence réelle, — reste un des plus vivants portraits qu'il ait laissés. La statue ellemême, — agenouillée dans une oraison fervente qui s'exhale des grosses lèvres entr'ouvertes, incline dans une génuflexion d'un mouvement si vrai, si naturel, si religieux toute la corpulente personne du pontife, — soutient sans en être écrasée les plus illustres et redoutables voisinages. A ses pieds, la Religion debout et le Génie de la mort, bel éphèbe langoureux en qui revit la grâce morbide des hermaphrodites païens, appuyé sur sa torche renversée, veillent de chaque côté du sarcophage. La préoccupation du style, de la composition, l'effort vers l'expression concertée, mais surveillée par la pédagogie de l'École, s'y font plus laborieusement et moins efficacement sentir. Et c'est à la statue du Pape et aux deux magnifiques lions accroupis de chaque côté de la porte à laquelle le sarcophage sert de linteau (Bernin avait eu à s'adapter lui aussi, pour la composition de ses tombeaux, à ces exigences un peu gênantes de l'emplacement imposé) que vont décidément l'attention et l'admiration de la postérité. Le pape Pie VI, qui avait été l'intime ami de Clément XIII, resta longtemps en contemplation devant cette statue;

Bello! bello! répétait-il en la considérant avec une émotion qui gagna toute l'assistance. Quant aux lions, *leoni piangenti*, c'est en y travaillant que Canova, appuyant trop violemment contre sa poitrine le manche du trépan dont il se servait pour fouiller l'épaisseur des crinières, s'enfonça deux côtes et contracta le germe du mal qui devait l'emporter. On n'en trouverait pas de plus beaux jusqu'à Barye dans l'histoire de la sculpture. Il y mit la dernière main en 1791.

Dès lors, ce fut pour lui la gloire. L'Europe entière voulut posséder des œuvres de Canova et devint sa cliente. Catherine de Russie, que la révolution commençante avait brouillée avec ses chers amis Français et qui venait d'apprendre sans daigner s'y intéresser la mort de Falconet qu'elle avait tant admiré et choyé, essaya d'attirer en Russie le sculpteur italien. L'Angleterre, les cours d'Allemagne l'appelèrent, et ce sera bientôt la France, dès que le premier Consul, en attendant Napoléon, aura pris en main ses destinées. Les États-Unis même, — mais plus tard, dès qu'il sera établi dans les deux hémisphères que Canova est le plus grand sculpteur *in the world*, — voudront avoir de sa main la statue de leur héros national après celle que Houdon, qui s'était lié d'amitié avec Franklin à la loge maçonnique des Neuf-Sœurs, était allé faire sur place et d'après nature à Mount-Vernon. Il avait obtenu, — non sans peine et après d'assez longues discussions, où les antiquisants s'étaient acharnés, — de représenter Washington dans son authentique costume de général, suspendant aux faisceaux consulaires son épée devenue inutile, et (pour donner satisfaction à ceux qui voulaient un *Cincinnatus*) avec un soc de charrue à ses pieds. Canova en fit un général romain.

D'accord avec Quatremère de Quincy, il jugea qu'il convenait en l'espèce de « parler le vrai langage poétique de l'art, » et par conséquent, « de *changer l'apparence vulgaire et locale de l'image des grands hommes, soit contre celle de la nudité héroïque* (qu'il avait imposée à Napoléon d'abord récalcitrant), *soit contre cette sorte de costume historique dont le privilège est de généraliser le plus possible l'idée de leur personne.* » Il revêtit donc le Père de la patrie américaine de la cuirasse antique et du sagum; il le sculpta jambes et bras nus, méditant la lettre de démission qu'il va adresser au Sénat. Il n'eut pour la ressemblance du héros qu'un moulage de son masque et

comme il avait été frappé de l'analogie qu'il présentait avec celui d'Alfieri, c'est dans ce sens qu'il poussa ce portrait assez arbitraire. Si l'on veut connaître le vrai Washington, il vaut mieux s'adresser à la statue de Houdon. Celle de Canova fut d'ailleurs reçue avec enthousiasme et on proclama que l'art antique, ressuscité par le ciseau du Phidias moderne, avait vraiment consacré la gloire du grand homme... L'histoire de cette statue serait intéressante et instructive; mais nous ne saurions nous attarder à tous les détails où il faudrait s'engager.

Les papes avaient fait de Canova leur surintendant général des Beaux-Arts. Quand les jours mauvais arrivèrent, que la Révolution française et les guerres d'Italie, l'occupation de Rome, les tribulations de la Papauté lui eurent rendu le séjour de la ville difficile (quoique des sentinelles françaises eussent été placées à la porte de son atelier pour le protéger contre tout pillage) il se retira d'abord à Bassano chez le prince Rezzonico, puis dans son cher Possagno où sa vieille mère vivait encore et où ses concitoyens lui ménagèrent une entrée triomphale dont il ne parlait que les larmes aux yeux. Il consentit enfin à un voyage en Allemagne et en Autriche. Une commande importante devait, deux ans plus tard, le ramener à Vienne. L'archiduc Albert avait résolu d'élever à sa femme, l'archiduchesse Marie-Christine, un mausolée, pour lequel il projeta d'abord de faire construire une chapelle spéciale, mais qui trouva finalement place dans l'église des Pères augustins. C'est sans doute le chef-d'œuvre de Canova.

Il y utilisa l'idée du magnifique tombeau qu'il avait rêvé de consacrer à Titien dans l'église des Frari, le Panthéon vénitien (où devait un jour s'ériger, par les soins de ses élèves, sur le même modèle, le cénotaphe de Canova lui-même). Le monument de Titien ne fut jamais exécuté, mais il en avait fixé l'idée dans un dessin conservé au musée Correr de Venise. A la base et au centre d'une haute pyramide, une porte s'ouvrait sur l'autre monde, vers laquelle, gravissant les degrés, des femmes long voilées, portant l'urne et les attributs de la peinture dont elles mènent le deuil, s'acheminent en un lent cortège. Un ange, aux grandes ailes encore frémissantes, est venu s'abattre sur le seuil que franchit la porteuse des cendres, guidée par un petit angelot... C'est cette même donnée qu'il reprit pour le monument de Marie-Christine.

Le thème général est identique, mais il s'est enrichi ; le cortège s'est allongé ; un premier groupe de porteuses d'urnes et de guirlandes franchit le seuil funèbre où la Douleur l'a précédé ; la Charité les suit, soutenant la marche défaillante d'un vieillard impotent et aveugle (que les purs classiques, comme le Suédois germanisant Fernow, ne manquèrent pas de trouver trop réaliste, vulgaire et indigne du grand art). De l'autre côté, l'ange de la mort appuyé sur un lion, symbole du courage et souvenir, sinon simple répétition des lions du monument Rezzonico, est venu s'appuyer et replie tristement ses ailes. Sur l'épais linteau de la porte on lit cette inscription : *Uxori optimæ Albertus ;* au-dessus, une figure volante du plus gracieux mouvement assistée d'un angelot porteur de palmes, prend son essor, en serrant tendrement dans ses bras un médaillon où est sculpté le profil de l'archiduchesse. Il n'est pas dans l'histoire de la sculpture funéraire de monument plus vanté et l'on peut dire plus justement célèbre... Mais, n'en déplaise à Quatremère de Quincy, c'est bien au vieux thème iconographique « baroque et rococo » qu'il se rattache encore, le style seul des figures ayant été amendé selon l'esprit nouveau et la mise en scène renouvelée par le génie du statuaire. Il ne fut inauguré qu'en 1805.

* * *

A cette date, Canova, après les années orageuses écoulées depuis le traité de Campo-Formio, avait repris à Rome, auprès de Pie VII, qui ne voulut pas accepter sa démission deux fois offerte, ses fonctions d'intendant général des musées pontificaux et du service des antiquités. Il avait eu l'honneur de se voir consacrer, au musée Pio Clementino, un *cabinetto* spécial où son *Persée*, transposition de l'*Apollon du Belvédère* alors réquisitionné pour le musée du Louvre, occupait sur le socle laissé vide une place soigneusement choisie entre les deux *Pugilatori* qui fournirent aux archéologues et aux esthéticiens le thème de tant de dissertations. Et malgré toutes les instances, tentatives et tentations et même flatteries multipliées par Napoléon et tous les agents directs ou indirects dont il pouvait disposer, Canova refusa toujours obstinément de prendre du service auprès de l'Empereur, comme il avait refusé, quand Venise eut été cédée à l'Autriche, de se considérer comme un sujet autrichien et de se fixer à Vienne. Son ardent patriotisme répugnait à servir le

maître alors tout puissant. Il serait injuste et mesquin de le lui reprocher, et nul ne saurait lui faire grief d'avoir gardé vis-à-vis de celui qui tenait dans ses mains les destinées du monde, une fière indépendance. On pourrait faire un livre de l'histoire de leurs rapports, où la comédie et la tragédie auraient alternativement leur part; mais c'est plutôt la comédie qui domine.

Il venait, pour prouver qu'il était aussi capable d'exceller dans le *colossal* (dont Quatremère de Quincy avait entrepris de faire la théorie et d'exprimer « les lois ») et pour répondre aux critiques qui l'accusaient d'être incapable d'exprimer la force héroïque, d'exécuter le marbre du groupe d'*Hercule et Lycas*, dont la première idée remontait à 1795. Le dieu en proie à l'ivresse furieuse que lui communique le contact de la tunique trempée dans le sang de Nessus, présent funeste de la jalouse Déjanire, a arraché de l'autel le malheureux Lycas, et, avant de le précipiter dans la mer Eubée, le fait tournoyer au-dessus de sa tête :

Corripit Alcides et terque quaterque rotatum
Mittit in Euboicas tormento fortius undas...

Il travaillait à la statue du roi de Naples, quand l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège vint l'inviter à se rendre à Paris. Il refusa; le Pape dut intervenir. Il partit au commencement d'octobre 1802, muni des recommandations du Saint-Père pour le cardinal Caprara, son légat à Paris, et de lettres de créance adressées par le premier Consul à toutes les autorités sur la route qu'il devait suivre. Quatremère de Quincy l'attendait impatiemment au palais du cardinal légat qui lui avait offert l'hospitalité. Il avait été entendu qu'on aménagerait un atelier au château de Saint-Cloud pour l'exécution du buste qui devait précéder la statue. Murat venait justement d'installer dans sa maison de plaisance de Villiers le groupe de *l'Amour et Psyché* couchés (aujourd'hui au Louvre), comme le second groupe en pied, que Quatremère, soit dit en passant, le décida encore à retoucher... On admirait chez M. de Sommariva la *Madeleine repentante*... L'arrivée de Canova dans Paris, où son nom était célèbre, fut un événement que le but de son voyage rendit plus sensationnel encore.

Il obtint quelques séances pour l'exécution du buste et chaque soir il dictait à son frère un procès-verbal de sa conver-

sation avec son modèle. Il ne manqua pas, quand il revint en 1810, de reprendre cette habitude et ce journal dialogué abonde en traits piquants... On y voit dans les dernières scènes intervenir Marie-Louise. Comme l'Empereur évoque le temps où « cette dame, » montrant l'Impératrice, le détestait et souhaitait sa mort : — « C'est vrai, souligne-t-elle. » Dès la première entrevue de 1802, Canova avait déclaré qu'il trouvait dans les traits de son modèle les formes « les plus favorables à la sculpture et les plus applicables au style héroïque de la figure telle qu'il la projetait. » Et il va sans dire qu'il la projetait dans l'état de nudité idéale et mythologique et dans la « manière grecque : » *Græca res est nihil velare.* Quatremère de Quincy, prévoyant que le « goût français » et Napoléon lui-même, « trop étrangers encore aux notions du Beau absolu, » pourraient résister à l'autorité de ces théories sublimes, multipliait les explications, raisonnements et démonstrations. Il finit par suggérer qu'une statue équestre en bronze serait mieux adaptée encore qu'une effigie en pied, à la dignité du sujet et aux convenances du grand art... Il ne reste de ce projet abandonné que la gravure d'une maquette avec cette dédicace : *Ant. Quatremère quod auctor et suasor semper fuerit ut equestre signum aliquod arte sua excuderet.*

C'est dans un superbe bloc de marbre commandé à Carrare que fut taillé, plus tard, le *Napoléon* debout, tenant dans la main droite une Victoire qui est aujourd'hui à Londres, — tandis qu'on coulait en bronze la statue conservée au musée Brera de Milan. La préoccupation du « Style » et de l'antique y ont guindé l'allure du héros, dont le type généralisé tourne au symbole, au détriment du portrait... C'est dans l'ébauche que David fit d'enthousiasme dans son atelier du Louvre, pendant la visite qu'il reçut de Bonaparte, retour d'Égypte, puis, dans le portrait du *Sacre* et aussi dans l'extraordinaire effigie quasi hiératique, mais d'une si intense expression, que le jeune Dominique Ingres peignit de l'idole impériale, avec des ferveurs de primitif, qu'il faut chercher les vrais portraits historiques et définitifs du général et de l'Empereur.

Canova, nous l'avons indiqué déjà, devait revenir en 1810 pour le buste de Marie-Louise ; entre temps, il avait eu à sculpter les statues de Madame Mère, en Agrippine, et de la sœur de Bonaparte, Pauline, princesse Borghèse, en *Vénus victorieuse.*

On sait assez les anecdotes plus ou moins authentiques qui coururent à propos de cette statue, qui n'était guère, après tout, beaucoup plus hardie, dans sa nudité mythologique, que celle de la duchesse de Bourgogne par Coysevox en *Diane chasseresse* ou de Marie Leczinska en *Charité* par Guillaume Coustou et en *Junon* par Pajou.

Il était enfin réservé à Canova de faire, en 1815, après Waterloo et quand Louis XVIII eut repris possession du trône de France, un troisième voyage à Paris... C'était cette fois comme délégué, non seulement du Pape, mais des alliés, et pour présider à la reprise des objets d'art que le traité de Vienne restituait aux puissances victorieuses...

Il y retrouva son cher Quatremère de Quincy, redevenu, comme tant d'autres Français, bon royaliste, après avoir été ardent républicain et impérialiste zélé. Il put du moins rappeler à son ami, qu'il avait été, au temps des victoires, au premier rang de ceux qui, avec David et un groupe des principaux artistes parisiens, prirent l'initiative d'une généreuse pétition demandant qu'on ne mobilisât violemment, qu'on « n'exilât » aucun chef-d'œuvre des musées étrangers...

Il avait hâte de regagner Rome où l'attendaient des travaux dont sa gloire multipliait les commandes. Il n'aurait pu y suffire seul, et dans son atelier, ou plutôt ses ateliers agrandis, une nombreuse équipe d'élèves, formés par lui, collaborait à cette immense production. Mais le maître était toujours présent, intervenait partout de ses directions et de sa main,... inventant même des râpes et des outils perfectionnés, mieux adaptés au travail expressif de la pierre et du marbre. On a vu comment il avait contracté, en maniant le trépan dans la crinière des lions du monument Rezzonico, le germe de la maladie qui allait de plus en plus réduire ses forces et son aptitude au travail manuel, quand il revint triomphalement à Rome, après ce dernier voyage de Paris...

Ce n'est pas une histoire descriptive de l'œuvre de Canova que nous nous sommes proposé d'écrire, et nous n'entreprendrons pas de parler de toutes les stèles funéraires, de tous les dieux, demi-dieux et déesses, héros, nymphes et allégories qui sortirent encore de cette prodigieuse fabrique de statues. On a vu comment s'y combinèrent et amalgamèrent, dans les plus considérables comme dans les moindres, ses velléités, son génie propre et les

scrupules de doctrine, qui intimidèrent plus qu'ils n'exaltèrent le grand statuaire... Ce fut un effet de l'École qui allait hâter par son intransigeance les révoltes du romantisme. Canova mourut au moment même où le salon de 1822 venait d'en révéler les premiers soulèvements.

L'homme fut digne de tous les respects; sensible, délicat, généreux. Stendhal a écrit de lui : « J'ai vu Canova louer tous les sculpteurs dont on lui parlait; il trouvait quelque chose à admirer même chez les plus exécrables tailleurs de pierre, chez des gens qui rendent à peine reconnaissable la figure humaine. » Ici encore, on eût souhaité de connaître exactement les noms de ces « exécrables » tailleurs de pierre pour lesquels le maître se montrait si indulgent, comme ceux des « pédants » dont il était question au début de cet article. Stendhal, il est vrai, semble sous-entendre qu'il entrait un peu de prudence dans cette débonnaireté. On peut affirmer que la bonté y avait la principale part. Sa vive intelligence, sa sensibilité plus vive encore l'ouvraient à la plus large et compréhensive sympathie. Quand il découvrit, — trop tard, hélas ! — à Londres, dans les marbres du Parthénon, l'authentique sculpture grecque et le grand Phidias, il entrevit que toute la vérité et le secret de la beauté n'étaient pas contenus dans les théories et les formules abstraites de Winckelmann et de Quatremère de Quincy. Il s'étonne de ces modelés souples, qui expriment si bien « la chair ; » il s'extasie devant cette sculpture *carnosa*... Et peut-être, s'il avait eu, en ses jeunes années, l'expérience et l'autorité de cette démonstration magnifique, eût-il été moins docile aux remontrances et aux suggestions des archéologues métaphysiciens, qui avaient fondé la définition de « l'idéal » sur la beauté très relative de l'*Antinoüs* et de l'*Apollon du Belvédère*...

Le deuil que mena l'Italie à sa mort, la solennité des cérémonies de ses funérailles, éveillèrent des échos dans le monde entier. Il était juste que le centième anniversaire n'en passât pas inaperçu. L'Italie, qui vient de célébrer le huitième centenaire de Dante, ne pense assurément plus à mettre Canova sur le même plan. Mais elle a bien raison de n'oublier aucun des grands noms dont son histoire est ennoblie et d'être fidèle à toutes ses gloires.

ANDRÉ MICHEL.

A LA RECHERCHE DE LA PATRIE

AVEC L'ARMÉE VOLONTAIRE

(1917-1918)

II[1]

VI. — LE SIÈGE D'EKATERINODAR

Le général Korniloff avait réussi à faire sa jonction avec l'armée du général Pokrovsky, augmentant ainsi sérieusement ses effectifs, surtout en cavalerie. L'armée Pokrovsky était presque exclusivement composée de Cosaques du Kouban. Pokrovsky n'était pas Cosaque de naissance. Il avait fait la guerre dans l'aviation, avec le grade de capitaine ; mais c'était un homme énergique : il eut vite fait de grouper autour de lui et de prendre en mains toutes les organisations anti-bolchévistes de la région du Kouban. L'ensemble de nos forces se trouvait porté à 3 500 ou 4 000 combattants. A vrai dire, le convoi de matériel s'était augmenté en proportion. Et, sans doute, le nombre de nos pièces était plus grand ; mais, faute de munitions, notre artillerie n'en était pas sensiblement plus redoutable.

La jonction des armées se fit au village de Novo-Dmitrievsk. Pokrovsky reconnut l'autorité de Korniloff. Celui-ci, après avoir hésité quelque temps, résolut de marcher sur Ekaterinodar.

Le plan comportait la traversée de la voie ferrée entre Enem et Afipskaïa, dans un endroit où aucune résistance sérieuse

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

n'était à prévoir. Nous devions déboucher à l'Ouest d'Ekaterinodar, en traversant la rivière Kouban sur un point où les bolchévistes ne nous attendaient pas.

Nos préparatifs, ainsi que les opérations destinées à nettoyer la région des éléments bolchévistes, campés dans presque tous les villages et le long du chemin de fer, nous prirent jusqu'au 25 mars. C'est seulement à cette date que nous nous mîmes en route, en direction de George-Afipskaïa. Au passage de cette localité, il nous fallut essuyer un feu violent des trains blindés. Ensuite, nous dûmes avancer presque sans routes, obligés à tout moment de traverser à gué les ruisseaux débordés. Nous progressions lentement, et cette marche pénible, qui éprouvait énormément blessés et malades, fut fatale à nos chevaux.

* * *

Le passage de la rivière Kouban s'effectua de grand matin, à la hauteur du village de Panakes. Nous ne disposions que d'un seul bac : c'est sur ce bac que le général Korniloff parvint à faire passer toute l'armée et le convoi de matériel à travers la rivière Kouban débordée. Ce tour de force aurait dû, en effet, amener la surprise des rouges; le grand nombre de nos blessés paralysa notre action. Nous débouchâmes à l'Ouest d'Ekateridonar, alors qu'on nous attendait au Sud ou à l'Est. Une attaque, menée avec toutes nos forces, aurait certainement réussi à anéantir le nid bolchéviste. La brigade du général Bogaevsky, les unités de Pokrovsky et la cavalerie commandée par Erdeli, Glasenap et Oulagaï, fondirent sur les rouges et, dès le premier jour, par des combats incessants, les refoulèrent jusqu'à Ekaterinodar. Si les forces d'élite de la brigade du général Markoff, le 1er régiment d'officiers (plus tard régiment portant le nom du général Markoff), et le 1er régiment du Kouban (plus tard régiment portant le nom du général Alexéïeff), avaient été avec nous, il n'y a pas de doute que la résistance des rouges aurait été brisée et que nous serions arrivés à ce but tant souhaité : Ekaterinodar. Mais Korniloff devait prévoir une attaque sur ses derrières et ne pouvait abandonner à leur sort les blessés et les malades. Afin de les couvrir, il dut laisser la brigade presque entière du général Markoff sur la rive gauche de la rivière.

Le bac qui nous passait d'une rive à l'autre ne transportait

que 40 hommes à la fois, et nous n'avions pour l'actionner que nos bras; qu'on juge de la difficulté d'une traversée dans ces conditions! Cependant nous nous retrouvâmes tous dispos et bien en forme au village d'Elisavetinskaïa. Les fatigues de la marche étaient oubliées. C'est de là que l'ataman des cosaques du Kouban et le général Korniloff lancèrent l'ordre de mobilisation. Il fut très bien accueilli : par malheur, la population montra dans la suite peu de constance.

Sur mon carnet, à la date du 28 mars, je relève cette note : « Ekaterinodar pris. Service d'actions de grâces célébré. Quarante-septième et dernier jour de notre campagne. » Nous tenions les nouvelles des blessés évacués d'Ekaterinodar : ce sont eux qui nous avaient annoncé la prise de la ville. Une messe d'actions de grâces fut célébrée; nous bûmes à notre victoire de la bière du pays dans la cave du cosaque Kabanok (1), et, le soir, je m'endormis en rêvant à la fin de nos épreuves.

Hélas! la désillusion ne se fit pas attendre. Le lendemain, dès le matin la canonnade nous signifia la vanité de nos espoirs : la bataille continuait.

Je me rendis à l'état-major : il était installé dans la ferme d'une société agricole à 5 kilomètres seulement d'Ekaterinodar. Sur la rive haute du Kouban un bois s'apercevait : c'est là que se cachait, dans la première verdure des arbres, la petite maison blanche servant de quartier général à Korniloff et d'où il avait vue sur toute la ville d'Ekaterinodar.

En traversant le bois, je rencontrai plus d'un cadavre de bolchéviste non encore enseveli. J'en revois un, grand gars à la moustache noire, la tête trouée d'une balle, vêtu d'une vareuse de marin, et le bras tatoué d'une ancre. Pourquoi ce matelot était-il venu périr dans ce bois? Non loin de là était tombée une de nos infirmières. J'apercevais de loin sa coiffe blanche : je sus plus tard qu'elle avait été atteinte par une balle égarée.

Une des originalités de cette campagne, si différente de toutes celles qui l'ont précédé, fut la part qu'y prirent les femmes : nombre d'entre elles y furent tuées. Non contentes de se prodiguer dans les services de l'arrière, il fallait à leur héroïsme les dangers du front.

Ç'avait été, je crois, une idée de Kerensky, d'admettre les

(1) Kabanok signifie : petit sanglier.

femmes dans les écoles militaires, pour en faire des officiers. Il y eut, en outre, un bataillon composé exclusivement de femmes, qu'on vit, dans l'été de 1917, pour la plus grande joie des badauds, s'entraîner devant le Palais des Ingénieurs à Pétrograd. Le 27 octobre, la nuit de l'insurrection bolchéviste, ce furent elles qui, avec les aspirants et les porte-enseigne, défendirent le Palais d'Hiver où se terraient Kerensky et ses ministres. Et lui, ce commandant suprême, ce ministre de la guerre, ce chef du gouvernement, les trahit lâchement et s'enfuit du Palais d'Hiver, tandis que les malheureuses jeunes filles étaient capturées et conduites dans les casernes par la soldatesque triomphante qui les soumit aux pires injures.

Parmi ces femmes-guerrières, se distingua particulièrement, au cours de notre campagne, l'aspirant baronne de Bodé : charmante jeune fille, élève d'un couvent aristocratique, elle avait gagné le front sous un déguisement. Sa bravoure était sans limites. Elle périt près d'Ekaterinodar, au lieu dit « les Jardins d'Ekaterinodar, » dans une audacieuse et inutile charge de cavalerie. Son cheval fut tué sous elle. Ayant réussi à se dégager, elle combattit à pied : c'est alors qu'elle tomba mortellement blessée. Six mois plus tard, son corps fut retrouvé et inhumé avec les honneurs militaires à Ekaterinodar, lors de la seconde incursion de l'armée du Kouban.

Au bolchévisme nous devons la femme-bandit, la célèbre Maroussia Nikiforova, dont la cruauté est restée légendaire. Avec l'aide de bandits comme elle sur lesquels elle exerçait une autorité absolue, elle accomplit de sinistres exploits.

Je me suis trouvé dans un village du Don, la Kagalnitzkaïa, quelque temps après le siège qu'en fit Maroussia. Toutes les maisons avaient été brûlées. Une des deux églises, construite en bois, fut entièrement consumée; pour l'autre, qui était en pierres, ce fut plus difficile. Maroussia la fit emplir de paille qu'elle arrosa de pétrole et alluma de ses mains.

J'ai vu ces ruines pitoyables : la coupole effondrée, les murs calcinés, le clocher mutilé. Je tiens d'un témoin que Maroussia, pendant l'incendie, était comme folle. Tous les Cosaques, devant l'attaque bolchéviste, ayant quitté le village (c'était pendant l'insurrection du Don au printemps 1918), il ne restait que les femmes, les enfants et les vieillards. Maroussia en personne fusilla un prêtre. Tout le temps que brûla l'église de pierre,

cette furie se promenait, épaisse et hideuse, la cigarette aux dents, écartant à coups de cravache les femmes qui essayaient de lutter contre le feu.

— Vous avez donc peur, mes filles, hurlait-elle, que votre lupanar ne brûle ?

Je n'ose, bien entendu, employer ses propres expressions.

Sa carrière prit fin lorsque les commissaires du peuple jugèrent qu'ils n'avaient plus besoin d'elle pour faire prendre racine à la révolution. Elle devenait trop indépendante ; elle brûlait les églises chrétiennes, mais dévalisait les temples juifs. Elle se réfugia à Sébastopol avec son amant : en 1919, elle fut arrêtée et pendue.

* * *

Je trouvai, à la petite maison de ferme, le général Alexéïeff avec son état-major.

Nous nous tenions sur la rive haute du Kouban à la lisière du bois, suivant des yeux les opérations de nos unités qui, par endroits, avaient engagé le combat dans les faubourgs de la ville. L'artillerie bolchéviste ne ménageait pas ses coups, heureusement mal dirigés : les obus éclataient en l'air, ou bien tombaient parmi les roseaux de la rivière.

Le 30 mars, toujours dans cette même ferme, il nous apparut clairement que, même dans l'hypothèse la plus favorable, nous n'étions plus en mesure de fournir l'effort nécessaire pour la victoire. Nos munitions étaient presque complètement épuisées : un officier d'artillerie me montra avec désespoir une caisse à moitié vide, — tout l'avoir de la batterie.

Notre artillerie travailla, cependant, magnifiquement, ce que démontrent les pertes de l'ennemi. De l'aveu même des bolchévistes, ils perdirent au siège d'Ekaterinodar plus de 14 000 hommes. De notre côté, les pertes furent de 1 200 à 1 500 combattants. Notre infanterie, fatiguée par des combats continuels, faisait des miracles, mais elle n'avait pas de réserves, tandis que les rouges étaient constamment relevés par des unités nouvelles. Ils avaient à leur tête un ancien infirmier, Sorokine, dont le talent militaire n'est d'ailleurs pas discutable : il réussit à faire approcher de très grandes forces, tandis que de notre côté nous n'avions que l'aide si décevante des Cosaques mobilisés. La ténacité de Sorokine sauva alors l'Ekaterinodar rouge,

Peut-être fut-ce, en même temps, le salut de notre armée. Le général Denikine se prononçait contre les attaques décisives; notre armée était trop affaiblie par les pertes et pouvait, même en cas de succès, être entourée et anéantie dans Ekaterinodar. Mais je n'ai pas qualité pour en juger.

Le 30, au soir, il fut évident que la victoire nous échappait; un dernier assaut fut néanmoins décidé pour le matin du 31 mars.

VII. — LA MORT DE KORNILOFF

Ce matin-là, une terrible nouvelle m'attendait ; j'appris, à mon réveil, que le général Korniloff avait été tué dans la nuit.

Au premier moment, on essaya de cacher l'événement. On prétendit que le général n'était que blessé. Mais le soir, tout le monde savait que Korniloff n'était plus.

Comme on l'a vu, le général occupait la petite maison de ferme située sur la rive haute du Kouban. De là le terrain descendait vers la ville d'Ekaterinodar. Ainsi la maison avait ses fenêtres tournées vers la ville, c'est-à-dire vers l'ennemi. On avait fait remarquer au général le danger que présentait une telle exposition. Cette bâtisse blanche, tout à fait isolée et complètement à découvert en cette saison, ne pouvait manquer d'attirer l'attention des artilleurs rouges, qui ne cessaient de tirer, même la nuit, envoyant au petit bonheur des engins de notre côté.

Cette nuit-là, le général travaillait dans la petite maison blanche. Elle était composée de deux chambres exiguës. Celle où se trouvait le lit de camp du général ne mesurait pas plus de quatre pas de long et trois de large. Le lit, une table, une chaise, composaient tout le mobilier.

Le général n'était pas seul. Il avait avec lui ses deux aides de camp, le lieutenant Dolinsky et le lieutenant Resakkhan (ce dernier était un homme superbe, originaire de Tekin, qui paradait avec une allure tout orientale en costume tcherkesse). Après leur avoir donné ses dernières instructions, le général se prépara à prendre un peu de repos et s'étendit sur le lit. A peine était-il couché, le visage au mur, qu'une grenade égarée perça le bas de la muraille et se déchira sous le lit même.

Chose singulière, les deux officiers, qui se trouvaient pour-

tant tout à côté, ne furent pas blessés : à peine eurent-ils quelques égratignures provenant de la chute du plâtre. Le premier émoi passé, ils aperçurent dans un nuage de poussière et de fumée Korniloff qui agonisait. Avec l'aide des soldats tourkmen, de crainte qu'on eût à essuyer d'autres projectiles, ils le transportèrent en toute hâte hors de la maison et, l'ayant couché à terre, se mirent à chercher l'endroit de la blessure.

Le général mourut entre leurs bras sans avoir repris connaissance. A cet instant, accourait le général Denikine.

Comme on le constata par la suite, Korniloff ne portait trace d'aucune blessure sérieuse. Sa mort fut causée non par les éclats de l'engin, mais par une contusion et par la commotion qu'il reçut, car il fut projeté par l'éclatement contre le mur.

Ainsi mourut à son poste un grand patriote russe, un soldat qui avait consacré toute sa vie à la patrie. Il périssait victime d'un engin dirigé par une main russe. Celui qui risqua sa vie des centaines de fois dans les combats, fut tué par un hasard aveugle.

* * *

Toute la vie de Korniloff n'a été qu'une suite d'exploits. Fils d'un simple Cosaque, il termina ses études en Sibérie, au corps des Cadets d'abord et plus tard à l'École des élèves-officiers. Sans aucune « protection, » sans autres ressources que sa solde, c'est par son seul mérite qu'il se poussa à l'Académie d'État-Major. Son stage terminé, il ne poursuivit pas une carrière qui, par malheur, creusa toujours un si grand abîme entre les officiers « de ligne » et les officiers « d'état-major. » Cédant à sa nature fougueuse et à son besoin d'aventures, il se fit envoyer en Asie centrale et poussa jusqu'au Pamir chinois, où il fit avec deux compagnons sûrs un périlleux voyage d'études. Ses petits yeux mongols et son nez plat, avaient favorisé son déguisement, et sa connaissance de la langue (il ne savait pas moins de neuf langues), lui permit de mener à bien sa tâche. Il revint avec un ensemble de renseignements du plus haut intérêt, n'ayant éveillé les soupçons de personne, ni chez les Chinois et les Afghans, ni chez les Anglais.

La grande guerre le trouva dans le grade de général, commandant la 48e division. En 1915, son unité est chargée de couvrir, à l'arrière-garde, l'offensive du 24e corps; pendant cette

opération, il est blessé le 28 avril au bras avec fracture de l'os, mais ne quitte pas son poste pour si peu. Le 29 avril, il tire sa division d'une position critique et, resté avec le régiment Rimnitzky pour protéger la marche des autres unités, il est grièvement blessé à la jambe. Il tombe sans connaissance, est fait prisonnier par les Autrichiens. Il reste près de six mois au camp de concentration de Neulenbach; puis, il est transféré dans le camp de Leka-Ungarn. L'étroite surveillance à laquelle il est soumis, le décide à mettre sans plus de retard à exécution le projet, depuis longtemps conçu, de son évasion.

Un premier plan d'évasion, — en avion piloté par le célèbre aviateur russe Vassiliev (1), — fut ébruité par les bavardages des officiers du camp. Rebuté de ce côté, le général Korniloff se mit à faire la grève de la faim et se plaignit que ses blessures eussent recommencé à le faire souffrir. Les Autrichiens, dont la méfiance était éveillée, mirent auprès du général un prisonnier russe, à leur solde, chargé de l'espionner. Korniloff paya d'audace : il alla droit à son compagnon de captivité : « Tu es soldat russe, lui dit-il; je suis ton général. Je compte sur toi pour faciliter mon évasion. » Cette brusque interpellation, la droiture et l'assurance du général firent impression sur le soldat, qui promit à Korniloff de le servir et qui, de fait, loin de le trahir, se montra dévoué. Un médecin, appelé à la demande du général, le fit transférer à l'hôpital. Là Korniloff commença aussitôt à se nourrir et à se fortifier ainsi qu'à faire de la gymnastique en vue de se préparer aux marches longues et pénibles qu'il aurait à fournir. Un Tchèque, Franz Mrniak (2), lui procura un uniforme de soldat autrichien et les papiers nécessaires.

Au jour fixé, à midi, Korniloff profita du moment où le surveillant allait chercher le dîner, pour enlever sa capote d'officier et son képi, revêtir un uniforme de soldat et coiffer un vieux bonnet d'astrakan; il sortit ainsi vêtu dans la cour et se mêla au groupe des ordonnances russes qui venaient chercher le dîner de leurs officiers admis à l'hôpital. En compagnie de Franz Mrniak, il passa dans le bâtiment des infirmiers où il s'habilla et se maquilla, en accord avec la photo-

(1) Recordman de Pétersbourg-Moscou et retour en moins de vingt-quatre heures, en décembre 1913, par plus de 20 degrés de froid.

(2) Le nom de ce héros ne mourra jamais dans l'armée russe.

graphie du passeport qu'on lui avait procuré. Toujours accompagné de Franz Mrniak, il passa facilement devant la garde de l'hôpital. Enjambant le mur à un endroit repéré d'avance, tous deux se rendirent à la gare et prirent un train en direction de la frontière roumaine.

A la dernière station précédant la frontière, ils descendirent et continuèrent la route à pied : déguisés en vagabonds, se nourrissant de baies et de racines, escaladant les montagnes, se terrant dans les bois, ils souffrirent mille privations. Il fallut vingt-deux jours à Korniloff pour atteindre la frontière. Franz Mrniak n'avait pas pu le suivre jusqu'au bout. Restait la dernière étape. Arrivé le soir à quelques pas de la frontière, le général Korniloff, complètement exténué, tomba à terre, dans l'impossibilité d'aller plus loin. Il fut bientôt entouré par des chiens qui se mirent à aboyer. Un homme s'approcha de lui : il se crut perdu. Cet homme était un berger, qui eut pitié de lui, le conduisit dans sa cabane, lui donna du lait et le réconforta. Mis en confiance, le général s'ouvrit à lui de son projet. Le berger lui expliqua qu'il y avait un endroit de la frontière, où les sentinelles, après s'y être rencontrés, revenaient sur leurs pas en se tournant le dos. Muni de ces indications, le général Korniloff s'approcha, en effet, du point où il pouvait traverser la ligne frontière, et, choisissant le moment favorable, se mit à courir de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il tombât sans connaissance. Quand il revint à lui, il était entouré de soldats roumains.

Je me rappelle très bien l'enthousiasme que souleva son retour en Russie. Pourquoi ne l'utilisa-t-on pas davantage? On l'accusait, paraît-il, de « tendances révolutionnaires; » on redoutait sa popularité. De plus, tout brillant officier d'état-major qu'il fût, il n'était pas de la caste, il n'appartenait pas à cette franc-maçonnerie spéciale.

Au début de la révolution, Goutchkoff, le premier ministre de la Guerre du Gouvernement provisoire, le nomme commandant en chef de la place de Pétrograd. Mais le désordre et le laisser-aller de la soldatesque lui sont insupportables : il demande à être envoyé au front. L''opinion publique ne jure que par Korniloff; on voit en lui l'homme capable de délivrer l'armée de la corruption qui commence à l'envahir. Enfin, on le nomme commandant des armées actives et plus tard, après Broussiloff, chef suprême.

Pendant ce temps, Kerensky est devenu le dictateur, le dieu! Et il est ministre de la Guerre.

Ce bas politicien voit tout de suite en Korniloff un rival. Porté au pouvoir par les circonstances, ce fourbe rencontre sur sa route, trop honnête, trop droit, le véritable chef qu'était Korniloff. Une seule idée peut germer dans ce cerveau pusillanime : tendre un piège à Korniloff. Il y parvient avec l'aide de V.-N. Lwow, ministre des Cultes, ancien membre de la Douma, un médiocre, un naïf, qui croyait en Kerensky! Lorsque Korniloff, avec trop de précipitation, j'en conviens, mais dont le principal tort fut de ne pas se méfier de Kerensky, marche sur Pétrograd et engage la lutte contre les Soviets qui mènent la Russie à sa perte, il est déclaré traître et arrêté.

Ainsi le vil avocat vint à bout du héros.

Korniloff est emprisonné à Bykhoff près de Mogilew, et Kerensky devient le chef suprême de l'armée. Un sot, un ignorant, qui plaisait à la foule par son hystérie, estime que, si le père de Napoléon fut avocat, un avocat peut bien devenir Napoléon.

La suite est connue.

Korniloff s'évade de nouveau, et, avec ses soldats « tekines » qui l'adorent, parvient à rejoindre l'armée, que le général Alexéïeff organise sur le Don. Voyant qu'il ne peut traverser le pays avec ses forces et ne voulant pas exposer sa garde, Korniloff la démobilise et, seul, en habit de paysan, mêlé à la foule des soldats qui s'en vont à la conquête du Don, il arrive le 6 décembre 1917 à Novotcherkassk où il prend le commandement de l'armée volontaire.

Par cette courte biographie, on peut juger l'homme qu'était Korniloff. Fils du peuple, il donna toute son âme pour le salut de ce peuple, et fut tué par une main russe inconnue. Mais quelqu'un dirigea cette main coupable : il n'y a pas de doute que le premier à qui remonte la responsabilité de la mort de Korniloff, ce fut Kerensky.

* * *

La première fois que je vis le général Korniloff, ce fut au fameux Conseil qui se tint au Grand Théâtre de Moscou. La Russie intellectuelle et loyaliste livrait une bataille décisive. Elle était indiscutablement maîtresse de la situation; Kerensky fit

tout échouer, dans l'espoir de rattraper le pouvoir qui échappait à ses mains incapables et faibles.

Des coulisses où j'étais, j'embrassais tout le spectacle. La grande et splendide salle du théâtre était comble : on attendait avec impatience l'arrivée de Korniloff et de Kerensky.

Au parterre des hommes politiques de toutes nuances, des octobristes et nationalistes (1) et des bolchévistes dissimulés. Dans les loges, les généraux Alexéïeff, Kaledine et les représentants des Cosaques, ainsi que les membres des « comités de soldats, » dont la plupart se distinguaient par leur indiscipline et leur arrogance, et au milieu desquels paradaient des engagés volontaires juifs, présidents de comités. S'y trouvaient également tous les « as » de la révolution : Tchaïkovsky; la « grand mère de la révolution, » Brechko-Brechkovskaïa; le « grand père, » Krapotkine; Zassoulitch, etc. Dans la loge impériale les repré sentants des missions alliées contemplaient avec stupeur cette foule bizarre.

Le ministère socialiste était représenté par l'arrogant « zimmerwaldiste » Tchernoff, le millionnaire Terestchenko qui lécha les bottes du nouveau maître, le pâle Zeretelli aux yeux flamboyants, qui s'occupait alors du partage de la Russie et se laissa passer sous le nez la Georgie. Là aussi se trouvaient Kokochkine et Chingareff, qui, six mois après, devaient être massacrés par ces mêmes Soviets, et furent abandonnés par Kerensky, lequel a su se mettre à l'abri et continue à vivre en paix.

De mon petit coin, entre deux rideaux, où se tient ordinairement l'aide du régisseur, je vis s'ouvrir une porte et Korniloff traverser la scène. Toute la salle éclata en applaudissements. Korniloff monta précipitamment dans une loge de côté, faisant face à celle où se tenaient les « reliques » de la révolution. Le parterre, debout, acclamait le commandant, suprême espoir de la Russie. Debout, dans les loges, officiers et généraux battaient des mains; seuls les représentants des « Soviets des soldats et ouvriers » (qui pour la plupart n'avaient rien de commun ni avec les soldats ni les ouvriers), vautrés sur le velours des loges, présentaient un tableau répugnant.

Comme les applaudissements se prolongeaient, Kerensky, nerveux, s'impatientait. Après le soldat énergique et maître de

(1) Partis de la droite modérée.

lui, allait monter sur la scène, non pas même l'acteur, mais le fantoche. Il se tenait prêt, dans une pose napoléonienne, sa main droite dans son gilet, la main gauche derrière son dos. Enfin, le silence se fit, et, la tête baissée, comme le nageur qui se jette à l'eau, il se lança sur l'estrade et gagna le fauteuil placé au centre de la table ministérielle, au pied de la tribune.

Les représentants des commissaires et des soviets, et la presse à leur dévotion, une partie du parterre applaudirent. Kerensky salua et fit un geste de la main. « Je déclare le Conseil ouvert, » dit-il en s'asseyant. Immédiatement, des deux côtés de son fauteuil se dressèrent les silhouettes d'un marin, tout de blanc habillé, et d'un aspirant, en uniforme khaki. Quelqu'un près de moi remarqua :

— Ce ne sont pas des aides de camp, ce sont des garçons d'honneur.

Je regrette de ne pas savoir les noms de ces deux « officiers-laquais; » mais, dans la suite, on sut leur faire comprendre qu'ils jouaient un rôle incompatible avec la dignité d'officier.

Les généraux Korniloff, Alexéïeff et Kaiedine demandaient l'introduction d'une discipline sévère dans l'armée, la peine de mort pour la désertion et pour le crime de fraternisation avec les Allemands. Ils ne furent pas écoutés.

Le Conseil se termina au bout de deux jours, par un discours hystérique de Kerensky menaçant « d'arracher et piétiner les fleurs de son cœur. » Une dame fut prise d'une attaque de nerfs, causée par la peur qu'elle éprouvait pour ce paillasse. Il fut emmené, pantelant, par ses fidèles garçons d'honneur. Ce fut son dernier succès.

Quelques jours plus tard, les Allemands occupaient Riga, Korniloff était en prison, Kerensky usurpait le commandement suprême et la Russie courait au bolchévisme.

* * *

Je revis plusieurs fois Korniloff à Novotcherkassk. Avec son petit veston il avait l'air médiocrement imposant et rien n'indiquait qu'on eût affaire au chef suprême de l'armée. Notre première rencontre eut lieu dans une chambre d'hôtel mal éclairée : je le pris pour un solliciteur. Il était de ces militaires types qu'on sent gênés dans le costume civil. Alexéïeff en civil avait l'air d'un marchand; on aurait pris Denikine pour un petit pro-

priétaire; Korniloff ressemblait à un homme qui aurait mis les vêtements d'un autre.

Très droit dans sa petite taille, le visage intéressant plutôt que vraiment beau, ce qui frappait en lui, c'était le regard, chargé de pensée, de ses petits yeux méditatifs et tristes. Le sourire était plein de bonté. Ses mains aux doigts longs et recourbés étaient très caractéristiques. Il n'était pas orateur; en cela, très inférieur à Alexéïeff, et surtout à Denikine qui parlait de la façon la plus brillante.

Une autre fois, au cours de la conversation, il m'interrompit brusquement et me posa, à brûle-pourpoint, cette question :

— Pourriez-vous me dire d'où vient la légende de mes tendances révolutionnaires?

A en juger par les idées qu'il m'exposa alors, bien certainement il n'était pas de cette droite à laquelle appartenaient la plupart des généraux Il était pour la démocratie, ou, plus exactement, pour le peuple russe. Mais de là on ne pouvait conclure qu'il fût socialiste et révolutionnaire.

Voici, dans les grandes lignes, quel était son programme :

1° Création d'une autorité d'État, absolument indépendante de toutes organisations irresponsables, — jusqu'à la réunion de l'Assemblée constituante.

2° Maintien sur place des organismes d'autorité et de justice défendus contre tout organisme nouveau tendant à usurper leurs droits.

3° *Continuation de la guerre en pleine entente avec les Alliés*, jusqu'à la conclusion d'une paix dans des conditions conformes aux intérêts vitaux et au maintien de tous les biens en Russie.

4° Constitution d'une armée disciplinée, sans intervention de la politique, sans des commissaires et des comités.

5° Amélioration des voies de transport et relèvement de la production dans les usines et les fabriques pour assurer la vitalité du pays.

Ni monarchiste absolu, ni républicain, Korniloff était un soldat et un patriote.

***

Je ne puis mieux terminer ces souvenirs qu'en reproduisant le discours magnifique prononcé par le général Deni-

kine au premier anniversaire de la mort du général Korniloff :

— « Il y a un an, dit-il, une grenade russe, dirigée par une main russe, faucha un grand patriote russe. Son corps fut brûlé et ses cendres dispersées par les vents.

« Pourquoi ?...

« Est-ce parce qu'aux jours des perturbations terribles, lorsque les esclaves d'hier s'inclinaient devant de nouveaux maîtres, il leur dit bravement et fièrement : « Allez-vous-en ! Vous perdez la Russie. »

« Est-ce parce que, sans ménager sa vie, avec une poignée de combattants, il entreprit la lutte contre la démence qui envahissait le pays et tomba, fidèle à son devoir envers la Russie, envers la Patrie.

« Est-ce parce qu'il aima jusqu'au martyre, le peuple qui le livra et le crucifia ?

« Des années passeront et vers les hautes rives du Kouban des milliers d'hommes viendront saluer celui qui a donné sa vie pour la résurrection de la Russie.

« Ses bourreaux viendront aussi.

« Et il leur pardonnera.

« Mais, nous, comment leur pardonner ?

« Lorsque ce grand chef languissait dans la prison de Bykhoff, en attendant le jugement injuste du Gouvernement provisoire, quel est le destructeur de la Sainte Russie qui a dit : « Il faut que Korniloff soit exécuté ; mais, ce jour-là, je viendrai porter des fleurs sur sa tombe et je ploierai le genou devant ce patriote. »

« Qu'ils soient maudits, ces criminels de la parole et de la pensée ! Arrière leurs fleurs ! Elles profanent la sainte tombe.

« Je m'adresse à ceux qui, pendant la vie de Korniloff et après sa mort, lui donnèrent les fleurs de leurs cœurs et de leurs âmes, à ceux qui, naguère, lui confièrent leurs vies et leurs destinées.

« Au milieu des tempêtes terribles et des combats sanglants, restons fidèles à son testament.

« Et que son souvenir soit éternel !

« Ainsi-soit-il ! »

VIII. — DANS LA NUIT NOIRE

Nous quittâmes la stanitza Elisavetinskaïa par une sombre nuit. Près de la maisonnette occupée par le général Alexéïeff,

je rencontrai le capitaine Chaperon du Laarré. Il était abattu par les derniers événements. Nous nous assîmes ensemble sur le pas de la porte en fumant tristement.

Le général Denikine avait résolu de mettre au plus vite l'armée hors d'atteinte des bolchévistes, dont les réserves affluaient constamment à Ekaterinodar. Nous ne savions rien de notre destination, si ce n'est que nous allions vers le Nord.

Je posai la question à Chaperon en français :

— Savez-vous où nous allons ?

Il eut un geste vague.

— Dans la nuit noire ?

— Vous l'avez dit : dans la nuit noire.

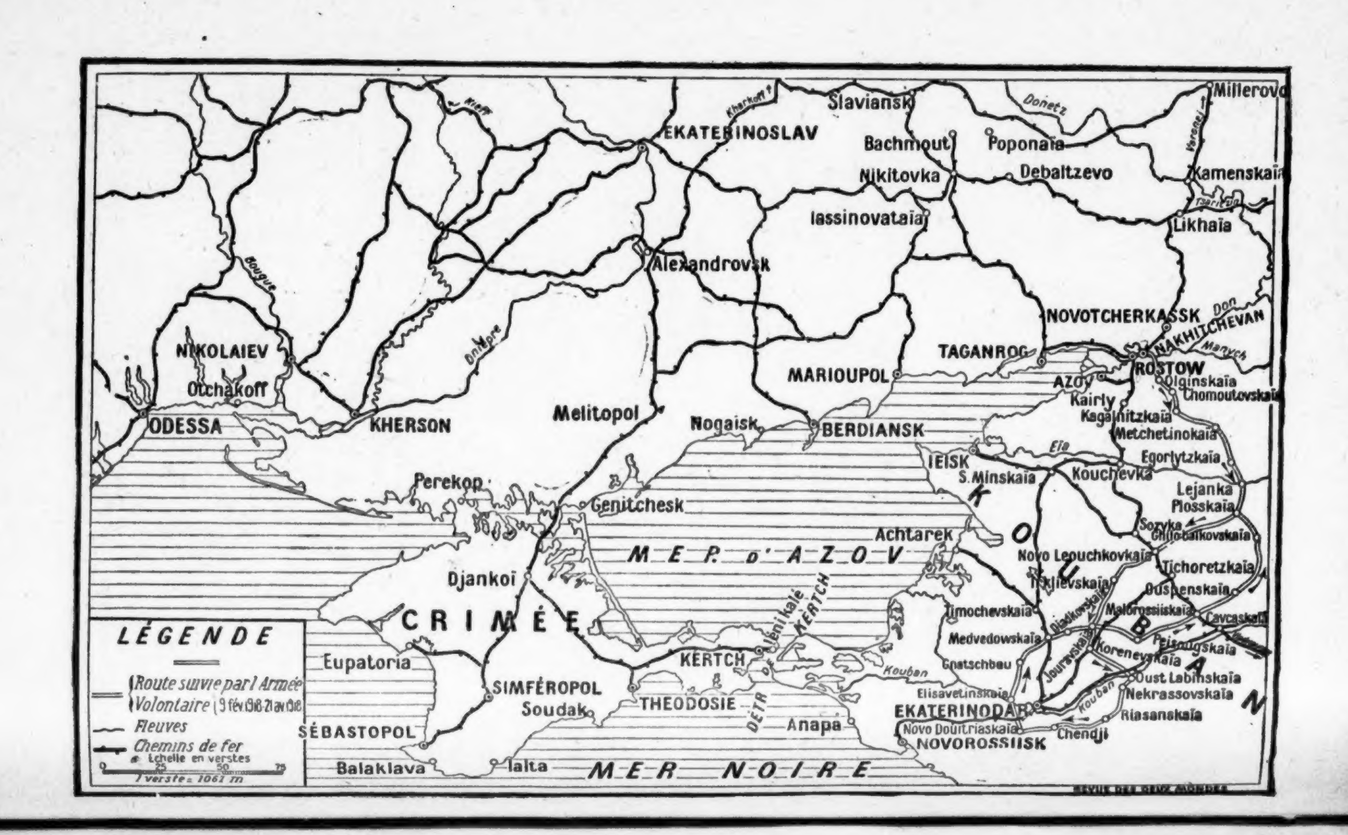
Ainsi nous cheminions en proie à une cruelle dépression. Ekaterinodar, qui avait brillé à nos yeux comme la terre promise, ne nous avait apporté que désillusion. Là était tombé le général Korniloff. Là notre armée s'était brisée contre les forces, sans cesse renouvelées, de l'ennemi.

La popularité de Korniloff était énorme. De son successeur on savait peu de chose, et cette marche précipitée vers un terme inconnu était faite pour inspirer bien des craintes. Il circulait des bruits alarmants : on allait jusqu'à envisager la dislocation de l'armée.

Ce qui acheva de nous impressionner péniblement, ce fut la nécessité d'abandonner une partie de nos blessés. Nous ne savions que trop le sort qui les attendait : hélas, ils furent massacrés sans pitié par les bolchévistes ainsi que les infirmières restées près d'eux.

Je ne décrirai pas cette marche de jour et de nuit, sur une distance de cinquante kilomètres. Sur mon carnet de notes il est parlé des « jours de grande désillusion, » du froid, de la masure vide où il nous arriva de nous réchauffer avec le colonel Korniloff, c'était l'homonyme du général et il avait été son aide de camp, des villages inhospitaliers qui nous recevaient comme des fuyards et des soldats en retraite...

Enfin nous arrivâmes dans la colonie célèbre « Gnatschbau. » Cette colonie allemande, échantillon d'ordre et de propreté, avec ses fabriques de bière et de charcuterie, présentait vraiment la vue d'une oasis, parmi la saleté des autres villages. Nous y arrivions après une marche pénible, brisés de fatigue, abattus.



LÉGENDE
Route suivie par l'Armée Volontaire (9 fév. 1918-21 av. 1918)
Fleuves
Chemins de fer
Echelle en verstes
0
25
50
75
1 verste = 1061 m
ODESSA
NIKOLAIEV
Otchakoff
Bougue
KHERSON
Dnièpre
Perekop
Melitopol
Genitchesk
Djankoï
CRIMÉE
Eupatoria
SÉBASTOPOL
Balaklava
Ialta
SIMFÉROPOL
Soudak
THEODOSIE
KERTCH
Iénikalé
DÉTR. DE KERTCH
Anapa
MER NOIRE
MER D'AZOV
EKATERINOSLAV
Alexandrovsk
Nogaisk
BERDIANSK
MARIOUPOL
TAGANROG
Iassinovataïa
Nikitovka
Bachmout
Slaviansk
Poponaïa
Debaltzevo
Donetz
Millerovo
Kamenskaïa
Likhaïa
NOVOTCHERKASSK
NAKHITCHEVAN
Don
Manych
ROSTOW
Olginskaïa
Chomoutovskaïa
AZOV
Kaïrly
Kagalnitzkaïa
Metchetinokaïa
Egorlytzkaïa
Ela
IEISK
S. Minskaïa
Kouchevka
Lejanka
Plosskaïa
Sozyka
Achtarek
KOUBAN
Novo Leouchkovkaïa
Tichoretzkaïa
Ouspenskaïa
Timochevskaïa
Medvedowskaïa
Malorossiiskaïa
Cavcaskaïa
Peïsougskaïa
Korenevskaïa
Oust Labinskaïa
Nekrassovskaïa
Riasanskaïa
Gnatschbau
Elisavetinskaïa
Kouban
EKATERINODAR
Novo Doutriaskaïa
NOVOROSSIISK
Chendji

Nous avions faim et soif : nous nous jetâmes avidement sur tout ce qui pouvait se boire et se manger.

Le matin du 2 15 avril, nous fûmes rejoints par les bolchévistes : leur artillerie ouvrit le feu sur nous. Nous ne pouvions riposter : il ne nous restait que quatre pièces, les autres ayant été abandonnées, faute de munitions. Les rouges, au contraire, avaient des batteries et tiraient par rafales. Dans la maison qu'occupait le général Alexéïeff, un de ses officiers fut tué. Dans la cour de notre maison, un des conducteurs de chariot fut grièvement blessé au ventre et son cheval tué. Vers le soir, les bolchévistes ayant reçu du renfort, il devint impossible de tenir dans le village. Tout le convoi avait été rassemblé dans l'unique rue. On abandonna tout ce que l'on put. Nous manquions de chevaux et ceux que nous possédions étaient fourbus. Une partie des blessés ne put, non plus, être emmenée. On allait, chacun pour soi. C'était, dans l'obscurité de la nuit, des cris, des gémissements, des jurons. Dieu vous garde de vivre une retraite pareille, avec des gens qui ont perdu la tête et subissent l'ascendant d'un ennemi supérieur en nombre et en matériel!

Il faisait encore nuit noire quand nous atteignîmes la voie du chemin de fer d'Ekaterinodar à Timochevskaïa. Ordre de stopper; défense de fumer, défense de parler dans les rangs. En avant, à droite et à gauche, de petites lueurs trouaient l'obscurité. Devant nous passaient des cavaliers qui transmettaient à voix basse l'ordre, à ceux qui étaient armés, d'avancer.

Soudain, deux détonations retentirent. A la vive lumière de cette double explosion nous aperçûmes le talus du chemin de fer et, à cent pas environ, un train bolchéviste. Au passage à niveau se trouvait le général Markoff, comme toujours en veste grise et bonnet d'astrakan, sans armes, un fouet à la main. Comme toujours aussi, il jurait et sacrait.

Le train ennemi était arrêté. Deux wagons brûlaient et on entendait éclater leur approvisionnement en munitions. Parfois, un obus crevait la paroi d'un compartiment, et filait avec un sifflement particulier. Nous ne pouvions nous rendre aucun compte de la situation, impossible de comprendre ce que tout cela signifiait.

Voici ce qui s'était passé. Le général Markoff marchait à l'avant-garde. Il avait réussi à traverser la voie par surprise, et

s'était emparé d'un poste d'aiguilleur situé à un kilomètre de la station Medvedowskaïa. Là, se tenait sous pression un train bolchéviste, avec un échelon de forces armées. A l'avant et à l'arrière, le train était muni de plates-formes portant des pièces d'artillerie. La locomotive et un des wagons étaient blindés; vingt-trois voitures étaient bondées de commissaires et autres personnages de marque. Deux trains blindés, arrêtés un peu plus loin, surveillaient le passage à niveau.

En effet, Sorokine, après notre départ d'Ekaterinodar, s'était mis à notre poursuite. Un détachement, muni d'une forte artillerie, nous avait canonnés dans Gnatschbau. Lui-même, avec le gros des forces, se dirigea vers la gare régulatrice Timochevka, comptant que notre armée et le convoi passeraient par là. Le plan était bien conçu : il n'échoua que grâce au sublime courage de notre héros, le général Markoff.

Lorsque Markoff se fut emparé du poste du passage à niveau, où il fut rejoint par le général Denikine, empruntant la voix du garde-barrière, il avisa la station qu'elle eût à envoyer un train, car les « cadets » (c'est ainsi qu'on nous appelait) approchaient.

Effectivement, un train avança dans notre direction.

Nos deux pièces d'artillerie, les seules que possédât Markoff, avaient été mises en batterie près de la voie, à côté de la maison du poste. Lorsqu'il vit le train des rouges s'approcher lentement, le général Markoff jeta une bombe sur le passage de la machine, tandis que les deux canons ouvraient le feu à bout portant. Le train s'arrêta net. Les nôtres grimpèrent dans les wagons, et massacrèrent tout ce qui fit mine de résister.

C'est à ce moment que j'arrivai sur le théâtre de la lutte.

* * *

Dans l'aube qui commençait à poindre, nous nous hâtions de décharger les plates-formes de leurs caisses de munitions. Ainsi notre artillerie allait retrouver la parole : nous étions dans la joie.

Vint à paraître un nouveau train bolchéviste qui accourait au secours du premier. Immédiatement, de la plate-forme du train que nous venions de prendre, nos artilleurs braquant une pièce bolchéviste, ouvrirent un feu si précis, que le train dut fuir à toute vapeur, sans demander son reste.

Nous en profitâmes pour faire passer le convoi et le faire

passer *au galop*. Charrettes portant tout ce que nous possédions, primitives voitures d'ambulance où nos blessés étaient entassés, tout cela passa en trombe, dans un tapage de cris sauvages et d'appels des conducteurs. C'était un spectacle fantastique, une vision de rêve.

Devant nous, à cinq cents mètres, se trouvait le village de Medvedovskaïa. Nous y fîmes prisonniers Gritzenko et son état-major, envoyés « en expédition de répression, » et qui devaient « juger le village » le lendemain même.

Ce succès inespéré était dû à l'intrépidité et à la décision de Markoff. Grâce à lui, l'armée non seulement avait échappé à l'encerclement, mais était venue à bout d'un train blindé, en avait mis un autre en fuite et en avait fortement endommagé un troisième qui venait de Timochevskaïa. Tout notre convoi était sauf, nous n'avions pas perdu une seule charrette, et notre brave petite artillerie s'était approvisionnée de munitions.

Aux côtés de Markoff se couvrit de gloire le colonel Mïontchinsky. C'était lui qui avait pointé ses canons sur le train blindé. A l'armée volontaire depuis sa création, quand il tomba en 1919, il commandait l'artillerie de la division qui portait le nom du général Markoff; il laissait de lui un souvenir ineffaçable. Il n'y a pas d'officier volontaire à qui le nom de Mïontchinsky ne soit familier et sacré.

Mais, je le répète, le gros du succès, l'essentiel de la victoire était dû à ce que l'armée en retraite, affaiblie, épuisée, qui s'était brisée contre Ekaterinodar et qui avait perdu son chef adoré Korniloff, avait été galvanisée par le courage de Markoff.

***

A Medvedovskaïa, je me trouvai séparé de l'armée qui faisait route avec le convoi vers Diadkovskaïa.

Il y avait seize kilomètres à faire.

J'éprouvais une lassitude inusitée. J'entrai dans une ferme, je bus du lait et me remis en marche; mais, de plus en plus, les jambes me refusaient le service. Je m'arrêtais à chaque pas, je culbutais, je désespérais de rattraper le convoi.

Ma bonne étoile me fit rencontrer une femme, ou plutôt une jeune fille-soldat, la charmante et toujours alerte Mlle Ignatiev. Me voyant dans l'incapacité d'avancer, elle vint à mon secours et c'est ainsi, m'appuyant à elle, avec des jambes de plomb, que

je rejoignis tant bien que mal une charrette sur laquelle je me hissai.

Ma tête était pleine de bourdonnements, je sentais une faiblesse mortelle.

Nous arrivâmes à Diadkovskaïa avant le soir. Notre quartier-maître Nevoline nous avait préparé un logement. Je pris à peine le temps de manger un morceau et de griffonner à la hâte quelques notes sur mon carnet : je me couchai sur le banc placé sous les images saintes avec ma petite valise vide sous la tête. La maison était spacieuse. J'aurais certes pu trouver une place plus confortable; mais une étrange torpeur m'envahissait, mes jambes étaient lourdes et ma tête en feu; je n'eus pas la force d'aller plus loin.

Quand je me réveillai, il faisait nuit. Au-dessus de moi brasillait la veilleuse auprès des icônes. Je sentis qu'on me tirai quelque chose de dessous le bras. C'était la sœur V. Engelgardt qui, à la lueur vacillante, lisait le thermomètre. J'entendis que j'avais quarante degrés : une fièvre de cheval.

IX. — DANS UN CHARIOT

Qui donc a dit que l'homme est un animal optimiste? J'en fus un à la guerre. S'il m'arrivait de m'imaginer blessé ou frappé à mort, c'était avec un luxe de circonstances poétiques. La pensée d'une blessure mortelle se liait toujours chez moi au tableau de mes propres funérailles, auxquelles je ne manquais pas de convier toute l'humanité inconsolable.

Je ne fus pas blessé; je tombai malade tout simplement: accès de malaria aiguë. Tout mon héroïsme « poétique » s'évapora, comme il fallait s'y attendre. Une seule pensée se faisait jour dans mon cerveau : la crainte de tomber aux mains des bolchévistes. Aussi avais-je demandé qu'on plaçât auprès de moi mon revolver. Mon organisme luttait entre la vie et la mort. Mais Dieu m'a doué d'une santé excellente. Mon grand père était un simple paysan. Il s'enrôla en 1799. Blessé à Borodino, il fut fait capitaine et anobli en 1835. Il épousa la fille d'un prêtre du village Korchevo, gouvernement de Voronège, et mourut d'accident à 70 ans. Mon autre grand père était fils d'un diacre. Il s'enfuit du séminaire de Vladimir, entra à l'Université de Moscou et devint médecin militaire, et plus tard général.

C'est cette souche paysanne et le sang de cette caste toute spéciale de prêtres, ainsi que le sport dont je fus un fervent toute ma jeunesse, qui m'ont donné la force de supporter les privations et les fatigues de la campagne et de sortir d'une si grave maladie.

Vers le soir, j'étais au plus mal : on me crut perdu. Cependant les chères sœurs Engelgardt m'affirmaient que je pouvais être tranquille, qu'on m'emmènerait, et notre quartier-maître me jurait qu'il me placerait sur une civière attelée d'un cheval. Je remerciais tout le monde ; je priais surtout qu'on me laissât mon revolver, pour me suicider au cas où on serait forcé de m'abandonner. J'ai vécu, malade et sans forces, dans la hantise du bourreau bolchéviste.

Le lendemain matin à la première heure, on me conduisit, chancelant sur mes jambes enflées, hors de la maison et on m'installa sur un chariot où je me trouvai, moi cinquième. Vous pouvez vous imaginer ce qu'était le voyage de cinq malades dans un chariot qui filait au trot. Des jambes me labouraient la tête ; les miennes gênaient les autres et me semblaient à moi-même énormes et démesurées.

Le général Denikine avait pris une brillante résolution. La manœuvre qu'il exécuta, en faisant retraiter l'armée hors des lignes de chemin de fer, est surprenante d'audace. Ce chef, qui possède une petite armée et un immense convoi, place ses combattants dans des chariots et les fait passer, à travers la steppe, au nez des soldats rouges. Mais ce voyage au trot était horrible pour moi. Les jambes qui me gênaient appartenaient à un officier qui souffrait d'une maladie de reins ; un autre de nos compagnons était atteint de typhus ou de malaria comme moi. Quelle situation pour goûter le charme de ces routes de la steppe, chantées par Gogol !

BORIS SOUVORINE.

(A suivre.)

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

L'AUTEUR
DE
CAVALLERIA RUSTICANA[1]

Rien n'est plus célèbre que l'opéra de *Cavalleria rusticana*. Depuis plus de vingt-cinq ans, dans toutes les capitales du monde, cette musique brutale a popularisé le nom de Mascagni, et l'aventure tragique de Turiddu Macca et de la Santuzza s'est jointe au répertoire des amants immortels, à côté de l'histoire de Manon Lescaut et de Carmen. Mais le roman de l'abbé Prévost continue de vivre en dehors de la musique de Massenet, et l'éclatant talent de Bizet n'a pas fait oublier la gloire de Mérimée. Au contraire, combien d'auditeurs de *Cavalleria* connaissent, au moins à l'étranger, le nom de Giovanni Verga? Je ne sais même pas s'il figure sur l'affiche, auprès de celui de Mascagni. Dans ses charmants souvenirs, qui viennent de paraître, l'illustre cantatrice Gemma Bellincioni, qui créa le rôle de Santuzza, ne mentionne pas le dramaturge : peut-être le prenait-elle pour quelque librettiste. Bien peu de gens se

(1) Giovanni Verga : *I Malavoglia, Mastro-Don Gesualdo, Cavalleria rusticana, Vagabondaggio, Don Candeloro e C^ia^*, etc. Treves édit., Milan. — Œuvres complètes en cours de publication, Bemporad édit., Florence. — Luigi Russo, *Giovanni Verga*, Ricciardi édit., Naples, 1920. — B. Croce, *La Letteratura della Nuova Italia* t. III. Ojetti, *Alla scoperta dei letterati*, Milan, 1895, etc.

doutent que ce drame saisissant, avant d'être chanté, avait été joué sans musique, quelques années auparavant, par la jeune Duse, et que, sous cette forme, il n'était que le remaniement d'une nouvelle d'une quinzaine de pages, qui a des chances d'être un des joyaux parfaits de la prose italienne. Et, pendant que l'œuvre vulgaire du maître de Livourne continue de charmer les foules, à peine si quelques lettrés se sont aperçu que l'auteur du chef-d'œuvre véritable venait de mourir, — Giovanni Verga s'est éteint le 27 janvier, à Catane, âgé de près de quatre-vingt-deux ans, — sans qu'un écho de journal en France ait salué la tombe du poète de *Cavalleria rusticana*.

Cette bizarre fortune mériterait déjà d'attirer l'attention. Il arrive que des écrivains ne se survivent que par quelques pages. Bienheureux, ils ne périront pas tout entiers! Mais il s'agit en réalité d'un homme que l'Italie nouvelle regarde comme un maître, et n'hésite guère à placer au-dessus de célébrités plus fameuses. Si, vers 1910, une enquête avait demandée à la jeunesse artiste, celle des Borgese, des Papini, des Tozzi, des Pirandello : « Quel est le premier écrivain Italien vivant? » il y a fort à parier que ces jeunes gens n'auraient pas répondu par le nom de M. d'Annunzio, mais bien par celui de ce vieillard, quasi septuagénaire, et qui depuis longtemps déjà n'écrivait plus. Pour toute cette école, que représentait le groupe de la « vraie Italie, » cet ancêtre, aux trois quarts inconnu du public, faisait figure de classique. Et c'était un problème, souvent agité par cette jeunesse, que la situation étrange de cet auteur, tenu par quelques-uns pour le premier artiste de son temps, et dont la renommée ne parvenait pas à franchir un petit cercle de lecteurs. En France, le cher Édouard Rod, toujours si attentif aux choses d'Italie, était à peu près seul à l'avoir mis tout de suite à son rang : c'est lui, je pense, qui avait adressé à Verga son ami Paul Bourget, à l'époque où celui-ci composait *la Terre Promise*. Mais Verga était de ceux qui savent attendre et qui peuvent compter sur le temps ; il savait qu'il y a des œuvres qui gagnent en vieillissant, et en effet sa figure n'a fait que grandir après sa mort.

Il y avait plusieurs raisons de cet effacement, et la première est qu'il était en partie volontaire. Verga ne pouvait souffrir aucune espèce de publicité. Écrire ou parler de lui-même lui était insupportable. Il gardait les manières de l'homme bien

élevé, et fuyait jusqu'aux apparences de la réclame et du charlatanisme. Il se tenait à l'écart des affaires publiques et, quoique sénateur et membre de la Commission des antiquités de Sicile, il n'a jamais voulu se mêler aux disputes des partis. Après avoir lu toute son œuvre, on est embarrassé de dire quelle pouvait être sa nuance politique. Il ne s'est associé à aucun des courants les plus vigoureux qui ont traversé, depuis l'époque du *Risorgimento*, la pensée italienne ; il lui manque la corde citoyenne qui fait la gloire de Carducci et, même avant la guerre, avait tant contribué à la fortune de d'Annunzio. Il s'est enfermé strictement dans son œuvre d'artiste, sans même prendre part aux discussions d'écoles qui ont agité la jeunesse depuis une trentaine d'années. Peu d'écrivains ont pratiqué aussi rigoureusement la discipline hautaine de l'art impersonnel.

De pareilles ambitions peuvent produire des chefs-d'œuvre, mais ce n'est pas ainsi qu'on touche le cœur des foules. Les foules aiment l'auteur qui prouve quelque chose, ou qui du moins se passionne pour une cause ou pour une idée ; elles aiment qu'on s'émeuve, qu'on mette du sien dans ce qu'on écrit. Ce n'est pas le moyen de se les attacher, que de rester étranger à ce qui les intéresse. Sur presque tous les sujets, Verga, on le devine, pensait autrement que son public, et ne partageait pas les illusions dont ce public ne saurait se passer. Il croyait peu à la science et ne croyait pas au progrès. Son œuvre capitale, restée inachevée, la grande épopée des *Vaincus*, est, le titre l'annonce, une œuvre désabusée. Verga est un écrivain triste. Les écrivains de cette espèce peuvent être de très grands artistes, ils ne sont jamais populaires. Par certains côtés de son esprit, ce maître supérieur fait penser à Flaubert. Comme lui, il est toujours demeuré un solitaire. M. Pirandello dit : « une île. »

C'était un grand homme sec, au visage en lame de couteau, aux cheveux ras, longtemps grisonnants, la moustache taillée en brosse, l'air d'un colonel de cavalerie en retraite. Sa courtoisie était exquise. L'été venu, il voyageait ; on le voyait à Milan, où on le rencontrait chez Cova, dans un petit cercle d'amis, Giacosa, Boïto, de Roberto, l'éditeur Treves, ceux que, vers 1900, on appelait la « vieille garde. » Il passait l'hiver à Catane, près de son inséparable Luigi Capuana, l'auteur du roman de *Giacinta*, avec qui il formait le plus plaisant contraste :

ce dernier court, rond, rouge, infatigable polémiste, critique laborieux, champion de toutes les idées modernes; Verga nonchalant, grand seigneur, le moins systématique des hommes, se méfiant des mots, volontiers ironique et, à l'heure où son ami se remettait rageusement au travail, devant son pupitre à écrire debout, se retirant pour s'habiller et dîner dans le monde. Il y avait un siècle qu'il ne publiait plus. On attendait depuis trente ans sa *Duchesse de Leyra*, le deuxième épisode de sa tétralogie des *Vaincus*, le roman qu'il remaniait et refaisait sans cesse, jamais satisfait de son ouvrage, et ne se décidant pas à y mettre le mot: Fin. Ses scrupules et ses exigences allaient croissant avec l'âge et l'expérience. Les dernières nouvelles qu'il donnait encore au public étaient loin de suffire à ramener l'attention, distraite par des œuvres plus bruyantes. Il paraissait avoir démissionné de la gloire. Depuis 1906, il n'avait plus écrit. Il vivait en marge du siècle, content de faire valoir ses terres, peu pressé d'argent et de renommée, en gentilhomme, indépendant, dédaigneux de forcer les suffrages, et suivant de loin, avec une indulgence amusée, la succession rapide des écoles et des goûts. Et il vécut assez pour voir, dans les dernières années, les plus sages des jeunes gens, enfin las d'inventer et de brûler des idoles, revenir doucement à lui et se glorifier de ses leçons.

Verga n'a pas de biographie : son histoire est celle de son œuvre. Il était Sicilien de vieille souche bourgeoise, étant né à Vizzini en 1840, et ne s'était jamais marié, n'ayant pas voulu dans sa vie d'autres obligations que celles de son art. Cette liberté lui semblait indispensable à l'écrivain. Ce qui n'empêchait pas ce sens de la famille, ces affections du sang pour les frères et les sœurs, qui sont un caractère de la vie italienne, et qui forment un des thèmes de l'œuvre de Verga. Il avait commencé, de vingt à trente-cinq ans, par écrire sept ou huit volumes de romans historiques ou d'études passionnelles, qui fondèrent sa réputation. Si l'on en croit le chiffre des tirages, ce sont ces livres de jeunesse qui, aujourd'hui encore, ont les préférences des lecteurs. Le plus connu, l'*Histoire d'une Fauvette*, est le journal d'une jeune fille sacrifiée par une belle-mère, qui la contraint d'entrer malgré elle au couvent, où elle meurt folle. Cette anecdote sentimentale a eu chez nos voisins le même genre de succès que chez nous l'*Histoire de Sibylle*. Tous

ces livres, ***Eva***, ***Eros***, ***le Mari d'Hélène***, appartiennent à cet art mondain et d'un sensualisme élégant, répandu en Europe à la fin du second Empire.

Comment se fit sa conversion? Comment l'auteur de ces romans à la Feuillet, devint-il celui des *Contes paysans* et du *Pain noir?* Il l'a conté ainsi lui-même à M. Benedetto Croce :

C'est bien simple. J'avais publié quelques romans de débutant. Le succès marchait bien ; j'en préparais de nouveaux. Un beau jour, je ne sais comment, il me tombe sous la main une espèce de journal de bord, un manuscrit où un capitaine au long cours, sans orthographe et sans grammaire, racontait brièvement certaines péripéties survenues à son voilier. Un style de marin : pas une phrase inutile ; sec et bref. Cela me frappa, je relus : *c'était cela que je cherchais, sans m'en rendre compte distinctement*. Quelquefois, vous savez, il suffit d'un mot, d'un hasard. Ce fut pour moi le trait de lumière.

Il n'y a aucune raison de mettre en doute cette confidence. L'occasion est une grande maîtresse, au moins pour les esprits déjà préparés par un travail intérieur. Je voudrais seulement savoir si cette révélation ne fut pas accompagnée par une autre influence. Le mouvement naturaliste, dont Giovanni Verga allait devenir un des maîtres, est un de ceux qui se produisirent à peu près simultanément dans toute l'Europe. Verga est né la même année que Zola, que Daudet. *L'Assommoir* est de 1877, *les Malavoglia* sont de 1881. On a souvent comparé *les Malavoglia* et *l'Assommoir ;* on y trouverait aussi bien certains traits qui rappellent le chef-d'œuvre de Flaubert. Le pharmacien don Franco fait penser au pharmacien Homais. *Mastro-don Gesualdo*, c'est un peu le sujet du *Nabab*. Plus d'un conte de *Vagabondage* pourrait être de Maupassant.

Je le dis sans intention de diminuer Verga. Les littératures vivent d'emprunts ; Verga est tout aussi original que pas un de ses modèles. Ce qu'il leur doit surtout, c'est précisément la méthode qui lui a permis de découvrir son originalité. Il a découvert la Sicile. Jusqu'alors, dans tous ses romans, le lieu de la scène n'était guère qu'une indication de décor ; les faits se passaient moins dans un endroit que dans un certain monde. Nul pays cependant n'offre, autant que l'Italie, une échelle variée de nuances dans les différentes latitudes de sa longue péninsule ; nulle part le Nord et le Midi ne s'opposent

par un plus vif contraste. L'unité italienne est récente, et Verga l'avait vue se faire. Le roman de Balzac est sorti du grand drame historique de la Révolution. L'ambition de Verga fut de peindre la vaste transformation sociale qui résulta, pour la Sicile, de la création du royaume d'Italie.

La Sicile, coupée par la mer du reste du continent, tour à tour arabe, normande, angevine, espagnole, et se souvenant encore de Murat et des Bourbons, avait conservé sous tant de maîtres une originalité profonde ; on y menait encore, il y a soixante ans, dans les villages de la côte, une vie demi-pastorale et demi-agricole, qui devait être à peu près la même qu'au temps de Virgile et de Théocrite. Les pêcheurs, dans des barques semblables, y pêchaient les mêmes thons et les mêmes anchois, qu'on voit sur les monnaies d'Agrigente et de Syracuse. La magnifique histoire de Rosso Malpelo, le pauvre diable de « rouquin, » souffre-douleur de ses camarades, qu'on envoie à la découverte d'un boyau dans une carrière de sable, « et que personne n'a plus revu, » aurait pu se passer dans les mines de Denys le Tyran. Rien d'éternel comme la campagne. Il se conservait ainsi, dans ce coin isolé du monde, une race immuable, autochtone, très particulière, d'idées et de mœurs un peu barbares, mais qui du moins ne manquait ni de caractère, ni de grandeur.

Peindre cette société de marins et de ruraux, représenter le petit monde d'idées et de rapports qui suffisent à leur existence ; montrer les formes élémentaires, farouches et grandioses, que prennent les passions dans ces âmes simples, endurcies par le travail de la terre et de la mer ; faire comprendre leur tour d'esprit, leur manière de raisonner et leur philosophie spéciale, l'espèce de culture d'un homme qui a entendu « les histoires des paladins de France sur le port de Catane, » qui a ouï parler d'Alexandrie d'Égypte et, qui, sans passer par l'école, se contente d'un fonds de sagesse constitué par les vies de saints, par des chansons et des proverbes aussi vieux que le monde ; noter les modifications causées par les notions modernes dans ces villages où l'on croit que « les bateaux à vapeur effarouchent le poisson, » et que les fils du télégraphe « sont un truc du gouvernement pour distribuer la pluie et arroser chez ses amis ; » peindre les premiers troubles apportés par le chemin de fer, « qui ressemble à une rue mouvante défilant bruyamment avec toutes ses boutiques, » par l'État, par l'armée,

par l'impôt, et autres inventions de « *ces Italiens*; » puis, au-dessus du peuple, décrire les « *gentilshommes,* » les bourgeois et demi-bourgeois, les enrichis et les parvenus, les débris de la noblesse mourante au fond de ses palais délabrés, çà et là quelques aperçus du théâtre et des coulisses avec leurs types de déclassés et de comédiens, enfin le clergé, les intrigues des affaires et de la politique, telle est la matière qui remplit les huit ou dix volumes qui font la gloire de Verga, dans sa période réaliste, lorsqu'il eut renoncé aux sujets romanesques, pour découvrir les ressources que lui offraient les scènes de la vie de province. Verga est ainsi, en Italie, l'un des initiateurs de la littérature régionale : il a devancé Fogazzaro, le peintre de Vicence, comme les romans napolitains de Mme Serao, ou Mme Deledda avec ses romans sardes. De tous ces beaux talents, qui honorent l'Italie, il demeure le premier, et aussi le plus grand.

J'ai dit ce qu'il devait lui-même à nos « naturalistes. » Mais son art diffère du leur par plus d'un trait, et l'auteur sicilien s'est montré en cela un élève fort indépendant. C'est sans doute ce que la critique italienne a voulu exprimer en distinguant du naturalisme de Zola, ce qu'elle appelle le *vérisme*. En réalité, cette nuance n'est qu'une subtilité, et Verga n'y attachait pour sa part aucune importance. « Ce ne sont que des mots! » disait-il. « Le vérisme! disait-il encore : je préfère *la vérité*. » Le fait est qu'entre ces divers « *ismes contemporains*, » pour reprendre le mot de Capuana, il n'avait cure de choisir. Il était beaucoup plus artiste que théoricien, et se fiait moins là-dessus aux doctrines qu'à son goût.

Par exemple, il n'a jamais eu l'idée d'écrire au nom de la science, ni que ce pût être pour un roman un titre de noblesse, que de se dire « expérimental. » Il lui répugnait d'employer dans une œuvre d'art le vocabulaire de la psychologie ou de la pathologie. Il écarte jusqu'au mot de « document humain, » comme prétentieux et pédantesque. Il croyait que la littérature n'avait rien à gagner à prendre les oripeaux du langage scientifique, et à vouloir se donner pour ce qu'elle n'est pas. Zola, qui avait vu Verga, dans ce voyage mémorable où il passa quinze jours à Rome pour se « documenter, » en était tout scandalisé, et ne reconnaissait pas le « disciple » qu'on lui avait promis : il lui reprochait de n'avoir pas « des théories bien arrêtées... »

Non, Verga n'avait pas la foi robuste de Zola dans les lois de la science et le progrès des lumières; mais il n'a pas non plus, ce qu'on regrette souvent chez nos « naturalistes, » le parti pris de la canaille et de la boue, comme si réalisme était synonyme de laideur. Il n'a pas cette vision déformante de Zola, qui prête à la vie l'apparence d'un cauchemar tragique ou obscène. Les rustres de Maupassant font un peu l'impression de singes malfaisants, dont la vie tourne toute autour de deux pivots, l'avarice et la gaudriole. Verga est plus humain. Dans son œuvre, très circonscrite, la gamme est beaucoup plus variée. Il est trop « vrai » pour ne pas voir les turpitudes et les vices, en particulier le désir du gain, l'amour de l'argent et de la terre, plus encore que la sensualité; mais il est trop juste aussi pour ne pas voir les vertus qui voisinent avec les vices et qui parfois s'y mêlent. Il a plus d'un ton, dirait-on de lui, comme M. Ingres disait qu'il avait plusieurs pinceaux. *Nedda* a le pathétique brutal de l'*Histoire d'une fille de ferme*, tandis que *Nann Volpe* (Jean Renard) est dans la meilleure veine des contes goguenards, du genre de *Toine* ou de *la Ficelle*. Le clavier moral s'étend depuis le type sauvage de *Jeli le berger*, qu'on prendrait pour « l'enfant de ses cavales, » et qui fait, pour comprendre, « la grimace des bêtes qui se rapprochent le plus de l'homme, » jusqu'à cette Pina, dite la Louve, avec « ses yeux qui vous mangeaient, » possédée de luxure et d'inceste, comme une Phèdre de village, et que son amant finit par abattre à la hache, pour tuer le péché.

Pour définir cet art de Verga, rien ne vaudrait de relier *les Malavoglia*. Le sujet, on l'a vu, est à peu près le même que celui de *l'Assommoir*; c'est une tragédie de famille, l'histoire de la ruine d'une maison de pêcheurs. On y voit les désastres qu'introduisent, dans un de ces milieux où la vie n'avait pas bougé depuis des siècles, la contagion des idées nouvelles, « le désir du bien-être, l'inquiétude de changer, l'amour de l'inconnu, la sensation soudaine qu'on est mal à son aise, ou du moins qu'on pourrait être mieux. » C'étaient pourtant de braves gens que ces Malavoglia, en dépit de leur nom, courageux et durs à la peine, ne boudant pas l'ouvrage, et qui, depuis des générations, avaient toujours eu, à Trezza, « des barques sur la mer et des tuiles au soleil. » Le vieux, le patron 'Ntoni (Antoine), avait mené sa barque en dépit des bourrasques

et il l'avait toujours tirée des mauvais pas, parce que, « pour ramer, on a besoin de ses cinq doigts, » et parce que, dans la vie, « il faut que le pouce fasse le pouce, et le petit doigt, le petit doigt. »

Il avait ainsi, pour toutes les circonstances, une foule de dictons dont il prenait conseil, car « Proverbe ne saurait mentir. » Il disait : « Barque sans pilote n'avance pas, » ou : « Pour être pape, il faut commencer par être sacristain, » ou encore : « Bon ouvrier ne meurt pas de faim. » Et il avait élevé son fils, le grand Bastianazzo, à filer droit devant lui, si bien qu'il ne se serait pas mouché, si le vieux ne le lui avait pas dit. Et tout prospérait à souhait dans la maison du néflier Mais le fils aîné de Bastien, qui s'était mis à bien gagner sa vie, est pris par la conscription, et commence à voir du pays; on reçoit de là-bas des lettres qui parlent de grandes villes où les femmes traînent en marchant sur les trottoirs des robes de soie. Pour marier la fille aînée, qui sera bientôt d'âge, on rêve de s'enrichir d'un coup : on achète à l'oncle Crucifix, dit Cloche-de-Bois, parce que, « quand on lui demandait du crédit, il n'entendait pas de cette oreille, » une cargaison de lupins, une affaire d'or ! que le père ira revendre à Palerme. Mais le bateau se perd corps et biens, le père périt dans le naufrage, et brusquement, c'est la ruine. La maison fait eau de toutes parts. Le mariage arrangé pour Mena est rompu. Le jeune 'Ntoni revient du service avec de mauvaises habitudes et un goût de paresse. Rien ne lui réussit : il va chercher fortune au loin et revient en guenilles. Peu à peu, il se décourage, il hante le cabaret, et on le voit à la brune avec les mauvais drôles, du côté des écueils où l'on fait mine de pêcher les crabes à minuit, pour débarquer de la contrebande. Un jour, cela finit par des coups de couteau, et 'Ntoni quitte le pays entre deux gendarmes, pour avoir saigné un gabelou. Son frère Luca, qui était du bon sang des Malavoglia, coule sur son cuirassé à la bataille de Lissa. La mère meurt de douleur. La dernière sœur, Lia, tourne mal. Le vieux, accablé de malheurs, finit à l'hôpital. Il ne reste, de toute la famille, que le cadet, Alessi, qui, avec sa sœur, la bonne Mena, reconstruira le foyer détruit, et demeurera au pays pour y faire refleurir les Malavoglia.

On voit la ressemblance de cette histoire avec celle de la déchéance de Gervaise et de Coupeau. Mais quelle supériorité

chez l'auteur sicilien! Ces pauvres gens ont de l'honneur. Lorsque Cloche-de-Bois, qui est un affreux usurier, leur envoie du papier timbré, ils s'en vont tous en corps consulter l'avocat, un malin qui, chaque fois qu'il ouvrait la bouche, vous en débitait pour plus de vingt-cinq lires. Ils expliquent leur affaire; il éclate de rire : « *Hypothèque dotale!* Le créancier n'y peut rien. » Les hommes rentrent rassurés.

— Rien à payer! s'écria 'Ntoni, on ne peut pas nous prendre la maison ni la *Providence*. Nous ne devons rien!

— Et les lupins? dit Maruzza.

— C'est vrai, répéta le vieux, et les lupins?

— Les lupins? Est-ce que nous les lui avons mangés, ses lupins? Je ne les ai pas dans ma poche! Et on ne peut rien nous prendre à nous: Cloche-de-Bois arrêtera les frais, c'est l'avocat qui l'a dit.

Il y eut un moment de silence. Cependant Maruzza ne paraissait pas convaincue.

— Alors, il a dit de ne pas payer?

'Ntoni se gratta la tête. Le vieux ajouta :

— C'est juste, Crucifix a livré les lupins, il faut les lui payer.

Il n'y avait pas à dire. A présent que l'avocat n'était plus là, il fallait payer. Et le vieux, secouant la tête, déclara :

— Et puis ça, non! Ça ne ne s'est jamais vu chez les Malavoglia. Cloche-de-Bois nous prendra la maison, et la barque, et tout, mais ça, jamais!

Il était tout troublé, le pauvre homme, mais sa bru, sans mot dire, sanglotait dans son tablier.

Et je voudrais citer encore, entre tant de pages merveilleuses, la description de la tempête, lorsqu'on a remis à flot ce vieux sabot de la *Providence*, et que 'Ntoni remplace son père à la manœuvre, car ce garçon, dans le danger, « avait le cœur grand comme la mer. »

On entendait le vent siffler dans la voile de la *Providence*, et les cordages résonnaient comme des cordes de guitare. Brusquement, ce fut un bruit aigu comme le cri de la locomotive, quand le train sort du tunnel au-dessus de Trezza, et il arriva un paquet de mer, venu on ne sait d'où, qui fit craquer la *Providence* comme un sac de noix et la fit sauter en l'air.

— La voile! A bas la voile! cria le vieux. La corde! Coupe la corde!

'Ntoni, le couteau entre les dents, s'était accroché à l'antenne

comme un chat, et arc-bouté sur le bordage pour faire contre-poids, il se laissait pendre sur la mer qui hurlait dessous, prête à l'avaler...

— Tiens bon! tiens bon! hurlait le vieux dans le fracas des vagues...

La voile tomba d'un seul coup, tant la toile était raide; en un moment, 'Ntoni l'eut roulée et ficelée.

— Tu sais le métier comme ton père, dit le vieux. Toi aussi, tu es un Malavoglia...

— Où sommes-nous? demanda 'Ntoni, après un temps, le souffle au bout des dents, à force de fatigue.

— *Dans les mains de Dieu*, dit le grand père...

Le vent gênait la manœuvre, mais en cinq minutes la voile se déplia de nouveau, et la *Providence* se mit à danser sur la crête des vagues, couchée sur le flanc comme une mouette blessée. Les trois hommes pesaient tous du côté opposé, accrochés au bordage; personne ne soufflait mot, parce que, quand la mer se met ainsi à faire la grosse voix, on n'a pas le cœur à ouvrir la bouche.

Le vieux dit seulement : « *A cette heure, là-bas, on dit le chapelet pour nous.* »

Mais ce qui, plus que tout le reste, fait le caractère propre de l'œuvre de Verga, c'est le style. Je sais que son style a été vivement critiqué, et qu'on accuse souvent Verga de mal écrire ou de ne pas écrire. Il est toujours très délicat pour un étranger de se mêler d'un pareil sujet. Cependant, je ne crois pas toute explication impossible. On a loué Flaubert d'avoir fait entrer dans le roman la notion de l'art et donné aux sujets vulgaires la dignité du style. C'est un lieu commun, depuis ce maître, que plus une matière est triviale, plus il convient d'y apporter le souci de l'expression et de la relever par le prix de la forme. Les Goncourt ont encore renchéri là-dessus, en inventant les raretés de l' « écriture artiste. » Si cette esthétique a raison, si l'art de dire consiste dans le raffinement de la langue écrite, si l'artiste est celui qui ne cherche dans un sujet qu'un prétexte pour faire briller sa virtuosité, Verga n'écrit pas. Mais il faut convenir que cette idée est nouvelle, et que nos pères l'entendaient mieux. La prose, dans le bon temps, n'était autre chose que la langue parlée, et les meilleurs auteurs ne se proposaient rien de mieux que de reproduire, en écrivant, les grâces naturelles du langage des honnêtes gens.

Écrire comme on parle, voilà quel a été, pour Verga, l'idéal

de la forme, et c'est sans doute ce qu'il voulait dire, quand il raconte l'anecdote de ce journal de bord qui fut pour lui un trait de lumière. Évidemment, ce n'est pas du style, si l'on entend par là la rhétorique décorative des romanciers lyriques. Verga ne fait pas de « phrases, » il ne soigne pas ses périodes, ne cherche pas d'effets, ne travaille pas le « morceau ; » jamais de réflexion, jamais d'explications, jamais un de ces paysages obligés qui, dans les romans de cette école, ont l'air de tableaux accrochés dans un appartement. S'il faut nommer l'Etna, il dit, l'Etna, sans plus. S'il décrit, c'est en quatre mots, et toujours comme décrirait un de ses personnages, nullement comme se doit de le faire un « artiste » : « Après minuit, le vent se mit à faire le diable, comme s'il y avait sur le toit tous les chats du pays. On entendait la mer mugir sur les écueils, comme si c'étaient tous les bœufs de la foire de la Saint-Alphée, et le jour se leva enfin, noir comme Judas. » Cette manière de dire, pleine de bonhomie, où rien ne sent son auteur, où l'écrivain s'applique à substituer toujours à l'expression savante l'expression familière, où la perfection consiste à reproduire, comme si cela coulait de source, la parole naturelle, c'est bien un art aussi, un art où il ne faut pas croire que l'on atteint sans peine, et personne, depuis Manzoni, n'en avait retrouvé le secret.

« Écoutez, écoutez, aimait à dire Verga, et vous apprendrez à écrire. » On croirait, en effet, dans ses meilleurs ouvrages, entendre conter un vrai paysan de Sicile. Mais là encore, il y avait un danger. On sait que la langue littéraire ne se parle pas en Italie, et qu'en dehors du toscan, l'usage a maintenu cinq ou six dialectes très vivants ; ces dialectes ont leurs poètes, et souvent fort célèbres, tels que M. Pascarella pour le *romanesco*, ou M. di Giacomo, pour le patois de Naples. Il ne tenait qu'à Verga d'écrire en sicilien ; seulement il serait devenu presque incompréhensible. Il en a usé avec tact, en se bornant à traduire dans la langue commune les sentences, les proverbes, le tour particulier de la syntaxe de son pays. Sa langue est ainsi pénétrée de saveur populaire, tout imprégnée de cette sagesse immémoriale qu'on trouve déposée dans le discours, qui est le résidu d'expériences sans âge et le résumé des traditions séculaires d'une race.

Assurément, ce langage semble convenir surtout à la pein-

ture de la vie des humbles. A mesure que les idées se compliquent, il devait moins suffire à en exprimer toutes les nuances. Et c'est peut-être cette difficulté de style qui arrêta Verga dans l'exécution de son œuvre. Il pouvait raconter ainsi les *Malavoglia;* il pouvait raconter encore *Mastro-don Gesualdo*, qui est, pour le dire en passant, un des livres les plus « balzaciens » qui soient, par le spectacle de la fatalité qui dompte un type de parvenu et qui finit par l'écraser. Verga n'a rien écrit de plus fort que certaines pages de ce roman, en particulier les dernières, celles qui nous décrivent la mort de son héros, dans le palais de sa fille, à l'étage des domestiques. La méthode devenait impuissante pour les épisodes suivants, ceux de *la Duchesse de Leyra* ou du *Député Scipioni*. Mais ne nous plaignons pas. Rien ne valait pour nous l'œuvre qu'a faite Verga. Assez d'autres peuvent nous dire les tares de la bourgeoisie et les vices qui paralysent les dons les plus brillants dans les *Hommes de luxe*. Lui seul pouvait nous faire comprendre le fonds solide, le stoïcisme et l'opiniâtreté, la résignation, la noblesse de ces grands taciturnes que sont les paysans, ce qui subsiste de romain dans ces âmes calleuses. On touche là le tuf et le roc. Son art était peut-être limité à un ordre étroit de sujets, mais c'était le sujet qu'il nous importait de connaître. Cet art est d'ailleurs plus à l'aise dans un cadre borné, et c'est là qu'il paraît le plus grand. La Sicile n'est-elle pas la patrie de l'idylle? Verga est un des maîtres accomplis de la Nouvelle. On croit entendre dans ses contes la voix impersonnelle d'une race : une sobriété, une rapidité abrupte, une grandeur d'expression, où chaque mot porte, ou chaque trait a la frappe d'une médaille. Les choses ont des arêtes brusques et sont liées à joints vifs, sans transition et sans mortier. Et quelquefois, à force d'art, l'auteur est parvenu à disparaître tout à fait, pour ne laisser à son œuvre que le rythme et la cantilène des légendes anonymes, comme il lui arrive dans la *Louve* ou dans cette immortelle *Cavalleria rusticana :*

Quand Turiddu Macca, le fils à la Nunzia, revint de faire le militaire, il se pavanait tous les dimanches sur la place du village, en uniforme de soldat, le bonnet rouge sur l'oreille, et il faisait autant d'effet que l'homme à la bonne aventure, quand il installe sa baraque, avec sa cage à serins pour enseigne. Les filles le mangeaient des yeux, en allant à la messe, le nez dans leurs mantilles, et les gamins

tournaient autour de lui comme des mouches. Il avait rapporté une pipe avec le roi à cheval, qui avait l'air en vie, et il frottait ses allumettes au derrière de son pantalon, en levant la jambe, comme s'il lançait un coup de pied.

Et le drame, le défi, le duel, l'adversaire blessé qui se baisse et jette à son rival une poignée de sable dans les yeux, et la fin rapide et tragique :

— Ah! hurla Turiddu aveuglé, je suis mort.

Et il cherchait à se sauver en faisant en arrière des bonds désespérés; mais le père Alfio l'attrapa d'un coup dans l'estomac et d'un autre à la gorge.

— Et de trois! Voilà pour les cornes que tu m'as plantées chez moi. A présent, ta vieille laissera ses poules tranquilles.

Turiddu battit des bras un moment çà et là dans les figuiers d'Inde et s'écroula comme une masse. Un bouillon de sang lui sortait en écumant de la bouche. Il n'eut pas le temps de dire: « Maman! »

Aussi, tandis qu'ailleurs le mouvement naturaliste recule sur toute la ligne, et traverse ce crépuscule qui est l'épreuve des systèmes, on voit grandir l'ombre sévère du Maître de Catane. Il y a vingt-cinq ans, Zola parcourait l'Italie dans l'éclat de sa gloire et porté en triomphe sur le tas gigantesque de ses « éditions; » et il traitait Verga sur un ton protecteur. Aujourd'hui, les rôles sont changés. La masse des *Rougon-Macquart* s'enfonce à l'horizon. On pouvait croire que Verga s'abîmerait avec elle, et c'est le contraire qui arrive. Le *vérisme* a passé, moins vite encore que les diverses réactions esthétiques qui ont cru le remplacer. L'Italie n'est pas romantique. Verga lui donnait en silence les chefs-d'œuvre qu'elle attendait. Il a été l'historien de son dur paysan; il a esquissé le roman de l'unité nationale. Et surtout, comme artiste, il a retrouvé le style, ce je ne sais quoi d'intraduisible qui est le son et l'accent du génie du terroir; et ce sont ses livres qu'il faut lire pour comprendre cette vertu intime, que vient rapprendre chez lui la jeunesse nouvelle, instruite par la guerre, le mâle secret de ce qui s'appelle : l'*italianità*.

LOUIS GILLET.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES GRANDS MÉDIUMS A ECTOPLASME

En somme, ainsi qu'il ressort de l'exposé récent que nous avons fait de la question (1) tous ceux qui ont étudié et assurent avoir observé l'*ectoplasme* sont d'accord pour affirmer que c'est un plasma d'origine psychique émanant du médium. Certains ajoutent qu'il est la substance dont sont faits les esprits désincarnés, ou du moins la substance par l'intermédiaire de laquelle ils se manifestent dans certaines circonstances. Mais encore un coup, cette interprétation particulière du phénomène ectoplasmique, qui est l'interprétation spirite, n'est pas admise ni considérée comme nécessaire par beaucoup de ceux qui croient à la réalité de l'ectoplasme. Ceci nous permet donc d'aborder l'étude de ce phénomène sans craindre de froisser des croyances illusoires ou fondées, mais en tout cas infiniment respectables, comme tout ce qui touche au domaine de la conscience et du sentiment.

Tous ceux qui assurent avoir observé l'ectoplasme sont d'accord pour affirmer qu'il possède certaines propriétés, certaines capacités en quelque sorte mécaniques qui lui permettent de déplacer des objets matériels et de modeler des figures et des membres humains.

C'est là que cesse l'accord entre les observateurs de l'ectoplasme.

Un éminent technicien américain, M. James Black, vient de se livrer à une étude très serrée (2) des contradictions qu'on relève au sujet de l'ectoplasme. Cette étude très objective vaut que nous en retenions les points essentiels.

Les autorités le plus souvent invoquées en ce qui concerne l'ecto-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.
(2) *Scientific American*, septembre 1922.

plasme sont le docteur Geley et le baron allemand Schrenk-Notzing, auxquels il faut ajouter le docteur Crawford dont nous étudierons ultérieurement les conclusions. D'après le docteur Geley, l'ectoplasme émane en général de la tête du médium sous forme de nodosités, de rubans, de franges de différentes couleurs. Quelquefois il est rigide et quelquefois mou et élastique; et toujours il se rétracte lorsqu'on veut le toucher. Avec ses médiums et principalement avec le médium Franck Kluski, le docteur Geley assure avoir non seulement vu l'ectoplasme sous forme de membres matérialisés, mais en avoir fait des moulages. Nous reviendrons sur ce point essentiel.

Pour l'instant, continuant l'examen des remarques de M. James Black, nous observerons que les ectoplasmes observés par le docteur Crawford, contrairement à ceux du docteur Geley, émanaient de la partie inférieure seulement du corps de son médium, donnaient des coups sur le plancher, déplaçaient et soulevaient les tables, et portaient même parfois des coups violents dans les respectables côtes du professeur Crawford lui-même. Les ectoplasmes du docteur Geley étaient infiniment moins brutaux et mieux élevés, puisqu'ils consentaient, lorsque le docteur le leur demandait, à venir docilement se plonger dans un bain de paraffine préparé à cet effet, afin de s'y mouler.

L'ectoplasme du docteur Geley est lumineux et visible et l'effet de la lumière est de le faire résorber instantanément dans le corps du médium. Mais Crawford, dans ses 87 expériences, n'a jamais vu l'ectoplasme et pour lui il n'est ni lumineux, ni phosphorescent, ni fluorescent. Crawford et Conan Doyle (car l'illustre écrivain anglais fait partie des hommes éminents qui croient dur comme fer à l'ectoplasme) sont d'accord pour affirmer que la mystérieuse substance se résorbe instantanément à la lumière. Cette instantanéité ne doit pourtant pas être parfaite, puisque Geley et Schrenk-Notzing ont, à ce qu'ils assurent, photographié l'ectoplasme au magnésium.

Des contradictions encore plus graves paraissent ressortir, dans l'opinion de M. James Black, de l'analyse même de la substance ectoplasmique. Geley assure que la substance ne peut pas être analysée, car en en détachant un fragment, on blesserait grièvement et on tuerait peut-être celui-ci (1). Pourtant Schrenk-Notzing donne une analyse

(1) La lecture des innombrables publications que je me suis fait un devoir, — parfois peu divertissant, — de lire au sujet de l'ectoplasme, m'a pourtant convaincu qu'on n'a jamais cité le cas d'un seul médium qui ait été blessé si peu que ce soit, parce qu'on avait touché ou voulu détacher un fragment de l'ectoplasme. On peut donc se demander sur quoi le docteur Geley appuie son affirmation.

(il ne nous dit pas que le médium ait été le moins du monde tué ni blessé par le prélèvement nécessaire à cette analyse ; c'est peut-être, après tout, parce qu'on ne se vante pas d'un crime). De cette analyse il ressort que la substance serait formée d'une matière cellulaire telle, que celle qu'on trouve dans la bouche et la gorge. Stanley de Brathe, le traducteur du livre de Geley (je cite M. James Black), nous dit que d'après l'analyse, on trouve 50 pour 100 d'eau, du soufre et de l'albumine et il donne la formule chimique de l'ectoplasme comme étant à peu près $C^{120} A^{1134} Az^{218} S^{5} O^{249}$. Cette formule représente quelque chose de très net pour un chimiste, mais, ajoute M. James Black, « il n'appellera pas ce corps *ectoplasme.* » On peut d'ailleurs remarquer à ce propos que ces données supposées un instant exactes, battent fortement en brèche la théorie spiritualiste, — j'emploie ce mot pour ne blesser personne, — de l'ectoplasme et ramènent celui-ci en plein matérialisme. Lebiedzinski, un métapsychiste polonais, a donné des analyses de la substance ectoplasmique d'où il ressort que celle-ci serait formée de graisses et de matière cellulaire humaine, et offrirait une apparence semblable à celle du blanc d'œuf battu. Enfin Conan Doyle nous assure que la science ne connaît absolument rien au sujet de l'ectoplasme, et ajoute aussitôt que l'analyse prouve qu'il est composé de carbonates, de phosphates et d'autres corps inconnus !!

Et poursuivant son impitoyable discussion, M. James Black se croit fondé à conclure : « Un esprit logique et scientifique est absolument incapable d'imaginer qu'un tel amas de données contradictoires puisse passer sous le nom d'évidence scientifique. Essayez d'imaginer une substance qui se dissout dans la lumière et ne s'y dissout pas ; qui peut être analysée et ne peut pas être analysée ; mais qui, lorsqu'on l'a analysée, se trouve consister en un groupement d'éléments, et aussi en plusieurs autres groupements absolument différents ; qui recule et se résorbe devant tout contact, mais qui soulève les tables et les chaises ; dont la science ne sait rien, mais dont bien vite elle nous dit tout. Sir Arthur Conan Doyle remarquait récemment que les savants et les psychologues sont « *scandaleusement sceptique* au sujet de l'ectoplasme. » Ne siérait-il pas aussi de parler d'une scandaleuse crédulité ? »

Et M. James Black synthétise ainsi sa manière de voir : « Aucune de ces investigations n'a été conduite d'une manière le moins du monde scientifique. N'importe quel étudiant en science serait excusable de considérer que l'ectoplasme, — étant donné la nature des

preuves qu'on en a données, — est principalement une inflammation de l'imagination. »

Eh bien! quelque serrée et logique que soit la discussion de M. James Black, quelque scrupuleuse que soit son objectivité, quelque rigoureuse que soit son ironie, je ne veux pas encore souscrire à sa conclusion. Il se peut en effet, du moins il n'est pas *impossible, a priori,* — puisque nous sommes ici dans un domaine en marge de la science, — il n'est pas absolument impossible, encore que cette hypothèse soit choquante, que l'ectoplasme ait des propriétés et une nature différentes, lorsque c'est le docteur Geley qui l'examine ou lorsque c'est le docteur Crawford. Il n'est pas absolument impossible que la mystérieuse matérialisation ait une sorte de variabilité physique et même chimique, une sorte d'idiosyncrasie qui la modèle différemment selon les temps, les lieux et les expérimentateurs. Je sais bien que ces hypothèses bénévoles n'ont rien de scientifique, puisqu'il n'est de science que du général; mais j'estime que c'est toujours un devoir de faire la part belle à ceux que l'on discute, et qu'un recul stratégique, — fût-il de dix kilomètres, — destiné à prouver la loyauté des intentions qu'on a, peut avoir son utilité aux yeux de l'histoire impartiale, et des neutres.

Nous admettrons donc provisoirement que les contradictions si amplement relevées par M. James Black, ne sont peut-être pas absolument démonstratives et de nature à prouver irrémédiablement l'inexistence de l'ectoplasme.

Car, rappelons-le, c'est de l'existence même de l'ectoplasme qu'il s'agit avant tout, et non pas de son explication, au sujet de laquelle se sont élevées déjà diverses controverses, peut-être prématurées. Avant de savoir ce qu'est l'ectoplasme, il s'agit de savoir s'il est.

Ce qui importe, ce qui est nécessaire pour pouvoir conclure, c'est d'examiner individuellement les faits allégués, sans idées préconçues dans un sens ou dans l'autre.

Les médiums fameux avec lesquels ont été obtenus récemment, — selon les observateurs, — les matérialisations les plus étonnantes, sont le Scandinave Einer Nielsen, l'Américaine Ada Bessinet, miss Goligher (le célèbre médium avec lequel a opéré le docteur Crawford), Éva Carrère (héroïne des expériences du docteur Geley et de Schrenk-Notzing), et enfin les médiums polonais (Gusik et surtout Kluski sur qui le docteur Geley a attiré l'attention d'une façon retentissante par les moulages d'ectoplasme qu'il assure avoir obtenus avec ce médium).

Examinons successivement le cas de chacun d'eux.

Einer Nielsen était un médium célèbre dans le Nord de l'Europe. On l'appelait « le grand Nielsen. » Ce médium à matérialisation a fait tant de bruit, que les corps savants ont été amenés à s'en occuper. Deux séries d'expériences scientifiquement organisées ont eu lieu il y a quelques mois, dans le dessein de vérifier les faits extraordinaires annoncés. Les premières ont été faites à l'Université de Christiania par un comité de professeurs éminents désignés à cet effet, par le Recteur de l'Université, sur la demande de la Société Norvégienne pour les recherches psychiques. Le procès-verbal des séances faites avec Einer Nielsen à l'Institut physiologique de l'Université est très intéressant et catégorique. Voici les passages essentiels de ses conclusions :

« Pendant le contrôle, organisé par le Comité, le médium Einer Nielsen n'a pu produire aucun phénomène d'ectoplasme (les Scandinaves disent *téléplasme*) ni aucun phénomène dépassant ce qui est généralement connu dans la science. Le seul cas où le médium ait, dans une des séances, cherché à convaincre deux des membres du Comité de la production du téléplasme repose, d'après l'avis unanime du Comité, sur une supercherie consciente ou inconsciente. »

En outre, de considérations longuement motivées relatives aux détails et conditions des expériences le Comité se croit autorisé à conclure *que les phénomènes de téléplasme d'Einer Nielsen reposent sur une supercherie*. Et voici la conclusion essentielle du rapport des professeurs Schjellerup, Stœrmer, Torup et Vegaard :

« Le Comité peut aussi tirer des conclusions de la façon dont le médium a systématiquement cherché à faire relâcher le contrôle.

« S'appuyant sur les renseignements qu'il a recueillis concernant le médium Einer Nielsen et touchant les conditions de la production des phénomènes de matérialisation qui sont données par les auteurs des recherches dites psychiques, comme le résultat des cinquante dernières années d'expérience scientifique, le Comité peut déclarer qu'il est convaincu que ces conditions peuvent, en réalité, être considérées comme formant un système ingénieusement imaginé pour rendre un contrôle difficile et rendre possible la supercherie de la part des médiums.

« En raison des faits constatés, le Comité peut considérer comme vraisemblable que *les phénomènes dits de téléplasme reposent d'une manière générale sur une supercherie.*

« Le fait que des savants estimés se laissent si souvent duper par

des médiums trompeurs provient, d'après l'opinion du Comité, de ce que les médiums n'ont pas seulement un moyen, mais un grand nombre de moyens différents pour tromper, et varient d'une séance à l'autre leur manière d'agir suivant la façon dont a lieu le contrôle. Il n'est donc pas suffisant d'exclure les unes après les autres les possibilités de supercherie, en examinant, par exemple, dans une séance le cou et le nez, dans une autre l'estomac, dans une troisième l'anus et le rectum, et ainsi de suite. Pour que le contrôle soit effectif, il faut faire tous ces examens à chaque séance. Même dans le cas où un médium a produit dans une séance des phénomènes, bien qu'une possibilité déterminée de supercherie ait été exclue, rien ne s'oppose naturellement à ce qu'il profite précisément de cette possibilité la prochaine fois. Un médium trompeur peut donc aussi permettre que tous les contrôles soient exercés, pourvu qu'ils n'aient pas tous lieu à chaque séance, ce qui peut naturellement être facilement empêché, vu que le contrôle dans les recherches psychiques est exercé, en réalité, d'après les règles des médiums eux-mêmes.

« Il y a pour le Comité quelque chose de plus important que la définition du cas particulier d'Einer Nielsen : c'est que par son contrôle il a obtenu une connaissance, basée sur l'expérience personnelle, de la pratique qui s'est développée dans les recherches dites psychiques, et de la méthode qui, dans ses recherches, est considérée comme nécessaire dans l'examen scientifique des phénomènes se rapportant aux médiums. Cette méthode constitue, d'après l'opinion du Comité, un sérieux danger et n'offre aucune garantie scientifique. Elle a en réalité pour effet que les recherches et le contrôle ont lieu d'après des règles que donne le médium lui-même par son esprit dit de contrôle. C'est donc le médium qui expérimente avec les savants chargés de l'examen, plutôt que ce n'est le contraire.

« Le Comité termine donc son rapport en mettant sérieusement le public en garde contre toute crédulité sur ce terrain et en le prévenant du danger que les méthodes employées dans les recherches dites psychiques, constituent pour l'opinion générale, sainement scientifique. »

Mais, — pourraient dire, et ne manqueraient pas de dire certains, — c'est là tirer bien des conclusions en somme très catégoriques, d'expériences purement négatives. Ces expériences ont pu être négatives, simplement parce que l'ambiance n'était pas favorable à la production de l'ectoplasme, parce que le médium n'était pas bien disposé, etc. C'est exact ou du moins possible, encore que les tentatives démas-

quées de fraude de Nielsen soient bien symptomatiques. Mais voici maintenant d'autres expériences faites avec Nielsen et où les résultats ont été au contraire parfaitement positifs.

Ce sont des expériences entreprises par la Société norvégienne pour les recherches psychiques elle-même, à la suite des discussions passionnées auxquelles a donné lieu en Scandinavie le rapport dont nous venons de reproduire les conclusions les plus caractéristiques.

Or le rapport des expériences faites qui est daté du mois de mars dernier est catégorique. Il en résulte avec netteté : 1° que le médium n'a pu produire aucun ectoplasme quand on lui tenait les deux mains; 2° que dans les séances où un résultat positif a été obtenu, celui-ci a été dû à une fraude manifeste et aussitôt dévoilée. En quoi consistait cette fraude? Je voudrais l'expliquer congrûment et je n'aurais pour cela qu'à citer les termes extrêmement nets et en quelque sorte médicaux du rapport. Mais qui dit médical, dit quelquefois rabelaisien. Je me bornerai donc à indiquer ici que le soi-disant ectoplasme était de la gaze de soie que le médium avait préalablement dissimulé, — comment dirai-je? — dans son rectum, et qu'il en extrayait au moment propice pour le porter à sa bouche, y insuffler de l'air et le réingurgiter. Il est indispensable, si peu ragoûtants que soient ces détails, de les donner ici.

Cette identification du prétendu ectoplasme a été faite d'abord par l'analyse chimique qui n'a laissé aucun doute, puis par les photographies au magnésium que l'un des examinateurs n'a pas craint de prendre à l'instant favorable sans crainte des dangers de l'ectoplasme. Le cas de Nielsen est ainsi réglé d'une manière qui ne peut laisser subsister aucun doute.

De Norvège passons maintenant aux États-Unis. Le plus célèbre médium à ectoplasme était, récemment encore, là-bas, Ada Bessinet, de Toledo (Ohio). Le *British College of Psychic Science* a arrangé une série de séances sous la direction de M. J.-H. Mackensie, directeur du collège, afin de mettre en évidence et d'étudier les phénomènes médiumniques de miss Bessinet. Celle-ci est un médium très sensible qui ne peut produire ses phénomènes que dans l'obscurité absolue.

Dans une séance où elle n'avait pas été fouillée et où elle était assise sans être attachée sur une chaise, elle a réalisé les figures, visages et lumières ectoplasmiques usuels, toutes ces matérialisations étant d'ailleurs produites dans la proximité immédiate de sa tête et de ses mains. Ensuite, quand on lui tint les mains, elle réalisa encore des phénomènes, mais dans un espace beaucoup plus

limité et d'une manière moins variée. Dans une autre expérience, la possibilité de fraude a été encore resserrée en enfermant le médium dans un cabinet dont les parois étaient formées par un filet dont les mailles avaient un peu plus de deux centimètres. Le résultat fut décevant. Peu de phénomènes apparurent et la lumière ectoplasmique ne dépassa jamais le filet de plus d'un ou deux centimètres. A la séance suivante, on fouilla le médium et également le cabinet. Les résultats furent négatifs. Un examen préalable minutieux avait mis en fuite l'ectoplasme.

Dans la dernière séance, il se passa des choses remarquables. On ne fouilla ni n'examina miss Bessinet ; elle garda ses vêtements habituels et on ne fit aucun effort pour l'empêcher de frauder. Elle s'attacha à une chaise avec l'aide d'un de ses esprits familiers et entra en transe.

Bientôt les apparitions ectoplasmiques furent visibles et se déplacèrent beaucoup plus loin que ne pouvait faire le médium attaché sur sa chaise. Au bout d'un moment, un des visages ectoplasmiques admirablement clair et lumineux s'approcha lentement de la table où étaient assis les investigateurs et se mit à planer dans l'obscurité tout près du visage de l'un d'eux. Ceci fut considéré comme un moment favorable à un examen plus approfondi et M. Mackensie fit éclater l'éclair d'un instantané au magnésium. Et alors, qu'est-ce qui fut constaté? On constata que la théorie de la résorption de Geley et la théorie de l'absorption de Crawford recevaient un coup vigoureux. L'extériorisation immatérielle du médium, l'ectoplasme radieux n'était que miss Bessinet elle-même, en chair et en os, sa main droite restant sur la table, son corps se déplaçant vers un des assistants et dans sa main gauche nne petite lampe électrique de poche tournée vers son visage, et qui produisait la lumière ectoplasmique. Une draperie de soie enroulée autour de sa tête complétait harmonieusement l'effet à obtenir. Une inspection de la corde et de la chaise montra que l'« esprit » qui avait attaché le médium n'ignorait rien des mystères du nœud coulant et l'avait enchaînée de telle sorte qu'elle pouvait aisément se dégager.

Un indicateur et enregistreur électrique, préalablement disposé sous la chaise où miss Bessinet était censée être attachée, révéla qu'elle avait en réalité été éloignée du siège, et debout, pendant plus de la moitié de la durée de la séance.

Et maintenant des États-Unis, patrie de miss Bessinet et pays de tout ce qui est colossal, — fût-ce la mystification, — nous allons ren-

trer dans la vieille Europe en faisant d'abord escale en Irlande.

Les expériences fameuses du professeur Crawford avec miss Katleen Goligher ont été considérées pendant longtemps et jusqu'à ces tout derniers temps comme les démonstrations les plus incontestables des matérialisations ectoplasmiques qui aient été apportées.

C'est avec cette jeune personne que le professeur Crawford avait obtenu les résultats ectoplasmiques étonnants qu'il a publiés et qui sont évoqués à chaque instant comme parole d'évangile par les tenants de l'ectoplasme, et notamment par le docteur Geley dans tous ses écrits. Or, le professeur Crawford s'est suicidé le 30 juillet 1920 (il n'est pas sûr que l'ectoplasme n'y soit pas pour quelque chose). Son élève préféré et le dépositaire de sa pensée scientifique, M. Fournier d'Albe, docteur ès sciences des universités de Londres et de Birmingham, afin d'exécuter les dernières volontés de Crawford, entreprit avec miss Goligher, une nouvelle série d'expériences destinées à fermer définitivement la bouche aux incrédules (dont M. Fournier d'Albe ne faisait nullement partie, car il n'avait alors aucun doute sur l'exactitude des recherches de Crawford).

Or, la conclusion fortement motivée à laquelle est arrivée le docteur Fournier d'Albe, après une consciencieuse série de longues séances, est écrasante :

« Après une étude attentive des livres de feu le docteur Crawford et les longues recherches que j'ai effectuées moi-même sur place et qui ont été décrites dans les pages qui précèdent, j'estime que tous les phénomènes dont je fus le témoin ont été produits par des moyens physiques normaux. »

Et le savant ajoutait dans un article récent de *Light :* « Je suis arrivé à Belfast convaincu de la réalité des phénomènes ectoplasmiques. Pendant cinq séances, je gardai ma foi et mon enthousiasme. Mais vinrent... les efforts faits pour éviter le contrôle, les preuves de supercherie. La vue du médium soulevant le tabouret avec son pied me plongea dans la stupeur et le désappointement le plus amer. La « simple et honnête famille » (du médium) se changeait graduellement en un groupe habile, cauteleux, inquiétant, de praticiens fort bien disciplinés. Je finis par démêler tout le sens de cette histoire qui avait commencé par des farces de jeune fille et qui finissait en tragédie. » (Allusion au suicide de Crawford.)

Nous en arrivons maintenant au célèbre médium Éva Carrère dont on a beaucoup parlé depuis quelque temps, et qui est... ou du moins fut le seul médium français à matérialisation, à ectoplasme.

Avant d'être l'objet, ou pour mieux dire le sujet des récentes expériences de la Sorbonne qui ont tant fait couler d'encre, Éva Carrère avait longuement expérimenté avec le Dr Geley et le baron Schrenk-Notzing. J'ai lu attentivement les comptes rendus faits par ces auteurs de leurs recherches avec Éva Carrère. Ces comptes rendus sont présentés comme des contributions d'un caractère exclusivement scientifique à nos connaissances. On y cherche pourtant en vain l'indication de méthodes vraiment scientifiques dans le détail des expériences. Le Dr Geley nous assure qu'il n'y avait aucune possibilité de fraude de la part du médium, mais il néglige de mentionner quelle était la nature des mesures de contrôle et de précaution qui s'imposaient, de sorte que nous ne savons même pas si de telles mesures ont été prises. Quant à M. Schrenk-Notzing, il ressort de ses textes que dès qu'il fait quelque tentative pour se préserver des méthodes frauduleuses que pourrait employer le médium, le résultat indique clairement que la fraude a été non seulement possible mais hautement probable.

Les expériences du Dr Geley ont eu lieu dans l'obscurité. Le médium se plaçait dans un cabinet et entrait en transe. La substance ectoplasmique commençait à s'échapper, à exsuder en quelque sorte du médium et s'organisait sous forme de mains, de visages et quelquefois de têtes complètes couvertes de vrais cheveux à travers lesquels l'expérimentateur passait ses doigts, oubliant un moment que l'ectoplasme ne doit pas être touché sans danger grave. Les têtes et les visages apparaissaient toujours dans le voisinage du médium, jamais à plus de soixante-dix centimètres du cabinet, à peu près la longueur du bras. Le développement de l'ectoplasme, son organisation avait lieu derrière le rideau du cabinet. La tête ou le visage partiellement formé apparaissait soudain dans une ouverture du rideau, disparaissait, puis réapparaissait au bout d'un temps très court, dans un état de développement plus avancé. La même chose se produisait en sens inverse lors de la dématérialisation de l'ectoplasme. Il se passait, comme on voit, beaucoup de choses derrière le rideau, c'est-à-dire à l'abri de tout contrôle sérieux et technique dont il ne semble pas que dans tout ceci on se soit préoccupé outre mesure.

M. James Black, dans l'examen critique aigu qu'il a fait des expériences, trouve bien regrettable que le Dr Geley n'ait pas songé à empoigner solidement, à garder dans sa main, les cheveux qu'il pénétrait de ses doigts. On ne peut que s'associer à ce regret, car on

aurait peut-être su alors si Éva n'était pas par hasard tout à côté de ces cheveux.

La *British Society for Psychic Research* a invité récemment Éva Carrère à Londres afin d'y démontrer sa médiumnité. A une séance tenue sous les auspices de la Société, Éva fut soumise à un examen rigoureux et à des conditions de contrôle strictes, mais qui ne pouvaient pourtant en rien paralyser les phénomènes. Avant d'entrer dans le cabinet, on la fouilla soigneusement et le cabinet lui-même fut examiné à fond. Rien de suspect ne fut trouvé. Éva entra en transe et ne produisit *absolument rien*, ni têtes, ni visages, ni mains, enfin aucun ectoplasme. Éva incrimina l'atmosphère de Londres pour expliquer ces résultats négatifs. Certains seront tentés de conclure que la chose devrait peut-être plutôt être résumée ainsi : pas de contrôle, phénomènes; contrôle, pas de phénomènes.

La vraisemblance de cette manière de voir résulte avec plus de netteté encore des expériences récentes faites au laboratoire de physiologie de la Sorbonne, avec le même médium Éva, par les professeurs Lapicque, Pierron, Dumas et Laugier, tous techniciens, physiologistes et psychologues réputés, et n'ignorant rien des nécessités de la méthode scientifique.

Ces expériences ont eu lieu sur l'initiative de M. Paul Heuzé, dont il faut louer les efforts tenaces pour contribuer à apporter un peu de clarté dans ces questions.

Les expériences de la Sorbonne ont été conduites dans des conditions parfaitement rigoureuses. Un grand nombre de séances ont eu lieu dans lesquelles aucune condition restrictive de nature à empêcher la production n'avait été imposée au médium.

Quoi qu'il en soit, les conclusions du procès-verbal publié et qui est un modèle de clarté, d'objectivité scrupuleuse et de prudence scientifique sont entièrement négatives. Ce procès-verbal constate que à deux reprises (sur quinze séances d'expérience), les savants ont cru constater, dans des conditions d'éclairage très mauvaises, l'émission par la bouche du médium d'une sorte de substance inerte qui n'avait aucune des apparences de formes vivantes habituellement attribuées à l'« ectoplasme; » cette substance était entièrement inerte, elle était maintenue par les lèvres du médium, n'avait que les mouvements imprimés par la bouche, et ne disparut qu'après que le médium l'eut mâchée et avalée, comme s'il s'agissait d'un objet de caoutchouc ou de quelque chose d'analogue.

La conclusion très nette des savants est la suivante : « *En ce qui*

concerne l'existence d'un ectoplasme qui serait inexplicable au moyen des données actuelles de la physiologie, nos expériences ont abouti à des résultats qui ne peuvent être considérés que comme entièrement négatifs. »

On voit que les expériences de la Sorbonne conduisent à la même conclusion dubitative et même négative que les expériences scientifiques antérieures faites en Scandinavie et à Londres.

Mais certaines personnes pourront objecter à cela, et ont effectivement objecté qu' « un résultat négatif ne prouve jamais rien et ne saurait en aucun cas être mis en balance avec des résultats positifs. » Il y a comme nous verrons beaucoup à répondre à cela, mais encore un coup il sied de ne négliger en ce domaine si délicat aucun argument même médiocre.

Avant donc de conclure cette étude, il nous reste un devoir strict à remplir, — c'est d'examiner et de discuter non seulement les résultats négatifs, mais les plus positifs et les plus étonnants de tous les résultats positifs qui aient jamais été obtenus en matière de matérialisation : je veux parler des expériences avec moulage d'ectoplasme qui ont été faites récemment par le Dr Geley et le médium Kiuski.

CHARLES NORDMANN.

P.-S. — Comme suite à ma chronique *les Télescopes en rumeur*, du 15 août 1922, je crois utile de préciser les points suivants : 1° C'est en 1884 que l'amiral Mouchez a proposé dans un rapport le transfert de l'Observatoire (rapport dont les conclusions n'ont d'ailleurs pas été adoptées par l'Académie des Sciences consultée). L'illustre Leverrier était mort en 1877, sept ans auparavant. 2° Les raisons qui, autrefois, y pouvaient paraître militer en faveur de ce transfert étaient parfaitement plausibles, en 1884, car les grands travaux modernes de l'Observatoire qui ont démontré l'inutilité de ce projet sont postérieurs à cette date. 3° L'amiral Mouchez a d'ailleurs été pour beaucoup dans l'instauration de ces grands travaux modernes (carte photographique du ciel, de la lune etc.), qui, menés à bien sous ses successeurs, ont été entrepris sous son heureuse direction à la suite des congrès de 1887, 1889, 1891.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE. — *L'Avocat*, comédie en trois actes, par M. Brieux.

Nul n'ignore que M. Brieux a naguère dénoncé la déformation professionnelle qui incline le magistrat à voir dans tout prévenu un coupable. Âpre, ardente, passionnée, cette *Robe rouge*, qui a bénéficié des trésors de sensibilité accumulés dans l'âme des foules pour l'erreur judiciaire, est la plus populaire des pièces de M. Brieux. L'auteur ne se défendait pas d'y soutenir une thèse; il y était partial avec générosité et violence. Aujourd'hui, sur cette même scène du Vaudeville, vingt ans après, il donne à *la Robe rouge* un pendant qui pourrait s'appeler *la Robe noire*. Pièce de la même famille, mais d'allure fort différente. Cette fois, avec un beau souci d'équité, M. Brieux s'interdit le parti pris de la thèse; il soulève une question et ne nous impose pas la réponse; il expose un cas de conscience et le livre à notre réflexion. Pièce d'idées, où l'idée est mêlée à l'action, incorporée aux faits, où les personnages, non contents de raisonner dans l'abstrait, font figure d'êtres qui sentent et chez qui la sensibilité influe sur la raison. Ajoutez que la pièce est faite de main d'ouvrier, et que l'intérêt de curiosité lui-même y est habilement ménagé jusqu'à la confession finale. C'est plus qu'il n'en faut pour expliquer le succès qui vient d'accueillir *l'Avocat*.

Un crime a été commis. Un certain M. du Coudrais a été tué d'une balle, au coin d'un bois. Comme il avait d'assez mauvaises mœurs, on a cru d'abord que le meurtrier devait être quelque compagnon de débauche. Coup de théâtre : on tire de la rivière le revolver de la victime, que, semble-t-il, seule M[me] du Coudrais a pu avoir en sa possession. Elle est inculpée d'assassinat. Un premier avocat a

rendu le dossier, sous un prétexte. Par bonheur, Me Martigny, une des gloires du barreau, se présente pour défendre la jeune femme. C'est pour les parents et les amis de l'accusée un immense soulagement. Me Martigny est réputé non seulement pour son beau talent de parole, mais pour sa scrupuleuse honnêteté : il ne se chargerait pas d'une mauvaise cause. Son acceptation est une présomption d'innocence.

Il faut savoir, car c'est un point de grande importance et qui dominera toute la pièce, que Martigny n'est pas un étranger pour Mme du Coudrais. Il l'a connue jeune fille, et peut-être a-t-il souhaité l'épouser. Mariée, il avait continué de la voir : il est voisin de campagne des du Coudrais. Mais, devant la jalousie du mari, il a cessé ses visites. Son estime pour une femme, dont tout le passé proteste contre d'odieux soupçons, se nuance ou s'avive d'un sentiment plus tendre. Il mettra dans sa plaidoirie toute sa conviction, et tout son cœur.

Donc, il fait venir dans son cabinet et interroge tous ceux dont il compte invoquer le témoignage aux assises. Un à un, nous les entendons. Et, à mesure, nous avons la surprise de constater que l'effet produit est au rebours de celui qu'escomptait Martigny. Chacun de ces témoins à décharge va, involontairement, charger l'accusée. Un domestique nous apprend qu'après le départ de M. du Coudrais le revolver était resté dans le tiroir de la chambre à coucher, où aucun étranger n'a pu pénétrer. Une vieille gouvernante, toute dévouée à Mme du Coudrais, nous révèle qu'une mésintelligence foncière faisait des deux époux deux ennemis, et de la vie du ménage un enfer.

Plus graves encore sont les aveux que nous tenons du père lui-même de la victime. Devant celui-là il convient de nous arrêter un instant. C'est de toute la pièce le personnage le mieux venu. Le caractère est étudié, fouillé, solide et nuancé. De plus, le rôle a été supérieurement joué. M. Berthier a composé, avec autant de fine intelligence que de relief et de pittoresque, cette figure de hobereau, qui commence en cynique et finit en brave homme, en pauvre homme, en « pauv' vieux. » Ah! comme il dit cela, au dernier acte, ce Berthier, au nom des deux pères, avec quelle simplicité et quelle profondeur d'émotion : « Deux pauv' vieux! » Du Coudrais père est un de ces gentilshommes campagnards, buveurs et coureurs, qui ont du gentilhomme le libertinage et du paysan la grossièreté, et près de qui souffre et meurt lentement une épouse admirable. Il avait en son fils le digne héritier et continuateur de ses vices. Il en convient; seulement,

il ne voudrait pas que cette boue fût remuée aux assises. Alors, tout naturellement, il est venu offrir de l'argent à l'avocat...

Mais l'attitude la plus troublante est, sans conteste, celle de Mme du Coudrais elle-même. Cette femme, sur qui pèse la plus grave des accusations, ne veut rien dire. Vainement Martigny essaie-t-il de lui faire comprendre les terribles conséquences de ce mutisme. Elle a un secret; son secret lui appartient : elle refuse de le livrer. Une enveloppe cachetée, versée au dossier, en contient l'aveu. Cette enveloppe, prometteuse et irritante, Mme du Coudrais n'autorise pas son avocat à en briser le cachet. En voilà une qui ne facilite pas la tâche à son défenseur! Tant et si bien que Martigny n'a plus sa belle assurance du début. Il est inquiet, perplexe. Nous, après la série de dépositions qui viennent de nous être présentées en un très habile *crescendo*, nous ne doutons plus de la culpabilité.

La preuve décisive nous en est fournie au début du second acte. Nous apprenons que Mme du Coudrais a été vue à l'instant du meurtre. Il y a des témoins. Le père de la victime a en poche leurs dépositions signées; il est maître de la situation : il dépend de lui que sa belle-fille soit condamnée. Or il veut au contraire la faire acquitter. Ce chef de famille aux mœurs débraillées, a quand même le sentiment de la famille. Il sacrifie sa vengeance, sa légitime vengeance, à l'honneur du nom.

Mais lui, l'honnête Martigny, que va-t-il faire? S'il plaide l'innocence, tout en sachant que sa cliente est coupable, que devient sa conscience d'honnête homme? S'il est le premier à trahir la cause dont il s'est chargé, que devient sa conscience d'avocat? Il a promis à du Coudrais père de ne pas révéler à l'audience les tares de du Coudrais fils; peut-il en conscience, renoncer au seul moyen de faire acquitter sa cliente? Y a-t-il deux morales, comme disait l'autre, et la morale professionnelle peut-elle s'opposer à la morale générale? Noble conflit d'idées, éloquente querelle du Juste et de l'Injuste, qui met aux prises l'avocat Martigny et un ancien magistrat, son grand père. « *Me Martigny :* Le devoir professionnel, c'est la défense complète, absolue, sans limites, de celui qui nous confie le soin de son honneur. Au criminel surtout, nous ne devons avoir qu'une pensée : disculper l'accusé. Je me dois tout à mon client. — *Le Président Martigny* : Tu lui dois ton talent, mais non pas ton honneur! » Les arguments s'entrechoquent dans une atmosphère de logique enflammée; mais surtout, ce qui nous fait paraître plus rapide encore cette discussion, c'est qu'elle sort spontanément

de la situation : la question qui y est débattue est celle même que se posent à cet instant tous les spectateurs. Nous sommes ici au cœur du drame.

Je crois bien que, s'il eût été seulement en présence des faits de la cause, par scrupule de conscience et souci de sa réputation d'intégrité, Martigny eût, comme un confrère lui en avait donné l'exemple, rendu le dossier. Mais il a aimé, il aime Mme du Coudrais. Qui ne sait que l'amour est, lui aussi, un assez bon avocat, encore qu'un peu sophiste? Martigny s'est persuadé qu'il pouvait défendre Mme du Coudrais, en se tenant dans certaines limites et s'interdisant certains arguments. Et puis, une fois à la barre, il a franchi toutes les bornes, dépassé toutes les limites, bousculé tous les scrupules, et manqué éperdument à sa promesse. Comment cela s'est-il fait? De la façon la plus naturelle. M. Brieux a très heureusement souligné cette influence du milieu et du moment qui, pendant les débats, a fait de Martigny un autre homme. Dans l'ambiance de la Cour d'assises, dans l'entraînement de l'action oratoire, un être a surgi, qui est l'être de métier, l'homme de la fonction. L'avocat dans la lutte, comme le soldat sur le champ de bataille, n'a plus qu'une pensée : vaincre. Une mentalité spéciale s'est développée en lui, une sincérité de circonstance, dont il est, lui-même, étonné et un peu confus, une fois le succès obtenu et l'excitation de la bataille refroidie. « La résistance du jury, celle de l'accusée m'ont exaspéré. Tout m'était ennemi. J'ai voulu l'acquittement. Je n'ai plus eu que ce but. Tout ce qui pouvait me gêner pour l'atteindre n'existait plus... C'est alors que j'ai senti l'absolue nécessité de montrer ce qu'était M. du Coudrais. J'ai alors évoqué toutes les tortures qu'il faisait subir à sa femme; je les ai étalées, expliquées, exagérées, oui, exagérées. Ah! je vous jure que le souci de la vérité et le souvenir des prières de M. du Coudrais étaient bien loin de moi. J'aurais piétiné toute l'humanité pour arriver à mes fins. » Là, je crois, est la clé du problème. C'est la réponse à un certain étonnement que nous causent parfois de chaleureuses plaidoiries en faveur de brutes, pour qui il nous paraît qu'un honnête homme ne devrait trouver ni accents d'émotion ni mots de pitié. Nous raisonnons; l'avocat est dans l'action : il ne raisonne pas. Nous jugeons à tête reposée, à l'air libre : l'avocat est plongé dans une atmosphère chargée d'effluves qui lui montent à la tête.

Maintenant que Martigny a sauvé sa cliente, par des moyens dont il est un peu humiliée, et la réaction s'étant faite, il est moins curieux

d'avoir des éclaircissements sur ce crime dont il l'a fait acquitter, et qui reste mystérieux. Mme du Coudrais, au contraire, tout à l'heure secrète et muette, brûle de s'expliquer. Vous vous rappelez la fameuse lettre cachetée : Mme du Coudrais tient à la décacheter devant Martigny. Il apprend ainsi qu'il a été, à son insu, la cause du meurtre. Le soir fatal, le mari jaloux, embusqué sur son passage, l'attendait pour le fusiller. Un seul moyen pouvait lui sauver la vie : le moyen énergique devant lequel n'a pas reculé Mme du Coudrais.

Et maintenant, peut-on croire qu'un jour Mme du Coudrais deviendra Mme Martigny? Cette vie qu'ils se sont conservée l'un à l'autre, l'achèveront-ils ensemble? La morale du théâtre qui, elle aussi, est assez spéciale, n'y mettrait aucun obstacle. La morale de M. Brieux est plus sévère. Le rapprochement de deux êtres séparés par un souvenir de mort lui a paru impossible. « Vous êtes libre, » affirme Martigny à son amie. Mais elle : « Je suis libre par un crime, et j'ai échappé à la justice par mes mensonges... et par le mensonge que vous avez fait pour moi. Je me suis avilie et je vous ai avili... Je ne pourrais m'empêcher de songer combien mon bonheur aurait coûté aux autres. Il serait né dans le sang et dans les larmes... Mon ami, je ne puis vous donner que mon cœur. Vous l'avez, il est à vous... Adieu. La mort, cette fois, est plus forte que l'amour. » Cette conclusion, que M. Brieux avait seulement esquissée dans une première version et qu'il a heureusement développée aux représentations suivantes, termine le drame sur une note de gravité triste et d'humanité douloureuse. L'impression que nous emportons de ces trois actes est d'avoir passé par beaucoup d'émotions et remué pas mal d'idées. Ai-je besoin de remarquer que l'un des mérites essentiels de la pièce est cette probité de pensée, cette élévation de sentiments, qui est la marque de M. Brieux, et son honneur ?

J'ai déjà dit le grand succès de M. Berthier dans le rôle de M. du Coudrais. M. Louis Gauthier, l'avocat, toujours en scène, porte le poids principal de la pièce, et le porte avec aisance. Mlle Falconetti, dans le rôle de Mme du Coudrais, qui n'est un rôle muet qu'aux deux premiers actes, a de la grâce et de l'émotion. Et M. Armand Bour dessine un bon type de magistrat à l'ancienne mode.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Quand leurs affaires périclitent, les Grecs ont coutume de mettre en scène une révolution; ils n'y ont pas manqué cette fois. Leur patriotisme excelle à ces revirements; il [sait à merveille escamoter le personnage devenu gênant et mettre sur le chandelier celui qui leur paraît susceptible de glaner quelques avantages pour leur pays. Du 25 au 27 septembre, à Mitylène, à Salonique, à Larissa, parmi les troupes vaincues, des troubles éclatent; des officiers organisent une sorte de directoire insurrectionnel. Un avion va jeter sur Athènes des proclamations, signées du colonel Gonatas, réclamant l'abdication immédiate de Constantin. La marine s'associant au mouvement, des troupes débarquent au cap Sunium; le général Papoulas vient au-devant d'elles; on s'entend sans peine entre royalistes et venizélistes; personne n'estime que Constantin vaille la peine qu'on se fasse tuer pour lui; il abdique le 28 en faveur de son fils aîné Georges, et s'embarque le 30 à Oropo pour Palerme avec la reine Sophie et sa famille. Le diadoque, qui devient roi sous le nom de Georges II, avait été écarté, comme trop admirateur de l'Allemagne, en juin 1917, lors de la première abdication de son père, par M. Venizélos, qui lui préféra le prince Alexandre; il a épousé la princesse Élisabeth de Roumanie et se trouve donc le beau-frère du roi des Serbes, Croates et Slovènes. Les officiers révolutionnaires n'ont pas encore réussi à constituer un cabinet : M. Zaïmis, qui excelle dans les rôles de transition, s'est récusé; M. Venizélos reste en Occident où il assume la défense des intérêts grecs; M. Politis a accepté les Affaires étrangères, mais on cherche encore un président du Conseil. Le poste est tenu provisoirement par M. Krokidas; en réalité, le pouvoir appartient à un directoire militaire et l'influence inspiratrice vient de M. Venizélos.

La Grèce cherche à pallier ses désastres et à préserver du nau-

frage ce qui peut être sauvé : c'est pourquoi elle change de pilote. Mais le caractère du nouveau Gouvernement n'a pas échappé aux Turcs ; ils craignent une conjonction nouvelle de la politique anglaise et du venizélisme : c'est l'explication des incidents qui, depuis quinze jours, sont venus à la traverse de l'application normale de l'accord du 23 septembre. L'une des conditions posées par les officiers révolutionnaires était : renforcement du front de Thrace; ils ont exigé la nomination du général Nider au commandement de l'armée ; les Turcs le savent et les voyages de M. Venizélos à Londres et à Paris les ont alarmés non sans quelque apparence de raison.

Il nous appartient d'apaiser leurs inquiétudes. L'abdication de Constantin est pour nous une satisfaction morale ; M. Venizélos nous apparaît digne de respect et de sympathie ; il a donné des preuves de ses sentiments d'amitié pour la France, notamment en août 1914 dans des circonstances inoubliables ; il est agréable de savoir que le ministère des Affaires étrangères est confié à M. Politis, agrégé de nos facultés de droit, et de rencontrer dans les couloirs du quai d'Orsay le sourire aimable de M. Athos Romanos. Mais les sympathies que nous pouvons avoir pour le peuple hellénique et ses nouveaux dirigeants ne doivent pas nous égarer sur la politique qui sera, qui ne peut pas ne pas être, la leur. C'est M. Venizélos, — il faut bien le rappeler, — qui a engagé l'Hellade, avec toutes ses forces, et l'hellénisme, avec tout son avenir, au service de la suprématie maritime et de la domination asiatique de la Grande-Bretagne ; il a poursuivi le rêve, hors de toute proportion avec les ressources de son pays, de la reconstitution d'un empire grec à Byzance. La conjonction entre les aspirations britanniques et helléniques était assurée par ces Grecs du dehors que les citoyens du royaume appellent des *évergètes* (bienfaiteurs) parce qu'ils mettent leur fortune au service de l'idée et de la politique nationales, et dont sir Basil Zaharoff est aujourd'hui le type le plus caractéristique. L'État grec, insulaire et péninsulaire, est, quelles que puissent être les préférences des particuliers pour d'autres peuples, dans la dépendance de la Puissance qui détient la suprématie sur les mers. Devenu Puissance continentale balkanique par les traités de Bucarest et de Neuilly, il est obligé, pour garder, dans des conditions difficiles, ses provinces de Thrace et de Macédoine, de pratiquer une tactique de désagrégation, de désunion balkanique, car la conjonction qu'il redoute, c'est celle de toutes les forces jougo-slaves attirées vers la mer Égée. La personnalité des dirigeants est d'importance secondaire ; quelles que soient nos sympathies

pour le peuple hellénique, nous ne serons pas dupes, même si elle porte l'estampille de M. Venizélos, d'une politique dont les fins sont incompatibles avec les intérêts français.

La résolution prise à Paris le 23 septembre par Lord Curzon, le comte Sforza et M. Poincaré, était heureuse et sage parce qu'elle réalisait l'union des trois Puissances et prévenait les risques de conflit; mais elle ne pouvait manquer d'être, sur place, d'une réalisation laborieuse. Représentons-nous l'état d'esprit d'une armée victorieuse, lancée d'un élan vigoureux à la poursuite de l'ennemi vaincu et subitement arrêtée par une « zone neutre » que rien ne délimite sur le terrain et où elle se persuade que des détachements ennemis ont trouvé refuge et protection. Ces soldats anglais qui, derrière leurs réseaux de fils de fer, observent l'avance des avant-gardes victorieuses, ces vaisseaux qui sillonnent les Détroits et la Marmara, ne sont-ils pas des ennemis déguisés qui empêcheront les Turcs de rentrer dans leur capitale et de restaurer leur puissance en Thrace? On ne peut qu'admirer la prudence et l'autorité des chefs turcs qui ont réussi à éviter tout conflit dans des conditions où il semblait que les fusils partiraient tout seuls. Que les Turcs se méfient des Anglais, comment s'en étonner? C'est pourquoi, à Paris, Lord Curzon suggéra le premier que M. Franklin-Bouillon, négociateur des accords franco-kémalistes d'Angora, fût envoyé auprès de Mustapha Kémal afin de le rassurer, de lui présenter sous leur vrai jour les résolutions des Alliés, de l'encourager à la prudence et à la patience. Il partit immédiatement et arriva, le 28, à Smyrne où il prit contact avec Kémal.

A peine l'accord du 23 était-il signé à Paris que, sur place, des difficultés survenaient : des forces turques pénétraient dans la zone neutre à Erenkeuï; les avant-postes anglais et grecs étaient en présence; un conflit fatal pouvait sortir du moindre incident. Hamid bey, représentant d'Angora à Constantinople, déclarait ignorer la zone neutre. En Angleterre, l'opinion, tout en critiquant la politique orientale du Cabinet de coalition, n'admettait pas que la puissance britannique eût l'air de « reculer » devant les Turcs. Si c'est la guerre, disait le *Times* dans un article d'ailleurs très sévère pour la politique de M. Lloyd George, toute l'Angleterre se ralliera derrière le Premier Ministre. Les récits navrants des réfugiés chassés par la guerre de leurs foyers émouvaient le public; de Smyrne, plus de 150 000 personnes étaient évacuées; des dizaines de milliers affluaient aux Dardanelles, dans les îles; c'est un immense exode de populations chrétiennes chassées par un retour offensif de l'Asie musul-

mane. A Constantinople même, les colonies européennes, y compris les Français, demandent à quitter la ville; elles n'ont pas confiance dans le régime qui s'établira après le retour des troupes d'Angora en Europe. Peut-être est-il possible d'empêcher des corps organisés de passer les Détroits, mais comment prévenir l'infiltration? Constantinople grouille d'une foule prête à tous les pillages, incendies et assassinats dès qu'elle croira le moment propice. La ville est acquise au nationalisme vainqueur et un changement de souverain peut à chaque instant apporter aux kémalistes une force nouvelle. Derrière une flotte et une armée européennes défendant les Détroits, des insurrections peuvent éclater à Stamboul, à Andrinople, avec l'appui de la Russie soviétique trop heureuse de jouer un rôle européen et d'établir une sorte de protectorat moral sur la Turquie. Telles sont les appréhensions des Hauts-Commissaires alliés à Constantinople, sir Horace Rumbold, le général Pellé, le marquis Garroni; ils s'emploient avec un zèle égal à maintenir la paix et à gagner du temps. Le 26, le général Harington reçoit un télégramme de Mustapha Kémal; celui-ci ne veut pas de heurt avec les Anglais, il ne veut pas de guerre, pourvu que les buts nationaux de la Grande Assemblée soient atteints, mais il est inquiet; il sait que, même depuis le 23, l'Angleterre envoie des renforts à sa flotte et à son armée sans consulter ses alliés; il paraît craindre quelque piège ou quelque aventure.

A Londres, l'opinion, très nerveuse, s'alarme ou s'excite selon les nouvelles du Proche-Orient. Les uns veulent par dessus tout éviter un conflit armé; les autres estiment l'honneur britannique engagé; « l'Empire britannique, dit le *Daily Telegraph*, ne peut admettre la dictature d'un soldat turc, » ni se laisser dicter la loi par lui. Ce n'est un mystère pour personne que le Cabinet lui-même est profondément divisé. M. Winston Churchill qui fut, pendant la guerre, l'initiateur de l'expédition des Dardanelles et, depuis l'armistice, le principal inspirateur de la politique arabe et grecque, groupe autour de lui ceux qui prétendent exiger la soumission des Turcs, au besoin par la force. M. Lloyd George marche en général avec ce groupe. L'autre camp a pour chef lord Curzon qui, dans les origines des difficultés actuelles, porte de lourdes responsabilités, mais que l'expérience a éclairé sur les dangers impossibles à mesurer d'une conflagration en Orient. Le 29 l'alarme est très vive en Angleterre; on croit la guerre imminente, le bruit court que le général Harington aurait envoyé un ultimatum à Mustapha Kémal pour le sommer d'évacuer la zone neutre. Le lendemain, détente. Kémal accepte de rencontrer à Moudania les Hauts

Commissaires alliés pour s'entendre avec eux sur la zone neutre; il consent à retirer « légèrement » ses troupes pour qu'elles ne soient plus au contact des Anglais, mais il semble y mettre comme condition que les Anglais évacueront Tchanak. On sent qu'il ne veut pas de conflit, mais qu'en bon Oriental, il cherche à marchander et à tirer tous les avantages qu'il peut. Le 4, il se rend à Angora où l'Assemblée nationale réunie l'acclame; il obtient d'elle qu'elle accepte les principes posés à Paris le 23 septembre; elle enverra des plénipotentiaires à une Conférence pour la paix et cessera la guerre, mais elle y met certaines conditions difficilement acceptables.

La Conférence de Moudania s'ouvre le 3; les Alliés y sont représentés par les généraux Harington, Charpy et Mombelli, les Turcs par Ismet pacha; le désir d'arriver à un accord est manifeste. Mais à Londres prévalent des conceptions théoriques irréalisables; on souhaite qu'il n'y eût, avant la Conférence pour la paix, aucun mouvement militaire dans la zone neutre, et qu'il ne se produisît en Europe aucun mouvement kémaliste : c'est vouloir immobiliser la vie, stabiliser le mouvement. La présence à Londres de M. Venizélos inquiète les Turcs ; instruits par l'expérience des autres, ils sont résolus à prendre toutes leurs garanties et, dans l'armistice qu'ils négocient à Moudania, à insérer tous les avantages essentiels qu'ils entendent obtenir dans le traité de paix. De là des difficultés qui, le 6, provoquent en Occident une nouvelle alarme. On apprend à Londres, dans la matinée, qu'Ismet pacha a présenté à ses collègues une note par laquelle il exige une réponse immédiate au sujet de la Thrace et de son évacuation par les Grecs; s'il n'a pas satisfaction, l'armée reprendra sa marche. On croit savoir de plus que les généraux Charpy et Mombelli, représentant la France et l'Italie, ont fait aux Turcs, à l'instigation de M. Franklin-Bouillon, qui, dans son zèle, aurait outrepassé son rôle et ses instructions, des concessions précipitées. Lord Curzon part brusquement pour Paris. Vient-il y chercher un appui pour sa propre politique de paix, ou y apporter quelque résolution dangereuse déjà arrêtée par le Cabinet de Londres? Il confère avec M. Poincaré de vingt-trois heures à deux heures du matin, en présence de M. Galli, chargé d'affaires d'Italie ; le 7, dans la matinée et l'après-midi, nouvelles conférences, dans lesquelles l'accord s'établit.

En voici les bases : les Alliés ne relèveront, dans la réponse d'Angora à la note du 23 septembre, que les points précis qu'elle aborde ; la Conférence pour la paix aura lieu vers le 1er novembre non à Smyrne, comme le demandaient les Turcs, mais à Scutari ou à

Prinkipo ; seuls les États qui ont participé à la Grande Guerre contre les Turcs y seront invités, puisque c'est cette guerre qu'il s'agit de terminer. Une autre Conférence suivra à bref délai pour établir le régime des Détroits ; pourront y être admis tous les États, même les États de fait (la Russie), intéressés à la libre navigation des Détroits. Quant à la question de Thrace, afin de garantir la sécurité des populations et en même temps de rassurer les Turcs sur les intentions des Alliés, on la résoudra en trois stades : d'abord les Grecs seront invités à se retirer le plus tôt possible à l'Ouest de la Maritza ; puis, dans les territoires évacués, les Gouvernements alliés assureront, par une occupation interalliée provisoire, le maintien de l'ordre et de la sécurité publique jusqu'à l'établissement de l'administration civile et de la gendarmerie turques. Cet établissement aura lieu dans un délai qui ne dépassera pas un mois après l'évacuation de la Thrace orientale par les troupes grecques. A l'expiration de ce délai, les troupes alliées ne continueront à occuper que certains points de la rive droite de la Maritza et les endroits où elles se trouvent en ce moment.

On peut espérer que les Turcs, dont les chefs ont donné déjà des preuves de sagesse et de prudence, seront rassurés par ces engagements et ces précisions et que nous atteindrons sans incident grave l'heure de la paix définitive. Ce n'est que peu à peu, par un long travail diplomatique et moral, qu'un état normal se rétablira en Orient. Il faut bien voir que toutes les Puissances s'y trouvent, à l'heure actuelle, dans une situation difficile et fausse : les Turcs, parce qu'ils ont fait la guerre à l'Angleterre et à la France et qu'ils sont les alliés des Russes, qui seuls ont un intérêt historique majeur à mettre la main sur Constantinople ; — les Anglais, parce qu'ayant raison sur le fond, ils ont commis la triple faute de ne pas désarmer les Turcs, de prendre pour instrument de leur politique la Grèce et son armée, et de mener, dans tout l'Orient, une politique antifrançaise ; — les Français enfin, parce qu'ils ont été amenés, par les erreurs de la politique anglaise et par la carence des États-Unis, à un accord avec les Turcs qui venaient de nous faire la guerre et de maltraiter atrocement les populations chrétiennes. Il faut, avec le temps, revenir à un état politique fondé sur la raison, sur l'histoire et l'intérêt de tous. La France a déjà repris son rôle de médiatrice : en Orient, elle a toujours été l'amie du Turc en même temps que la protectrice du chrétien ; c'étaient les deux aspects d'une même politique qu'elle ne demande qu'à reprendre. Certains journaux

anglais reprochent encore à la France les accords d'Angora ; c'est pourtant cette politique qui nous permet, à l'heure actuelle, de sauver la Grande-Bretagne de l'effroyable aléa d'une guerre contre la Turquie à laquelle le traité de Kars mêlerait infailliblement la Russie et le traité de Rapallo vraisemblablement l'Allemagne! Est-ce cela, est-ce cette nouvelle guerre universelle que l'on veut ? Il y a, pour ainsi dire, une hiérarchie des périls. Certes, nous ne méconnaissons pas que la réinstallation des Turcs en Europe, à Constantinople, dans cette Thrace qu'ils ont perdue deux fois, en 1912 et en 1918, puisse créer un danger pour la sécurité des Balkans et la tranquillité de l'Asie musulmane; mais le remède est à côté du mal puisqu'en Europe la Turquie est plus aisément vulnérable. L'Angleterre et l'Italie s'associeront à nous pour mettre les Turcs en garde contre leurs propres entraînements ; l'expérience que, grâce à leur énergie militaire, il va leur être donné de tenter une fois encore, est la dernière. S'ils cherchent, par expulsions ou massacres, à éliminer de leur État restauré tout élément non turc, comme quelques-uns en expriment le vœu, ils resteront réduits à leurs seules capacités, radicalement incapables de créer un État civilisé; ils ont besoin des concours européens, besoin des indigènes de toutes les races de l'Empire. La Turquie nouvelle, tout en gardant son caractère national, sera ouverte à tous ou elle ne sera pas.

La politique à laquelle la France convie l'Angleterre et l'Italie — M. Poincaré vient encore de la préciser dans son discours de Vaucouleurs (8 octobre), — est précisément la même que définit M. Bonar Law, ancien chef du parti unioniste, dans la lettre du 7 octobre au *Times* par laquelle, rentrant dans la vie publique, il semble poser sa candidature à la prochaine succession de M. Lloyd George : « l'Empire britannique, qui comprend un plus grand nombre de musulmans que n'importe quel État, ne peut pas se montrer hostile ou injuste envers les Turcs. » La France lui rouvre le chemin de cette politique qu'il avait abandonnée. N'en déplaise à M. Bonar Law, on ne peut juger équitablement la situation si l'on refuse de « s'arrêter sur les circonstances qui l'ont amenée. » Nous suivrons volontiers nos alliés en Orient, encore que, depuis 1918, ils s'y soient comportés à notre égard tout autrement qu'en alliés, mais nous les empêcherons de se jeter dans la plus folle des guerres; c'est le meilleur service que nous puissions leur rendre. La lettre se termine par une sorte de dilemme : l'Angleterre nous abandonnera en face de l'Allemagne si nous ne la soutenons pas en face de la Turquie. M. Bonar Law, dont

nous ne méconnaissons pas les dispositions amicales, néglige deux points qui sont d'importance : le premier est qu'en Orient c'est l'Angleterre qui, dès 1918, nous a abandonnés pour faire une politique arabo-turque d'abord, gréco-arabe ensuite, avec une pointe dirigée contre les intérêts français; le second, c'est que la presque unanimité des Français sont convaincus que l'Angleterre ne nous a pas soutenus vis à vis de l'Allemagne comme nous nous croyions en droit de l'être. Cela dit pour le passé, il reste, pour l'avenir, que l'Angleterre a besoin de nous en Orient, comme nous d'elle en Occident. Il n'est que de s'entendre. Faut-il répéter que la politique est l'art des justes réciprocités?

La Société des nations sera vraisemblablement appelée à assurer la liberté des Détroits. C'est la conséquence de l'heureux et brillant succès de la troisième assemblée générale qui a poursuivi ses travaux du 4 au 30 septembre. Cette session a manifesté la vitalité et confirmé l'efficacité bienfaisante de la Société des nations; sa personnalité collective s'affirme, son âme se définit; elle prend conscience de sa mission et précise ses méthodes. Du rapprochement de tant de personnalités distinguées ou éminentes, hommes d'État, diplomates expérimentés, techniciens éprouvés, juristes de haute conscience, se dégage une ambiance d'idéalisme élevé, de sereine fraternité, sans fausse idéologie, sans humanitarisme vague. A mesure qu'elle vit et travaille, l'autorité de la Société s'établit audessus de tout scepticisme; on peut encore l'amender, on ne pourrait plus ni la supprimer, ni l'ignorer. Est-ce à dire que les passions politiques s'y émoussent et que les intérêts particuliers s'y évanouissent? Certes non. Les débats en apparence les plus techniques ont toujours un aspect politique; les controverses les plus juridiques sont semées de pièges politiques.

Aussi convient-il de ne confier le soin de représenter la France dans cette amphictyonie des nations qu'à des hommes d'État d'expérience éprouvée et de haute culture. Là, de plus en plus, s'élaborera la grande politique, se réalisera la politique nouvelle. La France bénéficiait, cette année, d'une représentation particulièrement solide et brillante; elle avait à sa tête M. Léon Bourgeois dont l'autorité est sans seconde, puisque c'est celle d'un initiateur, d'un fondateur, d'un directeur de conscience; M. Gabriel Hanotaux, auquel son expérience politique, sa culture universelle, en même temps que sa cordialité rayonnante, assurent une influence d'autant plus pénétrante qu'elle ne cherche pas à s'imposer; M. Henry de Jouvenel, qui allait

faire avec éclat ses premières armes dans la politique pratique. A côté d'eux, M. Noblemaire que son état de santé a éloigné de la tribune, mais dont la compétence financière a été précieuse à la Commission du budget, M. Reynald qui a exercé avec succès son activité dans les questions techniques, M. Joseph Barthélemy qui joint à la science juridique la plus sûre l'art de la présenter sous la forme la plus attrayante, tant d'autres enfin, diplomates, conseillers techniques, juristes, qu'il faudrait nommer tous.

Les travaux de l'Assemblée s'ouvrent, — c'est déjà une tradition, — par la discussion du rapport du Conseil; c'est l'équivalent d'une interpellation sur la politique générale; on y essaye des idées neuves, on y esquisse des manœuvres subtiles; à ce jeu excelle l'esprit généreux et chimérique de lord Robert Cecil, délégué de l'Afrique du Sud. Cette année, dans la plupart des discours, revenait, comme une sorte de *leit motiv* convenu, la formule « la Société doit être universelle. » Entendez : l'heure est venue d'admettre l'Allemagne. M. Lloyd George l'avait annoncé à plusieurs reprises, non sans fracas; le projet flottait à l'état diffus dans l'atmosphère de Genève. Et pourtant la question ne fut pas posée. M. Hanotaux, dans le discours du 9 septembre où il définit l'œuvre, l'esprit et les méthodes de la Société, — « discours dont tous les mots devraient être gravés sur la pierre, » a dit un délégué roumain, — s'était, très simplement, exprimé ainsi : «... L'ambiance est désormais créée. Cette ambiance, c'est la fidélité au Pacte, le respect des engagements, la volonté sincère de se subordonner, par le seul fait que l'on prend place ici, à la volonté pacifique qui plane au-dessus de cette Assemblée. Reportons-nous au Pacte; car cet esprit émane de lui et il le définit lui-même en son article premier : « Tout État, Dominion ou Colonie, qui se gouverne librement, peut devenir membre de la Société si son admission est prononcée par les deux tiers de l'Assemblée, pourvu qu'il donne des garanties effectives de son intention sincère d'observer ses engagements internationaux et qu'il accepte le règlement établi par la Société, etc. » Tout est là, tout est exprimé en ces quelques lignes. Que prévoient-elles? Qu'exigent-elles? La fidélité, la sincérité. Voilà le souffle qui vous anime et qui vous emporte vers vos hautes destinées. Ainsi s'est créée l'ambiance dont je parlais tout à l'heure. Le ferme propos d'observer la loi du Pacte et des engagements internationaux, le serment prêté librement et devant vous, citoyens d'États libres, représentants d'États pacifiques, lie à jamais les consciences : un tel serment n'est prêté que par ceux qui se sentent

décidés à le tenir loyalement. » Il n'en fallut pas plus. La candidature de l'Allemagne ne fut pas posée ; elle s'était jugée elle-même. Est-ce pour cela que M. Lloyd George, dont la venue à Genève était annoncée, dont le logis était préparé, a soudainement renoncé à son voyage? Quelques jours après, la Hongrie fut admise à l'unanimité dans la Société des nations. Le comte Banffy, son représentant, donna « solennellement, » avec une grande loyauté, toutes les garanties réclamées par le pacte. Désormais, le précédent est établi : on ne pourra plus demander l'entrée dans la Société des nations sans renouveler, en termes précis et avec tous les signes extérieurs de la bonne foi, le respect des engagements internationaux.

Exprimant à M. Hanotaux, le 5 octobre, dans une très belle lettre officielle, les félicitations et les remerciements du Gouvernement, M. Poincaré a résumé en quelques mots les grandes questions résolues ou abordées tant par l'Assemblée que par le Conseil : « Grâce à vos efforts persévérants, à votre autorité personnelle sur les délégations étrangères, vous avez pu faire prévaloir les vues du Gouvernement de la République dans des affaires aussi importantes que délicates, telles que, notamment, la question si grave du relèvement de l'Autriche, celle des Lieux-Saints que vous avez réussi à acheminer vers une solution que nous pouvons espérer satisfaisante, celle du désarmement, où vous avez fait preuve, dans les conclusions que vous avez présentées au Conseil, d'une prudence conforme aux intérêts essentiels de la France. »

L'œuvre principale de la session du Conseil a été la reconstitution financière de l'Autriche. La Conférence de Londres en avait, sur l'initiative de M. Poincaré, renvoyé la solution à la Société des nations; elle s'est mise à l'œuvre d'urgence, avec le concours loyal de Mgr Seipel, chancelier d'Autriche. Lord Balfour, avec son sens si élevé des intérêts européens, a pris à cœur le succès de l'entreprise dès qu'il l'a cru possible; les délégués des États successeurs, et particulièrement M. Benès pour la Tchéco-slovaquie, ont apporté à l'œuvre le plus loyal et actif concours. La méthode a été établie, l'argent garanti (650 millions de couronnes-or) grâce auquel le cours de la couronne va se stabiliser et les réformes se réaliser. La souveraineté de l'Autriche reste intacte ; elle est seulement aidée; un système de contrôle garantit que les fonds prêtés à l'Autriche seront bien employés à sa reconstitution ; l'exigence des bailleurs de fonds apporte au Gouvernement de l'Autriche, pour l'exécution des réformes difficiles et pénibles, notamment pour la réduction du nombre des fonc-

tionnaires, la contrainte nécessaire et suffisante. Les États prêteurs sont intéressés au maintien de l'ordre; pour l'assurer, le Gouvernement autrichien puisera une autorité nouvelle dans le Commissaire général de la Société des nations et dans le Comité de contrôle auquel chacun des quatre Gouvernements anglais, français, italien et tchéco-slovaque aura la faculté de désigner un représentant. Un tel accord pour la reconstitution de l'Autriche et le maintien de son indépendance, emprunte aux circonstances une haute portée politique ; il associe, dans une même pensée d'équilibre européen et de résistance au pangermanisme, l'Angleterre et la France. L'Italie, après quelques difficultés, et après avoir obtenu quelques concessions flatteuses pour son amour-propre, s'est rangée à l'avis de la majorité et associée à sa politique ; une Autriche indépendante ne pourra jamais redevenir un péril pour elle ; une Autriche pangermaniste poursuivrait au delà des monts l'irrédentisme des vallées tyroliennes de langue allemande. L'Europe centrale, sous l'égide de la Société des nations, est en voie de reconstitution économique et politique.

La question du désarmement est particulièrement délicate ; certains pays d'Amérique ou d'Afrique qui n'ont pas l'expérience de l'histoire européenne, ont parfois sur ce sujet de généreuses impatiences qu'il faut apaiser. La délégation française a obtenu deux résultats. Elle a montré, par des chiffres, que la France a réduit son armée dans toute la proportion où le lui permet actuellement le souci de sa sécurité, plus que d'autres États moins menacés qu'elle. En second lieu, elle a fait constater par l'unanimité de l'assemblée, après une brillante et habile intervention de M. de Jouvenel, que la question de la sécurité de la France est liée à celle des réparations et des dettes interalliées qui doivent être résolues dans l'esprit et par les méthodes que préconise la France. D'ailleurs, la Société a limité elle-même dans de justes bornes son droit d'intervention quand il s'agit de réparations, de désarmement, de mandats, de minorités, de négociations en cours ; il a été établi qu'elle ne pourrait intervenir qu'à la demande des États. Ainsi se trouve, une fois de plus, mise en échec la théorie du sur-État.

Si le Conseil n'a pas résolu la question des Lieux-Saints, il l'a du moins acheminée vers une solution que l'on peut espérer proche et heureuse. Lord Balfour a reconnu, avec une loyauté méritoire, que l'Angleterre jusqu'ici n'avait pas saisi tout l'intérêt « historique et sentimental » que les nations catholiques attachent aux Lieux-Saints. Il a été arrêté en principe qu'une commission chrétienne

sera constituée pour l'administration des Lieux-Saints de Palestine; la majorité y appartiendra aux catholiques. Le Conseil, dans sa grande majorité, paraissait enclin à accorder à la France, en raison de son rôle historique, de ses services séculaires et de la possession d'état dont elle jouissait jusqu'ici, la présidence permanente de cette Commission, mais il subsiste à Rome, dans les deux Romes, certaines résistances qui ne sont pas encore vaincues. Les bons offices de la France pour attribuer à l'Italie la présidence du Comité de contrôle pour l'Autriche, devraient lui assurer, dans la question des Lieux-Saints, une amicale réciprocité. Le Conseil ne put que renvoyer à sa prochaine session le règlement définitif de la question, espérant qu'avant ce terme la France et l'Italie, par une négociation directe, se seront mises d'accord.

Difficultés aplanies, solutions obtenues ou préparées, périls écartés, ces heureux résultats sont dus surtout à la bonne harmonie qui règne, à Genève, entre la France et la Grande-Bretagne. « N'avons-nous pas sous les yeux, a dit M. Hanotaux, un exemple frappant de ce que peut la sagesse humaine, animée de la plus douce philosophie, quand nous assistons à la rencontre de ces deux hommes d'État, coutumiers des plus hautes affaires, j'ai nommé lord Balfour et M. Léon Bourgeois, s'appliquant, d'accord avec le Conseil, en toute confiance et en toute amitié, à débrouiller l'écheveau confus de difficiles affaires auxquelles ils trouvent, par une bonne foi mutuelle et par un mutuel amour du bien, des solutions que, le lendemain, l'opinion universelle et les parties elles-mêmes acceptent comme les meilleures ? » Pourquoi ce qui est possible à Genève ne le serait-il pas à Londres et à Paris? L'expérience est concluante : elle ouvre la porte à bien des espérances. Le spectacle de l'Assemblée de la Société des nations apporte encore à la France d'autres satisfactions qui sont, pour elle, des encouragements et qui lui créent de grands devoirs. Quand les nations s'assemblent, elles se tournent vers la France, foyer rayonnant de raison et de justice, mélange merveilleusement harmonieux de patriotisme ardent et de généreuse humanité.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

;
sa
on
on
te
es
la
le
ax-
sa
nt
te,

ils
nie
ns-
de
so-
nes
our
en
de
elle
ain,
les
it-il
e la
e la
ions
ands
s la
veil-
euse